UNIVERSITÉ DE GRENOBLE
PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES
Éditées avec le concours de l'Association des Amis de l'Université de Grenoble

30

LA VIE INTELLECTUELLE DE STENDHAL

GENÈSE ET ÉVOLUTION DE SES IDÉES
(1802-1821)

par

V. DEL LITTO
Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, Boulevard Saint-Germain — PARIS

—

1962

DÉPOT LÉGAL

2 e édition .... 4e trimestre 1962

AVANT-PROPOS

La vie de Stendhal a été abondamment fouillée; ses romans ont inspiré un nombre impressionnant de livres; cependant, tout paradoxal que cela puisse paraître, l'étude de ses idées — étude qui semble aller de soi lorsqu'on se penche sur son œuvre — n'a pas été faite. Nous admettrons volontiers que les recherches dans ce domaine ne sont pas aussi attrayantes que dans le domaine biographique, mais elles ne sont pas moins essentielles. Etudier les idées de Stendhal ne veut-il pas dire, en définitive, mieux saisir sa vocation et son métier d'écrivain et, par là, mieux le connaître ?

S'il est toujours intéressant d'être renseigné sur les lectures d'un auteur, pour Stendhal ce l'est plus encore, car elles jouent un rôle de premier plan dans sa formation intellectuelle. Le « commerce des livres » a marqué toutes les étapes de sa vie. En allant à la « chasse aux idées » dans les livres, il a développé, assimilé, et très souvent fait siennes celles qu'il y a découvertes. En imprimant ainsi une impulsion à son esprit, les livres l'ont aidé à penser, à fixer de bonne heure ces théories auxquelles il restera fidèle toute sa vie, et qu'il pourra sincèrement croire « inventées » par lui. La lecture figure en bonne place dans le code du « beylisme » : un bon ouvrage peut donner des instants de bonheur; le travail intellectuel est un refuge contre les peines du cœur.

Les travaux sur des points particuliers de la vie intellectuelle de Stendhal ne manquent pas. Paul Arbelet a recensé, dans la Jeunesse de Stendhal, *les lectures de l'enfant et de l'adolescent. Dans la préface de son indispensable édition de* Racine et Shakespeare, *Pierre Martino a passé en revue les idées relatives au théâtre.* L'Œuvre de Stendhal *et* Le Cœur de Stendhal, *par Henri Martineau, ont apporté maintes précieuses indications. Néanmoins la genèse et l'évolution des idées stendhaliennes n'ont été l'objet d'aucun travail d'ensemble.*

C'est cette lacune que, par une enquête minutieuse, nous nous proposons de combler — du moins pour la période qui va de 1802, époque ou Henri Beyle s'engage dans la carrière des lettres, à 1821, année ou il rentre en France tout imprégné du « romanticisme » transalpin. L'enquête ne pouvait être que minutieuse; ce serait desservir, trahir presque, un auteur dont on connaît l'amour pour les « petits faits vrais » que de faire précéder l'analyse par la synthèse.

On nous reprochera peut-être — on l'a déjà fait d'ailleurs — d'avoir aligné des fiches, d'avoir en quelque sorte enfermé Stendhal dans une bibliothèque, comme s'il n'avait fait que lire au lieu de vivre. Ce reproche, nous le reconnaissons, n'est pas sans fondement, et nous en rougissons. Mais qu'on veuille bien ne pas oublier que nous nous sommes donné comme but d'offrir, par l'étude d'un aspect de la vie multiforme de Stendhal, des précisions à ses futurs biographes. Cette étude n'est, et ne prétend être, qu'un travail d'approche. Seule une analyse méticuleuse où, bon gré mal gré, l'érudition doit avoir une place prépondérante, est susceptible d'éviter les fausses perspectives, de se méprendre sur les influences, de découvrir des idées bien « stendhaliennes » dans des livres qu'il n'a jamais ouverts ou, au contraire, de négliger des ouvrages qui l'ont aidé à se connaître lui-même.

On se souvient de la méprise ou est naguère tombé Jules Marsan lorsqu'il a avancé que le principe du romantisme de Beyle, « la littérature est l'expression de la société », avait été emprunté à Bonald ou à Barante. Or, ni l'un ni l'autre n'ont figuré sur la table de travail de notre auteur. Plus près de nous, et c'est pourquoi nous le nommons d'ailleurs, Maurice Bardèche a soutenu, dans son remarquable, bien que souvent tendancieux, Stendhal romancier, *que la* Logique *de Destutt de Tracy a encouragé Stendhal à se constituer « une sorte de nomenclature des différentes variétés humaines qu'il rencontre, ou des différentes passions. Il se fait une sorte d'herbier, mais c'est un herbier de caractères ». La formule est assurément piquante, mais elle ne s'applique pas à Destutt de Tracy. Tout autre est l'apport de la* Logique*; elle a expliqué à Henri Beyle l'enchaînement des idées, le mécanisme de la pensée. Ce sont là des exemples pris au hasard. Il serait aisé d'allonger la liste de ces assertions parfois erronées ou gratuites, le plus souvent approximatives.*

Mais les lectures de Stendhal et le fruit qu'il en a tiré ne constituent pas le seul but du présent ouvrage. L'étude de la formation et de l'évolution des idées stendhaliennes — littéraires et, nous tenons à le souligner, politiques — allait de pair avec celle de ses velléités dramatiques, de ses multiples tentatives littéraires, de l'élaboration de ses premières œuvres.

On trouve là tout à la fois l'écho et l'application de certaines idées rencontrées dans les livres ou suggérées par eux; on peut ainsi discerner l'importance et l'étendue de ses emprunts.

Nous avons adopté l'ordre chronologique; c'est le seul qui permette de suivre de près le cheminement parfois tortueux de la pensée stendhalienne, les différentes époques de sa vie étant étroitement liées à l'évolution de ses idées.

On trouvera peut-être la documentation excessive. Nous n'avons pas méconnu le danger d'aller grossir la cohorte des savants « en us *ou en* x *», redoutable espèce que Stendhal détestait de tout cœur et dont il se gaussait à l'occasion. Cependant le sujet exigeait que la démonstration fût aussi complète que possible. Une étude comparative, où il s'agissait d'établir, entre autres, la part et le rôle des littératures étrangères dans les idées d'un homme connu pour son cosmopolitisme, ne pouvait se passer d'une information méticuleuse. Surtout, nous n'avons jamais perdu de vue les opinions des contemporains, que nous rapprochons de celles de Stendhal chaque fois que cela nous a semblé utile. Ces rapprochements donnent le moyen d'apprécier à bon escient son originalité et de juger dans quelle mesure il a été un homme de son temps.*

Le dépouillement des manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble nous a mis à même d'apporter un assez grand nombre de textes inédits, d'éclairer des points peu connus, et de rétablir enfin des dates et des lectures.

INTRODUCTION

Le bagage littéraire de Stendhal en 1802

Education littéraire et livresque. — Influence du docteur Gagnon. — L'Ecole centrale. — Lectures : littératures anciennes; littérature française; histoire et mémoires; littératures italienne et anglaise. — L'abbé Du Bos et La Harpe.

En 1809 (1), Geoffroy, le célèbre critique dramatique du premier Empire, gémissant sur les malheurs causés par la Révolution, s'apitoyait sur la jeune génération que les événements avaient empêché de faire de solides études; il plaignait : « ... ces jeunes gens infortunés, étrangers à toute bonne instruction, qui n'ont pas même l'idée de ce qu'est la saine littérature, des sources où il faut la puiser, des travaux et des études qu'elle demande (2)... ».

Tel n'a pas été le cas de Beyle, dont la formation littéraire a été dans la ligne de la meilleure tradition humaniste. Sans doute ne faut-il pas lui accorder trop de crédit lorsque, dans *les Mémoires d'un Touriste*, il affirme avoir, à dix ans, travaillé dix heures par jour (3); il n'en reste pas moins que le goût de la lecture s'est éveillé de très bonne heure chez lui. Ce n'est pas seulement Henry Brulard qui l'affirme : « ... J'avais des idées justes sur tout, j'avais énormément lu, j'adorais la lecture, un livre nouveau, à moi inconnu, me consolait de tout » (4). On peut citer, à l'appui, des passages de la *Correspondance* de 1800 (5) et de 1803 (6). D'ailleurs, ne lui arrivera-

(1) *La Jeunesse de Stendhal*, parue en 1919, discutable sur quelques points, n'a guère perdu de son importance dans l'ensemble. Mais Paul Arbelet n'a pas eu connaissance de nombreux textes publiés depuis. En plus des renseignements puisés dans la *Vie de Henry Brulard*, la *Correspondance*, le *Journal*, les *Pensées*, nous avons tiré parti soit des manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble, soit des documents d'archives, tels que les inventaires des bibliothèques du docteur Gagnon et de Chérubin Beyle.

(2) *Journal de l'Empire*, 2 janvier 1809.

(3) I, 3.

(4) *Vie de Henry Brulard*. Le Divan, 1949, I, 438.

(5) A propos d'Adèle Rebuffet, dont il admire le charme et l'esprit, Beyle écrit à Pauline : « Une des choses qui a le plus contribué à lui donner de l'un et de l'autre, ce sont ses lectures multipliées; je désirerais que tu prisses la même voie, car je suis convaincu qu'elle est la seule bonne. Tes lectures, si elles sont choisies, t'intéresseront jusqu'à l'adoration, et elles t'introduiront à la vraie philosophie... » (*Corr.*, I, 4, lettre à Pauline du 18 ventôse VIII : 9 mars 1800).

(6) « C'est l'envie de m'amuser ou la crainte de l'ennui qui m'ont fait aimer la lecture dès l'âge de douze ans. La maison était fort triste; je me suis mis à lire et je fus heureux » (*Corr.*, I, 88, lettre à Pauline du 9 pluviôse XI : 29 janvier 1803).

t-il pas de regretter, à vingt ans, d'avoir reçu une éducation toute livresque (7) ?

⁂

Ce goût de la lecture était sans doute une affaire de tempérament, mais l'influence du docteur Gagnon n'a pas peu contribué à le développer et à l'affermir. C'est lui, on le sait, qui a vraiment façonné l'esprit de son petit-fils et lui a communiqué son culte pour la « belle littérature » (8).

A quelques années de là, Stendhal croira s'apercevoir que cet homme si cultivé n'était pas exempt de préjugés, et que ses connaissances n'étaient peut-être pas aussi étendues qu'il l'avait d'abord cru — le docteur Gagnon n'avait, paraît-il, jamais lu Vauvenargues ni les *Lettres Persanes* (9); il lui fera grief de répéter des principes « de mémoire, sans les sentir » (10). C'est pourquoi il jugera nécessaire de « se dégagnoniser » (11), afin d'être lui-même; mais, comme le pense Paul Arbelet, cela confirme seulement que « l'influence du docteur Gagnon lui fut en tout point salutaire » (12).



Les trois années passées à l'Ecole centrale de Grenoble, de 1796 à 1799, bien que surtout marquées par la découverte des mathématiques, ne lui ont pas été moins profitables sous le rapport de sa formation littéraire. C'est là que, grâce à l'abbé Gattel, professeur de grammaire générale, Beyle a appris à

(7) *Ibid.*, I, 287, lettre à Pauline des 7-28 brumaire XII : 29 octobre-16 novembre 1804.

(8) *Vie de Henry Brulard,* I, 119, 190-191. Cf. *Voyage dans le midi de la France,* p. 43 : « ... j'éprouve la vérité de ce mot de M. Gagnon : Par la lecture on échange les moments d'ennui que l'on a dans la vie contre des moments agréables. »

(9) *Corr.,* I, 295, lettre à Pauline du 10 nivôse XIII : 31 décembre 1804.

(10) *Pensées,* II, 201. Cf. *Compléments et fragments inédits,* p. 89. Nous renvoyons sous ce titre à notre recueil *En marge des manuscrits de Stendhal. Compléments et fragments inédits* (1803-1820) *suivis en appendice d'un courrier italien.* Paris, 1955.

(11) *Journal,* I, 131. Voir, au sujet de cette expression, la note de 1804 : « Le représenter [Letellier] (...) ne sentant pas les beautés littéraires, le montrer ne comprenant pas les livres un peu raisonnés (là-dessus *Great-father*) » (*Théâtre,* III, 173). Cf. aussi ce passage de la lettre à Pauline du 15 octobre 1813 : « Il [le docteur Gagnon] avait formé mon caractère, à la vérité, en croyant faire un savant... » (*Corr.,* IV, 150).

(12) *La Jeunesse de Stendhal,* I, 161.

connaître la *Logique* de Condillac (13), qui a préparé le terrain à l'assimilation des théories d'Helvétius, de Cabanis et de Destutt de Tracy (14). C'est là aussi que le professeur de dessin, Louis-Joseph Jay, l'a initié à l'histoire de l'art (15). C'est là surtout que Dubois-Fontanelle, par son cours de belles-lettres, lui a donné une bonne connaissance générale, non seulement de la littérature française, mais encore des littératures anciennes et étrangères (16).

Stendhal doit même à Dubois-Fontanelle beaucoup plus, croyons-nous, qu'on ne l'a dit (17). Ce professeur n'apprenait-il pas à ses élèves à mépriser les pédants ?

> Réservons ce mépris, disait-il, pour les hérilles (!) et les autres pédants qui s'extasient sur une pensée peu importante, qui emploient des pages entières pour discuter une opinion commune, et qui citent sans nécessité avec une profusion emphatique une foule d'écrivains qui souvent n'ont pas dit un mot de ce qu'ils veulent leur faire dire... (18).

(13) Ainsi que Locke et Dumarsais. De ce dernier Beyle recommandera bientôt la méthode de traduction interlinéaire (*Corr.*, I, 72, 102). méthode que, nous le verrons, il appliquera lui-même.

L'abbé Gattel n'était pas seulement philosophe. Il s'occupait aussi de littérature. On conserve des traductions de lui dans les manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble, notamment *Le Congrès de Cythère du comte Algarotti, traduction nouvelle suivie de l'Economie de l'Amour du Dr Armstrong,* manuscrit in-4°, 168 p., coté R 5626.

(14) On sait qu'en annonçant à Pauline l'envoi de la *Logique de* Condillac, vers le mois de juillet 1802, il lui écrit que ce livre donne « plus d'idées que toutes les bibliothèques du monde » (*Corr.*, I, 68). Cf. *Pensées*, I, 19-20 : « Le raisonnement par les faits est, ce me semble, le meilleur de tous... »

M. Bardèche a écrit un peu à la légère que l'initiation philosophique de Beyle « dut être assez rapide et superficielle, puisque l'examen de la correspondance de Stendhal ne révèle, avant 1804, que deux allusions à Condillac, deux à Locke et une seule à Hélvétius... » (*Stendhal romancier*, p. 14). C'est ignorer l'esprit des Ecoles centrales.

(15) V. Del Litto, *Un professeur de Stendhal : Louis-Joseph Jay* (*Le Divan*, avril-juin 1942, p. 120-129).

(16) Cf. *Vie de Henry Brulard*, I, 338 : « Littérairement parlant, le cours de Dubois (...) me fut utile comme me donnant une vue complète du champ littéraire... »

(17) *La Jeunesse de Stendhal*, I, 257 et suiv. Après 1800, Beyle restera en contact avec Dubois-Fontanelle (*Pensées*, I, 20); il conseillera à Pauline d'en étudier les cours (*Corr.*, I, 8), et en demandera une copie pour lui-même (*ibid.*, I, 12).

(18) *Cours de Belles-Lettres*. A Paris, chez Gabriel Dufour, 1813, 4 vol. in-8°, I, 38. Ce *Cours*, publié après sa mort, a été rédigé lorsque Dubois-Fontanelle fut nommé professeur à l'Ecole centrale de Grenoble. La préface est datée du 4e jour complémentaire VII : 20 septembre 1798.

Il soulignait le lien étroit existant entre les belles-lettres et la philosophie :

Ce serait (...) insulter les belles-lettres et la philosophie que de prétendre qu'elles peuvent réciproquement se nuire et s'exclure. La littérature doit sans doute s'occuper essentiellement de l'harmonie et du goût; mais l'harmonie et le goût ne dispensent pas de penser (...). Il faut être philosophe autant qu'homme de lettres pour réussir (19).

Pour Dubois-Fontanelle, la logique était « la clef, pour ainsi dire, de l'entendement humain » (20). Il invoquait souvent l'autorité de Locke et de Condillac, ainsi qu'en font foi les cahiers de son jeune élève (21).

La science de la littérature, lisons-nous à cet égard dans le premier des deux articles consacrés en 1814 par le *Journal de l'Empire* au *Cours de belles-lettres*, est prise de haut dans cet ouvrage, auquel servent d'introduction un coup d'œil général sur l'histoire des sciences, des lettres et des arts, et une histoire abrégée de l'art de penser, de parler et d'écrire. *Locke et Condillac sont les guides que l'auteur a suivis dans la partie métaphysique de ces leçons préliminaires...* (22).

Et si l'admiration de Dubois-Fontanelle pour Shakespeare était mêlée de réserves (23), il préconisait néanmoins la tragédie historique :

Les auteurs pourront traiter les sujets qui jusqu'à la révolution leur avaient été interdits. L'histoire de France, dans laquelle ils n'osaient puiser, leur offrira des événements et des caractères à traiter. Comme les Grecs, les Romains et les Anglais, ils fouilleront cette mine nationale qui est, pour ainsi dire, encore vierge chez nous. Le génie, en exposant nos ancêtres sur le théâtre, ne craindra point de les faire agir et parler, comme ils agissaient et parlaient dans le temps où ils existaient; et l'intérêt ne pourra qu'augmenter quand il peindra avec les couleurs de la vérité leurs mœurs, leurs vices et leurs vertus (24).

Si Beyle, dès son arrivée à Paris, a couru chez Cailhava lui demander un exemplaire de son *Art de la comédie* (25), c'est que Dubois-Fontanelle lui avait appris que ce traité était « sans

(19) *Ibid.*, I, 30.
(20) *Ibid.*, I, 90.
(21) *Extrait du Cours de belles-lettres, Art d'écrire*, 3e leçon, 22 frimaire VI (12 décembre 1797), ms. R. 5896, tome 25, fol. 96 r°; 7e leçon, *ibid.*, fol. 108. *Introduction à l'étude de l'éloquence*, 3e leçon, ms. R. 5896, tome 26, fol. 107 et suiv.
(22) *Journal de l'Empire*, 3 et 20 février 1814, articles signés T. (Auger). C'est nous qui soulignons.
(23) *Cours de belles-lettres*, II, 259-261.
(24) *Ibid.*, II, 439.
(25) *Vie de Henry Brulard*, I, 411. L'*Art de la comédie* avait paru en 1772. Il sera plus longuement question de cet ouvrage dans le chapitre suivant.

contredit, malgré ses imperfections, un des meilleurs que nous ayons sur cet art intéressant » (26).

***

Mais ce qui mieux que tout donnera une idée précise à la fois des goûts personnels et des acquisitions de l'adolescent, ce sont ses lectures, tant celles qu'il dut faire par obligation que celles qu'il choisit lui-même ou que le hasard lui procura.

En ce qui concerne l'antiquité, il n'a pas appris le grec. Il le regrettera à vingt ans, et entreprendra, nous le verrons, de combler cette lacune de son instruction (27). Cependant il a lu Homère dans la traduction de Bitaubé, qui lui a été donnée en 1797, lorsqu'il remporta le premier prix de belles-lettres à l'Ecole centrale (28). C'est en feuilletant *l'Odyssée* au cours de son premier séjour en Italie, qu'il songera que « Pénélope était un superbe sujet de tragédie » (29); et c'est aussi *l'Odyssée* qui, peu après, lui inspirera le projet de composer la tragédie intitulée *Ulysse,* dont nous aurons l'occasion de reparler.

Lucien et Plutarque sont, avec Homère, les seuls auteurs grecs qu'il ait pratiqués : Lucien, dans la traduction de Perrot d'Ablancourt (30) que possédait son père (31); Plutarque, très vraisemblablement dans la traduction d'Amyot (32) qui figu-

(26) *Cours de belles-lettres,* III, 73.

(27) Il se proposera, à ce moment-là, de lire Homère dans le texte. *Mélanges de littérature,* I, 335, cahier de la *Pharsale,* daté du 29 frimaire XI : 20 décembre 1803. *Pensées,* I, 79, 19 ventôse XI : 10 mars 1803.

(28) *Procès-verbal de la distribution des prix décernés aux élèves de l'Ecole centrale du département de l'Isère,* 30 fructidor VI. A Grenoble, chez Allier imprimeur, p. 13.

La traduction d'Homère, par Bitaubé, ne comportait pas moins de 12 vol. in-12. Beyle les emportera avec lui en Italie. Voir la liste de ses livres dressée à Bra, le 10 vendémiaire X (2 octobre 1801), publiée par P. Arbelet, *La Jeunesse de Stendhal,* II, 208.

(29) *Journal,* I, 51, 18 frimaire XI; 9 décembre 1801.

(30) *Vie de Henry Brulard,* I, 200. La traduction de Perrot d'Ablancourt a paru en 1654, 2 vol. in-4°, et a souvent été réimprimée.

(31) Inventaire de la bibliothèque de Chérubin Beyle à Grenoble, rue Neuve, dressé après son décès (1819). Archives de l'Isère, III, E 3648, fol. 214 v°.

(32) En conseillant à Pauline la lecture de Plutarque, Beyle lui écrira au début de 1803 : « Si le style d'Amyot te dégoûte, prie notre bon papa de t'avoir la traduction de Dacier » (*Corr.*, I, 83-84, lettre du 2 pluviôse XI : 22 janvier 1803). Le mois suivant, il n'est question que de la traduction de Dacier : « Je te recommande toujours la lecture de Plutarque, de Dacier » (*ibid.*, I, 101, lettre du 19 pluviôse XI : 8 février 1803). C'est dans la traduction de Dacier qu'il lit, à la fin de 1802, *la Vie de César* (*Pensées,* I, 44-45).

Sur l'inventaire ci-dessus mentionné de la bibliothèque grenobloise

rait dans la bibliothèque du docteur Gagnon (33). Plutarque est même l'un des livres qui a le plus éveillé son intérêt. « Plutarque, toujours et avant tout », lit-on dans une note inédite de 1802 (34) et dans les lettres à Pauline de 1803 : « Plutarque est le livre par excellence : qui le lit bien trouve que tous les autres n'en sont que des copies» (35). « Je te conseille de lire et méditer Plutarque : il t'apprendra en même temps l'histoire et à connaître les hommes » (36).

Quant à sa culture latine, elle est plus qu'honorable. Il connaît bien Virgile, et en fait beaucoup de cas. Il recommande à sa sœur la lecture des *Géorgiques* de Delille, puisqu'il n'est pas question pour elle de lire l'original (37). A l'en croire, il le relit « sans cesse » (38). Pour encourager Edouard Mounier à lui confier ses amours, il cite le vers :

Non ignara mali, miseris sucurrere disco

et d'ajouter : « Vous voyez que je suis votre conseil et que je lis *l'Enéide* quelquefois » (39). On sait qu'on ne peut pas toujours ajouter créance aux lettres adressées au frère de Victorine; néanmoins le nom de Virgile revient à maintes reprises sous sa plume (40), et des hémistiches du poète se présentent souvent à sa mémoire (41).

Il a traduit Horace, l'auteur préféré du docteur Gagnon. *L'Art poétique* lui est très familier. En 1802, il le mettra plus haut que celui de Boileau (42); l'année suivante, il en citera le vers : « *Si vis me flere, dolendum est primum tibi* » pour expliquer pourquoi la tragédie d'Alfieri *Mirra* ne touche pas (43);

de Chérubin Beyle, sont portés les *Hommes illustres* et les *Œuvres morales et mêlées* de Plutarque, « tout en mauvais état », 2 vol. in-folio.

(33) Inventaire de la bibliothèque du docteur Gagnon. Archives de l'Isère, III, E 3659, fol. 180 r°.

(34) Ms. R. 5896, tome 19, fol. 93 v°.

(35) *Corr.*, I, 84, lettre cit.

(36) *Ibid.*, I, 94, 10 pluviôse XI : 30 janvier 1803.

(37) *Ibid.*, I, 72, lettre du 4 fructidor X : 22 août 1802. La traduction des *Géorgiques*, par Delille, figure dans l'inventaire de la bibliothèque de Chérubin Beyle à Claix (Inventaire cité, fol. 198 v°).

(38) *Ibid.*, I, 62, lettre à Edouard Mounier du 17 prairial X : 6 juin 1802.

(39) *Ibid.*, I, 66, lettre à Edouard Mounier du 16 messidor X : 6 juillet 1802.

(40) *Mél. de litt.*, I, 335-338. Cahier de *la Pharsale*.

(41) « *Induerat totidem autumno* » (*Géorgiques*, IV, 143), *Pensées*, I, 101. « *Summa sequar fastigia rerum* » (*Enéide*, I, 342), *ibid.*, I, 118, etc.

(42) « L'art poétique de Boileau est froid, celui d'Horace est bien plus d'un poète » (*Journal*, I, 71, 17 frimaire XI : 8 décembre 1802).

(43) *Pensées*, I, 120. En fait, Horace a écrit (*Art poétique*, V, 102-103) : ... *Si vis me flere, dolendum est Primum ipsi tibi.*

et c'est « de mémoire » qu'il relèvera dans l'édition in-folio de Pierre Didot des différences de texte (44). Il connaît Ovide (45), Juvénal (46), et peut-être Catulle et Tibulle (47).

Quant aux prosateurs, à défaut de Cicéron et de Tite-Live (48), il faut enregistrer les noms de Salluste, dont il a étudié *De Bello Jugurthino* (49), de Cornelius Nepos (50), de Tacite, dont il a traduit « avec plaisir » la *Vie d'Agricola* à l'Ecole centrale (51), de Quinte-Curce, qu'il recommandera à Pauline au début de 1803 (52), de Jules César (53).

⁂

De la littérature française, Beyle a lu, au moins partiellement, la plupart des auteurs classiques : Montaigne (54), Rabelais (55), Corneille, Racine (56), Molière (57), La Bruyère (58);

(44) *Ibid.*, I, 86, 6 prairial XI : 26 mai 1803.

(45) *Vie de Henry Brulard*, I, 124-125.

(46) Dont, en 1803, il cite un vers en latin. Voir chap. suiv.

(47) *Pensées*, I, 180. Dans le manuscrit, R 302, le nom de Tibulle est en surcharge. C'est Catulle que Beyle avait d'abord écrit.

(48) « ... Titus Livius que je n'ai pas lu... » (*Pensées*, I, 137). Cependant il en citera une phrase en 1802 (*ibid.*, I, 38); « *Semper enim quod postremum adjectum est, id rem totam videri traxisse* ». Remarquons au passage que le manuscrit R 5896, tome 15, fol. 47 v°, porte bien *adjectum est* et non *sit*, comme l'a imprimé Henri Martineau.

(49) *Vie de Henry Brulard*, I, 251. *Table*, I, 81.

(50) *Vie de Henry Brulard*, I, 121.

(51) *Ibid.*, I, 181.

(52) *Corr.*, I, 84, lettre cit. Cf. *Mélanges de littérature*, I, 344.

(53) *Journal*, I, 13. Il fait allusion aux *Commentaires de César*, traduction par Vaudrecourt, suivie d'un examen de l'analyse critique que M. Davon a faite de ses guerres, publiés en 1787, 2 vol. in-8°.

Il n'est pas improbable que Stendhal ait étudié la fable dans l'ouvrage de Demoustier sur la mythologie, qu'il conseille à Pauline au printemps de 1800 (*Corr.*, I, 8, lettre du 20 germinal VIII : 10 avril 1800). Les quatre premières parties des *Lettres à Emilie sur la mythologie* ont paru en 1786-1790, 4 vol. in-8°; les 5e et 6e parties en 1798-1799, 2 vol. in-8°.

(54) *Mél. de litt.*, I, 339.

(55) *Ibid.*, III, 19.

(56) *Pensées*, I, 168. *Journal*, I, 223, 3 brumaire XIII : 25 octobre 1804; 250, 1er frimaire XIII : 22 novembre 1804.

(57) *Journal*, I, 250 cit. En 1804, Beyle mentionnera la « vieille édition de Claix » de la *Vie de Molière* par Grimarest (*Corr.*, I, 219). Elle ne figure pas dans l'inventaire de la bibliothèque de Chérubin Beyle.

(58) En 1803, en conseillant à Pauline la lecture des *Caractères*, Stendhal donne cette indication précise : « Mon papa les a en un volume qui est près de la porte d'entrée du cabinet, quatrième étagère » (*Corr.*, I, 104, lettre du 19 pluviôse XI : 8 février 1803, et le complément de cette lettre dans la *Table*, I, 77). Aucun exemplaire de La Bruyère n'est porté sur les inventaires ci-dessus mentionnés.

Télémaque (59); *l'Art poétique, le Traité du Sublime, le Lutrin* de Boileau (60); les *Fables* et les *Contes* de La Fontaine (61), ainsi que, probablement, les lettres de Mme de Sévigné (62).

Des deux grands écrivains qui dominent le XVIIIe siècle, Jean-Jacques Rousseau et Voltaire, autant il admire l'un, autant l'autre lui inspire de l'aversion. L'emprise de Jean-Jacques, qu'il définit en 1800 « l'homme qui eut jamais la plus belle âme et le plus grand génie » (63), fut aussi forte que durable. *La Nouvelle Héloïse* le plongea « dans des transports de bonheur et de volupté impossibles à décrire » (64); elle lui a inspiré tout à la fois l'idolâtrie de la passion, le goût de la solitude et de la nature (65).

En ce qui est de Voltaire, jusqu'à quel point doit-on ajouter foi à cette « sorte d'horreur » qu'il témoignera dans la *Vie de Henry Brulard* à l'égard du patriarche de Ferney (66) ? N'y a-t-il pas, ici, une sorte d'erreur involontaire de perspective ? Il semble plus probable que le docteur Gagnon ait commencé par lui communiquer son admiration. En effet, Stendhal a lu de bonne heure non seulement les tragédies, mais encore le *Commentaire sur Corneille*, le *Siècle de Louis XIV*, l'*Histoire*

(59) *Vie de Henry Brulard*, I, 191. Cf. *Corr.*, I, 86, lettre à Pauline du 9 pluviôse XI : 29 janvier 1803.

(60) *Mél. de litt.*, I, 335. *Pensées* I, 65-66. Fréquentes sont les citations de l'*Art poétique* en 1802 : « C'est avoir profité, que de savoir s'y plaire » (*Corr.*, I, 74); « Un fat quelquefois ouvre un avis important » (*Pensées*, I, 19); « Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu » (*sic*), (*ibid.*, I, 31), etc.

(61) *Vie de Henry Brulard*, I, 292.

(62) En parcourant, en 1804, les lettres autographes de Henri IV à la marquise de Vaudreuil, Beyle les jugera plus intéressantes que celles de Mme de Sévigné (*Journal*, I, 240, 25 brumaire XIII : 16 novembre 1804). Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 90.

(63) *Corr.*, I, 6, lettre à Pauline du 16 ventôse VIII : 9 mars 1800.

(64) *Vie de Henry Brulard*, I, 200.

(65) Cf. *Corr.*, I, 148, 286. *Journal* II, 219.

« J.-J. Rousseau, dans *la Nouvelle Héloïse*, a écrit Henri Beyle sous la dictée de Dubois-Fontanelle, a revêtu [le genre du roman] des charmes d'une éloquence brûlante. Ce roman, si l'on peut appeler ainsi un ouvrage dans lequel on traite avec profondeur les points de morale les plus sublimes, est une des productions les plus éloquentes que nous ayons et sera à jamais la gloire de son auteur et de la littérature française. Cet ouvrage immortel est au-dessus de nos louanges; qu'il faut être grand pour croire de pouvoir ajouter quelque chose à la gloire de J.-J. Rousseau » (Chapitre intitulé *Des romans* et daté du 9 messidor VI : 27 juin 1798. Il n'a pas été signalé par Paul Arbelet, *La Jeunesse de Stendhal*, I, 260, Ms. R. 5896, tome 15, fol. 43). Cf. *Cours de belles-lettres*, IV, 226-227.

(66) I, 446.

de Charles XII, la Henriade, la Pucelle, Zadig (67). Le théâtre de Voltaire ne lui plaît que médiocrement (68); mais « les vers de *la Henriade* sont jugés « superbes » (69).

Le XVIII[e] est aussi représenté dans ses lectures par Buffon, dont l'emphase, semble-t-il, le choquait (70), mais qui a fortement contribué à lui ôter des préjugés, suivant sa formule, à l'âge de quatorze ans (71). Les *Lettres Persanes* (72), et les *Considérations sur la grandeur des Romains et leur décadence* (73) lui font bientôt ranger Montesquieu au nombre des « génies » (74). En plus du *Bélisaire* de Marmontel (75), et, vraisemblablement, des *Etudes de la nature* par Bernardin de Saint-Pierre (76), il aurait lu « avec enthousiasme deux ou trois fois » l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* par Condorcet (77).

Ajoutons encore *le Barbier de Séville* (78), les pièces de Destouches et La Chaussée, qui le « jetèrent dans l'art dramatique » (79), et toute une série de romans, tels que *les Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde* par l'abbé Prévost (80), *Félicia ou mes fredaines* de

(67) *Vie de Henry Brulard,* I, 444. *Corr.*, 1, 6, 72, 77 et *passim*. En Italie, en 1801, il lit un volume de Voltaire (*Journal,* I, 6).

(68) « Peut-être Voltaire te plaira-t-il d'abord autant qu'eux [Corneille et Racine], mais tu sentiras bientôt combien son vers coulant, mais vide, est inférieur au vers plein de choses du tendre Racine et du majestueux Corneille » (*Corr.*, I, 55, lettre à Pauline du 15 frimaire X : 6 décembre 1801).

(69) *Ibid.*, I, 35, lettre à Pauline de la fin décembre 1800.

(70) *Vie de Henry Brulard,* I, 217.

(71) *Pensées,* I, 177.

(72) *Ibid.*, I, 124.

(73) Dans le cahier de *la Pharsale* (*Mél. de litt.*, I, 336), la phrase : « Je peux établir comme un décret du destin que la République était destinée à périr (Montesquieu) » est une réminiscence du chapitre XI des *Considérations :* « La république devant nécessairement périr, il n'était plus question que de savoir comment et par qui elle devait être abattue. » Cf. dans les *Pensées,* I, 35, une réminiscence du chap. XII du même ouvrage.

(74) *Pensées,* I, 129. Quant à l'*Esprit des lois,* il ne le lira qu'en 1803.

(75) *Vie de Henry Brulard,* I, 190-191.

(76) *Corr.*, I, 116.

(77) *Vie de Henry Brulard,* I, 429. L'ouvrage de Condorcet est inscrit sur le catalogue de la bibliothèque de Stendhal en 1801 (P. Arbelet, ouvr. cit., II, 208).

(78) *Pensées,* I, 113.

(79) *Journal,* I, 429, 1[er] frimaire XIII : 22 novembre 1804; 269-270, 28 frimaire XIII : 19 décembre 1804; 314, 21 nivôse XIII : 11 janvier 1805.

(80) *Vie de Henry Brulard,* I, 126, 200. *Corr.*, I, 242. *Pensées,* II, 246. *Théâtre,* II, 159 (voir aussi chap. suiv.).

Il n'est pas impossible que Beyle ait également lu de l'abbé Prévost *l'Histoire de M. Cleveland... ou le Philosophe anglais* (*Corr.*, I, 184).

Nerciat (81), *les Liaisons dangereuses* (82), *Adèle de Sénanges* par Mme de Souza (83), *la Cabane mystérieuse* de Musset-Pathay (84), sans oublier les *Nouvelles* de Florian d'où il a tiré sa première comédie, *Selmours* (85).



Le goût de Stendhal pour l'histoire est déjà éveillé. Elle est, dit-il en 1800, « la base des conversations et rien ne forme davantage le jugement » (86). Il aime dès à présent « cette histoire philosophique qui montre dans tous les événements la suite des passions des hommes... » (87).

Tout enfant, il a lu *Séthos*, le roman historique de l'abbé Terrasson sur l'ancienne Egypte (88), auquel avait fait pendant le *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie,* de James Bruce (89).

L'histoire romaine, il l'a apprise dans le « cotonneux, doucereux » Rollin (90), et très certainement dans les *Révolutions romaines* de Vertot, bientôt qualifiées par lui d' « excellen-

(81) *Vie de Henry Brulard,* I, 197, 268, 292.

(82) *Ibid.*, I, 82-83, 424. Sans oublier le roman anonyme *Faiblesses et repentirs d'une jolie femme* (*ibid.*, I, 200. Cf. II, 185, note 578).

(83) *Journal,* I, 32-33, 23 thermidor IX : 1er août 1801. Mme de Souza a publié *Adèle de Sénanges* en 1768.

(84) *Ibid.*, I, 6, 19 floréal IX : 9 mai 1801. Roman paru en 1799.

(85) Cf. *La Jeunesse de Stendhal,* I, 268-270.

(86) *Corr.*, I, 23, lettre à Pauline du 6 vendémiaire IX : 28 septembre 1800.

(87) *Ibid.*, I, 51, lettre à Pauline du 27 brumaire X : 18 novembre 1801.

(88) *Vie de Henry Brulard,* I, 196. *Séthos, histoire ou vie tirée des monuments, anecdotes de l'ancienne Egypte; ouvrage dans lequel on trouve la description des initiations aux Mystères égyptiens, traduit d'un manuscrit grec* (Paris, 1731, 3 vol. in-12, plus d'une fois réimprimé). En 1801, Beyle en conseillera la lecture à Pauline.

(89) *Vie de Henry Brulard,* I, 103. Le *Voyage de Bruce* a été publié en 1790-1792, 6 vol. in-4° ou 10 vol. in-8°. D'après un passage du *Journal,* III, 35, Stendhal aurait aussi parcouru quelques tomes de la volumineuse *Histoire générale des voyages* par La Harpe, dont l'abrégé ne comptait pas moins de 32 vol. in-8°. Paris, Hôtel de Thou (Laporte), 1780-1781.

(90) *Ibid.*, I, 127, 218, 228, 345. Cf. la lettre à Pauline de 1804 : « Tu pourras parcourir (...) l'*Histoire Romaine* de Rollin, qui est composée de deux choses : ce qui est traduit des anciens, qui est excellent; ce qu'il ajoute, qui est détestable. Il y a environ deux tiers de son cru; tu sautes cela, tu profites du reste » (*Corr.*, I, 185).

tes » (91). L'histoire de France, dans Velly et ses continuateurs, dont il conteste l'intérêt (92), ainsi que dans les histoires « froides et plates, mais courtes et exactes » de l'abbé Millot (93), et dans l' « excellent canevas » du président Hénault (94). En outre, il doit avoir feuilleté l'*Histoire de Louis XI*, par Mlle de Lussan (95), les abrégés de l'abbé Lenglet-Dufresnoy (96), l'histoire de Condillac (97). Il a également eu entre les mains la *Conspiration des Espagnols contre Venise* par Saint-Réal (98), et l'*Histoire de Russie* par Lévesque (99).

(91) *Corr.*, I, 104, lettre à Pauline de 19 pluviôse XI : 8 février 1803. Cf. I, 83, et *Table*, I, 76.

Dubois-Fontanelle louait chez Vertot « l'étendue des connaissances » et « la chaleur du style ». — « Cet écrivain, disait-il, était peintre; mais son coloris, toujours brillant, est souvent plus celui de l'imagination que celui de la nature (*Cours de Belles-Lettres*, IV, 162).

(92) « Je loue le courage que tu te sens de lire Velly et compagnie : mais il faut mieux t'appliquer; la raison la voici : j'étais plus instruit que toi quand je le lus, et il ne m'en reste rien » (*Corr.*, I, 83, lettre à Pauline du 2 pluviôse XI : 22 janvier 1803. Cf. I, 54).

L'*Histoire de France, depuis le commencement de la monarchie, commencée par les abbés Velly et Villaret et amenée jusqu'au règne de Charles II inclusivement; continuée par l'abbé J.-J. Garnier, depuis le règne de Louis XI jusqu'au commencement de celui de Charles IX*, comprend une trentaine de volumes in-12. Paris, Saillant et Nyon, Desaint, 1765-1785. Voir Augustin Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre III et *passim*.

(93) *Corr.*, I, 84, lettre cit. Vraisemblablement allusion aux *Eléments de l'histoire de France depuis Clovis jusqu'à Louis XV* (Paris, Durand neveu, 1768, 2 vol. in-12), l'une des compilations de l'abbé Claude-François-Xavier Millot.

(94) *Ibid.*, I, 44, lettre à Pauline du 28 germinal IX : 18 avril 1801. Le *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France* par le président Hénault, publié en 1744, Paris, impr. de Prault père, in-8°, et plusieurs fois réimprimé.

(95) *Ibid.*, I, 53, lettre à Pauline du 15 frimaire X : 6 décembre 1801. L'*Histoire et règne de Louis XI* (Paris, Pissot, 1755, 6 vol. in-12), ouvrage attribué par Quérard, V, 395, à Baudot de Juilly.

(96) *Ibid.*, I, 104, lettre à Pauline du 19 pluviôse XI : 8 février 1803. L'abbé Nicolas Lenglet-Dufresnoy a composé, entre autres, des *Principes de l'histoire pour l'éducation de la jeunesse* (Paris, 1736, 5 vol. in-12) et des *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle* (Paris, 1744, 2 vol. in-8°).

(97) *Ibid.*, I, 116, lettre cit. L'*Histoire ancienne* et l'*Histoire moderne* occupent respectivement les volumes 9 à 14 et 15 à 20 du *Cours d'Etudes. Paris*, impr. de C. Houel, an VI-1798.

(98) *Ibid.*, I, 53-54, lettre à Pauline du 15 frimaire X : 6 décembre 1801. La *Conjuration des Espagnols contre la république de Venise en 1618* a été publiée en 1674; elle a eu de nombreuses réimpressions au cours du XVIIIe siècle.

(99) *Journal*, I, 13, 1er prairial IX : 21 mai 1801. L'*Histoire de Russie* avait paru à Yverdon, en 1782-1783, 6 vol. in-12.

Une place assez importante est faite aux livres de mémoires. Stendhal déclare en 1801 : « Les histoires particulières sont aussi amusantes que les histoires générales le sont peu » (100). Il feuillette tour à tour les *Mémoires secrets* de Duclos (101), *l'Observateur Anglais* de Pidansat de Mairobert (102), *la Vie privée du maréchal de Richelieu* (103), le *Siècle de Louis XV* par Arnoux Laffrey (104), un volume des *Mémoires secrets de la République des lettres* (105). Quant à Saint-Simon, il ne semble pas qu'on puisse accepter sans de fortes réserves l'assertion de Henry Brulard : « Je me figurais le monde à treize ans uniquement d'après les *Mémoires* de Saint-Simon... » (106). Il est sans conteste plus digne de foi là où il écrit : « J'ai adoré Saint-Simon vers 1800... » (107), d'autant plus que cette dernière date est confirmée par une note de 1804, où il est précisément question d'une lecture de Saint-Simon faite quatre ans auparavant (108).

(100) *Corr.*, I, 53, lettre à Pauline du 15 frimaire X : 6 décembre 1801.

(101) *Vie de Henry Brulard*, I, 303, 383, 394, 424. Il s'agit des *Mémoires sur le règne de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV*, publiés en 1790.

(102) *Ibid.*, I, 200. Voir la note de Henri Martineau, II, 186, n° 580.

(103) *Vie privée du maréchal de Richelieu, contenant ses amours et intrigues et tout ce qui a rapport aux divers rôles qu'a joués cet homme pendant plus de 80 ans.* Paris, Buisson, 1791, 3 vol. in-8°.

C'est en 1806 que Beyle parle de cette lecture faite « autrefois », mais sans en préciser la date (*Corr.*, II, 156, lettre à Pauline du 5 mars 1806.) Par la suite, il mentionnera dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, II, 187, l'un des épisodes les plus connus du livre : les amours du duc de Richelieu et de Mme Michelin (*Vie privée...*, I, 90 et suiv.).

(104) *Journal*, I, 12-13, 1er prairial IX : 21 mai 1801. C'était la réimpression de la *Vie privée de Louis XV* que Mouffle d'Angeville avait publiée à Londres en 1781, 4 vol. in-12, et que Morton de Varenne venait de faire paraître sous le nom d'Arnoux Laffrey (*Journal d'Italie*, note de P. Arbelet, p. 15).

(105) *Journal*, I, 6, 19 prairial IX : 9 mai 1801. Sans doute allusion aux *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres, depuis 1762 jusqu'à nos jours*, publiés à Londres de 1777 à 1789, 36 vol. in-12. Le vol. 21, celui que Beyle parcourt, a trait à l'année 1782 (*Journal d'Italie*, note de P. Arbelet, p. 9).

(106) *Vie de Henry Brulard*, I, 282, 424.

(107) *Ibid.*, I, 467. En 1805, il demande à Pauline d'un air étonné : « Où les prends-tu, friponne ? » (*Corr.*, I, 349, lettre du 29 germinal XIII : 19 avril 1805).

(108) *Pensées*, II, 273. C'est en 1789 que P. Arbelet situe, on ne sait d'après quels indices, la lecture de Saint-Simon (*La Jeunesse de Stendhal*, I, 277-278).

Beyle a lu Saint-Simon dans l'édition de Strasbourg, 1788-1789, 3 vol. de *Mémoires* et 4 de *Suppléments*.

***

L'un des traits caractéristiques de l'éducation littéraire reçue par Henri Beyle est sa précoce initiation aux littératures étrangères. Si cela ne constituait pas, à proprement parler, une nouveauté pour l'époque (109), il n'en est pas moins vrai, et la suite de notre travail le montrera assez, que les littératures anglaise et italienne ont joué un rôle de premier plan dans la formation et le développement des idées stendhaliennes.

Le mérite de cette initiation revient surtout à Dubois-Fontanelle, qui faisait une large part dans ses cours aux auteurs étrangers. Le professeur de belles-lettres justifiait ainsi le grand nombre de citations dont il émaillait ses cours :

> Il résulte pour les élèves plusieurs avantages de cette méthode; ceux surtout de leur faire connaître un plus grand nombre d'écrivains; de leur tenir en quelque sorte lieu de bibliothèque; de leur donner une idée de quantité d'ouvrages qui leur sont inconnus, qu'ils n'ont point, qu'il est même quelquefois impossible qu'il aient; de leur inspirer la curiosité de les chercher, le désir de les lire quand ils se les seront procurés et de guider leur jugement en les lisant (110).

Voilà comment Beyle pourra nommer, sans les avoir jamais lus, Gessner (111), Ossian (112), Addison (113), etc. Cosmopolite, il l'est, par son éducation, dès son adolescence. Et il ne tarde pas à le montrer. Désireux d'atteindre la célébrité en écrivant des tragédies et des comédies, il tient à se faire une idée la plus complète possible de l'état du théâtre en Europe, et il dresse pour cela, d'après les *Discours* du comte d'Albon (114), la liste des principaux auteurs dramatiques anglais, hollandais, italiens, espagnols, portugais (115).

Relativement à la littérature italienne, c'est à dix ans, semble-t-il, qu'il a lu, en traduction, le *Roland furieux* de

(109) P. Arbelet, *La Jeunesse de Stendhal*, I, 41-42.

(110) *Cours de Belles-Lettres*, II, 3-4. Cf. II, 195.

(111) *Journal*, I, 16. *Compléments et fragments inédits*, 124. Cf. Dubois-Fontanelle, *Cours de Belles-Lettres*, II, 81-83, 93-94, 118-119, 126-127, 139-141, 174-175; III, 171-172; IV, 332-333.

(112) *Corr.*, I, 118, 158. *Pensées*, I, 155, 156. Cf. Dubois-Fontanelle, ouvr. cit., II, 47-54. Voir sur Ossian, chap. suiv.

(113) *Mél. de litt.*, I, 340, où Beyle mentionne la tragédie *La Mort de César*, dont Dubois-Fontanelle avait entretenu ses élèves, ouv. cit., II, 271-273.

(114) *Discours politiques, historiques et critiques sur quelques gouvernements de l'Europe*. Neuchâtel, de l'Imprimerie de la Société Typographique, 1779, 2 vol. in-8°.

(115) *Journal*, I, 22-23, 2 et 3 messidor IX : 21 et 22 juin 1804.

l'Arioste (116), et *la Jérusalem délivrée* du Tasse (117). De bonne heure aussi, il s'est familiarisé avec le nom de Dante, — avec le nom du poète, disons-nous, car il n'est pas croyable qu'il ait entrepris la lecture de *la Divine Comédie* soit dans le texte soit dans la traduction (118). Il gardera le souvenir des gravures « bizarres » (119) qui ornaient des exemplaires du poème trouvés « dans le rayon de la bibliothèque paternelle occupé, dira-t-il, par les livres de ma pauvre mère » (120). N'oublions pas que jusqu'à son arrivée en Italie, il ne saura pas un mot d'italien (121). Il ne commencera à l'apprendre qu'au cours des mois passés au-delà des Alpes, en 1800-1801. Et c'est à la même époque qu'il élargira ses connaissances litté-

(116) Dans la traduction du comte de Tressan, Paris, Pissot, 4 vol. in-12. *Vie de Henry Brulard,* I, 110, 161, 192, et *passim. Journal,* IV, 12.

(117) Dans la traduction de Mirabaud, Paris, 1724, 2 vol. in-12. *Vie de Henry Brulard,* I, 161. *Journal,* I, 314.

(118) Henri Martineau a signalé l'existence à la Bibliothèque de Grenoble d'un exemplaire de *la Divine Comédie,* traduite en français, portant la signature de Henri Beyle. *Vie de Henry Brulard,* II, 120-121, note 339.

Précisons, à ce propos, qu'il s'agit du tome premier — le seul conservé — de la *Comédie de Dante, de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, mise en rimes françaises et commentée par Balthazar Grangier* (Paris, 1596-1597, 3 vol. in-12). Le volume, coté P. 293, est relié en parchemin; les pages de titres et le faux titre ont été arrachés, ainsi que la page de garde à la fin. La vignette surmontant l'*Epître dédicatoire,* la lettre ornée de cette même *Epître* et le cul-de-lampe à la fin de l'ouvrage ont été frottés de sanguine. C'est à la p. 438, et non sur la page du titre que Beyle a calligraphié sa signature. En outre, il a écrit sur le deuxième plat de la couverture : « *La Commedie* (*sic*) *du Dante ou de l'Enfer. Henri.* »

En tout cas, on voit mal l'enfant, et même l'adolescent, faire sa lecture préférée de cette traduction en vers peut-être aussi ardue que le texte lui-même.

(119) Rappelons le jugement que Dubois-Fontanelle portait sur *la Divine Comédie :* « Poème singulier où l'on trouve à la fois de l'imagination, du génie, de la satire et de la folie » (*Cours de Belles-Lettres,* II, 211-218).

(120) *Vie de Henry Brulard,* I, 94. Cf. I, 43, 200, 469-470. M. Pézard, l'éminent dantologue, a eu l'obligeance de nous communiquer des renseignements sur les principales éditions illustrées de *la Divine Comédie.* Elles sont essentiellement : *La Divina Commedia, col commento di Cristoforo Landini.* Brescia, 1487, in-folio, renfermant les gravures, dont 68 en pleine page. *La Commedia di Dante Alighieri con la nova espositione di Alessandro Vellutelli,* Venezia, 1544, avec des gravures plus petites, presque des vignettes, mais assez curieuses.

Aucun exemplaire de Dante n'est porté sur les inventaires des bibliothèques de Chérubin Beyle et du docteur Gagnon.

(121) *Vie de Henry Brulard,* I, 280, 490.

raires (122). Outre l'Arioste et le Tasse, relus cette fois-ci dans le texte (123) — lecture attestée par des citations en italien (124) — et les *Novelle galanti* de Casti (125), il découvre Goldoni, dont il traduit la pièce intitulée *Gli amori di Zelinda e Lindoro* (126), Carlo Gozzi, qui lui donne l'idée d'un « joli

(122) *Journal*, I, 19, *Corr.*, I, 15, 36. La *Grammaire italienne* par Véneroni-Gattel figure, en 1804 dans sa bibliothèque de campagne (*La Jeunesse de Stendhal*, II, 208).

En 1801, Beyle se documente sur l'Italie, en lisant le *Voyage de l'abbé Coyer* (Paris, 1776, 2 vol. in-8°), qui lui fait l'impression d'être un « pauvre ouvrage » (*Journal*, I, 6).

(123) L'*Orlando Furioso* et la *Gerusalemme liberata* sont sur la liste des volumes composant sa bibliothèque en 1801 (*La Jeunesse de Stendal*, II, 208). L'exemplaire de l'*Orlando Furioso*, 4 vol. in-18, qui figure sur cette liste, semble être le même que celui qui est mentionné dans la *Vie de Henry Brulard* : « Dans ce temps-là, M. Dumolard était tellement bonhomme que je pus lui prêter une petite édition italienne de l'Arioste en 4 volumes in-18. Peut-être, pourtant, ne la lui ai-je prêtée qu'en 1803 » (I, 210).

On sait qu'en évoquant un mystérieux voyage fait à Florence avec le général Michaud, dont il était aide de camp, Stendhal écrira en 1813 : « Je lisais l'Arioste à cheval en escortant mon général » (*Journal*, V, 14).

Cf. *Corr.*, II, 75, où, à propos de la *Logique* de Tracy, Stendhal déclare qu'il la lit « avec autant de plaisir et autant de facilité que jadis *Roland le furieux* (*sic*) » (lettre à Pauline du 28 brumaire XIV : 19 novembre 1805).

(124) « *Brama assai, poco spera, nulla chiede* », *Jérusalem délivrée*, chant II, st. 16 (*Journal*, I, 60, 7 fructidor X : 25 août 1801). — « *Deh mira, egli canto, spuntar la rosa...* », *ibid.*, chant XVI, st. 14 (*Pensées*, I, 42).

En ce qui concerne l'Arioste, on trouve une référence précise à la première strophe du chant II (*Pensées*, I, 47-48). Cf. *Mél. de litt.*, I, 335, 341. C'est aussi l'Arioste qui lui inspire une réflexion très intéressante sur le style : « Le poète ne tirerait-il pas un grand avantage de particulariser beaucoup plus les comparaisons; je montre un fleuve majestueux, pourquoi ne pas nommer le Rhône ou le Rhin ? Il me semble que c'est la manière de l'Arioste » (*Pensées*, I, 23).

(125) Inventaire de la bibliothèque de Stendhal en 1801 (*La Jeunesse de Stendhal*, II, 208). Les *Novelle Galanti* de Giambattista Casti ont été publiées en 1793, Londra e Parigi, Molini, in-8°.

(126) *Journal*, I, 10, 15, 16. La traduction de *Zelinda e Lindoro* figure dans le tome premier du *Théâtre*. Voir M. D. Busnelli, *Stendhal traducteur de Goldoni*. Editions du Stendhal-Club, n° 18, 1926.

Beyle a emprunté à Bergame le premier volume des *Opere teatrali del Sig. Avvocato Veneto Carlo Goldoni*. Venezia, dalle Stampe di A. Zatta e figli, 1788-1795, 44 vol. in-8°. En outre, il semble avoir vu jouer à Brescia *le Donne Curiose* (*Journal*, I, 51).

opéra-comique » (127), Métastase (128), Federici (129), Albergati (130).

C'est aussi très tôt, si l'on en croit la *Vie de Henry Brulard,* qu'il serait entré en contact avec Shakespeare, dont son confesseur, le père Morlon, lui aurait prêté successivement les vingt volumes de la traduction de Le Tourneur (131). Il aurait « continuellement » lu, de 1796 à 1799, le poète anglais (132), et son admiration, « vraie, sentie, passionnée » (133), surtout pour *Hamlet* et *Roméo et Juliette* (134), l'aurait amené à mettre en doute le goût de son professeur Dubois-Fontanelle qui, à son avis, ne l'appréciait pas assez (135). Assurément on ne doit pas prendre ces assertions à la lettre. Mais il est certain que Dubois-Fontanelle ne manifestait pas un enthousiasme excessif pour Shakespeare. Il mêlait prudemment les éloges aux critiques, ainsi qu'en témoigne un des cahiers où Beyle a résumé ses cours. A propos de la scène tragique anglaise, « remarquable pour son originalité », le maître disait :

Sakespéare [*sic*], son fondateur, fut un homme d'un génie rare et sublime; quand on songe qu'un pauvre marchand de Londres sans aucune espèce d'instruction fit des œuvres dont quelques morceaux sont comparables à ceux de Sophocle et d'Euripide, on est saisi d'admiration et d'étonnement. Si Sakespéare eut la beauté de la nature, il en eut aussi les défauts, beaucoup d'enflure dans les idées et de gigantesque dans les expressions, des scènes comiques à côté d'autres qui sont terribles et quelquefois horribles... (136).

L'élève a pu être choqué par les critiques; mais ne devrait-il par hasard à Dubois-Fontanelle la découverte de Shakespeare et d'autres auteurs anglais ? Richardson en premier lieu, dont

(127) C'est la pièce intitulée *la Donna contraria al consiglio* qui lui suggère cette idée (*Journal,* I, 24-26).

(128) Il lit *Siroe* et *Catone in Utica,* et assiste à la représentation de *Demofoonte* (*ibid.,* I, 17, 37). Dubois-Fontanelle avait précisément donné l'analyse de *Démophoon* (*Cours de belles-lettres,* III, 140).

(129) Beyle a vu jouer *l'Avventuriere notturno,* « pièce faisable en français », remarque-t-il aussitôt (*Journal,* I, 27, 21 floréal IX : 11 mai 1811).

(130) « On joue [à Brescia] une bonne comédie d'Albergati : *Il sagio* (*sic*) *amico,* qui, traduite telle qu'elle est, réussirait en France » (*ibid.,* I, 27, 23 messidor IX : 12 juillet 1801).

(131) *Vie de Henry Brulard,* I, 290-291.

(132) *Ibid.,* I, 292.

(133) *Ibid.,* I, 443.

(134) *Ibid.,* 1, 292.

(135) *Ibid.,* I, 337-338.

(136) Manuscrit R. 5896, tome 15, fol. 57 v°, cahier intitulé : *Précis de la tragédie et de la comédie,* daté du 9 floréal VI : 28 avril 1798. Cf. *Cours de belles-lettres,* II, 259-261.

l'*Histoire du chevalier Grandisson* (137) l'a fait fondre en « larmes de tendresse » (138). Et il gardera un souvenir attendri de la touchante Clémentine (139). En outre, il a dû lire *Paméla* et *Clarisse Harlowe* (140), ainsi que *Gulliver* (141), *Robinson Crusoé* (142), *le Confessionnal des Pénitents noirs* et *les Mystères d'Udolphe* (143), deux romans « noirs » de Mme Radcliffe (144).

Mais Beyle n'entend pas se borner à la lecture des traductions; il désire connaître les auteurs dans le texte. Il se mettra, lors de son séjour en Italie, à l'étude de l'anglais (145), et achètera dans ce dessein une grammaire anglaise, sans doute celle de Sirey, car on la voit figurer le mois suivant au nombre de ses livres (146). Et il a dû faire assez de progrès pour s'aper-

(137) *Nouvelles Lettres anglaises ou Histoire du chevalier Grandisson...* (traduite par l'abbé Prévost), Amsterdam, 1755, 4 vol. in-12 ou 6 vol. in-8°.

Claris (*sic*), 7 vol. in-12, et *Grandisson*, 4 vol. in-12, sont portés à l'inventaire de la Bibliothèque de Chérubin Beyle à Claix (fol. 198 et 199).

(138) *Vie de Henry Brulard,* I, 339.

(139) *Pensées,* I, 34. *Journal,* IV, 12, août-septembre 1810, où l'on relève une légère méprise de Stendhal : Clémentine n'était pas la fille du marquis de Belvedere, mais du marquis della Porretta; le comte de Belvedere était son prétendu. Voir aussi sur Clémentine p. 100.

(140) Sur une liste de « sujets d'ouvrages » dressée en 1803 figurent deux pièces intitulées *Paméla* et *le Séducteur* (Lovelace) (*Journal,* I, 69). Cf. *Pensées,* I, 167. Lovelace sera aussi l'un des modèles du personnage de Chamoucy des *Deux Hommes* (*Théâtre,* II, 147, 166, 169, 172, 174).

(141) Dont il déconseillera, en 1804, la lecture à Pauline (*Table,* I, 87, complément d'une lettre du mois d'août). L'abbé Desfontaines a donné en 1727 une traduction fréquemment réimprimée par la suite du célèbre livre de Swift, *Voyages de Gulliver.*

(142) *Pensées,* I, 240. La traduction française du roman célèbre de Daniel Defoe a paru en 1721, sous le titre : *La vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoé.*

(143) *L'Italien ou le Confessionnal des pénitents noirs* (traduit par André Morellet), Paris, Maradan, an VII-1798, 4 vol. in-12. *Les mystères d'Udolphe* (traduit par Victorine de Chastenay), Paris, Maradan, an-V-1794, 4 vol. in-12. A l'entendre, Stendhal aurait lu ce dernier roman lors du voyage à Florence en 1801, auquel nous avons fait allusion à propos de l'Arioste.

(144) Mme Radcliffe, écrit Dubois-Fontanelle, « a manié avec assez d'habileté le ressort de la superstition, dont elle a senti la puissance... » (*Cours de belles-lettres,* IV, 235-236).

(145) Le 22 septembre 1801, il achète une grammaire anglaise (*Journal,* I, 40-41).

(146) *La Jeunesse de Stendhal,* II, 208.

cevoir, à son retour à Grenoble, que Dubois-Fontanelle n'avait pas la moindre notion de prononciation anglaise (147).



On ne saurait terminer cette revue rapide des lectures de Stendhal avant 1802 sans faire une mention spéciale de deux ouvrages d'un intérêt différent, mais également marquants : les *Réflexions sur la poésie et la peinture* de l'abbé Du Bos (148), et le *Lycée* de La Harpe.

Henry Brulard se souviendra, trente ans plus tard, du « vif plaisir » que lui avait procuré la lecture de l'abbé Du Bos. « Ce livre, dira-t-il, répondait aux sentiments de mon cœur, sentiments inconnus à moi-même » (149). Qu'on ne taxe pas ces paroles d'exagération. La nouveauté du système de Du Bos ne résidait-elle pas en ce que « chez lui, l'esthétique littéraire est liée non seulement à l'esthétique générale, mais à la science de l'homme et de la société » (150) ? Beyle a trouvé là les germes de quelques-unes de ses principales idées : « La méthode et l'esprit de la critique d'art, les idées essentielles sur l'origine de la peinture, les théories du climat et des tempéraments » (151) et, surtout, cette notion de la relativité du goût qui deviendra partie fondamentale de sa pensée. Sans oublier que si Du Bos fondait sa critique sur l'expérience et le sensualisme philosophique, il reconnaissait aussi le rôle de premier

(147) *Vie de Henry Brulard*, I, 330. Beyle ne spécifie pas que c'est à son retour d'Italie qu'il a fait la remarque en question, mais, à notre avis, çela coule de source, puisque rien n'indique qu'il ait étudié l'anglais avant 1800. C'est à propos de l'ouvrage de Gibbon, *The History of the decline and fall of the Roman Empire* (1777-1778, 6 vol. in-4°), qu'il s'est aperçu que Dubois-Fontanelle ne savait pas l'anglais. Nous avons vu qu'en 1798, Beyle, écrivant sous la dictée de son maître, orthographiait : « *Sakespéare* ».

(148) 1719, 2 vol. in-12. L'ouvrage a souvent été réimprimé au cours du XVIII[e] siècle.

La date à laquelle Beyle a reçu en prix les *Réflexions* de l'abbé Du Bos est demeurée inconnue à P. Arbelet. Nous l'avons découverte dans les Archives de Grenoble et l'avons communiquée à Henri Martineau (voir *Vie de Henry Brulard*, II, 285-286, note 957). C'est au cours de la fête de la Jeunesse du 10 germinal VI (30 mars 1798), qu'il s'est vu attribuer le livre.

(149) *Vie de Henry Brulard*, I, 340.

(150) A. Lombard, *L'abbé Du Bos. Un initiateur de la pensée moderne*, 1913, p. 189. Cf. M. Braunschvig, *L'abbé Du Bos, rénovateur de la critique au XVIII[e] siècle*, 1904.

(151) P. Arbelet, *La Jeunesse de Stendhal*, I, 311, Cf. *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, tome I, p. IV-V.

plan joué par le sentiment, le sixième sens (152). Comment ne pas reconnaître dans l'énoncé de ces théories l'attitude parfois contradictoire de Stendhal, tiraillé entre ses principes et ses goûts, la raison et la sensibilité ?

Il est significatif que le nom de La Harpe côtoie celui de Du Bos. A l'instar de ses contemporains, Beyle est plein de respect pour le *Lycée,* dont Dubois-Fontanelle fut sans doute le premier à lui parler (153). En 1800, il le conseille instamment à sa sœur (154), tout en reconnaissant que l'ouvrage n'est pas « parfait » (155). Il le lit lui-même au début de l'année suivante (156), et ne paraît pas en avoir reçu une impression défavorable, puisqu'il réitère son conseil en 1802 : « Lis La Harpe; son goût n'est pas sûr, mais il te donnera les premières notions » (157). Le moment n'est pas encore venu où le nom de La Harpe sera rangé dans la catégorie des cuistres qui ôtent toute force vitale à la littérature par leurs indigestes et nocives poétiques. Mais empressons-nous d'ajouter que ce moment n'est pas très éloigné. Dans l'esprit de cet adolescent qui sait déjà sentir et réfléchir par lui-même, l'héritage du XVIIIe siècle se mêle à des sentiments et des impressions personnels : ils forment les sources des idées qui seront développées dans les années à venir.

(152) «... pour juger du beau, il faut se laisser aller au sentiment, à l'avis du sixième sens, la raison ne viendra que postérieurement... » (W. Folkierski, *Entre le classicisme et le romantisme,* 1925, p. 41).

(153) Dubois-Fontanelle nommait La Harpe dans sa préface. Il ajoutait modestement que son propre cours de Belles-Lettres pourrait servir « à mettre en état d'étudier le *Lycée* avec plus de profit » (tome I, p. VI).

(154) *Corr.*, I, 5, lettre du 18 ventôse VIII : 9 mars 1800. Cf. *ibid.*, I, 34, 37.

(155) *Ibid.,* I, 7.

(156) « J'ai beaucoup lu La Harpe. J'ai lu les tomes I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII de son *Lycée* » (*Journal,* I, 4, 11 floréal IX : 1er mai 1801).

(157) *Corr.,* I, 72-73, lettre du 4 fructidor X : 22 août 1802.

PREMIÈRE PARTIE

Les années de formation studieuse

(1802-1805)

Le 15 avril 1802, Henri Beyle débarque à Paris (1). Il y restera quatorze mois pleins. Il a dix-neuf ans. C'est un âge ingrat; l'âge des chimères, des tâtonnements, des premières expériences; l'âge où l'on a tous les espoirs, toutes les illusions, toutes les prétentions. En entrant dans l'arène de la vie, Stendhal n'a pas de guide; il se fie à ses seules forces; il ne s'appuie que sur les idées qu'il s'est forgées dans son adolescence solitaire, et que, pour la plupart, il a tirées des livres.

Ame sensible, imprégné de Rousseau, il veut conquérir à la fois la gloire et l'amour, plaire et séduire. Mais sa nature et son éducation ne le disposaient nullement à jouer le rôle de don Juan. Il était trop délicat pour se contenter de succès faciles. Aussi ne réussit-il qu'à se montrer bizarre, ombrageux, sauvage, déroutant. Lorsque, les années suivantes, il songera à cette époque de sa vie, il se remémorera son enflure (2), son « énergie diabolique » (3), son excitation continuelle (4). « Voilà l'histoire de ma vie, notera-t-il en 1804 en parcourant ses cahiers de l'année précédente, mon roman était les ouvrages de Rousseau » (5).

Après plusieurs mois de dissipation, au cours desquels sa seule étude a été l'anglais (6), une transformation radicale s'opère tout à coup. Vers la fin de 1802, le désir de prendre rang dans le Parnasse s'empare de lui avec force. Au mois d'octobre, l'idée de concourir au prix de l'Institut avec un *Eloge de Dumarsais* traverse son esprit (7). Ensuite, il met successivement sur le métier un poème épique et une comédie en cinq actes et en vers. En même temps, il entreprend des lectures pour y chercher les principes de l'art dramatique. Ce n'est pas pour devenir savant, car il méprise les savants.

(1) *Journal,* I, 57.
(2) *Ibid.,* IV, 162, 14 juin 1811.
(3) *Ibid.,* I, 112, 5 floréal XII : 25 avril 1804.
(4) « Je me trouve bien plus raisonnable que l'année dernière; le café me rendait continuellement furieux ». *Ibid.,* I, 100, 24 germinal XII : 14 avril 1804.
(5) *Pensées,* I, 85, 30 brumaire XIII : 21 novembre 1804. Cf. II, 235.
(6) Il a commencé l'étude de l'anglais une vingtaine de jours après son arrivée à Paris. Voir plus loin.
(7) *Pensées,* I, 1-2, 1er brumaire XI : 23 octobre 1802.

« A moins qu'il [le savant] ne soit un génie de premier ordre, déclare-t-il, deux cents ans après sa mort son nom ne vivra plus que dans l'histoire de la science, de son vivant très peu d'hommes sont en état de l'apprécier, le public le juge donc sur parole et sur le dire de ses rivaux » (8). Son ambition à lui a une bien autre portée, et il ne s'en défend pas; n'est-ce pas d'une grande âme de vouloir viser haut ? Aussi, à la question : « Quel est mon but ? » se hâte-t-il de répondre sans ambages : « D'acquérir la réputation du plus grand poète français, non point par intrigue comme Voltaire, mais en le méritant véritablement » (9).

Poète, dans le sens propre du mot, Stendhal ne le deviendra jamais. Mais en s'efforçant de le devenir, il n'aura point perdu son temps. Tout le travail accompli dans ce but chimérique demeurera à son actif : il sera la véritable base de sa formation intellectuelle.

(8) *Ibid.*, I, 12. Cf. *Mélanges de littérature*, I, 329.

(9) *Pensées*, I, 81. Et plus loin : « Quel est mon but ? D'être le plus grand poète possible » (*ibid.*, 1, 123).

CHAPITRE PREMIER

Les premiers pas dans le métier des lettres
(1802-1803)

I

La connaissance de l'homme et des passions

Le *Génie du Christianisme*. Dans quelles dispositions Beyle le lit. C'est la deuxième partie qui retient surtout son attention. — Emprunts. L' « idée mère » dont il est redevable à Chateaubriand : l'étude des caractères et des passions. — Helvétius. Qui a engagé Stendhal à le lire ? Influence d'Helvétius : vérités générales, réflexions diverses, principes littéraires. Le « langage des passions ». — Lancelin. L'application des mathématiques au cœur humain. — Vauvenargues.

Pour devenir le grand poète que Stendhal rêve d'être, par où commencer ? Aucune hésitation à cet égard pour le petit-fils du docteur Gagnon et l'élève de l'Ecole centrale de Grenoble : par la connaissance de l'homme et des passions.

Son arrivée à Paris a coïncidé, à quelques jours près, avec l'événement littéraire le plus retentissant du début du XIXe siècle : la publication du *Génie du Christianisme* (10). Cependant le livre de celui qu'on a appelé à juste titre le chef d'école de la génération préromantique (11) ne semble pas

(10) Mis en vente le 24 germinal X : 14 avril 1802. Paris, Migneret, 5 vol. in-8°.
(11) E. Estève. *Byron et le romantisme français*, p. 516.

avoir, dès l'abord, éveillé son attention (12). Mais, au moment où il commence à songer sérieusement à la gloire, le *Génie du Christianisme* est l'un des deux principaux ouvrages où il va puiser des idées et des principes (13), l'autre étant *De l'Esprit* d'Helvétius. L'étrange voisinage d'Helvétius et de Chateaubriand sur la table de travail de l'apprenti poète en dit long sur les dispositions dont il était animé. Comment l'apologie de la religion chrétienne pouvait-elle toucher le fervent disciple de la philosophie sensualiste ? Il ne relèvera en fait qu'un petit nombre de réflexions générales dans la première partie consacrée aux *Dogmes et doctrines* (14). Il lui arrive même de prendre le contre-pied des opinions de Chateaubriand. Ainsi, là où ce dernier réfutait les objections élevées contre les vérités des Ecritures (15), il consigne dans son cahier :

En tout genre, il faut viser au simple et faire tout sortir d'une chose. Dans les réfutations de la Bible, par exemple, plusieurs auteurs la combattent par la chronologie et par les autres histoires, le génie a cherché dans elle-même les preuves de son absurdité, et le principe de sa destruction (16).

C'est la deuxième partie du livre qui excite plus particulièrement sa curiosité. La *Poétique du Christianisme* a été pour lui ce que seront *les Martyrs* pour les jeunes poètes de la Restauration, une sorte de *thesaurus poeticus* (17). Elle ne lui inspire pas seulement le projet de « développer le combat de l'amour de Dieu et de l'amour dans le cœur d'une jeune fille passionnée » (18); elle l'amène aussi à entreprendre un poème épique. Et, en s'apprêtant à écrire *la Pharsale,* il tire de cette deuxième partie la plupart des matériaux qu'il entend mettre en œuvre, par exemple l'idée de « prendre beaucoup de terrible dans le

(12) On se rappelle que l'année précédente Beyle avait dédaigneusement traité *Atala* d'ouvrage « extraordinaire, mais médiocre », tout en se hâtant d'ajouter qu'il ne l'avait pas lu (*Journal,* I, 18, 27 et 28 prairial IX : 16 et 17 juin 1801). En revanche il venait de parcourir l' « éreintement » d'*Atala* par André Morellet dans la *Décade* du 20 floréal (20 mai 1801).

(13) Les extraits les plus anciens du *Génie du Christianisme* sont datés du 16 frimaire XI : 7 décembre 1802. La plupart de ces extraits ont été signalés par R. Vigneron, *Stendhal disciple de Chateaubriand* (*Modern Philology,* août 1939).

(14) Par exemple, l'aphorisme : « Ce que le sentiment gagne en force, il le perd en étendue » (*Pensées,* I, 10), d'après la première partie, liv. IV, chap. XIV; la liste des péchés capitaux (*ibid.,* I, 28), d'après le liv. II, chap. I.

(15) *Génie du Christianisme,* première partie, liv. IV.

(16) *Pensées,* I, 28 (cf. pour le texte le ms. R. 302).

(17) E. Dupuy, *Les origines littéraires d'Alfred de Vigny,* dans le vol. *La jeunesse des Romantiques,* p. 325.

(18) *Pensées,* I, 34, d'après le *Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. II, chap. VIII.

Dante », de mettre à profit l'épisode de Françoise de Rimini et l'inscription de la porte de l'enfer (19), la description de l'Aigle (20), la liste des « machines poétiques » (21), le dessein d'introduire « un poète chantant pendant un repas la création du monde... » (22). Et nous en passons (23).

Mais l'essentiel de ce qu'elle lui apporte, l'« idée mère », comme il l'appellera un peu plus tard, c'est la détermination d'étudier d'une manière systématique les caractères et les passions; leur combinaison devra lui permettre, pense-t-il, de disposer d'un nombre incalculable de situations pathétiques. Stendhal a su reconnaître l'intérêt de cette partie dont un bon juge, Sainte-Beuve, a pu dire qu'elle est « riche de beautés fines et de nuances exquises : c'est de la grande critique littéraire » (24). Il en arrivera même à oublier que l'idée d'analyser les caractères naturels dans l'antiquité et chez les modernes appartenait à Chateaubriand, et il s'attribuera, de

(19) *Mél. de litt.*, I, 332, 343, d'après le *Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. IV, chap. XIV. Nous reviendrons sur Dante.

(20) *Mél. de litt.*, I, 344, d'après le *Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. V, chap. III.

(21) *Compléments et fragments inédits,* p. 64. Cf. *Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. IV, chap. X à XII.

(22) *Pensées,* I, 43, d'après le *Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. V, chap. IV.

(23) C'est Chateaubriand, le premier des ossianistes français, qui a sans doute fait connaître Ossian à Stendhal. Il en était souvent question dans le *Génie du Christianisme* (première partie, liv. I, chap. I; liv. VI, chap. VI; troisième partie, liv. V, chap. V; quatrième partie, liv. II, chap. II, etc.). A cette époque, le nom d'Ossian revient parfois sous la plume de Stendhal (*Corr.*, I, 118, 158, lettres à Edouard Mounier du 5 germinal XI : 26 mars 1803, et du 20 vendémiaire XII : 13 octobre 1803. *Pensées*, I, 155), et le terme de *barde* est couramment employé par lui comme synonyme de *poète;* mais il ne lira Ossian pour la première fois qu'assez tard, en 1811 (*Journal,* V, 59, 24 octobre 1811) et, probablement, dans la traduction italienne de Cesarotti : *Poesie di Ossian, figlio di Fingal, antico poeta celtico ultimamente scoperte e tradotte in prosa inglese da Jacopo Macpherson, e da quella trasportate in verso italiano dall' abbate Melchior Cesarotti* (Piacenza, Stamperia de Majno, 1810-1812, 4 vol. in-8°). Voir sur l'influence d'Ossian, P. Van Thieghem, *Ossian en France,* 1917, p. 612-613.

(24) *Chateaubriand et son groupe littéraire,* I, 310-311. La même idée est reprise dans les *Causeries du Lundi,* I, 12 : « M. de Chateaubriand avait, le premier chez nous, donné l'exemple de cette forme de critique dans son *Génie du Christianisme* qui est si loin d'être un bon ouvrage, mais qui a ouvert tant de vues; il choisit les sentiments principaux du cœur humain, les caractères de père, de mère, d'époux et d'épouse, et il en suit l'expression chez les anciens et chez les modernes... » Voir aussi G. Merlet, *Tableau de la littérature française (1800-1815),* 1877-1883, III, 139.

bonne foi, le mérite de cette « invention » : « J'avais ma liste des liens combattant les passions, par exemple : *prêtre* et *amour, père* et *amour de la patrie* ou *Brutus,* qui me semblait la clef du sublime en littérature. Cela était tout à fait inventé par moi... » (25).

Dans les tout derniers jours de 1802, il dresse, le *Génie du Christianisme* ouvert devant lui, de longue listes de *caractères naturels,* de *caractères sociaux,* de *passions,* d'*oppositions de caractères et de passions* (26). Il restera fidèle pendant longues années à cette classification, de laquelle il attendra des résultats prodigieux.

Cela n'implique point une communion de sentiments. Entre Chateaubriand et Stendhal, l'abîme demeure, infranchissable (27). Pour le premier, l'étude des caractères et des passions était étroitement liée à la religion. Il s'appuyait sur ce « principe incontestable » :

> Le christianisme est une religion pour ainsi dire double : s'il s'occupe de la nature et de l'être intellectuel, il s'occupe aussi de notre propre nature; il fait marcher de front les mystères de la Divinité et les mystères du cœur humain : en dévoilant le véritable Dieu, il fait connaître le véritable homme.

Il en déduisait :

> Une telle religion doit être plus favorable à la peinture des *caractères* qu'un culte qui n'est point dans le secret des passions... (28).

Beyle se désintéresse de la métaphysique de Chateaubriand; il ne retient que ses aperçus sur l'étude du cœur humain. La lecture de l'ouvrage a achevé de le convaincre que la connaissance des passions est une nécessité primordiale.

On se serait attendu à une véhémente réaction de sa part contre le style du *Génie du Christianisme* (29). Loin de là, il note tantôt un « beau mouvement » (30), tantôt un « beau

(25) *Vie de Henry Brulard,* I, 404. C'est Stendhal qui souligne.

(26) *Compléments et fragments inédits,* p. 59-62, 9 et 11 nivôse XI : 30 décembre 1802 et 1er janvier 1803. Cf. R. Vigneron, art. cit., p. 43 et suiv.

(27) Nouvelle preuve, si besoin en était : le passage du *Génie* relatif à l'*Imitation de Jésus-Christ*, troisième partie, liv. IV, chap. II, lui inspire le projet ahurissant de « faire pour [s']amuser un petit livre de piété en quelques chapitres, dans le genre suave de l'*Imitation,* parfaitement écrit... » (*Pensées,* I, 60).

(28) *Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. II, chap. I. C'est Chateaubriand qui souligne.

(29) Ce qui rend fort douteux le duel que Beyle aurait eu à soutenir à dix-sept ans à propos de « la cime indéterminée des forêts » (*Corr.,* X, 278, lettre à Balzac du 16 octobre 1840). Voir M. Bouteron, *L'amitié de Balzac et de Stendhal* (*Revue des Deux Mondes,* 1er juillet 1941).

(30) *Pensées,* I, 61, d'après le *Génie du Christianisme,* troisième partie, liv. IV, chap. III.

morceau sur Pascal ». Il ajoute, à cette occasion : « Chateaubriand m'a appris l'air de grandeur que les pluriels donnent au discours » (31).

On peut donc tenir pour assuré que toutes réserves faites quant au fond, le *Génie du Christianisme* n'a pas peu contribué à aiguiller Stendhal vers sa destinée. Ce qui ne l'empêchera pas de manifester par la suite une insurmontable antipathie pour Chateaubriand.

***

En même temps que Chateaubriand, Beyle pratique Helvétius. Ce philosophe était destiné à exercer sur son esprit la plus grande influence, car il lui offrait un ensemble d'idées constituant un système.

Stendhal n'avait pas attendu l'âge de dix-neuf ans pour découvrir que toutes nos idées viennent de nos sens; un de ses professeurs à l'Ecole centrale, l'abbé Gattel, s'était chargé de le lui apprendre. Dès le premier instant, il a donc adopté sans discussion les théories d'Helvétius, corollaires de l'axiome « juger est sentir » : la douleur et le plaisir sont les moteurs de l'univers moral; l'amour de soi est le seul fondement de la morale; les talents et la vertu elle-même dépendent de l'éducation; les passions sont les mobiles de la pensée et des grandes actions; le but suprême de l'homme est le bonheur (32).

Mais qui l'a amené à lire Helvétius ? Dubois-Fontanelle avait mentionné dans son cours, le nom du philosophe, mais l'avait fait suivre par d'importantes réserves. Dans les *Courtes notions de l'art de penser préparatoires à l'art d'écrire,* qu'il a dictées à ses élèves, il s'exprimait ainsi :

En traitant cette faible esquisse de l'art de penser nous suivrons principalement Loke (*sic*), Condillac, et Helvétius tant que ne fesant

(31) *Ibid.,* Cf. *Génie du Christianisme,* troisième partie, liv. II, chap. VI. Trois mois plus tard, Beyle se propose de faire un « extrait des pensées de Chateaubriand » (*Théâtre,* II, 72, 17 ventôse XI : 8 mars 1803); mais faut-il voir dans ce projet une condamnation implicite du style de Chateaubriand ?

En réfléchissant sur le style, il se pose la question : qu'est-ce que le style ? Et de répondre : « Rendre de la manière la plus frappante possible en vers une pensée ou une image exprimée, c'est l'affaire du style » (*Pensées,* I, 157-158). Et il songe à donner à « traduire en vers à Chateaubriand » : « occupe les enfants d'Eole à broyer les dons de Cérès » (*ibid.,* I, 154). Or, Chateaubriand avait « traduit » en langue homérique des versets de la *Bible* (*Génie du Christianisme,* troisième partie, liv. V, chap. IV.).

(32) Sur l'influence d'Helvétius sur Stendhal, voir les travaux de J. C. Alciatore, *Stendhal et Helvétius. Les sources de quelques idées stendhaliennes sur le beau* (Private edition, 1941), et *Stendhal et Helvétius. Les sources de la philosophie de Stendhal* (Genève, Lille, 1952).

(*sic*) autre chose que commenter et rendre les idées des premiers, il n'en a pas fait l'application; nous insisterons particulièrement sur cette remarque pour ne pas effaroucher les hommes qui ne peuvent voir sans scandale la raison et la philosophie discuter des matières qui ont quelque rapport avec leurs idées religieuses (33).

Il est encore plus explicite dans le *Cours de Belles-Lettres*. Après avoir exposé les théories de Locke et de Condillac, il ajoute :

Je n'hésite pas à leur associer quelques-unes des vues que leurs écrits ont inspirées à Helvétius, quand elles se bornent à développer, à éclaircir les idées profondes du premier : mais je restreins l'extension trop grande qu'il leur a donnée dans leurs conséquences, lorsque quittant ses guides il a cru pouvoir marcher seul, et qu'il a mis en effet quelquefois l'imagination à la place du raisonnement (34).

Ce n'est certes pas sur ses conseils que le jeune Beyle a fait, pendant un temps, d'Helvétius son livre de chevet. Voici, croyons-nous comment il l'a découvert.

Au début de décembre 1802, il feuillette la lourde compilation de Jacques-André Naigeon, *Philosophie ancienne et moderne* (35). C'est de là qu'il extrait la réflexion « juste et vraie » que, pour juger les grands hommes, on n'a besoin que d'un discernement fort ordinaire.

Les partisans de la grandeur et de la dignité de l'homme, écrivait Naigeon à l'article *Baconisme*, et ceux qui, au contraire, n'y aperçoivent que du néant et des faiblesses, trouveront dans l'histoire de mylord Bacon de quoi appuyer leurs opinions respectives. Mais *une réflexion juste et vraie, qu'on doit toujours avoir présente, lorsqu'on juge les grands hommes, c'est qu'en morale, aussi bien qu'en littérature, le censeur et le critique n'ont besoin que d'un discernement fort ordinaire...* (36).

Deux autres pensées au moins ont la même provenance : d'abord celle où est débattue la question : « Les lettres corrompent-elles les mœurs, ou les mœurs les lettres ? » (37);

(33) Ms. R. 5896, tome 25, fol. 108 v°. P. Arbelet a eu tort d'imprimer : « En traçant cette faible esquisse de l'art de penser, nous suivrons principalement Locke, Condillac et Helvétius... », sans faire la moindre allusion à la suite de la phrase (*La Jeunesse de Stendhal*, I, 265).

(34) *Cours de belles-lettres*, I, 72-73.

(35) Publiée dans l'*Encyclopédie méthodique*. Paris, Panckouke, 1791, 3 vol. in-4°.

(36) *Philosophie ancienne et moderne*, I, 297. C'est nous qui soulignons. Beyle a consigné cette idée dans le cahier des *Pensées* daté du 16 frimaire XI (7 décembre 1802), I, 18.

(37) *Pensées*, I, 12-13, même cahier. Dans l'article *Baconisme*, paragraphe *Apologie des sciences*, I, 307 et suiv., Naigeon exposait les idées de Bacon sur l'influence funeste exercée sur les mœurs par les lettres et les sciences; après quoi il examinait cette question sous

ensuite une réflexion sur les préjugés (38). La moisson était maigre, mais si, comme il est vraisemblable, Stendhal a parcouru l'article intitulé *Helvétianisme ou philosophie d'Helvétius,* dû à la plume de Saint-Lambert (39), l'ouvrage encombrant de Naigeon lui a rendu un signalé service en le déterminant à lire Helvétius.

Quoi qu'il en soit, ses premiers contacts avec le philosophe d'Auteuil datent précisément de décembre 1802 (40). Il est vrai qu'il écrit à la fin du mois suivant : « Je connais mieux l'homme, surtout depuis vingt jours que je médite Helvétius » (41); mais il n'y a pas contradiction, à notre sens, entre cette affirmation et ce que nous venons d'avancer, car « méditer » n'est pas forcément synonyme de commencer à lire. En effet, non seulement Stendhal, dans une pensée de mai 1803 parle de la « lecture du livre *De l'Esprit* faite six mois auparavant » (42), ce qui nous reporte au mois de décembre 1802, mais encore *De l'Esprit* figure sur une liste de « livres à acheter » (43), qui a dû être tracée vers la fin de 1802, puisqu'elle est suivie de notes relatives à *la Pharsale,* le poème épique qu'il rêve d'écrire à ce moment-là (44). Or, dans un des cahiers renfermant des matériaux rassemblés en vue de ce poème, on relève une allusion précise au chapitre XXVI de l'*Esprit.*

Le fait est que Beyle est bientôt tout imprégné des principes d'Helvétius. Lorsqu'il entretient Pauline de l'ennui, de l'amour, de la gloire, et qu'il lui écrit : « Les passions sont le seul

un angle diamétralement opposé. Le nom de Bacon, qui revient dans la note de Stendhal, ne laisse aucun doute possible sur la source.

(38) *Pensées,* I, 18-19, même cahier. Cf. article *Baconisme,* paragraphe *Des préjugés,* I, 333. Bien que cette pensée ait été inspirée par Naigeon, Beyle a tenu à en revendiquer la propriété, en la faisant précéder de l'initiale *b* [Beyle], vraisemblablement pour indiquer que la deuxième partie lui appartient, à savoir le moyen préconisé pour échapper aux préjugés.

(39) C'est là, II, 675, que Beyle a pu lire l'anecdote d'Helvétius et de son garde-chasse à laquelle il fera allusion en 1804 (*Théâtre,* III, 101).

(40) D'après un témoignage postérieur de quelques années, il aurait lu *De l'Homme* à la fin de 1799 ou au début de 1800. Cf. *Journal* à la date du 23 juin 1807 : « Je relis *l'Homme* à mon entrée dans le monde en l'an VIII, venant de Grenoble à Paris » (III, 142). Mais il a dû confondre le voyage de l'an VIII avec celui de l'an X. Quant au nom d'Helvétius qui figure dans la lettre à Edouard Mounier du 17 prairial X : 6 juin 1801 (*Corr.,* I, 61), cela ne constitue pas une preuve qu'il l'ait lu à cette date. Oserait-on affirmer qu'il s'était aussi plongé dans le *Droit de la nature* par Pufendorff, dont le nom suit immédiatement celui d'Helvétius ?

(41) *Pensées,* I, 54-55, 9 pluviôse XI : 29 janvier 1803.

(42) *Ibid.,* I, 170, 21 floréal XI : 11 mai 1803.

(43) *Compléments et fragments inédits,* p. 65.

(44) *Mél. de litt.,* I, 337.

mobile des hommes », il ne fait que répéter des idées d'Helvétius (45). De même, c'est d'après Helvétius qu'il dresse, à l'usage de sa sœur, une liste de « vérités générales » :

1° Que toutes nos idées viennent par nos sens; 2° que la finesse plus ou moins grande des cinq sens ne donne ni plus ni moins d'esprit (...); 3° que l'éducation seule fait les grands hommes; par conséquent qu'on n'a qu'à le vouloir pour devenir génie... (46).

Et c'est encore d'après Helvétius, on s'en doute, qu'il soutient le « principe lumineux » que l'intérêt personnel est le mobile essentiel de toutes les actions humaines (47).

Mais Stendhal ne se borne pas à emprunter des principes généraux; il ne se contente pas non plus de relever des réflexions sur l'amour (48), l'envie (49), l'âge des passions (50), le fanatisme (51), la conversation (52), l'inanité des ridicules jetés sur la vérité (53), les proverbes (54), les aphorismes (55), etc. L'influence d'Helvétius se manifeste aussi dans le domaine littéraire. Le philosophe n'appliquait-il pas tout le premier à la littérature ses conceptions philosophiques ? Ayant posé le principe que la plus grande préoccupation des hommes est d'échapper à l'ennui, il était naturellement amené à traiter des *arts d'agrément*.

(45) *Corr.*, I, 88-89, lettre du 9 pluviôse XI : 29 janvier 1803, d'après *De l'Esprit,* discours III, chap. VI. D'ailleurs la plus grande partie de cette lettre est un extrait du livre d'Helvétius. Voir J. C. Alciatore, *Stendhal et Helvétius,* p. 14 et suiv. Beyle a eu entre les mains l'édition in-4° de *l'Esprit* (Paris, Durand, 1758).

(46) *Corr.*, I, 98-99, lettre du 10 pluviôse XI : 30 janvier 1803, d'après *De l'Homme,* introduction, section II, chap. IV et XIX. Cette lettre aussi comporte un grand nombre d'emprunts à Helvétius. Voir J. C. Alciatore, ouvr. cit., p. 20 et suiv.

(47) *Corr.*, I, 105-106, lettre du 19 pluviôse XI : 8 février 1803, d'après *De l'Esprit,* discours II, chap. II. Sur d'autres idées tirées d'Helvétius qui figurent dans la même lettre, cf. ouvr. cit., p. 41 et suiv. Quant au but social de l'*Esprit,* on peut consulter *Helvétius, sa vie et son œuvre,* par A. Keim, 1907, p. 315.

(48) *Pensées,* I, 68 : « Il faut (...) des coquettes aux oisifs et de jolies filles aux occupés », d'après *De l'Homme,* section VIII, chap. X. Cette réflexion sera de nouveau citée quelques mois plus tard dans le recueil de maximes sur les femmes intitulé *Du caractère des femmes françaises* (*Mélanges de littérature,* II, 29).

(49) *Pensées,* I, 72-73, d'après *De l'Homme,* section IV, chap. VI.

(50) *Ibid.*, I, 51, d'après *De l'Esprit,* discours III, chap. VIII.

(51) *Ibid.*, I, 51, d'après *De l'Homme,* section VII. On verra plus loin que la lecture d'Helvétius a suggéré à Stendhal deux projets de tragédies sur le pouvoir du fanatisme.

(52) *Ibid.*, I, 63, d'après *De l'Homme,* section II, chap. II.

(53) *Compléments et fragments inédits,* p. 70.

(54) *Pensées,* I, 64, d'après *De l'Homme,* section IV, chap. XXIII.

(55) *Ibid.*, I, 53, d'après *De l'Esprit,* dicours IV, et *De l'Homme,* section VI, chap. I.

L'objet des arts est de plaire, écrit-il dans *De l'Homme*, et par conséquent d'exciter en nous des sensations qui, sans être douloureuses, soient vives et fortes. Un ouvrage produit-il sur nous cet effet ? On y applaudit.

Le beau est ce qui nous frappe vivement. Et par le mot de *connaissance du beau* l'on entend celle des moyens d'exciter en nous des sensations d'autant plus agréables qu'elles sont plus neuves et plus distinctes. C'est aux moyens d'opérer cet effet que se réduisent toutes les diverses règles de la poétique et de l'éloquence (56).

L'imagination, disait encore Helvétius, suit la même marche que l'esprit : elle combine soit des tableaux de la nature, soit des idées philosophiques. Suivre l'imagination veut donc dire exceller en n'importe quel genre littéraire. Henri Beyle, vite convaincu de la vérité de cette théorie, se propose de « méditer » le chapitre consacré à la poésie (57). Et c'est de ce chapitre qu'il a tiré la pensée : « Dans les tableaux poétiques : grandeur, nouveauté, variété, simplicité. Cette dernière perfection relative à la faiblesse de l'esprit » (58). Helvétius lui apprend la valeur de l'invention. « Génie suppose toujours invention », déclare Stendhal (59) qui, tout en n'ayant guère l'esprit inventif, n'en est pas moins plein de respect pour l'invention. En relisant Corneille, au mois de mai suivant, il fera état du principe: l'invention est « ce qui distingue le génie » (60).

Helvétius lui fournit l'aune pour mesurer la beauté d'un ouvrage.

La beauté d'un ouvrage, écrit-il d'après *De l'Homme*, a pour mesure la sensation qu'il fait sur nous. Plus cette sensation est nette et distincte, plus elle est vive. Toute poétique n'est que le développement de ce principe (61).

(56) *De l'Homme*, section VIII, chap. XIII. C'est Helvétius qui souligne.

(57) *Mél. de litt.*, I, 337.

(58) *Pensées*, I, 49, d'après *De l'Esprit*, discours II, chap. XXVI : « Si pour plaire à l'esprit, dit M. de Fontenelle, il faut l'occuper sans le fatiguer; si l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes et premières, dont la nouveauté, l'importance et la fécondité fixent fortement son attention; si l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui présentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le sujet soit un, simple, et par conséquent facile à embrasser, et où la variété se trouve identifiée à la simplicité; c'est pareillement à la triple combinaison de la *grandeur*, de la *nouveauté*, de la *variété* et de la *simplicité* dans les tableaux, qu'est attaché le plus grand plaisir de l'imagination. » C'est Hélvétius qui souligne.

(59) *Mél. de litt.*, I, 337, d'après *De l'Esprit*, discours IV, chap. I.

(60) *Pensées*, I, 167.

(61) *Ibid.*, I, 174, d'après *De l'Homme*, section VIII, chap. XVII.

Dès l'année suivante, Beyle fera de cette idée un des éléments essentiels de sa propre esthétique : « Le poète doit me plaire, voilà la loi. Si Shakespeare ne me plaît pas, son procès est tout fait, je ne le relis plus » (62).

Enfin, Helvétius lui fait comprendre la nécessité de travailler son style. Certes rien n'était plus banal que ce conseil; mais, venant d'un tel maître, il est aux yeux du jeune homme d'un poids incomparable. « Dans la poésie (...) le génie de l'expression est, si j'ose le dire, le génie de la nécessité », remarquait le philosophe, et nous retrouvons textuellement cette phrase dans un des cahiers de Beyle : « Le génie de l'expression est un génie de nécessité » (63). Helvétius ajoutait — ce qui éclaire sa pensée et explique pourquoi elle a frappé le jeune homme : « Le poète épique le plus riche, dans l'invention des fonds, n'est point lu s'il est privé du génie de l'expression » (64). D'autre part, quand Stendhal note : « Il faut tâcher de devenir poète-sculpteur... » (65), il se fait l'écho d'une autre page de *l'Esprit* : « On désigne en Perse par les épithètes de peintre et de sculpteur l'inégale force des différents poètes; et l'on dit, en conséquence, un poète peintre, un poète sculpteur... » (66).

Mais ce qu'il importe de bien faire ressortir, c'est qu'Helvétius l'a surtout engagé à mieux étudier les passions. « Chaque passion a (...) ses tours, ses expressions et sa manière particulière de s'exprimer », consigne-t-il dans son cahier d'après le livre *De l'Esprit* (67). Et comme Helvétius affirmait : « Toutes les passions ont un langage différent » (68), il déclare à son tour : « Etudier le langage des passions » (68). — « La seule science que j'aie à apprendre, insiste-t-il peu après, est la connaissance des passions » (70).

Convaincu que peinture des caractères et poésie ne font qu'un (71), il décide de faire sur-le-champ « un cahier où elles auront chacune leur place, y rassembler les notions que

(62) *Ibid.*, I, 227, 11 février 1804.

(63) *Ibid.*, I, 67.

(64) *De l'Esprit*, discours I, chap. I. Notons à ce sujet qu'Hélvétius se servait dans son ouvrage de l'expression *cache-sottise* : « L'élégance continue est quelquefois un cache-sottise » (*De l'Homme*, section IX, chap. XVII). On sait que Stendhal l'appliquera plus tard à l'alexandrin (*Vies de Haydn...*, p. 317, note).

(65) *Pensées*, I, 66.

(66) *De l'Esprit*, discours IV, chap. IV, note E.

(67) *Pensées*, I, 53. Cf. *De l'Esprit*, discours IV, chap. XI.

(68) *De l'Esprit*, *loc. cit.*

(69) *Pensées*, I, 73.

(70) *Ibid.*, I, 75, 29 pluviôse XI : 18 février 1803.

(71) « La peinture des caractères est ce qui a toujours distingué les grands poètes... » (*ibid.*, I, 95).

j'aurai sur chacune d'elles, ou les indications des lieux où je pourrai les trouver » (72).

Le terme de *philosophie* ne désigne plus pour lui que la connaissance de l'homme et des passions.

Je puis ranger mes méditations sous deux ordres différents, écrit-il au mois de février 1803 :

1° *Philosophie, ou art de connaître et de peindre les passions des hommes.* Goût de la philosophie ou proportions que je dois garder dans la peinture de chaque caractère pour faire produire le plus grand effet au tableau épique, tragique, ou comique... (73).

Il joint au mot de *poète* celui de *philosophe,* et parle désormais de *poète-philosophe* (74).

Ce n'est pas tout; là où il écrit :

Pour s'élever à la *métaphysique de l'art de la comédie,* il faut rechercher le nombre de mœurs possible. Si les mœurs viennent presque en entier des gouvernements, il faut partir pour les rechercher des trois genres de gouvernements : la république, l'aristocratie, la monarchie (despotisme)... (75),

c'est d'Helvétius qu'il tient l'expression, à première vue assez surprenante, *métaphysique de l'art de la comédie.*

Par métaphysique, expliquait ce dernier, je n'entends pas ce jargon inintelligible qui (...) est encore enseigné dans quelques écoles. Par ce mot, j'entends, comme Bacon, la science des premiers principes de quelque art ou science que ce soit. La poésie, la musique, la peinture ont leurs principes fondés sur une observation constante et générale : elles ont donc aussi leur métaphysique bien différente de la première... (76).

Ainsi, Helvétius le confirme dans l'idée, trouvée naguère dans l'abbé Du Bos, qu'on ne saurait prétendre connaître les mœurs sans étudier les gouvernements et les climats; tant et si bien que Stendhal établit l'équation : « Mœurs égale lois plus climat » (77). Il pourra déclarer, en lisant à quelque

(72) *Ibid.*, 75, 1er ventôse XI : 20 février 1803.

(73) *Théâtre.* II, 94, 21 pluviôse XI : 10 février 1803, texte rectifié d'après le ms. R. 302). C'est nous qui soulignons.

(74) *Ibid.*, II, 149. Peu après, Saint-Lambert le confirme dans l'idée que le poète comique est tout d'abord un « poète-philosophe » : « ... le philosophe démontre la nécessité de la vertu et le poète l'inspire. C'est au théâtre qu'on le voit, en action et qu'on la voit aimable. Ce sont les poètes dramatiques qui répandent la saine philosophie... » (Les *Saisons,* Amsterdam, 1769, note au vers 1444 de l'*Hiver*, p. 168). Beyle a lu Saint-Lambert (*Pensées,* I, 165-166).

(75) *Pensées,* I, 63. C'est nous qui soulignons.

(76) *De l'Homme,* section II, chap. XVII, note 25. Cf. la lettre à Pauline déjà citée du 10 pluviôse XI (30 janvier 1803) : « Je m'en vais encore te parler de métaphysique littéraire » (*Corr.*, I, 95).

(77) *Pensées,* I, 72, 146. Nous verrons plus bas que Beyle aura de nouveau recours à cette équation lorsqu'il lira Buffon.

temps de là l'*Esprit des lois* : « J'avais deviné, d'après la lecture du livre de l'*Esprit* faite six mois auparavant, beaucoup de découvertes que Montesquieu y montre » (78).

En conclusion, l'influence d'Helvétius a été importante dès l'abord; elle sera durable. Au début de sa lecture, Stendhal s'était demandé : « Quels sont les avantages de la philosophie pour un poète (79) ? Peu après, il confie à son cahier : « Helvétius m'a ouvert les portes de l'homme à deux battants » (80). Il se prend à rêver ingénument : « Ne me serait-il pas avantageux que personne hors moi ne connût Helvétius (81) ? » Il est désormais sûr de tenir le moyen d'atteindre la gloire. « Un homme plein d'Helvétius peut être poète sublime » (82). Aussi écrit-il ailleurs : « Suivre mon travail sur les caractères et les passions, c'est le seul bon que je puisse faire » (83). Le classement minutieux des passions, des oppositions des caractères et des passions, commencé sous l'influence de Chateaubriand, et poursuivi sous l'impulsion d'Helvétius, est destiné tout simplement à rendre la tragédie impossible après lui (84) !

(78) *Ibid.*, I, 170. La théorie de l'influence des gouvernements revient à maintes reprises dans les ouvrages d'Helvétius. Voir en particulier *De l'Esprit,* discours II, chap. XX; *De l'Homme,* section IV, chap. II.
En revanche, Helvétius n'admet pas l'influence du climat; il est catégorique à cet égard (*De l'Esprit,* discours III, chap. XVII; *De l'Homme,* section II, chap. XII, section IV, chap. II). Cette particularité semble avoir échappé à M. Alciatore, ouvr. cit., p. 39.
Stendhal a vraisemblablement dû être frappé par le passage suivant : « Leur tempérament [des peuples du Nord] pituiteux et flegmatique est, dit-on, particulier à la nature de leur climat et de leur nourriture; cependant ils sont aussi susceptibles d'orgueil, d'envie, d'ambition, d'avarice que les peuples sanguins et bilieux du Midi... » (*De l'Homme,* section V, chap. II). Et c'est sans doute ce passage qui l'a amené à se demander : « Lesquels des peuples du Nord ou du Midi sont les plus susceptibles des plaisirs de l'amour ? » (*Pensées* I, 51).
(79) *Pensées,* I, 65.
(80) *Ibid.*, I, 69, 14 pluviôse XI : 3 février 1803.
(81) *Ibid.*, I, 48, 143. Sur la « profondeur » d'Helvétius, il est bon de rappeler les considérations d'A. Keim : « Il y a là [dans *De l'Esprit* et dans *De l'Homme*] une telle accumulation d'idées justes ou fausses, mais importantes, et contenant de telles vérités qu'on finit par admirer cet immense effort, par oublier les faux-pas, les fausses notes, pour ne plus considérer que l'ensemble des résultats, l'intention générale qui se dégage enfin de tant d'analyses subordonnées les unes aux autres, d'une enquête vaste, énorme, conduite avec une persévérante et magnifique fermeté » (*Helvétius, sa vie et son œuvre,* p. 577).
(82) *Pensées,* I, 119, 3 floréal XI : 23 avril 1803.
(83) *Ibid.*, I, 105.
(84) *Ibid.*, I, 105.

***

L'étude de Lancelin complète les données fournies par Helvétius.

Au début du printemps de 1803, venait de paraître la troisième partie de l'ouvrage de F.-P. Lancelin, *Introduction à l'analyse des sciences ou de la génération, des fondements et des instruments de nos connaissances,* titre prometteur, qui ne pouvait manquer d'éblouir un jeune esprit qui recherchait avec avidité les « principes » (85).

Le *Journal de Paris* inséra dans son numéro du 14 germinal XI (4 avril 1803) un « article communiqué » où le livre faisait l'objet d'éloges dithyrambiques :

> Cet ouvrage qu'on pourrait appeler *Eléments invariables de la vraie philosophie et de la raison humaine,* offre la théorie complète de l'entendement humain, avec une sorte de précision mathématique. L'auteur y présente avec une clarté et une force victorieuse de toute objection, la génération de nos connaissances, les éléments d'une grammaire générale, les bases de l'éducation et de la morale, en un mot les instruments et les fondements des sciences. Il s'élève par une gradation bien soutenue depuis la simple sensation jusqu'au système entier de nos facultés intellectuelles et morales; depuis l'idée la plus élémentaire jusqu'au tableau général des connaissances humaines, dont il offre une nouvelle division plus exacte, plus philosophique et plus complète que celles qui ont eu lieu jusqu'à ce jour, et que le progrès des lumières avait rendue nécessaire. Toutes les parties de son ouvrage, étroitement liées les unes aux autres, forment, sans aucun mélange d'erreurs, un vaste ensemble de vérités fondamentales, d'où il résulte une sorte de foyer lumineux propre à éclairer toutes les parties du globe des sciences. Cette production vigoureuse, originale, et qui nous a paru joindre pourtant l'élégance du style à la netteté et à la profondeur des pensées, nous semble destinée à faire époque dans l'histoire de l'esprit humain, dont elle offre l'anatomie, et développe tous les efforts.

Comment douter, en lisant cette impudente publicité, que Lancelin ne fût le plus grand philosophe non seulement de son temps, mais de tous les siècles ?

Henri Beyle s'est empressé de se procurer les trois volumes que comportait l'*Introduction à l'analyse des sciences* (86). En feuilletant la préface de la deuxième partie, il a dû remarquer la page où Lancelin, qui prétendait « faire la revue géné-

(85) Paris, chez Fuchs, an XI (1803), in-8°. Cette troisième partie est annoncée dans le *Moniteur* du 14 germinal (4 avril). La première partie avait paru chez Didot, en 1801; la deuxième chez Fuchs, en 1802.

(86) A quelques mois de là, il emportera à Grenoble les deuxième et troisième parties. Voir J. C. Alciatore, *Stendhal et Lancelin* (*Modern Philology* août 1942), p. 72, note 6.

rale de nos connaissances » (87), exposait le plan de son travail :

La première partie de mon ouvrage était destinée à montrer la génération de nos idées et de nos facultés intellectuelles; elle offre de plus une démonstration assez étendue de l'influence des signes sur la formation des idées, ou les fondements d'une grammaire philosophique et les principes généraux de l'art de raisonner. La seconde présente le développement des désirs, des besoins, des passions, des affections et des habitudes morales (dont l'ensemble s'exprime communément par ce terme abstrait de volonté) avec quelques vues générales sur l'éducation, l'opinion, la religion, la législation et le gouvernement; sur les forces, dont l'ensemble produit le caractère, sur la toute puissance de l'habitude, enfin sur la liberté et le bonheur; ce qui achève de compléter le tableau de la faculté pensante : et comme ce tableau est le tronc sur lequel il faut « enter » l'arbre encyclopédique des sciences, il me conduit tout naturellement à présenter dans une troisième et dernière partie une nouvelle division de nos connaissances, que je crois plus philosophique que celles qui ont eu lieu jusqu'à ce jour... (88).

Après avoir affirmé que l'étude de l'homme doit être le premier objet de tout philosophe et cité le vers de Pope : « *The proper study of mankind is man* », Lancelin poursuivait:

La science de l'homme (base éternelle de la raison et de la vraie philosophie) se présente sous deux grands points de vue, ou, si l'on veut, contient deux grandes parties : 1° la description exacte des éléments matériels et sensibles qui composent notre machine; 2° le tableau des sensations, des sentiments et des idées élémentaires, ainsi que le système des forces ou facultés intellectuelles et morales qui sont le résultat naturel et nécessaire de notre organisation. C'est là-dessus que se fondent l'art d'instruire, d'élever, de guérir et de gouverner les hommes (...); c'est-à-dire l'ensemble des moyens propres à nous rendre aussi heureux ou aussi peu malheureux qu'il est possible (89).

Il était donc question de l'homme et de ses passions dans le livre de Lancelin, et plus particulièrement dans la deuxième partie. Il n'est pas étonnant que Stendhal ait commencé par celle-là.

On lit dans le cahier daté du 13 floréal XI : 3 mai 1803 :

Appliquer les mathématiques au cœur humain, comme j'ai fait dans les *opp[ositions] de car[actères] et de passions*. Suivre cette idée avec la *méthode d'invention et de langage des passions*. C'est tout l'art. *Sic itur ad astra* (90).

(87) *Introduction à l'analyse des sciences,* deuxième partie, préface, p. III.
(88) *Ibid.,* p. X-XI.
(89) *Ibid.,* p. VIII-X.
(90) *Pensées,* I, 125.

Les « oppositions de caractères et de passions » étaient, on vient de le voir, un apport du *Génie du Christianisme*. Il en était de même — qui l'aurait cru ? — de l'idée d' « appliquer les mathématiques au cœur humain » (91). Elle figure effectivement dans l'ouvrage, du moins dans l'édition originale, car Chateaubriand, s'apercevant qu'il s'était englué dans le détesté philosophisme du XVIIIe siècle, l'avait vite supprimée dans les suivantes (92). L'un des premiers résultats de la lecture de Lancelin est d'encourager Beyle à faire sien ce procédé.

... Ils [Locke, Condillac, Bacon] m'ont donné l'idée, disait Lancelin à cet égard, de chercher si et jusqu'à quel point la forme du langage algébrique, ou mieux encore l'esprit géométrique, était applicable à toutes les sciences, et je me suis proposé ce problème général : assujettir à des formules rigoureuses toutes notions de l'esprit humain, si bien que la composition et la décomposition de toutes les idées puisse se réduire, autant que la chose est possible, à des opérations analogues aux opérations algébriques et numériques (93).

Le 16 floréal suivant (6 mai), Beyle écrit : « Chercher à me donner le pouvoir d'analyse. Ce sera un grand pas qu'aura fait mon esprit » (94). N'est-ce pas là aussi un écho de la méthode analytique prônée par l'auteur de l'*Introduction à l'analyse des sciences* ? Voici ce qu'on trouve à la suite du passage précédemment cité :

C'est alors que j'ai vu clairement que l'arithmétique, l'algèbre et toutes les sciences mathématiques n'étaient plus qu'un cas parti-

(91) R. Vigneron, *Stendhal, disciple de Chateaubriand*, p. 44.

(92) « ... pour nous, la raison du mal est la vanité, et la raison du bien, la charité; de sorte que les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses, un composé d'amour. Le christianisme a été si loin en morale, qu'il a, pour ainsi dire, donné les abstractions, ou les règles mathématiques des émotions de l'âme.

« Appliquez ces principes à quelques-uns de nos sentiments, et vous en reconnaîtrez la justesse... »

Voilà le passage tel qu'il figure dans l'édition originale du *Génie du Christianisme*, deuxième partie, liv. III, chap. I, tome II, p. 115. Il sera modifié comme suit dans les éditions successives :

« ... pour nous, la racine du mal est la vanité, et la racine du bien la charité; de sorte que les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour.

« Faites l'application de ce principe, vous en reconnaîtrez la justesse... »

(93) *Introduction à l'analyse des sciences*, deuxième partie, préface p. IV-V. M. Alciatore, dans son travail sur *Stendhal et Lancelin*, ne s'est pas aperçu que Beyle a lu, au mois de mai 1803, la deuxième partie de l'*Introduction à l'analyse des sciences*.

(94) *Pensées*, I, 36. Cf. *Ibid.*, I, 106 : « Si je veux jamais réussir dans la société, il faut analyser tout ce qui s'y fait », et 145 : « Chercher une méthode d'analyse par laquelle je puisse tirer d'un caractère ou d'une intrigue tout ce qu'il peut donner. »

culier du problème précité, appliqué à la portion mesurable de nos idées; que par conséquent la marche de l'esprit humain devait être la même dans toutes les sciences; qu'en un mot il ne doit y avoir qu'une *méthode analytique,* comme il n'y a qu'une Nature, qu'une vérité, qu'une raison, qu'une organisation humaine; et qu'à l'aide de cette analyse universelle, on pouvait parvenir assez promptement à embrasser d'une seule vue tout le globe des sciences... (95).

A noter que Stendhal avait inscrit la veille dans son cahier : « J'entreprends un livre sur l'objet des méditations de toute ma vie. C'est un traité de chaque état de l'homme en particulier » (96). Ce jour-là, il avait laissé en blanc le nom de l'auteur de « l'histoire des passions » qu'il entendait suivre (97); cependant, il a indiqué un peu plus loin qu'il se proposait comme modèle « le petit traité de Lancelin » (98).

Ce « petit traité » est le chapitre où, comme son titre l'indique, *Génération des passions et des habitudes morales; de l'amour de soi, premier principe moteur de l'homme* (99), Lancelin, marchant sur les brisées d'Helvétius, analysait les passions et en décrivait la genèse et le développement dans le cœur de l'homme. Et c'est en lisant ce chapitre que Beyle acquiert la conviction qu'il devait mieux s'y prendre pour étudier les passions. « Je ne suis encore que le hasard dans ces combinaisons, réfléchit-il. Il faut inventer une méthode qui les range dans un ordre commode à suivre, et qui n'en laisse échapper aucune » (100). L'utilité de pareille « méthode » ne fait pas de doute pour lui. Après avoir rappelé que Corneille demeura plus d'un an à disposer le sujet de *Rodogune,* il ajoute : « Ce que ce grand homme devait presque au hasard, au moyen de ma méthode, je l'obtiens facilement et d'une manière sûre » (101). Mais il se rend aussi compte qu'il y avait encore bien des lacunes dans ses connaissances. En établissant une nouvelle liste de passions, il marque assez mélancoliquement : « J'ai encore bien des choses à apprendre dans ce genre-là » (102). Et c'est sans doute pour combler ces lacunes qu'il emportera Lancelin à Grenoble, afin de le méditer tout à son aise.



(95) *Introduction à l'analyse des sciences,* deuxième partie, préface, p. v.
(96) *Pensées,* I, 182.
(97) *Ibid.,* I, 183.
(98) *Ibid.,* I, 199.
(99) *Introduction à l'analyse des sciences,* deuxième partie, chap. I.
(100) *Pensées,* I, 177-178.
(101) *Ibid.,* I, 169.
(102) *Compléments et fragments inédits,* p. 80.

La lecture, en décembre 1802, de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* par Vauvenargues obéit aux mêmes préoccupations (103). Comme Vauvenargues, Beyle tient désormais pour indispensable l'étude de l'homme. Comme lui, il est à la recherche de « principes » qui lui servent de fil conducteur dans la vie. Si aucune appréciation n'a été formulée lors de cette première lecture, les nombreux extraits qu'il en a faits (104), et les réminiscences qu'on surprend sous sa plume (105), montrent assez que le livre lui a fourni abondante matière à réflexion (106). Il y reviendra par la suite, et en reprendra l'étude.

(103) Le cahier renfermant les notes de lecture de Vauvenargues est daté du 16 frimaire XI : 7 décembre 1802. Les extraits que nous donnons dans nos *Compléments et fragments inédits*, p. 66-67, montrent que Beyle eut sous les yeux l'édition originale de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* (Paris, Briasson, 1746, in-12).

(104) *Pensées*, I, 8-9, 15-17, *Compléments et fragments inédits*, *loc. cit.* Cf. G. Saintville, *Stendhal et Vauvenargues*, 1936.

(105) La pensée : « Je ne trouve rien de si plat que la vanité, elle est presque toujours l'indice d'un petit caractère » (*Corr.*, I, 100, lettre à Pauline du 19 pluviôse XI : 8 février 1803) est sans doute une réminiscence de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. Cf. *Réflexions sur divers sujets*, n. 11, *Contre la vanité :* « Rien ne présente les hommes si petits à l'imagination, rien ne les fait paraître si faibles que la vanité. »

(106) En relisant Vauvenargues en 1811, il notera, à propos du paragraphe IV des *Conseils donnés à un jeune homme :* « Pensée juste qui m'avait frappé en 1803, *when I was in so depressing circumstances* » (V. Del Litto, *Marginalia inédits de Stendhal sur un Vauvenargues. Mercure de France*, 1er mai 1951, p. 117).

II

Premiers signes de non-conformisme

Découverte d'Alfieri dans la traduction de Petitot. Idées empruntées au *Discours préliminaire* de Petitot. Stendhal adopte le système dramatique d'Alfieri. Lecture d'Alfieri dans le texte. *Del Principe e delle lettere.* Classement des tragédies. Principes tirés du *Parere dell'Autore.* Alfieri ou le véritable art dramatique. — Les *Lettres à Voltaire* de Clément. Emprunts de Stendhal : attaques contre Voltaire, exaltation de Corneille, critique de Racine. C'est d'après Clément qu'il oppose Corneille à Racine. Idées sur le style. — Une lecture féconde : *De la littérature.* — Admiration pour Shakespeare.

Un fait caractéristique qu'on n'a pas assez mis en lumière, ou qui a même donné lieu à des interprétations contradictoires, est que les idées littéraires de Stendhal prennent très tôt une tournure nettement non conformiste. La lecture d'Alfieri, de Clément, de Mme de Staël, de Shakespeare contribue à amoindrir son respect pour l'esthétique classique. Il écrit bien au mois de décembre 1802 : « Il faut sortir entièrement de mon siècle, me supposer sous les yeux des grands hommes du siècle de Louis XIV » (107), mais ces paroles ne sont pas, on va le voir, l'expression d'un profond et intransigeant classicisme.



Le premier des auteurs qui ait incité Henri Beyle à sortir de l'ornière est un Italien, le poète tragique Vittorio Alfieri. « Je lis Alfieri dont je suis très content », note-t-il le 8 décembre 1802 (108). Il le lisait déjà le 1er décembre, nous en apporterons la preuve plus loin (109).

(107) *Pensées,* I, 16.
(108) *Théâtre,* II, 52-53. L'ordre de ces deux pages doit être interverti, la page 53 doit précéder la page 52.
(109) Voir ce que nous disons à la fin de ce chapitre sur son projet d'écrire un *Hamlet.*

Est-ce Dubois-Fontanelle qui lui en avait révélé le nom ? Ce n'est pas impossible (110); cependant Stendhal ne s'était nullement préoccupé, pendant son séjour en Italie, de connaître les œuvres d'Alfieri. C'est Petitot qui les lui a fait découvrir; sa traduction des tragédies d'Alfieri avait paru à la fin de 1802 (111).

Beyle n'aura jamais une haute opinion de la perspicacité de Petitot. Par la suite, il aura entre les mains son édition de Molière et, à maintes reprises, il qualifiera le commentateur de « plate bête » (112). Et pourtant il aurait dû garder à son compatriote quelque gratitude. En effet, le traducteur d'Alfieri avait mis en tête de son travail un long *Discours préliminaire* (113) où il retraçait, à l'usage des lecteurs français, les principales étapes de la vie mouvementée du poète, passait ses œuvres en revue et donnait un aperçu de son système dramatique. C'est ce *Discours* qui a fourni à Stendhal le plus clair de son information. Ainsi, lorsqu'il parle, en 1803, de l'influence de Dante sur Alfieri (114), il se souvient de la page dans laquelle Petitot expliquait que le dramaturge, outré de voir la langue italienne se révéler désormais incapable de rendre les accents du malheur, de la mélancolie, de l'héroïsme, avait pris la résolution de se forger une langue poétique à lui, d'après les anciens poètes italiens.

> Telle fut l'origine, poursuivait Petitot, de cette passion exclusive pour le Dante qu'on remarqua en lui dès sa jeunesse; dévorant les écrits de ce poète célèbre dont le caractère avait plus d'un rapport avec le sien, il chercha à imiter son style, et surtout à renfermer, comme lui, des idées fortes dans un petit nombre de mots (115).

De même, c'est d'après Petitot que Beyle écrit qu'Alfieri a commencé à composer assez tard ses tragédies, après avoir connu tous les plaisirs de la vie et s'en être dégoûté (116). Il a pour la première fois trouvé dans son *Discours* cette épithète de « sombre », qui restera accolée au nom d'Alfieri (117). Grâce

(110) Dubois-Fontanelle consacre trois pages pleines à Alfleri dans son *Cours de belles-lettres,* II, 256-258, où toutefois les critiques l'emportent sur les éloges.

(111) *Œuvres dramatiques du comte Alfieri,* traduites de l'italien par C.-B. Petitot (Paris, Giguet et Michaud, an X-1802, 4 vol. in-8°).

(112) *Molière, Shakspeare, la comédie et le rire,* préface par Henri Martineau, p. x.

(113) Tome I, p. v.-lvi.

(114) *Pensées,* I, 119.

(115) *Œuvres dramatiques du comte Alfieri. Discours préliminaire,* p. xi.

(116) *Pensées,* I, 125, d'après le *Discours préliminaire,* tome I, p. xiii.

(117) « ... cette sombre mélancolie qui semble tenir au caractère de l'auteur » (*Discours préliminaire,* tome I, p. xlv).

à Petitot, il pourra bientôt soutenir que Mme de Staël a « pillé l'auteur italien ». Voici comment le traducteur s'exprimait à cet égard :

Les propositions avancées par Alfieri ont été reproduites dans un ouvrage nouveau qui a obtenu un grand succès parmi les sectateurs de la philosophie moderne. Je veux parler du livre intitulé *De la littérature*, par Mme de Staël. Le critique estimable qui a fait remarquer que la plus grande partie des opinions émises par l'auteur était puisée dans un livre de Godwin et dans la *Rhétorique* du docteur Blair a oublié de dire que cette dame avait aussi mis à contribution le livre d'Alfieri. Pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher les deux ouvrages. « La littérature, dit Mme de Staël, dans le siècle de Louis « XIV, était le chef-d'œuvre de l'imagination; mais ce n'était point « encore une puissance philosophique, puisqu'un roi absolu l'encou- « rageait, et qu'elle ne portait point ombrage au despotisme. Cette « littérature, sans autre but que les plaisirs de l'esprit, ne peut « avoir l'énergie de celle qui a fini par ébranler le trône. » On voit que cette idée et les développements qui en sont la suite sont évidemment puisés dans l'ouvrage d'Alfieri... (118).

Malheureusement Petitot l'agace : c'est un antiphilosophe. « Ne pas imiter Petitot dans la préface d'Alfieri, s'exclame Beyle. Il répond à des raisonnements sur des masses par des objections de détail. Manière des dévots du temps » (119). Ce qui a dû plus particulièrement échauffer sa bile, c'est que Petitot prenait prétexte de l'ouvrage d'Alfieri *Del principe e delle lettere* pour chanter les louanges du siècle de Louis XIV (120). En outre, Petitot se plaisait à faire remarquer qu'à aucun moment Alfieri n'avait attaqué la religion et que, bien au contraire, il avait pris position contre Voltaire et Helvétius (121). Enfin, et c'était là une nouvelle et plus grave raison de mépriser le traducteur français, le *Discours préliminaire* s'achevait sur ce jugement :

J'ai pensé que la connaissance de ses tragédies [d'Alfieri] pourrait influer utilement sur le goût des Français, que nous avons vu s'altérer

(118) *Discours préliminaire*, tome I, p. XXXIX-XL. Le « critique estimable » à qui Petitot fait allusion est Fontanes, qui avait consacré à l'ouvrage de Mme de Staël des articles fort vifs dans le *Mercure de France* des 1er messidor et 1er thermidor VIII.

(119) *Pensées*, I, 84.

(120) *Discours préliminaire*, tome I, p. XXXVIII.

(121) *Ibid.*, tome I, p. XLI-XLIV. Dans le compte rendu, signé G. (Ginguené), que la *Décade Philosophique* consacrera un an plus tard à la traduction des œuvres dramatiques d'Alfieri, Petitot sera très maltraité. Sa connaissance de l'italien y est mise en doute; on lui reproche de n'avoir rien compris ni à Dante ni à Alfieri; surtout on dément formellement ses allégations d'après lesquelles Alfieri aurait désavoué tous ses principes (N° du 10 brumaire XII : 2 novembre 1803, p. 215-229). La *Décade* réitérera, par la plume de Joseph Villetard, ce démenti, au commencement de 1804 (N° du 20 nivôse XII : 11 janvier 1804, p. 122-124).

par des imitations trop faciles des drames insipides et monstrueux composés en Angleterre et en Allemagne; et que l'exemple d'un auteur qui, avec une imagination brûlante, ne s'est jamais éloigné des règles prescrites par les anciens, pourrait contribuer à maintenir dans la bonne route les poètes sur lesquels la scène française fonde aujourd'hui des espérances (122).

Tel n'est pas l'avis de Stendhal; il ne partage point l'opinion qu'Alfieri ne s'est « jamais éloigné des règles prescrites par les anciens ». Pour lui, au contraire, le système dramatique d'Alfieri est d'une nouveauté incontestable, aux antipodes de la tragédie française (123).

Ce système dramatique repose essentiellement, on le sait, sur la suppression des confidents, remplacés par des monologues, et l'emploi d'un très petit nombre de personnages. La suppression des confidents est considérée d'emblée par Beyle comme une idée de génie, destinée à marquer une date dans l'histoire du théâtre.

Il faut bien prendre garde, note-t-il à ce propos, d'introduire des confidents comme nos poètes. On ne saurait être trop en garde là-dessus, parce que l'habitude que nous avons de supporter ce plat défaut diminue beaucoup l'ennui qu'il doit donner à tout homme sensé. Ce principe d'Alfieri, mis en œuvre par lui, lui donne la qualité d'inventeur (124).

Le système d'Alfieri l'enchante à tel point qu'en entreprenant la composition d'une tragédie, *Hamlet,* il veut l'appliquer. « Point de confidents », note-t-il sur son plan (125); et, à la fin d'un autre plan, inédit celui-là, daté du 10 frimaire X (1er décembre 1802) : « Six monologues » (126).

Distrait par la lecture de Chateaubriand et d'Helvétius, Beyle, pendant plus de trois mois, semble avoir oublié Alfieri, jusqu'au jour où un trait de lumière traverse son esprit : pourquoi ne pas appliquer à la comédie les procédés du poète italien ?

(122) *Discours préliminaire,* tome I, p. LIV-LV.

(123) Nous verrons comment évolueront les idées de Beyle à cet égard. Dans tous les cas, il n'était pas seul, en 1803, à juger original le système dramatique d'Alfieri. Dans l'article nécrologique inséré, sous la signature P., dans le *Mercure de France* du 13 brumaire XII (5 novembre 1803), p. 123, on dit des tragédies du poète italien : « Sans les mettre en parallèle avec les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, on est convaincu assez généralement qu'elles présentaient des conceptions neuves... »

Le système dramatique d'Alfieri « ne ressemble ni à celui des Français, ni à celui des autres peuples de l'Europe », lit-on dans un autre article, anonyme, intitulé *D'Alfieri et de la tragédie,* paru dans la même revue (1er fructidor VIII, p. 357). Sur le degré d'originalité du système dramatique d'Alfieri, voir E. Bertana, *V. Alfieri, studiato nella vita, nel pensiero e nell'arte,* 1904, p. 386, 395 et suiv.

(124) *Pensées,* I, 22.

(125) *Théâtre,* II, 53.

(126) Voir plus bas, p. 98.

Il déclare alors : « Je veux faire ma comédie d'après les principes d'Alfieri » (127). Quatre jours plus tard, il relit le plan des *Deux hommes* et observe, non sans satisfaction, qu'il ne s'écarte des principes d'Alfieri que dans deux scènes (128).

Mais pour bien appliquer son système, une connaissance plus approfondie de l'auteur n'était-elle pas indispensable ? Le 22 avril, Stendhal entre en possession des œuvres d'Alfieri dans le texte (129) et s'y plonge avec avidité. Le jour même ou le lendemain, il copie, à l'intention de Pauline, une tirade contre les tyrans extraits de *Timoleone*. « Ils m'ont fait beaucoup de plaisir, commente-t-il (...), ce sont des vers *schietti*. » Et de bien recommander à sa sœur de les apprendre par cœur : « Cela te graverait dans la tête beaucoup de mots italiens et, ce qui vaut mieux, de grandes idées » (130).

(127) *Théâtre*, II, 196, 28 germinal XI : 18 avril 1803.

(128) *Ibid.*, I, 206, 1[er] floréal XI : 21 avril 1804. Notons, pour être précis, que tout ce que l'éditeur a imprimé entre parenthèses, est une addition dans les marges du plan (ms. R. 302).

(129) *Pensées*, I, 119. Bien que Stendhal n'ait pas indiqué expressément l'édition d'Alfieri qu'il a « reçue », nous sommes à même de préciser qu'il s'agit de l'édition publiée à Milan (Presso Pirotta e Maspero, Stampatori-Librai, 1801-1802, 8 vol. in-12), dont les cinq premiers renferment les *Tragedie*, et les trois derniers les *Opere varie filosofico-politiche in prosa e in versi*. Et cela non seulement parce qu'au début de 1804 il mentionnera dans le catalogue de sa bibliothèque de Claix : « Alfieri 5 premiers volumes », et dans celui de sa bibliothèque de Paris : « Trois derniers volumes d'Alfieri in-12 » (*Journal*, I, 84-85), mais encore parce que la note où il énumère les pièces d'Alfieri (*Pensées*, I, 90) est en fait la table de l'édition ci-dessus désignée. Voici comment il faut rétablir le texte de cette note, d'après le ms. R. 5896, tome 7, fol. 2 r° :

« I. — *Filipo* [*sic*], *Polinice, Antigone.*
« II. — *Virginia, Agamennone, Oreste, Rosmunda.*
« III. — *Ottavia, Timoleone, Merope, Maria Stuarda.*
« IV. — *La Congiura dei Pazzi. Don Garcia* [*sic*], *Saul, Agide, Sofonisba.*
« V. — *Bruto I, Bruto II, Mirra, Esame G*[*enera*]*le.*

(130) *Corr.*, I, 137. Cette lettre n'est datée que de floréal XI : avril-mai 1803. Il est toutefois possible d'en fixer la date avec assez de précision. Elle a dû être écrite au début du mois de mai, puisque Beyle fait part à Pauline de son projet de quitter Paris incessamment, projet dont il avait entretenu son père le 1[er] mai (*ibid.*, 133).

Quant aux vers de *Timoleone*, les éditeurs n'ont pas jugé utile de les reproduire. Ils se sont contentés de spécifier que Beyle avait copié 24 vers. Comme Stendhal explique, d'autre part, qu'il les a tirés du troisième acte de la tragédie, et que c'est la réponse de Timoléon « à son frère Timophane, qui vient de se faire roi de Corinthe et qui vient de vanter la monarchie », leur identification ne présente pas de difficulté. Il s'agit de la tirade prononcée contre les tyrans par Timoléon, acte III, scène IV; elle a précisément 24 vers.

Car Alfieri le séduit non seulement par l'originalité de ses vues en matière d'art dramatique, mais encore par la ferveur de ses sentiments républicains. Les ouvrages politiques en prose *Del principe e delle lettere* et *Della Tirannide*, tous deux empreints du plus vif amour de la liberté et de haine contre les tyrans, lui apportent la confirmation de quelques-unes de ces idées qui lui étaient déjà familières : l'amour de la gloire (131); la science de l'homme regardée comme « la première partie et la base de toute vraie littérature » (132); l'opinion que Racine a été un poète monarchique (133), et que Montesquieu n'a pas osé dire toute la vérité (134). Stendhal applaudit Alfieri lorsque celui-ci invite les gens de lettres à garder strictement leur indépendance pour ne pas devenir le soutien du despotisme (135). Il se pénètre si bien des sentiments d'Alfieri qu'il avouera l'année suivante : « Alfieri m'avait tellement monté que je ne regardais les Tuileries qu'avec un mouvement de rage » (136); témoignage confirmé par cette autre note : « Je disais à Mante en regardant les Tuileries que ce château me pesait sur les épaules » (137).

La preuve incontestable qu'il a lu *Del principe e delle lettere* est fournie par la pensée que voici : « Le divin Alfieri, reçu hier (...), m'a rendu l'immense service de me décider à étudier Montesquieu *avanti di ideare caratteri tragici*, et de me prouver qu'un homme plein d'Helvétius peut être poète sublime » (138). On aurait tort d'en induire que c'était là le fruit de la lecture des tragédies. Stendhal lui-même s'est chargé de nous éclairer sur le texte qui l'a inspiré : dans le manuscrit (139), la pensée ci-dessus est suivie de deux citations (140) tirées précisément du chapitre de *Del principe e delle lettere*. Beyle a été frappé par le chapitre intitulé *Se le lettere che sembrano inseparabili dai costumi, ne siano cagione o l'effetto*, où Alfieri soutenait que le talent de l'expression est en rapport étroit avec les époques, les gouvernements et les mœurs :

> *... il pregio della sublimità intrinseca, cioè della verità, evidenza e forza di pensieri, non può esser mai se non uno; ma il pregio della sublimità nell'esporli e lumeggiarli può esser diviso in altrettanti*

(131) *Del Principe e delle lettere*, liv. II, chap. XI.
(132) *Ibid.*, liv. II, chap. IX.
(133) *Ibid.*, liv. III, chap. VII.
(134) *Ibid.*, livre II, chap. IX.
(135) *Pensées*, I, 119.
(136) *Ibid.*, II, 159.
(137) *Compléments et fragments inédits*, p. 113.
(138) *Pensées*, I, 119.
(139) Ms. R. 5896, tome 7, fol. 9 r°.
(140) V. Del Litto, *Scholies Stendhaliennes* (*Ausonia*, octobre-décembre 1938).

aspetti, quante sono state, e sian per essere le età degli uomini, le differenze dei governi, e le diverse circostanze dei popoli (141).

On comprend pourquoi Stendhal est reconnaissant à Alfieri de l' « immense service » qu'il vient de lui rendre, et pourquoi il veut étudier Montesquieu : la connaissance de l'homme n'est pas, et ne doit pas être une notion abstraite.

Mais il est redevable à *Del principe e delle lettere* d'une idée encore plus féconde. Dans la suite du même chapitre, Alfieri montrait comment les passions d'un peuple perdent de leur énergie à mesure que sa sensibilité s'accroît : « ... *viene a sentire meno fortemente, appunto perché con maggiore sottigliezza ci sente* » (un peuple en vient à sentir moins fortement, par le fait même qu'il sent avec plus de finesse) (142). C'est cette phrase que Beyle retient et copie. Elle constitue, à n'en pas douter, la première expression de la théorie stendhalienne que la civilisation émousse l'énergie.

Le feu sacré dont brûle Henri Beyle, s'il ne réussit pas à lui inspirer des chefs-d'œuvre, lui fait du moins abattre de la besogne lorsqu'il s'agit de chercher les « principes » nécessaires pour composer des pièces « parfaites ». Dix-huit jours lui suffisent pour lire les ouvrages politiques et les dix-neuf tragédies d'Alfieri, ainsi que les commentaires de l'auteur sur ses propres pièces (*Parere dell'Autore*) (143). Ni le peu d'agrément de ces œuvres, ni les difficultés du texte ne l'ont rebuté. C'est qu'il ne les lit pas pour son plaisir; il ne fait que mettre à exécution son projet de méditer « profondément » Alfieri.

En ce qui concerne les tragédies, il se préoccupe d'abord de les classer d'après leurs mérites respectifs. Soucieux d'impartialité, il ne néglige pas de prévenir que son jugement est peut-être vicié parce qu'au début de la lecture il ne comprenait pas « si bien à beaucoup près le style d'Alfieri qu'en la finissant » (144). Il juge très bonnes les pièces d'*Oreste, Agide, Aga-*

(141) *Del Principe e delle lettere,* liv. II, chap. II, édit. cit., VI, 43.

(142) « *...se un capitano di nazione colta e libera vorrà accendere gli animi dei suoi soldati, gli bisognerà dire le stesse cose assai più lungamente, e più ornate. Con mille figure egli dovrà procacciare d'incendere quegli animi; ora con immagini terribili dipingendo le stragi, le rapine, gli oltraggi, la crudeltà del vincitore insolente; ora, con liete e festose, dipingendo i trionfi della ottenuta vittoria, i dolci effetti della ricoverata pace, gl'immensi beni della assicurata libertà.* Questo popolo colto viene a sentire meno fortemente, appunto perché con maggiore sottigliezza ci sente; *ci vogliono perciò in doppia e triplice quantità, parole ed immagini per infiammarlo e commoverlo* » (*Del Principe e delle lettere,* éd. cit. VI, 45-46. C'est nous qui soulignons).

(143) Du 22 avril au 10 mai 1803.

(144) *Pensées,* I, 91. Voir dans nos *Compléments et fragments inédits,* p. 73-74, la curieuse liste des *Mots cherchés pour l'intelligence d'Alfieri,* datée du 6 floréal XI : 26 avril 1803.

mennone, Bruto Primo, et moins bonnes *Maria Stuarda, Sofonisba, Mirra* (145).

Quel a été son critère pour opérer ce choix ? Il est malaisé de le dire : une pièce toute psychologique comme *Oreste* est mise à juste titre au premier rang; mais elle est suivie de *Agide,* que la critique est loin de tenir pour un chef-d'œuvre. En général, ses arguments sont discutables. « Il me semble, écrit-il à propos de *Mirra,* placée tout au bas du classement, que pour les passions incestueuses il faut absolument un confident » (146). Dans *Polinice,* le personnage de Jocaste lui paraît manquer d'intérêt (147); l'avant-scène de *Rosmunda* « trop chargée de crimes » (148). Il critique *Ottavia* parce que Néron devrait être dans la situation de l'Arrigo de *Maria Stuarda* (149). Au sujet d'*Oreste,* il trouve qu'il « ne manque peut-être (...) qu'un oracle dans le commencement » (150). Quant à *Filippo,* le caractère du héros est « très beau », mais l'intrigue amoureuse n'est pas assez développée. Et Stendhal d'en déduire avec raison qu'Alfieri, « appelé à peindre les tyrans, les héros de la liberté et de la vengeance », n'a pas su écrire de tragédies d'amour (151).

Son attention a été retenue comme de juste par le *Parere dell'Autore,* où Alfieri exposait ses théories dramatiques sous le rapport de l'invention, de la *sceneggiatura* et du style. Relativement au premier point, le poète ne craignait pas d'affirmer que l'invention n'est point indispensable :

> *Se la parola invenzione in tragedia si restringe al trattare soltanto soggetti non prima trattati, nessuno autore ha meno inventato di me, poiché di queste diciannove tragedie, sei appena ve ne sono che non fossero finora state fatte da altri, per quanto io 'l sappia...* (152).

Helvétius avait souligné l'importance de l'invention, et Stendhal, on l'a vu, avait partagé son opinion. Alfieri lui démontre le contraire. Fort de son exemple, Beyle change d'avis et se propose de « voir les sujets tragiques ou comiques que l'on

(145) *Pensées, loc. cit.*
(146) *Ibid.,* I, 91. Cf. 116, 120.
(147) *Ibid.,* I, 91.
(148) *Ibid.*
(149) *Ibid.,* I, 105. Cependant Alfieri ne faisait pas beaucoup de cas du rôle d'Arrigo : « *Arrigo, personaggio ancora più nullo che non è la regina, mezzo stolido nelle sue deliberazioni, ingrato alla moglie, incapace di regno, minor di se stesso e di tutti; credo che appena perverrà egli ad esser tollerato in teatro* » (*Parere dell'Autore. Maria Stuarda*).
(150) *Ibid.,* I, 126.
(151) *Ibid.,* I, 92.
(152) *Parere dell'Autore,* éd. cit. V, 313. En 1808, Stendhal n'aura pas oublié ce principe d'Alfieri (*Théâtre,* III, 293, et *Journal,* III, 179, 19 mars 1808).

peut refaire » (153). Où se portera son choix ? Sur une tragédie d'Alfieri lui-même, *Don Garzia*; probablement en raison de l'énergie du sujet : un frère qui, pour s'emparer du trône, tue son frère; un père qui, pour venger son fils, tue son autre fils. Beyle compte y faire toutefois plusieurs changements. A la place du grand-duc de Toscane, personnage « obscur », à son sens, il mettra Constantin, « celui, spécifie-t-il, dont les papes ont fait un saint ». Cela lui permettra de peindre le « tyran se servant de la religion pour affermir son autorité ». En outre, tandis qu'Alfieri n'avait introduit aucun rôle de femme, il entend mettre une « Julie en scène et inspirant par là un grand intérêt pour don Garcie » (154). Bien que *Don Garcia* soit mentionné plus d'une fois dans les listes de ses projets dramatiques, et que Stendhal pense l'achever en six mois, puisqu'Alfieri a mis cinq mois en moyenne pour ses tragédies (155), la pièce n'a jamais reçu même un début d'exécution.

La *sceneggiatura,* ou art de tracer les plans en déduisant les scènes les unes des autres (156), a fait une profonde impression sur Stendhal, qui adopte le terme — plus tard il l'appellera « art des plans » (157). Il avait naguère accepté l'idée de réduire au strict minimum le nombre des personnages et de supprimer les confidents. La pratique du texte l'engage davantage dans cette voie. Elève docile, il cherche donc la concision, il se propose de retrancher tout épisode accessoire, « bien entendu, ajoute-t-il, en faisant arriver les mêmes événements et développant les mêmes et autant les passions » (158). Plus royaliste que le roi, il se demande même si, en ce domaine, il ne pourrait aller plus loin encore que son maître : « Le système d'Alfieri ne pourrait-il pas être perfectionné en attirant toute l'attention et tout l'intérêt sur un seul personnage qui serait presque toujours en scène (159) ? »

Enfin, il est vite persuadé que la première qualité du style est d'être énergique, *vibrato* (160). Il copie dans son cahier cet arrêt péremptoire de son auteur : « *Fiacco* (faible), *vero delitto capitale dell'autore tragico* » (161).

(153) *Pensées,* I, 93.
(154) *Ibid.,* I, 121, 7 floréal XI : 27 avril 1803.
(155) *Ibid.,* I, 143, 8 floréal XI : 28 avril 1803.
(156) C'est la définition d'Alfieri : « *L'arte di dedurre le scene e gli atti l'uno dall'altro* » (*Parere dell'Autore. Agamennone,* éd. cit., V, 250).
(157) *Pensées,* II, 296, 12 fructidor XII : 30 août 1804.
(158) *Ibid.,* I, 161.
(159) *Ibid.,* I, 123, 13 floréal XI : 3 mai 1803. Cf. I, 92 : « Je veux ne présenter qu'un protagoniste, les trois ou quatre autres personnages serviront à le développer. »
(160) *Compléments et fragments inédits,* p. 146.
(161) *Pensées,* I, 122. Notons par parenthèse que Beyle a correctement écrit dans son cahier (ms R. 5896, tome 7, fol. 9 v°) ces mots

L'influence d'Alfieri s'est surtout exercée au détriment de Racine. Non qu'auparavant ce dernier fût porté aux nues. Beyle remarque un jour que l'auteur d'*Andromaque* « suit exactement la marche des passions » (162), mais il avoue peu après avoir de graves doutes sur le vers célèbre : « Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle (163) ? » En lisant dans Helvétius que chaque passion a « ses tours, ses expressions et sa manière de s'exprimer », il se demande : « Suivant ce principe, beaucoup de rhéteurs ne louent-ils pas Racine à faux ? » Quand il voit jouer *Phèdre,* rien ne l'émeut (164). La « politesse » du poète le fatigue (165); le rôle d'Aricie lui semble inutile; le personnage de Théramène aurait dû être « un peu moins plat »; l'exposition « moins plaquée »; les vers « expositifs » y sont trop nombreux, et les vers descriptifs bien faits, mais froids et nullement tragiques. « Pièce à refaire », conclut-il d'un ton pincé (166).

Alfieri lui apporte la preuve qu'il ne se trompait pas : le poète français ne possédait pas à fond l'art tragique. Bientôt, il ne trouve plus dans Racine que matière à critique. « *Iphigénie,* note-t-il, est peut-être la pièce de Racine qui est le plus

d'Alfieri tirés de la *Risposta dell'Autore alla lettera del Calsabigi.* C'est l'éditeur qui a mal lu.

(162) *Ibid.,* I, 14.

(163) *Ibid.,* I, 26-27.

(164) *Théâtre,* II, 72-73.

(165) A propos de la « politesse » de Racine, rappelons cette phrase de Chateaubriand : « La cour de Louis XIV, en lui donnant la majesté des formes et en épurant son langage, lui fut peut-être nuisible sous d'autres rapports : elle l'éloigna des champs et de la nature » (*Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. II, chap. X). De là à considérer Racine comme le poète monarchique par excellence, il n'y avait qu'un pas.

(166) Lorsque Stendhal écrit : « Alfieri veut que chacun de ses acteurs ait un moteur différent, qu'ils soient passionnés, opérants et chauds » (*Théâtre,* II, 72-73), et qu'il fait état du principe d'après lequel il ne faut pas donner au même personnage plusieurs passions car elles s'affaiblissent mutuellement (*Pensées,* I, 161, 26 floréal XI : 16 mai 1803), il fait allusion à ces passages du *Parere dell'autore. Antigone : « Tuttavia in questo primo tentativo io m'ingannava e non poco; in quanto questo soggetto arido anzi che no non presta neppure i quattro personaggi introdottivi; volendo (come io pretesi di farlo)* che abbiano ciascuno un motore, benché diverso, pure ugualmente operante, importante, e tutti si fattamente siano contrastanti fra loro, che n'abbiano a ridondare delle sospensioni terribili e delle vicende molto commoventi e caldissime » (éd. cit., V, 237-238). C'est nous qui soulignons.

« *Dall'avere il personaggio più d'una passione, allorché le diverse non si riuniscono in una, ne risulta infallibilmente l'indebolimento in parte di tutte; e quindi presso allo spettatore assai minore l'effetto* » (*ibid.,* V, 239).

contre le système d'Alfieri. Le personnage d'Eriphile vient se jeter à travers l'intérêt. Pour Achille, ce rôle abonde en développements... » Et ce n'est pas seulement sous le rapport de la *sceneggiatura* que la pièce est condamnée. Stendhal. tout pénétré des héros farouches du dramaturge italien, s'accommode mal de la figure d'Achille; elle ne lui semble plus rien avoir de « l'Achille irritable d'Homère ». A cette occasion, il trace des lignes mémorables, dont on peut dire à juste titre qu'elles sont un prélude à *Racine et Shakespeare :* « Je trouve qu'*Iphigénie* est le type du génie de la monarchie. Voilà la tragédie qui plaisait au siècle de Louis XIV. De toutes celles de Racine, c'est celle qui me plaît le moins (...), tout le monde bavarde et personne n'agit » (167).

Et c'est Stendhal lui-même qui tire en quelque sorte la conclusion de son étude d'Alfieri, lorsqu'il dit : « Il m'a (...) procuré la jouissance infinie de voir que, comme moi, il préfère *di gran longo* (168) Corneille et Homère à Virgile et à Racine » (169).



On ne s'attendrait pas à trouver, parmi les auteurs que Stendhal a lus avec soin et profit, le nom d'un littérateur tombé dans un profond oubli : Clément (de Dijon). Il a été l'un des ennemis les plus acharnés de Voltaire; c'est peut-être la raison de ce choix. Une note ainsi conçue figure dans un cahier de la fin de 1802 : « J'ai lu les lettres de Clément a Voltaire qui m'ont paru très sensées » (170). Depuis cette date, Chateaubriand, Helvétius et Alfieri ont tour à tour accaparé l'attention de Beyle; mais voilà qu'au printemps de l'année suivante il revient aux *Lettres à M. de Voltaire*. Tout un lot

(167) *Pensées*, I, 163.

(168) C'est l'ortographe, incorrecte, donnée par le manuscrit, R. 5896, tome 7, fol. 9 r°. Beyle entendait écrire : *di gran lunga* (de beaucoup).

(169) *Pensées*, I, 179. Ce n'était pas Alfieri, mais son ami Ranieri de' Calsabigi qui, dans la *Lettera all'Autore sulle quattro sue prime tragedie*, insérée au début du premier volume, établissait un parallèle entre Corneille et Racine, et donnait la préférence au premier : « *Meno teneri e meno spasimanti*, disait-il entre autres, *sono per verità quelli* [les personnages] *di Corneille. L'ingegno suo era più sollevato; troppo pieno di grandiose immagini, stenta ad avvilirsi nelle amorfie amorose...* » Et plus loin : « *Corneille è certo più maestoso, più energico di Racine* » (éd. cit., I, 26).

(170) *Théâtre*, II, 52, 17 frimaire XI : 8 décembre 1802. Les *Lettres à M. de Voltaire* ont paru à La Haye, 1773-1776, 4 vol. in-8°.

de notes a là sa source (171). Comme le nom de Clément ne paraît dans aucune de ces pensées, il faut prendre garde de ne pas prendre pour des pensées originales ce qui est en réalité extrait de lecture.

Clément attaquait vivement le *Commentaire de Corneille*. Beyle approuve ses critiques et lui emprunte, à l'occasion, ses propres termes. Ainsi, la première partie de la réflexion : « Le bel esprit, comme on sait, fut de tout temps l'ennemi le plus perfide du génie, et Voltaire n'ayant rien inventé n'est que bel esprit » (172), est copiée mot pour mot d'une page de la *Cinquième lettre à M. de Voltaire,* où Clément, prenant la défense de Corneille, écrivait :

Vous traitez sans cesse comme un écolier le poète qui a le mieux entendu l'art du théâtre. Il avait étudié cet art en homme de génie, et vous le critiquez en homme d'esprit. *Le bel esprit, comme on sait, fut de tout temps l'ennemi le plus perfide du génie...* (173).

Cette autre pensée : « ... pour n'avoir pas assez réfléchi sur le cœur humain (...), Voltaire faisait de temps en temps disparaître le personnage pour se montrer » (174), est sans doute elle aussi une réminiscence de la même lettre :

Il me semble (...) vous voir sur le théâtre, derrière vos personnages, et passer de temps en temps, devant eux, pour lâcher quelques maximes, puis vous recacher, puis reparaître; ce qui prouve que vous avez beaucoup plus d'esprit qu'eux, et que c'est vous principalement qu'on doit applaudir (175).

Clément ne se contentait pas de critiquer les erreurs et le parti pris de Voltaire, la légèreté et les contradictions de ses jugements littéraires; se faisant le champion de Corneille, il opposait le génie dramatique de ce dernier non seulement à celui de Voltaire, mais encore à celui de Racine. C'était l'occasion d'une foule de réflexions que Beyle fait siennes. Rappelons au passage que La Harpe, qui pourtant ne se privait pas de censurer les remarques de Clément sur *la Henriade,* lui reconnaissait du « goût » et de la « littérature » (176), et il n'était pas le seul à faire cas de ses écrits (177).

(171) *Pensées,* I, 95-96. Ces notes suivent immédiatement celles où Beyle annonce qu'il a fini de lire les tragédies d'Alfieri le 20 floréal : 10 mai 1803.

(172) *ibid.,* I, 96.

(173) *Lettres à M. de Voltaire,* II, 224. C'est nous qui soulignons.

(174) *Pensées,* I, 150.

(175) *Cinquième lettre à M. de Voltaire,* I, 183.

(176) *Lycée,* IIIe partie, liv. I, chap. I, sect. II.

(177) Notamment Charles Collé, qui a écrit : « M. Clément manque de feu et de gaîté; il a fait les critiques les plus judicieuses et les plus remplies de goût de quelques ouvrages de Voltaire, mais il y

Clément place délibérément Corneille au-dessus de Racine, et justifie ainsi son choix :

Tous conviennent que le génie de ce poète [Corneille] brille surtout par les caractères; et c'est cette partie qui a toujours distingué le poète du premier ordre, dans tous les genres. C'est par là qu'Homère l'emporte sur Virgile dans l'épopée, que Molière surpasse tous les poètes comiques de tous les siècles, et que Corneille a su égaler Sophocle, sans avoir pu l'être par Racine (178).

L'idée paraît exacte à Henri Beyle, qui note aussitôt :

La peinture des caractères est ce qui a toujours distingué les grands poètes; c'est en cela que Homère, Corneille et Molière sont supérieurs à Virgile, Racine, etc. (179).

A la page suivante, Stendhal remarque :

La règle d'Alfieri. Pour ôter l'air vulgaire aux manières de parler très fortes et très belles du peuple employées par Corneille. Le peuple dit : Que le ciel m'écrase; que la terre m'engloutisse ! Corneille : Tombe sur moi le ciel ! (180).

Au nom d'Alfieri près, cette pensée ne lui appartient pas plus que la précédente. Clément louait la manière noble et énergique dont Corneille avait exprimé la colère dans *Rodogune,* et il réfutait les critiques de Voltaire :

Il est assez curieux de voir quel est le vers que vous choisissez parmi ceux-là [les vers du monologue du cinquième acte] pour le critiquer :

« Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge ! »

Tout le monde admire cette audace énergique d'une femme furieuse qui défie le ciel même, et consent qu'il l'écrase pourvu qu'elle se venge. L'extrême passion n'a pas d'autre langage.

Cette hyperbole n'est pas plus extraordinaire que tant d'autres : Que le ciel m'écrase ! Que la terre m'engloutisse ! — Tombe sur moi le ciel est plus vif et plus noble que ces expressions vulgaires. La fureur n'analyse pas ses mots, et son délire se plaît dans les expressions outrées... (181).

La pensée : « Prendre garde d'habiller les héros de la politesse française qui paraîtra niaiserie et faiblesse dans deux siècles » (182) est aussi tirée de Clément. Ce dernier disait, en opposant Corneille à Racine :

est diffus, mais il n'a pas l'art d'amuser son lecteur chemin faisant. Son chemin est semé de principes exquis, mais la longueur de son chemin ennuie » (*Journal historique,* février 1772, note ajoutée en 1780. Paris, 1807, III, 560-561).

(178) *Cinquième lettre à M. de Voltaire,* II, 232.

(179) *Pensées,* I, 95.

(180) *Ibid.,* I, 96. (Nous rétablissons le texte d'après le ms. R. 5896, tome 7, fol. 3 v°).

(181) *Sixième lettre à M. de Voltaire,* II, 44-45.

(182) *Pensées,* I, 95.

Le grand Corneille avait trop de génie pour nous faire des « héros à la sauce douce », comme disait Rousseau, et pour habiller les *Horaces* de cette politesse française que la postérité trouvera si ridicule dans nos tragédies (183).

Pour Clément, Corneille mérite d'être appelé *grand* par la noblesse et l'élévation des sentiments, par le langage sublime, la peinture des caractères et des mœurs, les rôles de femmes qu'il a créés. Il s'exprimait ainsi, quant à ce dernier point :

Corneille, ce grand peintre, avait su remarquer que, dans les femmes, les passions ont bien plus de chaleur et d'activité que dans les hommes, qu'elles poussent à l'extrême, et qu'elles mettent de l'ostentation jusque dans la grandeur d'âme (184).

Beyle copie la dernière partie de cette phrase, en généralisant l'idée : « Les femmes mettent de l'ostentation jusque dans la grandeur d'âme » (185); et s'il ajoute : « Voir Juvénal, il a d'excellentes choses sur les passions », il ne fait que mettre à contribution cette autre remarque de Clément :

Corneille savait, comme Juvénal et comme tout le monde, que les femmes emportées par une passion violente allaient beaucoup plus loin dans le crime que les hommes (186).

La défense de Corneille, entreprise par Clément contre les critiques insidieuses de Voltaire, achève d'éclairer Stendhal, au lendemain de la lecture d'Alfieri, sur les défauts de Racine. Après avoir consacré quelque deux cents pages à mettre bien en vue la mauvaise foi dont est empreint d'un bout à l'autre le *Commentaire de Corneille* par Voltaire, Clément établissait un parallèle entre Corneille et Racine. Il y a là une page qui vaut d'être connue :

Racine avait trop de sensibilité pour n'avoir pas beaucoup de génie; mais il l'avait moins vaste, moins élevé, moins sublime que Corneille : il avait l'esprit moins fécond, mais plus flexible, plus orné : il avait le goût plus cultivé, plus délicat, plus sûr; et cet avantage, il le devait à son amour pour les Anciens, aux progrès de son siècle et aux conseils de Boileau. Ce n'est point par la supériorité du génie, c'est par celle du goût que Racine a surpassé Corneille dans l'élégance de la diction, dans le charme et la vérité du style, dans la pureté du langage. C'est par la supériorité du génie que Corneille a surpassé Racine dans la fécondité de ses sujets, dans la force et la variété de ses caractères, dans l'expression des mœurs, dans l'élévation des sentiments, dans le sublime du discours.

(183) *Cinquième lettre à M. de Voltaire*, II, 141-142.
(184) *Ibid.*, II, 134.
(185) *Pensées*, I, 96.
(186) *Cinquième lettre à M. de Voltaire*, II, 210. La mention de Brossette et de Saint-Marc (*Pensées, loc. cit.*) vient de la même source (*Cinquième lettre*... II, 32-33).

Au reste, il vaut mieux dire que leur génie était différent, et excellent chacun dans son genre. Racine avait le génie des passions tendres et vives; Corneille, celui des passions fortes et courageuses; et chacun des deux ne manquait pas des qualités dominantes de son rival. Mais le sublime étant ce qu'il y a de plus rare, de plus excellent et de plus parfait, toutes les autres qualités étant éclipsées par celles-là, comme les autres astres ne brillent que dans l'absence du soleil, Corneille est supérieur à Racine par ce grand nombre de traits du plus haut sublime, dont Racine a rarement approché : car le sublime de celui-ci est presque toujours dans les sentiments tendres, qui pénètrent davantage dans les cœurs, et n'inspirent point cette admiration exaltée, cet enthousiasme surnaturel, au-dessus duquel il n'y a que Dieu (187).

Après la première lecture des *Lettres à M. de Voltaire,* Stendhal avait rangé Corneille au nombre des « poètes-génies » et Racine dans celui des « poètes-poètes ». Il avait ajouté : « Racine, voulant faire le Corneille, a fait *Britannicus* où il y a de belles scènes, mais où Néron se cache derrière une tapisserie; il a fait *Mithridate* où il y a une scène superbe, mais où le héros ment » (188). Maintenant il renchérit : « Les petits hommes ayant les yeux trop faibles pour supporter l'éclat du grand, préfèrent Racine à Corneille... » (189). — « Tout est figuré dans le style de Corneille. On ne voit pas le métaphysicien, on ne voit que le personnage. C'est là le vrai style » (190).

Son goût pour Corneille devient de plus en plus vif. La fin du premier acte du *Cid* est ce qu'il y a de plus parfait (191). Le cinquième acte de *Rodogune* est « sublime » : « Cette pièce vraiment tragique faite par l'auteur du *Cid* et du *Menteur* établit son génie d'une manière sublime » (192). *Horace,* il est vrai, ne lui plaît qu'à demi (193). Il juge *Polyeucte* une pièce froide, néanmoins il en admire les « traits de grandeur » (194). Il remarque, à la suite d'une représentation de *Polyeucte* : « Le public, quoique point dévot, sent tout ce qu'il y a de grand dans les rôles de Pauline, Sévère et Polyeucte, millième preuve que tout vieillit excepté la grandeur » (195). En un mot, Corneille est « le plus grand de nos poètes », « le plus naturel » (196); il a dit de « grandes vérités » et peint de

(187) *Sixième lettre à M. de Voltaire,* II, 351-352.
(188) *Pensées,* I, 29.
(189) *Ibid.,* I, 130.
(190) *Ibid.,* I, 167.
(191) *Ibid.*
(192) *Ibid.,* I, 168-169.
(193) *Ibid.,* I, 167-169.
(194) *Ibid.,* I, 121-122, 13 floréal XI : 3 mai 1803. Ce jour-là, on a donné au Théâtre Français la première représentation de la reprise de *Polyeucte.*
(195) *Ibid.,* I 109, 4 prairial XI : 24 mai 1803.
(196) *Ibid.,* I, 82.

« grandes passions » (197); sa « manière simple » de faire les vers est sans nul doute la meilleure (198). Et Stendhal de s'exclamer, en songeant à la comédie à laquelle il travaillait alors : « Laisser crier les tireurs de règles, étudier Corneille et *sic itur ad astra* » (199).

En résumé, la lecture de Clément n'a pas été infructueuse. Les *Lettres à Voltaire* ont accru l'antipathie de Stendhal à la fois pour Voltaire et pour Racine. Elles l'ont amené à opposer Corneille à Racine, première forme de l'antithèse Racine-Shakespeare. Enfin, elles l'ont confirmé dans son impression qu'Alfieri avait été bien inspiré de ne pas suivre le système dramatique français (200).



Au début de 1806, Henri Beyle écrira à Pauline, en lui conseillant *De la littérature* par Mme de Staël : « Je ne le comprenais pas il y a deux ans; je le relis et je trouve que c'est un très bon ouvrage à un peu d'enflure près » (201). En fait, ce n'est pas deux ans, mais trois ans auparavant qu'il avait lu le livre (202), comme le prouvent les notes de lecture datées du 29 ventôse XI (20 mars 1803) que nous avons récemment publiées (203).

L'analyse de ces notes montre qu'il avait alors négligé de nombreuses pages pourtant fort importantes (204). Non seulement il ne souffle mot de l'influence du climat sur la littérature (205), mais encore il passe sous silence le principe de

(197) *Ibid.*, I, 171.

(198) *Ibid.*, I, 184.

(199) *Ibid.*, I, 98, 3 prairial XI : 23 mai 1803. Cependant Racine est parfois jugé supérieur à Corneille dans le style (*ibid.*, I, 158, 20 prairial XI : 9 juin 1803).

(200) En 1804, les *Lettres à Voltaire* figureront sur une liste d' « ouvrages à demander » (*Compléments et fragments inédits*, p. 119).

(201) *Corr.*, II, 112, lettre du 24 janvier 1806.

(202) Beyle a entre les mains la première édition, Paris, chez Maradan, an VIII (1800), 2 vol. in-8°. Une deuxième édition, augmentée d'une préface et de notes, a paru chez le même éditeur l'année suivante. Nous citons d'après cette deuxième édition.

(203) V. Del Litto, *Stendhal et Mme de Staël. Notes de lecture (1803)*, dans les *Nouvelles Soirées du Stendhal-Club*, 1950.

(204) Elles ne portent que sur les treize premiers chapitres de la première partie, soit un peu moins de la moitié du livre.

(205) « Le climat est certainement l'une des raisons principales des différences qui existent entre les images qui plaisent dans le Nord et celles qu'on aime à se rappeler dans le Midi... » (*De la Littérature*, première partie, chap. II, tome I, p. 300).

la perfectibilité (206) qui constitue cependant ce qu'il y avait de vraiment neuf dans le livre (207).

L'attention de notre admirateur d'Alfieri a été retenue par deux morceaux où Mme de Staël peignait les effets avilissants de la tyrannie :

Le règne d'Auguste avait avili les âmes; un repos sans dignité avait presque effacé jusqu'aux souvenirs des vertus courageuses auxquelles Rome devait sa grandeur. Horace ne rougissait point de publier lui-même dans ses vers qu'il avait fui le jour d'une bataille...

La tyrannie, comme tous les grands malheurs publics, peut servir au développement de la philosophie; mais elle porte une atteinte funeste à la littérature en étouffant l'émulation et en dépravant le goût... (208).

Il est intéressé par un passage sur l'affectation :

L'affectation est de tous les défauts des caractères et des écrits, celui qui tarit de la manière la plus irréparable la source de tout bien; car elle blase sur la vérité même dont elle imite l'accent... (209).

Il a été séduit par l'opposition entre le « mérite négatif » et les « âmes fortes » :

Le mérite négatif ne peut donner aucune jouissance; mais beaucoup de gens ne demandent à la vie que l'absence de peines, aux écrits que l'absence de fautes, à tout que des absences. Les âmes fortes veulent exister; et pour exister en lisant, il faut rencontrer dans les écrits des idées nouvelles ou des sentiments passionnés (210).

Et la thèse même, soutenue par Mme de Staël : l'opposition des littératures du Nord et du Midi ? Tout ce que l'on trouve à cet égard est cette mention laconique : « Toute la fin du XI[e] chapitre. » Dans ce chapitre, intitulé *De la littérature du Nord,* Mme de Staël, après avoir parlé d'Ossian et des bardes, disait entre autres, à propos de la suprématie de la poésie mélancolique :

(206) « En parcourant les révolutions du monde et la succession des siècles, il est une idée première dont je ne détourne jamais mon attention; c'est la perfectibilité de l'espèce humaine » (*ibid. Discours préliminaire,* tome I, p. 77). Une note prévient à cet endroit : « ... j'ai cru nécessaire d'expliquer positivement, dans la préface de la seconde édition de cet ouvrage, ce que j'entends par la perfectibilité de l'espèce humaine et de l'esprit humain. »

(207) « ... faire entrer dans la littérature la notion du progrès, et, pour cela, opposant à l'antiquité des modèles nouveaux, donner une forme arrêtée aux aspirations confuses qui travaillaient les esprits depuis un siècle, voilà qui était vraiment fécond » (J. Texte *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire,* p. 439. Cf. Daniel Glass Larg, *Mme de Staël. La vie dans l'œuvre,* 1924, p. 222 et suiv.).

(208) *De la littérature,* première partie, chap. VII, tome I, p. 205-206, 208.

(209) *Ibid.,* chap. X, tome I, p. 283-284.

(210) *Ibid.,* chap. XII, tome I, p. 315.

Le talent du poète dramatique s'augmente lorsqu'il vit au milieu d'une nation qui ne se prête pas trop facilement à la crédulité. Il faut alors qu'il cherche dans le cœur humain les sources de l'émotion, qu'il fasse sortir d'une expression éloquente, d'un sentiment de l'âme, d'un remords solitaire, les fantômes effrayants qui doivent frapper l'imagination. Le merveilleux étonne; mais de quelque manière qu'on le combine, il n'égalera jamais l'impression d'un événement naturel, lorsque cet événement rassemble tout ce qui peut remuer les affections de l'âme; et les Euménides poursuivant Oreste sont moins terribles que le sommeil de lady Macbeth (211).

En dépit de son incompréhension des idées essentielles de Mme de Staël, Beyle lui doit sans doute d'avoir mieux senti le génie de Shakespeare. Il copie, en effet, les lignes que voici :

Lorsqu'on se pénètre uniquement des modèles de l'art dramatique dans l'antiquité; lorsqu'on imite l'imitation, on a moins d'originalité; on n'a pas ce génie qui peint d'après nature, ce génie immédiat, si je puis m'exprimer ainsi, qui caractérise particulièrement Shakespear (212).

Et il commente : « Chercher à se donner le génie le plus immédiat possible. » Non qu'il en induise dès lors la supériorité absolue du dramaturge anglais sur les poètes tragiques français. Il ne dresse pas encore ouvertement Shakespeare contre Racine, mais il n'en est pas loin. A cette phrase de Mme de Staël :

Une nation devenue libre, dont les passions ont été fortement agitées par les horreurs des guerres civiles, est beaucoup plus susceptible de l'émotion excitée par Shakespear, que celle causée par Racine (213),

font pendant ces lignes significatives :

... Ce n'est plus au Français de Louis XIV que nous voulons plaire, mais à celui de 1803 (...). Le Français a acquis une tête plus forte, il s'est rapproché du caractère républicain, la preuve, c'est qu'il sent plus profondément les caractères forts du théâtre, beaucoup moins tout ce qui tient à la galanterie... (214).

(211) *Ibid.*, chap. XI, tome I, p. 309.
(212) *Ibid.*, chap. XIII, tome I, p. 322.
(213) Première partie, chap. XIII, tome I, p. 322. Cf. la note du chap. V de la deuxième partie : « Le public français accueille difficilement au théâtre les essais dans un genre nouveau; admirateur, avec raison, des chefs-d'œuvre qu'il possède, il pense qu'on veut faire rétrograder l'art, quand on s'écarte de la route que Racine a tracée. Je ne crois pas impossible cependant de réussir dans une route nouvelle, en sachant ménager avec talent quelques effets non encore risqués sur la scène, mais pour que cette entreprise ait du succès, il faut qu'elle soit dirigée par le goût le plus sévère... » (tome II, p. 182-183).
(214) *Pensées*, I, 150-151.

La lecture de Mme de Staël n'a pas été sans laisser des germes féconds. Mais Beyle, qui avait abordé *De la Littérature* et *Delphine* (215) fort prévenu — en grande partie par la faute de Petitot (216) — n'arrive pas à sympathiser avec l'auteur. « Tous les cinquante ans, écrit-il au mois de mai suivant, coup d'œil sur l'état de la réputation des grands hommes. Les vicissitudes des réputations, les causes qui les produisent, et les moyens mis en usage comparés avec l'esprit du gouvernement (...) auraient fourni un beau chapitre à Montesquieu. » Là-dessus, il s'exclame dédaigneusement : « Le sujet de *la Littérature* n'est pas traité à fond par cette dame » (217). Il n'aura donc pas tort de faire, en 1806, amende honorable.

***

L'estime de Beyle pour Shakespeare est déjà grande; elle ne fera que croître. Peu de temps après son arrivée à Paris, il se met à l'étude de l'anglais. Vers la fin de 1802, il « explique » *Hamlet* (218), et met à son tour un *Hamlet* sur le métier. Vers la même époque, il a dû lire, aussi dans le texte, *Othello* (219). Les allusions à cette tragédie se multiplient sous sa plume. Non seulement il se propose de faire

(215) Les notes de lecture de *Delphine* sont datées du 22 germinal XI : 12 avril 1803. Nous les avons publiées dans l'article cité *Stendhal et Mme de Staël. Notes de lecture* (1803).

Cf. à propos de *Delphine*, la lettre à Edouard Mounier du 5 germinal XI : 26 mars 1803 : « ... je crois qu'on pourrait tirer de ce roman beaucoup de pensées ingénieuses et même profondes sur la société de Paris » (*Corr.*, I, 118).

(216) Lorsque Beyle, au mois d'octobre de la même année, mettra au net ses extraits de *la Littérature*, il écrira, à la suite de la phrase de Mme de Staël : « Horace ne rougissait point de publier lui-même dans ses vers qu'il avait fui le jour d'une bataille » (première partie, chap. VII) : « Cette note est d'Alfieri. » Il se souvient du passage du livre *Del Principe e delle lettere* où Alfieri avait fait allusion à Horace en ces termes : « ... *il terso favellare di colui che lasciò alla più remota posterità scritto di se stesso : « relicta non bene parmula »; cioè di quel legionario romano che scherza su l'aver egli abbandonato il proprio scudo in battaglia* » (liv. II, chap. II, éd. cit. [1802], VI, 41). Remarquer que le nom d'Horace suivi de la référence : liv. II, ode VII, était donné par Alfieri lui-même au bas de la page en question.

(217) *Pensées*, I, 170-171. C'est le 21 floréal XI (11 mars 1803) que Stendhal a lu l'*Esprit des lois*.

(218) *Journal*, I, 68.

(219) Dont il cite en anglais quelques vers de l'acte III, scène III (*Compléments et fragments inédits*, p. 80).

un jour — dans dix ans — un *Othello* à lui (220), mais il entend encore introduire dans sa *Pharsale* les rôles d'Iago et d'Othello (221). Les noms d'Othello, d'Iago et de Desdémone figurent au nombre des modèles des *Deux Hommes* (222). « Etudier les scènes d'Iago et d'Othello » est le conseil qu'il se donne en travaillant au plan de sa pièce (223). Et ailleurs : « Imiter d'*Othello* l'art profond avec lequel Iago rend Othello jaloux » (224).

Ducis a contribué en raison même de la médiocrité de ses adaptations, à le rapprocher davantage du poète anglais. Le 12 avril 1803, Beyle voit jouer l'*Hamlet* de Ducis; la pièce lui semble « détestable et aussi mal écrite que possible » (225) — pour une fois il partage l'avis de Geoffroy qui lui non plus ne couvrait pas Ducis de fleurs, bien qu'il ne goutât nullement l'original (226) — et, par réaction, il se remet à la lecture de Shakespeare (227). Dès le lendemain, il lit *Macbeth* et, peut-être,

(220) « Le caractère d'Iago, neuf, donne une intrigue sans invraisemblance », remarque-t-il à cette occasion. Sur la liste de ses projets dramatiques, datée du 9 prairial XI (29 mai 1803), figure encore *Othello ou le jaloux* (*Journal*, I, 70).

Dans le carton coté R. 302 des manuscrits de Grenoble est conservé un feuillet, très probablement de la même époque, où Beyle a relevé par acte et par scène les personnages de l'*Othello* de Shakespare. Il a noté à la fin : « Il y a 46 scènes. Othello est dans I, 4; II, 3; III, 6; IV, 5; V, 3, c'est-à-dire 21 scènes. Douze personnages qu'on peut réduire à Othello, Iago, Desdemona, Brabantio, Cassio, Emilia, Six » (inédit).

(221) *Mél. de litt.*, I, 341. *Compléments et fragments inédits*, p. 63.

(222) *Compléments et fragments inédits*, p. 145.

(223) *Théâtre*, II, 156, 30 ventôse XI : 21 mars 1803.

(224) *Ibid.*, II, 176. Cf. *Pensées*, I, 169 : « Les deux caractères d'Othello et d'Iago vont à côté de Phèdre et de Rodogune. »

(225) *Pensées*, I, 88. La première représentation de la reprise de l'*Hamlet* de Ducis, avait eu lieu le 5 avril précédent.

(226) Geoffroy a consacré trois feuilletons à l'*Hamlet* de Ducis (*Journal des Débats* des 17, 19 et 21 germinal X : 7, 9 et 11 avril 1803). Dans le dernier, il a écrit, en guise de conclusion : « Ducis a voulu mettre un peu de raison et de bienséance dans une tragédie faite pour les Français; mais son imagination ne lui fournissait rien pour remplacer les farces de Shakespeare; il est resté vide, monotone, sans action, gonflé de verbiage et de galimatias. »

On peut voir une analyse de l'*Hamlet* de Ducis dans A. Lacroix, *Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours*, 1856, p. 169 et suiv.

(227) Geoffroy, qui, on vient de le constater, traitait de « farces » les tragédies de Shakespeare, s'élevait avec sa virulence coutumière contre les « atrocités de la scène britannique ». Il finissait pourtant par admettre que « l'*Hamlet* de Shakespeare occupe toujours et attache quelquefois » (feuilleton du 21 germinal).

Jules César (228). A la fin du même mois, il « explique » *Henri VIII* (229), et parcourt probablement *Richard III* (230) et *Timon d'Athènes* (231). Le naturel du poète anglais le charme. Ce qu'il écrit alors est à retenir : « Je songe que les drames qui parurent vers 1770 plaisaient parce qu'ils imitaient le naturel de Shakespeare, naturel qui ne me semble pas exister à un tel point chez Corneille et Racine (232). »

L'admiration croissante pour Shakespeare, s'ajoutant à l'apport d'Alfieri, de Clément et de Mme de Staël, fait que dès 1803 les ponts avec la tragédie classique française sont coupés. Stendhal cherche, en tâtonnant, une esthétique nouvelle. Ces pensées en font foi : « Des choses et non des mots. Première règle de tout auteur dramatique » (233). — « Si je pouvais aller dans un pays où l'on fît vraiment des tragédies, j'en retirerais une instruction immense... » (234).

(228) *Pensées*, I, 89, 23 germinal XI : 13 avril 1803. Cf. deux allusions à *Macbeth* (*ibid.*, I, 94, 152). Beyle, depuis longtemps déjà, désirait lire *Jules César*. Cf. dans le cahier de la *Pharsale :* « Voir le *César* de Shakespeare » (*Mélanges de littérature*, I, 340). Et sur l'un des plans des *Deux Hommes :* « Murmure contre la vertu (Brutus, J[ules] C[ésar] de Shakes[peare]) » (*Théâtre*, II, 130). Mais a-t-il vraiment lu la tragédie anglaise ?

On peut se demander s'il n'a pas eu présent à l'esprit ce passage de l'*Emile :* « ... Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustée. *La conscience s'élève et murmure contre son auteur;* elle lui crie en gémissant : Tu m'as trompée !

« Je t'ai trompé, téméraire ! et qui te l'a dit ? Ton âme est-elle anéantie ? As-tu cessé d'exister ? O Brutus ! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : « *La vertu n'est rien* » quand tu vas jouir du prix de la tienne ? ... » (liv. IV. C'est nous qui soulignons).

A moins que Stendhal ne se soit souvenu de la page de *la Littérature* où Mme de Staël disait : « Sur les champs de Philippe (*sic*) Brutus s'écria : Oh ! vertu, ne serais-tu qu'un fantôme ? » (première partie, chap. XX, tome II, p. 72).

(229) *Pensées*, I, 121.

(230) *Ibid.*, I, 152.

(231) *Ibid.*, 104-105, où *le Dissipateur* de Destouches est jugé « une imitation aussi gauche que possible du *Timon* de Shakespeare » (dans le ms. R. 5896, tome 7, fol. 6 r°, cette note est datée du 7 floréal XI : 27 avril 1803).

(232) *Pensées*, I, 114, 26 germinal XI (16 avril 1803).

(233) *Ibid.*, I, 59.

(234) *Ibid.*, I, 100.

III

L'art de la comédie

Profond respect pour Molière. Les *Mémoires* de Palissot. — L'*Art de la comédie* par Cailhava, mine féconde de préceptes et d'exemples. Stendhal y découvre la définition du rire par Hobbes.

Se destinant à écrire des comédies, Henri Beyle devait, bien entendu, se mettre à l'école de Molière. A l'inverse de ce qui se produit pour Racine, Molière et la « vraie comédie » ne font qu'un à ses yeux (235). En cela, il pense comme ses contemporains. Aussi entend-il régler sur *le Tartufe* la marche de sa propre pièce *les Deux Hommes :* « Tirons précepte de cette pièce sublime », trace-t-il sur un de ses plans (236). Non que son admiration soit sans faille. Il lui arrive de formuler des critiques. Le 1er mars 1803, le premier acte du *Tartufe* lui suggère cette réflexion :

Les personnages peignent leur caractère par des actions qui ne sont pas importantes. Le comble de l'art est de peindre les caractères, en faisant faire aux personnages des actions importantes, comme Homère au commencement de *l'Iliade,* Corneille dans *Pompée* (237).

Le 23 du même mois, il remarque : « L'exposition à Cléante n'est pas motivée : il fallait le faire revenir d'un voyage » (238). Mais, à quelque temps de là, il ajoute ces mots significatifs : « C'est une légère inattention réparable en quatre vers et il y a des taches au soleil » (239). Il s'agit, somme toute, de

(235) *Pensées,* I, 87. Cf. I, 109, à propos d'*Amphitryon* : « Trois actes sans autre intérêt que celui de curiosité sont un miracle possible au seul Molière. »

(236) *Théâtre,* II, 203.

(237) *Compléments et fragments inédits,* p. 72.

(238) *Ibid.*

(239) *Pensées,* I, 110. C'est le 5 prairial XI (22 mai 1803) qu'on a donné au Théâtre Français *le Tartufe* à la place du *Séducteur amoureux* de Longchamps, que le Premier Consul venait d'interdire.

critiques de surface. Nous avons là une réaction typiquement stendhalienne : le disciple désire faire mieux que son maître : « Ne pourrait-on pas rendre la comédie plus intéressante que le divin Molière (240) ? »

Mais ce n'est pas seulement de Molière que Stendhal tire précepte pour s'initier à l'art de la comédie. A l'occasion, il fait aussi son profit d'une idée trouvée dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* par Palissot (241) : la distinction entre la comédie et le drame, *le Joueur* de Regnard et *Beverley* de Saurin (242). Autant Palissot louait la première, autant il blâmait la seconde.

On trouve chez lui [Regnard] cette force comique si précieuse, et dont les exemples deviennent plus rares de jour en jour sur notre scène. L'enjouement, la plaisanterie, la gaîté dominent principalement dans ses ouvrages; mais dans la comédie du *Joueur*, il s'est élevé au-dessus de lui-même...

Le drame de *Beverley* ne nous présente qu'un furieux, qui doit avoir peu de modèles, même en Angleterre, et que son caractère forcené conduirait infailliblement à Tyburn; la comédie de Regnard est au contraire la vraie peinture du joueur tel que nos mœurs pouvaient en admettre la représentation. On voit dans le lointain et, pour ainsi dire, dans la perspective théâtrale, qu'ayant commencé par être dupe, il pourrait finir par être fripon. C'est là que le poète doit l'abandonner... (243).

(240) *Pensées,* I, 24.

(241) Les *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature depuis François Ier jusqu'à nos jours* avaient paru en 1771. Palissot venait d'en donner une nouvelle édition considérablement augmentée, à Paris, de l'imprimerie de Crapelet, an XI (1803) (2 vol. in-8°). C'est cette nouvelle édition que Beyle a feuilletée et à laquelle nous renvoyons.

(242) « Lire avec attention l'article Regnard de Palissot sur *le Joueur* et *Beverley* » (*Théâtre,* II, 166, 29 ventôse XI : 20 mars 1803).

(243) *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature,* éd. de 1803, 302-303. Soulignons au passage que la partie la plus appréciée par les contemporains était précisément celle qui traitait de la comédie. La *Décade Philosophique* a consacré, en 1803, trois articles aux *Mémoires* de Palissot. Ils sont signés G. (Ginguené). Nous lisons dans le deuxième :

« La partie de ces *Mémoires* qu'on s'attend à voir le mieux traitée est celle qui regarde la comédie, et l'on n'est point trompé dans cette attente, toutes les fois qu'il ne s'agit pas d'auteurs contemporains. On trouve d'excellents principes sur cet art, et des applications très justes de ces principes dans les articles Molière, Regnard, Dufresnoy, Marivaux, etc. surtout dans le premier » (N° 21, 30 germinal XI : 20 avril 1803, p. 170).

Collé en avait jugé de même : « ... tout ce qui regarde la comédie y est traité d'une façon supérieure et avec une grande justesse. L'article de Molière et celui de la Chaussée sont excellents : ils ramènent au goût de la bonne et de la véritable comédie » (*Journal historique,* Paris, 1805, III, 534).

Le moyen d'être comique en évitant l'odieux, voilà le problème qui commence à préoccuper Stendhal (244).

La théorie de l'art comique, Henri Beyle va surtout la chercher dans l'*Art de la comédie* par Cailhava (245). Nul écho de la première lecture faite en 1799-1800 ne nous est parvenu; mais on peut croire que l'ouvrage ne lui a pas semblé sans intérêt, puisqu'il y a de nouveau recours à lui à l'époque où il songe sérieusement à écrire des comédies (246). Cailhava ne s'était-il pas proposé de fixer les règles de l'art de la comédie, le seul genre qui, à son avis, n'en possédât point, afin d'être utile aux jeunes poètes comiques ?

> Tout paraît aisé dans l'art de la comédie pour quelqu'un qui n'en a pas la moindre connaissance; il n'est point de jeune auteur qui ne pense pouvoir faire une comédie toutes les semaines; mais, à mesure qu'il fait un pas dans la carrière, les difficultés croissent autour de lui, et font autant de barrières qui l'empêchent de voler à ce terme brillant qu'il croyait toucher, et qu'il ne voit plus que dans le lointain... (247).

Stendhal, qui, par sa propre expérience, commence à s'apercevoir de la réalité de ces difficultés, fait tout naturellement

(244) Bien que l'année d'après Beyle en annonce l'envoi à Pauline (*Table*, I, complément d'une lettre de mai 1803), il ne semble pas avoir gardé une bonne impression des *Mémoires* de Palissot. Ce dernier sera rangé sans plus aux côtés de La Harpe, et ses jugements traités d' « inepties » (*Journal*, I, 160, 18 messidor XII : 7 juillet 1804).

(245) Le titre complet de l'ouvrage est : *De l'Art de la comédie ou détail raisonné des diverses parties de la comédie, et de ses différents genres; suivi d'un traité de l'imitation où l'on compare à leurs originaux les imitations de Molière et celles des modernes. Le tout appuyé d'exemples tirés des meilleurs comiques de toutes les nations, terminé par l'exposition des causes de la décadence du théâtre, et des moyens de le faire refleurir*. A Paris, chez Fr. Amb. Didot aîné, 1772, 4 vol. in-8°.

(246) Au début du XIXe siècle, l'*Art de la comédie* était un ouvrage généralement estimé. Palissot écrit, à l'article Cailhava, dans la nouvelle édition (1803) de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* : « On lui a su gré d'un ouvrage utile, quoique pénible à lire, dans lequel il avait tâché de rappeler de bons principes sur l'art de la comédie... » (I, 125). Pour la *Décade Philosophique*, c'était le « meilleur ouvrage que nous ayons sur l'art de la comédie » (n° 20, 20 germinal XI : 10 avril 1803, p. 170, art. signé G. [Ginguené]). A quelques années de là, J.-M. Chénier le jugera « estimable » (*Tableau historique*... 2e éd., 1817, p. 108). Et nous avons déjà cité l'opinion également flatteuse de Dubois-Fontanelle.

M. Bardèche a eu bien tort d'écrire : « Il achète pour l'abandonner aussitôt le médiocre *Art de la comédie*, de Cailhava, dont le titre l'avait séduit, mais dans lequel il ne trouva qu'un décevant recueil d'analyses » (*Stendhal romancier*, p. 36).

(247) *Art de la comédie*, préface, I, 3.

confiance à Cailhava, lorsqu'en travaillant aux *Deux Hommes* il s'avise tout à coup qu'il avait bel et bien négligé le ressort essentiel de la comédie : le rire. Comme il lui faut « absolument rechercher les causes du rire » (248), son premier mouvement est de consulter Cailhava. La recherche n'est pas longue. Le chapitre intitulé *Du comique, du plaisir, des causes du rire* va satisfaire en tous points son attente.

Il faut faire une grande différence, prescrivait Cailhava, entre le comique et le plaisant. Un trait comique prend sa source dans la chose même, naît de la situation des personnages, et tient d'elle seule l'avantage de faire rire; un trait plaisant est au contraire une saillie qui ne fait rien à l'action, qui ne tient rien de la situation des personnages, qui fait rire à la vérité, mais aux premières représentations seulement (249).

Après avoir analysé comparativement le comique de Molière et de Regnard, Cailhava poursuivait :

Un auteur, en faisant son plan, doit le dresser de façon que ses situations, comiques par elles-mêmes, le dispensent de suer sang et eau pour rendre son dialogue plaisant, et d'avoir recours aux saillies, aux gentillesses, aux épigrammes, aux jeux de mots. Je ne dis point qu'on ne puisse y mettre des traits fins et malins; mais il faut que tout le comique qui résulte de leur finesse et de leur malignité soit dû au comique de la situation, et que, séparé d'elle, il n'ait plus le même prix (250).

C'était un précepte dont Henri Beyle ne pouvait manquer d'apprécier l'à-propos et la justesse. Mais Cailhava disait encore : « Je ne ferai pas voir, comme *le Spectateur Anglais*, que notre amour-propre seul nous fait rire des autres; je parlerai tout bonnement des causes principales du rire au théâtre. » Et, en note, à la suite de la référencè au *Spectateur*, tome I, discours XXXV, et du mot de Martial : « Ride si sapis », il citait la définition du rire par Hobbes, en l'introduisant comme suit :

M. Hobbes, dans son *Discours sur la nature humaine*, qui est, si je ne me trompe, le meilleur de tous ses ouvrages, après avoir fait quelques observations fort curieuses à l'égard du rire, le décrit en ces termes : « La passion, dit-il, qui excite à rire, n'est autre chose « qu'une vaine gloire fondée sur la conception subite de quelque « excellence qui se trouve en nous par opposition à l'infirmité des « autres, ou à celle que nous avons eue autrefois : car on rit de ses « folies passées, lorsqu'elles viennent tout d'un coup à l'esprit, à « moins qu'il n'y ait du déshonneur attaché » (251).

(248) *Pensées*, I, 117.
(249) *Art de la comédie*, liv. I, chap. XXVIII, tome I, p. 462.
(250) *Ibid.*, I, 465.
(251) *Ibid.*, I, 467.

La définition de Hobbes est pour Stendhal comme un trait de lumière. Il se hâte de la copier (252), et d'en faire part à Pauline.

Un homme vain, lui explique-t-il savamment, cherche à découvrir à chaque instant quelque nouvel avantage en lui; dès qu'il en découvre un, vous en avez une marque évidente, il rit. Le rire n'est que cela : la vue soudaine d'un avantage que nous ne nous connaissions pas ou que nous avions perdu de vue (253).

C'est donc bien à *l'Art de la comédie* que Beyle est redevable de la découverte de Hobbes. Il ne se trompera qu'à demi lorsqu'il écrira en 1812 : « Voilà la lumière qui, sortie d'un petit in-12 de la Bibliothèque Nationale, m'éclaira soudain vers l'an 1803 » (254). S'il n'a lu *De la nature humaine* qu'en 1804, il a connu la définition du rire dès l'année précédente grâce à Cailhava. Il l'admettra d'ailleurs dans la *Vie de Henry Brulard,* bien qu'il ait bizarrement oublié à ce moment-là jusqu'au nom de Hobbes : « Je n'ai jamais trouvé qu'une idée dans ce diable de livre [*l'Art de la comédie*], et encore elle n'était pas de Cailhava, mais de Bacon (*sic*). Mais n'est-ce rien qu'une idée dans un livre ? Il s'agit de la définition du rire » (255). Mais, comme en 1803 le nom de Cailhava n'est pas une seule fois prononcé, il est arrivé que cette source ait passé inaperçue (256).

Veut-on d'autres preuves de l'apport de Cailhava ? Pour celui-ci, Molière a été un grand poète comique parce qu'il a « étudié dans le monde et dans le cœur humain les causes du rire ». Pénétré de cette vérité, Beyle transcrit dans son cahier (257) le principal argument invoqué par son auteur :

Premièrement, Molière a eu l'art d'avilir les personnages aux dépens desquels il veut nous faire rire. Sans cette précaution, les coups de bâton qu'on donne à Géronte dans *les Fourberies de Scapin,* acte III, scène II, exciteraient notre indignation, et non le ris (258).

(252) *Pensées,* I, 117. Cf. I, 93. Aucune de ces deux notes n'est datée. Il est cependant vraisemblable qu'elles sont de la fin du mois d'avril 1803. A ce moment-là, la composition des *Deux Hommes* subit un temps d'arrêt; interruption imputable à la découverte que fait son auteur qu'il n'y avait pas de comique dans la pièce.

(253) *Corr.,* I, 123-124. La lettre ne porte que le millésime 1803. Elle a dû être écrite à la fin du mois d'avril, si la supposition que nous venons d'avancer est exacte.

(254) *Molière,* p. 328-329.

(255) *Vie de Henry Brulard,* I, 411-412.

(256) Dans son article sur *Stendhal et Lancelin,* qui est de 1942, M. Alciatore croit encore que c'est bien dans *le Spectateur Anglais* que Beyle a découvert la définition de Hobbes.

(257) *Pensées,* I, 117.

(258) *Art de la comédie,* liv. I, chap. XXVIII, tome I, p. 468.

La page où Cailhava rapportait l'opinion de Voltaire sur le rire retient également son attention :

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices dont on est charmé de voir la peinture, et qui ne causent qu'un plaisir sérieux. *Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation.* Il est vrai qu'on rit au *Tartufe,* mais ce n'est pas de son hypocrisie : c'est de la méprise du bonhomme qui le croit un saint; et l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions (259).

Le principe : « Les surprises font le plus grand effet au théâtre », n'appartient point à Beyle, mais à Cailhava, qui avait écrit : « Songeons que les surprises font le plus grand effet sur le théâtre » (260).

Lorsque Stendhal songe, en 1804, à écrire une pièce intitulée *Le Politique,* il se souviendra d'une comédie danoise dont Cailhava avait donné l'extrait (261); et si, à quelque temps de là, il donne le titre de « Plan de la *Maison à deux portes* ou du *Libertin amoureux,* comédie espagnole » à quelques pages de son propre journal, c'est sans doute par réminiscence de *la Maison à deux portes* de Calderon, dont *l'Art de la comédie* lui avait naguère appris l'existence (262).

(259) *Art de la comédie,* liv. I, chap. XXIX, tome I, p. 474. C'est nous qui soulignons. En 1812, Beyle mentionnera encore le passage de Voltaire sur les méprises qui l'avait frappé en 1803 (*Molière,* p. XI). Remarquer qu'il donnera la référence précise au volume et à la page de l'*Art de la comédie,* I, 474.

(260) *Art de la comédie,* liv. I, chap. XXX, tome I, p. 501.

(261) *Pensées,* I, 315, 20 floréal XI : 10 mai 1805. Cf. plus loin. C'est dans le tome II, p. 316-320, liv. II, chap. XIX, que Cailhava donnait un long extrait de la pièce danoise *le Potier d'étain politique ou l'Homme d'état imaginaire* par Louis Halberg.

(262) *Théâtre,* III, 299 et suiv., ventôse XIII : février-mars 1805. Cf. *Art de la comédie,* I, 99, 431; II, 124. D'ailleurs Cailhava était lui-même auteur d'une comédie intitulée *La Maison à deux portes,* représentée pour la première fois le 8 janvier 1803 au théâtre Louvois. Comme le *Journal de Paris* avait écrit qu'elle était une « traduction ou, si l'on veut, une imitation de la pièce la plus intriguée du théâtre espagnol » (20 nivôse XI : 10 janvier 1803), Cailhava avait adressé au journal une lettre de protestation : ce n'était pas de Calderon qu'il s'était inspiré, mais de Plaute (*Journal de Paris,* 25 nivôse : 15 janvier).

IV

Lectures

Littératures anciennes. Velléités d'étudier le grec. Le *Théâtre des Grecs* par le père Brumoy. Traduction de Virgile. — Littérature française : Montaigne, La Bruyère, La Rochefoucauld, Fénelon, Buffon, Montesquieu. Persistance de l'admiration pour J.-J. Rousseau et de l'antipathie pour Voltaire. Eloignement pour La Harpe. — Littérature italienne. Chateaubriand engage Stendhal à lire Dante dans la traduction de Rivarol et à relire *la Gerusalemme liberata*. — Littérature anglaise : Goldsmith, Fielding, Milton.

Malgré le mépris affiché pour les savants en *us* ou en *x* (263), Stendhal est toujours plein de respect pour la culture classique. Des dix auteurs sur lesquels il veut former son goût, cinq appartiennent à l'antiquité : Sophocle, Euripide, Homère, Virgile, Sénèque (264). « Connaître parfaitement les poètes anciens, se propose-t-il, surtout Homère, Sophocle et Euripide » (265). Et c'est le plus sérieusement du monde qu'il se met à l'étude du grec (266); mais il ne réussit pas à aller plus loin que la première déclinaison (267) !

Force lui est donc de se rabattre sur des traductions. Au mois de mai 1803, il parcourt Aristote, Homère et Pindare. A l'en croire, Aristote lui a paru intéressant; il y aurait

(263) *Pensées*, I, 12.

(264) *Ibid.*, I, 114, 26 germinal XI : 16 avril 1803. Cf. *Corr.*, I, 129.

(265) *Ibid.*, I, 126, cahier du 13 floréal XI : 3 mai 1803.

(266) *Ibid.*, I, 79, 19 ventôse XI : 10 mars 1803.

(267) Dans les manuscrits de Grenoble subsistent les traces de l'étude du grec. Sur deux feuillets du carton R. 303, et portant respectivement la date des 1er et 2 germinal XI (22 et 23 mars 1803), Beyle a copié l'alphabet et la déclinaison de l'article. Un troisième feuillet, non daté, renferme le tableau de la première déclinaison (ms. R. 5896, tome 18, fol. 123 r°).

L'année suivante, il ne craindra pas d'affirmer que « sans les pédants » il saurait le grec (*Corr.*, I, 217, lettre à Pauline du 17 messidor XII : 6 juillet 1804).

retrouvé plusieurs de ses propres principes — il ne dit pas lesquels (268). Pindare est jugé « sublime » (269); cependant il ne l'ouvrira jamais plus. Quant à Homère, il copie le fragment du début de *l'Iliade,* dans la traduction de Lebrun (270).

Pour les poètes tragiques, il s'est adressé au *Théâtre des Grecs* par Brumoy (271). Mais il serait aventuré de prétendre qu'il a beaucoup pratiqué Eschyle, Sophocle, Euripide. Sa curiosité a été attirée par la longue préface où le traducteur dissertait sur la tragédie en général.

En parlant de la difficulté de traduire les poètes grecs, Brumoy disait :

> Il faut plus d'âme et de génie pour tourner ces sortes d'ouvrages, que pour manier des œuvres philosophiques. *Le feu soutient jusqu'aux défauts, et la langueur fait expirer les grâces mêmes.* J'aimerais mieux faire passer dans le style, fût-il négligé, tout l'enthousiasme des poètes grecs, que de leur donner un air froid à force d'être concerté... (272).

Stendhal transcrit la phrase sur l'importance de l'énergie (273).

A la page suivante, Brumoy soutenait qu'il n'est pas possible de donner une traduction intégrale des tragédies grecques, en particulier des chœurs.

(268) *Pensées,* I, 124, 13 floréal XI : 3 mai 1804. Beyle parcourt Aristote dans *Les Quatre Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau,* par l'abbé Batteux (Paris, 1771, 2 vol. in-8°).

(269) *Pensées,* I, 97, 2 prairial XI : 22 mai 1803. Les *Odes pythiques de Pindare,* avec des remarques par M. Chabanon, que Stendhal feuillette, avaient paru en 1772. Il avait demandé à son ancien professeur Dubois-Fontanelle des renseignements sur les traductions de Pindare (*Corr.* II, 70, lettre à Pauline du 18 brumaire XIV : 9 novembre 1805).

(270) Ms. R. 5896, tome 8, fol. 113-133, cahier daté du 21 floréal XI : 11 mai 1803. Le fragment traduit par Lebrun a été recueilli dans l'édition de ses *Œuvres,* mises en ordre et publiées par Ginguené (Paris, 1811, 4 vol. in-8°, tome II, p. 355 et suiv.).

(271) C'est peut-être Chateaubriand qui a attiré son attention sur cette traduction. Voir *Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. II, chap. VIII.

Stendhal a pu consulter soit la première édition du *Théâtre des Grecs,* parue en 1730 (3 vol. in-4° et réimprimée en 1749, 6 vol. in-12), soit la nouvelle édition augmentée donnée par Brotier en 1785 (Paris, Cussac, 13 vol. in-8°). C'est dans cette dernière édition qu'il lira Aristophane en 1804. Nous renvoyons à l'édition de 1830.

(272) *Théâtre des Grecs. Discours sur le théâtre des Grecs,* paragraphe IV, tome I, p. XIX. C'est nous qui soulignons. Sur les idées de Brumoy, voir W. Folkierski, *Entre le classicisme et le romantisme,* 1925, p. 255-263.

(273) *Pensées,* I, 23, cahier daté du 16 frimaire XI : 7 décembre 1802. « Langue » au lieu de « langueur » est un lapsus de Stendhal (ms. R. 302).

L'urbanité française, ajoutait-il, ne peut rendre leur atticisme. C'est comme si l'on voulait tourner nos chansonnettes en grec. *Un tour en toute langue vaut souvent une pensée, et en est véritablement une* (274).

Beyle relève également cette idée (275). Elle le fait réfléchir sur le style.

Je ne sais pas grand-chose en harmonie, songe-t-il, mais il me semble que cette qualité du style a bien fait dire de bêtises.
La musique du style ne doit-elle pas toujours être d'accord avec ce qu'on dit (276) ?

A plus d'un mois de là, les paroles de Brumoy, restées ancrées dans sa mémoire, lui suggèrent des « idées lumineuses », savoir qu'en plus du « langage des mots » existe aussi le « langage de l'harmonie » et que, pour bien écrire, il faut connaître l'un autant que l'autre (277). Par la suite, le rythme restera au premier plan de ses préoccupations sur le style.

Un peu plus loin, Brumoy analysait successivement les différentes parties de la tragédie.

Il est des faits, écrivait-il au sujet de l'exposition, qui ont précédé l'action et qui ne sauraient être ignorés du spectateur sans qu'elle en souffre. Ils sont du ressort de l'exposition. Il en est aussi qui appartiennent au corps de l'action même, et qu'il est nécessaire de préparer. C'est l'exposition qui les indique. C'est elle qui découvre habilement au spectateur le lieu où se passe la scène, le temps où elle commence, les acteurs qui jouent et qui doivent jouer; *choses dont il serait instruit si l'action se passait véritablement sous ses yeux;* mais qu'il ne saurait savoir si, dans la représentation, on n'a soin de les lui dire, sans qu'il paraisse qu'on les lui dise de la part du poète. Le poète ne parle point, il doit être oublié : autrement il ferait un poème épique. Les acteurs seuls ont droit de parler et d'agir... (278).

Beyle fait sien l'essentiel de ce passage, sans mentionner sa source :

L'exposition est la seule partie du drame où il faille forcer les caractères, *si le drame se passait réellement devant nous, nous serions instruits* de sa qualité et du nom des personnages, ainsi que de ce qui leur est arrivé, mais il n'en est pas ainsi, quand nous entrons au spectacle. Le poète doit donc employer tout son art pour masquer cette nécessité... (279).

(274) *Discours sur le théâtre des Grecs,* paragraphe IV, tome I, p. xx. C'est nous qui soulignons.
(275) *Pensées, loc. cit.*
(276) *Ibid.*, I, 34.
(277) *Ibid.*, I, 66-67, cahier daté du 19 nivôse XI : 9 janvier 1803.
(278) *Discours sur le théâtre des Grecs,* paragraphe V, tome I, p. LXII-LXIII. C'est nous qui soulignons.
(279) *Pensées,* I, 21. C'est nous qui soulignons.

Brumoy traitait ensuite des confidents :

Ils sont d'un grand usage pour aider à l'exposition du sujet, et pour instruire le spectateur de ce qu'il ne peut voir. Mais ces personnages n'ayant d'ordinaire d'autre part à l'action que d'être les dépositaires des secrets de leurs souverains, il faut convenir qu'ils sont froids... (280).

Fort de l'exemple d'Alfieri, Beyle commente : « Il faut bien prendre garde d'introduire des confidents comme nos poètes... » (281).

Poursuivant son exposé, Brumoy énumérait les différentes sortes de dénouements :

Il y en a de plusieurs sortes, suivant la qualité des actions théâtrales. Car ou *le héros de la pièce déjà malheureux arrive insensiblement au comble du malheur, comme Phèdre* et Hippolyte; ou *il passe de la félicité à l'infortune, comme Œdipe;* ou enfin *du sein du malheur à une fortune heureuse,* comme Nicomède. De plus l'action peut être disposée de manière que de deux sortes de personnages, les uns criminels, et les autres vertueux, ceux-ci et ceux-là renversant la balance, reçoivent à la fin le prix dû à la vertu et au crime, les uns la punition, les autres la récompense (...) Quoi qu'il en soit de la simplicité ou de la composition des actions tragiques; suivant l'idée du Philosophe [Aristote], il est certain que toutes se réduisent aux quatre espèces que j'ai marquées, et par conséquent donnent lieu à *quatre sortes de dénouement* (282).

Stendhal résume ainsi ces lignes :

« Quatre sortes de dénouements tragiques :

« 1° Le héros de la pièce déjà malheureux arrive insensiblement au comble du malheur. Phèdre.

« 2° Il passe de la félicité à l'infortune (283). Œdipe.

« 3° Il passe des malheurs à une fortune heureuse.

« 4° Il arrive que les criminels sont punis, et les justes récompensés. Mérope (Brumoy) » (284).

Et lorsqu'il ajoute : « Isaac, tragédie ou poème », il ne fait que noter un sujet possible d'ouvrage que lui avait suggéré la suite du même paragraphe :

... L'art de rendre les dénouements heureux et naturels a été perfectionné sur l'étude particulière du génie tragique. En effet les maîtres de cet art ont trouvé en l'approfondissant qu'un dénouement ne pouvait être conforme à la raison, s'il ne naissait du fond même

(280) *Discours sur l'origine de la tragédie, loc. cit.*

(281) *Pensées,* I, 22.

(282) *Discours sur l'origine de la tragédie,* paragraphe XIII, tome I, p. LXIX. C'est nous qui soulignons.

(283) C'est le texte donné par le ms. R. 302, qui est d'ailleurs conforme au texte de Brumoy.

(284) *Pensées,* I, 23-24.

du sujet; et c'est ce qui a engagé Horace à condamner les dieux en machine, à moins que le nœud ne fût de nature à ne pouvoir être autrement délié. On voit par exemple qu'une tragédie sur le sacrifice d'Isaac ne peut finir que par la machine, c'est-à-dire par une voix du ciel, n'étant pas permis de rien changer d'essentiel à une histoire connue, surtout à l'Ecriture, et d'ailleurs l'action étant de caractère à mériter une pareille issue (285).

Mais des poètes tragiques grecs eux-mêmes ? Eh bien ! nous soupçonnons notre jeune homme de ne pas avoir daigné leur accorder un regard. Il ne lira *Œdipe* qu'au mois de mai suivant. « La simplicité d'Alfieri et des choses pleines de raison », voilà tout ce que lui inspirera cette tragédie ! Et d'imaginer sur-le-champ qu'il pourrait en tirer un opéra (286) !

Quant à la littérature latine, on n'enregistre pas de nouvelles acquisitions. On a vu que Clément lui avait donné l'envie de lire Juvénal. A-t-il mis à exécution ce projet (287) ? Il cite bien un vers et demi de Juvénal, mais c'est à Lucain qu'il l'attribue (288) ! Virgile est le seul auteur ancien qu'il travaille vraiment (289). Les manuscrits de Grenoble nous ont révélé qu'il a commencé à traduire *les Géorgiques* à la fin de

(285) *Discours sur l'origine de la tragédie*, paragraphe XIII, tome I, p. LXXI.

(286) *Pensées*, I, 269, 22 floréal XI : 12 mai 1803. C'est Brumoy qui l'a documenté sur la traduction italienne d'*Œdipe*. Il disait que cette traduction est « très exacte et très belle ».

(287) Une note que nous donnons dans nos *Compléments et fragments inédits*, p. 65, apprend que Beyle avait l'intention d'acheter la traduction de Juvénal par Dusauls, parue en 1770, et dont la quatrième édition a précisément été publiée en 1803. Cette traduction figure dans le catalogue des livres que Beyle a laissés à Claix, au printemps de 1804 (*Journal*, I, 83).

En 1811, il aura entre les mains la traduction italienne de Juvénal par Cesarotti, *Satire di Giovenale scelte e tradotte in versi italiani e illustrate...* (Paris, Molini, vol. XIX des œuvres de Cesarotti). Mais ce qui retiendra son attention, ce sera surtout la préface du traducteur (*Journal*, V, 54-56).

(288) Voir note 405.

(289) Au nombre des auteurs que Beyle se propose de « traduire » pour se former le style, on trouve non sans surprise, un *Alexis* à côté des noms de Dante, Alfieri, l'Arioste (*Pensées*, I, 159). Peut-être s'agit-il de la deuxième églogue de Virgile, dont il louera l'année suivante la « divine élégance » (*ibid.*, II, 235).

Au début de 1803, il suit au Collège de France les cours de poésie latine de Legouvé. Le sujet en était l'*Enéide*. Cf., le *Journal de Paris* du 1er ventôse XI (20 février 1803) : « M. Legouvé, de l'Institut National, suppléant de M. Delille, commencera le cours de poésie latine, lundi 2 ventôse à midi et demi. Il expliquera l'*Enéide* de Virgile, et continuera les mercredis et vendredis de chaque semaine à la même heure. »

1802 (290), et qu'il a commencé une traduction interlinéaire de l'*Enéide,* suivant la méthode chère à Dumarsais (291). Les deux aphorismes par lesquels cette traduction s'achève : « Grandeur ne périt jamais. Nature ne vieillit pas », témoignent de son admiration pour le poète latin.

***

En dehors de Corneille, Racine et Molière, dont nous avons déjà parlé, quels sont, au seuil de sa carrière littéraire, les auteurs français que Stendhal a pratiqués ? Lesquels a-t-il aimés ? Quels sont ceux qui ont exercé sur son esprit le plus d'influence ? On doit bien reconnaître, qu'à l'exception de J.-J. Rousseau, ses lectures ne sont, dans ce domaine, ni nombreuses ni très poussées.

Montaigne (292), La Bruyère (293) et La Rochefoucauld (294) n'ont laissé que de rares traces dans ses cahiers (295).

(290) Cahier de quatre feuillets, daté de brumaire XI (octobre-novembre 1802), intitulé *Les Géorgiques, traduites mot à mot* et renfermant la traduction interlinéaire des 72 premiers vers du livre premier (ms. R. 5896, tome 18, fol. 103 à 106).

(291) *Les plus beaux morceaux des I, II et III livres de l'Enéide traduits interlinéairement.* Tel est le titre d'un épais cahier de 39 feuillets, conservé à la Bibliothèque de Grenoble (ms. R. 5896, tome 14, fol. 1 à 39). Il contient la traduction de la tempête du livre premier, datée du 8 prairial XI : 28 mai 1803; celle de quelques fragments des livres III et IV, datées des 9-11 prairial : 29-31 mai; et enfin celle du livre II en entier, datée des 2-8 prairial XI : 23-28 mai.

(292) Le mot de François, duc de Bretagne (*Pensées,* I, 37) est tiré des *Essais,* liv. I, chap. XXV. Cf. V. Del Litto, *Scholies stendhaliennes. Ausonia,* janvier-mars 1939.

(293) *Pensées,* I, 7, où Beyle critique l'aphorisme de La Bruyère que le caprice est le contrepoison de la coquetterie (chap. *Des Femmes*).

Lorsque Beyle renvoie, dans un cahier de *La Pharsale,* à La Bruyère à propos de « César, grand homme » (*Mélanges de littérature,* I, 338), il fait vraisemblablement allusion à la fin du chap. *Des Jugements;* mais le César dont parle La Bruyère est l'empereur d'Allemagne, et non Jules César, comme Stendhal semble le croire.

(294) Les deux pensées : « L'amour vit dans les orages » et « En amour on pardonne tout ce qu'il cause « (*Pensées,* I, 7-8), ont certainement été inspirées par les maximes 75 et 330 de La Rochefoucault. Plus loin (I, 82) Beyle cite la maxime 41.

(295) On ne voit donc pas comment Stendhal a pu dire dans la *Vie de Henry Brulard* (I, 457) que La Bruyère fit, en 1803, son « éducation littéraire ».

A cette époque, d'ailleurs, il ne prise que médiocrement les moralistes. Du millier de maximes rassemblées dans les *Mélanges* de Mme Necker, il ne retient que deux traits : *Pensées,* I, 53, « Un

Télémaque l'intéresse (296). Mais contrairement à ce qui se passera par la suite (297), le style de Fénelon ne le satisfait pas entièrement. Il en apprécie la « grande douceur » et le « caractère de noblesse simple et de calme divin »; mais il critique en même temps de nombreuses tournures qui lui paraissent répréhensibles. Décidément, c'est le style de Jean-Jacques qui l'emporte.

De Buffon, il feuillette l'*Histoire naturelle de l'homme*. Le début en est qualifié de « pur galimatias » (298). C'est que Buffon y traitait longuement et gravement de l'âme. Des expressions telles que « la sensation intérieure » et « la bonté du Créateur » ont dû agacer l'élève des philosophes. En revanche, le paragraphe sur la puberté constitue une nouvelle preuve de l'influence du climat sur les mœurs. Il répète, à la suite de cette lecture, l'équation qu'il avait déjà établie en lisant Helvétius : « Lois + X climat = mœurs » (299).

La théorie de l'influence du climat, il la retrouve dans *l'Esprit des lois*, parcouru, pour la première fois, au début de mai 1803 (300). C'est à cette théorie que, nous l'avons dit, se rapporte certainement la note : « J'avais deviné, d'après la lecture du livre *De l'Esprit* faite six mois auparavant, beaucoup des découvertes que Montesquieu y montre » (301). Mais l'estime pour Montesquieu que lui avaient inspirée les *Lettres Persanes* et les *Considérations sur les causes de la grandeur*

acte de vertu... »; 56, « Un Allemand se précipitait d'une fenêtre... » (Mme Necker, *Mélanges extraits de ses manuscrits*. Paris, C. Pougens, an VI-1798, 3 vol. in-8°, tome I, p. 37-38, 227).

(296) Le début des remarques sur *Télémaque* a été publié dans les *Mél. de litt.*, III, 94-95. Nous en avons donné la suite dans nos *Compléments et fragments inédits*, p. 58.

(297) « Il y a dans le *Journal de Paris* un morceau sur la critique dont les idées sont douces et qui est écrit avec le style de *Télémaque*. Cet accord m'a charmé » (*Journal*, I, 123, 19 floréal XII : 9 mai 1804).

Stendhal fait allusion à un article anonyme de trois colonnes inséré dans le *Journal de Paris* du même jour, intitulé *De la critique* (*Songe*). Il nous a paru plat et banal.

(298) *Pensées*, I, 176-177, pluviôse : janvier-février 1803. « Histoire de Rome » au lieu de « Histoire de l'Homme » est un curieux lapsus de Stendhal (ms. R. 5896, tome 27, fol. 57 r°) dont l'éditeur ne s'est pas aperçu.

(299) *Ibid.*, I, 173. Le renvoi « IV, 238 » se réfère aux *Œuvres complètes* de Buffon, supplément (Paris, de l'imprimerie Royale, 1774-1778, 7 vol.). A la p. 238 du tome IV, il est question de l'influence du climat sur l'âge de la puberté.

(300) « J'ai lu *l'Esprit des lois* le 21 floréal XI (11 novembre 1803) pour la première fois de ma vie » (*Pensées*, I, 170). P. Arbelet a donc affirmé à tort que Beyle connaissait l'ouvrage dès 1801 (*La jeunesse de Stendhal*, II, 118).

(301) *Pensées*, I, 72, 146.

des Romains et de leur décadence (302) ne s'est point accrue. A l'instar des hommes du XVIIIe siècle, il a de la peine à se débarrasser du préjugé que le but caché de Montesquieu était la défense des privilèges (303).

J.-J. Rousseau a toujours sa prédilection. La raison, on la devine : c'est le « meilleur peintre de l'amour » (304). « Jean-Jacques a rendu la peinture de l'amour impossible en roman. On lit les nouveaux romans, mais c'est par amour pour l'amour. Comme Rousseau a peu d'événements et qu'ils sont simples, son livre ne vieillira pas de dix ou douze siècles » (305). Aussi Beyle travaille-t-il à sa comédie des *Deux Hommes*, *la Nouvelle Héloïse* et l'*Emile* ouverts sur sa table (306). Des réserves commencent toutefois à se faire jour dans son esprit. Le *Discours sur l'inégalité* et la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (307) lui donnent de graves doutes sur la valeur de Jean-Jacques comme penseur. « J.-J. Rousseau était plus près du poète que du philosophe », écrit-il (308). Phrase anodine à première vue, mais lourde de sens. L'idole est menacée, bientôt elle sera renversée.

Voltaire lui inspire un sentiment d'instinctive méfiance, que les *Lettres* de Clément ont sans doute accentuée. Son humeur

(302) En faisant part à Pauline de la définition du rire par Hobbes, il fait suivre cette dernière d'un exemple tiré des *Lettres Persanes* que, dit-il, « je porte toujours avec moi... » (*Corr.*, I, 124). Quant aux *Considérations*, dont on trouve, nous l'avons dit, des réminiscences dans le cahier de *la Pharsale*, Stendhal les recommande à Pauline et promet même de les lui envoyer (*Corr.*, I, 84, lettre du 2 pluviôse XI : 22 janvier 1803). Et, à quelques jours de là, il lui écrit : « Tu ne saurais trop relire cet excellent ouvrage » (*ibid.*, I, 100; lettre du 19 pluviôse : 8 février). Ajoutons enfin que le 10 février de la même année, il note dans le cahier des *Deux Hommes* : « Anniversaire de la mort de Montesquieu, 1755 » (*Théâtre*, II, 78).

(303) G. Lanson, *Montesquieu*, 1932, p. 10-11.

(304) *Pensées*, I, 126.

(305) *Ibid.*, I, 157.

(306) *Théâtre*, II, 80 : « L'amour que Charles a pour Adèle a un peu changé le caractère de cette dernière. Il l'a rapprochée du caractère de Julie d'Etange... » — *Ibid.*, II, 121 : « Le trait de Claude Anet dans *l'Héloïse...* » Cf. *ibid.*, II, 121, 226, 331, des renvois précis à *la Nouvelle Héloïse*.

En ce qui concerne l'*Emile* (*ibid.*, II, 91) : « Sophie d'*Emile*, le type des jeunes filles un peu coquettes. » — II, 88-89 : « Charles Valbelle... protagoniste, caractère d'Emile. » — « Charles a 23 ans; son oncle l'a amené à Paris pour le marier. Situation du 4e volume d'*Emile*. » — « La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde *E*[*mile*], IV, 204. » — II, 93 : « 4e volume d'*Emile*, p. 220 : Considérez... etc. Faire dire cela à Valbelle parlant à Mme Valbelle. »

(307) Dont on trouve des traces de lecture dans les *Pensées*, I, 94 et 181.

(308) *Ibid.*, I, 149.

se manifeste à plusieurs reprises (309), et plus spécialement dans *les Deux Hommes,* où c'est l'élève du précepteur antiphilosophe qui devra faire montre de « cet esprit à la Voltaire qui dit des choses agréables et spirituelles sur tout, dont on dit : il est plein d'esprit, mais que l'on n'aime pas » (310). Pourtant Beyle, à l'époque où il rêve d'écrire un poème épique, relit *la Henriade;* il en trace même le plan détaillé (311). Et ne découvre-t-il pas un jour, dans le *Dictionnaire philosophique,* une idée qui le « charme » et qu'il avait « depuis longtemps dans la tête » : « tout plaisant a un esprit faux » (312) ?

La plaisanterie n'est jamais bonne dans le genre sérieux, disait Voltaire à l'article *Style,* parce qu'elle ne porte jamais que sur un côté des objets qui n'est pas celui que l'on considère : elle roule presque toujours sur des rapports faux, sur des équivoques; de là vient que les plaisants de profession ont presque tous l'esprit faux autant que superficiel (313).

En généralisant cette idée, Beyle en déduit qu'on n'a que faire du comique; ce sont les « vérités morales » qui doivent être développées dans la comédie. Une telle assertion étonne à juste titre; on comprend que Stendhal, qui sera préoccupé toute sa vie par la question du rire, en voudra à Voltaire de l'avoir aiguillé sur une fausse voie, celle du drame.

« Lis La Harpe; son goût n'est pas sûr, mais il te donnera les premières notions », lit-on dans une lettre à Pauline de 1802 (314). Il y avait dans cette phrase une réserve, et les réserves ne tardent pas à s'accentuer. La méthode dogmatique dont La Harpe avait usé dans son *Lycée* — défini à juste titre « la dernière formule et comme le testament de l'esthétique classique » (315) — ne pouvait point plaire à un esprit tel que celui de Stendhal, qui aspirait à se libérer de toute entrave. Si l'on ajoute à cela que La Harpe, au cours des dernières années de sa vie, avait milité dans les rangs des antiphilosophes, on voit pourquoi le disciple d'Helvétius, tout en le

(309) *Pensées,* I, 61-62, 81. On verra plus bas que Beyle a eu à un moment donné l'idée d'écrire une pièce dont le titre serait l'*Orgueilleux,* et le sous-titre *Voltaire à Ferney.*

(310) *Théâtre,* II, 209.

(311) Il subsiste dans les manuscrits de Grenoble, R. 5896, tome 7, fol 185-186.

(312) *Ibid.,* I, 151.

(313) *Dictionnaire Philosophique,* art. *Style.*

(314) *Corr.,* I, 72-73, lettre du 4 fructidor X : 22 août 1802. Le *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne* avait commencé à paraître en l'an VII (1799) (Paris, Agasse, in-8°). En 1803, 12 volumes, sur les 16 que devait comporter l'ouvrage, avaient vu le jour. Le dernier paru, le tome XII, était consacré à l'opéra et à l'opéra-comique.

(315) L. Bertrand, *La fin du classicisme et le retour à l'antique,* 1897, p. 82.

consultant parfois (316), en parle bientôt d'un ton méprisant et le place, avec Geoffroy, au nombre de ces « tireurs de règles » qu'il est bon de « laisser crier » (317).

⁂

La langue et la littérature italiennes exercent un grand attrait sur Henri Beyle. Il insiste auprès de sa sœur pour qu'elle apprenne sans délai l'italien (318); de son côté, il s'applique à lire ou relire quelques-uns des auteurs les plus célèbres de la péninsule.

En plus d'Alfieri, dont nous avons déjà parlé, ce sont, grâce au *Génie du Christianisme,* Dante et le Tasse qui éveillent surtout sa curiosité.

Chateaubriand, en effet, considérait Dante comme l'écrivain qui a égalé les plus grands poètes « dans le pathétique et le terrible » :

Sans rechercher quelques poèmes écrits dans un latin barbare, le premier ouvrage qui s'offre à nous est la *Divina Commedia* du Dante. Les beautés de cette production bizarre découlent presque entièrement du christianisme; ses défauts tiennent au siècle et au mauvais goût de l'auteur. Dans le pathétique et le terrible, le Dante a peut-être égalé les plus grands poètes (319).

Chateaubriand citait, dans le texte italien, les quatre vers de l'inscription de la porte de l'enfer, et il les commentait ainsi :

... Toute oreille sera frappée de la cadence monotone de ces rimes redoublées, où semble retentir et expirer cet éternel cri de douleur qui remonte du fond de l'abîme. Dans les trois *per me si va,* on croit entendre le *glas* de l'agonie du chrétien. Le *lasciate ogni speranza* est comparable au plus grand trait de l'enfer de Virgile (320).

(316) Par exemple, en composant *Hamlet.*

(317) *Pensées,* I, 98, 180. *Théâtre,* II, 91, 98.

(318) « Prends tout de suite un maître d'italien quel qu'il soit... » (*Corr.,* I, 72, lettre du 4 fructidor X : 22 août 1802). — « J'aime beaucoup mieux que tu apprennes l'italien que l'anglais; cette première langue se rapproche beaucoup des langues grecques et latines... » (*ibid.,* I, 101, lettre du 10 pluviôse XI : 8 février 1803). — « Pourquoi apprends-tu l'italien ? c'est évidemment pour lire les bons ouvrages écrits dans cette langue... » (*ibid.,* I, 114, lettre du 28 ventôse XI : 19 mars 1803). — « Caroline apprend-elle l'italien ? » (*ibid.,* I, 128, lettre d'avril 1803). — « ... il faut absolument savoir l'italien » (*ibid.,* I, 136, lettre de floréal XI : mai 1803).

(319) *Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. II, chap. II. En 1804, Beyle transcrira dans son cahier la dernière phrase de ce passage (*Pensées,* I, 257).

(320) *Ibid.,* deuxième partie, liv. IV, chap. XIV.

Il parlait ensuite de l'épisode de Francesca da Rimini :

> Le Dante arrête un couple malheureux au milieu d'un tourbillon : Françoise d'Arimino, interrogée par le poète, lui raconte ses malheurs et son amour :
>
> *Noi leggevamo*, etc.

Après avoir transcrit, dans la traduction de Rivarol, une partie du chant, il poursuivait :

> Quelle simplicité admirable dans le récit de Françoise ! quelle délicatesse dans le trait qui le termine ! (...) Françoise est punie pour n'avoir pas su résister à son amour, et pour avoir trompé la foi conjugale; la justice inflexible de la religion contraste avec la pitié que l'on ressent pour une faible femme.

Il n'est pas douteux que ces pages ont porté Beyle à vouloir imiter, dans sa *Pharsale*, le « terrible » Dante (321). Il transcrit à son tour les quatre vers de l'inscription de la porte de l'enfer (322), et il ajoute :

> Il faut absolument faire entrer ce superbe morceau ainsi que l'épisode de Fr. (*sic*) d'Arimino qui commence par ces vers :
>
> *Noi leggevamo insieme...* (323).

Une question se pose ici. Chateaubriand, on vient de le constater, ne citait que les deux premiers mots du vers de Dante, alors que Beyle, lui, en cite trois (324). Est-ce là une preuve que le texte de *la Divine Comédie* était réellement familier à ce dernier, ou doit-on supposer, avec plus de vraisemblance peut-être — on remarquera que Stendhal a l'air de découvrir Dante en lisant le *Génie du Christianisme* — que Chateaubriand l'a amené à lire le célèbre épisode de Francesca da Rimini dans l'original, qu'il possédait d'ailleurs (325) ?

(321) *Mél. de litt.*, I, 332. Il emploiera l'année suivante l'épithète de « terrible ». *Pensées*, I, 260, 17 prairial XI : 6 juin 1804. *Corr.*, I, 224-225, lettre à Pauline du 18 messidor XII : 7 juillet 1804.

(322) Remarquer que dans le ms. R. 5896, tome 19, fol. 95 r°, l'orthographe du premier mot du quatrième vers reproduit l'orthographe, inexacte, de Chateaubriand : « *Lassat'ogni...* » (*Génie du Christianisme*, éd. originale, II, 282).

(323) *Mél. de litt.*, I, 343. C'est nous qui soulignons. Le manuscrit cité porte non pas « Fr. *da Rimini* », comme l'éditeur l'a imprimé, mais « Fr. *d'Arimino* », conformément au texte des premières éditions du *Génie du Christianisme* (éd. originale, I, 521). Si l'œuvre lui avait été familière, Beyle aurait vraisemblablement substitué *Francesca da Rimini* — ou, à la rigueur, *Françoise de Rimini* — à ce *d'Arimino*.

(324) Ce petit détail semble avoir échappé à M. Vigneron, *Stendhal disciple de Chateaubriand*, p. 41.

(325) Dans sa bibliothèque figure à cette époque un « Di Dante, premier volume » (*Journal*, I, 85).

Nous montrerons tout à l'heure qu'il en agira de même pour un autre épisode non moins célèbre de l'*Enfer,* celui d'Ugolin.

Le fait est qu'à six mois de là, il trace la note que voici : « Je lis pour la première fois l'*Enfer* du Dante traduit par Rivarol » (326). On peut donc en conclure, semble-t-il, que l'*Enfer* — et à plus forte raison le *Purgatoire* et le *Paradis* — ne lui étaient pas connus auparavant.

La traduction de *l'Enfer* avait été un péché de jeunesse de Rivarol (327). Les contemporains l'avaient fort bien accueillie; pour Buffon, elle était une « création perpétuelle ». La postérité cependant a reproché à Rivarol (328) d'avoir sacrifié la fidélité à l'élégance du style. Nous lisons sous la plume d'un critique qui écrivait en 1829 :

> On y trouve de l'harmonie, de l'élégance, de l'éclat même de style, et souvent les difficultés y sont habilement vaincues; mais il reste beaucoup à désirer sous le rapport de la fidélité. Le traducteur, résolu de lutter contre l'originalité bizarre du poète florentin, avait voulu simplement, disait-il, que sa physionomie et l'odeur de son siècle transpirassent à chaque page. Assurément, cette prétention était de nature à déjouer les gens les plus disposés à l'admiration (329).

D'autres encore appliqueront à Rivarol le mot *traduttore traditore* (330). Sainte-Beuve s'exprimera ainsi : « ... ne demandez pas à Rivarol le vrai Dante; il sent le génie de son auteur, mais il ne le rendra pas, il ne le calquera pas religieusement. En eût-il l'idée, le siècle ne le supporterait pas un moment » (331).

Stendhal, qui n'est pas insensible au style de Rivarol (332),

(326) *Pensées,* I, 108, 14 prairial XI : 3 juin 1803. Ainsi qu'on l'a vu, c'est Chateaubriand qui lui avait appris que Rivarol avait donné une traduction de l'*Enfer.*

(327) *L'Enfer,* traduction nouvelle. Londres et Paris, Mérigot le jeune et Barrois le jeune, 1783, 2 vol. in-8°.

(328) Rivarol, *Œuvres complètes,* publiées par Fayolle et Ch. de Chénedollé (Paris, Collin, 1808, 5 vol. in-8°). *Notice sur la vie de M. de Rivarol,* par B. M. P., tome I, p. III-IV.

(329) *Notice sur Rivarol,* par H. L. (Hippolyte de La Porte) (Paris, 1829, in-8°, p. 29) ; Ginguené avait déjà défini Rivarol : « un homme d'esprit qui n'avait pas celui qu'il fallait pour traduire le Dante... » (*Histoire littéraire d'Italie,* 2e éd. 1824, II, 17).

(330) « Cette traduction est une trahison. La rudesse de l'original disparaît sous l'afféterie du traducteur : on se figure ce que devient l'âpre théologien [*sic*] du XIIIe siècle, ainsi poudré et pailleté à la mode de 84. Rivarol visait un paradoxe, et c'est un paradoxe assez piquant qu'un tel poète traduit par un si frivole écrivain » (E. Despois, *Journalistes et journaux du XVIIIe siècle. Rivarol et les « Actes des Apôtres »,* s.l.n.d., p. 228).

(331) *Causeries du Lundi,* V, 84-85.

(332) Le style de Rivarol ressemble beaucoup à celui de Chateaubriand » (*Pensées,* I, 108).

a-t-il douté de sa fidélité (333) ? En tous cas ses appréciations sont on ne peut plus vagues : l'*Enfer* l'« enchante », c'est un « excellent livre ». Du chant précité de Francesca da Rimini, ce qu'il retient c'est une note de Rivarol :

Quel poème serait-ce que le sien [de Dante], si, moins pressé d'imaginer et de décrire les supplices, il eût voulu plus fréquemment reposer son lecteur sur des aventures si attachantes ! Le langage des passions et l'art de raconter mettent toujours un homme au premier rang; tandis que le style descriptif, comme plus facile, ne doit prétendre qu'à la seconde place (334).

Note qu'il résume comme suit : « ... peindre les passions et raconter est, comme dit Rivarol, toute la poésie. Il méprise le genre descriptif autant qu'on le doit » (335).

L'épisode du comte Ugolin l'impressionne davantage (336). Il songe à en donner une traduction en vers — et pour mieux rendre les sensations d'un homme condamné à mourir de faim, il projette candidement de « se laisser souffrir de la faim, après s'être échauffé avec du café » (337). Ce qui importe davantage, c'est qu'il consulte le texte même de Dante (338). En effet, il veut remplacer l'épithète *cieco*, aveugle (339), par l'expression de Virgile, « la vue trou-

(333) C'est seulement un peu plus tard qu'il déclarera que Rivarol « n'a traduit que le tiers du sublime Dante » (*Corr.*, I, 224-225).

(334) A deux années de là, Geoffroy découvrira lui aussi, grâce à Rivarol, l'*Enfer* de Dante : « Comme le Dante, j'ai eu besoin d'un guide pour entrer dans l'*Enfer;* le sien était Virgile; le mien a été Rivarol, qui, le premier, a rendu le Dante accessible à des Français. Sans le secours de ce traducteur, je n'aurais pas entrepris la lecture du poème italien... » (*Journal des Débats*, 12 floréal XIII : 2 mai 1805).

(335) Rivarol, *Œuvres complètes*, éd. cit., tome III, note 9. — *Pensées*, I, 109.

(336) En même temps que l'épisode de Francesca da Rimini, Chateaubriand avait mentionné celui d'Ugolin : « ... le seul nom d'Ugolin rappelle un morceau fort supérieur. On conçoit que Voltaire n'ait vu dans les feux d'un enfer chrétien que des objets burlesques; cependant, ne vaut-il pas mieux pour le poète y trouver le comte Ugolin, et matière à des vers aussi beaux, à des épisodes aussi tragiques ? » (*Génie du Christianisme*, deuxième partie, liv. IV, chap. XIV).

(337) *Pensées*, I, 112.

(338) *Corr.*, I, 225, lettre à Pauline du 18 messidor XII : 7 juillet 1803, où Beyle spécifie que l'épisode d'Ugolin a quatre-vingt-dix vers. Cf. *Journal*, II, 21 : « En lisant l'histoire d'Ugolin en italien... »

(339) *... ond'io mi diedi*
Già cieco a brancolar sovra ciascuno.
(*Enfer*, chant XXXIII, v. 72-73.)

(« ... alors je me mis, déjà aveugle, à me traîner sur chacun d'eux. » Traduction d'A. Masseron, 1947, p. 273.)

blée » (340). Ce projet, comme tant d'autres, n'a pas eu de lendemain, mais la dramatique histoire d'Ugolin restera gravée dans sa mémoire. « Le plus grand malheur qui puisse arriver à un père est celui d'Ugolin », écrira-t-il peu de temps après (341). Il placera ce chant de *la Divine Comédie* au nombre des « morceaux parfaits » (342), et le qualifiera de « sublime » (343).

Le *Génie du Christianisme* est aussi à l'origine, croyons-nous, d'une nouvelle lecture de *la Jérusalem délivrée*. Chateaubriand parlait à maintes reprises de ce poème qu'il tenait pour un « modèle parfait de composition ».

> C'est là qu'on peut apprendre à mêler les sujets sans les confondre : l'art avec lequel le Tasse vous transporte d'une bataille à une scène d'amour, d'une scène d'amour à un conseil, d'une procession à un palais magique, d'un palais magique à un camp, d'un assaut à la grotte d'un solitaire, du tumulte d'une cité assiégée à la cabane d'un pasteur, cet art, disons-nous, est admirable (344).

Comme il a mis lui-même sur le métier un poème épique, Beyle juge indispensable de rafraîchir ses souvenirs. La nouvelle lecture, commencée le 9 nivôse XI (30 décembre 1802), est achevée neuf jours plus tard (345). Mais avant même d'être arrivé à la fin, il fait le résumé des dix premiers chants (346). Il y cherche, on s'en doute, moins des plaisirs esthétiques que matière à instruction et à imitation. Aussi, pour chaque chant, énumère-t-il avec le plus grand soin les comparaisons poétiques. Cela ne l'empêche pas de s'exclamer souvent :

(340) Car voici le texte de cette phrase (*Pensées*, I, 112) tel qu'il est donné par le ms. R. 5896, tome 7, fol. 77 v° : « Au lieu de *cieco*, la vue troublée parce que je pourrai placer l'*ingemuitq*[*ue*] *reperta*. » Allusion au vers 692 du IV[e] chant de l'*Enéide* :

Quaesivit caelo lucem ingemuitque reperta.

L'éditeur n'a pas saisi l'allusion, et a imprimé froidement : « ... je pourrai placer l'*ingenua risposta* (*sic*)... »

(341) *Pensées*, I, 142.

(342) *Ibid.*, I, 159.

(343) *Corr.*, I, 224-225; II, 163.

(344) *Génie du Christianisme*, deuxième partie, liv. I, chap. II. Beyle a relevé, dans la suite de cette page, le passage concernant la composition des caractères des personnages du Tasse. *Compléments et fragments inédits*, p. 68 (cf. aussi *Génie du Christianisme*, deuxième partie, liv. I, chap. XII, et liv. IV, chap. X).

(345) V. Del Litto, *Un cahier inédit de Stendhal sur la Jérusalem du Tasse* (*Ausonia*, 1936). Les notes de Stendhal ont été mises en ordre par Pauline, à la fin du séjour de son frère à Grenoble, le 12 mars 1804.

Le 10 nivôse XI (31 décembre 1802), Stendhal avait fait part à Pauline de son projet d'expliquer avec elle le poème du Tasse (*Corr.*, I, 77).

(346) Ms. R. 302, 15 nivôse XI : 5 janvier 1803.

« beau tableau », « tableau délicieux », « tableau charmant », « divine comparaison », et de noter quelques « beaux vers ». Le duel entre Argant et Tancrède du chant VI est un « superbe combat à étudier ». La fuite d'Herminie renferme des « vers charmants de sentiment ». Le chant XII le remplit d'émotion : « Ce chant contenant la mort de Clorinde est, à mon avis, le plus touchant que j'aie encore vu. » L'épisode d'Armide le ravit : « Description délicieuse », s'écrie-t-il, et, le chant terminé, « De l'octave 36 à la 61e, le rôle d'Armide est plein de beautés; il n'y a presque pas de *concetti* » (347). Désormais le poème du Tasse restera pour lui l'un des ouvrages les plus émouvants de la littérature italienne (348).



Dans *la Vie de Henry Brulard,* qui sera présentée comme une imitation du *Vicaire de Wakefield,* Stendhal dira, à propos de ses études à l'Ecole centrale : « Je n'ai appris l'anglais que bien des années après, quand j'*inventai* d'apprendre par cœur les quatre premières pages du *Vicaire de Wakefield* (...). Ce fut, ce me semble, vers 1805 » (349). Cette assertion ne peut être retenue. Nous savons d'une manière indiscutable que son initiation à la langue anglaise s'est faite beaucoup plus tôt, en 1802 (350), ainsi qu'en fait foi la lecture de Shakespeare dans le texte dont il a été parlé plus haut. Il n'est pas à exclure d'ailleurs qu'il ait traduit des chapitres du roman précité de Goldsmith, de *Tom Jones* et quelques chants du *Paradis perdu.*

En ce qui est de Goldsmith, si certaines de ses allusions ne

(347) Cf. *Pensées,* I, 81, où il affirme que le Tasse excelle dans « L'enchantement de la coquetterie » (texte d'après le ms. R. 302).

(348) *Mél. de litt.,* I, 329, 330, 335, 336, 339, 345. *Pensées,* I, 20, 44. *Compléments et fragments inédits,* p. 61, 68, 90, etc. *Corr.,* I, 114, lettre à Pauline du 28 ventôse XI : 19 mars 1803. Cf. *Table,* I, 78-79, complément de la même lettre.

Lorsque Stendhal écrit à cette époque : « *Fuga generosa, e ben che l'imiti alcun magnanimo nipote* » (*Pensées,* I, 181), il se souvient des deux vers de la *Gerusalemme liberata :*

Nobilissima fuga, e che l'imiti
Ben degna alcun magnanimo nipote.
(Chant I, st. 60.)

(349) *Vie de Henry Brulard,* I, 330. C'est Stendhal qui souligne.

(350) Beyle commence l'étude de l'anglais le 3 mai 1802; il s'arrête au bout de trois jours et la recommence le 21 du même mois, avec un professeur nommé Dowtram (*Journal,* I, 58). Il l'interrompt de nouveau un mois après. Le 5 juillet, il prend un nouveau maître, le père Jeki, franciscain irlandais, qu'il gardera pendant toute la durée de son séjour à Paris (*ibid.,* I, 65).

constituent pas des preuves irréfutables (351), il est assez probable que la célèbre devise *To the happy few,* qui figure pour la première fois, sous la forme : *the happy few,* dans une lettre à Edouard Mounier du début de 1804 (352), ait pu être empruntée, comme l'a suggéré Paul Hazard (353), au *Vicaire de Wakefield* (354).

Quant au roman de Fielding, on relève les noms de deux des principaux personnages, Tom Jones et Blifil, dans les plans, datant du commencement de 1803, des *Deux Hommes* (355). Comme ce n'est que vers la fin de la même année que Beyle, de son propre aveu, en lit la traduction française (356), force est d'admettre ou qu'il en parlait par ouï-dire ou parce qu'il en avait traduit des fragments. Bien qu'il y ait des arguments en faveur de la première de ces suppositions (357), nous penchons pour la seconde. Il aurait

(351) *Pensées,* I, 77-78. *Théâtre,* II, 90. C'est au chap. V que Goldsmith introduit le personnage de Thornhill, le seigneur du pays; il le peint comme un beau parleur, qui cache une âme noire sous des dehors aimables.

(352) *Corr.,* I, 167, pluviôse XII : janvier-février 1804. Cf. *Journal,* I, 127; « l'heureux petit nombre » (21 floréal XII : 11 mai 1804).

(353) *The Happy few,* dans les *Mélanges offerts à E. Huguet,* 1940, p. 394-396. P. Hazard ne s'est toutefois pas demandé à quelle date Stendhal a lu le roman.

(354) Au chap. II, le vicaire s'entretient d'une idée qui lui est chère : un pasteur ne doit pas se remarier s'il devient veuf. Il a écrit sur cette question plusieurs brochures. « *I published some tracts upon the subject myself, which, as they never sold, I have the consolation of thinking were read only by* the happy few... »

MM. L. Gillet et L. F. Benedetto ont avancé que Stendhal se serait souvenu d'un vers de Shakespeare :

We few, we happy few, *we band of brothers...*
(*Henri V,* acte IV, scène III.)

(Cf. *La Chartreuse de Parme,* texte établi... par Henri Martineau, éd. Garnier, 1942, note 1157, p. 677.) Mais nous ignorons tout d'une lecture que Beyle aurait faite à cette époque de cette pièce de Shakespeare, tandis qu'il y a toute apparence qu'il a connu le roman de Goldsmith.

(355) *Théâtre,* II, 71, 90. Cf. *Compléments et fragments inédits,* p. 145.

(356) *Pensées,* I, 226, 15-18 vendémiaire XII : 8-11 octobre 1803.

(357) Dubois-Fontanelle donnait une analyse de *Tom Jones :* « Fielding nous a montré un jeune homme vif et sensible dont le cœur égare souvent la raison. Il aime une personne d'un rang et d'une fortune qui semblent lui ôter tout espoir d'en obtenir la main. Lancé dans le monde, seul, manquant de tout, n'ayant que le don dangereux de plaire et les passions non moins dangereuses de son âge, il s'y trouve dans une situation qui le rend souvent infidèle, et le force d'accepter des secours qui blessent son amour-propre, sa délicatesse et son honneur. Il déploie dans toutes les circonstances

difficilement pu se faire, d'après de succincts commentaires, une idée nette du caractère des héros de Fielding et les prendre comme modèles de ses propres personnages.

Enfin, il fera bientôt des allusions précises au *Paradis perdu,* dont il citera même le début dans le texte (358).

Et, pour en terminer avec les lectures de cette période, signalons une allusion à Sterne (359). Elle est d'autant plus intéressante que le nom de cet auteur ne revient que rarement sous la plume de Stendhal. En dépit de son succès sur le continent, *le Voyage sentimental* ne sera jamais un livre dont il raffolera.

un cœur honnête, une âme noble, des principes de vertu qui se retrouvent jusque dans ses écarts » (*Cours de belles-lettres,* IV, 225).

De son côté, Mme de Staël a écrit dans *De la Littérature :* « *Tom Jones* ne peut être considéré seulement comme un roman. La plus féconde des idées philosophiques, le contraste des qualités naturelles et de l'hypocrisie, y est mise en action avec un art infini... » (Première partie, chap. XV).

(358) *Compléments et fragments inédits,* p. 92. *Journal,* II, 203. *Corr.,* II, 121, 156, lettres à Pauline des 26 janvier et 5 mars 1806. En 1805, Stendhal veut composer un *Paradis perdu* en quatre chants.

(359) *Compléments et fragments inédits,* p. 146.

V

Tentatives poétiques et dramatiques

Deux tragédies : *Ulysse* et *Hamlet*. — *La Pharsale*, poème épique. Raisons de ce choix. Le plan et les sources. — Une comédie : *Les Deux Hommes*. Chronologie. Le sujet a-t-il été inventé ? Comment Beyle construit ses personnages : emprunts à la réalité et réminiscences livresques. — Foisonnement de projets.

Pour réaliser son rêve de devenir un grand poète dramatique, Henri Beyle pouvait-il débuter autrement que par une tragédie ? C'était la règle (360). Une vingtaine de jours à peine après son arrivée à Paris en 1802 (361), il reprend le plan d'*Ulysse*, ébauché l'année d'avant en Italie (362).

En esprit ordonné, il se demande : « Quel est le problème ? Ulysse rentrera-t-il ou ne rentrera-t-il pas en possession de son trône (363) ? » Comment ne s'aperçoit-il pas qu'il n'y avait aucun problème à creuser dans un sujet pareil ? autrement dit que le retour d'Ulysse dans son île ne pouvait donner lieu à

(360) Un demi-siècle auparavant, Grimm se plaignait déjà : « Il n'y a point de polisson aujourd'hui qui, en sortant du collège, ne se croie obligé en conscience de faire une tragédie. C'est l'affaire de six mois au plus, et l'auteur voit la fortune et la gloire au bout... » (*Correspondance littéraire*, novembre 1776, éd. de 1829, V, 217).

(361) Le 21 floréal X : 11 mai 1802. *Théâtre*, II, 12.

(362) *Ibid.*, II, 11. Le manuscrit de ce plan (R. 5896, tome 15, fol. 134 r°) porte en réalité : « *Ulysse*, tragédie en 5 actes et en vers. » Il en donne aussi la date : 21 frimaire [X : 12 décembre 1801].

C'est à Saluces que la lecture de l'*Odyssée*, dans la traduction de Bitaubé, avait suggéré à Beyle l'idée d'une tragédie qu'il voulait d'abord intituler *Pénélope* (*Journal*, I, 51, 18 frimaire X : 9 décembre 1801).

(363) *Théâtre*, II, 12-13.

une action dramatique (364) ? Ce point — et c'était l'essentiel — échappe complètement à Stendhal qui, après avoir établi que « le spectateur désirera qu'Ulysse rentre en possession du trône d'Ithaque », s'empresse d'ajouter : « Il faut employer tous les moyens possibles pour augmenter cet intérêt. » Il imagine donc une intrigue romanesque : Antinoüs, caractère de l' « ambitieux parfait », ourdit un complot pour assassiner Télémaque et s'emparer du royaume. « Son projet à lui (Antinoüs) est de le garder (le royaume) pour lui : il ne se sert des conspirateurs que comme d'un moyen. Il feint d'être amoureux d'une princesse du sang d'Ulysse, confidente de Pénélope, afin d'avoir auprès d'elle un espion sûr. » Après quoi, notre poète dresse la liste des personnages et... s'arrête net. « Tout bien considéré, déclare-t-il, je ne me crois aucun génie pour la tragédie. »

Voilà *Ulysse* abandonné. A la place d'une tragédie, il fera une comédie. « Il me semble, écrit-il, qu'il faut débuter par tout ce qu'on peut faire de mieux, et je me crois plus près d'une bonne comédie que d'une bonne tragédie. » Il décide de « tout sacrifier » pour traiter *le Ménage à la mode*, pièce dont l'idée lui était venue en Italie (365). La muse comique lui est-elle plus favorable ? Pas davantage. Plusieurs mois se passent sans que l'inspiration jaillisse.

La vocation dramatique se réveille au mois de novembre 1802. C'est le moment, on l'a vu, où il traduit *Hamlet* et lit les tragédies d'Alfieri. « Pour être vraiment grand aux yeux de la postérité, note-t-il alors, il faut exceller d'une manière originale dans le genre de composition où sa nature excelle. Il faut donc parmi nous être grand poète dramatique » (366). Il a oublié l'échec d'*Ulysse* et la décision de se consacrer à la comédie. Plein d'enthousiasme, il entreprend un *Hamlet*. Pendant une vingtaine de jours, du 18 novembre au 8 décembre (367), il y travaille « de rage pied » : il découpe dans la pièce anglaise de quoi faire une tragédie à peu près régu-

(364) *Ulysse* est un « projet d'écolier » dit justement J. Prévost (*La création chez Stendhal*, p. 53).

Au XIXe siècle, le sujet d'*Ulysse* tentera plus d'un poète dramatique. P. Arbelet a signalé l'*Ulysse* de Ponsard représenté à la Comédie Française le 18 juin 1852 (*La jeunesse de Stendhal*, II, 169). Avant Ponsard, Pierre Lebrun a fait jouer une tragédie d'*Ulysse* le 28 avril 1814 (Herc Szarc, *Un précurseur du romantisme, Pierre Lebrun*, p. 103 et suiv.).

(365) Le plan du *Ménage à la mode* avait été ébauché le 24 prairial IX (13 juin 1801), alors que Beyle tenait garnison à Bergame (*Théâtre*, I, 93 et suiv.).

(366) *Pensées*, I, 20.

(367) *Théâtre*, II, 19 et suiv.

lière, esquisse six plans successifs (368), entasse des notes sur les situations et sur les caractères, jette sur le papier une « Méthode d'invention » destinée à « faciliter beaucoup le travail en ce qu'elle présente les difficultés successivement » (369); il a même commencé à rédiger le dialogue de la scène première de l'acte premier, lorsque soudain il s'arrête et abandonne *Hamlet*.

Il jouait de malheur ! Qu'on en juge. Le 1er décembre (370), il est en train de lire, dans la traduction de Petitot, une tragédie d'Alfieri, *Rosmunda*. Arrivé à la dernière scène, il sursaute : la situation ne lui est pas inconnue. Il se souvient de l'avoir trouvée dans un roman de l'abbé Prévost, *l'Homme de qualité*. Il trace aussitôt cette note, demeurée inédite; « *In Rosmunda la situazione del Uomo* (*sic*) *di qualità* » (371), non par fierté d'avoir découvert une source d'Alfieri (372), mais parce qu'une idée lumineuse vient de traverser son esprit. Le hasard lui a fait trouver le dénouement rêvé pour son *Hamlet*. Puisqu'Alfieri avait tiré parti de la situation du roman, pourquoi n'y aurait-il pas recours lui aussi ? Sa pièce s'achèverait par une scène des plus dramatiques, la lutte entre l'amour

(368) En plus des plans publiés dans le *Théâtre* (*loc. cit.*), on en trouve deux autres dans les papiers de Stendhal : le premier, non daté, dans le carton coté R. 302, et dont Henri Martineau a signalé l'existence dans la note de la p. 25; le deuxième dans le tome 24 des manuscrits R. 5896, fol. 118-124, daté du 10 frimaire XI : 1er décembre 1802.

(369) *Pensées*, I, 3-4, 5 frimaire XI : 26 décembre 1802. Une autre rédaction de cette *Méthode d'invention* est conservée dans les manuscrits de Grenoble, R. 5896, tome 24, fol. 108. Le texte ne diffère guère de celui qui a été publié. Son intérêt vient de ce qu'elle se trouve dans le cahier d'*Hamlet*. Effectivement, Stendhal n'a pas manqué de mettre en pratique sa méthode (*Théâtre*, II, 27-33).

(370) « Je trouvai la situation du 5e acte le 10 frimaire [X : 1er décembre 1802]... » (*Théâtre*, II, 19). Il s'agit bien du 5e acte, et non de l'acte II, comme on l'a imprimé; le manuscrit est formel (R. 5896, 24, fol. 89 r°).

(371) Ms. cit., fol. 117 r°. Cette note doit être placée après les deux premières lignes de la p. 44 du *Théâtre*, tome II.

(372) Alfieri ne se cachait pas d'avoir emprunté sa situation à l'abbé Prévost : « *Il terribilissimo frangente in cui stanno due amanti che vedono l'amata sotto il pugnale della oltraggiata rivale, senza poterla salvare, è stato preso in parte da un romanzo francese intitolato* l' Homme de qualité » (*Parere dell'Autore, Rosmunda*).

Beyle ne connaissait pas encore le *Parere dell'Autore*, dont Petitot ne donnait pas la traduction. Toutefois ce dernier signalait la source du poète italien, sans donner pourtant le titre du roman : « Il [Alfieri] substitue un dénouement puisé dans un des romans de l'abbé Prévost, au dénouement de l'histoire, le seul qui, ce me semble, pouvait convenir à ce sujet... » (*Œuvres dramatiques du comte Alfieri*, IV, 351).

et le devoir. D'abord il avait pensé montrer Boleslas tenant Régane sous son poignard et menaçant Hamlet de la transpercer s'il ne renonçait pas au projet de venger son père (373). Puis, réflexion faite, il voit qu'il gagnerait encore en tragique si c'était Ophélie qui était menacée. Voici cette scène, telle que Stendhal l'avait imaginée : « Boleslas, tenant un poignard sur le sein d'Ophélie, à Hamlet : Hé bien ! venge ton père ! Quitte à l'instant Varsovie et la Pologne, ou c'en est fait de sa vie ! »

Beyle était fier de ce dénouement. Il trace sur son dernier plan : « Scène neuve et très tragique » (374). Tragique sûrement, mais non pas neuve. Le pauvre auteur s'en rendit bien compte à quatre jours de là, lorsqu'en parcourant un volume du *Lycée* de La Harpe, il lut, à sa grande confusion, qu'une cinquantaine d'années auparavant Lemierre s'était servi de ce dénouement dans son *Hypermnestre* (375). Que faire ? Passer outre ? Plein d'un noble orgueil, il se refuse à envisager pareille possibilité; il ne veut pas débuter par une copie. Pouvait-il prévoir que ce ne serait pas par une imitation, mais par un plagiat qu'il entrerait dans la république des lettres ? Il ne lui restait qu'à chercher un autre dénouement. Beyle recule devant la difficulté. Il préfère abandonner son « cher » *Hamlet*. Mais non pas pour toujours. Quand il sera sûr de son style, « alors, proclame-t-il avec une hauteur cornélienne, j'enterrerai *Hypermnestre* ou je tomberai » (376). En fait, *Hamlet* ne sera jamais repris (377). Stendhal finira par se

(373) *Théâtre,* II, 42, 43.

(374) *Ibid.,* II, 51.

(375) Voici le passage de La Harpe qui a brisé l'élan de Stendhal : « Le tableau que présente le dénouement avait été mis plusieurs fois sur la scène, particulièrement par Métastase, et n'avait pas empêché la chute de l'*Aménophis* de Saurin. Ce coup de théâtre est d'une beauté frappante, et d'un grand effet de terreur; ce qui demande et obtient grâce pour l'espèce d'escamotage qui le termine, et d'autant plus qu'il ne paraît guère possible de s'en tirer autrement. D'un côté, Hypermnestre sous le poignard de son père, et de l'autre Lyncée à la tête des siens, palpitant de fureur et d'effroi, et ce cri déchirant : *un moment, chers amis !* qui retentit dans le bruit des armes et dans le mouvement des soldats, forment un spectacle si terrible, qu'au moment où Hypermnestre sort du danger, on n'examine pas trop comment elle en est sortie, et comment Danaüs est tué. Ce fut même ce dénouement qui fit, dans la nouveauté, la fortune de la pièce, souvent jouée depuis ce temps, mais toujours peu suivie » (*Lycée,* troisième partie, liv. I, chap. IV, sect. III).

(376) Dans le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 122, le texte de la p. 53 du *Théâtre,* tome II, précède celui de la p. 52. C'est l'ordre que l'éditeur aurait dû suivre.

(377) Même si Beyle continue de placer *Hamlet* au nombre des ouvrages qu'il veut écrire. Vers la fin du mois de mai 1803, il prend note d'un beau début : « Commencer mon *Hamlet,* par : Laisse-moi, spectre épouvantable, etc. » (*Pensées,* I, 100).

rendre compte qu'il était plus sage de ne pas toucher à ce chef-d'œuvre. D'ailleurs les plans qu'il a ébauchés sont informes et chaotiques. A tout moment les naïvetés le disputent aux gaucheries. Shakespeare, Alfieri, le *Génie du Christianisme* et... l'*Histoire du chevalier de Faublas* sont bizarrement entremêlés. Car, si l'auteur anglais lui a fourni l'idée première, c'est sous l'influence du poète italien que Beyle entend réduire à cinq le nombre des personnages. Chateaubriand lui a suggéré de transporter la scène dans les temps de la chevalerie (378). Et *Faublas ?* On ne s'est pas demandé pourquoi le Danemark a été remplacé par la Pologne et le nom de Claudius par celui de Boleslas. Or, le roman de Louvet de Couvray, qu'il avait lu quelques mois plus tôt (379), renfermait de nombreuses allusions à la Pologne; en outre, l'un des personnages se nommait précisément Boleslas. Coïncidences fortuites ? Que l'on songe que *Faublas* est aussi mentionné dans les plans des *Deux Hommes* (380).

La deuxième tentative d'écrire une tragédie se solde par un nouvel échec. Mais, cette fois, ce n'est plus parce que Beyle doute de sa vocation. Aussi songe-t-il à d'autres sujets. Il n'a pas plutôt abandonné *Hamlet* que le chapitre du *Génie du Christianisme* consacré à *Zaïre* enflamme son imagination (381). Quoi de plus tragique que « le combat de l'amour de Dieu et de l'amour dans le cœur d'une jeune fille passionnée » ? Et Stendhal d'ébaucher séance tenante le plan d'une pièce dont les personnages seraient « une Clémentine » (382) et le prince Zizin (383); la scène se déroulerait à l'époque des

(378) L'influence de Chateaubriand a été signalée par M. Vigneron, dans l'art. cit., *Stendhal disciple de Chateaubriand.*

(379) *Pensées,* I, 53-54.

(380) *Compléments et fragments inédits,* p. 145.

(381) « Un antique croisé, chargé de malheurs et de gloire, le vieux Lusignan, resté fidèle à sa religion au fond des cachots, supplie une jeune fille amoureuse d'écouter la voix du Dieu de ses pères; scène merveilleuse, dont le ressort gît tout entier dans la morale évangélique et dans les sentiments chrétiens... » (*Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. II, chap. V).

(382) Clémentine était l'héroïne de *Grandisson,* le roman de Richardson, lu à Claix avec des larmes de tendresse. Les souvenirs de Beyle avaient été rafraîchis par Chateaubriand, pour qui le caractère de Clémentine était « un chef-d'œuvre dont la Grèce n'offre point de modèle » (*Génie du Christianisme,* deuxième partie, liv. III, chap. II).

(383) Ou, plus exactement, Zizim. « Zizim prince mahométan, frère de Bajazet et fils de Mahomet II, s'étant sauvé à Rhodes auprès des chevaliers de Saint-Jean, après la perte d'une bataille que son frère avait gagnée, fut mené en Dauphiné par Charles Allem, commandeur de cet ordre, et mis au château de Rochechinard dans le Royannais. Là, il devint amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage, fille du baron, et, pour l'avoir en mariage, il offrit de se faire chrétien;

Croisades (384). Mais, dès le lendemain, le sujet est jugé « trop élégiaque pour la tragédie » et « bien difficile à rendre intéressant pour notre siècle ». Il s'avise enfin — et c'est par là qu'il fallait peut-être commencer — que *Zizin et Clémentine* « ressemblerait trop à *Zaïre* » (385). Il y renonce donc. De même, il renvoie à plus tard la composition d'un *Othello* (386).

Après le vol de sa chère cassette, Harpagon voyait partout son voleur. Stendhal, lui, se sent tellement plein de génie dramatique qu'il ne peut ouvrir un livre sans y voir des sujets de tragédies et des situations tragiques. En lisant *De l'Homme,* il est frappé par la page où Helvétius parlait de la religion des Scandinaves (387), et il note aussitôt : « La belle religion des Scandinaves n'a pas encore été mise sur le théâtre » (388). Une phrase de *l'Esprit* lui inspire une nouvelle idée : « L'institution des compagnons d'armes de la chevalerie peut donner une situation tragique belle et très intéressante » (389). Les attaques

mais la politique du roi et les desseins du pape le firent conduire à Rome, où il mourut » (H. Gariel, *Bibliothèque historique et littéraire du Dauphiné,* Grenoble, Allier, 1864, 3 vol. in-8°, tome III). L'historien dauphinois Guy Allard a, le premier, raconté les amours du prince Zizin : *Zizimi, prince ottoman, amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage, Histoire dauphinoise.* A Grenoble, chez Jean Nicolas, 1673, in-12.

(384) *Pensées,* I, 33-34. La nouvelle pièce est échafaudée le 18 frimaire XI (9 décembre 1802), le lendemain de l'abandon d'*Hamlet.*

(385) *Ibid.,* I, 26.

(386) *Ibid.*

(387) « Il faut des passions aux hommes; et la religion païenne n'en éteignait point en eux le feu sacré et vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs et des Romains, portait-elle plus efficacement les hommes à la vertu. La réputation était le dieu de ces peuples : c'était de ce seul dieu que les citoyens attendaient leur récompense : chacun voulait être le fils de la réputation, chacun honorait dans les bardes les distributeurs de la gloire et les prêtres du temple de la Renommée. » Helvétius ajoutait en note : « L'avantage de cette religion sur les autres est appréciable; elle ne récompense que les talents et les actions utiles à la patrie » (*De l'Homme,* première section, chap. XV).

Dans le *Génie du Christianisme* aussi on trouve un passage sur les Scandinaves, mais Chateaubriand n'y parle que de leur paradis : « Les joies du ciel des Scandinaves étaient sanglantes; mais il y avait de la grandeur dans les plaisirs attribués aux ombres guerrières; elles assemblaient les orages et dirigeaient les tourbillons : ce paradis était le résultat du genre de vie que menait le barbare du Nord... » (Première partie, liv. VI, chap. VI).

(388) *Pensées,* I, 64.

(389) *Ibid,.* I, 50, d'après *De l'Esprit :* « Dans les siècles de chevalerie, où l'on prenait un compagnon d'armes, où deux chevaliers faisaient communauté de gloire et de danger, où la lâcheté de l'un pouvait coûter la vie et l'honneur de l'autre; alors, devenu par son propre intérêt plus attentif au choix de ses amis, on lui était plus fortement attaché » (Discours III, chap. XIV).

d'Helvétius contre le fanatisme lui suggèrent de faire « une tragédie morale sur le pouvoir du fanatisme : un druide faisant massacrer un roi » (390). Le *Théâtre des Grecs* de Brumoy lui fait imaginer une tragédie biblique : « Dans une tragédie d'*Isaac* : Isaac prie son père de le laisser apprendre lui-même son malheur à son amante » (391).

Cependant il ne néglige pas la comédie. Il projette un *Philosophe amoureux* (392), et songe à écrire un *Véridique*. Ce dernier projet, nous l'avons relevé sur les manuscrits de Grenoble : « *Le Véridique*. Comédie en 5 actes et en vers. Homme froid, obligeant tout le monde, mais disant la vérité » (393). Il se plaît même à imaginer de « petits opéras charmants » où il joindrait de « jolies intrigues » aux traits comiques délaissés par Molière (394).

⁂

Au mois de décembre 1802, un dessein bien plus ambitieux germe dans l'esprit de Stendhal : celui d'écrire un poème épique, *la Pharsale*. C'est l'époque où il transcrit, fort inexactement, les deux vers du *Cid* :

> Mes pareils à deux fois ne se font pas (*sic*) connaître
> Et pour leur coup (*sic*) d'essai veulent des coups de maître (395).

Comment pareil projet a-t-il pu naître ? Et pourquoi a-t-il voulu refaire le poème de Lucain ?

Les auteurs que Beyle lisait alors, Helvétius et Chateaubriand lui disaient tous les deux que le titre de poète épique est le plus beau que l'on puisse souhaiter. « Le poème épique, écrivait Helvétius, est, dans la poésie, le seul ouvrage dont l'étendue suppose une mesure d'attention et d'invention suffisante pour décorer un homme du titre de génie » (396). Chateaubriand faisait ressortir la supériorité de l'épopée sur tous les autres genres littéraires : « Le merveilleux, les descriptions, les épisodes ne sont point du ressort dramatique. Toute espèce de ton, même le ton comique, toute harmonie poétique depuis la lyre jusqu'à la trompette trouvent place dans l'épopée » (397).

(390) *Ibid.*, I, 145. Cf. I, 51, où Beyle renvoie à Helvétius à propos de la force du fanatisme (*De l'Homme*, section VII).

(391) *Ibid.*, I, 60. Nous avons dit plus haut que la source de Beyle est le *Théâtre des Grecs*, par Brumoy.

(392) *Théâtre*, II, 42.

(393) Ms. R. 5896, tome 27, fol. 25 v°. Ces lignes figurent à la fin de la *Méthode d'invention*, datée, on l'a vu, du 5 frimaire XI : 26 novembre 1802.

(394) *Pensées*, I, 19.

(395) *Ibid.*, I, 17.

(396) *De l'Esprit*, discours IV, chap. III.

(397) *Génie du Christianisme*, deuxième partie, liv. I, chap. I.

Beyle copie ces lignes du *Génie du Christianisme* et les fait suivre de ce commentaire : « Voilà où il faut tendre » (398).

Convoitant une gloire impérissable, sa décision est vite prise: il composera un poème épique. Restait le choix du sujet. Or, Lucain avait été à l'honneur dans les milieux philosophiques du XVIIIe siècle, et encore plus sous la Révolution. On avait beaucoup goûté l'esprit de *la Pharsale,* tout en déplorant que Lucain n'eût pas le génie de Virgile.

La Harpe, qui avait publié en 1800 une traduction en vers du deuxième chant du poème (399), a fait dans le *Lycée* les plus grands éloges de *la Pharsale*; il critiquait cependant la manière dont le sujet avait été traité :

> Il n'y a guère de sujet plus grand, plus riche, plus capable d'élever l'âme que celui qu'avait choisi Lucain. Les personnages et les événements imposent à l'imagination, et devaient émouvoir la sienne; mais il avait plus de hauteur dans les idées que de talent pour peindre et pour imaginer (400).

Le programme de belles-lettres élaboré en l'an VIII par Dubois-Fontanelle pour l'Ecole centrale de Grenoble comporte ce paragraphe :

> On n'a pas cru devoir omettre *la Pharsale* qui, si elle ne compte pas après l'*Enéide,* a sans doute son importance et offre peut-être une grande leçon. Son sujet est la lutte de la liberté contre l'ambition, et la chute de celle-là (401).

Et Dubois-Fontanelle dira dans son *Cours de Belles-Lettres* :

> ... quoique souvent déclamateur, il [Lucain] respire cependant le désespoir d'une âme fière, impatiente de ses fers, appelant la liberté, la cherchant partout et ne la voyant nulle part; c'est ce sentiment qui fait le mérite de Lucain, et la raison qui me le fait citer parmi les poètes épiques, quoiqu'il ne puisse y tenir que le dernier rang (402).

Lucain n'avait donc pas su exploiter son sujet. Là où le poète latin avait échoué, Henri Beyle est sûr de réussir. Sa *Pharsale*

(398) Ms. R. 302.

(399) *Mercure de France,* N. 8 et 9, 16 vendémiaire et 1er brumaire IX : 8 et 23 octobre 1800.

(400) *Lycée,* première partie, liv. I, chap. IV, sect. II. Signalons encore que Legouvé a lu à la séance de l'Institut du 15 messidor V (3 juillet 1797), une traduction libre du premier chant de *la Pharsale* (cf. Roederer, *Œuvres,* V. 351). Cette traduction a été publiée dans les *Œuvres* de Legouvé (Paris, Janet, 1826-1827, 3 vol. in-8°, II, 203-216). Elle ne semble pas avoir échappé à Beyle, qui a noté : « Voyez le Lucain de Legouvé » (*Compléments et fragments inédits,* p. 69). Nous avons déjà dit que Stendhal a suivi, en 1803, les cours de Legouvé au Collège de France.

(401) Archives de l'Isère, L. 517.

(402) II, 105. Cf. p. 111, 143.

à lui sera un monument immortel, digne d'être placée à côté des grands poèmes épiques de l'antiquité. Aussi ne s'est-il guère soucié de connaître à fond l'œuvre de son illustre prédécesseur. Il a dû se borner, selon toute vraisemblance, à parcourir la traduction qu'en avait donnée Marmontel (403). Si le texte de *la Pharsale* ne lui est pas tout à fait inconnu, le nom de Lucain ne revient que rarement sous sa plume (404). Il lui arrive, nous l'avons dit, d'attribuer à Lucain des vers de Juvénal (405).

Il est impossible de deviner ce qu'aurait été *la Pharsale* de Stendhal. Le savait-il lui-même ? Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il visait au grand, au sublime. « Je veux prendre tout ce qu'il y a de grand, de sublime, de touchant dans la nature et le peindre. Je veux pousser l'art jusqu'à sa limite... » (406). Son poème devait être une « vaste encyclopédie de beautés » ; renfermer « tous les charmes de la nature » (407). « Ne point écouter de prétexte, se conseille-t-il, faire grand dans tous les genres. Grandes batailles, grands caractères » (408). Et encore : « Le principal moyen de grandeur de *la Pharsale*, c'est de rappeler à chaque instant qu'il s'agit du sort du monde

(403) *La Pharsale* de Marmontel avait paru en 1766 2 vol. in-8°. Elle portait le texte latin en regard. Beyle en conseille la lecture à Pauline en août 1804 (*Corr.*, I, 242).

(404) Il cite, dans le texte latin, trois vers du livre I, comme exemple du « germe d'énergie » nécessaire à son propre poème (*Mél. de littérature*, I, 343). Il s'agit des vers 581-585, où Lucain décrit les présages funestes qui semblèrent annoncer le début de la guerre civile :

Tristia Syllani cecinere oracula manes
Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas
Agricolae fracto Marium fugere sepulcro.

(On vit se dresser au milieu du Champ-de-Mars les mânes de Sylla pour proclamer des oracles lugubres, et, levant la tête de son tombeau brisé près des flots glacés de l'Anio, Marius mit en fuite les laboureurs.)

En outre, il fait vraisemblablement allusion — sa référence est incomplète (*ibid.*, I, 345) — à l'épisode du livre VI, vers 754-760, où la sorcière Erichto réveille le mort pour l'interroger sur l'avenir. Peut-être Stendhal songe-t-il au discours même du mort vivant. Voir, sur cet épisode de *la Pharsale*, l'article de A. Bourgery, *Lucain et la magie*, dans la *Revue des Etudes latines*, 1926, p. 299-313.

Nous saisissons cette occasion pour remercier M. le Doyen Perrochat de tous les renseignements qu'il a bien voulu nous donner.

(405) « .... *saevior armis*
Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem. »

(Plus funeste que les armes, la luxure s'est ruée sur nous et venge l'univers asservi.) Juvénal, *Satires*, VI, vers 292-293.

(406) *Mél. de littérature*, I, 326.

(407) *Ibid.*, I, 326.

(408) *Ibid.*, I, 330.

entier » (409). Transporté par son élan, il s'écrie, sans s'apercevoir du ridicule : « Je veux que mon ouvrage soit comme Saint-Pierre de Rome, tout est si bien en proportion que rien ne semble colossal, ce n'est qu'en sortant et en trouvant tout à coup la nature rapetissée qu'on s'aperçoit qu'on sort du temple le plus sublime qui existât jamais » (410).

Le poème devait avoir douze livres, comme l'*Enéide.* Les scènes des quatre premiers se seraient déroulées en Italie, les suivantes en Macédoine. Après la description de la bataille de Pharsale, il aurait été question de la fuite et de la mort de Pompée (411). L'action se serait achevée par le suicide d'Antoine. Ce « scélérat parfait » aurait mis fin à ses jours, désespéré de s'entendre maudire par César (412). L'apprenti poète ne craint pas de prendre de grandes libertés avec l'histoire.

Chose curieuse, à l'époque où le jeune Beyle affiche le jacobinisme le plus intransigeant, le personnage de César lui inspire une vive sympathie. « Il ne manque à César pour être aimé qu'un poète. » Et ailleurs : « Mettre César dans toutes les situations capables de développer le grand homme. Révolte de son armée. Tous les chefs effrayés viennent auprès de lui. Il se montre aux soldats furieux, ils tombent à ses genoux » (413). Pour que César reste d'autre part soumis, malgré sa grandeur, aux lois de l'humanité, Beyle imagine, au mépris de l'histoire, de le plonger dans la douleur par la mort de son fils. « Il le faut père inquiet d'abord et ensuite malheureux. Il triomphe, mais il a perdu son fils et *noluit consolari quia filii* (*sic*) *ejus non sunt* » (414).

Mais un poème sans amour n'est pas concevable. L'amour n'est-il pas « la cause la plus ordinaire des grandes actions de l'homme » ? Stendhal est d'autant plus persuadé de la nécessité d'une intrigue amoureuse qu'il a la sensation de combler une lacune : « la plus grande et la plus poétique des passions, celle qui les renferme toutes, l'amour, n'a été qu'ébauchée dans les épopées » (415). L'intrigue est bientôt trouvée; à défaut d'originalité, elle est romanesque : la passion de la fille de Pompée

(409) *Ibid.*, I, 341. Beyle désigne presque toujours son poème par la lettre grecque.
(410) *Ibid.*, I, 327.
(411) *Ibid.*, I, 333.
(412) *Ibid.*, I, 336.
(413) *Ibid.*, I, 338-339.
(414) *Ibid.*, I, 339. Il s'agit certainement d'une réminiscence du *Génie du Christianisme :* « *Vox in Roma audita est,* dit Jérémie, *ploratus et ululatus multus; Rachel plorans filios suos, et nolui consolari quia non sunt...;* comme ce *quia* est beau. » (Deuxième partie, liv. II, chap. VI). On sait que Chateaubriand a fait graver : « *quia non sunt...* » sur le tombeau de Pauline de Beaumont à Saint-Louis des Français.
(415) *Mél. de litt.*, I, 344.

pour le fils de César. « L'amour de la fille de Pompée est contre le devoir, il est donc dramatique. » Voilà comment est appliqué l'un de ces conflits de passions trouvés dans le *Génie du Christianisme*. Une fois lancé dans le domaine du romanesque, rien ne retient plus l'imagination du poète. « Je pourrais rendre heureux le fils de César. La seconde nuit qu'il viendrait voir son épouse, il voit un grand préparatif de pompe funèbre. Il se cache, cependant rencontré par un soldat qui lui parle comme à un camarade il ne peut s'empêcher de lui demander : Pour qui ce bûcher ? — Pour la fille de Pompée. » Et Beyle, ravi de cette situation pathétique, de conclure : « Ce plan me donne un beau mariage secret. Cérémonie touchante » (416). Il revient à plusieurs reprises sur cette intrigue d'amour, tantôt pour donner un rival au fils de César dans la personne d' « un Capanée », que celui-là tue en duel (417), tantôt pour faire mourir la fille de Pompée par la main de son amant (418).

Ce dernier trait rappelle de près l'un des épisodes les plus fameux de *la Jérusalem délivrée* et qui avaient le plus ému Stendhal : Tancrède blessant à mort Clorinde. Ce n'est pas la seule réminiscence livresque; elles foisonnent. Beyle ne se met pas en frais d'invention. Avant de se mettre à composer, il veut connaître toutes les principales productions de l'esprit humain. Il dresse à cet effet une énorme liste d' « ouvrages à voir », où les poèmes sanscrits voisinent avec la *Bible*, et *les Mille et une Nuits* avec l'*Alcoran* (419) !

En revanche, son moindre souci, nous l'avons constaté, est la fidélité à l'histoire. Le plus clair de sa documentation est tiré de Plutarque (420). Lorsqu'il aura besoin d'informations plus précises, il aura recours à l'*Histoire Romaine* de Rollin. Nous avons trouvé dans les manuscrits de Grenoble un feuillet intitulé *Fondements de la Pharsale*. C'est un extrait de Rollin (421). Il est juste pourtant de souligner que Beyle manifeste le désir de « connaître les lieux où se passe [son] poème par les voyageurs et les naturalistes » (422).

Du 20 au 24 décembre, Henri Beyle, en pleine euphorie, accumule des matériaux. Ensuite, son élan tombe progressive-

(416) *Ibid.*, I, 331-332.
(417) *Ibid.*, I, 327.
(418) *Ibid.*, I, 330.
(419) Le début de cette liste a été publié dans les *Mél. de litt.*, I, 342.
(420) Beyle lit la *Vie de César* dans la traduction de Dacier, Amsterdam, 1735, 9 vol. in-4° (*Pensées*, I, 44-45). En ce qui concerne le fils de César, à qui il veut donner un rôle de premier plan, c'est par la *Vie d'Antoine* qu'il a pu en connaître l'existence.
(421) *Compléments et fragments inédits*, p. 70-71, 21 nivôse XI : 11 janvier 1803. Cf. *Mél. de litt.*, I, 326-327.
(422) *Mél. de litt.*, I, 333.

ment. Non qu'il renonce à son projet (423). Il est toujours persuadé que c'est là l'un des plus beaux sujets d'épopée (424). Cependant il se rend mieux compte des difficultés de l'entreprise. Il commence à douter qu'on puisse débuter dans la carrière des lettres par un ouvrage parfait, surtout lorsqu'il s'agit d'un poème épique. D'autre part, comme il est pressé de conquérir la gloire, il serait désagréable d'avoir à « précipiter la publication des premiers chants » (425). Pour la troisième fois, il se rabat donc sur la comédie. Mais pendant longtemps encore il gardera l'illusion tenace que *la Pharsale* sera son plus grand ouvrage. Au mois de mars 1803, il confiera à son cahier : « Faire une comédie et une tragédie pour me donner mon entrée dans le monde, de la confiance dans mes talents, l'art de faire les vers. Ensuite *la Pharsale,* œuvre du reste de ma vie » (426). A Grenoble, dans l'été de la même année, puis de nouveau à Paris en 1804, il songera de temps en temps à son poème épique (427). Ce n'est qu'en 1806 que ses yeux se dessilleront : « Combien je sens mon esprit au-dessous d'une telle entreprise (428) ! »



Ce n'est donc pas de gaieté de cœur que Stendhal se tourne vers la comédie. Il essaie de justifier son choix : « Nous avons trois bons tragiques et un seul bon comique, je suppose qu'une bonne comédie dure autant qu'une bonne tragédie... » Et de se pousser vivement au travail : « *Age quod agis,* je dois (...) m'appliquer uniquement à ma comédie jusqu'à ce qu'elle soit finie » (429). En effet, il travaillera sans relâche pendant une année entière à son *Philosophe amoureux* qui prendra bientôt un nouveau titre, *les Deux Hommes,* et nous verrons pourquoi.

Le point de départ de cette pièce est une intrigue passablement banale. Charles Valbelle aime sa cousine Adèle et il est payé de retour. Mais Charles a un rival, Chamoucy, jeune homme fat et bel esprit, qui courtise Adèle, secrètement encouragé par la mère de Charles. Celle-ci, qui ne veut pas que son

(423) Nous venons de voir que l'extrait de l'*Histoire Romaine de* Rollin est du 11 janvier 1803.

(424) *Pensées,* I, 60.

(425) *Ibid.*, I, 67-68.

(426) *Ibid.* I, 81-82. Cf. 104, 123.

(427) *Compléments et fragments inédits,* p. 89. *Journal,* I, 110, 3 floréal XII : 23 avril 1804. *Pensées,* II, 306, 22 fructidor XII : 9 septembre 1804.

(428) *Journal,* III, 83, 30 mai 1806.

(429) *Théâtre,* II, 74.

fils épouse la jeune fille, provoque une brouille entre les deux amants, en faisant croire à Charles qu'Adèle lui préfère Chamoucy. La brouille forme le nœud de l'intrigue; le raccommodement des deux amoureux le dénouement.

A l'entendre, c'est un dessin de Guérin, intitulé *le Raccommodement* (430), qui l'a inspiré. Il faut croire que son âme était bien sensible et son cœur bien brûlant pour s'émouvoir à la vue de cette gravure académique et froide (431) : s'étreignant avec ardeur, un jeune couple aux muscles savamment étudiés — elle, à la nudité à peine voilée, mais lui surchargé d'une lyre, d'une tunique, d'un manteau et de bouclettes à la Titus dans le plus pur goût néo-classique de l'époque — s'unit dans ce qui voudrait être le baiser passionné du raccommodement. On est quelque peu étonné que l'estampe de Guérin ait pu lui suggérer cette réflexion candide : « La scène comique manque (...) entièrement d'une peinture complète de l'amour, tel qu'il peut se trouver au milieu de nous » (432).

(430) « *La Brouille et le Raccommodement,* deux estampes faisant pendant, dessinées par Guérin et gravées par Darcis. Chez l'auteur, rue Montmartre, N. 110 et 90. Chacune 5 fr. » (*Journal général de la littérature de France,* prairial an IX : mars-avril 1801, p. 187).

Ces deux gravures sont conservées à la Bibliothèque Nationale. Cabinet des Estampes, sous la cote DC 61 et 62.

Dans l'automne de 1802, Pierre-Narcisse Guérin, dont le *Marcus Sextus* avait obtenu, en 1799, un énorme succès, venait d'exposer son tableau de *Phèdre,* qui fut accueilli avec un enthousiasme débordant. Voir *Journal de Paris,* 6 brumaire XI : 28 octobre 1802. Charles Blanc, *Histoire des peintres de toutes les Ecoles. Ecole française,* 1865, III, 5-6.

(431) *Théâtre,* II, 61, 159. *Pensées,* II, 215. La *Préface,* où Beyle affirme qu'il s'est inspiré de la gravure de Guérin, n'est pas datée. Nous soupçonnons qu'elle a été écrite lors de son séjour à Grenoble en 1803-1804. En tout cas, elle ne peut être antérieure à la fin du mois d'avril 1803. En effet, Stendhal y cite, en italien, un passage d'Alfieri (*Compléments et fragments inédits,* p. 145). Or, nous savons que c'est le 22 avril de cette année-là qu'il a reçu les œuvres du poète italien.

(432) *Théâtre,* II, 159. Cailhava s'était extasié sur la scène du raccommodement dans *le Dépit amoureux* : « Enfin arrive cette scène divine, cette scène inimitable (...). Eraste et Lucile, piqués l'un contre l'autre, y jurent de n'écouter que leur dépit et de rompre. Ils se rendent mutuellement les présents qu'ils se sont faits, déchirent les lettres qu'ils se sont écrites, promettent de ne plus se voir, finissent par se raccommoder, par s'aimer davantage; et toutes les personnes qui ont le cœur tendre s'écrient, en voyant exécuter cette scène, ou en la lisant; Voilà comme on s'aime ! Voilà la nature elle-même ! » (*Art de la Comédie,* liv. I, chap. I, tome I, p. 33).

Notons, pour mémoire, qu'à quinze ans de là, le 14 novembre 1817, on jouera au Théâtre de la Porte Saint-Martin un opéra-comique en un acte par de Pontis, intitulé *La brouille et le raccommodement.*

Le premier plan est esquissé le 24 janvier 1803 (433). Beyle imagine ce jour-là le rôle de Delmare, homme hypocrite, ambitieux, capable de toutes les noirceurs, qui prétend à la main de Mme Chamoucy, et qui s'efforce par conséquent de perdre le fils dans l'esprit de sa mère.

Le 3 février, il déclare : « Je crois que je vais commencer par le *Filosofo innamorato* » (434). Trois jours après, il dresse la liste des personnages et ébauche l'intrigue (435). C'est alors qu'il change le titre de la pièce, qui devient *les Deux Hommes*. Ce changement est dicté par l'introduction d'un élément nouveau : la défense de la philosophie du XVIIIe siècle : « Je montre que l'éducation philosophique a produit un homme vraiment honnête, tandis qu'au contraire l'éducation dévote a produit un homme faible inclinant à la scélératesse. Défendre la philosophie, et couvrir de ridicule ceux qui l'attaquent. » Ainsi, poursuit-il sans fausse modestie, la pièce « peut espérer dix siècles de durée », à condition, bien entendu, qu'elle soit bonne (436).

Le 10 février, Stendhal procède méthodiquement à la distribution de son travail en deux parties : connaissance des passions et style (437). Quelques jours plus tard, il passe en revue les caractères à peindre (438), et commence à rédiger un plan détaillé (439). On pouvait penser que, le plan une fois tracé, il aurait aussitôt attaqué la rédaction. Il n'en est rien; l'inspiration l'a abandonné. Il s'efforce de secouer sa torpeur : « Que me manque-t-il pour être heureux, société et argent avec considération ? Je n'ai qu'à faire *les Deux Hommes* et dans un an ou dix-huit mois j'ai tout cela. » Il se reproche son manque de courage, et se donne en exemple Mirabeau qui, à vingt-sept ans, était bien plus malheureux que lui (440). Mais, après avoir enregistré des « pensées pour le détail des scènes » (441), il s'arrête de nouveau. A une semaine de là, il réfléchit sur les caractères de ses personnages (442); le 20 mars et les jours suivants, il note des « pensées justes » (443). En employant pour la première fois un de ces cryptogrammes auxquels il aura si souvent recours par la suite, il se dit que

(433) *Théâtre*, II, 74-76, 4 pluviôse XI : 24 janvier 1803.
(434) *Pensées*, I, 69.
(435) *Théâtre*, II, 78-80, 17 pluviôse XI : 6 février 1803.
(436) *Ibid.*, II, 81, 1er ventôse XI : 20 février 1803.
(437) *Ibid.*, I, 94, 21 pluviôse XI : 10 février 1803.
(438) *Ibid.*, II, 95-100, 26 et 27 pluviôse XI : 15 et 16 février 1803.
(439) *Ibid.*, II, 101 et suiv. Le plan est achevé le 18 ventôse : 9 mars (II, 77).
(440) *Pensées*, I, 79, 19 ventôse XI : 10 mars 1803.
(441) *Théâtre*, II, 144, même date.
(442) *Ibid.*, II, 160, 26 ventôse XI : 17 mars 1803.
(443) *Ibid.*, II, 147 et suiv.; 166 et suiv., 29 ventôse-1er germinal XI : 20-22 mars 1803.

le succès de sa comédie lui fera obtenir l'amour de Victorine Mounier : « *in 1 A° i' pot. A^r W^a* » (*in un anno io potrò aver Vittorina* : dans un an je pourrai avoir Victorine) (444).

La rédaction en prose est amorcée dans les derniers jours de mars. « Je commence à écrire le 5 germinal », annonce-t-il triomphalement (445). Ses prévisions sont très optimistes: un mois pour achever la rédaction en prose; un autre mois pour la corriger; après quoi, il n'y aura plus qu'à mettre la prose en vers (446). Il songe même à faire recevoir la pièce au Théâtre-Français avant de quitter Paris, quitte à la corriger entre la réception et la représentation (447).

Une sorte de fièvre s'empare alors de lui. Le 31 mars, il se fixe une méthode de composition : « Il faut travailler un poème dramatique comme un tableau. Esquisser, ébaucher, en faisant les scènes dans leur ordre. Finir en faisant un rôle après l'autre, sans égard aux scènes... » (448). Le 1er avril, il juge, « après un mûr examen » la comédie « excellente » (449). Le 2, il aborde le deuxième acte (450). Le 11 avril, alors qu'il est en train de rédiger la prose du cinquième acte, il consigne dans une note, où se mêlent toutes les langues à lui connues, son émotion de se voir si jeune et déjà près de la gloire : « *Comedia* (*sic*) *d'invenzione in five acts and verses by* un jeune homme de 20 *years quomodo majus* ? » (451). Le 15 avril, il achève d'esquisser les scènes, sauf deux toutefois — les principales — : la scène de raillerie destinée à ridiculiser les antiphilosophes, et celle du raccommodement (452).

Ses prévisions semblent donc se réaliser, et son optimisme justifié par la réussite de ses desseins. N'a-t-il pas fini la rédaction en prose avant même la date qu'il s'était fixée ? Hélas ! tout à coup sa belle ardeur tombe. Il recommence à piétiner sur place. Le 17 avril, il fait un nouveau plan (453), sur lequel

(444) *Ibid.*, II, 147.
(445) *Ibid.*, II, 77, 26 mars 1803.
(446) Il compte avoir, lors de son départ pour le Dauphiné au début de juillet 1803, « un acte ou deux mis en vers » (*ibid.*, II, 145, note). Dans cette note, Beyle donne comme date du début de la rédaction en prose non le 5 germinal, mais le 8 (29 mars).
(447) *Ibid.*, II, 182, 15 germinal XI : 5 avril 1803. Dès le 31 mars, il s'était inquiété de distribuer les rôles aux acteurs du Théâtre-Français (*ibid.*, II, 179-180).
(448) *Pensées*, I, 83. Note datée dans le manuscrit, R. 302, du 10 germinal XI : 31 mars 1803.
(449) *Théâtre*, II, 129, 11 germinal XI : 1er avril 1803.
(450) *Ibid.*, II, 256. La date, 12 germinal XI (2 avril 1803), est donnée par le manuscrit R. 392.
(451) *Ibid.*, II, 337, 21 germinal XI : 11 avril 1803. La veille, Beyle avait approuvé le plan du cinquième acte (*ibid.*, II, 128, note).
(452) *Ibid.*, II, 136, 23 germinal XI : 15 avril 1803.
(453) *Ibid.*, II, 188, 27 germinal XI : 17 avril 1803.

il médite les jours suivants (454). Le 21, un deuxième plan (455). Le 26, un troisième (456). Le 28, il prend note de quelques corrections (457). Puis plus rien.

Il vient de s'apercevoir qu'il avait négligé un point capital : une comédie doit faire rire. C'est en vain qu'il cherche dans tout ce qu'il a écrit le mot pour rire. Il ouvre en hâte *l'Art de la comédie*. Cailhava lui confirme qu'une comédie sans comique n'est pas concevable. « Le bouffon de Picard, déclare-t-il alors, m'avait inspiré quelque éloignement pour le comique. Je sens combien j'avais tort et vais rendre *les Deux Hommes* comiques » (458). Mais par quels moyens ? Ne sachant comment s'y prendre, il se demande, perplexe : « M'est-il avantageux de composer tout de suite *les Deux Hommes* (459) ? » Le découragement s'empare de lui. Il tâche de combattre sa mollesse : « Il faut que je sois parvenu au comble de l'insouciance pour ne pas faire tout de suite *les Deux Hommes*. Je manque de tout; cette pièce faite, j'aurai tout en abondance. Société, argent, gloire, rien ne me manquera » (460). Il met devant ses yeux un modèle de volonté : l'acteur Lafond, qui « partit de Bordeaux avec 25 louis et jura que, si les 25 louis mangés, il n'était pas reçu, il se brûlerait la cervelle » (461). Rien n'y fait. La pièce n'avance plus. En quittant Paris le mois suivant, Beyle ne pourra ranger dans sa malle que des plans, des cahiers de notes et une rédaction en prose.

On a vu que Stendhal affirme s'être inspiré du *Raccommodement* de Guérin. Mais n'aurait-il pas eu présent à l'esprit un modèle littéraire ? Ce n'est pas, en effet, cette gravure qui a pu lui suggérer l'idée de greffer sur une banale intrigue d'amour l'apologie de la philosophie.

On remarquera que dans une liste de *Sujets d'ouvrages*, le titre primitif de la pièce, *le Philosophe amoureux*, est suivi de ces indications : « Emile, *Mèr[e coupable]*, s[ujet] des *Précepteurs* » (462). Or, la comédie de Fabre d'Eglantine, *les Précepteurs*, est précisément l'apologie de l'éducation philosophique (463). Si l'on rapproche *les Précepteurs* des *Deux*

(454) *Ibid.*, II, 196 et suiv., 28-29 germinal XI : 18-19 avril 1803.
(455) *Ibid.*, II, 205 et suiv., 1er floréal XI : 21 avril 1803.
(456) *Ibid.*, II, 211 et suiv., 6 floréal XI : 26 avril 1803.
(457) *Ibid.*, II, 209-210, 8 floréal XI : 28 avril 1803.
(458) *Pensées*, I, 118 (texte d'après le ms. R. 5896, tome 7, fol. 8 v°).
(459) *Ibid.*, I, 124.
(460) *Ibid.*, I, 101, 25 floréal XI : 15 mai 1803. Nous rétablissons la ponctuation d'après le ms. R. 5896, tome 7, fol. 5 r°.
(461) *Ibid.*, I, 102.
(462) *Journal*, I, 69. Cf. *Pensées*, I, 151, 181. L'allusion au drame de Beaumarchais *la Mère coupable ou l'Autre Tartufe* a échappé à L. Magnani, *Beaumarchais. Insospettata fonte di Stendhal*, dans le vol. *Omaggio a Stendhal*, 1950.
(463) En 1802, Geoffroy avait « éreinté » la comédie de Fabre

Hommes, on est frappé par la ressemblance du fond. Dans l'une comme dans l'autre il y a deux précepteurs, Timante et Ariste dans celle-là, Delmare et Valbelle dans celle-ci, dont l'un est représenté comme le précepteur à la vieille mode, à l'esprit plein de préjugés, et l'autre comme le précepteur philosophe, disciple de Jean-Jacques. Dans les deux comédies, le précepteur antiphilosophe est un coquin qui trame dans l'ombre de noires machinations, tandis que le précepteur philosophe est modeste, savant et parfait honnête homme. Chez Fabre d'Eglantine, comme chez Beyle, les deux élèves des deux précepteurs, respectivement Jules et Alexis, Charles et Chamoucy, reçoivent une éducation toute différente, qui forge d'une manière opposée leur caractère. L'élève de l'antiphilosophe est vicieux et corrompu; celui du philosophe est brave, loyal, naturel.

Il y a aussi, il est vrai, des différences. Dans *les Précepteurs*, Alexis et Jules sont de jeunes garçons âgés de onze et douze ans. D'autre part, Fabre d'Eglantine, uniquement soucieux de sa thèse, n'a fait aucune part à l'amour. Néanmoins, bien que dans *les Deux Hommes* l'intérêt porte moins sur les maîtres

d'Eglantine. Le 26 floréal X (6 mai 1802), avait eu lieu la première représentation de la reprise des *Précepteurs*. Trois jours plus tard, Geoffroy consacrait à la pièce un feuilleton virulent. Il commençait par citer le jugement de La Harpe : « *Les Précepteurs* sont un chef-d'œuvre unique en bêtise. » Après ce début prometteur, il poursuivait : « J'en rougis pour le public, et ce succès scandaleux affaiblit beaucoup les espérances que je concevais tous les jours de la régénération du goût. » Geoffroy ne cachait pas son étonnement qu'on laissât encore représenter la pièce de Fabre d'Eglantine : « N'est-il pas étrange que ce soit au moment où le gouvernement se propose d'établir, sur un meilleur plan, des écoles et des lycées, qu'on s'avise de présenter à la nation un ouvrage qui sape les fondements de toute bonne éducation, un ouvrage qui consacre, comme les premiers principes de l'institution de la jeunesse, l'insubordination, l'indiscipline, la violence, l'insurrection, l'indépendance et l'oubli des plus saints devoirs ? » (*Journal des Débats*, 19 floréal X : 19 mai 1802).

En 1804, *les Précepteurs* fourniront encore au *Journal de Paris* le prétexte d'une diatribe contre Fiévée, accusé d'être un « antiphilosophe juré » (N. du 16 prairial XII : 5 juillet 1804).

Il sera beaucoup question, en 1810, d'attribuer aux *Précepteurs* un des prix décennaux. « *Les Précepteurs*, comédie en 5 actes et en vers, par Fabre d'Eglantine, a eu vingt-cinq représentations, lit-on dans le rapport du jury. Elle est dans un meilleur genre; il y a de l'originalité dans l'intrigue, et quelques effets comiques dans les détails; mais elle manque de caractères, et surtout de style » (*Rapports du Jury chargé de proposer les ouvrages susceptibles d'obtenir le prix d'honneur*, 1810, p. 19). Et la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de renchérir : « Les caractères sont vrais, naïfs, originaux; leur maintien juste et varié; leurs physionomies naturelles et originales... » (*ibid.*, p. 86).

que sur les élèves, l'idée principale est la même : seule l'éducation philosophique produit de bons républicains. Beyle n'écrit-il pas à un moment donné : « Valbelle pourrait dire (...) : J'ai élevé Charles pour en faire un républicain » (464) ?

La manière dont Stendhal construit ses personnages est déjà celle dont il usera, avec plus de métier et beaucoup plus d'art, dans ses romans : il se transpose lui-même dans la fiction, avec ses sentiments, son entourage, ses connaissances. Mais ces emprunts à la réalité, sur lesquels nous ne nous arrêterons pas, sont moins nombreux que les réminiscences livresques. L'auteur ne fait aucun effort pour oublier ses lectures; bien au contraire, il ne perd jamais de vue les « autorités ». Ainsi, lorsqu'il songe à son antiphilosophe, il a constamment *le Tartufe* présent à l'esprit. Il emprunte force traits à l'*Emile* (465). De Shakespeare, il entend imiter « l'art profond avec lequel Iago rend Othello jaloux » (466). Pour peindre le personnage de Chamoucy, il veut mettre à contribution *le Séducteur* du marquis de Bièvre, *Tom Jones* et *le Vicaire de Wakefield* (467). Le roman de Mme Cottin, *Amélie de Mansfield,* doit l'aider à composer le caractère de Mme Valbelle (468), conçu d'ailleurs comme une sorte de Cléopâtre de *Rodogune* (469). Delmare ressemblera à Figaro (470). Charles aura « ce bon cœur gai (dans le genre de Dorante, le menteur) qui attache et charme tout le monde » (471). Au cas où des rôles de valets seraient nécessaires, *les Pénitents noirs* de Mme Radcliffe et *les Barons de Felsheim* par Pigault-Lebrun en fourniront les modèles (472). Et la liste est loin d'être complète. Beyle pousse à ce point l'habitude de ne pas faire un pas sans être tenu par la main, qu'à un moment donné il finit par s'apercevoir du danger qui le guette. Il jette alors ce cri de détresse — et l'aveu est à

(464) *Pensées,* I, 154. Cf. *Théâtre,* II, 71. Stendhal exprime l'intention d'introduire dans sa comédie une « justification » de la Révolution.

Fabre d'Eglantine s'était proposé un but essentiellement politique : montrer la supériorité des idées révolutionnaires dans le domaine de la pédagogie. Voir F.-A. Aulard, *Figures oubliées de la Révolution* (*Nouvelle Revue,* juillet-août 1885, p. 76). V. Fournel, *Fabre d'Eglantine, le comédien, l'auteur dramatique et le révolutionnaire* (*Revue des questions historiques,* 1893).

(465) *Théâtre,* II, 80, 88, 89, 91.

(466) *Ibid.,* II, 156, 176.

(467) *Ibid.,* II, 71, 90.

(468) *Ibid.,* II, 87. Mme de Voldemar, l'un des modèles de Mme Chamoucy (*ibid.,* II, 98), est précisément un personnage du roman de Mme Cottin.

(469) *Ibid.,* II, 147.

(470) *Ibid.,* II, 143.

(471) *Ibid.,* II, 209, 218.

(472) *Ibid.,* II, 149-150.

retenir — : « J'ai vingt ans passés, si je ne me lance pas dans le monde et si je ne cherche pas à connaître les hommes par expérience, *je suis perdu.* Je ne connais les hommes que par les livres, il y a des passions que je n'ai jamais vues ailleurs. Comment puis-je les peindre ? Mes tableaux ne seraient que des copies (...). Encore un an ou deux et j'ai pris mon pli, il faut renoncer à être un grand peintre de passions » (473).

⁂

En dépit de ses échecs répétés, l'esprit de Stendhal ne cesse d'enfanter à un rythme impressionnant de nouveaux projets d'ouvrages. Ils sont tellement nombreux, qu'il juge opportun de se limiter. « Il ne faut pas que mes œuvres occupent plus de trois ou quatre volumes in-18. » Ces œuvres comprendront une comédie, *les Deux Hommes,* trois tragédies, dont deux imitées de Shakespeare, *Hamlet* et *Othello,* et la troisième imitée d'Alfieri, *Don Garcie;* enfin, *la Pharsale,* poème épique (474). Mais il ne s'en tient pas là. Tantôt il rêve à un « *Homme gai,* comédie en 5 actes et en vers, qui ne se laisse accabler par rien et, tout en riant, se tire des plus grands embarras et parvient au bonheur » (475); tantôt à un *Orgueilleux* où serait représenté Voltaire à Ferney (476), tantôt encore à un *Courtisan* (477). En revanche, il est disposé à négliger « comme ne pouvant durer que deux cents au plus » des sujets comme *Paméla, la Coquette corrigée, le Séducteur, le Séducteur amoureux* (478). Il imagine aussi une « bluette en un acte et en vers alexandrins sur l'ennui qu'éprouve un poète avant de faire jouer sa pièce » (479), et une sorte de comédie historique où il peindrait « très ressemblants tous les grands hommes du siècle de Louis XIV », d'après le tableau que Monsiau avait exposé au Salon de 1802, *Molière lisant le Tartufe chez Ninon* (480).

(473) *Pensées,* I, 78. C'est Stendhal qui souligne.
(474) *Ibid.,* I, 123. *Journal,* I, 69.
(475) *Théâtre,* II, 150, note.
(476) *Compléments et fragments inédits,* p. 145.
(477) « Un ouvrage qui peindrait vivement et fortement le malheur des courtisans (...) aurait un grand succès (*Pensées,* I, 70, 108).
(478) *Journal,* I, 69-71.
(479) *Pensées,* I, 171.
(480) *Ibid.,* I, 99-100. Sur le tableau de Monsiau, voir *Mercure de France,* n° 72, 22 brumaire XI (13 novembre 1802), p. 365-369, et *le Moniteur* du 24 brumaire. Le projet de Beyle de tirer une pièce de ce tableau n'avait rien d'original. Dès la première décade du mois de novembre 1802, on avait joué une comédie en un acte et en vers intitulée *Molière lisant le Tartufe chez Ninon* (c'était le titre même du tableau), par Chazet et Dubois.

Et ce n'est pas tout. La poésie n'est pas non plus négligée. Un poème en quatre chants, *le Paradis perdu,* serait un « excellent » entraînement pour se préparer à écrire *la Pharsale* (481). Il compte composer, un peu plus tard, une épître sur les avantages de la poésie (482), une « description de l'amour en forme d'ode » (483), un *Art d'aimer* et, pour terminer, un *Art poétique* (484).

Il n'y a qu'un genre littéraire dont on constate l'absence dans ses projets, le seul où il deviendra célèbre : le roman !

***

L'attitude de Stendhal à son entrée dans la carrière des lettres comporte une curieuse contradiction. Il se propose d'une part d'apprendre les principes de l'art dramatique auquel il se destine — et rien n'était plus logique et plus légitime —; il prétend d'autre part créer sur-le-champ des chefs-d'œuvre impérissables — et en cela il faisait preuve d'une incroyable naïveté. Des conséquences aisément prévisibles découlent de cette attitude : son esprit s'enrichit, mais pas un seul de ses chefs-d'œuvre ne sortira des limbes.

Parti à la recherche des préceptes qui devaient lui assurer un succès certain et durable, il tombe d'abord sur un ouvrage où il puisera à pleines mains, le *Génie du Christianisme.* Il y découvre une étude méthodique des caractères et des passions dont les combinaisons lui offrent des situations pathétiques à l'infini. Le voici nanti d'une méthode de l'étude du cœur humain. Le sort favorable met en même temps sur son chemin celui qui allait lui fournir la structure de toute sa pensée, la pierre angulaire du beylisme. Helvétius lui donne un système homogène, lui fait découvrir la vraie nature de l'homme, ses mobiles; il l'initie à la mécanique des sentiments et des passions. Il élargit aussi son horizon littéraire en lui donnant sa théorie du poète-philosophe. Il l'incite à étudier le langage propre à chaque passion. Lancelin, rencontré peu après, le confirme dans l'idée qu'il est indispensable d'approfondir la science de l'homme, et il lui suggère d'y arriver par l'analyse et l'application des mathématiques au cœur humain.

Dans le domaine du théâtre, Beyle fait aussi des découvertes importantes. Alfieri personnifie à ses yeux l'opposition au système dramatique français. Pendant un temps, Stendhal ne jurera que par lui. Clément et Mme de Staël accentuent tour

(481) *Journal,* I, 70, 9 prairial XI : 29 mai 1803.
(482) *Pensées,* I, 31.
(483) *Ibid.,* I, 47-48, 19 nivôse XI : 9 janvier 1803.
(484) *Journal,* I, 70-71.

à tour ses préventions contre Racine; simultanément il subit de plus en plus le charme de Shakespeare. Enfin, il trouve, grâce au traité de Cailhava, le ressort essentiel du comique, la définition du rire par Hobbes.

Le séjour à Paris de 1802-1803 n'est donc pas, comme on pourrait le croire à première vue, stérile : Henri Beyle s'est engagé dans sa véritable voie.

CHAPITRE II

Retraite poétique et philosophique
(1803-1804)

Triste constatation : il n'est pas aisé de transformer la prose en vers ! — Etude de l'homme d'après nature et d'après les livres : Helvétius, Lancelin, Condorcet, Lavater, Hérault de Séchelles. — Petit nombre de lectures. Admiration croissante pour le génie dramatique de Shakespeare. Influence de Blair sur cette admiration.

Vers la fin du mois d'avril 1803, Henri Beyle décide d'aller passer l'été dans son Dauphiné natal. « Il m'est venu dans l'idée hier, écrit-il le 23 avril, de me retirer tout de suite à Claix pour y passer la belle saison jusqu'au mois de brumaire » (1). Cette décision aurait été provoquée par le désir de ne plus être tourmenté par de « viles craintes de manquer d'argent et la présence continuelle de *shadow* » (2). Mais ce n'étaient certes pas les seules raisons : il entend surtout mettre à profit sa retraite pour achever *les Deux Hommes*. « Dans la position d'esprit où je me trouve, la campagne est ce qui me convient le mieux. Y lire sans cesse les auteurs modèles et rien qu'eux » (3). Il énumère ailleurs ce qu'il appelle « auteurs modèles » : « Dès que je serai arrivé à Claix, me jurer à moi-même de ne lire que *la Nouvelle Héloïse*, Pope's *Iliad*, le troisième volume de Racine et le dictionnaire des rimes et des

(1) *Pensées*, I, 119.
(2) A quoi Stendhal veut-il faire allusion par *shadow* (ombre), mot orthographié dans le ms. R. 5896, tome 7, fol. 9 r°, *schadow ?*
(3) *Pensées*, I, 153. Cf. I, 87, 114. *Théâtre*, II, 143.

synonymes » (4). Réflexion faite, il ajoute à cette liste un volume d'Alfieri (5).

Effectivement, des huit mois que durera son séjour à Grenoble et à Claix, la plus grande partie sera consacrée aux *Deux Hommes*.

C'est au mois d'août que Stendhal se remet au travail. En parcourant les plans de sa pièce, il songe qu'il y aurait avantage à combattre plus ouvertement encore le parti dévot, antiphilosophique, en le présentant comme le suppôt du despotisme. L'ouvrage gagnerait en comique et, par conséquent, il durerait plus longtemps (6). « Nos mœurs se sont républicanisées, déclare-t-il, donc c'est le moment de livrer au ridicule nos anciennes mœurs de courtisan » (7). Il ne se doutait pas qu'en accentuant le tour politique de la comédie, il risquait gros et qu'en tout cas il la condamnait. Ce qui étonne le plus, c'est qu'il espérait obtenir, au nom de la gloire, les suffrages du Premier Consul lui-même ! « Si tu sais être naturel, tu dois lui plaire plus qu'un autre. La même passion règne dans vos cœurs » (8).

Tout le mois d'août se passe à discuter et à arranger les plans (9). Beyle se berce de rêves : « Il est doux d'avoir de la gloire et un peu d'aisance. Il est doux d'avoir de jolies femmes et d'entrer dans le monde par le ciel. Voilà mes raisons pour faire *les Deux Hommes*, comment puis-je y résister (10) ? »

(4) *Pensées*, I, 163, 24 floréal XI : 14 mai 1803.

Dubois-Fontanelle lui avait appris que Pope était l'auteur d'une « traduction en très beaux vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* » (*Cours de Belles-Lettres*, II, 120). Cf. La Harpe : « L'ouvrage qui fit la fortune de Pope, et dont l'Angleterre lui a su le plus de gré, est sa traduction d'Homère, qui passe pour la plus belle qu'on ait faite en vers dans les langues modernes. Un homme tel que Pope n'a pas dédaigné d'être traducteur parce qu'il savait qu'il faut du génie pour traduire le génie... » (*Lycée*, troisième partie, chap. V, p. 375-376).

(5) *Pensées*, I, 101-102. Le texte de cette note est à rétablir comme suit : « ... 2°, le 3° vol. de Racine » (ms. R. 5896, tome 7, fol. 5 r°).

En ce qui concerne Alfieri, Beyle spécifie qu'il veut étudier le cinquième volume. Ainsi que nous l'avons précédemment indiqué, le cinquième volume d'Alfieri renfermait entre autres le *Parere dell'Autore*.

(6) *Théâtre*, II, 218, 22 thermidor XI : 10 août 1803.

(7) *Ibid.*, II, 186. La ponctuation de la suite de cette note doit être ainsi rétablie : « Les malheurs de la révolution (...) pour beaucoup de monde. Cela résulte des applaudissements et des murmures du Théâtre-Français » (ms. R. 5896, tome 27, fol. 115 r°).

(8) *Ibid.*, II, 185.

(9) *Ibid.*, II, 185, 218-220. Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 151.

(10) *Pensées*, I, 136.

Le 9 septembre, il s'attelle résolument à la besogne (11). Hélas ! les déceptions pleuvent. On a beau se sentir une âme de poète, la tâche de transformer la prose en vers ne s'en révèle pas moins une rude affaire. Le mois de septembre s'écoule sans que la rédaction ait fait de progrès sensibles. Au début d'octobre, désespéré de voir son travail traîner en longueur, il se jure à lui-même de « ne plus lire jusqu'à ce que le dernier vers des *Deux Hommes* soit fait » (12). Et de parcourir une fois de plus ses plans, et de noter de nouvelles idées sur la manière de faire marcher l'action (13). En même temps, il s'applique à l'étude de la métrique. Dans un épais cahier, intitulé *Rime*, et daté du 3 octobre, il aligne les rimes, des exemples d'hiatus, de demi-hiatus et d'enjambements, tirés de Corneille, Racine, Molière et Boileau (14). En étudiant plus particulièrement ce dernier « comme versificateur », il lui reconnaît le mérite de la clarté, celui « d'animer tout par une image » et de savoir s'exprimer en beaux vers; mais il lui reproche aussi les détails superflus, une solennité excessive, le manque de goût et de sensibilité (15).

Le plus difficile, c'est de trouver la rime. Comme il regrette que le français n'ait pas adopté le vers blanc ! « Les vers rimés français sont bien plus difficiles à faire que les vers italiens *sciolti*. La peine pour la mesure est égalée par celle de l'hémistiche et par le soin d'éviter le hiatus. La rime reste, et quelle difficulté (16) ! » En effet, il sue sang et eau sur ses vers. Le 2 janvier 1804, il parvient péniblement au vers 232 (17); le 5, au vers 273, après en avoir composé ce jour-là vingt-deux (18); le 9, il en est au vers 306, qui sera aussi le dernier (19). Doit-on s'étonner qu'il n'ait pas persévéré, et qu'il ait même eu la tentation d'abandonner sa « grande

(11) *Théâtre*, II, 186. C'est d'après le manuscrit R. 5896, tome 27, fol. 115 r°, que nous rétablissons la date du : « 22 th of Fructidor ».

(12) *Compléments et fragments inédits*, p. 151, 11 vendémiaire XII : 4 octobre 1803. Cf. *Pensées*, I, 201 : « En composant, ne lis rien. »

(13) *Théâtre*, II, 184, 10 vendémiaire XII : 3 octobre 1803; 101, 188, 196, 201, 11 vendémiaire XII. C'est bien de *vendémiaire*, et non de *ventôse*, que Stendhal a daté ces pensées dans son brouillon (ms. R. 5896, tome 18, fol. 111 r°; tome 21, fol. 50 r°; tome 27, fol. 116 r°).

(14) V. Del Litto, *Scholies stendhaliennes. Etudes de versification et de style. Ausonia*, juillet-décembre 1939. Cf. *Pensées*, I, 201 et suiv.

(15) *Pensées*, I, 212-214, 8 brumaire XII : 31 octobre 1803.

(16) *Ibid.*, I, 205-206.

(17) *Théâtre*, II, 387. Dans le brouillon, Beyle a soigneusement numéroté ses vers de 10 en 10. Le vers 232 est celui-ci : « Je ne dis pas cela. Je prévois seulement... » (ms. R. 5896, t. 14, fol. 132 v°).

(18) *Ibid.*, II, 236, 389.

(19) *Pensées*, I, 204-205, 18 nivôse XII : 9 janvier 1804. Cf. ms. R. 5896, tome 14, fol. 134 r°.

comédie » (20) ? Après plus de trois mois de travail, il n'a réussi à versifier, et au prix d'efforts infinis, que trois scènes du premier acte qui, dans la rédaction en prose, en comptait dix à lui tout seul. Pour donner une idée de la peine qu'il a endurée, il suffira de dire que dans les manuscrits de Grenoble on ne trouve pas moins de six brouillons, surchargés de ratures et de corrections, de la scène III. Comment la lassitude et le découragement ne l'auraient-ils pas gagné (21) ?

***

Au cours de ces huit mois, le temps qui n'est pas donné aux *Deux Hommes* est consacré à la méditation et à la lecture — beaucoup plus à celle-là, paraît-il, qu'à celle-ci; il dira, en reprenant la diligence : « J'ai pensé et peu lu » (22).

Aidé par sa sœur Pauline, qu'il tient à associer à son travail, Beyle s'emploie à mettre au net ses notes (23). En outre, il décide d'étudier l'homme d'après nature — curieuse initiative pour quelqu'un qui venait de la capitale ! « Je cherche à voir ici les vérités données par la théorie » (24). Il commence donc

(20) « Bâclerai-je tout de suite et en un mois une petite pièce en un, deux ou trois actes, et en prose, que je donnerai en arrivant à Paris au théâtre Louvois ? J'ai 21 ans dans 23 jours, il est temps de jouir. Continuerai-je ma grande ?... » (*Pensées*, II, 321-322).

(21) Il ne renonce pas pour autant à ses illusions dramatiques et poétiques. Il veut tantôt reprendre *le Ménage à la mode* (V. Del Litto, *Scholies stendhaliennes. Ausonia*, juillet-décembre 1939), tantôt écrire une *Ode à la gloire* (*Pensées*, I, 202), et concourir au prix de poésie de l'Institut (*ibid.*, I, 215) dont le sujet était : « *La vertu est la base des républiques* (Montesquieu, liv. III, chap. II et III) » (*Journal de Paris*, 22 vendémiaire XI : 14 octobre 1802).

(22) *Théâtre*, II, 393.

(23) Beyle a recopié ses notes dans deux cahiers intitulés *Pensées diverses. Pensées de Paris*. Ils sont conservés dans le tome 17 des manuscrits de Grenoble cotés R. 5896, et ont été publiés dans les *Pensées*, I, 127 et suiv., 141 et suiv.

Le premier de ces cahiers — où d'ailleurs Stendhal a inscrit un certain nombre de réflexions nouvelles — porte ces deux dates : « 13 th[ermid]or XI » (1er août 1803), et « Claix, 10 vendémiaire an XII » (3 octobre 1803). Une autre copie du même cahier figure dans ce manuscrit, fol. 96-99. Elle est de l'écriture de Pauline : on y remarque de nombreuses fautes d'orthographe !

Toutes les notes de Paris n'ont pas été recopiées. Le carton R. 302 en renferme une quantité assez considérable, dont nous avons donné le texte dans nos *Compléments et fragments inédits*.

(24) *Pensées*, I, 131. Il dira, en repartant pour Paris : « J'ai vu l'homme dans l'homme et non plus uniquement dans les livres » (*ibid.*, I, 187). Et à quelques mois de là : « Suivre mon projet de Grenoble de décrire tous les êtres humains que j'ai connus, c'est là que j'ai vu la nature... » (*ibid.*, I, 262, 20 prairial XII : 9 juin 1804).

un recueil de traits et d'anecdotes (25). Ce travail tourne court — le recueil ne renferme que deux anecdotes (26) —; il a comme effet de le jeter dans un « pyrrhonisme inquiétant » (27). Ce ne sera pas la seule fois que le contact direct avec l'humanité amène un semblable résultat.

Vers la fin du mois de juillet, et non en juin, comme on l'a cru, il entreprend une étude de la psychologie féminine, et rassemble une série d'aphorismes auxquels il donne pour titre : « *Du caractère des femmes françaises* (28). Prudent, il spécifie : « Je dis françaises parce que c'est celles-là que j'observe. » En fait, c'est un recueil d'extraits; son observation personnelle se réduisant à fort peu de chose. Détail intéressant, et pendant longtemps passé inaperçu : Helvétius vient en tête des auteurs mis à contribution (29).

Toujours sous l'influence d'Helvétius, Beyle aborde, le mois suivant, un nouveau travail. Le philosophe soutenait que, pour déterminer la signification incertaine des mots, il faut fixer au moyen d'un dictionnaire l'idée précise que chaque mot représente, de manière à pouvoir démontrer des propositions morales à l'instar des vérités géométriques (30). Le 8 août, Stendhal note, sous le titre de *Theory of the name :* « Qu'on présente à divers hommes une question simple, claire, sur la vérité de laquelle ils soient indifférents, tous porteront le même jugement, parce que tous apercevront les mêmes rapports

(25) *Compléments et fragments inédits,* p. 82.

(26) Voir quelques autres anecdotes dans les *Pensées,* I, 136-137, 187.

(27) *Ibid.,* I, 130.

(28) Ce travail a été publié pour la première fois par P. Arbelet dans la *Revue Bleue* du 19 juin 1909, sous le titre *Le Catéchisme d'un roué.* Il a été inséré ensuite dans l'appendice de *l'Amour,* éd. Champion, II, 370-376, et dans les *Mélanges de littérature,* II, 21-31.

La date à laquelle Beyle a rédigé ce recueil demande à être précisée. P. Arbelet, suivi des éditeurs de *l'Amour,* l'a daté du 7 thermidor an XI (26 juin 1803). Dans les *Mélanges de littérature,* on trouve la date du 1er thermidor an XI (26 juin 1803). Enfin M. Alciatore soutient, d'après une communication de M. Vigneron, que Stendhal a composé son cahier le 26 juillet 1803 (*Le Catéchisme d'un roué par Stendhal et l'influence d'Helvétius sur ce fragment. Symposium,* novembre 1948, p. 210, note 2).

En fait, le manuscrit R. 5896, tome 27, fol. 100-106, porte au début la date du 1er thermidor an XI (fol. 100 r°), plus loin celle du 7 thermidor (fol. 104 v°) et, vers la fin, celle du 15 thermidor an XI (fol. 105 v°). La concordance des calendriers républicain et grégorien montre que Beyle a écrit ses notes du 20 juillet au 3 août 1803.

(29) La plus grande partie des remarques qu'on lit aux pages 29-31 des *Mél. de litt.,* t. I, sont extraites de *De l'Homme,* sect. VIII, chap. VI, X, XI, XIV, XVI, Cf. J. C. Alciatore, art. cit., et *Stendhal et Helvétius,* 1952, p. 63 et suiv. Voir aussi plus bas.

(30) *De l'Homme,* sect. II, chap. XIX.

entre les mêmes objets » (31). Après quoi, il commence sans tarder à rédiger *Quelques articles du Dictionnaire qu'il faut se faire pour entendre soi et les autres.* La documentation, on s'en doute, c'est encore Helvétius qui la lui fournit (32); son apport à lui se borne à quelques exemples et à un petit nombre d'observations personnelles.

Helvétius n'était pas seul à préconiser l'utilité d'un dictionnaire analytique. Lancelin prônait la même idée. Pour obvier à l'imperfection des « langues vulgaires », il n'y a, disait-il, qu'un seul moyen :

> ... C'est de bien construire sa langue, de former un dictionnaire analytique, tel qu'à la suite de chaque mot composé, ou exprimant une idée complexe, on voie rangés sur une même ligne, sous une même accolade, dans une même colonne verticale ou horizontale, enfin, dans un même tableau, tous les termes qui entrent dans sa formation, et dont chacun désigne une des idées partielles formant la notion que l'on veut analyser. Un pareil dictionnaire une fois arrêté et bien composé doit devenir la première base de toute instruction... (33).

Aussi pour étoffer son dictionnaire, Henri Beyle ne néglige pas de s'adresser à Lancelin. Au début d'août, il parcourt la troisième partie de l'*Introduction à l'analyse des sciences* et en tire toute une série de définitions (34). Une page le frappe plus spécialement, sans doute, par ce qu'elle avait au premier abord de paradoxal :

> ... La langue de ces calculs nommés avec tant d'orgueil et si peu de justesse *analyse des infinis* est mal faite dans presque tous les livres élémentaires (...); elle renferme des obscurités, des contradictions et même quelques absurdités qui néanmoins n'empêchent pas les résultats d'être rigoureusement exacts, parce qu'il y a une compensation constante de paradoxes ou d'erreurs en sens contraire... (35).

Beyle simplifie et généralise l'idée :

(31) *Compléments et fragments inédits*, p. 102.

(32) *Ibid.*, p. 91 et suiv.

(33) *Introduction à l'analyse des sciences*, première partie, sect. II, chap IV, p. 175.

(34) *Compléments et fragments inédits*, p. 93, 83, 86. M. Vigneron, dans son article *Stendhal disciple de Chateaubriand*, p. 52, note 57, et M. Alciatore, dans son travail sur *Stendhal et Lancelin*, n'ont pas eu connaissance de ces extraits qui prouvent d'une manière indiscutable que Beyle a lu Lancelin avant le 17 septembre 1803.

(35) *Introduction à l'analyse des sciences*, troisième partie, chap. I, p. 40-41. C'est Lancelin qui souligne.

Un calcul peut être inexact et donner des résultats justes. Cela arrive lorsqu'il y a compensation par des erreurs de même valeur en sens contraire (36).

Le 17 septembre, il décide de reprendre sa « superbe idée mère » du 1er janvier 1803 : « Déterminer les causes du plaisir que nous éprouvons au théâtre et, de là, les moyens de les porter à son maximum » (37). A cette fin, il poussera plus à fond l'étude des passions et l'art de combiner les *liens* et les *passions :* seule manière, il en est convaincu, d'apprendre à tracer des caractères vrais et touchants. Pour établir de nouvelles listes *d'états du corps, états de l'âme, habitudes morales, passions comiques,* il rouvre la deuxième partie l'*Introduction à l'analyse des sciences* où étaient passées en revue les principales passions de l'homme (38). Il en extrait, dès le lendemain, une nouvelle série de définitions qui prennent place dans son dictionnaire (39).

En dépit de ces emprunts, il nous semble assez difficile d'admettre, comme on l'a récemment soutenu, que Stendhal demeure « tout imprégné » de Lancelin (40). Encore que l'auteur de l'indigeste *Introduction à l'analyse des sciences* l'ait aidé à classer et à définir les passions (41), il n'en reste pas moins vrai qu'il s'agit là d'emprunts de détails, en dehors desquels il est malaisé, sinon impossible, de parler d'influence. Beyle ne fait qu'une seule fois allusion au « système » de

(36) *Pensées,* I, 127, cahier daté du 13 thermidor XI : 1er août 1803. Dans le manuscrit R. 5896, tome 27, fol. 6 r°, cette note est précédée de l'initiale L (Lancelin).

(37) *Pensées,* I, 222. Cette « idée mère » lui avait été suggérée, on s'en souvient, par Chateaubriand.

(38) *Compléments et fragments inédits,* p. 106. Présisons les deux détails que voici :

Dans le catalogue des livres laissés à Paris (*Journal,* I, 84) figure : « Lancelin, 1 in-8° ». Comme Stendhal lit à Grenoble les deuxième et troisième parties de l'*Introduction à l'analyse des sciences,* on en déduit en bonne logique que c'est la première partie qui est restée à Paris.

C'est donc très vraisemblablement à la deuxième partie — concernant les passions — qu'il entend faire allusion lorsqu'il inscrit, le 20 pluviôse XII (10 février 1804), sur la liste des livres à emporter à Paris : « Lancelin, 1 ».

(39) *Compléments et fragments inédits,* p. 108.

(40) J. C. Alciatore, *Stendhal et Lancelin,* p. 76.

(41) D'ailleurs Lancelin se défendait de donner une étude exhaustive des passions : « Mon intention n'est pas d'en faire ici le dénombrement, ni de donner un traité des passions, dont j'ai dû me borner à caractériser les principales en remontant à leur génération ... » (*Introduction à l'analyse des sciences,* deuxième partie, chap. I, p. 31).

Lancelin, et c'est pour remarquer que, somme toute, on y retrouvait les mêmes idées que dans Rousseau (42).

Voici maintenant trois auteurs, dont l'un, Condorcet, d'après un témoignage postérieur, lui aurait déjà été connu, et les deux autres, Lavater et Hérault de Séchelles, sont découverts à cette époque. En ce qui est du premier, a-t-il lu de très près l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (43) ? Nous ne savons. Une maxime générale, la définition du matérialisme, et un passage « à méditer », voilà les seuls fruits apparents de cette lecture (44). Mais la théorie de la perfectibilité l'a-t-elle intéressé davantage chez Condorcet que chez Mme de Staël (45) ?

Dès 1802, le nom de Lavater figurait sur la liste des ouvrages « à voir » (46). Beyle a dû parcourir, vers le commencement de 1804, les lourds in-folios de l'*Essai sur la physiognomonie, destiné à faire connaître l'homme et à le faire aimer* (47), ainsi que l'attestent les notes de lecture que nous avons publiées d'après les manuscrits de Grenoble (48). Les théories de Lavater ont exercé sur lui une séduction certaine. Le terme de *physionomie* qui, à partir de mai 1804, revient sous sa plume avec une insistance singulière, montre comment il était persuadé de l'étroit rapport entre l'âme et les traits du visage (49). Cela ne permet toutefois pas d'affirmer qu'il ait essayé de

(42) « Dans le système de Lancelin, c'est la raison humaine formée qui engendre toutes les vertus. En la formant, il faut donner d'avance l'habitude des vertus par une expérience ménagée. C'est l'*Emile* » (*Compléments et fragments inédits*, p. 83).

Cf. Picavet, *Les Idéologues*, p. 428 : « ... dans toute son œuvre, Lancelin apparaît comme un homme chez lequel ont fermenté toutes les idées, fécondes ou destructives, grandes ou puériles, positives à l'excès ou d'une hardiesse que rien n'égale, mises en circulation pendant le XVIIIe siècle. »

(43) On sait que l'ouvrage avait paru après la mort de Condorcet. Paris, Agasse, an III, in-8°.

(44) *Compléments et fragments inédits*, p. 97.

Stendhal qui, dans *la Vie de Henry Brulard*, I, 429, se remémorera ses lectures de *l'Esquisse* avant 1800, se propose avant 1807, de *lire* — et il ne dit pas *relire* — l'ouvrage de Condorcet, qu'il désignera inexactement sous le titre de *Progrès des lumières* (*Corr.*, II, 297, lettre à Pauline du 3 décembre 1807).

(45) Voir plus haut, p. 61-62.

(46) Ms. R. 5896, tome 19, fol. 88 v°, 93 r°.

(47) Première partie, La Haye, s. d. Seconde et troisième parties, La Haye, 1783, 1786. Quatrième partie, La Haye, 1803, in-folio.

(48) V. Del Litto, *Scholies stendhaliennes*. *Ausonia*, janvier-mars 1939.

(49) *Journal*, I, 119, 147, 157, 162, 168, 169, 196, 260, 266, etc. Rien que dans le *Journal*, le mot *physionomie* revient des dizaines de fois. On y rencontre également les termes *physiognomonie* (III, 360) et *physiognomonique* (V, 182, note). Sur la fortune de Lavater en

bâtir un système. La constatation lui suffit; il ne va pas plus loin (50).

Nous venons de dire, à propos des maximes recueillies sous le titre *Du caractère des femmes françaises*, qu'elles sont en grande partie empruntées à Helvétius. Mais ce dernier n'a pas constitué la seule source de Beyle, qui a aussi mis à profit La Bruyère, La Rochefoucauld, Choderlos de Laclos (51) et la *Théorie de l'ambition* par Hérault de Séchelles (52).

La *Théorie de l'ambition !* Ne serait-il pas tentant d'imaginer le futur créateur de Julien Sorel dévorant ce petit volume avec toute l'ardeur de ses vingt ans, et en en faisant son livre de chevet, son bréviaire, son catéchisme (53) ? Gardons-nous de conclusions trop hâtives. Que Beyle ait aimé la tournure d'esprit d'Hérault de Séchelles est un fait indéniable, prouvé

France, voir F. Baldensperger, *Les théories de Lavater dans la littérature française*, dans la deuxième série des *Etudes d'histoire littéraire*, 1907, p. 51-91.

(50) Sur l'application des théories de Lavater, voir plus spécialement le portrait composé à Marseille : *Il carattere della signora C[ossonier]* (*Mél. de litt.*, II, 115-119).

(51) Mais non Chamfort et Duclos, comme l'a avancé P. Arbelet, lors de la publication du *Catéchisme d'un roué*. Stendhal n'avait lu, à cette époque, ni les œuvres de Chamfort, ni les *Considérations sur les mœurs* de Duclos.

(52) « En contrastant fortement, dit Séchelles, on met les hommes hors des gonds; à plus forte raison les femmes. Un compliment délicieux, une épigramme ingénieuse » (*Mél. de litt.*, II, 22).

En fait, Hérault de Séchelles ne parlait pas des femmes : « Quand on veut émouvoir fortement, rendre son homme malade, fou, et l'enlacer par la parole d'honneur, ou par un écrit, il faut contraster fortement, brusquement et fréquemment » (*Théorie de l'ambition*, chap. VII, n° 7).

C'est en 1788 qu'Hérault de Séchelles avait publié son *Codicille politique et pratique d'un jeune habitant d'Epone*. Sa famille détruisit l'édition à un exemplaire près. Une réimpression en fut donnée au début du XIXe sous le titre de *Théorie de l'ambition*, par feu Hérault de Séchelles, avec des notes par J.-B. S. (Jacques-Barthélemy Salgues) (Paris, chez Bouquet, an X-1802). Plus près de nous, l'ouvrage a été réimprimé par Emile Dard dans les *Œuvres littéraires d'Hérault de Séchelles* (Paris, Perrin, 1907) et par le regretté Jean Prévost, la *Théorie de l'ambition*. (Paris), Stendhal et Compagnie, 1927.

(53) Dussault, en parlant de la *Théorie de l'ambition*, faisait éclater une vertueuse indignation : « On serait tenté de rire, si l'on n'était indigné de voir un homme qui appartenait à un des corps les plus respectables de l'Etat, oublier ainsi ce qu'il se devait à lui-même, et ce qu'il devait à la compagnie dont il était membre. Le mépris de toute pudeur est le dernier degré de la dépravation (...). La révolution ne nous a pas rendus plus sensés : le livre de M. Hérault de Séchelles comptera aujourd'hui moins d'admirateurs qu'il n'en eût trouvé en 1788... » (*Journal des Débats*, 22 mars 1802).

par de nombreuses réminiscences, mais prétendre qu'il lui soit redevable de l'art de parvenir et du culte du moi serait une affirmation bien risquée.

Nous parlons de réminiscences; il n'y a pas que dans *Du caractère des femmes françaises* qu'on relève les traces de la lecture de la *Théorie de l'ambition*. Stendhal consigne sur les marges de la rédaction en prose des *Deux Hommes :* « Il y a du profit, dit Hérault de Séchelles, à donner des définitions de génie » (54). Il note ailleurs :

J'ai envie de ne plus m'astreindre à lire tel ou tel ouvrage de suite, et sans me permettre d'autre lecture. Je suivrai le conseil de Séchelles qui dit que le lecteur esclave ne vaut pas mieux que l'esclave citoyen. En effet, je ne suis jamais tout entier à une lecture qui m'ennuie, et l'ouvrage fini, je n'y reviens pas de longtemps (55).

D'autres réminiscences pourraient facilement passer inaperçues si le manuscrit n'aidait pas à les déceler. Ainsi, dans un cahier du mois d'octobre 1803, figurent les deux pensées suivantes, sur l'attribution desquelles le doute n'est plus permis, car elles sont précédées, dans l'autographe, des initiales H. d. S. :

H[érault] d[e] S[échelles]. J'ai besoin de me souvenir de ne jamais parler le premier si ce n'est de la santé, de la pluie et du beau temps.

La grande invention tue la mémoire naturelle et mécanique, en augmentant la mémoire judicielle et clarificative (56).

Les deux autres notes que nous allons transcrire montrent que Stendhal, en plus de la *Théorie de l'ambition*, a aussi parcouru les *Pensées et Anecdotes* publiées à la suite du *Voyage à Montbar :*

(54) *Théâtre*, II, 320. Le précepte d'Hérault de Séchelles était : « Donner un grand nombre de définitions de génie. Il y a du profit » (*Théorie de l'ambition*, chap. X, n° 9).

(55) *Pensées*, I, 190. L'autographe porte bien : *Séchelles*, et non *Seychelles* (ms. R. 5896, 27, fol. 67 v°). La même idée revient deux pages plus loin. Beyle fait allusion à l'aphorisme : « Au-delà d'un certain point, l'esprit humain hait la nécessité, et le lecteur esclave ne vaut pas mieux que l'esclave citoyen » (*Théorie de l'ambition*, chap. III, n° 15).

(56) *Pensées*, I, 4. Ces deux pensées sont copiées mot pour mot. Cf. *Théorie de l'ambition*, chap. II, n° 33, et chap. VII, n° 7.

Les initiales « H. d. S., » sont données par le ms. R. 5896, t. 27. fol. 45 v°. Ajoutons, à ce propos, que les trois dernières réflexions publiées à la p. 4 du tome I des *Pensées*, ainsi que celle de la p. 5, font en réalité partie du cahier rempli à Claix au mois d'octobre 1803. Elles suivent immédiatement le *Dictionnaire* dont il a été question ci-dessus. Après ces quatre pensées figure sur le manuscrit l'indication que voici : « Ce cahier s'est trouvé plein le 10 vendémiaire XII [2 octobre 1803], à Claix ».

H[érault] d[e] S[échelles], 93. Il n'y a point de sensibilité sans détail, de mémoire sans activité, de beau langage sans assurance, et même sans quelque audace, de grâce sans liberté.

H[érault] d[e] S[échelles]. L'amour ne naît, ce me semble, que de la physionomie et des manières, parce qu'elles promettent un caractère qui produira une suite d'actions qui satisferont successivement et toujours tous nos besoins, parce qu'elles promettent le bonheur (57).

Après cette époque, Beyle ne semble plus pratiquer Hérault de Séchelles (58). A peine trouve-t-on, en 1804, une allusion à la *Théorie de l'ambition :* en lisant l'*Histoire secrète de la cour de Berlin* par Mirabeau, il croira reconnaître « la mise en pratique d'un précepte d'Hérault » (59).

***

Nous avons dit que, de son aveu même, Stendhal a peu lu au cours de son séjour dauphinois. Dans le domaine de l'antiquité et des littératures française et italienne, ses lectures sont négligeables.

Une traduction de l'abrégé de *l'Histoire Romaine*, par Florus, arrêtée au bout de la première page (60), et le *Voyage du jeune Anacharsis* (61), voilà tout pour l'antiquité.

Quant aux auteurs français, il n'étudie, nous l'avons dit, Corneille, Racine, Molière et Boileau que sous le rapport de

(57) *Pensées*, I, 129-130, cahier du 1er août 1803. Le *Voyage à Montbar*, suivi de *Pensées et Anecdotes*, a été publié en 1801. A Paris, chez Solvet, en IX-1801, in-8°. Les deux passages cités par Stendhal se trouvent aux pages 93 et 131.

(58) Le nom d'Hérault de Séchelles figure sur une liste de livres à acheter datée du 20 pluviôse XII (10 février 1804), mais rien ne prouve que Stendhal ait effectivement acheté la *Théorie de l'ambition* (*Compléments et fragments inédits*, p. 111).

(59) *Pensées*, II, 324. D'après le contexte, ce précepte est sans doute le suivant : « Couper la parole brusquement et faire une question imprévue, simple, courte et claire, dont la réponse soit oui ou non : excellent moyen pour savoir la vérité » (*Théorie de l'ambition*, chap. VII, n° 2).

En 1806, Stendhal rencontrera à Marseille un M. Samadet qui avait connu Hérault de Séchelles; mais ce nom ne provoquera aucune réaction de sa part (*Journal*, III, 11, 16 mars 1806. *Corr.*, II, 166, lettre à Pauline du 17 mars 1806). Il nommera encore Hérault de Séchelles en 1813 (*Journal*, V, 214); il fera alors allusion au *Voyage à Montbar*.

(60) Cet essai de traduction n'a pas été signalé. Il est daté du 5 thermidor XI (24 juillet 1803) et est conservé dans les manuscrits de Grenoble R. 5896, tome 15, fol. 44.

(61) *Pensées*, I, 135-136. Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 100.

la versification. Les *Pensées* de Pascal ne paraissent pas beaucoup l'intéresser; il en transcrit une seule, et non des plus saillantes (62). Il relit les *Lettres Persanes* (63), le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* (64) et l'*Esprit des lois* (65). Cependant son estime pour Montesquieu ne s'accroît guère. L'*Esprit des lois* est l'objet de sa part de « grandes critiques sur le style » (66). Il avoue même que l'ouvrage lui a paru « bien au-dessous de sa réputation ».

Que m'importe de savoir l'esprit d'une mauvaise loi ? Cela m'enseigne à faire un extrait, voilà tout. Ne valait-il pas bien mieux dire les lois qui, prenant les hommes tels qu'ils sont, peuvent leur procurer la plus grande masse de bonheur possible (67) ?

Si son opinion de Voltaire ne s'est point modifié (68), en revanche, un revirement commence à s'opérer à l'égard de Rousseau. A l'entendre, *la Nouvelle Héloïse* et *le Contrat social* le charment (69); en fait, son admiration subit de graves atteintes. Non qu'il conteste à Jean-Jacques la sensibilité; c'est sur la justesse de ses idées qu'il a des doutes de plus en plus

(62) *Ibid.*, p. 99. Beyle a entre les mains l'éd. de Londres, 1778, in-8°. Sur une liste d'ouvrages à acheter datée du 20 thermidor XI (8 août 1803) (*ibid.*, p. 94), il a inscrit les *Lettres provinciales*. Mais ce sera à Paris qu'il se les procurera.

Dans une note du début de février 1803 (*Pensées*, I, 72), Stendhal citait déjà la pensée de Pascal sur les boiteux (éd. Brunschvicg, p. 361-362), mais il l'attribuait à Montaigne.

(63) La lettre LXXVI lui inspire une réflexion sur le suicide (*Pensées*, I, 217. La note en question débute ainsi dans le manuscrit R. 5896, tome 27, fol. 18 r° : « Note pour les *Lettres Persanes*. Suicide... »). Les *Lettres Persanes* figurent sur la liste des livres que Beyle veut emporter à Paris (*Compléments et fragments inédits*, p. 111).

(64) *Journal*, II, 295, 21 frimaire XIV : 12 décembre 1805.

(65) Nous donnons dans nos *Compléments et fragments inédits*, p. 101, les extraits que Beyle a faits de l'*Esprit des lois*. D'autres idées empruntées au même ouvrage ont été publiées dans les *Pensées*, I, 217, 220-221.

(66) *Compléments et fragments inédits*, p. 90. Cependant, le jour où il rêve d'écrire une histoire de la république romaine, il déclare : « Il faut pour cette histoire un style comme celui du *Contrat social* parmi quelques phrases à la Montesquieu » (*Pensées*, I, 138).

(67) *Corr.*, I, 161, lettre à Edouard Mounier, Claix, 23 frimaire XII : 15 décembre 1803. En 1806, Beyle déclarera que l'*Esprit des lois* contient de « nombreuses erreurs » (*ibid.*, II, 150, lettre à Pauline du 4 mars 1806).

(68) *Pensées*, I, 185, 3 ventôse XII : 23 février 1804; II, 323, 2 brumaire XII : 23 octobre 1803.

(69) *Corr.*, I, 161, lettre cit. à Edouard Mounier. Cf. *Pensées*, II, 233, 2 brumaire XII : 25 octobre 1803. Sur l'étude du style de *la Nouvelle Héloïse*, voir V. Del Litto, *Scholies Stendhaliennes. Ausonia*, juillet-décembre 1939. Cf. *Pensées*, I, 133-134.

forts. Le passage de la *Lettre à d'Alembert* sur l'immoralité du théâtre français (70) lui inspire un véritable réquisitoire :

Ou Jean-Jacques n'est pas de bonne foi ou même dans le genre républicain sa grande sensibilité l'a empêché de s'élever à la véritable vertu (...). Je le répète, il y a beaucoup de choses de communes entre son ton et celui de Geoffroy. Ces sophismes misanthropes de Jean-Jacques *m'attristent*. Quand il a raison, il l'a d'une manière excessivement forte. Mais s'il faut faire une analyse du cœur humain, comme dans la *Lettre sur les spectacles*, il est poète là où il faudrait raisonner, et avance mille sophismes (71).

Stendhal est en pleine évolution. L'époque n'est pas lointaine où il entreprendra de se « dérousseauiser ».

Mentionnons encore des lectures romanesques, comme *la Princesse de Clèves* (72), *les Nuits de Paris* par Restif de la Bretonne (73), *Valérie* par Mme de Krüdener (74), et des lectures historiques : les *Mémoires* de Bussy Rabutin (75), et ceux du cardinal de Retz (76).

(70) « ... Il n'est pas moins vrai que le meurtre et le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sais quelles commodes suppositions, on les rend permis ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser Phèdre incestueuse et versant le sang innocent : Syphace empoisonnant sa femme; le jeune Horace poignardant sa sœur; Agamemnon immolant sa fille; Oreste égorgeant sa mère, ne laissent pas d'être des personnages intéressants. »

(71) *Pensées*, I, 139, 17 thermidor XI : 3 août 1803. C'est Stendhal qui souligne.

(72) *Compléments et fragments inédits*, p. 96.

(73) *Ibid.*

(74) *Pensées*, I, 229, 21 pluviôse (XII) : 11 février 1804. Cf. *Corr.*, I, 182-183.

Valérie ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G... avait paru à la fin de 1803 (à Paris, chez Henrichs, an XII, 1 vol. in-8°). Voir sur ce roman, qui reprenait la situation sentimentale de *Werther*, F. Baldensperger, *Gœthe en France*, 1904, p. 42 et suiv.

(75) *Pensées*, I, 191. Ces *Mémoires* ont paru en 1696, 2 vol. in-4°, et ont été plusieurs fois réimprimés au cours du XVIIIe siècle.

(76) *Compléments et fragments inédits*, p. 107, 5 fructidor XI : 23 août 1803.

En 1804, Beyle fera allusion (*Théâtre*, III, 183) à une anecdote racontée par le cardinal de Retz dans le livre premier de ses *Mémoires* : la rencontre des prétendus fantômes qui se révèlent être des capucins. On doit souligner la morale que l'auteur tirait de son anecdote : « Qui peut donc écrire la vérité que ceux qui l'ont sentie ? Le président de Thou a eu raison de dire qu'il n'y a de véritables histoires que celles qui ont été écrites par des hommes qui ont été assez sincères pour parler véritablement d'eux-mêmes. »

Une vingtaine d'années après, Stendhal mentionnera de nouveau cette anecdote et la donnera comme un « exemple amusant » d'un « récit bien raconté ». Les capucins deviendront alors trois cents (*Courrier Anglais*, III, 392).

La littérature italienne est représentée par Dante et Della Casa (77). On aurait pu s'attendre à ce que Beyle se consacrât à une lecture plus attentive de *la Divine Comédie*. En fait, il se contente de feuilleter une biographie du poète florentin (78). Quant au *Galateo* de Giovanni Della Casa, l'un des traités de savoir-vivre les plus connus du XVI[e] siècle, il se borne à en faire quelques courts extraits (79).

Le seul auteur qu'il pratique avec une inlassable assiduité est Shakespeare. « J'ai lu Shakespeare, quelques-unes de ses pièces deux fois », déclara-t-il au printemps de 1804, lors de son départ pour Paris (80). Dès le mois de septembre 1803, il donne libre cours à son admiration : « Je lis Shakespeare que j'admire de plus en plus » (81). Et peu après :

> Mon admiration pour Shakespeare croît tous les jours. Cet homme-là n'ennuie jamais et est la plus parfaite image de la nature. C'est le manuel qui me convient. Il ne savait rien : n'apprenons donc pas le grec. Il faut sentir et non savoir (82).
>
> Nous sourions de plaisir de voir dans Shakespeare la nature humaine telle que nous la sentons au-dedans de nous. (...) Imiter Shakespeare ou plutôt la nature (83).

(77) Le *Décaméron* figure bien sur le catalogue de sa bibliothèque de Claix (*Journal*, I, 84), mais rien ne permet d'affirmer qu'il l'ait lu. D'ailleurs le nom de Boccace ne reviendra que très rarement sous sa plume, et toujours d'une manière vague. Voir *Histoire de la peinture en Italie*, I, 21. *Rome, Naples et Florence* (1826), I, 264, etc. P. Arbelet a montré que lorsque Stendhal fera un renvoi précis à la huitième journée du *Décaméron*, il sera redevable à Bottari de la référence (*Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, I, 325).

(78) *Pensées*, I, 184-185, 3 ventôse XII : 23 février 1804. Beyle a sous les yeux *la Divina Commedia colla vita di Dante Alighieri scritta dall'Abb. Martinelli e Della dottrina teologica contenuta nella Divina Commedia del P. Berti* (Parigi, Prault, 1768, 2 vol. in-12). Cf. *Journal*, I, 83. Un exemplaire de cet ouvrage est conservé à la Bibliothèque de Grenoble sous la cote F. 68. Parmi les « bonnes idées » qui retiennent l'attention de Stendhal on doit peut-être ranger le reproche que Martinelli faisait à Voltaire d'avoir méconnu le génie de Dante.

(79) V. Del Litto, *Scholies stendhaliennes. Ausonia*, janvier-mars 1939. Les extraits du *Galateo* sont datés du 1[er] fructidor XI : 19 août 1803.

(80) *Pensées*, I, 187. Beyle lit Shakespeare dans la traduction de Le Tourneur.

(81) *Compléments et fragments inédits*, p. 91.

(82) *Molière*, I, 195, 1[er] vendémiaire XII : 24 septembre 1803.

(83) *Pensées*, I, 189-190. Si Stendhal est tenté de lire le *Voyage en Allemagne* de Matthisson (*Pensées*, I, 186) — que d'ailleurs il n'ouvrira pas — c'est que sa curiosité a probablement été éveillée par la page suivante que citait la *Bibliothèque Britannique* : « Shakespeare est l'histoire du genre humain déployé sous nos yeux; toutes ses

Il découvre alors une pièce qui aura sa prédilection, *Cymbeline*. Elle lui suggère l'idée de développer ce « délicieux contraste des horreurs des combats avec l'innocence de la vie champêtre » qui lui avait tant plu dans l'épisode d'Herminie de *la Jérusalem délivrée* (84).

Le 24 septembre 1803, il classe les pièces de Shakespare d'après l'impression qu'elles ont faite sur lui. *Othello* tient, seule, le premier rang. Viennent ensuite, *ex æquo : Jules César, le Roi Lear* et *Hamlet;* et puis encore : *Coriolan, Macbeth, Cymbeline, la Tempête* et, tout à la fin, *Roméo et Juliette* et les tragédies historiques (85). Ces dernières — le fait mérite d'être signalé — le laissent froid. *La vie et la mort du Roi Jean* lui fait l'effet d'une simple page d'histoire, bien qu'il y ait des passages de génie (86). De *Richard II,* il ne retient que le personnage de Falstaff (87).

Les comédies sont l'objet d'une indifférence encore plus marquée. Il ne mentionne que *Timon d'Athènes,* qu'il juge une « très bonne comédie » parce que « l'unité d'intérêt est parfaitement observée, à une scène près, malgré le grand nombre de personnages » (88). Cette absence d'intérêt ne doit pas surprendre. Nous avons eu l'occasion de le constater, et on le verra mieux par la suite, que Stendhal demeure plein de respect pour le type français de comédie en cinq actes et en vers. C'est tout le contraire de ce qui se passe pour la tragédie où, même dans une « très mauvaise » pièce telle que *Roméo et Juliette,* il trouve quelque chose à apprécier : « Elle me semble moins mauvaise que nos mauvaises tragédies françaises, et cela en ce qu'elle n'offre point de ces fades caractères de

scènes sont autant de pages détachées du grand livre de la Nature (...). Quant aux passions, il ne se contente pas de vous en faire entendre le bouillonnement, au moment où la tempête vient à éclater, mais il vous conduit en même temps jusqu'à la source mystérieuse d'où elles émanent, et vous fait pénétrer dans les plus secrets replis de ce tortueux labyrinthe » (tome XIII, 1800, p. 354-355).

(84) *Compléments et fragments inédits,* p. 92. Cf. cette note de 1804 : « La plus forte impression que j'aie sentie comme homme sensible, depuis deux ans, en lisant des tragédies, est celle que m'a fait éprouver dans *Cymbeline* Belviderius [*sic*], je crois, avec Arviragus et [en blanc]. Et ce dernier lorsqu'il va enterrer Fidèle » (*Pensées,* II, 247, 22 thermidor XII : 10 août 1804. Texte rétabli d'après le ms. R. 5896, tome 24, fol. 63 v° et 65 v°).

(85) *Molière,* 196. Pour *Coriolan,* voir *Pensées,* I, 191.

(86) *Molière,* 197. Le rapprochement entre un trait de cette tragédie et le « Qui te l'a dit ? » de Corneille n'appartient pas à Stendhal. Il l'a trouvé dans une note de Le Tourneur, *La vie et la mort du roi Jean,* acte IV, scène V, tome VII, p. 143.

(87) *Pensées,* I, 219-220, note datée dans le manuscrit R. 5896, tome 27, fol. 19 v°, du 9 vendémiaire XII : 2 octobre 1803.

(88) *Ibid.,* I, 218, 5 vendémiaire XII : 28 septembre 1803.

courtisans que nos poètes emploient sans cesse pour confidents » (89). D'ores et déjà, on surprend sous sa plume une réflexion qui est tout un programme : « Les défauts de Racine prescrits à ses successeurs » (90).

D'ailleurs tout porte à croire que la rhétorique de Hugh Blair — que Mme de Staël mentionnait avec éloge dans *De la littérature* (91) — a fortement contribué à lui dévoiler les défauts de la tragédie classique (92). L'ouvrage de Blair n'avait rien de révolutionnaire; c'était même « le plus parfait modèle de l'enseignement théorique de la littérature, tel que le pratiquait un Le Batteux, avec ses genres, ses règles, ses figures; tout cela classé, étiqueté, numéroté, *ne varietur*... » (93). Il n'empêche que les pages sur la tragédie ont donné à Stendhal la conviction de la supériorité de Shakespeare.

What an english taste is most to censure in them, disait Blair en parlant des tragédies françaises, *is the want of fervour, strength, and the natural language of passion. There is often too much conversation in their pieces, instead of action. They are too declamatory, as was before observed, when they should be passionate; too refined, when they should be simple* (94).

(89) *Molière,* 195-196. Beyle préfère à *Roméo et Juliette* la pièce de Lope de Vega, *Les Castelvins et les Montezes,* dont Le Tourneur donnait un extrait (IV, 467-477). Cf. sur la manière de Shakespeare opposée à celle des auteurs français, *Pensées,* I, 189.

(90) *Compléments et fragments inédits,* p. 91.

(91) Deuxième édition, an IX, I, 320-321, note, première partie, chap. XIII : « Son livre est des meilleurs que possède l'Angleterre. »

(92) Les *Lectures on rhetoric and belles lettres* avaient été publiées en 1785 (Dublin, 3 vol. in-8°; London, 2 vol. in-8°). En 1788, on en avait donné une édition sur le continent (Basil, Tourneisen, 3 vol. in-8°). Un exemplaire de cette édition existe à la Bibliothèque de Grenoble; il porte l'ex-libris de l'abbé Gattel. C'est celle-là que Beyle a certainement eue entre les mains (cf. *Journal,* I, 84 : « Blair's *Lectures* », catalogue de sa bibliothèque de Paris).

Il n'apprendra qu'à la fin de 1805 que l'ouvrage avait été traduit en français; il chargera alors Pauline de lui procurer la traduction (*Corr.*, II, 62, 17 vendémiaire XIV : 9 octobre 1805. L'autographe de cette lettre, conservé à la Bibliothèque Nationale, porte bien *Blair* et non pas *Blaise* comme on l'a imprimé). Il s'agit de la traduction que Cantwell avait fait paraître sous le titre de *Leçons de rhétorique et belles-lettres* (Paris, Gide, an V [1797], 4 vol. in-8°).

A la fin du mois de mai 1804, Félix Faure écrira à Stendhal : « Dis-moi si ton Blair est à Grenoble ou si tu l'as emporté » (*Lettres à Stendhal,* I, 24).

(93) P. Van Tieghem, *Ossian en France,* 1917, p. 666. Cf. A. Bosker, *Literary criticism in the age of Johnson,* 1930, p. 160 et suiv.

(94) *Lectures on rhetoric and belles lettres,* lect. XLVI, Basil, III, 332-333. Quelques pages plus haut, Blair s'était élevé contre l'esclavage de la rime dans les tragédies françaises : « One of the greatest misfortunes of the French tragedy is, its being always written

Blair lui a aussi expliqué pourquoi Shakespeare plaît en dépit de ses irrégularités :

Sakespeare pleases, not by his bringing the transactions of many years into one play; not by his grotesque mixture of tragedy and comedy in one piece, nor by the strained thoughts, and affected witticisms, which he sometimes employs. These we consider as blemishes, and impute them to the grossness of the age in which he lived. But he pleases by his animated and masterly representations of characters, by the liveliness of his descriptions, the force of his sentiments, and his possessing, beyond all writers, the natural language of passion. (...) *Beauties which true criticism no less teaches us to place in the highest rank, than nature teaches us to feel* (95).

La preuve formelle que Beyle a attentivement lu ce chapitre de Blair est fournie par ce détail important : c'est là qu'il a trouvé le long passage de Dryden sur Shakespeare qu'il transcrit au début de septembre (96) — passage renfermant l'expression « *a comprehensive soul* », dont il va désormais se servir, en en rétrécissant et en en faussant partiellement le sens, pour définir le génie de Shakespeare, le génie poétique tout court. « Le véritable mérite d'un poète est d'avoir l'âme la plus compréhensive » (97). L'année suivante, après avoir écrit dans une lettre à Pauline : « ... je suis si las de faire de l'esprit, avec le corps et le cœur souffrants, que je suis heureux de trouver *a comprehensive soul* », il poursuit : « Pardon de ces trois mots anglais, c'est une distraction; je les aime beaucoup parce qu'ils renferment une belle chose presque intraduisible. Dryden s'en sert pour exprimer que Shakespeare a une âme compréhensive, une âme qui comprend tous les chagrins et toutes les joies, qui a le plus haut degré de sympathie » (98).

D'autre part la *Preface to the Works of Shakespeare* de Pope a dû le raffermir dans l'idée que le dramaturge anglais est la nature même :

The poetry of Shakespear was inspiration indeed. He is not so much an imitator, as an instrument of Nature; and it is not so just to say that he speaks from her, as that she speaks through him.

His characters are so much Nature herself, that is a sort of injury to call them by so distant a name as copies of her... (99).

in rhyme. The nature of the French language, indeed, requires this, in order to distinguish the style from mere prose. But it fetters the freedom of the tragic dialogue, fills it with a languid monotony, and is, in a manner fatal to the high strength and power of passion » (*ibid.*, p. 327).

(95) *Ibid.*, lect. III, t. I, p. 45-46. C'est nous qui soulignons.

(96) *Compléments et fragments inédits*, p. 100. Cf. *Lectures on rhetoric and belles lettres*, lect. XLVI, t. III, p. 337-338.

(97) *Pensées*, I, 215.

(98) *Corr.*, I, 270.

(99) *Preface to the Works of Shakespear*, tome IV, des *Works of Alexandre Pope* (Edinburgh, 1767, 6 vol. in-12, p. 201-202).

et qu'il a peint les passions d'une manière inégalée :

The power over our passions was never possessed in a more eminent degree, or displayed in so different instances. Yet all along there is seen no labour, no pains to raise them; no preparation to guide our guess to the effect, or be perceived to lead toward it... (100).

Mais pourquoi juge-t-il « très brillante et en même temps très fausse » la pensée de Pope : « *To judge therefore of Shakespear by Aristotle's rules, is like trying a man by the laws of one country, who acted under those of another* » (101) ? Brillante, certes; fausse, sûrement pas. D'autant plus que dans la suite du même passage, Pope expliquait que Shakespeare a vécu et écrit en dehors de toute influence aussi bien des anciens que de ses contemporains (102). Or, Stendhal lui-même ne considère-t-il pas comme un mérite que Shakespeare « ne savait rien » ?

Quelque étrange que cela paraisse, *Tom Jones,* lu dans la traduction française, le déçoit. Tout le choque dans le roman : le ton « goguenard perpétuel », les conversations et les lettres d'amour « manquées », les « résumés de conversations » au lieu de « personnages parlant ». Le plan trouverait peut-être grâce, mais la « prolixité fatigante dans les moindres détails » l'agace (103). Il en gardera cependant un vif souvenir. « Le

(100) *Ibid.,* IV, 202.

(101) *Compléments et fragments inédits,* p. 112, d'après la *Préface to the Works of Shakespear* (éd. cit.. IV, 204).

(102) « He writ to the people and writ at first without patronage from the better sort, and therefore without aims of pleasing them : without assistance or advice from the learned, as without the advantage of éducation or acquaintance among them : without that knowledge of the best models, the ancients, to inspire him with an emulation of them; in a word, without any views of reputation, and of what poets are pleased to call immortality... » (*ibid., loc. cit.*).

(103) *Pensées,* I, 226. Beyle lit *Tom Jones* du 15 au 18 vendémiaire XII : 8-11 octobre 1803.

La traduction abrégée de *Tom Jones* par M. de La Place avait paru à Londres, chez M. Nourse, en 1750, 4 vol. in-8°. En 1801, on l'avait réimprimée à Paris, chez Imbert, 4 vol. in-12. Une nouvelle traduction intégrale sera publiée en 1804 par L.-C. Chéron (Paris, Giguet et Michaud, 6 vol. in-12).

En rendant compte de cette dernière, le *Mercure de France* avouait préférer l'adaptation de La Place comme convenant mieux au goût français. Il jugeait ainsi le roman : « Sans croire, avec M. de La Harpe, que *Tom Jones* soit le premier roman du monde, on peut penser que c'est un des meilleurs; le plan est parfait, les caractères bien en action, et d'une vérité qui annonce dans l'auteur une parfaite connaissance du cœur humain » (tome XV, N. 150, 22 floréal XII : 12 mai 1804, p. 361, art. signé L. C.).

Tel n'avait pas été, cinquante ans plus tôt, l'avis de Clément qui s'était élevé contre les digressions, les longueurs, le « fatras » du

poète comique, écrira-t-il en 1804, me présente un jeune homme semblable à moi, qui, par l'excès de ses bonnes qualités devient malheureux et qui, par ces mêmes qualités, devient heureux; cela, me procurant la vue du bonheur, m'intéresse et me fait sourire. Tom Jones est un exemple » (104).

Enfin, Beyle a feuilleté la collection de la *Bibliothèque Britannique,* revue à laquelle son père était abonné (105). Fergusson (106); William Godwin qui, dit-il, « pourrait bien être un homme de génie » (107), et dont il lira bientôt les romans avec intérêt (108); Mary Wollstonecraft Godwin, « anglaise célèbre » (109); Matthison (110); Aikin; Joanna Baillie, sont tous des auteurs qu'il a connus par le périodique genevois (111).

Les deux derniers méritent qu'on s'y arrête un instant. De John Aikin, Stendhal mentionne un article sur la pitié qui lui

roman (*Les cinq années littéraires,* 1756, lettre 50, 28 février 1750, II, 285-287, 290). Sur la fortune de Fielding en France, voir J. Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire,* 1895, p. 177; L. Reynaud, *Le romantisme. Ses origines anglo-germaniques,* 1926, p. 42.

(104) *Pensées,* II, 267, 291. Cf. *Molière,* 8 fructidor XII : 26 août 1804.

(105) Dans l'inventaire dressé lors du décès de Chérubin Beyle, on relève : « Partie de la *Bibliothèque Britannique,* ouvrage périodique depuis l'année 1803 jusqu'à l'année 1807; le tout in-12, broché, en médiocre état et à peu près complet » (Archives de l'Isère, III E 3648, fol. 178).

Signalons que Beyle mentionne la *Bibliothèque Britannique* dès 1800 (*Corr.,* I, 12). La revue avait commencé à paraître à Genève en 1796.

(106) *Pensées,* I, 292. La *Bibliothèque Britannique* avait inséré en 1796 deux extraits des *Principes de morale et de politique,* par Fergusson (tome II et III).

(107) *Ibid.,* I, 191-192, 206. Plusieurs essais de Godwin figurent dans la *Bibliothèque Britannique :* les *Réflexions sur l'éducation* (tome VI, 1797); les *Etudes des auteurs classiques* (tome VII, 1798); les *Réflexions sur les mœurs* (tome VII et VIII, 1798).

(108) Deux récits de Godwin ont été publiés dans la revue : *Things are as they are* (tome I, 1796) et *le Comte de Saint-Léon* (tome XIV, 1799).

(109) *Corr.,* I, 260, lettre à Pauline du 11 fructidor XII : 29 août 1804. William Godwin avait publié dans la *Bibliothèque Britannique* les *Mémoires de Madame Godwin* (tome IX, 1798), qui ont ensuite paru en volume.

(110) Voir note n° 90.

(111) En 1811, il se souviendra encore de cette lecture, lorsqu'il dira à propos des articles de Reynolds : « Quelques-uns sont traduits dans les premières années de la *Bibliothèque Britannique* » (*Table,* I, 108).

paraît « curieux » et dont il transcrit un passage (112). Il le qualifie en outre de « critique judicieux » (113). C'est sans doute l'article intitulé *De l'impression de réalité que nous éprouvons aux représentations dramatiques* (114), le seul qui porte sur la critique littéraire, qui vaut à Aikin cette appréciation flatteuse. Discutant l'opinion de Johnson qu'une pièce de théâtre ne donne jamais d'illusion complète, Aikin exprimait l'avis que l'émotion des spectateurs n'est pas liée au degré de véracité de l'action; l'auteur dramatique est libre d'observer ou de ne pas observer les règles de temps et de lieu, à condition d'être conséquent avec lui-même, pour ne pas détruire l'équilibre de la pièce. Il n'est pas sans intérêt d'enregistrer la réaction que ces arguments suscitent chez le futur auteur de *Racine et Shakespeare.* Quant à Miss Baillie, elle lui inspire une « grande admiration » (115), et pour la raison bien simple qu'il y retrouve une idée qu'il avait entrevue lui-même (116). Se basant sur le vieil axiome que « l'objet le plus naturel de la curiosité de l'homme est l'homme » (117), Miss Baillie en inférait que la connaissance des passions est indispensable au théâtre :

Dans d'autres ouvrages, le défaut de vérité des caractères peut être compensé par les beautés d'un génie différent. Dans les pièces de théâtre, la vérité des caractères peut compenser tous les défauts (...). Quand nous trouvons dans une scène un mot heureux, un de ces mots qui ébranlent toutes les cordes sensibles du cœur, nous nous prévenons pour un écrivain qui connaît si bien l'art d'émouvoir, et nous

(112) *Pensées,* I, 192-193. Allusion aux *Recherches sur le genre de malheurs qui excitent des sensations agréables* (*Réflexions sur la pitié*), inséré dans le tome III, 1796, de la *Bibliothèque Britannique,* p. 284-301. Le passage visé se trouve à la p. 287.

(113) *Pensées,* I, 192.

(114) *Bibliothèque Britannique,* tome V, 1797, p. 302-315.

(115) *Pensées,* I, 191.

(116) Miss Baillie avait publié *A series of plays in which it is attempted to delineate the stronger passions of the mind, each passion being the subject of a tragedy and a comedy.* Le premier volume avait paru anonyme en 1798, et avait été bien accueilli, puisqu'une quatrième édition a été mise en vente en 1802.

De longs extraits de l'introduction ont été insérés dans la *Bibliothèque Britannique* sous le titre : *Discours sur l'art dramatique* (*servant d'introduction à un recueil de pièces de théâtre*) (tome XII, p. 389-413; tome XIII, p. 89-102), ainsi que des analyses des deux drames *Montfort* et *Le Comte Alfred ou les effets de l'amour* (tome XIV, 1800, p. 113-156; 216-275).

Le tome II a vu le jour en 1802. Dans son analyse de la tragédie d'Ethwald, la *Bibliothèque Britannique* ne cachait pas sa surprise : l'auteur était une femme ! (tome XX, 1802, p. 367-428).

(117) *Bibliothèque Britannique,* tome XII, 1799, p. 403.

ne pouvons nous persuader que le même esprit n'ait inspiré tous les détails de son ouvrage (118).

Ces idées étaient celles de Beyle. Comment n'y aurait-il pas souscrit ? Mais Miss Baillie n'en restait pas là.

C'est surtout à la tragédie qu'il appartient de nous montrer le travail secret, et le développement gradué de certaines passions, dont l'origine est à peine aperçue, mais qui finissent par l'emporter sur les dispositions les plus heureuses et par rendre inutiles les plus beaux dons de la nature (119).

Aussi s'élevait-elle contre la tendance des poètes dramatiques à représenter les passions dans leur paroxysme. Elle se proposait au contraire de ne porter sur la scène que des passions permanentes, telles que l'ambition, l'amour et la haine (120).

C'est en réfléchissant sur les principes de l'effet des représentations tragiques tels que je viens de les indiquer, que j'ai été conduit (*sic*) à entreprendre de composer des tragédies d'une construction simple et peu chargées de décorations poétiques; des pièces dans lesquelles je sacrifierais moins que la plupart des auteurs à cette dignité tragique qu'on a cru jusqu'ici nécessaire à l'effet; des pièces enfin dont l'objet principal serait de tracer les progrès des passions les plus tyranniques... (121).

Beyle n'a pas dû être peu fier de constater qu'il avait vu juste lorsqu'il souhaitait consacrer une pièce à chaque passion (122); cette identité de vues faisait honneur à sa perspicacité.

***

Dans l'ensemble, sa retraite dauphinoise n'a guère été profitable à Stendhal. Ses idées ont peu évolué. Ni le séjour à Claix, ni le grandiose paysage alpestre n'ont eu le pouvoir d'exciter son imagination. La pièce des *Deux Hommes* n'a pas été achevée. Déçu, mais non vaincu, il regagne Paris, bien décidé à conquérir la gloire à tout prix.

(118) *Ibid.*, p. 405.
(119) *Ibid.*, p. 408.
(120) *Ibid.*, p. 410.
(121) *Ibid.*, p. 412.
(122) *Pensées*, I, 36, 107, 16 et 19 floréal XI : 6 et 9 mai 1803.

CHAPITRE III

Le poète - philosophe

(1804-1805)

I

Etudes philosophiques

La philosophie est indispensable au poète. Idée d'une « philosophie nouvelle ». — Critiques d'Helvetius. — Encore Lancelin. — *De la Nature humaine* par Hobbes. Elaboration de la *Filosofia Nova*. — A la recherche de la vérité : *De la Vérité* par Brissot. — Dugald Stewart et l'imagination. — *L'idéologie*. Pourquoi Beyle se met à l'école de Tracy. — Maine de Biran et le beau idéal. — Cabanis. Indifférence pour la physiologie.

Les douze mois passés à Paris, d'avril 1804 au début de mai 1805, ont été une époque de travail intense. Henri Beyle n'a vécu, pour reprendre l'expression de Paul Arbelet, que « pour son génie » (1). En même temps qu'il poursuit avec une ardeur accrue son apprentissage du métier d'auteur et de poète, il multiplie ses lectures afin de donner à son talent une solide base philosophique.

Non qu'il se reconnaisse une véritable vocation pour la philosophie. « Je ne crois pas, avoue-t-il franchement, que je fasse jamais de grandes découvertes dans l'analyse des sentiments ordinaires de l'homme. Ce n'est pas mon génie, mais je puis décrire les sentiments que j'ai éprouvés, analyse qui

(1) *Les amours romantiques de Stendhal et de Victorine*, 1924, p. 77.

sera neuve » (2). Il est plus que jamais persuadé que de bonnes études philosophiques sont indispensables pour réussir dans la difficile carrière dans laquelle il s'est engagé. Dubois-Fontanelle le lui avait bien dit naguère : « Une bonne comédie est beaucoup plus difficile à faire qu'une bonne tragédie et (...) Molière a été et sera encore longtemps le comique de tous les pays et de tous les temps » (3). Et son élève de répéter : « Le génie comique est le plus rare... » (4). Le poète dramatique — et à plus forte raison le poète comique — ne saurait se passer de la science de l'homme. « En général, le talent des philosophes n'est que l'échafaudage de celui des poètes : ils font connaître les affections que le poète peint ensuite pour émouvoir » (5). C'est une idée dont il est profondément convaincu et qu'il ne cesse de répéter (6). Aussi met-il en chantier un grand ouvrage philosophique, la *Filosofia Nova,* destiné à lui faciliter la composition de chefs-d'œuvre. « J'ai besoin de cet ouvrage pour faire des poèmes excellents » (7).

(2) *Pensées,* II, 243, 20 thermidor XII : 8 août 1804.

(3) Cours de Dubois-Fontanelle. *Précis de la tragédie et de la comédie,* 9 floréal VI : 28 avril 1798 (ms. R. 5896, tome 15, fol. 61 r°).

Les lignes que nous avons citées sont à rapprocher de ce que Dubois-Fontanelle écrit dans son *Cours de belles-lettres* : « De tous les genres qu'embrasse la poésie dramatique, celui de la comédie est sans contredit le plus difficile. L'expérience semble avoir prouvé qu'il est plus aisé de faire une bonne tragédie qu'une bonne comédie. Nous comptons au moins quatre grands poètes tragiques (...). Nous ne comptons qu'un seul excellent poète comique... » (III, 102).

(4) *Pensées,* II, 45, 12 thermidor XII : 31 juillet 1804.

(5) *Journal,* II, 18, 16 pluviôse XIII : 5 février 1805.

(6) « Ce sont les états de passion qui font les caractères propres à la comédie, et non pas les passions. Les états de passion tournés en habitudes » (*Pensées,* I, 242; 27 floréal XII : 17 mai 1804. Texte rétabli d'après le ms. R. 5896, tome 17, fol. 1 r°).

« La comédie a un grand avantage sur la tragédie, c'est de peindre les caractères; la tragédie ne peint que les passions » (*Journal,* I, 135, 17 prairial XII : 6 juin 1804).

« C'est presque sans y penser et en écrivant au courant de la plume que j'ai découvert cette vérité que je crois capitale : Que la tragédie est le développement d'une action et la comédie d'un caractère » (*ibid.,* 141, 21 prairial XII : 10 juin 1804).

« J'écrivais il y a deux mois : la tragédie développe une action, la comédie un caractère. Approfondir cela » (*Pensées,* II, 243, 20 thermidor XII : 8 août 1804).

« Voilà les principes de la tragédie et de la comédie. Le poète tragique nous fait considérer nous-mêmes dans les autres. Le comique : le rapport des autres avec nous » (*ibid.,* II, 266, 8 fructidor XII : 26 août 1804).

« Mon génie pour le grand pathétique, fondé sur le grand philosophique... » (*Journal,* II, 199, 29 mars 1805).

(7) *Pensées,* II, 114, 20 messidor XII : 9 juillet 1804.



Aussitôt rentré à Paris, Stendhal se remet donc à étudier les philosophes. Mais ce n'est pas à Helvétius qu'il s'adresse. Aurait-on pu imaginer que son admiration aurait une éclipse ? Les premiers doutes et les premières critiques datent de l'hiver 1803-1804. On en trouve l'écho dans une lettre à Edouard Mounier. Après avoir dit de *l'Esprit :* « Je voudrais pour beaucoup que vous eussiez lu cet ouvrage qui me parait extraordinaire. » Beyle ajoute que le livre l'avait néanmoins fait « douter quelques jours de l'amitié et de l'amour » (8). Et il n'y a pas lieu de croire qu'il s'agissait d'une phrase glissée là pour les besoins de la cause : mettre en valeur son âme sensible auprès de Victorine. Dans une note tracée le mois suivant, nous lisons :

> Hevétius n'a pas assez considéré la différence entre notre intérêt réel et notre intérêt apparent. Il a jugé les hommes trop raisonnables, d'après lui; et ils sont presque toujours dominés par leurs passions, faibles si vous voulez absolument parlant, mais fortes dans des individus sans caractère. Approfondir cet aperçu qui peut expliquer l'amour et l'amitié (9).

Dans le courant de juin 1804, Stendhal relit Helvétius. *De l'Esprit* lui fournit des traits relatifs au rire (10); *De l'Homme* des pensées piquantes sur les Jésuites dont il pense tirer parti dans sa pièce de *Letellier* (11). Cependant il ne tient plus le philosophe pour son véritable et unique maître. Ce qui l'a refroidi, c'est la faible part faite à la sensibilité dans la théorie de l'intérêt personnel. Oublieux de tout ce

(8) *Corr.*, I, 161-162, lettre du 23 frimaire XII : 15 décembre 1803.

(9) *Pensées*, II, 349. Cette réflexion, ainsi que les notes de lecture du *Voyage en Suisse* de Robert, est écrite à la fin du cahier renfermant le brouillon de la rédaction en vers des *Deux Hommes* (ms. R. 5896, tome 14, fol. 149 v°), brouillon que Beyle a laissé à Grenoble, lors de son départ pour Paris au mois de mars 1804 (*ibid.*, fol. 134 v°. Cf. *Théâtre*, II, 393). Ces indications permettent de dater approximativement les notes en question du début de 1804.

(10) Le 9 prairial XII (8 juin 1804), il copie une « anecdote comique à analyser » (*Pensées*, I, 299-300), anecdote qu'Helvétius citait comme exemple des pièges de l'amour-propre (*De l'Esprit*, discours II, chap. VIII). Le lendemain, il transcrit le passage que voici, tiré du discours II, chap. IX : « Les Chiriguanes soutiennent qu'il faut des culottes, mais que le *bel usage* est de les porter sur le bras comme nous portons (...) des chapeaux » (*Pensées*, I, 301, 20 prairial XII : 9 juin 1804. C'est Stendhal qui souligne).

(11) *Théâtre*, III, 190. Cf. *De l'Homme*, sect. VII, chap. V, VII, X. C'est de là qu'est sans doute tiré le nom d'un des personnages de la pièce : Garasse (*De l'Homme*, sect. VII, chap. VII note 25).

dont il lui était redevable, il en arrive à insinuer qu'au fond Helvétius n'a pas beaucoup d'idées et qu'elles ne sont guère originales. A la suite d'une subtile distinction entre les « petits auteurs » qui « sautent ce qu'ils ne peuvent expliquer », et les « gens de génie », il n'hésite pas à déclarer : « Je commence à m'apercevoir qu'Helvétius est plus des premiers que des seconds; il y a de bonnes choses dans son livre, mais elles ne sont pas de lui... » (12). Et ce n'est pas une boutade ou un accès de mauvaise humeur. C'est une attitude qui persistera pendant un certain temps. « J'ai découvert bien des erreurs dans Helvétius », affirme-t-il ailleurs (13). « Je viens de relire le chapitre du *bon ton* d'Helvétius. Il est mauvais et son style d'une élégance froide, sans trait, sans physionomie et offensant la vanité » (14). Et dans une lettre à Pauline :

> Les hommes secs sont toujours secs, il n'y a jamais de différence entre eux, parce qu'il n'y a jamais eu d'épanchement. Tu en peux voir un exemple dans Helvétius : c'était une de ces âmes froides; aussi son style est-il le même dans tout son livre. Je vois à cette heure qu'il s'est bien trompé. Peut-être même tout ce qu'il y a de bon dans son livre est-il copié (15).

Ces critiques sont une manifestation, et nous en verrons d'autres, du conflit latent dans son âme entre la sensibilité et la raison.

***

En même temps, Stendhal a de nouveau recours à Lancelin (16). Il rapportait de Grenoble une grande « découverte » :

(12) *Corr.*, I, 205, lettre à Pauline qu'il faut dater du 1er messidor XII : 20 juin 1804.

(13) *Ibid.*, I, 234, lettre à Pauline de thermidor XII : juillet-août 1804. Cf. *ibid.*, I, 241 : « ... j'oubliais qu'Helvétius imprima son livre avec permission, ce qui lui fit masquer la vérité. Au reste, j'ai découvert beaucoup d'erreurs dans ce livre depuis l'année dernière » (lettre à Pauline des 14-20 juillet 1804, date rétablie).

S'il est exact que *De l'Esprit* parut avec permission et privilège, Beyle semble ignorer la persécution que l'ouvrage valut à son auteur. Voir A. Keim, *Helvétius, sa vie et son œuvre*, 1907, chap. XV et XVI.

(14) *Pensées*, II, 186, 15 messidor XII : 4 juillet 1804. Stendhal fait allusion au chap. IX du discours II de *l'Esprit*, intitulé *Du bon ton et du bel usage*

(15) *Corr.*, I, 223-234, lettre à Pauline du 18 messidor XII : 7 juillet 1804.

La lecture du poème *Le Bonheur* n'a pas contribué à le réconcilier avec Helvétius. Beyle reproche, et non à tort, à cette composition d'être peu attachante parce que l'auteur avait méconnu l'art d'émouvoir (*Pensées*, II, 71, 1er messidor XII : 20 juin 1804).

(16) « Le soir (...) je lis Lancelin... » (*Journal*, I, 108, 1er floréal XII : 21 avril 1804).

la division des facultés de l'homme en deux catégories, le *cœur* et la *tête* (17), et il veut en faire la base d'un traité philosophique, très humblement intitulé *Philosophie nouvelle* (18). Répandre un jour nouveau sur la connaissance de l'homme et se mettre à même de créer à volonté des chefs-d'œuvre immortels, c'était faire d'une pierre deux coups. « Peut-être, se dira-t-il peu après, n'eussé-je pas si bien fait *the Two men* il y a six mois que je les ferais à cette heure, (...) la division de l'âme et de l'esprit m'éclaire de plus en plus » (19).

Bien qu'il s'en proclame ouvertement l'inventeur, l'idée première de cette division est sans doute le fruit de la lecture de Lancelin. Dans la première partie de l'*Introduction à l'analyse des sciences* — celle-là même, nous le rappelons, que Beyle avait laissée à Paris lors de son départ pour Grenoble en 1803 — le philosophe présentait comme une « vérité fondamentale » la distinction entre *tête* et *cœur :*

Le plus puissant levier de l'esprit humain, et le plus sûr moyen de remonter aux premiers éléments de la raison et de la vérité, résident dans l'exacte analyse de nos idées par le moyen de leurs signes représentatifs; c'est surtout de leur étroite liaison avec elles, de leur simplicité, de leur détermination rigoureuse, en un mot de l'art avec lequel on sait les choisir et les employer que dépendent : 1° la formation régulière, l'accroissement et le perfectionnement des sciences; 2° la destruction de la plupart des erreurs et des préjugés; 3° les progrès et le maximum de l'intelligence humaine.

Après ces prémisses, Lancelin exposait sa méthode :

Oubliant (...) pour un moment qu'il existe des livres, je vais descendre en moi-même chercher ce qui s'y passe, dresser un tableau de mes idées et de mes sentiments, en un mot faire des efforts pour décomposer ma *tête* et mon *cœur* (cette portion de notre être qu'on appelle l'âme ou moral de l'homme), en parties très distinctes, qui, étant presque aussi bien connues que celles d'une machine quelconque, pourront en quelque sorte s'analyser aussi bien qu'elles et dont la nomenclature une fois régulièrement et invariablement déter-

(17) « ... ma distribution *of heart and understanding* » (*ibid.*, I, 96; 19 germinal XII : 9 avril 1804).

Chose curieuse, en lisant à quelques mois de là les *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin* par Dieudonné Thiébault, Beyle ne semble pas prêter attention au passage où l'auteur écrivait, à propos de la sensibilité de Frédéric de Prusse : « L'*âme* sensible, mais la *tête* plus forte que le cœur, c'est là, et là seul, que je trouve la clef de toutes les actions un peu remarquables de Frédéric » (Première partie, chap. II, tome I, p. 41. C'est nous qui soulignons).

(18) Ce titre paraît d'abord sous la forme française de *Philosophie nouvelle* dans une note de la fin du séjour de Beyle dans le Dauphiné en 1804 : « *Philosophie nouvelle.* Ma grande division du centre de sentiment et du centre d'adresse... » (*Pensées*, I, 230).

(19) *Journal*, I, 110, 3 floréal XII : 23 avril 1804.

minée, doit former un jour les éléments d'une science exacte, et d'un traité que l'on pourrait alors intituler *les lois de la faculté pensante et de la volonté, ou théorie de l'âme.*

Et Lancelin ajoutait en note :

Je désigne par ce mot *âme* la réunion de nos sensations, de nos habitudes et de nos facultés, dont le système varie dans tous les animaux, en raison composée de l'organisation et de l'éducation. Ainsi donc, puisque l'âme ne résulte que de l'ensemble des sensations et des facultés qui sont le produit nécessaire du mécanisme de nos sens, on ne peut la bien connaître que par l'analyse exacte des *corps sensibles* (j'appelle ainsi tous les être vivants et doués de mouvement spontané) (20).

Il n'est pas invraisemblable que l'idée renfermée dans cette page ait germé dans l'esprit de Beyle, et qu'il ait fini par croire en toute bonne foi avoir découvert ce que Lancelin avait dit, assez obscurément, avant lui. Quoi qu'il en soit, il extrait précisément de la page indiquée le 24 avril 1804 toute une série de définitions (21).

Si la verbosité de Lancelin a pu lui en imposer au point de le lui faire mettre au nombre des vrais artistes (22), des métaphysiciens (23), et considérer comme le philosophe capable de donner les « principes vrais des sciences » (24); il n'en est pas moins vrai que son engouement est passager et de peu de conséquence. Il fera encore, en 1804, quelques allusions à l'*Introduction à l'analyse des sciences* (25), mais il ne pratiquera plus Lancelin.

Vers le milieu de 1805, ayant eu vent de la publication d'un nouvel ouvrage du même auteur, il mandera à sa sœur :

(20) Première partie, discours préliminaire, p. XVII-XIX. C'est Lancelin qui souligne.

(21) *Pensées,* I, 232, 24 avril 1804. Cf. J. C. Alciatore, *Stendhal et Lancelin,* p. 79 et suiv.

(22) *Pensées,* I, 248, 15 prairial XII : 4 juin 1804. *Corr.,* I, 194; lettre à Pauline du 22 prairial XII : 11 juin 1804.

(23) *Ibid.,* II, 120, 4 messidor XII : 23 juin 1804.

(24) *Ibid.,* II, 169, 1er thermidor XII : 20 juillet 1804. Allusion au grand ouvrage que Lancelin annonçait dans la troisième partie de l'*Introduction à l'analyse des sciences,* p. 119-120 : « ... J'ai donc formé le projet, en composant cette introduction, de la faire suivre d'un ouvrage dont celui-ci n'en est en quelque sorte que la préface... »

(25) Par exemple, les définitions de la physique, de la métaphysique, de la vanité (*Corr.,* I, 178-180, 186, lettres à Pauline du 21 floréal XII : 11 mai 1804, et du 18 prairial XII : 7 juin 1804) sont respectivement extraites du *Discours préliminaire,* p. XXIV, note, et de la deuxième partie, p. 22. « Le petit traité de Lancelin » qu'il recommande à Pauline dans sa lettre du 22 prairial XII : 11 juin 1804 (*Corr.,* I, 183) est sans doute le chap. I de l'*Introduction à l'analyse des sciences,* intitulé : *Génération des passions et des habitudes morales; de l'amour de soi, premier moteur de l'homme.*

« Lancelin vient de faire une découverte sublime que je t'expliquerai dès que je la connaîtrai moi-même, elle explique par l'attraction seule une grande partie de la création » (26). Le nom de Lancelin paraît ici pour la dernière fois. Beyle s'est fort bien passé de cette « sublime » découverte.

L'influence de Lancelin se réduit donc à peu près à rien (27). Si Stendhal lui est redevable de l'idée première — et combien peu originale ! — de sa *Philosophie nouvelle,* c'est ailleurs, on va le voir, qu'il cherchera les matériaux de ce grand traité philosophique.



On a vu comment en 1803 l'*Art de la comédie* de Cailhava avait révélé à Stendhal la définition du rire par Hobbes. Il ne l'a point oubliée. Au printemps de 1804, deux mois avant la lecture de *la Nature humaine,* il confie à son journal, en parlant de son camarade Mante : « Nous avons les mêmes idées sur bien des choses; il a découvert tout ce que Hobbes a dit du rire » (28). Au début de juin, il se met à étudier de près la question du rire. Le 8, il cherche dans le dictionnaire de l'Académie la définition de plaisanterie, rire, plaisant, charge, ridicule, etc. (29). Le 14, il trace en tête d'un nouveau cahier : *Art dramatique. Du Rire* (30). Et c'est le lendemain, 15 juin, qu'il va lire Hobbes à la Bibliothèque Nationale.

Grâce aux brouillons qui ont été conservés dans les manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble, et qui n'ont pas été publiés intégralement — c'est la mise au net de ces brouillons qui figure dans l'édition des *Pensées* —, nous sommes fort bien renseignés sur cette lecture. Ainsi, nous pouvons établir d'une manière rigoureuse que Stendhal a repris par trois fois l'étude de *la Nature humaine.* En outre, comme en recopiant

(26) *Corr.*, I, 373, lettre à Pauline du 7 thermidor XIII : 26 juillet 1805.

C'est son camarade Mante qui avait annoncé à Beyle la « sublime » découverte de Lancelin (*Lettres à Stendhal,* I, 102-103, lettre de Mante, 8 messidor XIII : 27 juin 1805). Lancelin venait de faire paraître la *Théorie physico-mathématique de l'organisation des mondes, ou système planétaire applicable au système solaire.*

Une analyse très favorable du nouvel ouvrage de Lancelin a été insérée dans le *Moniteur* du 1er messidor XIII : 20 juin 1805. L'article est signé Tourlet.

(27) M. Alciatore, dans son article cité sur *Stendhal et Lancelin,* s'est efforcé de montrer l'ampleur de l'influence exercée sur Henri Beyle par l'*Introduction à l'analyse des sciences.* Il ne nous semble pas que ses conclusions puissent être acceptées intégralement.

(28) *Journal,* I, 112, 5 floréal XII : 25 avril 1804.

(29) *Pensées,* I, 299-301, 19-20 prairial XII : 8 et 9 juin 1804.

(30) *Ibid.*, II, 171.

ses notes, il lui est souvent arrivé d'introduire des modifications dans ses commentaires, ces brouillons nous fournissent quelques pensées inédites qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. En voici une :

h[enri]. — Dans notre siècle une trop forte conception du beau parfait en tous genres (dessin, politique, etc...) est un mal pour celui qui sent ce beau. Ce sentiment le mène à la haine. Sent[iment] douloureux (31).

Comment ne pas reconnaître dans ces lignes une sorte de préfiguration de l'idée qui réapparaîtra dans la fameuse épigraphe des *Promenades dans Rome,* et qui sera alors attribuée à Shakespeare (32) ?

Donc, le 15 juin, ayant eu en communication *De la Nature humaine* dans la traduction du baron d'Holbach (33), il en parcourt rapidement le premier chapitre. Après avoir pris note que Hobbes réduit à trois les facultés du corps et à deux celles de l'esprit, il déclare : « L'ouvrage *De la Nature humaine* par Hobbes est un excellent ouvrage. Le style est le meilleur style philosophique que j'aie encore vu. L'ouvrage a 171 pages » (34).

Cette appréciation laisserait supposer que Beyle n'en perd pas une ligne. Il n'en est rien. Le chapitre IX retient, seul, son attention; il en copie d'abord le dernier paragraphe, où Hobbes comparait la vie humaine à une course et analysait les passions en fonction de cette comparaison (35), ensuite celui qui renfermait la définition du rire (36).

(31) Ms. R. 302, inédit, brouillon des extraits des chap. I et II, deuxième lecture. Voir un peu plus loin.

(32) *Une séance du Stendhal-Club* (*Sur une épigraphe de Stendhal*) dans le vol. (*Les nouvelles soirées du Stendhal-Club,* 1950, p. 262-272).

(33) Parue à Londres en 1772. Beyle note soigneusement la cote du volume : in-12, R. 2494 B. C'est la cote actuelle : in-8° R. 29074.

(34) Ms. R. 302; un feuillet au crayon. C'est le brouillon des notes prises le 15 juin. En les mettant au net, Beyle copie le jugement ci-dessus, en modifiant ainsi la rédaction :

« Ouvrage écrit avec le meilleur style philosophique que j'aie encore vu. Il se pourrait que Vauvenargues n'eût fait que le copier et qu'il eût ainsi volé sa gloire. Excellent ouvrage de 171 pages » (*Pensées,* II, 173).

(35) Ms. R. 302, brouillon cité. Beyle ne met pas au net sa copie du dernier paragraphe, le 21e, dans le cahier du *Rire,* mais dans un autre cahier qu'il fait précéder d'une troisième rédaction de son jugement sur Hobbes :

« Hobbes N. 1 (Bibl. Nat., in-12, R. 2494 B.)

« Hobbes a fait un excellent ouvrage intitulé *De la Nature humaine,* que je lis pour la première fois le 26 prairial an XII à la Bibl. Nationale » (*Pensées,* I, 266-268).

(36) Ms. R. 302, brouillon cité. En recopiant ensuite ce paragraphe 9 dans le cahier du *Rire,* il développera la définition du sourire, qui

En mettant ses notes au net, Beyle réfléchit qu'une lecture attentive du livre lui serait avantageuse : « J'ai pris une telle estime pour *la Nature humaine* par Hobbes que j'ai pris la résolution de l'extraire depuis le commencement jusqu'à la fin » (37). Le même jour, il fait un extrait détaillé des quatre premiers chapitres (38). Il s'arrête longuement sur l'idée que les objets produisent dans le cerveau des images ou conceptions, sans pour cela que le cerveau soit un simple miroir (39). Sa propre expérience lui fournit une preuve — fort peu... convaincante — de la vérité de cette théorie :

A l'écho de la Simonetta près Milan, j'ai entendu 62 fois un coup de pistolet. Donc le son n'est pas dans l'objet que nous entendons mais dans nous-mêmes (40).

Du chapitre III, il transcrit les définitions de l'imagination et de la mémoire. La manière dont Hobbes expliquait les rêves lui paraît « vraie » et « charmante » (41). Le chapitre IV lui apprend le rôle de la liaison des idées et les rapports entre le jugement et l'expérience (42).

La lecture de Hobbes a comme effet d'imprimer un nouvel élan à la *Filosofia Nova*. C'est le 24 avril précédent que

lui appartient, et qui, dans le brouillon, n'a pas plus d'une ligne : « Non le sourire d'Oreste. Il est vrai sans soubresauts dans la poitrine » (cf. *Pensées*, II, 174-177. On ne comprend pas pourquoi l'éditeur a séparé par un astérisque le texte de la page 175, qui est en fait le texte du paragraphe 13, chap. 9, de *la Nature humaine*).

(37) *Pensées*, I, 274 27 prairial XII : 16 avril 1804.

(38) *Ibid.*, I 274-282 Les brouillons des extraits de cette deuxième lecture sont dispersés dans deux registres des manuscrits cotés R. 5896, et dans le carton R. 302. Voici l'ordre dans lequel il faut les placer :

1° R. 302, brouillon des extraits des chapitres I et II (*Pensées*, I, 274-276).

2° R. 5896, tome 15, fol. 163-162, brouillon des extraits des chapitres II et IV (*ibid.*, I, 276-281).

3° R. 5896, tome I, fol. 109-111, brouillon des extraits jusqu'à la page 38.

4° R. 302. Brouillon des extraits à partir de la page 38.

Nous répétons que ces brouillons présentent dans l'ensemble une rédaction assez différente de celle que Beyle leur donnera en les recopiant, et cela spécialement en ce qui concerne les commentaires personnels dont il accompagne très fréquemment le texte de Hobbes.

(39) *Pensées*, I, 275-276. D'après *De la Nature humaine*, chap. II.

(40) Ms. R. 302 cit., inédit. Lors de la mise au net du brouillon, il a jugé « inutile » ce développement et l'a biffé.

(41) *Pensées*, I, 276-277, 284. Cf. *De la Nature humaine*, chap. III.

(42) *Ibid.*, I, 277-282. Le même jour, Stendhal consigne laconiquement dans le *Journal* : « Je lis l'excellent ouvrage de Hobbes, intitulé *De la Nature humaine*. » Quelques lignes plus bas, il fait allusion à la définition de la plaisanterie (*Journal*, I, 144, 27 prairial XII : 16 juin 1804. Cf. *De la Nature humaine*, chap. IX, paragr. 9).

Stendhal avait jeté sur le papier les premiers éléments de son traité philosophique (43). Quatre jours plus tard, il avait consigné la réflexion suivante, où l'on reconnaît sans peine une des premières expressions de la théorie que l'énergie n'est pas l'apanage de la société polie :

For end my book on new philosophy, write my opinion upon the excellency of this age for a bard, et disant toutefois que ce n'est point dans la bonne compagnie qu'il doit nourrir son âme, parce que les gens qui la composent font tout par imitation du bon ton, mais dans les familles simples qui se montrent ce qu'elles sont réellement (44).

Une semaine environ après, il se reprochait de trop penser à la *Filosofia Nova* au détriment de sa comédie : « Au lieu de mettre tant d'observations particulières dans *the New Philosophy,* en tirer parti dramatiquement, et les faire applaudir sur la scène. Cela me vaudra bien plus de gloire » (45). Et de se dire : « Mettre dans ma *Philosophie nouvelle* toutes mes découvertes sur l'homme (...). Faire vite *the New Philosophy currente calamo,* autrement cela me prendrait un temps que je dois tout à la chère poésie » (46).

Mais les « découvertes » qui devaient figurer dans cette *Philosophie nouvelle,* voilà ce que Stendhal n'indique pas, et pour cause. Il en est toujours à la distinction entre *cœur* et *tête.* Elle a beau être « un flambeau qui éclaire bien dans la connaissance de l'homme » (47), il ne réussit pas à aller plus loin que l'énoncé de la question (48).

Or, en lisant *De la Nature humaine,* il a l'impression d'avoir mis la main sur un ouvrage susceptible de l'aider à faire avancer ses idées. Le jour même où il ouvre Hobbes pour la première fois, il trace ces lignes inédites :

H[enri]. — Les savants ne cherchent dans leurs connaissances que la *vanité satisfaite.* Je n'y cherche que l'utile.

Voici la perfection de la *Filosofia Nova :* être le plus utile possible, c'est-à-dire faire concevoir les vérités les plus utiles (à l'auteur ou au public) avec le moins d'ennui possible.

(43) *Pensées,* I, 232.

(44) *Ibid.,* I, 234, 8 floréal XII : 28 avril 1804.

(45) *Ibid.,* I, 211. Cette pensée a dû être écrite le 15 floréal XII : 5 mai 1804. C'est ce jour-là que Beyle a décidé de tenter sa chance à la loterie (*ibid.,* I, 208-209).

(46) *Ibid.,* I, 313-314, 20 floréal XII : 10 mai 1804.

(47) *Corr.,* I, 186, lettre à Pauline du 18 prairial XII : 7 juin 1804. Cf. I, 183.

(48) « Pousser ma discussion du *cœur* et de la *tête.* Décrire le modèle idéal en *cœur* et en *tête :* 1° du héros des républicains; 2° du héros des meilleures sociétés de Paris... » (*Pensées,* I, 302, 24 prairial XII : 13 juin 1804). « Chercher dans les recueils d'anecdotes les actions propres à prouver le *cœur* et la *tête...* » (*ibid.,* I, 304).

Pour avoir un succès rapide auprès des gens du monde, il faut leur faire apercevoir de nouvelles qualités dans les images dont leur tête est remplie. Pour cela leur parler de tous les objets de leur conversation en style vif, tantôt coupé et plaisant, tantôt grand; toujours dans une charmante familiarité.

Prouver mes principes en parcourant agréablement tous les objets. Sauter quelques idées intermédiaires, ce qui donne un air de finesse. Cela dans les applications ou dans les principes qui doivent être très vrais (49).

Aussi poursuit-il la lecture avec entrain. Nous avons trouvé dans les manuscrits de Grenoble les brouillons des extraits des chapitres V, VI et du début du chapitre VII (50). Le passage du chapitre V, où Hobbes établissait une relation de cause à effet entre la passion et le langage ravit notre lecteur :

Hobbes, page 51, parag. 14. Il y a plus de *connaissance du vrai sur l'homme* ou de *philosophie* dans le parag. 14 du chap. V de Hobbes que dans tout J[ean]-J[acques]. Il m'enlève parce qu'il est bien écrit en style périodique, chose impossible en style coupé (51).

Le dernier alinéa du même chapitre, où le philosophe expliquait qu'il faut chercher l'explication du mot célèbre « Connais-toi toi-même » dans la connaissance de ses propres conceptions, lui inspire ce commentaire :

Pourquoi la phrase de H[obbes] qui suit a-t-elle beaucoup plus de grâce que ma phrase coupée ? C'est en répondant à de pareilles questions qu'on lit dans ses propres conceptions. Si j'avais sû analyser une seule de mes journées ou de celles de Paul (52), j'aurais découvert ce que j'ai lu dans Hobbes (Chercher pour moi la meilleure manière d'observer; sans quoi je serais réduit à peindre en regardant mon modèle par les yeux des autres).

Ph[rase] de Hobbes : « Au lieu de lire les livres, il faut lire ses propres conceptions, et c'est dans ce sens que je crois que le mot fameux *Connais-toi toi-même* peut être digne de la réputation qu'il a acquise. »

C'est, je crois, parce qu'elle flatte notre vanité (Quelle est exactement la ligne de démarcation de la vanité et de l'orgueil ?) (53).

(49) Ms. R. 5896, tome I, fol. 109. C'est Stendhal qui souligne. On pourra comparer ce passage à celui qui a été publié dans les *Pensées*, II, 117.

On sait que la suppression des idées intermédiaires constitue un des traits caractéristiques du style de Stendhal.

(50) Ms. R. 5896, tome 25, fol. 100-101. Ce brouillon entièrement inédit n'est pas daté; mais ces extraits ont dû être faits entre le 16 et le 19 juin, puisque c'est le 16 que Beyle avait achevé d'extraire le chap. IV et que le 20 il poursuivra sa lecture par le chap. VII (*Pensées*, II, 71-72).

(51) Ms. cit., fol. 100 r°, inédit. C'est Stendhal qui souligne. En ne tarissant pas d'éloges sur le style de Hobbes, Beyle songeait-il qu'il n'avait sous les yeux qu'une traduction ?

(52) Son ami Louis de Barral.

(53) Ms. cit., inédit.

Le chapitre VII le renseigne sur l'existence de deux sciences: celle des sensations et celle des souvenirs; il lui donne les définitions d'opinion, sagesse, conscience. Stendhal ne cache pas son ravissement : « Chercher tous les rapports des hommes avec les choses; des hommes entre eux. Je découvre la vérite sur tout cela » (54). Hobbes commençait dans ce chapitre l'analyse détaillée des passions, et, comme il a souvent recours à la forme latine des termes exprimant les sentiments, le jeune homme découvre avec bonheur... la philologie ! « Hobbes est le premier, s'exclame-t-il chez qui je trouve cette science sur les mots qui est le sublime du genre » (55).

L'analyse des signes par lesquels s'exprime l'honneur obtient aussi son adhésion : « Voilà vraiment dans ces pages le variable qui change presque tous les dix ans. Voir si c'est l'unique variable. C'est, ce me semble, le fondement de la comédie » (56). En revanche, l'idée de *pouvoir* le laisse indifférent; il copie sans le moindre commentaire ce paragraphe (57). Et pourtant c'était une idée essentielle dans le système de Hobbes; c'est par elle que ce dernier expliquait les passions et en établissait la filiation (58).

Le chapitre IX, consacré à l'analyse des passions, est copié mot pour mot d'un bout à l'autre (59). Retrouvant la définition du rire, Beyle la relève une fois de plus (60) — il devait désormais la connaître par cœur ! — elle le fait réfléchir sur la plaisanterie (61). En même temps, l'idée de *soudaineté* lui suggère cette pensée :

> h[enri]. — Le soudain ne serait-il point la chose *sine qua non* il n'y a ni *rire* ni *larmes ?* Si cela est, il y a un moyen d'éviter le *rire* et les *larmes*. Suivre cela. Ce principe est peut-être le fondement de l'art de consoler (62).

Hobbes ajoutait : « Il y a encore plusieurs autres passions, mais elles n'ont point de nom. » Voilà une lacune à combler. Comment la *Filosofia Nova* ne serait-elle pas un livre utile, voire indispensable ? Stendhal se propose de découvrir le nom de ces autres passions, de les « distinguer », de « décomposer

(54) Ms. cit., fol. 101 r°, inédit.
(55) Ms. cit., fol. 101 v°, inédit.
(56) *Pensées*, II, 83. Cf. *De la Nature humaine*, paragraphe 4 et 5.
(57) *Ibid.*, II, 71 et suiv., 78, 1er messidor XII : 20 juin 1804. Cf. *De la Nature humaine*, chap. VII, paragr. 4.
(58) G. Lyon, *La philosophie de Hobbes*, 1913, p. 121.
(59) *Pensées*, II, 85-86, 90. La suite de la copie se trouve dans le tome 28 des manuscrits cotés R. 5896, fol. 18-21.
(60) Ms. R. 5896, tome 28, fol. 24 f°.
(61) *Pensées*, II, 88-89.
(62) Ms. R. 5896, tome 28, fol. 25 r°, inédit. C'est Stendhal qui souligne.

les forces qui font agir les hommes en désirs ou forces particulières » (63).

Le surlendemain, 22 juin, il fait des extraits hâtifs des chapitres XI et XII (64). Il croit trouver dans le chapitre XII la confirmation de l'idée capitale de sa *Filosofia Nova* :

Les passions (Hobbes dit le *désir*, la *crainte*, l'*espérance* et les autres passions) ne sont point volontaires, car elles ne procèdent point de la volonté, mais elles sont la volonté même.

h[enri]. — L'amour d'une femme, la haine d'un homme font la volonté.

h[enri]. — Nos volontés suivent nos opinions. Voilà bien la tête influant sur le cœur (65).

Après quoi, sans souffler mot du dernier chapitre, il ajoute : « Fini de lire *la Nature humaine* de Hobbes le 3 messidor an XII [22 juin 1804] » (66).

Il y a tout lieu de croire qu'à cette date il a cessé de pratiquer le philosophe anglais; mais il ne cessera pas de lui témoigner de l'estime (67). *De la Nature humaine* l'a passionné parce que les idées qui y étaient exposées s'accordaient, en les complétant, avec les principes d'Helvétius. Le système matérialiste de Hobbes, sa justification de l'égoïsme comme le mobile des actions humaines, son principe que le but ultime de l'homme est de rechercher le plaisir et de fuir la douleur, l'explication mécanique des sentiments et des passions, ne pouvaient manquer d'éveiller l'attention du lecteur de *l'Esprit*. Diderot s'était de même écrié, an achevant *De la Nature humaine* : « Que Locke me paraît diffus et lâche, La Bruyère et La Rochefoucauld pauvres et petits, en comparaison de ce Thomas Hobbes ! C'est un livre à commenter toute

(63) *Pensées,* II, 91-92. Cf. *De la Nature humaine,* chap. IX, paragr. 19.

(64) *Ibid.,* II, 94 et suiv. La plupart de ces extraits n'ont pas été publiés. On les a reliés dans le tome 28 des manuscrits R. 5896, fol. 28, 29, 32.

(65) Ms. R. 5896, tome 28, fol. 32 v°. inédit. C'est Stendhal qui souligne. Cf. *De la Nature humaine,* chap. XII, paragr. 5.

(66) *Pensées,* II, 97. Texte rétabli d'après le manuscrit cit.

(67) A la fin de 1804, il définira *De la Nature humaine* l'un des « deux chefs-d'œuvre qui sont sur la frontière de la science » (*Corr.,* I, 298, lettre à Pauline du 10 nivôse XIII : 30 décembre 1804). Au début de 1805, il manifestera le désir de relire l'ouvrage (*Journal,* II, 9, 4 pluviôse XIII : 24 janvier 1805), probablement à cause des éloges que lui décernait Cabanis (*Rapports du physique et du moral,* premier mémoire, an X-1802, I, 95), mais il ne parcourra que les premiers chapitres du *Corps politique* (*Journal,* II, 15, 23, 15 et 17 pluviôse XIII : 4 et 6 février 1805). Beyle a très probablement eu entre les mains les *Œuvres philosophiques et politiques* de Thomas Hobbes (traduites par le baron d'Holbach). A Neufchâtel, 1782, 2 vol. in-8°.

sa vie » (68). L'ouvrage a été, sans nul doute, l'une des lectures les plus profitables de Stendhal à cette époque. Il l'a fait réfléchir sur maintes questions; il lui a surtout montré la nécessité primordiale de l'analyse. Voici à cet égard une note inédite tracée à la fin du brouillon du 16 juin; elle est significative :

h[enri]. — Chercher à me donner le pouvoir d'analyse. Ce sera un grand pas qu'aura fait mon esprit. J'aurai le pouvoir d'analyse, lorsque me faisant des questions : qu'est-ce que l'homme ? qu'est-ce qu'un homme ? qu'est-ce que le rire ? qu'est-ce que la faim ? qu'est-ce que le remords ? je pourrai répondre exactement (69).

Un point sur lequel il est nécessaire d'insister, c'est que Beyle témoigne bien moins d'attrait pour ses théories en elles-mêmes que pour ce qui en constitue, à son sens, l'aboutissant logique : leur application au théâtre. Dans la longue lettre à Pauline du 20 juin (70), tout ce qu'il relate de sa lecture a trait à la seule question du rire (71). Aussi bien, le 23 juin, il commence sans plus tarder le premier cahier de la *Filosofia Nova* (72), destiné à exposer les principes philosophiques de l'art dramatique. Tout plein de Hobbes, il puise à pleines mains dans *De la Nature humaine*. A l'instar du philosophe anglais, il néglige l'influence du *corps*; comme lui, il affirme que le corps comprend trois facultés : nutritive, motrice, génératrice; et c'est toujours d'après Hobbes qu'il soutient que l'*esprit*, ou *tête*, comporte trois parties : le pouvoir conceptif, la mémoire et l'imagination (73). Il est vrai qu'il amalgame à ces idées le fameux principe de la *tête* et du *cœur*; alors que pour Hobbes l'homme est formé du *corps* et de l'*esprit*, Beyle porte les composantes à trois : *corps*, *tête*, *cœur* (ou *âme*). Et cette formule nouvelle l'amène, bon gré mal gré, à faire du centre de la sensibilité la faculté maîtresse de l'homme : « La *tête* est absolument le valet de l'*âme* (ensemble de tous nos désirs et passions). L'*âme* fait obéir *la tête* comme le *corps* » (74).

Il aurait fallu, à ce moment-là, préciser comment l'*âme* agit sur la *tête*. Stendhal aperçoit bien la difficulté (75), mais le moyen de la vaincre ? Ce sera l'obstacle contre lequel viendra se briser sa dialectique.

(68) Cité par G. Lyon. *La philosophie de Hobbes*, p. 129.
(69) Ms. R. 302, inédit.
(70) *Corr.*, I, 199 et suiv. La date précise de cette lettre, 1er messidor XII : 20 juin 1804, est donnée par le *Registre des lettres écrites et reçues*, que nous avons publié dans nos *Compléments et fragments inédits*, p. 36.
(71) *Ibid.*, I, 204-205, 208-209.
(72) *Pensées*, II, 117, 4 messidor XII : 23 juin 1804.
(73) *Ibid.* II, 119 et suiv.
(74) *Ibid.*, II, 121. C'est Stendhal qui souligne.
(75) « Le difficile est de décrire exactement la manière dont l'*âme* agit sur le *cœur* » (*ibid.*, II, 122).

Pendant les cinq jours suivants, la *Filosofia Nova* est délaissée. Le 30 juin, Stendhal a un sursaut d'énergie : « M'occuper tout de suite de l'analyse de chaque passion. » Cette analyse lui paraît le meilleur moyen de sortir de l'impasse (76). Il énumère à cet effet, dans un tableau savamment disposé, les passions, les états de passions, les moyens de passions, les habitudes utiles ou nuisibles (77).

Le deuxième cahier de la *Filosofia Nova,* commencé le 1er juillet (78), accuse une influence encore plus forte de *la Nature humaine.* Lorsque Beyle veut déterminer le rôle de l'amour-propre dans les différentes passions, il suit l'esprit, sinon la lettre, de Hobbes (79). Et comment s'y prend-il pour faire la « description des différentes manières dont l'amour-propre se modifie dans chaque passion, état de passion, habitude de l'âme, etc., etc. » (80) ? Il ouvre tout simplement son cahier d'extraits de *la Nature humaine* et transcrit presque mot pour mot la plupart des définitions qu'il avait copiées. Il ne s'écarte de sa source que tout à la fin; à la suite de l'idée de Hobbes que « toutes les actions sont volontaires, involontaires ou mixtes » (81), il ajoute de son cru que les passions sont involontaires ou, mieux encore, qu'elles sont « la cause

(76) *Ibid.*, II, 133, 11 messidor XII : 30 juin 1804.

(77) Nous donnons dans nos *Compléments et fragments inédits* tout ce tableau dont le début a été publié dans les *Pensées*, II, 134. Notons d'ailleurs que Beyle n'a pas achevé son travail; il n'est pas allé au-delà de la première section de la seconde partie. Cf. la lettre à Pauline où Stendhal explique à sa sœur ce qu'il entend par *états de passion, moyens de passion, habitudes de l'âme* (*Corr.*, I, 274-275). Cette lettre, qui ne comporte que le millésime, an XIII (1804) est considérée par M. Vigneron comme la suite de la lettre inachevée du 18 messidor : 7 juillet. *Corr.*, I, 221-225 (*Stendhal disciple de Chateaubriand*, p. 58). Nous sommes persuadé au contraire qu'elle a dû être écrite le 30 juin, soit le jour où Beyle a dressé son tableau des passions.

(78) Ce deuxième cahier se compose de deux parties : la première porte le titre *Filosofia Nova. Deuxième cahier,* et la date 12 messidor XII : 1er juillet 1804 (ms. R. 5896, tome 24, fol. 20 à 36), et a été reproduite dans les *Pensées*, II, 148-166. A la suite, se trouvent six feuillets blancs destinés à recevoir le tableau des passions que Beyle venait de commencer.

La deuxième partie du cahier, dont le texte a été donné dans les *Pensées*, II, 135-147, renferme des réflexions datées du 6 au 11 juillet (ms. cit., fol. 14 à 19).

(79) G. Lyon, *La philosophie de Hobbes*, p. 123.

(80) *Pensées*, I, 148 et suiv., 12 messidor XII : 1er juillet 1804. Beyle poursuit son travail le surlendemain, 14 messidor. Cette dernière date figure dans le manuscrit, R. 5896, tome 28, fol. 23 r°, en marge de l'alinéa renfermant la définition de la *pusillanimité* (*Pensées*, II, 153).

(81) *Pensées*, II, 155. Cf. *De la Nature humaine*, chap. XII.

et non pas l'effet de la volonté » (82). Voilà un point acquis au sujet de l'influence de l'*âme* sur la *tête*. Il restait à préciser comment cette influence s'exerce. Stendhal ne désespère pas d'y arriver : « Quand j'aurai bien décrit la *tête* et le *cœur*, il ne me restera plus que ce problème à résoudre pour avoir achevé de trouver les idées de la *Filosofia Nova* » (83).

A mesure qu'il avance, il est de moins en moins satisfait du titre : « Ce titre de *Filosofia Nova* ne me semble bon que pour un deuxième titre : il est trop fastueux pour le premier ». On comprend et on partage ses hésitations; mais comment s'empêcher de sourire à l'idée de donner au traité une forme dramatique ? « En ne mettant pas cet ouvrage sous la forme dramatique, je me donnerais beaucoup de peine pour faire moins bien » (84).

Mais voilà que le travail commence à traîner en longueur. La troisième cahier, commencé le 11 juillet (85), ne renferme que des extraits de Brissot, dont nous parlerons tout à l'heure. Ce n'est qu'une vingtaine de jours plus tard qu'il revient à la *Filosofia Nova*. Il note le 23 juillet :

h[enri]. — Tout ce que je lis dans Mirabeau et tout ce que j'entendis hier soir à Feydeau m'engage de plus en plus à croire à ma division de la *tête* et du *cœur*. Il a mauvaise tête et bon cœur, voilà une phrase vulgaire (86).

Inspiré par l'*Esprit* de Mirabeau, il élabore le lendemain un nouveau plan de travail afin de trouver analytiquement « les beaux sujets de comédie existant encore ». Ce plan le remplit de satisfaction : « C'est aussi ici la véritable analyse pour trouver ce que je dois dire *nella Filosofia Nova* » (87). Il s'attaque donc résolument au problème de l'influence réciproque du *cœur* et de la *tête*. Ses investigations portent sur la « quantité de bonheur et de malheur donnée par chaque passion ». Il enregistre avec fierté le résultat auquel l'amène l'analyse d'une des mille faces du problème (88) : « Cette

(82) *Ibid.*, II, 156.
(83) Cf. *Pensées*, II, 261-262, plan du 14 messidor XII : 3 juillet 1804.
(84) *Ibid.*, II, 135, 17 messidor XII : 6 juillet 1804.
(85) *Ibid.*, II, 157 et suiv. « *Filosofia Nova*, troisième cahier, Vérité-énoncé de ce qui est. Mante » (ms. cit., fol. 32 r°).
(86) *Ibid.*, II, 105, 4 thermidor XII : 23 juillet 1804. La date est donnée par le manuscrit R. 5896, tome 28, fol. 40 v°. La veille, Beyle avait assisté à l'Opéra-Comique, rue Feydeau, à *Un quart d'heure de silence*, opéra-comique de Gaveaux, et à *Montano et Stéphanie*, opéra de Berton (*Journal*, I, 175).
(87) *Pensées*, II, 109, 110, 5 thermidor XII : 24 juillet 1804.
(88) *Ibid.*, II, 46 et suiv., 12 thermidor XII : 31 juillet 1804, date fournie par le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 62 et suiv.

découverte aurait, je crois, bien étonné Voltaire » (89). Encouragé, il songe déjà aux tables analytiques à placer à la fin de l'ouvrage (90). Hélas ! une fois de plus ses beaux projets s'évanouissent. Après avoir derechef remanié son plan (91), il s'arrête court; il ne sera désormais plus question de la *Filosofia Nova.* Mais ses remords d'avoir abandonné la composition de ce grand travail ont dû être bien apaisés le jour où il découvrit que Destutt de Tracy se prononçait, dans la *Logique,* contre la distinction *esprit* et *cœur* :

> ... je réunis et confonds dans la faculté générale de sentir ce que l'on a coutume de distinguer en *affections* et *connaissances,* et ce que l'on appelle souvent, en termes métaphoriques et peu exacts, l'*esprit* et le *cœur.* Effectivement je crois que cette division n'est pas fondée... (92).



Nous avons prononcé le nom de Brissot. C'est dans le courant de l'été 1804 que Stendhal s'est plongé dans *De la Vérité ou Méditations sur les moyens de parvenir à la vérité dans toutes les connaissances humaines* (93).

Brissot de Warville peut être rapproché de Lancelin. Tous les deux manifestent le plus ardent enthousiasme pour la philosophie; tous les deux échafaudent de vastes et ambitieux projets : l'un prétend jeter de la lumière sur la génération de toutes nos idées, l'autre veut « rechercher ce qu'il y a de certain dans les connaissances humaines » pour en dresser un inventaire aussi complet que possible (94). Brissot est tout de même plus sensé et moins fuligineux que l'auteur de *l'Introduction à l'analyse des sciences.*

A n'en pas douter, c'est, alléché par le titre, que Stendhal a ouvert le volume. N'était-il pas convaincu, depuis de longs mois déjà, qu'on ne saurait se passer de la connaissance de la vérité ? Il avait déclaré dès l'année précédente : « Je cherche à voir la vérité et à la peindre de la manière la plus touchante possible » (95). Et, le 11 mai 1804, il avait écrit à

(89) *Ibid.,* II, 51. La même idée reviendra sous la plume de Stendhal au début de janvier 1805 (*Journal,* I, 273).

(90) « ... deux tables analytiques, la première des faits, la deuxième des raisonnements » (*Journal,* I, 187, 12 thermidor XII : 31 juillet 1804).

(91) *Pensées,* II, 202, 15 thermidor XII : 3 août 1804.

(92) *Logique,* 1805, chap. II, p. 186.

(93) A Neufchâtel de l'Imprimerie Typographique, 1782, in-8°.

(94) *De la Vérité,* discours préliminaire, p. 1-2, cf. *Mémoires* de Brissot, chap. XXIII, éd. de Lescure, 1877, p. 166-168.

(95) *Pensées* I, 209-210, note écrite très probablement le 26 vendémiaire XII : 18 octobre 1803.

Pauline, en s'inspirant d'Helvétius : « Je crois, et je te le démontrerai par la suite, que tout malheur vient d'erreur, et que tout bonheur nous est procuré par la vérité... » (96). Et ailleurs : « En général, tout mal vient d'ignorer la vérité... » (97). En réfléchissant sur le meilleur plan à adopter pour la *Filosofia Nova,* il s'était adressé ce conseil : « Bien me souvenir qu'il faut tout sacrifier au mérite réel de la *F*[*ilosofia*] *N*[*ova*], qui est de montrer des vérités, d'après le grand principe que tout malheur vient d'ignorer ou d'avoir ignoré la vérité... » (98). On voit pourquoi il a été attiré par un livre dont l'objet était précisément la recherche de la vérité.

Le nom de Brissot paraît pour la première fois dans le plan de la pièce intitulée *les Médecins,* qui date du commencement de juin 1804. « La postérité, lit-on à la fin de ce plan, rit de leurs efforts gigantesques pour découvrir des choses minutieuses, dit Brissot. Profiter de cette idée, la faire sentir au public » (99). Il semblerait, par conséquent, qu'il connaissait le livre de Brissot dès ce moment-là. En fait, cette note a dû être ajoutée postérieurement (100), car la lecture n'est entreprise que le 7 juillet, ainsi qu'en fait foi ce passage du *Journal* : « Je lis *De la Vérité* par Brissot-Warville, ou plutôt je le parcours. Cet ouvrage pourra m'être très utile... » (101). L'impression d'utilité lui vient sans doute de la méthode que préconisait Brissot pour parvenir à la vérité — méthode essentiellement basée sur l'analyse (102) — et qui formait l'idée essentielle, et somme toute assez banale, du traité.

Ce sont les pages consacrées à Descartes qui l'arrêtent d'abord.

(96) *Corr.,* I, 179, lettre à Pauline du 21 floréal XII : 11 mai 1804.

(97) *Ibid.,* I, 203, lettre à Pauline qu'il faut dater du Ier messidor XII : 20 juin 1804.

(98) *Pensées,* II, 262-263, 14 messidor XII : 3 juillet 1804.

(99) *Théâtre,* III, 294, 22 prairial XII : 11 juin 1804. A noter que Brissot n'entendait pas parler des médecins en particulier, mais des savants en général : « Le bien de l'humanité, écrit-il, voilà la seule marque qui doit distinguer la vraie science de la fausse; voilà le caractère de l'écrivain sublime. Les savants qui ne travaillent pas pour elle, ne sont à mes yeux que des enfants. Ils bâtissent sur du sable, un souffle emporte leur édifice, et si leur siècle aveugle les soutient quelque temps, *la postérité,* toujours plus juste, *rit de leurs efforts gigantesques pour découvrir des choses minutieuses* » (*De la Vérité,* Discours préliminaire, p. 7. C'est nous qui soulignons).

(100) L'examen du manuscrit R. 5896, tome 15, fol. 165 r°, montre que l'encre de cette dernière note est différente de celle qui a été employée dans le reste du plan.

(101) *Journal,* I, 159.

(102) *De la Vérité,* p. 28, 33, 103.

Cette méthode [de Descartes], disait entre autres Brissot, seule capable d'immortaliser son auteur, parce qu'elle sera vraie dans tous les temps, utile pour tous les hommes, applicable à tous les ouvrages, cette méthode, dis-je, fut regardée comme un chef-d'œuvre, lorsqu'elle parut. C'était la découverte d'un nouveau monde. Elle frappa les bons esprits, en retira quelques-uns de leurs préjugés... (103).

Beyle se hâte de se rendre à la Bibliothèque Nationale pour lire le *Discours de la méthode* (104). Mais cette œuvre célèbre le laisse froid. « Ce qui m'intéresse, note-t-il d'un ton assez méprisant, peut tenir en trois phrases » (105). C'est que Brissot, au fond, l'avait défavorablement prévenu. N'insinuait-il pas que Descartes, malgré son mérite d'avoir « renversé » Aristote, avait été incapable d'appliquer avec rigueur sa propre méthode (106) ?

L'aristotélisme dominait dans les écoles depuis un grand nombre de siècles. Descartes fut nourri dans ces principes; mais la justesse de son esprit ne tarda pas à lui faire apercevoir que ce n'était qu'une science de mots. Il l'approfondit, en sentit le vide, l'abjura, et résolut de chercher la vérité par une autre méthode (...). Il faut l'avouer, Descartes paya cependant le tribut à la faiblesse de l'esprit humain. A beaucoup de vérités nouvelles, il mêla beaucoup d'erreurs nouvelles. Il voulut bâtir le monde avec des tourbillons; son imagination l'égara : il tomba comme ses prédécesseurs. S'il ne parvint pas à la vérité dans ses recherches sur la formation du monde, sur la génération des idées, sur beaucoup d'autres points, c'est qu'il abandonna sa méthode, c'est qu'il oublia de se servir de son analyse pour vérifier sa synthèse. L'analyse fatigue l'imagination vive et brillante, tandis que la synthèse la séduit aisément. Descartes eut le malheur d'en avoir une de ce genre et de préférer ses combinaisons hardies aux réalités... (107).

Ces critiques demeureront ancrées dans la mémoire de Stendhal. Il écrira dix ans plus tard : « On a vu Descartes déserter une méthode sublime et, dès le second pas, raisonner comme un moine » (108). Et, en 1824 : « Descartes a fait preuve de génie au moins dans un de ses ouvrages : Le *Discours sur la méthode* [*sic*]. Il a malheureusement abandonné, au cours de ses autres écrits, sa propre méthode pour arriver à la vérité, et il s'est égaré dans des spéculations déréglées et des théories insoutenables » (109).

En revanche, le traité des *Passions de l'âme* excite sa curiosité, bien qu'il le parcoure à grande allure, ayant la

(103) *Ibid.*, première méditation, sect. IV p. 25 et suiv.
(104) *Journal*, I, 159.
(105) *Ibid.*
(106) *Pensées*, II, 206.
(107) *De la Vérité*, première méditation, sect. IV, p. 25-27.
(108) *Histoire de la peinture en Italie*, II, 426.
(109) *Courrier Anglais*, II, 166. Cf. la même idée, V, 209-210.

tête « fatiguée d'une heure de prodigieuse activité ». Il est attiré par la description physiologique des passions — le terme est de Descartes lui-même — et leur dénombrement bien caractérisé. « Ce livre, observe-t-il, pourra m'être très utile : il entre dans le détail physique des causes et effets des passions » (110). Et comment ne pas approuver l'idée que leur connaissance est indispensable pour être heureux ? C'est précisément des remarques relatives au bonheur qu'il gardera le souvenir. Lorsqu'il observe : « Descartes conseille, avec beaucoup de raison, ce me semble, de tâcher de prendre sur soi de ne pas s'affliger des événements arrivés » (111), il se remémore sans doute ces pensées :

> Au reste, l'âme peut avoir ses plaisirs à part; mais pour ceux qui lui sont communs avec le corps, ils dépendent entièrement des passions, en sorte que les hommes qu'elles peuvent le plus émouvoir sont capables de goûter le plus de douceur en cette vie. Il est vrai qu'ils peuvent aussi trouver le plus d'amertume lorsqu'ils ne les savent pas bien employer, et que la fortune leur est contraire. Mais la sagesse est principalement utile en ce point, qu'elle enseigne à s'en rendre tellement maître, et à les ménager avec tant d'adresse, que les maux qu'elles causent sont forts supportables, et même qu'on tire de la joie de tous (112).
>
> Pour les choses qui ne dépendent aucunement de nous, tout bonnes qu'elles puissent être, on ne les doit jamais désirer avec passion; non seulement à cause qu'elles peuvent ne pas arriver, et par ce moyen nous affliger d'autant plus que nous les aurons plus souhaitées, mais principalement à cause qu'en occupant notre pensée, elles nous détournent de porter notre affection à d'autres choses, dont l'acquisition dépend de nous (113).

Mais revenons à Brissot. Beyle relève encore ceci : « Brissot me fait penser que les qualités du philosophe, c'est-à-dire de celui qui cherche à connaître les passions, et du poète, ou de celui qui cherche à les peindre pour produire tel effet, sont incompatibles » (114). Inquiet de voir improuver sa conception du poète-philosophe, il se propose de « voir cela » et de « lire Brissot ».

(110) *Journal, loc. cit.* Beyle écrit : « Je lis ensuite un in-8° (R. 2494 A) intitulé *De l'âme et de ses passions* (...). Ce livre, qui a 294 pages, pourra m'être utile... » Le volume portant la cote ci-dessus (cote ancienne; cote actuelle R. 13.322) n'est pas in-8°, mais in-12; *Les Passions de l'âme* par René des Cartes. A Amsterdam, chez Louis Elzevier, MDCL, 272, 46 p. et 14 p. non chiffrées.

(111) *Des passions de l'âme,* deuxième partie, art. 112, éd. cit., p. 141-142.

(112) *Pensées,* I, 295, 19 messidor XII : 8 juillet 1804.

(113) *Des passions de l'âme,* deuxième partie, art. 145, éd. cit., p. 186-188.

(114) *Journal,* I, 159-160. En réalité c'est l'orateur, et non le poète que Brissot opposait au philosophe :

Dès le lendemain, il met son dessein à exécution, et pendant quatre jours entiers il n'abandonne plus *De la Vérité*. Nombreuses sont les traces de cette lecture (115). Brissot lui apporte la confirmation qu'un auteur ne peut plaire d'emblée à tout le monde (116). Il conseillait en outre la bonhomie (117). Beyle approuve : « J'ai bien senti que l'état de bonhomie est le suprême bonheur pour moi » (118). Stendhal prend aussi note des réflexions sur l'esprit de persécution inhérent à toute académie (119), et il partage l'opinion que les académies, loin d'être créées pour répandre les lumières, servent aux despotes pour occuper les esprits et les détourner des activités qu'ils jugent dangereuses (120). Il est ravi de n'être pas tombé dans

« ... Il faut être sans passions, quand on juge de l'utilité, de la vérité des choses.

« Il faut en avoir lorsqu'on les peint.

« Mais il n'est pas aisé de commander à ses passions.

« Voilà pourquoi il est si rare de rencontrer un philosophe orateur, c'est-à-dire un homme qui tout à la fois médite de sang-froid, et peigne avec chaleur » (*De la Vérité*, méditation X, sect. III, p. 324).

(115) En général, Beyle partage les opinions de Brissot; mais il lui arrive parfois d'être d'un avis différent du sien. Il ne croit pas, par exemple, que le philosophe doive arracher de son âme tout sentiment patriotique (*Pensées*, II, 159. Cf. *De la Vérité*, méditation VI, sect. XI, p. 227). Il proteste vivement lorsqu'il croit voir que Brissot accepte une idée innée (*Pensées*, II, 205. Cf. *De la Vérité*, méditation I, sect. VI, p. 25). Il désapprouve ses attaques contre ses devanciers (*Pensées*, II, 200).

(116) *Pensées*, II, 146, 20 messidor XII : 9 juillet 1804. D'après *De la Vérité*, méditation VI, sect. X, p. 223 : « Si même il [le philosophe] avait à choisir de la faveur ou de la contrariété publique, il ne balancerait pas. C'est être loin de la vraie gloire que d'être d'abord applaudi universellement. »

(117) *De la Vérité*, méditation VI, sect. XIII, p. 242-243 : « J'ai quitté les lettres, disait Jean-Jacques à un de ses amis, parce que j'aime à être bonhomme, et qu'on ne peut l'être en cultivant les lettres. Et qui empêche les philosophes d'avoir cette bonhomie ?... »

(118) *Pensées*, II, 163. Dans le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 34 r°, cette pensée est précédée de « Brissot », ce qui prouve sans conteste qu'elle a bien été inspirée par *De la Vérité*.

(119) *Ibid.*, II, 210, cahier daté du 20 messidor XII : 9 juillet 1804. Cf. *De la Vérité*, méditation V, sect. VII, p. 175. « Que la persécution soit une partie de l'esprit des corps, c'est ce qu'on ne peut mettre en doute. Faibles, ils sont tolérants; dominants, ils ont été persécuteurs dans tous les temps; et quand vous voyez qu'ils sont tolérants, n'en concluez pas qu'ils sont bons, mais simplement qu'ils sont faibles. »

(120) *Ibid.*, p. 187. *Pensées*, II, 157, 22 messidor XII : 11 juillet 1804. Ici aussi, le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 32 r°, porte au début de cette note : « Bri[ssot]. »

Henri Beyle a été de ces républicains que la création de la Légion d'honneur a fortement effarouchés, Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 124.

le défaut dont s'accusait son auteur : « Je n'ai point dévoré à tort et à travers, comme Brissot dit qu'il fit » (121). Brissot soutenait que la plupart de nos erreurs dérivent de l'abus des mots, qui sont généralement employés sans qu'on ait conscience de leur sens véritable, et que le philosophe se doit de les analyser et de les décomposer (122). C'est ce principe, naguère trouvé dans Helvétius, que Beyle entend appliquer lorsqu'il se demande quelles idées les mots pourraient réveiller, si « la tête ordonnait à la langue de prononcer tous les mots qu'elle, langue, sait... » (123). Ajoutons que *De la Vérité* a attiré son attention après l'abbé Du Bos et avant Cabanis, sur les tempéraments (124), et qu'elle lui a expliqué les avantages de la méditation, terme que Stendhal rend par l'expression : lire dans ses sensations (125).

Quant à l'objet même du livre, si Brissot lui a répété qu'il faut savoir ce qu'est la vérité (126), lui en a-t-il donné une définition valable ? D'après lui, la vérité est le rapport qui lie un objet ou une idée à son attribut. Une note demeurée inédite prouve que Beyle a relevé ce passage (127). Mais il ajoute aussitôt : « Demander à Mante : Qu'est-ce que la vérité ? » Cela veut dire que la définition l'a laissé perplexe. Aussi lui préfère-t-il celle de son camarade Mante, lapidaire et apparemment irréfutable : « La vérité est l'énoncé de ce qui est » (128).

(121) *Pensées*, I, 312, 19 messidor XII : 8 juillet 1804. D'après *De la Vérité*, discours préliminaire, p. 5 : « ... Je voulus tout apprendre, tout savoir. On lit beaucoup quand on est jeune; mais on lit sans méthode et par conséquent sans profit... »

(122 *De la Vérité*, méditation X, sect. IV, p. 327.

(123) *Pensées*, II, 140-141, 20 messidor XII : 9 juillet 1804.

(124) *Ibid.*, II, 190, 22 messidor XII : 11 juillet 1804. Cf. *De la Vérité*, méditation VI, sect. première, p. 190 : « On a distingué les tempéraments en quatre classes, les sanguins, les bilieux, les mélancoliques, les flegmatiques. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si cette division est exacte, si la ligne de démarcation entre le bilieux et le mélancolique, par exemple, est fondée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne rencontre aucun de ces tempéraments dans sa pureté. »

(125) « J'ai fait pour moi une grande découverte ce matin, en lisant dans mes sensations, d'après le conseil de Brissot... » (*Pensées*, II, 164, note datée dans le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 36 r°, du 22 messidor XII : 11 juillet 1804. Cf. *De la Vérité*, méditation première, p. 85 : « ... la méditation est la source du génie (...), elle seule développe les trésors de l'imagination (...), elle seule dévoile les nombreuses vérités dont s'enorgueillit la métaphysique... »

(126) « Pour observer les passions, il faut savoir ce qu'est la vérité » (*Pensées*, II, 114, 20 messidor XII : 9 juillet 1804).

(127) *Compléments et fragments inédits*, p. 119. Cf. *De la Vérité*, méditation II, sect. première, p. 36-37.

(128) *Pensées*, II, 117. Cf. *Corr.*, I, 226-227, 316, lettres à Pauline des 23 messidor XII : 12 juillet 1804 et 25 pluviôse XIII : 14 février 1805.

Tout bien pesé, il n'apparaît pas que la moisson ait été copieuse. *De la Vérité* n'a que médiocrement contribué à meubler l'esprit de Beyle (129). Il oubliera si bien cet ouvrage qu'il n'en mentionnera même pas le titre dans le long article qu'il consacrera, quelque vingt-cinq ans plus tard, au *Mémoires* de Brissot (130).

⁂

L'imagination étant la faculté maîtresse de l'artiste, il est naturel que Beyle se soit inquiété d'en chercher la définition. Les extraits des *Eléments de la philosophie de l'esprit humain* par Dugald Stewart, publiés en 1804 par la *Bibliothèque Britannique* (131), le mettent à même de satisfaire sa curiosité (132). Il ne semble pas avoir attaché d'importance à la distinction entre conception et imagination, imagination et imaginative (133) : c'étaient là des prémisses théoriques dont il n'a que faire. En revanche, quand il écrit : « J'y retrouve mot pour mot ma description de la manière de composer des Corneille, Raphaël, Molière » (134), il entend sans doute parler de la différence entre le langage de la philosophie et celui de la poésie :

(129) Les jours suivants, on remarque encore quelques réminiscences de Brissot. *Pensées,* II, 213, 24 messidor XII : 13 juillet 1804, date fournie par le ms. R. 5896, tome 22, fol. 47 v°; II, 287, cahier daté du 9 thermidor XII : 28 juillet 1804. Cf. *De la Vérité,* méditation X, sect. V, p., 331. *Pensées,* II, 288, même cahier. Cf. *De la Vérité,* méditation X, sect. V, p. 332.

(130) *Courrier Anglais,* I, 245-250.

(131) Des extraits des *Elements of the philosophy of the human mind,* l'ouvrage que Dugald Stewart avait publié en 1792, ont paru en six livraisons successives de la *Bibliothèque Britannique,* de février à août 1804, tomes 25 et 26. Ils étaient l'œuvre du Genevois Pierre Prévost qui, quelques années plus tard, donnera la première traduction complète du livre (Genève, J.-J. Paschoud 1808, 2 vol. in-8°. Un troisième volume ne verra le jour qu'en 1823).

(132) Ces six extraits ne portaient que sur le chap. VII du traité de Dugald Stewart, intitulé *De l'imagination.* Pierre Prévost les avait fait précéder du « chapeau » suivant : « Quoique nous indiquions cet excellent ouvrage comme celui dont nous nous proposons d'occuper nos lecteurs, nous n'avons pas le dessein de l'analyser d'une manière régulière (...). Nous exposerons sommairement le sujet que nous aurons choisi, et nous offrirons ensuite quelques objets de comparaison. C'est de l'imagination qu'il sera question dans nos premiers extraits » (*Bibliothèque Britannique,* tome 25, février 1804, p. 137).

(133) Premier extrait, p. 144 et suiv.; deuxième extrait, p. 247 et suiv.; troisième extrait p. 409 et suiv.

(134) *Pensées,* II, 243, 20 thermidor XII : 8 août 1804. Nous soupçonnons que le nom de Raphaël est ici à la place de celui de Racine.

... la perfection du langage philosophique consiste à approcher aussi près qu'il est possible de l'espèce de langage qu'emploie l'algèbre, et à exclure toute expression qui tend à distraire l'attention en mettant l'imagination en jeu, ou à pervertir le jugement par des associations accidentelles. Pour satisfaire à ces conditions, le philosophe doit éviter les mots figurés, et employer, pour peindre sa pensée, des expressions générales et bien définies...

Quant à la poésie, rien n'y est plus déplacé et ne choque davantage que les expressions générales qui sont le grand instrument du raisonnement philosophique. Les plaisirs que nous avons éprouvés, et que la poésie rappelle à notre souvenir, dépendent toujours dans l'origine de quelque objet individuel. Et c'est pour cela qu'elle a d'autant plus de charmes que le langage qu'elle emploie est plus particulier et plus propre à l'objet qu'elle peint... (135).

Il se réfère à une autre page du même article, qu'il juge « très bon » (136), dans sa note : « L'imagination augmente la pitié » :

Pourquoi les expressions abstraites et générales, disait Dugald Stewart, sont-elles froides et sans vie, en comparaison de celles qui sont figurées et particulières ? N'est-ce pas parce que celles-ci donnent à l'imagination un exercice que les premières lui refusent ? Des mots abstraits tels que ceux de pitié et de résignation, par exemple, peuvent sans contredit exciter quelque degré d'émotion en vertu d'associations... (137).

Mais c'est un passage sur la sensibilité qui l'a le plus impressionné. Après avoir déclaré que la sensibilité est en étroite connexion avec la faculté d'imaginer, de sorte qu'on sent d'autant plus qu'on a davantage d'imagination (138), Dugald Stewart envisageait les « fâcheuses suites qu'entraîne une imagination mal réglée », c'est-à-dire une imagination que la raison ne contrôle pas.

Lorsqu'un homme d'une imagination ardente s'engage dans les affaires, il court le risque d'être la dupe de son enthousiasme. Ce qu'on appelle bon sens dans la conduite de la vie, consiste surtout dans une disposition d'esprit qui permet en tout temps de voir avec calme et justesse où l'on se trouve, de manière que chacune de ces circonstances ait sur celui qui l'observe l'effet qu'elle doit avoir, sans qu'aucune habitude intellectuelle altère son point de vue et lui fasse éprouver un sentiment exagéré. Mais chez l'homme dont l'imagination n'est pas bien réglée, les circonstances extérieures ne

(135) Mai 1804, quatrième extrait, p. 31-32.

(136) *Pensées* II, 19, note probablement écrite le 2 fructidor XII : 20 août 1804; elle se trouve en effet entre deux pensées portant cette date (cf. ms. R. 5896, tome 17, fol. 43 v°).

(137) *Bibliothèque Britannique,* tome 26, mai 1804, quatrième extrait, p. 29.

(138) *Ibid.,* juin 1804, cinquième extrait, p. 141 et 145.

servent guère qu'à exciter des pensées et des sentiments qui lui sont propres; aussi sa conduite est-elle en général moins calculée sur sa situation réelle que sur celle qu'il imagine...

Dugald Stewart citait, à l'appui de son assertion, le cas de J.-J. Rousseau, dont l'enthousiasme passait pour de la folie aux yeux des gens, et il mentionnait les *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau* par Mme de Staël, qui donnent une « description pleine de vérité » du « lugubre tableau de la sensibilité et du génie touchant aux bornes de la folie... » (139).

Ce passage n'est pas resté sans écho. Beyle voudra se « dérousseauiser », tempérer sa sensibilité par la raison du philosophe (140). « En général, le froid génie de l'observation, commente-t-il, est bien plus propre à faire des découvertes dans l'homme que l'être passionné tel qu'Henri B[eyle]. » Mais il s'empresse d'ajouter : « Il faut cependant remarquer que le froid philosophe ne sait plus ce qu'il dit lorsqu'il veut analyser ce qu'il n'a jamais senti. » Et il poursuit : « Au reste, Stewart est un des hommes que je dois lire avec le plus d'attention (...). Lire Mme de Staël qu'il cite avec éloge, et il a raison. Il paraît qu'elle a senti de fortes émotions » (141).

En plus de ces apports dont l'importance ne peut échapper, Dugald Stewart lui a permis de glaner quelques idées qui sont allées enrichir son bagage intellectuel. Ainsi, le philosophe écossais soutenait que l'imagination est indispensable non seulement à l'auteur, mais encore au lecteur :

Dans la poésie et dans tous les ouvrages où l'auteur entreprend de présenter, au moyen du langage, les objets qui occupent son imagination, cette faculté doit se trouver à la fois, quoique non au même degré, chez l'auteur et chez ceux qui l'écoutent...

(139) *Ibid.*, p. 160-161, 163.

(140) Cf. *Pensées*, I, 258 : « Je crois que pour bien faire la comédie il faut se dépassionnèr... », et *Journal*, II, 237.

(141) *Pensées*, II, 243. Texte rétabli d'après le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 62 v°.

Sur Dugald Stewart, Beyle ne savait que ce qu'il avait pu en lire dans une des premières livraisons de la *Bibliothèque Britannique*, livraisons qu'il avait parcourues à Grenoble quelques mois plus tôt :

« Les Anglais (...) croient que la science qui s'occupe de la composition et des règles des sociétés humaines ne peut être entendue si l'on n'a pas commencé par étudier et connaître l'élément de ces grands corps, l'homme. La psychologie, la morale forment la base de la politique. Tel est donc le service que le docteur Stewart a rendu à cette Science qui paraît jouir d'une si grande faveur à l'époque où nous vivons » (tome 2, 1796, p. 413. Extrait de l'*Esquisse de philosophie morale à l'usage des étudiants de l'Université d'Edimbourg*, par Dugald Stewart).

Les meilleures descriptions laissent beaucoup à entendre, et l'effet qu'elles produisent dépend en grande partie de l'esprit inventif et du goût qui remplit ces lacunes (142).

C'est là une idée qui deviendra familière à Stendhal, qui écrira dans l'*Histoire de la peinture en Italie* : « Le poète laisse à l'imagination de chaque lecteur le soin de donner des dimensions aux êtres qu'il présente » (143).



La découverte de Destutt de Tracy, faite à la fin de l'année 1804, était destinée à exercer le plus grand ascendant sur les idées stendhaliennes.

A vrai dire, même avant cette date le nom du philosophe ne lui était pas inconnu (144). Dès les premiers jours d'octobre, il conseillait à sa sœur l'étude de l'*Idéologie* (145). Le mois suivant, il nommait Tracy parmi les auteurs qui devaient l'aider à « dérousseauiser » son goût (146). Mais ce n'est que le 31 décembre qu'il se procure l'ouvrage. Il a raconté tout au long dans le *Journal* comment dans un accès d' « enthousiasme pour la vertu » que lui avait donné la pièce de Fabre d'Eglantine, *le Philinte de Molière*, il était allé « malgré la neige » acheter l'*Idéologie*, persuadé « qu'on ne peut avoir de la vertu qu'en proportion de son esprit »; et comment il en avait aussitôt lu, « sans feu », les soixante premières pages (147). Le lendemain, il en poursuit la lecture « avec la plus grande satisfaction », et arrive à la page 112, soit à la fin du chapitre VI, tout étonné que le livre se lise « aussi facilement qu'un roman » (148). Le même jour, il expose à l'intention

(142) *Ibid.*, quatrième extrait, p. 5 et 19.

(143) II, 41.

(144) Il le connaissait par son compatriote Joseph Rey, qui poursuivait, aux frais de ses camarades, ses études philosophiques. Voir H. Dumolard, *Stendhal et l'idéologie*, dans le vol. *Pages stendhaliennes*, 1927, p. 1-25; et F. Vermale, *L'élaboration du beylisme* (*Le Divan*, novembre 1937).

(145) *Corr.*, I, 290-293, lettre à Pauline des 7-25 brumaire XIII : 29 octobre-16 novembre 1804.

(146) *Journal*, I, 131, 30 brumaire XIII : 21 novembre 1804.

(147) *Ibid.*, I, 229, 10 nivôse XIII : 31 décembre 1804. Cf. *Corr.*, I, 309-310, lettre à Pauline datée du lendemain.

(148) *Journal*, I, 293, 1er janvier 1805. Cf. *Corr.*, I 302-309, lettre à Pauline, du même jour. Au même moment, la *Décade philosophique* disait de l'idéologie qu'elle paraîtra « indispensable à quiconque voudra se rendre compte du mécanisme des langues et de celui du raisonnement » (20 frimaire XIII. : 10 décembre 1804, p. 450). Voir une analyse des théories de Tracy, dans Mignet, *Notices et portraits*, 1854, I, 351 et suiv.

de Pauline les grandes lignes de l'*Idéologie*, ou plus exactement des deux premiers chapitres. Tantôt en transcrivant le texte, tantôt en le résumant, le simplifiant, l'expliquant, y mêlant des exemples de son cru, il donne en quelques pages un aperçu des idées essentielles de « cette science dite si difficile par les tartufes » : la nécessité d'apprendre à bien raisonner, et pour cela de connaître le mécanisme de nos facultés intellectuelles; l'analyse de la faculté de penser; l'identification de *penser* et de *sentir*; la division de la faculté de penser en quatre facultés élémentaires : sensibilité, mémoire, jugement et volonté; la distinction des sensations en externes (les sens) et internes (les passions). Si, aux idées contenues dans ces deux chapitres, l'on ajoute celles que renferment les quatre suivants, savoir que la faculté de *juger* ne se développe qu'après celle de *sentir* (149); que *juger* signifie *sentir des rapports* entre les idées, et que ces rapports ou jugements sont à l'origine de toutes nos connaissances (150); que la *volonté* dépend strictement du *jugement*; que l'esprit rassemble plusieurs idées élémentaires pour former les idées individuelles avec lesquelles il élabore ensuite les idées générales (151), on aura une vue à peu près complète de ce que l'idéologie lui a fourni : une explication tout à la fois simple, claire et convaincante de la marche du raisonnement. Il est devenu d'emblée disciple de Tracy, et il le demeurera toute sa vie, parce que l'*Idéologie* lui offrait non pas un système tendant à expliquer la nature de l'homme, mais une analyse circonstanciée et exempte de toute métaphysique de la formation des idées; « elle m'explique à moi, dit-il, et me montre ainsi ce

(149) Lorsque Stendhal écrit « On ne saurait comparer des faits qu'après les avoir connus, dit très bien Tracy » (*Journal*, I, 271), il fait certainement allusion aux lignes suivantes du chap. IV de l'*Idéologie* : « Observons (..) que pour sentir un rapport il faut déjà avoir eu au moins deux idées : ainsi l'action de la sensibilité précède nécessairement au moins d'un moment celle du jugement » (p. 55).

Le passage de Stendhal figure dans le *Journal* sous la date du 22 décembre 1804. On serait donc en droit d'en déduire qu'il avait lu l'*Idéologie* avant le 31 décembre. Or, la date est erronée. Le manuscrit R. 5896, tome 22, fol. 108, nous a révélé que tout le passage du *Journal* qui débute par « On ne saurait comparer des faits... » (I, 271) jusqu'à « ... ce qu'il faut détruire dans moi-même » (I, 274) est daté du 14 nivôse XIII : 4 janvier 1805.

C'est en l'an IX (1801) que Destutt de Tracy avait publié son *Projet d'éléments d'Idéologie. Première partie : Idéologie* (Paris, Didot aîné, Firmin Didot et Debray, in-8°). Une seconde édition venait de paraître en 1804, sous le titre : *Eléments d'Idéologie. Première partie : Idéologie proprement dite* (Paris, chez Courcier, an XIII-1804, in-8°). C'est l'édition que Stendhal a achetée, et à laquelle nous renvoyons.

(150) *Idéologie*, chap. IV.

(151) *Ibid.*, chap. VI.

qu'il faut fortifier dans moi-même » (152). De plus, les principes de Tracy s'accordaient à merveille avec les théories dont Stendhal était imbu : une place prépondérante donnée aux faits (153); le bonheur considéré comme « la plus belle application de la connaissance de nos facultés » (154).

Le 7 janvier, il note : « Qu'est-ce qu'un grand caractère ? L'idée de cette question, premier fruit de la lecture de l'*Idéologie* de Tracy. » Et il ajoute : « Je reconnais à mille germes de pensées nouvelles les heureux fruits de l'*Idéologie* » (155).

⁂

C'est, à n'en pas douter, l'*Idéologie* qui a amené Beyle à se procurer, dans le courant de janvier 1805 (156), l'*Influence de l'habitude sur la faculté de penser* par Maine de Biran (157).

D'ailleurs la question avait déjà excité sa curiosité. Le 22 juin, il s'était demandé, en lisant Hobbes : « Pour les habitudes, y a-t-il habitude du corps et habitude de l'esprit ? » Et de répondre : « Oui, décrire bien l'habitude » (158).

L'ouvrage remporte du premier coup ses suffrages. Maine de Biran, déclare-t-il, « m'explique les mystères des passions » (159). Il relève le passage où le philosophe soutenait

(152) *Journal,* I, 274 page qu'il faut dater, comme nous venons de le dire, du 4 janvier 1805.

(153) *Ibid.,* introduction, p. 6-7. « C'est toujours d'eux que nous devons partir, car ce sont eux seuls qui nous instruisent de ce qui est; les vérités les plus abstraites ne sont que des conséquences de l'observation des faits. »

(154) *Ibid.,* chap. V, p. 77.

(155) *Ibid.,* I, 299-300, 17 nivôse XIII : 7 janvier 1805. Le mois suivant, il se propose de faire à Pauline un cours complet d'idéologie (*Corr.,* I, 315-316, lettre à Pauline du 25 pluviôse XIII : 14 février 1805). Peu après, il reprend l'étude de l'idéologie, mais nous ne possédons pas de renseignements sur cette nouvelle lecture (*Journal,* II, 139, 151).

(156) *Journal,* I, 336.

(157) A Paris, chez Henrichs, an XI-1803, in-8°. Maine de Biran avait présenté son mémoire au concours de l'Institut en l'an VIII et en l'an IX, obtenant la première fois la mention très honorable, et remportant la deuxième fois le premier prix à l'unanimité.

C'est à propos des signes et du langage algébrique que Destutt de Tracy se référait au travail de Maine de Biran, qu'il jugeait « un des meilleurs ouvrages qui aient jamais été écrits sur ces matières » (*Idéologie,* chap. XVI, p. 368, note).

(158) *Pensées,* II, 93.

(159) *Journal,* II, 325 note, 27 nivôse XIII : 17 janvier 1805. Beyle fait certainement allusion au chap. IV de la première section, où Maine de Biran traitait des sentiments et des passions. Il soutenait que les uns et les autres relèvent de l'imagination et, comme tels,

que la sensation devient d'autant plus nécessaire qu'elle s'émousse sans cesse (160). Mais ce qui l'intéresse, ce n'est pas l'idée elle-même. On constate ici une nouvelle fois que Beyle ne se soucie guère de suivre le fil du raisonnement de l'auteur qu'il est en train de lire et d'avoir une vue générale de son système. Dans la plupart des cas, il isole d'une manière plus ou moins arbitraire quelques points de détail qu'il adapte à des buts pratiques. Ainsi, l'idée dont nous parlons, devient un « principe bien fécond et bien heureux pour comiquer certains caractères ». Et il s'écrie, tout content de sa trouvaille : « Voilà comme il est utile aux poètes d'étudier l'idéologie (161) !

Persuadé que Maine de Biran méritait une étude approfondie, il en commence la lecture, avec Mante, vers le milieu de février. Le 16, les deux jeunes amis ne mettent pas moins de trois heures un quart pour lire vingt-cinq pages du début de l'introduction (162), ainsi que le montrent les remarques rédigées à cette occasion (163). Quelques jours plus tard, Beyle poursuit sa lecture et achève la première section (164). Est-il arrivé au bout de 432 pages que comportait le traité ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que Maine de Biran a laissé une trace assez marquante. Si Stendhal le range au nombre des maîtres de l'idéologie sans se préoccuper du fond spiritualiste de sa pensée (165), c'est qu'il voit exprimés dans son livre des principes dont le bien-fondé lui semble hors de discussion ou avec lesquels il sympathise d'instinct; par exemple l'idée qu'un

sortent du domaine de la faculté perceptive et sont indépendants de la volonté. Ce sont ces pages qui ont dû faire réfléchir Stendhal sur les sentiments et lui faire écrire : « Il me semble par la théorie, et non d'après l'exemple, que l'amour et l'amitié ne peuvent pas parvenir subitement, dès les premiers moments de leur existence, à leur sublime... » (I, 324-325).

(160) *Ibid.* Cf. *Influence de l'habitude*, première section, chap. I, paragr. 3 : *Comment les impressions excitatives deviennent nécessaires en s'affaiblissant*, éd. cit., p. 111.

(161) *Journal*, I, 335, 27 nivôse XIII : 17 janvier 1805.

(162) *Ibid.*. II, 58, 27 pluviôse XIII : 16 février 1805. *Pensées*, II, 369 note.

(163) *Pensées*, II, 365-369.

(164) Il y a deux autres notes relatives à Maine de Biran, à la suite de celles dont nous venons de parler, dans les *Pensées*, II, 369-370. La première se rapporte à la p. 167 de l'*Influence de l'habitude*, première section, chap. II, paragr. II; la seconde à la p. 184, première section, début du chap. IV. Dans le manuscrit R. 5896, tome 2, fol. 13, elles portent cette indication « Paris... pluviôse an XIII ». Stendhal a laissé en blanc le quantième du mois.

(165) Destutt de Tracy et Maine de Biran sont nommés côte à côte dans le *Journal*, II, 137, 27 ventôse XIII : 18 mars 1805. Sur les liens entre Maine de Biran et l'école sensualiste, voir Ph. Damiron, *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIXe siècle*, 2e éd., 1828, II, 133.

ouvrage philosophique importe moins par la théorie que par le but immédiat qu'il veut atteindre (166); ou encore l'étroite connexion de l'idéologie et de la physiologie (167). Entre autres, Beyle fait sienne la distinction entre la *sensation* et la *perception*, qui était en quelque sorte le fondement même de l'*Influence de l'habitude*. « Voilà une grande base, écrit-il à sa sœur, observe-la dans le monde; il y aurait quatre cents pages de développements à faire... » (168).

Par la suite, il se souviendra à plus d'une reprise de Maine de Biran. Ainsi, dans la réflexion du *Journal* : « Si, comme le dit Biran, l'on n'a de mémoire musicale que par les sons que l'on peut reproduire, il faut apprendre à chanter pour se souvenir des beaux airs » (169), on doit voir une réminiscence des lignes que voici :

> Lorsque nous percevons les sons (et nous les percevons d'autant plus distinctement qu'ils ont plus de rapport avec ceux que nous pouvons rendre, imiter ou articuler nous-mêmes), l'instrument vocal contracte donc des déterminations parallèles à ceux de l'ouïe et se monte, pour ainsi dire, au même ton : en entendant chanter ou parler, nous chantons, nous parlons tout bas; c'est un instinct d'imitation encore plus marqué ici que dans aucun autre mouvement; il nous entraîne le plus souvent sans que nous nous en apercevions (157).

On retrouvera les traces de l'*Influence de l'habitude* dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, plus précisément dans les chapitres du beau idéal. Maine de Biran avait écrit :

> Nos idées de *beauté* ne sont point, comme on dit, *archétypes;* mais calquées sur certaines impressions choisies d'abord parmi celles qui nous sont les plus familières (...). Puisque ce prototype que nous nommons *beau idéal* se compose de nos sens, il doit varier avec tout ce qui les occasionne, comme les climats, les lieux, les temps, les coutumes, les degrés de sensibilité des nations et des individus (171).

(166) « Sachant (...) qu'un ouvrage de ce genre est bien moins recommandable par l'exactitude de sa théorie que par l'utilité pratique de ses applications, et convaincu d'un autre côté que tout l'art de l'éducation consiste à former de bonnes habitudes physiques, intellectuelles et morales... » (*Influence de l'habitude*, p. VIII).

(167) « J'ai voulu essayer d'unir par certains côtés du moins l'idéologie à la physiologie (...); j'ai pensé même que l'idéologie ne pourrait que gagner à cette alliance... » (*Ibid.*, Introduction, p. 10-11).

(168) *Corr.*, I, 327, lettre à Pauline du 17 ventôse XIII : 8 mars 1805. Les termes dont Beyle use dans cette lettre lui appartiennent en propre, mais il s'agit bien de l'idée de Maine de Biran (*Influence de l'habitude*, Introduction, p. 23). Cf. *Pensées*, II, 369.

(169) III, 132-133, 17 juin 1807.

(170) *Influence de l'habitude*, p. 42-43.

(171) *Ibid.*, première section, chap. III, p. 179-180. C'est Maine de Biran qui souligne.

Que Stendhal ait eu ce texte présent à l'esprit est prouvé, croyons-nous, par le titre d'un des chapitres consacrés au beau idéal, le XCI, intitulé *Réfléchir l'habitude.* C'était par ces mots que commençait l'*Influence de l'habitude sur la faculté de penser* (172). Sans oublier qu'un peu plus loin, il renverra, dans le brouillon de cet ouvrage, à Maine de Biran (173).



A l'époque dont nous parlons, Beyle ne voit pas encore très bien le rôle et l'importance des facteurs physiologiques. Cabanis ne s'impose pas à son attention.

A l'en croire, il l'aurait connu et apprécié de très bonne heure. Il écrira dans la *Vie de Henry Brulard,* en évoquant les années passées à Paris après sa démission de l'armée : « ... je vénérais Cabanis (...), je lisais souvent Cabanis dont le style vague me désolait » (174). Et dans les *Souvenirs d'égotisme,* il précisera : « M. de Tracy avait été l'ami intime du célèbre Cabanis, le père du matérialisme, dont le livre, *Rapport* [*sic*] *du physique et du moral,* avait été ma bible à seize ans » (175). Quel degré de confiance faut-il accorder à ces témoignages ? D'abord il ne saurait être question d'une lecture de Cabanis avant l'âge de dix-neuf ans pour l'excellente raison que l'ouvrage n'a paru qu'en 1802 (176). Ensuite la mémoire de Stendhal se révèle singulièrement en défaut : non seulement il ne l'a pas lu avant 1805, mais encore Cabanis l'a laissé indifférent.

C'est au mois de juin qu'il manifeste pour la première fois l'intention de lire le philosophe médecin. Il pensait y trouver des matériaux pour sa comédie des *Médecins.* « Pour connaître mon sujet, lire Cabanis. Deux ouvrages : *Le moral et le physique* et le recueil qu'il vient de publier récemment » (177).

(172) « Nul ne réfléchit l'habitude, a dit un homme célèbre... » Et plus loin : « Réfléchir l'habitude : ... et qu'est-ce qui peut ou veut faire cette première réflexion ? » (*Influence de l'habitude,* p. 1).

(173) *Histoire de la peinture en Italie,* chap. CII, éd. Champion, II, 459. Rappelons au passage que l'expression « réfléchir l'habitude » revient aussi sous la plume de Mirabeau (*Conseils à un jeune homme*).

(174) I, 20.

(175) P., 52.

(176) La remarque est d'Henri Martineau, *Souvenirs d'égotisme,* p. 265, note 204.

(177) *Théâtre,* III, 392, 22 prairial XII : 11 juin 1804. Les *Rapports du physique et du moral de l'homme* avaient paru en l'an X (1802). Paris, de l'Imprimerie de Crapelet, 2 vol. in-8°. Quant au deuxième ouvrage, il s'agit du *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine.* Paris, Crapelet et Crapart, an XII (1804), auquel E. Pariset (de Nantes) avait consacré quelques jours plus tôt deux

Une dizaine de jours plus tard, il revient à son projet afin d'étayer les arguments qu'il entend développer dans la *Filosofia Nova* : « Je ne m'occuperai que très sommairement de l'influence du corps. Tirer de l'ouvrage de Cabanis *Influence du physique sur le moral* [*sic*] quelques vérités claires » (178).

En fait, plus de six mois s'écoulent avant que le projet soit mis à exécution. Et lorsqu'enfin, les derniers jours de janvier 1805, il a le livre entre les mains, il ne le feuillette que d'un doigt distrait. A peine a-t-il parcouru le premier des douze mémoires que comportait le traité qu'il déclare : « La manière d'énoncer les faits me semble si générale qu'elle en est vague. Cet auteur ne me plaît point. Lire Bacon et Hobbes » (179). Il est vrai qu'il retient tout de même la théorie de l'instinct (180); mais la conclusion qu'il en tire — « Donc, dans le cas de l'instinct comme dans tous les autres, l'individu suit encore ce qui lui semble le mener à son plus grand bonheur » — est un corollaire d'Helvétius.

A quelques jours de là, Stendhal parcourt *Du degré de certitude de la médecine* (181), et il ne s'arrête que sur le passage où était relatée la mort de Mirabeau (182), sans d'ailleurs nous faire part de ses impressions (183).

articles substantiels dans le *Moniteur* des 12 et 13 prairial : 2 et 3 juin. D'autres compte rendus ont été insérés dans le *Journal des Débats* du 2 prairial : 22 mai, et dans la *Décade philosophique* du 30 prairial : 19 juin.

(178) *Pensées,* II, 120, 4 messidor XII : 23 juin 1804.

(179) *Journal,* II, 8-9, 4 pluviôse XIII : 24 janvier 1805. Le premier mémoire des *Rapports du physique et du moral de l'homme* est intitulé *Considérations générales sur l'étude de l'homme, et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés intellectuelles et morales.* Cabanis y exposait le but de ses recherches et y retraçait les principales étapes parcourues par la pensée humaine. Il nommait à cette occasion Bacon et Hobbes (I, 2, 35).

Même plus tard, lorsqu'il aura compris tout l'intérêt de Cabanis, Beyle lui reprochera de faire des « phrases ». Voir *Histoire de la peinture en Italie,* chap. XCIII, tome I. Le collaborateur du *Mercure de France,* qui signe P. M., jugeait bien différemment le style de Cabanis : « Si toutes ses observations ne sont pas neuves, on ne peut nier qu'il ne les ait reproduites avec une élégance et une pureté de style qui lui sont propres... » (N° 82, 25 [*sic :* 2] pluviôse XI : 22 janvier 1803, p. 218).

(180) *Rapports du physique et du moral de l'homme,* second et cinquième mémoires. I, 130, 132, 377-378 note.

(181) Ouvrage publié en 1798. Une nouvelle édition « revue, corrigée et augmentée de plusieurs autres écrits » avait été donnée en l'an XI : 1803. A Paris, de l'Imprimerie de Crapelet, in-8°.

(182) *Du degré de certitude dans la médecine,* p. 231-318 : *Journal de la maladie et de la mort d'Honoré-Gabriel-Victor Riquetti Mirabeau.*

(183) *Journal,* II, 15, 15 pluviôse XIII : 4 février 1805.

Voilà à quoi se réduisent les premiers contacts de Beyle avec Cabanis. N'est-il pas surprenant qu'il ait passé à côté du sixième mémoire des *Rapports du physique et du moral de l'homme* sans prêter attention aux tempéraments ? Ce n'est pas, quoi qu'il en dise, dès cette époque qu'il a considéré Cabanis comme l'un des deux philosophes qui ont fondé la science de l'homme (184).



Que résulte-t-il, en définitive, de toutes ces études philosophiques, de l'inquiète recherche de la vérité par cette jeune sensibilité qui se forme ?

A travers un désordre apparent, des lectures souvent faites au hasard d'une rencontre fortuite, des méditations suivant des pistes qui parfois ne mènent à rien, on voit cependant petit à petit se préciser la structure du monde intellectuel stendhalien.

Hobbes l'a poussé à aiguiser, à approfondir son pouvoir d'analyse, et, en le dépouillant de ses éléments affectifs, lui a montré le jeu tout mécanique des sentiments et des passions. Dugald Stewart n'a fait que renchérir, car, s'il souligne le rôle de l'imagination, il insiste sur l'incompatibilité de la raison et de la sensibilité, et invite notre néophyte à se « dérousseauiser ». Convaincu sans doute dans son esprit, mais ne pouvant étouffer les appels de son « âme sensible », Beyle s'efforcera d'être à la fois poète et philosophe. Il cherche péniblement à atteindre cet idéal, mais le problème se révèle à peu près insoluble. Ou poète ou philosophe, il ne parvient pas à opérer la fusion d'éléments qui se révèlent antithétiques. Tracy lui a donné une claire et logique description des facultés intellectuelles, et dévoile pour lui le mystère de la formation des idées. En suivant Maine de Biran, Stendhal pénètre plus avant dans le mécanisme des passions. Malgré tous ces apports nouveaux, et malgré un éloignement temporaire, dû à l'acuité même du conflit qui se livre en lui, la base de tout cet édifice reste, bien entendu, Helvétius.

Enfin, et avant tout, il faut remarquer et retenir que Stendhal ne prend aux philosophes que les éléments qui l'intéressent dans un but très précis : créer une comédie parfaite. La spéculation n'est pas son fait.

(184) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 300.

II

L'étude du cœur humain

Médiocre intérêt pour les moralistes. Vauvenargues et Pascal. — Les romans, psychologie et sensibilité : *Gil Blas, la Vie de Marianne, le Voyage de Sophie, Werther, Delphine,* Restif de la Bretonne. Beau idéal et réalité.

Malgré la détermination de se « dérousseauiser », la sensibilité de Stendhal demeure extrêmement vive. L'étude même indirecte de la nature humaine le lasse et l'écœure. On ne sera donc pas surpris que la lecture des philosophes n'aille pas de pair avec l'étude des moralistes. Bien qu'il répète : « La plus belle science qui existe [est] celle de l'homme » (185); il ne lui fait qu'une bien petite place. Ni Montaigne, dont il ne goûte que le style — son appréciation du style de Montaigne est révélatrice — (186), ni La Bruyère (187), ni La Rochefoucauld, qu'il ne prise guère (188), ne le retiennent longuement. On doit en dire autant des *Mélanges* de Mme Necker (189), des *Pensées,* et des *Anecdotes* de Chamfort, dont la causticité

(185) *Corr.,* I, 216, lettre à Pauline du 17 messidor XII : 6 juillet 1804.

(186) « Je lis avec plaisir un morceau de Montaigne que je n'avais pas vu depuis deux ans, Son style peint supérieurement son caractère. C'est peut-être le style français qui a le plus de coloris » (*Journal,* I, 233, 13 brumaire XIII : 4 novembre 1804). Cf. *Pensées,* II, 118.

(187) Lorsque Beyle se demande : « Pourquoi avoir honte de pleurer et non pas de rire dans le monde et au théâtre ? » (*Pensées,* I, 273. Cf. II, 119), il s'est certainement souvenu de la page des *Caractères* où La Bruyère avait posé la question : « D'où vient que l'on rit si librement au théâtre, et que l'on a honte d'y pleurer ? » (chap. I, *Des ouvrages de l'esprit*).

Au début de juin 1804, il envoie à Pauline son exemplaire de La Bruyère. « J'en achèterai un ici », lui dit-il (*Table,* I, 82, complément de la lettre du 18 prairial XII : 7 juin 1804). Cf. *Corr.,* I, 198, 262, 290.

(188) « La Rochefoucauld est un moraliste bien triste et pas toujours vrai » (*Corr.,* I, 217, lettre à Pauline du 17 messidor XII : 6 juillet 1804). On remarque le nom de La Rochefoucauld sur une liste d'ouvrages à acheter, datée du mois de février 1804 (*Compléments et fragments inédits,* p. 108).

(189) Beyle se lasse très vite des *Mélanges* de Mme Necker : « Rien n'est pénible pour moi, s'exclame-t-il, comme la lecture d'un livre enflé sur les choses que j'aime. Jamais d'impression pénible comme

pourtant ne le laisse pas insensible (190), et des *Considérations sur les mœurs* de Duclos, jugées « desséchantes » (191).

celle que vient de me faire Mme Necker » (*Pensées*, II, 69, 16 thermidor XII : 4 août 1804). Comme Stendhal n'indique pas toujours la source des pensées qu'il relève (*ibid.*, II, 67-68), nous donnons ici le texte des maximes qui l'ont plus particulièrement frappé :

« Il est bien difficile de peindre avec vérité l'objet qu'on voit tous les jours; on s'accoutume à l'éclat des grandes qualités et d'ailleurs l'œil de l'homme ne voit bien qu'à une certaine distance; de près il ne prévoit point les effets » (Mme Necker, *Mélanges extraits de ses manuscrits*. Paris, C. Pougens, an VI-1798, 3 vol. in-8°, tome I, p. 34).

« Les détails ennuient quand ils sont isolés. Unissez-les à de grands rapports, aux idées d'ordre et de devoir, vous les liez à toutes vos autres pensées, vous reprenez le sentiment de votre grandeur et de votre unité » (*ibid.*, I, 40).

« Les personnes faites pour ce qui est grand, chérissent tout ce qu'elles admirent » (*ibid.*).

« Quelle est la cause de notre indifférence pour un ouvrage très ingénieux, et de notre goût pour une lecture simple, mais utile ? Dans l'un l'auteur me parle de moi, et dans l'autre il ne me parle que de lui : la conversation d'un ami plaira toujours plus que celle de Voltaire » (*ibid.*, I, 70).

« Un grand écrivain ne devrait jamais faire de poétique : il y a toujours quelque inconvénient à mettre dans la même main la puissance législative et la puissance exécutive » (*ibid.*, I, 85).

« Les hommes n'auront jamais une conduite parfaitement bonne ou parfaitement mauvaise, que quand ils seront dirigés par un seul principe. C'est de cette facilité que nous avons à nous laisser dominer impérativement par une seule idée, que naissent les grands caractères, les caractères vertueux, les caractères vicieux, et enfin la folie qui n'est qu'une dépendance du vice. Donnez à Grandisson des sentiments religieux, et sa conduite, si merveilleuse en apparence, n'est qu'une suite toute simple de ses sentiments. Faites présider l'amour-propre ou la personnalité à toutes les actions d'une vie et vous en verrez découler naturellement tous les crimes et toutes les extravagances possibles. Il faut donc bien prendre garde au principe qui nous domine; et dès qu'il n'est pas de la nature de ceux qui nous mènent directement à la vertu, il faut le diviser afin de lui ôter sa force; sans cela il devient notre maître, et le moindre de ses effets est de nous couvrir de ridicule » (*ibid.*, I, 102-103).

(190) « Je me sauve le soir dans l'esprit de Chamfort... » (*Journal*, II, 228, 5 floréal XIII : 25 avril 1805). « J'ai lu ce matin les *Pensées* de Chamfort » (*ibid.*, II, 230-231, 9 floréal XIII : 29 avril 1805).

Beyle a eu sous les yeux les *Œuvres de Chamfort* recueillies et publiées par un de ses amis (Ginguené). Paris, Imprimerie des Sciences et Arts, an III, 4 vol. in-8°. Le tome IV renferme les *Maximes et pensées*, et les *Caractères et Anecdotes*. C'est de cette dernière partie (tome IV, p. 245-247, 302) que sont extraites les deux anecdotes de l'abbé de Molière et du paysan qui avait partagé son bien entre ses quatre enfants; anecdotes que Beyle transcrit à l'intention de Pauline dans sa lettre du 9 floréal XIII : 29 avril 1805 (*Corr.*, I, 354-355).

(191) *Journal*, II, 234, 238, 10 floréal XIII : 30 avril 1805. Cf. *Corr.*,

Le seul moraliste avec lequel il ait eu un commerce prolongé est Vauvenargues, qu'il avait appris à connaître, on s'en souvient, lors de son précédent séjour à Paris. A ce moment-là, Vauvenargues l'avait laissé indifférent, mais peu après son retour dans la capitale, le 14 avril, Beyle recommence à le lire, et il en est si « content » (192), que pour ne pas être assujetti à multiplier les extraits (193), il décide d'acheter l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* (194). Il peut ainsi lire, tout à son aise, le « doux » Vauvenargues (195) qui le charme, le mot est de lui, pour la raison opposée à celle qui, au même moment, l'éloigne d'Helvétius : la place faite à la sensibilité. « Qu'on me donne un esprit plus juste, plus aimable, plus pénétrant, disait Vauvenargues, j'accepte avec joie tous ces dons; mais si l'on m'ôte encore l'âme qui doit en jouir, ces présents ne sont plus rien pour moi » (196). Et ailleurs : « Il sert peu d'avoir de l'esprit lorsqu'on n'a point d'âme » (197). Cette

II, 298, lettre à Pauline du 3 décembre 1807 : « Mes amis (...) pourront te dire jusqu'à quelle folie j'ai poussé le préjugé contre ce que je nommais les froids; cela allait, il y a trois ans seulement, jusqu'à mépriser Duclos. »

(192) *Journal*, I, 100, 24 germinal XII : 14 avril 1804. Stendhal s'était proposé, à la fin de 1803, d'acheter les œuvres de Vauvenargues (V. Del Litto, *Scholies Stendhaliennes. Ausonia*, juillet-décembre 1939). Mais il ne les possède pas encore. Aussi lira-t-il Vauvenargues tantôt à la Bibliothèque du Panthéon (Sainte-Geneviève), tantôt au Collège de France.

(193) Ses extraits de Vauvenargues ont été publiés dans les *Pensées*, I, 193-199. Ils ne portent pas de date, mais ils sont certainement du mois d'avril 1804. En effet, Stendhal note à un moment donné, d'après Vauvenargues : « Voir la lettre sur l'éloquence [*sic*] de Fénelon. » Or, c'est le 24 avril qu'il l'a lue (*Journal*, I 110).

Les extraits de Vauvenargues ont été analysés par G. Saintville dans sa plaquette *Stendhal et Vauvenargues*, 1938.

(194) Le 8 floréal XII : 8 mai 1804. (*Journal*, I, 287). Les références qui accompagnent les extraits dont nous venons de parler permettent de préciser que Stendhal avait travaillé sur l'édition originale, parue en 1746.

(195) *Journal*, I, 125, 20 floréal XII : 10 mai 1804. Le lendemain il met Vauvenargues au nombre des « plus grands hommes » (*Corr.*, I, 179, lettre à Pauline du 21 floréal XII : 11 mai 1804).

Le 18 prairial XII : 7 juin 1804, Beyle promet à Pauline de lui envoyer un Vauvenargues (*Table*, I, 82). Il ne tiendra sa promesse qu'à la fin de l'année (*Corr.*, I, 295 lettre à Pauline des 7-25 brumaire XIII : 29 octobre-16 novembre 1804).)

(196) *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, liv. II, n° 41, éd. Gilbert, 1857, I, 48-49. Mme de Staël avait écrit dans *De la littérature :* « Vauvenargues a dit que « Les grandes pensées venaient du cœur ». La tragédie met en action cette sublime vérité » (Deuxième partie, chap. V, 2ᵉ éd., II, 179).

(197) *Ibid.*, *Réflexions sur divers sujets*, n° 6, éd. Gilbert, I, 69.

suprématie du sentiment sur la raison (198) est admise sans difficulté par Beyle, toujours imprégné de Rousseau. Il ne se borne pas à copier le premier de ces deux passages (199); il écrit, en se référant au deuxième : « De l'âme, *all my* découverte *in this* paragraphe (200).

Une autre raison le rapproche de Vauvenargues : ce n'était pas dans le domaine purement spéculatif que ce dernier s'était appliqué à l'étude de la nature humaine; il avait étudié les hommes, parce qu'il voulait les comprendre, étant obligé de vivre avec eux. Aussi a-t-on pu dire de lui : « Si cet égotisme passionné fait l'infériorité du philosophe, il assure la supériorité du moraliste » (201). Or, Stendhal, que le raisonnement abstrait n'attire point, saisit avec joie les principes de conduite dans le monde que préconisait Vauvenargues. Ainsi, il transcrit : « Quand on a véritablement les qualités qui emportent l'estime du monde, il n'y a plus qu'à les rendre populaires pour leur concilier l'amour, et lorsque l'amour les adopte, il en sait relever le prix » (202) — et ajoute : « Grande maxime *equally good for the conduct and for the boock's facture* [*sic*] » (203). Et il s'inspire d'une autre maxime pour établir le plan à suivre dans la *Filosofia Nova :* « Montrer d'abord les contradictions infinies, sans me décider, édifier ensuite » (204).

Souvent il y a même une telle ressemblance entre des réflexions de Beyle et certaines maximes de Vauvenargues qu'on ne saurait *a priori* exclure l'influence de celui-ci. Par exemple, la pensée : « L'indignation est le déplaisir que nous cause l'idée du succès de celui que nous en jugeons indigne » (205) pourrait avoir été suggérée par celle de Vauvenargues : « ... l'indignation [est] un sentiment de colère et de mépris » (206). De

(198) Voir P. Trahard, *Les maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle*, 1932, II, 29-48, et l'introduction de Gaillard de Champis aux *Œuvres choisies de Vauvenargues*, 1942.

(199) *Pensées*, I. 194.

(200) *Ibid.*, I, 197. Cf. I, 195, 198.

(201) Gaillard de Champis, ouvr. cit., p. 24.

(202) *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, liv. II, n° 40, éd. Gilbert, I, 45.

(203) *Pensées*, I, 293.

(204) *Ibid.*, II, 117. Stendhal entend tirer parti de la maxime 326. qui se termine par la phrase : « ... Le monde est peuplé d'esprits froids qui, n'étant pas capables par eux-mêmes d'inventer, s'en consolent en rejetant toutes les inventions d'autrui et qui, méprisant au dehors beaucoup de choses, croient se faire plus estimer » (Ed. Gilbert, I, 422).

(205) *Pensées*, II, 87, note datée dans le manuscrit R. 5896, tome 28, fol. 22 v°, du 2 messidor XII : 21 juin 1804.

(206) *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, liv. II, n° 39, éd. Gilbert, I, 44. Le rapprochement de ces deux textes a déjà été fait par G. Saintville, ouvr. cit., p. 23.

même, la remarque : « La vertu est ce qui est utile au public. Plus une chose lui est utile, plus elle est vertueuse... » (207) rappelle de près celle de Vauvenargues : « Afin qu'une chose soit regardée comme un bien par toute la société, il faut qu'elle tende à l'avantage de toute la société... » (208).

Néanmoins son admiration diminue rapidement; bientôt il n'est pas loin d'admettre que Vauvenargues a copié Hobbes et « volé sa gloire » (209). Au mois de juin, il avoue avoir en vain essayé de le relire, l'ennui lui a fait fermer le livre (210). Le mois d'après, il s'exprime en termes encore plus sévères : « J'ai lu hier les pensées de Vauvenargues, ouvrage très médiocre (...). Rien n'affadit comme le médiocre dans le genre qu'on aime » (211). Comment expliquer ce revirement ? Peut-être les remarques du moraliste ont-elles fini par lui paraître manquer de force et de mordant. Toujours est-il que l'année suivante il éprouvera quelques remords : une réminiscence affleurant à sa mémoire, il observera : « ... Comme dit Vauvenargues, que peut-être je n'estimais pas assez il y a un an » (212).

Les *Pensées* de Pascal avaient été entre ses mains durant l'été de 1803. Il n'est pas impossible que Vauvenargues lui ait rafraîchi la mémoire (213), car c'est dans les extraits de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain,* faite au mois d'avril 1804, que Pascal, Bossuet et Montesquieu sont cités comme exemples des auteurs qu'il « aime », et sur lesquels il veut « former [son] esprit » (214). En tout cas, il achète bientôt les *Pensées* et les *Lettres provinciales* (215). Le *Journal* du 10 mai nous livre cette appréciation :

(207) *Pensées,* II, 211.

(208) *Introduction à la connaissance de l'esprit humain,* liv. II, n° 43, éd. Gilbert, I, 50. Cf. G. Saintville, *ibid.*

(209) *Pensées,* II, 173.

(210). *Corr.,* I, 191, lettre à Crozet du 8 juin 1804.

(211) *Journal,* I, 151, 15 messidor XII : 4 juillet 1804. C'est l'article sur Vauvenargues trouvé dans les *Mélanges de Suard* qui l'a engagé à rouvrir l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain.* Nous reparlerons de cet article dans le chapitre suivant, à propos de Regnard.

(212) *Ibid.,* II, 155, 30 ventôse XIII : 21 mars 1805. Beyle fait allusion au livre II, n° 24, éd. Gilbert, I, 31. On notera qu'il ne s'arrête guère sur la partie plus proprement littéraire de l'œuvre de Vauvenargues. Tout ce qu'il retient des *Réflexions critiques sur quelques poètes,* c'est la citation de Fénelon.

(213) Cf. *Réflexions sur divers sujets,* n° 16, *Sujétion de l'esprit de l'homme.*

(214) *Pensées,* I, 195.

(215) *Journal,* I, 122, et 287, 18 floréal XII : 8 mai 1804. Beyle se procure l'édition parue l'année précédente, *Pensées de Blaise Pascal.* Paris, Ant. Aug. Renouard, an XI (1803), 2 vol. in-12. En ce qui concerne les *Provinciales,* il a probablement acheté l'édition parue la même année que les *Pensées,* chez le même éditeur, 2 vol. in-8°.

« La Fontaine et Pascal, voilà deux hommes qui m'ont jamais inspiré le plus d'amour. Je voudrais mêler au style tout puissant de P[ascal] quelques morceaux de douceur dans le genre du bon Fénelon » (216). Que le style de Pascal ait produit sur lui une vive impression, il n'y a là rien qui étonne. On peut, au contraire, être surpris de rencontrer sous sa plume les lignes que voici : « Quand je lis Pascal, il me semble que je me relis, et comme je sais quelle réputation a ce grand homme, j'ai une grande jouissance. Je crois que c'est celui de tous les écrivains à qui je ressemble le plus par l'âme » (217). Une pareille ressemblance paraît tenir du paradoxe; mais, puisqu'il n'y a aucune raison de douter de sa sincérité, on peut conjecturer avec quelque fondement que son attention a dû être plus particulièrement retenue par le chapitre intitulé *Connaissance générale de l'homme,* où l'on avait rassemblé quelques-unes des plus célèbres pensées sur l'homme et la nature humaine (218). Les deux pensées, qu'il mentionne et qu'il juge vraies et profondes, sont tirées de ce chapitre (219). Admettons sans discuter que Beyle sente comme Pascal: ajoutons seulement que ce qui l'émeut n'est qu'une bien petite partie de Pascal. Il serait oiseux d'insister sur la diversité foncière de ces deux esprits. D'ailleurs Stendhal lui-même se charge de dissiper toute équivoque. N'écrit-il pas : « Tourner en ridicule les vertus chrétiennes, la chasteté, la mortification des sens, les prendre à l'excès où les porte Pascal, et exalter les vraies vertus » (220). Voilà qui est clair ! De même, il souligne dans une des pensées les plus pathétiques — celle où Pascal dénonce l'impossibilité pour l'homme d'acquérir des connaissances certaines — l'expression « fuit d'une fuite

(216) *Ibid.*, I, 126, 20 floréal XII : 10 mai 1804. Cf. *Corr.*, I, 179. Stendhal dira plus tard de Pascal qu'il est « un des premiers écrivains de notre langue » (*Courrier Anglais*, II, 166). Cf. *Rome, Naples et Florence* (1826) : « Tout le monde convient qu'il faut écrire comme Voltaire et Pascal » (II, 49).

(217) *Pensées*, II, 353-354, 29 brumaire XIII : 20 novembre 1804. Voir un pastiche de Pascal, *ibid.*, II, 51. Cf. *Journal*, II, 199, à la date du 8 germinal XII (29 mars 1803) : « Mon génie pour le grand philosophisme dans le genre de Pascal... »

(218) Première partie art. IV. L'édition de 1803 citée reproduit le texte des *Pensées* par Bossuet (1779).

(219) Beyle fait allusion par deux fois (*Journal*, I, 301 et 321; 17 et 27 ventôse XIII : 7 et 17 janvier 1805) à la pensée : « Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et n'être dans l'estime d'une âme... » (éd. cit., art. IV, paragr. 3, tome I, p. 102. C'est la pensée n° 400, p. 509 de l'éd. Brunschvicg). Sur l'autre pensée mentionnée par Beyle, voir plus bas.

(220) *Pensées*, II, 309, 310. Cf. *Corr.*, I, 284-285 : en tant qu'auteur « chrétien », Pascal n'a ni connu ni apprécié les plaisirs du monde.

éternelle » (221), mais le commentaire dont il l'accompagne est assez déroutant :

Voilà qui est complètement sublime, si c'est vrai. Supposons-le. Je m'imagine voir les savants recueillant les expressions de ce genre dans Cicéron, Démosthène, Tacite (s'il y en a) et les prodiguant ensuite, ces expressions sublimes, dans un discours de rentrée, sur le plus niais des sujets. Faire sentir ce ridicule dans quelque coin de comédie (222).

Ce commentaire ne montre-t-il pas que Beyle s'arrete à la surface, à la lettre ? Et il n'est pas moins significatif de le voir écrire à la suite d'une des notes de Voltaire :

Le principe de Locke que toutes nos idées nous viennent par nos sens, et l'anatomie des passions telles que celle qui se voit dans Helvétius prouvent que nous ne voyons dans l'homme aucun effet de l'âme, qu'il n'y a que des effets de sens, que par conséquent il n'y a point d'âme (223).

Il a entrevu la profondeur de Pascal, qu'il appelle « ce grand voyageur des rapports successifs de variables changeant de grandeur et de position entre eux » (224), mais il serait imprudent de parler d'influence (225).



Henri Beyle aurait largement mis à contribution les romans pour l'étude des caractères. C'est du moins ce qu'il confie à sa sœur pour l'encourager à en lire. Après avoir déclaré : « Je lis avec plaisir un roman tous les mois », il ajoute : « Tu sens bien que dans les romans l'aventure ne signifie rien : elle émeut et voilà tout; elle n'est bonne ensuite qu'à oublier. Ce dont il faut, au contraire, se rappeler, ce sont les caractères » (226).

(221) Ed. cit., art. IV, paragraphe premier (Cf. éd. Brunschvicg, n° 72, p. 354).
(222) *Compléments et fragments inédits*, p. 104.
(223) *Journal*, I, 271, 22 décembre 1804, date rectifiée. L'éd. de 1803 reproduisait les commentaires de Condorcet et de Voltaire, II, p. 289-355.
(224) *Pensées*, II, 316, 30 fructidor XII : 17 septembre 1804. Probablement allusion au chapitre intitulé *De l'art de persuader*, éd. cit., art. III, tome II, p. 39 et suiv. (cf. éd. Brunschvicg, p. 184 et suiv.).
(225) Quant aux *Provinciales*, elles ne sont mentionnées qu'une seule fois dans le projet d'un livre contre Bossuet : « Il y aurait un bon ouvrage à faire dans le genre des *Lettres Provinciales* où l'on briserait un peu les pompeuses niaiseries qu'a dites ce grand homme » (*Théâtre*, II, 186).
(226) *Corr.*, I, 233, lettre à Pauline qu'on doit dater du 15 thermidor XII : 3 août 1804.

Qu'il applique, dans la même lettre, le principe ainsi énoncé à *Gil Blas* (227), rien de plus naturel : le roman de Lesage n'était-il pas, au dire de La Harpe, un « tableau moral et animé de la vie humaine » (228) ? Cependant force est de reconnaître que le plus souvent il n'est point insensible à l'« aventure », et qu'il lit des romans, de son propre aveu, pour « nourrir » et « délasser » son imagination (229); son goût pour le romanesque et pour la psychologie y trouve doublement son compte.

Tel est le cas de *la Vie de Marianne*, ainsi qu'en témoigne la note : « La *Marianne* de Marivaux, excellent roman à lire en allant dans le monde. Demi-heure avant » (230). Les deux passages qu'il en a retenus ont trait à des remarques psychologiques : un « grand principe » dont il veut tirer parti pour sa pièce des *Deux Hommes*, « si cela est vrai », ajoute-t-il prudemment (231); et une réflexion destinée à corroborer l'affirmation de Hobbes : « L'amour ne peut naître sans l'espérance » (232). Une phrase du roman allemand dont nous allons parler, le *Voyage de Sophie en Allemagne :* « L'amitié peut se changer en respect; mais (...) le respect ne devient jamais amour », lui rappellera peu après *la Vie de Marianne :*

(227) *Ibid.*, Beyle veut parler de l'épisode bien connu du liv. VII, chap. IV, où l'évêque de Grenade — et non de Burgos — chasse Gil Blas parce que ce dernier l'avait naïvement prévenu que son dernier discours n'était pas aussi bien tourné que les précédents. On remarquera que la phrase que Beyle prête à Gil Blas ne se trouve pas dans le roman.

Un autre jour, Stendhal se propose de disséquer le personnage de Melchior Zapata, le comédien ambulant, pour apprendre la « manière de présenter les ridicules » (*Théâtre*, III, 176, 21 fructidor XII : 8 septembre 1804. Dans le ms. R. 202, cette pensée est précédée de : « h[enri] ».

(228) *Lycée*, troisième partie, XVIII[e] siècle, liv. II, chap. III. A la page précédente, Beyle, après avoir conseillé *Gil Blas* à Pauline, observait que peut-être on refuserait de le lui laisser lire; « mais enfin c'est là le monde », concluait-il. Cf. les lettres des 29 germinal et 10 floréal XIII : 19 et 30 avril 1805 (*Corr.*, I, 349 et 357. *Table*, I, 89).

(229) *Pensées*, II, 54.

(230) *Ibid.*, II, 99-100, 6 messidor XII : 25 juin 1804, date fournie par le manuscrit, R. 5896, tome 28, fol. 35 v°. L'on sait que pour prouver le « perfectionnement des sociétés » il intitulera le chap. CXVII de l'*Histoire de la peinture en Italie : L'antiquité n'a rien de comparable à la Marianne de Marivaux*. D'autre part, il songera à *la Vie de Marianne* en écrivant *Lamiel*.

(231) Il s'agit de la réflexion : « Je ne saurais vous dire l'objet de ma peur et voilà pourquoi elle était si vive » (*La vie de Marianne*, 1[re] partie).

(232) *De la Nature humaine*, chap. IX, paragraphe 16, Beyle avait transcrit cette phrase dans son cahier (*Pensées*, II, 90).

Marivaux dit la même chose, commente-t-il, et il faut qu'elle soit bien vraie, puisque Marivaux s'accorde avec le bon curé allemand qui a écrit le *Voyage de Sophie.* La blessure d'amour-propre que l'admiration a faite, ne se guérit pas (233).

Le roman allemand auquel nous faisons allusion porte un titre fort prétentieux : *Voyage de Sophie en Allemagne, en Prusse, en Saxe, et en divers autres endroits du Nord ou Description pittoresque et impartiale des mœurs, des usages et des maximes religieuses et sociales des nations primitives de l'Europe* (234). En fait, la peinture des mœurs n'occupait qu'une très petite partie des douze cents pages de l'ouvrage (235), qui était, sous forme épistolaire, le récit fort plat des tribulations d'une pauvre orpheline. Stendhal ne glane que quelques observations sur les passions. Outre le passage ci-dessus mentionné, il cite un épisode du roman à l'appui du principe : « Une tête plus ou moins bonne change les effets des passions, mais ne change rien à leur force » (236). Une page du roman, les conseils donnés aux maris pour guérir leurs femmes de leurs maladies imaginaires, lui suggère aussi une « jolie petite comédie dans le genre délicat » (237). Mais a-t-il été arrêté par ce passage sur la timidité considérée par l'auteur comme « l'indice certain du véritable amour » (238) ? « Si vous doutiez de la réalité de mon amour, je pourrais vous en donner pour preuve l'extrême maladresse dont j'assaisonne toutes les tentatives que je fais pour plaire... » (239). Il aurait pu y reconnaître

(233) *Compléments et fragments inédits,* p. 131, 6 thermidor XII : 25 juillet 1804.

(234) Traduit de l'allemand sur la 12e édition, par P.-B. Lamare. A Paris, chez Lemarchand, an IX-1800, 3 vol. in-8°. D'après Barbier, l'auteur était un pasteur de Breslau, Jean-Timothée Hermès.

(235) Et encore le traducteur avait-il supprimé de nombreuses digressions. Voir le compte rendu du roman inséré dans le *Journal général de la littérature de France :* « L'original de ce roman, consistant en 6 gros volumes de plus de 600 pages chacun, a eu plus de vingt éditions (...). Le traducteur n'a pas voulu hasarder de le donner tel qu'il est : il en a retranché un grand nombre de discussions théologiques, politiques et morales, qui ennuyaient même dans l'original, et qui n'auraient pas fait fortune en France » (n° 1, pluviôse IX : janvier-février 1801).

(236) *Pensées,* II, 49, note datée dans le manuscrit, R. 5896, tome 17, fol. 62-65, du 12 thermidor XII : 31 juillet 1804. Allusion à l'amour de Julie Vanberg pour M. Schulze, dont le récit figure au tome premier, lettre XIV.

(237) *Ibid.,* II, 57-58, note datée dans le manuscrit, R. 5896, tome 17, fol. 68 r°, du 13 thermidor XII : 1er août 1804. Cf. *Voyage de Sophie,* deuxième partie, lettre XXXVIII, tome II, p. 204.

(238) *Voyage de Sophie,* deuxième partie, lettre XVI, tome II, p. 236.

(239) *Ibid.,* lettre XV, tome II, p. 230.

l'un des traits principaux de son propre caractère. Comment ne pas penser, en lisant ces lignes si « stendhaliennes », à l'amour de Beyle pour Métilde ?

Passons à *Werther* et à *Delphine*. *Werther* l'a profondément ému. Il n'est pas à exclure qu'il se soit souvenu de la page débordante d'enthousiasme que Mme de Staël avait consacrée au roman de Gœthe :

... Je n'en connais point qui renferme une peinture plus frappante et plus vraie des égarements de l'enthousiasme, une vue plus perçante dans le malheur, dans cet abîme de la nature, où toutes les vérités se découvrent à l'œil qui sait les chercher...

Quelle sublime réunion l'on trouve dans *Verther* [*sic*] de pensées et de sentiments ! d'entraînement et de philosophie ! Il n'y a que Rousseau qui aurait su peindre la passion réfléchissante, la passion qui se juge elle-même et se connaît sans pouvoir se dompter... (240).

Après avoir enregistré dans son *Journal* l'achat de l'ouvrage: « Acheté le 1er pluviôse *Werther*, bonne traduction de Sevelinges » (241), il ajoute ces paroles significatives : « Si j'osais

(240) *De la littérature*, première partie, chap. XVII. Lorsque Beyle note sur une lettre du docteur Gagnon, datée du 23 nivôse XIII : 13 janvier 1805 : « *Gœtz won* [*sic*] *Berlichingen by Gœthe* » (*Lettres à Stendhal*, I, 70), il se souvient très vraisemblablement du passage suivant de *la Littérature :* « La tragédie de *Gœtz de Berlichingen*, et quelques romans, connus, sont remplis de ces souvenirs de chevalerie si piquants pour l'imagination, et dont les Allemands savent faire un usage intéressant et varié » (*loc. cit.*).

En tout cas, ce n'est pas Sevelinges qui l'a renseigné à ce sujet, car le traducteur de *Werther* ne nommait pas la pièce dans la note où il énumérait les cinq drames allemands qui portent « l'empreinte d'un génie original et profondément tragique » (*Werther*, éd. cit., p. XXI-XXII. Voir note suiv.).

(241) *Journal*, I, 336, 1er pluviôse XIII : 21 janvier 1805. La traduction par Sevelinges — la sixième en ordre chronologique — avait paru environ un an plus tôt : *Werther*, traduit de l'allemand, sur une nouvelle édition, augmentée par l'auteur de douze lettres et d'une partie entièrement neuve par G.-L. Sevelinges. A Paris, chez Demouville, an XII-1804, in-8°. Le *Journal de Paris* la jugeait ainsi : « A l'avantage d'être complète, cette traduction joint celui de lui d'être élégante et fidèle » (N° du 1er frimaire XII : 23 novembre 1804. Cet article n'a pas été signalé par F. Baldensperger dans son *Gœthe en France*, 1904, p. 36-37).

En 1838, Beyle fera encore allusion au prétendu portrait de Werther qui ornait la traduction de Sevelinges. Nous lisons à ce sujet dans l'article ci-dessus mentionné du *Journal de Paris* : « Les dames ne verront pas sans plaisir en tête de ce livre le portrait de Werther gravé d'après Boilly. L'expression mélancolique et passionnée qui anime cette figure ajoutera à l'intérêt qui inspire le caractère du héros et la douceur des larmes qu'on ne peut refuser au malheur d'un si joli garçon » (cf. *Voyage dans le Midi de la France*, p. 62).

write as I pense, I did write [*sic*] (242), *as this young man* ». L'aveu est précieux. Stendhal a beau vouloir se « dérousseauiser », la passion — l'amour de l'amour — domine toujours dans son cœur. Or, Gœthe lui offrait une nouvelle édition du triomphe de la sensibilité.

Soulignons, à cet égard, quelques lignes de la *Préface du traducteur* qui, peut-être, ne lui ont pas échappé :

N'allez pas chercher au loin la cause de l'émotion profonde qui vous domine; elle est dans votre cœur, elle est dans cette admirable simplicité, premier caractère de l'ouvrage. Gœthe s'était identifié avec le personnage dont il nous voulait peindre les sentiments et les souffrances. Si Werther a écrit, c'est ainsi qu'il a dû écrire. L'âme est sans voile, la passion à découvert dans ces lettres, où l'esprit de l'auteur ne se montre jamais... (243).

Bien que le Dauphinois Henri Beyle jouisse d'une trop solide santé morale pour que le werthérisme fît de sérieux ravages dans son âme, il ressent néanmoins les atteintes du « mal du siècle ». Il lui arrive de prendre le ton et le langage du héros allemand. Un jour de *spleen*, quatre mois après la lecture du roman, il écrit à sa sœur :

Combien il m'eût été doux en ce moment de t'avoir auprès de moi ! mais rien : des amis, de l'esprit, des gens qui m'amusent et à qui je tâche de le rendre; point de cœur qui entende le mien; je crois saisir et presser la main d'un homme et d'un ami, je trouve *une main de bois*, comme dit le sensible Werther (244).

Même sans l'allusion précise qui termine ces lignes, on se douterait qu'il y a là une réminiscence de Gœthe.

Si vous me voyiez, Lolotte, dans le tourbillon des affaires ! écrivait le « sensible Werther », comme mes sens sont émoussés ! Pas un moment pour le cœur, pas une heure fortunée ! rien, rien ! Je suis là comme devant un spectacle de marionnettes; je vois les hommes et les chevaux passer, repasser sous mes yeux, et je me demande si ce n'est pas une illusion d'optique. Je m'en fais un jeu, ou, plutôt, c'est moi qui suis traité comme un automate. Je saisis quelquefois mon voisin par *la main, je sens qu'elle est de bois*, et je recule en frissonnant (245).

(242) Le contexte montre que Stendhal entendait dire : *I would write.*

(243) *Werther,* éd. cit., p. XI.

(244) *Corr.*, I, 352, lettre à Pauline du 9 floréal XIII : 29 avril 1805. C'est nous qui soulignons. En 1806, Beyle passera pour un Werther aux yeux de quelques-unes de ses connaissances marseillaises (*Journal,* III, 24, 25 mars 1806). On se souvient d'autre part de ce chapitre essentiel de *l'Amour,* véritable clé de voûte de l'ouvrage, intitulé *Werther et don Juan.*

(245) *Werther,* éd. cit., p. 141, lettre du 20 janvier. C'est nous qui soulignons. Beyle n'oubliera pas l'image de la « main de bois »

Une autre réminiscence de *Werther* revient à plusieurs reprises sous la plume de Stendhal : l'image de chevaux, qu'il attribue bizarrement à... Shakespeare ! On lit dans le *Journal* du 4 mars 1805 :

J'ai senti cet après-midi, à trois heures, en traversant le château des Tuileries pour aller voir Mounier, combien ce passage d'*Othello* était sublime : On dit qu'il y a une noble race de chevaux, etc... (246).

On retrouve la même allusion dans le *Journal* du lendemain :

Lorsqu'une fois on a écrit un trait de passion, il n'y a rien à corriger. Par exemple l'autre jour, après avoir écrit : Le cœur me démange, ou, en noblifiant la chose comme Shakespeare : On dit qu'il est une noble race de chevaux, etc., il n'y a rien à ajouter ou à retrancher... (247).

A quatre mois de là, Beyle fait une nouvelle allusion, en anglais, aux chevaux d'*Othello : « They are a noble race of horse days »* (248). De l'anglais ? peut-être, mais à la mode stendhalienne. En tout cas, ni dans *Othello,* ni dans aucune autre pièce Shakespeare n'a rien écrit de semblable. En revanche, c'est dans Werther qu'on lit :

Ah ! j'ai cent fois saisi un couteau, pour faire jour à mon cœur oppressé. J'ai ouï parler d'une *noble race de chevaux* qui, lorsqu'ils sont violemment échauffés par une longue course, s'ouvrent par instinct la veine avec les dents, pour soulager leur respiration. Cette envie me prend souvent de m'ouvrir la veine, pour me procurer une éternelle liberté (249).

A la suite de quelle association d'idées, une semblable confusion a-t-elle pu se produire dans la mémoire de Beyle ? Nous devons nous borner à signaler cette étrange méprise.

Quoi qu'il en soit, Stendhal ne s'est à aucun moment préoccupé d'analyser l'émotion dont le roman avait rempli son âme.

Malgré ses préventions contre l'auteur, *Delphine* lui avait laissé un bon souvenir. A la date du 3 octobre 1803, Beyle trace en marge du plan des *Deux Hommes :* « Mon cinquième acte fera l'effet du roman de *Delphine,* il fera frémir des

(cf. *Corr.,* II, 240, lettre à Pauline du 24 mars 1807. *Histoire de la peinture en Italie,* I, 209, note. *De l'Amour,* I, 167. On la retrouve dans la lettre de Crozet datée du 26 brumaire XIV : 17 novembre 1805. *Lettres à Stendhal,* I, 168.

(246) II, 109.

(247) II, 111.

(248) *Molière,* 285. *Marginalia,* I, 209 (il s'agit de la même note), 20 messidor XIII : 9 juillet 1805.

(249) *Werther,* éd. cit., p. 165, lettre du 16 mars.

dangers que l'on court dans le grand monde » (250). En février 1805, il parcourt de nouveau le roman (251), et il retombe sous le charme. « D'après mes principes sur mon art, commente-t-il, mon premier ouvrage aurait eu de grands traits de ressemblance avec *Delphine*, si je n'avais pas lu ce roman dans ce moment, et peut-être en aura-t-il encore quoique je l'aie lu. » Aveu naïf, d'autant plus qu'il ajoute avec une candide suffisance : « Mais ce sera parce que je le voudrai bien. »

Si les malheurs de l'héroïne l'attendrissent, en revanche l'art du romancier ne lui semble pas exempt de taches; non seulement le personnage de Léonce est entièrement manqué (252), mais encore Mme de Staël manque de grâce. « Elle a sans doute une âme passionnée, elle a le grand secret de l'intérêt, la mélancolie, et cependant elle n'émeut pas, ou ce n'est que par l'horreur » (253). Le fait est que notre poète-philosophe est agacé par son ton sentencieux. Tout en avouant qu'il avait eu tort de ne pas assez apprécier « la partie du talent de Molière et de Montesquieu qui se trouve dans Mme de Staël : la connaissance des lois de la société (dans un salon) et l'art d'en montrer la cause et l'effet, leur naissance et leur vie », il ne peut s'empêcher de lui reprocher d'avoir fait un cours de philosophie. Et il en vient à regretter qu'elle n'ait pas « un peu du talent bien plus commun et presque vulgaire » de Mme Cottin. Et de s'exclamer : « Que ne peint-elle quelquefois la mélancolie sans la raisonner ? (...) Elle aurait fait un chef-d'œuvre. »

L'attitude contradictoire de Stendhal tiraillé entre son intérêt pour la psychologie, son goût pour le romanesque et sa répulsion pour la réalité, est plus nette et plus flagrante encore

(250) *Théâtre*, II, 193. C'est le 11 vendémiaire XII : 3 octobre 1803, que Stendhal a relu le plan du 17 avril 1803 (ms. R. 5896, tome 27, fol. 116 r°).

(251) *Journal*, II, 14 et suiv. Beyle lit le premier volume le 14 pluviôse XIII : 3 février 1805, et le surlendemain les deux autres volumes. *Delphine* comportait 6 tomes formant 3 vol. in-12.

(252) Cependant il goûte le personnage de Mme Vernon. Cf. *Journal*, II, 62, 30 pluviôse XIII : 19 février 1805. Il se servira de ce nom comme d'un pseudonyme (*ibid.*, III, 377, 399, 27 juillet et 12 août 1810. *Lettres à Stendhal*, I, 162, lettre de Crozet du 26 brumaire XIV: 17 novembre 1805). Ce sera la cousine de Métilde, Mme Traversi, qui sera désignée dans les brouillons de *l'Amour* sous le nom de lady Vernon (*De l'Amour*, éd. Cluny, p. 423). Dans le compte rendu de *Delphine* publié dans le *Journal des Débats* du 5 nivôse XI : 26 décembre 1802, sous la signature A. (de Feletz), le personnage de Mme de Vernon est considéré comme le meilleur du roman.

(253) Beyle cite à l'appui de son appréciation la phrase : « Je brise ma tête sur ces degrés de marbre, et mon sang jaillira sur toi. » En fait, Mme de Staël a écrit : « Je brise à tes yeux ma tête sur ces degrés de pierre qui feront rejaillir mon sang jusqu'à toi » (*Delphine*, troisième partie, lettre XLIX).

vis-à-vis d'un autre romancier : Restif de la Bretonne. Il sait que le « fait vrai » est supérieur à la fiction, et cependant sa sensibilité souffre et s'exaspère à la moindre note, non pas seulement vulgaire, mais simplement réaliste.

L'art de la comédie, écrit-il à ce propos, ne consiste pas, ce me semble, à faire faire des actions extraordinaires à un protagoniste, mais bien à rendre très aimables, très haïssables ou très ridicules les acteurs d'actions que nous voyons chaque jour dans le monde... (254).

C'est pourquoi lorsqu'il se trouve en présence d'un auteur réaliste comme Restif de La Bretonne (255), il éprouve bientôt une réaction de défense.

L'année précédente, il avait parcouru non sans plaisir *les Nuits de Paris*. En 1804, ce sont *les Contemporaines* qu'il feuillette (256), et il en reçoit d'abord une impression agréable. « Me souvenir, note-t-il, de l'impression de bien aise que me procure la morale de certain bourreau dans une des nouvelles de Restif de La Bretonne (tome I ou II). L'impression fut délicieuse... » (257). Aussi n'hésite-t-il pas à considérer cet auteur comme un document précieux pour l'étude des mœurs (258). Mais, quand il en poursuit la lecture, l'humeur succède au plaisir. Au lieu d'apprécier la véracité des faits, l'habileté de Restif à peindre la vie quotidienne de son temps,

(254) *Pensées*, II, 35, 14 fructidor XII : 1er septembre 1804. Deux autres rédactions de la même note ont été imprimées, la première, *ibid.*, II, 247, la deuxième dans *Molière*, p. 275. Elles ont été tirées de deux manuscrits différents : R. 5896, tome 1er, fol. 129, et tome 22, fol. 65 r°; mais, détail intéressant que l'éditeur aurait dû signaler, ces deux rédactions portent la même date : 22 messidor XII : 10 août 1804.

(255) Il est surprenant de lire sous la plume de M. Bardèche : « Que n'a-t-il mieux lu Restif dont il ne parle jamais ? » (*Stendhal romancier*, p. 35).

(256) *Pensées*, I, 268, 26 prairial XII : 15 juin 1804.

(257) *Ibid.*, II, 160-161, 22 messidor XII : 11 juillet 1804, date fournie par le manuscrit, R. 5896, tome 24, fol. 33 v°. Beyle fait allusion à la 14e nouvelle des *Contemporaines*, tome II, intitulée « La ** * ** » [*La fille du bourreau*], et plus précisément aux paroles suivantes prononcées par l'ancien bourreau :

« Hélas ! j'ai vécu; j'ai peu joui, ma position m'interdisait les douceurs communes aux plus vils des hommes; cependant, de toute ma vie, les rares instants de plaisir sont les seuls que j'aime à me rappeler. Je ne sais comment vous trouverez cette morale; moi, je n'ai jamais eu d'éducation. Elevé dès le berceau dans le mépris des préjugés, on ne m'a pas donné vos idées à vous autres. Pardonnez-moi donc mon espèce de philosophie... »

(258) « Lire Restif qui a, je crois, observé celles de notre siècle » (*Pensées*, II, 45, 12 thermidor XII : 31 juillet 1804).

il est choqué par des « traits de mauvais ton ». Il ferme l'ouvrage en proclamant sa foi dans le beau idéal :

Il faut (...) lorsqu'on peint les passions, les montrer dans des êtres où tout ce qui ne tient pas à la passion soit parfait. Autrement le dégoût fera tomber le livre des mains du lecteur. Il faut peindre l'Apollon du Belvédère dans les bras de la Vénus de Médicis, dans les plus délicieux jardins des environs de Naples, et non un gros Hollandais sur sa Hollandaise dans un sale entresol. Les degrés de passion sont les mêmes, mais voyez l'effet... (259).

Il n'est pas peu significatif de voir cette notion affirmée avec une telle netteté à propos de Restif de La Bretonne. D'ailleurs, nous allons voir comment, à cause du réalisme qui lui est inhérent, ce comique paraît à Beyle essentiellement « bas » et n'aura que peu d'attrait pour lui — ce qui semble plutôt surprenant chez un apprenti poète qui se voulait peintre de caractères.

(259) *Ibid.*, II, 235. La page du manuscrit où figure cette note, R. 5896, tome 24, fol. 58 r°, est datée du 17 thermidor XII : 5 août 1804.

« h[enri]. — Il me semble qu'un peintre qui voudrait emporter le prix de son art devrait étudier les belles formes antiques et l'expression des passions dans les figures vulgaires pour ensuite s'efforcer de peindre des figures aussi belles que possible, animées des plus fortes passions. »

III

Lectures historiques

Ce qu'est l'histoire pour Stendhal en 1804. — L'*Abrégé* de Thouret. — Les *Souvenirs de Félicie L...* par Mme de Genlis. — Les *Souvenirs* de Mme de Caylus et les *Mémoires du chevalier de Grammont* par Hamilton. — L'*Usage de l'histoire* par Saint-Réal. — Mirabeau lui ouvre les yeux sur Louis XIV. — L'abbé de Choisy achève de le lui faire prendre en aversion. — Les *Mémoires* du duc de Choiseul. La *Révolution de Russie* par Rulhière. — Les *Souvenirs de vingt années de séjour à Berlin* par Dieudonné Thiébault. — Saint-Simon, « le plus grand historien » qu'il connaisse. — Les *Mémoires* de Marmontel.

L'histoire est la morale en action, écrit en 1804 le *Journal des Débats,* c'est la philosophie pratique; c'est le supplément de l'expérience. C'est dans l'histoire qu'on puise cette science des hommes et du cœur humain, sans laquelle la philosophie n'est qu'un rêve... (260).

Ces lignes auraient pu sortir de la plume de Stendhal. Elles expliquent son penchant pour l'histoire (261). Dès juillet 1804, il éprouve le besoin de « connaître la vérité dans les mœurs » (262). « De tout ce que j'ai lu, de tout ce que j'ai vu jusqu'aujourd'hui, écrit-il le mois suivant, je n'ai retenu que ce qui m'a semblé utile au talent que je veux acquérir de grand peintre de caractères. » Et il se demande : « Quel profit l'homme qui veut devenir le plus grand poète possible peut-il tirer de l'étude de l'histoire ? Comment doit-il faire cette étude pour en tirer le plus grand plaisir possible avec le moins

(260) 20 messidor XII : 9 juillet 1804, feuilleton anonyme intitulé *Sur l'histoire.*

(261) Dès l'âge de vingt ans, Beyle entend consacrer à l'histoire une partie de son activité littéraire, et projette d'écrire tantôt l'histoire de la république romaine (*Pensées,* I, 137-138), tantôt une histoire romaine (*Ibid.,* I, 317), tantôt encore un nouveau *Siècle de Louis XIV* (*ibid.,* I, 320).

(262) *Pensées,* II, 207, 20 messidor XII : 9 juillet 1804.

de frais possible (263) ? » Et il faut croire qu'il a réfléchi à la question, puisqu'il noircit plusieurs pages de son cahier pour expliquer que la connaissance de l'histoire met le poète comique à même de choisir les caractères et les ridicules propres à la société qu'il veut peindre et à laquelle il veut plaire (264). Par histoire, il entend, à cette époque, l'histoire anecdotique en fonction de l'étude des caractères et des mœurs. Les lectures auxquelles il se livre dans ce domaine, et la manière dont il réagit sont révélatrices. En d'autres termes, il partage le goût de ses contemporains pour les livres de mémoires.

Les Mémoires les plus agréables, les plus piquants pour le commun des lecteurs, écrit une revue du temps, sont sans contredit ceux qui peignent l'intérieur des cours, les intrigues qui l'agitent, les personnages qui y figurent; on aime à voir toutes ces tracasseries de courtisans, ces rivalités, ces brigues, ces renversements ou ces élévations subites de ministres ou de maîtresses, tous ces grands mouvements qu'on s'est donnés pour de petits effets, tous ces grands effets qui ont été produits par de petites causes; enfin on est avide des mots, des conversations, des particularités, des anecdotes de tout genre qui dévoilent le caractère des hommes célèbres et souvent donnent le secret de leurs plus importantes actions. Voilà ce qui a causé le prodigieux succès des *Mémoires* de Saint-Simon... (265).

Non que les histoires générales soient totalement absentes des lectures de Stendhal; mais elles ne sont pas nombreuses non plus. Le seul ouvrage de ce genre est l'*Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français* par Thouret (266), qui lui semble « divin » (267). Tant d'enthousiasme ne doit pas être tenu pour extravagant; Stendhal n'est pas le seul à avoir porté l'ouvrage aux nues (268). Thouret ne s'était pas borné à compiler un simple précis; il avait eu en vue un but plus ambitieux : mettre en lumière les causes politiques des changements intérieurs de la monarchie française, tracer les grandes lignes de l'histoire du droit public.

(263) *Ibid.*, II, 336, 18 thermidor XII : 6 août 1804, date fournie par le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 59 r°.

(264) *Ibid.*, II, 7 et suiv., 24 thermidor XII : 12 août 1804.

(265) *Revue Philosophique*, n° 5, 11 février 1806.

(266) *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français. Ouvrage élémentaire extrait de l'abbé Dubos et de l'abbé Mably.* Paris, P. Didot, F. Didot, an IX (1801), in-8°, x-299 p. Edition stéréotype. Nous citons d'après la seconde édition. Paris, Lheureux, 1820, in-8°, xvi-344 p.

(267) « ... hier je ne suis allé dîner qu'à huit heures : je lisais Thouret, *Histoire de France*, qui est toute en 299 pages et divinement faite » (*Corr.*, I, 254, lettre à Pauline de thermidor XII : juillet-août 1804).

(268) Voir le jugement de M.-J. Chénier dans son *Tableau de la littérature française*, 2e éd., 1817, p. 171. Quant à Quérard, tome IX, il considère l'*Abrégé* de Thouret comme « un bon modèle d'analyse ».

Ces deux abrégés, lit-on dans le *Discours préliminaire,* forment un ouvrage élémentaire dont l'étude est indispensable pour les jeunes gens qui veulent connaître non pas des sièges et des batailles, les faits et gestes des rois, les chartes et les légendes des églises, mais les principes constitutifs de la monarchie, et le caractère de la législation... (269).

Aussi Thouret reprochait-il à ses devanciers d'avoir négligé ces recherches qui forment la substance même de l'histoire et d'avoir « ainsi trahi la vérité et la cause du peuple ».

Veux-tu savoir pourquoi nos historiens ont ainsi trahi la vérité et la cause du peuple ? Sache que, lorsqu'ils ont composé leurs livres, ils n'avaient rien à espérer ni à craindre du peuple, qui était asservi, et qu'ils avaient tout à attendre et à redouter des rois, des nobles et des prêtres; tu comprendras alors d'où vient l'infidélité de notre histoire... (270).

Nulle surprise que Beyle cite donc « dans Thouret » le passage concernant Philippe le Bel comme un exemple de la maxime « La politique est l'art d'amener les autres à faire les démarches » (271). D'autre part, ce « condensé », clair et précis, lui inspire une réflexion où l'on reconnaît l'un des principes essentiels du beylisme : « Thouret sait bien qu'il n'y a point de sensibilité sans détails » (272).

Son estime ne variera pas avec les années (273). En 1825, il en parlera encore avec le plus grand respect :

Ouvrage curieux, nécessaire même. Ordinairement les savants qui s'occupent de la chronologie sont des machines à dates et ne pensant pas. Il n'en est pas ainsi de Thouret. L'*Abrégé de Mably* qu'il a publié vaut beaucoup mieux que Mably lui-même, et a porté le flambeau de la vérité sur les premiers temps de l'histoire de France. Thouret a été un des philosophes les plus sensés et les plus calmes qu'ait produit l'école de Voltaire (274).

(269) *Abrégé...* éd. cit., p. VI. Le *Discours préliminaire* est signé G.F.A. Thouret fils.

(270) *Observations sur l'histoire de France, extraites de Mably.* Avant-propos, éd. cit., p. 67-68.

(271) *Table,* I, 88, complément de la lettre cit. L'histoire de Philippe le Bel figure au liv. IV de l'*Abrégé,* éd. cit., p. 231 et suiv.

(272) *Compléments et fragments inédits,* p. 114.

(273) En 1806, il conseillera la lecture de Thouret à son cousin Gaétan Gagnon (*Corr.,* II, 133, lettre à Pauline du 7 février 1806). En 1818, voulant faire l'éloge de l'historien anglais Hallam, il ne saura mieux faire que de le comparer à Thouret (*ibid.,* V, 190, lettre à Mareste du 24 octobre 1818).

(274) *Courrier Anglais,* I, 140.

⁂

Au mois d'avril 1804, époque de l'arrivée de Stendhal à Paris, on parlait beaucoup des *Souvenirs de Félicie L**** par Mme de Genlis (275) : recueil d'anecdotes, de traits d'esprit, d'aperçus littéraires, que l'auteur reprendra par la suite et délayera — le mot est de Sainte-Beuve (276) — dans ses *Mémoires*. Le succès du livre était principalement dû à ce qu'il faisait revivre le ton de la bonne compagnie des règnes de Louis XV et de Louis XVI; au moment où le Premier Consul s'apprêtait à proclamer l'Empire, Mme de Genlis s'employait à restaurer la politesse et le goût (277).

Stendhal, qui sera toujours friand de ces sortes d'ouvrages, se procure les *Souvenirs de Félicie L**** dès le lendemain de son arrivée. Les notes qu'il consigne dans son *Journal* attestent qu'ils l'ont intéressé :

> Ce qui caractérise surtout les grands auteurs et les personnes aimables du dernier siècle, c'est le *naturel* et la *raison;* et sans ces deux choses nul succès n'est durable. Matha, dit Madame de Caylus dans ses *Souvenirs,* était un garçon d'esprit infiniment naturel, et par là de la meilleure compagnie du monde... (278).
>
> Les observations de Mme de Genlis sur les courtisans confirment les principes d'Helvétius à un point remarquable (279).
>
> Il y a là cinquante pages amusantes mêlées dans deux cents pages de sermons, et les sermons gâtent le rire. Ce livre m'a confirmé dans le dessein d'être simple, naturel et vrai dans le monde (280).

(275) A Paris, chez Maradan, an XII (1804), in-12. Le livre est annoncé dans le *Journal des Débats* du 18 ventôse XII : 9 mars 1804. Des fragments des *Souvenirs* avaient été insérés dans différentes livraisons de la *Bibliothèque des Romans* et, à partir de l'automne 1803, dans le *Mercure de France.*

(276) *Causeries du Lundi,* III, 29.

(277) Voir l'avertissement des *Souvenirs de Félicie* dans la Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France... par Barrière. Paris, 1857, tome XIV, p. III et XXII.

(278) I, 97, 20 germinal XII : 10 avril 1804. Cf. *Souvenirs de Félicie,* Paris, Lecointe et Durey, 1825, I, 332. C'est Mme de Genlis qui souligne.

(279) *Journal,* I, 104, 28 germinal XII : 18 avril 1804. Stendhal fait vraisemblablement allusion aux pages où Mme de Genlis décrivait la mine et l'attitude des courtisans à l'annonce de la mort de Louis XV (*Souvenirs de Félicie,* éd. cit., I, 91-92).

(280) *Ibid.,* I, 106, 30 germinal XII : 20 avril 1804. En ce qui concerne l'anecdote du garde du corps que Stendhal consigne dans son cahier (*ibid.,* II, 341-342), elle ne semble pas avoir été extraite des *Souvenirs de Félicie L***,* mais bien du compte rendu signé S. (Suard), inséré dans les *Archives littéraires* du deuxième semestre de 1804; article peu favorable à Mme de Genlis, et où l'on rétablit quelques-unes des anecdotes que cette dernière racontait. Nous donnons les trois textes de cette anecdote, pour que l'on puisse juger comparativement :

— Mme de Genlis : « Ce même M. de Laitre contait un jour

— *Archives littéraires :* « Un comte de Rochechouart qu'on

Néanmoins Mme de Genlis ne conservera pas longtemps sa faveur. Il s'apercevra bientôt qu'elle prêtait le flanc à la critique (281) et lui en voudra de défendre la « superstition » et d'attaquer les philosophes (282). « Toutes les superstitions sont amies, déclare-t-il, grande idée et frappante. Mme de Genlis reprochant à Fontanelle d'avoir fait l'*Histoire des oracles* » (283). Il manifestera même l'intention d'en faire, dans *Letellier,* le

l'histoire suivante : Vous savez comme j'aime S***; j'étais hier à la chasse avec lui; son cheval se cabra et se renversa sur lui. Je volai à son secours. J'avais un saisissement affreux. Je dégageai S*** de dessous son cheval; il n'avait aucune blessure, mais il était d'une pâleur effrayante. Je vis qu'il allait s'évanouir. Heureusement que je porte toujours sur moi un flacon plein d'eau-de-vie; je le tirai de ma poche et je l'avalai car je sentais que j'allais moi-même me trouver mal. »

(*Souvenirs de Félicie,* éd. cit., I, 45-46.)

appelait le Sourd, suivait *Louis XV* à la chasse. Un garde du corps, en galopant, fut jeté à bas de son cheval, et *se cassa la jambe.* M. de Rochechouart avait son carrosse; le roi lui dit de *ramener son garde du corps à Versailles*; ce qu'il fit. Le soir il raconta son aventure dans la maison où il soupait. Vous ne pouvez pas vous imaginer, disait-il, tout ce que j'ai souffert dans la route. Ce malheureux jeune homme poussait à chaque instant des cris de douleur qui me tournaient la tête; j'étais près de m'évanouir. Heureusement, j'avais sur moi un flacon d'eau des carmes. — *Vous en avez fait prendre au blessé ?* lui dit quelqu'un. — *Non,* dit M. de Rochechouart, *j'en avalai une gorgée*; cela m'a remis et m'a donné la force d'arriver à Versailles. » (Deuxième semestre 1804, p. 429. C'est nous qui soulignons.)

— Stendhal : « ... Où est la comédie où l'on voit le trait de... [en blanc] qui, chargé par *Louis XV de ramener à Versailles un garde du corps qui s'était cassé la cuisse,* dit : « Heureusement, j'avais de l'eau de la reine de Hongrie. — *Vous lui en fîtes prendre ?* — *Non, je l'avalai bien vite.* » (*Pensées,* II, 341-342. C'est nous qui soulignons.) Stendhal reprendra cette anecdote dans *Lamiel.*

(281) *Pensées,* II, 295, 4 thermidor XII : 22 août 1804. Cf. *Souvenirs de Félicie,* éd. cit., I, 189-192.

(282) C'est ce que lui reprochait la *Décade* du 20 germinal XII : 10 avril 1804. « Ce qui frappera tous les lecteurs, c'est le parti pris et soutenu d'avilir et de dénigrer la mémoire de tous ceux qui ont pu appartenir à ce que l'auteur appelle la *secte philosophique...* » (p. 97).

(283) *Pensées,* I, 210-211. Cf. *Souvenirs de Félicie,* éd. cit., I, 289-290. Beyle range Mme de Genlis au nombre des antiphilosophes (*Pensées,* I, 262, 20 prairial XII : 9 juin 1804. *Théâtre,* III, 27, 9 fructidor XII : 27 août 1804), où il ne nomme pas les *Souvenirs de Félicie* : mais le roman historique *la Duchesse de la Vallière* et « tous ses nouveaux ouvrages ».

portrait ou, mieux, la satire (284), sous le nom de Mme A la Coque (285).

***

Nous avions déjà en français deux ouvrages qui portent ce titre de *Souvenirs*. Le premier (à tous égards) est le charmant volume intitulé les *Souvenirs de Madame de Caylus*. Tout est parfait dans ce petit ouvrage : les sentiments, la manière de conter, la grâce et le naturel...

Ainsi s'exprimait Mme de Genlis dans la préface des *Souvenirs de Félicie L****. On comprend pourquoi Beyle s'est hâté de se procurer les *Souvenirs de Mme de Caylus*, dont une nouvelle édition venait d'être mise en vente (286). Et il est à présumer que le tableau plein de naturel, au dire des critiques unanimes, que Mme de Caylus avait tracé de la cour de Louis XIV (287) a été fort à son goût (288).

(284) « Je ferais une vieille femme prêchant la religion, dont la conduite ferait le plus ridicule contraste avec les principes; j'en ferais la plus acariâtre et la plus détestable des femmes... » (*Théâtre*, III, 33, 10 fructidor XII : 28 août 1804).

(285) *Ibid.*, III, 107, 110. Il finira par renoncer à ce projet, en raison du peu de durée du ridicule attaché au personnage (*ibid.*, III, 33, 110).

(286) Deux éditions de cet ouvrage ont paru dans le premier semestre de 1804 : *Souvenirs de Mme de Caylus*. A Paris, chez Barrois l'aîné et fils, an XII (1804), in-12, 252 p.; *Souvenirs de Mme de Caylus*, nouvelle édition, revue, corrigée, précédée d'une notice biographique et littéraire (par L.-S. Auger), et suivie d'un choix de lettres de Mme de Caylus. A Paris, chez Colnet, an XII (1804), in-8°, XXXI-251 p. Une troisième édition sera publiée vers la fin de la même année, chez Ant. Aug. Renouard, an XIII (1804), in-12, XLV-221 p.

(287) Voltaire disait dans sa préface de l'éd. des *Souvenirs de Mme de Caylus*, publiée en 1770 : « Cet ouvrage de Mme de Caylus est un de ceux qui font le mieux connaître l'intérieur de la cour de Louis XIV. Plus le style en est simple et négligé, plus sa naïveté intéresse; on y trouve le ton de la conversation; elle n'a point *tâché*, comme disait M. le duc d'Antin. Elle était du nombre des femmes qui ont de l'esprit et du sentiment sans en affecter jamais. » La préface de Voltaire a été réimprimée au tome XXXII de la *Nouvelle collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France*, par Michaud et Poujoulat, 1866.

Mêmes éloges dans les comptes rendus insérés dans la presse en 1804 : *Journal des Débats*, 21 prairial XII : 10 juin 1804; *Mercure de France*, n° 155, 27 prairial : 16 juin; *Décade*, 30 prairial : 19 juin, etc.

Rappelons enfin le jugement porté par Sainte-Beuve : « Sa plume court avec abandon, avec négligence; mais ces négligences sont celles mêmes qui font la facilité et le charme de la conversation. Ne lui demandez qu'une suite rapide de portraits et d'esquisses, elle y excelle. Cette plume légère touche tout à point; elle prend dans chaque personne le trait dominant et saisit ce qu'il faut faire voir en chacun... » (*Causeries du Lundi*, III, 63).

(288) Beyle relève deux traits : un exemple de l'art de flatter

La même page de Mme de Genlis lui a donné envie de connaître les *Mémoires du chevalier de Grammont.* C'est au début de juin 1804 qu'il a lu le livre d'Antoine Hamilton (289). Comme ses contemporains, Beyle a surtout apprécié les premiers chapitres où, avec une verve intarissable, sont relatées les aventures du chevalier de Grammont et de son fidèle compagnon Matha au siège de Turin; l'un aimable et gai, l'autre spontané et naturel (290). Ces deux personnages représentent à ses yeux l'amabilité telle qu'on l'entendait au siècle

(*Pensées,* I, 270-271, 27 prairial XII : 16 juin 1804, date fournie par le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 14 v°) et un exemple de dureté de cœur (*ibid.,* II, 151, 12 messidor XII : 1er juillet 1804; 231, 17 messidor XII : 5 août 1804).

L'année suivante, Beyle enverra à Pauline l'anecdote suivante : « Pont-de-Veyle (le frère de Mme du Deffant), rencontré un jour qu'il faisait très froid, très légèrement vêtu : — Comment faites-vous pour être si légèrement habillé par le temps qu'il fait ? — Je gèle » (*Corr.,* I, 324, lettre du 17 ventôse XIII : 8 mars 1805).

Cette anecdote était racontée par Mme de Caylus, qui toutefois l'attribuait à Matha : « C'est lui encore (Matha) à qui l'on demande comment il pouvait faire pour être si légèrement vêtu en hiver; à quoi il répondit : « Je gèle de froid. »

Vingt ans plus tard, Stendhal fera de nombreuses réserves sur l'intérêt des souvenirs de Mme de Caylus (*Courrier Anglais,* II, 110).

(289) Les *Mémoires du chevalier de Grammont* ont d'abord paru à Cologne, chez P. Marteau, en 1713, in-12. Ils ont eu de nombreuses réimpressions au cours du XVIIIe siècle. Les *Œuvres complètes de Hamilton,* avec une préface d'Augier, ont été publiées à la fin de 1804. Paris, chez Colnet, 3 vol., in-8°.

(290) A l'occasion de la publication des *Œuvres complètes de Hamilton,* le *Journal des Débats* s'exprime comme suit, sous la signature A. (de Feletz) :

« ... qui n'a pas lu ce livre, le plus agréable des livres frivoles ? Les quatre premiers chapitres surtout sont un modèle de gaîté, de finesse et de narration plaisante tellement parfaite, que je ne conçois rien en ce genre qui leur soit comparable (...). Le caractère de Matha est admirable, et l'on regrette beaucoup que ce personnage, qui n'est que secondaire, mais qui fait si bien ressortir le personnage principal, disparaisse entièrement de la scène, et ne reparaisse plus dans le cours de ces Mémoires... » (5 pluviôse XIII : 25 janvier 1805).

Le mois d'avant, le *Moniteur* leur avait consacré un article signé J.-T. Verneur. On y lit : « Le livre d'Hamilton est tel qu'on aurait pu l'attendre du courtisan le plus enjoué et le plus aimable des belles années du règne de Louis XIV. » Quant à Matha, le journaliste le qualifiait de « vrai caractère français » (4 nivôse XIII : 25 décembre 1805).

En revanche, Fiévée dénonçait, dans le *Mercure de France,* la néfaste influence morale qu'auraient exercée, à son avis, ces *Mémoires* (n° 190, 4 ventôse XIII : 23 février 1805, p. 439-449). Voir sur Hamilton, E. Henriot, *Les livres du second rayon,* 1926, p. 11-112, 117.

de Louis XIV (291), la gaieté et l'esprit (292). Il aurait sûrement fait sienne l'opinion de Sainte-Beuve qui verra dans ces *Mémoires* des « scènes de comédie toutes faites » (293).

***

Stendhal qui, dès 1803, recommandait à sa sœur la lecture de Saint-Réal, alors généralement très estimé pour la peinture des caractères (294), lui conseille à nouveau les *Conjurations* — *la Conjuration des Espagnols contre Venise* et la *Conjuration des Gracques* — car on peut y « étudier les hommes » (295). Quant à lui, il est vivement intéressé par le traité *De l'usage de l'histoire* (296), qui lui explique pourquoi l'étude de l'histoire est précieuse au moraliste.

Savoir l'histoire, écrivait Saint-Réal, c'est connaître les hommes qui en fournissent la matière; c'est juger de ces hommes sainement; étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes, pour en connaître tous les ressorts, les tours et les

(291) *Corr.*, I, 198, lettre à Pauline du 22 prairial XII : 11 juin 1804.

(292) *Pensées*, II, 61, 13 thermidor XII : 1er août 1804, date fournie par le ms. R. 5896, tome 17, fol. 68 r°. *Journal*, II, 19, 16 ventôse XIII : 7 mars 1805. Telle repartie de Matha revient tout naturellement sous sa plume (*Journal*, II, 231, 9 floréal XIII : 29 avril 1805. Cf. *Mémoires du chevalier de Grammont*, chap. IV). Il n'y a pas jusqu'au style qu'il n'admire pour sa légèreté (*Pensées*, II, 278, 7 fructidor XI : 25 août 1804. Cf. *Mél. de litt.*, III, 93. *Rome, Naples et Florence en 1817*, II, 204). Sur le style de Hamilton, voir l'article signé D. (Dussault) dans le *Journal des Débats* du 13 fructidor XIII : 2 septembre 1805, et A. Sayous, *Histoire de la littérature française à l'étranger*, 1853, II, 359-360.

(293) *Causeries du lundi*, I, 99, 102.

(294) Cf. l'article paru, sous la signature S. (Sevelinges), dans le *Journal des Débats* du 9 vendémiaire XII : 2 octobre 1803 à l'occasion d'une nouvelle édition de *la Conjuration des Espagnols contre la république de Venise* (Paris, chez Renouard an XI-1803, in-18) : « Saint-Réal excelle surtout à peindre les caractères. Ses portraits sont ceux d'un observateur qui connaît les hommes et les a vus agir, non d'un rhéteur qui veut briller par des antithèses. »
Voir, sur la fortune de Saint-Réal, G. Dulong, *L'abbé de Saint-Réal. Etude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVIIe siècle*, 1921, troisième partie, chap. III, *La réputation de Saint-Réal au XVIIIe siècle.*

(295) *Table*, I, 83, 87. *Corr.*, II, 137, 148.

(296) Tome premier des *Œuvres de M. l'abbé de Saint-Réal.* Nouvelle édition augmentée (A Amsterdam, 1730, 5 vol. in-12). On remarque une allusion, assez vague d'ailleurs, au *Don Carlos*, du même auteur, dans une note de décembre 1804 (*Compléments et fragments inédits*, p. 144).

détours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits, et les surprises qu'elles font aux cœurs (297).

Et c'est en moraliste que Beyle profite de ce petit ouvrage qu'il regardera par la suite comme un chef-d'œuvre (298) : témoin le passage qu'il relève à l'appui du principe qu'une action accomplie dans un siècle reculé devient ridicule et absurde à cause des changements des mœurs (299). De même, ce qui le frappe dans *Césarion ou Entretiens sur divers sujets, particulièrement de l'histoire romaine* (300), c'est une maxime qui le fait réfléchir sur le meilleur moyen de « comiquer » son *Letellier* (301), et une anecdote sur la vanité humiliée (302).



Même avant l'époque dont nous parlons, Stendhal nourrissait une vive admiration pour Mirabeau; il prisait le courage et l'énergie de cet homme qui ne s'était jamais laissé abattre par l'adversité. « Prendre exemple sur Mirabeau, s'était-il conseillé dans une heure de découragement. Combien il était plus malheureux que moi au donjon de Vincennes ! et il avait vingt-sept ans. Il était sûr de ses talents (...). Je manque de courage. Lire souvent Mirabeau. Il m'en donnera » (303). Une

(297) *De l'usage de l'histoire,* introduction, éd. cit., I, 2. « L'ouvrage de Saint-Réal est un traité non sur la manière d'écrire l'histoire, mais sur le meilleur profit qu'on peut tirer de la lecture des historiens » (G. Dulong, ouvr. cit., p. 104).

Cf. A. Sayous, *Histoire de la littérature française à l'étranger :* « [Saint-Réal] propose une méthode dont la fin est d'apprendre à découvrir dans les actions historiques l'inspiration des vices naturels à l'âme humaine, de quelque masque de vertu qu'ils se parent. Selon lui, l'opinion mène l'entendement; les passions, la volonté; folie, malice, ignorance, voilà les grands artisans de tout ce qu'on voit se passer dans l'histoire, la vanité mettant la dernière main et finissant l'ouvrage » (II, 289).

(298) « ... le fameux abbé de Saint-Réal, qui a fait sept discours sur l'usage de l'histoire qui sont de petits chefs-d'œuvre... » (*Courrier Anglais,* I, 190).

(299) *Pensées,* I, 309-310, 1er messidor XII : 20 juin 1804. Cf. *De l'usage de l'histoire,* discours V, éd. cit., I, 58 (et non 56 comme Beyle l'écrit par inadvertance).

(300) Ed. cit., tome I. Voir sur *Césarion,* A. Sayous, ouvr. cit., II, 311 et suiv. G. Dulong, ouvr. cit., p. 255 et suiv.

(301) *Compléments et fragments inédits,* p. 112.

(302) « ... Caritidès (...) au tyran Denys : Retournons aux carrières » (*Pensées,* I, 311). Cf. *Césarion,* première journée, éd. cit., I, 257. En fait, il s'agissait de Philoxène, et non de Caritidès. Voir aussi *Compléments et fragments inédits,* p. 112.

(303) *Pensées,* I, 79, 19 ventôse XI : 10 mars 1803. Pour bien marquer la décision qu'il venait de prendre, Stendhal trace le même jour le nom de Mirabeau sur les marges du cahier des *Deux Hommes* (*Théâtre,* II, 144).

note inédite datant du mois de mai 1804 nous apprend que Beyle se proposait de lire « Mirab[eau] *'s letters for nature* » (304). Mais ce n'est que dans la première quinzaine de juillet de cette année-là (305) qu'il se procura l'un des ouvrages les plus connus de Mirabeau, les *Lettres de cachet* (306). Il commence par y trouver la confirmation de ses griefs contre Montesquieu :

M. de Montesquieu, disait Mirabeau, s'est montré dans l'*Esprit des lois* circonspect jusqu'à la timidité. Partout il *compose* avec les prêtres et les rois. Souvent, et très souvent, il sacrifie le droit naturel au droit positif. Le respect humain fait chanceler cet illustre et respectable philosophe dans la carrière de la législation qu'il était si capable de parcourir d'un vol hardi... (307).

Notre lecteur porte aussitôt sur son papier :

Ce grand homme [Montesquieu] avait une excellente tête, mais une âme assez faible à ce qu'il paraît. Son amour pour le bien et pour la vraie gloire n'était pas très violent, puisqu'il a souvent *composé* avec les tyrans dans son *Esprit des lois*, souvent conclu du fait au droit (...). Voyez Alfieri et Mirabeau (308).

Les *Lettres de cachet* avivent surtout sa ferveur républicaine. Louis XIV y était dépeint sous les traits d'un despote néfaste et méprisable :

Ce prince, qui demandait « à quoi servait de lire », ne savait rien; il n'avait aucune connaissance de l'histoire. L'expérience pouvait seule lui avoir donné quelques lumières; mais l'expérience qui ne s'acquiert point à force d'agir (...) sera toujours un guide infidèle, lorsque la théorie ne l'éclairera pas. Louis XIV dédaignait peut-être autant l'un que l'autre. Tout avait fléchi sous le poids de sa volonté : il prenait le fait pour le droit... (309).

Et, ailleurs, Mirabeau revenait à la charge d'une plume encore plus virulente :

(304) *Compléments et fragments inédits*, p. 18.

(305) Mirabeau est nommé dans une lettre de juin 1804 (*Corr.*, I, 208), mais d'une manière assez vague.

(306) *Des lettres de cachet et des prisons d'Etat*. Ouvrage posthume, composé en 1778. A Hambourg, 1782, 2 vol. in-8°.

Cf. L. et C. de Loménie : « ... le livre sur les *Lettres de cachet et les prisons d'Etat*, qui reste un de ses ouvrages les plus personnels et les plus étudiés, celui qui peut-être donne le mieux la mesure de son talent d'écrivain » (*Les Mirabeau*, 1870-1892, III, 589).

(307) *Lettres de cachet*, fin du chap. III, note. C'est nous qui soulignons. Cf. le titre du chap. IX : *Réfutation d'un principe de Montesquieu, qui croit qu'en certains cas il faut suspendre la liberté...*

(308) *Pensées*, II, 166-167, 22 messidor XII : 11 juillet 1804, date fournie par le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 36 v°. C'est nous qui soulignons.

(309) *Lettres de cachet*, chap. I.

Louis XIV, dans le cours, d'un trop long règne, achève, par des attentats de toute espèce, l'ouvrage du despotisme. Sultan orgueilleux qui ne connut jamais d'autre règle que sa volonté et osa l'ériger en loi; qui régit son peuple par des lettres de cachet, et les fit voler au-delà des mers; qui réunit aux folies du pouvoir arbitraire les fureurs de l'intolérance... (310).

Ces pages vibrantes font tomber un voile des yeux de Stendhal. Il n'avait rien lu jusque-là d'aussi mordant. Même son maître Dubois-Fontanelle, qui se targuait pourtant de sentiments républicains, s'inclinait très bas devant le Roi Soleil :

Jusques au siècle de Louis XIV, de ce monarque grand et généreux qui voulut allier la gloire militaire à celle des lettres, qui protégeait les savants, établit les académies, pour être le dépositaire des sciences et des lettres et pour les encourager... (311).

C'est pourquoi Henri Beyle ratifie sans hésiter le jugement de Mirabeau : « Lire souvent Mirabeau. Cet homme a dit la vérité avec pleine franchise. Ses jugements sur Louis XIV et Auguste, jugements appuyés par des faits, montrent combien les gens de lettres ont été vils » (312). Et il entretient longuement Pauline des *Lettres de cachet :*

Tâche, à tout prix, de te procurer un ouvrage intitulé *Des Lettres de cachet,* par Mirabeau. Ce livre de trois cents pages, bien lu, vaut mieux qu'un plein couvent de nigauds ou de traîtres comme Velly, Villaret et Garnier. Fais des extraits des vérités que tu trouveras dans cet excellent livre; tu y verras ce que je t'ai écrit, il y a trois mois, avant de le connaître, que souvent Montesquieu avait menti pour ne pas se faire mettre en prison : son *Esprit des lois* est plein de mensonges de ce genre... (313).

Il ne se contente pas de ranger le nom du célèbre orateur aux côtés de Plutarque (314); il entend s'appliquer promptement à une « étude sérieuse » de l'histoire de France.

(310) *Ibid.*, chap. XII. Le réquisitoire de Mirabeau contre Louis XIV se termine par ces mots : « Voilà le monarque que nous appelons Louis le Grand. »

(311) *Cours de belles-lettres,* brouillon de la main d'Henri Beyle, 1er extrait, 19 frimaire VI : 9 décembre 1797. Ms. R. 5896, tome 25, fol. 105 v°.

(312) *Pensées,* I, 243. On voit donc que Stendhal a pris Louis XIV en aversion sous l'influence de Mirabeau et non pas sous celle d'Alfieri, comme l'a écrit M. Vermale, *L'influence de Gœthe sur Stendhal,* 1937, p. 59.

(313) *Corr.*, I, 239, lettre écrite vers le 14 juillet 1804, ainsi que le prouve l'allusion aux *Mémoires* de Choisy que Beyle, nous allons le voir, lit à ce moment-là.

(314) Et il insiste pour que Pauline et Gaétan lisent Mirabeau : « Lisez tous deux Plutarque et Mirabeau; lisez-les, ayez assez de force pour vous les procurer... » (*Corr.*, I, 241; *Table,* I, 43).

Il est peut-être heureux pour moi, note-t-il le 17 juillet, que je ne commence qu'à cette heure, à 21 ans, une étude sérieuse de l'histoire de France, ayant lu Helvétius et Alfieri, et ayant résolu d'étudier chaque jour ce dernier, Mirabeau et Montesquieu, quoiqu'il ne soit pas franc de collier sur cet article (315).

Six jours plus tard, il aborde l'*Esprit de Mirabeau* (316). Le long précis biographique placé en tête du premier volume lui fournit des dates et des renseignements généraux (317). Des quatorze chapitres qui composaient l'ouvrage, tout ce qui touche à la politique, aux finances, à l'économie politique, au commerce, est systématiquement négligé. Même en ce qui est des autres parties, on n'a pas l'impression qu'il ait tâché de se rendre exactement compte de la pensée de son auteur. Ainsi, du chapitre intitulé *Institutions*, il ne retient que le passage concernant l'influence des femmes dans les monarchies absolues (318). Une remarque du chapitre X, *Diplomatie*, lui fait éprouver « un des plus grands plaisirs moraux », en lui

(315) *Pensées*, II, 271. Beyle note à la suite : « Je suis flatté de voir que Mirabeau pense souvent comme moi » (*ibid.*, II, 272).

(316) *Esprit de Mirabeau ou Manuel de l'homme d'Etat, des publicistes, des fonctionnaires et des orateurs; divisé par ordre de matières et embrassant les différentes branches de l'économie politique.* Extrait de tous les ouvrages de G.-H. Riquetti de Mirabeau, et précédé d'un précis historique de sa vie (par Publicola Chaussard). L'ouvrage avait été publié chez Fr. Buisson en l'an V (1797), 2 vol. in-8°. Une deuxième édition venait de paraître chez le même éditeur. Elle est annoncée dans le *Journal des Débats* du 4 messidor XII : 24 juin 1804. Beyle a sous les yeux l'édition de l'an V.

(317) Il y apprend que Mirabeau a composé des ouvrages tels que *l'Histoire secrète de la Cour de Berlin, l'Erotika Biblion, les Confessions d'un libertin de qualité*, et il se propose de les lire (*Pensées*, II, 104; *Compléments et fragments inédits*, 115). La figure du père de Mirabeau lui semble un « bon caractère odieux-ridicule à étudier » (*Pensées*, II, 101, 106); et celle du mari de Sophie d'un excellent comique pour le théâtre (*ibid.*, II, 101, 102). Il découvre aussi une certaine similitude entre Mirabeau qui, en écrivant à Sophie du donjon de Vincennes, savait que ses lettres passeraient sous les yeux du lieutenant de police (*Esprit de Mirabeau*, I, p. XXXIX) et lui-même qui écrivait à Victorine Mounier, tout en adressant ses lettres au frère de la jeune fille (*Pensées*, II, 103-104. Le texte de cette dernière note doit être complété comme suit : « C'est la seule manœuvre d'adresse que j'aie employée, et elle a réussi. » Ms. R. 5896, tome 28, fol. 34 r°).

(318) « Mi[rabeau]. — La monarchie absolue qui serait le plus sévère, le plus complet des despotismes si le beau sexe n'y donnait pas le ton, etc. » (*Pensées*, II, 108).

Cf. *Esprit de Mirabeau :* « Dans une monarchie très absolue, qui serait le plus sévère, le plus complet des despotismes si le beau sexe n'y donnait pas le ton, la galanterie, le goût de tous les plaisirs, de toutes les frivolités, est tout naturellement et sans dangers le

révélant sa « conformité » avec Mirabeau (319). Du chapitre XIII, *Littérature*, seul l'intéresse le jugement sur Rousseau (320). Le dernier chapitre, *Polygraphie et pensées diverses*, lui suggère la définition de volonté et opiniâtreté (321).

Il faudrait, à première vue, faire une place à part au chapitre XI, qui porte le titre prometteur de *Philosophie*, puisque Stendhal n'a pas craint d'affirmer : « Je lis la partie *Philosophie*. Je suis dans un des états les plus délicieux que j'aie éprouvés de ma vie. Je retrouve dans les écrits *di quel grande* plusieurs pensées que j'avais déjà eues... » (322). Et encore : « J'ai trouvé un trésor dans la partie des œuvres de Mirabeau intitulée *Philosophie* » (323). En dépit de ces assertions, il est assez difficile de préciser les idées dont Beyle peut être tributaire à Mirabeau, dont la « philosophie » ne comportait ni système, ni idées originales (324), mais des diatribes contre la tyrannie et la superstition. Et ce n'est certes pas dans ces pages qu'il a découvert des développements nouveaux de son fameux principe de la *tête* et du *cœur* (325).

caractère national, et les déclamations vagues sur ces imperfections morales vagues sont vides de sens » (II, 132. Une note avertit que ces lignes sont extraites de la page 48 de l'*Erotika Biblion*).

(319) *Pensées*, II, 108. Cf. *Esprit de Mirabeau*, chap. X, paragraphe 7, *Du caractère des Anglais et surtout du peuple* : « On se trompe beaucoup sur la générosité des Anglais; accoutumés à tout calculer, ils calculent aussi les talents et l'amitié... » (II, 189-190).

(320) *Ibid. Journal*, I, 174. Cf. *Esprit de Mirabeau*, II, 470.

(321) *Journal*, I, 174.

(322) *Pensées*, II, 106. « Cela est de moi, ajoute Beyle, et j'en suis fier. » Mirabeau disait : « Les demi-volontés n'excluent pas l'opiniâtreté, mais l'opiniâtreté est loin d'être la volonté » (*Pensées diverses*, XXVIII, tome II, p. 497-498).

Une autre de ces *Pensées diverses*, le n° XXXIV, tome II, p. 499, lui apporte un nouveau témoignage du peu de mérite de l'*Esprit des lois* (*Pensées*, II, 107-108).

(323) *Pensées*, II, 112. Cf. 106.

(324) Voir L. et C. de Loménie, ouvr. cit., IV, 77-79.

(325) « Tout ce que je lis dans Mirabeau (...) m'engage de plus en plus à croire à ma division de la *tête* et du *cœur* » (*Pensées*, II, 105, note datée dans le manuscrit R. 5896, tome 28, fol. 40 r°, du 4 thermidor XII : 23 juillet 1804). Une autre réflexion de la même page a été inspirée par la remarque suivante de Mirabeau : « L'aberration des comètes n'est pas plus difficile à calculer que les mouvements du cœur, de l'esprit et surtout de l'amour-propre des femmes. Vous remarquerez que je n'ai peut-être fait là qu'un pléonasme au lieu d'un *crescendo*; car plus je les vois et plus je me persuade que l'amour-propre est à peu près l'unique clef de ce qu'on appelle leur caractère. Or, le caractère ne se compose que des habitudes de l'âme et de l'esprit mélangées, il est vrai, à des doses inégales... » (*Esprit de Mirabeau*, chap. XI, paragr. 4, *Du caractère des femmes*, II, 482)

Après l'*Erotika Biblion,* qui ne lui donne qu'un trait destiné à définir la délicatesse (326), Beyle feuillette, le 28 juillet, *la Monarchie prussienne* (327). On lit, en effet, dans les *Pensées,* à la date indiquée, « ... nous pouvons trouver des hommes moins civilisés que nous. Les Allemands, par exemple, peints par Mirabeau (l[ivre] I de la *Mon[archie] Prussienne*), le sont moins que nous » (328). Que cette remarque n'induise toutefois pas en erreur : *La Monarchie prussienne* n'a pas été pour Stendhal une mine de renseignements sur les mœurs allemandes. Mirabeau ne faisait à celles-ci qu'une part insignifiante, préoccupé qu'il était de donner, à grand renfort de statistiques, un tableau très complet du commerce et du développement industriel dans les différents états du royaume de Prusse. Il est même vraisemblable que Beyle n'est pas allé plus loin que le livre premier, le seul où il y eût des vues générales (329).

Bien plus attachante se révèle l'*Histoire secrète de la Cour de Berlin* (330), qu'il commence le même jour. Il s'agissait d'un livre d'un réel intérêt, fourmillant de portraits, d'anecdotes, de traits de caractères (331). Aussi Stendhal le lit-il la plume à la main (332), car il a l'impression de faire une découverte étonnante : « L'étude de l'histoire politique peut servir (...) au poète pour l'étude des passions. »

Au nombre des passages qui éveillent sa curiosité, il y a en particulier le long récit des tentatives faites par Mirabeau pour mander à la cour de France la nouvelle de la mort de Frédéric II. « La lettre (17 août 1786, p. 91), observe-t-il, est un chef-d'œuvre à étudier pour tout (...). Cette lettre mise en action sur le théâtre peindrait, ce me semble, le parfait

(326) *Compléments et fragments inédits,* p. 136. Stendhal se réfère à la seconde édition, Paris, Le Jay, 1792, in-8°.

(327) *De la Monarchie prussienne sous Frédéric le Grand avec un appendice contenant des recherches sur la situation actuelle des principales contrées de l'Allemagne.* A Londres, 1788, 4 vol., in-4°.

(328) *Pensées,* II, 285, 9 thermidor XII : 28 juillet 1804. Nous complétons d'après le manuscrit R. 302 le texte de cette note, le renvoi à Mirabeau ayant été omis par l'éditeur.

(329) Le livre premier est intitulé *Considérations générales sur l'élévation de la maison de Brandebourg,* I, 1 à 166.

(330) *Histoire secrète de la Cour de Berlin ou Correspondance d'un voyageur français depuis le mois de juillet 1786 jusqu'au 19 janvier 1787.* Ouvrage posthume, s.l.n.n., 1789, 2 vol. in-8°.

(331) L'*Histoire secrète de la Cour de Berlin* « reste un document historique d'un réel intérêt et celui de tous les écrits de Mirabeau qui, peut-être, mérite le mieux d'être relu et réimprimé de nos jours » (L. et C. de Loménie, ouvr. cit., IV, 29).

(332) *Pensées,* II, 330-337, extraits datés dans le manuscrit R. 5896, tome 14, fol. 54 v°, du 9 thermidor XII : 28 juillet 1804. Cf. *ibid.,* II, 339-340, 10 thermidor : 29 juillet, où il se propose de rechercher « les livres dans le genre de l'*Histoire secrète de la Cour de Berlin* ».

espion » (333). Et, en partant de là, il se demande si l'on ne devrait pas admettre dans la tragédie et dans la comédie les détails de la vie quotidienne, en dépit de leur trivialité : nouvelle marque de la permanence de ce conflit latent en lui entre son attirance pour la vérité et son horreur du détail bas.

Le 31 juillet, Beyle fait des extraits du deuxième volume de l'ouvrage (334). Le 15 août, il manifeste l'intention de consulter l'*Esprit* à propos des mœurs anglaises (335). Le 27, il commence une nouvelle série d'extraits de l'*Histoire secrète de la Cour de Berlin* (326), et il entend railler dans *Letellier* Fontanes — c'est Fiévée qu'il aurait dû écrire — à cause de son article contre Mirabeau inséré dans le *Mercure de France* (337). Après cette date, son enthousiasme pour ce « grand homme » s'atténue et finit par s'éteindre.



A peine Beyle a-t-il achevé les *Lettres de cachet* qu'il se procure les *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV* par l'abbé de Choisy (338). Leur ton anecdotique n'était pas pour lui déplaire. Il prend note d'un certain nombre de traits (339), tels que la déclaration d'amour de M. de Vardes

(333) *Ibid.*, II, 331. Il s'agit de la lettre XIV, tome I, p. 91-98.

(334) *Ibid.*, II, 55-56, 12 thermidor XII : 31 juillet 1804. Cf. *Histoire secrète de la Cour de Berlin*, II, 70 (M. d'Arnim); 95 (Frédéric II); 98 (Mlle de Voss).

(335) *Ibid.*, II, 17, 27 thermidor XII : 15 août 1804.

(336) *Ibid.*, II, 324-325, 9 fructidor XII : 27 août 1804.

(337) *Théâtre*, III, 18. L'article inséré dans le *Mercure de France*, n° 167, 21 fructidor XII : 8 septembre 1804, à l'occasion de la publication de la seconde édition de l'*Esprit de Mirabeau*, porte la signature de Fiévée. Mirabeau n'y est point ménagé; cependant Fiévée reconnaissait qu'au milieu des « extravagances » et des « déclamations » que renferme l'ouvrage, « on y chercherait en vain des niaiseries, et c'est par là qu'il se distingue de tous les penseurs dont il avait adopté les principes... (p. 548).

L'*Esprit de Mirabeau* a été l'objet d'un article encore plus fielleux inséré sous la signature S. (Sevelinges) dans le *Journal des Débats* du 2 brumaire XIII : 24 octobre 1804. En revanche le *Moniteur* lui a consacré, le 20 thermidor XII : 8 août 1804, un article de sept colonnes, signé D. B., et la *Décade* prônait le livre : « L'homme extraordinaire dont le recueil renferme les pensées, les circonstances dans lesquelles il brilla d'un éclat si vif, ont dû laisser dans la mémoire des Français une impression profonde... » (30 messidor XII : 19 juillet 1804).

(338) Beyle a sous les yeux la première édition parue à Utrecht en 1727, in-12, 515 p.

(339) *Compléments et fragments inédits*, p. 127. C'est le 25 messidor XII (14 juillet 1804) que Stendhal lit pour la première fois les *Mémoires* de Choisy.

à la princesse de Conti (340), et une réplique spirituelle de l'évêque de Valence, « exemple de finesse, commente-t-il, diminuant l'offense faite à la vanité » (341), et qu'il considère comme un excellent modèle à suivre pour réussir dans le monde. « Je vois qu'il faut toujours agir de sang-froid pour être en état de dire un bon mot » (342).

Mais surtout le livre lui permet de contrôler la justesse du jugement de Mirabeau sur Louis XIV. Et cela d'autant plus que l'abbé de Choisy se piquait, apparemment, d'impartialité.

> Je ne m'attache pas, disait-il, qu'aux particularité de la vie du roi; je tâcherai de le suivre dans ses conseils avec ses ministres, dans son cabinet avec ses amis. En dépouillant le faste de la royauté, il est plus aimable, et n'est peut-être pas moins grand qu'à la tête de ses armées...
>
> Je n'oublierai, s'il m'est possible, aucune de ses vertus; mais aussi je n'oublierai pas ses défauts. Pétri du même limon que César et Alexandre, il aura ses faiblesses aussi bien qu'eux, et quelquefois le héros laissera paraître l'homme...

Mais ce n'était qu'une façade, derrière laquelle l'auteur aiguisait ses armes pour mieux frapper. Voyez ce qu'il ajoute au passage que nous venons de citer, et qui résonne comme une lourde menace : « ... s'il m'a fait justice, je suis en droit de la lui faire à mon tour et de peser son mérite dans la balance de la vérité » (343).

On s'explique alors le dégoût de Stendhal pour Louis XIV :

> J'ai étudié Louis XIV ces jours-ci, nommé le Grand par les bas coquins Voltaire et compagnie, et bassement flatté par Boileau, Molière, Quinault, etc.; j'ai été étonné de sa bassesse et de sa bêtise; c'est le grand roi des sots... (344).

Se faisant l'écho de l'abbé de Choisy, il énumère quelques-uns des vices du roi : « dissimulé jusqu'à l'horreur », « bas voleur », « lâche » (345). Et de conclure : « Et voilà le grand

(340) *Ibid.*, p. 132. Allusion à l'épisode du liv. VII où le prince de Conti, intrigué par l'assiduité de M. de Vardes auprès de sa femme, s'en ouvre à l'évêque de Valence.

(341) *Pensées*, II, 275, 26 messidor XII : 5 juillet 1804. Cf. *Mémoires* de Choisy, liv. VII, intitulé *Mémoires sur différentes choses que m'a contées l'archevêque d'Aix, dans différents séjours que j'ai faits avec lui.*

(342) *Ibid.*, II, 276.

(343) *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, liv. I, p. 17.

(344) *Corr.*, I, 239-240. Comme Stendhal a lu les *Mémoires* de Choisy le 14 juillet 1804, cette lettre doit vraisemblablement être datée de la deuxième quinzaine de juillet.

(345) Les trois épisodes auxquels il fait allusion : l'arrestation de Fouquet, le vol de quinze millions à l'hoirie du cardinal Mazarin, le mot de Charost : « Il est tiré Sire, il faut le boire », figurent dans les *Mémoires* de Choisy respectivement aux livres III, II et I.

Louis XIV. » Aussi est-il plein d'estime pour l'abbé de Choisy, « homme d'esprit qui dit quelques vérités », tandis qu'il s'élève avec indignation contre les historiens courtisans : « ... tout homme qui le vante [Louis XIV] est ou un traître payé, ou un sot qui ne réfléchit pas et qui prend pour vrai ce qui est imprimé par Voltaire. »

⁂

Les *Mémoires* du duc de Choiseul (346), les *Anecdotes sur la Révolution de Russie en l'année 1762* par Rulhière (347) et les *Souvenirs de vingt ans à la Cour de Berlin* par Dieudonné Thiébault (348) jouissent en égale mesure de son estime. Du premier de ces ouvrages, il apprécie le style (349); du deuxième, l'art savant de Rulhière, historien doublé d'un pénétrant connaisseur du cœur humain (350). Quant au livre de Dieudonné Thiébault, il lui offre une riche collection d'anecdotes et de caractères. Les *Souvenirs de vingt ans à la Cour de Berlin* venaient de paraître. C'était un tableau minutieux de la cour de Frédéric le Grand, où Dieudonné Thiébault avait voulu peindre de la manière la plus ressemblante non seulement la personne et le caractère du roi de Prusse, mais encore son entourage, et, pour ce faire, il avait procédé par anecdotes. Voici comment il s'exprimait à cet égard dans sa préface :

La connaissance des hommes ne se retrouve que hors de la scène et derrière les coulisses; pour l'acquérir il faut suivre les hommes dans l'intérieur de leurs familles, dans les détails de leur vie privée, et dans toutes leurs liaisons particulières. Ce n'est que là que la vérité en ce qui les concerne peut s'offrir à nous : partout ailleurs tout est masque; ce n'est qu'ici que vous pouvez apercevoir les visages (351).

(346) Chanteloup et Paris, Brisson, 1790, in-8°.

(347) Paris, chez Desenne, an V-1797, in-8°. Beyle en recommande la lecture à Pauline dans une lettre du mois d'août (*Table*, I, 87).

(348) Paris, chez F. Brisson, an XII-1804, 5 vol. in-8°. Voir une notice sur Dieudonné Thiébault en tête des *Souvenirs* dans l'éd. Barrière, tomes 23 et 24 de la *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIII*e *siècle.* (Paris, Firmin-Didot, 1860, 2 vol. in-8°).

(349) « Il y a le style d'une noble simplicité à étudier. Je voudrais bien avoir quarante volumes de mémoires pareils à lire. J'y apprendrais entre autres choses à purger mon style de toute pédanterie » (*Pensées,* II, 271, 28 messidor XII : 17 juillet 1804. Cf. *Journal,* I, 170; III, 9. *Pensées,* II, 242. *Théâtre,* III, 103. *Corr.*, II, 52).

(350) *Corr.*, I, 293-294, 7-25 brumaire XIII : 29 octobre-16 novembre 1804. Cf. 340, 353; II, 133, 211. L'impératrice Catherine sera aussi nommée dans l'*Histoire de la peinture en Italie,* II, 337.

(351) Tome I, p. IV. C'est cette conception que le *Journal des Débats* du 8 thermidor XII : 27 juillet 1804, dans un article signé

Le 31 juillet 1804, Beyle mentionne une anecdote tirée de ces *Souvenirs* (352). En méditant les jours suivants sur les principes de l'art poétique, il confie à son cahier :

Voici un moyen de faire les plans de mes poèmes relativement aux actions que je fais faire à mes personnages. C'est de bien m'assurer par des anecdotes certaines du point au-delà duquel l'éducation et les qualités que l'homme apporte en naissant ne peuvent pas le porter. De manière que je puisse dire de toutes les actions qui passeront cette limite : elles sont hors de la nature (353).

De ces anecdotes « certaines », il venait de découvrir une véritable mine dans Dieudonné Thiébault, qui lui semble avoir « la physionomie la plus véridique possible » (354). L'une d'elles le ravit tout spécialement : l'histoire des amours d'Amélie de Prusse et du baron de Trenck; un chapitre entier des *Souvenirs* leur était consacré (355). « Beau et neuf sujet à remplir par une femme », commente-t-il d'abord. Mais se ravisant, il pense qu'il pourrait très bien l'exploiter lui-même : « Voilà le plus beau sujet de roman qui existe. Si jamais

A.B., commentait non sans ironie dans ces termes : « Dans une préface plus fatigante par son style que par sa longueur, M. Thiébault a non seulement voulu justifier, mais encore vanter le genre de son ouvrage, comme le plus utile pour la connaissance de l'homme. Selon lui, le portrait de l'homme le plus intéressant serait tronqué, froid et muet s'il était isolé. Ce ne serait présenter un grand homme qu'en profil, que de se borner aux anecdotes qui lui sont personnelles. Pour qu'on le connaisse, il faut le peindre avec tout son entourage. Il y a du large dans cette doctrine; ces principes doivent être féconds et produire beaucoup de volumes. »

(352) *Pensées*, II, 57, la date de la note est donnée par le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 68 r°. Il s'agit de l'anecdote sur M. de Guines, ministre de France à Berlin, qui, à un bal donné à l'occasion du mariage du prince impérial, se voyant invité à danser avec la mariée après les ministres d'Autriche et de Russie, s'excusa de ne pas pouvoir danser à cause d'une blessure reçue au cours de la guerre de Sept ans. Mais le surlendemain, M. de Guines donna une fête superbe où il dansa toute la nuit (*Souvenirs de vingt ans*, troisième partie, chap. IX).

(353) *Pensées*, II, 236-237, 18 thermidor XII : 6 août 1804.

(354) *Ibid.*, II, 238. Beyle cite successivement l'anecdote des soldats prussiens qui tuent les enfants pour les envoyer au Paradis; celle du général abattu par ses propres soldats; celle de la conspiration ourdie par un Français enrôlé dans les troupes prussiennes. Stendhal déclare à propos de cette dernière : « [elle] est la plus intéressante que je connaisse. » Enfin il mentionne le joyeux caractère de l'officier Coccei (*Souvenirs de vingt ans*, quatrième partie, chap. V, *Gouvernement militaire de Frédéric. Ses maximes de guerre, ses campagnes, ses généraux*.

(355) Deuxième partie, chap. IX, *La princesse Amélie de Prusse, abbesse de Quedlinbourg*.

j'avais envie d'en faire un, l'entreprendre. Deux volumes in-8°, narration mêlée de lettres. J'y vois [la] peinture d'un amour au maximum des deux côtés, dans une position neuve... » (356). C'est la première fois que l'idée d'écrire un roman traverse son esprit.

L'anecdote du général et du soldat (357) ne le séduit pas moins :

Voilà une excellente anecdote en ce qu'elle détrompe le public du vernis de grandeur et de vanité heureuse qui environne ordinairement les courtisans. Ce récit est plus touchant dans cette bête de Thiébault parce qu'il *y présente à l'imagination du spectateur les bases des jugements dont la conséquence est de s'attendrir* (358).

Et Beyle, qui à aucun moment ne perd de vue l'art de la comédie, poursuit :

Voilà un des grands secrets de l'art dramatique : une anecdote très touchante, mais dite sans développements, ne touche que les gens à forte imagination. J'ai observé cela au théâtre pour le rire, le vers qui explique le ridicule est toujours très applaudi.

Thiébault lui permet aussi de vérifier l'exactitude d'une idée qu'il avait eue deux mois plus tôt. On lit dans les *Pensées*, à la date du 11 juin 1804 :

Pour un poète comique qui dès qu'il est fort devient satirique, n'est-il pas utile qu'il y ait une *cour* pour lui sacrifier la *ville* et une *ville* pour y faire rire de la *cour* (359) ?

(356) *Pensées*, II, 239. Le lendemain, il revient sur l'argument et inscrit les noms d'Amélie de Prusse et du baron de Trenck dans un cahier intitulé *Purposes* (*ibid.*, I, 319-320, note datée dans le ms. R. 5896, tome 17, fol. 34 v° du 19 thermidor XII : 7 août 1804). Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 132. A quinze ans de là, il sera tenté d'insérer dans *De l'Amour* le récit de la passion d'Amélie de Prusse (*Marginalia*, I, 388-389).

(357) Un général prussien veut se débarrasser d'un soldat devenu trop vieux pour le service. Après plusieurs tentatives inutiles, il finit par faire enlever le fils du soldat et l'incorporer dans le régiment des gardes. Mais le jeune homme plaît tellement à Frédéric, que ce dernier en fait son valet de chambre. « Quand monsieur le général des hussards sut la bonne fortune arrivée à ce jeune homme, concluait Thiébault, il eut la lâcheté de venir en féliciter les parents : C'est moi, leur dit-il, qui lui ai procuré cette place par le bien que j'en ai dit au roi » (*Souvenirs de vingt années*, première partie, chap. V).

(358) *Pensées*, II, 250, 24 thermidor XII : 12 août 1804. La date est fournie par le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 66 r°. C'est Stendhal qui souligne.

(359) *Ibid.*, I, 264-265. C'est Stendhal qui souligne.

Cette idée lui avait paru féconde, car il y était revenu en la précisant :

Il semble que la *politesse* est un fruit nécessaire de l'égoïsme qui lui-même vient du *gouvernement monarchique;* mais l'extrême politesse est le seul pays où il puisse exister un excellent comique, donc la *comédie* est une fille de la *monarchie* (360).

Or, Thiébault rapportait au commencement de son livre un entretien qu'il avait eu avec le roi de Prusse sur le sort réservé à la comédie :

Si nous n'avons point de Molière, lui avait dit Frédéric, c'est qu'il reste peu de comédies à faire aujourd'hui que la civilisation, devenue plus générale, a mis en quelque sorte tous les hommes à l'unisson en ce qui tient aux formes extérieures et aux mœurs; et c'est ce que l'on voit en France, où les caractères originaux et les contrastes frappants et comiques seront jugés absurdes sur la scène parce qu'ils ne ressemblaient plus à personne. Si donc des pièces à intrigues remplacent des pièces à caractères, il faut l'attribuer aux défauts des modèles, plus qu'aux défauts des talents... (361).

C'est là l'idée que Stendhal prend à son compte, lorsque, dans la première quinzaine d'août, il réfléchit sur le principe de la perfectibilité et les rapports entre les mœurs et la comédie (362).

Comme l'on pouvait s'y attendre, l'énergie de Frédéric de Prusse a produit beaucoup d'effet sur lui :

Ce que je trouve de remarquable, note-t-il, c'est *la ferme volonté* avec laquelle il semble avoir fait toutes ses actions quelques peines qu'elles lui coûtassent. Voilà en quoi je dois l'imiter... (363).

(360) *Ibid.*, I, 272, note datée dans le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 14 v°, du 27 prairial XII : 16 juin 1804. C'est Stendhal qui souligne. Cf. la lettre à Pauline du 1er messidor XII : 20 juin 1804 : « L'égoïsme vient du gouvernement monarchique; mais la comédie ne peut régner que dans l'extrême politesse; donc, il n'y a point de bonne comédie sans monarchie. »

(361) *Souvenirs de vingt années*, première partie, chap. II.

(362) *Pensées*, II, 12-13, 25 thermidor XII : 13 août 1804.

(363) *Ibid.*, II, 248, 22 thermidor XII : 10 août 1804; la date est fournie par le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 65 r°. C'est nous qui soulignons.

Beyle n'était pas seul à se passionner pour Frédéric de Prusse. Nous lisons dans un feuilleton de Geoffroy : « Frédéric est sur tous nos théâtres ; on l'a mis en comédie, en opéra-comique, en vaudeville, en drame, en mélodrame; il n'y a que la tragédie où l'on ne l'ait point encore fait entrer. D'où vient cette prédilection des poètes dramatiques pour Frédéric ? C'est que Frédéric avait un grand caractère, une tête forte, beaucoup d'esprit et de sens; c'est que c'était un roi qui gouvernait par lui-même. Un tel personnage est intéressant et curieux au théâtre, comme dans la société » (*Journal de l'Empire*, 12 février 1806).

Aussi trace-t-il en exergue de son cahier : « A la *volonté ferme*, au roi Frédéric II » (364), d'après ce passage des *Souvenirs de vingt ans à la Cour de Berlin :*

Le goût de Frédéric pour ce qu'on peut appeler la liberté personnelle tenait principalement à deux points capitaux, la *volonté ferme* de se ménager les moyens de remplir ses devoirs et de satisfaire une vaste et une noble ambition, et le désir insatiable de connaître et de juger par lui-même, et par conséquent de voir beaucoup par ses yeux et d'étudier sans cesse. C'est à deux ou à trois principes que se rattachent et son extrême activité et l'inébranlable énergie de son âme (365).

Et pourtant, en dépit de l'intérêt indiscutable de l'ouvrage (366), Beyle ne qualifie pas moins Dieudonné Thiébault de « bête ». Que lui reproche-t-il ? Probablement sa lourdeur, sa prolixité, son ton sentencieux. C'étaient là les griefs que lui faisait Fiévée dans le *Mercure de France*. Si ses récits ne sont pas amusants, « c'est la faute de l'auteur dont les idées sont épaisses, le style extrêmement lourd, et qui n'ayant jamais pu savoir quel genre d'ouvrage il composait, semble n'avoir pris que les défauts de tous les genres qu'il a confondus... » (367).



La lecture de Saint-Simon qui, d'après la *Vie de Henry Brulard* aurait eu lieu en 1803 (368), n'a pas laissé de traces. En revanche, nous savons que Beyle a feuilleté les *Mémoires*

(364) *Pensées*, II, 7, 24 thermidor XII : 12 août 1804. C'est nous qui soulignons.
(365) *Souvenirs de vingt années*, troisième partie, chap. 1. C'est nous qui soulignons.
(366) Voir d'autres allusions aux *Souvenirs de vingt années*, dans les *Pensées*, II, 294, et dans nos *Compléments et fragments inédits*, p. 132.
(367) *Mercure de France*, vol. 17, n° 158, 18 messidor XII : 7 juillet 1804, p. 103. Même son de cloches dans les *Archives littéraires*, vol. 3, 1804, p. 397, article signé E.H. De son côté, le *Journal des Débats* du 13 thermidor XII : 1er août 1804, écrivait sous la signature A.B. : « Quoiqu'il [Thiébault] dise de ce roi beaucoup de mal, on ne doit pas l'accuser d'ingratitude, il reste toujours son admirateur. Ce n'est pas sa faute, s'il a plus de bonne foi que de talent; les faits sont quelquefois plus forts que son intention. » En revanche, la *Décade philosophique* couvrait Thiébault de fleurs : « Il n'a voulu donner que des *Souvenirs*, et ne se croit obligé d'offrir, d'après ce titre, qu'une suite de conversations. L'aisance, la liberté, le naturel familier forment seuls le ton qu'il se propose de prendre et de garder dans ses récits » (n° 36, 30 fructidor XII : 17 septembre 1804, p 552).
(368) I, 457.

au printemps de 1804, grâce à une note inédite que nous avons publiée naguère (369). Mais c'est seulement au cours de l'été qu'il lit avec assiduité les *Suppléments aux Mémoires* (370). Avec assiduité et un intérêt croissant. « De tous les auteurs que j'ai lus sur les mœurs du siècle de Louis XIV, écrit-il le 13 août, Saint-Simon est de bien loin le meilleur » (371). On ne s'étonnera pas qu'il le considère comme « le manuel du poète comique ». Peu de livres de mémoires lui offraient un tel foisonnement de détails peignant les mœurs (372), de ce que Saint-Simon appelait « bagatelles » (373), et que Stendhal appellera les « petits faits vrais ». L'histoire de cette maîtresse de Louis XIV qui, grâce à la complaisance tacite de son mari, fait la fortune de toute sa famille, lui fait appeler les *Mémoires* de Saint-Simon : « le meilleur livre » qu'il connaisse sur Louis XIV et les mœurs du temps. « L'étudier profondément; c'est peut-être ce qu'on peut trouver dans la nature de plus approchant d'un protagoniste sublime » (374). Cela l'amène à examiner les avantages et les désavantages qu'il y aurait à donner à son personnage de Letellier les traits sous lesquels Saint-Simon avait peint le confesseur de Louis XIV (375).

Saint-Simon achève de lui faire prendre en aversion, si besoin en était encore, Louis XIV et le grand siècle (376). C'est

(369) V. Del Litto, *Scholies stendhaliennes. Ausonia,* juillet-décembre 1939. Dans une liste de locutions poétiques, datée du 3 prairial XII : 23 mai 1804, Beyle, à propos du mot *égorger,* cite un passage du *Supplément aux Mémoires* de Saint-Simon.

(370) *Supplément aux Mémoires du duc de Saint-Simon.* Londres, 1788-1789, 4 vol. in-8°.

(371) *Pensées,* II, 13.

(372) *Ibid.,* I, 320.

(373) Comme pour s'excuser de trop longuement s'arrêter sur les promenades à Marly de Louis XIV et de Mme de Maintenon, Saint-Simon disait : « Ces bagatelles échappent presque toujours aux Mémoires. Elles donnent cependant plus que tout l'idée juste que l'on y cherche, qui est le caractère de ce qui a été, qui se présente ainsi naturellement par les faits » (*Supplément aux Mémoires,* I, 97).

(374) *Pensées,* II, 272 (cf. *Supplément aux Mémoires,* I, 44). Le mot de Louis XIV sur le duc d'Orléans « fanfaron de crimes » (*Supplément aux Mémoires,* I, 36), lui semble jeter une vive lumière sur le caractère du régent, considéré comme la perfection du caractère de la monarchie (*Pensées,* II, 13).

(375) *Théâtre,* III, 112-113. Le manuscrit R. 5896, tome 19, fol. 35 r°, montre qu'il faut dater cette note du 11 fructidor XII : 29 août 1804.

Un trait du portrait de Mme de Maintenon, l'inconstance, lui inspire le projet de le développer dans une pièce sur les courtisans (*Pensées,* II, 14-15. Cf. *Supplément aux Mémoires,* I, 99).

(376) *Ibid.,* III, 20, 6 fructidor XII : 24 août 1804.

là le motif principal qui l'engage à attaquer les antiphilosophes dans sa pièce, car il leur reproche de « faire croire à la nation que le moment où les Français ont été le plus heureux a été sous la vieillesse de Louis XIV », alors que, poursuit-il, « je vois dans Saint-Simon que cela est exactement le contraire de la vérité » (377).

Du même coup, il le juge un modèle de style. « Je ne conçois rien de plus approprié aux choses qu'il conte, et par conséquent rien de meilleur » (378). Le chapitre sur la révocation de l'édit de Nantes (379) est pour lui « digne en tout de Tacite ». Bref, Saint-Simon est un très grand historien, bien plus, le « plus grand historien » (380).



Nous terminerons cette longue, mais indispensable revue des lectures historiques (381) par les *Mémoires* de Marmontel, publiés à la fin de 1804 (382). Partageant la curiosité générale qu'avait fait naître l'annonce de leur publication (383), Stendhal s'est hâté de les lire. « La lecture des *Mémoires* de

(377) *Ibid.*, II, 113.

(378) *Pensées*, III, 272.

(379) *Suppléments aux Mémoires*, I, 102 et suiv.

(380) *Pensées*, II, 273.

(381) Quant à la « divine » Mme Roland, que Beyle lit au début de 1805 (*Journal*, II, 60, 28 pluviôse XIII : 17 février 1805. Cf. *Corr.*, I, 310), il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une lecture historique; il ne voit dans cette héroïne de la Révolution qu'une « grande âme » (*Corr.*, I, 340, 353; II, 84). « Elle est devenue pour lui un véritable symbole », a justement écrit Henri Martineau (*Souvenirs d'égotisme*, 1941, p. 142).

(382) *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants*, Paris, chez Xhrouet, an XIII (1804), 4 vol. in-8°. Le *Journal des Débats* du 5 frimaire XIII : 26 novembre 1804, annonce : Les *Mémoires* de Marmontel viennent de paraître. »

(383) « Tout le monde veut lire, et tout le monde lit avec empressement les *Mémoires* de Marmontel, qui furent mis hier en vente (...). Le nom de l'auteur, son grand talent pour la narration, sa réputation d'honneur et de probité, sa longue vie, qui comprend la presque totalité du siècle dernier, ses relations avec tous les hommes célèbres de ce siècle fertile en hommes célèbres autant qu'en événements curieux, tout est fait pour exciter l'intérêt du lecteur au plus haut degré et pour rendre la lecture des *Mémoires* aussi attachante que celle d'un bon roman et aussi instructive que celle de la biographie la plus importante... » (*Journal de Paris*, 7 frimaire XIII : 28 novembre 1804).

Le même journal écrit le 7 décembre suivant : « 800 exemplaires des *Mémoires* de Marmontel ont été vendus en un seul jour. »

Marmontel, écrit-il le 28 novembre, en général la vie vue par un homme raisonnable et ne sentant pas trop vivement m'est excellente. Lorsque je fais des scènes comiques cela me fait reconnaître les traits comiques et fait que je m'y tiens » (384).

On a récemment soutenu que les *Mémoires* de Marmontel peuvent être considérés comme l'une des sources du *Rouge et Noir* (385). C'est sans doute aller un peu vite en besogne; les points de contact entre Marmontel et Julien Sorel sont plus apparents que réels, et il n'est pas prouvé que Beyle ait eu ces *Mémoires* présents à l'esprit en composant son roman. Mais qu'à l'époque dont nous parlons leur lecture l'ait intéressé, c'est un fait certain, attesté par des notes inédites que nous ont livrées les manuscrits de Grenoble (386). Stendhal y a goûté l' « excellent peintre pour les portraits de société, sachant et rendant à merveille le monde de son temps, avec une teinte d'optimisme qui n'exclut pas la finesse et qui n'altère pas la vraisemblance » (387). Tantôt il y découvre une preuve de l'influence de la *tête* sur le *cœur,* tantôt il déduit d'un récit : « Les choses qui paraissent petites dans les jouissances de la vanité ne le sont pas réellement », tantôt encore il relève une anecdote (388). Vers la fin de l'année suivante,

(384) *Journal,* I, 253.

(385) Lester J. Pronger, *Marmontel as a source of Stendhal. Modern Language Notes,* juin 1941, p. 433-435.

(386) *Compléments et fragments inédits,* p. 143.

(387) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* IV, 516. Cf. le jugement porté par le *Journal des Débats,* sous la signature A. (de Feletz), dans le dernier des quatre articles consacrés à ces *Mémoires* (18, 20, 23 et 26 frimaire XIII : 9, 11, 14 et 17 décembre 1804) : « ... ils sont faits pour inspirer la curiosité générale; ils sont du genre de ces ouvrages qui occupent agréablement l'esprit sans le fatiguer; cette suite d'anecdotes gaies, comiques ou intéressantes, cette foule de portraits, de personnages de tous les états, de toutes les conditions, de tous les caractères (...); tous les symptômes de la faiblesse du gouvernement, de sa décadence; des traits curieux sur l'audace des gens de lettres (...); des preuves multipliées de la corruption générale et du désordre des idées publiques (...); enfin un style trop souvent trop recherché, souvent trop négligé, mais cependant toujours assez agréable; telles sont les qualités qui recommandent cet ouvrage à toutes les classes de lecteurs, et l'on peut dire de ces *Mémoires* que, malgré leurs défauts, ils font plaisir, et que malgré ses torts ils font aimer leur auteur. »

(388) *Journal,* II, 68, 1er ventôse XIII : 20 février 1805. Il s'agit de l'anecdote de l'ô du Président Hénault racontée au livre VII des *Mémoires.* Elle a également été relevée par les *Archives littéraires,* vol. 4, 1er trimestre 1805, dans un article consacré à Marmontel, p. 124-141. Stendhal la mentionnera dans *Rome, Naples et Florence* (1826), où il écrira par distraction Marivaux, au lieu de : président Hénault (I, 236).

il lui arrivera de se raviser sur l'intérêt du livre : « Je viens de relire Marmontel, qui m'a paru bien moins profond et bien moins méchant qu'il y a un an lorsqu'il parut » (389).

(389) *Corr.*, II, 102, lettre à Pauline du 28 décembre 1805. Signalons que la devise : « *Cache ta vie* », que Beyle adoptera à quelques années de là, se trouve déjà dans les *Mémoires* de Marmontel : « ... l'ancienne maxime *cache ta vie* ne convient à personne mieux qu'à l'homme de lettres... » (liv. IV).

Ajoutons toutefois que, même avant la lecture de Marmontel, l'idée était familière à Stendhal. Dès l'été de 1804 il écrivait à Pauline : « Les gens heureux savent s'ils ont de l'esprit que l'immense majorité des hommes, plongée dans l'ennui, n'en est retirée que par la passion de l'envie; *ils cachent donc leur vie*, voilà leur secret » (*Corr.*, I, 245, lettre du 20 thermidor XII : 8 août 1804). La même idée revient au début de 1805 : « Apprends, je t'en supplie, tu as tout pour être une femme rare, suis ta destinée, et rappelle-toi que, pour la suivre, *il faut te cacher aux badauds* » (*ibid.*, I, 318, lettre du 25 pluviôse XIII : 14 février 1805). Cf. plus loin, p. 293.

CHAPITRE IV

Le poète - philosophe

(1804-1805)

(suite)

I

Racine et Shakespeare

Etude des poétiques : La Harpe, Fénelon, Marmontel. Beyle entreprend de se « délaharpiser ». — Admiration pour Shakespeare. — Renouveau de goût pour le système dramatique d'Alfieri. — Antipathie de plus en plus marquée pour Racine. — Influence de la théorie de la perfectibilité. — Stendhal et Geoffroy dénoncent l'épuisement de la tragédie française; en quoi ils diffèrent.

Stendhal avait écrit en 1803, et sa remarque est beaucoup plus importante qu'elle n'en a l'air : « Je pense qu'il m'est utile de lire les remarques des critiques sur les ouvrages de génie; j'oublie les mauvaises, les bonnes restent gravées dans ma tête... » (1). Ce projet de 1803, il entend l'exécuter en 1804. Dès son retour à Paris, sa curiosité est piquée par les deux volumes du *Lycée* qui venaient de paraître (2). Il avait réservé jusqu'alors, on l'a vu, assez bon accueil à La Harpe; sa réaction à la lecture des deux nouveaux volumes n'est pas différente : ils lui semblent renfermer « quelques bonnes idées

(1) *Pensées,* I, 191, 8 mars 1803.
(2) Les tomes XIII et XIV; ils sont annoncés dans le *Journal de Paris* du 22 frimaire XII : 14 décembre 1803.

et beaucoup de raison » (3). Au nombre de ces « bonnes idées », il faut peut-être placer celle-ci :

La méthode constante de tous les mauvais critiques, de tous les sophistes en quelque genre que ce soit, est de s'envelopper dans des généralités vagues et captieuses, sans aborder jamais la preuve de fait, parce qu'ils savent bien qu'elle est la seule décisive, et qu'elle déciderait contre eux.. (4).

Comment d'ailleurs ne pas trouver raisonnable le principe que ce ne sont pas les poétiques qui font éclore les chefs-d'œuvre (5), ou la réflexion : « La sensibilité ne suffit pas pour exceller dans les ouvrages de poésie et de théâtre » (6) ? En avril 1804, La Harpe n'est donc pas encore sa bête noire; mais il n'en sera pas longtemps ainsi.

La *Lettre à l'Académie* lui prête plus abondante matière à méditation. C'est Vauvenargues qui a dû le pousser à lire Fénelon. Le moraliste en citait un passage à l'appui de l'assertion que Molière est l'un des écrivains les « moins corrects et les moins purs » (7). Beyle note incontinent : « Voir la *Lettre sur l'éloquence* de Fénelon » (8). Le projet est bientôt mis à exécution. Le *Journal* du 24 avril porte : « Je lis Fénelon (...) à la Bibliothèque Nationale; j'ai le plaisir de trouver Fénelon parfaitement d'accord avec moi » (9). Désarmante candeur ! Beyle n'en dit pas plus long, mais il a jeté des notes hâtives sur des bouts de papier qui ont été conservés, et qui nous renseignent plus amplement sur ses impressions (10).

Les premiers chapitres de la *Lettre à l'Académie* concernant le dictionnaire, la grammaire, la langue et la rhétorique ne lui ont suggéré aucune observation. En revanche, il souligne, tout heureux, à propos du *Projet de poétique,* la conformité de ses

(3) *Journal,* I, 104, 27 germinal XII : 17 avril 1804.

(4) *Lycée,* tome XIII, troisième partie, liv. I, chap. VIII, sect. I.

(5) « La philosophie n'a été et ne pouvait être pour rien dans l'invention des arts, ni même dans leur perfectionnement, puisque tous les chefs-d'œuvre, tous les modèles avaient paru avant qu'il existât une poétique ou une rhétorique connue » (*ibid.*).

(6) « ... la sensibilité ne suffit pas pour exceller dans les ouvrages de poésie et de théâtre; c'est que la réunion des convenances dramatiques avec les mouvements du cœur, et l'art de resserrer dans l'espace d'un moment les grands effets des caractères et des passions (...) demandent une force de conception réfléchie et de travail suivi... » (*ibid.*, tome XIV, troisième partie, liv. II, chap. III).

(7) *Introduction à la connaissance de l'esprit humain. Réflexions sur quelques poètes, 4, Molière.*

(8) *Pensées,* I, 199. Sur une « note de livres à acheter » figurent : « *Discours sur l'éloquence* et *Lettre à l'Académie de Fénelon* » (*Compléments et fragments inédits,* p. 145).

(9) *Journal,* I, 110.

(10) V. Del Litto, *Scholies stendhaliennes. Ausonia,* juillet-septembre 1938.

propres idées avec celles de Fénelon. « Fénelon veut qu'un poème soit simple, naturel et passionné. Dans Fénelon, tout favorise l'idée que je me suis formée du poète, celui qui émeut » (11). Les critiques formulées dans le chapitre suivant à l'égard de la tragédie du XVII[e] siècle, et de Racine en particulier, remplissent d'aise notre lecteur qui commente : « Fénelon désapprouve, comme moi, l'amour d'Hippolyte (12). Il désapprouve, comme moi, le récit de Théramène (13). Il blâme beaucoup, comme moi, les huit derniers vers de *Cinna* » (14). Ce « comme moi », trois fois répété d'un ton de triomphe, marque bien sa profonde satisfaction de voir ses doutes et ses réserves sanctionnées par l'autorité de Fénelon. Ce chapitre de la *Lettre à l'Académie* est resté gravé dans sa mémoire. Qu'on compare ce commentaire d'*Andromaque* : « Il y a plusieurs choses dans le style d'*Andromaque* qu'il faut bannir du mien. Toutes ces histoires de chaînes, de feux, de pouvoir de vos yeux, etc., sentent *les romans* de la Calprenède et en sont tirées » (15) aux lignes où Fénelon reprochait aux poètes tragiques français de rendre les spectacles « languissants, fades et doucereux comme *les romans* (...), on n'y parle que de *feux*, de *chaînes*, de tourments. Tous les termes sont outrés, et rien ne montre une vraie passion ».

(11) « Le bel esprit, disait Fénelon à la fin de ce chapitre, a le malheur d'affaiblir les grandes passions qu'il prétend orner. C'est peu, selon Horace, qu'un poème soit beau et brillant, il faut qu'il soit touchant, et par conséquent simple, naturel et passionné...

« Le beau qui n'est que beau, c'est-à-dire brillant, n'est beau qu'à demi : il faut qu'il exprime les passions pour les inspirer; il faut qu'il s'empare du cœur pour le tourner vers le but légitime d'un poème. »

(12) « M. Corneille n'a fait qu'affaiblir l'action, que la rendre double, et que distraire le spectateur dans son *Œdipe*, par l'épisode d'un froid amour de Thésée pour Dircé. M. Racine est tombé dans le même inconvénient en composant sa *Phèdre*; il a fait un double spectacle en joignant à Phèdre furieuse Hippolyte soupirant contre son vrai caractère. Il fallait Phèdre toute seule dans sa fureur; l'action aurait été unique, courte, vive et rapide » (*Lettre à l'Académie. Projet d'une tragédie*).

(13) « Rien n'est moins naturel que la narration de la mort d'Hippolyte à la fin de la tragédie de *Phèdre*, qui a d'ailleurs de grandes beautés. Théramène, qui vient pour apprendre à Thésée la mort funeste de son fils, devrait ne dire que ces deux mots, et manquer même de force pour les prononcer distinctement... » (*ibid.*).

(14) « Il me semble qu'il faudrait aussi retrancher de la tragédie une vaine enflure, qui est contre toute vraisemblance. Par exemple, ces vers ont je ne sais quoi d'outré :

Impatients désirs d'une illustre naissance... »

(*ibid.*).

(15) *Journal*, I, 199, 5 fructidor XII : 23 août 1804. C'est nous qui soulignons.

Dans le chapitre sur la comédie, Fénelon disait le plus grand bien de Térence : « Ce poète comique a une naïveté inimitable, qui plaît et qui attendrit par le simple récit d'un fait très commun. » Il citait quelques vers du début de l'*Andrienne* où, ajoutait-il, « la passion parle toute seule ». Séance tenante, Beyle veut « acheter un Térence bien traduit avec le texte ». En outre, il constate : « Fénelon approuve beaucoup le simple et le passionné dans la comédie. » Enfin, des trois griefs dont Molière était l'objet : avoir mal écrit, avoir outré les caractères et avoir rendu le vice aimable, il ne retient que le premier. « Mais en général, relève-t-il sur son papier, il [Molière] me paraît jusque dans sa prose ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions. » C'est là une idée capitale et à laquelle Stendhal restera fidèle.

Quant au chapitre sur l'histoire, il n'a rien dit de la page où Fénelon parlait de l'importance des détails : « Sans les circonstances, les faits demeurent comme décharnés : ce n'est que le squelette de l'histoire. » C'est une autre idée qui l'a arrêté : l'histoire doit être dépouillée d'ornements. « Fénelon, qui aime tant la simplicité, dit qu'un homme d'esprit (16) n'aime point l'histoire *nue*. Il veut l'habiller, l'orner de broderie et la *friser*. Chose à imiter. »

En résumé, on ne peut douter que la lecture de la *Lettre à l'Académie* ne marque une date importante dans l'histoire des idées stendhaliennes. Fénelon a encouragé Beyle à persévérer dans sa réaction contre la tradition classique.

En revanche, c'est l'esprit très prévenu qu'au début de juillet 1804 Stendhal ouvre la *Poétique française* de Marmontel (17). Il est persuadé que ce dernier est un « antipoète » (18).

Le chapitre sur la comédie le confirme dans ses préventions; le peu de cas que Marmontel faisait d'Aristophane (19) et de

(16) C'est un lapsus de Stendhal. Fénelon parle de *bel esprit*, et non d'*homme d'esprit* : « Un bel esprit méprise une histoire *nue* : Il veut l'habiller, l'orner de broderie et la *friser*. C'est une erreur, ineptie » (*Lettre à l'Académie*. VIII, *Projet d'un traité sur l'histoire*. C'est Fénelon qui souligne).

(17) Paris, chez Lesclapart, 1763, 2 vol. in 8°.

(18) *Compléments et fragments inédits*, p. 113, 136-137. On peut rapprocher ce terme d' « antipoète » du jugement de La Harpe : « Marmontel avait fort peu de talent naturel pour la poésie : il n'a point eu le sentiment ni l'habitude des tournures du grand vers français » (*Lycée*, tome XII, troisième partie, liv. I, chap. VIII, sect. IV).

(19) Pour Marmontel, Aristophane est un « comique grossier, rampant et obscène, sans goût, sans mœurs, sans vraisemblance » (*Poétique française*, chap. XV, tome II, p. 390).

Monsieur de Pourceaugnac (20) l'agace. Il s'exclame : « Voilà un dévot jugeant Tartufe. Cela est digne de la scène » (21) ! Cela le laisse dégoûté, aussi a-t-il une fois pour toutes fermé le livre (22). Et pourtant, à bien voir, il y avait dans la *Poétique française* des pages qui auraient pu lui faire porter sur l'auteur un jugement moins défavorable; celle, par exemple, qui a trait à l'étude de soi-même (23), à l'homme, aux passions et aux mœurs (24), ou encore celle qui constitue une sorte de préfiguration de la théorie stendhalienne de l'énergie :

C'est dans un monde poli, cultivé, écrivait Marmontel, qu'il [le poète] prendra des idées de noblesse et de décence; mais pour les mouvements du cœur humain, le dirai-je ? c'est avec des hommes incultes qu'il doit vivre, s'il veut les voir au naturel (...); ce n'est pas que les hommes ne soient hommes partout; mais la politesse est un fard qui efface les couleurs naturelles (25).

Ce n'est que quatorze ans plus tard qu'il se rendra compte de ce que Sainte-Beuve a appelé les « velléités de romantisme » de Marmontel (26). Il aura alors recours à l'autorité de ce dernier pour combattre la « prétendue *illusion complète* des classiques », sans pour autant modifier sensiblement son opinion sur l'auteur de la *Poétique française*. « La lecture de Schlegel et de Dennis, écrira-t-il dans *Racine et Shakespeare* (1823),

(20) « *Pourceaugnac* est la seule pièce de Molière qu'on puisse mettre au rang des farces... » (*ibid.*, II, 399).

(21) *Pensées*, I, 252, 14 messidor XII : 3 juillet 1804.

(22) On peut cependant se demander si le « principe bien fécond » que Beyle entend mettre en pratique : « Voir sans cesse en composant le cœur du spectateur; cela en se supposant à sa place... » (*Pensées*, II, 318, 3 complémentaire XII : 20 septembre 1804. Cf. II, 282, 7 fructidor XII : 25 août 1804), n'est pas une réminiscence de la page où Marmontel conseillait vivement aux jeunes poètes d'avoir sans cesse présents à l'esprit les lecteurs à qui ils veulent plaire (*Poétique française*, chap. IV, tome I, p. 99-100).

23) « Si (...) le poète me demande où il doit chercher la nature pour la consulter, je lui répondrais : En vous-même. *Nosce te ipsum* » (*Poétique française*, chap. III, tome I, p. 81).

(24) « Le culte, les lois, la discipline, les opinions, les usages, les diverses formes de gouvernement, l'influence des mœurs sur les lois, les lois sur le sort des empires, en un mot la constitution physique, morale et politique des divers peuples de la terre, et tout ce qui dans l'homme est naturel ou factice, de naissance ou d'institution, doit entrer essentiellement dans le plan des études du poète » (*ibid.*, I, 82-83).

(25) *Ibid.*, I, 84. On trouve sous la plume de Stendhal à cette époque une idée très proche de celle de Marmontel. Voir plus bas et note 145.

(26) « En théorie poétique, il [Marmontel] n'a été qu'un demi-novateur, il a eu des velléités de romantisme, si l'on peut dire, mais sans prévoir où cela le conduirait » (*Causeries du Lundi*, IV, 535).

m'a porté au mépris des critiques français, La Harpe, Geoffroy, Marmontel, et au mépris de tous les critiques (27). »

Cette phrase mérite qu'on s'y arrête. Stendhal n'a pas attendu de connaître Schlegel — et nous ne parlons pas de l'Anglais John Dennis qu'il n'a jamais ouvert (28) — pour se révolter contre La Harpe. Dès l'époque que nous étudions, il a entrepris de se défaire des préceptes de la rhétorique, de « délaharpiser » son goût (29). Lorsqu'il qualifie La Harpe de « nigaud » (30), de « tartufe » (31), de « petit » (32), de « froid » (33), il réagit contre son dogmatisme ou, comme le disait un des confrères de La Harpe, Palissot, sa « morgue du pédantisme » (34). Quand il s'exlame, à propos de Fabre d'Eglantine : « Quel spectacle comique que La Harpe se fâchant de ce qu'un tel homme méprise ses conseils ! » (35), et qu'il manifeste l'intention de se « bien dégarnir de cette crasse de l'école qu'on rapporte toujours plus ou moins du commerce des livres » (36), ces paroles mettent bien en lumière son désir d'échapper à la férule du pédant, dont il ne considère plus le *Cours de littérature* comme le « véritable code de la critique et du goût » (37).

Mais cette évolution ne se produit pas sous une influence déterminée; elle est le fruit d'un faisceau d'influences diverses s'exerçant sur un terrain préparé à le recevoir.

Quant au but à atteindre, Henri Beyle n'a pas l'intention de remplacer un maître par un autre, mais d'opposer aux « donneurs de règles » (38) des principes qu'il aura formulés lui-même en « lisant dans ses sensations » (39).

Ne pas me laisser dominer surtout, déclare-t-il fièrement, par cette idée servile que répètent tant les La Harpe, Palissot, Geoffroy et autres dandins qui veulent juger ce qu'ils n'ont jamais connu ni senti, qu'il n'y a de bon en comique que ce qui est comme Molière, en tragique comme Corneille et Racine, en éloquence comme Bossuet, Fénelon et Pascal.

(27) P. 35.

(28) Voir la note de M. Pierre Martino dans l'éd. Champion de *Racine et Shakspeare,* I, 176.

(29) *Journal,* I, 131.

(30) *Corr.*, I, 206.

(31) *Ibid.*, I, 252.

(32) *Pensées,* I, 263.

(33) *Ibid.*, I, 305.

(34) Palissot, *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature,* an XI (1803), tome II, p. 34.

(35) *Journal,* I, 162, 18 messidor XII : 7 juillet 1804.

(36) *Pensées,* II, 196, même date.

(37) L'expression est d'Esménard dans le *Mercure de France,* n° 16, 16 pluviôse IX : 5 février 1801.

(38) *Pensées,* II, 96.

(39) « Lu dans mes sensations » (*ibid.*, II, 53, 55, 215, 234).

Que toutes ces règles soient conclues directement par moi de mes observations sur l'âme et la tête de mes spectateurs, j'atteindrai le vrai beau, et les Brutus futurs qui m'auront compris dans cinquante ans m'adoreront bêtement à mon tour (40).

La rupture avec la tradition ne saurait être plus clairement enoncée.



L'influence de Shakespeare — nous ne disons pas de la littérature anglaise, car, à cette époque, Stendhal n'a rien d'un anglomane (41) — a joué un rôle prépondérant. Alors que de son temps, comme au XVIIIe siècle, on continuait de voir dans le dramaturge anglais « un barbare de génie, dont les œuvres renferment à la fois des beautés incomparables et de monstrueuses fautes de goût » (42) et que Chateaubriand lui refusait le génie dramatique (43), Stendhal prend place dans le groupe exigu des préromantiques admirateurs de sa puissance tragique (44).

(40) *Pensées*, II, 220-221, 6 thermidor XII : 25 juillet 1804. C'est Stendhal qui souligne.

(41) Comme l'a cru Miss Doris Gunnel, qui a nettement surestimé l'admiration de Stendhal pour la littérature anglaise (*Stendhal et l'Angleterre*, p. 122).

Lorsque Pauline lui dit qu'elle veut apprendre l'anglais, il désapprouve hautement sa résolution. « Ce sont de tristes raisonneurs que ces Anglais, lui écrit-il, je ne connais pas de gens plus bavards et plus froids » (*Corr.*, I, 224, lettre du 18 messidor XII : 7 juillet 1804). « Quel plaisir auras-tu, insiste-t-il le mois suivant, de savoir que *man* veut dire homme, *woman* femme, *daughter* fille, etc. ? » Et d'ajouter : « De tous les ouvrages philosophiques, il y a de bonnes traductions » (*Table*, I, 67, complément d'une lettre du mois d'août 1804). Par conséquent Stendhal ne se soucie pas de poursuivre l'étude de l'anglais et d'approfondir ses connaissances de la littérature anglaise.

Aussi ne croyons-nous pas qu'on doive prendre à la lettre ce qu'il écrira l'année d'après, à propos de « l'attendrissement mélancolique » provoqué sur lui par l'automne : « A Paris, il me jetait dans l'amour de la littérature anglaise » (*Corr.*, II, 64, lettre à Pauline du 1er brumaire XIV : 23 octobre 1805).

(42) F. Gaiffe, *Etude sur le drame en France au XVIIIe siècle*, 1910, p. 49.

(43) Dans les deux articles intitulés *Shakespeare*, ou *Shakspear*, ou *Shakespear*, insérés dans le *Mercure de France*, n°s 49 et 51, des 5 et 25 prairial X : 25 mai et 14 juin 1802. Plus tard, Chateaubriand chantera sa palinodie : « J'ai mesuré autrefois Shakespeare avec la lunette classique... », écrira-t-il sous le titre significatif *Que j'ai mal jugé Shakespeare autrefois* (*Essai sur la littérature anglaise*, 1837, I, 239).

(44) Eric Partridge, *The French Romantics' knowledge of English literature*, 1924, p. 22-35. Cf. J.-J. Jusserand, *Shakespeare en France*, 1898, p. 353 et suiv. Soulignons, à ce propos, l'étrange contradiction de A. Lacroix dans son *Histoire de l'influence de Shakespeare sur*

Il est vrai qu'il fait lui aussi un certain nombre de réserves; il lui reproche un langage parfois trop éloquent (45), l'emploi d'images déplacées, quoique belles en elles-mêmes (46), ou des fautes de style (47). Mais que sont ces quelques réserves par rapport aux nombreux passages où se manifeste la plus vive admiration ? Aucun auteur ne lui procure une telle sensation de plénitude. « Les livres dont les auteurs avaient la tête aussi bonne et meilleure que la mienne m'amusent, tous les autres m'ennuient. Voilà pourquoi Shakespeare me charme, il a une excellente tête et il m'émeut » (48). Faisant sienne une remarque de Le Tourneur — « Shakespeare plaît et plaira toujours, parce qu'il l'emporte sur tous les écrivains, comme peintre de la vérité et de la nature... » (49) — il voit en lui « la plus parfaite image de la nature ». A quoi bon se livrer à de laborieuses recherches sur les passions, les caractères et les mœurs ? « Il ne savait rien : n'apprenons donc pas le grec. Il faut sentir et non savoir (50). »

En attendant de mettre en pratique un si beau précepte — et au fond c'est le contraire qui est vrai pour le poète-philosophe qu'il aspire à être : il faut savoir pour sentir et faire sentir — c'est Shakespeare qui lui apprend à concevoir la véritable tragédie (51), les « belles formes » (52), les « grands caractères et les grandes passions » (53), les figures de fem-

le théâtre français jusqu'à nos jours, 1856. Il commence par affirmer : « C'est pendant l'Empire que se forme une école shakespearienne » (p. 216); et il conclut : « L'influence de Shakespeare, en dehors de Lemercier, ne se fait sentir nulle part au théâtre » (p. 234).

(45) *Molière*, p. 197-198, 6 thermidor XII : 25 juillet 1804. Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 127.

(46) *Pensées*, II, 343, 10 thermidor XII : 29 juillet 1804.

(47) *Compléments et fragments inédits*, p. 128.

(48) *Molière*, p. 195. Le manuscrit R. 302, fol. 11 r°, permet de dater d'une manière précise cette note, la page où elle figure ayant été écrite le 24 thermidor XII : 12 août 1804.

(49) C'est par ces mots que Le Tourneur commençait le *Discours des préfaces*, tome I, p. LXXXIV. Nous savons que Beyle goûtait beaucoup la traduction de Shakespeare par Le Tourneur. Cf. *Corr.*, I, 224, lettre à Pauline du 18 messidor XII : 7 juillet 1804.

(50) *Discours des préfaces, loc. cit.*

(51) *Pensées*, I, 306.

(52) *Ibid.*, II, 276.

(53) *Ibid.*, II, 216, 4 thermidor XII : 23 juillet 1804. *Journal*, I, 183, 9 thermidor : 28 juillet 1804.

C'est la connaissance de l'homme que Le Tourneur appréciait le plus chez Shakespeare : « Jamais (...) homme de génie ne pénétra plus avant que Shakespeare dans l'abîme du cœur humain, et ne fit mieux parler aux passions le langage de la Nature. Fécond comme elle-même, il prodigua à tous ses personnages cette étonnante variété de caractères qu'elle dispense aux individus qu'elle crée » (tome I. *Epître au Roi*, p. 11. Cf. *Discours des préfaces, passim*).

mes (54), et par-dessus tout ce que le théâtre français ne lui donnait pas : l'action, la profusion et la vérité des détails — la « *luxuriancy* de vérité », pour employer son expression (55) — dont « l'originalité de lieu » est un exemple frappant (56).

Othello est toujours sa pièce préférée; c'est une tragédie « sublime » (57). Iago est, avec Tartufe, la meilleure peinture de l'hypocrisie (58). « Grand caractère du désespoir du méchant, de celui de Iago, par exemple. Point de mélancolie, tout rage » (59). Des réminiscences de la pièce émaillent ses notes intimes (60), spécialement lorsque Stendhal connaît lui-même les affres du doute et de la jalousie au moment où il tombe amoureux de la petite actrice Mélanie Guilbert (61). Au début de février 1805, il lui arrive de rouvrir la pièce. A peine en a-t-il parcouru les premières scènes qu'il se sent aussitôt s'épanouir :

(54) *Journal,* II, 20, 16 pluviôse XIII : 5 février 1805.

(55) *Ibid.*, II, 131, 20 ventôse XIII : 11 mars 1805.

(56) « La terrasse de *Hamlet,* la grotte où Bellarius reçoit Imogène, tableau divin, le château où les martinets ont fait leur nid, dans *Macbeth,* Roméo parlant du jardin à Juliette à sa fenêtre au clair de lune » (*Pensées,* II, 352). Sur l'image des martinets, voir aussi p. 314-315.

(57) *Corr.*, II, 250. *Pensées,* II, 19, note datée dans le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 43 v°, du 2 fructidor XII : 20 août 1804.

C'est *Othello* que Beyle prête à la sensible Mélanie pour lui faire partager son enthousiasme pour Shakespeare (*Journal,* II, 50, 23 pluviôse XIII : 13 février 1805). Mais la jeune femme lui avoue naïvement qu'elle préfère l'adaptation de Ducis (*ibid.*, II, 65, 30 pluviôse XIII : 19 février 1805). Trop amoureux pour en être choqué, il compatit au goût défectueux de la petite actrice, et se propose de « lui apprendre à goûter le sublime Shakespeare ». A cette fin, il lui apporte *Cymbeline* (*ibid.*, II, 75, 2 ventôse XIII : 21 février 1805). Nous ignorons le résultat de cette nouvelle tentative.

(58) *Corr.*, I, 315, lettre à Pauline du 25 pluviôse XIII : 14 février 1805.

(59) *Journal,* II, 43, 22 pluviôse XIII : 11 février 1805. Cf. une scène d'Iago dans le plan de *Letellier* de novembre 1804 (*Théâtre,* III, 193).

(60) Ces réminiscences sont parfois approximatives : « *Poor wretch !* » (*Journal,* I, 324, 27 nivôse XIII : 17 janvier 1805), au lieu de « *Excellent wretch !* » (acte III, scène III).

L'image « noble race de chevaux... », tirée, dit-il, d'*Othello,* est en réalité, nous l'avons dit, empruntée à *Werther.*

Notons encore que si Beyle écrit *Hédelmone* au lieu de *Desdémone* (*Journal,* II, 65, 30 pluviôse XIII : 19 février 1805), c'est par réminiscence de Ducis, qui avait transformé de la sorte le nom de l'héroïne d'*Othello.*

(61) « Mon amour est comme celui d'Othello avant sa jalousie » (*Journal,* II, 42, 22 pluviôse XIII : 11 février 1805). Tourmenté par la jalousie, il se demande si Mélanie ne joue pas vis-à-vis de lui le rôle de Desdémone (*ibid.*, II, 73, 2 ventôse XIII : 21 février 1805).

Comme il coule comme un fleuve qui inonde et entraîne tout, quel fleuve que sa verve ! c'est toute la nature. Je passe sans cesse pour ce grand homme du plus tendre amour à la plus vive admiration (...). C'est pour mon cœur le plus grand poète qui ait existé: en parlant des autres, il y a toujours un alliage d'estime sur parole; sur lui j'en sens toujours mille fois plus que je n'en dis (62).

Quelques jours auparavant, il s'était déjà écrié, dans un transport d'enthousiasme : « O divin Shakespeare, oui, *thou art the greatest Bard in world !* oui, tu es le plus grand poète qui existe » (63). Et si cette admiration s'accompagne d'une mésestime grandissante pour la tragédie française, il n'y a là rien qui puisse surprendre. Voit-il jouer *Didon,* tragédie de Lefranc de Pompignan ? Aussitôt il marque dans son *Journal* : « Je vois tous les défauts de la pièce qui me paraît sans cesse à côté de la nature. » Et d'ajouter : « Je dois peut-être le sentiment vif d'une belle nature aux lectures que j'ai faites du naturel Shakespeare » (64). Après avoir assisté à *Iphigénie en Tauride* de Guimond de la Touche, il note : « Shakespeare aurait bien fait sur ce sujet une autre pièce que celle-là, et cependant je suis sûr que tous les grands littérateurs du temps, et peut-être de celui-ci, préfèrent cette pièce à tout ce qu'a fait le naturel et sublime Shakespeare » (65).

La Jeune femme colère d'Etienne (66) lui suggère cette remarque : « Il paraît que l'auteur n'a pas connu la pièce sur le même sujet *of the great original* Shakespeare » (67). Le plus piquant est que Beyle non plus ne connaissait pas *la Méchante femme* (68); mais quand, à quelques jours de là, il lira cette comédie, il admirera « à chaque scène le génie de ce grand homme » et condamnera « la tête antidramatique de nos faiseurs de comédies » (69).

Autant Shakespeare est « riche d'action », autant « le grand défaut de la scène française est d'être pauvre d'action » (70). Shakespeare est à l'opposé de la « fausse délicatesse » qui règne dans le théâtre français et qui « empêche les personnages d'entrer dans les détails, ce qui fait que nous

(62) *Ibid.*, II, 32, 22 pluviôse XIII : 11 février 1805.
(63) *Ibid.*, II, 21, 16 pluviôse XIII : 5 février 1805.
(64) *Ibid.*, I, 102, 25 germinal XII : 15 avril 1804.
(65) *Ibid.*, I, 246, 29 brumaire XIII : 26 novembre 1804.
(66) Comédie en un acte, jouée pour la première fois le 20 octobre 1804. Geoffroy en a jugé le sujet invraisemblable, mais comique et théâtral (*Journal des Débats,* 3 brumaire XIII : 25 octobre 1804).
(67) *Journal,* I, 226, 4 brumaire XIII : 26 octobre 1804.
(68) C'est par ce titre que Le Tourneur avait rendu *The taming of the shrew.* Beyle estropie le titre original en *The tame of the shrew.*
(69) *Journal,* I, 235-236, 17 brumaire XIII : 8 novembre 1804.
(70) *Pensées,* II, 195, 22 brumaire XII : 13 novembre 1804.

ne sommes jamais serrés de terreur, comme dans les pièces de Shakespeare. Ils n'osent pas nommer leur chambre, ils ne parlent pas assez de ce qui les entoure » (71). En confiant à son *Journal* l'impression désastreuse que venait de lui faire le *Macbeth* de Ducis, il trace ces paroles frappantes : « Shakespeare est bien plus près de la tragédie que je n'exécuterai peut-être jamais, mais que je conçois » (72).

On serait incomplet, si l'on ne soulignait l'intérêt que Beyle commence à attacher aux tragédies historiques de Shakespeare. *Richard III* (73) et les deux parties de *Henri IV* (74) lui semblent bien faire ressortir tout le parti que le poète a su tirer de l'histoire (75).

En un mot, Stendhal a d'ores et déjà choisi : il est pour Shakespeare contre Racine; il a embrassé la cause de ces traîtres à l'esprit français qui, comme le proclamait le *Mercure de France,* en parlant de Le Tourneur, ont « préféré le fumier de Shakespeare à l'or de Corneille et de Racine » (76).

(71) *Journal,* I, 180, 7 thermidor XII : 26 juillet 1804. Cependant Beyle se demande un autre jour si « certains détails (manger, dormir) » peuvent être admis dans la tragédie (*Pensées,* II, 331).

(72) *Journal,* I, I, 264-265, 21 frimaire XIII, 12 décembre 1804. Le curieux est que Geoffroy, pour des raisons différentes, n'était pas plus tendre que Beyle pour le *Macbeth* de Ducis et qu'il finissait par admettre, bien à contre-cœur, la supériorité de Shakespeare :

« Il y a (...) quelques perles dans ce fumier de Shakespeare, mais M Ducis n'a pas toujours été assez heureux pour les recueillir et les mettre en œuvre. L'irrégularité même et le désordre sauvage du poète anglais amènent des beautés qui ne peuvent trouver place dans un cadre plus régulier. Ce qui est piquant, original et neuf dans Shakespeare, devient froid, trivial et insipide dans les copies de M. Ducis. L'habit français ne sied point à ce géant monstrueux; un tel costume ne fait que gêner la liberté de son allure sans donner plus de grâce et d'élégance à sa taille... » (*Journal des Débats,* 10 frimaire XIII : 1er décembre 1804).

(73) *Compléments et fragments inédits,* p. 128, 6 thermidor XII : 25 juillet 1804.

(74) *Pensées,* II, 343-344, 10 thermidor XII : 29 juillet 1804. Par suite d'un lapsus, que l'éditeur a rectifié, Beyle écrit : « première partie de *Henri V* » (ms. R. 5896, tome 14, fol. 56 v°). On relève un autre lapsus dans la note du 26 thermidor XII : 14 août 1804 (*ibid.,* II, 16), où il fait paraître Falstaff dans *Henri VIII.* Et c'est sans doute à *Henri IV,* et non à *Henri V,* qu'il entend faire allusion dans sa lettre à Pauline du 18 messidor XII : 7 juillet 1804 (*Corr.,* I, 225).

(75) « Régulus, avec le caractère de Henri IV, serait la perfection jusqu'ici connue de l'homme donnant le plus de plaisir à ses concitoyens » (*Journal,* I, 242, 26 brumaire XIII : 17 novembre 1804).

(76) *Mercure de France,* n° 24, 16 prairial IX : 5 juin 1801. Article signé Z.

***

Nous avons dit que sous l'influence de Shakespeare des doutes avaient surgi dans l'esprit de Stendhal sur le système dramatique d'Alfieri. On en trouve la trace dans le *Journal* de 1804. Après une représentation de l'*Agamemnon* de Lemercier, Beyle note : « A la lecture, séduit peut-être par les principes d'Alfieri, j'en avais jugé autrement » (77). A propos de l'*Oreste* du poète italien, il se plaint que les deux premiers actes manquent d'action : « J'ai trouvé que le premier acte d'*Oreste* n'était qu'une exposition; le deuxième presque la même chose; l'action ne marche pas depuis le premier vers » (78). Il veut donc bien suivre les principes d'Alfieri, mais en les « corrigeant » d'après Shakespeare (79), car, remarque-t-il : « Il me semble que Shakespeare ne fatigue pas du tout ma tête, tandis qu'Alfieri la fatigue beaucoup » (80).

Faut-il en conclure que, dès ce moment, Alfieri est délaissé, au bénéfice exclusif de Shakespeare ? Pas encore. La phrase de la *Vie de Henry Brulard* : « Je lisais beaucoup (...) les tragédies d'Alfieri, m'efforçant d'y trouver du plaisir » (81), demande une sérieuse mise au point.

Beyle reprend bientôt contact avec l'auteur italien, et son admiration se manifeste à nouveau. Il le place au nombre des plus grands poètes tragiques (82), des quatre grands modernes (83), de ses maîtres (84); il projette même de se rendre à Turin pour voir jouer ses tragédies (85). N'est-il pas saisi d'un accès d'enthousiasme débordant le jour où il entend une de ses connaissances parisiennes lui lire un sonnet d'Alfieri : « J'ai laissé éclater mon sentiment, rapporte-t-il dans son *Journal*; c'était l'expression de la plus vive admiration. » Celle-ci atteint un tel degré que Mélanie, présente à l'entretien, dit à l'interlocuteur : « Si vous continuez, Monsieur, il [Beyle] va devenir

(77) *Journal*, I, 96-97, 19 germinal XII : 9 avril 1804.
(78) *Ibid.*, I, 264, 21 frimaire XIII : 12 décembre 1804.
(79) *Pensées*, I, 249, 15 prairial : 4 juin 1804.
(80) *Molière*, p. 198, 6 thermidor XII : 25 juillet 1804. Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 128.
(81) I, 20.
(82) *Pensées*, II, 45, 305.
(83) *Corr.*, I, 216, lettre à Pauline du 17 messidor XII : 6 juillet 1804.
(84) *Pensées*, II, 276.
(85) *Ibid.*, II, 362. Il charge aussi son ami Plana de le tenir au courant de tout ce qui paraîtrait au-delà des Alpes touchant Alfieri (*Lettres à Stendhal*, I, 32, 58, lettres de Plana des 14 messidor XII et 13 brumaire XIII : 3 juillet et 4 novembre 1804.
(86) *Journal*, II, 91-92, 6 ventôse XIII : 25 février 1805. Qui est ce mystérieux M. de Châteauneuf qui avait si bien connu Alfieri ? Est-ce l'acteur du Théâtre de la Cité, comme le supposent, d'après

fou » (86). Ne veut-il pas composer, d'après la pièce intitulée *Filippo*, un *Don Carlos* « bel opéra » en trois actes et « dans les principes républicains », en attendant d'écrire une tragédie sur le même sujet (87) ? Et n'entreprend-il pas la traduction d'une autre pièce d'Alfieri, *Bruto Primo* (88) ?

Il relit aussi la plume à la main le *Parere dell'Autore* où, nous l'avons dit, Alfieri exposait les éléments de son système dramatique, et il en est très content (89). En généralisant une idée du poète, qui ne parlait que du style, il juge excellent de chercher « *il quando, il come e il dove* » des passions (90). D'autre part, il lui semble voir qu'Alfieri « croit à la perfectibilité » (91). La pièce d'*Oreste* redevient « sublime » (92); elle

Lyonnet, MM. Debraye et Royer ? (*Journal*, éd. Champion, II, 465); ou Thiébaut de Berneaud, suivant la conjecture peu vraisemblable d'A. D'Ancona ? (*Spigolature nell'archivio della polizia austriaca di Milano. Nuova Antologia*, 15 janvier 1889, p. 205, note). Nous lisons dans la *Nouvelle Biographie générale Didot* qu'Arsène Thiébaut de Berneaud, sorti de France après le 18 brumaire, n'y est rentré qu'en 1808.

Ne s'agirait-il pas plutôt de H. de la Pierre de Châteauneuf, né à Avignon en 1766 qui, en plus d'un *Cornelius Nepos Français*, paru en 1803, a écrit un certain nombre de comédies, et, surtout, un ouvrage scandaleux — où il sera question d'Alfieri et de Mme d'Albany — *Les Divorces anglais ou Procès en adultère jugés par le Banc du Roi et la Cour ecclésiastique d'Angleterre : ouvrage écrit aux sources mêmes ?* (Paris, l'Editeur, 1821-1822, 3 vol. in-12).

Quoi qu'il en soit, ce sonnet d'Alfieri est demeuré inconnu. Il ne figure pas dans les *Rime d'Alfieri* publiées par F. Maggini (Firenze, 1933).

(87) *Journal*, I, 177-178, 5 thermidor XII : 24 juillet 1804. Cf. *Théâtre*, III, 131. C'est à tort qu'E. Eggli a cru que Beyle s'est inspiré de Schiller (*Schiller et le romantisme français*, I, 300). A cette époque, Stendhal ne connaissait pas encore l'auteur allemand.

(88) *Théâtre*, III, 297 et suiv.

(89) V. Del Litto, *Scholies stendhaliennes*, *Ausonia*, octobre-décembre 1939.

(90) *Pensées*, I, 242. Allusion au passage suivant du *Parere dell'Autore. Stile :*

« *Ma per dimostrare brevemente come io cadessi allora in errore, come penasi ad accorgermene, come cominciassi ad emendarmi, e come finissi (per ora almeno) si di emendare che di conoscer l'errore, mi prevarrò di un solo mio verso, che successivamente ho fatto in quattro diverse maniere; e di ciascuno assegnerò* il come, il quando e il perché » (*Tragedie*, Milano, an X-1802, V, 336. C'est nous qui soulignons).

(91) *Pensées*, I, 253-254, 17 prairial XII : 6 juin 1804. Le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 6 r°, montre que Beyle a correctement transcrit ce passage du *Parere dell'Autore. Rosmunda :* « *Ildovaldo un perfetto amatore e un sublime guerriero. Le tinte del suo carattere hanno però un non so che di ondeggiante fra i costumi barbari dei suoi tempi...* » (éd. cit., V, 271-272).

(92) *Journal*, I, 151, 15 messidor XII : 4 juillet 1804.

a « la chaleur de la tragédie, cette anxiété qui vous porte » (93). « L'*Oreste* d'Alfieri, écrit-il, sera aussi sublime dans cinq mille ans, s'il existe, qu'aujourd'hui » (94). L'amitié d'Oreste et de Pylade le charme. Après avoir transcrit, à l'intention de Pauline, la réplique de Pylade qui veut se livrer à la vengeance du tyran à la place de son ami, il poursuit : « *Ecco quel che dice Pilade a Oreste, quel caro e meraviglioso amico, di* [*cui*] *mi risona ogni antica strofe di poesia* » (95).

Remis en présence du système dramatique d'Alfieri, Beyle ne peut résister à son attrait. Il enregistre une nouvelle fois dans son cahier les principes qui l'avaient naguère tant frappé :

Alfieri a voulu, dans ses tragédies, n'admettre que les seuls personnages indispensables, il a voulu qu'ils eussent chacun une passion motrice qui, quoique diverse, fût également chaude, agissante, importante, et que tous les personnages fussent de telles manières disputant entre eux, qu'il en résultât des suspensions terribles et des révolutions très émouvantes et très chaudes (*Esame d'Antigone*) (96).

La théorie de la *sceneggiatura* établie par Alfieri le séduit de nouveau. En assistant à *Rodogune*, il remarque de « grands défauts de *sceneggiatura* ». Il ajoute : « Je crois que l'étude d'Alfieri me rendra ferme de ce côté-là » (97). Toujours à propos de *Rodogune*, Beyle définit la *sceneggiatura* « l'art d'émouvoir par la disposition »; après quoi il poursuit : « Donnez le plus grand génie possible à tous vos personnages, la meilleure *sceneggiatura* devient naturelle. On admire les caractères. Ils feraient un bien plus grand effet si la *sceneggiatura* était aussi bonne que possible » (98). Dans *les Précieuses ridicules*, on ne « reconnaît plus Molière qu'à la vigueur des traits et à la *sceneggiatura* (mot d'Alfieri) » (99). Et, à propos du *Misanthrope* : « Les parties où je sens que je pourrais faire mieux est la *sceneggiatura* où je suis élève du grand Alfieri » (100). *Le Philinte de Molière* par Fabre d'Eglantine est jugé « la

(93) *Ibid.*, I, 207, 10 fructidor XII : 28 août 1804.
(94) *Corr.*, I, 251.
(95) *Table*, I, 89, complément de la lettre à Pauline du 10 nivôse XIII : 31 décembre 1804. Les deux vers que Beyle cite sont tirés de l'acte premier, scène I. La citation est inexacte. Alfieri a écrit :

Amami Oreste; i miei consigli ascolta;
Questo è il ristoro ch'io per me ti chieggo.

(96) *Pensées*, II, 244, 21 thermidor XII : 9 août 1804. Nous complétons cette note avec le renvoi à Alfieri, d'après le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 63 r°. Le passage du *Parere dell'Autore*, auquel il est fait allusion, avait déjà retenu l'attention de Beyle en 1803.
(97) *Journal*, I, 180, 182, 7 thermidor XII : 26 juillet 1804.
(98) *Pensées*, II, 228, 17 thermidor XII : 5 août 1804.
(99) *Corr.*, I, 250.
(100) *Journal*, I, 206, 10 fructidor XII : 28 août 1804.

comédie française dont la *sceneggiatura* est la meilleure » (101). *L'Intrigue épistolaire* du même auteur et *Attila* obtiennent ses suffrages, parce que la première de ces pièces est « parfaitement dans les principes d'Alfieri » (102), et que la seconde « se rapproche du système d'Alfieri » (103). Il n'y a pas jusqu'au style *vibrato* qu'il ne veuille imiter; il le juge en effet plus apte que celui de Racine à exprimer les sentiments tragiques (104), à l'exception toutefois des femmes, qui s'accommodent mal du langage heurté du poète, plus propre à rendre la haine que l'amour (105).

Cette admiration n'a pas que des motifs esthétiques; les sentiments républicains de Beyle y sont pour beaucoup.

> Certainement, dit-il, si Alfieri avait déraciné de son cœur l'amour de la liberté et par conséquent la haine des tyrans, il aurait été bien plus heureux, car toute haine est un grand mal. Mais eût-il laissé ces écrits si terribles aux tyrans et par conséquent si utiles aux peuples ? Non (106).

Le 19 juillet 1804, quelques jours après la prestation de serment des membres de la Légion d'honneur, il achète « *le Opere varie del divino* Alfieri, comme contrepoison au méphitisme de bassesse » qui l'entoure (107). L'avant-veille, il se félicitait de ne commencer l'étude de l'histoire qu'après avoir lu « Helvétius et Alfieri et ayant résolu d'étudier chaque jour ce dernier » (108). Il relit alors *Del Principe e delle lettere* et *Della Tirannide.* A cette occasion, non seulement il répète avec Alfieri que la crainte est le seul sentiment dont soient capables les sujets d'un despote (109), et songe à la « publication d'un appel aux Français par Alfieri (...) où on leur démontrerait combien il est affreux pour eux de laisser

(101) *Ibid.*, I, 209, même date.
(102) *Ibid.*, I, 298, 13 messidor XII : 2 juillet 1804.
(103) *Ibid.*, I, 185, 10 thermidor XII : 29 juillet 1804.
(104) *Pensées*, I, 229, 245; *Journal*, II, 95, 131.
(105) *Ibid.*, I, 245. Le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 2 v°, indique qu'il faut lire, au premier alinéa de cette note : « ... cette dernière *nuance...* », au lieu de : « ... cette dernière *annonce...* »
(106) *Ibid.*, II, 159.
(107) *Journal*, I, 169. Il s'agit des *Opere varie filosofico-politiche in prosa e in verso di Vittorio Alfieri.* Paris, G. C. Molini, an VII (1800), 4 vol. in-12. Dès 1803, Beyle avait décidé de se procurer l'ouvrage : « Molini a fait une charmante édition des œuvres *filosofico-politiche* d'Alfieri en 4 volumes, gros caractères. Bien relié, 12 francs. A acheter » (V. Del Litto, *Scholies stendhaliennes. Ausonia,* juillet-décembre 1939).
(108) *Pensées*, II, 271, 28 messidor XII : 17 juillet 1804.
(109) *Ibid.*, II, 138, 167. Cf. *Della Tirannide,* liv. I, chap. III (*Opere varie,* II, 25).

perdre ainsi le fruit de la plus belle révolution qui fût jamais » (110), mais encore il donne à sa pièce de *Letellier* une tournure nettement jacobine, à tel point que force lui est de reconnaître : « Si j'aborde la question sérieusement, j'entre tout de suite dans l'odieux, et il faut finir par un livre dans le genre de la *Tirannide* contre Milan [Napoléon] » (111).

Et, enfin, Alfieri n'est pas étranger à la conception de l'Italie comme pays de l'énergie. Le 12 juillet 1804, en lisant dans les journaux un fait divers, assez banal par lui-même — un amant jaloux qui avait tué sa maîtresse près de Gênes (112) — il commente : « Voilà qui me prouve de plus en plus que la douce Italie est le pays où l'on sent le plus, le pays des poètes » (113). Or, il avait pu voir dans *Del Principe e delle lettere* que l'Italie abonde, plus que tout pays d'Europe, en esprits énergiques, ainsi que le prouvent les meurtres « sublimes » que l'on y commet chaque jour (114).

(110) *Théâtre,* III, 31, 10 fructidor XII : 28 août 1804. On sait que le jour du couronnement Beyle se rince la bouche « en lisant un peu de la prose d'Alfieri » (*Journal,* I, 255-256, 7 frimaire XIII : 28 décembre 1804).

(111) *Ibid.,* III, 167. Lorsque Stendhal écrit : « Plana, comme Alfieri, je crois, méprise toute la canaille » (*Journal,* II, 38), il fait peut-être allusion au passage suivant de la *Tirannide :*

« *E una volta per tutte mi spiego, che io nel dire popolo, non intendo mai altro che quella massa di cittadini e contadini più o meno agiati, che posseggono propri lor fondi o arte, e che hanno moglie e figli e parenti; non mai quella più numerosa forse, ma tanto meno apprezzabile classe di nulla tenenti della infima plebe...* » (Liv. I, chap. VII. *Opere varie,* II, 87-88, note).

(112) Voici la nouvelle que Stendhal a lue dans le *Journal de Paris* du 24 messidor XIII : 13 juillet 1804, sous la rubrique *Nouvelles étrangères, Italie.*

« Gênes, 30 juin. — Un nommé Calsamiglia était devenu amoureux d'une jeune personne de 15 ans, d'une grande beauté, et avait obtenu d'elle la promesse qu'elle l'épouserait. Sur cette promesse, et pendant son absence, la jeune fille promet sa main à un autre amant. Calsamiglia arrive le 19 de ce mois et apprend l'infidélité de sa maîtresse; il s'arme d'un pistolet, franchit un mur pour parvenir jusqu'à elle et l'étend morte à ses pieds. Il se rend chez une de ses connaissances, écrit deux lettres dans lesquelles il s'efforce d'excuser son crime, et entre à minuit dans l'église où était exposé le corps de sa victime. La police était à ses trousses; on veut le saisir, il s'échappe, et va finir sa vie à quatre pas de là, avec le même pistolet qui lui avait servi à tuer sa maîtresse. On ne l'a point enterré dans le cimetière, mais sur le rivage de la mer. »

(113) *Journal,* I, 162-163.

(114) « *La moderna Italia, nell'apice della sua viltà e nullità, mi manifesta e dimostra ancora (e il deggio pur dire ?) agli* enormi e sublimi delitti che tutto di vi si van commettendo, *ch'ella, anche adesso, più che ogni altra contrada d'Europa, abbonda di caldi e*

***

La fréquentation à peu près quotidienne du Théâtre-Français a d'ailleurs permis à Stendhal de préciser ses idées dramatiques. Un poète qui entend rivaliser avec les grands maîtres ne saurait avoir de meilleure école pour acquérir le métier :

... Les autres trouvent des émotions au théâtre, je n'y trouve que des instructions et toutes celles que j'y éprouve sont presque en fonction de ma gloire.

J'ai beaucoup de plaisir lorsque je crois avoir fait beaucoup de bonnes observations. Je me retire mécontent lorsqu'il me semble n'en avoir fait aucune d'essentielle (115).

Les réactions des spectateurs ne sont pas moins instructives:

Tout l'effet du poète est dans le cœur de ses auditeurs. Ce n'est que là que sont ses véritables victoires. Il doit y voir l'effet que les passions qu'il peint chez ses protagonistes produisent dans le cœur des spectateurs. Etudier ce qui s'y passe, cela vaut mieux que d'étudier Aristote. Le parterre des Français m'est doublement utile : j'étudie la pièce et les spectateurs, je vois d'abord ce qu'ils sont, ensuite leurs rapports (116).

Et c'est au fil des soirées passées au parterre du Théâtre-Français qu'il a mieux saisi les défauts de la tragédie classique: les longueurs (117), le manque d'action (118), le bavardage (119),

ferocissimi spiriti... » (*Del Principe e delle lettere*, liv. III, chap. XI. *Opere varie*, I, 325. C'est nous qui soulignons).

Au même moment, après avoir cité les paroles bien connues d'Alfieri : « Da quel giorno volli, volli sempre et fortissimamente volli », tirés de la *Risposta dell'Autore a Ranieri de' Calsabigi* (*Tragedie di Vittorio Alfieri*, Milano, anno X-1801, I, 69-70), Beyle ajoute: « Voilà les propres paroles de ce grand homme et tu sais s'il a réussi » (*Table*, I, 83, complément de la lettre à Pauline du 17 messidor XII : 6 juillet 1804).

(115) *Pensées*, II, 246, 22 thermidor XII : 10 août 1804, date fournie par le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 63 v°.

(116) *Ibid.*, II, 196, 10 thermidor XII : 29 juillet 1804.

(117) « Dans toutes les tragédies, les actes me semblent longs » (*Journal*, I, 142, 21 prairial XII : 10 juin 1804). « Je retrouve en moi les traces de ce sentiment ancien et primitif que j'avais il y a cinq ans, et qui me faisait trouver des longueurs dans toutes les tragédies, à l'exception du *Cid*, je crois » (*ibid.*, 223, 3 brumaire XIII : 23 octobre 1804).

(118) « ... le grand défaut de la scène française est d'être pauvre d'action » (*Pensées*, II, 195, 22 brumaire XIII : 13 novembre 1804).

(119) « ... là où il fallait deux mots, il y a dix vers » (*Journal*, I, 170, 30 messidor XII : 19 juillet 1804).

l'absence des détails (120), et qu'il est entré en communion spirituelle avec les jeunes gens de son âge qui, comme lui, se préparaient à secouer le joug. Feuilletez le journal d'un autre provincial à Paris, le bordelais Edmond Géraud, vous entendrez le même son de cloche :

Je ne puis souffrir, dans nos tragédies, ces dénouements en récits. On vous prépare pendant cinq actes à une grande catastrophe, puis tout à coup les personnages disparaissent, et l'on vient vous apprendre ce qui leur est arrivé. Rien ne me paraît plus froid et plus contraire aux premières conditions de l'intérêt dramatique...

Cette espèce de tragique froid et régulier n'a point de prise sur moi : il ne me fait ni frémir ni pleurer; et c'est pourtant sur quoi je compte en allant voir une tragédie...

Peu d'action, d'éternels entretiens dont le ton ne s'élève presque jamais au-dessus de celui qui appartient à la haute comédie, un langage ironique trop continuellement soutenu pour ne pas devenir monotone... (121).

A vrai dire, Corneille échappe à l'anathème (122). C'est un grand poète tragique, le plus grand, même le seul poète tragique français (123). Les contemporains ne pensaient pas autrement.

Le fait est, écrit Geoffroy au même moment, que Corneille occupe, attache, intéresse, beaucoup plus aujourd'hui que les poètes qui le regardent comme dépourvu d'intérêt; ses plans annoncent un génie fécond et créateur; ses scènes sont vives et animées; elles apprennent toujours quelque chose; ses caractères sont pleins de vie. Corneille, en un mot, ce Corneille qu'on voudrait nous donner pour un rhéteur et pour un historien, est le plus chaud et le plus théâtral des poètes dramatiques (124).

(120) « On ne représente pas assez le sommeil et les autres actions naturelles sur le théâtre français; il est trop sublimé de ce côté-là et perd de ses effets tragiques et comiques » (*Pensées*, II, 280, 7 fructidor XII : 25 août 1804). « Ducis semble avoir oublié qu'il n'y a point de sensibilité sans détails. Cet oubli est l'un des défauts capitaux du théâtre français » (*Journal*, I, 264, 21 frimaire XIII : 12 décembre 1804).

(121) *Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration*, p. 25, 34, 36.

(122) En général, disons-nous, car voici, par exemple, ce que Stendhal dit du *Cid :* « J'ai vu avec peine des tirades pour développer le caractère de celui qui parle, là où sa passion lui ordonnait de ne dire qu'un mot » (*Journal*, I, 234, 14 brumaire XIII : 5 novembre 1804. Cf. 179-182).

(123) *Corr.*, I, 234, 270, 339. *Théâtre*, III, 20. *Pensées*, I, 291; II, 70, 130-131, 296. *Journal*, I, 132, 141-142, 154, 188, 296-297; II, 168, etc.

(124) *Journal des Débats*, 12 nivôse XIII : 2 janvier 1805. Cf. le feuilleton du 2 pluviôse XIII : 22 janvier 1805 : « Corneille est toujours à la mode, malgré la rudesse de son style et la naïveté de sa manière, ou plutôt c'est pour cela qu'il est piquant et neuf... »

Non que Corneille soit parfait. Par une curieuse contradiction, Stendhal, tout en étant très sensible à l'héroïsme cornélien, fait grief au poète — en partageant l'opinion de La Harpe (125) — de ne pas être assez tendre, de ne pas avoir mis assez d'amour dans ses pièces, de sorte que les intrigues politiques finissent par causer de l'ennui (126).

Quant à Racine, parfois il admet, en suivant Chateaubriand, que l'auteur d'*Andromaque* est « supérieur à Virgile dans les caractères (127), qu'il a excellé dans la peinture des femmes (128) et de l'amour — « l'amour porté à son extrême, éperdu » (129). La « tendresse éperdue » de Roxane fait battre son cœur; c'est « l'extrême de l'amour » (130). Beyle en arrive même à lui reconnaître parfois la qualité dont il fait le plus de cas : le naturel.

Les canevas de Racine, écrit-il dans une note inédite, ne sont pas forts, ne sont pas les meilleurs possibles, mais ils sont remplis avec un grand naturel. Les personnages ne sont pas les meilleurs possibles, mais une fois leur caractère donné, ils parlent avec le plus grand naturel possible (131).

(125) « Si l'on excepte les scènes du *Cid*, imitées de Guilain [*sic*] de Castro, et celle de Pauline et de Sévère, d'ailleurs il n'a jamais su traiter l'amour. Il est vrai que, dans ces deux pièces, l'amour est touchant, noble, délicat; mais ce n'est pas à beaucoup près cette passion forcenée traînant après elle le crime et le remords, enfin si éminemment tragique, quand elle est telle que Racine et Voltaire l'ont représentée... » (*Lycée*, deuxième partie, liv. I, sect. II).

(126) Sur *Cinna :* « Cette pièce a excité mon admiration, mais ne m'a pas intéressé » (*Journal*, I, 223, 3 brumaire XIII : 25 octobre 1804). En parlant de *Rodogune :* « ... Cette politique est superbe, mais hors de sa place; elle refroidit la pièce... » (*ibid.*, I, 180, 7 thermidor XII : 26 juillet 1804). Sur *Nicodème :* « Il manque à cette pièce de l'anxiété dans le cœur du spectateur; Corneille aurait atteint cet effet en faisant de Laodice une femme excessivement tendre, adorant Nicodème, et sans cesse excessivement inquiète sur lui, une femme du caractère d'Andromaque et de Monime... » (*ibid.*, II, 168, 1er germinal XIII : 22 mars 1805), etc.

(127) *Pensées*, I, 257, 1er prairial XII : 21 mai 1804. Cf. *Génie du Christianisme*, deuxième partie, liv. II, chap. X.

(128) *Journal*, I, 297, 16 nivôse XIII : 6 janvier 1805. *Corr.*, I, 339, 29 germinal XIII : 19 avril 1805.

(129) *Ibid.*, 321, 27 nivôse XIII : 17 janvier 1805. Voici ce que Beyle a pu lire dans le *Lycée* de La Harpe :

« Racine, en étalant sur la scène des peintures si savantes et si expressives de cette inépuisable passion de l'amour, ouvrit une source nouvelle et abondante pour la tragédie française. Cet art que Corneille avait principalement établi sur l'étonnement et l'admiration et sur une nature quelquefois trop idéale, Racine le fonda sur une nature toujours vraie, et sur la connaissance du cœur humain » (Deuxième partie, liv. I, chap. III, sect. I).

(130) *Journal*, I, 318-319, 25-27 nivôse XIII : 15-17 janvier 1805.

(131) *Compléments et fragments inédits*, p. 133, 22 thermidor XII : 10 août 1804.

Au début de son séjour à Paris, en avril 1804, il entreprend une étude du style de Racine, qu'il intitule *Remarques sur le style de l'immortel Racine*. Les vers d'Andromaque :

> Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
> Cet enfant dont la vie alarme tant d'Etats

l'enlèvent. « Voilà le poète, s'exclame-t-il, il veut émouvoir, il rend par une image que tout le monde saisit ce que tout autre aurait exprimé d'une manière abstraite... » (132).

Il semblerait donc que Racine fût près de son cœur. En fait, des appréciations semblables sont l'exception et non la règle. Il dit d'*Andromaque*, l'une des pièces qu'il a vu jouer plusieurs fois (133), et où le rôle d'Hermione l'a touché (134) : « En général, j'ai trouvé (...) cette tragédie bavarde. Ce défaut est surtout choquant dans les confidents » (135). S'il s'extasie sur le « délire des passions » dans *Phèdre*, il n'en reproche pas moins à Racine les vers descriptifs (136). L'intrigue de *Mithridate* est « plate », les caractères « communs et insignifiants »; le personnage de Mithridate « tout plein de fausse grandeur ». Même Monime ne le satisfait pas : « Un des endroits les plus caractéristiques du caractère de Monime n'est pas assez développé. C'est celui où, comme Julie d'Etanges, elle demande à son amant du secours contre lui-même » (137). En un mot, la pièce est très médiocre. Racine a voulu lutter avec Corneille, et lui est resté inférieur (138). *Britannicus* n'est

(132) *Mél. de litt.*, III, 11-13, 6 floréal XII : 26 avril 1804. Ce *Commentaire* n'est pas allé au-delà des deux tiers de la première scène d'*Andromaque*. Il ne semble pas que Beyle ait poursuivi le travail.

(133) Le 21 avril, les 4 et 25 mai, le 23 août 1804, le 19 mars 1805 (*Journal*, I, 108, 121, 133, 199; II, 150).

(134) *Corr.*, I, 186, lettre à Pauline du 18 prairial XII : 7 juin 1804. *Journal*, II, 111, 14 ventôse XIII : 5 mars 1805. Cf. *Pensées*, I, 246.

(135) V. Del Litto, *Scholies stendhaliennes. Ausonia*, janvier-mars 1939. Cf. ce que nous avons dit plus haut à propos de Fénelon. Voir le témoignage d'Edmond Géraud : « Toutes les fois que je lis ou vois représenter l'*Andromaque* de Racine, tout en admirant les beautés de cette tragédie, je ne puis m'accoutumer à voir les héros grecs parler un langage si étrange et si contraire à toutes les idées que nous avons de leurs mœurs et de leurs caractères... » (*Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration*, p. 8).

(136) *Journal*, II, 226, 2 floréal XIII : 22 avril 1805. On a vu que Beyle, en lisant la *Lettre à l'Académie*, avait marqué sur son cahier : « Il [Fénelon] blâme beaucoup, comme moi, le récit de Théramène. »

(137) Cependant, il aurait voulu donner, l'année d'avant, un caractère « monimien » à l'Adèle des *Deux Hommes* (*Théâtre*, II, 187).

(138) *Journal*, I, 325-326, 27 nivôse XIII : 17 janvier 1805. C'est exactement le contraire de l'opinion de La Harpe, pour qui Racine avait laissé Corneille loin derrière lui (*Lycée*, deuxième partie, liv. I, chap. III, sect. V).

qu'un « bavardage éternel et élégant » (139). Mais il y a une pièce qui a le don d'échauffer la bile de Stendhal : *Iphigénie*.

> ... Cette tragédie doit plaire infiniment au vulgaire, tous les personnages en sont médiocres. L'exposition se traîne et ne finit point; elle est niaise en ce qu'Agamemnon, au lieu de donner à Arcas sa commission en quatre vers et de le faire courir au-devant de la reine, perd, à lui raconter ce qu'il sait déjà, un temps pendant lequel la reine arrive dans l'armée (140).

Et il ne s'agit pas d'une mauvaise humeur passagère. Beyle est tellement sûr du peu d'intérêt de cette tragédie qu'il ne craint pas d'affirmer que, si on la donnait pour la première fois, elle « serait critiquée de tous côtés ». *Iphigénie* reste pour lui « la pièce qui doit plaire le plus aux gens médiocres, aussi la joue-t-on très souvent » (141). Les acteurs qui jouent dans *Iphigénie* lui semblent-ils emphatiques ? Il déclare aussitôt : « Je crois que cela peut venir en partie du bavardage éternel des pièces de Racine et de Voltaire. Là où il fallait deux mots, il y a dix vers » (142). Veut-il manifester son mépris pour Louis XIV ? Il écrit : « C'est le grand roi des sots, comme l'*Iphigénie* de Racine est leur belle tragédie » (143). *Iphigénie*, dit-il encore après une nouvelle représentation, « est la pièce du monde, après les mauvais drames, qui m'ennuie le plus. Les personnages n'ont que de la vanité, sentiment avec lequel on ne sympathise pas ». Et il tient à préciser : « Jamais je n'avais été mieux disposé à sentir *Iphigénie*, je ne demandais qu'à me laisser toucher, et cependant elle m'a souverainement déplu » (144).



L'éloignement pour Racine tient en grande partie à la théorie de la perfectibilité. Nous avons écrit à propos de Mme de Staël, que *De la Littérature* avait laissé des germes féconds dans l'esprit de Stendhal. On en trouve ici la confirmation, bien que ce dernier finisse naïvement par croire que la découverte lui appartient.

(139) *Journal*, II, 204, 8 germinal XIII : 29 mars 1805. Cf. *Pensées*, II, 228, où Stendhal juge révoltant le personnage de Narcisse.

(140) *Ibid.*, I, 118, 11 floréal XII : 1er mai 1804. Cf. I, 320 : « Il me semble que le premier degré de la sensibilité est d'être ému par le tragique pompeux (*Iphigénie* de Racine)... » (27 nivôse XIII : 17 janvier 1805).

(141) *Pensées*, I, 251, 15 messidor XII : 4 juillet 1804.

(142) *Journal*, I, 169-170, 30 messidor XII : 19 juillet 1804.

(143) *Corr.*, I, 240.

(144) *Journal*, II, 77-78, 3 ventôse XIII : 22 février 1805.

Dès le 28 avril 1804, il constate : « La vanité est presque le caractère général des Français. » Nous rencontrons ici pour la première fois ce postulat qui, par la suite, tiendra une telle place dans la pensée de Stendhal. Pour l'instant, il en déduit que pour plaire « il suffit donc de s'attacher à la connaissance de la vanité ». Cela ne contredit pas la pensée qui précède immédiatement celle-ci : « ... ce n'est point dans la bonne compagnie qu'il [le poète] doit nourrir son âme, parce que les gens qui la composent font tout par imitation du bon ton, mais dans les familles simples qui se montrent ce qu'elles sont réellement » (145). La contradiction n'est qu'apparente : il y a là un subtil *distinguo* entre les moyens de former son art et ceux de plaire.

Le 23 mai, il note :

h[enri]. — Pour réussir, flatter mes contemporains, j'en ai un moyen bien aisé. Je pense beaucoup de bien de notre siècle par suite du système de la perfectibilité... (146).

Les *Souvenirs* de Mme de Caylus lui permettent de se rendre compte que les mœurs ont beaucoup évolué depuis le siècle de Louis XIV. Et il en fait, avec une rigoureuse logique, l'application au théâtre :

... la *politesse* est un fruit nécessaire de l'égoïsme, qui lui-même vient du *gouvernement monarchique;* mais l'extrême politesse est le seul pays où il puisse exister un excellent comique, donc la comédie est une fille de la monarchie (147).

Molière lui fournit la preuve de la vérité de ce principe :

Il me semble, écrit-il après avoir assisté à une représentation des *Amants magnifiques,* que cette pièce est une preuve que la société s'est bien perfectionnée depuis Molière. C'est-à-dire que l'homme qui occupe aujourd'hui une position semblable (...) à celle d'un homme sous Louis XIV, sait bien mieux ne pas blesser la vanité et la flatter que cet homme de Louis XIV... » (148).

Un article du *Journal des Spectacles* achève de le convaincre. L'auteur remarque, note Stendhal, que « les mêmes tragédies faisaient beaucoup pleurer il y a vingt ans (1784) et ne produisent point cet effet aujourd'hui ». Et de commenter : « Voilà

(145) *Pensées,* I, 234-235. Nous avons dit, note 25, que Beyle a pu trouver une idée analogue dans la *Poétique française* de Marmontel.

(146) *Ibid.,* I, 237, 23 floréal XII : 23 mai 1804. Cf. la lettre à Pauline du 22 prairial XII : 11 juin 1804 : « La société se perfectionne chaque jour » (*Corr.,* I, 197).

(147) *Ibid.,* I, 272, 27 prairial XII : 16 juin 1804. C'est Stendhal qui souligne. Cf. II, 12-13, 25 thermidor XII : 13 août 1804. On a vu dans le chapitre précédent que Stendhal a trouvé la même idée dans les *Souvenirs* de Dieudonné Thiébault.

(148) *Ibid.,* I, 292-293, note datée dans le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 23 r°, du 9 messidor XII : 29 juin 1804.

un fait qui prouve bien mon opinion. » Pris de scrupule, il se demande : « Mais d'abord est-il vrai ? » La réponse est affirmative; elle rappelle de près les termes d'une phrase de *la Littérature* que nous avons déjà citée : « A la première vue nos caractères, devenus plus forts, demandent des impressions plus fortes et plus vastes, en un mot une autre tragédie que celle de Racine » (149).

Cependant il ne saisit qu'à quelques jours de là l'importance de sa « grande découverte », faite, dit-il, en lisant dans ses sensations. Etant donné le principe : « Depuis les anciens l'esprit humain s'est perfectionné; c'est-à-dire que nous savons beaucoup de vérités qu'ils ignoraient », il en découle que le poète dramatique du XIXe siècle doit plaire « à des gens qui ne savent pas le latin, à des gens élevés non point sur des histoires mensongères et payées par les tyrans, mais sur les événements de la Révolution ». Et Beyle, ravi de sa « découverte », conclut : « La mine est sublime et neuve. Quoi de mieux ? *Quo modo majus ?* » (150).

Sur la foi de la théorie de la perfectibité, qui renferme d'ores et déjà l'essentiel de son *credo* romantique, il peut écrire au début de 1805 :

> Il me semble que depuis Racine la tendresse proprement dite s'est perfectionnée et que nous pouvons mettre en scène une mélancolie plus touchante que la sienne.
> L'héroïsme s'est aussi perfectionné. L'Alceste de Fabre est bien plus grand, moralement parlant, que celui de Molière... (151).

Comment alors s'accommoder d'un poète qui a peint la cour et dont l'ambition était de plaire à Louis XIV (152) ?



Son antipathie pour Racine est aussi une réaction contre les critiques du temps, et Geoffroy en premier lieu, qui ne cessaient de le porter aux nues (153). *Iphigénie,* qui déplaisait tant à Beyle, ravissait le critique du *Journal des Débats :*

(149) *Ibid.*, I, 250.
(150) *Ibid.*, II, 164-168, 22 messidor XII : 11 juillet 1804. La date est fournie par le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 35 r°.
(151) *Journal,* I, 351, 1er pluviôse XIII : 21 janvier 1805. Remarquer que Beyle a présent à l'esprit *De la Littérature.* Voyez ce qu'il écrivait six jours auparavant, en parlant du *Misanthrope* :
« Ce sentiment est plus profond que ceux que Molière fait dire, c'est ce qui fait dire avec ridiculité, mais peut-être vérité, à Mme de Staël que la mélancolie a fait des progrès... » (*ibid.*, I, 334-335). Cf. *De la Littérature,* première partie, chap. IX.
(152) « Racine me semble le père de la race des confidents qui était dans la nature qu'il avait sous les yeux » (*Journal,* I, 247, 29 brumaire XIII : 20 novembre 1804). Cf. I, 126-127, 21 floréal XII : 11 mai 1804.
(153) Beyle a relevé dans le feuilleton du 29 germinal XI (19 avril

L'*Iphigénie* de Racine, âgée de cent trente ans, a une fraîcheur de coloris, un éclat, une élégance que le temps ne peut qu'augmenter encore; on n'a point fait d'aussi beaux vers, tracé d'aussi beaux caractères; on n'a point fait parler les passions d'un style aussi naturel, aussi vrai, aussi juste... » (154).

Exalter Racine ne revenait-il pas à dire qu'il était désormais vain de prétendre faire des tragédies ?

Chaque tragédie que l'on fait, écrit encore Geoffroy, est un nouveau trait de lumière sur le mérite de Racine : cet homme écrase l'art en l'élevant trop haut, et l'habitude de voir ses chefs-d'œuvre est la mort de toutes les nouveautés (155).

Il est plus que probable que la tragédie est finie. On n'en fera plus, je ne dis pas d'égales à celles de Corneille et de Racine, mais même de supportables. Le plan d'un pareil ouvrage exige un jugement, une combinaison, une vigueur de sens, dont les cerveaux de nos poètes modernes paraissent incapables (...). Tous les essais de nos artistes tragiques annoncent une singulière faiblesse de conception, et une grande mesquinerie d'exécution; ils pensent faux et s'expriment mal; ils prennent le niais pour le naturel, le bizarre pour le neuf et l'extravagant pour le sublime (156).

Les pièces nouvelles jouées au Théâtre-Français en 1804 et 1805 (157) semblent donner largement raison à Geoffroy. Après

1803) consacré à *Esther*, quelques-unes des phrases admiratives de Geoffroy. Il voulait les insérer dans sa pièce de *Letellier* et en faire ressortir le ridicule et l'absurdité (*Théâtre*, III, 48, 182).

(154) *Journal des Débats*, 27 prairial XII : 16 juin 1804.

(155) *Ibid.*

(156) *Ibid.*, 3 thermidor XII : 22 juillet 1804. Cf. le feuilleton du 22 frimaire XIII (13 décembre 1804) où, à propos d'*Iphigénie*, Geoffroy disait : « Il n'est pas écrit que toutes les pièces nouvelles seront sifflées; mais il semble que toutes les pièces nouvelles seront mauvaises. »

(157) Cependant Stendhal n'a pas vu jouer *le Couronnement de Cyrus* par M.-J. Chénier (17 frimaire XIII : 8 décembre 1804). La pièce reçut un accueil très froid. Cf. le feuilleton de Geoffroy dans le *Journal des Débats* du 20 frimaire, et le bulletin de police publié par E. d'Hauterive. *La police secrète sous le Premier Empire*, I, 201. Voir H. Welschinger, *La Censure sous le Premier Empire*, p. 227.

Il n'a pas assisté non plus à la reprise de *Henri VIII*, du même auteur, qu'on interdit après la première représentation (*Journal*, II, 49, 59, 24 et 27 pluviôse XIII : 13 et 16 février 1805). Cf. le feuilleton de Geoffroy du 23 frimaire XIII : 14 décembre 1804 : « ... l'ouvrage, pour le fonds et pour la forme, n'est que la dégénération de l'école de Voltaire (...). Il paraît (...) que le but de l'ouvrage est de rendre odieux le pouvoir monarchique... »

D'autre part, Stendhal a manqué, pour être arrivé trop tard à Paris ou l'avoir quitté trop tôt, la représentation des *Templiers* de Raynouard (8 mai 1805), et celle de *Guillaume le Conquérant* (4 février 1804), où Alexandre Duval avait osé violer les règles de l'unité de lieu et de temps. Le jour même où l'on devait jouer la pièce, paraissait dans le *Mercure de France* une lettre de l'auteur,

avoir assisté à la première de *Pierre le Grand,* par Carrion-Nisas, qui se termina par une chute retentissante, Beyle juge l'œuvre « pitoyable », et l'auteur « complètement ridicule et même odieux » (158). *Agamemnon* de Népomucène Lemercier ne remplit pas non plus son attente (159). Et pourtant il s'était

qui s'excusait de sa témérité : « Les circonstances m'ont paru favorables pour rappeler et mettre en scène un des traits historiques les plus honorables à la nation. Il fallait renoncer à ce sujet vraiment dramatique ou se résoudre à contrevenir aux rigoureuses lois de notre théâtre. J'ai pensé qu'en faveur du motif qui me dirige, le public pourrait me pardonner de négliger, une fois seulement, les règles d'Aristote. Puisse-t-il ne pas me punir de ma témérité... » (tome XIII, n° 136, 14 pluviôse XIII : 4 février 1804, p. 322).

D'ailleurs, un ordre supérieur interdit la pièce dès le lendemain : on avait cru voir une allusion à Napoléon, dans une chanson du troisième acte où il était question de la mort de Roland. Voir Ch. Bellier-Dumaine, *A. Duval et son œuvre dramatique,* 1905, p. LX-LXI, 386-387. Welschinger, ouvr. cit., p. 225.

(158) *Journal,* I, 128, 29 floréal XII : 19 mai 1804. *Corr.,* I, 216, lettre à Edouard Mounier du 7 messidor XII : 26 juin 1804.

Carrion-Nisas avait indisposé le public en annonçant, contrairement à l'usage, que la pièce était de lui. Mais surtout les républicains en voulaient au tribun qui venait de se rallier à l'Empire. Dès le début de la représentation, les spectateurs donnèrent libre cours à leur mauvaise humeur, qui devint bientôt tumulte. La pièce se traîna jusqu'à la deuxième scène du dernier acte : à ce moment-là, les acteurs préférèrent baisser le rideau.

Le *Journal des Débats du* 1er prairial XII : 21 mai 1804, par la voix de Geoffroy, et le *Moniteur* du 4 prairial suivant, sous la signature S..., prirent la défense de Carrion-Nisas, tandis que la *Décade Philosophique* critiquait sans aménité *Pierre le Grand* : « ... on peut conjecturer que la pièce, tranquillement écoutée, n'aurait jamais eu de succès très réel. On a pu voir qu'elle péchait essentiellement par la liaison dramatique, par le vide d'une action froide, par des licences un peu trop fortes contre la vérité historique... » (10 prairial XII : 30 mai 1804, p. 437, art. signé L. C.). Cf. H. Welschinger, ouvr. cit., p. 226-226.

Quant à Stendhal, il placera Carrion-Nisas au nombre des anti-philosophes, amis du despotisme (*Théâtre,* III, 27).

(159) *Journal,* I, 96-97, 19 germinal XII : 9 avril 1804. *Pensées,* I, 249, 15 prairial XII : 4 juin 1804. *Agamemnon,* joué pour la première fois en 1797, avait été repris le 23 brumaire XII : 15 novembre 1803. Geoffroy, qui lui avait consacré, dans le *Journal des Débats,* cinq feuilletons (25 et 27 brumaire, 1er, 7 et 15 frimaire XII : 17, 19, 23, 28 novembre et 16 décembre 1804), ne cachait pas sa désapprobation: « Peut-on compter *Agamemnon* au nombre des bonnes tragédies, même du troisième ordre ? Un ouvrage écrit en style obscur et barbare; un ouvrage dont l'action est horrible, atroce et dégoûtante; un ouvrage sans intérêt, plein de déclamations et de galimatias, contraire à toutes les bienséances, peut-il s'appeler une bonne tragédie ?... » (25 brumaire XII : 19 novembre 1804).

insurgé, l'année d'avant, contre les sifflets qui avaient provoqué la chute d'*Isule et Orovèse* (160). Il avoue bientôt que cette tragédie l'ennuie (161), tout en reconnaissant que Lemercier est le premier poète tragique français qui ait admis des détails comme le sommeil, considérés jusqu'alors comme contraires à la bienséance (162).

Stendhal et Geoffroy se rendent compte que la tragédie française, vieillie, appauvrie, épuisée, est en train d'agoniser. Le tort de Geoffroy est de ne point voir d'autre remède que l'imitation servile de Racine (163). Critique perspicace, écrivain à la plume habile, quoique souvent assez lourde, il a manqué de clairvoyance (164). Tout autre est la position de Stendhal. N'est-il pas compréhensible qu'un jeune homme qui s'apprêtait, dans toute la fougue de ses vingt ans, à conquérir de haute lutte les lauriers de Melpomène, finît par être agacé par ce modèle dont on lui disait à l'avance qu'il était inégalable ? De là à se persuader que la renommée de Racine était surfaite, il n'y avait qu'un pas. Et Beyle l'a d'autant plus vite franchi que, fort de l'autorité, d'Alfieri et de Mme Staël, il sent que la tragédie racinienne ne convient plus aux hommes du XIX[e] siècle.

En rendant Racine responsable de l'épuisement de la tragédie française, Stendhal se persuade chaque jour davantage que la vraie tragédie doit être cherchée dans Shakespeare. « Il faudra que j'aie le courage, dit-il, de mettre beaucoup de détails sur la scène et de faire dire par exemple : Le roi dort dans sa chambre. Et puis je ferai une tragédie absolument nouvelle, en y faisant entrer la peinture des caractères » (165).

(160) *Pensées*, I, 165, 17 prairial XI : 6 juin 1803.

(161) « [J'ai] bien fait de ne pas aller à *Agamemnon* qui m'ennuie » (*Journal*, I, 125, 20 floréal XII : 10 mai 1804. Il avait revu *Agamemnon* peu de temps auparavant, mais il n'avait eu d'yeux que pour le jeu de Talma et de Mlle Duchesnois. C'est au cours de cette soirée que Crozet l'avait présenté à l'actrice (*ibid.*, I, 111, 4 floréal XII : 24 avril 1804).

(162) *Pensées*, II, 331, 8 thermidor XII : 27 juillet 1804. Stendhal fait allusion au cinquième acte d'*Agamemnon* : la scène n'est éclairée que par la lumière de quelques flambeaux. Agamemnon, rassuré par le départ d'Egisthe, va se coucher.

(163) Aussi ses adversaires lui ont-ils reproché à l'envi sa « fureur dénigrante » et l'ont-ils qualifié d' « éteignoir » (*Décade philosophique*, 10 frimaire XII : 2 décembre 1803).

(164) C'est ce qui a échappé à Sainte-Beuve qui fait d'ailleurs d'excellentes remarques sur lui (*Causeries du Lundi*, I, 376-382). Cf. Naudet, *M. Boissonade et l'atticisme dans l'érudition*, dans le vol. J.-F. Boissonade, *Critique littéraire sous le Premier Empire*, 1863, tome I, p. XXI.

(165) *Journal*, I, 264-265, 21 frimaire XIII, 12 décembre 1804.

II

Molière et Regnard

Beyle élargit ses connaissances dans le domaine de la comédie : Aristophane, Térence, Machiavel, Goldoni. — Admiration pour Molière. — Gaieté et comique : Regnard et Molière.

Encore que Stendhal ne se soit jamais appliqué à cette vaste « étude philosophique » du théâtre de toutes les époques et chez tous les peuples, dont il a rêvé un jour (166), il a tout de même élargi ses connaissances dans le domaine de la comédie. Lorsqu'il avait eu entre les mains le *Théâtre des Grecs* par Brumoy, il ne s'était point arrêté sur Aristophane. C'est cette lacune qu'il entend combler en 1804. Empressons-nous d'ajouter qu'il ne s'agit pas d'une lecture minutieuse; loin de là, les commentaires du traducteur et de l'éditeur sollicitent davantage son intérêt que le texte (167). Ainsi, il tire des notes du commentateur la « vérité morale » développée par Aristophane dans *les Chevaliers* — « La libre disposition de suivre les premiers mouvements de sa volonté est le plus grand de tous les esclavages » — et l'idée, appuyée sur l'autorité de Shaftesbury, « qu'on peut faire d'après cette vérité une infinité de comédies de caractère », idée que Beyle met aussitôt à contribution, en imaginant un « sujet très comique » : l'homme qui craint d'être gouverné (168).

(166) *Pensées,* I, 210.

(167) Stendhal n'a pas sous les yeux la traduction d'Aristophane par Poinsinet de Sivry, dont nous parlons plus loin, mais la nouvelle édition, considérablement augmentée, du *Théâtre des Grecs* par Brumoy, qu'André-Charles Brotier — qui signe M... — avait donnée en 1785-1789 (Paris, Cussac, 13 vol. in 8°).

C'est une note de cette édition, tome XI, p. 447, qui lui a appris qu'en 1784 Poinsinet de Sivry avait traduit en vers le théâtre d'Aristophane.

(168) *Pensées,* I, 261-262, 20 prairial XII : 9 juin 1804. Cf. *Théâtre des Grecs,* éd. cit., XI, *Réflexions sur les Chevaliers,* p. 145-146 :

« Je ne sais si quelqu'un aura remarqué avant moi qu'Aristophane développe dans *les Chevaliers* une *vérité morale* qui devrait être méditée journellement, et qui devrait faire la base et la règle invariable de la conduite de tout homme et de tout gouvernement

La réflexion sur *les Nuées :* « Je m'en veux de n'avoir pas songé à l'excellente scène par laquelle Aristophane expose sa comédie des *Nuées* » (169) a la même source. A propos de la scène où Strepsiade, tourmenté par les dettes de son fils, ne parvient pas à s'endormir, pendant que le fils rêve tout haut dans son lit, Brumoy disait dans son analyse de la pièce : « Il ne parle que de chevaux et de courses de char, ce qui rend le monologue du père plus piquant et plus comique; car cette manie de la chevalerie est justement ce qui le désespère » (170).

animés du désir de se procurer des droits solides à la réputation de sagesse : « *La liberté ou la libre disposition de suivre les premiers mouvements de sa volonté, est le plus grand des esclavages* » ?

« Voilà cette vérité que le poète a voulu mettre dans le plus grand jour, aux yeux de ces Athéniens légers, inconséquents, qui ne savaient pas qu'on n'est jamais plus esclave que lorsqu'on s'abandonne, sans frein et sans examen, à la première impression du vouloir. Autant Aristophane met d'art, de sel et de comique, pour faire ressortir une vérité aussi utile, autant l'un des plus grands philosophes de nos jours, Shaftesbury, met de logique et d'évidence dans la manière dont il le démontre *. En effet, ceux qui suivent le premier mouvement de leur volonté, et qui sont libres de donner leur consentement aux premières insinuations ou suggestions d'une imagination préoccupée et de la première idée qu'ils se font du bien; ceux-là, dis-je, sont perpétuellement les dupes des plus grands fourbes qui soient dans le monde. On peut même assurer, avec confiance, que la folie la plus complète est celle des gens qui, se faisant illusion à eux-mêmes, se persuadent que, dans leurs affaires de la plus grande conséquence, ils savent parfaitement les choses qu'ils ont le moins étudiées et sur lesquelles ils sont dans la plus profonde ignorance **.

« Il me serait très aisé de tracer ici le canevas d'une pièce où l'on verrait un riche, vieillard surtout, qui serait la dupe et l'esclave du premier venu et qui, sous prétexte de conserver sa liberté, rejetterait les conseils des personnes honnêtes, sages et instruites. En général, cette idée-ci pourrait *fournir des comédies de caractère sans nombre,* parce que la cupidité prend tous les jours de nouvelles formes et que les ridicules de l'homme qui, ne connaissant pas lui-même, veut cependant donner une idée avantageuse de sa sagacité et de l'usage de sa raison, ne sont que trop multipliés. Voilà ce qui mériterait d'être fréquemment joué sur le théâtre. »

* *The Moralists, a philosophical rhapsody,* part. II, sect. I.

** « *I think one may say with assurance, that the greatest of fools is he who imposes on himself, and in his greatest concern thinks certainly he knows which he has least study'd, and of which he is most profoundly ignorant* » (Shaftesbury, *ib.*, t. II, p. 151).

(169) *Pensées, loc. cit.*

(170) *Théâtre des Grecs,* éd. cit., XI, 184. Le nouvel éditeur faisait remarquer que « Molière a imité ce monologue dans la première scène du *Malade imaginaire,* où Argante fait tout seul ses comptes, comme s'il était avec son apothicaire et son médecin » (*ibid.*, p. 182 note).

Là où Beyle écrit : « Voltaire, dit Brunck, est souverainement injuste sur Aristophane » (171), il ne fait que résumer un passage de la traduction de la préface latine que Brunck avait mise en tête de son édition d'Aristophane (172). Et c'est d'après cette page qu'il réfute l'opinion de Marmontel qui, se basant sur *les Nuées*, considérait la comédie grecque comme une arme dont les Athéniens avaient tiré parti pour combattre le mérite (173). Beyle, qui a lu *les Nuées* — c'est la seule pièce dont il gardera le souvenir (174) —, ne voit pas pourquoi Aristophane serait répréhensible d'avoir tourné Socrate en ridicule. Aussi traite-t-il l'auteur de *la Poétique française* de « dévot jugeant Tartufe ». « Aristophane est plein de verve,

(171) *Pensées*, I, 263.

(172) *Théâtre des Grecs*, éd. cit., XI, 167-168 : « Voltaire, dit M. Brunck, ignorait toutes ces particularités; aussi personne n'a-t-il montré plus d'injustice à l'égard d'Aristophane qu'il n'avait jamais eu en grâce, et contre qui néanmoins il s'est expliqué à tort et à travers en quantité d'endroits de la vaste et indigeste collection de ses œuvres. Je ne citerai que les seuls articles *athée et athéisme de son Dictionnaire philosophique*, intitulé depuis *la Raison par alphabet :* au milieu de beaucoup d'erreurs sur Aristophane, on y lit entre autres : « Ce poète comique, qui n'est ni comique ni poète... »

(173) « Quant aux suffrages des Athéniens, un peuple ennemi de toute domination devait craindre surtout la supériorité du mérite. La plus sanglante satire était donc sûre de plaire à ce peuple jaloux, lorsqu'elle tombait sur l'objet de sa jalousie. Il est deux choses que les hommes vains ne trouvent jamais trop fortes, la flatterie pour eux-mêmes et la médisance contre les autres : ainsi tout concourut d'abord à favoriser la comédie satirique. On ne fut pas longtemps à s'apercevoir que le talent de censurer le vice, pour être utile, devait être dirigé par la vertu, et que la liberté de la satire accordée à un malhonnête homme était un poignard dans les mains d'un furieux; mais ce furieux consolait l'envie. Voilà pourquoi dans Athènes, comme ailleurs, les méchants ont trouvé tant d'indulgence, et les bons tant de sévérité. Témoin la comédie des *Nuées*, exemple mémorable de la scélératesse des envieux et des combats que doit se préparer à soutenir celui qui ose être plus sage et plus vertueux que son siècle » (*Poétique française*, 1763, II, chap. XV, p. 383-384).

(174) On sait que sur le frontispice de la *Vie de Rossini* figurera une épigraphe tirée des *Nuées* : « Laissez aller votre pensée comme cet insecte qu'on lâche en l'air avec un fil à la patte. »

Stendhal n'a fait que paraphraser cette réplique de Socrate à Strepsiade, acte II, scène I : « Ne retiens point ton esprit; ne le fixe pas opiniâtrement sur cet objet; donne-lui l'essor; laisse-le voler où il voudra, comme le hanneton attaché par la patte à un fil » (traduction de Brotier, *Théâtre des Grecs*, éd. cit., XI, 304-305).

Remarquer qu'en 1823 venait de paraître le tome XIII d'une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, revue, corrigée et augmentée par Raoul Rochette. Ce tome renfermait *les Nuées*.

tranche-t-il, et a parfaitement fait ce qu'il voulait faire » (175). Et, comme Aristophane lui a paru « dans un endroit plus énergique que Molière », il se propose de « l'étudier » (176). Mais il ne trouvera jamais plus le temps de mettre son projet à exécution.

La lecture de Térence a sans doute été entreprise sur la foi des éloges de Fénelon qui, en citant un passage de *l'Andrienne,* affirmait : « Ce poète comique a une naïveté inimitable et qui attendrit par le simple récit d'un fait très commun » (177). Cette appréciation n'a pas échappé à Beyle qui, on l'a vu, note : « Acheter un Térence bien traduit avec le texte. » Mais la déception a suivi de près. A son goût, *l'Andrienne* est sans intérêt : « Nulle science *della sceneggiatura,* les personnages ont l'air de la bonne compagnie, voilà tout » (178). A peine y trouve-t-il à glaner « l'idée d'un caractère trop fin qui, soupçonnant de la finesse à tout, se blouse lui-même, et est la dupe d'un homme très franc ou de quelque autre chose plus comique » (179). Et rien n'indique que la lecture de Térence ait été poussée plus loin (180).

(175) *Pensées,* I, 252, 14 messidor XII : 3 juillet 1804. Cf. *Compléments et fragments inédits,* p. 113, où Beyle mentionne Aristophane, Eschyle, Euripide, au nombre des auteurs « calomniés par les gens antidramatiques de nos jours ».

(176) *Pensées,* I, 253. Et c'est alors qu'il se demande si la traduction de Poinsinet de Sivry est bonne (*ibid.,* II, 194, 23 messidor XII : 12 juillet 1804, date fournie par le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 78 r°, qui donne aussi le détail suivant : « 12 francs »).

Le Théâtre d'Aristophane, traduit en français, partie en vers, partie en prose, avec les fragments de Ménandre et de Philémon, par Poinsinet de Sivry, avait paru chez Didot jeune, en 1784, 4 vol. in-8°. Il en était souvent question dans la nouvelle édition par Brotier du *Théâtre des Grecs* (Voir X, 274, 275, 354, et *passim*).

(177) *Lettre à l'Académie,* chap. VII. Quant à Plaute, Beyle ne le nomme parmi les grands poètes comiques que « sur sa réputation » (*Pensées,* II, 45, 305). Il avait pu lire dans l'*Art de la comédie* par Cailhava : « Plaute, Térence, Molière, voilà, quoi qu'on en dise, nos seuls maîtres » (liv. II, chap. I).

(178) *Journal,* I, 142-143, 22 prairial XII : 11 juin 1804. Cf. *Pensées,* I, 264 : « *L'Andrienne,* rien de saillant. »

Beyle lit Térence dans la traduction de l'abbé Lemonnier (Paris, Jombert, 1771, 3 vol. in-8°). Grimm avait dit de cette traduction qu'elle « se lit avec plaisir » (*Correspondance littéraire,* février 1771, éd. de 1829, tome VII, p. 189).

(179) *Pensées,* I, 284-285, 22 prairial XII : 11 juin 1804. C'est la scène IV de l'acte III qui suggère à Beyle cette idée : Simon, soupçonnant que la maîtresse de son fils simule un accouchement pour empêcher le mariage de ce dernier, adresse de vifs reproches à l'esclave Dave, qui s'efforce de le persuader qu'il n'y est pour rien.

(180) Deux jours plus tard, Beyle relit *l'Andrienne* dans la traduction italienne de Machiavel (*Journal,* I, 143, 24 prairial XII : 13 juin 1804). Trois mois après, il inscrit « quelques morceaux de

Il y avait longtemps que Beyle désirait connaître Machiavel. « Faire demander à Turin les œuvres de Machiavel », relève-t-on sur une liste de « livres à acheter » datant de la fin de 1802 (181); ce qu'il a pu lire dans *De la Littérature* l'a sans doute poussé à persister dans son intention.

C'est peut-être par antipathie pour l'exagération italienne, disait Mme de Staël, que Machiavel a montré une si effrayante simplicité dans sa manière d'analyser la tyrannie; il a voulu que l'horreur pour le crime naquît du développement même de ses principes; et poussant trop loin le mépris pour l'apparence même de la déclamation, il a laissé tout faire au sentiment du lecteur. Les réflexions de Machiavel sur Tite-Live sont bien supérieures à son *Prince*. Ces réflexions sont un des ouvrages où l'esprit humain a montré le plus de profondeur... (182).

En effet, il a marqué sur son cahier, peu de temps après : « ... il me faut lire l'histoire dans les originaux, Montesquieu et Machiavel » (183). Mais ce n'est qu'en 1804, le 13 juin (184), qu'il se rend à la Bibliothèque Nationale pour lire les œuvres de Machiavel (185). Nous ne possédons aucun renseignement sur cette lecture. Le mois suivant, il copie le long morceau du prologue de la *Clizia* où Machiavel distinguait la comédie qui se propose un but moral de celle qui veut simplement faire rire, et il ne cachait pas que ses préférences allaient à cette dernière (186). Stendhal, à qui le nom de l'auteur en impose, n'ose pas dire tout net que l'idée d'écrire des comédies pour *dilettare*, amuser, lui semble fausse. « Machiavel, écrit-il prudemment, est un homme dont il faut discuter les opinions avant de les rejeter » (187). Pouvait-il prévoir qu'il recherche-

Térence » parmi les œuvres des anciens qu'il entend lire (*Pensées*, II, 307, 22 fructidor XII : 9 septembre 1804). Il reconnaîtra dans la comédie du *Muet* qu'il voit jouer au Théâtre-Français *l'Eunuque* de Térence « ajusté à nos mœurs » (*Journal*, I, 262, 19 frimaire XIII : 10 décembre 1804).

(181) *Compléments et fragments inédits*, p. 65.

(182) *De la Littérature*, première partie, chap. X.

(183) *Pensées*, I, 124.

(184) *Journal*, I, 143.

(185) *Ibid.*, I, 136-137. Il a sous les yeux *Tutte le Opere di N. Machiavelli segretario e cittadino fiorentino, con una prefazione di Giuseppe Baretti*. Londra, Tommaso Davies, 1772, 3 vol. in-4°.

Il n'est pas impossible que Beyle ait feuilleté les *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, car lorsqu'il écrit, le 20 thermidor XII (8 août 1804) : « Machiavel dit : Plus on réfléchit sur une entreprise dangereuse, plus on craint de la poursuivre » (*Pensées*, II, 243), il semble se remémorer le titre du chap. XV du liv. II : « *Gli stati deboli sempre fieno ambigui nel risolversi; e sempre le deliberazioni lente sono nocive.* »

(186) *Compléments et fragments inédits*, p. 119.

(187) *Pensées*, II, 186.

rait bientôt, avec une application soutenue, les moyens de faire naître le rire ?

En revanche, Goldoni est l'objet d'une lecture attentive (188). Il ne l'avait plus rouvert depuis son retour d'Italie. Au lendemain de son arrivée à Paris, il parcourt *Il Bugiardo* et *La Vedova scaltra* (189). La première de ces pièces fait immédiatement naître dans son esprit le projet d'écrire un *Menteur*. II s'écoule ensuite plus d'un mois sans qu'il soit question de Goldoni. Au début de juin, Beyle prend connaissance de ses *Mémoires* (190). Le style éveille son intérêt. Goldoni a, dit-il, « quelque chose qui plaît. C'est, je crois, l'extrême clarté; ses phrases sont courtes et il aime mieux répéter la chose que de se servir d'un pronom ». C'est pourquoi il entend les étudier de plus près le jour où il entreprendra son « grand travail sur le style » (191). Ensuite, il s'arrête sur la page où Goldoni déchargeait Diderot des accusations de plagiat que lui avait values *le Père de Famille* (192). Elle lui offre l'occasion de se prononcer contre le drame. Pour Goldoni, le protagoniste de Diderot est un être malheureux qui existe, il est vrai, dans la nature, mais qu'il n'aurait jamais choisi pour en faire le héros d'une de ses pièces. Stendhal renchérit : « Quel avantage de montrer la vie à l'homme sous son aspect défavorable ? C'est un pauvre mérite » (193).

(188) Il n'a probablement jamais ouvert ce septième volume de Tiraboschi qu'il se proposait de « voir », parce qu'il contenait l'histoire du théâtre italien (*Journal*, I, 137 note). Nous lisons dans un des cahiers du dossier coté R. 302 de la Bibliothèque de Grenoble, et plus particulièrement dans un des brouillons d'extraits de Hobbes, daté du 15 juin 1804: « 7 de Tiraboschi ». Au tome VII de la deuxième édition de la *Storia della letteratura italiana* par Tiraboschi, parue à Modène en 1792 (8 tomes en 15 volumes in-4°, troisième partie, liv. III, chap. III, p. 1279-1334), figure l'histoire du théâtre italien au XVIe siècle.

(189) *Journal*, I, 102, 109-110, 25 germinal et 3 floréal XII : 16 et 23 avril 1804.

(190) *Mémoires de M. Goldoni pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre.* Paris, chez la Veuve Duchesne, 1787, 3 vol. in-8°.

(191) *Journal*, I, 137, 18 prairial XII : 7 juin 1804. Beyle parcourt ce jour-là le troisième volume des *Mémoires*, consacré au séjour de Goldoni en France, « le moins intéressant des trois », d'après l'auteur lui-même.

Palissot, que Stendhal avait eu entre les mains l'année précédente, disait de ses *Mémoires :* « Il y règne une simplicité naïve et, si nous l'osons dire, une bonhomie qui ajoute à la haute estime qu'on doit à ses talents le sentiment du plus vif intérêt pour sa personne » (*Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*, 1803, I, 370).

(192) *Mémoires*, troisième partie, chap. V, tome III, p. 31.

(193) *Journal*, I, 139-140, 19 prairial XII : 8 juin 1804. *Pensées*, I, 262, 20 prairial XII : 9 juin 1804.

Mis en appétit, Henri Beyle s'applique, pendant un mois environ, du 7 juin au 9 juillet, à la lecture du théâtre de Goldoni (194). La plupart des pièces le ravissent. Le rôle du comte Ottavio dans *Il Cavaliere di buon gusto* l'enchante, car il y voit cet idéal de gaieté et d'amabilité qu'il s'efforçait d'atteindre. D'autre part, il se reconnaît dans le personnage du jeune Florindo, à qui le comte prodiguait des conseils salutaires pour réussir dans le monde. « La nuance d'un jeune homme qui arrive des écoles est bien saisie », commente-t-il (195). *La Finta ammalata* l'engage à mettre à exécution sans plus tarder son projet d'écrire une comédie sur les médecins (196). Il est séduit par la figure grotesque d'un apothicaire sourd et ayant la manie des gazettes, dont il débite les nouvelles à tout venant. De plus, comme Goldoni avait mis aux prises un médecin consciencieux et honnête — le docteur Onesti (197) — avec deux charlatans, Beyle remarque : « Goldoni est admirable dans la manière avec laquelle il sauve le caractère de l'honnête médecin » (198). Pour accroître le comique de sa propre comédie, il décide, en outre de mettre à contribution le rôle d'un nouveau riche dans *La Figlia ubbidiente* (199), rôle qui lui paraît une merveille de vérité, et qu'il étudie avec le plus grand soin (200), jusqu'à en transcrire un certain nombre de répliques sous le titre *Forme de dialogue qui fait rire* (201). *Il Molière* ne renferme « de mal

(194) Beyle lit Goldoni dans l'édition suivante : *Opere di Carlo Goldoni avvocato veneto* (Venezia, Pasquali, 1761-1764, 17 vol. in-8°). C'est à cette édition que nous renvoyons.

(195) *Journal,* I, 137-139, 18 prairial XII : 7 juin 1804. En recommandant à Pauline la pièce du « charmant » Goldoni, il traduit à son intention le précepte que le comte Ottavio donne à Florindo de prendre l'habitude de beaucoup parler dans le monde (*Corr.*, I, 189, lettre à Pauline du même jour. Voir le complément de cette lettre dans la *Table,* I, 82). La traduction de Stendhal est assez libre. Goldoni disait : « *Chi parla molto, col tempo impara a parlar bene. Chi poco parla, sempre dubita di parlar male* » (*Il Cavaliere di buon gusto,* acte II, scène IV).

(196) *Journal,* I, 143, 21 prairial XII : 10 juin 1804.

(197) Le nom de ce personnage est en contradiction avec le conseil que Goldoni donne d'autre part — et que Beyle accepte (*Pensées,* II, 75, 1er messidor XII : 20 juin 1804) — de ne point affubler les personnages de noms indiquant leur caractère (Préface de *Sior Todero Brontolon,* éd. cit., XIV, 248).

(198) *Théâtre,* III, 293, 22 prairial XII : 11 juin 1804.

(199) *Ibid.* Le renvoi donné par Stendhal : « 8. 278 » se réfère à la scène XIII du premier acte de *la Figlia ubbidiente.*

(200) *Pensées,* I, 303-304. Il s'agit toujours de la même scène XIII.

(201) *Ibid.*, I, 304. Ces répliques sont tirées de l'acte II, scène IX. Le manuscrit indique que Beyle a correctement copié le texte vénitien de Goldoni : « *Mo se no me posso* tegnir... *se te* vedessi *mia fia...* » (R. 5896, tome 17, fol. 28 v°).

Lorsque Stendhal voudra exprimer le ridicule de Larive, l'ancien

que quelques mauvaises plaisanteries » (202). Dans *La Madre amorosa,* il remarque le portrait d'un jeune homme débauché. « Cela est charmant, dit-il, dans la bouche du bonhomme Pantalon » (203). *La Donna di maneggio,* qu'il considère comme une « faible contrepartie du *Cavaliere di buon gusto* » (204), lui donne un trait comique (205), tandis qu'un « bon trait » de *La Bottega del caffé* — « le médisant qui trouve *flusso e riflusso* pour exprimer son idée et qui répète ensuite à tout propos *flusso e riflusso* » — le confirme dans l'opinion qu'il faut apprendre l'art de ménager la vanité (206).

Ce que Beyle goûte en premier lieu chez Goldoni, c'est « la vérité dans les sentiments et le naturel dans l'expression » (207). « Goldoni, déclare-t-il, est peut-être le poète le plus naturel qui existe, et le naturel est une des principales parties de l'Art » (208). Il apprécie ensuite son génie dramatique. « Cela est parfait, dit-il du protagoniste de *La Figlia ubbidiente,* il montre sa bêtise par son action » (209). De même, en établissant un parallèle entre *le Joueur* de Regnard et *Il Giuocatore* de Goldoni, il observe que ce dernier « n'a pas manqué de montrer le sien jouant » (210). Et il constate, non sans satisfaction : « Goldoni pense comme moi sur la plupart de ces comédies en vers que l'on donnait en France vers 1750 : pauvretés de toute manière » (211).

acteur du Théâtre-Français qui lui donnait des leçons de déclamation, il ne trouvera rien de mieux que de le comparer au parvenu de *la Figlia Ubbidiente,* « si bien joué par Goldoni » (*Pensées,* II, 307).

(202) *Journal,* I, 139-145, 19 prairial XII : 8 juin 1804.

(203) *Pensées,* I, 307. Allusion à la première scène de la pièce. Ici aussi, Beyle a correctement transcrit le texte de Goldoni (ms. cit., fol. 29 v°).

(204) *Ibid.,* I, 265.

(205) *Ibid.,* I, 306, 22 prairial XII : 11 juin 1804. Il s'agit de la scène XVI de l'acte II, où le mari de *donna* Giulia, la « donna di maneggio », reçoit, un poulet à la main, le soupirant de sa femme. C'est une véritable scène d'opéra bouffe.

(206) *Ibid.,* II, 138. Dans le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 15 v°, cette note est datée du 20 messidor XIII : 9 juillet 1804. En outre, le manuscrit montre que Beyle, en transcrivant le titre de la pièce, a réussi le tour de force de faire trois fautes en trois mots; il écrit : *Botegga di café,* au lieu de : *Bottega del caffé.*

(207) *Ibid.,* I, 306.

(208) *Journal,* I, 141, 21 prairial XII : 10 juin 1804. Cf. 1, 139 : « Acheter ses ouvrages, étudier le naturel. »

(209) *Pensées,* II, 277-278, 7 fructidor XII : 25 août 1804. Allusion à la scène XVI de l'acte premier. Stendhal transcrit correctement la phrase en vénitien : « *Mi piace el sa far pulito* » (ms. R. 5896, tome 7, fol. 209 r°).

(210) *Pensées,* II, 351-352, 25 brumaire XIII : 16 novembre 1804.

(211) *Journal,* I, 140, 19 prairial XII : 8 juin 1804. Cf. *Pensées,* I, 143. Voir l'épître dédicatoire de *Il Molière :* « ... *tante moderne*

Il n'est toutefois pas sans intérêt de voir poindre une sorte d'antithèse entre peinture de mœurs et comique. Puisque Goldoni a obtenu d'excellents effets comiques en peignant fidèlement la nature, cela ne veut-il pas dire que la base du talent comique consiste d'abord dans la connaissance des mœurs (212) ? Il est donc nécessaire d'imiter la manière de l'auteur italien. « Au lieu d'*internarsi*, écrit-il le jour où il se sent comme perdu au milieu des plans et des notes de *Letellier*, commencer à travailler à la Goldoni, regarder tranquillement ce qui est dans la nature, et le mettre par écrit » (213). Le principe était sage, mais pour le mettre en pratique, il aurait fallu avoir l'étoffe d'un peintre de mœurs. Or, lorsque Beyle prend la détermination de travailler ferme pour « se former le goût dans le comique » (214), il trace des notes qui en disent long sur ses dispositions :

h[enri]. — J'ai pu m'enthousiasmer pour les beaux caractères et les belles passions que j'ai vus jusqu'ici. Il n'est pas étonnant que je ne m'échauffe point pour les *caractères essentiellement bas* qu'il faut que j'étudie...

Je n'ai d'enthousiasme que pour le grand. Ce qui fait que j'ai vraiment de l'enthousiasme pour peindre les défauts et les ridicules de ce qui veut être grand. Ce sont peut-être les seuls défauts que je peigne avec *impeto*.

Je me dévoue à étudier les *caractères essentiellement bas et ridicules*. Il n'est pas étonnant que je ne m'échauffe point (...). C'est l'amour de la gloire seul qui peut me pousser à cette *dissection repoussante* (215).

Qu'on pèse bien ces paroles; elles sont lourdes de signification : Stendhal veut devenir un grand poète comique, mais il est obligé de faire des efforts pour vaincre le dégoût que lui inspirent les ridicules des hommes. « Drôle de disposition pour un successeur de Molière ! » commentera-t-il lui-même dans la *Vie de Henry Brulard* (216).

opere dei Francesi sono, mi sia permesso il dirlo, di scarsissimo intreccio, con un carattere appena, anche leggiermente dipinto, eppure sono applaudite, unicamente perché sono verseggiate » (éd. cit., III, 165).

(212) « C'est un art bien nécessaire pour moi que celui de connaître la vérité dans les mœurs. C'est-à-dire d'observer ce qui paraît juste, injuste, bon, ridicule, heureux, malheureux à la majorité de la bonne compagnie de ce siècle. Voilà la base du talent comique pour s'élever à la hauteur de Goldoni... » (*Pensées*, II, 207).

(213) *Théâtre*, III, 192, 23 brumaire XIII : 14 novembre 1804. Le mot *internarsi* est emprunté à Goldoni. Beyle l'a trouvé dans la préface de *Pamela fanciulla : « ... è mia delizia internarmi »* (édit. cit., I, 152). Voici d'ailleurs l'explication que Stendhal en donne : « ... l'auteur doit *internarsi*, rassembler toutes les forces de son attention pour se mettre en situation... » (*Théâtre*, III, 189).

(214) *Pensées*, II, 45, 12 thermidor XII : 31 juillet 1804.

(215) *Ibid.*, II, 102-103, 217. C'est nous qui soulignons.

(216) I, 478.

Cela explique que, tout en étant sensible à la vérité avec laquelle Goldoni a reproduit les mœurs vénitiennes du XVIII[e] siècle, il en soit souvent choqué. Son principal grief est que Goldoni est incapable de « sublimer » ses caractères : « Goldoni ne sublime pas ses caractères, ce qui fait que ses comédies n'ont pas beaucoup d'intérêt, mais elles sont parfaitement dans la nature » (217). Dans *Il Poeta fanatico,* il y a du naturel, des « traits charmants », mais aussi du « bas » (218). *La Donna di gardo* offre une nuance de sentiment (219), une bonne situation comique (220), mais le ridicule du personnage passionné pour la loterie est « bas » (221). *Il Cavaliere e la dama* lui suggère cette réflexion : « La politesse italienne est bien loin de la politesse française » (222). De sorte qu'il ne craint pas d'avancer :

Il me semble que les plaisanteries de Goldoni sont d'une civilisation moins avancée que la nôtre (...). Le *cœur* des personnages de Goldoni est tel qu'il le faut au théâtre, mais leur *tête* n'est pas assez adroite pour un parterre de Français. Ils nous paraîtraient manquer de finesse et grossiers (223).

La même idée revient à propos du projet de faire une comédie intitulée *L'Homme du monde,* d'après *Il Cavaliere di buon gusto :*

Je pourrai refaire à la française beaucoup de sujets que Goldoni a traités à l'italienne. Si je suivais ce projet, mes pièces n'auraient absolument rien de commun avec les siennes que l'objet. Ses intrigues ne sont point assez fortes pour moi, et ses plaisanteries pas assez délicates pour nous (224).

Et il finit par se demander très sérieusement si l'on doit imiter un auteur incapable de « sublimer » les caractères (225). Il a, quant à lui, de bien plus hautes visées : un génie « sublimant » comme le sien ne peut produire qu'une comédie de caractère (226).

(217) *Pensées,* II, 221, 6 thermidor XII : 25 juillet 1804.
(218) *Journal,* I, 139, 19 prairial XII : 8 juin 1804.
(219) *Pensées,* II, 87, 3 messidor XII : 22 juin 1804. La phrase citée par Stendhal est tirée de la première scène de l'acte premier.
(220) *Ibid.,* II, 88. Allusion à la scène II de l'acte premier.
(221) *Ibid.,* II, 97-98. Allusion à la scène II de l'acte IV.
(222) *Journal,* I, 155-156, 16 messidor XII : 5 juillet 1804.
(223) *Pensées,* I, 269, 27 prairial XII : 16 juin 1804. C'est Stendhal qui souligne.
(224) *Journal,* I, 137-138, 18 prairial XII : 7 juin 1804.
(225) *Pensées,* I, 305-306.
(226) « J'ai eu ce bonheur d'être fixé de bonne heure, dès ma plus tendre enfance (...) j'ai voulu être poète comique (...). Cela doit m'avoir donné une tête très dramatique, non pas dans le genre de Goldoni faisant vite une comédie d'une belle médiocrité, mais au contraire le génie sublimisant, cherchant à faire dans chaque chose le mieux possible et à tirer l'échelle après moi » (*ibid.,* I, 312, 19 messidor : 8 juillet 1804).

*
**

De même que la *grande* comédie, la comédie *noble,* demeure pour lui la perfection de l'art comique, de même Molière est, à l'heure actuelle, le maître incontesté de cet art. Beyle l'appelle « grand homme » (227), « grand moderne » (228), « profond » (229), « divin » (230). Il le juge le meilleur peintre du cœur humain et de la société (231) et lui assigne la première place dans le Parnasse comique (232). Il se le propose comme modèle (233), lui reconnaît à la fois le génie comique et le génie dramatique (234), apprécie son adresse à mettre en valeur les traits marquants d'un caractère (235) et son penchant à s'échapper de la règle de l'unité de temps (236). Enfin, il approuve sa méthode de prendre son bien où il le trouvait (237). En un mot, le talent de Molière touche à la perfection (238), et c'est dans ses pièces qu'on doit étudier le « véritable art de la comédie » (239).

Le camarade de Stendhal, Louis Crozet, ne pensait pas autrement. On lit dans un fragment de son *Journal* du début de 1805 :

Je vois que je sens mieux le comique cette année que l'année dernière; je vais presque toujours à la comédie; je suis ravi de trouver tous les jours trois ou quatre beautés nouvelles dans Molière. Tout est si vrai dans Molière qu'en voyant une de ses comédies, on dit : C'est la meilleure de Molière. Il n'y a que lui qui a fait dire à ses personnages tout ce qu'ils doivent dire et

(227) *Journal,* I, 105, 29 germinal XII : 19 avril 1804; 154, 16 messidor XII : 5 juillet 1804; 232, 12 brumaire XIII : 3 novembre 1804.
(228) *Corr.,* I, 216, lettre à Pauline du 17 messidor XII : 6 juillet 1804.
(229) *Pensées,* II, 219, 4 thermidor XII : 23 juillet 1804. *Journal,* II, 213, 17 germinal XIII : 7 avril 1805.
(230) *Ibid.,* I, 260, 17 prairial XII : 6 juin 1804.
(231) *Corr.,* I, 222, 289, lettres à Pauline des 17 messidor XII et 7-25 brumaire XIII : 6 juillet et 29 octobre - 16 novembre 1804. *Table,* I, 125. *Journal,* II, 18, 22, 16 pluviôse XIII : 5 février 1805.
(232) *Journal,* I, 139, 18 prairial XII : 7 juin 1804.
(233) *Ibid.,* I, 252, 4 frimaire XIII : 25 novembre 1804.
(234) *Pensées,* I, 263, 20 prairial XII : 9 juin 1804; II, 45, 12 thermidor XII : 31 juillet 1804.
(235) *Ibid.,* II, 250, note datée dans le manuscrit R. 5896, tome 24, fol. 66 v°, du 24 thermidor XII : 12 août 1804.
(236) *Pensées,* II, 314-315, 12 fructidor XII : 20 août 1804.
(237) *Ibid.,* II, 219, 4 thermidor XII : 23 juillet 1804.
(238) *Journal,* II, 98, 6 ventôse XIII : 25 février 1805. *Corr.,* I, 322, lettre à Pauline du 7 ventôse XIII : 26 février 1805.
(239) *Théâtre,* III, 30.

seulement ce qu'ils doivent dire. Je sens plus que jamais l'insipidité des petits comiques inventeurs de ce qu'ils ont point (...). La nature de Molière ! la nature ! (240).

Il n'est donc point surprenant que Beyle se soit mis à l'école de Molière. Il analyse, discute le plan, l'intrigue, l'action, les caractères des différentes pièces, depuis *le Tartufe*, qui est à ses yeux un chef-d'œuvre (241), jusqu'au *Médecin malgré lui* et au *Cocu imaginaire*, dont il goûte les situations comiques. Il critique aussi, mais ses réserves, ses restrictions ne portent pas atteinte à la grandeur de Molière (242). *Le Misanthrope* a des côtés faibles, mais, ajoute-t-il : « Tout cela n'empêche pas cette pièce d'être la deuxième ou la troisième comédie du monde, si elle n'est pas la première » (243). *Les Précieuses ridicules* ont vieilli, parce que les caractères et les mœurs que l'auteur a peints n'existent plus, et pourtant « tout y est vigoureux; quelle force cette pièce devait avoir dans le temps lorsque tout portait ! Voilà la *vis comica* qu'il faut acquérir et sans laquelle il n'y a point de comédie » (244). Par conséquent, lorsque Beyle affirme : « On peut surpasser le divin Molière du côté de l'intérêt » (245), ou encore : « Nous pouvons refaire plusieurs des peintures qu'a faites ce grand homme, et qui sont devenues charges aujourd'hui » (246), il ne s'attaque pas à la gloire de Molière, il veut dire qu'en se mettant à son école, on peut faire des comédies plus intéressantes que les siennes, parce qu'elles reflèteraient les mœurs du XIX[e] siècle.

(240) H. Martineau, *En marge du Journal de Stendhal. Un fragment inédit du Journal de Crozet. Nouvelles Soirées du Stendhal-Club*, 1950, p. 140, 2 ventôse XIII : 21 février 1805.

(241) *Corr.*, I, 315. *Théâtre*, III, 62, 294. *Pensées*, II, 124, 160, 220, 226-227, 306, 359-360, etc.

Malgré toute son aversion pour Geoffroy, Beyle n'aurait pu qu'approuver son feuilleton sur *le Tartufe*, où le critique dramatique du *Journal des Débats* disait notamment : « ... [la pièce] plaît à tous les partis, flatte ses goûts; elle réunit l'intérêt au comique, l'intrigue à la peinture des caractères; les gens de lettres y admirent un chef-d'œuvre de l'art; les honnêtes gens y voient avec plaisir la juste punition d'un infâme imposteur; les philosophes y trouvent un charme tout particulier, la satire de la religion, qu'ils confondent toujours avec l'hypocrisie... » (*Journal des Débats*, 7 vendémiaire XII : 30 septembre 1803).

(242) Sauf peut-être en ce qui concerne le style qu'il juge souvent mauvais (*Pensées*, II, 241-242, 19 thermidor XII : 7 août 1804; 345-346, 10 thermidor XII : 29 juillet 1804).

(243) *Journal*, I, 206-209, 10 fructidor XII : 28 août 1804.

(244) *Ibid.*, I, 173, 2 thermidor XII : 21 juillet 1804. Cf. *Pensées*, II, 187; Corr., I, 250.

(245) *Journal*, I, 160, 18 messidor XII : 7 juillet 1804.

(246) *Pensées*, II, 320, 1[er] fructidor XII : 10 août 1804.

C'est pourquoi il marche résolument sur les brisée de Molière. Ses déclarations ne laissent aucun doute à cet égard : « Il faut sublimer pour plaire au théâtre, et j'ai une âme toute sublimée » (247). « Je puis espérer en donnant du génie à mes personnages et un langage le plus noble possible, de parvenir à la comédie la plus durable » (248). « Je ne parle jamais que de la comédie de caractère, je méprise celle d'intrigue... » (249).

***

La prééminence de Molière sur tous ses successeurs est hors de discussion. La comédie bourgeoise est le « genre le pire de tous » (250). Destouches et Piron n'ont rien d'intéressant (251). Marivaux a un dialogue « tatillonné et marivaudé » (252). La comédie satirique n'obtient pas davantage les suffrages de Beyle. La pièce de Palissot, *Les Philosophes,* qu'il lit le jour où il lui prend envie d'écrire une pièce contre Voltaire (253), lui fait mauvaise impression parce que l'auteur n'a pas su exploiter et rendre ridicule son sujet (254). Beaumarchais est également mis au rang des auteurs de second ordre faute d'avoir su peindre les caractères (255). Les deux seules œuvres pour lesquelles il témoigne, à des titres divers,

(247) *Ibid.*, II, 345, 10 thermidor XII : 29 juillet 1804.
(248) *Ibid.*, II, 242, 19 thermidor XII : 7 août 1804.
(249) *Ibid.*, II, 303, 20 fructidor XII : 7 septembre 1804.
(250) *Ibid.*, II, 18, 2 fructidor XII : 20 août 1804, date complétée d'après le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 43 v°. Cf. I, 197, 14 messidor XII : 3 juillet 1804. Dans le manuscrit cit., fol. 25 r°, cette pensée est précédée de « h. » [henri].
Sur *le Préjugé à la mode* de La Chaussée, voir *Journal,* I, 249-251 et 269-270, 1er et 28 frimaire XIII : 22 novembre et 19 décembre 1804. Dans le premier de ces deux passages, Beyle attribue par erreur la pièce à Destouches. Sur *le Père de Famille,* voir *ibid.*, I, 140, 19 prairial XII : 8 juin 1804.
(251) *Journal,* I, 187, 197, 215, 243; II, 25.
(252) *Ibid.*, I, 191, 224, 262.
(253) *Ibid.*, I, 140, 21 prairial XII : 10 juin 1804. Cf. *Pensées,* I 316, même date.
(254) *Pensées,* I, 251, 14 messidor XII : 3 juillet 1804. Il faut lire dans cette pensée : « ... pour ne pas savoir faire une bonne comédie... » (ms. R. 5896, tome 17, fol. 5 v°).
(255) *Journal,* I, 275, 4 thermidor XII : 23 juillet 1804. *Pensées,* II, 15-16, 26 thermidor XII : 14 août 1804. Cependant Beyle a fait de nombreux emprunts à Beaumarchais. Voir P. Moreau, *Les Stendhaliens avant Stendhal. Revue des Cours et Conférences,* 15 avril 1927 p. 55. L. Magnani, *Beaumarchais, insospettata fonte stendhaliana. Omaggio a Stendhal,* 1950, p. 74-102.

de l'attrait sont *le Philinte de Molière* par Fabre d'Eglantine (256), et *l'Optimiste* de Collin d'Harleville (257).

Regnard doit nous arrêter un peu plus longuement, car, avec lui, c'est la question du rire qui est en jeu. Que l'auteur du *Légataire universel* soit de cent brassées inférieur à celui du *Tartufe* ne fait pas de doute pour Henri Beyle. Après avoir assisté au *Joueur*, les critiques se présentent en foule à son esprit :

> La pièce m'a paru froide jusqu'au quatrième acte, ce n'est que là que le public a commencé d'applaudir. L'intrigue de la pièce n'est pas assez forte; le joueur perd, met le portrait de sa maîtresse en pension [*sic*], gagne, perd, se fait lire Sénèque; l'histoire du portrait se découvre par hasard et tout finit. Le comique de Sénèque, qui pouvait être si bon, manque de profondeur. La comtesse et le marquis sont des charges. Le joueur n'agit point, il ne fait que jouer, tandis qu'il y aurait eu tant de choses comiques à lui faire faire. La pièce a cependant le mérite d'occuper beaucoup de lui, mais ce n'est pas d'une manière assez profonde, assez caractéristique; la scène où il donne des croquignoles au marquis, par exemple, ne signifie rien. A la première vue, il me semble que j'aurais renforcé le rôle d'Angélique et rendu le joueur plus amoureux. Les plaisanteries éternelles n'étaient point goûtées (...). En totalité, j'ai trouvé *le Joueur* très au-dessous de l'opinion que je m'en étais formée, et Regnard bien loin de Molière (258).

« Les plaisanteries éternelles... » : pouvait-on se méprendre davantage sur la gaieté de Regnard ? En se relisant à un an et demi de distance, Stendhal reconnaîtra qu'il était dans son tort : « Il me semble que, lorsque je vis jouer *le Joueur* je n'étais pas ce jour-là disposé de manière à être sensible à la plaisanterie continuelle; dans ce temps-là d'ailleurs, je prenais les choses au sérieux » (259). Il les prenait même tellement au sérieux qu'il ne cesse de censurer le pauvre Regnard, qui se voit reprocher des fautes de méthode, voire le manque de profondeur (260). « Pièce gaie, dit-il des *Ménechmes*, mais dont une deuxième représentation m'ennuierait, parce qu'elle ne peint vigoureusement ni les ridicules ni les passions... » (261).

(256) *Journal*, I, 160-162, 18 messidor XII : 7 juillet 1804; 187, 12 thermidor XII : 31 juillet 1804; 278-282, 10 nivôse XIII : 31 décembre 1804; 11, 29, 20 pluviôse XIII : 9 février 1805. *Pensées*, II, 207, 20 messidor XII : 9 juillet 1804. *Corr.*, I, 309-310, etc.

(257) *Journal*, I, 134-136, 17 prairial XII : 6 juin 1804 et *passim*.

(258) *Ibid.*, I, 186-187, 12 thermidor XII : 31 juillet 1804.

(259) *Ibid.*, I, 192, note, 10 janvier 1806.

(260) *Pensées*, II, 41, 19 fructidor XII : 6 septembre 1804; 279, 7 fructidor XII : 25 août 1804; 320, 1er fructidor XII : 19 août 1804; 351, 25 brumaire XIII : 16 novembre 1804.

(261) *Journal*, I, 231, 12 brumaire XIII : 3 novembre 1804. Cf. II, 24-25, 20 pluviôse XIII : 9 février 1805, un jugement analogue sur *les Folies amoureuses*.

Sa conviction est affermie par un article des *Mélanges* de Suard. Dans l'été de 1804, il a entre les mains les *Mélanges de littérature* que Suard avait publiés l'année d'avant (262), et son attention est éveillée par le chapitre intitulé *Conseils adressés à un jeune homme* (263). On comprend pourquoi : on y montrait la nécessité d'être soi-même.

Mettez-vous bien avant dans l'esprit, écrivait Suard, cette vérité importante, quoiqu'en apparence simple et commune : c'est que non seulement on n'est jamais bien que ce qu'on est, mais même qu'on n'est jamais que ce qu'on est. L'ambitieux, l'intrigant, l'homme frivole qui passe sa vie à ne voir le monde qu'en visite, peut, à force d'attention sur lui-même, et surtout de mobilité dans sa vie, en imposer par de fausses vertus, des manières factices, un caractère emprunté; mais on ne trompe ni ses amis, ni ses connaissances habituelles. Regardez autour de vous, et nommez-moi un seul homme qui ne finisse par être apprécié et jugé ce qu'il est, par ceux qui vivent de suite avec lui (264).

Etre soi-même ! Stendhal est trop convaincu de la justesse de ce précepte pour se retenir de commenter : « Je pense comme Suard; on ne trompe jamais sur son caractère ceux avec qui l'on vit tous les jours » (265).

Il parcourt ensuite l'article sur Vauvenargues (266), où il relève les traits caractéristiques de La Bruyère, Montaigne et Vauvenargues (267). « Cela me semble juste », note-t-il (268). La grande estime dans laquelle l'auteur tenait ce dernier (269),

C'est pour des raisons beaucoup plus contingentes — une fièvre due à un « excès de chocolat » — que Beyle trouve « froid » *le Légataire universel* (*ibid.*, II, 172, 2 germinal XIII : 23 mars 1805).

(262) Paris, Dentu, an XI (1803), 3 vol. in 8°. Sur les *Mélanges de Suard*, voir *Mercure de France*, n° 119, 15 vendémiaire XII : 8 octobre 1803, p. 103-115; *Décade philosophique*, 10 et 20 fructidor XI : 28 août et 7 septembre 1803, p. 318-422, 447-486; 30 vendémiaire et 10 brumaire XIII : 22 octobre et 1er novembre 1804, p. 142-145, 207-221.

(263) I, 278-284. Article signé S. (Suard).

(264) I, 280-281.

(265) *Pensées*, I, 289, 9 messidor XII : 28 juin 1804.

(266) *Mélanges de Suard*, I, 299-313. Article signé P. (Mme Suard, née Panckouke, et non Mlle Pauline de Meulan, comme l'a cru M. Saintville, *Stendhal et Vauvenargues*, p. 19, note). Pour ne pas avoir fait attention à cette initiale placée à la fin de l'article, Beyle attribue ce dernier à Suard lui-même.

(267) *Ibid.*, I, 309.

(268) *Pensées*, I, 291.

(269) « Moraliste profond, critique éclairé, rien ne manquait à Vauvenargues pour fixer l'estime... » (*Mélanges de Suard*, I, 299). « Ils [les moralistes] veulent rabaisser notre orgueil en dévoilant le mystère de nos faiblesses; son but à lui [Vauvenargues] est de nous relever le courage en nous apprenant le secret de nos forces.. » (*ibid.*, I, 300).

le décidera, comme on l'a vu, à relire l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*

Dès la publication des volumes suivants des *Mélanges de littérature* (270), il se hâte de se les procurer. Un article sur le théâtre excite cette fois sa curiosité (271). L'auteur soutenait qu'on ne doit pas confondre comique et gaieté : Molière est comique, Regnard est gai (272).

Molière n'est pas toujours gai; il est toujours comique. La gaieté de l'esprit est une certaine aptitude à saisir les objets par un côté différent de celui qui se présente naturellement à l'esprit, et à détourner par conséquent toute attention raisonnable et sérieuse. C'est une déraison aimable, mais c'est une déraison (...). Le comique de Molière est toujours fondé sur la vérité, la raison, et pris dans la nature des choses... (273).

La gaieté est aimable, sans doute, mais elle n'est pas digne d'un véritable poète comique. Le rire ne peut être produit que par une profonde connaissance du cœur humain.

L'art comique ne consiste donc pas à savoir placer un mot fin, une pensée délicate en même temps que naturelle, mais à amener finement, naturellement, un mot simple qui, ainsi préparé, nous développant tout à coup la passion ou le caractère, nous apporte cette clarté soudaine, cette surprise d'où naît tout l'effet du comique (274).

Il n'y avait rien là que Stendhal ne sût déjà; c'est ce qu'indique sa remarque que l'article contient « des parties sensées et conformes aux principes du rire donnés par

(270) Les tomes IV et V ont été mis en vente dans l'automne de 1804. Ils sont numérotés sur le frontispice I et II.

(271) *Fragments sur le théâtre,* tome II (en réalité V), p. 347-405. Cet article est aussi signé P.

(272) Cette distinction n'avait rien de bien original. La Harpe avait déjà dit de Regnard : « Ce n'est ni la raison supérieure, ni l'excellente morale, ni l'esprit d'observation, ni l'éloquence du style qu'on admire dans *le Misanthrope,* dans *le Tartufe,* dans *les Femmes savantes* : ses situations sont moins fortes, mais elles sont comiques; et ce qui les caractérise surtout, c'est une gaieté soutenue qui lui est particulière, un fonds inépuisable de saillies, de traits plaisants; il ne fait pas souvent penser, mais il fait toujours rire » (*Lycée,* deuxième partie, liv. I, chap. VII, sect. II).

De son côté, Geoffroy, en rendant compte du *Vieux célibataire,* avait écrit au début de 1804 : « Il n'y a (...) ni intérêt, ni sentiment, ni moralité, ni instruction, mais une intarissable gaieté, une profusion d'excellentes plaisanteries, une grande force comique, des situations vives et bouffonnes, un dialogue et un style pétillants d'esprit et de saillies originales » (*Journal des Débats,* 5 germinal XII : 26 mars 1804).

(273) *Mélanges de Suard,* II, 354-355.

(274) *Ibid.,* II, 362.

Hobbes » (275). Mais il acquiert la certitude qu'il faut bien se garder du danger de « ravaler à l'état de simples plaisanteries » les « traits comiques ». Et il répète, avec l'auteur, que le vers des *Ménechmes :*

Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un marguillier ?

« n'est qu'une plaisanterie » (276).

Il citera souvent ce vers par la suite (277), mais dans le dessein tout opposé de donner un exemple frappant du rire — de ce rire que Molière, dira-t-il alors, a été incapable de produire. Faute de guide, la lumière sur la notion du comique ne s'est pas encore faite dans son esprit.

(275) *Pensées,* II, 355 et suiv., 29 brumaire XIII : 20 novembre 1804.

(276) Ce vers des *Ménechmes* avait déjà été cité par Marmontel dans sa *Poétique française,* chap. XI, *Des diverses formes du discours poétique* : « La répartie sur le mot est quelquefois plaisante, mais ce n'est qu'autant qu'elle va au fait. Qu'un valet, pour apaiser son maître qui menace un homme de lui couper le nez, lui dise :

Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un marguillier ?

le mot est lui-même une raison. »

Beyle avait lu, nous l'avons dit, la *Poétique française* au début de juillet 1804; mais il ne semble pas que ce passage ait retenu son attention.

(277) *Molière,* p. 237. *Histoire de la peinture en Italie,* II, 78. *Racine et Shakspeare* (1823), p. 26.

III

Nouvelles tentatives dramatiques

Abandon des *Deux Hommes*. Beyle concourt avec la scène du *Raccommodement* au prix de poésie de l'Institut. — *Le Faux Métromane* et *les Médecins*. — *Letellier :* satire de Geoffroy et des antiphilosophes. L'élaboration de la pièce. Nouvel échec.

Dès que la malle renfermant ses livres et ses papiers arriva enfin à Paris, avec dix-huit jours de retard, Henri Beyle, qui brûlait d'impatience, reprit aussitôt la rédaction des *Deux Hommes*. Le 26 avril, il termine la scène IV du premier acte, autrement dit, il compose quatre vers, du 307[e] au 310[e] (278). Après vingt-quatre heures de repos bien gagné, il travaille « fortement » le 28; ce jour-là, il jette sur le papier la prose de la scène du *Raccommodement* (279). Le surlendemain, il écrit dix vers, et continue la prose du *Raccommodement* (280). Le plaidoyer pour Mlle Duchesnois contre Geoffroy vient le distraire. Le travail subit un nouvel arrêt, provoqué par son déménagement (281). Mais Stendhal est plein de confiance : il voit sa pièce achevée, et se renseigne sur les prix des copistes (282); il calcule même le prix de vente de la comédie une fois imprimée, et le montant de son bénéfice par exemplaire vendu (283). En fait, il est bien loin du port. Le 11 mai, il travaille de huit heures à quatre heures de l'après-midi sans pouvoir faire « d'une manière convenable » le 353[e] vers (284). Le lendemain, il réussit à en composer trois (285). Mais il ne

(278) *Journal,* I, 112.
(279) *Ibid.,* I, 114.
(280) *Ibid.,* I, 117, 10 floréal XII : 30 avril 1804.
(281) *Ibid.,* I, 125, 20 floréal XII : 10 mai 1804. Beyle va demeurer au n° 500 de la rue de Lille.
(282) *Ibid.,* I, 123, 19 floréal XII : 9 mai 1804.
(283) *Pensées,* I, 313-314, 20 floréal XII : 10 mai 1804.
(284) *Journal,* I, 126. Le 353[e] vers est celui-ci :

Suis-je assez malheureux ! Ah ! cruelle souffrance !

(*Théâtre,* II, 397).
(285) *Théâtre,* II, 397, 22 floréal XII : 12 mai 1804.

lui faut pas moins de quatre jours pour faire les six suivants; il reste « deux jours entiers » sur le 362e (286) ! Le 18 mai, il ajoute dix vers (287), et trois le 20 (288). Le 23, il en est à 401. Il confie à son *Journal* ces mots éloquents : « J'ai demeuré, ce mois passé (289), deux heures cinquante-six minutes par vers » (290). Au cours des huit jours suivants, il n'ajoute, et au prix de peines infinies (291), que dix-neuf vers et demi. A ce moment, il s'exclame : « Après six jours, je suis las de vers, 15 prairial an XII » (292).

Cette note laconique marque l'abandon définitif des *Deux Hommes*. Beyle est tout de même assez clairvoyant pour s'apercevoir qu'à une allure pareille il lui faudrait « trois ans » pour achever la pièce (293). Mais il n'y avait pas que cela. Une phrase doit être soulignée : « J'ai interrompu *les Deux Hommes;* mon cœur était fatigué, d'ailleurs *je veux revoir le plan de près et le rendre plus comique* » (294). On se souvient que la découverte de la définition du rire par Hobbes l'avait poussé à « rendre *les Deux Hommes* comiques » (295); mais cela s'était réduit au projet d'introduire un rôle de valet (296), et à développer l'aspect « antiphilosophique » du personnage de Chamoucy (297). La situation est tout autre en 1804 : mé-

(286) *Ibid.* Beyle donne comme toute indication : « En revenant de *Phèdre.* » Or, il a assisté deux fois à *Phèdre* dans le courant du mois de mai, les 12 et 16 (*Journal,* I, 127-128); comme, d'autre part, dans le cahier des *Deux Hommes* l'ordre chronologique est strictement respecté, il ne peut être question ici que de la représentation du 12 mai.

(287) *Théâtre,* II, 398.

(288) *Journal,* I, 128. Le 375e vers est :

On peut entrer, ô ciel ! et je ne vous vois plus...

(*Théâtre,* II, 398).

(289) Il s'agit, bien entendu, du mois de floréal.

(290) *Journal,* I, 133, 5 prairial XII : 25 mai 1804.

(291) En regard du vers :

Me croyant méprisée encor je t'adorais

(*Théâtre,* II, 401). Beyle a tracé dans la marge : « *After* deux jours » (ms. R. 302).

(292) *Théâtre,* II, 402.

(293) *Corr.,* I, 189, lettre à Crozet du 8 juin 1804. Quand il aura envie d'écrire une épître pour Mélanie, il reculera épouvanté à l'idée de faire des vers : « ... Je me souviens encore quelle peine j'avais cet été à faire quatre vers en huit heures de travail abominable. Il faudrait cent vers, c'est impraticable » (*Journal,* II, 69, 2 ventôse XIII : 21 février 1805).

(294) *Corr.,* I, 192, lettre cit. C'est nous qui soulignons.

(295) *Pensées,* I, 93-94, 117-118.

(296) *Théâtre,* II, 151. Cf. *Pensées,* II, 21 : « Ne ferais-je pas bien de délasser du comique noble par une scène de comique bourgeois, produit par un valet joué par Larochelle ? »

(297) *Théâtre,* II, 175, 202, 208.

content de ne pas trouver dans sa pièce le mot pour rire et ne sachant où et comment l'y placer, il préfère travailler sur d'autres sujets plus franchement comiques.

Un dernier détail à propos des *Deux Hommes :* ce n'est certes pas avec l'*Ode à la gloire* (298), qui n'a jamais été écrite, mais bien avec la scène du *Raccommodement* que Beyle a dû concourir, à la fin de 1804, au prix de poésie de l'Institut (299). En effet nous avons relevé sur l'un des brouillons de cette scène conservé à la Bibliothèque de Grenoble la note inédite suivante : « 121 vers à l'Institut » (300).

Profitant de la liberté laissée au candidat quant au genre et au sujet, à condition que les pièces eussent cent vers au moins (301), Henri Beyle a voulu tenter sa chance d'être consacré poète, sans se faire d'ailleurs beaucoup d'illusions. « Probablement, note-t-il d'un ton désabusé, on couronnera quelque ode sur Bonaparte. » Il se serait contenté d'un modeste accessit, de façon à recevoir « le peu de gloire que ce prix peut donner » (302). Hélas ! parmi les cent dix pièces de vers présentées, les membres de l'Institut ne distinguèrent pas *le Raccommodement.* Effrayés d'ailleurs par la médiocrité des auteurs, ils renoncèrent à décerner le prix, se contentant d'accorder quatre mentions, dont l'une échut à Millevoye pour son épître sur *l'Amour maternel* (303).

La déconvenue affecta-t-elle notre poète ? Sans doute se borna-t-il à hausser les épaules. Il dut penser que le parterre du Théâtre-Français lui rendrait bientôt justice.

(298) *Pensées,* II, 321.

(299) *Journal,* I, 200, 247, 3 fructidor XII et 30 brumaire XIII : 23 août et 21 novembre 1804.

(300) Ms. R. 302. En tête d'un autre brouillon conservé dans le même carton, nous avons également relevé la date : « 6 vendémiaire XIII » (2 septembre 1804). Or, c'est le 15 vendémiaire qu'expirait le délai pour présenter les pièces de vers.

(301) Dans sa séance du 6 nivôse XII : 28 décembre 1803, l'Institut avait décidé que le prix de poésie « sera adjugé à une pièce de vers, dont le genre et le sujet sont laissés au choix des auteurs, et qui sera composée de cent vers au moins ». Le prix s'élevait à la somme de 1 500 francs (*Moniteur,* 8 nivôse XII).

(302) *Journal,* I, 247-248, 30 brumaire XIII : 21 novembre 1804. C'est le jour où devait être rendu public le nom du lauréat.

(303) Le *Rapport sur le concours pour le prix de poésie de l'Institut National pour l'an XIII (1804)* a été publié dans le *Magasin encyclopédique,* 1805, tome I, p. 304-314.

Le rapporteur, l'abbé Morellet, disait entre autres : « Cent dix pièces de vers avaient été envoyées au concours et quatre seulement ont mérité l'attention des juges. L'Académie a pu croire que cette affluence de mauvais ouvrages était résultée de la liberté même qu'elle avait laissée aux auteurs pour le choix de leurs sujets... »

***

Les Deux Hommes n'étaient pas encore abandonnés, que déjà un nouveau sujet de comédie surgit dans l'esprit de Stendhal et le transporte d'enthousiasme. Le 4 juin, il lit le feuilleton que Geoffroy avait consacré la veille à *la Métromanie* de Piron. Le critique discutait longuement l'opinion de La Harpe qui soutenait que la pièce était un chef-d'œuvre, mais manquait d'intérêt.

Examinons, ajoutait Geoffroy, ce qu'on entend par l'intérêt dans la comédie. Il semble d'abord que la comédie n'en exige point, puisque son objet principal est de peindre des vices, des ridicules et des difformités de la nature humaine, plus faits pour égayer l'esprit que pour intéresser le cœur; mais le cœur a pris tant d'empire sur l'esprit dans le dernier siècle ! On a parlé du cœur avec tant d'emphase ! La sensibilité a tellement usurpé tout le domaine littéraire, que je crois qu'on en aurait voulu mettre jusque dans les épigrammes. C'est toujours aux faiblesses du cœur que s'adressent ceux qui redoutent le jugement de l'esprit : on a recours aux émotions quand on n'espère rien de la réflexion, et l'on cherche à séduire le juge qu'on ne peut convaincre (...).

La Métromanie est-elle donc absolument sans intérêt, comme La Harpe le prétend ? Il semble qu'un jeune homme honnête, généreux et brave, qui a le malheur de sacrifier à une manie ridicule les biens les plus chers de sa vie, peut exciter quelqu'intérêt : on plaint son aveuglement, même en riant de ses travers; on trouve qu'il a trop de vertus pour n'être qu'un mauvais poète. Piron s'est plu à orner ce caractère des qualités les plus brillantes pour relever le métier; mais ce qui nuit peut-être à l'intérêt que son poète devrait inspirer, c'est que le portrait qu'il en a tracé paraît trop évidemment un portrait de fantaisie, qui ne ressemble à aucun des poètes que l'on connaît; peut-être aussi que l'état de poète est devenu si bon aujourd'hui, et s'allie si bien avec les autres professions de la société, que *la Métromanie* a cessé d'être regardée comme une folie.

Et Geoffroy achevait ainsi son feuilleton :

Voici, au reste, le résultat de cette discussion. *Réunir à des effets comiques un intérêt vif sans être romanesque, serait sans doute le dernier degré de perfection dans la comédie* : on doit croire que le secret est rare et difficile, puisque Molière ne l'a trouvé qu'une fois; mais quand la réunion est impossible, il faut, dans une comédie, préférer les effets comiques si l'on veut être estimé des gens de lettres; et l'intérêt, si l'on veut réussir auprès du peuple (304).

Ce feuilleton a produit sur Beyle la plus vive impression. Il s'est senti appelé à atteindre ce « dernier degré de perfection dans la comédie » dont parlait Geoffroy. Dans la nuit

(304) *Journal des Débats*, 14 prairial XII : 3 juin 1804. C'est nous qui soulignons.

du 4 au 5, la chaleur l'empêchant de dormir (305), il songe à « la drôle d'existence d'un homme qui fait des vers, d'un *métromane,* surtout quand il veut les faire bons ». Soudain, une phrase de son ami Crozet lui revient à l'esprit : « ... fâché de n'être pas *très sensible,* il se force pour le devenir. » Aussitôt, il « s'enflamme » : le hasard vient de lui faire trouver un sujet « divin », « le plus beau sujet vraiment comique qu'on puisse traiter dans ce moment-ci : *le Faux métromane* » (306).

Sa chandelle rallumée, Beyle se hâte de confier au papier les idées qui bouillonnent dans sa tête. Cette comédie lui permettra de tomber sur les « critiques sans sentiment (...) et de bien ridiculiser leur fatras d'érudition », de railler les rhéteurs et de venger les « véritables artistes ». Tout ému de la grandeur de son sujet, il savoure d'avance les applaudissements unanimes qui accueilleront sa comédie. Cependant il garde assez de sang-froid pour renoncer aux vers. « En prose, une fois le plan fait, en deux mois tout est construit » (307).

Les jours suivants, Beyle se documente pour savoir si personne n'a traité le sujet du *Faux métromane.* Il parcourt *le Faux savant* de Duvaure (308) et la comédie de Goldoni, *Il cavaliere di buon gusto* (309). En même temps, il cherche à se « dépassionner pour redevenir philosophe » et faire le plan. Mais le plan ne sera jamais fait. La flambée d'enthousiasme pour *le Faux métromane* a exactement duré trois jours.

On peut se demander si Goldoni n'a pas contribué à changer le cours de ses idées. Sur une liste, datée du 9 juin, d' « ouvrages possibles », figure un nouveau titre : « *Les Médecins,* un acte, prose » (310). L'idée remontait, à vrai dire,

(305) « 15 prairial XII [4 juin 1804], à minuit jusqu'à une heure du 16 prairial le thermomètre à 24°, grande chaleur » (*Pensées,* I, 247). Cf. *Journal des Débats* du 16 prairial : « Depuis deux jours, la chaleur est excessive. Avant-hier, le thermomètre de M. Chevallier, échelle de Réaumur, s'éleva à 23 degrés, et hier à deux heures, il s'éleva jusqu'à 24 et demi, et ne s'arrêtera pas là, s'il ne survient pas d'orage. Hier à huit heures du soir, le temps était couvert et menaçait un changement. »

(306) *Corr.,* I, 191 et suiv., lettre à Crozet du 8 juin 1804. Cf. *Journal,* I, 134 : « Je pense au *Faux métromane.* Cela me vient en pensant à l'extrait du M. par Geoffroy » où l'initiale M. ne désigne pas le *Moniteur,* comme l'a supposé Henri Martineau, mais *le Métromane,* l'article ayant paru dans le *Journal des Débats.*

(307) *Pensées,* I, 247-249. Cf. *Corr.,* I, 193, lettre cit.

(308) *Ibid.,* I, 249, 17 prairial XII : 6 juin 1804. *Le Faux savant,* comédie en 3 actes en prose, représentée pour la première fois le 13 août 1749. A Paris, chez Sébastien Jorry, 1749.

(309) *Journal,* I, 137, 18 prairial XII : 7 juin 1804.

(310) *Pensées,* I, 321, 20 prairial XII : 9 juin 1804.

à une vingtaine de jours auparavant (311), mais c'est le 11 juin que Beyle tâche de mettre au point son projet d'après deux pièces de Goldoni, *la Finta ammalata* et *la Figlia ubbidiente.* Il s'autorise pour justifier les emprunts qu'il entend leur faire du principe d'Alfieri d'après lequel l'auteur dramatique est libre de s'approprier des sujets déjà traités, « *far suoi i temi già prima trattati* » (312). Quoi qu'il en soit, *les Médecins* iront grossir la liste déjà longue des comédies restées à l'état de velléités.

⁂

Stendhal est découragé. « Mes productions me puent, écrit-il, non pas mes anciennes observations, par où il fallait passer pour en venir où j'en suis, mais mes vers, ma prose faite comme ouvrage » (313). Mais il est sûr d'autre part d'avoir une « tête dramatique » (314), et il guette l'inspiration. Elle s'offre, enfin, vers la fin du mois d'août. Il avait passé toute la journée du 24 août en compagnie de Martial Daru, qui l'avait mené à l'Opéra. Le spectacle — on donnait les *Bardes* (315) — l'avait bien moins intéressé que les conversations qui se déroulaient dans la loge de son cousin. Le naturel de ce dernier l'avait enchanté. Rentré, il note dans son *Journal :* « Je digère bien cette soirée pour l'observation, et elle est d'enchantement pour le bonheur; j'étais vraiment hors de moi. Je ne perdais point terre au point d'avoir peur de me noyer, je me sentais doucement enlevé » (316). Il ne réussit pas à s'endormir; son « imagination échauffée » lui suggère un projet de comédie qui lui paraît « une seconde *Précieuses ridicules* » (317). Les idées se pressent dans sa tête; à l'instant même il griffonne sur son cahier :

J'ai noté comme bon sujet à traiter l'*homme à prétentions*, l'homme à sotte vanité en est vraiment le sublime. L'homme à prétention qui ne fait que fixer l'attention sur ce qu'il a fait de bien, ou en augmenter l'importance, et se vanter de ce qu'il peut raisonnablement exécuter, même en se flattant un peu dans

(311) A la suite de la rencontre avec le docteur Baile chez les Daru. *Journal*, I, 143.

(312) *Théâtre*, III, 291-294, 22 prairial XII : 11 juin 1804. Beyle a bien écrit : « *temi* » (ms. R. 5896, tome 15, fol. 101 v°). Nous avons indiqué plus haut la source de Stendhal.

(313) *Pensées*, II, 53. Nous corrigeons le texte imprimé, d'après le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 66 r°.

(314) *Ibid.*, I, 312, 19 messidor XII : 8 juillet 1804.

(315) *Ossian ou les Bardes*, opéra en 3 actes de Deschamps, musique de Lesueur. La première représentation avait eu lieu le 10 juillet précédent. Beyle se souviendra en 1811 du décor de l'opéra (*Journal*, IV, 214-215).

(316) *Journal*, I, 202-203, 6 fructidor XII : 24 août 1804.

(317) *Théâtre*, III, 17.

la grandeur du succès, n'est rien auprès de celui qui, dénué absolument de tout talent, n'en affiche pas moins les prétentions les plus exagérées, et n'est point réveillé par les chutes les plus rudes.
J'ai donc à faire une pièce de caractère et à traiter une des branches du deuxième des beaux caractères comiques du siècle (le vaniteux)... (318).

Et ce n'est pas le vaniteux en général qu'il se propose de ridiculiser, mais un type précis, une figure connue; il vise directement le feuilletoniste du *Journal des Débats*, Geoffroy.

L'idée de porter sur la scène un journaliste calomniateur et vénal n'était pas originale. Après Voltaire, qui avait fait dans *l'Ecossaise* (1760) la satire de Fréron, Cailhava avait écrit *les Journalistes anglais* (1782), pièce destinée à ridiculiser La Harpe. Cailhava déclarait dans la préface qu'il avait mis dans la bouche de son protagoniste, nommé Discord, des traits et des phrases entières tirées des écrits de son modèle. Aussi les spectateurs ne s'y étaient-ils pas trompés (319).

Cependant rien ne prouve que Beyle ait délibérément imité Voltaire ou Cailhava. Une seule allusion à *l'Ecossaise* figure dans ses notes; encore est-elle de 1813, et il s'agit d'une réminiscence de la lecture de Grimm (320). Quant à la comédie de Cailhava, Stendhal ne la nomme jamais, bien qu'il en connût l'existence, Dubois-Fontanelle en ayant parlé dans un de ses cours (321). En fait, la « bluette en un acte et en prose », intitulée d'abord *Ah! quelle horreur*, et ensuite *Quelle horreur! ou l'Ami du despotisme pervertisseur de l'opinion publique* (322), n'est que le prolongement et le développement du thème des *Deux Hommes*. En effet, cette pièce devait se terminer ainsi : « Delmare, confondu (...) dit : chassé par la philosophie de cette infâme maison, je n'ai plus qu'une ressource : allons faire un journal ! » (323).

(318) *Ibid.*, III, 21-22.
(319) Voir Grimm, *Correspondance littéraire*, éd. Tourneux, XIII. L'analyse des *Journalistes anglais* (août 1783, p. 182-186) se termine ainsi : « Ce qui a peut-être nui plus que tout le reste au succès de M. Cailhava, c'est le sujet même de sa pièce. Eh ! que font aux spectateurs les torts et les injures de messieurs les journalistes ? On souscrit pour leurs feuilles; on les lit sans les estimer, à la livrée qu'ils prennent, on devine leur jugement; on s'amuse parfois de leurs querelles, plus souvent on bâille, et plus souvent encore on les oublie. »
(320) *Molière*, p. 35.
(321) « Cailhava en répandant la raillerie en général, étant [*sic*] aussi trop le sarcasme sur l'un d'eux, La Harpe... » (Résumé de la main de Beyle du *Cours de Belles-lettres*, ms. R. 5896, tome 26, fol. 82).
(322) *Théâtre*, III, 108. Elle devait comporter un appendice renfermant un choix d'articles du *Journal des Débats* et du *Mercure de France* (*ibid.*, III, 23-24).
(323) *Ibid.*, III, 23-24.

Les 25 et 26 août, Beyle ne cesse de songer à sa nouvelle comédie (324). Le 27, il réfléchit longuement sur la question de savoir s'il fera du protagoniste un homme du monde ou un cuistre (325). Il finit par décider que tous les personnages sans exception seront des cuistres, chargés par le tyran — on devine à qui s'appliquait ce terme — de pervertir l'opinion afin d'instaurer le despotisme. « Mon protagoniste ne peut être que *l'ami du despotisme pervertisseur de l'opinion publique.* Sujet excellent pour la comédie en ce qu'il est tout entier dans l'empire de la comédie, l'opinion publique » (326). Le lendemain, il approuve l'idée de représenter le protagoniste en train d'intriguer pour faire tomber une pièce nouvelle. Ce moyen, pense-t-il, « vaut certainement mieux qu'une intrigue d'amour où se trouve engagée la fille du protagoniste, inutile et ridicule pont aux ânes digne du vaudeville ». Il ne se cache toutefois pas le danger de tomber dans l'odieux. Pour parer à cet inconvénient, le héros aura « une femme parfaite qui donnera jour au cœur d'éprouver les sentiments doux et qui mettra une jolie figure dans l'intrigue... » (327). Le 29, il s'applaudit d'avoir trouvé un sujet pareil :

> Voilà, par un hasard que je ne rencontrerai pas peut-être du reste de ma vie, toutes les circonstances à souhait pour faire réussir ma pièce si elle est bonne. Comme il n'y a pas une âme sachant lire dans Paris qui n'ait ouï parler du *Journal des Débats,* il n'y en aura pas une qui ne veuille voir et juger ma pièce... (328).

Ce jour-là une idée « divine » traverse son esprit : faire prononcer au protagoniste un discours devant les cuistres assemblés (329). A vrai dire, Beyle n'est pas tout à fait sûr que cela fasse rire, mais il est quand même fier d'avoir imaginé la scène (330). Enfin, il songe au dénouement; la comédie s'achèvera par l'annonce de la réussite de la pièce que les cuistres veulent faire tomber, et par leur résolution de recommencer à intriguer (331). Stendhal est ravi; sa comédie pourra

(324) *Journal,* I, 203-204, 7-8 fructidor XII : 25-26 août 1804. *Pensées,* II, 278, 7 fructidor XII : 25 août 1804.
(325) *Théâtre,* III, 24 et suiv.
(326) *Ibid.,* III, 29-30. C'est Stendhal qui souligne.
(327) *Ibid.,* III, 32.
(328) *Ibid.,* III, 109-110, 11 fructidor XII : 29 août 1804, date rétablie d'après le manuscrit R. 5896, tome 19, fol. 36 r°.
(329) *Ibid.,* III, 113 et suiv.
(330) *Ibid.,* III, 120.
(331) *Ibid.,* III, 165, 182. Beyle s'inspire des polémiques suscitées par l'ouvrage de Ch. de Villers, *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther* (à Paris, chez Henrichs, an XII (1804), in-8°), qui venait d'être couronné par l'Institut. Jondot avait âprement critiqué l'ouvrage dans une série de six articles insérés dans le *Journal des Débats* des 4, 5, 6, 7, 8, 9 fructidor XII : 22, 23, 24, 25;

avoir cent représentations. « Ce petit ouvrage sera peut-être le meilleur de la même étendue depuis Molière » (332).

En attendant, les notes s'ajoutent aux notes. Le pauvre auteur ne s'y reconnaît plus. Il va donc faire une liste « de toutes les actions du pervertisseur », afin de « choisir entre elles toutes » (333), et des listes des « vérités principales à faire conclure au spectateur » (334). Simultanément, il parcourt les feuilletons de Geoffroy parus dans le *Journal des Débats* de l'an IX (1800-1801) et de l'an XII (1803-1804), pour en relever les absurdités et se former un petit recueil de ce qu'il appelle *fatti non inventati* (335). L'abondance des matériaux ne contribue pas à le faire sortir d'embarras. « *T'is to me* impossible, note-t-il, de montrer en détail toutes les bêtises de mes cuistres. Quelles prendrais-je (336) ? » Perplexe, il s'arrête pendant un bon mois. Le 24 octobre, il prend l' « arrêté » suivant : « Il faut travailler tous les jours et dans quelles dispositions que je sois à la comédie, sauf à corriger » (337). Plein d'une nouvelle ardeur, il commence à rédiger une scène, la scène III (338).

26 et 27 août 1804. Aux protestations de l'auteur parues dans le *Publiciste* du 11 fructidor (29 août), Jondot avait répliqué par une *Réponse à la lettre de M. Villers*, publiée dans le *Journal des Débats* du lendemain, 13 fructidor. C'est à cette *Réponse* que Beyle fait allusion.

Cependant, si Stendhal avait lu le livre — en fait, il ne le feuillettera que plusieurs années après (voir chap. suiv.) — il se serait sans doute gardé de considérer Charles de Villers comme une victime des philosophes, et aurait placé de l'autre côté de la barricade ce partisan convaincu de la philosophie kantienne. Voir L. Reynaud, *L'influence allemande en France au XVIII*^e^ *et au XIX*^e^ *siècles*, 1922, p. 96 et suiv. F. Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'émigration française*, 1924, II, 173 et suiv., 252 et suiv.

(332) *Théâtre*, II, 125.

(333) *Ibid.*, III, 136, 15 fructidor XII : 2 septembre 1804.

(334) *Ibid.*, III, 159 et suiv., 20 fructidor XII : 7 septembre 1804.

(335) *Ibid.*, III, 174-188, 21-22 fructidor XII : 8-9 septembre 1804. L'auteur du pamphlet, paru en 1802, *La gageure ou Lettre du rédacteur de l'article spectacles dans le fameux feuilleton à M. X...*, avait déjà donné un petit recueil de citations choisies dans les feuilletons de Geoffroy, pour prouver que ce dernier s'y montrait « inepte, impudent, menteur et lâche » (Des Granges, *Geoffroy*, p. 247).

Beyle ne semble pas avoir eu cette brochure entre les mains. En revanche, il a parcouru (*Théâtre*, III, 126 et suiv.) un autre pamphlet contre Geoffroy, *L'Innocence reconnue ou Preuves de la bonté du cœur, de l'infaillibilité du goût, de la justesse de l'esprit et de la rectitude du jugement de M. Geoffroy* (Paris, Corbet jeune, an XI-1803, in-8°), que Barbier attribue à Antoine Année, tandis que d'après Des Granges, ouvr cit., p. 247-248, il serait de Gobet, collaborateur du *Journal de Paris*.

(336) *Théâtre*, III, 174, 26 fructidor XII : 13 septembre 1804.

(337) *Ibid.*, III, 189-190.

(338) *Ibid.*, III, 65 et suiv.

Mais c'est un faux départ. La scène comporte deux personnages: Letellier — ce nom figure ici pour la première fois — et le marquis de Vassan. Or, Beyle s'aperçoit que ce dernier rôle constitue un hors-d'œuvre (339). Il le remplace donc par le banquier Fougeard, qui a la manie de se faire passer pour mécène et homme sensible (340). C'est à ce moment que paraît un nouveau titre : *Le Bon parti*, et la comédie passe d'un acte à trois actes (341). Croyant avoir pris son élan, il aborde la scène II (342); mais les doutes surgissent dès les premières répliques : « Toute cette pièce est trop passionnée et pas assez intelligible » (343); « tout cela est littéraire et suppose un auditoire trop instruit » (344). Il juge, et non à tort, que la partie proprement comique est nettement insuffisante (345). Et de répéter : « Je ne réussis pas par faute d'imagination, je trouve bien des événements. C'est le choix qui m'embarrasse... » (346).

Il s'arrête de nouveau, en attendant l'inspiration. L'amour pour Mélanie vient bientôt absorber toutes ses pensées. Sur le point de quitter Paris, il rouvre ses cahiers et ne dissimule pas son mécontentement : « Il n'y a pas le mot pour rire dans tout cela. J'aurais pu composer des scènes plus ou moins bonnes, cette dissertation ne dit rien. Elle peint seulement un homme qui a envie de faire une bonne pièce » (347). Comment lui donner tort ?



L'intention de ridiculiser les antiphilosophes révèle que Stendhal n'a pas assisté passivement à la lutte idéologique qui mettait journellement aux prises *philosophes* et *dévots*,

(339) « Ce comique-là est trop noble et pas assez fort pour ce qu'il me faut à cette place, d'ailleurs il ne couvre point de ridicule les admirateurs de Geoffroy, il développe le ridicule des nobles actuels, ce qui est étranger au sujet » (*ibid.*, III, 69-70, 3 brumaire XIII : 25 octobre 1804).

(340) *Ibid.*, III, 38 et suiv.

(341) « Je me force à travailler *to the Good parti*, n'en ayant nulle envie, même mon déjeuner me pesant; je finis par *do the best* comique scène *that I have ever made, the third of the first act* » (*Journal*, I, 230, 12 brumaire XIII : 3 novembre 1804). Le lendemain, Beyle « approuve » cette scène (*Théâtre*, III, 61).

(342) *Théâtre*, III, 62-63.

(343) *Ibid.*, III, 64.

(344) *Ibid.*, III, 133, 21 brumaire XIII : 12 novembre 1804.

(345) *Ibid.*, III, 138.

(346) *Ibid.*, III, 190-192, 23 brumaire XIII : 14 novembre 1804.

(347) *Ibid.*, III, 60, 28 germinal XIII : 18 avril 1805. C'est à partir du mois de février 1805 que Beyle désigne sa pièce sous le titre de *Letellier* (*Journal*, II, 31, 22 pluviôse XIII : 11 février 1805).

autrement dit *jacobins* et *réactionnaires* (348). La polémique entre les deux partis était chaude et les invectives sans nombre (349). Beyle descend d'un pas assuré dans l'arène, décidé à couvrir d'un ridicule éternel les « faux dévots », les « nouveaux tartufes », la « canaille actuelle de la littérature » et, en première ligne, le critique dramatique le plus influent et le plus honni de l'époque, Geoffroy. Non qu'il ne lui arrive de trouver quelques bonnes idées dans ses feuilletons — on vient d'en voir un exemple —, mais, à l'instar de la majorité de ses contemporains, il ne peut s'empêcher d'être choqué par son nationalisme étroit, ses flagorneries à l'égard du Premier Consul, son dogmatisme (350), son admiration exclusive pour le XVII[e] siècle, sa haine aveugle pour le XVIII[e] et, pardessus tout, la partialité de ses jugements (351). En même temps

(348) Voir Fiévée, *Correspondance et relations avec Bonaparte* (1802-1813), 1837, II, 102, 104, 249, et *passim*.

(349) Voici un spécimen entre mille du ton pris par la polémique, au moment même où Beyle s'apprêtait à intervenir. C'est une diatribe de Jondot contre les philosophes, insérée dans le *Journal des Débats* du 12 messidor XII : 1[er] juillet 1804 : « ... la solution de tous les problèmes de la philosophie moderne nous est connue. Cette fatale boîte de Pandore doit enfin être fermée. Le flambeau de cette philosophie sacrilège s'est éteint dans le sang des Français; quel homme, s'il est bon citoyen, osera jamais le rallumer ? En voulant nous affranchir de l'esclavage des préjugés, ces philosophes en ont augmenté le nombre; en voulant reculer les bornes de notre entendement, ils se sont perdus dans les déserts de leur imagination... »

(350) Dans sa thèse, *Geoffroy et la critique dramatique sous le Premier Empire*, 1897, Ch.-M. Des Granges avance que le « Père Feuilleton » a connu la critique relative (p. 60, 144 et suiv.), mais il finit par reconnaître que Geoffroy « n'a jamais su se dégager entièrement d'un certain dogmatisme traditionnel » (p. 170).

(351) Sur l'esprit du *Journal des Débats*, voir le *Rapport* de Rœderer au Premier Consul, en date de fructidor XI : août-septembre 1803 : « ... Le point sur lequel ce journal appelle sans cesse l'attention et le respect c'est le siècle de Louis XIV; c'est là qu'il montre exclusivement de grands écrivains, de grands magistrats, de grands guerriers, d'illustres pontifes, un grand roi; et ce qu'ils font le plus admirer dans ce grand siècle, c'en est la fin, c'est le moment où le clergé eut le plus de puissance; car, en louant le talent de Racine et de Molière, il déclame contre le Théâtre, il le déclare contraire aux mœurs et affaiblit par là une partie de la gloire du XVII[e] siècle...

« Le malaise que les personnes affectionnées au gouvernement éprouvent à la lecture du *Journal des Débats*, la préférence que lui donnent tous les mécontents, attestent assez le mauvais esprit dont il est rempli... » (*Œuvres du comte Rœderer*, VII, 243).

Il est vrai, comme le fait observer Ch.-M. Des Granges (ouvr. cit., p. 208 et suiv.), que ce *Rapport* n'était pas exempt d'esprit de parti — Rœderer était le rédacteur politique du *Journal de Paris*, l'adversaire le plus acharné du *Journal des Débats*. Néanmoins le *Rapport*

que Geoffroy, Beyle entend ridiculiser Fiévée (352), pour avoir publié un ouvrage antiphilosophique, les *Lettres sur l'Angleterre et réflexions sur la philosophie du XVIII*e *siècle* (353), et Bonald, qu'il tient pour le type du savant pédant et ennuyeux (354).

Ce qui ne peut manquer d'étonner, c'est qu'en prenant parti contre les antiphilosophes, Stendhal ne se déclare pas ardent sectateur de la philosophie, et encore moins de Voltaire. Il ne cesse de reprocher aux philosophes du XVIIIe siècle leur froideur (355), la méconnaissance des passions (356), l'impuissance

est à rapprocher d'une lettre d'un antiphilosophe notoire, Fontanes : « Nous ne devons pas hurler comme certains journaux contre les philosophes, mais leur donner des ridicules. Cela est plus efficace. Ils ne craignent que le mépris. Ils se félicitent des excès de Geoffroy qui passe toute mesure et toute pudeur » (cité par Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 2e éd., 1861, I, 186, note).

(352) *Théâtre*, III, 18, 19, 172, 6 et 22 fructidor XII : 24 août et 9 septembre 1804. Cf. *Pensées*, I, 262; *Corr.*, I, 252.

(353) Paris, an XI-1802, in-8°. *Théâtre*, III, 27, 168, 184, 9 et 22 fructidor XII : 27 août et 9 septembre 1804. Fiévée était aussi l'auteur d'une série d'articles d'inspiration antiphilosophique, intitulés *Sur l'esprit philosophique du XVIII*e *siècle*, insérés dans le *Mercure de France*, tome 13, nos 138 et 141, 28 pluviôse et 19 ventôse XII : 18 février et 10 mars 1804; tome 14, nos 143, 146 et 148, 3 et 24 germinal, 8 floréal XII : 24 mars, 14 et 28 avril 1804.

(354) *Théâtre*, III, 28, 37. Stendhal écrit : « Relire (...) le livre de M. de Bonald » (*ibid.*, III, 28), mais il est difficile d'admettre qu'il ait beaucoup pratiqué l'*Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social ou du Pouvoir du ministre et du sujet dans la société* (Paris, 1800, in-8°); *Du divorce considéré au XIX*e *siècle relativement à l'état domestique et à l'état public de la société* (Paris, 1801, in-8°); la *Législation primitive considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la raison, suivie de plusieurs traités et discours politiques* (Paris, 1802, 2 vol. in-12). En tout cas, aucune trace ne subsiste de la lecture de Bonald.

C'est donc à raison que P. Arbelet a réfuté la suggestion avancée par J. Marsan (*La Bataille romantique*, 1912, p. 19), que Stendhal aurait tiré de Bonald ou de Barante la formule : « La littérature est l'expression de la société » (*Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, préface, tome I, p. LXXXI-LXXXII).

Edmond Géraud écrivait en 1806 : « Que ce Monsieur de Bonald est inconséquent dans ses stupidités amphigouriques ! D'une part, il nous soutient qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de vrai talent sans christianisme; et de l'autre, il ne cesse de nous rappeler et de nous vanter les anciens qui, certes, n'en avaient aucune idée. Tous les écrivains de ce parti ont, au reste, la même manière de raisonner » (*Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration*, p. 44).

(355) *Pensées*, I, 237, 23 floréal XII : 23 mai 1804.

(356) « Les philosophes du XVIIIe siècle (Voltaire, Marmontel, La Harpe, d'Alembert) ont si peu connu les passions et leur langage qu'ils se sont trahis eux-mêmes par leurs écrits » (*ibid.*, II, 252-253, 14 messidor XII : 3 juillet 1804).

à éprouver et à exprimer les sentiments (357), la vanité (358), et surtout, faute impardonnable, d'avoir négligé l'étude du rire (359). Quant à Voltaire, il le déteste autant que ses adversaires (360). « Cet homme n'a jamais manqué une occasion de nuire aux grandes âmes; aussi ne puis-je le souffrir » (361). Il songe de nouveau à faire de Voltaire le héros d'une pièce destinée à détruire sa réputation et à le rendre odieux (362). S'il reconnaît que l'auteur de *la Pucelle* a beaucoup fait pour abattre la superstition, il ne pense pas moins, avec Mirabeau, que dans *le Siècle de Louis XIV* Voltaire s'est révélé « un bas coquin », d'autant plus dangereux qu'il eut assez d'adresse pour se faire passer pour philosophe » (363). A peine sa « poésie légère » est-elle exclue de cette condamnation générale (364); il s'en souvient souvent dans le choix des noms de ses propres personnages (365).

Il s'ensuit qu'en prenant position contre les antiphilosophes — sans pour autant être favorable à leurs adversaires —

(357) « Les froids philosophes (...) pourraient bien parvenir à faire un beau plan de tragédie et à découvrir qu'une tragédie ne doit être pleine que de sentiments, mais ne pouvant accoucher d'un sentiment, ils n'en pourront jamais faire une scène » (*ibid.*, I, 265-266, 22 prairial XII : 11 juin 1804).

(358) *Ibid.*, II, 332.

(359) « Nos prétendus philosophes du XVIIIe siècle ont négligé le rire parce qu'ils n'en ont pas connu l'excellence » (*ibid.*, II, 93, 3 messidor XII : 22 juin 1804).

(360) *La Vie de Voltaire* par Condorcet, tome LXX et dernier des *Œuvres complètes de Voltaire*, éd. de Kehl, 1789, n'a pas contribué à accroître son estime. Il en juge la partie littéraire « une ineptie », « une niaiserie », parce que « Condorcet n'avait pas la sensibilité qu'il faut pour juger les poètes » (*Pensées*, II, 62; *Corr.*, I, 233).

(361) *Corr.*, I, 219, lettre à Pauline du 17 messidor XII : 6 juillet 1804.

(362) « ... il faudrait mettre en action son caractère bien connu par ce qu'il a écrit, et tout ce qu'on a écrit sur lui. Il faudrait faire sortir l'action du caractère, je le montrerais bassement envieux de Corneille qu'il ne pouvait pas sentir, s'arrogeant le nom de philosophe et dans le fait le moins philosophe des hommes... » (*Pensées*, I, 315-316).

(363) *Corr.*, I, 241, Beyle venait de lire dans les *Lettres de cachet* de Mirabeau que *le Siècle de Louis XIV* est « peut-être le plus beau panégyrique qui ait jamais été fait; mais ce n'est presque que cela » (I, 315, note).

(364) *Pensées*, I, 272; II, 69.

(365) Nonotte et Patouillet sont les noms de deux jésuites pris à parti par Voltaire. Cf. *Œuvres*, éd. Bouchot, XIV, *Dialogue de Pégase et du vieillard;* XLII, 21e et 23e *Honnêtetés littéraires*, et *passim*.

De Voltaire, Beyle cite aussi le vers :

S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres

(*Epître à Boileau*, éd. Bouchot, XIII, 263).

Stendhal versera dans le genre le pire de tous : les personnalités. Au lieu de produire des scènes comiques, il côtoiera constamment l'odieux.

***

Il avait bien décidé, tout au début, de « ne point mettre de personnalités » (366); mais il ne put s'en tenir à sa résolution. Sans personnalités, le sujet n'était pas concevable. D'ailleurs, en ridiculisant Geoffroy, il visait plus haut; ce n'était rien moins que le « tyran », l'empereur lui-même, qui devait être frappé. Il fallait une bonne dose de naïveté pour croire qu'on jouerait une pièce pareille (367).

En tout cas, ce n'est pas la crainte de la censure qui a brisé l'élan de Stendhal. Il n'a pas achevé sa comédie, parce qu'il n'a pas su esquisser les caractères et agencer les situations. Il ne sent pas le comique (368). En outre, rien dans ce sujet ne touchait son cœur ni son imagination. Les personnages ont beau être pourvus de noms historiques (369) et avoir été conçus d'après des littérateurs connus; ils demeurent néanmoins des figures sans physionomie et sans vie. Un seul devait être peint

(366) *Théâtre*, III, 18.

(367) Voir H. Welshinger, *La censure sous le Premier Empire*, 1882, p. 89. Sur l'attitude de Napoléon envers les idéologues, voir le *Tableau philosophique et littéraire de l'an 1807. Considérations générales sur l'état actuel de la littérature en France*, par Guizot. *Archives littéraires*, vol. 17, 1818, p. 244-271. *Coup d'œil sur les intrigues littéraires pendant la domination de Napoléon Buonaparte*, premier article dans *le Spectateur* (de Malte-Brun), vol. I, n° 2, 1814, p. 49-62. A. Nettement, *Histoire de la littérature française sous la Restauration*, 2e édit., 1858, I, 95 et suiv. Villemain, *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, 9e édit., I, 281.

(368) *Journal*, I, 252, 4 frimaire XIII : 25 novembre 1804.

(369) « C'est une très bonne idée que celle de donner à mes personnages ridicules des noms historiques... » (*Pensées*, II, 29-30). Note datée dans le manuscrit R. 5896, tome 17, fol. 49 v°, du 30 fructidor XII : 30 août 1804.

Patouillet et Nonotte sont, nous l'avons dit, des réminiscences de Voltaire. Quant à Carasse, encore un jésuite, Beyle l'a emprunté à Helvétius, *De l'Homme*, sect. VIII. Cf. *Théâtre*, III, 109. Le nom de Letellier est vraisemblablement tiré de Saint-Simon. Cf. *Théâtre*, III, 20.

Notons au passage que si Beyle donne à l'un de ses cuistres le nom de Tripet (*Théâtre*, III, 153), c'est que Geoffroy parlait souvent dans ses feuilletons du fleuriste Tripet, demeurant à Neuilly. Voir en particulier le feuilleton du 10 frimaire XIII (1er décembre 1804), sur le *Macbeth* de Ducis : « Toute la pièce de *Macbeth* est lugubre, mélancolique et noire, et c'est avec plaisir que je détourne mes regards de cette espèce de catafalque, pour les porter sur les belles renoncules du fleuriste Tripet mon voisin... »

d'après nature, Vardes; il aurait dû être le portrait de Martial Daru (370). Mais ce portrait n'a été que vaguement ébauché.

***

En dépit de l'abandon successif des *Deux Hommes*, du *Faux métromane*, des *Médecins*, et malgré les difficultés insurmontables rencontrées dans la composition du *Bon parti*, Beyle ne songe nullement à renoncer au théâtre. Les projets les plus disparates jaillissent à jet continu de son esprit enfiévré.

Une liste d' « ouvrages possibles » datée du début de juin 1804, comporte deux tragédies historiques « à la manière de Shakespeare » : *la Descente de Quiberon* (371), et *l'Avènement de Bonaparte au trône et le jugement de Moreau;* une tragédie : *Alexis*, et cinq comédies : *l'Homme du monde, le Faux métromane, l'Homme qui craint d'être gouverné, les Médecins, les Provinciaux* (372). Dans une autre liste postérieure de trois mois, en plus de *la Pharsale*, figurent cinq tragédies et neuf comédies (373), sans compter les odes, les églogues et les ouvrages en prose (374), car le jeune homme entend s'illustrer dans les genres les plus divers, afin de mériter le titre de « vaste génie » (375).

C'étaient là de mirifiques espoirs que la réalité s'est chargée de décevoir. La preuve est désormais faite : la vocation de Stendhal pour l'art dramatique et pour la poésie n'était qu'une illusion.

(370) *Théâtre*, III, 33-44, 102-104. Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, le nom de Vardes est sans doute une réminiscence des *Mémoires* de Choisy.

(371) Le 10 mai 1804 (*Pensées*, I, 314), Stendhal a eu l'idée de tirer parti du sujet de *Scévole* par Duryer (1646) : le combat entre le devoir, l'amitié et l'amour. En transportant la scène à l'époque de la Révolution, il se proposait de remplacer les personnages de Tarquin, Porsenne et Arons, par Louis XVIII, Fox et Sombreuil.

(372) *Pensées*, I, 321-322, 20 prairial XII : 9 juin 1804.

(373) Voici d'autres projets qui traversent un instant l'esprit de Beyle : — *Le politique*, « critique hardie du gouvernement » (*Pensées*, I, 315. Cf. ms. R. 5896, tome 17, fol. 33 r°; I, 319); — *Les Banquiers*, adaptation moderne de *l'Avare* (*ibid.*, II, 192-194); — *Le Magnifique*, où aurait été ridiculisé le luxe protégé par Napoléon (*ibid.*, II, 40, 311); — *Le Vaniteux, Le Courtisan* (*ibid.*, II, 352, 354, 356); — *Le jeune homme*, sujet imaginé à une représentation du *Tartufe*, et tendant à « préserver les jeunes gens du méphitisme qui les environne, au moment où le caractère se forme » (*ibid.*, II, 312); — *La Famille à la campagne*, où il devait être question de l'« agriculturomanie » de Chérubin Beyle (*ibid.*, II, 362), etc.

(374) *Pensées*, II, 306-307, 22 fructidor XII : 9 septembre 1804.

(375) *Ibid.*, I, 317.

***

« Tous les hommes, dans toutes les carrières, écrira Stendhal à une dizaine d'années de là, ont un moment pénible, mais décisif et souvent humiliant; c'est celui où il s'agit de *percer...* » (376). En dépit de ses efforts, Henri Beyle n'a pas « percé », non certes faute d'application. Il est rare qu'un auteur se soit mépris sur sa véritable voie comme il l'a fait. Mais l'illusion tenace d'avoir l'étoffe d'un poète dramatique lui aura cependant été utile. On ne saurait accorder trop d'importance à l'intense labeur qu'il a fourni au cours de ces années. En s'adonnant à la recherche des « principes », il a enrichi son esprit d'une sève vigoureuse et féconde.

Sur un fond dû à Helvétius, il a implanté des idées tirées d'autres auteurs philosophiques. Descartes lui apprend que l'homme cherche le plaisir et fuit la douleur. Après l'abbé Du Bos, Buffon et Montesquieu lui montrent l'influence du climat; Helvétius et Montesquieu encore, celle du gouvernement. Il n'attache pas beaucoup d'importance aux théories de Cabanis, mais Brissot attire son attention sur les tempéraments. La relativité du goût est désormais pour lui une vérité hors de discussion, dont sont garants non seulement l'abbé Du Bos et Helvétius, mais aussi Alfieri et Mme de Staël.

Henri Beyle a abordé la vie en disciple de J.-J. Rousseau. La sensibilité était pour lui au sommet de l'échelle des valeurs. Blair lui a fait présent d'une formule qui l'enchante : « *a comprehensive soul.* » Appliquée à Shakespeare, elle lui fait prononcer cet arrêt : « Le poète doit sentir et non savoir. » C'était le contraire de ce qu'enseignait Helvétius : on ne peut être grand poète sans être en même temps grand philosophe. L'auteur de *l'Esprit* finit par l'emporter. Mis en garde par quelques pages captieuses de Rousseau, Stendhal se rallie sans difficulté à la conception du poète-philosophe, et il suit docilement Dugald Stewart qui lui montre la nécessité de se « dépassionner ». Il entreprend donc de se « dérousseauiser ». Il n'était cependant pas fait pour concilier ces termes antithétiques. Les deux tendances opposées resteront en conflit dans son âme. Mais la conception du poète-philosophe mise en pratique à cette époque ne sera pas sans avantages : elle habituera le futur romancier à se défier de la facilité, à aiguiser son esprit critique.

Ses idées sur le comique reflètent la conception traditionnelle : admiration pour Molière, respect pour la comédie de caractère en cinq actes et en vers, dédain pour la gaieté de

(376) *Ecoles italiennes de peinture,* I, 95. C'est Stendhal qui souligne.

Regnard. La découverte de la définition du rire par Hobbes n'a guère été féconde, de même que l'idée suggérée par Mme de Caylus et Dieudonné Thiébault que la comédie est inséparable de la monarchie.

En revanche, dès l'abord, et d'instinct peut-on dire, Stendhal prend position contre la tragédie française et il rejette les préceptes des « rhéteurs ». Shakespeare et Alfieri, Mme de Staël et Fénelon, Blair et Brumoy, sans oublier Clément, l'encouragent à persévérer dans cette voie. Son attitude est renforcée par ce qu'il croit naïvement être une découverte, mais dont il avait trouvé les éléments dans Mme de Staël, Condorcet et ses lectures historiques : l'idée de la perfectibilité; le perfectionnement de la société, transformée par la Révolution, réclame d'autres émotions au théâtre. Voilà l'application pratique de la théorie de la relativité du goût. A vingt ans, Henri Beyle est déjà en possession, dans ce domaine, de l'essentiel de ce qui sera son *Racine et Shakespeare*. On est donc bien loin d'une première phase classique de sa pensée, comme on l'a cru jusqu'à ces derniers temps.

Ajoutons encore que c'est à cette époque qu'affleurent les premières manifestations de tendances bien stendhaliennes. Alfieri lui fait découvrir la valeur de l'énergie; les livres de mémoires et en particulier Saint-Simon lui apprennent l'intérêt des « petits faits vrais ».

On voit dans quelle fièvre studieuse a vécu Stendhal durant ces années; mais son esprit, vase clos où bouillonnent les idées, ne reçoit qu'un enrichissement tout intellectuel, sans que l'expérience directe de la vie y ait la moindre part.

DEUXIÈME PARTIE

L'élaboration du beylisme

(1805-1814)

CHAPITRE PREMIER

Marseille et la découverte de l'histoire

(1805-1806)

La partie de la vie de Stendhal qui s'étend depuis son départ pour Marseille, en 1805, jusqu'à son départ pour Milan, en 1814, ne présente de prime abord guère d'analogie avec celle qui l'a précédée : autant il avait vécu loin des hommes et du monde, autant au cours de ces années d'une vie fort active il fréquente les milieux les plus divers, les commerçants de Marseille et la noblesse de Brunswick, les militaires et les hauts fonctionnaires de l'Empire. On serait donc tenté d'opposer ces deux phases : à une période de formation tout intellectuelle aurait succédé une période de formation mondaine pendant laquelle Henri Beyle aurait poursuivi, mais d'après nature cette fois, son étude de l'homme et du cœur humain. Nous allons vérifier si cette hypothèse est exacte.

I

Nouvelles études philosophiques

La « paresse » aurait empêché Stendhal de rédiger des portraits et une description des mœurs de Marseille. — *De l'influence des passions*. Comment Beyle « traduit en français » Mme de Staël. — Découverte de la « sublime » *Logique*. — Cabanis et Pinel. — La théorie de la sympathie : Mme de Condorcet et Smith.

« Il me faut aller dans un endroit où je voie forcément la société et les hommes. A Marseille sacrifier tout à cela... » confiait Henri Beyle à son *Journal* peu de jours avant de quitter Paris (1).

Le séjour à Marseille — du 25 juillet 1805 au 22 mai 1806 — l'a brutalement plongé dans la réalité. Mais cette réalité tant attendue lui a-t-elle vraiment apporté l'enrichissement qu'il en espérait ?

Dans l'ouvrage si fin et si plein d'humour, sinon toujours empreint de sympathie à l'égard de son héros, *Stendhal épicier ou les infortunes de Mélanie,* Paul Arbelet, non seulement n'a que sommairement exposé le travail intellectuel fourni par Beyle au cours de son séjour marseillais — le chapitre X, intitulé *Littérature,* ne comporte que sept pages — mais encore il n'a pas assez mis en relief le peu de profit que Stendhal a su tirer de ses contacts avec les hommes.

Un mois et demi après son arrivée, il mande à Pauline : « Je vais m'occuper à caractériser douze originaux, que j'ai connus depuis mon arrivée à Marseille; il y a deux ou trois caractères saillants » (2). Au début du mois suivant, Pauline est prévenue qu'elle va recevoir « deux ou trois caractères marqués » (3). En réalité, rien n'est fait. Beyle se plaint de son

(1) II, 234, 10 floréal XIII : 30 avril 1805.

(2) *Corr.*, II, 35, lettre à Pauline du 22 fructidor XIII : 9 septembre 1805. Cf. *Journal*, II, 265-266, 25 fructidor XIII : 12 septembre 1805.

(3) *Corr.*, II, 53, lettre à Pauline du 9 vendémiaire XIV : 1[re] octobre 1805.

indolence : « Si j'avais le courage d'écrire chaque jour quatre pages sur M. [de Saint-Gervais], je me trouverais au bout de quelque temps un caractère superbe » (4).

Malgré ce manque d'entrain, un dessein beaucoup plus ambitieux surgit bientôt dans son esprit : composer un tableau des mœurs de Marseille :

> Faire une description des mœurs de Marseille; sans doute elle sera loin de la perfection et même de ce que je pourrai faire dans dix ans, lorsque j'aurai acquis l'habitude de voir les bornes des vérités ou, ce qui en est le moyen, de ne pas me laisser entraîner par mon imagination, et d'attacher un sens constant et déterminé à chacun des mots qui expriment une nuance dans le caractère (5).

Ce projet aussi restera à l'état de velléité. Stendhal n'a produit en tout et pour tout qu'un seul portrait : *Il carattere della Signora C*[*ossonier*] (6). Non qu'il ne regarde pas autour de lui, et ne rassemble des faits, des traits de caractères, des anecdotes (7); mais il ne sait pas les mettre en œuvre. Il éprouve une sorte de répugnance à fixer son attention sur ces matériaux; et c'est cette répugnance qui provoque son apparente paresse (8). Sa sensibilité, de son aveu même, le « fait souffrir ou jouir ou être timide, au lieu d'observer » (9).

Aussi, au lieu de brosser un tableau pittoresque de Marseille et des Marseillais ou d'achever son *Letellier* (10), il se cultive.

(4) *Journal,* II, 271, 17 vendémiaire XIV : 9 octobre 1805. Beyle qualifie de M. de Saint-Gervais de « vaniteux parfait », et il ajoute : « Son caractère est vraiment digne du théâtre » (*ibid.,* II, 290, 20 brumaire XIV : 11 novembre 1805).

(5) *Ibid.,* II, 323, 24 janvier 1806.

(6) *Mél. de litt.,* II, 115-119, 4 janvier 1806. Beyle donnait des leçons d'anglais à Mme Cossonier, ce qui avait éveillé la jalousie de Mélanie.

(7) *Journal,* II, 269-270, 318-321, 334; III, 25-26, 27-29, 30, 36, etc...

(8) « Je commence à avoir beaucoup de faits. J'en ai depuis huit jours, mais la paresse... » (*ibid.,* II, 269, 17 vendémiaire XIV : 9 octobre 1805. Les points de suspension sont dans texte).

(9) *Ibid.,* II, 316, 9 janvier 1806.

(10) C'est seulement vers la fin de janvier 1806 que Beyle commence à s'occuper de la pièce qui était en chantier depuis quelque seize mois. « Je pense à *Letellier* », note-t-il dans le *Journal* du 23 janvier (II, 322). En attendant son cahier qui était resté à Grenoble, et qu'il réclame avec insistance (*Corr.,* II, 106, 109, 111, 127, lettres à Pauline des 5, 19, 22, 24 et 30 janvier 1806), il dresse une nouvelle liste de scènes illustrant le caractère du protagoniste. Une question se présente alors à son esprit : « Veux-je faire un pervertisseur ? Veux-je faire un vaniteux ? » (*Théâtre,* III, 198, 199, 20 janvier 1806).

Il y a lieu de penser qu'il a opté pour la vanité, car en se mettant au travail le 26, il rédige une scène destinée à mettre en évidence

Ses études portent essentiellement sur la philosophie et l'histoire.

⁂

On aurait bien étonné ce disciple des idéologues, en lui disant qu'il négligeait l'étude de l'homme. La connaissance des passions demeure sa préoccupation dominante, mais c'est toujours dans les livres qu'il la poursuit.

L'un des premiers ouvrages que Stendhal ait eu entre les mains à Marseille a été *De l'influence des passions* (11). Mme de Staël ne jouissait pas de sa sympathie; mais Dugald Stewart ne lui avait-il pas appris qu'elle a « senti les passions » (12) ? Le début du livre semble, à quelques réserves près, remplir son attente. « L'enflure de Mme de Staël me dégoûte, écrit-il, mais cependant il y a de bien belles vérités dans son livre. C'est une âme passionnée décrivant ce qu'elle a senti. C'est, à mon avis, son meilleur ouvrage » (13). Mais la fatigue le gagne bientôt. Il lui faut quinze jours pour arriver à la fin. Tout en continuant à juger le livre « excellent au fond », il est tellement excédé par l'enflure qu'il en arrive à refuser à l'auteur la sensibilité :

Mme de Staël n'est pas très sensible et elle s'est crue très sensible; elle a voulu être très sensible, elle s'est fait, dans le secret

la sotte vanité du protagoniste (*ibid.*, III, 73-79, 26 janvier 1806, date fournie par le ms. R. 5896, tome 19, fol. 19 r°).

Mais l'inspiration s'éteint presque aussitôt. Dès la scène suivante, Stendhal retombe dans ses perplexités; il recommence la scène deux, trois fois, mais sans succès (*ibid.*, III, 79 et suiv.). « Je ne sais pas travailler, confie-t-il avec agacement à son *Journal*, et cela fait mon malheur. J'étais enragé hier soir, je me guinde pour écrire deux lignes d'une scène, je ne suis plus moi, je voudrais que tous mes mots fussent des « *Qu'il mourut* » ou des « *Sans dot* » (II, 328, 26 janvier 1806). Enfin, le 11 mars suivant, il prend la sage résolution de renvoyer à des temps meilleurs la composition de *Letellier* (*ibid.*, II, 356).

Cette détermination ne l'empêche pas d'ailleurs de rêver à de nouvelles pièces. Ce sont des projets sitôt oubliés que notés. Un jour, il entend « faire une bonne comédie, bien succulente de comique, bien ronflante, sans mélange de drame » (*ibid.*, II, 269, 7 vendémiaire XIV : 9 octobre 1805). Un autre jour, s'apercevant qu' « on n'a pas encore peint au théâtre un personnage qui entreprendrait d'en tromper deux à la fois », il se propose de « voir cela dans un moment de loisir » (*ibid.*, II, 362, 14 mars 1806). Tantôt il songe à une « bonne comédie monarchique » (*ibid.*, III, 44, 1er avril 1806), tantôt il découvre un « bon sujet de comédie : l'homme à sentiment » (*Pensées*, II, 201, 24 mai 1806). Et on pourrait allonger encore cette liste.

(11) *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Lausanne, Mourer, 1796, in-8°.

(12) Voir plus haut, première partie, chap. III.

(13) *Journal*, II, 263, 20 thermidor XII : 8 août 1805.

de son cœur, une gloire, un point d'honneur, une excuse d'être très sensible, ensuite elle a mis là-dessus son exagération...

Si Mme de Staël n'avait pas voulu être plus passionnée que la nature et la première éducation ne l'ont faite, elle aurait fait des chefs-d'œuvre.

Au contraire, poursuit-il avec aigreur :

... elle a voulu sortir de son ton naturel, elle a fait des ouvrages pleins d'excellentes pensées, fruits d'un *caractère réfléchissant,* et il y manque tout ce qui tient au caractère *tendre.* Comme cependant elle a voulu faire de la tendresse, elle est tombée dans le galimatias (14).

Dorénavant le principal reproche que Beyle fera à Mme de Staël sera de manquer de sensibilité. Mais, si le charme que, d'après Sainte-Beuve, cette dernière a répandu dans *De l'influence des passions* (15), n'agit point sur l'âme de notre lecteur, et si son éloquence l'agace (16), en revanche il admet honnêtement que le livre renferme des « vérités » (17).

La principale de ces vérités était, sans nul doute, la thèse même de l'ouvrage; l'idée que les passions sont « destructives du bonheur », et qu'il faut vivre « sans le secours de leur impulsion » (18). A l'époque où Stendhal s'efforce de se délivrer de l'emprise de Rousseau, le livre venait opportunément. Aussi songe-t-il à séparer le blé de l'ivraie : « Dès que j'en aurai le courage, je le lirai en en extrayant les bonnes pensées et en les traduisant en français » (19).

(14) *Corr.*, II, 12-15, lettre à Pauline du 2 fructidor XIII : 20 août 1805. C'est Stendhal qui souligne.

(15) « ... ce genre d'inspiration sentimentale, ce mystérieux reflet sorti des profondeurs du cœur éclaire tout entier le livre *De l'Influence des passions,* et y répand un charme indéfinissable qui, pour certaines natures douloureuses, et à un certain âge de la vie, n'est surpassé par l'impression d'aucune autre lecture, ni par la mélancolie d'Ossian, ni par celle d'Oberman » (*Portraits de femmes,* p. 101-102).

(16) « Le style de ce livre est brillant, mais négligé. Causer ainsi, ce serait causer admirablement, mais ce ne serait pas toujours bien écrire. Mme de Staël fut quelque temps encore avant de bien savoir ce que c'est que le style écrit...

« Mais j'avoue qu'en lisant ces pages entraînantes de verve, étincelantes d'esprit, on ne s'aperçoit guère de ces taches (...); il fallait presque, dans le temps, un peu de malveillance pour aider à les voir; l'éloquence couvrait tout... » (A. Vinet, *Etudes sur la littérature française au XIX*e *siècle,* 2e éd., 1857, I, 38-39).

(17) « Je n'ai lu, depuis que je suis ici, que *l'Influence des passions* de Mme de Staël. Les vérités que ce livre présente m'auraient fait bien plus de plaisir, sans la détestable enflure que Mme de Staël prend, je crois, pour de l'éloquence » (*Journal* II, 266, 25 fructidor XIII : 12 septembre 1805).

(18) *De l'influence des passions. Œuvres de Mme de Staël.* A. Paris, chez Lefèvre, 1838, II, 134, conclusion.

(19) *Corr.*, II, 13, lettre cit.

Huit mois s'écouleront avant que Beyle n'ait trouvé le « courage » nécessaire pour entreprendre cette « traduction ». Il s'y applique enfin le 19 mars 1806 : « Je cherche à traduire les pensées de Mme de Staël en français, pour qu'elles me soient utiles » (20). En fait, ce travail n'est point un exercice de style, mais bien un choix d'idées. De la juxtaposition des textes il ressort que Beyle a copié, à peu de modifications près, les passages se rapportant aux passions, tandis qu'il a laissé de côté les digressions politiques et morales. En somme, son travail a consisté à mettre en vue les idées essentielles, en supprimant tout ce qui était développement ou accessoire. Peu après, il fera d'une manière analogue des extraits de la première lettre *Sur la sympathie* de Mme de Condorcet, qui pourtant n'était nullement taxée d'enflure. Nous allons rapprocher du texte de Mme de Staël celui des trois premières pensées extraites par Stendhal.

Voici d'abord la page de *l'Influence des passions :*

... *les caractères qui ne sont point passionnés* se placent d'eux-mêmes dans la situation qui leur convient le mieux; c'est presque toujours celle que le hasard leur a désignée; ou s'ils y apportent quelque changement, c'est seulement dans ce qui s'offre le plus facilement à leur portée. Laissons-les donc dans leur calme heureux, ils n'ont pas besoin de nous; leur bonheur est aussi varié en apparence que les différents lots qu'ils ont reçus de la destinée; mais *la base de ce bonheur est toujours la même, c'est la certitude de n'être jamais ni agité ni dominé par aucun mouvement plus fort que soi.* L'existence de ces êtres impassibles est soumise sans doute, comme celle de tous les hommes, aux accidents matériels qui *renversent la fortune,* détruisent la *santé,* etc.; mais c'est par des calculs positifs et non par des pensées sensibles ou morales qu'on éloigne ou prévient de semblables peines...

Avant d'aller plus loin, l'on demanderait peut-être une définition du bonheur. *Le bonheur, tel qu'on le souhaite, est la réunion de tous les contraires : c'est pour les individus l'espoir sans crainte, l'activité sans inquiétude, la gloire sans la calomnie, l'amour sans l'inconstance, l'imagination qui embellirait à nos yeux ce qu'on possède,* et flétrirait le souvenir de *ce qu'on aurait perdu;* enfin l'ivresse de la nature morale, le bien de tous les états, de tous les talents, de tous les plaisirs, séparé du mal qui les accompagne. Le bonheur des nations serait aussi de concilier ensemble la liberté des républiques et le calme des monarchies, l'émulation des talents et le silence des factions, l'esprit militaire au-dehors et le respect des lois au-dedans. Le bonheur tel que l'homme le conçoit, c'est ce qui est *impossible* en tout genre, et le bonheur tel qu'on peut l'obtenir, le bonheur sur lequel la réflexion et la volonté de l'homme peuvent agir, ne *s'acquiert* que par l'étude de tous les moyens les plus sûrs pour éviter *les grandes peines.* C'est à la recherche de ce but que ce livre est destiné.

Une grande différence, cependant, existe entre le système du bonheur de l'individu et celui du bonheur des nations; c'est que dans le premier on peut avoir pour but l'*indépendance morale la*

(20) *Journal,* III, 16-19.

plus parfaite, c'est-à-dire l'asservissement de toutes les passions, chaque homme pouvant tout tenter sur lui-même; mais que dans le second, la liberté politique doit toujours être calculée, d'après l'existence positive et indestructive d'une certaine quantité d'êtres passionnés faisant partie du peuple qui doit être gouverné... (21).

Et voici maintenant la « traduction » de Beyle :

1. La base du bonheur des caractères qui ne sont point passionnés est toujours la même, elle est la certitude de n'être jamais dominé par un sentiment plus fort que soi.

Leur malheur est produit par le renversement de leur fortune, la perte de leur santé, etc., etc., et non par les sentiments qui les agitent, par ce qui se passe au dedans d'eux (M. Baux, Mme Tivollier).

2. Le bonheur !

Le bonheur tel qu'on le souhaite est la réunion de tous les contraires. Pour les individus, c'est l'espoir sans la crainte, l'activité sans l'inquiétude, la gloire sans la calomnie, l'amour sans l'inconstance, l'imagination qui embellirait à nos yeux ce qu'on possède et ne ferait pas regretter ce qu'on aurait perdu. Voilà le bonheur impossible que l'on désire. Le bonheur qu'on peut acquérir est l'état dans lequel on se serait mis à l'abri de toutes les grandes peines.

3. Un homme peut se proposer pour bonheur l'indépendance morale la plus parfaite, c'est-à-dire l'asservissement de toutes ses passions (22).

Nous avons là un spécimen de ce procédé d'adaptation qui deviendra familier à Stendhal.

Pour Mme de Staël, le bonheur est donc un rêve impossible à réaliser. Beyle semble partager cette vue lorsqu'il parle du « *great principle of* Madame de Staël *upon the happiness* » (23), mais il n'a cure de suivre de point en point la pensée de son auteur. Du long débat sur la meilleure constitution, il n'a retenu que ce qui a trait à la perfectibilité (24). Dans le dernier tiers de l'introduction, Mme de Staël disait :

(21) *De l'Influence des passions,* introduction, éd. cit., II, 3. C'est nous qui soulignons.

(22) *Journal,* III, 16-17.

(23) *Ibid.,* II, 263, 20 thermidor XIII : 8 août 1805.

(24) *Ibid.,* II, 17-18, pensée n° 5. Cf. *De l'influence des passions,* introduction, éd. cit., II, 6 et suiv. Beyle se réfère au passage suivant : « Dans toutes les sciences humaines, on débute par les idées complexes; en se perfectionnant, l'on arrive aux idées simples; l'ignorance absolue dans ces combinaisons naturelles est moins éloignée du dernier terme des connaissances que les demi-lumières. Une comparaison fera mieux sentir ma pensée. A la naissance des lettres, les premiers écrits qu'on a composés ont été pleins de recherche et d'affectation. Les grands écrivains, deux siècles après, ont admis et fait admettre le genre simple; et le discours du sauvage qui s'écriait : « Dirons-nous aux ossements de nos pères : Levez-vous et marchez « à notre suite » ? Ce discours avait plus de rapport avec la langue de Voltaire que les vers ampoulés de Brébeuf ou de Chapelain... » (*ibid.,* II, 11).

J'ai tracé l'esquisse imparfaite de l'ouvrage que je projette. La première partie que j'imprime à présent est fondée sur l'étude de son propre cœur, et les observations faites sur le caractère des hommes de tous les temps. Dans l'étude des constitutions, il faut se proposer pour but le bonheur, et pour moyen la liberté; dans la science morale de l'homme, c'est l'indépendance de l'âme qui doit être l'objet principal; ce qu'on peut avoir de bonheur en est la suite. *L'homme qui se vouerait à la poursuite de la félicité parfaite serait le plus infortuné des êtres;* la nation qui n'aurait en vue que d'obtenir le dernier terme abstrait de la liberté métaphysique serait la nation la plus misérable. Les législateurs doivent donc compter et diriger les circonstances, et *les individus chercher à s'en rendre indépendants*... (25).

Tout ce passage se réduit pour Stendhal à ceci :

L'homme qui se vouerait à la poursuite de la félicité parfaite serait le plus infortuné des êtres. On doit chercher à se rendre indépendant des circonstances (26).

Ainsi, Mme de Staël devient — et c'est assez inattendu — l'une des sources du beylisme, tout axé, on le sait, sur la notion de bonheur.



Henri Beyle est dans l'incertitude sur le choix de ses lectures philosophiques.

Je ne désire pas lire les philosophes que je connais, écrit-il dans la première quinzaine de septembre, ils me rejetteraient dans l'ornière où j'étais il y a six mois. J'ai cependant envie de relire Hobbes et les pensées que j'écrivais à Paris pour en tirer ce qu'il y a de bon... (27).

Mais un cahier de la *Filosofia Nova,* ouvert au hasard, lui inspire des doutes sur son « génie philosophique » : « J'ai trouvé ce qu'il y avait jeunet, peu profond, pas profond du tout même, ça n'est pas pensé (...). Il y a, outre cela, dans ce cahier, la présomption de l'ignorance. » C'est pourquoi il projette de « réétudier à fond l'*Idéologie* et relire le plus froidement possible Helvétius, *De l'Esprit,* mais surtout *De l'Homme,* Hobbes et Duclos » (28).

(25) *Ibid.*, II, 13. C'est nous qui soulignons.
(26) *Journal,* III, 18, pensée, n° 6.
(27) *Ibid.*, II, 127, 25 fructidor XIII : 12 septembre 1805.
(28) *Ibid.*, II, 268-269, 9 vendémiaire XIV : 1er octobre 1805. Cf. *Corr.,* II, 44, lettre à Pauline du même jour. Quelques jours auparavant, Beyle avait exposé, à l'intention de son cousin Gaétan Gagnon, la « théorie qui est à la base de toute connaissance : l'étude de la tête et du cœur, et la théorie du jugement et de la volonté... » (*Corr.*, II, 32, lettre des 22-26 fructidor XIV : 9-13 septembre 1805).

Ce programme ne sera point exécuté. C'est bien à Tracy qu'il s'attaque, mais au lieu de l'*Idéologie*, il parcourt la *Grammaire* (29). Cependant la science des signes ne l'intéresse guère; il finira par conseiller à sa sœur de « sauter la grammaire un peu ennuyeuse » (30). Au contraire, la *Logique* le ravit (31). « L'amour de la gloire reprend le dessus, écrira-t-il vers la fin de l'année. Il m'a fait lire Tracy » (32). C'est plutôt l'inverse qui est vrai. A peine est-il entré, au début de novembre, en possession du « sublime » ouvrage de Tracy (33), que ses idées subissent une « bien heureuse révolution », un « changement étonnant » (34). Cela n'est pas pour nous surprendre. Dès les premières pages, Destutt de Tracy déclarait que la logique est la « véritable philosophie première ou science première » :

Cette maxime si célèbre dans l'antiquité qu'on l'avait crue digne d'être gravée sur le frontispice du temple d'Apollon, *nosce te ipsum* (connais-toi toi-même) me paraît en effet le plus admirable précepte que l'on ait jamais pu donner aux hommes. Il est également propre à diriger nos études et notre conduite, nos actions et nos méditations. Il renferme tout, il s'étend à tout, et on le trouve toujours également sage, quelqu'application que l'on essaye d'en faire.

Mais pour se conformer à cette belle maxime, le premier pas à faire sans doute est d'acquérir la connaissance de nos moyens de connaître eux-mêmes. C'est en cela, suivant moi, que consiste la science logique; et c'est ce qui m'autorise à la regarder comme la véritable philosophie première ou science première. D'un autre côté, elle est une seule et même chose avec la science de nos perceptions, l'Idéologie; car il nous est impossible de parvenir à la connaissance exacte de nos moyens de connaître autrement que par l'observation attentive de leurs effets, et de la manière dont nous formons, nous exprimons, et nous combinons nos idées; ainsi ces trois sciences, Philosophie première, Idéologie et Logique, sont une seule et même chose (35).

(29) La *Grammaire,* seconde partie des *Eléments d'Idéologie,* avait paru à la fin de 1803 (Paris, Courcier, in-8°). Elle est annoncée dans le *Journal des Débats* du 25 nivôse XII : 17 janvier 1804).

(30) *Corr.,* II, 137, lettre à Pauline du 7 février 1806. Mais Stendhal avait expliqué la *Grammaire* à Mélanie : « Je n'ai pu lui donner que quatre ou cinq leçons de grammaire d'après Tracy (2e vol.) » (*ibid.,* II, 48).

(31) C'est son camarade Mante qui l'a poussé à lire la *Logique* (*Journal,* II, 300). La *Logique,* troisième partie des *Eléments d'Idéologie* (Paris, Courcier, an XIII-1805, in-8°), est annoncée dans la *Décade philosophique* du 10 thermidor XIII : 29 juillet 1805.

(32) *Journal,* II, 295, 300.

(33) *Corr.,* II, 69, lettre à Pauline du 18 brumaire XIV : 9 novembre 1805. C'est le 14 brumaire : 5 novembre, que Beyle et Mante ont entrepris la lecture de la *Logique* (*Journal,* II, 294).

(34) *Ibid.,* II, 72, lettre à Pauline du 24 brumaire XIV : 15 novembre 1805.

(35) *Logique,* lettre dédicatoire à Cabanis, p. V-VI.

Après avoir longuement réfuté l'opinion traditionnelle, suivant laquelle la logique est l'art de raisonner (36), Tracy exposait sa propre conception :

La vraie métaphysique ou la théorie de la logique n'est (...) autre chose que la science de la formation de nos idées, de leur expression, de leur combinaison et de leur déduction; en un mot, ne consiste que dans l'étude de nos moyens de connaître (37).

L'*Idéologie* avait appris à Beyle que « raisonner sur une idée (...) c'est y voir de nouvelles circonstances »; mais il s'était heurté à une difficulté : le « peu d'exactitude dans les souvenirs des premiers faits », l'idée n'étant pour Tracy que le souvenir d'une sensation (38).

La *Logique* lui explique l'enchaînement des idées : le jugement étant « un acte de notre esprit, par lequel nous voyons qu'une idée en renferme une autre », il s'ensuit que « tous nos raisonnements ne sont jamais que des séries de jugements successifs, par lesquels nous voyons que cette seconde idée en renferme une troisième, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, ou que le raisonnement est faux » (39). Par conséquent, « la cause première de toute erreur est, en définitive, l'imperfection de nos souvenirs », autrement dit, que « nos jugements seraient nécessairement justes si nos souvenirs étaient exacts » (40). La *Logique* jette ainsi une clarté nouvelle sur la « sublime » *Idéologie*, et dissipe tous les doutes (41).

Dans la deuxième quinzaine de novembre, Stendhal fait à sa sœur un cours de logique (42). Il n'est pas sans intérêt de voir comment il procède dans son exposé; sans se soucier de respecter l'ordre rigoureux — nous allions dire logique — de l'argumentation de Tracy, il considère comme « première découverte » ce qui, en fait, ne se trouve qu'assez loin dans l'ouvrage, à savoir la théorie de l'enchaînement des idées. Ensuite, il revient au commencement du livre, d'où il tire ce qu'il appelle le « deuxième grand principe de Tracy » : un « jugement consiste toujours à voir qu'une idée en renferme une autre ». Chose curieuse, il ne semble pas avoir été frappé à ce moment-là par l'image des « tuyaux de lunettes » à laquelle

(36) C'est l'objet du long Discours préliminaire, p. 1-139.

(37) Chap. I, introduction, p. 143.

(38) *Corr.*, II, 72, lettre cit. du 24 brumaire XIV.

(39) Chap. I, p. 152.

(40) Chap. V, p. 235. Cf. chap. IV, p. 223 et suiv. Voir J. C. Alciatore, *Stendhal et Destutt de Tracy. Sur la cause première de toute erreur. Symposium,* novembre 1950.

(41) *Corr.*, II, 74, lettre cit. du 24 brumaire XIV.

Le 7 novembre 1805, Beyle se propose d'écrire à Tracy « pour la solution de quelques objections » (*Journal*, II, 282).

(42) *Corr.*, II, 75-80, lettre à Pauline du 28 brumaire XIV : 19 novembre 1805.

le philosophe avait recours pour rendre plus évidente l'idée que « dans une série de jugements, les différents attributs comprennent successivement celui qui les suit » (43), et qui sera évoquée maintes fois par la suite. Enfin, il expose à Pauline, d'après le principe énoncé en premier lieu, comment l'erreur est provoquée par l'inexactitude des souvenirs (44).

Pour bien se pénétrer des vérités de la *Logique*, il la relit le mois suivant (45).

Les règles que Tracy prescrit à la suite de sa *Science de nos moyens de connaître*, déclare-t-il alors, sont si simples que je puis fort bien tâcher de les mettre en pratique. Elles consistent à bien se retracer le souvenir de la chose sur laquelle on veut raisonner, et ensuite à prendre garde que le sujet contienne toujours l'attribut qu'on lui donne...(46).

Cela explique pourquoi la *Logique* lui paraît un ouvrage très utile (47) : elle lui a fourni une « foule d'idées neuves » (48); lui a appris à mieux observer (49), à mieux remarquer les « circonstances » (50); elle est « une source de toute lumière » (51), et donc une « source de bonheur » (52).

(43) Chap. I, p. 174-175.

(44) Beyle ne fait aucune allusion au dernier chapitre de la *Logique* où Tracy étudiait la volonté et ses effets, même après que son ami Joseph Rey aura attiré son attention sur cette partie. « Je ne doute point des dispositions qui ont guidé votre lecture de la *Logique*, écrivait Rey en s'adressant à Beyle et à Mante. Lorsqu'elle aura germé quelques semaines dans vos têtes, je vous engage à la relire et surtout à bien méditer le dernier chapitre. Que d'importantes vérités ne doivent-elles pas en découler ? Sans doute cet aperçu ne vous a pas échappé. Combien elle est simple, mais imposante, cette esquisse du tableau de nos connaissances ! » (*Lettres à Stendhal*, lettre de Joseph Rey du 1er nivôse XIV : 22 décembre 1805).
Picavet a aussi jugé le dernier chapitre de la *Logique* la partie la plus intéressante de l'*Idéologie* (*Les Idéologues*, p. 373).

(45) Cette deuxième lecture commence le 21 frimaire XIV : 12 décembre 1805 (*Journal*, II, 294, 300. Cf. *Corr.*, II, 102).

(46) *Journal*, II, 296.

(47) « Il (Tracy) m'aura été de la plus grande utilité » (*ibid.*, II, 300, 24 décembre 1805).

(48) *Corr.*, II, 72, lettre à Pauline du 24 brumaire XIV : 15 novembre 1805.

(49) *Journal*, II, 307 et 316, 31 décembre 1805 et 9 janvier 1806.

(50) « Je sens que (je ne sais encore comment) la *Logique* m'a rendu bien plus voyant des nouvelles circonstances » (Note du 26 décembre 1805 tracée par Stendhal sur une lettre reçue de son camarade Plana. *Lettres à Stendhal*, II, 23). Cf. *Corr.*, II, 101, lettre à Pauline du 28 décembre 1805.

(51) *Corr.*, II, 165, lettre à Pauline du 22 mars 1806, date rétablie d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale.

(52) *Journal*, II, 294, 24 frimaire XIV : 12 décembre 1805. Cf. *Corr.*, II, 97, lettre à Pauline du 2 nivôse XIV : 23 décembre 1805.

Tu sens combien Tracy est utile, écrit-il à sa sœur; il montre comment on fait mal et comment on fait bien l'opération que nous répétons presque sans relâche pendant les seize heures de veille que nous avons tous les jours (...). Au moyen de trois volumes de Tracy, qu'on pourrait facilement réduire à deux, tu es dispensée à jamais de lire Aristote, Locke, Condillac, etc., Port-Royal, le père Buffier, etc., etc. Avec Tracy et Helvétius, qui s'accordent pour le fond des choses, tu es tout de suite sur la frontière de la science, tu peux observer l'homme dans la société ou dans l'histoire... (53).

Stendhal est redevable à Tracy d'un petit nombre de principes constituant un système clair et simple de la science du raisonnement. Les idées de Tracy sur les propriétés et la technique des facultés intellectuelles satisfont amplement ses exigences spéculatives. Il n'éprouvera pas le besoin de pousser plus loin ses recherches dans ce domaine.

***

Si la *Logique* ne lui fait pas oublier sa dette envers Helvétius, il n'en est pas moins vrai qu'elle rejette dans l'ombre la plupart des auteurs auxquels Beyle s'était jusqu'alors adressé. Il ne relit donc pas plus Hobbes que Brissot ou Mirabeau (54). En ce qui concerne Lancelin, les critiques acerbes de Tracy contre les procédés algébriques de Condillac (55) ont sans doute ébranlé son estime pour l'application des mathématiques au cœur humain. L'*Essai sur les préjugés* par Dumarsais (56), qu'il commence « avec enthousiasme » le 26 janvier 1806 (57),

(53) *Corr.*, II, 172-173, lettre à Pauline du 22 mars 1806. Le 4 avril Beyle explique de nouveau à Pauline les principes de la *Logique* (*ibid.*, II, 181-183).

(54) « Dès que j'aurai un peu d'argent, je te ferai envoyer de Paris l'*Esprit* de Mirabeau qui te donnera des idées justes et sérieuses... », avait-il écrit à Pauline dès septembre 1805 (*ibid.*, II, 35, lettre des 22-26 fructidor XIII : 9-13 septembre 1805). Et le 7 novembre suivant, le surlendemain du jour où il a commencé à lire la *Logique*, il avait noté dans son *Journal :* « Je me sens je ne sais quel nuage sur la connaissance de l'homme, j'ai envie de bien lire l'*Esprit* de Mirabeau... » (II, 282).

(55) *Logique*, chap. I, p. 155 et suiv.

(56) *Essai sur les préjugés ou de l'Influence des opinions sur les mœurs et sur le bonheur des hommes, ouvrage contenant l'apologie de la philosophie*, par M.D.M. (Du Marsais). Londres, 1770, in-8°. Stendhal s'est procuré la nouvelle édition publiée à Paris, chez Desray, l'an 1er de la République, 2 vol. in-12.

Quérard attribue toujours cet ouvrage au baron d'Holbach qui, dit-il, « ayant voulu donner le change sur le véritable auteur de ce livre, mit sur son frontispice les initiales D.***, ce qui l'a fait attribuer longtemps à Du Marsais. »

(57) *Corr.*. II, 109-110.

certainement en souvenir de son ancienne admiration pour ce « vrai philosophe » (58), ne tarde pas à l'ennuyer. « Je rends l'*Essai sur les préjugés,* note-t-il le lendemain, me présentant d'une manière trop peu touchante la méchanceté et l'union des prêtres et des rois, vérité vieille pour moi » (59).

La déférence de Tracy pour Cabanis a dû l'amener à relire les *Rapports du physique et du moral de l'homme.* Le 12 décembre 1805, Beyle note : « ... l'amour (comme l'entend Cabanis) formait le grand mobile de mon caractère, les autres passions ne pouvaient que m'en distraire. Il est heureux, le système général des mobiles de mon caractère change » (60). Il se réfère au cinquième mémoire des *Rapports* intitulé *De l'Influence des sexes sur le caractère et les affections morales.* Cabanis opposait au sentiment de l'amour conforme au plan primitif de la nature, l'amour faussé, dans la société moderne, par une « exaltation factice ».

Non, disait-il, l'amour tel que le développe la nature n'est pas ce torrent effréné qui renverse tout; ce n'est point ce fantôme théâtral qui se nourrit de ses propres éclats, se complaît dans une vaine représentation, et s'enivre lui-même des effets qu'il produit sur les spectateurs...

Le nom de Cabanis revient encore quelquefois sous la plume de Stendhal (61), mais on n'aperçoit nulle part, à cette époque, d'emprunts substantiels (62).

Cependant ce sont sûrement les *Rapports* qui l'ont incité à lire, vers la fin du mois de janvier 1806 (63), *la Manie* de Pinel (64), dont Cabanis disait que c'était « un écrit dicté par

(58) Comme il le qualifiait lorsqu'il projetait, à la fin de 1802, d'en écrire l'éloge (*Pensées,* I, 1-2).

(59) *Journal,* II, 322, 23 janvier 1806. Cependant il juge « excellente » l'introduction par Daure. Est-ce parce qu'il y retrouve une idée qui lui était chère : l'importance de l'éducation ?

(60) *Journal,* II, 295.

(61) Beyle conseille à sa sœur la lecture des *Rapports du physique et du moral de l'homme.* (*Corr.,* II, 103, 127, 150, lettres des 28 décembre 1805, 30 janvier et 4 mars 1806.)

(62) Pour M. Alciatore, le précepte qui figure dans la lettre à Pauline du 22 mars 1806, « Etudier les aliments qui nous font du bien et en prendre l'habitude » (*Corr.,* II, 178) serait une réminiscence du huitième mémoire des *Rapports du physique et du moral de l'homme* (*Stendhal et Pinel. Modern Philology,* novembre 1947, p. 120). N'est-ce pas là, plutôt, un corollaire de la lecture de Pinel ? Voir plus bas, note 76.

(63) Le 4 pluviôse XIII : 24 janvier 1805, Beyle s'était rendu à l'Ecole de Médecine afin de lire Pinel, mais ayant trouvé porte close (*Journal,* II, 24), il n'y avait plus pensé.

(64) *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la Manie.* Paris, Richard, Caille et Ravier, an IX (1801), in-8°.

le véritable génie de la médecine » (65). Cette appréciation corroborait l'opinion de Tracy (66) et de Maine de Biran (67).

D'après Pinel, le concours de la médecine est nécessaire pour donner une analyse « des affections morales, de leurs nuances, de leurs degrés divers, de leurs combinaisons variées » (68). Aussi le médecin ne doit-il pas ignorer la marche des passions.

> Le médecin peut-il rester étranger à l'histoire des passions humaines les plus vives, puisque ce sont là les causes les plus fréquentes de l'aliénation de l'esprit ? (...) Pourra-t-il tracer toutes les altérations ou les perversions des fonctions de l'entendement humain, s'il n'a pas profondément médité les écrits de Locke et de Condillac, et s'il ne s'est rendu familiers leurs principes (69) ?

La « médecine philosophique » préconisée par Pinel (70) ne pouvait laisser Henri Beyle indifférent, tellement elle était conforme à la tournure de son esprit, formé à l'école d'Helvétius et de Tracy. En attendant de faire l'application des principes puisés dans la *Manie* (71), il a plus spécialement remarqué la page relative aux moyens de guérir les passions; ce qui était, en quelque sorte, le prolongement de la thèse de Mme de Staël.

(65) *Rapports du physique et du moral de l'homme*, dixième mémoire, paragraphe IV. Au même moment, le camarade de Stendhal, Félix Faure, dont la sœur donnait des signes d'aliénation mentale, lisait lui aussi le livre de Pinel (*Lettres à Stendhal*, I, 179-181; II, 19, lettre de Félix Faure des 26 brumaire XIV : 17 novembre 1805 et 11 décembre 1805).

(66) A propos de la démence, Tracy disait en note : « Cette réflexion m'est suggérée par la lecture du traité de l'*Aliénation mentale* que vient de publier le citoyen Pinel : on ne saurait trop en recommander la lecture. En expliquant comment les fous déraisonnent, il apprend aux sages comment ils pensent. Il prouve que l'art de guérir les hommes en démence n'est autre chose que celui de manier les passions et de diriger les opinions des hommes ordinaires; il consiste à former leurs habitudes. Ce sont les physiologistes philosophes, comme le citoyen Pinel, qui avanceront l'idéologie... » (*Eléments d'idéologie*, Première partie, *Idéologie proprement dite*, seconde édition, an XIII-1804, chap. XV, p. 320).

M. Alciatore semble avoir ignoré ce texte de Tracy, ainsi que l'allusion de Maine de Biran dont il va être question dans la note suivante, puisqu'il écrit « ... une référence ou une remarque quelconque attira son attention sur un autre idéologue, le Dr Ph. Pinel... » (*Stendhal et Pinel*, p. 118).

(67) Maine de Biran mentionnait dans l'*Influence de l'habitude* l'excellent traité sur *la Manie* de Pinel et les « exemples frappants » cités dans l'ouvrage (éd. de 1802, p. 189-190, note, chap. IV).

(68) *La Manie*, introduction, p. xxxv.

(69) *Ibid.*, section première, p. 44-45.

(70) *Ibid.*, p. 25.

(71) Voir J. C. Alciatore, *Stendhal et Pinel*, cit.

J'ai observé hier soir, lit-on dans le *Journal* du 28 janvier 1806, les orages des passions, que les grandes passions ne peuvent se guérir que par les moyens qu'indique Ph. Pinel dans *la Manie*... (72).

Ces moyens consistaient essentiellement à « contrebalancer les passions les unes par les autres » :

Le principe de la philosophie morale qui apprend non à détruire les passions humaines, mais à les opposer l'une à l'autre, s'applique également à la médecine comme à la politique, et ce n'est point là le seul exemple de gouverner les hommes et de les guérir de leurs infirmités... (73).

Peu de temps après, Stendhal fait allusion, dans une lettre à Pauline, à un corollaire de cette idée : « Ce sont de nouvelles habitudes à former, et c'est la chose la plus nécessaire. Lis *la Manie* de Pinel, et tu sentiras la vérité de ce principe » (74).

Qu'il ait gardé un vif souvenir de *la Manie*, est prouvé non seulement par le conseil sans cesse répété à Pauline de lire l'ouvrage (75), mais encore par son désir de le posséder dans sa bibliothèque personnelle (76).



Dans le même chapitre des *Rapports du Physique et du moral de l'homme* où il faisait mention du traité de Pinel, Cabanis disait, à propos du sentiment de la « sympathie morale », qu'Adam Smith en a fait :

...une analyse pleine de sagacité, mais cependant incomplète, faute d'avoir pu le rapporter à des lois physiques, et que Madame de Condorcet, par de simples considérations rationnelles, a su le tirer

(72) II, 335.
(73) *La Manie*, section VI, paragraphe V.
(74) *Corr.*, II, 126, lettre à Pauline du 30 janvier 1806.
(75) *Ibid.*, II, 112, 121, 127, 150, 179, lettres des 24, 26, 30 janvier, 4 et 22 mars 1806.
(76) Crozet, alors à Paris, a certainement dû être chargé de lui acheter *la Manie*, puisqu'il lui écrit à la date du 7 février 1806 : « Pinel n'a eu qu'une édition totalement épuisée. Il y en aura une autre, mais elle n'est pas encore sous presse » (*Lettres à Stendhal*, II, 129).
Au mois de mars 1806, Beyle transcrit sur la couverture d'un cahier du *Journal* (II, 251) une phrase tirée de *La Manie* section première, paragraphe V : « Sobriété extrême pour donner plus d'essor à ses facultés morales. Pinel 54. » Et dans la lettre à Pauline datée du 22 mars, il mentionne, au nombre des habitudes qu'il veut se donner : « Habitude de la sobriété » (*Corr.*, II, 178). Il est bon cependant de préciser que dès le 30 décembre 1805 il avait consigné dans le *Journal* : « Je dois être sobre si je veux conserver l'usage de mon esprit » (II, 303).

en grande partie du vague où le laissait encore la *Théorie des sentiments moraux* (77).

Pinel faisait lui aussi beaucoup de cas de la *Théorie des sentiments moraux* par Smith et des *Lettres sur la sympathie* de Mme de Condorcet. Il citait même, en parlant des effets de la sympathie, ces lignes de Mme de Condorcet :

Les rapports des esprits comme des cœurs, des goûts comme des opinions, enfin la douceur de tout sentir ensemble comme de tout sentir l'un pour l'autre, peut seule, au sein du bonheur, satisfaire l'activité de l'amour et soutenir ses enchantements qui si souvent en abrègent la durée. Les plaisirs de l'esprit, des arts, de la vertu, goûtés au sein des plaisirs du cœur, les rendent plus profonds et plus vifs; ils sont moins nécessaires à leur durée dans l'état de civilisation auquel nous sommes arrivés; ils y ajoutent mille charmes divers; ils les épurent, les fécondent, les renouvellent; ils les étendent sur tous les âges de la vie (*Lettres sur la sympathie*) (78).

Enfin, Beyle avait pu lire dans la conclusion de l'*Influence des passions* par Mme de Staël une note commençant ainsi :

Smith, dans son excellent ouvrage de la *Théorie des sentiments moraux,* attribue la pitié à cette sympathie qui nous fait nous transporter dans la situation d'un autre, et supposer ce que nous éprouverions à sa place... (79).

Sa curiosité est d'autant plus éveillée qu'il avait déjà réfléchi à la question de la sympathie. N'avait-il pas déclaré que la sympathie est à la base de la tragédie ?

La tragédie est fondée sur la sympathie, cette propriété de quelques hommes qui leur fait éprouver les sentiments qu'ils voient être éprouvés par d'autres.

La manière dont on doit présenter les sentiments à la sympathie du spectateur doit se tirer de la plus ou moins grande force de cette propriété chez lui (80).

(77) Dixième mémoire, paragraphe VI.

(78) *La Manie,* introduction, p. XXXVI, note. Cf. p. XXVI-XXVII.

(79) Ed. cit., II, 136, note.

(80) *Journal,* II, 20, 30 thermidor XII : 18 août 1805. Dans ses *Lettres,* que Beyle n'avait pas encore lues, Mme de Condorcet exprimait une pensée analogue : « ... l'intérêt de la tragédie tient en grande partie au talent de nous rendre agréable notre sympathie pour les malheurs d'autrui, en excitant progressivement notre sensibilité » (*Lettres sur la sympathie,* lettre IV, éd. de 1830, II, 358).

Rappelons, à ce propos, ce qu'écrivait la *Décade philosophique,* sous la signature de V. Boisjolin, en rendant compte de la traduction de Smith par Mme de Condorcet : « Le chap. II de la 2e section de la première partie sur les passions, qui tirent leur origine de quelque habitude particulière de notre imagination, est à méditer par ceux des poètes dramatiques qui ont le bon esprit de reconnaître les secours que doivent offrir à leur art la révélation des secrets du cœur humain dans les bons ouvrages des philosophes moralistes » (n° 26, 20 prairial VI : 7 juin 1798).

Le 26 janvier 1806, alors qu'il était en train de lire Pinel, Stendhal recommande à Pauline la *Théorie des sentiments moraux*, et il ajoute : « Traduction et supérieurement commentée par Mme de Condorcet » (81). Mais ce n'est que le 4 mars suivant qu'il dépense 4 francs pour se procurer le livre de Smith (82), dont il néglige d'ailleurs le traité pour se plonger dans les *Lettres sur la sympathie*. Vingt-quatre heures après, il mande à sa sœur que les « excellentes » *Lettres* de Mme de Condorcet ont réussi à le distraire de la « sombre tristesse » provoquée par le départ de Mélanie :

J'ai lu hier cinquante-huit pages de ce livre, cela m'a distrait. Il est fort bon et je te conseille de le lire (...). Ce livre explique bien des plaisirs et bien des peines, dont il n'est pas parlé ailleurs. J'en ai lu vingt pages depuis hier, et comme j'étais accoutumé au *dictionnaire* et au *style* de l'auteur (...), j'ai beaucoup mieux goûté Mme de Condorcet (83).

La lecture des *Lettres sur la sympathie* est achevée une semaine plus tard (84). Entre temps, Beyle a exposé à Pauline, avec une abondance de détails dont Helvétius et Tracy avaient seuls été jugés dignes, les idées renfermées dans la première lettre (85). L'exposé est fort libre. Bien qu'il n'ait pas pris à tâche de « traduire en français » la prose de Mme de Condorcet, à l'instar de celle de Mme de Staël, néanmoins il paraphrase le texte à sa façon plutôt qu'il ne le résume. Il fait usage d'un procédé qui restera l'un des traits caractéristiques de sa manière de s'exprimer : l'idée vague est remplacée par un détail concret et précis : là où l'auteur disait : lésion intérieure de quelque viscère, fracture d'un os, un homme qui a souffert une opération violente, il met : une violente colique, une jambe cassée, un homme qui a eu la jambe coupée, etc...

Il ressort de cet exposé que Stendhal a été principalement intéressé par l'analyse des causes de la sympathie pour les douleurs physiques, partie qui appartenait en propre à Mme de

(81) *Corr.*, II, 121. Le même conseil revient dans la lettre du 30 janvier (*ibid.*, II, 127).

(82) *Journal*, II, 353. La traduction de Smith avait paru en 1798. *Théorie des sentiments moraux ou Essai analytique sur les principes des jugements que portent naturellement les hommes d'abord sur les actions des autres, et ensuite sur leurs propres actions.* Traduit de l'anglais sur la 7e et dernière édition par S. Grouchy, veuve Condorcet. Elle y a joint huit *Lettres sur la sympathie*. A Paris, chez Buisson, an VI (1799), 2 vol. in-8°. Nous citons d'après la seconde édition (Paris, chez Barrois l'aîné, 1830, 2 vol. in-8°).

(83) *Corr.*, II, 154, lettre à Pauline du 5 mars 1806. C'est Stendhal qui souligne.

(84) « J'ai lu les huit lettres de Mme de C[ondorcet] sur la sympathie » (*Journal*, II, 356, 11 mars 1806).

(85) *Corr.*, II, 192-201, lettre à Pauline du 9 mars 1806, date rétablie d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale.

Condorcet. L'idée que la sympathie dépend de la sensibilité et de l'imagination lui paraît exacte, ainsi que le principe de la nécessité d'exercer sa sensibilité.

Quant aux sept autres lettres, il est plus malaisé de se rendre compte de ses réactions. On peut toutefois supposer que les considérations sur les causes du plaisir occasionné par les émotions pénibles dans les ouvrages d'imagination (86) ne lui ont pas échappé.

Mme de Condorcet avait fait quelques légères réserves sur les théories de Smith :

> Vous me trouverez peut-être téméraire; mais en convenant que Smith est regardé à juste titre comme un des premiers philosophes de l'Europe, il me semble que sur des objets qui tiennent moins à des connaissances profondes qu'à des observations sur soi-même, tous ceux qui réfléchissent peuvent prétendre au droit de discuter (87).

Beyle, qui, plein de confiance, avait entrepris la lecture de la *Théorie des sentiments moraux* aussitôt après avoir terminé Mme de Condorcet (88), a bientôt été désabusé. L'ouvrage lui a paru touffu, lourd, fatigant. Il aurait pu y découvrir quelques idées, par exemple les corollaires de la définition même de la sympathie (89), ou encore que la gaieté engendre la sympathie (90); mais il recule devant l'ennui : « Smith (...), avoue-t-il, m'ennuie tellement par le peu d'idées nettes ou leur trivia-

(86) *Lettres sur la sympathie,* éd. cit., lettre II, tome II, p. 336-337.

(87) *Ibid.,* lettre IV, tome II, p. 356. « Mme de Condorcet, a écrit M.-J. Chénier, n'adopte (...) pas toujours les opinions du philosophe écossais; quelquefois même elle le combat avec avantage. Lorsqu'elle recherche, par exemple, l'origine des idées morales, au lieu de recourir, comme lui, à un sens intime que l'on ne définit jamais bien, parce qu'il est impossible de le bien comprendre, elle trouve dans notre sensibilité réelle et physique les impressions qui font la moralité entière et que bientôt la raison généralise, en établissant les principes invariables du juste et de l'injuste sur la base éternelle des sensations humaines » (*Tableau de la littérature française,* seconde édition, 1817, p. 64-65). Cf. Picavet, *Les Idéologues,* p. 117.

(88) « Je commence Smith, c'est un auteur qui me sera très utile (*Journal,* II, 356, 11 mars 1806).

Remarquer que dès le 4 mars, soit huit jours avant d'en commencer la lecture, Beyle mettait déjà Smith au rang des auteurs les plus utiles qu'il eût lus cette année-là (*ibid.,* II, 353).

(89) « La sympathie résulte (...) beaucoup moins de la vue des passions que de celle des situations dans lesquelles naissent ces passions » (*Théorie des sentiments moraux,* première partie, section première, chap. I).

(90) « Rien n'est plus agréable que cette gaîté habituelle, qui est toujours le résultat d'un goût particulier pour les moindres plaisirs qu'on peut rencontrer. Nous sympathisons avec cette gaîté; elle se communique rapidement à nous, et nous fait envisager toutes choses d'une manière aussi riante que la personne même qui est douée de cette heureuse qualité » (*ibid.,* première partie, section II, chap. V).

lité pour moi, que je suis vraiment malheureux » (91). Il ne goûte que la page où il était parlé de la *prudence,* page qui peut être considérée comme l'une des sources, sinon la source, du principe du beylisme qui s'exprimera par la devise : « Cache ta vie » :

Le soin de notre santé, de notre fortune, de notre rang, de notre réputation, de tout ce qui peut intéresser notre sûreté et notre bonheur, est proprement l'objet de la vertu qu'on appelle *prudence.*

On a déjà observé que nous éprouvions plus de peine, lorsque d'une heureuse situation nous tombions dans une situation moins bonne, que nous n'éprouvions de bonheur en étant élevés à une situation meilleure. Conserver ou acquérir un état tranquille et assuré forme donc le principal objet de la prudence. Elle nous défend de faire courir aucune espèce de hasard à notre santé, à notre fortune, à notre crédit, à notre réputation. Elle est plus circonspecte qu'entreprenante, et plus inquiète de conserver les avantages acquis que prompte à en acquérir de plus grands. La méthode d'amélioration qu'elle nous fait suivre consiste à ne rien risquer de notre situation et de notre fortune, à devenir habiles et éclairés dans notre profession ou dans notre commerce presque avec parcimonie... (92).

Sa situation personnelle — il attendait avec fièvre la réponse de Pierre Daru dont il s'efforçait de recouvrer la faveur — et l'exemple de Miss Bellamy, dont il venait de lire la vie (93), le font sérieusement réfléchir sur la *prudence* nécessaire dans la vie. Le 15 mars, il se conseille à lui-même : « Rapproche-toi de la *prudence* telle que Smith la dépeint (2e volume) » (94).

Néanmoins, en ce qui est de l'analyse de la sympathie, sentiment sur lequel Smith voulait fonder toute morale, il n'y a nul indice qu'elle ait ajouté quoi que ce soit aux idées exprimées par Mme de Concorcet. A une dizaine d'années de là, il traitera avec raideur Smith et toute l'école écossaise : « Les philosophes écossais (Smith, Hutchinson) qui expliquent tout l'homme par la sympathie, ressemblent à des peintres qui voudraient peindre avec le seul vernis » (95).

(91) *Journal,* II, 360. Cette note n'est datée que « Jeudi ». Il s'agit sans doute du jeudi 13 mars 1806.

(92) *Théorie des sentiments moraux,* sixième partie, section première. Cf. septième partie, section II : « Selon d'autres, la vertu consiste dans une judicieuse recherche de notre intérêt et de notre bonheur particulier, ou dans l'empire et la direction convenable des affections personnelles qui ont notre bonheur pour objet unique; et, dans l'opinion de ces moralistes, la vertu consiste dans la prudence. » Cf. plus haut, p. 211, note 389.

(93) Voir plus loin note 223.

(94) *Journal,* II, 252. Cf. 356 et 361, 4 et 14 mars 1805.

(95) *Marginalia,* I, 295, note de 1815.

II

La découverte de l'Histoire

Les livres de mémoires : Retz, Marmontel, Saint-Simon, Besenval, Duclos, Chamfort. — Soulavie et Ancillon font découvrir à Stendhal l'intérêt de l'histoire proprement dite.

L'idéologie, en apprenant à penser, permet de mieux se connaître; la connaissance de l'homme, de son côté, réclame des faits qui puissent servir de base aux jugements (96). C'est pourquoi Henri Beyle ne cesse de pratiquer les livres de mémoires, dont il recommande la lecture à Pauline presque à chaque page de ses lettres : « Leurs auteurs les écrivent ordinairement pour *sfogare,* débonder, leur vanité; ils disent donc, en général, la vérité » (97).

En quittant Grenoble, en 1805, il avait glissé dans ses bagages le premier volume des *Mémoires* du cardinal de Retz (98). A la fin du mois d'août de la même année, il transcrit à l'intention de sa sœur le passage où l'auteur racontait comment il avait réussi à plier à ses volontés le président du Parlement de Paris. Et Stendhal commente : « Il est déjà difficile de faire faire à un homme quelconque une action quelconque, mais faire agir cet homme contre son caractère et ses intérêts est le comble de l'art » (99).

(96) *Corr.*, II, 34, lettre à Pauline des 22-25 fructidor XIII : 9-13 septembre 1805.

(97) *Ibid.*, II, 35, lettre cit.

(98) « A la première occasion, envoie-moi le deuxième volume de Retz » (*ibid.*, II, 36, lettre cit. à Pauline).

« Relis Retz (...) dont je suis fâché de t'avoir privée » (Complément inédit de la même lettre d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale).

(99) *Corr.*, II, 17-18, lettre à Pauline de 4-7 fructidor XIII : 22-25 août 1805, date complétée d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale.

Le renvoi qui accompagne la citation se réfère à l'édition d'Amsterdam (Desbordes, 1734, 3 vol. in-12). C'est la même édition que Beyle avait déjà eue entre les mains en 1803.

Le 12 septembre, il consigne dans son *Journal :* « J'ai lu, en le sentant très bien, la moitié du premier volume du cardinal de Retz » (100). Il y a goûté « la tragédie dans la nature, décrite par un des caractères les plus spirituels et les plus intéressants qui aient existé... » (101). D'ailleurs tout le monde, depuis La Harpe (102) jusqu'au *Journal des Débats* (103), était d'accord pour reconnaître l'intérêt psychologique de ces *Mémoires.* On ne s'étonnera donc pas que Beyle place le cardinal de Retz au rang des « penseurs profonds » (104). Cependant il l'oubliera pendant assez longtemps (105). Ce ne sera que bien des années plus tard qu'il redécouvrira ses *Mémoires,* grâce au regain de popularité dont ces derniers jouiront sous la Restauration (106) et il les jugera alors « l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature » (107).

(100) *Journal,* II, 266.

(101) *Corr.,* II, 42, lettre à Pauline du 9 vendémiaire XIV : 1er octobre 1805.

(102) « ... pour la connaissance des hommes et des affaires, pour le talent d'écrire, rien ne se peut comparer, même de fort loin, aux Mémoires du fameux cardinal de Retz; c'est le monument le plus précieux qui nous reste du siècle passé » (*Lycée,* deuxième partie, liv. II, chap. II, section II).

(103) « (Ils sont) écrits avec feu : ce n'est pas une histoire, c'est même plus qu'un tableau. Les personnages sont en mouvement, on les voit agir, on les croit entendre parler... » (3 messidor XII : 22 juin 1804, article signé S.).

Et à quelques années de là, on lit dans un autre article intitulé *Sur quelques mémoires :* « ... Les plus remarquables et les plus célèbres sont ceux du cardinal de Retz; ils sont écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image de son génie. En général on a peu rendu justice au cardinal de Retz; Voltaire l'a fort peu ménagé; cependant, l'air de bonne foi et de sincérité qui règne dans ses *Mémoires* laisse présumer qu'il n'était pas aussi factieux qu'on a voulu le représenter... » (22 novembre 1807, article signé D. (Dussault).

(104) *Corr.,* II, 155, lettre à Pauline du 26 janvier 1806.

(105) On ne relève qu'une seule allusion au cardinal de Retz entre 1805 et 1822. En 1811, Beyle souhaitera avoir un ami qui aurait le caractère de Retz (*Journal,* IV, 164, 14 juin 1811).

(106) Trois éditions des *Mémoires* seront publiées coup sur coup : la première en 1817, chez Ledoux et Teure, 4 vol. in-8°; la deuxième en 1820, chez Ledoux, 4 vol. in-8°; la troisième en 1825, dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France,* tomes 44 à 46.

Voir A. Feillet, *Mémoires du cardinal de Retz,* éd. des Grands écrivains de la France, 1870 : « A toutes les périodes de politique agitée, les *Mémoires* de Retz ont été regardés comme un livre de circonstance, et ont eu un regain de popularité » (I, 4 note).

(107) *Courrier Anglais,* I, 17. Cf. *Rome, Naples et Florence* (1826), I, 232. *Lucien Leuwen,* III, 62, 67, 307 et *passim. Mémoires d'un Touriste,* II, 12; III 128.

L'un des personnages de second plan du *Rouge et Noir* s'appellera le duc de Retz. D'autre part, il n'est pas impossible que les noms

Si les *Mémoires* de Marmontel lui paraissent fades (108) et même friser la niaiserie (109), en revanche, son admiration pour Saint-Simon demeure inchangée. Il le qualifie de « divin » (110), d' « homme de génie » (111), et il insiste pour que Pauline en fasse son « manuel » (112). Il le relit lui-même au moment où l'ambition commence à le gagner, « pour voir, dit-il, à quoi je me soumettrais en devenant auditeur au Conseil d'Etat » (113). Il retire de cette nouvelle lecture l'idée que la religion chrétienne « rend inaccessible à la vraie vertu par le raisonnement » (114).

Au nombre des mémoires que Stendhal lit pour la première fois, il faut d'abord nommer ceux de Besenval (115), dont la publication toute récente avait fait du bruit dans la presse (116). Beyle les signale à Pauline dès le mois de sep-

d'Hocquincourt et de Miossens, respectivement dans *Lucien Leuwen* et dans *Lamiel*, soient des réminiscences des *Mémoires* de Retz. On est allé même jusqu'à voir dans le célèbre cardinal le modèle du héros de la *Chartreuse de Parme* (L. Fabre, *Gondi et Dongo. Les Nouvelles Littéraires*, 2 août 1945).

(108) « (Marmontel) m'a paru bien moins profond et bien moins méchant qu'il y a un an lorsqu'il parut » (*Corr.*, II, 102, lettre à Pauline du 28 décembre 1805).

(109) *Journal*, II, 297, 334, 14 et 15 décembre 1805. Au mois d'avril 1806, Beyle opposera le « talent martelé, si talent il y a, de Marmontel », au talent « sublime » de Jean-Jacques (*ibid.*, III, 54).

(110) *Corr.*, II, 35, lettre à Pauline des 22-25 fructidor XIII : 9-13 septembre 1805.

(111) *Ibid.*, II, 43, lettre à Pauline du 9 vendémiaire XIV : 1er octobre 1805.

(112) *Ibid.*, II, 42, lettre cit.; 102, lettre du 28 décembre 1805. Cf. II, 96, 127, 134.

(113) *Journal*, II, 313, 7 janvier 1806.

(114) *Ibid.*, II, 314-315, 9 janvier 1816. La référence I, 378, renvoie probablement au tome premier de l'édition de 1788, Paris, Buisson, qui renferme à la p. 335-387 le récit de la *Mort de Madame la duchesse de Bourgogne, Dauphine, et du Dauphin*. Quant à la consultation de la Sorbonne, que Stendhal mentionne à la page suivante, elle figure au tome premier du *Supplément*, p. 29-31.

(115) *Mémoires du baron de Besenval... écrits par lui-même*. Imprimés sur son manuscrit original, et publiés par son exécuteur testamentaire (A.-J. de Ségur). Contenant beaucoup de particularités et d'anecdotes sur la cour, les ministres et les règnes de Louis XV et de Louis XVI, et sur les événements du temps. Précédés d'une notice sur la vie de l'auteur. Paris, Buisson, an XIII-1805, 3 vol. in-8°. Un quatrième volume sera mis en vente en 1806.

(116) Le *Mercure de France* jugeait ces *Mémoires* « misérables », « ouvrage enfanté par le philosophisme moderne », tout en reconnaissant que « c'est surtout dans les mémoires que l'on peut apprendre à connaître les misères et les profondeurs du cœur humain » (n° 224, 4 brumaire XIV : 26 octobre 1805, p. 201-209. Article signé N.).

tembre (117). Il se les procure vers la fin du mois suivant. Aussitôt, il manifeste sa satisfaction :

Utilité des mémoires (à propos de ceux de Besenval), les tyrans sachant que leurs actions les plus secrètes seront connues de la postérité oseront se livrer à moins d'infamie. D'ailleurs ils sont plus instructifs que l'histoire. Quelle dissertation sur l'état de courtisan sous Louis XVI vaudrait mieux que l'histoire du duel de M. d'Artois avec M. de Bourbon (118) ?

Ce sera là une impression durable. Beyle expliquera dans une note de l'*Histoire de la peinture en Italie* la raison de sa préférence :

J'aime ses *Mémoires;* il a la première qualité d'un historien, pas assez d'esprit pour inventer des circonstances qui changent la nature des faits, et la seconde, qui est d'écrire sur des temps qui intéressent encore; on y trouve le Français de 1770 et la Cour de Louis XVI (119).

Dans les derniers temps de son séjour à Paris, Stendhal avait manifesté le désir d'étudier l'histoire de la Régence, « le morceau de celle de France le plus agréable à étudier » (120). La publication des *Œuvres complètes* de Duclos (121) lui offre l'occasion de relire ces *Mémoires secrets sur le règne de*

Cf. *Journal de l'Empire* du 8 fructidor XIII : 26 août 1805, tome IV, n° 58, p. 455-456, article signé A.L.M. (Millin).

Quant au *Journal de Paris*, il mettait bien en relief l'intérêt des « anecdotes » de Besenval : « Plusieurs de ces anecdotes sont propres à jeter du jour sur quelques faits, ou du moins à faire démêler les ressorts secrets mis en jeu pour parvenir à ses fins dont le public ne connut que le résultat » (9 fructidor XIII : 27 août 1805).

Tel sera l'avis de Sainte-Beuve, pour qui Besenval est un témoin bien informé et précieux à consulter sur la société du XVIIIe siècle (*Causeries du Lundi*, XII, 498, 508, 510).

(117) « Il a paru depuis deux mois trois ouvrages de ce genre que voici, d'après leur mérite présumé : *Mémoires* de Ch. Collé au temps de la Chasse, de 1748 à 1751; *Mémoires* du lt gal de Bezenval, *Mémoires* de Fleetwood... » (Complément inédit d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale de la lettre à Pauline des 22-26 fructidor XIII : 9-13 septembre 1805, *Corr.*, II, 34). Cf. *Corr.*, II, 40, 46, lettres à Pauline du 30 fructidor XIII : 17 septembre, et du 9 vendémiaire XIV : 1er octobre 1805.

(118) *Journal*, II, 279, 4 brumaire XIV : 26 octobre 1805. Ce passage figure aussi dans les *Pensées*, II, 256. C'est au tome II des *Mémoires* de Besenval, p. 282-329, que se trouve l'admirable récit du *Combat de M. le comte d'Artois et de M. le duc de Bourbon.*

(119) Chap. CXI, II, 136 note. Beyle se souviendra des *Mémoires* de Besenval dans *De l'Amour*. Voir plus loin chap. XI.

(120) *Journal*, II, 228, 5 floréal XIII : 25 avril 1805.

(121) Précédées d'une notice historique et littéraire par L.-S. Auger. Paris, Colnet, 1806, 10 vol. in-8°.

Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV (122) qui, à l'en croire, avaient fait sa joie à treize ans (123).

Duclos ne pouvait ne pas lui plaire (124). Ne répétait-il pas tout au long des *Mémoires secrets* que son seul souci était l'étude des hommes ? A propos des intrigues du confesseur de Louis XIV, le père Le Tellier, il déclarait : « Comme je n'écris pas une histoire ecclésiastique, mais celle des hommes de mon temps, je ne rapporterai que des faits purement humains » (125). Et ailleurs :

Je terminerai ce qui concerne cette calamité [la famine de 1725] par un fait peu important en lui-même, mais qui, *dans mon objet principal de faire connaître les hommes,* sert à montrer combien les ministres, et surtout les moins instruits, craignent d'être soupçonnés d'avoir besoin de lumières (126).

Voici encore un passage qui a dû agréablement sonner aux oreilles de Stendhal :

Je vais présenter rapidement les principaux faits militaires, dont les écrivains des differentes nations et les mémoires particuliers donneront assez de détails. Je m'étendrai davantage sur les intrigues de Cour, qui sont les vrais ressorts des plus grands événements, et dont j'ai été à portée de m'instruire (127).

Duclos s'inquiétait d'être avant tout un peintre fidèle et, à cette fin, il laissait parler les faits :

(122) Tomes V et VI des *Œuvres complètes.* Beyle fait aussi une allusion au style du *Voyage en Italie* dans le *Journal* du 16 mars 1806. Il en conseille la lecture à Pauline au début du même mois (*Corr.*, II, 150, 157, lettres des 4 et 5 mars 1806).

Le Voyage en Italie ou Considérations sur l'Italie avait paru en 1791 (Paris, Buisson, in-8°). Dans les *Œuvres complètes* de 1806, il figure au tome VIII, où il est suivi des *Mémoires sur les mœurs de ce siècle.*

(123) Voir notre introduction. Stendhal se proposait de lire les *Mémoires secrets* en juillet 1804 (*Compléments et fragments inédits,* p. 125).

A Marseille, il a aussi relu, à ce qu'il paraît, les *Considérations sur les mœurs,* mais nous ignorons tout de cette lecture. Cf. à ce sujet, la lettre de Crozet du 17 novembre 1805 (*Lettres à Stendhal,* I, 174). Voir des réminiscences des *Considérations sur les mœurs* dans le *Journal,* III, 85, et dans *Molière,* p. 84.

(124) « Stendhal et Duclos se sont rencontrés plus d'une fois sur maint sujet dont ils avaient la curiosité comme : l'Italie, les femmes, l'amour et le plaisir d'écrire... » (E. Henriot, *Les livres du second rayon,* 1924, p. 166, note).

(125) *Mémoires secrets,* éd. cit., V, 132.

(126) *Ibid.*, VI, 210. C'est nous qui soulignons.

(127) *Ibid.*, VI, 355.

Je ne me suis point attaché à faire des portraits en forme de ceux dont j'avais à parler. J'ai voulu les faire connaître par les faits, et ne me suis permis que les réflexions qui en naissaient (128).

En outre, il était convaincu que « les bagatelles font mieux connaître la disposition des esprits que les affaires majeures » (129).

Persuadé que Duclos a écrit l'histoire « approfondie » de la Régence (130), Beyle fait l'éloge de sa « sagacité » (131). Il lui doit une idée importante : ce n'est pas que par les pièces imprimées, plus ou moins entachées de partialité, que l'on peut se documenter sur une époque donnée. Voici ce qu'il enregistre dans son *Journal* : « Qui ne sait l'histoire que par les imprimés du temps en conçoit à peine le squelette » (Duclos, *Mémoires*, II, 371). Et d'en induire : « Que sais-je donc en lisant le *Moniteur* et les journaux ? » (132).

D'ailleurs il n'est pas à exclure que l'opinion de Chamfort ait influé sur son estime pour Duclos (133). L'histoire de la Régence par l'auteur des *Considérations sur les mœurs* était pour Chamfort « la plus complète que nous ayons et elle ne laisse presque plus rien à désirer » (134). Chamfort décernait à Duclos l'éloge flatteur d'avoir écrit en homme libre :

La Révolution, disait-il des *Mémoires secrets*, loin de nuire à cet ouvrage semble lui attacher un intérêt nouveau. Il est écrit sinon dans les principes qui ont prévalu, au moins dans les idées de liberté qui ont préparé la victoire de ces principes. Duclos mérite à cet égard une place distinguée parmi les gens de lettres de la génération précédente. Il pensait et s'exprimait en homme libre; c'est ce qui a fait en partie le succès de son livre des *Considérations sur les mœurs*. On le retrouve dans ces *Mémoires* (135).

(128) *Ibid.*, VI, 172. Cf. l'article consacré à la nouvelle édition des œuvres de Duclos par le *Moniteur* du 13 février 1806 : « Ici, l'individu se montre décrit tout entier par un adroit rapprochement des circonstances de sa vie, de ses actions, de ses paroles. Pas un trait de ces peintures qui n'ait été pris sur l'original, et comme dessiné en sa présence... » (Article signé Ph. Grouvelle).

(129) *Mémoires secrets*, éd. cit., V, 364.

(130) *Corr.*, II, 101, lettre à Pauline du 28 décembre 1805.

(131) *Ibid.*, II, 43, lettre à Pauline du 9 vendémiaire XIV : 1er octobre 1805.

(132) *Journal*, II, 252, 22 février 1806.

(133) Dès le mois d'octobre 1805, Stendhal fait allusion au « long morceau » de Chamfort sur Duclos. Ce « long morceau » est l'article intitulé *Sur les Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV, par feu Duclos*, tome III des *Œuvres de Chamfort*, éd. cit., p. 204-245. *Corr.*, I, 43, lettre à Pauline du 9 vendémiaire XIV : 1er octobre 1805.

(134) *Œuvres de Chamfort*, an III, 4 vol., in-8°, III, 212-213.

(135) *Ibid.*, III, 207.

Le 1er mars 1805, il copie une phrase de l'article *Sur les quatre premiers volumes des Mémoires du Maréchal de Richelieu,* article qui précédait immédiatement celui sur Duclos (136): « Ce mélange de licence et de futilité revêtu de grâces et d'esprit, souvent de facilité pour les affaires... » (Cha., 3, 69) (137).

Quelques jours plus tard, il mande à sa sœur :

J'ai trouvé dans les excellentes œuvres de Chamfort, quatre volumes in-8°, un extrait des *Mémoires* de Richelieu. Je connaissais sa vie privée (138), livre extrêmement curieux, mais qui, ne rapportant que des roueries, m'a instruit autrefois à tromper des femmes, mais non dans la science des événements politiques. Je me suis donc procuré, en contant des anecdotes comiques à un sot qui est ici (mais qui a des livres), les *Mémoires* de Richelieu. Je crois que Falcon les a. Lis ce livre; les *Mémoires* de Duclos, l'article de Chamfort sur les deux (139).



La lecture de l'indigeste compilation que l'indigne Soulavie — ce sont les termes de Sainte-Beuve (140) — avait publiée sous le titre de *Mémoires du Maréchal de Richelieu* (141), marque une date importante : Stendhal saisit, grâce à elle, l'intérêt de l'histoire proprement dite.

Quoique « mal écrit », l'ouvrage est jugé « excellent », parce qu'il montre le temps de la Régence « *aussi net qu'à travers un cristal* » (142). Mais c'est surtout la préface de Soulavie qui

(136) *Sur les quatre premiers volumes des Mémoires du Maréchal de Richelieu,* dans les *Œuvres de Chamfort,* éd. cit., III, p. 1-80. *Sur la vie privée du Maréchal de Richelieu, ibid.,* p. 81-203.

(137) *Journal,* II, 252, 1er mars 1806.

(138) Cf. notre introduction.

(139) *Corr.,* II, 156-157, lettre à Pauline du 5 mars 1806. Stendhal fera allusion à maintes reprises aux articles de Chamfort sur Duclos et Richelieu. Voir *Corr.,* II, 258-259, lettre à Pauline du 3 juin 1807 (cf. pour la date, *Table,* I, 49), où Beyle fait allusion à un passage précis de Chamfort : « Il [M. de Richelieu] savait ce qu'il voulait, chose plus rare qu'on ne pense... » (éd. cit., III, 118); et *Corr.,* III, 233, lettre à Pauline du 13 avril 1810; *Molière,* p. 156.

En parlant de Chamfort, il dira en 1825 : « Ses deux articles sur les charmants *Mémoires* de Duclos et sur la *Vie privée du duc de Richelieu* sont des productions parfaites » (*Courrier Anglais,* V, 59-60).

(140) *Causeries du Lundi,* I, 101; X, 125 note.

(141) *Mémoires du Maréchal duc de Richelieu... ouvrage composé... sous les yeux du Maréchal* (par l'abbé J.-L. Soulavie). Londres, 1790, 4 vol., in-8°. Nous citons d'après la seconde édition (Paris, Buisson, 1793, 9 vol., in-8°).

(142) *Corr.,* II, 157, lettre à Pauline du 5 mars 1806. C'est Stendhal qui souligne.

retient son attention : « ... il y a une préface, mal écrite aussi, mais on ne peut plus utile. C'est l'opinion de l'auteur sur l'art d'écrire l'histoire et, de suite, son jugement sur les principaux historiens de France. » Et il ajoute, en s'adressant à sa sœur : « Je te recommande cinq ou six fois cette préface; lis-la cinq ou six fois... » (143)

Cette préface est intitulée : *De la composition de l'histoire et des mémoires historiques* (144). La première partie, celle qui a trait à la composition de l'histoire, ne renferme guère d'aperçus neufs. Partant du principe que « l'histoire et les mémoires historiques sont des branches de la littérature, ils tiennent aux beaux-arts et doivent être soumis, comme les productions de ce genre, à des règles particulières », Soulavie prétendait déterminer ces règles et fixer, suivant son expression, la « poétique de l'histoire » (145).

Le véritable intérêt est ailleurs. Soulavie, qui avait pompeusement dédié son livre « Au Peuple Français », déclarait que le but de l'histoire est de servir la cause de la liberté :

> Les lumières du siècle ont dirigé les esprits vers l'administration intérieure des empires; elles ont porté les peuples à méditer sur leurs intérêts, sur la constitution des gouvernements, sur les devoirs des rois, sur les droits des citoyens, sur la dignité de la nature humaine; l'histoire est donc, en suivant la marche de l'esprit national, approfondir les faits qui touchent à ces grands objets, et qui regardent de si près les intérêts des citoyens... (146).

C'est cette prise de position qui avait valu à Soulavie la sympathie de Chamfort :

> On doit lui tenir compte des principes dans lesquels il a rédigé ces *Mémoires*, et du sentiment patriotique dont il paraît animé presque partout. C'est un beau droit à l'indulgence publique, assurée d'ailleurs plus particulièrement au genre de l'histoire (147).

L'histoire moderne, poursuivait Soulavie, est celle de l'établissement du despotisme :

> Notre histoire, depuis Pharamond jusqu'à Louis XVI, n'est que le développement des passions éternelles des ministres, le recueil des anecdotes de leur ambition, le récit d'un suite de révolutions qui se tiennent et s'engendrent; c'est l'histoire de la pente naturelle des hommes vers le despotisme, et le tableau d'un pouvoir toujours actif, préparant les révolutions, la subordination, abolissant la liberté et

(143) *Ibid.*
(144) *Mémoires du Maréchal duc de Richelieu*, éd. cit., I, 5-104.
(145) *Ibid.*, I, 14 et suiv.
(146) *Ibid.*, I, 7 et suiv.
(147) *Œuvres de Chamfort*, éd. cit., III, 80.

les prérogatives nationales, s'enveloppant de nuages, et se précipitant enfin, en 1789, dans un gouffre où la nation assemblée a refusé de se précipiter.

La « manière de conduire l'histoire » que Soulavie préconise est étroitement rattachée à ces vues :

Cette manière de conduire l'histoire, d'observer les faits adhérents, pour ainsi dire, à chacune des révolutions, a l'avantage non seulement de maintenir l'attention du lecteur, mais encore d'augmenter l'intérêt, parce qu'en associant les tableaux et la variété des situations des peuples, elle réunit toutes les parties de l'histoire en un seul corps d'ouvrage; elle en éloigne tout ce qui est trivial, isolé, peu fertile en résultats, ou hors de la suite naturelle des événements (...). Cet ordre des faits, cette manière de les conduire sont donc bien supérieurs à l'ordre simplement chronologique pratiqué par le commun des annalistes et des historiens, ou même à cette méthode triviale et ordinaire de diviser notre histoire par dynasties ou par règnes... (148).

D'après cette conception, Soulavie classait les historiens en deux grandes catégories : les historiens « jésuitiques », qui se sont pliés au despotisme, comme Saint-Réal et Vertot, et les historiens « vrais » tels que Hume, Gibbon, Robertson, Guichardin, Giannone, Denina (149). Et, pour donner un exemple de la lutte engagée par le despotisme contre l'histoire « vraie », il narrait comment la Cour avait tout fait pour empêcher la publication des *Mémoires de Saint-Simon* (150).

Beyle affirmera qu'Ancillon l'a « réconcilié » avec l'histoire; il n'en est pas moins vrai que c'est à Soulavie que revient le mérite de l'avoir mis sur la voie.

Tandis que l'*Histoire secrète de la Cour de Berlin* par Mirabeau, qui lui avait tant plu en 1804, le déçoit et l'ennuie (151), le hasard (152) lui fait découvrir un ouvrage qui va exercer

(148) *Ibid.*, I, 36-40.

(149) *Mémoires du Maréchal duc de Richelieu*, éd. cit., I, 51 et suiv.

(150) *Ibid.*, I, 72 et suiv.

(151) Le 1er octobre 1805, il avait invité Pauline à lire l'*Histoire secrète de la Cour de Berlin* (*Corr.*, II, 45). Mais lorsqu'il la relit, son mécontentement se fait jour. « ... J'achève les Lettres sur Berlin de Mirabeau, je les trouve bien inférieures à l'opinion que j'en pris il y a un an. Elles m'ennuient, l'instruction n'y a aucun agrément. En général Mirabeau est tombé de cette estime que la haine des sots me donnait pour lui » (*Journal*, II, 359, 14 mars 1806).

(152) C'est un nommé Triol ou Trial — ou encore Cagnol (*Journal*, éd. Champion, II, 491) — qui a parlé d'Ancillon à Beyle et le lui a prêté. Il jugeait l'ouvrage de l'historien allemand « d'un mérite du calibre presque de *l'Esprit des lois* » (*Journal*, II, 359, 14 mars 1806. *Corr.*, II, 167, lettre à Pauline du 17 mars 1806).

une influence décisive sur son goût pour l'histoire, le *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du XVe siècle,* de l'allemand Frédéric Ancillon (153).

Le livre le séduit d'emblée. Le jour même où il en entreprend la lecture, le 14 mars 1806 (154), il note :

> Cet ouvrage me paraît excellent en général et excellent pour moi en particulier. Il va m'instruire assez de l'histoire depuis la chute de l'Empire d'Orient.
>
> Il suffira que je lise une histoire de César à Augustule et au dernier empereur d'Orient. Je saurai alors les dix-huit derniers siècles.
>
> Les morceaux sur Mahomet et sur la conquête de l'Empire romain par les barbares sont charmants (155).

Est-ce à dire que le livre n'est pour lui, comme on l'a dit, qu'un bon précis d'histoire moderne (156) ? Ce serait mal le connaître. Ancillon avait eu en vue l'histoire de l'équilibre politique en Europe. Dans un *Discours préliminaire,* intitulé *Nécessité d'une garantie extérieure de l'existence et des droits des Etats. Tendance générale des puissances de l'Europe à créer un système d'équilibre* (157), il s'explique ainsi :

> ... Il ne faut pas chercher ici une histoire universelle des trois derniers siècles, bien moins encore l'histoire détaillée de chaque Etat de l'Europe. Mon travail a consisté uniquement dans le choix, l'en-

(153) Le livre, rédigé en français, avait d'abord paru en Allemagne (Berlin, C. Quien, 1803-1805, 4 vol., in-8°), bien que Stendhal donne comme référence (*Corr.*, II, 170) : « Leipzig, Reclam (*sic*) ». Il a été réimprimé à Paris, chez Collin, en 1806-1807, 7 vol., in-12. C'est l'édition allemande que Beyle a eue sous les yeux.

(154) Le 14 mars (*Journal,* III, 12), et non le 12 comme le laisserait supposer un passage de la *Correspondance,* II, 165. En effet, la lettre à Pauline imprimée avec la date du 12 mars a été écrite le 22, ainsi que l'indique l'autographe de la Bibliothèque Nationale.

Le 21 mars, Stendhal lit le tome II (*Journal,* III, 22), qu'il achève le 26 : « J'ai fini aujourd'hui le second volume d'Ancillon, ouvrage qui m'est excessivement utile » (*ibid.*, III, 26).

(155) *Journal,* III, 13, 16 mars 1806. C'est dans l'introduction du *Tableau,* intitulée *Aperçu rapide des principaux événements du Moyen Age* que figurent les morceaux sur Mahomet et les Arabes (éd. de Paris, 1806-1807, I, 65 et suiv.).

(156) Tel a été l'avis, fort contestable, de P. Arbelet, pour qui Beyle a aimé Ancillon « surtout comme un intelligent et philosophique abrégé de l'histoire de l'Europe, dont il ne tenait pas à connaître les détails » (*Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* p. 401).

(157) *Tableau des révolutions...,* éd. cit., I, 1-47.

chaînement et l'exposition des faits qui, de près ou de loin, ont influé sur les phases du système politique. J'ai dû supposer beaucoup de choses connues; j'ai cru que relativement à l'objet de ce tableau, il y en avait d'autres qu'il serait inutile de connaître. Plus de détails auraient fait disparaître l'unité d'intention, au moyen de laquelle j'ai tâché d'organiser les chaos d'événements que présente l'histoire moderne. Avec moins de détails, les résultats eussent été des énigmes, et cet ouvrage fût devenu une simple esquisse, sans aucune espèce de couleur, d'intérêt ou de vie (158).

Cette « nouveauté de point de vue » n'a pas échappé à des revues parisiennes telles que *le Publiciste* (159) et le *Magasin Encyclopédique* (160).

Venant après la préface de Soulavie, Ancillon achève de convaincre Stendhal que l'histoire n'est point une matière aride et ennuyeuse, et qu'il avait eu tort de la délaisser.

Cet ouvrage est très bon et est précisément ce qu'il nous faut, écrit-il à Pauline. Il donne les masses de l'histoire, tous les faits pour suivre la marche des Etats et cela avec un intérêt soutenu; je prends mal à la tête à me forcer de le lire; *il me guérit de mon long dégoût pour l'histoire;* peut-être n'étais-je pas mûr pour cette étude sérieuse,

(158) *Ibid., Division de l'ouvrage,* I, 63.

(159) N° du 25 juin 1806. Dans cet article, le nom d'Ancillon est constamment orthographié Amillon (*sic*).

(160) « M. Ancillon n'a pas cherché à donner une histoire universelle des trois derniers siècles, bien moins encore l'histoire détaillée de chaque Etat de l'Europe. Son travail consiste uniquement dans le choix, l'enchaînement et l'exposition des faits qui, de près ou de loin, ont influé sur les phases du système politique.

« Le tout est précédé d'une excellente introduction, où se trouve un aperçu des principaux événements du Moyen Age... L'exactitude des faits, une impartialité rigoureuse, une logique saine, une connaissance approfondie des hommes et des temps, un style sage et pur, mais noble et entraînant, recommandent le livre de M. Ancillon à tous ceux qui aiment la vérité et qui font leur étude principale de l'histoire » (n° 65, septembre 1806, p. 202-204; article signé J.L.G.).

Voici d'autre part le jugement de Mignet dans sa notice sur Ancillon : « Ce *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe* se déroule comme une composition bien faite. L'auteur a mis dans son livre tout l'ordre qui est dans son intelligence. Chaque événement est à sa place et dans sa lumière; chaque homme y marche à son but et avec sa pensée. Il ne faut pas cependant chercher dans ce livre, d'une beauté simple et d'un mérite soutenu, la vivacité des récits ni l'éclat des couleurs. M. Ancillon ne raconte pas; il expose; il ne peint pas, il juge. Sous des formes quelquefois un peu lourdes, il offre des aperçus fins et des appréciations profondes; et, s'il laisse à désirer plus d'art comme historien, il s'élève toujours aux plus hautes compréhensions de l'histoire » (*Notices et portraits,* 1854, II, 124).

et la force qu'on m'avait faite pour lire les nigauds Rollin, Velly et autres, m'en avait-elle éloigné (161).

L'un des premiers ouvrages qu'il achètera en Allemagne, à la fin de la même année, sera précisément le *Tableau des révolutions de l'Europe.*

C'est probablement une page d'Ancillon qui l'a décidé à lire, ou relire, *le Prince* de Machiavel.

Le Prince a été un objet de scandale, disait Ancillon, parce qu'on en a mal saisi l'esprit. Machiavel, partisan éclairé de la véritable liberté, ne pouvait avoir le but de donner des leçons de despotisme; *le Prince* n'est pas un recueil de préceptes, ni un traité de l'art de gouverner; c'est un tableau effrayant mais vrai, des maximes et des moyens que suivaient du temps de Machiavel, pour se maintenir dans leur usurpation, ceux des tyrans des villes d'Italie qui savaient être conséquents dans le crime... (162).

A l'entendre, Beyle aurait compris *le Prince.* « Machiavel ne m'amuse pas, mais je le comprends, c'est beaucoup. » Cependant il ajoute que *Il Principe* — il cite le titre italien — est un « vrai remède » à sa sensibilité. En vérité, on s'attendrait à autre chose qu'à cette remarque « égotiste ». Retenons toutefois la remarque d'ordre général qui suit : « Peut-être viens-je seulement d'être mûr pour l'histoire et y prendrai-je beaucoup de goût » (163).

Pour marquer sa réconciliation avec l'histoire, Beyle aborde, vers les derniers temps de son séjour à Marseille, la lecture de Hume (164). Tout au début, il est obligé de faire des efforts pour ne pas laisser là l'*Histoire de l'Angleterre* (165), mais

(161) *Corr.*, II, 170, lettre à Pauline du 22 mars 1806. C'est nous qui soulignons.

Nous avouons ne pas comprendre comment P. Arbelet a pu écrire qu'Ancillon « en contribuant à le détacher de la république libère son ambition de tout scrupule » (*Stendhal épicier*, p. 211-212). Bien au contraire, Ancillon ne cache pas sa sympathie pour les républiques, où l'homme s'habitue aux émotions fortes, tandis que le régime aristocratique se base sur l'apathie des peuples.

L'auteur qui a détaché Stendhal de la république est Delolme. Nous le verrons dans le chapitre suivant.

(162) *Tableau des révolutions...*, II, 126-127.

(163) *Journal*, III, 43, 1er avril 1806.

(164) Compris par Soulavie, on l'a vu, au nombre des historiens « vrais ». Beyle désirait le lire depuis deux ans. *Corr.*, I, 232. Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 130.

(165) *Journal*, III, 66, 11 mai 1806. Beyle ne précise pas il lit l'*Histoire d'Angleterre contenant la Maison de Tudor* (Amsterdam, 1763, 6 vol. in-12), ou l'*Histoire de la Maison de Stuart sur le trône d'Angleterre* (Londres, 1760, 3 vol. in-4°). En tout cas, il ne s'agit pas de la *Maison de Plantagenet*, qu'il lira pour la première fois en 1811 (*Journal*, IV, 187, 190, 10 août 1811).

bientôt son intérêt s'éveille. « J'ai lu hier dans mon lit jusqu'à une heure, avec plus d'intérêt qu'aucun roman ne m'en a inspiré depuis deux ans, le deuxième volume de l'*Histoire* de Hume. » Et il ajoute, en guise de commentaire, ces paroles significatives : « Le voyage de Marseille m'a mûri pour l'histoire. Combien mon ancienne opinion sur ce genre était peu fondée, et combien elle devait sembler ridicule ! » (166).

(166) Beyle recommande aussi à Pauline d'autres ouvrages historiques, sans que rien indique cependant qu'il les ait réellement lus; entre autres les *Mémoires de la Cour de France* par Mme de La Fayette, réimprimés en 1804 dans les *Œuvres complètes de Mmes de La Fayette et de Tencin,* Paris, Colnet, 5 vol. in-12; — les *Mémoires de la duchesse de Portsmouth,* publiés avec des notes historiques, par J. Lacombe, Paris, 1805, 2 vol. in-12 (*Corr.*, II, 40, lettre à Pauline du 30 fructidor XIII : 17 septembre 1805); — *La Régence du duc d'Orléans* par Marmontel, Paris, Xhrouet, an XIII-1805, 2 vol. in-8° (*ibid.*, II, 43, 101, 127, lettres des 1er octobre et 28 décembre 1805, 30 janvier 1806); les *Mémoires de La Rochefoucauld,* Paris, Renouard, 1804 (*ibid.*); — l'*Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie, par le général Servan,* Paris, 1805, 5 vol. in-8° (*Corr.*, II, 46).

III

La littérature en veilleuse

L'attention de Stendhal se détourne du théâtre et de la littérature. Lectures peu fécondes : Diderot, Clément, Mme de Staël, Collé. — Médiocre intérêt pour les littératures anciennes. — Littérature anglaise : Baert et la réaction contre l'anglomanie. — Littérature italienne : Le Tasse ou la sensibilité. — Incursion dans la littérature allemande : Schiller.

A l'encontre des études philosophiques et historiques, la littérature n'occupe qu'une place secondaire dans les préoccupations intellectuelles de Stendhal. « Il y a trois mois que je n'ai pas ouvert Racine ni Corneille », avoue-t-il vers la fin de son séjour à Marseille (167). Même avant ces « trois mois », rien ne montre qu'il les ait beaucoup pratiqués. Tout ce que nous trouvons à cet égard est une note du mois d'octobre 1805, où Corneille est traité de « poète sublime » (168).

En fait, Henri Beyle néglige à peu près complètement le théâtre et les questions dramatiques qui l'avaient passionné à Paris. Il n'a à son actif que la lecture d'une fade tragédie de Ducis, *Abufar ou la Famille arabe,* qui, ô surprise ! le « charme » (169). En revanche, la pièce de Raynouard, *Les Templiers,* est exécutée en une ligne : « *bad* pièce *without* caractères *or interest* » (170). Et pourtant cette tentative de tragédie historique avait suscité des discussions passionnées, soit sur le point d'histoire qui en formait le sujet (171), soit

(167) *Journal,* III, 69, 15 mai 1806.

(168) *Pensées,* II, 253, 19 vendémiaire XIV : 11 octobre 1805.

(169) *Journal,* II, 263-264, 20 thermidor XIII : 8 août 1805. Voir sur *Abufar* le feuilleton signé C. (Duvicquet), paru dans le *Journal des Débats* du 26 février 1818, et H. Lucas, *Histoire philosophique et littéraire du Théâtre-Français depuis son origine jusqu'à nos jours,* 1843, p. 300-304.

(170) *Journal,* II, 260, 12 thermidor XIII : 31 juillet 1805. La troupe où était engagée Mélanie offrait aux Marseillais la primeur de la tragédie de Raynouard, jouée pour la première fois au Théâtre-Français le 8 mai 1805.

(171) « ... On ne s'attendait guère à voir la condamnation des Templiers devenir le sujet de querelles littéraires et l'esprit de

sur la valeur dramatique de la pièce. Les *Archives littéraires,* une revue dont la lecture est vivement recommandée à Pauline (172), tenaient aussi la réussite des *Templiers* pour un « événement dans notre littérature » (173).

Diderot non plus ne ramène pas Beyle à sa réflexion coutumière sur le théâtre. *Jacques le Fataliste,* qui lui paraît « charmant » (174), l'engage à lire « la Poétique de Diderot et, en général, ses œuvres » (175). Mais l'accueil est on ne peut plus glacial. « Poétique absolument médiocre », juge-t-il à vingt jours de là (176). Ce jugement surprend. Diderot n'a-t-il pas été un « homme à idées », comme il se définissait lui-même ? l'auteur, qui, au XVIIIe siècle, a le plus énergiquement secoué le joug de la discipline classique ? S'il n'avait pas voulu « rompre le réseau de conventions et de règles qui enserrait alors notre poétique », et s'il n'avait pas prétendu, en 1760, « choisir entre la formule de Racine et celle de Shakespeare » (177), néanmoins, a-t-on dit à juste titre, « l'avenir a prouvé que l'expression dramatique de la sensibilité, telle que l'avait conçue Diderot, portait en elle l'expression romantique et l'expression moderne de cette même sensibilité. Ce n'est pas un mince mérite pour l'auteur du *Fils naturel* que d'avoir devancé son temps et préparé le drame du XIXe et du XXe siècle... » (178). Stendhal ne s'est pas aperçu qu'il y avait dans le traité sur la *Poésie dramatique* (179) des idées qu'il aurait pu méditer avec profit (180).

parti trouver un aliment dans les jeux de la scène; mais les opinions se sont partagées, non sur le mérite de l'ouvrage mais pour ou contre la légitimité de la condamnation des Templiers... » (*Magasin Encyclopédique,* 1805, tome III, p. 449).

(172) *Corr.,* II, 40, 46, 57, et *passim.*

(173) Tome VII, 1805, deuxième semestre, p. 105-125. Article signé Ch. Vg. (Charles Vanderbourg).

Sainte-Beuve dira de Raynouard : « ... il rompit cette ennuyeuse lignée de tragédies antiques et mythologiques, et il eut l'air, comme de Belloy, d'ouvrir une veine et de créer un genre, le genre historique et national. Cela n'aboutit pas, mais le début fut brillant, et l'on crut voir se lever un étendard » (*Causeries du Lundi,* V, 7).

(174) « Ouvrage qui produit sur moi l'effet de l'esprit le plus agréable... » (*Journal,* II, 305, 31 décembre 1805).

(175) *Ibid.,* II, 269, note, 20 décembre 1805.

(176) *Ibid.*

(177) F. Gaiffe, *Etude sur le drame en France au XVIIIe siècle,* 1910, p. 438.

(178) P. Trahard, *Les maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle,* 1932, II, 207.

(179) *Le Père de famille, avec un discours sur la poésie dramatique,* Amsterdam, 1758, 2 parties en 1 vol. in-8°.

(180) P. Moreau, *Les Stendhaliens avant Stendhal. Revue des Cours et Conférences,* 15 avril 1927, p. 52, 53.

Il a beau dire : « Je reviens bien de ma présomption passée; je revérifie beaucoup de mes idées; j'aperçois beaucoup d'autres que je croyais neuves dans les auteurs » (181), ses idées littéraires ne font pas de progrès notables.

Le recueil de Clément *Les Cinq années littéraires* (182), en dépit de l'intérêt que lui avait inspiré cet auteur en 1803, est jugé « espèce de journal sans profondeur, même sans aperçus, plaisanterie du siècle dernier » (183). Mais n'était-ce pas un aperçu digne de remarque que l'opposition, par exemple, du théâtre anglais au théâtre français, à propos de l'*Opéra des Gueux* (184) ?

Quant à *De la Littérature,* Beyle entend rendre justice à Mme de Staël. « Je ne le comprenais pas il y a deux ans; je le relis et je trouve que c'est un bon ouvrage, à un peu d'enflure près » (185). Et en en conseillant la lecture à sa sœur, il précise : « *De la Littérature,* par Mme de Staël, enflé en diable, mais d'excellentes idées, à la Montesquieu, à la Molière. Cette femme rare méconnaît son talent. Elle devrait faire l'*Esprit du monde* ou *Art de se conduire.* Ce livre te sera utile » (186). Mais c'est en vain qu'on scrute les notes de cette époque; on ne trouve pas la moindre trace d'idées nouvelles suggérées par le livre.

Collé, dont le *Journal historique* venait de paraître au cours de l'été 1805 (187), semblerait à première vue démentir le peu d'intérêt que Stendhal porte à la littérature, tant il est question

(181) *Corr.,* II, 62, lettre à Pauline du 17 vendémiaire XIV : 9 octobre 1805. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué en ce qui concerne l'histoire, Beyle n'a peut-être pas lu tous les auteurs qu'il nomme dans les lettres à sa sœur. Dans celle-ci, il mentionne les *Leçons de réthorique* de Blair, et le *Discours sur les vicissitudes de la littérature* par Denina (texte que nous avons rétabli d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale). Or, il ne semble pas qu'il ait eu entre les mains, à Marseille, ces ouvrages.

(182) *Les Cinq années littéraires ou lettres sur les ouvrages de littérature qui ont paru dans les années* 1748, 1749, 1750 1751 *et* 1752. Berlin, 1756, 2 vol. in-16.

(183) *Journal,* II, 317, 20 janvier 1806.

(184) *Les Cinq années littéraires,* lettre LXVII, tome II, p. 390 et suiv.

(185) *Corr.,* II, 112, lettre à Pauline du 24 janvier 1806.

(186) *Ibid.,* II, 121, lettre du 26 janvier 1806. Beyle conseille encore à Pauline de nombreuses fois *De la Littérature* (*ibid.,* II, 127, 150, 179, lettres des 30 janvier et 22 mars 1806. *Journal,* II, 322-323, 23 janvier 1806).

(187) *Journal historique ou Mémoires critiques et littéraires, imprimés sur le manuscrit de l'auteur et précédés d'une notice sur sa vie et ses écrits (par A. Barbier*). Paris, de l'Imprimerie Bibliographique, 1805, 1 vol. in-8°. Deux ans plus tard on réimprimera ce volume du *Journal historique,* et on le fera suivre de deux autres. Paris, de l'Imprimerie Bibliographique, 1807, 3 vol. in-8°.

de lui dans les lettres à Pauline de la fin de 1805 et du début de 1806 (188). On pourrait même invoquer un passage de la lettre datée du 15 vendémiaire XIV (7 octobre 1805) (189), pour avancer qu'il s'est hâté de se procurer le *Journal historique* dès sa mise en vente, et qu'il en a conçu une si haute opinion qu'il a pris la défense de Collé contre le *Journal de Paris*. En fait, si l'on examine les choses de près, on s'aperçoit qu'il en est tout autrement : ce plaidoyer n'a été inspiré ni par la lecture de Collé, ni par l'article du *Journal de Paris*.

Le *Journal de Paris* avait inséré, dans le numéro du 20 septembre 1805, un bref article anonyme, où le succès du *Journal historique* était attribué à la malignité de son auteur, et où l'on insinuait que la réputation de gaieté dont jouissait Collé était en contradiction avec son véritable caractère.

Quoi qu'on puisse reprocher aux *Mémoires de Collé,* écrivait le *Journal de Paris,* on les cite, on les achète, on les dévore. Tel est le privilège attaché à la malignité; elle a presqu'autant de complices que de témoins. Il ne s'agit pas d'examiner si cela fait ou non le procès au cœur humain, je dis seulement si cela est, et la preuve se tire du plaisir que les meilleurs gens du monde trouvent soit à dire, soit à entendre un bon mot...

Il faut lire ses *Mémoires* d'un bout à l'autre, quoiqu'ils renferment bien des pauvretés et des non-sens; mais à travers lesquels on trouve des épigrammes, des anecdotes piquantes, des vers malins et des saillies d'humour. Il faut les lire surtout pour se convaincre de la différence énorme qui se trouve souvent entre la réputation d'un homme de lettres et son caractère. Jusqu'ici, Collé avait eu la réputation d'un des hommes les plus gais de son temps, et se représente lui-même dans ses *Mémoires* comme un des hommes les plus tristes et les plus moroses qui aient jamais existé; et puis fiez-vous aux réputations !

A cette occasion, le *Journal de Paris* avait été pris à partie par *le Publiciste,* dans une série d'articles signé P., initiale cachant le nom de Pauline de Meulan, la future

(188) La première mention est dans la lettre des 22-26 fructidor XIII : 9-13 septembre 1805 (voir pour le texte note 117). La lecture de Collé est ensuite instamment conseillée dans les lettres des 17 septembre, 1er et 7 octobre, 27 novembre, 17 et 23 décembre 1805, 4 mars 1806 (*Corr.*, II, 40, 46, 55-56, 86, 96, 99, 150, 161).

(189) *Corr.*, II, 55-56, lettre à Pauline du 15 vendémiaire XIV : 7 octobre 1805.

Crozet lui avait mandé quelques jours plus tôt : « Je lis aussi les *Mémoires* de Collé dont tu me parles. On y trouve de l'esprit; mœurs, caractères, pas du tout. Ils intéressent par les noms connus qu'on aperçoit sur le papier; rien n'y est même aussi profond que ces seize pages de la fête de Duchesnois que nous avons écrites cet hiver » (*Lettres à Stendhal,* lettre de Crozet du 1er ou 2 complémentaire XIII : 18 ou 19 septembre 1805).

Mme Guizot (190). Et c'est d'après le premier de ces articles du *Publiciste* que Beyle a plaidé à son tour en faveur de la gaieté de Collé; il s'est emparé, sans avoir cure de nommer sa source, des arguments et des détails essentiels, auxquels il en a ajouté un certain nombre de son cru, entre autres, l'allusion à Hobbes (191).

LE PUBLICISTE

... Ne voilà-t-il pas un journal qui, d'après les *Mémoires de Collé,* nous apprend que Collé n'était pas d'un « caractère gai », et puis, ajoute-t-il, « fiez-vous aux réputations ! »

Fiez-vous aux journaux qui veulent vous faire accroire de pareilles choses ! Collé n'était point gai ! Eh ! bon Dieu ! j'aimerais autant dire que le « père éternel » des petites maisons n'est pas fou, que les paroles de l'Opéra-Buffa ne sont pas bêtes, que M. X... a du goût, que M. Z... a du bon sens, etc... Je le vois encore d'ici, *ce bon Collé avec son grand nez et sa petite perruque, sa mine étonnée,* son air grave et son imperturbable et sérieuse gaîté, se divertissant de tout et ne riant de rien.

Il y a des gens qu'on peut appeler « gais », parce qu'ils participent du meilleur de leur cœur à la gaîté des autres, sans la produire par eux-mêmes. Il y en a au contraire, qui font naître la gaîté autour d'eux sans en éprouver le sentiment.

STENDHAL

... Ils [les *Mémoires de Collé*] ont fourni au *Journal de Paris,* qui est un des moins bêtes pourtant, une réflexion niaise qui montre combien ce que le célèbre Hobbes écrivait en 1649 est encore peu connu. Le journaliste s'étonne de découvrir une âme mécontente de presque tout à un homme si gai. Collé a été un des hommes les plus gais et les plus spirituels de France. Ce qui donnait sujet à ses plaisanteries les plus gaies, était le bon sens qui lui faisait voir les absurdités et, quand il les avait vues, il les faisait voir aux autres d'une manière imprévue, et les autres riaient. Mais tous les soirs, en écrivant son journal, il n'a point mis de sauce à ses observations et les niais en ont conclu qu'il n'avait pas été gai et qu'il était au contraire très morose. C'est l'homme qui, voyant un laboureur raccommoder sa charrue, en conclurait qu'il ne laboure jamais. Voilà comment je désire que tu tires parti de ce qui se passe sous tes yeux pour con-

(190) Numéros datés des 8, 14 et 19 vendémiaire XIV : 30 septembre, 6 et 11 octobre 1805. Ces articles ont été réimprimés par Ad. Van Bever à la suite de son édition du *Journal historique de Collé pour les années* 1761 *et* 1762 (Paris, *Mercure de France,* 1911, p. 367-384).

(191) Les détails qu'on trouve sous la plume de Stendhal, et qui manquent dans l'article du *Publiciste,* ont pu être tirés du compte rendu inséré dans le *Journal de l'Empire* du 18 fructidor XIII : 5 septembre 1805. L'auteur, qui signe A. (de Feletz), reprochait à Collé sa méthode d'écrire son journal tous les soirs. Nous citons plus loin un extrait de ce compte rendu.

Collé inspirait la gaîté et la sentait; c'était de son propre fonds que sortaient des idées gaies qu'il manifestait avec tant d'abondance; et c'était pour son propre divertissement qu'il les mettait à exécution...
(8 vendémiaire XIV : 30 septembre 1805.)

firmer ou détruire tes principes; la disposition la plus naturelle avec cette pauvre canaille humaine qui ne se sauve de l'odieux que par le ridicule, est en même temps la plus avantageuse. C'est celle du *bon Collé* qui s'amusa comme un fou tout le temps qu'il vécut. C'était un homme assez grand; un *grand nez, une petite perruque, l'air étonné* et bon. Dès qu'il montre un peu de profondeur ou un peu de raison, vos badauds lui tombent dessus avec acharnement.
(*Corr.*, II, 55-56, lettre du 15 vendémiaire XIV : 7 octobre 1805).

Collé, Stendhal l'a lu, mais à une date ultérieure. Il note dans son *Journal* à la date du 6 mars 1806 :

J'achète Collé 6 f[ranc]s, *with the g[ained] money*, il m'égaie encore. Différence de ce caractère sans fonds philosophique et ne doutant pas de Dieu, n'ayant de l'amour de la liberté que l'indifférence pour nos maîtres, au caractère actuel.

Et plus loin : « Le joli caractère en société que celui de Collé ! » (192). Le même jour, il transcrit l'anecdote de Piron et du capitoul de Toulouse (193). Les anecdotes foisonnaient dans le *Journal historique*. Collé ayant pris à tâche de rassembler le plus grand nombre possible de traits vrais (194). Beyle n'avait donc que l'embarras du choix. Mais s'il a été sensible à cet aspect de l'ouvrage, on ne peut pas en dire autant de son caractère plus proprement littéraire, bien que l'éditeur eût attiré sur ce point l'attention des lecteurs : « C'est, disait-il, une espèce de testament littéraire, où il [Collé] expose naïve-

(192) *Journal*, II, 353-354.
(193) *Corr.*, II, 202-204, lettre à Pauline du 9 mars 1806, date que nous avons rétablie d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale. L'anecdote est copiée mot pour mot. Cf. *Journal historique*, p. 352-354.
(194) « ... C'est de dessein prémédité que je fais ces excursions, et je tâche de faire entrer ici toutes les anecdotes, même anciennes, dont je puis me souvenir, et qui m'ont été contées par les gens qui ont vécu avec les personnes à qui les aventures sont arrivées, ou qui les tenaient autrement d'original. Mon *Journal* est composé en partie dans cette idée-là et j'y veux rassembler tout ce que ma mémoire me rappellera de singulier, à mesure que l'occasion s'en présentera » (*Journal historique*, 1805, p. 387).

ment et librement sa pensée sur les auteurs dramatiques contemporains » (195).

Les jugements contradictoires portés sur l'une des pièces de Collé qui lui agréera le plus par la suite, la *Vérité dans le vin*, sont significatifs de l'incertitude qui persiste d'ailleurs dans ses idées sur la comédie. Dans un premier moment, elle le ravit : « La jolie chose que la *Vérité dans le vin !* Quel comique fin ! (196). Mais les préjugés reprennent bientôt le dessus; ce n'est pas là de la « vraie » comédie : « ... je sens que cela ne vaut rien comme lecture : il n'y a rien de profond sur l'homme, rien d'instructif; il faut lire cela comme poème inspirant la gaieté. Sous ce point de vue, c'est très bon » (197).

Cela révèle que ses idées sur le comique étaient encore bien confuses.



Le peu d'empressement marqué pour les études littéraires n'est pas seulement sensible en ce qui concerne la littérature française.

Les littératures anciennes ne sont représentées que par deux tragédies : *Philoctète* et *Alceste* (198). La première n'a été l'objet d'aucun commentaire (199). La pièce d'Euripide ne suggère à Stendhal que cette réflexion laconique : « Je trouve ce que dit Alceste au moment de mourir parfait à peu près » (200).

(195) *Journal historique*, 1805, *Notice sur la vie et les écrits de Collé*, p. XVIII.

Dans le compte rendu du *Journal de l'Empire* ci-dessus mentionné, on insistait sur le même point : « La partie la plus intéressante du *Journal* de Collé, c'est celle où il rend compte des ouvrages représentés dans son temps. Amateur passionné du théâtre, ayant beaucoup d'esprit, du goût et une grande habitude de la scène, pour laquelle il a travaillé lui-même avec succès, il juge ordinairement très bien et les acteurs et les pièces » (18 fructidor XIII : 5 septembre 1805).

(196) *Journal*, II, 354, Beyle aurait-il acheté en même temps que le *Journal historique*, le *Théâtre de Société*, publié en 1768, réimprimé en 1777 ?

(197) *Journal*, III, 12, 16 mars 1806.

(198) Le 9 novembre 1805, Beyle avait chargé Pauline de demander à son ancien professeur Gattel « le titre des meilleures traductions d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Sénèque, d'Aristophane et de Plaute » (*Corr.*, II, 70, texte rétabli d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale).

(199) Il lit *Philoctète*, le 13 frimaire XIV : 4 décembre 1805, et tout de suite après les *Réflexions* de Brumoy, dont le style lui paraît le « comble du ridicule » (*Pensées*, II, 259-290). Cf. *Théâtre des Grecs*, nouvelle éd., 1785, tome III.

(200) *Journal*, II, 344, 2 février 1806. *Alceste* figure au tome VI du *Théâtre des Grecs*, éd. cit.

En ce qui est de la littérature anglaise, Shakespeare est toujours très haut placé dans son estime. Beyle lui prodigue les éloges : divin naturel (201), grand poète (202), poète de la nature (203). « Je sens que j'aime de plus en plus Shakespeare, s'exclame-t-il; pour moi c'est le plus grand des poètes » (204). Mais l'a-t-il beaucoup pratiqué (205) ?

Pour donner un exemple de la différence entre la manière de Shakespeare et celle de Mme de Staël, il a recours au passage de *Macbeth* où le poète parle des martinets.

Il y a une manière d'émouvoir, lisons-nous dans le *Journal,* qui est de montrer les faits, les choses, sans en dire l'effet, qui peut être employée par une âme sensible non philosophe (connaissance de l'homme). Cette manière manque absolument à Mme de Staël, son livre [*Delphine*] a absolument besoin de moments de *repos,* comme celui que le grand Shakespeare présente aux spectateurs, lorsque dans la tragédie de *Macbeth,* où il pousse la terreur aussi loin que possible, un des seigneurs qui accompagnent le roi Duncan entrant chez Macbeth fait remarquer à ses compagnons dans ce moment terrible pour le spectateur, et tout simple pour eux, la douce et pure beauté de la situation du château, où le martinet vient faire son nid. C'est un des traits les plus divins de ce grand homme... (206).

Encore que ce passage l'eût déjà frappé auparavant (207), ne s'agirait-il pas d'une réminiscence d'un article de Reynolds publié dans la *Bibliothèque Britannique,* revue, on s'en souvient, que Stendhal avait assidûment lue en 1803-1804 et qu'il feuillette aussi à Marseille ? Dans son huitième *Discours sur la peinture,* Reynolds soutenait que le style décoratif a besoin de *repos* pour rehausser les ornements, et, à l'appui de sa théorie, il mentionnait précisément l'image des martinets :

(201) *Journal,* II, 264, 20 thermidor XIII : 8 août 1805.
(202) *Ibid.,* III, 20, 19 mars 1806.
(203) *Ibid.,* III, 48, 26 février 1806.
(204) *Ibid.,* III, 69, 15 mai 1806. Il est vraisemblable que Beyle a remarqué l'éloge de Shakespeare dans le *Paysan perverti* de Restif de La Bretonne qu'il a lu les 15 et 16 mars de cette année-là : « Personne n'a plus approché des Grecs que Shakespear [*sic*], dont nous méprisons si fort les disparates. Et moi, j'ose dire que ces disparates marquent le vrai génie, qui a voulu peindre les événements de la vie tels qu'ils sont, et qui n'a point fait comme nos meilleurs tragédistes un conte de fée, où tout est miracle, au lieu d'une action humaine... » (*Le Paysan perverti.* La Haye, Paris, deuxième édition, 1776, 4 vol. in-8°, lettre CLXXIV, tome III, p. 174).
(205) Tout ce que nous savons, c'est qu'il a tantôt réclamé à Pauline le volume intitulé *Beauties of Shakespeare,* tantôt ceux qui renfermaient *Othello* et *Hamlet,* tantôt encore « tout Shakespeare » (*Corr.,* II, 62, 84, 132, lettres des 17 vendémiaire et 6 frimaire XIV : 9 octobre, 27 novembre 1805 et 6 février 1806.
(206) *Journal,* II, 19, 16 pluviôse XIII : 5 février 1805. C'est nous qui soulignons.
(207) Cf. p. 221, note 56.

Je ne me puis passer de citer ici un exemple de ce *repos* qu'on trouve chez Shakespeare, ce peintre exact et fidèle de la nature, dans le court dialogue entre Duncan et Banquo, au moment où ils approchent des portes du château de Macbeth. Leur discours roule, comme cela est naturel, sur la beauté de sa situation et la salubrité de l'air qu'on y respire. Banquo, remarquant des nids de martinets dans tous les angles de la corniche, observe que l'air est bon et pur partout où ces oiseaux font leur demeure. Le sujet de cet entretien tranquille et doux donne à l'esprit le *repos* nécessaire après le mouvement tumultueux des précédentes scènes, et contraste avec la scène d'horreur qui suit immédiatement (208).

Rappelons, à cette occasion, que Reynolds sera l'un des auteurs mis à contribution dans l'*Histoire de la peinture en Italie*.

C'est à Marseille que Beyle lit avec intérêt un ouvrage qui lui apprend à mieux connaître le peuple anglais et ses institutions, le *Tableau de la Grande-Bretagne* par Baert (209). Chateaubriand l'avait qualifié de « très estimable » (210); Lemontey en avait apprécié l'impartialité et la pénétration (211);

(208) *Bibliothèque Britannique,* janvier-avril 1805, tome 28, p. 227. C'est nous qui soulignons.

Stendhal fera encore allusion à cette image dans l'*Histoire de la peinture en Italie* : « Quoi de plus froid en apparence que cette observation que les hirondelles (*sic*) font leurs nids dans les lieux remarquables pour la pureté de l'air... » (I, 201-202).

Un peu plus tard, il la retrouvera sous la plume de Hazlitt, dans un article de l'*Edinburgh Review,* n° 56, août 1817, p. 476.

(209) *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde,* par le baron de Baert Duholant. Paris, Jansen, an VIII (1800), 4 vol. in-8°. Une deuxième édition, en tout semblable à la première, a paru en 1802, Paris, Maradan, 4 vol. in-8°. C'est un exemplaire de la deuxième édition qui faisait partie de la bibliothèque de Louis Crozet (*Marginalia,* I, 257).

(210) *De l'Angleterre et des Anglais,* dans le *Mercure de France,* n° 26, 16 messidor IX : 5 avril 1801, p. 103-115.

(211) « ... ouvrage rempli d'observations faites avec autant d'impartialité que de pénétration, et où les Anglais eux-mêmes pourront apprendre à connaître leur pays. Ce livre vient d'acquitter la France de ce qu'elle devait au voyageur Arthur Young » (*Raison, folie, petit cours de morale mis à la portée des vieux enfants...* Paris, Deterville et Delaunay, troisième édition, 1816, I, 184, note. La première édition est de 1801).

Baert lui-même attirait l'attention des lecteurs sur son impartialité : « Je suis loin de penser que j'ai vu mieux qu'un autre cette nation non moins digne d'être étudiée qu'aucune de celles qui ont figuré sur le globe, et bien plus loin encore de me croire l'étendue et la diversité de talents et de connaissances nécessaires pour traiter avec intérêt et même sans erreurs la grande variété

Stendhal, à son tour, le trouve « excellent » (212). Ce qui est surtout à son goût, est la sécheresse même du livre; il attache du prix à la méthode adoptée par l'auteur de laisser parler les faits.

> Mes idées sur cette nation originale et passionnée, mande-t-il à Pauline, viennent enfin d'être fixées, jusqu'à ce que je puisse l'observer moi-même, par l'ouvrage de M. Baert, intitulé *Tableau de la Grande-Bretagne*. Voulant instruire, et non pas seulement émouvoir, ce sage écrivain présente sans cesse les preuves incorruptibles, les chiffres; ainsi, dans ces 4 vol. in-8°, y en a-t-il 3 de chiffres. L'écriture est semée au milieu de ces tableaux; si tu peux te faire prêter ce livre, tu y prendras une vingtaine d'excellentes idées, ce qui est un nombre immense, vu le vide général (213).

De cette « vingtaine d'excellentes idées » sont sans doute celles relatives à la constitution anglaise, à laquelle était presque entièrement consacré le deuxième volume (214), et que Beyle « développe » à son ami Crozet au mois d'août de la même année (215).

La lecture du *Tableau de la Grande-Bretagne* a eu un résultat assez inattendu : le livre renforce ses préventions contre le caractère anglais. Baert le dépeignait ainsi dans le chapitre *Du caractère, des mœurs, des usages :*

d'objets qu'embrasse un pareil ouvrage; je ne trace qu'un essai dont l'impartialité fait le plus grand mérite » (*Tableau de la Grande-Bretagne*, tome I, préface).

(212) *Corr.*, II, 45, lettre à Pauline du 9 vendémiaire XIV : 1er octobre 1805. Stendhal fait allusion dans cette lettre à l'histoire de l'Irlande, dont Baert traitait dans le tome I, p. 263 et suiv.

(213) *Corr.*, II, 64-65, lettre à Pauline du 1er brumaire XIV : 23 octobre 1805. Texte rétabli d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale. Remarquons au passage que Beyle exagère; dans le *Tableau de la Grande-Bretagne* il n'y a pas que des chiffres.

(214) C'est dans cette partie de l'ouvrage que Beyle a rencontré pour la première fois le nom de Delolme, que bientôt il étudiera à fond. Baert parlait de son « bel ouvrage sur la constitution anglaise » (*Tableau de la Grande-Bretagne*, II, 251).

(215) *Journal*, III, 91. Quant à cette idée sur les mœurs : « Baert dit que les mœurs de la grande société sont les mêmes partout, et ne sont nulle part celles de la nation. Ce qu'elles gardent des mœurs nationales n'est presque pas imitable dans la comédie... (*Pensées*, II, 255, 29 vendémiaire XIV : 21 octobre 1805), il s'agit d'une interprétation toute personnelle, car voici comment Baert s'exprimait à propos de l'Irlande : « Les mœurs d'un pays se modifient selon les différentes classes de la société et selon les religions qui s'y professent : nulle part les gens riches et instruits n'ont les mœurs du peuple, ni les quakers celles des catholiques, quoiqu'on aperçoive à travers ces nuances une teinte générale qui tient au caractère général » (*Tableau de la Grande-Bretagne*, I, 366).

... ce caractère est sombre, brusque et réfléchi (...) ; ce sombre, cette réserve, cette taciturnité, isolent tous les individus en Angleterre, dans la vie domestique, comme dans la société (...) ; l'orgueil et la cupidité sont bien plus que la sensibilité les traits marquants du caractère des Anglais (...) ; cet esprit spéculatif, fort méthodique, qui rend les Anglais taciturnes, égoïstes et leur fait tout rapporter à leur intérêt personnel, tient à la nature de leurs richesses, aux nombreux capitaux disponibles qu'ils ont dans leurs portefeuilles, à leurs opérations commerciales... (216).

Et Stendhal, par ricochet, met sa sœur en garde contre un enthousiasme irréfléchi pour les Anglais :

Il doit t'être agréable de connaître le caractère d'un peuple que tu vois sans doute avec enthousiasme. Tu le trouveras bien peint dans le quatrième volume du *Tableau de la Grande-Bretagne* de M. Baert. Tu y verras qu'il est triste, qu'il a beaucoup d'imagination, superstitieux et avide (217).

En outre, l'ouvrage se terminait par un assez court chapitre, moins de trente pages, portant le titre : *Du théâtre, de la littérature, des sciences et des arts.* Si l'impartialité de l'auteur ne fait pas de doute dans les domaines de la politique et de l'économie, il n'en va pas de même dans celui de la littérature. Baert ne manifestait pas une admiration excessive à l'égard de Shakespeare — il l'appelait une « divinité monstrueuse » (218) — et s'arrêtait longuement sur les défauts du théâtre anglais, dont le moindre n'était pas à son gré celui de négliger la règle « si essentielle » des trois unités (219).

L'Angleterre abonde en ouvrages d'esprit, et si ces ouvrages manquent souvent de la pureté de goût, de l'élégance, de l'urbanité, du *molle atque facetum,* qui fait le charme des bons écrits de la Grèce et de Rome, des siècles de Léon X et de Louis XIV, cette nation, en tout ce qui tient à l'indépendance des idées, à la profondeur du jugement, à l'élévation et à l'énergie des sentiments et des expressions, peut se vanter d'avoir produit des auteurs qui rivalisent avec les plus grands écrivains anciens et modernes. Mais rarement un auteur anglais sait-il mettre l'ordre convenable dans sa composition : prolixe et diffus au point de ne savoir jamais où s'arrêter, on n'aperçoit que trop souvent l'écrivain payé par un libraire en raison du nombre de feuilles qu'il lui fournit... (220).

Malgré toute son adoration pour Shakespeare, Beyle conçoit une piètre idée de la littérature anglaise :

(216) *Tableau de la Grande-Bretagne,* IV, 165, 181, 202, 210.
(217) *Corr.,* II, 153, lettre à Pauline du 5 mars 1806. Texte rétabli d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale.
(218) *Tableau de la Grande-Bretagne,* IV, 223.
(219) *Ibid.,* IV, 231.
(220) *Ibid.,* IV, 238-239.

Mets-toi bien en garde contre ce ridicule, ma chère petite, écrit-il encore à Pauline, estime dans les écrivains anglais la force, l'imagination, la vérité avec laquelle ils montrent la nature, mais ne te laisse point séduire par leur enflure, leur gigantesque, leur noirceur d'imagination (221).

Aussi ses lectures anglaises ne sont-elles pas nombreuses (222): les *Mémoires* de Miss Bellamy, « excellent commentaire au caractère anglais tracé par Baer [*sic*] » (223); deux romans de William Godwin, *les Aventures de Caleb Williams,* dont il retient un trait provoquant le rire (224), et *Fleetwood,* qui ne le satisfait qu'à demi : « C'est profond, mais pas très amusant » (225); enfin, un article d'Adam Ferguson, *De la nature progressive de l'homme,* découvert dans la *Bibliothèque Britannique* (226), et qui le porte à méditer sur lui-même : les « réflexions de Fergusson sur le principe de la perfectibilité

(221) *Corr.,* II, 152, lettre cit. Si Beyle, dans la même lettre, fait l'éloge de la traduction de l'*Iliade* par Pope, qu'il estimait déjà auparavant, c'est qu'il lit dans ce chapitre : « Sa traduction d'Homère passe pour le chef-d'œuvre des traductions » (IV, 243).
Sur l'affectation de l'anglomanie à cette époque, voir la curieuse lettre de Louis Crozet du 8 janvier 1806 (*Lettres à Stendhal,* II, 65-66).
(222) Cependant, après s'être improvisé professeur d'anglais (*Journal,* II, 263, 20 thermidor XIII : 8 août 1805. *Corr.,* II, 73, lettre à Pauline du 24 brumaire XIV : 15 novembre 1805), il se remet, vers la fin de son séjour à Marseille, à l'étude de la langue de Shakespeare (*Journal,* III, 66, 71; 73, 11, 15 et 18 mai 1806).
(223) *Journal,* II, 254-256, 11 mai 1806. Cf. II, 252. A l'en croire, Beyle aurait lu les *Mémoires* de Miss Bellamy « quelques années » auparavant, mais aucune trace de cette lecture ne subsiste. Les *Mémoires de George-Anne Bellamy, actrice du théâtre de Covent-Garden,* traduits de l'anglais sur la quatrième édition par A.-V. Benoist, avaient paru en l'an VII (1799), chez Nicole, 2 vol. in-8°.
(224) *Pensées,* II, 258, 12 frimaire XIV : 3 décembre 1805. *Les choses comme elles sont ou les Aventures de Caleb Williams.* Traduit de l'anglais par des gens de la campagne. A Lausanne, Hignou et Cie, 1796, 3 vol. in-12.
(225) *Corr.,* II, 110, lettre à Pauline du 22 janvier 1806. Dès le 1er octobre 1805, Beyle conseillait *Fleetwood* à sa sœur, sans le connaître directement (*ibid.,* II, 46, 86, 96, 99). Le compte rendu qu'il en avait lu deux ans plus tôt dans la *Bibliothèque Britannique* (vol. I, 1796, p. 496 et suiv.) lui avait suggéré que le roman devait être « une très bonne lecture pour un auteur dramatique » (*Pensées,* I, 206). Cf. sur *Fleetwood,* paru en 1805, dans la traduction de A. L. Villeterque, chez Dentu, 3 vol. in-12, le compte rendu de la *Revue Philosophique* (l'ancienne *Décade*), sous la signature L. B., n° du 10 brumaire XIV : 1er novembre 1805, p. 236-240.
(226) Extrait de l'ouvrage *Principles of moral and political science. Bibliothèque Britannique,* vol. 31, 1806, p. 299-321.

qui est dans l'homme (...) ont développé des réflexions qui se présentent sans cesse à moi depuis plusieurs jours » (227). Mais quelles étaient ces réflexions ? Il a négligé de nous le dire.

***

La littérature italienne, enfin, est encore plus délaissée. Le nom d'Alfieri revient quelquefois dans la correspondance, mais c'est en vain qu'on cherche des traces d'une nouvelle étude (228). Les seuls auteurs que Beyle pratique sont Machiavel et le Tasse (229). Nous avons déjà parlé du premier. Quant au Tasse, la *Gerusalemme liberata* le plonge dans un ravissement toujours renouvelé. « Le Tasse me touche, quoique je lui trouve de l'esprit », écrit-il dans son *Journal* le 19 avril 1806 (230). Et à quelques jours de là : « J'ai lu il y a huit jours mille ou quinze cents vers du Tasse qui, malgré ses pointes, à chaque octave, m'ont enchanté » (231). Aux heures de mélancolie surtout, il aime rechercher dans le poème l'écho de sa tristesse. « Je lus un chant du Tasse, il me toucha; hier soir en me promenant autour des murs tombants de Gap, j'avais l'âme portée à la mélancolie. » La tentation de composer un poème épique effleure une nouvelle fois son esprit; mais elle est incontinent repoussée : « Combien je sens mon esprit au-dessous d'une telle entreprise (232) !

(227) *Journal,* III, 52, 15 avril 1806. La *Bibliothèque Britannique* avait déjà parlé de l'ouvrage d'Adam Ferguson en 1796, vol. II, p. 1-19. Cet article n'avait pas échappé à Beyle, lorsqu'il avait parcouru la collection de la revue en 1803 (*Pensées,* I, 192).

En revanche, il n'a vraisemblablement jamais ouvert l'*Histoire* de Ferguson qu'il recommande à Pauline le 5 mars 1806 (*Corr.*, II, 157).

(228) Au mois d'octobre 1805, Stendhal manifeste le désir de relire Alfieri, et demande à Pauline de lui envoyer l'exemplaire qu'il avait laissé à Grenoble (*Corr.*, II, 52, 62, 84, lettres des 9 et 17 vendémiaire, 6 frimaire XIV : 1er et 9 octobre, 27 novembre 1805). Lorsque son ancien condisciple à l'Ecole centrale de Grenoble, Plana, lui mande que les œuvres posthumes d'Alfieri vont paraître, il le charge de les lui procurer (*Lettres à Stendhal,* I, 154-155; II, 168). Enfin, il se propose de relire, au début de 1806, l'*Alceste* du poète italien (*Journal,* II, 344, 2 février 1806).

(229) Après avoir demandé à sa sœur de lui envoyer son exemplaire de l'*Arioste* (*Corr.*, II, 62, 84), il change d'idée et la prie de mettre Shakespeare à la place du poète italien (*ibid.*, II, 132).

(230) *Journal,* III, 58. La vue d'une petite fille morte lui fait chercher dans la *Gerusalemme liberata* l'épisode de la mort de Suénon, et il en transcrit une octave (VIII, 33).

(231) *Ibid.*, III, 69, 15 mai 1806.

(232) *Ibid.*, III, 83, 30 mai 1806.

***

Le 17 septembre 1805, Stendhal mande à sa sœur : « L'Europe vient de perdre un grand poète, Schiller » (233). Ses contacts avec la littérature allemande ayant été jusque-là à peu près nuls — il n'avait à son actif que la lecture de *Werther* — on peut se demander pourquoi il manifeste de l'admiration pour un auteur qu'il ne connaissait pas (234). Nous croyons qu'il s'est tout simplement fait l'écho de l'article nécrologique consacré à Schiller par les *Archives littéraires* dans le numéro d'avril-juin, et que le *Moniteur* venait d'insérer à son tour le 22 fructidor XIII : 9 septembre 1805. L'article commençait ainsi :

On peut dire que la mort de Schiller (mort à Weimar, le 9 mai 1805), est une perte irréparable pour la littérature allemande. Il était le plus grand poète tragique de sa patrie, et aucun pays de l'Europe n'a produit un aussi heureux imitateur de Shakespear [*sic*]...

Et c'est peut-être cet article qui l'a poussé à lire les pièces du dramaturge allemand. En effet, une quinzaine de jours plus tard, il invite Pauline à se procurer la traduction qu'en avait donnée Lamartelière (235). Une phrase du *Journal* de 1808 laisse entendre que le théâtre de Schiller ne lui était pas inconnu (236). A-t-il aussi parcouru l'*Histoire de la guerre de Trente ans,* comme il en a exprimé l'intention ? (237). C'est possible (238). En tout cas, il a dû en garder un bien mauvais

(233) *Corr.*, II, 40.
(234) Nous avons dit dans le chapitre précédent que l'idée d'écrire une pièce sur don Carlos lui avait été suggérée par Alfieri, et non par Schiller.
(235) *Corr.*, II, 46, lettre à Pauline du 9 vendémiaire XIV : 1er octobre 1805.
Le *Théâtre de Schiller,* traduit par Lamartelière, avait paru en 1799 (Paris, A.-A. Renouard, 2 vol. in-8°). Il comportait trois pièces de Schiller : La *Conjuration de Fiesque; L'Amour et l'intrigue; Don Carlos.* La quatrième pièce était de Zchoke, *Abelino ou le grand bandit.*
(236) « ... Je trouve du mérite dans les quatre pièces de Schiller qui sont traduites en français » (*Journal,* III, 183, 23 avril 1808). Or, on vient de voir que la traduction de Lamartelière renfermait *quatre* pièces, mais dont *trois* seulement appartenaient à Schiller. La méprise de Stendhal ne s'explique que si un temps assez long s'est écoulé depuis cette lecture.
(237) « Pour me délasser de la *Logique,* lire *la Guerre de Trente ans* de Schiller » (*Journal,* II, 279, 5 brumaire XIV : 27 octobre 1805).
(238) *L'Histoire de la Guerre de Trente ans* avait été traduite deux fois; la première traduction a paru à Berne, en 1797; la deuxième,

souvenir, puisqu'il se moquera par la suite de l' « emphase ridicule » (239) et du « ton grave et solennel » de l'ouvrage (240).

***

Si, à Marseille, Henri Beyle n'a pas su ouvrir les yeux sur la vie pittoresque et colorée qui l'entourait, il a trouvé le temps, après une période de tâtonnements et d'adaptation, de continuer à lire et, mieux que cela, de méditer sur ses lectures.

Ainsi, des ouvrages philosophiques ont exercé une influence décisive sur sa pensée. De la *Logique* de Tracy il tire deux principes fondamentaux qui l'éclairent sur le processus de la formation des idées : la source de toute erreur est dans le peu d'exactitude de nos souvenirs; une idée en renferme toujours une autre. Il apprend donc à mieux pousser son observation intérieure. La *Logique* le transporte, pour reprendre son expression, sur la frontière de la science.

Voulez-vous être heureux ? demande Mme de Staël; alors comprenez la nécessité de vous dépassionner. Et Beyle, qui avait déjà entrepris de se « dérousseauiser », fait sienne cette vérité. L'auteur de *Delphine* devient ainsi, qui l'aurait cru ? l'un des maîtres du beylisme. Dans la même voie, Pinel indique à Stendhal le moyen de guérir les passions en les opposant les unes aux autres ou en se formant de nouvelles habitudes. Et c'est Pinel qui va lui révéler l'intérêt de la physiologie, et non pas, comme on aurait pu le croire, Cabanis. Mme de Condorcet, elle, lui explique les mobiles et les manifestations de la sympathie. Beyle s'intéresse au premier chef à ce sentiment qu'il considère comme la base même de la tragédie. Quant à Smith, si fumeuses que lui paraissent ses théories, il n'en déduit pas moins un des principes les plus caractéristiques du beylisme : la prudence. Dans les années

à Paris, chez Lenormant, en 1802, 2 vol. in-8°, par les soins du comte de Champfeu.

L'ouvrage avait plu en France. « L'*histoire* de Scheiler (*sic*) a quelque chose de dramatique, qui soutient jusqu'au bout la curiosité et l'attention », écrit le *Mercure de France,* par la plume de Pichaut, le 8 vendémiaire XII : 1er octobre 1803, p. 70. L'année suivante, la même revue consacre au livre un article élogieux : « M. Schiller s'est efforcé d'imiter la manière des anciens; son ouvrage forme un ensemble complet et régulier; les faits sont classés avec art; les réflexions ne sont pas trop étendues; et la narration, en général, est vive et rapide; c'est, pour un Allemand, atteindre à un rare degré de perfection » (n° du 7 vendémiaire XIII : 29 septembre 1804, p. 16).

(239) *Rome, Naples et Florence en 1817,* III, 136.

(240) *Courrier anglais,* III, 273.

à venir, il se donnera maintes fois le conseil de « cacher sa vie ».

Avec la philosophie, c'est l'histoire que Beyle pratique assidûment. Il lit force mémoires, y cherchant toujours cette connaissance de l'homme que l'observation directe ne satisfait pas. Il apprécie de plus en plus ce genre d'ouvrages non seulement pour leur intérêt psychologique, mais encore parce qu'ils font connaître les mœurs. Il prise surtout Saint-Simon, Besenval, Chamfort et Duclos. Cependant Stendhal finit par découvrir l'intérêt de l'histoire proprement dite. C'est un des plus inépuisables compilateurs de la fin du XVIII[e] siècle, l'abbé Soulavie, qui le met sur la voie. En parcourant sa préface aux *Mémoires du Maréchal de Richelieu,* il saisit tout à coup que l'histoire n'est pas une science morte et stérile, mais qu'elle peut attacher par le récit des faits, et qu'elle sert la cause de la liberté. Ancillon confirme ces vues; il lui montre que l'histoire est une suite cohérente de faits destinés à mettre en lumière l'évolution politique des peuples.

En revanche — était-ce une réaction à l'abus qu'il en avait fait à Paris ? — les questions littéraires passent à l'arrière-plan de ses préoccupations intellectuelles. De là vient sans doute l'indifférence marquée à l'égard de la poétique de Diderot et l'absence de progrès notables en ce qui concerne le théâtre.

Doit-on en inférer que la pensée stendhalienne prend à Marseille une orientation nouvelle ? Non, pas au sens strict du mot; elle s'élargit; on sent s'opérer en elle un lent et progressif mûrissement.

CHAPITRE II

Stendhal à Brunswick
(1806-1808)

I

Stendhal et l'Allemagne

Stendhal a-t-il étudié les mœurs et la littérature allemandes ? Aux yeux de certains auteurs, l'Allemagne a exercé une influence considérable sur lui. En réalité, le manque de curiosité est le trait qui frappe le plus chez Henri Beyle. — Vaines tentatives d'apprendre l'allemand. — Beyle ignore à peu près tout de la littérature allemande.

Le 16 octobre 1806, Henri Beyle part pour l'Allemagne avec son cousin Martial Daru. Il n'a pas d'emploi; mais il espère que son puissant cousin Pierre Daru se laissera enfin fléchir, et consentira à lui ouvrir une nouvelle carrière. Non que le cœur de notre héros soit dévoré d'ambition; il aime toujours et par-dessus tout la liberté. « C'est pour l'obtenir, confie-t-il à sa sœur, que je sers durement, mais dans les siècles civilisés, point de bonheur sans avoir de quoi vivre » (1).

Son attente ne sera pas déçue. Après un court séjour à Berlin, il est nommé, le 29 octobre 1806, adjoint provisoire aux Commissaires des Guerres à Brunswick, ville où il passera deux ans presque sans interruption (2).

(1) *Corr.*, II, 220, lettre à Pauline du 8 novembre 1806.
(2) Sauf une mission à Paris du 25 décembre 1806 au 5 février 1807 (*Corr.*, II, 226. *Journal*, III, 175).

***

Tout en apprenant son métier — l'expression est de lui (3) — Stendhal a fréquenté la haute société de Brunswick, formée par la noblesse de l'ancienne Cour, imprégnée, ne l'oublions pas, de la culture et des mœurs françaises. C'était sans doute mal se placer pour étudier l'âme allemande. Le grand chambellan de Bothmer, par exemple, professait une telle « adoration du genre français, avec ses vices et ses vertus », qu'elle arrivait au point de lui faire déclarer « qu'il n'y a pas une bonne tragédie ni une bonne comédie en langue allemande » (4).

Mais Henri Beyle a-t-il vraiment essayé de s'instruire sur ce chapitre ?

Certains l'ont cru. M. Christian Sénéchal, dans un article intitulé *Stendhal et l'Allemagne,* publié en 1924 (5), n'a pas craint de parler de « naturalisation allemande » de Stendhal : Les preuves ? Faute de pouvoir en produire, M. Sénéchal a été obligé de faire appel à ce qui est pour lui l'évidence même : Stendhal « n'a-t-il pas, dans *Racine et Shakespeare,* montré dans quelle mesure Gœthe, Schiller et Z. Werner l'ont aidé à s'affranchir de la tradition pseudo-classique » ? Raisonnement qui pèche par la base : on présente comme démontré ce qu'il fallait précisément démontrer.

En 1937, M. François Vermale, sous le titre *L'Influence de Gœthe sur Stendhal* (6), s'est appliqué avec fougue à mettre en lumière l'importance étonnante, à son avis, de cette influence.

> Le *Journal* permet de se rendre compte, écrit-il, qu'à Brunswick Stendhal fut conquis par le premier mouvement romantique, celui-dit de la littérature d'assaut, dont les représentants étaient à la cour du prince de Saxe Weimar. Ils y avaient des fonctions administratives, tel Gœthe alors ministre de Sa Majesté. A-t-il rendu visite à Gœthe dont il était presque le voisin ? Il ne le semble pas. Mais nous avons la certitude qu'il en étudie les œuvres, car en mars 1807, il déclare qu'il a réfléchi longuement sur la passion de Werther pour Charlotte.

Ces arguments — si on peut leur donner ce nom — suffisent à M. Vermale pour appeler sans plus Stendhal : « champion convaincu de la littérature d'assaut » ! Et M. Vermale, imperturbable, poursuit :

> En octobre 1808, Napoléon reçut Gœthe, à Erfurt, comme un prince de l'esprit. M. de Beyle (?) mentionne cette entrevue dans

(3) *Journal,* III 150, 6 juillet 1807.
(4) *Ibid.,* III, 160, 183.
(5) *Tentatives,* janvier 1924, p. 72-78.
(6) *Annales de l'Université de Grenoble,* 1937, p. 53-71.

son *Journal*. Il en parle en homme de lettres et *envie l'empereur de pouvoir se renseigner sur les courants littéraires de son temps en puisant directement aux sources*, c'est-à-dire en s'entretenant lui-même avec les écrivains notoires ses contemporains... (7).

On serait en droit de demander quel obstacle — à part la langue — pouvait empêcher Stendhal d'aller « interviewer » les « écrivains notoires ses contemporains » et de puiser lui aussi directement aux sources ». Mais passons (8).

Plus récemment encore, M. André François-Poncet a adopté le même point de vue (9). Pour lui, les deux années que Stendhal a passées à Brunswick « ont eu, sur le cours de sa vie et l'évolution de ses idées beaucoup plus d'influence qu'on ne leur accorde généralement » (10). Il pense aussi que « c'est à Brunswick que Beyle a le plus fortement respiré l'atmosphère allemande, à Brunswick que le phénomène allemand a le plus directement agi sur sa personne et qu'il a, de son côté, le plus clairement réagi en face de ce phénomène » (11).

L'intermède allemand a sans doute contribué à accroître, sous plus d'un aspect, son expérience de la vie; cependant l'opinion d'après laquelle l'Allemagne aurait exercé sur l'esprit de Stendhal une influence considérable ne nous semble guère correspondre à la réalité. D'ailleurs, n'y a-t-il pas dans le spirituel travail de M. André François-Poncet une sorte de contradiction entre les prémisses et les conclusions ? L'auteur ne nous dit-il pas que Stendhal s'est arrêté « le plus souvent aux apparences »; qu'il a creusé « rarement une question »; qu'il a poussé « rarement avec méthode son étude jusqu'au fond », en un mot, qu' « il a eu de l'Allemagne une idée incomplète et assez superficielle » ?

En réalité, l'indifférence de Stendhal à l'égard de l'Allemagne est patente (12). Jamais on ne le voit chercher par lui-même,

(7) C'est nous qui soulignons.

(8) Pour M. Vermale, l'intiation de Stendhal à la littérature allemande se serait faite au début de 1802, à son retour d'Italie, et sous l'influence d'Edouard Mounier. M. Vermale parle froidement de l' « emprise » de Weimar sur Henri Beyle; il affirme sans sourciller que ce dernier alla même « jusqu'à s'initier à la philosophie de Kant » ! Le moins qu'on puisse dire est que M. Vermale a une manière toute personnelle d'interpréter les textes.

(9) *Stendhal à Brunswick* (1807-1808). *Bulletin de l'Académie Delphinale,* 1942-1943, p. 71-116.

(10) *Ibid.*, p. 71.

(11) *Ibid.*, p. 73.

(12) Aussi Pierre Martino a-t-il eu raison d'écrire : « Vraiment il n'est pas utile de chercher plus longtemps ce que l'Allemagne donna à Stendhal : il suffit de feuilleter son œuvre pour se tenir assuré qu'elle ne lui a à peu près rien donné. Qu'avait-il demandé ? » (*Stendhal à Cosmopolis*, dans les *Nouvelles Soirées du Stendhal-Club*, 1950, p. 68).

s'inquiéter des réactions du peuple au milieu duquel il vit. On objectera peut-être qu'il a caractérisé quelques-uns des Brunswickois de son entourage; qu'il a même établi de véritables fiches sur un certain nombre d'entre eux (13). En fait, ce travail ne représente nullement une recherche approfondie. On n'a pas l'impression que Stendhal se soit plongé dans l'étude du caractère allemand (14).

D'ailleurs, Henri Beyle traverse une véritable crise de misanthropie. « Tous les jours, écrit-il, me dégoûtent davantage du commun des hommes, qui est par trop canaille; ils finissent par me faire mal au cœur » (15). Et, à quelques mois de là : « Mon mépris pour la canaille humaine augmente considérablement; ils m'amusent comme des singes jouant des farces » (16). Une telle disposition d'esprit était certes peu favorable à l'étude du caractère et des mœurs.

Au lieu de profiter de sa situation assez en vue pour se livrer à des recherches et des enquêtes personnelles, ou encore pour approcher les hommes les plus marquants, ses contacts avec le milieu intellectuel allemand se réduisent à une visite à l'historien Frédéric Ancillon (17) et, peut-être, à un autre historien, Jean de Muller, à qui Napoléon avait confié le ministère d'Etat du nouveau royaume de Westphalie (18). Au fond, Beyle n'a connu du caractère et des mœurs allemands que ce que lui en a dit son ami le baron de Strombeck (19). Il reconnaît, c'est vrai, à un moment donné : « Depuis un mois environ, les préjugés qui me cachaient le caractère allemand tombent de toutes parts, et je commence à le voir nettement, je crois » (20). Mais de quand ces lignes datent-elles ? De deux

(13) *Journal*, III, 157 et suiv., 14 janvier 1808.
(14) A. François-Poncet, art. cit., p. 81.
(15) *Corr.*, II, 229-230; lettre à Pauline du 16 mars 1807.
(16) *Ibid.*, II, 300, lettre à Pauline de juin 1807.
(17) C'est au mois de novembre 1806, lors de sa halte à Berlin, que Beyle a rencontré Ancillon, dont il avait beaucoup goûté à Marseille le *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe*. « J'ai dîné une fois avec M. Ancillon, écrit-il à Pauline, mais je n'ai pas eu le temps de l'aller voir comme je le voulais » (*Corr.*, II, 220, lettre du 8 novembre 1806). On ne peut donc guère ajouter foi au témoignage postérieur présenté par les *Souvenirs d'égotisme* où Stendhal dira d'Ancillon « de moi bien connu en 1806 et 1807 » (éd. 1950, p. 105).
(18) Beyle ne parlera qu'en 1810 (*Journal*, IV, 33) de cette rencontre, à laquelle il fera encore allusion dans *De l'Amour*, fragment 70, et dans *Rome, Naples et Florence* (1826), I, 143. Si cela est exact, elle a dû avoir lieu lors du voyage de Stendhal à Cassel, en novembre 1808 (*Journal*, III, 198). Jean de Muller mourra à quelques mois de là, le 29 mai 1809.
(19) *Journal*, III, 144 et suiv., 6 juillet 1807.
(20) *Ibid.*, III, 192, 20 septembre 1808.

ans environ après son arrivée en Allemagne. Et Beyle de se reprocher d'avoir pris les habitants de Brunswick « en vrai jeune homme, en vrai Français » (21). C'est avouer qu'il s'était comporté vis-à-vis des Allemands moins en psychologue qu'en « occupant ».

Vers la fin de son séjour, au mois d'avril 1808, il se met à rassembler des notes (22) en vue de composer une sorte de tableau de l'Allemagne en général, et de Brunswick en particulier (23). Mais, après avoir décrit, d'une manière assez détaillée, quoique superficielle (24) *l'état physique* et *l'aspect des villes et de leurs habitants,* il s'arrête net au seuil du chapitre intitulé *Etat politique et mœurs.* Et pourtant n'était-ce pas là la partie essentielle du tableau, puisque Stendhal a soin de prévenir qu'il ne s'étendra pas longuement sur l'état politique, en prétextant que la politique l'attriste ?

> On ne doit (...) s'attendre à rien de bien approfondi de ma part (...) Personne cependant n'eût été mieux placé que moi pour en bien connaître la marche et les ressorts, si je l'eusse désiré. Mais en ce genre l'histoire des erreurs m'attriste en me faisant mépriser l'homme (25).

Va pour la politique; mais les mœurs ? A l'entendre, il n'y a que cela qui l'intéresse :

> La dernière de ces choses [les mœurs] est la seule dont l'étude me plaise dans les voyages. Tout ce que je vois ne m'intéresse, et je n'en parle, que relativement aux mœurs (26).

En dépit de cette profession de foi, le chapitre en question n'a jamais été écrit. Est-ce parce qu'il se serait aperçu, comme le suggère M. André François-Poncet, qu'il avait déjà traité des mœurs dans les chapitres précédents (27) ? L'explication n'est pas convaincante : ce qui se rapporte aux mœurs y est bien mince. En fait, seul le manque de connaissances suffisantes est responsable de cet abandon.

(21) *Ibid.*, III, 194, 26 septembre 1808.
(22) Il utilise le livre de Georg Hassel, *Statisticher Umdriss der sämtlichen europäischen Staaten,* publié à Brunswick, en 1805, qu'il se fait traduire. Il parcourt aussi l'*Esquisse de la statistique générale et particulière du royaume de Westphalie,* par Rudolph Heinrich Bernard von Bosse. Brunswick, 1808.
(23) On trouvera ces pages dans le *Journal,* éd. Champion, II, 433-461, et dans les *Mél. de litt.*, II, 127-159.
(24) A. Chuquet, *Beyle-Stendhal,* p. 94.
(25) *Mél. de litt.*, II, 158.
(26) *Ibid.*, II, 157.
(27) Art. cit., p. 111.

***

L'ignorance de la langue était, comme de juste, une sérieuse gêne. Beyle en a entrepris de bonne heure l'étude. Il a cru, au début, pouvoir avancer rapidement. Plein de confiance, il mande à Pauline le 28 mai 1807 : « Dans six mois, je saurai aux deux tiers l'allemand » (28). Hélas ! il fallut vite en rabattre. Malgré ses efforts, il n'arrive pas à se familiariser avec ce « croassement de corbeaux » (29). Il ne fera son premier thème allemand que dix-huit mois plus tard, et il ne négligera pas de consigner dans son *Journal* cet événement mémorable (30).

Par contre-coup, il ignore à peu près tout de la littérature allemande. Sur le « célèbre » Iffland, qu'il a vu jouer à Berlin, il ne trouve à dire que ceci : « Il est auteur de tragédies, je crois » (31). Il sait vaguement qu'il y a eu en Allemagne une réaction contre « l'adoration du genre français » qui dominait sous Frédéric le Grand. « Les grands hommes allemands, Gœthe, Wieland, Klopstock, Bürger, Schiller, ajoute-t-il, ont changé tout cela » (32). Mais il ne met aucun empressement à connaître les œuvres de ces « grands hommes allemands » (33). On lui traduit une romance de Bürger, *Lénore*. Elle le touche et lui inspire quelques considérations sur la « naïveté » allemande.

Cette romance (...) est très touchante, écrit-il à Pauline; c'est entre la manière anglaise et la manière française. Le voile qui me couvre le génie de la langue allemande est encore trop profond pour que je puisse donner plus de précision à mes idées. Je crois entrevoir cependant que l'allemand est moins enflé et plus près de la nature, plus vrai, plus naïf que l'anglais... (34).

Mais *Lénore* ne l'engage pas à en savoir davantage sur Bürger. La même remarque est valable pour Schiller, envers qui

(28) *Corr.*, II, 257.
(29) *Ibid.*, II, 300, lettre à Pauline de (juin) 1807. Il écrit dans la même lettre : « *The german tongue* (*sic*) me fait oublier entièrement l'anglais » (*Table*, I, 94).
(30) *Journal*, III, 198, 20 octobre 1808.
(31) *Corr.*, II, 217, lettre à Pauline du 3 novembre 1806.
(32) *Journal*, III, 160, 14 janvier 1808.
(33) Stendhal, observe M. Remak, ne s'est nullement soucié de connaître Gœthe, *Gœthe on Stendhal, Development and significance of his attitude*, 1950, p. 209.
(34) *Corr.*, II, 253, et suiv., lettre à Pauline du 12 mai 1807. Dans la suite, Beyle retrouvera par deux fois la romance de *Lénore*, d'abord dans *De l'Allemagne* de Mme de Stäel, ensuite dans la brochure de Berchet, publiée à Milan en 1816, *Lettera semiseria di Grisostomo.*

il était pourtant favorablement prévenu (35). Après avoir assisté à une représentation de *Cabale und Liebe*, il note :

> Je trouve du vague dans la sensibilité, que l'auteur n'a pas assez approfondi les grandes idées, enfin que ses personnages n'ont pas assez d'esprit. A cela près et des longueurs à la fin, c'est une bonne pièce, mais cette sensibilité appuyée sur des idées vagues et enflées, comme celle de *Werther*, et qui me semble une suite du peu d'esprit et du peu de caractère de la nation, ne m'émeut pas (36)

Et s'il conseille à sa sœur la lecture du roman de Gœthe *Trois semaines d'apprentissage de Meister* (37), la déformation du titre montre assez qu'il n'en parle que par ouï-dire (38).

***

Bref, le séjour à Brunswick n'a guère influencé le développement des idées d'Henri Beyle, qui partage avec la plupart de ses contemporains, sinon le mépris, du moins l'indifférence à l'égard des Allemands et de leur littérature.

Un article sur Wieland, inséré dans le *Journal de l'Empire* du 30 janvier 1807, reflète bien la façon de penser de la majorité des Français sur la littérature allemande :

> ... (La littérature) des Anglais, bien qu'elle n'offre peut-être pas un livre bien fait, un seul modèle que l'on puisse imiter sans danger, possède cependant une foule de richesses parmi lesquelles on rencontre même quelquefois des beautés du premier ordre. Mais les Allemands ? Si l'on en excepte quelques idylles, qu'a-t-on traduit de leur langue qui ne soit plus ou moins mauvais ? S'ils possèdent de bons ouvrages, comment se fait-il que leurs fanatiques partisans ne s'avisent pas de les traduire, afin de nous réduire au plus humiliant silence ? Et si, effectivement, ils ne peuvent rencontrer rien de mieux que ce qu'ils nous donnent, comment ont-ils le front de trouver cela beau (39) ?

(35) Voir chap. précédent.

(36) *Journal*, III, 191, 20 septembre 1808.

(37) *Table*, I, 95, complément de la lettre du 3 juin 1807.

(38) Il ne le lira qu'en 1810. Le nom de Gœthe paraît une autre fois seulement. A la date du 14 octobre 1808, Beyle note que Napoléon venait d'accorder une audience au poète allemand (*Journal*, III, 196-197). Voir, plus haut, l'interprétation que M. Vermale a donnée de ce texte.

(39) Article signé N. (Etienne ?). Voir d'autres articles portant la même signature, et d'un ton semblable, dans les numéros du 5 juillet 1807 et du 15 avril 1808.

Même dans le *Magasin Encyclopédique*, l'une des rares revues qui publie avec fréquence des informations sur la littérature allemande, parce que, dit-elle, « tout ce qui tend à nous faire juger par les faits d'un objet aussi essentiel doit être accueilli avec intérêt » (tome 58, 1805, p. 453), on retrouve l'opinion courante à cette époque. « J'ai

II

Beylisme et littérature

Ennui et mélancolie. L'idéologie est la science du bonheur. — Au lieu de l'allemand, Stendhal travaille l'anglais. Lectures anglaises : Holcroft, Blair, Johnson, Shakespeare, Colquhoun, Fielding. — Ennui causé par la tragédie française. Racine « courtisan ». Beyle n'a pas connu la *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide* par A. W. Schlegel. — *Corinne* réveille son amour pour l'Italie. Emprunts à *Corinne*.

En dépit des satisfactions d'ambition, Stendhal n'est pas heureux. Les peines du cœur (40), l'ennui, voire la misanthropie (41) finissent par lui rendre pénible le séjour à Brunswick (42). Aussi cherche-t-il dans le raisonnement ce bonheur que la vie ne lui donne pas. C'est à cette époque qu'il énonce

souvent examiné, écrit C. Lobstein, l'indifférence qu'une grande partie du public français témoigne pour la littérature allemande. » Il explique cette indifférence par deux raisons : la première est la difficulté de la langue allemande, quant à la deuxième il s'exprime comme suit : « L'autre cause paraît tenir de près à la littérature allemande même; malgré toutes les beautés qu'on y rencontre, on lui trouvera aussi de grands défauts; en effet, les meilleurs ouvrages que les Allemands possèdent n'en sont pas exempts : on y remarque des détails fastidieux, une profusion dans l'emploi des images, un amour pour la controverse, des hors-d'œuvre choquants, et très souvent une inégalité de style qui fait qu'à côté des passages exprimés avec noblesse, il y a des expressions basses et vulgaires » (tome 60, 1805, p. 20-27).

Sur les relations littéraires entre la France et l'Allemagne au début du XIXe siècle, voir E. Eggli, *Schiller et le Romantisme français*, 1927, I, 5-6, 172 et suiv. L. Reynaud, *L'influence allemande en France au XVIIIe et au XXe siècle*, 1922.

(40) Principalement l'amour pour Wilhelmine de Griesheim, qui se termina par une « bataille perdue » (*Journal*, III, 131, juin 1807).

(41) En plus des passages auxquels nous avons fait allusion plus haut, voir *Journal*, III, 138, 145, 176. *Corr.*, II, 223, 231, 235, 259, 275; III, 96-97.

(42) Comme le séjour à Brunswick l'ennuie (*Journal*, III, 144), Stendhal songe à aller à l'armée active (*Corr.*, II, 255) et même à se faire envoyer en Espagne (*Journal*, III, 182. *Corr.*, III, 152).

l'un des principes fondamentaux du beylisme. « L'expérience te convaincra, écrit-il à Pauline qui traversait elle aussi une crise sentimentale, qu'un des moyens de bonheur est le cerveau. On s'amuse à avoir des idées nouvelles, on joue de la lanterne magique pour soi » (43). Pour atteindre la science du bonheur, il faut non seulement « se faire un bonheur solitaire, indépendant des autres » (44), mais surtout apprendre à raisonner, car seule « une longue habitude de raisonner juste » permet de découvrir le véritable objet de ses désirs (45).

Il reprend donc ses études philosophiques (46). Dès la fin de 1805, il avait manifesté le désir de relire *De l'Esprit* et *De l'Homme* (47). Alors, il n'en avait rien fait; mais en 1807 il médite de nouveau sur Helvétius. Tels passages du *Journal* (48) et de la *Correspondance* (49) en témoignent amplement.

De Tracy, il feuillette la *Logique*. « Je relis la *Logique* de Tracy avec un vif plaisir, annonce-t-il à Pauline, je cherche à raisonner juste pour trouver une réponse exacte à cette question: Que désirai-je ? » (50). C'est seulement l'année suivante que

(43) *Corr.*, II, 241, lettre du 24 mars 1807.

(44) *Ibid.*, II, 242, lettre à Pauline du 30 avril 1807.

(45) *Ibid.*, II, 258, lettre à Pauline du 3 juin 1807. Cf. l'errata dans la *Table*, I, 49.

(46) Au mois d'août 1806, Beyle avait relu *De la Nature humaine*, mais l'ouvrage de Hobbes l'avait ennuyé, sauf le chap. IX, celui qui renfermait la définition du rire (*Journal*, II, 99-101).

(47) *Corr.*, II, 44, 52, lettre à Pauline du 9 vendémiaire XIV : 1er octobre 1805. Cf. II, 62, 70, 73, 85, lettres des 17 vendémiaire, 1er brumaire, 24 brumaire, 6 frimaire XIV : 9 octobre, 23 octobre, 15 novembre, 27 novembre 1805, où il réclame à Pauline son Helvétius.

(48) « Ce matin à une heure, en revenant de La Mache de passer deux heures avec MM. de Heert et Münch[ausen], j'ai eu deux heures d'un dégoût de tout au monde, même de l'*Homme* d'Helvétius, que je lisais alors, et qui me semble le bon sens même. Je trouve plus dans un de ses chapitres que dans des volumes des autres, et énoncé plus clairement, et mieux prouvé » (*Journal*, III, 138, 18 juin 1807).

(49) « ... Les livres m'ont ennuyé. Ce matin, je les passais en revue, mon œil est tombé sur un volume de pensées diverses d'Helvétius; j'ai pris un cheval; j'ai galopé jusqu'à Richemonde (...). En arrivant sous ces ombrages frais, je me suis jeté sur le gazon; Helvétius m'a consolé pendant deux heures » (*Corr.*, II, 251, et *Table*, I, 49. Cette lettre n'est pas datée, mais elle est de toute évidence postérieure à celle du 3 juin 1807, où Beyle mande à sa sœur qu'il vient d'apprendre la mort de Mme de Rézicourt).

Quant au volume d'Helvétius auquel il fait allusion, il s'agit vraisemblablement du tome XIV des *Œuvres complètes* d'Helvétius, intitulé *Lettres, pensées et réflexions extraites des manuscrits de l'auteur*. Paris, Impr. de P. Didot l'aîné, 1795, 14 vol. in-12.

(50) *Corr.*, II, 258, lettre à Pauline du 3 juin 1807. Cf. l'errata dans la *Table*, I, 49.

son attention sera retenue par la page de la *Logique* où Destutt de Tracy, pour rendre plus compréhensible la manière dont nos idées s'enchaînent, avait recours à cette image : les idées sortent les unes des autres comme des tuyaux de lunettes (51). Est-ce à cette occasion qu'il a taillé sa plus belle plume pour écrire au philosophe (52) ? Quoi qu'il en soit, toute la *Logique* se résumera dorénavant pour lui en cette image. C'est là, en somme, le plus clair de ce qu'il retient de l'enseignement de Tracy.



Stendhal poursuit son travail intellectuel pour se donner un but, suivant le principe du beylisme que l'on vient de voir. En fait, il piétine; aucune veine nouvelle ne vient enrichir sa pensée.

Tout paradoxal que cela puisse paraître, c'est à la langue et à la littérature anglaises que Beyle s'intéresse au cours de son séjour en Allemagne.

Malgré les préventions que lui avait données le *Tableau de la Grande-Bretagne* par Baert, il avait repris contact avec les auteurs d'outre-Manche même avant d'arriver à Brunswick. Le manuscrit du *Journal* (53) nous apprend que l'un des ouvrages qui lui « ont fait le plus de plaisir » à Paris, en 1806, a été *Hugh Trevor* (54), c'est-à-dire le roman de Thomas Holcroft *Les Aventures de Hugues Trévor ou le Gil Blas Anglais* (55). « Ce dernier m'a réellement fait réfléchir », commente Beyle,

(51) *Journal,* III, 163-164, 26 janvier 1808. Voici la page 175 de la *Logique,* dont il est question :

« Voulant peindre cet effet d'une manière qui tombe sous les sens, j'ai dit quelque part que cela ressemble à ces boîtes dans lesquelles, en les ouvrant, on en trouve une autre plus petite, dans celle-là une troisième, dans la troisième une quatrième et ainsi successivement jusqu'à la dernière. Cette image est exacte; mais je crois qu'il serait encore plus juste de comparer la succession de nos jugements qui constitue un raisonnement, à ces tuyaux de lunettes qui sont renfermés les uns dans les autres, et que l'on tire successivement; en sorte que toutes les fois que l'on en fait sortir un de dedans celui qui le recouvrait, il en devient une continuation, et le tuyau s'allonge d'autant... » (*Logique,* 1805, chap. I, p. 175).

(52) On se rappellera que déjà à Marseille, Beyle avait formé le projet d'écrire à Tracy. Nous ignorons tout du contenu de sa lettre. Nous savons seulement que Félix Faure ne l'a pas approuvé. *Journal,* III, 167, 19 février 1807.

(53) R. 5896, tome 16, fol. 55 r°.

(54) On a imprimé, par erreur, *Hugues Fréron* dans le *Journal,* éd. Champion, II, 349; éd. du Divan, III, 127.

(55) Traduit de l'anglais par le cit. Cantwell. A Paris, chez Maradan, an VI (1798), 4 vol. in-12.

voulant vraisemblablement faire allusion au caractère naïf, enthousiaste et emporté du protagoniste, qui ne comprend rien à la manière dont se conduisent les hommes (56).

A la même époque, il s'était remis à l'étude de Blair, sans doute dans le texte (57). Mais, tandis que trois ans auparavant les *Lectures on rhetoric and belles lettres* avaient constitué une lecture fructueuse, en 1806 elles l'ont vite lassé. « Les vingt premières pages de Blair, note-t-il, me paraissent communes, très faibles et plates » (58). L'appréciation ne nous étonne pas. Ces pages ne lui apportaient aucune idée substantielle : la remarque que la rhétorique et la logique sont étroitement liées, ou, en d'autres termes, que la clarté du style dépend de celle de la pensée (59), n'était pas des plus originales, et pas davantage celle que l'étude de la rhétorique aide à comprendre les opérations de l'imagination et les mouvements du cœur (60). On peut donc supposer que la lecture n'a pas été poursuivie. Dans tous les cas, il en gardera un assez mauvais souvenir. En 1810, il dissuadera Félix Faure d'étudier Blair, qu'il qualifiera de « judicieux » mais « froid » (61). Plus tard encore, il le mettra sur le même plan que La Harpe (62). On peut trouver l'explication de cette attitude dans l'éloge même que Chateaubriand fait du critique anglais dans *Les Martyrs* : « Le docteur Blair est, de tous les critiques anglais, celui qui se rapproche le plus de notre goût et de nos jugements littéraires » (63). C'est précisément cette conformité avec le goût français qui devait exaspérer Stendhal.

A Brunswick, Beyle s'applique avec ardeur à perfectionner sa connaissance de l'anglais. Mettant à profit les leçons d'un excellent professeur, M. Emperius, il est bientôt à même de lire

(56) Dans un article anonyme inséré dans les *Archives littéraires* de 1806, deuxième trimestre, tome X, p. 394, *Hugh Trevor* est mentionné comme l'un des meilleurs romans modernes.

Il n'est pas impossible que ce soit en souvenir de cette lecture que Stendhal mette en épigraphe de *Rome, Naples et Florence en 1817*, un passage de Holcroft (voir sur cette épigraphe, R. Vigneron, *Stendhal et Hazlitt. Modern Philology*, mai 1938).

(57) Bien qu'aucune précision ne soit donnée sur ce point, nous voyons une preuve que Stendhal avait sous les yeux le texte anglais, dans la cadence même de la lecture : six pages par jour (*Journal*, III, 103-104, 26 août 1806). Blair n'était pas un auteur si transcendant qu'il fût nécessaire, en le lisant en français, d'avancer avec une telle lenteur.

(58) Les vingt premières pages renferment, dans l'éd. de 1788, la *lecture* I (*Introduction*) et le début de la *lecture* II (*Taste*).

(59) *Ibid.*, éd. cit., I, 7-8.

(60) *Ibid.*, éd. cit., I, 10-11.

(61) *Journal*, IV, 13-16, août-septembre 1810.

(62) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 321.

(63) *Les Martyrs*, 1809, tome I, p. XXIII note.

en un jour cent pages en anglais (64). La préface à Shakespeare de Samuel Johnson — que Delécluze définira « chef-d'œuvre de bonne critique » (65) — et qui lui fournira par la suite de solides arguments pour combattre la tragédie classique, lui a fait dresser l'oreille : « Judicieux et à discuter », note-t-il. Nul doute que Johnson n'ait contribué à le détacher encore plus de Racine (66).

La vie de Johnson par Arthur Murphy, qu'il parcourt environ un mois après (67), a dû contribuer à accroître son estime pour la préface à Shakespeare. Murphy la jugeait « *a tract of great erudition and philosophical criticism* » (68). Stendhal y relève un trait de caractère de Goldsmith qu'il copie en l'accompagnant de ce commentaire : « Voici ce que j'appelle un bon trait de caractère presque assez sublimé pour le théâtre, et tel que j'en voudrais avoir un volume in-4°; il peint l'envieux puéril » (69). Il y puise également le désir de lire les comédies de Foote. Murphy appelait Foote : « Aristophane moderne » (70). Beyle note aussitôt dans son *Journal* : « Il faut que je lise cet Aristophane moderne » et, le même jour, il parcourt le prologue d'une pièce de Foote, sans dire laquelle. « Ces quatre pages, commente-t-il, me font croire que son talent a quelque chose de celui de Beaumarchais et de Molière dans l'*Impromptu de Versailles* » (71).

(64) *Journal*, III, 186, 3 mai 1808.

(65) *Journal de Delécluze*, publié par R. Baschet, 1948, p. 391, 3 janvier 1827.

(66) *Journal*, III, 182, 8 avril 1808. Stendhal a eu entre les mains *The Works of Samuel Johnson to which is prefixed an Essay on his life and genius by Arthur Murphy* (London, Nichols and Son, 1801, 12 vol. in-8°). La *Preface to Shakespeare* figure au tome II.

(67) *Journal*, III, 184 et suiv., 3 mai 1808.

(68) *The Works of Samuel Johnson... An Essay on his life and genius...* éd. cit., I, 167.

(69) *Journal*, III, 188-189. Le renvoi placé à la fin du passage se réfère à l'édition que nous avons mentionnée.

Beyle fera de nouveau allusion, en 1810, à « l'excellente scène de vanité de Goldsmith au sujet des marionnettes » (*Théâtre*, III, 154. Pour la date de cette note, voir chap. suivant).

A la même époque, il voudra faire entrer dans *Letellier* (*ibid.*, III, 213, 26 juillet 1810), cet autre trait puisé dans la *Vie de Johnson* par Arthur Murphy : « ... *We see him for every little defect imposing on himself voluntary penance, going through the day with only one cup of tea without milk* » (éd. cit., I, 137).

(70) « *A number of friends dined with Garrick on a Christmas-day. Foote was then in Ireland. It was said at table, that the* modern Aristophanes (*so Foote was called*), *had been horsewhipped by a Dublin apothecary for mimicking him on the stage...* » (*An Essay...* éd. cit., I, 100. C'est nous qui soulignons).

(71) *Journal*, III, 186.

L'admiration pour Shakespeare subit d'abord une éclipse. Après avoir enregistré, au début de 1808, la lecture d'*Othello* et de *Jules César* (72), il ajoute : « Shakespeare m'ennuyait il y a trois mois, actuellement je ne fais pas attention à l'enflure et il m'intéresse » (73). Il traduit alors, sous la direction de son maître, *Richard III* (74) et *Macbeth* (75). La première de ces deux pièces lui inspire l'idée d'une tragédie historique :

L'idée me vient de faire une tragédie de l'*Usurpateur*, auquel je donnerais une tournure de plaisanterie assez dans le genre de *Nicomède* et telle que *Richard the third* l'a, par exemple, dans la scène qui précède la venue de la reine Marguerite... (76).

Enfin, Beyle lit l'ouvrage de Patrick Colquhoun sur la police de Londres (77), dont les longueurs le fatiguent (78), et relit *Tom Jones* (79).

(72) On relève une réminiscence de *Jules César*, dans la lettre à Pauline du 16 décembre 1806 : Beyle y compare sa sœur à Porcia (*Corr.*, II, 224).

(73) *Journal.*, III, 163, 20 janvier 1808.

(74) *Ibid.*, III, 178, 18 mars 1808.

(75) *Ibid.*, III, 186, 3 mai 1808.

(76) *Ibid.*, III, 178. Beyle fait vraisemblablement allusion à la scène III de l'acte premier du *King Richard III.*

(77) *A treatrise of the police of the metropolis, explaining the various crimes and misdemeanours which at present are felt as a pressure on the community; and suggesting remedies for their prevention* (London, 1796, in-8°). Le livre a eu de nombreuses rééditions.

(78) *Journal*, III, 181, 29 mars 1808. En 1818, Beyle nommera Colquhoun comme un exemple de ces auteurs « savants », mais « ennuyeux » qui en imposent à l'étranger (*Corr.*, V, 125, lettre au directeur de l'*Edinburgh Review* du 10 avril 1818).

Stendhal lit Colquhoun dans le texte anglais. Cependant une traduction française avait paru l'année d'avant : *Traité sur la police de Londres, contenant le détail des crimes et délits qui se commettent dans cette capitale et indiquant les moyens de les prévenir.* Traduit de l'anglais sur la sixième édition, par L. C. D. B. (Le Coigneur de Belabre). A Paris, chez Collins, 1807, 2 vol. in-8°.

Le traducteur, tout en soulignant l'intérêt de l'ouvrage, avouait s'être demandé s'il ne retrancherait pas quelques-unes des nombreuses répétitions de l'auteur (*Avis du traducteur*, tome I, p. V-VI).

Le *Journal de Paris* annonce cette traduction le 13 mai 1807 : « L'ouvrage entier n'avait point encore paru en France; et nous croyons qu'il y sera d'autant mieux accueilli qu'il rectifie une foule de fausses notions que les voyageurs nous ont fait prendre sur les lois, les usages et les mœurs de Londres... ».

(79) *Journal*, III, 190, 4 mai 1808. Stendhal ne semble pas avoir lu le livre de Corbyn Morris, dont le titre — que d'ailleurs il transcrit incorrectement — lui paraît fort suggestif : *An Essay towards*

***

Racine et la tragédie classique sont l'objet de critiques toujours plus acerbes.

Sa reprise de contact avec le Théâtre-Français, lors de son passage à Paris en 1806, avait été assez décevante (80). Racine l'avait franchement ennuyé : « J'ai vu *Athalie*, ennui (...). J'ai été frappé du peu de *conséquence* dans les idées que Racine a montrées dans *Athalie* » (81). Et dans *Bajazet*, il n'avait été sensible qu'au jeu de Mlle Duchesnois (82).

D'autres auteurs tragiques avaient produit sur lui une impression analogue. En dépit de son sujet historique et national, la pièce de de Belloy, *Gaston et Bayard*, dont des applaudissements frénétiques avaient accueilli la reprise au lendemain d'Austerlitz (83), lui « tord la peau » (84). Deux nouveautés ont encore élargi le fossé. Ce n'était pas *la Mort de Henri IV*, tragédie historique — ou prétendue telle — de Legouvé, et ce n'était pas non plus *Omasis*, tragédie biblique de Baour-Lormian, qui pouvaient le réconcilier avec l'école de Racine (85).

Ajoutons tout de suite que ni l'une ni l'autre n'avaient obtenu les suffrages des spectateurs. Geoffroy n'hésita pas à

fixing the true standard of wit, humour, raillery, satire, and ridicule. To which is added an analysis of the character of an humorist, Sir John Falstaff; Sir Roger of Coverley and don Quixotte. L'ouvrage avait paru à Londres en 1744 (*Journal*, III, 182, 8 avril 1808).

(80) « La première fois que je suis allé aux Français, je m'y suis beaucoup déplu » (*Journal*, III, 92-93, 20 août 1806).

(81) *Ibid.*, III, 126, 17 octobre 1806. C'est Stendhal qui souligne.

(82) *Ibid.*

(83) « Les représentations de *Gaston et Bayard*, lit-on dans le *Journal de Paris*, sont de plus en plus suivies. Jamais cette tragédie, médiocrement écrite, mais remplie de pensées brillantes, n'avait produit plus de sensation. Elle excita, avant-hier dimanche, un enthousiasme tenant du délire... » (18 mars 1806).

Geoffroy, de son côté, était convaincu que de Belloy « aura un nom dans les fastes du théâtre pour avoir le premier fait réussir sur la scène un sujet national » (*Journal de l'Empire*, 22 février 1806).

(84) « *Gaston et Bayard*. Enflure éternelle, héros monarchiques qui me tordent la peau » (*Journal*, III, 94, 20 août 1806). Dans *Rome, Naples et Florence en 1817*, Stendhal citera de Belloy comme représentant du « patriotisme d'antichambre » (III, 65).

(85) *Journal*, III, 92, 20 août 1806. *La Mort de Henri IV* avait été représentée pour la première fois le 25 juin. Pour bien montrer qu'il s'agissait d'une tragédie historique, Legouvé ne se contentera pas, lors de l'impression de la pièce, de mettre très souvent « historique » au bas des pages; il y adjoindra une quarantaine de pages d' « observations historiques » (*La Mort de Henri IV roi de France,*

qualifier *la Mort de Henri IV* de « mauvais ouvrage qui représente une mauvaise action » (86). Et, peu après, il renchérissait:

> Il y a peu de tragédies dont la conception soit plus fausse et plus malheureuse; on excuserait tout, si elle était écrite en beaux vers, mais presque partout le style est faible, froid et rampant, sans poésie et sans couleur... (87).

Omasis a inspiré au même critique un violent réquisitoire contre les plats imitateurs de Racine :

> Le défaut capital de cette intrigue, c'est la faiblesse; les vices principaux de la diction sont tantôt la mollesse, tantôt l'emphase, toujours la prolixité. On s'aperçoit que l'auteur a sous les yeux de bons modèles; il s'efforce d'imiter Racine, et quelquefois il en a le naturel et la grâce; plus souvent il l'imite comme l'écolier imite son maître et n'en prend que les défauts. Sa simplicité est lâche et prosaïque; sa sensibilité dégénère en fadeur; il s'engage dans des détails plus dignes de la pastorale que de la tragédie (...). Ce qui

tragédie en 5 actes et en vers. Paris, A.-A. Renouard, 1806, in-8°, VI-112 p.).

En 1810, Beyle se souviendra encore du succès obtenu par le « fade *Omasis* » (*Journal*, III, 396, 11 août 1810). C'est le 14 septembre 1810 qu'on a joué pour la première fois au Théâtre-Français *Omasis ou Joseph en Egypte*, tragédie en 5 actes et en vers de Baour-Lormian.

(86) « Elle [*La Mort de Henri IV*] n'a ni marche, ni intérêt et ne se soutient que par quelques tirades brillantes; c'est un mauvais ouvrage qui représente une mauvaise action » (*Journal de l'Empire*, 27 juin 1806).

(87) *Journal de l'Empire*, 26 novembre 1806. C'est dans *La mort de Henri IV* qu'on trouve la célèbre périphrase de la poule au pot :

Je veux enfin qu'au jour marqué par le repos
L'hôte laborieux des modestes hameaux
Sur sa table moins humble ait, par ma bienfaisance,
Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance.
(Acte IV, scène I).

Ces vers avaient fait dire au critique dramatique du *Mercure de France* : « Ventre-saint-gris, tu me gâtes la poule au pot... » (tome 24, n° 258, 28 juin 1806, p. 612-614). Mais le *Journal de Paris* approuvait gravement l' « adresse » et le « goût » de l'auteur : « Ses mots les plus heureux et les plus difficiles à faire entrer dans une tragédie ont été rendus par le poète avec infiniment d'adresse et de goût notamment le vœu de la *poule au pot* » (26 juin 1806).

Stendhal ne se fera pas faute de citer ces vers à preuve que l'alexandrin est un « cache-sottise » (*Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, p. 317-318 note).

La tragédie de Legouvé a été parodiée par Bernard dans le vaudeville *Les quatre Henri ou le Jugement du meunier*, qui a amusé Stendhal le 5 septembre 1806 (*Journal*, III, 110). Voir le *Magasin Encyclopédique*, tome 64, août 1806, p. 451-452, et le feuilleton du *Journal de l'Empire* du 10 août 1806.

appartient en propre à M. Baour-Lormian, et qui est bien loin du caractère de Racine, c'est la déclamation et l'enflure... (88).

Mais la condamnation des élèves sans génie de Racine n'allait-elle pas retomber sur le maître lui-même ? Pour Geoffroy, Racine demeure, comme de juste, un modèle inégalable :

Racine, le plus pur, le plus élégant de nos écrivains, offre à l'observateur plus de secrets de style à révéler, que d'incorrections à reprendre; il a perfectionné la langue et l'harmonie poétique; et l'on peut justement lui attribuer l'honneur d'avoir ajouté quelques cordes à la lyre française. C'est un auteur classique; c'est le plus grand maître de cette belle école fondée par Boileau, et que nos rimeurs n'ont abandonnée que par impuissance. Depuis sa mort, l'art des vers et l'art tragique n'ont pas fait un pas; et le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses plus illustres successeurs est de dire que, dans certains moments heureux, ils en approchent quelquefois. Voilà l'écrivain, voilà le poète qu'il était intéressant pour la littérature française de commenter et d'interpréter, comme étant la règle et le modèle que tous doivent se proposer de suivre et d'imiter... (89).

D'autres, au contraire, franchissent facilement le pas. Dès 1807, un collaborateur du *Magasin Encyclopédique* s'élevait contre les « beaux vers » dont les tragédies françaises sont émaillées, et il mettait directement en cause l'auteur d'*Andromaque :*

On a beau dire que ce sont de ces défauts que peu de poètes sont capables d'avoir, ce ne sont pas moins des défauts; et je dirais à M. de Voltaire, et quelquefois à Racine lui-même : Oui, Messieurs, voilà de beaux vers, ils sont divins, *sed non erat hic locus,* mais sont-ils à leur place (90) ?

On devinera sans peine dans quel camp se range Henri Beyle. Le séjour à Brunswick contribue à l'éloigner de la tragédie classique. En côtoyant la noblesse de l'ancienne Cour, Stendhal a l'impression de mieux comprendre toute l'étendue de l'esprit courtisan de Racine. Il écrit alors ces paroles significatives : « *Je méprise sincèrement Racine;* je vois d'ici toutes les platitudes qu'il faisait à la cour de Louis XIV. L'habitude de la cour rend incapable de sentir ce qui est véritablement grand (91). »

(88) *Journal de l'Empire,* 15 septembre 1806. La presse a condamné *Omasis* d'une voix à peu près unanime. Voir *Publiciste,* 15 septembre 1806; *Archives littéraires,* troisième trimestre 1806 p. LXIV-LXVI : *Magasin Encyclopédique,* tome 65, 1806, p. 468-471.

(89) *Œuvres de J. Racine, avec des commentaires de J.-L. Geoffroy,* Paris, Le Normant, 1808, 7 vol. in-8°, tome I, p. IV-V.

(90) *Magasin Encyclopédique,* tome 67, 1807, p. 78.

(91) *Corr.,* II, 259, lettre à Pauline du 3 juin 1807. Nous avons complété la date d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale. C'est Stendhal qui souligne.

Au début de 1808, il constate : « Je n'ai pas lu depuis huit mois une pièce de Corneille ni de Racine » (92). Le 5 mai suivant, il lit les *Horaces* la plume à la main (93). Les réfléxions inscrites dans les marges de son exemplaire ne témoignent pas d'une vive admiration pour Corneille. « Mauvais; *bad*; très mauvais, tournure glacée, exécrable; faible, froid et courtisan... » Voilà la teneur de ses gloses. Il remarque aussi une absurdité due à la règle de l'unité de lieu (94). Une seule fois, il s'exclame : « Style parfait ! »

Négligeant les grands maîtres, il se rabat sur le théâtre de second ordre. Mais ce n'était certes pas *Rhadamiste et Zénobie* de Crébillon qui pouvait modifier son sentiment à l'égard de la tragédie française (95). Il signale bien par-ci par-là quelques « jolis vers », de « bons vers », des « vers doux », mais le plus souvent il est outré par la « platitude » et la « sottise », le « style de gazette ». Et, la lecture achevée, il résume ainsi ses impressions : « Cette tragédie ne m'intéresse point, elle ne me semble pas assez nouée, les pensées en sont heurtées » (96).

Il serait légitime de supposer qu'étant donné ces dispositions Stendhal se fût hâté de se procurer la *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide*, qu'A. W. Schlegel venait de faire paraître (97). Le critique allemand, en prenant parti pour le poète grec, ne se privait pas d'appuyer sur les défauts de la tragédie racinienne et, par là, du système dramatique français tout entier (98). L'empressement de Stendhal

(92) *Journal*, III, 163, 20 janvier 1808. Beyle se fait, il est vrai « directeur de comédie » (*Corr.*, II, 297, lettre à Pauline du 3 décembre 1807). Nous lisons, à ce propos, dans une correspondance de Nuremberg du *Journal de l'Empire* : « Les lectures dramatiques, ou comme on les appelle ici les « declamatoria », sont très en vogue. Jamais la fureur du théâtre n'a été portée plus loin. Il y a des théâtres bourgeois dans toutes les villes qui n'ont pas un spectacle public... » (24 juin 1808).

(93) *Marginalia*, I, 240-245.

(94) A l'acte IV : « Quoi ! dans l'entr'acte, Horace n'a pas été voir ce qui en est. Bel effet de l'unité de lieu » (*ibid.*, I, 242).

(95) Beyle lit *Rhadamiste et Zénobie* le 1er juin 1808 (*Marginalia*, I, 237-240).

(96) Il regrette que Crébillon ait si mal rendu son sujet, car, dit-il, « sous ce mauvais coloris, on entrevoit les caractères mâles ». On peut rapprocher ces paroles du jugement de La Harpe : « Tout cet ouvrage, et particulièrement le rôle de Rhadamiste, est pénétré de l'esprit de la tragédie » (*Lycée*, troisième partie, XVIIIe siècle, liv. I, chap. IV, sect. I).

(97) Paris, chez Tourneisen, 1807, in-8°, 109 p.

(98) E. Eggli, P. Martino, *Le débat romantique en France*, p. 24-25. J.-J. Bertrand, *Guillaume Schlegel et la France* (*Revue Germanique*, 1922, p. 371. et suiv.).

aurait été d'autant plus justifié que la brochure, on s'en doute, fit du bruit dans la presse parisienne, et que des voix influentes prirent la défense de Schlegel. En effet, si Dussault, dans trois articles publiés dans le *Journal de l'Empire* (99), relevait avec indignation les insinuations du « pamphlet » contre Racine et le théâtre français, et traitait l'auteur de pédant et de sophiste, dans les colonnes du même journal, Geoffroy, oui, Geoffroy lui-même, volait au secours de Schlegel. Pour l'amour du grec, cet ancien professeur de rhétorique plaidait pour l'anti-racinien et vitupérait ses « détracteurs » :

M. Schlegel, qui a de l'érudition comme un Allemand, et de l'esprit comme un Français, s'est avisé de faire une comparaison entre l'*Hippolyte* d'Euripide et la *Phèdre* de Racine : et non seulement il n'a pas traité Euripide comme un sot et un barbouilleur, ainsi que Voltaire et M. de La Harpe ont coutume d'en agir, mais, et c'est là son crime, il a donné au poète grec quelque avantage sur le poète français, par rapport au plan et au caractère; on n'a seulement pas daigné examiner ses raisonnements; il était plus facile de les calomnier que de les réfuter. Toute la petite littérature française s'est soulevée contre le téméraire; chacun lui a donné son coup de pied, croyant bien venger Racine... (100).

Transporté par son élan, Geoffroy en arrivait, horreur ! à écrire que tout n'est pas parfait dans Racine :

Il est certain que Racine s'est vu contraint, pour remplir la mesure ordinaire que la mode exige de nos tragédies, de rompre l'unité, d'appeler à son secours des personnages étrangers, de multiplier les confidents et les confidentes, de faire des scènes d'amour inutiles et déplacées, et de démentir tout ce que la tradition nous apprend des usages et du genre de vie des Grecs dans les temps héroïques (101).

Or, voilà qui nous laisse perplexes : Stendhal semble avoir totalement ignoré et la brochure de Schlegel et les remous qu'elle a suscités en France.

(99) N° des 16, 24 février et 4 mars 1808. Articles signés Y. (Dussault).

(100) *Journal de l'Empire*, 28 décembre 1807.

(101) *Ibid.*; 30 mars 1808. Remarquons d'ailleurs que ce n'est pas la seule fois qu'il est pris en flagrant délit de contradiction. Il lui arrive d'écrire, après avoir assisté à *Philoctète* — sans doute la tragédie de La Harpe — : « Pourquoi cette tragédie, l'un des chefs-d'œuvre du théâtre grec, ne nous intéresse-t-elle point ? C'est que nous sommes Français. Le siège de Troie nous touche peu, encore moins les flèches d'Hercule » (*Journal de l'Empire*, 9 août 1808). Il est aisé de reconnaître, dans ces lignes, la théorie que Mme de Staël, sa bête noire, avait énoncée dans *De la Littérature*, et que les romantiques vont largement exploiter.

⁂

A mesure que le Nord fatigue physiquement et ennuie moralement Henri Beyle, la nostalgie de l'Italie s'éveille dans son cœur. Une telle réaction n'a en elle-même rien que de très normal; mais un livre qui a précisément paru à cette époque, *Corinne ou de l'Italie,* n'y aurait-il pas contribué ?

Dès la publication du roman (102), Stendhal prévient Pauline (103). Peu de jours après, il se le procure. Le 18 juin 1807, il note que son maître d'anglais « n'a pas dans la conversation une étincelle de la chaleur de Corinne » (104). A quelque temps de là, il lui arrive de blâmer, dans le salon de son ami Strombeck, « les quatre ans de silence de l'amant de Corinne, lord... » (105). A la fin du mois de juillet de la même année, après avoir demandé à sa sœur : « As-tu lu *Corinne* ? », il ajoute : « On en est enchanté ici; mais que la peinture est loin de l'original » (106). A quel original entendait-il faire allusion ? Selon toute probabilité, à l'Italie. Qu'on remarque, en effet, que ces lignes suivent immédiatement le passage où Beyle parlait avec émotion de sa « chère Italie..., cette patrie de la sensibilité ». Malgré cette réserve (107), il n'est pas aventuré de supposer que c'est bien Mme de Staël qui, beaucoup plus

(102) Paris, chez H. Nicolle, 1807, 2 vol. in-8°. Le roman est annoncé dans le *Journal de Paris* du 15 mai 1807.

(103) *Table,* I, 95, complément de la lettre du 3 juin 1807 (pour la date de cette lettre, voir l'errata, *ibid.*, I, 49).

(104) *Journal,* III, 136, 18 juin 1807.

(105) *Ibid.*, III, 149, 6 juillet 1807. Beyle a oublié que l'amant de Corinne s'appelle Oswald. Il rétablira le nom lorsqu'il mettra à contribution cette partie du *Journal* dans le chap. LXVIII de l'*Amour*.

(106) *Corr.*, II, 265-266, lettre à Pauline du 26 juillet 1807.

(107) Les critiques contemporains n'étaient pas de cet avis. Le *Journal de l'Empire* du 5 juin 1807 écrit, sous la signature M. B. (Malte-Brun) : « ... Cette grande sensibilité est une disposition précieuse surtout dans l'auteur d'un ouvrage descriptif, aussi la partie descriptive est incomparablement la mieux traitée dans le roman de *Corinne* (...). On est généralement frappé du point de vue nouveau et brillant dans lequel Mme de Staël a vu l'Italie, de la vérité et de l'éclat des tableaux qu'elle trace... » Article intitulé *Sur quelques passages du nouveau roman de Mme de Staël concernant les arts.*

De son côté, le *Magasin Encyclopédique,* tout en jugeant « le voyage en Italie (...) la partie la moins intéressante de l'ouvrage », soutient qu'il y a pourtant « des détails charmants, qui tiennent au site et à la localité, et qu'on ne saurait supprimer, sans ôter un grand charme répandu dans l'ouvrage » (tome 69, 1807, p. 465. Article signé T. D.).

que Raphaël Mengs, lu peu de temps auparavant (108), a réveillé son amour pour l'Italie. Celle-ci devient désormais sa patrie d'élection (109).

D'ailleurs nombreuses sont les traces de la lecture de *Corinne*. Charles Dejob, dans son livre sur *Mme de Staël et l'Italie*, a déjà mis en lumière quelques-unes des idées que Beyle a empruntées au roman; la peinture de l'amour assez conventionnelle en Italie; l'emprise de l'amour-propre sur le caractère italien; le mélange de finesse et de naïveté qui en constitue le fond; l'amertume inséparable de la connaissance de l'homme (110). Ce qui lui a très justement fait dire :

> Une raison particulière aurait dû commander à Stendhal plus de retenue à l'égard de *Corinne;* il doit beaucoup à ce livre car, s'il a discerné chez les Italiens bien des traits qui avaient échappé à Mme de Staël (...), sur beaucoup de points et des plus difficiles à démêler, il ne fait que confirmer ses découvertes. On n'admettra guère que sur ces points le souvenir d'un livre aussi célèbre ne l'ait pas guidé; et, si ce sont de pures rencontres, il aurait été à propos d'avertir qu'elle lui avait par avance dérobé ses observations (111).

Dans le domaine plus proprement littéraire, il est possible, croyons-nous, de relever d'autres traces de la lecture de *Corinne*. C'est *Corinne* qui a vraisemblablement poussé Stendhal à relire Goldoni. A l'appui de la thèse que les Italiens savent étudier le cœur humain, mais qu'ils « n'ont pas l'habitude d'en faire un usage littéraire », Mme de Staël nommait l'auteur vénitien :

(108) *Corr.*, II, 241, lettre à Pauline du 24 mars 1807, et *Table*, I, 93, complément de la lettre en question. Beyle ne donne aucun détail sur sa lecture de Mengs, qu'il consultera en composant l'*Histoire de la peinture en Italie*.

(109) « Je passerai six mois à Claix, et six mois à Rome, Naples, etc... » (*Corr.*, II, 261, lettre à Pauline du 1er juillet 1807). « Si le hasard me donnait quarante mille livres de rente, j'irais en Italie » (*ibid.*, III, 150, lettre à Pauline du 28 octobre 1808).

Peut-être Beyle a-t-il lu, en 1808, la lettre de Chateaubriand à Fontanes *Sur la campagne Romaine*, parue dans le *Mercure de France* du 3 mars 1804. Du moins Chateaubriand est nommé à ce moment-là; Stendhal dit qu'il a « dépeint la campagne de Rome d'après celle de Babylone » (*ibid.*, III, 148, lettre du 19 septembre 1808. Voir pour la date *Table*, I, 52).

(110) *Mme de Staël et l'Italie*, 1890, p. 90-91, 93, 114-115.

(111) *Ibid.*, p. 66-67. A. Chuquet a repris les conclusions de Dejob : « ... s'il (Stendhal) n'avait pas lu cet ouvrage (*Corinne*), peut-être n'eût-il pas pénétré si profondément dans le caractère italien. Nombre de ses jugements reproduisent des idées de Mme de Staël... » (*Beyle-Stendhal*, p. 331-332). Cf. P. Moreau, *Les Stendhaliens avant Stendhal* (*Revue des Cours et Conférences*, 15 mai 1927, p. 255-256); C. Pellegrini, *Madame de Staël. Il gruppo cosmopolita di Coppet*, 1938, p. 105.

... Les loisirs de la société proprement dite peuvent seuls apprendre à peindre les hommes sur la scène comique. Goldoni, qui vivait à Venise, la ville d'Italie où il y a le plus de société, met déjà dans ses pièces beaucoup plus de finesse d'observation qu'il ne s'en trouve communément dans les autres auteurs... (112).

En juillet 1807, donc peu de temps après la lecture du roman, Beyle mande à sa sœur : « Je lis Goldoni (...); j'ai trouvé ici un bel exemplaire qu'on m'a prêté, seize vol. in-8° » (113). Ce qu'il en lit le renforce dans l'opinion que Goldoni, tout en demeurant inférieur à Molière, excelle dans le naturel (114). L'année suivante, il le pratique encore. La pièce intitulée l'*Adulatore,* le flatteur, lui semble « assez plaisante » et lui suggère le projet de « ridiculiser un flatté par la manière dont ses flatteurs se moquent de lui et par la manière dont ils le font aller, par sa vanité, à laquelle ils donnent à propos de nouveaux aliments » (115).

Beyle est redevable à *Corinne* de la découverte de Carlo Gozzi, « auteur, dit-il, que je ne connaissais et n'estimais guère » (116). Mme de Staël, pour qui « le vrai caractère de la gaieté italienne, ce n'est pas la moquerie, c'est l'imagination; ce n'est pas la peinture des mœurs, mais les exagérations poétiques », faisait beaucoup de cas de Gozzi, qu'elle jugeait même supérieur à Goldoni :

Gozzi, le rival de Goldoni, a bien plus d'originalité dans ses compositions; elles ressemblent bien moins à des comédies régulières. Il a pris son parti de se livrer franchement au génie italien, de représenter des contes de fées, de mêler les bouffonneries, les arlequinades, au merveilleux des poèmes; de n'imiter en rien la nature; mais de se laisser aller aux fantaisies de la gaîté; comme aux chimères de la féérie, et d'entraîner de toutes les manières l'esprit au-delà des bornes de ce qui se passe dans le monde. Il eut un

(112) *Corinne,* liv. VII, chap. II.

(113) *Corr.,* II, 265, lettre à Pauline du 26 juillet 1807. Il s'agit de l'édition de Goldoni dont Stendhal s'était déjà servi en 1804. In Venezia, per Giambattista Pasquali, 1761-1764, 16 vol. in-8°.

(114) « ... aucune [pièce] de la force de Molière, presque toutes pleines de naturel » (*ibid*). Au même moment, Geoffroy déclarait, en rendant compte de la comédie de Goldoni, *les Négociants,* jouée au Théâtre des Variétés étrangères : « Ce drame est remarquable par le naturel du dialogue » (*Journal de l'Empire,* 23 juillet 1807).

(115) *Journal,* III, 180, 27 mars 1808. *L'Adulatore* figure au tome III de l'éd. cit.

(116) *Corr.,* III, 28, lettre à Pauline du 26 mars 1808. Cf. *Compléments et fragments inédits,* p. 14.

On sait que c'est à Brescia, en 1801, que Beyle avait vu jouer une pièce de Carlo Gozzi, *La Donna contraria al consiglio* (*Journal,* I, 24-26, 15 messidor IX : 4 juillet 1801).

succès prodigieux dans son temps; et peut-être est-il l'auteur comique dont le genre convient le mieux à l'imagination italienne... (117).

Stendhal accepte ces vues. Gozzi lui paraît « avoir plus d'esprit et un meilleur ton que Goldoni » (118). Cette préférence vient aussi en grande partie de ce que Gozzi touche sa sensibilité. *La Punizione nel precipizio* — pièce fort romanesque : la femme d'un roi qui, répudiée, traîne une vie misérable dans une grotte sauvage — le transporte et l'attendrit. Une situation entre toutes l'émeut aux larmes, celle de la mère parlant à son enfant, qui ignore qu'elle est sa mère. Beyle éprouve le besoin de faire participer Pauline à son émotion; après avoir copié un fragment de cet épisode (119), il essaye de le traduire (120), ensuite il ajoute :

Je voyais Angelina, cette figure si noble, dire ça à son fils. A ce qui vient après la description de la grotte, je me suis senti pleurer comme un enfant; j'ai relu pendant quelques minutes ce mot *se puoi*, en pleurant toujours davantage... (121).

Trois jours plus tard, il transcrit dans son *Journal* une réplique tirée de la même scène. « Cette réponse, commente-t-il, m'a semblé le sublime de la délicatesse... » (122).

(117) *Corinne, loc. cit.*
(118) *Journal*, III, 181, 29 mars 1808. Stendhal a entre les mains le *Opere edite e inedite di Carlo Gozzi* (in Venezia, dalla Stamperia di Giacomo Zenardi, 1801-1802, 14 vol. in-8°).
(119) Il s'agit de la scène XIV de l'acte premier, éd. cit., V, 239. La transcription du texte italien est remplie de fautes; mais on peut se demander si elles sont toutes imputables à Beyle. Cf. l'errata, *Table*, I, 51. Voici en tout cas les vers de Gozzi :

ELVIRA

« .... *Pastore,*
Vedi se t'amo. A nessuno non ragiona
Del nostro incontro; dalla tua prudenza
La mia vita dipende. Tu ritorna
Al nuovo giorno. E' quella grotta oscura
Ad altra grotta via di là dal monte,
Dove ho più forte e più sicuro asilo.
Coperta è di virgulti. Un orno, un oppio
Son vicini all'entrata. Chi t'adora
Ritorna a riveder. Di qualche cibo,
Se puoi, soccorri chi d'inedia è al sommo.
Le mie sventure saprai forse. Al core
Forza apparecchia, e le pupille al pianto. »

(120) Traduction assez gauche. Beyle est même obligé de laisser un blanc, faute de connaître le sens du mot *oppio* (peuplier) (*Table*. I, 98).
(121) *Corr.*, III, 28-29, lettre cit.
(122) *Journal*, III, 180-181, 29 mars 1808. « *La fiaba dell'*Augellino belverde, écrit Carlo Gozzi dans la préface, *è un azione scenica, la più audace, che sia uscita dal mio calamaio* (...). *Sotto un titolo*

Comme le romanesque éveille davantage son intérêt que l'élément fantastique, Beyle goûte moins les *fiabe* de Carlo Gozzi, ces contes de fées où l'imagination la plus débridée se mêle de la manière la plus bizarre à des intentions satiriques et morales. On ne relève qu'une seule allusion, et encore est-elle fort laconique à *l'Augellino belverde* (123).

La découverte de Carlo Gozzi, peu importante en elle-même, — il ne résulte pas que Stendhal l'ait jamais relu, et les allusions qu'il fera par la suite à cet auteur seront assez vagues (124) — n'est toutefois pas sans intérêt. En préférant Gozzi à Goldoni, Stendhal s'engage inconsciemment dans la voie qui aboutira au détrônement de Molière.

Pour en revenir à l'influence de *Corinne*, Beyle empruntera au roman l'épigraphe de Pétrarque — poète qu'il n'avait jamais lu (125) —; il se remémorera la page sur *Roméo et Juliette* (126) et celle sur le chant du *Miserere* dans la chapelle Sixtine le vendredi saint (127), et il développera dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, nous verrons comment, le parallèle de Mme de Staël entre Dante et Michel-Ange (128).

fanciullesco, e in mezzo a un caricatissimo ridicolo, non credo che nessuno uomo bizzarro abbia trattato con più insidiosa facezia morale le cose serie ch'io trattai in questa fola » (*Opere*, éd. cit., III, 201).

(123) « *Tartaglia* nel (*sic*) Augellino belverde, *Gozzi, tomo* III, 263, *Brighella, pag.* 261. (*Journal*, III, 180, 27 mars 1808).

C'est une réplique de Tartaglione, et non pas de Tartaglia, qui figure à la page indiquée, acte III, scène VIII :

« *Pur ch'io sia salva dal destino oscuro*
Che 'l Poeta minaccia,
Fremi pur, figlio audace, io non mi curo. »

En ce qui concerne le deuxième renvoi, il n'y a pas de réplique de Brighella à p. 261, mais tout en haut de la p. 262; c'est la seule d'ailleurs de toute la scène VIII de l'acte III :

« *Gran forza in uman core ha vanitade*
E gran possanza ha poesia nell'alme ! »

(124) *Vies de Haydn, de Mozart, et de Métastase*, p. 411, *Rome, Naples et Florence en 1817*, III, 61. *Vie de Rossini*, I, 273.

(125) « .... *Il bel paese*
Ch'Appennin parte e 'l mar circonda e l'Alpe. »

Stendhal mettra cette citation de Pétrarque à la fin des *Lettres sur Métastase.*

D. Muller a, le premier, signalé la source de Stendhal. *Vies de Haydn, de Mozart, et de Métastase*, éd. Champion, p. 447-448.

(126) Voir p. 400.

(127) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, p. 277. *Histoire de la peinture en Italie*, chap. CLVIII, tome I, p. 300-301. Cf. *Corinne*, liv. X, chap. IV. Remarquer que Stendhal n'avait pas encore eu l'occasion de se trouver à Rome le jour du vendredi saint.

(128) Voir plus loin, troisième partie, chap. II. Ce parallèle est esquissé dans le chapitre de *Corinne*, auquel nous venons de faire allusion.

III

Le goût pour l'histoire

Nombre considérable de lectures historiques. Montesquieu, Masson, Ancillon. — Découverte de Volney. *Le Voyage en Syrie et en Egypte.* Les *Leçons d'histoire.* Le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis.* Emprunts de Stendhal à ces ouvrages. — Koch et le « patriotisme d'antichambre ». — Sismondi et le thème de l'énergie italienne. — Auteurs qui ne l'intéressent pas : Maurepas, Levesque, de Bausset. — Lectures sur lesquelles on n'a guère de renseignements : Vico, Condorcet, Rulhière, Villers, Archenholtz, Bolingbroke. — Rôle capital de Delolme dans l'évolution des idées politiques de Stendhal. — Stendhal historien : l'*Histoire de la Guerre de Succession.* Comment il a utilisé ses sources. Stendhal révèle-t-il des dons d'historien ?

Le goût pour l'histoire, qui avait pris naissance à Marseille, s'accentue à Brunswick.

Lors de son court séjour à Paris en 1806, Beyle avait entrepris une nouvelle lecture de l'*Esprit des lois,* et, malgré ses préventions (129), il en avait retiré « beaucoup de plaisir » (130). Il avait aussi parcouru les *Mémoires secrets sur la Russie* de Charles-François-Philibert Masson (131), livre

(129) Naguère encore, Beyle affirmait que l'*Esprit des Lois* contient de « nombreuses erreurs » (*Corr.*, II, 150, lettre à Pauline du 4 mars 1806).

(130) *Journal,* III, 91, 96, 98, 99 100; 16, 20, et 23 août 1806.

Quant aux *Réflexions sur Montesquieu,* datées de Plancy, 22 mai 1808, qui ont été publiées dans les *Mél. de litt.* (III, 29-75), nous ne pensons pas que Stendhal ait collaboré à leur rédaction. Et cela, non seulement parce qu'à cette date il était à Brunswick, et qu'elles sont signées « M. le Chevalier de Seyssins » (Louis Crozet), mais encore, et surtout, parce qu'elles sont d'un style lourd, empesé, souvent emphatique. Le passage suivant nous paraît à cet égard caractéristique :

« ... De bonne foi peut-on croire que Montesquieu ait voulu soutenir tant de ridicules institutions ? Non, peuples, il a voulu vous montrer le chemin, il l'a fait pour paraître en avoir le dessein. Un temps viendra sans doute où vous l'apercevrez... » (III, 56).

(131) *Journal,* III, 121, 28 septembre 1806.

Le titre de l'ouvrage de Masson ne pèche pas par la concision : *Mémoires sur la Russie, et particulièrement sur la fin du règne de*

bourré de ces anecdotes dont il était si friand (132), et dont il se souviendra en rédigeant son *Voyage à Brunswick* (133).

En Allemagne, les lectures historiques se multiplient, Stendhal commence par se procurer l'ouvrage d'Ancillon, le *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe* qui lui avait tant plu à Marseille (134), et il le relit à plusieurs reprises (135).

Catherine II et le commencement de celui de Paul I. Formant un tableau des mœurs de Saint-Pétersbourg à la fin du XVIIIe siècle. Et contenant nombre d'anecdotes recueillies pendant un séjour de dix années, sur les projets de Catherine à l'égard de son fils, les bizarreries de ce dernier, le mariage manqué de la grande-duchesse Alexandra avec le roi de Suède, et le caractère des principaux personnages de cette cour, et nommément Souvarow. Suivis de remarques sur l'éducation des grands seigneurs, les mœurs des femmes, et la religion du peuple. Paris, chez Charles Pougens, an VIII (1800), an X (1802), 3 vol. in-8°. Une nouvelle édition en avait été donnée en 1804. Paris, chez Levrault, Schoell et Cie 4 vol. in-8°. Beyle renvoie à la première édition.

(132) Masson lui-même reconnaissait qu'il avait surtout voulu présenter un recueil d'anecdotes : « Ce n'est point un voyage que j'écris, mais le résultat d'un long séjour en Russie. Qu'on ne cherche donc point, dans cet ouvrage, des descriptions géographiques plus ou moins exactes et déjà mille fois répétées, ni des aventures de route et d'hôtellerie. Mon but est de livrer au public des remarques et des anecdotes plus intéressantes sur un pays et sur une nation qui méritent d'être bien connus, et qui sont dignes d'un meilleur gouvernement... » (Première éd., préface, tome I, p. I-II).

(133) Lorsque Beyle renvoie à Masson (*Mél. de litt.*, II, 56), il fait allusion au récit suivant qui figure dans le chapitre intitulé *Anecdotes historiques* :

« J'ai vu moi-même exercer un commerce presque aussi lucratif et presque aussi odieux. Mme Posnikow était une veuve de Pétersbourg qui avait, à quelque distance de cette capitale, une terre assez peuplée. Cette dame en faisait enlever chaque année les petites filles les mieux faites et les mieux organisées, aussitôt qu'elles atteignaient l'âge de dix à douze ans. Elle les faisait alors élever dans sa propre maison, sous l'inspection d'une espèce de gouvernante, leur faisait donner des leçons dans les arts utiles et agréables. On leur enseignait en même temps la danse, la musique, à coudre, à broder, à coiffer, etc.; de manière que cette maison, où il y avait toujours des petites filles ainsi élevées, paraissait une pension de jeunes personnes bien conduite. A quinze ans, ces demoiselles étaient vendues; les plus adroites à des dames, pour en faire leurs femmes de chambre, et les plus jolies à des libertins, pour leurs maîtresses. Comme la propriétaire les vendait jusqu'à 500 roubles pièce, cela lui faisait un rapport constant, dont la moitié au moins, était un gain net » (Première éd., III, 418-419).

(134) *Corr.*, II, 220, lettre à Pauline du 8 novembre 1806. Nous avons déjà dit que le livre d'Ancillon avait paru à Berlin.

(135) A la fin de 1807 (*Corr.*, II, 301) et au printemps de 1808 (*Journal*, III, 176). Cf. *Table*, I, 93, complément de la lettre à Pauline du 24 mars 1807.

Mais, surtout, il pratique Volney. Le *Voyage en Syrie et en Egypte* (136), qu'il a d'abord entre les mains, est fort à son goût. « Lis Volney, *Voyage en Egypte*, 2 volumes, c'est excellent », écrit-il à sa sœur. Il poursuit : « Je suis très passionné pour les voyages en ce moment; quand on sait voyager, cela doit bien faire connaître les hommes » (137). On décèle dans ces derniers mots l'influence de Volney. L'ouvrage, dont l'épigraphe était déjà un programme : « J'ai pensé que le genre des voyages appartenait à l'histoire et non aux romans », voulait être moins une relation de voyage qu'un recueil de faits. « J'ai rejeté comme trop *longs*, lit-on dans la préface, l'ordre et les détails itinéraires, ainsi que les aventures personnelles; je n'ai traité que par tableaux généraux, parce qu'ils rassemblent plus de faits et d'idées » (138).

Pour Volney, l'art de voyager consiste essentiellement en l'art de bien voir :

> La plupart des voyageurs se sont occupés des recherches d'antiquités plutôt que de l'état moderne; presque tous, parcourant le pays à la hâte, ont manqué de deux grands moyens de le connaître : le temps et l'usage de la langue; sans la langue, l'on ne saurait apprécier le génie et le caractère d'une nation; la traduction des interprètes n'a jamais l'effet d'un entretien direct. Sans le temps, l'on ne peut juger sainement; car le premier aspect des objets nouveaux nous étonne et jette le désordre dans notre esprit; il faut que le premier tumulte soit calmé, et il faut revenir plus d'une fois à l'observation pour s'assurer de sa justesse. Bien voir est un art qui veut plus d'exercice que l'on ne pense (139).

En un mot, les voyages doivent être considérés comme le complément indispensable de l'étude de l'histoire :

> Tel est le mérite de l'histoire que par le souvenir des temps passés elle anticipe aux temps présents les fruits coûteux de l'expérience. Les voyages en ce sens atteignent au but de l'histoire (140).

(136) *Voyage en Syrie et en Egypte pendant les années* 1783, 1784 *et* 1785. Paris, chez Volland et Desenne, 1787, 2 vol. in-8°.

(137) *Corr.*, II, 231, lettre à Pauline du 16 mars 1807, texte complété d'après l'autographe de la Bibliothèque Nationale. Beyle recommande à Pauline le livre de Volney dans ses lettres des 24 mars et 30 avril de la même année (*Table*, I, 93-94).

(138) *Voyage en Syrie et en Egypte*, tome I, p. VIII. Le plan de cet ouvrage est « tout idéologique, bâti sur l'analyse », a écrit tout récemment M. J. Gaulmier dans sa thèse sur l'*Idéologue Volney*, 1951, p. 88. Remarquons au passage qu'on ne signale dans ce travail, d'ailleurs très documenté, aucun des emprunts de Stendhal à Volney dont nous allons parler.

(139) *Voyage en Syrie et en Egypte*, tome I, p. VI.

(140) *Ibid.*, chap. XXX, tome II, p. 457.

Beyle partage la manière de voir de Volney. Aussi recherche-t-il les livres de voyages (141); il lit le *Voyage au Cap Nord* de Joseph Acerbi (142), et un *Tableau du Portugal* (143).

Par la suite, il mentionnera souvent le *Voyage en Syrie et en Egypte* (144). Il s'en souviendra spécialement dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, là où il renvoie au livre de Volney ceux de ses lecteurs qui pourraient douter de l'existence des tempéraments (145). Il tirera également parti de l'ouvrage lorsqu'il s'attachera à démontrer que les sauvages « raisonnent fort juste » (146).

Volney — que Beyle néglige de nommer, aussi ne s'est-on pas avisé de cette source — jugeait que :

... toute activité, soit de corps, soit d'esprit, prend sa source dans les besoins; que c'est en raison de leur étendue, de leurs développements qu'elle-même s'étend et se développe; l'on en suit la gradation depuis les éléments les plus simples jusqu'à l'état le plus composé.

Appliquant ce principe à l'homme sauvage, il constatait que celui-ci est d'autant plus obligé d'étendre ses facultés naturelles que la satisfaction de ses besoins est difficile :

... Les moyens sont-ils difficiles; le gibier est-il rare et agile, le poisson rusé, les fruits passagers ? Alors l'homme est forcé d'être

(141) Les livres de voyages jouissaient alors de la faveur du public, à tel point que, dès 1805, le *Magasin Encyclopédique* s'était élevé contre cette manie (tome 59, p. 342, art. signé Aug. de L. (Auguste de Labouisse). En 1807, Malte-Brun fait paraître un recueil périodique intitulé *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, que Beyle aura entre les mains quelques années plus tard (*Journal*, IV, 36).

(142) *Corr.*, II, 241, lettre à Pauline du 24 mars 1807. L'ouvrage de Joseph Acerbi avait paru en 1804 : *Voyage au Cap Nord par la Suède, la Finlande et la Laponie*. Traduit de l'anglais par Joseph Lavallée (Paris, Levrault, 1804, 3 vol. in-8°).

(143) *Voyage en Portugal et plus particulièrement à Lisbonne ou Tableau moral, civil, politique, physique et religieux de cette capitale, par Carrière* (Paris Deterville, 1798, in-8°).

(144) *Vie de Napoléon*, I, 35. *De l'Amour*, II, 120, où il s'agit toutefois d'un emprunt à l'*Edinburgh Review* (cf. éd. Champion, II, 413). *Journal de sir John Armitage* (1822), dans les *Mél. de litt.*, I, 34.

(145) Chap. XCII, tome II, p. 57 note. P. Arbelet a donné un démenti à Stendhal, en alléguant que Volney ne parlait pas des tempéraments dans son *Voyage* (*Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, II, 440). En fait, c'est P. Arbelet qui s'est mépris car on trouve chez Volney plus d'un trait relatif aux tempéraments, même si ce mot n'est pas prononcé. En voici un : « ... Les Orientaux en général ont l'extérieur grave et flegmatique, le maintien posé, le visage sérieux, même triste et mélancolique... » (*Voyage en Syrie et en Egypte*, II, 436). Cf. J. Gaulmier : « Dès son voyage en Orient, Volney a compris l'importance des facteurs physiologiques dans la formation des caractères... » (ouvr. cit., p. 275 et suiv.).

(146) Chap. LXXII, tome II, p. 13.

plus actif; il faut que son corps et son esprit s'exercent à vaincre les difficultés qu'il rencontre à vivre; il faut qu'il devienne agile comme le gibier, rusé comme le poisson, et prévoyant pour conserver les fruits. Alors *pour étendre ses facultés intellectuelles, il s'agite, il pense, il médite*... (147).

L'idée de Stendhal n'est qu'un corollaire de celle que Volney avait exprimée avant lui.

Les *Leçons d'histoire* ne constituent pas une lecture moins profitable (148). Volney y exposait sa conception de l'histoire; il la tenait pour responsable de tous les préjugés qui obscurcissent l'esprit humain.

... plus j'ai analysé, déclarait-il, l'influence journalière qu'exerce l'histoire sur les actions et les opinions des hommes, plus je me suis convaincu qu'elle était l'une des sources les plus fécondes de leurs préjugés et de leurs erreurs... (149).

Il s'était donc proposé d'ébranler le sentiment de respect inspiré par l'histoire, en réclamant le contrôle sévère des sources de toute information.

Je croirais (...) avoir rendu un service éminent, si mon livre pouvait ébranler le *respect pour l'histoire*, passé en dogme dans le système d'éducation de l'Europe; si, devenant *l'avis préliminaire*, la *préface universelle* de toutes les histoires, il prémunissait chaque lecteur contre l'empirisme des écrivains, et contre ses propres illusions; s'il engageait tout homme *pensant* à soumettre tout homme *raconteur*

(147) *Voyage en Syrie et en Egypte*, II, 425-428. C'est nous qui soulignons.

(148) Il en conseille la lecture à Pauline au début de juin 1808 (*Table*, I, 95, complément de la lettre du 3 juin 1808).

Le titre complet de l'ouvrage est le suivant : *Leçons d'histoire prononcées à l'Ecole Normale en l'an III de la République Française. Ouvrage élémentaire contenant des vues neuves sur la nature de l'histoire; sur le degré de confiance et le genre d'utilité dont elle est susceptible; sur l'abus de son emploi dans l'éducation de la jeunesse; et sur les dangers de ses comparaisons et de ses imitations généralement vicieuses en matières de gouvernement*. A Paris, chez J. A. Brosson, an VIII (1800), in-8°. Nous citons d'après la troisième édition, conforme aux précédentes. A Paris, chez Courcier, 1810, in-8°.

Jondot, le collaborateur du *Journal des Débats*, que Stendhal ridiculisait dans *Letellier*, avait publié une réfutation du livre de Volney : *Observations critiques sur les « Leçons d'histoire » par Volney; ouvrage dans lequel est indiquée une nouvelle méthode d'apprendre l'histoire et d'en saisir le véritable esprit; suivi d'un chapitre contre l'athéisme avec de nombreuses notes*. Paris, Migneret, Richard, Caille et Ravier, an VIII (1800), in-8°.

Sur les *Leçons d'histoire*, voir J. Gaulmier, ouvr. cit., deuxième partie, chap. VII, p. 235 et suiv.

(149) *Leçons d'histoire*. Avertissement de l'auteur, p. II.

à un interrogatoire sévère sur ses moyens d'information, et sur la source première des ouï-dire... (150).

En préconisant le principe du « doute examinateur », il faisait clairement entendre que la cause de la liberté s'identifiait à celle de la philosophie.

... En vous présentant mes réflexions, je ne prêche pas une doctrine; mais (...) si j'avais à en prêcher une, ce serait la doctrine du *doute* telle que je le peins; et je croirais servir en ce point, comme en tout autre, la cause réunie de la liberté et de la philosophie, puisque le caractère spécial de la philosophie est de laisser à chacun la faculté de juger selon la mesure de sa sensation et de sa conviction; je prêcherais le *doute examinateur,* parce que l'histoire entière m'a appris que la *certitude est la doctrine de l'erreur ou du mensonge, et l'arme constante de la tyrannie* (151).

En conclusion, l'histoire pour lui est « un art systématique de calculs qui ne sont que probables » (152); sous le rapport politique, elle peut être définie une « science physiologique des gouvernements ».

... J'appellerais volontiers l'histoire la *science physiologique* des gouvernements, parce qu'en effet, elle apprend à connaître par la comparaison des états passés, la marche des corps politiques, futurs et présents, les symptômes de leurs maladies, les indications de leur santé, les pronostics de leurs agitations et de leurs crises, enfin les remèdes que l'on y peut apporter (153).

Disciple d'Helvétius, Henri Beyle pouvait-il ne pas être touché par des arguments aussi convaincants ? Les *Leçons d'histoire* le mettent en garde contre les mauvais historiens qui se contentent d'accepter la tradition sans la soumettre à une critique serrée; en aiguisant son scepticisme, elles contribuent à accroître son goût pour l'histoire « vraie ».

Retenons, à ce propos, un autre passage où Volney explique l'importance de ce que notre auteur appellera les « petits faits vrais » :

Il est remarquable que dans l'histoire ce ne sont pas tant les faits majeurs et marquants qui sont instructifs, que les faits accessoires, et que les circonstances qui les ont préparés ou produits; car ce n'est qu'en connaissant ces circonstances préparatoires, que l'on peut parvenir à éviter ou à obtenir de semblables résultats... (154).

Les fruits de cette lecture deviendront bientôt apparents. Lors du premier jet de l'*Histoire de la peinture en Italie,* Beyle

(150) *Ibid.,* p. IV-V. C'est Volney qui souligne.
(151) *Ibid.,* p. 66. C'est Volney qui souligne.
(152) *Ibid.,* p. 140-141.
(153) *Ibid.,* p. 142-143. C'est Volney qui souligne.
(154) *Ibid.,* p. 102.

soutient que les *Vies* de Vasari renferment « beaucoup d'erreurs de nom et de dates ». Mais il s'empresse d'ajouter : « Erreurs très excusables aux yeux de ceux qui connaissent par expérience le vague de ce qu'on appelle la tradition... » Et il renvoie à Volney : « *To see Volney*. Leçons *a* (*sic*) *history* » (155).

Ce n'est pas tout; le 3 novembre 1814, Stendhal se lancera dans une violente diatribe contre l'influence nocive exercée par la Bible sur la peinture, diatribe qui trouvera place dans le chapitre XIV de l'*Histoire de la peinture en Italie* (156). Il ne néglige pas, à cette occasion, de s'appuyer sur l'autorité de Volney. Dans le manuscrit figure, en effet, la note inédite que voici : « Je dois parler de la Bible comme ayant donné le sujet de presque tous les tableaux. Voir Volney. *Leçons d'h*[*istoire*] » (157). Si, dans cet ouvrage, il n'était pas question des rapports entre la Bible et la peinture, Volney affirmait que pour maintenir la vertu il faut éloigner l'image des vices :

> Les prêtres l'ont si bien senti que, par une contradiction digne de leur système, ils ont toujours interdit à la jeunesse, et en général au peuple, la lecture des Bibles pleines de *récits grossiers et atroces*, et pourtant *dictées par le Saint-Esprit* (158).

Lors de l'impression, le renvoi aux *Leçons d'histoire* disparaîtra du texte du chapitre XVI; en revanche, une note du chapitre CXI renverra à la préface du même ouvrage; « Voir les *Leçons d'histoire* de Volney aux Ecoles normales, excellente préface » (159).

Et c'est des *Leçons d'histoire* que sera tirée l'anecdote des jeunes Danois, par laquelle débute l'introduction de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Cette source est demeurée inconnue jusqu'à ce jour. Même l'auteur de l'*Histoire de la peinture en*

(155) *Ecoles Italiennes de Peinture*, I, 59. Le ms. R. 289, tome 3, p. 86, porte bien : « ... leçons *a history* »; toutefois le nons-sens n'est pas imputable à Stendhal, mais à son copiste Fougeol.

(156) I, 132-136.

(157) Ms. R. 5896, tome 17, fol. 75 v°. Bien que deux fragments du brouillon du chap. XVI de l'*Histoire de la peinture en Italie* figurent dans l'éd. Champion du *Journal*, V, 244, les éditeurs n'ont pas jugé opportun de publier cette note. P. Arbelet n'en fait pas non plus état dans son édition de l'*Histoire de la peinture en Italie*.

(158) *Leçons d'histoire*, p. 216, note. C'est Volney qui souligne.

(159) *Histoire de la peinture en Italie*, II, 133. P. Arbelet, en établissant son édition de cet ouvrage (éd. Champion, II, 463-464), est tombé dans une étrange méprise. Au lieu de se reporter au livre auquel Stendhal fait allusion, les *Leçons d'histoire*, il a cru qu'il s'agissait des *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* que Volney a publiées en 1814 (3 vol. in-8°). Par conséquent, il est arrivé à la conclusion que le renvoi de Beyle était fantaisiste.

Italie et les plagiats de Stendhal, Paul Arbelet, s'est laissé prendre au piège et n'a pas élevé de doute lorsque Stendhal insinue qu'il a emprunté l'anecdote à l'*Introduction à l'histoire du Danemark* par Mallet (160). En fait, Beyle l'a prise dans Volney qui la tenait de Mallet. Pour qu'aucun doute ne subsiste sur la véritable source de cette page, nous allons donner en regard les trois textes de Mallet, de Volney et de Stendhal. On constatera que ce dernier a introduit dans le récit un certain nombre de changements, mais aussi qu'il a conservé plusieurs des retouches que Volney avait faites au texte de Mallet.

MALLET

L'histoire nous apprend que Harold à la dent bleue, roi de Danemark qui vivait dans le milieu du xe siècle, avait fondé sur la côte de Poméranie qui lui était soumise, une ville nommée Julin ou Jomsbourg, qu'il y avait envoyé une colonie de jeunes Danois, et qu'il en avait donné le gouvernement à un guerrier célèbre nommé Polna-

VOLNEY

... Encore un pas, et l'on ressuscitera parmi nous les étranges effets de la frénésie que la doctrine d'Odin produisit jadis en Europe et dont, au xe siècle, l'école danoise du gouverneur de Jomsbourg offrit un exemple digne d'être cité; je le tire de l'un des meilleurs ouvrages de ce siècle, l'*Histoire du Danemark,* par le professeur Mallet; après avoir parlé, dans son introduction, livre IV, de la passion que les Scandinaves, comme tous les Celtes, avaient pour la guerre; après en avoir montré la cause dans leurs lois, dans leur éducation et dans leur religion, il raconte le fait suivant :

L'histoire nous apprend que Harold, roi de Danemark, qui vivait dans le milieu du xe siècle, avait fondé, sur la côte de Poméranie, une ville nommée Julin ou Jomsbourg; qu'il y avait envoyé une colonie de jeunes Danois, et en avait donné le gouvernement à un nommé Polnatocko. Ce nouveau Lycurgue avait fait de sa ville une

(160) « Toute l'anecdote qui suit (...), dit P. Arbelet que nous sommes obligé de contredire une nouvelle fois, n'est qu'une copie abrégée et parfois corrigée du livre de Mallet » (*Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, I, 292).

C'est en 1755 qu'avait paru l'Introduction à l'*Histoire du Danemark, où l'on traite de la religion, des lois, des mœurs et des usages des anciens Danois.* A Copenhague, in-4°.

tocko. Ce nouveau Lycurgue avait fait de sa ville une seconde Lacédémone; et tout y était uniquement dirigé vers le but de former des soldats. Il avait défendu, dit l'auteur de l'histoire de cette république, d'y prononcer seulement le nom de la peur, même dans les dangers les plus *éminents*. Jamais un citoyen de Julin ne devait céder au nombre quelque grand qu'il fût, mais se battre intrépidement sans prendre la fuite, même devant une multitude supérieure. La vue d'une mort présente et inévitable n'eût pas même été une excuse pour lui, s'il avait formé quelques plaintes ou laissé entrevoir la plus légère appréhension. Il paraît que ce législateur réussit en effet à détruire chez le plus grand nombre de ses élèves jusqu'aux derniers restes de ce sentiment si profond et si universei qui nous fait abhorrer notre destruction. Rien ne le prouve mieux qu'un trait de leur histoire qui mérite d'avoir place ici par sa singularité. Les Jomsbourgeois ayant fait une irruption dans les états d'un puissant seigneur norvégien, nommé Haquin, furent vaincus *malgré toute l'opiniâtreté de leur résistance*, et *les plus distingués d'entre leurs chefs ayant été faits prisonniers*, les vainqueurs les condamnèrent *à la mort* conformément à l'usage de ces temps. Cette nouvelle, loin de les affliger, fut pour eux un sujet de joie. *Le premier qui fut mené au supplice se contenta de dire* sans changer de visage, et sans donner le moindre signe d'effroi : « Pourquoi ne m'arriverait-il pas la même chose qu'à mon père ? Il est mort et je mourrai. » Un guerrier nommé Thorchill *qui devait trancher la tête au second, lui ayant demandé ce qu'il*

seconde Lacédémone; tout y était uniquement dirigé vers le but de former des soldats; il avait défendu, dit l'auteur de l'histoire de cette colonie, d'y prononcer seulement le nom de la peur, même dans les dangers les plus *imminents*. Jamais un citoyen de Julin ne devait céder au nombre, quelque grand qu'il fût, mais se battre intrépidement, sans prendre la fuite, même devant une multitude très supérieure : la vue d'une mort présente n'eût pas même été une excuse pour lui. Il paraît que ce législateur parvint en effet à détruire dans le plus grand nombre de ses élèves, jusqu'au dernier reste de ce sentiment si profond et si naturel, qui nous fait redouter notre destruction; rien ne le prouve mieux qu'un trait de leur histoire qui mérite d'avoir place ici par sa singularité.

Quelques-uns d'entr'eux, ayant fait une irruption dans les états d'un puissant seigneur norvégien, nommé Haquin, furent vaincus *malgré l'opiniâtreté* de leur résistance; et *les plus distingués ayant été faits prisonniers*, les vainqueurs les condamnèrent *à mort*, conformément à l'usage des temps; cette nouvelle, au lieu de les affliger, fut pour eux un sujet de joie; *le premier se contenta de dire* sans changer de visage, et sans donner le moindre signe d'effroi : « Pourquoi ne m'arriverait-il pas la même chose qu'à mon père; il est mort et je mourrai. » Un guerrier nommé Thorchill, *qui leur tranchait la tête, ayant demandé au second ce qu'il pensait*, il répondit qu'il se souvenait trop bien des lois de Julin, pour prononcer

pensait à la vue de la mort, il répondit : « Qu'il se souvenait trop bien des lois de Jomsbourg pour prononcer *quelques paroles* qui marquassent la crainte. » *Le troisième répliqua à la même question :* « Qu'il se réjouissait de mourir avec sa gloire et qu'il préférait cette mort à une vie infâme comme celle de Thorchill... »

(*Introduction à l'histoire du Danemarck.* Copenhague, 1755, in-4°, liv. IV, tome IV, p. 132-133.)

quelque parole qui marquât *la peur. A la même question* le troisième répondit qu'il se réjouissait de mourir avec sa gloire, et qu'il la préférait à une vie infâme comme celle de Thorchill...

(*Leçons d'histoire,* p. 119-122.)

STENDHAL

Sur la côte de Poméranie, Harold, roi de Danemark, avait fondé une ville qu'il nomma Julin ou Jomsbourg. Il avait envoyé une colonie de jeunes Danois, sous la conduite de Palma-Toke (*sic*) un de ses guerriers.

Ce gouverneur, dit l'histoire, défendit d'y prononcer le nom de la peur, même au milieu des dangers les plus *imminents.* Jamais un citoyen de Jomsbourg ne pouvait céder au nombre, quelque grand qu'il fût; il devait se battre intrépidement sans reculer d'un pas, et la vue d'une mort certaine n'était pas une excuse.

Quelques jeunes guerriers de Jomsbourg ayant fait une irruption dans les états d'un puissant seigneur norvégien, nommé Haquin, furent surpris et vaincus, *malgré l'opiniâtreté* de leur résistance. *Les plus distingués ayant été faits prisonniers,* les vainqueurs les condamnèrent *à mort,* conformément à l'usage du temps.

Cette nouvelle, loin de les affliger, fut pour eux un sujet de joie, *le premier se contenta de dire, sans changer* de visage et sans donner le moindre signe d'effroi : « Pourquoi ne m'arriverait-il pas la même chose qui est arrivée à mon père ? Il est mort, et je mourrai. » Un guerrier nommé Thorchill, *qui leur tranchait la tete, ayant demandé au second ce qu'il pensait,* il répondit qu'il se souvenait trop bien des lois de Julin pour prononcer *quelque parole* qui pût réjouir ses ennemis. *A la même question, le troisième répondit* qu'il se trouvait heureux de mourir avec sa gloire, et qu'il préférait son sort à une vie infâme comme celle de Thorchill... (*Histoire de la peinture en Italie,* Introduction, I, 7-8).

Qu'on n'oublie pas d'ailleurs que l'anecdote des jeunes Danois a dès 1808 retenu l'attention de Beyle. En composant, au mois de septembre de cette année-là, l'*Histoire de la guerre de Succession,* il se donne le conseil d' « égayer » le récit par des anecdotes dans le genre de celle des « habitants de... (dans Mallet et Volney) » (161). Or, rien n'indique qu'il ait feuilleté

(161) *Mélanges de politique et d'histoire,* II, 143, 14 septembre 1808. Beyle a oublié le nom de la ville danoise de Julin ou Jomsbourg.

les lourds in-4° de Mallet, tandis qu'il a attentivement lu les *Leçons d'histoire* de Volney.

Soulignons enfin que lorsqu'en 1812 il exprime l'intention d'insérer l'anecdote dans l'*Histoire de la peinture en Italie,* s'il nomme Mallet, sans souffler mot de Volney, c'est bien à ce dernier qu'il emprunte la moralité de l'épisode : « Qualité de sauvage *overvalued fra noi* » (surestimée chez nous) (162). On a vu, en effet, que Volney citait l'anecdote comme une preuve du danger que l'histoire peut constituer pour la jeunesse en l'exaltant par des récits guerriers et en lui apprenant à donner libre cours à ses passions (163).

Le mot « sauvage » et l'allusion au « courage des sauvages (dans Volney) » qui figurent dans la même note indiquent que Beyle a aussi lu le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis* (164). Comme nous l'avons dit tout à l'heure, le philosophe Volney ne s'intéressait qu'à l'homme. La partie plus proprement géographique du *Tableau* n'était, en fait, qu'une sorte de vaste introduction destinée à mieux déterminer le caractère des habitants (165). L'auteur ne présentait-il pas son livre comme un fragment d'un plus grand travail sur le peuple américain, ses mœurs et son histoire (166) ? Or tout un chapitre était réservé à l'étude des sauvages (167). Beyle y a découvert, non sans satisfaction, une riche moisson de faits vrais en même temps que de précieuses indications sur la nature humaine. Retenons, à cet égard, les lignes suivantes du philosophe :

> ... Je me bornerai à dire que plus on approfondit le genre de vie et l'histoire des sauvages, plus on y puise d'idées propres à éclairer sur la nature de l'homme en général, sur la formation graduelle des sociétés sur le caractère et les mœurs des nations de l'antiquité (168).

(162) Note publiée dans l'*Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion (I, 292-293), et dans les *Ecoles Italiennes de Peinture* (III, 415).

(163) *Leçons d'histoire,* p. 119.

(164) *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique, suivi d'éclaircissements sur la Floride, sur la colonie française de Scioto, sur quelques colonies canadiennes et sur les sauvages.* Paris, chez Courcier et Dentu, an XII (1803), 2 vol. in-8°. Voir J. Gaulmier, ouvr. cit., troisième partie, chap. II, p. 459, et suiv.

(165) Plus tard, Stendhal louera Volney et Cabanis d'avoir jeté de nouvelles lumières sur la théorie du climat, « dont une connaissance exacte pourrait être si utile au bonheur de l'humanité » (*Courrier Anglais,* II, 283, 1er juin 1825).

(166) *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis,* tome I, p. v et suiv.

(167) *Ibid.,* tome II, art. V, *Observations sur les Indiens ou Sauvages de l'Amérique du Nord,* p. 421-524.

(168) *Ibid.,* I, 502. C'est à propos du chapitre sur les sauvages que le *Mercure de France,* en rendant compte du *Tableau,* avait dit que les détails donnés par Volney « offrent le plus grand intérêt, et

Ce chapitre comporte précisément un passage sur le « courage des sauvages » :

Quant à être brûlé vif et mangé, il ne faut qu'avoir ouvert une relation quelconque des guerres des sauvages, pour savoir que le sort ordinaire des prisonniers de guerre est d'être attaché à un poteau près d'un bûcher enflammé, pour y être, pendant plusieurs heures, tourmenté par tout ce que la rage peut imaginer de plus féroce et de plus raffiné. Ce que racontent de ces affreuses scènes les voyageurs, témoins de la joie cannibale des assistants, et surtout de la fureur des femmes et des enfants (...), ce qu'ils ajoutent de la fermeté héroïque, du sang-froid inaltérable des patients, qui non seulement ne donnent aucun signe de douleur, mais qui bravent et défient leurs bourreaux par tout ce que l'orgueil a de plus hautain, l'ironie de plus amer, le sarcasme de plus insultant; chantant leurs propres exploits; énumérant les parents, les amis des spectateurs qu'ils ont fait souffrir, et les accusant tous de lâcheté, de pusillanimité, d'ignorance à savoir tourmenter (...); tout cela, dis-je, serait incroyable chez les nations civilisées, sera un jour traité de fable par la postérité lorsqu'il n'existera plus de sauvages, si la vérité n'en était pas établie par des témoignages incontestables... (169).

Beyle fera allusion à plus d'une reprise au chapitre sur les sauvages, soit dans le premier jet de l'*Histoire de la peinture en Italie* (170), soit dans une note de l'*Art de la comédie*, là où il parlera du « sauvage chantant pendant qu'on brûle ses entrailles... » (171), soit encore, et plus spécialement (172), en traitant du beau idéal antique. C'est du *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis* que seront tirés — ce qu'on n'avait pas aperçu — quelques-uns des arguments invoqués par Stendhal pour montrer comment les peuples primitifs sont arrivés à la notion du beau. Ainsi, il s'approprie l'analogie observée par Volney entre les sauvages et les anciens Grecs, mais en en intervertissant les termes : si vous voulez voir les anciens Grecs, allez en Amérique :

fournissent plus d'un texte aux observations des écrivains qui voudront désormais établir un parallèle entre l'homme de la nature et celui de la société » (n° 132, tome 15, 16 nivôse XII : 6 janvier 1804. Article signé Mersan). Ce compte rendu n'a pas été cité par J. Gaulmier, ouvr. cit.

(169) *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis,* II, 491-492.

(170) *Ecoles italiennes de peinture,* III, 197. Cf. *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis,* III, 497-498. En 1813, il approuvera Volney qui réfutait la théorie de J.-J. Rousseau de l'innocence de la vie sauvage. Il partagera également son idée que le courage est une conception factice apparentée au fanatisme (*Journal,* V, 168, 7 avril 1813).

(171) *Molière,* p. 275.

(172) Voir d'autres réminiscences de ce chapitre dans les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 357, et dans les *Marginalia,* I, 333.

VOLNEY

Je suis surtout frappé de l'analogie que je remarque chaque jour entre les sauvages de l'Amérique du Nord et les anciens peuples si vantés de la Grèce et de l'Italie. Je retrouve dans les Grecs d'Homère, surtout dans ceux de son *Iliade*, les usages, les discours, les mœurs des Iroquois, des Delaouares, des Miâmis. Les tragédies de Sophocle et d'Euripide me peignent presque littéralement les opinions des hommes-rouges sur la nécessité, sur la fatalité, sur la misère de la condition humaine, et sur la dureté du destin aveugle...

(*Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*, II, 502.)

STENDHAL

Où trouver les anciens Grecs ?

Ce n'est pas dans le coin obscur d'une vaste bibliothèque et courbé sur des pupitres mobiles chargés de manuscrits poudreux; mais un fusil à la main, dans les forêts de l'Amérique, chassant avec les sauvages de l'Oubache. Le climat est moins heureux, mais voilà où sont aujourd'hui les Achilles et les Hercules.

(*Histoire de la peinture en Italie*, chap. LXX, tome II, p. 11.)

Tantôt il développe pour son propre compte le thème de l'intelligence des sauvages (173); tantôt il se contente de réduire au maximum de concision des pages à son gré trop verbeuses, en mettant en valeur l'idée essentielle :

VOLNEY

... De ces génies les uns sont bons et ceux-là font tout ce qui se passe de bien dans la nature; les autres sont méchants, et ceux-ci causent tout le mal qui arrive aux êtres vivants. C'est à ces derniers génies de préférence et presque exclusivement que les sauvages adressent leurs prières, leurs offrandes propitiatoires et ce qu'ils ont de culte religieux : leur but est d'apaiser la malice de ces Manitoux, comme l'on apaise la mauvaise humeur des gens hargneux et envieux; ils n'offrent rien ou que très peu de chose aux bons génies, parce qu'ils n'en feront ni plus ni moins de bien.

(*Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*, II, 511-512.)

STENDHAL

... Ils pensent aux bons génies, et aux génies méchants; mais ils ne prient que les méchants, car que craindre des bons ?

(*Histoire de la peinture en Italie*, chap. LXXIII, tome II, p. 15.)

(173) *Histoire de la peinture en Italie*, chap. LXXII, tome II, p. 13.

... Si l'on ne voit jamais parmi eux ni boiteux, ni manchot, ni bossu, ni aveugle, avant d'en tirer des inductions trop favorables pour leur genre de vie, il est bon d'observer que tout sujet né faible périt nécessairement de bonne heure, par l'effet des fatigues; il arrive même que les parents délaissent ou détruisent l'enfant mal conformé qui leur serait à charge. Ainsi, la loi de Lycurgue à Sparte se trouve en activité chez les sauvages, non par transmission ou communication, mais par identité de circonstances; parce que chez les peuples pauvres, faibles et toujours en guerre, il n'y a pas de superflu pour nourrir des bras inutiles. C'est par la suite de cette pauvreté que chez beaucoup de sauvages, particulièrement au nord du Lac Supérieur, quand les vieillards viennent à charge, on les envoie vivre dans l'autre climat, c'est-à-dire qu'on les tue, comme il se pratiquait chez des sauvages de la mer Caspienne et de la Scythie, selon le récit d'Hérodote. Et pour prouver combien est misérable la vie sauvage, c'est eux-mêmes ordinairement qui demandent à cesser d'exister.

(*Ibid.*, II, 434-444.)

Si en sacrifiant cent vieillards qui ne pourraient supporter la faim, et entreprendre une marche de quinze jours au travers d'un pays sans gibier, on peut essayer de mener la tribu dans tel canton abondant, faute de quoi tous mourront de faim dans la forêt fatale où ils se sont engagés, il n'y a pas à hésiter, il faut sacrifier les vieillards. Eux-mêmes sentent la nécessité de leur mort, et il n'est pas rare de les voir la demander à leurs enfants.

(*Ibid.*)

Stendhal fera de nouveaux emprunts au même chapitre lorsque, dans *De l'Amour,* il traitera du courage (174). Ici, à première vue, son procédé est on ne peut plus correct : il place entre guillemets le passage emprunté, dit-il, « à l'un des plus aimables philosophes français », et le fait suivre de la référence : « Volney, *Tableau des Etats-Unis d'Amérique,* p. 491-496. » Mais si l'on se reporte à la source, on s'aperçoit d'abord que la citation n'est pas fidèle, ensuite — et cela est plus grave — que les deux paragraphes qui, dans *De l'Amour,* suivent le passage entre guillemets, appartiennent eux aussi à Volney. Le lecteur trop confiant est donc porté à attribuer

(174) Chap. XXXVIII, tome I, p. 184 et suiv. En revanche, l'anecdote rapportée au chap. L, tome II, p. 67, et attribuée à Volney, ne se trouve pas dans le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis.*

à Stendhal ce qui n'est pas de lui. C'est pourquoi ce larcin n'a jamais été signalé. Le rapprochement des textes permettra de constater que dans le premier paragraphe Beyle a condensé en un très heureux raccourci l'idée du philosophe, mais que dans le deuxième il a négligé l'essentiel de son raisonnement : l'état d'orgasme physiologique.

VOLNEY

... ce phénomène physiologique tient à un état particulier de l'âme violemment exaltée par des passions, état dont nous voyons des exemples nombreux dans les martyrs religieux et politiques de toutes les nations et de tous les pays. Le sauvage, ainsi que ces martyrs, est dans la disposition d'âme qu'on appelle *fanatisme,* qui est une violente persuasion, une certitude aveugle d'avoir tout droit, toute vérité dans sa cause, de voir, du côté de ses ennemis, toute erreur et toute méchanceté, de n'admettre ni doute, ni raisonnement et, par ces motifs, d'être profondément imprégné, ainsi que les martyrs, d'un sentiment d'orgueil qui, à ses yeux, l'élève infiniment au-dessus de ses bourreaux; qui établit entre lui seul et eux tous, une gageure de vanité à qui ne cédera pas...

(*Tableau du climat et du sol des Etats-Unis,* II, 493-494.)

Les médecins et les chirurgiens des hôpitaux militaires ont souvent occasion d'observer que des patients qui, dans un état calme d'esprit et de sens, auraient jeté des cris de douleur dans les amputations et autres opérations, montrent au contraire de la fermeté s'ils sont préparés d'une certaine manière; cette manière consiste à les piquer, comme l'on dit, d'amour-propre et d'honneur; à prétendre, d'abord avec ménagement, puis avec contradiction irritante qu'ils ne sont pas en état de supporter l'opération sans crier :

STENDHAL

Ce phénomène physiologique tient à un état particulier de l'âme du prisonnier qui établit entre lui, d'un côté, et tous ses bourreaux, de l'autre, une lutte d'amour-propre, une gageure de vanité à qui ne cédera pas.

Nos braves chirurgiens militaires ont souvent observé que des blessés qui, dans un état calme d'esprit et de sens, auraient poussé les hauts cris durant certaines opérations, ne montrent au contraire que calme et grandeur d'âme s'ils sont préparés d'une certaine manière. Il s'agit de les piquer d'honneur; il faut prétendre d'abord avec ménagement, puis avec contradiction irritante, qu'ils ne sont pas en état de supporter l'opération sans jeter des cris.

(*De l'Amour,* chap. XXXVIII, éd. de Cluny, p. 149.)

il arrive presque toujours que cette irritation morale et physique établit un état d'orgasme par lequel ils supportent la douleur avec une fermeté qui autrement leur eût manqué. Dire ce qui se passe alors dans le système nerveux et dans la circulation sanguine est un des éléments du problème.
(*Ibid.*, II, 495 note.)



Dans un autre ordre d'idées, le *Tableau des révolutions de l'Europe,* par Christophe-Guillaume Koch (175), a lui aussi obtenu les suffrages de Stendhal. Ce n'était pas un livre à idées, mais, comme l'annonçait l'auteur lui-même, un « précis », un « livre élémentaire » destiné à donner une vue cavalière des principaux événements historiques (176) par une succession de tableaux chronologiques. L'ouvrage constituait en somme un utile instrument de travail, auquel la presse réserva un accueil favorable (177).

(175) *Tableau des révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'Empire romain en Occident jusqu'à nos jours.* Paris, chez Schoell et Nicolle, 1807, 3 vol. in-8°.

C'est dans sa lettre du 1er décembre 1807 que Beyle mande à Pauline qu'il est en train de lire Koch (*Corr.*, II, 294-295).

(176) « L'ouvrage qu'on présente au public est un précis des révolutions générales et particulières arrivées en Europe, depuis la grande révolution du ve siècle qui mit fin à l'empire romain d'Occident. Il servira de livre élémentaire à ceux qui voudront embrasser, dans un tableau général et succinct, les révolutions succesves qui ont changé la face des Etats, et amené l'ordre de société et de politique actuel...» (*Tableau des révolutions...*, préface, tome I, p. 1).

(177) « Une vaste et saine érudition, écrit Guizot, une exactitude scrupuleuse, un plan sage, un style clair distinguent le *Tableau des révolutions de l'Europe* (...). Je ne puis qu'indiquer ce qui fait le mérite de ce tableau : il ne donne lieu à aucune remarque importante; le mérite est partout dans l'ensemble et dans les détails. Un tel ouvrage est du petit nombre de ceux où le critique a encore moins à louer que les lecteurs n'ont à profiter (*Archives littéraires*, tome 17, 1er juin 1808. *Tableau philosophique et littéraire* de l'an 1807, p. 378-379).

Le *Journal de l'Empire,* sous la signature Ω (Boissonnade), n'est pas moins élogieux : « Voici un livre attendu depuis longtemps avec une impatience qui sera complètement justifiée. Voici le fruit de recherches infinies, faites pendant un grand nombre d'années, avec

Henri Beyle le range aux côtés d'Ancillon : l'un et l'autre l'aideront à se « former un bon canevas de l'histoire moderne » (178). Et il aura plus d'une fois recours au *Tableau des révolutions de l'Europe* en composant l'*Histoire de la peinture en Italie* et la *Vie de Napoléon*. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'il lui doive la notion de ce qu'il appellera « patriotisme d'antichambre ». Pour Koch, le moindre avantage de l'étude de l'histoire n'est pas celui de défaire de l'amour-propre national :

... C'est l'histoire qui sert, mieux que tous les préceptes, à nous guérir des égarements de l'amour-propre et des partialités nationales. Celui qui ne connaît que son propre pays se persuade volontiers que le gouvernement, les mœurs, les idées du coin de la terre qu'il habite sont les seuls raisonnables. L'amour-propre, si naturel à l'homme, entretient cette prévention et lui fait dédaigner les autres nations. Ce n'est que par une étude suivie de l'histoire, et en se familiarisant avec les institutions, les usages, les habitudes des différents siècles et des différents pays, qu'on apprend à estimer la sagesse et la vertu, à rechercher le talent partout où il se trouve... (179).

Cette leçon de cosmopolitisme a dû retenir son attention : Stendhal lira bientôt les *Lettres sur l'histoire* de Bolingbroke, auxquelles Koch précisément renvoyait.



On se serait peut-être attendu à plus d'application de sa part — ne commençait-il pas à ressentir la nostalgie de l'Italie ? — à l'égard de Sismondi, qui venait de faire paraître les premiers volumes de son *Histoire des républiques italiennes*

une constance admirable, par un homme dont l'érudition est aussi profonde qu'exacte... » (5 juillet 1807).

Le *Magasin Encyclopédique* consacre lui aussi au livre de Koch un article substantiel. Nous en extrayons les lignes suivantes : « Il sera difficile de donner une juste idée du mérite de ce livre, qui en même temps qu'il offre une lecture agréable et instructive, réunit les avantages d'un cours élémentaire propre à guider ceux qui veulent se livrer à une étude plus approfondie de l'histoire » (tome 70, 1807, p. 366. Article signé P.J.B.).

Voir encore les deux articles insérés dans le *Journal des Débats* des 28 novembre et 1er décembre 1815, signés H. (Hoffman), à propos de la nouvelle édition, corrigée et augmentée du *Tableau* de Koch.

(178) *Corr.*, II, 297, lettre à Pauline du 3 décembre 1807. Grégoire VII, à qui il est fait allusion dans cette lettre, est sans doute une réminiscence de Koch (*Tableau des révolutions*, I, 119 et suiv.).

(179) *Tableau des révolutions*, tome I, p. IV-V.

du Moyen Age (180). « Je lis Sismondi avec plaisir », note-t-il laconiquement au début de 1808 (181). Mais la lecture n'a pas l'air d'avancer vite, puisque deux mois et demi plus tard, il en est seulement à la fin du deuxième volume, dont le récit de la prise de Constantinople par les Croisés le « charme » (182). Vers la fin de l'année, il parcourt les troisième et quatrième volumes et, sans entrer dans plus de détails, il invite Pauline à acheter l'ouvrage (183).

Stendhal n'aura jamais beaucoup de sympathie pour Sismondi; cela ne veut point dire que l'*Histoire des républiques italiennes* ne lui ait rien donné. Le nom de l'historien genevois reviendra plus d'une fois dans les brouillons de l'*Histoire de la peinture en Italie.* Dès 1811, le souvenir d'une page de Sismondi se présentera spontanément à sa mémoire (184) :

> ... Les palais florentins sont des masses carrées, pesantes, inébranlables, dont la force était le principal ornement : ce sont d'épaisses murailles embossées, des portes élevées au-dessus du sol, et auxquelles il faut toujours monter de la rue; de larges anneaux de fer ou de bronze, où l'on plaçait les cierges dans les illuminations publiques, et auxquels on suspendait aussi les drapeaux d'un parti; d'autre part, on n'y voit aucune colonnade, aucun péristyle, aucun détail où l'architecture prétende à la grâce ou à la légèreté... (185).

Sismondi achève de lui révéler la nature du caractère italien. En se basant sur l'influence exercée par les lois et les gouvernements (186), l'historien genevois étudiait la formation de l'esprit républicain (187) et montrait comment la république développe l'énergie, alors que la monarchie engendre l'apathie (188). Le thème de l'énergie italienne, que Beyle avait naguère découvert dans Alfieri, il le retrouve ici, plus nettement exposé. Pour Sismondi, l'esprit républicain a favorisé l'éclosion des passions, qui, à leur tour, ont exercé la plus heureuse influence sur les beaux-arts.

> Les passions politiques font plus de héros que les passions individuelles; et quoique la connexion ne paraisse point immédiate,

(180) Les quatre premiers volumes ont paru à Zurich, en 1807 et 1808.
(181) *Journal,* III 162, 17 janvier 1808.
(182) *Ibid.,* III, 181, 29 mars 1808. Le passage sur la prise de Constantinople se trouve au chap. XIV, tome II, p. 391 et suiv.
(183) *Corr.,* III, 151, lettre à Pauline du 29 octobre 1808.
(184) *Journal,* V, 13.
(185) *Histoire des républiques italiennes,* tome II, chap. XIII, p. 348.
(186) *Ibid.,* tome, I, p. v.
(187) *Ibid.,* tome I, chap. VI, p. 402 et suiv.
(188) *Ibid.,* tome IV, chap. XXVII, p. 274-275.

elles font aussi plus d'artistes, plus de poètes, plus de philosophes, plus de savants (189).

Les luttes intestines ont ainsi constitué une source d'énergie et contribué à amener les individus au plus haut point d'épanouissement :

Une activité d'esprit, une énergie de caractère, une puissance de volonté, dont les temps modernes ne peuvent nous donner aucune idée, étaient pour le peuple entier le résultat d'une vie aussi agitée (190).

La preuve que ces idées n'ont pas échappé à Beyle, nous la voyons dans l'épisode d'Ugolin, mentionné, au début de 1812, comme un exemple des « caractères gigantesques » du Moyen Age italien, épisode cité par Sismondi (191). On pourrait objecter que ce passage de la *Divine Comédie* lui était déjà connu. Sans doute; mais il n'est pas moins très vraisemblable que Sismondi a rafraîchi sa mémoire. D'ailleurs, dans les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* ne mentionnera-t-il pas côte à côte Ugolin et Sismondi ? (192).

Il reste à expliquer pourquoi Sismondi sera regardé comme un « élève sans génie d'une excellente école » (193). Il n'est pas à exclure qu'on doive chercher dans le style terne et monotone de l'historien la raison de ce mépris. En outre, Stendhal a dû être déçu de ne pas trouver des anecdotes savoureuses éclairant d'une lumière crue les hommes et les mœurs du Moyen Age italien (194).



Bien entendu, les livres d'histoire ne l'ont pas tous intéressé au même degré. Les *Mémoires* de Maurepas (195) ne lui ont

(189) *Ibid.*, tome IV, chap. XXV, p. 170.
(190) *Ibid.*, tome V, chap. XXXIV, p. 288.
(191) *Ecoles italiennes de peinture,* I, 61. Sismondi citait l'épisode d'Ugolin au tome IV, chap. XXIII, p. 36 et suiv.
(192) P. 69.
(193) *Corr.*, III, 336, lettre à Pauline du 8 décembre 1811.
(194) Dans les huit premiers volumes de l'*Histoire des républiques italiennes,* Sismondi ne racontait qu'une seule anecdote : la réconciliation de deux familles ennemies siennoises. Et encore prenait-il des précautions pour qu'on ne l'accusât pas d'attenter à la « dignité de l'histoire ». « Un historien siennois contemporain, dit-il, rapporte à l'année 1395 une anecdote que nous croyons propre à faire connaître les mœurs de ce siècle. La dignité de l'histoire peut quelquefois descendre jusqu'à raconter les aventures des particuliers, si l'intérêt qu'elles excitent se trouve mêlé d'instruction » (tome VII, chap. LIV, p. 346-350).
(195) *Mémoires* du comte de Maurepas, Paris, 1791 3 vol. in-8°. Une deuxième et une troisième éditions ont respectivement été publiées en 1792, 4 vol. in-8°, et en 1793, 3 vol. in-8°.

« rien appris » (196); ils auraient toutefois pu l'amuser, étant une véritable chronique scandaleuse des dernières années du règne de Louis XIV et de la Régence (197). Il lui arrive de recommander à sa sœur (198), certes sur la foi de son titre, une *Histoire critique de la République romaine*, que venait de faire paraître Pierre-Charles Levesque (199). L'imprudent ! De quelle estime était digne un historien qui traitait de « fanatisme » l'amour de la liberté et l'amour de la patrie (200), et dont le but avoué était d' « affadir l'enthousiasme » pour la république romaine (201) ? Lorsqu'il le lira, l'indignation s'emparera de lui et il qualifiera Levesque de « canaille » (202).

L'*Histoire de Fénelon* par le cardinal de Bausset (203) pique sa curiosité (204). Mais elle était peu faite pour lui plaire;

(196) *Journal*, III, 163, 26 janvier 1808.

(197) « C'est la vérité toute nue sans aucun ornement, lit-on dans la préface. Ces *Mémoires* portent même l'empreinte du caractère de M. de Maurepas : ils sont légers, semés de pointes et de bons mots, souvent très piquants; mais ils sont riches de faits qui sont les bases de l'histoire, et beaucoup de ces faits sont ignorés. Il parle des principes et des seigneurs de la Cour plus souvent que des affaires d'Etat... » (troisième édition, I, 7-8).

Beyle fera allusion par la suite à la « légèreté puérile du vieux Maurepas » (*Vie de Rossini*, II, 78); au « vieux et futile Maurepas » (*Courrier Anglais*, II, 244).

(198) *Table* I, 95, complément de la lettre du 3 juin 1807.

(199) *Paris*, Dentu, 1807, 3 vol. in-8°.

(200) « Les Romains avaient le double fanatisme d'un amour de la liberté qui fit naître chez eux les plus grands désordres, et d'un amour de leur patrie qui leur faisait trouver honnêtes et beaux les moyens les plus odieux d'en augmenter la grandeur et la puissance » (*Histoire critique de la République romaine*, préface, tome I, p. XXXV).

(201) « Si, par la peinture des maux, des désordres, des atrocités, de la dégradation de la dignité de l'homme, qui furent, dans la république romaine, les résultats du caractère national et de la constitution, je puis affaiblir, dans quelques esprits, l'enthousiasme qu'elle a trop longtemps inspiré, je croirai avoir bien mérité, dans ma vieillesse, de ma patrie et de l'humanité (*ibid.*, tome I, p. XXXVII-XXXVIII).

(202) *Marginalia*, I, 243, 5 mai 1808. Levesque considérait Horace comme un meurtrier, et son stratagème comme une perfidie atroce. Aussi écrivait-il : « Corneille, dans la tragédie des *Horaces*, pour adoucir l'horreur de ce meurtre, qui aurait été révoltante au théâtre, a fait prononcer à la sœur d'Horace d'horribles imprécations contre sa patrie. Il a fallu qu'il rendît la sœur criminelle, pour que l'action du frère ne fût pas monstrueuse » (*Histoire critique de la République romaine*, I, 35-36, note).

(203) *Histoire de Fénelon, composée sur les manuscrits originaux*. A Paris, chez Giguet et Michaud, 1808, 3 vol. in-8°. Nous citons d'après la deuxième édition, parue chez les mêmes éditeurs en 1810, 3 vol. in-8°.

(204) Le *Journal de l'Empire*, sous la signature A. (de Feletz) a consacré à l'ouvrage trois articles fort laudatifs les 19, 23 mars et

il suffira de dire qu'on y prenait la défense des Jésuites. Tout ce qu'il trouve à glaner est un trait de caractère relatif au duc de Bourgogne, et dont il dit : « Beau trait à développer, à montrer en action » (205). Cette *Histoire de Fénelon*, où une large part était faite aux controverses sur le quiétisme et le jansénisme, n'est peut-être pas étrangère au curieux projet de faire un « volume de cinq cents pages bien intéressant » sur l'histoire de la religion catholique de Jésus à nos jours qui, le lendemain de cette lecture, traverse l'esprit de Beyle (206).



Il y a enfin toute une série d'ouvrages sur lesquels nous ne sommes guère renseignés. Stendhal a-t-il vraiment lu, comme il en a manifesté l'intention, la *Scienza nuova* de Vico (207), et relu l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* par Condorcet (208) ? En ce qui est de l'*Histoire de l'anarchie de Pologne* par Rulhière, qui venait de paraître (209), et de l'*Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de*

5 avril 1808. On lit dans le dernier : « Le défaut d'espace m'empêche d'exprimer tout le bien que je pense de cette nouvelle vie de Fénelon; aucune autre ne le fait aussi bien connaître, aussi bien apprécier, autant aimer. M. de Bausset s'est montré le digne historien d'un des hommes les plus aimables et les plus vertueux et d'un des plus beaux génies dont la France puisse se glorifier... »

(205) *Journal*, III, 179, 18 mars 1808. Le passage transcrit par Beyle n'appartient pas à M. de Bausset, mais à Fénelon lui-même : « Fénelon veut retracer au duc de Bourgogne, dans une seule fable, tous les défauts de son caractère, et il compose la fable du *Fantasque*. Le duc de Bourgogne est obligé d'y lire la fidèle histoire de toutes ses inégalités et de tous ses emportements :

« Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe ? Rien au dehors, « tout au dedans (...). C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux « nues; qu'est-il devenu ? Il s'est perdu dans la mêlée. Il n'en est « plus question; il ne sait plus ce qui l'a fâché ? Il sait seulement « qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher, encore même ne le sait-il pas « toujours; il *s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont « emportés et que c'est lui seul qui se modère*... » (*Histoire de Fénelon*, éd. cit., I, 159-162. C'est nous qui soulignons).

(206) *Journal*, III, 179, 19 mars 1808. Beyle se remémore à cette occasion une expression d'Alfieri : « *far suoi i temi gia prima trattati* » (Cf. *Pensées*, I, 93).

(207) *Ibid.*, III, 131, note. A une dizaine d'années de là, Beyle parlera de Vico comme d'un penseur dont l'obscurité l'avait rebuté (*Rome, Naples et Florence en 1817*, III, 56, note, 120).

(208) *Corr.*, II, 297, lettre à Pauline du 3 décembre 1807.

(209) *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république, suivie des anecdotes sur la Russie en 1762*. Paris, Desenne, 1807, 4 vol. in-12.

Luther par Charles de Villers (210), nous savons seulement que l'une et l'autre ne lui ont pas fait une mauvaise impression (211). De l'*Histoire de la guerre de Sept ans* par Archenholtz (212), il ne semble avoir retenu que la page concernant la fermeté du caractère de Frédéric II (213). Enfin, les *Lettres historiques* de Bolingbroke (214) lui ont-elles donné ces « cinq ou six jours de contentement » qu'il en attendait (215) ?

***

On doit accorder une place à part au livre de Delolme sur la constitution anglaise, *Constitution de l'Angleterre ou Etat du gouvernement anglais comparé avec la forme républicaine et avec les autres monarchies de l'Europe* (216), que Baert, on s'en souvient, avait signalé à son attention. On est surpris que nul de tous ceux qui se sont occupés des idées politiques de Stendhal ne nomme Delolme, dont le rôle est pourtant capital.

(210) Paris, chez Henrichs, an XII (1804), in-12. Nous avons déjà dit qu'en 1804 Beyle s'était fait l'écho des polémiques dont le livre avait fait l'objet lors de sa publication.

(211) « J'ai lu deux ouvrages que tu dois lire : *Histoire de Pologne*, par Rulhière; *Histoire de la réformation*, par Ch. de Villers... » (*Table* I, 93, complément de la lettre à Pauline du 30 avril 1807).
Beyle invitera encore sa sœur à lire Rulhière dans ses lettres du 24 mars (*Corr.*, II, 241) et du 3 juin (*Table*, I, 93).

(212) Deux traductions françaises avaient été données de l'*Histoire de la guerre de Sept ans en Allemagne, de* 1756 *à* 1763, par Johann Wilhelm von Archenholtz; l'une par M. d'Arnex (Berne, 1789, in-8°), l'autre par le baron de Bock (Metz, 1789, 2 vol. in-12).

(213) C'est dans Archenholtz que Beyle a lu le récit de la bataille de Kunersdorf, à laquelle il fait allusion dans la lettre à Pauline du mois de juin 1808 (*Corr.*, II, 101). Dans la traduction du baron de Bock, ce récit figure à p. 193-194 de la première partie.
Le nom d'Archenholtz reviendra dans une note des *Mélanges de politique et d'histoire* (II, 27), et dans une lettre de 1810 (*Corr.*, III, 241).

(214) *Lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières, depuis* 1710 *jusqu'en* 1736, *contenant le secret des négociations de la paix d'Utrecht, beaucoup de détails relatifs à l'histoire, à la philosophie, à la littérature, etc...* Collection imprimé en partie d'après les originaux de la main de cet illustre Anglais. Paris, chez Dentu, 1808, 3 vol. in-8°.

(215) « Un bon ouvrage en trois volumes in-8°, lettres de H. Saint John, vicomte de Bolingbroke, va me donner cinq ou six jours de contentement » (*Corr.*, III, 118, lettre à Pauline du 23 juin 1808).

(216) D'abord paru à Amsterdam en 1771 l'ouvrage de Delolme a été réimprimé à plusieurs reprises à la fin du XVIIIe siècle. Stendhal s'est servi de l'édition de 1787. A Genève, chez Barde, Manget et Cie, et se trouve à Paris, chez Buisson, 2 vol. in-8°.

Delolme expliquait l'origine de la constitution anglaise, en montrait les rouages, mettait en valeur ses avantages, dont les plus importants sont la protection de l'individu et la liberté de la presse, l'une et l'autre sauvegardées contre tout abus du pouvoir par le jury. Mêlant la politique à l'histoire, Delolme ne cessait d'opposer le régime républicain à la constitution de l'Angleterre. La république est pour lui la forme de gouvernement la plus vicieuse qui existe; le pouvoir collectif est non seulement illusoire, mais encore l'amorce du despotisme :

Vouloir établir la liberté chez une grande nation, en la faisant intervenir dans le détail du gouvernement, c'est vouloir de toutes les choses la plus chimérique (...); cette autorité de tous, dont on y amuse le peuple, n'est au fond que l'autorité de quelques citoyens puissants qui se partagent la république (217).

Et il dressait devant la prétendue liberté républicaine la liberté effective dont les Anglais sont redevables à leur constitution :

Je m'étais principalement proposé, dit-il en terminant, de faire voir comment la grande liberté dont les Anglais jouissent est le résultat de la forme toute particulière de leur gouvernement et, à cette occasion, de comparer celle-ci avec la forme républicaine; mon intention a été, dès le commencement, de m'en tenir à la circonstance qui constitue la différence essentielle de ces deux formes de gouvernement, et qui est en même temps la cause immédiate de la liberté anglaise... (218).

Stendhal, dont le jacobinisme s'était beaucoup atténué depuis le temps où Alfieri l'enflammait de haine contre les tyrans, n'est pas resté insensible à ces théories (219). Après avoir enregistré dans son *Journal :* « J'ai fini il y a quelques jours Delolme » (220), il note une idée qui l'a « frappé » :

Il est excessivement nuisible que les auteurs qui parlent pour la première fois à un homme d'un établissement politique, comme le Parlement de Paris, par exemple, s'engagent dans l'historique de ce que ce corps a été, de ce qu'il veut être. Sans le nommer, ils devraient établir ce qu'il est; ce point bien éclairci, venir à l'historique et à ses prétentions.

La méthode contraire, que les auteurs que j'ai lus ont suivie, fait que *j'arrive seulement à des idées frappantes d'évidence sur plusieurs établissements politiques* (221).

(217) Ed. cit., chap. III, tome I, p. 48-49.

(218) Ed. cit., chap. XVII, tome II, p. 133.

(219) Dès les premières pages il avait dû être favorablement prévenu en faveur de Delolme par la conception même que ce dernier avait de la politique : une science exacte basée sur la connaissance de l'homme (éd. cit., avertissement, tome I, p. XXI).

(220) *Journal,* III, 176, 17 mars 1806.

(221) *Ibid.,* III, 177. C'est nous qui soulignons.

Nul doute que ces « idées frappantes d'évidence » ne soient le fruit de la lecture de Delolme. On ne risque pas de se méprendre en attribuant à ce dernier le mérite de lui avoir ouvert les yeux sur les avantages de la monarchie constitutionnelle; et cela lorsque Napoléon était à l'apogée de sa puissance. C'est sans doute la clé de ces lignes cryptiques du *Journal* :

Cela m'a fait naître le projet Jun. et Mira. Je me suis amusé à dessiner une esquisse, mais mon crayon ne valait rien; la finesse de Mira. veut d'excellentes mines de plomb (222).

Jun. et Mira. sont respectivement, pensons-nous, Junius, que Delolme mentionnait (223) et Mirabeau, dont Beyle s'était naguère engoué. Il aurait donc eu un moment la tentation d'écrire une sorte de pamphlet, dont les interlocuteurs auraient été l'auteur des fameuses *Lettres de Junius* et celui des *Lettres de cachet,* et où il aurait tiré parti des idées découvertes dans Delolme. Le projet n'a pas eu de suite; il n'en reste pas moins qu'à partir de cette époque les théories de Delolme deviennent les siennes. Nous n'approfondirons pas ici cette question, qui nous éloignerait de notre sujet. Nous tenons toutefois à souligner un détail inconnu qui prouve que Stendhal a continué à pratiquer la *Constitution de l'Angleterre.* Lorsqu'il jettera sur le papier, au mois de mai 1814, des *Pensées sur la Constitution,* il aura Delolme sous les yeux. C'est ce que révèlent des notes marginales inédites (224). En marge de la phrase de la quatrième pensée : « Nos nobles, sous les premiers rois de la famille qui gouverne, étaient des aristocrates effrénés », Beyle a tracé : « D. 17 », voulant faire allusion à ce passage de Delolme :

En France l'autorité royale était à la vérité presque nulle; mais la liberté générale n'en fut pas plus grande. Les seigneurs étaient tout, et la nation elle-même était comptée pour rien (225).

En regard de l'alinéa suivant, il a marqué : « D. 25 ». Effectivement, les renseignements sur la Charte anglaise sont puisés dans Delolme (226). Enfin, à la suite de la dernière pensée, Beyle a mis : « Origine de la Chambre des Communes, 1295, D. 30 » et « Epigraphe tirée de Commines. D. 37 ». Or,

(222) *Ibid.,* III, 176-177.

(223) « Junius dit fort bien que le but ou l'intention des lois n'est pas de se fier sur ce que les hommes voudront faire, mais de prendre des précautions contre ce qu'ils pourraient faire » (*Constitution de l'Angleterre,* chap. XII, tome I, p. 171).

(224) *Les Pensées sur la Constitution* ont été publiées dans la *Vie de Napoléon,* éd. Champion (I, 377-379), et dans les *Mélanges de politique et d'histoire* (I, 49-53). Nous tirons les notes marginales inédites du ms. R. 5896, tome 27, fol. 112 et 112 *bis.*

(225) *Constitution de l'Angleterre,* chap. I.

(226) *Ibid.,* chap. II.

Delolme, dans le chapitre II, parlait de l'établissement de la Chambre des Communes et, à cette occasion, il citait Commines. Voici ce dernier passage :

Or, selon mon avis (dit Philippe de Commines dans des temps qui n'étaient pas fort postérieurs à ceux d'Edouard premier), entre toutes les seigneuries du monde dont j'ai eu connaissance, où la chose publique est mieux traitée et où règne moins de violence sur le peuple, c'est l'Angleterre. *Mémoires de Commines,* tome I, liv. V, chap. XIX (227).

***

Non seulement Stendhal fait à Brunswick sa lecture préférée des livres d'histoire, mais encore il devient lui-même historien.

Au cours de 1808, il entreprend une *Histoire de la guerre de Succession.* La perte du début du manuscrit (228) ne permet d'établir ni la date à laquelle le projet a été conçu, ni les raisons d'un tel choix. Tout ce que nous savons, c'est que Beyle a travaillé au fragment qui nous est parvenu du 21 août au 19 octobre 1808 (229), et que le sujet l'a « passionné » (230). Son plan était des plus ambitieux. Ce n'était pas un simple précis qu'il envisageait, mais un travail exhaustif : au tableau détaillé de la situation des différents états au début de la guerre, devaient se mêler l'exposé de l'activité diplomatique, le récit des campagnes militaires et une peinture exacte des mœurs. Il devait même être question des pièces de théâtre jouées à l'époque (231).

(227) *Ibid.,* chap. II, tome I, 37, note.

(228) La partie qui a été conservée figure au tome 6 des manuscrits de Grenoble cotés R. 5896. Elle a été publiée par Henri Martineau dans le tome II des *Mélanges de politique et d'histoire,* p. 13-143.

La pagination primitive du manuscrit va de la page 176 à la p. 324; ce sont donc les 175 premières pages qui ne sont pas arrivées jusqu'à nous.

(229) Voici d'ailleurs la chronologie du fragment rétablie d'après le manuscrit :

Le cahier porte au début « *August 21* th (*sic*) 1808 » (fol. 1 r°). Stendhal travaille à l'*Histoire de la guerre de Succession* les 22, 23 (*Mélanges de politique et d'histoire,* II, 25, 28), 24 et 25 août (ms. cit., fol. 13 r°, 23 r° : *Mélanges de politique et d'histoire,* II, 35, 54). A ce moment-là, son travail marque un temps d'arrêt. Le 17 septembre, Beyle réfléchit à son plan (*Mélanges de politique et d'histoire,* II, 142). Il ne recommence à rédiger que le 20 septembre et il continue les 21 et 23 (ms. cit., fol. 34 v°, 33 r°, 41 r° : *Mélanges de politique et d'histoire,* II, 81, 82, 96). Le 19 octobre, il fait copier une partie de son brouillon (*Journal,* II, 197).

(230) *Journal,* V, 212, 24 septembre 1813.

(231) *Mélanges de politique et d'histoire,* II, 143.

En fait, le fragment de la Bibliothèque de Grenoble ne développe qu'une toute petite partie de ce plan. Il débute par le récit de la mort de Guillaume III et de l'avènement au trône d'Anne Stuart; il continue par l'histoire des campagnes d'Italie de 1701 et 1702, et s'achève par celle des campagnes du Nord en 1702 et 1703.

Ce qu'il faut surtout retenir, c'est la manière dont Stendhal procède. Une remarque s'impose dès l'abord : il a particulièrement soigné sa documentation. Ceci est attesté par les très nombreux renvois que comporte le manuscrit (232). Il a tenu à connaître les principaux ouvrages se rapportant aux événements de cette période; les *Mémoires* du marquis de Feuquière (233), du maréchal de Berwick (234), du maréchal de Tessé (235), du marquis de Saint-Philippe (236), de la duchesse de Marlborough (237), du marquis de Torcy (238), de La Colonie (239). Il n'a pas négligé non plus les ouvrages sur les campagnes du prince Eugène (240), du maréchal de Marsin (241), du duc de Marlborough (242), ni des œuvres générales comme l'*Histoire militaire* du marquis de Quincy (243),

(232) Et que très souvent Henri Martineau n'a pas transcrits.

(233) *Mémoires de M. le marquis de Feuquière, lieutenant général des armées du Roi, contenant ses maximes sur la guerre et l'application des exemples aux maximes.* A Londres, 1776, in-4°.

(234) *Mémoires du maréchal de Berwick, écrits par lui-même.* A Paris, chez Moutard, 1778, 2 vol. in-12.

(235) *Mémoires et lettres du maréchal de Tessé, contenant des anecdotes et des faits inconnus sur partie des règnes de Louis XIV et de Louis XV.* A Paris, chez Treuttel et Wurtz, 1806, 2 vol. in-8°.

(236) *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V,* par D. Vincent Bacallar y Sanna, marquis de Saint-Philippe. Traduits de l'espagnol. Amsterdam, 1756, 4 vol. in-12.

(237) *Relation de la conduite que la duchesse douairière de Marlborough a tenue à la Cour depuis qu'elle y entra jusqu'à l'an 1710.* Traduit de l'anglais. A La Haye, 1742, in-12.

(238) *Mémoires de M. de M*** pour servir à l'histoire des négociations depuis le traité de Ryswick jusqu'à la paix d'Utrecht.* A La Haye, 1756, 3 vol. in-12.

(239) *Mémoires de M. de la Colonie... contenant les événements de la guerre depuis le siège de Namur en 1692 jusqu'à la bataille de Belgrade en 1717, avec les aventures et les combats particuliers de l'auteur.* Bruxelles, 1737, 2 vol. in-12.

(240) Jean Dumont, *Histoire militaire du prince Eugène de Savoie...* La Haye, 1729, 3 vol. in-fol. Mouvillon, *Histoire du prince François-Eugène de Savoie.* Amsterdam, 1740, 5 vol. in-12.

(241) Dumoulin, *Campagnes de M. le maréchal de Marsin en Allemagne.* Amsterdam, 1762, 3 vol. in-8°.

(242) Thomas Lediard, *The life of John, duke of Marlborough.* Londres, 1743, 2 vol. in-8°.

(243) *Histoire militaire du règne de Louis le Grand.* A Paris, chez Mariette, Delespine et Coignard, 1726, 7 vol. in-4°.

l'histoire diplomatique de La Torre (244), l'*Histoire d'Angleterre* par l'évêque Burnet (245), l'*Histoire d'Allemagne* par Montigny (246). Enfin, Beyle consulte souvent l'*Histoire du siècle de Louis XIV* par Voltaire et les *Mémoires* de Saint-Simon (247). Et cette énumération est loin d'être complète (248).

Mais comment ces sources ont-elles été utilisées ? C'est ici que pour la première fois peut-être est sensible ce qui deviendra la manière typique de composer de Stendhal. Il travaille à coups d'emprunts, voire de plagiats. Tantôt il résume un texte qui lui paraît intéressant, tantôt il l'adapte à son goût, tantôt encore il le copie, mais en intervertissant l'ordre des paragraphes, et en faisant alterner la copie et l'adaptation. Il est vrai que le manuscrit, nous l'avons dit, abonde en renvois; mais, dans la plupart des cas, ces références sont trompeuses, car elles donnent l'impression que Beyle produit simplement ses autorités, alors qu'il s'approprie, ou à peu de chose près, tout le passage de l'auteur auquel il se rapporte.

Voici, à titre d'exemple, comment il met à contribution la page où le marquis de Feuquière relatait la surprise de Crémone par le prince Eugène. La juxtaposition des textes ne laisse pas d'être édifiante.

FEUQUIÈRE	STENDHAL
... On ne faisait sortir personne de la place pendant la nuit. On ne faisait dans le dedans, ni ronde sur les remparts, ni patrouille de cavalerie et d'infanterie dans les rues; on se contentait d'avoir des corps de garde aux portes et sur les places, sans que ces corps de garde se communiquassent pendant la nuit par les	... Il y avait à Crémone un prêtre qui desservait une petite église peu fréquentée et avait sa maison près de cette église *. Contre sa cure passait un égout qui portait les eaux des rues dans les fossés de la ville. Il demanda aux magistrats de le faire nettoyer, prétendant qu'il * Feuquière, 228.

(244) *Mémoires et négociations secrètes de diverses cours de l'Europe.* A La Haye, 1731-1734, 5 vol. in-12.

(245) Beyle a connu le livre dans le texte anglais, *History of his own time.* Edinburgh, 1753, 5 vol. in-12, et dans la traduction, insérée aux tomes II à IV de l'*Histoire des dernières révolutions d'Angleterre.* La Haye, 1735, 7 vol. in-8°.

(246) *Histoire générale d'Allemagne depuis l'an de Rome* 640 *jusqu'à nos jours.* Paris, Costard, 1772-1779, 6 vol. in-8°.

(247) Les notes marginales qu'il a tracées, à cette occasion, sur les marges de son exemplaire ont été publiées dans les *Marginalia,* I, 229-236.

(248) Voir la liste des ouvrages qu'il a consultés ou qu'il se proposait de consulter dans les *Mélanges de politique et d'histoire,* II, 141-142.

rondes, ni même qu'ils eussent des sentinelles sur le rempart au-dessus des portes, pour voir si quelque chose en approchait. Enfin l'on était dans Crémone sans aucune attention pour le service ordonné dans toutes les places.

Un prêtre qui desservait une petite église un peu détournée du grand commerce de la ville, avait sa maison proche de cette église. Joignant la cave de sa maison passait un aqueduc qui portait les eaux des rues dans les fossés de la ville. Il y avait dans Crémone un nombre considérable de ces sorties, dont aucune n'était grillée. Ce fut sur l'avis que ce prêtre en donna, que M. le prince Eugène disposa son entreprise.

Il introduisit dans Crémone par ces aqueducs six cents hommes, que le prêtre cachait dans sa cave et dans cette église qui n'était pas journellement fréquentée. Il fit encore entrer pendant le jour un nombre considérable de soldats déguisés en paysans, qui ne ressortaient pas le soir, et étaient recueillis par ce prêtre, ou par quelques autres conjurés.

Cet expédient était aisé, parce qu'il n'y avait point de consigne aux portes et qu'on ne s'informait jamais, si ce qui était entré pendant le jour dans la ville, en était sorti, ou y était resté...

(*Mémoires*, 1776, p. 228).

était tellement obstrué que l'humidité rendait sa maison inhabitable. Sa demande parut si juste qu'on n'hésita pas d'y satisfaire, on nettoya l'aqueduc et on ne le grilla pas. Il en donna sur le champ avis au prince Eugène. Ce général forma le dessein de surprendre Crémone. Il savait déjà que la présence du général en chef, de plusieurs officiers généraux et de la forte garnison qui y était n'en rendait pas le service plus régulier. Une extrême négligence régnait sur tout.

On ne faisait sortir personne de la place pendant la nuit. On ne faisait dans le dedans ni ronde sur les remparts, ni patrouille dans les rues. On se contentait d'avoir des corps de garde aux portes et sur les places, sans que ces corps de garde se communiquassent pendant la nuit par des rondes, ni même qu'ils eussent des sentinelles sur le rempart au-dessus des portes, pour voir si quelque chose en approchait. Enfin on était à Crémone comme on au rait été à Saint-Denis.

Le prince Eugène en profita. Il introduisit dans Crémone jusqu'à six cents hommes que le prêtre cacha dans sa cave et dans cette église qui n'était pas journellement fréquentée.

Le prince fit encore entrer pendant plusieurs jours un nombre considérable de soldats déguisés en paysans, en prêtres, etc., qui ne ressortaient pas le soir et étaient recueillis dans la maison amie. Le comte de Revel, lieutenant général, commandant la place, ne s'aperçut de rien parce qu'il ne faisait prendre aucune note aux portes de ce qui pouvait entrer ou sortir...

(*Mélanges d'histoire et de politique*, II, 55-57.)

De même, le récit de la campagne de 1701 est extrait, en ce qui concerne l'armée française, des *Mémoires* de Berwick. Nous donnons encore un court spécimen de la façon dont Beyle a utilisé cette source.

BERWICK	STENDHAL
... Monseigneur le duc de Bourgogne fut nommé pour commander l'armée de Flandre, ayant sous lui le maréchal de Boufflers. J'eus ordre de servir, et me rendis à Bruxelles en même temps que ce prince. Nous y apprîmes que le maréchal de Boufflers, ayant rassemblé partie de l'armée de l'autre côté de la Meuse, avait marché pour attaquer le comte de Tilly à Santen. Dès que les ennemis virent arriver l'armée de France, ils décampèrent avec précipitation, et eurent le bonheur de faire leur retraite sans en être en aucune façon inquiétés ni suivis. On blâma fort le maréchal, car il aurait pu aisément battre Tilly, qui était de moitié plus faible que lui. Il est facile d'imaginer quelle aurait été la conséquence d'un heureux succès, au commencement de la campagne et de la guerre; outre que la levée du siège de Keyserwerth s'en serait infailliblement ensuivie, cela aurait donné aux troupes de France une supériorité et une réputation infinies.	... Dès que les ennemis virent arriver l'armée de France, ils se retirèrent sans être seulement inquiétés. Le Maréchal manqua de battre Tilly qui était de moitié plus faible que lui; la levée du siège de Kaiserswerth aurait été la suite inévitable de cette action et on aurait eu le très grand avantage de commencer la campagne par une victoire.
Ce coup manqué, et Monseigneur le duc de Bourgogne arrivé à Santen avec quelques troupes d'augmentation, tout le monde s'attendait avec raison que nous ne demeurerions pas les bras croisés, vu que partie de l'armée ennemie était occupée au siège de Keyserwerth, de l'autre côté du Rhin, et que le reste était en trop petit nombre, pour s'opposer à nos entreprises (car, pour ce qui était des troupes allemandes, elles ne pouvaient joindre les alliés de plus	Le duc de Bourgogne ayant joint le maréchal à Santen avec quelques renforts, il resta oisif pendant qu'une partie de l'armée ennemie était occupée au siège de Kaiserswerth de l'autre côté du Rhin et que lui-même pouvait former les plus belles entreprises, mais cette campagne était faite pour démontrer l'influence du talent à la tête des armées... (*Ibid.*, II, 83.)

de six semaines); mais par la timidité du maréchal, ou par une fatalité malheureuse, nous demeurâmes tranquilles à Santen pendant presque tout le siège de Keyserwerth...

(*Mémoires*, 1778, I, 174.)

Et tout le reste est à l'avenant. Il nous semble donc difficile d'admettre que Stendhal révèle de véritables dons d'historien. En effet, de l'historien il ne possède pas les qualités essentielles : il n'a nul souci d'établir au préalable la valeur des sources; il ne compare pas entre elles et ne discute pas les différentes versions d'un même événement. Ce qui lui tient à cœur est l'intérêt, c'est-à-dire le *récit;* et c'est pour l'étoffer qu'il puise à pleines mains dans les livres, trie, mêle, fond les détails qui lui paraissent le plus frappants (249). Sa part propre se réduit assez souvent à des réflexions et des commentaires au ton aisément reconnaissable dont il émaille son texte. Ainsi, ayant rapporté, d'après l'*Histoire de son temps* par Burnet, les controverses qu'occasionna en Angleterre le serment de fidélité, il ajoute de son cru :

On trouve encore de nos jours dans la nation anglaise des restes de l'argumentation de l'Ecole. Ils se sont incorporés ainsi que la Bible avec le sérieux et l'énergie qui sont dans le caractère national et l'on est tout surpris de voir des gens très sensés se tromper sur des choses évidentes à force de raisonner longuement. On peut juger des énormes discussions que tous ces principes devaient produire il y a cent ans (250).

Un peu plus loin, il développe une théorie « philosophique » : « beaucoup d'hommes ont fait de grandes choses, peu des choses utiles, et infiniment peu en les faisant ont sacrifié leur intérêt à celui de la nation » (251). Ailleurs, il interrompt le récit du combat de Chiari en 1701 — récit emprunté d'un bout à l'autre aux *Mémoires* du maréchal de Tessé — pour faire place à des réflexions sur le soldat français :

On retrouve bien là l'esprit du soldat français. Les ennemis savent seulement qu'il les bat quand il est passablement commandé, mais nous qui l'avons vu de près, nous savons qu'il est plein d'esprit et de délicatesse. Voilà le vrai caractère national. Cinq cent mille soldats qui sont sous les armes depuis dix-huit ans ne jouent pas la comédie, et n'ont pas été formés par l'éducation qu'ils ont reçue. On ne dira pas que ce sont toujours les mêmes. Et voyez les soldats ennemis (252).

(249) D'où sa préoccupation du style. Voir *Mélanges de politique et d'histoire*, II, 27, 67, 102.
(250) *Ibid.*, II, 21-22.
(251) *Ibid.*, II, 25.
(252) *Ibid.*, II, 52-53.

L'intérêt du coup d'essai qu'est l'*Histoire de la guerre de Succession* vient de ce que Beyle a rodé cette méthode de composition entremêlée de plagiats et de pensées originales qu'il appliquera bientôt à ses premiers livres.

***

Si paradoxal que cela puisse paraître, et en dépit de tout ce qu'on a pu en dire, son séjour à Brunswick n'a pas servi à Beyle — ou si peu ! — à connaître l'Allemagne. La littérature d'outre-Rhin lui restera inassimilable, par manque d'effort de sa part, peut-être, certainement par manque d'intérêt. Il n'existe décidément aucun atome crochu entre Stendhal et l'âme allemande.

Bien au contraire, ce voyage et ce séjour et les contacts forcés qu'ils entraînent avec la vie extérieure le font, comme toujours dans ce cas, se replier sur lui-même. Il réfléchit, il rumine, il ressasse, pourrait-on dire. Il se produit alors un phénomène de décantation qui lui permet de mettre au clair la structure du beylisme. « Je continue à travailler sur mes sentiments, écrit-il à Pauline le 28 mai 1807, c'est l'unique chemin du bonheur. »

Les lectures littéraires sont assez décevantes : ni Blair ni Johnson ne l'enrichissent. Quant à la brochure d'A. W. Schlegel sur Racine et Euripide, il n'en a pas connu l'existence, autant qu'on peut en juger.

Son esprit reste orienté vers l'histoire. Beyle en garde le goût et la curiosité. Volney, qu'il découvre à ce moment, complète sa conception : l'histoire, lui apprend cet historien philosophe, « est la science physiologique des gouvernements ». Et c'est Volney qui lui prouve que l'histoire doit être libérée du respect superstitieux de la tradition. Stendhal fera, dans les années suivantes, de nombreux emprunts à Volney; de ces emprunts le moins important n'est pas l'idée même du beau idéal qui sera la pièce maîtresse de l'*Histoire de la peinture en Italie :* étudier la naissance de la conception de la beauté et en suivre l'évolution depuis son expression par l'homme sauvage jusqu'à celle de l'homme moderne. C'était reprendre, développer et compléter des principes trouvés jadis dans l'abbé Du Bos.

Toujours dans le domaine de l'histoire, Beyle voit dans Koch que l'amour-propre national — qu'il baptisera bientôt, en reprenant une expression de Grimm, « patriotisme d'antichambre » — est un défaut produit par un raisonnement erroné et une perspective étroite. En même temps, il retrouve dans Sismondi, et mieux illustré, ce thème de l'énergie italienne qui lui sera si cher. Enfin Delolme, lui expliquant la nature et les rouages

de la constitution de l'Angleterre, détermine une sorte de révolution dans ses idées politiques.

Pourquoi a-t-on accordé si peu d'attention à la tentative d'écrire une *Histoire de la guerre de Succession ?* Elle est fort instructive; on y voit Stendhal mettre au point sa manière pillarde de composer des livres, perfectionner, si nous osons dire, la stendhalisation des emprunts et, par la même occasion, travailler son style.

Tous ces éléments montrent combien nous sommes loin d'un Stendhal entièrement soumis à l'influence allemande; en réalité, le séjour à Brunswick n'est pas sous le signe du germanisme, mais bien sous celui de l'histoire.

CHAPITRE III

A la croisée des chemins
(1808-1811)

I

De « Letellier » à l'économie politique

Vains efforts pour achever *Letellier*. — Persistance du goût pour l'histoire : Saint-Simon, Duclos, Rulhière, Besenval, Sully, d'Aiguillon, Bolingbroke, Hume, Coxe, Williams, Sismondi. Velléité d'écrire une histoire de la Révolution française. — La lecture de Malthus suggère à Beyle l'idée de composer un traité d'économie politique. Application des principes du beylisme. Abandon de l'économie politique.

Rentré en France le 1er décembre 1808, Henri Beyle passe quatre mois environ à Paris. Il reprend ensuite le chemin de l'Allemagne. Après une nouvelle campagne, il réside pendant presque sept mois à Vienne, employé dans les services de son cousin Martial Daru, nommé intendant de la ville. De retour à Paris, à la fin de janvier 1810, il est nommé auditeur au Conseil d'Etat au début d'août et, peu après, inspecteur du mobilier et des bâtiments de la Couronne. Son séjour à Paris se prolonge jusqu'à la fin du mois d'août 1811, moment auquel il part pour l'Italie.

⁂

Sous le rapport intellectuel, cette période est marquée par les tentatives les plus diverses. Conscient de la « puberté » de

son esprit (1), il désire faire de « grandes choses » (2); mais dans quel domaine s'illustrera-t-il ? Les projets se succèdent sans relâche. La gloire dramatique demeure le plus cher de ses rêves; l'histoire n'a pas cessé de le tenter; l'économie politique le séduit à son tour. Et il ne faudrait pas oublier ce dessein d'écrire les vies de quelques-uns des plus célèbres peintres, musiciens, poètes et écrivains étrangers (3), qui constitue une curieuse préfiguration des deux ouvrages dont il entreprendra bientôt la composition : l'*Histoire de la peinture en Italie,* et les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase.*



Un renouveau de velléités dramatiques se manifeste en 1810. Le 20 mars, il confie à son cahier : « Je songe à revenir *to my true talent, if I have a talent, that of comic bard* » (4). Depuis trois ans et demi, le pauvre *Letellier* gisait abandonné au fond d'une malle; depuis ce jour de septembre 1806 où Beyle, après de nouveaux et vains efforts, avait tracé ces mots désabusés : « Je ne me sens pas de génie *for my* c[omédie]... » (5).

En esprit méthodique — « Veux-tu doubler ton esprit, conduis-le avec ordre », telle est la devise qu'il se conseille d'adopter (6) — il songe d'abord à reprendre son ancien travail analytique sur les passions.

> Il peut être utile, pour mettre de la clarté dans mes idées, de repenser, après cinq ans d'oubli, à mon ancien travail de 1805 (*sic*), sur les caractères naturels et sociaux et leurs oppositions avec les passions, avec le classement de ces oppositions en sujets tragiques ou comiques... (7).

Et, tout en projetant, sous l'influence de Pinel, de rédiger un « journal nosographique » (8) et un « cahier de ridicules » (9), il recommence une fois de plus à classer, avec l'aide de son ami Félix Faure, les « passions, états et habitudes de l'âme, moyens de passions » (10); en même temps que son autre camarade Louis Crozet travaille avec lui à un « recueil

(1) *Journal,* III, 279, 19 mars 1810.
(2) *Ibid.,* IV, 12, août-septembre 1810.
(3) *Ibid.,* III, 357, 10 juin 1810.
(4) *Ibid.,* III, 286.
(5) *Ibid.,* III, 113, 10 septembre 1810.
(6) *Ibid.,* III, 408, 10 juillet 1810.
(7) *Ibid.,* III, 406, 12 juin 1810. C'est en 1803, et non en 1805 que Beyle, à la suite de la lecture du *Génie du Christianisme,* avait fait des listes de caractères et de passions.
(8) *Ibid.,* III, 372, 11 juillet 1810.
(9) *Ibid.,* III, 382, 27 juillet 1810.
(10) *Ibid.,* III, 386, 30 juillet 1810. Cf. *Molière,* p. 182-183, note, 13 août 1811.

de faits » (11). Il s'applique même, pour faciliter sa besogne, à la composition d'un « système de comédie » (12), et c'est très probablement en vue de ce recueil de principes que, l'année suivante, il commentera Molière la plume à la main (13).

Pendant que d'autres projets de comédies se présentent à son esprit : *le Roi; le Général; l'Homme de lettres* (14), il s'efforce d'achever *Letellier*. « Je tiens à ce sujet, explique-t-il, parce que c'est celui où je crois que ma jeunesse me nuirait le moins » (15). Mais, en dépit de huit heures de travail par jour (16), la pièce n'avance point (17). Ce ne sont que de nou-

(11) *Ibid.*, éd. Champion, tome IV, Annexes, p. 409-418, 13-22 août 1810. Voir ce que nous disons plus loin de Pinel.

(12) *Molière*, p. 249 note, août 1810.

(13) Les *Notes sur l'Avare*, publiées dans *Molière*, p. 177-184, ne comportent pas de date, mais ont dû être écrites le 17 avril 1811. Cf. *Journal*, IV, 97. A ce propos, signalons que Stendhal se sert des *Œuvres de Molière avec des remarques grammaticales, des avertissements et des observations sur chaque pièce*, par M. Bret, Paris, par la Compagnie des Libraires associés, an XIII-1804, 6 vol. in-8°. *L'Avare* figure au tome V.

(14) *Journal*, III, 408, juillet 1810. L'année d'après, Beyle voudra écrire une pièce inspirée du caractère d'Alfieri (*ibid.*, IV, 78, 17 mars 1811).

(15) *Ibid.*, III, 402, 12 juin 1810.

(16) *Ibid.*, III, 373, 27 juillet 1810.

(17) Nous établissons, d'après les textes imprimés et les manuscrits de Grenoble, la chronologie de *Letellier* pour les années 1810 et 1811 :

Le 12 juin 1810, Beyle cherche en vain le cahier de sa pièce parmi les livres reçus de Brunswick; il refait de mémoire les caractères des personnages (*Journal*, III, 402-404).

Le 15, il relit le cahier de *Letellier* de 1804 (ms. R. 5896, tome 2, fol. 89 v°). A remarquer que les notes publiées dans le *Théâtre*, III, 200-201, n'ont pas été écrites en 1810, mais le 7 septembre 1804; par conséquent, elles doivent être placées à la suite de la p. 160.

Le même jour, Stendhal relève quelques idées relatives au plan (*Journal*, III, 404-405).

Le 18, Beyle et Félix Faure sont toujours à la recherche du cahier égaré (*Journal*, III, 363).

Le 2 juillet, Stendhal le réclame à Pauline (*Table*, I, 103-104). Il relit, dans le cahier de 1804, la scène III, qui lui semble « bonne » (*Théâtre*, III, 38).

Le 3, il se met à l'œuvre (*Journal*, III, 369, 373).

Le 8, il trouve « la direction de deux ou trois principales scènes » (*ibid.*, III, 401).

Le 10, il réfléchit sur le rire (*Théâtre*, III, 202).

Du 17 au 21, il rédige un nouveau plan « à la Shakespeare » (*ibid.*, III, 203-211).

Les 25 et 26, il ébauche quelques scènes nouvelles (*ibid.*, III, 236-237, 212-215). Les fragments figurant dans ces pages ne doivent pas être séparés; ils se suivent dans le manuscrit (R. 5896, tome 19, fol. 153 v° - 156 v°).

Au mois de juillet appartiennent aussi très vraisemblablement les

veaux plans, des ébauches de nouvelles scènes, de nouveaux traits de caractère (18); tout cela va grossir le tas de notes accumulées antérieurement.

Stendhal est trop clairvoyant pour ne pas se rendre compte de son incapacité à dominer les matériaux qu'il entasse sans se lasser (19), mais sa confiance en son génie dramatique est inébranlable. Il ne craindra pas d'écrire, en 1813, que seule sa nomination au Conseil d'Etat l'avait empêché de terminer sa comédie (20).

⁂

Sinon auteur comique, deviendra-t-il historien ? Son goût pour l'histoire demeure fort vif. Historiens et mémorialistes sont amplement représentés dans ses lectures. Parmi ses vieilles connaissances, on retrouve Saint-Simon (21), Duclos (22),

notes publiées dans le *Théâtre,* III, depuis la page 145, « Ridicule du calomniateur... », jusqu'à la p. 154. En effet, Beyle y fait allusion à la *Nosographie* de Pinel, qu'il lit à ce moment-là.

Le 3 août, il classe les scènes principales (*Théâtre,* III, 216-218); Il établit en même temps un « état des vingt scènes et du dénouement » (*ibid.,* III, 239-240).

Le 14, il énumère les « scènes à amener, de premier mérite » et de « deuxième mérite » (*ibid.,* III, 219-224).

Les 25, 26 et 27, il travaille au dénouement de la comédie (*ibid.,* III, 225-235, 237-239), en collaboration avec Louis Crozet qui a presque constamment tenu la plume (ms. R. 5896, tome 19, fol. 164 v°-170 r°, 158 v°, 153 r°, 170 v°).

Après une interruption d'environ neuf mois, Stendhal recommence à songer à *Letellier* le 20 mai 1811. Ce jour-là et le lendemain, il médite sur le plan (*Théâtre,* III, 245-246). Il aurait même tracé un « grand plan », qui n'a pas été conservé.

(18) Entre autres, celui du « jeune homme qui affecte la gravité pour obtenir une place d'auditeur » (*Journal,* III, 403-404).

Pour M. Vermale, Carmontelle aurait exercé une influence considérable sur Stendhal. Le *« Mocenigo » de Stendhal. Ausonia,* janvier-décembre 1943, p. 32-37. Mais il est difficile d'accepter ses conclusions, sa documentation étant incertaine, et son interprétation des textes toute personnelle.

(19) « Défaut de génie. Un jour je pense à [Le]tellier, l'autre jour à Chapelle, un troisième aux positions comiques ou au plan, mais jamais à toutes ces choses à la fois; mon attention est toujours absorbée dans l'une d'elles » (*Journal,* III, 323-324).

(20) *Ibid.,* V, 120, 4 février 1813.

(21) Le portrait de Fénelon est jugé, à cette occasion, « petit chef-d'œuvre » (*ibid.,* IV, 179, 7 juillet 1811). Les tomes 9 à 12 *des Œuvres Complètes de Saint-Simon,* publiées à Strasbourg chez J.-G. Treuttel, 1791, 12 vol. in-8°, portent le sous-titre *Hommes illustres des règnes de Louis XIV et Louis XV.* Le chapitre sur Fénelon figure au tome 10, p. 1 à 24.

(22) *Journal,* III, 257, novembre 1809.

Archenholtz (23), et enfin Besenval qui le charme : « ... J'ai lu, note-t-il en 1811, cent vingt pages des *Mémoires* de Besenval, dont les principes s'accordent presque avec les miens; de tous les écrivains de mémoires c'est lui qui me convient le plus » (24).

Le prix d'histoire attribué à Rulhière par le jury des Prix décennaux a dû le pousser à relire l'*Histoire de l'anarchie de Pologne,* assez distraitement parcourue à Brunswick. D'autant plus que cette décision n'avait pas été du goût de tout le monde, et que des protestations avaient paru dans la presse (25). Stendhal, qui envisage de son côté précisément à cette époque de fonder un prix de littérature (26), mais international, approuve le choix du jury (27). Rulhière lui plaît (28) pour son intérêt psychologique et la finesse de ses portraits (29). Il le tient pour « un des meilleurs maîtres de l'art de faire le portrait... » (30). Et son goût ne sera point éphémère. En 1812, l'*Histoire de l'anarchie de Pologne* sera jugée l'un des meilleurs ouvrages parus les dernières années (31). En 1814, il placera Rulhière au nombre des grands historiens, immédiatement après Saint-Simon (32). Et il écrira,

(23) *Corr.,* III, 241.

(24) *Journal,* IV, 162, 14 juin 1811.

(25) *Journal de l'Empire,* 15 août 1810, article signé M. (Malte-Brun). Le 29 décembre 1810, Beyle lit avec intérêt (*Journal,* IV, 56), les *Discussions de la Classe d'histoire et de littérature ancienne sur les rapports du jury des Prix décennaux.* Paris, Baudoin et Cie, Garnery, 1810, in-4°.

(26) *Corr.,* éd. Paupe, I, 363-365, 1er septembre 1810.

(27) En 1811, il traitera de « niais » les trois membres de l'Institut, Dupont de Nemours, Delisles de Sales et Joseph-Mathias de Rayneval, qui s'étaient prononcés contre Rulhière (V. Del Litto, *Marginalia inédits de Stendhal sur un Vauvenargues. Mercure de France,* 1950, p. 105).

(28) « Ce que j'ai trouvé de mieux dans ma bibliothèque, c'est *la Pologne* de Rulhière... » (*Journal,* 10 août 1811).

(29) Voir ce que Guizot écrivait en 1808 : « M. de Rulhière excelle dans les portraits; il ne sépare point les acteurs des événements; il montre leur union et leur influence réciproque; ses figures se détachent nettement, mais tiennent toujours au fond du tableau... » (*Archives littéraires,* tome 17, 1808, p. 381).

(30) *Recueil de faits,* 13 août 1811 (*Journal,* éd. Champion, III, 411). Beyle mentionne le portrait du prince Czartorisky — et non princesse, comme on l'a imprimé (cf. ms. R. 5896, tome 7, fol. 146 v°) — et ceux de Kaunitz, de Frédéric II, de Poniatowski, de Radziwill (le nom de Frédéric II a été oublié dans le texte imprimé, *Journal,* éd. Champion, III, 413. Cf. ms. cit., fol. 137 v°).

(31) *Corr.,* IV, 7, lettre à Pauline du 9 janvier 1812. Voir d'autres allusions au prince de Kaunitz dans les *Mél. de litt.,* III, 96 — où il faut remplacer *Yaunitz par Kaunitz* — et dans *Rome, Naples et Florence en 1817,* III, 113.

(32) *Marginalia,* I, 234.

en 1825 : « Il est certain que jusqu'en 1815, cet ouvrage était bien supérieur à tous les livres d'histoire publiés en France depuis cinquante ans... » (33).

Au nombre des lectures nouvelles, enregistrons, en ce qui concerne la France, les *Mémoires* de Sully, qui sont pour lui une véritable « source de bonheur » (34), et ceux du duc d'Aiguillon qui, au contraire, sont jugés sans intérêt (35).

Les historiens étrangers, tous Anglais, sont assez nombreux; Bolingbroke, Hume, Coxe, Williams.

De Bolingbroke, dont il connaissait déjà les *Lettres historiques*, Beyle parcourt, en 1809, les *Lettres sur l'histoire* (36). Elles ont pu achever de le convaincre, si besoin en était, que l'étude de l'histoire est indispensable à ceux qui désirent acquérir la science de l'homme (37).

De David Hume, il lit « avec application » l'*Histoire de la Maison de Plantagenet* (38), dont il apprécie surtout l' « excellent essai » sur le gouvernement féodal (39).

(33) *Courrier Anglais,* IV, 118.

(34) *Journal,* IV, 19-20, 2 octobre 1810. C'est en 1745 qu'ont été publiés les *Mémoires de Maximilien, duc de Béthune, duc de Sully... mis en ordre avec des remarques, par M.L.D.L.D.L.* (l'abbé de l'Ecluse des Loyer). Londres, 3 vol. in-4°. Ils ont été plusieurs fois réimprimés.

(35) *Journal,* IV, 151, 8 juin 1811. Les *Mémoires du ministère du duc d'Aiguillon pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XV et à celle du commencement du règne de Louis XVI,* avaient paru en 1790, in-8°.

(36) *Corr.,* III, 197, lettre à Pauline de septembre 1809. Les *Letters on the study and use of history,* publiées à Londres en 1752, 2 vol. in-8°, avaient été traduites en français la même année par Barbeu de Bourg, sous le titre de *Lettres sur l'histoire,* s.l., 2 vol. in-8°.

Dans la lettre à Pauline de mai 1810, Beyle mentionne l'ouvrage par son titre anglais. Doit-on en déduire qu'il l'a lu dans le texte ?

(37) « ... ceux de nous qui ont l'expérience, sans aucune connaissance de l'histoire du monde, ne sont qu'à demi savants dans la science des hommes... » (*Lettres sur l'histoire,* lettre II, tome I, p. 28).

« L'homme qui s'applique de bonne heure à l'étude de l'histoire peut acquérir en peu d'années, et avant que de mettre le pied dans le monde, non seulement une connaissance plus étendue des hommes, mais encore une expérience de plus de siècles qu'aucun des patriarches n'en a vu » (*ibid.*, p. 44).

(38) *Histoire de la Maison de Plantagenet sur le trône d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules César jusqu'à l'avènement de Henri III.* Traduite par Mme *** (Bellot). Amsterdam, 1765, 2 vol. in-4°.

On a vu que c'est à Marseille que Beyle avait commencé à lire Hume.

(39) *Journal,* IV, 187, 4-10 août 1811. Stendhal fait allusion à *l'Appendix II,* chap. XII, intitulé *le Gouvernement féodal et les mœurs anglo-normandes* (éd. cit., I, 551 et suiv.).

Une réminiscence du même ouvrage figure dans un fragment sur

L'*Histoire de la Maison d'Autriche,* par William Coxe (40), le laisse froid, l'auteur étant « sans génie extraordinaire » (41).

Beaucoup plus attrayante se révèle l'*Histoire des gouvernements du Nord,* par J. Williams (42). Cet auteur avait été signalé à son attention par Rulhière (43), qui avait parlé du chevalier Williams, ambassadeur d'Angleterre à Varsovie en 1752, comme d'un homme spirituel, mais dépravé, passé maître dans l'art d'exploiter les mécontentements et de fomenter les troubles :

> ... homme d'une imagination forte, mais sujette à s'égarer, qui séduisait d'abord par l'étendue et la vivacité de son esprit, mais qui révoltait bientôt par ses indiscrétions, ses écarts, l'infamie de ses débauches, son abandon de tous les principes de décence et d'honnêteté, et par la violence de sa mélancolie (...). Cet homme, élevé dans la haine et le mépris des Cours quoique partisan de la monarchie, par égarement et par système, se plaisait à encourager partout où il séjournait les mécontentements et les factions. Il dédaignait les routes suivies par ses prédécesseurs. Son passage dans trois pays y fut marqué par un changement de mesures du ministère... (44).

Et dans les *Anecdotes sur la Révolution de Russie* (45), Rulhière faisait état de l'influence que le chevalier Williams avait exercée sur la grande-duchesse Catherine, en la poussant à exécuter son coup d'état.

L'*Histoire des gouvernements du Nord* renfermait de nombreuses anecdotes et maints traits relatifs aux mœurs et au tempérament des différents peuples : l'esprit flegmatique des Hollandais (46); l'ignorance des Polonais (47); la subtilité et l'hypocrisie des Russes (48). L'auteur prévenait d'ailleurs ses

la comédie, certainement postérieur de deux ans (*Molière,* p. 275); il s'agit du passage concernant l'*Heptarchie* (éd. cit., I, 26 et suiv.).

(40) *Histoire de la Maison d'Autriche depuis Rodolphe de Hapsbourg jusqu'à la mort de Léopold II* (1218-1792). Traduit de l'anglais par P.-F. Henry. Paris, Nicolle, 1809, 5 vol. in-8°.

(41) *Marginalia,* I, 249-250. L'histoire du règne de Joseph II auquel il fait allusion est au tome V, p. 435-540.

(42) *Histoire des gouvernements du Nord ou de l'Origine et des progrès du gouvernement des Provinces-Unies, du Danemark, de la Suède, de la Russie et de la Pologne, jusqu'en 1777.* Amsterdam, 1780, 4 vol. in-12.

(43) « C'est sur le mal qu'il [Rulhière] dit de ses mœurs, que j'ai acheté le livre; et je ne me suis pas trompé, il est fort bon » (*Corr.,* III, 251, lettre à Pauline de mai 1810).

(44) *Histoire de l'anarchie de Pologne,* I, 238-240.

(45) Réimprimées en 1807, à la suite de l'*Histoire de l'anarchie de Pologne.*

(46) *Histoire des gouvernements du Nord,* I, 137-138.

(47) *Ibid.,* IV, 544-555.

(48) *Ibid.,* III, chap. II et suiv.

lecteurs qu'il n'avait pas écrit son livre « par amour de la gloire, mais dans le dessein d'être utile ».

Je me suis attaché surtout à orner de réflexions utiles une suite de faits précis, à suivre les progrès du commerce et de la richesse, du développement et de la puissance des états du Nord; à montrer l'effet des administrations faibles ou violentes, de la corruption ou du désordre des peuples, de la faction et de l'entêtement des princes qui renversent les gouvernements les mieux établis (49).

La personnalité de l'auteur captive Henri Beyle. Suivant un procédé qui lui est coutumier (50), il fait de Williams un personnage de son *Letellier* : « Williams (une partie du caractère que je suppose au chevalier), infiniment d'esprit et nulle moralité, sans aucune sensibilité, ne pouvant s'amuser que par l'esprit... » (51). Très content de ce caractère, il le trouvera par la suite « original » (52), « neuf » et « vrai » (53).

Enfin, Stendhal parcourt les nouveaux volumes de l'*Histoire des républiques italiennes* par Sismondi (54). Au mois de septembre 1811, il reconnaît chez le « tenant » d'Angela Pietragrua les caractères propres de la noblesse italienne, « c'est-à-dire, précise-t-il, naturelle, sans fierté bourgeoise, comme le remarque M. Sismondi à la tête du cinquième volume de son histoire » (55).

L'idée de devenir historien lui sourit encore. Il n'est plus question de poursuivre l'*Histoire de la guerre de Succession* qui est abandonnée sans retour. En revanche, il revient à un projet vieux de quelque sept ans : celui d'écrire une histoire de la Révolution française. Le 20 février 1810, il entreprend donc de se « former une idée nette de l'histoire de la Révolution » (56). Le surlendemain, il dresse la liste des « livres à voir » (57); les jours suivants, il commence à se docu-

(49) *Ibid.*, introduction, I, 1-3.

(50) Voir sur ce procédé le travail de F. Michel, *de Brunswick à Parme. Le fiscal Rassi dans « La Chartreuse »* (*Le Divan*, avril-juin 1948, p. 305-318).

(51) *Journal*, II, 403, 12 juin 1810. Le nom de Williams sert à dater toute une partie des notes de *Letellier* qui, ont été publiées d'une manière fort confuse.

(52) *Théâtre*, III, 246, 24 mai 1811.

(53) *Ibid.*, III, 249, septembre 1812.

(54) Les volumes V à VIII avaient paru à Paris, chez Nicolle, en 1809, en même temps que la réimpression des quatre premiers volumes précédemment publiés à Zurich.

(55) *Journal*, IV, 296, 15 septembre 1811. A dire vrai, Sismondi a simplement écrit que la noblesse italienne a eu sa source dans la bourgeoisie, et il l'oppose à la noblesse espagnole, empreinte d'esprit féodal (chap. XXIX, tome V, p. 3-4).

(56) *Journal*, III, 273.

(57) *Compléments et fragments inédits*, p. 182.

menter (58). Malheureusement, il se heurte à la platitude de cet « imbécile » de Soulavie, qui pourtant lui avait suggéré de bonnes idées à Marseille et, dégoûté, il renonce à poursuivre (59) son projet.

Le mois suivant, le *Voyage en France* d'Arthur Young vient ranimer son ardeur en lui inspirant le dessein d'écrire une « histoire de la Révolution sous forme dramatique ». Stendhal en est enchanté : « Ce projet piquant et instructif ferait la réputation d'un homme » (60). Mais ce n'est qu'un feu de paille; le nouvel ouvrage ne semble même pas avoir eu un début d'exécution. Un sort semblable est réservé à d'autres velléités historiques et dont les sujets sont assez inattendus : « l'histoire de la Ligue (61) et l'esprit des religions » (62).



En la même année 1810, Henri Beyle s'applique le plus sérieusement du monde à l'étude de l'économie politique; plus encore, il met en chantier un livre d'économie. Cet épisode de sa vie intellectuelle était jusqu'ici demeuré dans l'ombre.

Il avait tâté pour la première fois de cette science en 1803, l'année où J.-B. Say avait publié son traité d'économie politique (63). Mais l'essai n'avait pas dû être encourageant, puisqu'à l'époque où il songeait à se faire banquier, la perspective d'avoir à se consacrer à l'étude de l'économie le rebutait : « Malgré mon horreur pour les dévots, s'il était 1750 au lieu d'être 1805, je me serais fait abbé pour vivre en abbé, loin de Smith » (64). En fait, le livre d'Adam Smith s'était révélé d'une lecture moins fastidieuse qu'il ne l'avait redouté. « Je lis Smith avec un très grand plaisir », déclare-t-il quelques mois plus tard (65). Bientôt, il fait même, auprès de ses camarades, figure de « spécialiste ». Louis Crozet, désireux de se familiariser lui aussi avec l'économie politique, lui écrit :

(58) « Lecture de l'histoire de la Révolution avec Crozet... » (*Journal*, III, 275, 1er mars 1810).

(59) *Ibid.*

(60) *Journal*, III, 291, 31 mars 1810.

(61) *Ibid.*, III, 371, 7 juillet 1810.

(62) *Ibid.*, III, 324.

(63) *Compléments et fragments inédits*, p. 102. J.-B. Say avait publié en 1803 son *Traité d'économie politique*. Paris, Deterville, 2 vol. in-8°.

(64) *Corr.*, I, 291, Lettre à Pauline des 7-25 brumaire XIII : 29 octobre-16 novembre 1804. La traduction du livre d'Adam Smith avait paru en 1802, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Traduction nouvelle avec des notes et des observations par Germain Garnier. Paris, Agasse, an X (1802), 4 vol. in-8°.

(65) *Journal*, II, 150, 28 ventôse XIII : 19 mars 1805. Cf. *Corr.*, I, 332-333, lettre à Pauline du 17 ventôse XIII : 8 mars 1805.

Je voudrais savoir un peu d'économie politique pour entendre l'histoire des nations modernes, pour savoir la valeur des termes de finance. Tu me donneras cela ici et m'indiqueras les livres. C'est, je crois, Say. En ce cas, apporte-moi le tien, si tu ne t'en sers plus (66).

C'est assurément en vue de sa nomination au Conseil d'Etat (67) que Beyle décide de se remettre à l'étude de l'économie politique.

Le 19 mars 1810, il commence, « *con grandissimo piacere* » (68), Malthus, dont la traduction française avait paru l'année d'avant (69), et il l'achève en cinq jours (70). La théorie de l'accroissement de la population comparé à celui des subsistances le séduit à tel point qu'il exprime sur-le-champ l'intention de creuser à son tour la question (71). Il n'est pas impossible qu'une note du traducteur, le Genevois Pierre Prévost, l'ait encouragé à s'engager dans cette voie.

Il reste, disait Pierre Prévost, un ouvrage à entreprendre qui, pour être bien exécuté, demande autant de sagesse que de lumières. Les principes de l'économie politique sont posés. Il faut réunir en un seul corps de doctrine les deux sections de cette vaste et belle science. Les recherches d'Adam Smith sur la richesse, présentées sous une nouvelle forme peut-être, mais avec la même clarté, la même liberté et la même profondeur, doivent être combinées avec celles de M. Malthus sur le principe de population. Il en résultera un système solide et bien lié de vérités importantes et d'une application facile... (72).

(66) *Lettres à Stendhal*, II, 211, lettre de Louis Crozet du 15 juin 1806.

(67) Voir Durand, *Les auditeurs au Conseil d'Etat sous le Consulat et le Premier Empire* (*Annales de la Faculté de Droit d'Aix*, 1937).

(68) *Journal*, III, 279.

(69) *Essai sur les principes de population*, traduit de l'anglais par Pierre Prévost. Paris, Paschoud, 1809, 3 vol. in-8°.

Dès 1806, Pierre Prévost avait publié quelques extraits de l'*Essai* de Malthus dans les *Archives littéraires*. Il s'était étonné, à cette occasion, que l'ouvrage fût ignoré en France. « Depuis huit ans, disait-il, qu'a paru la première édition de cet ouvrage, et depuis trois que la seconde a vu le jour, la France n'a point pris part à l'intéressante discussion qui y est ouverte; il y a un peu plus d'un an qu'aucun journal français n'en avait rendu compte... » (*Archives littéraires*, tome 9, 1806, p. 351). Cependant, le *Journal de Paris* du 3 germinal XIII (24 mars 1805), avait inséré un exposé succinct des théories de Malthus.

(70) *Marginalia*, I, 254. Les notes tracées par Stendhal sur un exemplaire de Malthus ont été publiées pour la première fois en 1923, par L. Royer, dans la plaquette *Les livres de Stendhal dans la bibliothèque de son ami Crozet*, p. 19-21.

(71) *Marginalia*, I, 253.

(72) *Note finale*, par Pierre Prévost. Nous citons d'après l'éd. de 1845. Paris, Guillaumin, in-8°.

Le 30 mars, Beyle consacre encore trois heures à Malthus (73), après quoi il revient à Smith. Dans les extraits des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, extraits faits du 3 au 9 avril, et dont nous avons donné le texte intégral (74), on relève une critique du style de Smith (75), et des précisions sur la méthode de composition qu'il entendait suivre :

J'aime mieux énoncer d'une manière claire et tranchée la vérité qui est l'objet d'un chapitre, et la prouver ensuite successivement. La perfection de ce genre est pour moi que le tout soit en style à la Montesquieu (76).

Smith terminé, Beyle rouvre Malthus (77), et médite, comme il dit, « *on population* » (78); mais pas pour longtemps; le travail va subir un temps d'arrêt. Il ne sera repris qu'au mois de septembre. Dans l'intervalle, Stendhal s'est appliqué à acquérir des notions de droit en étudiant Bentham (79); auteur qui certes lui a plu, puisque quelques-unes des théories du jurisconsulte anglais, comme l'idée d'utilité qui régit les actions humaines et celle que ces actions doivent être décomposées par l'analyse et la classification, s'accordaient à merveille avec les principes puisés dans Helvétius et les idéologues.

(73) *Journal*, III, 286.

(74) *Compléments et fragments inédits*, p. 185 et suiv.

(75) Le traducteur de Smith avait déjà fait des réserves à ce sujet : « On ne peut se dissimuler que le défaut tant de fois reproché aux écrivains anglais de manquer de méthode et de négliger, en traitant les sciences, ces formes didactiques qui soulagent la mémoire du lecteur et guident son intelligence, se fait surtout sentir dans les *Recherches sur la richesse des nations...* » (Préface du traducteur, éd. cit., tome I, p. XXIV-XXV).

(76) *Mél. de lit.*, III, 125.

(77) Qu'il lit les 13, 14 et 19 avril 1810 (*Journal*, III, 293-294, 295, 301).

(78) *Marginalia*, I, 256-257. D'après le ms. R. 5896, tome 16, fol. 24 r°, on doit rétablir ainsi la date de cette note : « *13 th april* 1810 ».

(79) Le 10 juillet 1810, Beyle se propose de parler à Pierre Daru de son étude de Smith et de son « cours de droit » (*Journal*, III, 371). Le 29 suivant, il « travaille de trois à six à Bentham » (*ibid.*, III, 385).

Les éditeurs du *Journal*, éd. Champion, ont supposé, on ne sait pourquoi, que Stendhal lisait la *Déontologie ou science de la morale*. En fait, il a étudié les *Traités de législation civile et pénale*, publiés en français par E. Dumont. Paris, Bossange, Masson et Besson, 1802, 3 vol. in-8°. En effet, c'est aux *Principes de législation* contenus dans le tome premier de cet ouvrage qu'il fera allusion soit dans une note du chap. CLIV de l'*Histoire de la peinture en Italie*, II, 282, soit dans *De l'Amour*, chap. 51 et fragment 121, où il mentionnera le « principe ascétique » de Bentham, d'après les *Principes de législation*, chap. II.

Après cette parenthèse, Beyle, secondé par Crozet, consacre pendant un mois environ le plus clair de son temps à l'économie politique. Il exprime alors en termes non équivoques son intention de composer un traité destiné à prouver le talent de l'auteur à « raisonner juste sur des objets de finance ». Le titre de l'ouvrage projeté, *Influence de la richesse sur la population et le bonheur,* est révélateur. Stendhal a cru découvrir le point faible des théories des économistes.

Tous les écrivains d'économie politique, déclare-t-il, ne tendent qu'à faire produire, économiser les produits et jamais consommer. Ils ne font pas entrer en considération le bonheur. Ils oublient que le meilleur encouragement à la production est la jouissance résultant de la consommation.

Et d'ajouter fièrement :

Battre ferme ces Messieurs. J'ai trouvé ainsi une manière neuve et d'ailleurs parfaitement raisonnable de considérer mon sujet (80).

Certes, cette manière de voir ne manquait pas d'originalité; il restait à savoir si l'équipe Beyle-Crozet avait assez d'envergure pour développer d'une manière convaincante un système nouveau. Le cahier assez volumineux que les deux amis ont noirci à cette époque ne renferme, en fait, que des réflexions suggérées par le traité de J.-B. Say, le *Tableau de la Grande-Bretagne* par Baert, et le *Commerce et le gouvernement* par Condillac (81). On y cherche en vain des détails sur le plan envisagé et les théories qui devaient être traitées.

Malgré un si beau départ, le travail est bientôt interrompu, et dans la suite il ne sera plus question d'économie politique. A en croire Henry Brulard, il s'en serait détourné « comme y trouvant des points obscurs ou même contradictoires » (82). Toujours est-il que dès 1818 il dira d'un ton désabusé : « Pour moi, je renonce à cette science » (83). En 1825, l'époque où la fondation du *Producteur* par les disciples de Saint-Simon lui inspirera le pamphlet *D'un nouveau complot contre les indus-*

(80) *Compléments et fragments inédits,* p. 192.

(81) Tome IV des *Œuvres Complètes de Condillac.* Paris, Impr. de C. Houel, an VI (1798), 23 vol. in-8°.

(82) *Vie de Henry Brulard,* I, 325. Cependant il gardera un excellent souvenir de Malthus, dont il exposera les théories et qualifiera le livre d' « ouvrage de génie » dans la *Lettre sur l'état actuel de la musique en Italie,* par laquelle se terminent les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 399-400. Malthus sera aussi mentionné, et toujours en termes élogieux, dans l'*Histoire de la peinture en Italie,* II, 145; dans *Rome, Naples et Florence en 1817,* III, 185, 200; dans les brouillons destinés à la deuxième édition de ce livre (*Pages d'Italie,* p. 135), et dans le pamphlet *Un nouveau complot contre les industriels* (*Mél. de litt.,* II, 230).

(83) *Table,* I, 144, lettre à Mareste du 4 mai 1818.

triels, il écrira : « Cette science est encore très loin d'avoir atteint la parfaite certitude qui fait le charme particulier des mathématiques » (84). Et l'on connaît la page des *Souvenirs* de Delécluze où ce dernier raconte que dans une de ses réunions du dimanche, la conversation étant tombée sur l'économie politique, Beyle fit une grimace affreuse, prit son chapeau et s'en alla (85).

En conclusion, Stendhal n'a pas encore trouvé sa voie. On pourrait lui appliquer le vers du fabuliste :

Sera-t-il Dieu, table ou cuvette (86) ?

(84) *Courrier Anglais,* V, 238.

(85) « ... A une réunion du dimanche, Cerclet, que l'on connaît déjà, arriva avec le prospectus du *Producteur,* l'un des premiers exposés du système saint-simonien. Ce jeune homme, d'un commerce agréable, d'une modestie même qui dégénérait en timidité, ne manquait pas au fond de l'âme d'une certaine ardeur qui le poussait vers les spéculations scientifiques. Entouré de collaborateurs doués du même instinct, tous avaient formé le projet de répandre la connaissance d'une science encore nouvelle alors, celle de l'*économie politique.*

« Lorsque Cerclet prononça ces mots, Beyle, qui se trouvait au milieu de la réunion assez nombreuse, ce jour-là, fit une grimace affreuse, prit son chapeau et s'en alla au milieu du rire universel que son horreur pour l'économie politique avait provoqué » (*Souvenirs de soixante années,* p. 265. C'est Delécluze qui souligne).

(86) C'est un vers que Stendhal aimera citer. *Courrier Anglais,* III, 460-461; *Le Rouge et le Noir,* II, 271; *Lucien Leuwen,* II, 239.

II

Toujours Racine et Shakespeare

Beyle est de plus en plus las de la tragédie classique. Cependant l'offensive de Lemercier et de B. Constant contre la tradition ne trouve aucun écho en lui. — Il relit Shakespeare et Johnson. — Fin de l'influence d'Alfieri.

Ces préoccupations extra-littéraires font que les problèmes dramatiques restent encore à l'arrière-plan. A cet égard, les idées stendhaliennes en sont toujours au même point, à l'antithèse latente Racine-Shakespeare.

La tragédie classique n'exerce désormais plus aucun attrait sur Stendhal. Pendant son long séjour à Paris en 1810 et 1811, il aime mieux aller entendre du Mozart et des opéras bouffes italiens que fréquenter le Théâtre-Français. Même à la lecture, Corneille et Racine le fatiguent. « Je suis obligé de me forcer pour lire Corneille et Racine, et à tous moments j'y trouve des fautes » (87). Lorsqu'il relit *Cinna* la plume à la main (88), les critiques foisonnent.

Au bout de vingt lignes, écrit-il, nous connaissons à fond un caractère de Shakespeare, talent que Corneille n'a pas eu ou n'a pas pu montrer, voulant être noble, mais il est plus probable qu'il ne l'a pas eu, car il régnait sur la scène et établissait les règles (89).

Quant à Racine, il note, après avoir assisté à *Andromaque :* « Les spectateurs ne montrent de chaleur que pour se pousser à la porte. La pièce ne me fait pas un grand effet, je la sais

(87) *Journal,* III, 333, 11 mai 1810.

(88) Beyle lit *Cinna* le 27 mars 1811; il en admire le style, mais n'achève pas la pièce (*Journal,* IV, 90). Le 2 avril suivant il commence, en collaboration avec Crozet, un commentaire de la même pièce et s'arrête au premier acte (*Mél. de litt.,* III, 81-88).

(89) *Mél. de litt.,* III, 87. Sur la manière dont il juge Corneille à cette époque, voir les notes qu'il a tracées sur les marges d'un exemplaire de Vauvenargues (V. Del Litto, *Marginalia inédits de Stendhal sur un Vauvenargues. Mercure de France,* 1er mai 1951, p. 110-114).

trop par cœur » (90). Que cette dernière phrase n'induise pas en erreur. Ce n'est pas seulement parce qu'il le sait par cœur, que Racine le laisse indifférent. Il y a de nombreux autres textes où, de la manière la plus explicite, il fait grief à Racine d'être « correct, joli, mais faible à force de noblesse » (91); de faire des phrases au lieu de donner des détails (92); d'avoir mal connu le cœur humain, et mis sur la scène des « sots usagés » (93).

Les quelques tragédies nouvelles qu'il voit représenter ne raniment pas son admiration. *Hector* de Luce de Lancival est jugé soporifique. « *Hector* doit en partie son succès à ce qu'il n'y avait pas un vers choquant et sifflable, c'était l'ensemble qui était mortellement ennuyeux » (94). *Mahomet II* de Baour-Lormian produit sur lui un effet analogue. En quittant le théâtre, à la fin du premier acte, il songe : « Il me semble que Geoffroy a raison » (95). Or, Geoffroy avait « éreinté » la pièce. « Tout ce qui tient à l'invention, au jugement, à l'économie théâtrale, avait-il dit, est absolument nul dans cet ouvrage » (96). Aussi ne sera-t-on pas surpris d'entendre Beyle s'exclamer : « La tragédie n'étant pas ma nature me scie » (97). La tragédie française, bien entendu; car, à la même époque, il goûte fort,

(90) *Journal,* III, 295, 14 avril 1810.

(91) *Ibid.,* IV, 27, 10 novembre 1810.

(92) V. del Litto, art. cit., p. 111.

(93) *Ibid.,* p. 110, 113.

(94) *Journal,* III, 206-207, 3 février 1809. *Hector,* tragédie nouvelle en 5 actes et en vers de Luce de Lancival, avait été joué pour la première fois le 1er février. Napoléon assistait à la représentation. Malgré les applaudissements des spectateurs, Geoffroy n'épargne pas les critiques à l'auteur. « Un des grands défauts de l'ouvrage, et qui semble accuser la stérilité de l'auteur, écrit-il dans le feuilleton du *Journal de l'Empire,* daté du 5 février, c'est l'éternelle répétition des mêmes idées, des mêmes images, des mêmes noms et des mêmes phrases poétiques; le résultat est l'abus des figures épiques, la multiplicité et la longueur des vaines conversations, les déclamations vagues qui étouffent le dialogue, produisent la fatigue et la satiété... » Deux mois après, le critique consacre un nouveau feuilleton à la pièce : il y trouve « .... beaucoup de prétention, peu de naturel, beaucoup de brillant, peu de force, rien de grand ni de large, une prolixité lâche qui ressemble à la pauvreté plus qu'à l'abondance... » (*ibid.,* 12 avril 1809).

(95) *Journal,* IV, 86, 26 mars 1811. C'est le 9 mars précédent qu'avait été représentée pour la première fois la tragédie en 5 actes et en vers de Baour-Lormian, *Mahomet II.*

(96) *Journal de l'Empire,* 23 mars 1811. La pièce fut bientôt retirée de l'affiche. En livrant au public sa tragédie imprimée, Baour-Lormian prétend que c'était volontairement qu'il en avait suspendu la représentation, pour y faire des « changements avantageux » (Paris, chez Latour, 1811, in-8°. Avis, p. V-VII).

(97) *Journal,* IV, 192, 10 août 1811.

comme nous le verrons tout à l'heure, le génie dramatique de Shakespeare. Voici d'ailleurs la réflexion qu'il trace en regard d'un passage de la *Lettre à l'Académie* de Fénelon, cité par Vauvenargues :

> Excellente critique, c'est-à-dire qui nous fait plaisir, du manque de naturel *of our* tragédies. Nos héros parlent toujours comme des proclamations. *Adesso la tragedia a Pariggi* (*sic*) *mi secca,* 1811. *Forse il piacere ritornerà* (98).

Cette lassitude, Stendhal n'était désormais plus seul à l'éprouver. Il aurait fallu être sourd et aveugle pour ne pas se rendre compte que le Théâtre-Français, que désertaient les Parisiens, était devenu le lieu le plus ennuyeux de la capitale :

> Le plus essentiel des défauts de tout ouvrage d'esprit, et surtout d'une tragédie, constate tristement Geoffroy, c'est la froideur et l'ennui d'une action qui ne marche pas; c'est l'abondance des lieux communs et des conversations ampoulées (99).

> La muse de la tragédie, gémit un autre rédacteur du *Journal de l'Empire,* semble dégénérer de jour en jour davantage; et l'on ne peut nier que la comédie, bien qu'elle n'offre plus de chefs-d'œuvre, n'y soit dans une position beaucoup plus brillante que sa triste sœur, réduite à un petit nombre d'adorateurs, la plupart dépourvus de talent et de bonne littérature (100).

Et que lit-on, à propos de la tragédie, dans le *Rapport du jury sur les Prix décennaux ?* Rien moins que ceci :

> On ne saurait trop exhorter les auteurs à s'écarter des routes battues, à abandonner des sujets épuisés par les grands maîtres, à chercher dans d'autres histoires que celles des Grecs et des Romains, des caractères, des passions, des mœurs, dont la peinture, *plus conforme à notre manière de voir et de sentir,* pût remplacer, *par un intérêt nouveau,* celui qu'une longue admiration et *une espèce de superstition* ont attaché aux noms et aux faits mémorables de l'antiquité... (101).

C'est aux auteurs contemporains, bien sûr, que ces paroles sont adressées; mais est-ce trop solliciter le texte que d'y voir

(98) V. Del Litto, art. cit., p. 112.
(99) *Journal de l'Empire,* 24 avril 1809.
(100) 7 octobre 1809, article signé N. (Etienne ?).
(101) *Institut de France. Rapport de la Classe de la langue et de la littérature française sur les Prix décennaux, précédé du rapport du jury* (Paris, 1810, p. II). Les *Rapports sur les Prix décennaux* ont été reproduits par la presse parisienne. On trouvera le rapport sur la tragédie dans le *Moniteur* du 17 juillet, et dans le *Journal de l'Empire* du 18 juillet 1810.

une critique indirecte des « grands maîtres », un aveu involontaire de la gêne qui règne dans les esprits, partagés entre le désir de fournir de nouveaux aliments à l'imagination, et le respect de la tradition ?

Une assez violente offensive est d'ailleurs déclenchée contre la tragédie classique au début de 1809. En même temps que B. Constant oppose au système dramatique français le théâtre allemand, on joue des pièces de Shakespeare, et on se bat au *Christophe Colomb* de Lemercier.

Benjamin Constant ne posait apparemment pas au novateur dans les *Réflexions sur la tragédie de Wallstein et sur le théâtre allemand,* placées en tête de sa traduction de *Wallstein* (102). Loin de là, il fait le plus vif éloge du théâtre français (103); il rend hommage au génie de Racine (104); il reconnaît que la règle des unités est une « loi sage » (105); il ne veut pas avoir l'air de pousser les Français à imiter les Allemands (106). Mais, en définitive — et cela n'a pas échappé aux critiques contemporains (107) — il fait ressortir plutôt les défauts que les qualités : l'inutilité des rôles de confi-

(102) *Wallstein,* tragédie en 5 actes et en vers, précédée de quelques réflexions sur le théâtre allemand, et suivie de notes historiques. A Paris et à Genève, chez J.-J. Paschoud, 1809, in-8°.

(103) « En interdisant à nos poètes des moyens de succès trop faciles, on les force à tirer un meilleur parti des ressources qui leur restent et qui sont bien supérieures, le développement des caractères, la lutte des passions, la connaissance en un mot du cœur humain » (*Réflexions sur la tragédie de Wallstein et sur le théâtre allemand,* p. XXVIII).

(104) « ... l'admirable génie de Racine... » (*ibid.,* p. XXXIV, XXXIX).

(105) *Ibid.,* p, XXXV.

(106) « ... L'imitation des tragiques allemands me semblerait très dangereuse pour les tragiques français. Plus les écrivains d'une nation ont pour but exclusif de faire effet, plus ils doivent être assujettis à des règles sévères... » (*ibid.,* p. XXVI).

(107) « Ce n'est pas que M. B. Constant, remarque en effet Hoffman dans le *Journal de l'Empire,* ait osé attaquer directement notre théâtre, et lui préférer le théâtre allemand; il avoue, au contraire, que le nôtre est plus parfait; il loue notre attachement à l'unité; il nous pardonne la sévérité de notre législation dramatique; mais il le fait avec tant de réticences, il nous reproche si amèrement de manquer d'originalité et de naturel; il se tourne de si mauvaise grâce du côté de la Melpomène divine; il jette des regards si tendres sur la Melpomène bourgeoise, il regrette si franchement le naturel, l'originalité, la variété, l'intérêt, l'*individualité, la familiarité* et l'abondance des moyens, d'incidents, de personnages qui animent, embellissent, remplissent les tragédies allemandes, que je suis en droit de regarder ses éloges de notre théâtre comme des aveux forcés, et ses regrets pour le théâtre allemand comme la naïve expression de sa pensée et de son goût particulier... » (4 février 1809. C'est Hoffman qui souligne).

dent (108); l'absence d'action (109); l'entrave des unités (110); la méthode de ne s'attacher qu'à la peinture d'une passion donnée (111).

Au moment même où *Wallstein* soulevait des discussions passionnées (112), on donnait coup sur coup au Théâtre-Français *Macbeth, Hamlet* et *Othello*. C'était, bien entendu, du Ducis, et non du Shakespeare. N'importe, le public « y a couru avec fureur », remarque avec chagrin Geoffroy (113) qui écrit, en se voilant la face :

Il me semble que les comédiens, par égard pour le goût et pour le jugement de la saine partie du public, devraient se faire une loi de ne plus souiller la scène tragique de ces horreurs anglaises, frappées d'anathème par tous les bons esprits... (114).

Il y a plus grave encore. Le 7 mars 1809, Népomucène Lemercier fait jouer sur la scène de l'Odéon sa pièce de

(108) « Dans nos tragédies, tout se passe immédiatement entre les héros et le public. Les confidents sont toujours soigneusement sacrifiés. Ils sont là pour écouter, quelquefois pour répondre... » (*Réflexions sur la tragédie de Wallstein...*, p. xx).

(109) « L'obligation de mettre en récit ce que, sur d'autres théâtres, on pourrait mettre en action, est un écueil dangereux pour les tragiques français. Ces récits ne sont presque jamais placés naturellement (...). Le poète d'ailleurs se trouve entraîné invinciblement à rechercher des détails d'autant moins dramatiques qu'ils sont plus pompeux... » (*ibid.*, p. xxxiii).

(110) « ... Elles ont certainement quelques-uns des inconvénients que les nations étrangères leur reprochent. Elles circonscrivent les tragédies, surtout historiques, dans un espace qui en rend la composition très difficile. Elles forcent le poète à négliger souvent, dans les événements et les caractères, la vérité de la gradation, la délicatesse des nuances... » (*ibid.*, p. xxxiv).

(111) « Les Français (...) repoussent des caractères tout ce qui ne sert pas à faire ressortir la passion qu'ils veulent peindre : ils suppriment de la vie antérieure de leur héros tout ce qui ne s'enchaîne pas nécessairement au fait qu'ils ont choisi » (*ibid.*, p. xxxvi).

(112) Mme de Staël écrit de Genève à la duchesse de Saxe-Weimar le 20 février 1809 : « *Wallenstein* fait une grande sensation à Paris; c'est un événement littéraire; on se bat *pour et contre* avec acharnement » (Mme de Lenormant, *Coppet et Weimar*, p. 155. C'est Mme de Staël qui souligne).

(113) *Journal de l'Empire*, 21 janvier 1809, feuilleton sur *Hamlet*.

(114) *Ibid.*, 17 janvier 1809, feuilleton sur *Macbeth*. Cf. le feuilleton sur *Othello* du 9 mars suivant : « Il y a plusieurs années qu'on n'a point donné *Othello* et jamais on n'aurait dû le donner; un pareil ouvrage déshonore le théâtre des Corneille et des Racine. L'idée de souiller la scène française des absurdités et des horreurs anglaises est le fruit de cet esprit de vertige presque universel qui a précédé la révolution... »

Christophe Colomb (115), qu'il présente comme une « comédie shakespearienne », et où les règles de temps et de lieu étaient ouvertement violées. Le public s'y presse et, ravi de voir autre chose que des Grecs et des Romains, applaudit à outrance (116).

> *Christophe Colomb*, commente amèrement Geoffroy, a été applaudi à l'Odéon autant que pourrait l'être le plus excellent ouvrage. Un sifflet s'est fait entendre dans un endroit très digne d'être sifflé; tout le parterre s'est levé en masse contre un pareil sacrilège; le coupable, sur l'heure, été chassé, anéanti.

Et, se drapant dans sa dignité outragée d'« officier du tribunal du Parnasse », Geoffroy jette l'anathème sur Lemercier :

> L'auteur s'est affranchi de la juridiction de l'art; il est sorti du domaine des règles, et il en a fait publiquement sa déclaration formelle; on doit donc le regarder comme étranger à la république des lettres; et nous ne pouvons pas, nous autres officiers du tribunal du Parnasse français, procéder régulièrement contre ledit auteur et ladite pièce (...). Il faut le laisser vivre au gré de son indépendance et de son anarchie, à ses risques et périls, nous contentant, de peur du scandale, d'avertir les faibles que ce n'est pas ainsi qu'on écrit, qu'on fait une pièce, et qu'ils se gardent bien de suivre le mauvais exemple... (117).

Ce qui étonne, c'est que cette offensive contre le théâtre français n'a suscité aucune réaction chez Stendhal, qui pourtant a passé à Paris les trois premiers mois de l'année 1809. Etait-il parmi ces spectateurs qui ont applaudi Lemercier ? C'est probable, comme le laissent présumer des témoignages postérieurs (118); mais si l'absence de *Journal* pour le mois de mars 1809 laisse le doute planer sur ce point, il n'en est pas moins vrai qu'on ne trouve, ni à ce moment ni plus tard, aucun écho du *Wallstein* de Benjamin Constant (119).

(115) *Christophe Colomb*, comédie historique en 3 actes et en vers, représentée pour la première fois au théâtre de S. M. l'Impératrice et Reine [Odéon], le 7 mars 1809. Paris, Collin, 1809, in-8°.

(116) Le tumulte n'éclata que lors de la seconde représentation, le 10 mars. Il y eut, aux dires du *Journal de l'Empire* du 13, de « terribles combats ».

(117) *Journal de l'Empire*, 11 mars 1809.

(118) Dans son pamphlet romantique de 1818, Beyle donnera un aperçu de *Christophe Colomb*, qu'il considère comme une pièce romantique (*Racine et Shakspeare*, p. 188-189). Il fera aussi allusion à l'ouvrage de Lemercier dans *Racine et Shakspeare, n° II* (*ibid.*, p. 80, 135).

(119) Lorsque Beyle mentionnera par la suite *Wallenstein*, ce sera toujours de la tragédie de Schiller qu'il entendra parler (*Corr.*, V, 293. *Racine et Shakspeare*, p. 200-201. *Courrier Anglais*, V, 362).

***

En revanche, Beyle est toujours féru de Shakespeare, d'autant plus qu'il pratique davantage la littérature anglaise (120).

La célèbre élégie de Gray sur un cimetière de campagne avait déjà bercé sa mélancolie à Vienne (121). En 1810, il se procure « *this imparalelled* (*sic*) pièce » (122), et écoute avec ravissement son professeur la lui déclamer « comme un ange, vraiment d'une manière supérieure » (123). Désormais les vers de Gray seront pour lui inséparables de l'idée de la mort. Ainsi, l'hémistiche

the dull cold ear of death

lui viendra à l'esprit le jour où, au cours de la campagne de 1813, sa voiture versera (124). En apprenant la mort de son ancien professeur de l'Ecole centrale, le père Ducros, il se remémorera les vers où le poète parlait des génies méconnus (125). Dans la description de *la Cène* de Léonard de Vinci : « La lumière du soir, dont les rayons mourants tombent sur le paysage, lui donne une teinte de tristesse conforme à la situation du spectateur », il citera en note le vers :

Now fades the glimmering landscape on the sight (126).

Enfin, l'épigraphe tracée sur la couverture d'un des manuscrits de l'*Histoire de la peinture en Italie,* lorsqu'il dédie, le 14 janvier 1815, son livre à Mme Daru, dont il venait d'apprendre la mort, est encore une réminiscence de Gray (127).

(120) Un M. Goodson, qui lui a donné une « centaine de bonnes leçons » d'anglais (*Journal,* III, 321-322; IV, 57).

(121) En même temps, paraît-il, que le poème de Goldsmith, *The deserted village,* qu'il attribue d'ailleurs à Gray (*Corr.,* III, 182, 15 juin 1809). Il ne fera plus tard qu'une seule allusion à ce poème (*Courrier Anglais,* I, 87).

(122) *Corr.,* III, 234-235, lettre à Pauline du 28 avril 1810. Beyle copie dans cette lettre, et non sans fautes, la première et la vingt-troisième strophe de l'élégie.

Sur la fortune de Thomas Gray en France, voir J. Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire,* 1895, p. 368 et suiv. Eric Partridge, *The French Romantics knowledge of English literature,* 1924, p. 32, 38.

(123) *Journal,* III, 321-322, 3 mai 1810.

(124) *Ibid.,* V, 132, 6 juin 1813.

(125) *Corr.,* IV, 327, lettre à Pauline du 3 décembre 1814. Stendhal cite trois vers des strophes 14 et 15.

(126) *Histoire de la peinture en Italie,* chap. XLV, I, 240. Une autre citation de l'élégie de Gray figure dans les brouillons, mais n'est pas passée dans le texte imprimé (*Compléments et fragments inédits,* p. 330).

(127) P. Arbelet, qui a donné le fac-similé de cette page dans l'éd. Champion de l'*Histoire de la peinture en Italie,* I, XXVIII, ne s'est

Au même moment, il relit *Tom Jones* dans le texte (128), et quelques-unes des pièces de Miss Joanna Baillie, cette anglaise qui s'était avisée de consacrer à chaque passion une comédie et une tragédie. En 1803, on s'en souvient, Beyle s'était pris d'enthousiasme pour ce système dramatique qui prétendait à l'originalité. En 1810 il éprouve la curiosité de connaître de plus près l'œuvre de Miss Baillie, et cette lecture lui laisse, à l'encontre de ses contemporains (129), une aussi bonne impression que la première (130).

Pour en revenir à Shakespeare, sa « passion » ne croît pas, « uniquement parce qu'elle ne peut plus croître » (131). Shakespeare devient son livre de chevet (132). Il s'en inspire pour *Letellier* (133). Il en vient même à ébaucher « à la Shakespeare » un des plans de sa pièce (134).

Dans les premiers mois de 1811, il se remet à la lecture, dans le texte anglais, de « *quel dio ignoto* » (135). Il commence

pas aperçu que les mots anglais qui y figurent sont une réminiscence de l'élégie de Gray. Il a lu : « *Even in our aches love* », et traduit : « Même dans nos chagrins se retrouve l'amour (?) »; alors que Stendhal a écrit : « *Even in our aches some* », voulant faire allusion à ce vers de la vingt-troisième strophe qui l'avait déjà frappé en 1810 :

E'en in our ashes live their wonted fires.

Cf. H. Martineau, *Le cœur de Stendhal*, I, 340.

(128) *Journal*, III, 274, 28 février 1810; IV, 12, 1er septembre 1811. Cf. *Corr.*, III, 241.

(129) Les *Archives littéraires* ont critiqué, en 1806, le système dramatique de Miss Baillie : « On s'étonnera moins que ses compositions soient souvent embarrassées et mal motivées, surtout si l'on réfléchit combien il est rare qu'une passion agisse seule sur le cœur et que presque toujours celle même qui paraît y être dominante est nuancée de plusieurs autres passions » (tome 6, 1806, article non signé intitulé *Des romans et des femmes anglaises. Extrait d'une lettre d'une dame allemande à une de ses amies*, p. 397).

L'*Edinburgh Review* qui, dès 1803, n'avait pas non plus ménagé les critiques à Miss Baillie (vol. II, n° 4, juillet 1803, p. 269-280) « éreintera » en 1812 le troisième volume de son théâtre (vol. XIX, n° 38, février 1812, p. 261-290).

(130) Stendhal place les « tragédies anglaises de Mlle Baillie » au nombre des ouvrages qui lui ont plu (*Corr.*, III, 241). Vers la même époque, il note dans son *Journal* que « Mlle Mimi (Amélie de Bézieux, qui devait épouser Félix Faure) a lu et très bien senti le premier volume de Mlle Baillie » (III, 333, 11 mai 1810). Un peu plus loin (III, 402, 12 juin 1810) il fait allusion à la comédie du tome II consacrée à la haine, *The election*.

(131) *Corr.*, III, 242, lettre à Pauline de mai 1810.

(132) « Je lis une scène d'*Othello* avant de m'endormir » (*Journal*, III, 306, 22 avril 1810).

(133) « Nouvelles scènes trouvées le 26 juillet 1810 (...) en revenant de lire *Timon* à la Mazarine » (*Théâtre*, III, 212).

(134) *Théâtre*, III, 202, 17 juillet 1810. Cf. *ibid.*, III, 247.

(135) *Journal*, IV, 67, 9 mars 1811.

par *Roméo et Juliette,* une des pièces qui jusqu'alors l'avait le moins touché. Peut-être doit-on voir dans ce choix une influence de *Corinne.* Mme de Staël s'était assez longuement arrêtée sur cette tragédie.

C'est un sujet italien que *Roméo et Juliette,* avait-elle dit (...). Shakespeare a écrit cette pièce avec cette imagination du Midi tout à la fois si passionnée et si riante, cette imagination qui triomphe dans le bonheur et passe si facilement néanmoins de ce bonheur au désespoir, et du désespoir à la mort. Tout y est rapide dans les impressions; et l'on sent cependant que ces impressions rapides seront ineffaçables. C'est la force de la nature et non la frivolité du cœur qui, sous un climat énergique, hâte le développement des passions... (136).

Roméo et Juliette, cette fois, le touche bien davantage, mais, détail curieux, ce n'est pas l'atmosphère italienne du drame qui éveille son intérêt — à cet égard il se borne à remarquer : « J'ai observé combien ce grand poète avait italianisé ses personnages » — mais l'art de Shakespeare. « ... Il me semble, écrit-il, que je relis quelque chose que j'aurais écrit le mois passé, tant ces sentiments découlent naturellement de ma manière de voir » (137).

Le vers

Thou canst not speak of what thou dost not feel (138)

lui semble résumer, dans une formule lapidaire, l'essence de sa propre esthétique. « Je suis charmé de voir, constate Beyle avec une profonde satisfaction, que je pense exactement comme cette *understanding soul* ». Dès 1810, il avait consigné dans son *Journal :* « Les passions ne peuvent pas se sortir du sein des passionnés pour être exposées au regard de tout le monde; pour les peindre, il faut les avoir senties » (139).

Stendhal et Louis Crozet traduisent *Cymbeline* et rédigent, à cette occasion, un commentaire (140) débordant d'enthousiasme pour Shakespeare, le « plus grand génie dramatique »: ils en apprécient la « pureté, la simplicité et la vérité ». Ils reconnaissent que la « contexture » de ses pièces prête parfois le flanc à la critique, mais ils s'empressent d'ajouter :

(136) *Corinne,* liv. VII, chap. III.

(137) *Journal,* IV, 89-91, 27 mars 1811.

(138) Acte III, scène III. Beyle écrira, en 1814, ce vers sur les marges de son Montesquieu (*Marginalia,* I, 290).

(139) IV, 13-14. Quant à l'expression « *understanding soul* », c'est une variante de celle qu'il avait trouvée en 1803 dans Blair : « *comprehensive soul* ».

(140) *Molière,* p. 199-203, 31 mars 1811. Signalons que le ms. R. 5896, tome 7, fol. 223-224, est entièrement de la main de Louis Crozet, avec un certain nombre de corrections et d'additions de l'écriture de Stendhal. En outre, on relève à la fin cette note inédite, tracée par Henri Beyle, « Original de *Cymbeline.* Style naturel, 31 mars 1811 ».

« Ce défaut est bien racheté par la grande étendue des idées, l'immense variété des sensations, des tons, de style, dont on jouit à la lecture de ce grand poète. » Et, ayant pris soin d'aller comparer leur impression au jugement qu'en avait porté Johnson, ils estiment que ce critique a fait preuve de « trop de finesse et pas assez de sentiment » quand il a soutenu que *Cymbeline « has many just sentiments, some natural dialogues, and some pleasing scenes, but they are obtained at the expense of much incongruity* » (141).

Beyle sera si content de ce commentaire qu'il l'emportera à Milan en 1814. Après l'avoir relu, il tracera cette note inédite : « Excellent. 9 décembre 1814. 1 000 [Milan] » (142), et il l'insérera, sans aucun changement, dans l'*Histoire de la peinture en Italie* (143).

Les deux amis relisent ensuite *Macbeth* (144). La réflexion sur le « caractéristique, talent particulier de Shakespeare », dont ils parlent le lendemain (145), a dû leur être inspirée par cette pièce, puisqu'un des deux exemples cités à l'appui est précisément tiré de *Macbeth :* « Au bout de cinq minutes on voit tout de suite quelle femme c'est que lady Macbeth... »

La semaine suivante, ils commentent coup sur coup *The Merchant of Venice*, *Julius Cæsar* et *The Merry wives of Windsor* (146). Ces trois pièces ne reçoivent pas le même accueil que les précédentes. Contrairement à toute attente, *Julius Cæsar* les déçoit. Ils n'approuvent ni la conspiration, ni la bataille entre Brutus et Cassius. A leur gré, « toute la fin manque de la chaleur et de la rapidité indispensable dans les actions de gens qui se battent ». En un mot, *Julius Cæsar*, à quelques scènes près, les ennuie (147). A quoi attribuer

(141) Dans le ms. cit., fol. 224 v°, la remarque de Johnson est transcrite en entier. Nous renvoyons aux *Plays of W. Shakespeare, in ten volumes, with corrections and illustrations of various commentators to which are added notes by Samuel Johnson and George Stevens.* London, 1785, 10 vol. in-8°, IX, p. 365.

(142) Ms. cit.

(143) Chap. CI, tome II, p. 108-110, note. Plus tard, en 1818, Beyle mentionnera, dans son pamphlet *Qu'est-ce que le romanticisme ?* « La sublime tragédie de *Cymbeline* » (*Racine et Shakespeare*, p. 188).

(144) « ... Nous nous sommes mis à lire *Macbeth...* » (*Journal*, IV, 94, 1er avril 1811).

(145) *Mél. de litt.*, III, 87-88.

(146) *Molière*, p. 208-216. Le commentaire du *Merchant of Venice* est daté du 8 avril 1811; celui de *Julius Cæsar* des 8 et 9 avril; la courte analyse des *Merry wives of Windsor* porte la date du 13 avril.

(147) Beyle gardera toutefois un souvenir ému du personnage de Brutus. Il dira de la tête de Brutus sculptée par Michel-Ange : « Michel-Ange n'a point sculpté cette âme douce, ce combat touchant

l'échec du poète ? A sa préoccupation de suivre trop fidèlement le récit de Plutarque, suggère Crozet probablement d'après Johnson (148) :

Louis [Crozet] dit que Shakespeare a voulu être fidèle à Plutarque et mettre l'histoire en dialogue (...). Il valait mieux, selon moi (149), que Shak[espeare] fît une conjuration aussi bien qu'il aurait pu l'inventer (...). On peut voir ce que Shak[espeare] eût pu faire par les deux mots par lesquels il peint Cicéron et qu'il a trouvés ou du moins choisis » (150).

C'était là un point qui méritait d'être étudié, puisqu'il s'agissait, en définitive, de fixer la nature et les limites de la tragédie historique; mais la question n'est pas abordée.

Les deux comédies les satisfont encore moins (151). *The Merchant of Venice* n'est pas sans défauts. « Nous pensons contre Johnson, que les deux actions se nuisent, que l'épreuve des trois coffres est mal combinée. Il n'y a pas de quoi rire... » (152). Il y a, c'est vrai, de la gaieté; mais pour Stendhal, qui considère toujours Molière comme supérieur à Regnard, la « gaieté annonçant le bonheur » n'est pas le vrai comique. Il n'est pas moins sous le charme, puisqu'il citera à plus d'une reprise (153) les premiers vers de la tirade de Gratiano :

Let me play the fool
With mirth and laughter let old wrinkles come... (154)

montrés par Shakespeare » (*Journal,* IV, 345). Et dans l'*Histoire de la peinture en Italie :* « Ce n'est pas le Brutus de Shakespeare, le plus tendre des hommes, mettant à mort, en pleurant, le grand général qu'il admire, parce que la patrie l'ordonne... » (chap. CLXXIX, tome II, p. 389).

(148) Johnson ne partageait pas l'admiration universelle pour *Julius Cæsar;* il a dit de Shakespeare, à propos de cette pièce « ... *his adherence to the real story, and to Roman manners seems to have impeded the natural vigour of his genius* » (*The plays of W. Shakespeare,* éd. cit., VIII, 123).

(149) C'est Stendhal qui tient la plume. Cf. le ms. R. 5896, tome 7, fol. 242 r°.

(150) Probablement allusion aux vers de l'acte II, scène première.

(151) Des comédies de Shakespeare, Beyle ne connaissait que la *Mégère apprivoisée.* Voir plus haut première partie, chap. IV.

(152) *Molière,* p. 206. Johnson avait dit : « *The union of the two actions in one event is in this drama eminently happy* ». (*The Plays of W. Shakespeare;* éd. cit., III, 268).

(153) *Molière,* p. 246. *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 64.

(154) Acte I, scène première. A cette tirade appartiennent aussi les deux vers cités assez approximativement dans une note du chap. CXXVII de l'*Histoire de la peinture en Italie,* II, 180 :

... But fish not, with this melancholy bait
For this fool gudgeon, this opinion.

vers qui respirent « de la gaieté annonçant le bonheur », la « gaieté italienne ». Il aimera aussi rappeler ce vers suggestif :

I am never merry when I hear sweet music
(acte V, scène I) (155).

Mais c'est peut-être là une réminiscence de la lecture de Burke, ainsi que nous le dirons bientôt.

Enfin, la comédie des *Merry wives of Windsor* est jugée franchement mauvaise : « Si cette pièce n'eût pas été de Shakespeare, nous ne serions jamais allés jusqu'à la fin. C'est mauvais » (156). En un mot, autant Shakespeare est supérieur à Racine (157), autant il reste au-dessous de Molière.

Nous venons de voir que Beyle et Crozet ont eu recours au commentaire de Johnson. Doit-on en déduire que les opinions de ce critique ont exercé une influence décisive sur les idées stendhaliennes ? Il est vrai que Stendhal inscrit, en 1810, sur la liste des ouvrages qui lui ont plu : « *Lifes* [*sic*] *of poets, by Johnson. His preface to Shakespeare* » (158). Néanmoins il ne retiendra des *Lives of the English poets* que quelques détails anecdotiques (159), et il ne fait qu'une seule fois allusion (160) à la *Preface to Shakespeare,* qui sera si bien mise à profit lors de la guerre contre les classiques.

(155) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 120. *Rome, Naples et Florence en 1817,* III, 143.

(156) *Molière,* p. 216.

(157) V. Del Litto, art. cit., p. 113-114.

(158) *Corr.*, III, 241, lettre à Pauline de mai 1810. Dans l'édition des œuvres de Johnson que Stendhal avait eue entre les mains à Brunswick, et à laquelle il aura encore recours à Milan en 1818 (London, 1801, 12 vol. in-8°), la *Preface to Shakespeare* se trouve au tome II, p. 77-140. Les *Lives of the English poets* occupent les trois derniers volumes.

(159) La vie d'Addison lui suggère l'idée d'une comédie, *l'Homme de lettres* (*Journal,* III, 408). Il fera allusion, en 1812, à la vie de Savage (*Ecoles italiennes de peinture,* II, 151; III, 223, 225 — où il faut lire, d'après le ms. R. 289, tome 10, p. 266 et 268 : « *Savage dans Johnson* », à la place de « *Johnson* » tout court; et « *Malvasia,* II, 44. *Savage* »).

En 1814, Stendhal aura un moment l'idée de citer, dans une note de l'*Histoire de la peinture en Italie,* un passage de la vie de Congreve (*Marginalia,* I, 335).

(160) Dans le premier jet de l'*Histoire de la peinture en Italie,* Beyle voudra mettre une « citation de Johnson » à propos du « naturel parfait » du Guerchin (*Ecoles italiennes de peinture,* II, 250). Peut-être pensait-il au passage de la *Preface to Shakespeare,* où Johnson faisait l'éloge du naturel de l'auteur anglais :

« *...the dialogue of this author is often never seen, conversing in a language which was never heard, upon topics which will never arise in the commerce of mankind. But the dialogue of this author is often so evidently determined by the incident which produces it,*

*
**

En ce qui est d'Alfieri, son système dramatique a cessé de séduire Stendhal. Peu de temps après son retour de Brunswick, Beyle ouvre à nouveau son théâtre, mais c'est pour prendre connaissance de la seule pièce qu'il n'eût jamais lue, *Abele,* pièce que l'auteur avait bizarrement baptisée « *tramelogedia* », terme forgé par lui pour désigner un genre nouveau, à mi-chemin entre la tragédie et le mélodrame (161). Le croira-t-on ? *Abele* transporte d'aise Stendhal. C'est, dit-il, « la première tragédie de ce grand maître qui m'ait vraiment plu, et si, il y a six ans que je le lis... » (162). Comme on ne peut quand même pas croire que son ravissement ait été provoqué par l'élément merveilleux qui dominait dans l'ouvrage — Satan et ses acolytes figurent parmi les personnages — on est en droit de penser que c'est plutôt le tableau idyllique de la vie des premiers hommes qui l'a ému (163).

Lors de son départ, en 1809, pour la nouvelle campagne d'Allemagne, Beyle se munit des comédies (164) et de la traduction française de la *Vie d'Alfieri* qui venait de paraître (165). Quant à celles-là, le *Journal* nous apprend qu'il a lu la pièce intitulée l'*Uno,* mais ne fournit pas le moindre détail (166). Il est toutefois à présumer qu'elle a été fort peu à son goût, les comédies d'Alfieri n'étant que le développement d'idées poli-

and is pursued with so much ease and simplicity, that it seems scarcely to claim the merit of fiction, but to have been gleaned by diligent selection out of common conversation and common occurrences. (*Preface to Shakespeare,* éd. cit., II, 81-82.)

Quant au renvoi à « Johnson, II, 71 » qui figure dans le *Journal,* 20 janvier 1812, V, 88, il s'agit d'un alibi.

(161) « *Tragedia mista di melodia e di mirabile* », explique Alfieri dans la *Prefazione dell'Autore.*

(162) *Journal,* III, 208, 4 février 1809.

(163) On peut rapprocher le plaisir que lui a donné *Abele* de celui qu'il avait ressenti naguère en lisant la médiocre tragédie de Ducis, *Abufar.*

(164) *Journal,* III, 215, 218, avril 1810.

(165) *Vie d'Alfieri,* traduite de l'italien par M... (Petitot). Paris, Nicolle, 1809, 2 vol. in-8°.

Voir la lettre de Bertin aîné au peintre Fabre, datée de Paris, 7 janvier 1809, où la traduction est qualifiée d' « absolument indigne de l'original », et où l'on fait grief à Petitot de ne pas savoir le français (*Nouvelle revue Rétrospective,* tome IV, 1896, p. 6).

Au mois de mars de la même année, Edmond Géraud consignait dans son journal intime : « A travers tous les défauts qu'on a justement reprochés à cette traduction, on y démêle pourtant encore le style franc et énergique de l'auteur, et par conséquent aussi le fond de son caractère et de son talent... » (*Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration,* p. 114).

(166) *Journal,* III, 251, 12 mai 1809.

tiques, sans caractère ni action (167). Par la suite il admettra sans difficulté qu'Alfieri avait une nature trop passionnée et trop bilieuse pour être un bon auteur comique.

La *Vie d'Alfieri* a dû l'intéresser davantage. En 1811, à l'époque où il se documente sur l'Italie, il voudra glaner « quelques aperçus sur le caractère italien » (168). Le livre lui a surtout permis de mieux saisir, par contraste, l'essence du beylisme :

> Je suis convaincu qu'un *com*[*ic*] *ba*[*rd*] doit arranger sa vie d'une manière toute différente de celle d'Alfieri. Il eût eu plus d'esprit, plus de talent, et plus de bonheur en ne voulant pas lutter de caractère et d'orgueil avec les institutions inébranlables...

Et il ajoute :

> Il y aurait dans le caractère d'Alfieri pris de ce côté-là le sujet d'une comédie destinée à ramener ces bilieux pleins de vertu au beylisme... (169).

En même temps qu'une connaissance plus intime du poète italien lui dévoile les défauts de son caractère, Stendhal s'aperçoit des faiblesses de son système dramatique. Après avoir assisté à une représentation d'*Oreste* — et c'est la première fois qu'il voit jouer une de ses tragédies — il remarque avec raison :

> Plein de rapidité, de vengeance, d'éloquence; point d'intérêt. C'est, ce me semble, trop sublime. On sent trop peu l'homme dans ses personnages; il n'y a pas assez de l'humain pour que la sympathie s'établisse (170).

C'en est donc fini de son engouement pour Alfieri.

(167) Voir dans le recueil de M. et Mme Guizot, *Le temps passé*, 1887, II, 193 et suiv., un article sur les comédies d'Alfieri paru dans *Le Publiciste*, sous la signature P. (Pauline de Meulan). Voir aussi I. Della Giovanna, « *Il Divorzio* », *commedia di V. Alfieri. Rivista d'Italia*, 1903, II, 650-667.

(168) *Journal*, IV, 69, 9 mars 1811.

(169) *Ibid.*, IV, 78, 17 mars 1811. A quelques jours de là, Beyle fait allusion (IV, 82, 21 mars 1811) à l'un des épisodes les plus célèbres de l'ouvrage : « ... Alfieri tuant Elie pour lui avoir tiré un cheveu. » Il dira encore : « ... j'étais fou furieux, dans le triste genre d'Alfieri » (V, 274).

(170) *Ibid.*, V, 11. C'est Stendhal qui souligne.

III

Misanthropie et connaissance de l'homme

Comment coexistent ces attitudes contradictoires. — Intérêt de la physiologie : Roussel, Cabanis, Pinel, Burke. — Les moralistes : Chamfort, le duc de Levis, Vauvenargues, Beresford. — Recueils de lettres : Mme du Deffand et Mlle de Lespinasse. — Livres de voyages : Carr, John Moore, Arthur Young. — Romans : Gœthe. — Stendhal se documente sur l'Italie : *Corinne,* Spon, Misson, Duclos, Lalande, Creuzé de Lesser, Brydone, Arthur Young. Indifférence assez marquée pour l'histoire de la littérature italienne.

Un champ d'observation toujours plus vaste s'est ouvert à Stendhal. Si l'on en croit son cousin Romain Colomb, le contact direct des hommes l'aurait beaucoup aidé à parfaire sa connaissance de la nature humaine.

Le 6 juin (1812), raconte Romain Colomb, assistant au passage du Niémen par la grande armée, toute son attention s'appliqua à l'examen physiologique de ces masses de soldats appartenant à tant de climats différents. Aidé dans ses observations par le livre de Cabanis, il essayait l'application de ses doctrines sur les tempéraments, au fur et à mesure du défilé de cette multitude. C'est sur les bords du Niémen que l'auteur de l'*Histoire de la peinture en Italie* réunit les premières idées du chapitre sur les tempéraments qu'il y a inséré; c'est aussi là qu'il reconnut que le tempérament sanguin était celui le plus dominant chez les Français (171).

Ce témoignage doit être accueilli avec prudence. On ne peut exclure à priori qu'il ne renferme quelque chose de vrai; mais il faut se garder de lui attribuer une portée générale. Les allégations de Romain Colomb sont souvent sujettes à caution (172).

(171) R. Colomb, *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Beyle* (de Stendhal), 1845, p. 27.

(172) Ainsi Romain Colomb en parlant des années passées à Brunswick par Stendhal affirme que ce dernier « profita de son séjour dans cette ville pour y étudier la langue et la philosophie allemandes » (p. 24). Or, nous avons vu dans le chapitre précédent ce qu'il faut penser de cette étude.

Dans la circonstance, le *Journal* et la *Correspondance* rendent un tout autre son. A part quelques nouvelles « fiches » sur son entourage (173), Stendhal ne nous livre nulle part de remarques inspirées par l'observation directe des hommes et des mœurs. Ce qui frappe, au contraire, est son ton désabusé et chagrin. « Sans le caractère usurpant, intrigant, effronté, on ne fait rien à l'armée », écrit-il pendant la campagne de 1809 (174). A Paris, il n'éprouve que du mépris pour les hauts personnages que ses fonctions lui permettent d'approcher (175). « Je me dégoûte de plus en plus de la canaille humaine, confie-t-il à son *Journal,* et ne suis jamais plus content que quand, renfermé chez moi, je n'entends pas même sonner » (176). Et il s'efforce de mettre en garde Pauline contre la méchanceté des hommes : « Rappelle-toi surtout de cette grande et immuable vérité : tous les hommes sont froids, médiocres et aiment à faire du mal aux gens qu'ils croient heureux » (177).

C'est dans les livres qu'il poursuit la connaissance du cœur humain et l'étude des mœurs. Au fond, ce « réaliste » ne s'intéresse qu'à l'homme idéal.



Beyle continue à pratiquer Helvétius et Tracy, bien que ces deux philosophes ne lui apprennent désormais rien de nouveau. Du premier il dit : « Il me semble que je lis des notes écrites par moi en style lâche, tant je suis d'accord avec lui » (178). Quant à la *Logique,* qu'il parcourt « convaincu que sans esprit juste, il n'y a pas de bonheur solide » (179), elle achève de le persuader que le précepte *Nosce te ipsum* est le « chemin du bonheur » (180).

La connaissance de l'homme moral ne saurait se passer de celle de l'homme physique. Pinel lui avait fait découvrir naguère l'intérêt de la physiologie. C'est apparemment Pierre

(173) *Journal,* III, 228 et suiv., 23 avril 1809.
(174) *Ibid.,* III, 246, 5 mai 1809.
(175) *Corr.,* III, 251-252, lettre à Pauline du 23 mai 1810. *Journal,* IV, 47, 18 décembre 1810.
(176) *Journal,* IV, 96, avril 1811.
(177) *Corr.,* III, 313, lettre à Pauline du 15 mai 1811.
(178) *Journal,* II, 395, 6 août 1810.
(179) *Corr.,* III, 304-305, lettre à Pauline du 1er février 1811. C'est Stendhal qui souligne.
Nous avons déjà dit que la page 176 de la *Logique,* à laquelle Beyle se réfère (cf. le complément de cette lettre dans la *Table,* I, 105, et la lettre à Pauline du 29 juin 1810, *Corr.,* III, 263) renferme l'image des tuyaux de lunettes.
(180) *Journal,* IV, 189, 10 août 1811.

Roussel, dont il lit à Vienne (181) le *Système physique et moral de la femme* (182), qui le ramène à Cabanis.

Il est certain, disait Roussel, qu'il y a un rapport constant entre le caractère moral de chaque être sensible, et la constitution physique, l'air et l'habitude extérieure de son corps (183).

Et, à propos des tempéraments, Roussel s'exprimait en ces termes :

Cette hypothèse est très ingénieuse, et je lui donnerais volontiers la préférence, parce qu'elle a l'avantage d'être fondée sur des rapports sensibles et sur cette observation aussi commune que vraie, que nos goûts et nos humeurs sont, jusqu'à un certain point, subordonnés à la disposition physique de nos organes (184).

Toujours est-il que Stendhal relit avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait auparavant les *Rapports du physique et du moral de l'homme.* L'extrait qu'il fait alors du mémoire sur les tempéraments (185) sera mis à contribution, on le sait, dans l'*Histoire de la peinture en Italie.* C'est dire l'importance qu'il attachera aux théories de Cabanis, dont il commence enfin à saisir toute la portée : les passions se manifestent par des signes extérieurs caractérisés (186).

Dans ce même ordre d'idées, il feuillette de nouveau *la Manie* de Pinel (187), et se propose de « faire un journal nosographique » d'après « les premières pages de la *Nosographie* de Pinel » (188). « Dans la *Nosographie,* écrit-il ailleurs, appli-

(181) *Ibid.*, III, 254, 21 octobre 1809.

(182) *Système physique et moral de la femme, ou Tableau philosophique de la constitution de l'état organique, du tempérament, des mœurs et des fonctions propres au sexe.* Paris, Vincent, 1775, in-12. Une 5ᵉ édition augmentée avait paru en 1809, chez Caille et Ravier, in-8°.

Dès 1805, Félix Faure, le camarade de Beyle inscrivait Roussel sur son plan d'études idéologiques (*Lettres à Stendhal,* I, 181 ; II, 19).

(183) *Système physique et moral de la femme.* Nous citons d'après l'éd. de 1845, Charpentier, première partie, chap. IV, p. 46).

(184) *Ibid.*, première partie, chap. V, p. 63.

(185) *Corr.*, III, 306, lettre à Pauline du 7 février 1811. Cf. la lettre du 13 avril 1810 (III, 232).

(186) En commentant Molière en 1813, il dira des *Femmes savantes* : « Comédie fondée solidement sur les principes médicaux des tempéraments » (*Molière,* p. 22).

(187) *Marginalia,* I, 257-258, 28 juin 1810. *Corr.*, III, 263, lettre à Pauline du 29 juin 1810 (cf. l'errata dans la *Table,* I, 56).

Une deuxième édition du *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la Manie* venait de paraître en 1809. Paris, J.-A. Brosson, in-8°.

(188) *Nosographie philosophique ou Méthode de l'analyse appliquée à la médecine.* Paris, Maradan, an VI, 2 vol. in-8°. Une deuxième et

quer ce principe général à tous les caractères, et noter les divers degrés de force et de comique » (189). Dans l'introduction de ces trois gros volumes renfermant la description détaillée de toutes les sortes de fièvres alors connues, Pinel recommandait la méthode de l'observation, de l'analyse, de la classification. Il préconisait, dans l'enseignement de la médecine :

... la méthode suivie maintenant dans toutes les autres parties de l'histoire naturelle, c'est-à-dire une exactitude sévère dans les descriptions, de la justesse et de l'uniformité dans les dénominations, une sage réserve pour s'élever à des vues générales sans donner de la réalité à des termes abstraits, une distribution simple, régulière et fondée invariablement sur les rapports de structure ou les fonctions organiques des parties... (190).

Ce « journal nosographique », Stendhal l'a réellement entrepris avec la collaboration de Louis Crozet, sous le titre de *Recueil de faits* (191). Après avoir constaté : « Nous connaissons l'homme en général, mais quelles sont les bornes précises de la *charge* et du *naturel* dans les imitations théâtrales ? Nous ne pouvons en juger avec exactitude », les deux amis décident « d'ouvrir un compte à chaque *passion*, aux *états* dans lesquels cette passion fait passer l'âme, et enfin aux *habitudes de l'âme* ». Pour ce faire, ils écriront « chaque soir » les « traits d'avarice, d'amour, de dureté » qu'ils auront observés. Mais il est bon d'ajouter que ce grand travail analytique n'a pas dépassé le stade préparatoire; on n'y trouve pas la moindre trace de ces traits saisis sur le vif qui devaient y figurer. Non, vraiment, Stendhal ne manifeste pas un empressement excessif pour étudier l'homme d'après nature.

une troisième éditions avaient paru chez J.-A. Brosson, respectivement en l'an XI (1802) et en 1807, l'une et l'autre en 3 vol. in-8°.
En 1810, le livre venait d'être proposé pour l'attribution d'un des prix décennaux dans la classe des sciences mathématiques et physiques. « Le titre de *Nosographie*, qu'il (Pinel) a substitué à celui de *Nosologie*, annonce que son objet a été non pas une simple classification, mais une description qui contînt la physionomie entière des maladies... » (*Rapports du jury chargé de proposer les ouvrages susceptibles d'obtenir les Prix décennaux*, 1810, p. 73).

(189) *Journal*, III, 372, 9-11 juillet 1810. *Théâtre*, III, 148. Texte rétabli d'après le ms. R. 5896, tome 19, fol. 61 v°.

(190) *Nosographie philosophique*, introduction, tome I, p. IV.

(191) *Journal*, éd. Champion, III, 409-418, 13-22 août 1811. Signalons, pour éviter toute méprise, que l'autographe R. 5896, tome 7, fol. 137 et suiv., ne comporte qu'un seul titre : *Recueil de faits*. Celui qui figure dans l'éd. précitée appartient strictement aux éditeurs.
Les mêmes éditeurs prétendent que Beyle était sous l'influence de Hobbes, que, d'après eux, il venait de relire (*ibid.*, III, 505). C'est une affirmation gratuite. Il n'y a nulle trace, à cette époque, d'une nouvelle lecture de Hobbes.

Le livre de Burke sur le *Sublime* (192) lui donne matière à réflexion moins en matière d'esthétique que sur les passions. C'est le jour de Noël 1810 qu'il en aborde la lecture. Le cœur partagé entre l'ambition et les regrets de sa vie « philosophique » d'autrefois, il en parcourt « avec plaisir » les quatre-vingts premières pages (193). Ce plaisir s'explique aisément : Burke prônait la méthode analytique.

Le livre de la nature est écrit en caractères profonds et lisibles, il est vrai; cependant il n'est pas assez simple pour qu'on puisse le lire en courant. Nous devons procéder avec une méthode circonspecte, j'avais presque dit une méthode craintive (...). En considérant un sujet complexe, quel qu'il soit, on doit examiner une à une les parties distinctes qui le composent, et réduire chaque chose à sa première simplicité, puisque l'homme ne saurait s'affranchir de la sévère loi que lui a imposée la nature, ni sortir du cercle étroit qu'elle lui a tracé... (194).

Toujours secondé par le fidèle Crozet, Stendhal met tout de suite en train un commentaire sur Burke (195). Dans les quatorze sections de la première partie, l'auteur anglais passait en revue les sensations, en commençant par la douleur et le plaisir; il étudiait ensuite ce qu'il appelait les passions de société, soit la sympathie, l'imitation et l'ambition. Beyle et Crozet, à la lumière de ses observations, analysent à leur tour la douleur et le plaisir (196). Ils donnent l'impression de vouloir mettre en pratique un principe même de Burke :

... un examen de la raison physique de nos passions me semble très nécessaire pour tous ceux qui veulent les émouvoir d'après les principes sûrs et constants. Il ne suffit pas de les connaître en général : pour les émouvoir d'une manière délicate, ou pour bien juger d'un ouvrage destiné à les émouvoir, il est indispensable que

(192) *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau.* Traduit de l'anglais sur la 7[e] édition anglaise par E. Lagentie de Lavaisse. Paris, Pichon et Depierreux, an XI (1803), in-8°. C'est sur cette traduction que Beyle a travaillé. On en a retrouvé un exemplaire annoté par lui dans la bibliothèque de Louis Crozet. L. Royer, *Les livres de Stendhal dans la bibliothèque de son ami Crozet,* 1923.

(193) *Corr.*, III, 300, lettre à Pauline du 25 décembre 1810.

Le livre débute par un *Avertissement du traducteur,* p. V-VIII, suivi de la *Vie d'Edmund Burke,* p. IX-XXXI et de la *Préface de l'Auteur,* p. XXXIII-XXXIX. Si Beyle a donc commencé, comme il est probable, par le commencement, il n'a même pas achevé l'introduction.

(194) *Recherche philosophique... Préface de l'Auteur,* p. XXXV.

(195) *Marginalia,* I, 261-276, 9-13 février 1811. La division en chapitres adoptée par Beyle et Crozet n'est pas celle du livre.

(196) Ce sont ces deux sensations que Burke étudiait d'abord, première partie, section II, *La douleur et le plaisir;* section III, *Différence entre l'éloignement de la douleur et le plaisir positif;* section IV, *Du délice et du plaisir, comme opposés l'un à l'autre.*

nous connaissions les bornes exactes de leurs différents domaines; que nous les poursuivions à travers toute la variété de leurs opérations, et que nous pénétrions dans les parties de notre nature les plus secrètes, qui pourraient même paraître inaccessibles (197).

La perspective de partir bientôt pour l'Italie vient briser leur élan. « Nous avons fait, écrira Beyle le mois suivant, de bonnes petites découvertes sur le plaisir et la douleur à propos du bavardage plein de prétention de Burke *on* sublime » (198). Malgré ce jugement peu flatteur, il reprendra, en 1812, l'étude de l'ouvrage, pour y chercher de nouvelles lumières sur la sympathie (199). Il en rapportera une impression encore plus défavorable; il reprochera à Burke de ne pas avoir « lu ses principes dans son cœur », mais de les avoir « déduits », avec beaucoup d'esprit et de logique, de certaines vérités générales » (200).

Cependant les théories de Burke, qui reposaient sur un substratum physiologique (201), ont exercé une influence certaine sur Stendhal et plus spécialement sur sa conception du plaisir donné par la musique, plaisir, dira-t-il dans la *Vie de Rossini,* « tout physique et machinal » (202). Dans la seizième lettre sur Haydn, l'idée de « douleur regrettante », déjà exprimée dans le commentaire précité (203), sera appliquée à la musique:

... qu'en vous promenant le matin à Monceaux, assis seul dans un bosquet de verdure, assuré que personne ne vous voit, et tenant un livre, vous soyiez tout à coup détourné par quelques accords d'instruments et des voix partant d'une maison voisine, vous distinguiez un bel air, deux ou trois fois vous voudrez reprendre votre lecture, mais en vain : votre cœur sera enfin tout à fait entraîné, vous tomberez dans la rêverie; et deux heures après, en remontant en voiture, vous vous sentirez soulagé de la peine secrète qui vous rendait malheureux souvent sans que vous vous fussiez bien rendu compte à vous-même de la nature de cette peine secrète; *vous serez attendri, vous serez prêt à pleurer sur votre sort; vous serez regrettant, et ce sont les regrets qui manquent au malheureux : ils ne croient plus le bonheur possible. L'homme qui regrette sent l'existence du bonheur dont il jouit un jour,* et peu à peu il croira de nouveau possible de réatteindre à ce bonheur. La bonne musique

(197) *Recherche philosophique...,* première partie, sect. XIX.
(198) *Journal,* IV, 75, 17 mars 1811.
(199) *Marginalia,* I, 276 et suiv., 1er juillet 1812. Burke a étudié la sympathie dans les sect. XIII et XIV de la première partie de son traité.
(200) *Histoire de la peinture en Italie,* I, 131, note.
(201) J.-J. Mayoux, *Richard Payne Knight et le pittoresque,* 1932, p. 43. Voir un exposé des théories de Burke dans l'ouvrage de W. Folkierski, *Entre le classicisme et le romantisme,* 1935, p. 59-97.
(202) I, 19-20.
(203) *Marginalia,* I, 271.

ne se trompe pas, et va droit au fond de l'âme chercher le chagrin qui nous dévore (204).

Nous avons avancé, à propos d'un vers de Shakespeare qui revient à plusieurs reprises sous la plume de Stendhal, que c'est vraisemblablement Burke qui l'a signalé à son attention. Notre hypothèse s'appuie sur des textes précis. Dans le chapitre intitulé *Le beau des sons,* Burke excluait tout rapport entre la musique et la gaieté; pour lui, « la passion excitée par la beauté est en réalité plus proche d'une espèce de mélancolie que de la gaieté et de la joie ». Et, il citait, comme preuve, le vers du *Marchand de Venise :*

I am never merry when I hear sweet music (205)

Or, Stendhal reprend à son compte, dans la douzième lettre sur Haydn, et l'idée de Burke et la citation de Shakespeare :

Vous qui aimez à chercher dans l'âme des artistes les causes des qualités de leurs ouvrages, vous partagerez peut-être mon idée sur Haydn. On ne peut lui refuser sans doute une imagination vaste, pleine de vigueur, créatrice au suprême degré : mais peut-être ne fut-il pas aussi bien partagé du côté de la sensibilité; et sans ce malheur-là plus de chant, plus d'amour, plus de musique théâtrale. Cette hilarité naturelle, cette joie caractéristique dont je vous ai parlé, ne permirent jamais à une certaine tristesse tendre d'approcher de cette âme heureuse et calme. Or, pour faire comme pour entendre de la musique dramatique, il faut pouvoir dire, avec la belle Jessica :

I am never merry when I hear sweet music
(*The Merchant of Venice,* acte I, ac. I).

Il faut être tendre et un peu triste pour trouver du plaisir même aux *Cantatrice* [*sic*] *villane,* ou aux *Nemici generosi;* c'est tout simple : si vous êtes gai, votre imagination n'a que faire d'être distraite des images qui l'occupent (206).

Et il en fera de nouveau état dans *Rome, Naples et Florence en 1817 :*

... Il faut un certain repos de l'âme, une certaine mélancolie pour goûter la musique. C'est ce que donne un soleil brûlant :

I am never merry when I hear sweet music
(Shak.) (207).

(204) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 163-165. C'est nous qui soulignons. Bien entendu, ce passage ne figure pas dans les *Haydine* de Carpani.

(205) *Recherche philosophique...,* première partie, sect. XXV, p. 221-222. Le traducteur rendait ainsi le vers de Shakespeare : « Je ne suis jamais joyeux, lorsque j'entends une musique tendre. »

(206) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 120.

(207) III, 142-143. Cf. d'autres allusions en 1814 et 1816 à l'expression « *sweet music* » dans les *Marginalia,* I, 213, 250.

***

Du côté des moralistes, l'une des lectures préférées de Stendhal est Chamfort (208), dont la misanthropie s'accordait avec la sienne (209). Aussi est-on en droit de s'étonner que Beyle, tout en appréciant le mordant de ses maximes (210), de ses anecdotes (211) et de ses petits dialogues (212), lui fasse précisément grief de sa misanthropie :

Chamfort, faute d'avoir les principes d'Helvétius, voit en noir. Il croit que l'homme aime le mal pour le mal. Il avait une humeur de dartre qui lui donnait toujours de l'humeur (213).

Les *Maximes* du duc Gaston de Levis (214) lui paraissent instructives et lui font passer des heures « très agréables » (215).

(208) En 1808 avaient paru, par les soins de Ginguené, les *Œuvres complètes de Chamfort*. Deuxième édition, précédée d'une notice sur sa vie, et augmentée de son discours sur l'*Influence du génie des grands écrivains sur l'esprit de leur siècle*. Paris, Colnet, 1808, 2 vol. in-8°. C'est à cette édition que Beyle fait allusion dans la lettre à Pauline de la *Corr.*, III, 242.

Quant au « petit » Chamfort dont il est question dans une autre lettre de 1810, III, 278, il s'agit peut-être du volume de petit format intitulé *Chamfortiana*. Paris, Impr. de Delance, an IX, in-12. L'édition stéréotype ne sera publiée qu'en 1813.

(209) « Essentiellement misanthrope, il [Chamfort] confondait tout le monde dans son mépris et dans sa haine... » (*Journal de l'Empire*, 29 février 1808, article signé A. (de Feletz).

(210) Lorsqu'il parle du conseil de Chamfort d'avaler un crapaud tous les matins (*Journal*, III, 378, 27 avril 1810), il se réfère au trait suivant : « M. de Lassay, homme très doux, mais qui avait une grande connaissance de la société, disait qu'il faudrait avaler un crapaud tous les matins, pour ne trouver plus rien de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde » (*Œuvres complètes de Chamfort, Maximes et pensées*, deuxième partie : *Caractères et anecdotes*, éd. de 1808, II, 190-200). On retrouvera ce trait dans les *Promenades dans Rome*, I, 247-248.

(211) Beyle veut tirer parti de l'une d'elles dans *Letellier* (*Théâtre*, III, 205, 217). Il s'agit de l'anecdote de la vanité de l'archevêque de Reims (éd. cit., II, 260-263).

(212) Le dialogue entre le vieillard et le jeune homme, qui sera mis en épigraphe à l'*Art de la Comédie* (*Molière*, p. 1), est emprunté à Chamfort (dialogue n° 8, éd. cit., I, 445). Le dialogue servant d'épigraphe à *Racine et Shakespeare* sera calqué sur ceux de Chamfort.

(213) *Corr.*, III, 232, lettre à Pauline du 13 avril 1810.

(214) *Maximes et réflexions sur différents sujets de morale et de politique, suivies de quelques essais*. A Paris, chez Xhrouet, 1807, in-12.

(215) Lors de leur publication, il lira avec un égal intérêt les *Souvenirs et portraits* du duc de Levis. Paris, 1813, in-8° (*Journal*, V, 133, 156 et *passim*).

Elles lui inspirent une réflexion d'ordre général sur ce genre d'ouvrages :

Quand un livre de maximes n'est pas décidément détestable (par des niaiseries, comme celui de M. de la Bouisse), on y trouve des vues neuves qui augmentent le magasin et dont on a le plaisir de tirer les conséquences, ou, à propos des maximes qu'on trouve fausses, on en fait des vraies (216).

M. de Levis lui suggère des aperçus sur la nature de l'homme, la société, la politique (217), et surtout sur les femmes, dont il disait « un mal du diable » (218).

Au contraire, Vauvenargues, dont Beyle couvre de notes les marges de son exemplaire peu de jours avant de partir pour l'Italie (219), lui semble dépourvu d'intérêt, « faible, vague et vide ».

Enfin, Stendhal a eu entre les mains un spécimen caractéristique de l'humour d'outre-Manche, les *Misères de la vie humaine* par James Beresford (220), qui a dû l'amuser par son

(216) *Corr.*, III, 259, lettre à Pauline du 4 juin 1810.

On venait de mettre en vente une troisième édition, revue et augmentée, des *Pensées, observations et réflexions morales, politiques et littéraires* par Auguste de Labouisse. Paris, Michaud, 1810, 2 vol. in-12. Le *Journal de l'Empire* du 7 décembre 1810, article signé D. (Dussault), n'a pas non plus jugé favorablement l'ouvrage.

(217) *Corr.*, III, 260-262, let. cit. Les maximes numérotées par Stendhal V et VII sont transcrites littéralement des *Maximes et réflexions*, deuxième partie, *Maximes de politique*, chap. I, p. 118. Celle qui débute par : « N'est-ce pas une bonne manière... » porte dans l'ouvrage le n° CVI des *Pensées détachées*, et figure à p. 108 (et non 218) ; en voici le texte : « Pour juger de l'importance réelle d'un individu, il faut songer à l'effet que produirait sa mort. » Enfin, la maxime commençant par : « Les formes de la société... », et que Beyle juge « *very true* », porte le n° XXVI des *Pensées détachées*, et se trouve à p. 73 (et non 50).

(218). *Corr.*, III, 260, let. cit. Le chap. IV de la première partie des *Maximes et réflexions* est intitulé *Sur les femmes*.

(219) Les 22 et 23 août 1811. Voir Del Litto, art. cit.

(220) Le titre de l'ouvrage est considérablement plus long : *Les Misères de la vie humaine ou les Gémissements et soupirs exhalés au milieu des fêtes, des spectacles, des bals et des concerts, des amusements de la campagne, des plaisirs de la table, des délices du bain, des récréations de la lecture, des agréments du voyage, des jouissances domestiques, de la société du grand monde, et du séjour enchanté de la capitale*, et recueillis par James Beresford, maître ès arts et membre du collège de Merton et de l'Université d'Oxford. Traduction de l'anglais, sur la huitième édition, par T.-P. Bertin, ornée de figures en taille douce et en bois. Paris, J. Chaumond, 1809, 2 vol. in-8°.

Dès le mois de janvier 1807, les *Archives littéraires* avaient parlé du succès de cet ouvrage en Angleterre : « *Les Misères de la vie humaine* (*Miseries of human life*), par M. Beresford, ont fait une

originalité (221). Il fera allusion à cet ouvrage en 1811 (222); cinq ans plus tard il s'en souviendra encore : inquiet de ne pas recevoir le manuscrit de la vie de Michel-Ange, il s'écriera : « Hélas ! une des infortunes du Dr Beresford est tombée sur ma malle en retard... » (223).

⁂

Plusieurs recueils de lettres du XVIIIe siècle ont paru à cette époque, entre autres la correspondance de Mme du Deffand et celle de Mlle de Lespinasse. Stendhal n'a pas manqué d'en prendre connaissance; mais le premier de ces recueils (224) l'a certainement déçu, comme il a déçu ses contemporains (225). « Les lettres de Mme du Deffand, écrit le *Journal de l'Empire*, en très petit nombre (...), roulant toutes sur les plus minces bagatelles n'ajoutent ni à la connaissance qu'on a de son caractère, ni à sa réputation de femme d'esprit... » (226). Et plus près de nous, on a dit de l'édition de 1809 qu'elle montre « une femme froide, sèche, égoïste, tyrannique, tourmentée par les nerfs et par le doute, une femme peu admirable, peu aimable, peu estimable même » (227). A peine Beyle remarque-t-il dans

fortune si prodigieuse qu'au mois d'octobre elles en étaient déjà à la cinquième édition. »

Une seconde édition de la traduction, corrigée et augmentée, paraîtra au début de 1815. A Paris, chez Roux, 2 vol. in-12.

(221) « L'ouvrage que nous allons soumettre au jugement du public, disait le traducteur, est neuf dans son genre, et porte avec lui un caractère d'originalité qui l'éloigne de toute comparaison avec les écrits littéraires connus jusqu'à ce jour... » (tome I, p. I).

(222) En partant pour Milan, un de ses compagnons de voyage, Scotti, lui rappellera « l'estampe qui est au-devant des *Misères de la vie humaine* » (*Journal*, IV, 208). La gravure du tome premier représente un homme aux vêtements en désordre, le chapeau enfoncé jusqu'au nez, les poches retournées.

(223) *Corr.*, V, 36, lettre à Crozet du 31 décembre 1816.

(224) *Correspondance inédite de Madame du Deffand avec d'Alembert, Montesquieu, le président Hénault, la duchesse du Maine, Mesdames de Choiseul, de Staal, le marquis d'Argens, le chevalier d'Aydie,* etc... *suivie des lettres de M. de Voltaire à Madame du Deffand.* Paris, Collin, 1809, 2 vol. in-8°.

(225) Ainsi qu'il partagera l'intérêt suscité, à la fin de 1811, par la publication des *Lettres, de la marquise du Deffand à Horace Walpole...* Paris, chez Treuttel et Wurtz, 4 vol. in-8°, dont il dira : « C'est l'un des ouvrages les plus remarquables que j'aie lus » (*Corr.*, IV, 7, lettre à Pauline du 9 janvier 1812). Voir sur le retentissement des lettres de Mme du Deffand, Charles de Rémusat, l'*Angleterre au XVIIIe siècle. Etudes et portraits*, 1856, II, 1-2.

(226) 17 septembre 1809, article signé Y. (Dussault).

(227) De Lescure, *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, 1865, tome I, p. CCXX.

ces lettres une expression, qui n'y figure d'ailleurs pas textuellement : « chercher son âme » (228).

Tout autre est l'impression que lui a laissée la correspondance de Mlle de Lespinasse (229). Il la considère comme « la plus vraie peinture de l'amour du XVIII[e] siècle à Paris » (230), et la meilleure peinture de l'amour « dans la nature » (231). Mlle de Lespinasse devient pour lui le type même de l'âme sensible (232), toutefois il n'érige pas dès ce moment, à son exemple, la sensibilité en principe esthétique. Ce sera, et pour cause, une découverte postérieure, le texte de l'*Apologie,* qui figurera à la fin de la *Vie de Rossini,* n'ayant été publié pour la première fois qu'en 1820 (233).



Stendhal recherche les livres de voyages, nous l'avons déjà remarqué, non par désir d'évasion, mais parce qu'ils lui offrent un moyen simple et agréable de se renseigner sur les mœurs des différents peuples et de collectionner les traits de caractère. Et nous avons également souligné que les livres de voyages étaient à la mode. Malte Brun, qui avait lancé en octobre 1807 une revue intitulée *Annales des voyages, de la géographie et de*

(228) « Talma me semble chercher son âme, comme Mme du Deffand le dit au chevalier d'Aydie » (*Journal,* III, 306, 22 avril 1810). C'est une réminiscence de la phrase qui figure dans le *Portrait de M. le chevalier d'Aydie :* « On voit qu'il se cherche sans se trouver » (éd. de 1809, II, 158-160).

L'attribution de ce *Portrait* à Mme du Deffand, contestée par quelques critiques, semble certaine à Sainte-Beuve : « Cette expression *il se cherche sans se trouver* nous paraît d'une trop bonne langue pour ne pas provenir de Mme du Deffand » (*Premiers Lundis,* II, 149-151).

(229) *Lettres de Mademoiselle de Lespinasse, écrites depuis l'année* 1773 *jusqu'à l'année* 1776; *suivies de deux chapitres dans le genre du Voyage sentimental de Sterne, par le même auteur.* Paris, Collin, 1809, 2 vol. in-8°. Elles ont été rééditées deux ans plus tard : *Lettres de Mademoiselle de Lespinasse...* Nouvelle édition, augmentée de l'éloge de Mademoiselle de Lespinasse par M. de Guibert et deux opuscules en prose, par M. d'Alembert. A Paris, chez Longchamps, 1811, 2 vol. in-12.

(230) *Corr.,* III, 241.

(231) *Journal,* IV, 14-15, août-septembre 1810.

(232) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 355-356, note (où Beyle renvoie à l'éd. de 1809). *Histoire de la peinture en Italie,* II, 151.

(233) Elle figure pour la première fois dans les *Nouvelles lettres de Mademoiselle de Lespinasse suivies du portrait de M. de Mora et d'autres opuscules inédits du même auteur.* Paris, Maradan, 1820, in-8°. Sur l'authenticité de ces lettres, voir Charles Henri, *Lettres inédites de Mademoiselle de Lespinasse,* 1887, p. 389-390.

l'histoire, s'était vu contraint, en 1809, de donner une seconde édition des cahiers déjà parus. Beyle lit cette revue en 1810; entre autres articles, un *Voyage en Suède, fait dans les années 1808 et 1809*, par Thomas Harrington (234), fait naître en lui « mille réflexions sur la manière différente dont l'homme sympathise avec un autre être... » (235).

L'été du Nord, par John Carr (236), ne le satisfait guère, bien qu'il reconnaisse que « l'on va au bout ». Notons, à cet égard, les lignes suivantes du traducteur : « L'auteur de cet ouvrage a semé son récit d'anecdotes et de réflexions qui rapprochent sa manière d'écrire de celle de Sterne... » (237).

Les *Voyages en France, en Suisse et en Allemagne* de John Moore (238) le captivent davantage (239), très probablement parce que l'auteur visait par-dessus tout à l'exactitude et à l'impartialité, et qu'il tenait à placer sous les yeux des lecteurs des « récits vrais ».

> J'espère, écrivait John Moore, vous fournir les moyens de former votre opinion vous-même, plutôt que de vous offrir la mienne à suivre : mes idées peuvent être fausses, mes récits sont toujours vrais... (240).

Les *Voyages en France* d'Arthur Young (241) se sont révélés plus attachants encore. On pourrait en concevoir quelque étonnement, le but principal d'Arthur Young étant l'étude de l'agriculture, science que l' « agriculturomanie » de Chérubin Beyle

(234) *Journal*, IV, 36, 4 décembre 1810. Le *Voyage* de Harrington a paru sous forme de lettres dans le tome IX et suiv. des *Annales des voyages de la géographie et de l'histoire*.

(235) *Journal*, IV, 36-37, 4 décembre 1810.

(236) *L'Eté du Nord ou Voyage autour de la Baltique, par le Danemark, la Suède, la Russie, et partie de l'Allemagne, dans l'année 1804*. Traduit de l'anglais par T.P. Bertin. Paris, Chaumerot, 1808, 2 vol. in-8°.

(237) *L'Eté du Nord*, préface, tome I, p. 1. Malte Brun faisait beaucoup de cas de ce livre : « Ses remarques, malgré leur brièveté, sont celles d'un homme très instruit; ses jugements respirent l'équité et la sensibilité. On lit sa relation avec plaisir... » (*Journal de l'Empire*, 14 avril 1808).

(238) Traduit de l'anglais par Mlle *** [de Fontenay]. Paris, Perlet, 1806, 2 vol. in-8°.

(239) C'est en Autriche que Beyle lit Moore « avec plaisir » (*Journal*, III, 218, avril 1809, 232, 24 avril 1809. *Corr.*, III, 167, lettre à Pauline du 29 avril 1809). Il s'intéresse d'une manière plus particulière au long passage sur la Cour de Vienne, tome II, lettres LXXX à XCIV.

(240) *Voyages en France*..., II, 187.

(241) *Voyages en France pendant les années* 1787, 1788, 1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F.S. (Soulès). Paris, Buisson, 1793, 3 vol. in-8°. Une traduction nouvelle de l'ouvrage a été donnée en 1931 par Henri Sée. Paris, Colin, 3 vol. in-8° (Les classiques de la Révolution française).

avait à jamais fait prendre en horreur à son fils. En fait, le troisième volume, le plus technique de l'ouvrage, lui suggère de « bonnes pensées » sur sa propre timidité (242). Arthur Young ne parlait pas que d'agriculture dans son livre. Voyageant à travers la France à la veille de la Révolution, il avait voulu se faire une idée personnelle de l'esprit public. « Mon projet, dit-il, n'est pas d'écrire des mémoires de ce qui se passe, mais je désire saisir autant que possible l'opinion dominante du jour » (243). Et comme il adorait le naturel (244) et qu'il ne dédaignait pas les « bagatelles » (245), il n'hésite pas à consigner dans sa relation ses conversations avec « l'homme de la rue » (246). Ce sont ces conversations qui donnent à Beyle l'idée d'une histoire de la Révolution sous forme dramatique. Elles lui font aussi désirer de voyager en France, le livre de Young à la main (247).



Grand lecteur de romans, Stendhal ouvre tour à tour *la Nouvelle Héloïse* (248), les *Mémoires d'un homme de qualité,* où il remarque des peintures de mœurs (249), Crébillon fils (250), les *Confessions du comte de...* par Duclos (251).

(242) *Journal,* III, 295, 14 avril 1810. Vraisemblablement allusion à ce passage sur l'ouvrier français : « Quand il est bien nourri, bien habillé et entretenu dans un état de vigueur et d'activité, il fait son ouvrage beaucoup mieux qu'un homme à qui sa pauvreté n'accorde que très peu de nourriture... » (deuxième partie, chap. XX, tome III, p. 310).

(243) *Ibid.,* I, 328.

(244) « Je n'aime pas un homme ou un discours, qui ne se montre que sur des échasses ou en habit des dimanches. Ce sont les sentiments journaliers qui décident du cours de la vie; et celui qui en fait le plus de cas marche plus droit dans le sentier du bonheur... » (*ibid.,* I, 200). Cf. l'introduction de Henri Sée, I, 12-13.

(245) « Plusieurs personnes penseront sans doute qu'il est superflu de raconter de pareilles bagatelles; mais que serait la vie si on en retranchait les bagatelles ? Elles marquent, outre cela, le caractère d'une nation, mieux que des objets d'importance... » (*ibid.,* I, 199).

(246) Un perruquier, un officier, un employé municipal, etc... (*ibid.,* I, 403, 408, 409, 462 et suiv.).

(247) *Journal,* III, 292-293, 31 mars 1810.

(248) Dont il lit la « lettre des dangers sur le lac » (IV[e] partie, lettre XVII). *Journal,* III, 387, 2 août 1810.

(249) *Ibid.,* IV, 165, 17 juin 1811.

(250) *Ibid.,* III, 210, 8 février 1809. Beyle ne précise pas ce qu'il a lu de Crébillon fils. Peut-être *Tanzaï et Néadarné.* Cf. *ibid.,* 9.

(251) *Corr.,* III, 242. En 1810, Beyle fait allusion à un épisode *des Confessions du comte de ***,* la société littéraire de Mme de

Parmi les nouveautés, en plus des *Dangers de la frivolité*, pâle imitation des *Liaisons dangereuses* (252), et d'une nouvelle du marquis de Boufflers, *Ah ! si... Nouvelle allemande* (253), a-t-il lu les *Martyrs* ? Tout ce que l'on sait à cet égard, c'est que d'Allemagne il avait chargé son ami Félix Faure de lui procurer le livre (254).

On doit aussi enregistrer un certain nombre de romans anglais et allemands. Dans les premiers, ce n'est pas tant *Tom Jones* (255) qui l'attache qu'un récit trouvé dans la *Bibliothèque britannique : Les Frères anglais ou Anecdotes sur la famille Howard* (256). Ce récit le rend « très heureux (...) et jusqu'aux larmes » (257); impression qui ne laisse pas de surprendre

Tonins (*Œuvres complètes de Duclos*, 1806, VIII, 92), dans un plan de *Letellier* (*Théâtre*, III, 227). A la fin de 1811, il enverra le roman à Pauline (*Table*, I, 109, complément de la lettre du 6 décembre 1811). Il écrira aussi à Angela Pietragrua une lettre « dans le genre de Duclos » qui, à son avis, « n'aurait pas fait tâche dans les *Mémoires* [*sic*] *du comte de* *** » (*Journal*, V, 70-71). Voir d'autres réminiscences dans *De l'Amour*, I, 215 et dans le brouillon du chapitre premier de cet ouvrage (éd. Champion, I, 246-247).

(252) *Journal*, III, 335, 12 mai 1810. *Les Dangers de la frivolité*. A Paris, chez Bertrand, 1810, 2 vol. in-12. Roman anonyme, inconnu à Barbier.

Au début de l'année suivante, le *Journal de l'Empire* lui consacrera tout un article : « L'auteur de ce roman a dédaigné les aventures : il a voulu tracer des caractères. Cette ambition est louable, mais la tâche est difficile, et elle le devient encore davantage si, au lieu de se borner à une simple narration, l'auteur adopte la forme épistolaire... » (3 février 1811, article signé D. (Dussault).

(253) *Théâtre*, III, 235, 20 juillet 1810. *Le Derviche, conte oriental suivi de Tamara ou le Lac des pénitents, nouvelle indienne; et de Ah ! si... Nouvelle allemande*. Paris, Briand, 1810, 2 vol. in-12.

« *Ah ! si...*, écrit le *Journal de l'Empire*, est une véritable « surprise de l'amour »; la passion s'y développe avec une rapidité que la graduation des petites nuances empêche d'être choquante : mais en même temps, elle s'y exprime avec cette subtilité pointilleuse et cette gentillesse affectée que les gens d'un goût sévère traitent quelquefois de jargon... » (18 juin 1810, article signé T. (Auger).

(254) *Corr.*, III, 174, lettre datée de Wels, 3 mai 1809.

(255) *Journal*, IV, 274, 28 février 1810; V, 12, août-septembre 1810. C'est le 13 ou le 19 août de cette année-là que Stendhal a acheté la traduction de *Tom Jones*, parue en 1780 chez Didot, 4 vol. On l'a retrouvée dans sa bibliothèque à Civitavecchia (P. P. Trompeo, *All lost, nothing lost. Appunti inediti di Stendhal. Letteratura*, avril 1937, p. 9.

(256) *The English brothers. Les frères anglais ou Anecdotes sur la famille Howard*. Roman en 4 vol. paru à Londres en 1809, *Bibliothèque Britannique*, vol. 43, premier extrait, janvier 1810, p. 77-123; deuxième extrait, février 1810, p. 232-264; troisième et dernier extrait, mars 1810, p. 329-388.

(257) *Journal*, III, 285, 20 mars 1810.

puisque c'est le type même du roman anglais de l'époque, auquel aucun élément conventionnel ne manque, ni la jalousie, ni le meurtre, ni le spectre, ni le couvent (258). Le roman de Thomas Surr, *Splendeur et souffrance* (259), a dû lui plaire par son intérêt psychologique : le protagoniste était un homme « dévoré d'ambition, à qui les crimes ne coûtent rien pour arriver au faîte des honneurs et de la gloire; et qui, en les multipliant sans cesse, pense étouffer les remords qui le déchirent » (260).

En ce qui est de la littérature allemande, Gœthe tient la vedette. Stendhal commence par lire *les Affinités électives,* dont deux traductions venaient de paraître simultanément (261). « Je lis *les Affinités* de Gœthe, roman d'un homme d'un grand talent, mais qui pourrait toucher davantage... », note-t-il le 18 février 1810 (262). Et dans une lettre à Pauline du lendemain : « J'ai

(258) Le jugement que porte la revue est d'ailleurs assez nuancé : « Il y a plusieurs acteurs inutiles, trop de petits événements, peu de variété dans les incidents, peu de magie dans les tableaux; les digressions et les réflexions sont froides; les passions n'ont pas toujours le développement le plus naturel; mais les sentiments sont louables, le dialogue facile, la tendance morale est bonne : en tout, ce roman est du petit nombre de ceux qui méritent d'être avantageusement distingués » (vol. cit., p. 388).

(259) A Paris, chez Maradan, 1807, 3 vol. in-8. C'est le 19 juillet 1810 que Beyle a lu *Splendeur et souffrance,* ainsi qu'il résulte de la note de *Letellier* publiée dans le *Théâtre,* III, 235, mais dont il faut rétablir le texte d'après le ms. R. 5896, tome 19, fol. 153 v° : « J'ai lu *Surr...* », au lieu de : « J'ai lu *Scève...* »

Deux mois plus tard (*Corr.,* III, 279, lettre à Pauline du 19 septembre 1810), Beyle citera le titre anglais du roman, inexactement d'ailleurs : *Splendor and Misery* au lieu de *Splendid misery,* titre que mentionnait le traducteur.

(260) *Avis du traducteur,* tome I, p. II-III. La lecture de *Splendeur et souffrance* avait rempli d'un étonnement indigné le collaborateur du *Journal de l'Empire,* chargé du compte rendu : « Quoi ! c'est là le livre d'un homme qui passe dans son pays pour un habile peintre de mœurs et de caractères !... Quelle composition misérable ! Quelles caricatures dégoûtantes ! Quelle grossière invraisemblance ! Que d'idées fausses ! Que de mauvais goût ! Mais surtout quel style ! » (23 Septembre 1807), article signé N. (Etienne ?).

(261) L'une sous le titre de *Les Affinités électives.* Traduit de l'allemand (par Raymond, A. Serieys, Godailh, J.-L. Manget et G.-B. Depping). Paris, L'Huillier, 1810, 2 vol. in-12; l'autre sous celui d'*Ottilie ou le Pouvoir de la sympathie.* Traduit de l'allemand de Gœthe, par M. Breton. A. Paris, chez la veuve Lepetit, 1810, 2 vol. in-12.

C'est sans doute la première traduction que Beyle a eue sous les yeux, puisqu'il mentionne le roman par le titre d'*Affinités électives* (*Journal,* III, 271). Cf. F. Baldensperger, *Le dossier stendhalien de Gœthe,* 1934, p. 337 (remarquer toutefois que l'auteur de ce travail attribue à Breton la traduction intitulée *Les Affinités électives*).

(262) *Journal,* III, 271.

été tendrement ému hier soir, tu connaîtras Ottilie » (263). Ces paroles laissent deviner que c'est principalement le personnage de l'héroïne qui l'a ému. Fernand Baldensperger a écrit avec raison : « Cette héroïne de seize ans qui voit si clair dans les jeux de l'amour et de la vie, et dont on a souvent signalé la rareté quasi irréelle et l'invraisemblable maturation, émeut notre lecteur comme la fille déniaisée dont il a toujours rêvé » (264). N'oublions pas d'ailleurs que pour goûter ce roman, ajoute Stendhal, il faut avoir — ce qui est précisément son cas — « une tête française et une âme à la Mozart » (265). Et il en gardera un souvenir durable (266). Un autre roman de Gœthe, les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (267), qui ne l'émeut pas moins : « J'ai joui (...) avec Gœthe, *near to my soul.* J'ai fini les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*; ces idées m'avaient rendu fou... » (268).

Auguste Lafontaine le ramène sur terre. Les *Nouveaux tableaux de famille* (269), *Rodolphe et Julie* (270), la *Famille*

(263) *Corr.*, III, 226, lettre du 29 février 1810.

(264) F. Baldensperger, art. cit., p. 337.

(265) *Journal*, III, 282, 20 mars 1810. Un collaborateur du *Journal de l'Empire*, d'un air dégoûté, traitait le roman d' « amas de bizarreries révoltantes et de fadaises insipides » (16 mai 1810, article signé T. (Auger).

(266) Une réminiscence des *Affinités électives* figure dans la lettre IX de la *Vie de Haydn*. Voir éd. Champion, p. 423. En outre, Stendhal introduira dans la XVIII[e] lettre du même ouvrage un *Fragment d'une lettre d'Ottilie*, extrait, dit-il, d'*Ottilie ou les Affinités électives*, mais qui ne se trouve pas, en fait, dans le roman de Gœthe (cf. éd. Champion, p. 431).

Ce fragment nous paraît composé de deux parties distinctes : la première est vraisemblablement un « pastiche » du roman; tandis que la seconde, qui renferme l'allégorie des bobines et le long développement sur le *Matrimonio segreto*, est sans doute du cru de Stendhal. C'est aux « bobines » qu'il renverra dans l'introduction de l'*Histoire de la peinture en Italie*, I, 58; cela montre qu'il y tenait.

Signalons que le brouillon de ce fragment est conservé dans l'un des cahiers verts où a été consignée la première rédaction de l'*Histoire de la peinture en Italie* (ms. R. 289, tome 2, p. 279-282). Ce brouillon est de l'écriture du copiste Fougeol, avec des corrections et des additions de la main de Stendhal; il comporte quelques légères variantes par rapport au texte imprimé.

(267) *Alfred, ou les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. Traduit par C.-L. Sevelinges. Paris, F. Louis, 1802, 3 vol. in-12. On se rappelle que Stendhal avait déjà signalé ce roman à Pauline, mais sous un titre approximatif.

(268) *Journal*, III, 400, 12 août 1810. Beyle signera W. Meister la lettre à Pauline du 9 octobre 1810 (*Table*, I, 57).

(269) Genève, 1802, 5 vol. in-12. Beyle avait feuilleté le roman en 1802.

(270) Paris, Renard, an X (1802), 2 vol. in-12.

de Halden (271), à défaut de génie, lui ont présenté des esquisses des mœurs et de la vie allemandes (272).

⁂

En prévision de son voyage au-delà des Alpes, Stendhal se documente sur le caractère et les mœurs italiens, le but du voyage étant par-dessus tout « philosophique ».

Nous allons en Italie, écrit-il à l'époque où il était entendu que Louis Crozet l'accompagnerait, pour étudier le caractère italien, connaître les hommes de cette nation en particulier, et, par occasion, compléter, étendre, vérifier, etc., ce que nous croyons savoir de l'homme en général (273).

Comme l'on pouvait s'y attendre, l'un des premiers ouvrages consultés est *Corinne*, d'autant plus qu'une nouvelle lecture du roman, faite au printemps de 1810 (274), venait de lui en révéler tout l'intérêt. La peinture de l'amour et le tableau de l'Italie lui ont paru à la fois exacts et profond, à tel point qu'il en vient à écrire : « Je retrouve toutes mes idées, et jusqu'à mes expressions favorites dans ce que Mme de Staël dit de l'Italie (page 122)... » (275). Et dans une lettre à Pauline :

C'est excellent quand ce n'est pas détestable à force d'enflure et de sentiment factice. Il y a de grandes vérités (...). Ce qu'elle dit de l'absence totale de la vanité en Italie est on ne peut pas plus vrai... (276).

Mais lorsqu'il se met à en extraire des données précises sur les mœurs italiennes (277), la plume lui tombe bientôt des mains. « En mettant ses phrases en style naturel, avoue-t-il, alors, je me

(271) Paris, Maradan, an XI (1803), 4 vol. in-12.

(272) *Corr.*, III, 288, 300, lettres à Pauline du 16 novembre et du 25 décembre 1810. *Marginalia*, I, 315. *Courrier Anglais*, I, 195.

(273) *Journal*, IV, 64, 9 mars 1811.

(274) *Mél. de litt.*, III, 175-176. Pour la date de ces notes, voir nos *Compléments et fragments inédits*, p. 25.

(275) Comme Stendhal renvoie un peu plus haut au premier volume de *Corinne*, il doit faire allusion, en admettant qu'il eût sous les yeux l'édition originale de 1807, à la page où Mme de Staël disait des fontaines de la place Saint-Pierre à Rome : « Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle... » (IVe partie, chap. III).

(276) *Corr.*, III, 243.

(277) *Mél. de litt.*, III, 169-174, 22 février 1811. Les extraits de Beyle portent sur le livre VI, *Les mœurs et le caractère des Italiens*, et le livre VII, *De la littérature italienne*.

suis aperçu qu'elles ne cachaient que des idées communes, et des sentiments visiblement exagérés par celui qui sent » (278). Ce jugement sera sans appel. En parcourant la péninsule, Stendhal aurait loyalement pu reconnaître la justesse de plusieurs remarques de Mme de Staël. Au lieu de cela, il ne mentionnera désormais *Corinne* que pour reprocher à l'auteur ses phrases à effet (279), son « pathos », son « emphase poétique » (280).

A l'en croire, il aurait lu, au même moment, « soixante voyages en Italie » (281). En réalité, il ne semble avoir guère dépassé la demi-douzaine. Les *Lettres familières* du président de Brosses sont-elles de ce nombre ? La signature « le président de Brosses » apposée au bas de la lettre à Pauline datée du 13 avril 1810 (282) le laisse supposer. Stendhal pratiquera beaucoup, mais ultérieurement, ces lettres spirituelles.

En revanche, le jour même où *Corinne* l'a « séché » (283), le *Voyage d'Italie* par Jacob Spon le ravit (284). En d'autres occasions, peut-être, cette relation l'aurait laissé indifférent, puisque l'auteur, uniquement préoccupé d'antiquités, n'entrait, au cours des soixante-dix-huit petites pages consacrées à l'Italie (285), dans aucun détail ni sur les beaux-arts, ni sur la littérature, ni sur les mœurs. Mais Spon venait après *Corinne* : il lui fait « vivement » sentir les « avantages du naturel » (286).

(278) *Journal*, IV, 66, 9 mars 1811. Dès 1809, Dussault avait écrit que dix pages au moins de la préface de *Corinne* sont inintelligibles à cause du style amphigourique de l'auteur (*Journal de l'Empire*, 29 novembre 1809).

(279) *De l'Amour*, II, 368.

(280) *Promenades dans Rome*, I, 30; II, 190.

(281) *Corr.*, III, 330; lettre à Pauline du 29 octobre 1811.

(282) *Ibid.*, III, 223. D'autre part, le nom de comtesse Simonetta, par lequel Beyle désigne couramment Angela Pietragrua (*Journal*, IV, 308, 311, et *passim*), n'est pas forcément une réminiscence de la lecture du président de Brosses, comme l'a supposé A. Chuquet, *Beyle-Stendhal*, p. 114-116, note.

(283) *Journal*, IV, 66, 9 mars 1811.

(284) *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, fait aux années 1675 et 1676*. Lyon, Ant. Cellier, 1678, 3 vol. in-12.

(285) Tome I, liv. I. Le reste du tome premier et le tome II sont consacrés à la Dalmatie, à Constantinople et à la Grèce. Quant au tome III, c'est un recueil d'inscriptions. Sur les voyages en Italie aux XVIIe et XVIIIe siècles, voir R. Michéa, *Le voyage en Italie de Gœthe*, 1945.

(286) Voici ce que Spon disait dans la préface : « Pour ce qui est de toute la relation de ce voyage, je ne crains pas qu'on m'accuse d'être menteur, comme la plupart de ceux qui viennent de loin, n'ayant pas dit de choses fort difficiles à croire, et la manière simple et sans politesse dont je les débite ne les fera jamais passer pour des romans... »

C'est le même genre de mérite qu'il reconnaît au « vieux » Misson (287) et à Duclos (288). Du premier, il dira en 1813 :

Le *Voyage* de Misson est bon à lire sous plusieurs rapports et je crois que, même pour un indifférent, il est agréable. C'est un homme de bon sens et d'une sagacité qui le rend bien supérieur à ce tas de niais à prétentions qui ont écrit des voyages en Italie (289).

Quant à Duclos, dont l'esprit critique n'était certes pas pour lui déplaire (290), il fera maintes allusions à son livre (291). De même, il mettra souvent à contribution le *Voyage* de Lalande (292) qu'il qualifie, à ce moment, de « froid, sec et complet » (293).

Au contraire, le *Voyage en Italie* de Creuzé de Lesser (294) n'obtient pas ses suffrages; ce qui n'étonne pas quand on sait que, malgré sa prétendue impartialité (295), le futur préfet de l'Hérault s'était inlassablement employé à faire ressortir la supériorité dans tous les domaines de la France et des Français (296). C'est pourquoi Beyle le traite de « sot » (297) :

(287) *Journal,* IV, 220, 1er septembre 1811. Le *Nouveau voyage d'Italie fait en l'an 1688* avait paru à La Haye en 1691, 2 vol. in-8°. Il a eu un grand nombre de réimpressions au cours du XVIIIe siècle.

(288) *Journal, loc. cit. Voyage en Italie ou Considérations sur l'Italie,* tome VII des *Œuvres complètes de Duclos,* 1806. Nous avons dit que Beyle l'avait parcouru, à ce qu'il paraît, en 1806.

(289) *Journal,* V, 193, 28 juin 1813. *Pages d'Italie,* p. 96.

(290) « Je ne suis guère admirateur sur parole, déclare Duclos à un moment donné; j'ai eu tant de fois à rabattre des exclamations des voyageurs, qu'elles me sont suspectes » (*Voyage en Italie,* éd. cit., VII, 48).

(291) *Journal,* IV, 69; V, 193. *Histoire de la peinture en Italie,* II, 70, 382. *Rome, Naples et Florence en 1817,* III, 36. *Pages d'Italie,* p. 96.

(292) *Voyages d'un Français en Italie fait dans les années 1765-1766.* Venise et Paris, Desanit, 1766, 8 vol. in-12. Les emprunts de Stendhal à Lalande ont été signalés par P. Arbelet, *Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, I, 297-299, 308.

(293) *Journal,* IV, 66-67, 9 mars 1811. *Corr.,* III, 331, lettre à Pauline du 29 octobre 1811.

(294) *Voyage en Italie et en Sicile fait en 1801 et 1802.* Paris, P. Didot l'aîné, 1806, in-8°.

(295) Creuzé de Lesser déclarait avoir écrit « sans aucune des prétentions ni des préventions d'un voyageur » (préface, p. IX).

(296) En rendant compte de l'ouvrage, le *Mercure de France* écrit : « Notre auteur a une antipathie si forte contre l'Italie qu'on voit qu'il se fait une véritable violence pour louer quiconque a eu le malheur de naître au-delà des monts » (tome 24, n° 249, 26 avril 1806, p. 149-160, article signé C.). Le *Journal de l'Empire,* de son côté, tout en déclarant : « même lorsque l'auteur se trompe le plus complètement (...), ses erreurs sont celles d'un homme d'esprit », adresse à Creuzé de Lesser « quelques graves remontrances » (12 mai 1806, article signé N. (Etienne ?).

(297) *Journal,* IV, 67, 9 mars 1811.

Le *Voyage* de M. Creuzé, fait en 1803 [*sic*], est excellent dans un sens. On y voit toutes les pensées communes dont il faut se défendre et tous les petits préjugés mesquins des Français sots (298).

Tout n'était cependant pas à dédaigner. Cette profession de foi n'aurait-elle pas pu être contresignée par Stendhal ?

... J'ai cru plus intéressant encore de peindre, par exemple, les mœurs de la nation que de disserter sur les roches schisteuses ou calcaires de ce pays; le charlatanisme en ce genre est si facile que je l'ai même dédaigné. En un mot, on a assez observé les montagnes et les tableaux de l'Italie, j'y ai surtout observé l'espèce (299).

Et Creuzé de Lesser tenait parole; ses remarques sur les « conversations », où les Italiens n'ouvrent pas la bouche faute d'idées (300), sur la multitude des gens titrés (301), sur l'absence de politesse (302), sur Naples, où finit l'Europe et commence l'Afrique (303), seront bientôt confirmées à Beyle par sa propre expérience (304). La lecture de Creuzé de Lesser lui a sans doute été plus profitable qu'il n'a l'air de l'admettre.

Des voyageurs anglais, Brydone et Young l'intéressent à mesure égale, bien que pour des raisons différentes. Le *Voyage en Sicile et à Malte* du premier (305) l'enthousiasme, le mot est de lui, par ses descriptions de la nature (306). C'est Brydone

(298) *Ibid.*, IV, 221, 1er septembre 1811. Cf. *Mél. de litt.*, III, 173. Dans l'éd. de 1826 de *Rome, Naples et Florence*, I, 191, Beyle rangera Creusé de Lesser parmi les « gens d'esprit » incapables d'émotions.

(299) *Voyage en Italie*, préface, p. XI.

(300) *Ibid.*, p. 281.

(301) *Ibid.*, p. 265-266.

(302) *Ibid.*, p. 277.

(303) *Ibid.*, p. 96.

(304) Signalons aussi les passages consacrés au « *grâces inexprimables* » du Corrège (*ibid.*, p. 36-37) et à Canova (*ibid.*, p. 312-315).

(305) *Voyage en Sicile et à Malte*, traduit de l'anglais de M. Brydone, par M. Demeunier. A Amsterdam, et se trouve à Paris, 1775, 2 vol. in-8°.

(306) Une grande partie de l'ouvrage, deux cents pages environ, est consacrée à l'ascension de l'Etna. Nous donnons un spécimen des descriptions de Brydone :

« La région des bois de l'Etna occupe un espace d'environ huit ou neuf milles de hauteur, et elle forme tout autour de la montagne une zone ou ceinture du plus beau vert qu'il soit possible d'imaginer. Nous en avons traversé ce soir un peu plus de la moitié, et nous sommes arrivés, quelque temps avant le coucher du soleil, à notre gîte qui n'est autre chose qu'une grande caverne formée par une des laves les plus anciennes. Elle est appelée la *spelonca del capriole* (*sic*), la caverne des chèvres, parce qu'elle est fréquentée par ces animaux qui viennent s'y réfugier dans les mauvais temps. Nous jouissons ici du ravissant spectacle d'une multitude d'objets pleins

qui lui inspire la comparaison entre l'effet que produisent sur son âme les grandes scènes de la nature et l'émotion suscitée par la musique (307). La relation d'Arthur Young (308), quoique plus prosaïque, ne le séduit pas moins, en raison du ton naturel (309).

***

La littérature italienne est assez négligée. Stendhal se borne à feuilleter deux auteurs qu'il connaissait de longue date : l'Arioste (310) et le Tasse (311). La *Jérusalem délivrée* fait toujours vibrer son âme. « Mon dieu ! que c'est beau ! » s'exlame-t-il en relisant les plaintes d'Armide (312). Et c'est sous le coup de l'émotion qu'il lit les lettres du Tasse (313); elles lui donnent « une heure et demie de bonheur tendre » (314).

de grandeur et de majesté. La vue de tous côtés est immense; et il nous semble déjà que nous sommes élevés au-dessus de la terre et que nous sommes arrivés sur un nouveau globe » (Lettre X, tome I, p. 208-209).

(307) *Journal,* IV, 87, 91, 27 mars 1811.

(308) *Voyage en Italie pendant l'année 1789.* Traduit de l'anglais par François Soulès. A Paris, chez J.-J. Fuchs, an V (1796), in-8°. Le volume a 372 pages; mais le *Voyage* d'Young s'arrête à la p. 179; il est suivi des *Observations faites en Italie* par Jean Symonds.

(309) *Journal,* IV, 220, 1er septembre 1811.

Ibid., IV, 319 (il est question des yeux italiens à la p. 84-85 du *Voyage* d'Young). *Corr.,* III, 336, lettre à Pauline du 8 décembre 1811. *Journal,* V, 193, 28 juin 1813 (où l'on remarquera que Beyle est trahi par sa mémoire : Young n'a pas parlé de Naples, n'étant pas descendu plus bas que Florence. *Pages d'Italie,* p. 96. *Promenades dans Rome,* III, 130).

(310) Dont il relit l'épisode d'Astolphe et de Joconde (*Journal,* III, 356, 358, 8 et 10 juin 1810).

(311) Et peut-être Dante, dont le nom est mentionné, avec l'Arioste et le Tasse, au nombre de ses auteurs favoris (*Corr.,* III, 241). Ce qui semblerait prouver que Stendhal a vraiment eu entre les mains *la Divine Comédie,* c'est une réminiscence de ces deux vers du *Purgatoire,* chant X, 124-125 :

Non v'accorgete voi che noi siam vermi
Nati a formar l'angelica farfalla...

qui revient par deux fois sous sa plume « *Verme già mai destinato a diventar angelica farfalla* » (*Table,* I, 103, complément de la lettre du 29 juin 1810) ; « *Verme nato a divenir angelica farfalla* » (*Journal,* IV, 18, 2 octobre 1810).

(312) *Journal,* III, 333, 11 mai 1810. Cf. III, 398; IV, 26. *Corr.,* III, 247, et l'errata dans la *Table,* I, 56).

(313) Vraisemblablement les *Lettere familiari di Torquato Tasso con annotazioni istoriche e critiche di Cristiano Giuseppe Jagemann, accademico fiorentino.* Lipsia, Augusto Schumann, 1803, in-8°.

(314) *Journal,* III, 345, 1er juin 1810. *Corr.,* III, 259, lettre à Pauline du 4 juin 1810.

En 1811, les trois premiers volumes de l'*Histoire littéraire d'Italie,* par Ginguené, venaient de paraître (315). C'était un ouvrage qui, à priori, aurait dû éveiller sa curiosité; ne lui offrait-il pas, comme s'en vantait l'auteur, une « histoire exacte, impartiale et complète de la littérature italienne » (316) ? Eh bien ! non; Stendhal a boudé Ginguené. Il ne semble pas être allé plus loin que le premier volume (317), et tout ce qu'il en a tiré est cette réflexion générale :

Il faut voir la littérature comme un remède à l'espèce d'ennui que le g[ouvernement] d'un peuple lui commande (318). Il me semble qu'avec cette grande vue, une page de principes et vingt pages d'exemples suffient pour la littérature de chaque siècle.

Cela revenait à dire qu'il n'avait que faire de cette savante compilation. Mais il changera bientôt d'avis; il s'apercevra l'année suivante que l'ouvrage était une source utile d'information.

(315) Paris, Michaud, 1811, 3 vol. in-8°.

(316) « Il m'a semblé (...) qu'il nous manquait surtout une histoire exacte, impartiale et complète de la littérature italienne, née de la première, la plus riche peut-être, et pourtant celle de toutes que nous jugeons habituellement de la manière la plus tranchante, et que nous connaissons le moins » (Préface, I, 5).

(317) Qui va des origines à Dante. Stendhal l'a parcouru lors de son excursion au Havre (*Journal,* IV, 106, 3 mai 1811).

(318) A noter que Ginguené soutenait que « c'est en dernier résultat l'histoire littéraire que l'on cherche dans l'histoire politique, et qu'envisagée sous ce rapport, l'une n'est pour parler ainsi, que le cadre de l'autre » (Préface, I, 11).

CHAPITRE IV

Stendhal adepte du « genre romantique »
(1811-1814)

I

L' « Histoire de la peinture en Italie »

Genèse de l'ouvrage. — Première phase de l'élaboration. — Chronologie. — Les sources. — La documentation historique. — Le beau idéal. — Le problème du style.

Les années qui vont de l'été de 1811 à l'été de 1814 sont parmi les plus mouvementées de la vie de Stendhal : deux voyages en Italie, la campagne de Russie, une nouvelle campagne en Allemagne, une mission dans le Sud-Est de la France. Elles sont aussi parmi les plus marquantes : en même temps qu'il découvre le « genre romantique », sa vocation d'écrivain se précise.

***

Après deux mois de bonheur passés en Italie, Stendhal rentre sans enthousiasme en France à la fin du mois de novembre 1811. Le retour lui est rendu encore plus amer par des blessures d'amour-propre (1). Aussi se compare-t-il à un homme qui, à la sortie d'un « bal charmant », tomberait dans un « trou à fumier » (2). Mais il retrouve bientôt son équilibre grâce à

(1) Le *Journal* du 28 novembre 1811, le lendemain de l'arrivée de Beyle à Paris, fait allusion à une « bataille » perdue (V, 84, 92). Cf. la fin de *Rome, Naples et Florence en 1817*, III, 210.
(2) *Corr.*, IV, 334, lettre à Pauline du 6 décembre 1811.

l' « idée folle » qui avait traversé son esprit : écrire une histoire de la peinture italienne.

Même avant l'époque dont nous parlons, les noms des grands peintres ne lui étaient pas inconnus, son professeur de dessein à l'Ecole Centrale de Grenoble, Louis-Joseph Jay, lui ayant donné un aperçu général de l'histoire des beaux-arts (3). Ces connaissances il venait de les rafraîchir par la lecture de Mengs. Néanmoins, il avait senti, en visitant les musées de la péninsule, la nécessité de notions plus précises :

Un homme qui ne connaît pas la poésie a plus de plaisir après avoir lu le *Lycée* de La Harpe. J'aurais besoin d'un pareil livre pour la peinture. Et cependant, pour les arts, une sensibilité uniquement appliquée à cela me met à part du vulgaire.

Je me dis toujours, quand on me fait de grands éloges d'un tableau d'un grand maître : Si je le trouvais au coin de la rue, y ferais-je attention ?

Je ne juge que de l'expression, de l'imagination et du naturel... (4).

On sait comment les choses se sont passées : étant tombé par hasard sur la *Storia pittorica della Italia* par Luigi Lanzi (5), il forme le projet de la traduire : « *I have thought to translate* Lanzi; *he has* 1 900 pages, *and to make of that* deux volumes of 450 » (6). Et il rédige sur-le-champ une lettre destinée à annoncer la publication d'une « histoire de la peinture en Italie depuis la renaissance de l'art, vers la fin du XIIIe siècle, jusqu'à nos jours » (7); lettre où la mystification est poussée assez loin :

(3) Sur l'influence exercée par L.-J. Jay, influence méconnue par P. Arbelet, voir V. Del Litto, *Un professeur de Stendhal : L.-J. Jay* (*Le Divan*, avril-juin 1942), et *Un Dauphinois méconnu : L.-J. Jay fondateur du Musée de Grenoble* (*Annales de l'Université de Grenoble,* 1945).

(4) *Journal,* IV, 317, 24 septembre 1811.

(5) « J'ai lu (...) cent cinquante pages de Lanzi qui, au milieu de son bavardage critique, historique et timide, sent bien les arts en sa qualité d'Italien. Il n'y a pas autant de superlatifs que je craignais... » (*Journal,* V, 74, 29 octobre 1811).

La Storia Pittorica della Italia a été publiée à Florence, en 1792, 1 vol. in-8°. Une deuxième édition augmentée a paru en 1795-1796, à Bassano, 3 vol. in-8°, et une troisième en 1809, également à Bassano, 6 vol. in-8°. C'est cette troisième édition que Stendhal s'est procurée à Milan. On peut s'étonner que P. Arbelet ne donne pas le fait comme incontestable (*L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* p. 143, note), puisque Beyle renvoie sans cesse dans ses brouillons à cette édition. Cf. C. Cordié, *Tra i fogli di un vecchio Lanzi* (*con pagine e annotazioni inedite di Stendhal*), 1952, p. 182).

Nous citons d'après l'édition de 1824-1825. Milano, Società Tipografica de' Classici Italiani, 4 vol. in-8°. Elle reproduit le texte de celle de 1809.

(6) *Journal,* V, 77, 30 octobre 1811.

(7) *Ibid.,* V, 78-79, 30 ou 31 octobre 1811.

non seulement il n'avait pas écrit le premier mot de l'ouvrage, mais encore il laissait entendre qu'il s'agissait d'une œuvre originale, pour laquelle il s'était « aidé » de Fiorillo et de Lanzi (8). Pour compléter sa documentation, il achète peu après les *Vite de' più eccellenti pittori, scultori e architetti* par Vasari (9), le livre de Giuseppe Bossi, *Del Cenacolo di Leonardo da Vinci* (10), et la *Nuova Guida di Milano* par Carlo Bianconi (11).

« *But what advantage ?* » se demande-t-il assez perplexe, en réfléchissant que le temps nécessaire pour mener à bien l'entreprise serait soustrait à l'achèvement de la comédie qui devait lui donner la gloire. Tout bien pesé, il trouve d'excellentes raisons pour céder à la tentation : « ... l'amour-propre étant fixé, j'acquerrais des connaissances véritables en peinture, *and probably money sufficient for a second tour through Italy* » (12).

(8) Beyle se réclamera encore de Fiorillo dans un plan inédit de l'*Histoire de la peinture en Italie* que nous avons donné d'autre part. En fait, il n'a jamais ouvert l'histoire de l'art par Fiorillo, qui, en dépit de la consonnance italienne de son nom, était Allemand.

C'est Lanzi qui lui a appris son existence : « Nel *Magazzino Enciclopedico* di Parigi (an VIII, tom. IV, pag. 63) è annunziata e comendata un'opera in due tomi edita in lingua tedesca in Gottinga; il primo tomo nel 1798, il secondo nel 1801 dal Chiarissimo Sig. Fiorillo; il cui titolo inseriamo nel secondo indice. E' anche questa una storia della pittura su l'andare delle presente; nell'ordine delle scuole vi è qualche variazione » (*Storia pittorica,* I, 6). Voir *Compléments et fragments inédits*, p. 270.

(9) Milano, dalla Società Tipografica de' Classici Italiani, 1807-1811, 16 vol. in-8°. Si Beyle n'achète que onze volumes, c'est que les cinq derniers n'avaient pas encore été mis en vente.

(10) Milano, 1810, in-folio.

(11) *Nuova guida di Milano per gli amanti delle Belle Arti e delle sacre e profane antichità milanesi.* Milano, Sistori, 1787, in-12.

(12) *Journal,* V, 80. Contrairement à ce qu'on a pu en dire, l'entreprise était rentable, aucun ouvrage d'ensemble n'existant en France sur la peinture italienne. Les travaux volumineux de C. P. Landon, *Vie et œuvres des peintres les plus célèbres de toutes les écoles, recueil classique contenant l'œuvre complète des peintres du premier rang et leurs portraits,* et de Séroux d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments depuis sa décadence au IV*[e] *siècle jusqu'à son renouvellement au XVI*[e] parus par livraisons respectivement de 1803 à 1817, et de 1811 à 1823, non seulement étaient des ouvrages généraux, mais encore ils ne s'adressaient qu'à un nombre restreint d'amateurs, ainsi que le prouve leur tirage : 500 et 700 exemplaires.

Quant à la publication d'Artaud de Montor, *Considérations sur l'état de la peinture en Italie dans les siècles qui ont précédé celui de Raphaël. Ouvrage servant de catalogue à une collection de tableaux des XII*[e]*, XIII*[e]*, XIV*[e] *et XV*[e] *siècles.* A Paris, chez P. Mongie aîné, 1808, in-8°, il s'agissait d'une brochure de 43 pages.

Son retour en France ne lui fait pas oublier son beau projet. Le 4 décembre 1811, il se met résolument à l'œuvre (13). Apparemment, ses prétentions étaient fort modestes; il ne voulait composer qu'un « indicateur » (14), un « extrait » (15). En fait, Stendhal est si fier de lui-même, qu'il éprouve le besoin de fixer sur le papier, mais d'une manière inintelligible au vulgaire, le sentiment qui l'anime. Sur le plat de la couverture du premier de ces registres au cartonnage vert-pomme qu'il venait d'acheter pour y consigner le texte de l'œuvre, il trace en grosses lettres ces mots mystérieux : « *Iam. Gre. at.* »; cryptogramme que M. François Michel, à la perspicacité de qui nulle énigme stendhalienne ne résistait, nous a aidé à déchiffrer : *Iam. Gre. at.* doit se lire : *I am great : Je suis grand* (16).

Donc, le 4 décembre, Henri Beyle prend un copiste à gages et commence à dicter, en français, une paraphrase de l'histoire de Lanzi. Il avance très vite, sans trop se soucier du style, se réservant de le polir une fois la première esquisse achevée. Le 7, il en est à Paolo Uccello (17). Le lendemain, il aborde la Renaissance et la vie de Léonard. Cette dernière est terminée le 9. La vie de Michel-Ange aussi est vite expédiée, du 10 au 12. Les trois jours suivants sont consacrés aux élèves de Michel-Ange. Le travail a sans doute été poursuivi à la même cadence, mais nous ignorons les dates précises auxquelles ont été composés les chapitres suivants par suite de la perte, ainsi que nous le disons plus bas, de cette première rédaction. Nous savons pourtant que du 19 au 24 janvier 1812, Stendhal a arrêté le plan détaillé de son ouvrage, et corrigé la partie rédigée jusque-là (18); que le 2 février il a travaillé à l'école vénitienne,

(13) Il va de soi que la phrase du *Journal*, V, 93 : « Le 4 décembre je commençai sérieusement l'étude de l'allemand » ne doit pas être prise à la lettre. C'est un alibi.

(14) Signalons qu'au début du tome 11 des registres « verts » cotés R 289, Stendhal avait préparé, de sa main, une *Table chronologique de 1600 à 1700*, divisée en trois colonnes, la première réservée à l'indication des années, la deuxième aux « événements politiques », la troisième aux « événements relatifs aux arts ». Ce tableau n'a jamais été rempli.

(15) Voir la note du 4 décembre 1811, publiée par P. Arbelet dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, tome I, p. XIII.

(16) Le registre auquel nous faisons allusion, et d'où sont extraits les renseignements qui vont suivre, est le manuscrit de Grenoble, coté R 289, tome 12. Il est particulièrement précieux parce que, comme nous le disons d'autre part, il est le seul registre renfermant le premier jet de l'*Histoire de la peinture en Italie*, qui nous soit resté, Stendhal l'ayant oublié à Paris, lors de son départ pour la Russie. Cf. nos *Compléments et fragments inédits*, p. 221-222

(17) *Compléments et fragments inédits, ibid.*

(18) *Compléments et fragments inédits*, p. 275 et suiv.

dont il s'occupe encore le 22 avril (19); enfin, qu'il s'est arrêté de rédiger vers la fin du mois de juin (20).

A partir de ce moment, son ardeur tombée, Beyle délaisse l'*Histoire de la peinture en Italie,* bien qu'il ait acquis la conviction que cette œuvre, loin de nuire à sa vocation dramatique, lui était fort avantageuse.

> *That is usefull for Mocenigo,* écrit-il dans son langage secret, en agrandissant ma manière, qui eût été d'un sec et d'un soigné détestables. J'ai senti *the grace of Correggio.* Je me suis instruit *by the example of such a number of true artists and as nobody is able to give me counsels,* j'en ai pris en interrogeant *the life ot those great men* (21).

Ce n'est que dans l'automne de 1813, lors de son nouveau séjour à Milan, qu'il manifeste l'envie de revenir à l'*Histoire de la peinture en Italie* (22), et, à ce qu'il semble, il y a réellement travaillé (23). En 1814, il relit bien, le 11 juin, la vie de Raphaël (24); cependant au lieu de mettre son manuscrit au point, il préfère composer hâtivement les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase.*

⁂

Une quinzaine de jours ont donc suffi à Stendhal pour tracer en quelque cent trente pages l'histoire de l'école de Florence, qui lui fournira par la suite la matière de deux volumes. Tout au début, il se borne, nous l'avons dit, à paraphraser Lanzi. Il n'a qu'assez rarement recours à Vasari, qui est, à son gré, « très diffus, très périodique, assez vide d'idées. Il loue sans mesure, il passe sans cesse par-delà les superlatifs... » (25).

Paul Arbelet a étudié très en détail les plagiats de Stendhal dans l'*Histoire de la peinture en Italie,* et nous n'y reviendrons pas, sinon pour en allonger encore la liste. Mais il ne sera peut-être pas superflu de montrer, par un exemple concret, ce qu'était ce premier jet et l'énorme différence entre celui-ci et la rédaction imprimée. Rien ne témoigne mieux des transformations considérables que Stendhal fera subir à son texte avant de le livrer à l'impression.

(19) *Ecoles italiennes de peinture,* II, 87, 279.

(20) En 1813, il indiquera comme la date de l'arrêt de la rédaction tantôt le 5, tantôt le 15 mai 1812 (*Journal,* V, 129, 134).

(21) *Ibid.,* V, 92-93, 5 mars 1812.

(22) « Je n'ai pas les cahiers verts; ainsi je ne puis pas travailler *to the History of P[ainting]* » (*ibid.,* V, 206, 15 septembre 1813).

(23) « Je travaille *to Painting* » (*ibid.,* V, 213, 24 septembre 1813).

(24) *Ecoles italiennes de peinture,* I, 193.

(25) *Ibid.,* I, 63-64. Beyle soutient même que « sa collection d'idées communes a joué un rôle néfaste », car elles « ont sans doute égaré beaucoup d'artistes » (*ibid.,* I, 66.)

Voici donc, succédant à celle de Lanzi, une page choisie au hasard dans la rédaction de 1811, rapprochée d'abord de la même page corrigée en janvier 1812, ensuite du texte définitif :

Lanzi

Scuola fiorentina

Epoca seconda.

Il Vinci, il Buonarruoti ed altri artefici eccellenti formano la più florida epoca a questa Scuola.

Ogni nazione ha le sue virtù, ha i suoi vizi; e chi tesse la storia di un popolo, dee sinceramente commendar quelle e confessar questi. Così è delle scuole pittoriche; niuna delle quali è così perfetta, che nulla vi sia da desiderare; niuna è sì debole, che non vi sia da lodar molto. La Fiorentina (non parlo de' suoi sovrani maestri, parlo del comune degli altri) non ha gran merito nel colorito, per cui il Mengs le ha date nome di malinconica, nè molto ne ha nel panneggiamento, cosicchè altri ebbe a dire parergli in Firenze che i drappi delle figure fossero scelti e tagliati con economia. Non è grande nel rilievo, che universalmente non coltivò se non nel passato secolo : non ha gran bellezza, perché lungo tempo sprovveduta di ottime statue greche, tardi vide la Venere; e solo per provvedimento del gran duca Pietro Leopoldo è stata arricchita dell'Apollo, del gruppo della Niobe e di altri pezzi sceltissimi : quindi è che solo attese, come sogliono i naturalisti, a far ritratti dal vero e per lo più seppe sceglierli. Componendo quadri di macchina non ha il primo vanto nell'aggruppare; e piuttesto se ne torrebbe qualche figura superflua, che aggiugnervi qualche altra più necessaria. Nel decoro, nella verità, nella esattezza della storia può anteporsi a parecchie altre; frutto della molta dottrina che ornò sempre quella città e che influì sempre alla erudizione degli artefici.

(*Storia pittorica della Italia,* éd. de 1824-1825, I, 162-163.)

Stendhal

1

(Texte de décembre 1811.)

Les écoles étant l'imitation de la manière d'un homme doivent avoir eu leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, aucune n'est assez parfaite pour qu'on ne puisse pas lui souhaiter quelque qualité qui lui manque, aucune des cinq grandes écoles d'Italie n'est assez faible pour qu'on ne trouve pas beaucoup à y louer.

L'école de Florence en faisant si l'on veut exception de quelques grands hommes, n'a pas un grand mérite dans le coloris. Elle n'est pas remarquable par ses draperies. Les habitants des autres parties de l'Italie on [*sic*] dit que les draperies à Florence étaient choisies et taillées avec économie; elle n'est pas remarquable par le relief de ses figures. On trouve rarement chez ses peintres une grande beauté, parce que Florence a été longtemps dépourvue d'excellentes statutes grecques. Elle vit tard la Vénus et ce n'est que de nos jours

que le grand-duc Léopold l'a enrichie de l'*Apollino* *, du groupe de Niobé et d'autres morceaux de ce genre. En général les peintres florentins ont peint la nature avec vérité, quelques-uns ont su la choisir. Dans les compositions des vastes tableaux (*machinosi*, qui présentent un grand nombre de figures) ils ne méritent pas la première louange dans l'art de grouper, on pourrait plutôt leur enlever quelque figure superflue, que trouver le moyen de placer dans leurs tableaux quelqu'autre figure plus nécessaire.

* A vérifier. J'ai vu au Belvédère la place où était le grand Apollon occupée par le *Persée* de Canova.

(Ms. R. 289, tome 12, p. 68-69).

2

(Texte corrigé en janvier 1812.)

Aucune des cinq grandes écoles d'Italie n'est assez parfaite pour qu'on ne puisse pas lui souhaiter quelque qualité, aucune n'est assez faible pour qu'on ne trouve pas beaucoup a y louer.

L'école de Florence, en exceptant si l'on veut un très petit nombre d'hommes remarquables, n'a pas un grand mérite dans le coloris. Les draperies de ses figures ne sont ni amples ni brillantes. Les habitants des autres parties de l'Italie on [*sic*] dit que les draperies à Florence étaient choisies et taillées avec économie. Elle n'est pas remarquable par le relief de ses figures. On trouve rarement chez ses peintres une grande beauté, parce que Florence a été longtemps dépourvue de bonnes statues grecques. Elle vit tard la Vénus (en...) et ce n'est que de nos jours que le grand-duc Léopold l'a enrichie de l'Apollino *, du groupe de Niobé et d'autres morceaux de ce mérite. En général les peintres florentins ont peint la nature avec vérité, quelques-uns ont su la choisir. Dans la composition des vastes tableaux connus sous la dénomination de tableaux à machine, et dont ceux de Paul Véronèse, peuvent nous donner l'idée, ils ne sont pas au premier rang. Ils placent souvent trop de figures dans leurs tableaux, et ils ne lient pas assez entre elles celles qui composent un groupe.

* A vérifier. (*Ibid.*)

3

(Texte imprimé.)

... Il ne faut pas être dupe de tout ce que dit Vasari à l'honneur de son école florentine, la moindre de toutes du moins à mon gré. Ses héros dessinent assez correctement; mais ils n'ont qu'un coloris dur et tranchant, sans aucune harmonie, sans aucun sentiment. Werther aurait dit : « Je cherche la main d'un homme, et je ne prends qu'une main de bois. »

Il faut excepter deux ou trois génies supérieurs.

Les draperies, dans cette école, ne sont ni brillantes par l'éclat des couleurs, ni d'une ampleur majestueuses. Venise, plaisantant les Florentins sur leur avarice connue, a dit que leurs draperies étaient choisies et taillées avec économie. Cette école ne marque pas non plus par le relief des figures, ou par la beauté. Les têtes ont de grands traits, mais peu d'idéal : c'est que Florence a été longtemps sans

bonnes statues grecques. Elle vit tard la Vénus de Médicis, et ce n'est que de nos jours que le grand-duc Léopold lui a donné l'*Apollino* et la *Niobé*. On peut dire, à cet égard, des Florentins, qu'ils ont copié la nature avec assez de vérité, et que quelques-uns ont su choisir.

(*Histoire de la peinture en Italie,* chap. XXXV, tome I, p. 209-210).

Si l'ouvrage de Bossi le renseigne sur Léonard, en revanche Beyle est très imparfaitement documenté sur Michel-Ange, Lanzi ne donnant guère de détails sur sa vie (26). Pour combler cette lacune, il se procure, le 10 décembre 1811, la *Vita di Michelagnolo Buonarroti* par Condivi (27), et c'est d'après celle-ci qu'il rédige la plus grande partie des chapitres sur le peintre du *Jugement dernier* (28).

A mesure que le travail avance, Stendhal prend le sujet à cœur. Ses sources d'information se multiplient. Dès la première décade de janvier 1812, il relit Mengs (29), à qui il empruntera un certain nombre d'idées et de faits (30) — plus de ceux-ci que de celles-là (31). Au même moment (32), il feuillette Winckelmann, mais le savant auteur de l'*Histoire de l'art chez les*

(26) En effet, Stendhal ne disposait pas de la vie de Michel-Ange par Vasari, car elle figure au tome XIV de l'édition des Classici Italiani. Or, on a vu qu'il n'avait acheté à Milan que les onze premiers volumes, les seuls parus. Cependant il la trouvera en appendice du livre de Condivi.

(27) *Vita di Michelagnolo Buonarroti... pubblicata mentre viveva dal suo scolaro Ascanio Condivi, 2a edizione (da A. F. Gori) corretta e accresciuta di varie annotazioni (di P. Mariette e D. M. Manni), della descrizione genealogica della nobil famiglia di Buonarroti Sismoni, da F. Buonarroti e del compendio della vita di Michelagnolo Buonarroti, da G. Vasari.* Firenze, 1746, in-folio.

Beyle a pu apprendre l'existence de l'ouvrage de Condivi soit par Lanzi (éd. cit., I, 176, note), soit par la *Vie de Léon X* de Roscoe (IV, 253).

(28) Le registre cit. R. 289, tome 12 ne laisse pas le moindre doute à cet égard. Les renvois à Condivi s'élèvent à plus d'une douzaine (p. 95 et suiv.). Beyle s'inquiète même de l'effet que pourrait avoir le style archaïque de Condivi mêlé à celui de Lanzi. Perplexe, il se demande : « *Will not this old stile make a tache ?* » (*Compléments et fragments inédits,* p. 267).

(29) R. 289, tome 12, p. 133; tome 2, p. 128.

(30) *Ibid. Cf. Ecoles italiennes de peinture,* I, 133, 138, 201, 314, 320 et *passim.*

Beyle lit Mengs dans la première édition de ses œuvres : *Opere di Antonio Raffaello Mengs... pubblicate da D. Giuseppe Nicola d'Azara.* Parma, dalla Stamperia Reale, 1780, 2 vol. in-4°.

(31) P. Arbelet, l'*Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* p. 291 et suiv.

(32) Le 11 janvier 1812. *Compléments et fragments inédits,* p. 223.

anciens (33) lui fait le plus piètre effet. « On peut tirer du li[vre] où Winck[elmann] traite de l'expression, s'exclame-t-il, des choses d'un ridicule aussi fort que les médecins de Molière » (34). Et encore : « Ce pauvre W[inckelmann] qui pouvait être très savant ne raisonne pas du tout. On est sans cesse étonné de sa manière de tirer des conséquences » (35). Agacé, il ferme donc une fois pour toutes son traité; il écrira froidement : « Je n'ai pas lu cet auteur » (36).

Il est indiscutable que de nombreux auteurs sont cités de seconde main (37); cependant des renvois précis inscrits sur les marges de la première rédaction prouvent sans conteste que Beyle a vraiment consulté les *Lettere pittoriche* de Bottari (38) et l'histoire des peintres de Bologne par Cesare Malvasia (39). D'autre part, les billets adressés en mai et juin 1812 au conservateur du département des imprimés de la Bibliothèque Impériale, et par lesquels il demandait à emprunter des ouvrages relatifs à l'histoire de la peinture italienne, nous renseignent très exactement sur ses lectures (40). Il lit coup sur

(33) *Histoire de l'art chez les anciens,* traduite de l'allemand avec des notes historiques et critiques de différents auteurs. A Paris, chez James, an II, 3 vol. in-4°.

(34) Allusion au liv. IV, consacré à l'étude de l'expression.

(35) R. 5896, tome 7, fol. 248.

(36) *Histoire de la peinture en Italie,* II, 355. Mais il s'en souvient à l'occasion. Cf. P. Arbelet, ouvr. cit., p. 271 et suiv.

(37) Tels que le *Dictionnaire des Beaux-Arts* par Millin. Paris, 1806, 3 vol. in-8° (*Ecoles italiennes de peinture,* III, 262); la *Manière de bien juger les ouvrages de peinture.* Paris, 1771, in-12 (*ibid.*, II, 268, 297); les *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes.* Paris, 1666-1668 (*ibid.*, I, 311, 321, 326), etc...

(38) *Lettere pittoriche, o sia Raccolta di lettere su la pittura, scultura e architettura.* Roma, 1754-1773, 7 vol. in-4° (*Ecoles italiennes de peinture,* I, 56, 320; III, 253).

Détail curieux : l'année même où sera publiée l'*Histoire de la peinture en Italie,* L.-J. Jay, l'ancien professeur de Stendhal à l'Ecole Centrale, fera paraître la traduction d'un choix des *Lettere pittoriche,* sous le titre *Recueil de lettres sur la peinture, la sculpture et l'architecture* (Paris, impr. de Fain, 1817, in-8°). Le 16 janvier 1818, *le Moniteur* lui consacrera un long compte rendu, environ quatre colonnes, signé T. C'est à ce compte rendu que Stendhal fera allusion dans sa lettre à Mareste du 25 janvier suivant : « Il me semble que l'aimable Maisonnette n'a pas assez de pouvoir pour mettre M. Aubertin sur la même ligne de bonheur que Jay de Grenoble » (*Corr.*, V, 101).

(39) *Felsina pittrice.* Bologna, 1678, 2 vol. in-4° (*Ecoles italiennes de peinture,* II, 378, 394, 395, 405, 406; III, 10, 15, 21 et *passim*).

(40) *Corr.*, IV, 36, 37, 38, 48, 49. Ces billets s'échelonnent du 4 mai au 21 juin 1812. Le billet, non daté de la p. 49, est de toute évidence, antérieur à celui de la p. 37 : dans celui-ci Beyle demande à emprunter le tome VIII des œuvres d'Algarotti, tandis que dans celui-là il rend ce même volume.

coup les *Vite de' pittori, scultori e architetti che hanno lavorato in Roma* de Giovanni Battista Passeri (41); la *Felsina pittrice* de Luigi Crespi (42); les *Vite de' pittori, scultori e architetti moderni* de Giampietro Bellori (43); *Della pittura veneziana* d'Antonio Maria Zanetti (44); les *Notizie de' professori del disegno da Cimabue in qua* de Filippo Baldinucci (45); les *Maraviglie dell'arte* par Carlo Ridolfi (46); la *Vita di Raffaello* par Comolli (47). La note inédite suivante montre combien ce dernier ouvrage lui a plu :

Je trouve que cette vie de Raphaël a une très grande autorité, parce qu'elle paraît avoir été écrite par un témoin oculaire, qui ne pouvait pas avoir eu assez d'esprit pour se faire un système; d'ailleurs, en écrivant peut-être l'année de la mort de Raphaël, il est antérieur aux discussions de parti qu'on a élevées sur quelques circonstances de la vie de Raphaël (48).

Enfin, il parcourt le *Saggio sopra la pittura* et les *Lettere sopra la pittura,* de Francesco Algarotti (49), et la *Vita del Parmigianino* par Ireneo Affo (50).

Henri Beyle dira par la suite qu'il n'a pas « lu une seule page de ce qu'on a écrit sur les beaux-arts en langue française » (51). Pourtant, au milieu de la foule de traités italiens, figure un livre français, *le Voyage d'Italie* par Charles-Nicolas Cochin (52), qu'il juge sans bienveillance (53), mais qu'il met à contribution (54).

(41) *Vite de' pittori, scultori e architetti che hanno lavorato in Roma, e che sono morti dal 1641 al 1678.* Roma, 1772, in-4°.

(42) *Felsina pittrice o sia Vite de' Pittori bolognesi non descritte dal Malvasia.* Roma, 1769, in-4°.

(43) Roma, 1672, in-4°.

(44) *Della pittura veneziana e delle opere pubbliche de' veneziani maestri, libri V.* Venezia, 1771, in-8°.

(45) Edizione accresciuta di annotazioni dal Sig. Domenico Mario Manno. Firenze, 1767-1774, 21 vol. en 10 tomes, in-4°.

(46) *Le Maraviglie dell'arte ovvero le Vite degl'illustri pittori veneti e dello Stato.* Venezia, 1648, 2 vol. in-4°.

(47) *Vita inedita di Raffaello d'Urbino illustrata con note.* Roma, 1791, in-4°.

(48) R. 289, tome 2, fol. 101 r°.

(49) Respectivement aux tomes III et VII des *Opere d'Algarotti.* Cremona, per Lorenzo Manini, 1778-1781, 8 vol. in-8°.

(50) *Vita di Francesco Mazzola detto il Parmigianino.* Parma, 1784, in-4°.

(51) *Marginalia,* I, 338, 23 décembre (1814).

(52) *Voyage d'Italie ou Recueil de notes sur les ouvrages de peinture et de sculpture qu'on voit dans les principales villes d'Italie.* Paris, Jombert, 1758, 3 vol. in-12.

(53) « Ne t'empoisonne pas des bêtises d'un nommé Cochin... » (*Corr.*, III, 333, lettre à Pauline du 29 octobre 1811).

(54) *Ecoles italiennes de peinture,* II, 231-233, 258-259. Stendhal a emprunté à Cochin un long passage sur Véronèse et la description

Est-on curieux de savoir comment il s'y est pris pour établir une bibliographie aussi fournie ? C'est une nouvelle dette contractée envers Lanzi. Ce dernier donnait en appendice la liste alphabétique des ouvrages dont il s'était servi dans la *Storia pittorica.* Tous les auteurs que Stendhal a lus s'y trouvent (55).

***

En même temps, Beyle consulte des livres d'histoire. Le 4 décembre 1811, jour où a été commencée l'*Histoire de la peinture en Italie,* il a parcouru la *Vie de Léon X* par Roscoe (56). Contrairement à toute attente (57), le livre l'a déçu. Il le juge « plat » (58) et la seule fois que, dans la première rédaction, il nommera Roscoe, ce sera en termes désobligeants. Nous lisons dans une note inédite du premier jet de la vie de Léonard : « Voici un passage assez comique que j'ai trouvé dans M. Roscoe, écrivain anglais, qui paraît estimé... (tome IV,

d'un tableau du Guerchin. Remarquer, en ce qui concerne le premier de ces emprunts, que si Beyle indique sa source, il ne manque pas de brouiller les cartes par un renvoi à Lanzi. Quant à la page sur le Guerchin, elle est extraite du tome II, et non du tome I, comme Beyle l'écrit.

(55) Y compris l'ouvrage de Barry, *The Works containing his correspondence from France and Italy with Mr Burke... his lectures on painting...* London, 1809, 2 vol. in-4°, que la Bibliothèque Impériale ne possédait pas.

(56) *Vie et pontificat de Léon X,* ouvrage traduit de l'anglais par P.-F. Henry. Paris, Le Normant, 1808, 4 vol. in-8°.

(57) L'ouvrage de Roscoe avait été bien accueilli par la presse française. Le *Journal de l'Empire* lui a consacré trois articles signés H. (Hoffman), les 29 mars, 10 avril et 3 juin 1808. Ils sont très laudatifs. Qu'on en juge par ces lignes extraites du premier :

« Un tableau complet de la littérature de l'un des plus beaux siècles, une histoire du temps aussi intéressante qu'impartiale, le portrait moral de tous les hommes célèbres qui ont vécu à cette brillante époque, des vues profondes, des recherches immenses, des réflexions aussi justes que fines, des tableaux aussi vrais qu'agréables; telles sont les qualités qui distinguent la *Vie et le pontificat de Léon X.* »

Un autre collaborateur du *Journal de l'Empire,* en rendant compte, en 1813, de la seconde édition de la traduction du livre, écrira : « M. Roscoe me semble avoir les véritables qualités d'un historien, la saine critique et l'impartialité... » (23 avril 1813, article signé T. (Auger).

(58) *Ecoles italiennes de peinture,* III, 409. La lecture de Roscoe a échappé à P. Arbelet (*L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* p. 374, note).

pag...) » (59). Cela ne l'empêchera pas, comme nous le verrons, de le mettre à contribution.

Pour l'instant, ses principales sources historiques sont des auteurs déjà connus de lui : Ancillon, Sismondi, Koch, Ginguené. Ainsi, dans le premier jet de la vie de Léonard, il renvoie à propos de Louis le Maure, à Sismondi, à Ginguené, et, par une référence précise, à Ancillon (60) :

En... Vinci vint à la Cour de Louis le Maure, cet homme qui, monté sur le trône en assassinant son neveu dont il était tuteur, protégea les arts suivant la politique ordinaire de ce temps-là, et peut-être même y fut sensible. Ludovic aimait beaucoup à entendre jouer de la lyre...

Voir Sismondi, Ancillon, I, 253, Ginguené (61).

Le nom de Sismondi revient assez souvent (62). Celui de Koch paraît au moins une fois, dans la vie de Raphaël. Nous avons relevé l'allusion suivante dans le brouillon de la description des *Stanze :*

(59) Ms. R. 289, tome 12, p. 96, et tome 8, p. 66.

Le passage « assez comique » que Beyle ne s'est pas donné la peine de transcrire est sans doute le même que celui auquel il fera allusion dans la note du chap. CLXXI du texte imprimé, II, 357 : « Voir les charmantes absurdités de M. Roscoe sur Léonard de Vinci. *Vie de Léon X,* IV, chap. XXII », soit le passage que voici :

« On peut conjecturer, par les morceaux qu'il a produits de temps à autre, à quel degré de perfection Léonard de Vinci serait parvenu s'il avait employé à l'exercice de son art tous les instants qu'il a perdus à des expériences d'alchimie ou à des amusements puérils. Mais tandis que Raphaël et Michel-Ange ornaient de leurs productions immortelles les temples et les palais de l'Italie, Léonard s'amusait à souffler des bulles, au point d'en remplir un appartement, et attachait des ailes à des lézards... » (chap. XXII, tome IV, p. 306-308).

(60) P. Arbelet a d'abord prétendu que Stendhal, en composant son livre, n'a pas rouvert l'ouvrage d'Ancillon (*L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* p. 401-403). Par la suite, il a dû convenir que dans les brouillons de l'introduction (1814), Beyle renvoyait d'une manière précise à l'historien allemand (*Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, I, 303). Mais il ne semble pas s'être aperçu qu'Ancillon était déjà utilisé dans la rédaction de 1811-1812.

(61) Ce passage figure deux fois dans les registres « verts » R. 289 : au tome 12, p. 76, où il est de la main de Stendhal, et au tome 8, p. 106, où il est de l'écriture du copiste Fougeol.

A noter que l'alternance du nom de Louis et de celui de Ludovic demeurera dans le texte imprimé (chap. XLII, tome I, p. 227).

Beyle se réfère toujours à l'éd. de Berlin du *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe,* édition que, nous l'avons dit, il s'était procurée en Allemagne.

(62) *Ecoles italiennes de peinture,* I, 60, 61, 62; II, 280. Voici encore d'autres allusions relevées sur les manuscrits : Au début de la vie du

Raphaël a déployé l'imagination la plus brillante dans les grands tableaux de Saint-Léon qui, sur les limites de l'Etat ecclésiastique, prescrit à Attila de ne pas passer outre avec son armée (Koch, tome...) (63).

Ginguené (64) est fréquemment nommé. Stendhal s'est avisé que l'*Histoire littéraire d'Italie* constituait une source de renseignements, et il entend en tirer parti. Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter les registres renfermant la première rédaction de l'*Histoire de la peinture en Italie* (65). Certaines références sont vagues (66); mais d'autres sont au contraire plus précises : « Détails sur la M[aiso]n de Médicis. Ginguené, III, 253; sur Côme, *ibid.*; sur Laurent, III, 385 » (67); — « Placer

Corrège (*ibid.*, II, 10-11) : « Parme qui dans ce temps-là faisait partie de... ». Et en note : « V[oir] Sismondi » (R. 289, tome I, p. II). — A propos de Louis le More, protecteur des arts, Beyle exprime l'intention de se renseigner dans Sismondi (ms. R. 289, tome 8, p. 106, et tome 12, p. 76).

(63) Ms. R. 289, tome 13, p. 66. Koch parle d'Attila au tome I de son *Tableau des révolutions de l'Europe*, p. 13; mais l'épisode dont parle Stendhal ne s'y trouve pas.

(64) « Le savant Ginguené, malgré sa bonne volonté (...), n'est pas à la hauteur de son sujet » (*Rome, Naples et Florence en 1817*, III, 174). — « ... le froid Ginguené dans sa plate histoire de la littérature italienne » (*Courrier Anglais*, IV, 236). — « Ginguené, infatué de littérature italienne, qu'il avait le tort de penser connaître, a proclamé excellents mille poètes et écrivains qui sont actuellement un objet de mépris de la part de leurs compatriotes » (*ibid.*, IV, 271). Cf. la lettre à Mareste du 23 mars 1831 (*Corr.*, VII, 128).

(65) P. Arbelet ne s'est guère occupé de Ginguené (*l'histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal*, p. 367).

(66) En plus de l'allusion à Ginguené à propos du chevalier Marin, qu'on trouve dans les *Ecoles italiennes de peinture*, III, 159 (cf. pour la lecture « Ginguené » l'errata dans la *Table*, I, 32). Beyle écrit « Voir Ginguené » (ms. R. 289, tome 3, p. 84, et tome 12, p. 196), en parlant d'Annibal Caro et de Paul Jove (*Ecoles italiennes de peinture*, I, 58).

Il renvoie encore à l'auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie* dans le brouillon du chap. XXX (ms. R. 289, tome 12, p. 59); « Il fallait orner ces édifices. Les tapisseries étaient fort rares et extrêmement chères, on ne connaissait point les papiers imprimés qui couvrent nos habitations à si peu de frais. Il fallait donc avoir recours aux peintres. De là cette fermentation d'idées qui fait avancer les arts. Le goût de la poésie, cette sœur de la peinture, allait aussi en croissant, et il ne manqua à ce siècle que quelques études d'un genre plus sévère. Voyez Ginguené. »

Et, enfin, dans le brouillon du chap. CLI, où il est question de la colère de Jules II (ms. R. 289, tome 8, p. 169) : « ... et comme l'évêque tout troublé ne sortait pas, les valets du pape le mirent dehors à coups de poing. Voir Ginguené. »

(67) Ms. R. 289, tome 12, p. 73.

quelque part le trait de Laurent descendant de son palais pour danser une ronde sur la place publique (Ginguené, 3) » (68). On sait qu'un extrait de Ginguené sur l'amour antique sera inséré dans *De l'Amour* (69); mais ce n'est pas la seule fois que Stendhal se souviendra de l'*Histoire littéraire d'Italie.* Il sera sans doute redevable à Ginguené de l'idée de rapprocher, dans *Rome, Naples et Florence,* l'épithalame de Catulle d'un passage de l'Arioste (70); de même les vers du *Morgante* de Pulci, cités dans les *Promenades dans Rome,* figurent déjà dans le livre de Ginguené (71). En parlant d'Alfieri, dans un article de 1825, c'est une opinion de Ginguené que Beyle voudra réfuter : « ... malgré la décision rendue par M. Ginguené dans l'étroite capacité de son esprit, Alfieri n'est pas en poésie le fils légitime de Dante... » (72). Voilà qui témoigne du soin avec lequel il a lu l'*Histoire littéraire d'Italie.*

(68) *Ibid.,* p. 101. Allusion au passage suivant : « On le voyait souvent, dans ces solennités joyeuses, descendre de son palais, venir se mêler, sur la place aux danses populaires, chanter le premier une ronde qu'il venait de faire, pour réjouir les Florentins, et rentrer chez lui au milieu des applaudissements et des acclamations d'un peuple qui n'avait jamais été gouverné si gaîment » (*Histoire littéraire d'Italie,* première partie, chap. XX, tome III, p. 385). Cf. *Ecoles italiennes de peinture,* I, 47. Beyle qui écrit correctement le nom de Ginguené, fait allusion au chap. XVIII de la première partie, III, 253-254.

Ginguené est encore nommé à propos du Politien : « Politien dans lequel toute la science de ce temps-là n'avait pas pu éclipser un esprit très vif (Ginguené) » (ms. R. 289, tome 12, p. 73). Cette phrase passera, avec quelques changements dans les termes et sans le renvoi, dans le chap. CXXXVI de l'*Histoire de la peinture en Italie* : « Politien, dans lequel toute la science de ce temps-là n'avait pu étouffer entièrement l'homme supérieur... » (II, 24). Beyle se réfère sans doute à ces lignes de Ginguené : « Le goût du temps, qui était principalement tourné vers les travaux de l'érudition, en fit un érudit; la faveur dont les études philosophiques jouissaient chez les Médicis en fit un philosophe; la nature l'avait fait poète » (*Histoire littéraire d'Italie,* première partie, chap. XXII, tome III, p. 515).

(69) *De l'Amour,* fragment 93, d'après l'*Histoire littéraire d'Italie,* première partie, chap. XIV, tome II, p. 490 et suiv. Tout en renvoyant en note à Ginguené, Stendhal se garde bien de dire que le morceau en question est copié.

(70) *Rome, Naples et Florence,* éd. de 1826, II, 51-52. Cf. *Histoire littéraire d'Italie,* deuxième partie, chap. IX, tome IV, p. 499.

(71) *Promenades dans Rome,* I, 109. Cf. *Histoire littéraire d'Italie,* deuxième partie, chap. V, tome IV, p. 229. Remarquer la différence dans les renvois : Ginguené : « st. 115 et 116 »; Stendhal : « stanza CLI »).

(72) *Courrier Anglais,* IV, 242. Ginguené avait dit, à propos de Dante : « Alfieri surtout eut bien raison de l'appeler son père... » (*Histoire littéraire d'Italie,* première partie, chap. X, tome II, p. 265).

***

Les chapitres sur le beau idéal, que comportait le premier jet de l'*Histoire de la peinture en Italie,* ont été perdus, on le sait, en Russie. Stendhal s'en apercevra seulement en 1814, à Milan, et il les refera à ce moment-là. Que contenaient-ils dans leur forme primitive ? Nous en sommes réduits aux hypothèses. A l'entendre, il aurait « entièrement inventé » sa théorie (73). Il est permis d'en douter. Puisque la théorie, telle qu'elle est exposée dans le texte imprimé, n'est guère originale, vraisemblablement elle ne l'était pas davantage dans la rédaction primitive. On peut supposer non sans raison qu'ici, comme ailleurs, Beyle appelle « invention » la tentative de donner une forme cohérente et systématique à ces idées esthétiques qui lui étaient devenues familières, sans lui appartenir pour autant.

Le fond en était sans doute constitué par le principe de la relativité du beau, découvert d'abord dans Du Bos, et dont *De la Littérature* de Mme de Staël et maintes autres lectures lui avaient confirmé la vérité. Très probablement on devait alors déjà trouver l'esprit, sinon la forme, de l'alternative : « Ou prononcez que la beauté n'a rien de commun avec l'imitation de la nature, ou convenez que, puisque la nature a changé, entre le beau antique et le beau moderne il doit y avoir une différence » (74). Principe que Stendhal a pu étayer par des emprunts à Volney qui, nous l'avons dit, en le faisant réfléchir sur l'intelligence des sauvages, l'avait amené à considérer la beauté antique comme l'expression d'un caractère utile. « Voilà mon invention, si invention il y a », notera Stendhal en regard de la phrase : « La beauté antique est donc l'expression d'un caractère utile » (75).

En outre, il n'est pas impossible qu'il ait fait une part importante à la physiologie, d'après la lecture toute récente de Pinel et de Cabanis, et qu'il se soit souvenu à la fois de Reynolds (76) et de Lavater (77).

(73) P. Arbelet, L'*Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* p. 96. *Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, II, 429.

(74) *Histoire de la peinture en Italie,* II, 137.

(75) *Ibid.*, éd. Champion, II, 429.

(76) Dont il recommandait la lecture à Pauline dans sa lettre du 29 octobre 1811. *Corr.*, III, 333. Cf. P. Arbelet, *Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* p. 283 et suiv. *Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, II, 433-434.

(77) P. Arbelet, ouvr. cit., p. 260 et suiv.

***

En même temps que sa documentation s'enrichit, des réflexions d'ordre général viennent de plus en plus souvent s'entremêler à l'exposé. Tels sont les passages sur l'influence néfaste exercée par la Cour sur le génie des artistes (78); les méfaits de la civilisation qui affaiblit les passions (79); la science des convenances (80); le style monarchique (81); la fausse délicatesse (82). Qu'on n'oublie pas non plus les parallèles établis entre les peintres et les écrivains : Vasari est rapproché de Marmontel et de La Harpe (83); le Guide de J.-J. Rousseau (84); Raphaël le fait songer à Molière (85); le Guerchin à Shakespeare (86); les personnages de Jules Romains évoquent à son esprit ceux de l'Arioste et du Tasse (87).

D'autre part, Beyle commence à s'inquiéter de son style : quel modèle choisir ? Il avait d'abord décidé d'écrire comme Fénelon. « Excepté *in the boock* [*sic*] *of* idéal, note-t-il à la fin du plan général de l'ouvrage, que tout ceci soit dans le genre doux de Fénelon » (88). Réflexion faite, le style de Voltaire lui semble préférable : « *To peruse as model of stile the notice of painters in* Voltaire'*s Siècle de Louis XIV.* » Mais bientôt il ajoute désenchanté : « Fait, du dernier ridicule » (89). Il revient donc à Fénelon, d'autant plus que le style de Rousseau n'exerce plus sur lui le même charme que jadis (90). Voici ce qu'il confie à cet égard à son *Journal,* à la date du 5 mars 1812 : « Qui m'eût dit *that the Confessions of* J.-J. Rousseau me déplairaient et que je chercherais la couleur dans Fénelon ? Le dessin de *Télémaque* est, à la vérité, pitoyable, mais c'est le coloris qui me semble approcher le plus *of* Allegri » (91).

(78) *Compléments et fragments inédits,* p. 233-234.
(79) *Ecoles italiennes de peinture,* I, 183.
(80) *Ibid.,* I, 205.
(81) *Ibid.,* I, 63.
(82) *Ibid.,* III, 281.
(83) *Ibid.,* I, 57.
(84) *Ibid.,* III, 163.
(85) *Ibid.,* I, 148.
(86) *Ibid.,* III, 265.
(87) *Ibid.,* I, 233-234.
(88) *Compléments et fragments inédits,* p. 238.
(89) *Ibid.,* p. 290.
(90) Dès 1810, après avoir fait relier dans un même volume le tome I des *Confessions* et le liv. V de l'*Emile,* et fait graver le mot *Style* sur le dos de ce volume, il s'était demandé assez perplexe : « Dois-je en tout parler comme Rousseau ? C'est une question qui m'inquiète » (*Journal,* III, 397, 11 août 1810).
(91) *Ibid.,* V, 93.

Pour ne rien laisser au hasard, Beyle, en collaboration avec Louis Crozet, s'applique à une vaste étude du style de Buffon, Montesquieu, Voltaire, Fénelon, Rousseau, La Bruyère et Bossuet (92). Elle le confirme dans son opinion que Fénelon a droit au premier rang, car « il rend la nature comme une glace fidèle et lui laisse *sa variété infinie...* » (93).

(92) *Mélanges de littérature,* III, 93 et suiv., 24-30 juin 1812.
(93) *Ibid.,* III, 95. C'est Stendhal qui souligne.

II

L'art de la comédie

Letellier suit Stendhal à Moscou. — Nécessité de remonter aux principes : le *Traité de l'art de la comédie.* — *L'Eloge de Molière* par Chamfort. Son influence. — Le *Commentaire de Molière.* Beyle découvre que Molière ne fait pas rire. Brusque revirement dans ses idées dû à la lecture d'A. W. Schlegel.

Stendhal gardera un souvenir ému des « plaisirs purs et souvent ravissants » qu'il avait goûtés en étudiant l'histoire de la peinture italienne (94). Les principes du beylisme de « ne rendre son bonheur dépendant de personne, de se faire un but » (95), se sont révélés efficaces : Henri Beyle a été heureux.

La campagne de Russie vient mettre fin à cette période d'euphorie. Brutalement arraché à son existence toute remplie de sensations esthétiques, il se sent saisir à la gorge par les laideurs de la réalité. Un passage d'une lettre à Félix Faure éclaire bien son état d'âme :

> Comme l'homme change ! Cette soif de voir que j'avais autrefois s'est tout à fait éteinte; depuis que j'ai vu Milan et l'Italie, tout ce que je vois me rebute par la grossièreté. Croirais-tu que, sans rien qui me touche plus qu'un autre, sans rien de personnel, je suis quelquefois sur le point de verser des larmes ? Dans cet océan de barbarie, pas un son qui réponde à mon âme ! Tout est grossier, sale, puant au physique et au moral. Je n'ai eu un peu de plaisir qu'en me faisant faire de la musique sur un petit piano discord, par un être qui sent la musique, comme moi la messe. L'ambition ne fait plus rien sur moi; le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé... (96).

(94) *Corr.*, IV, 67, lettre à Félix Faure du 2 octobre 1812.
(95) *Ibid.*, IV, 8, lettre à Pauline du 9 janvier 1812.
(96) *Ibid.*, IV, 64-65, lettre à Félix Faure, Smolensk, 24 août 1812. Cependant Beyle, après l'incendie de Moscou, reconnaîtra honnêtement qu'il a « vu et senti des choses qu'un homme de lettres sédentaire ne devinerait pas en mille ans » (*ibid.*, IV, 100, lettre à Félix Faure du 9 novembre 1812).

Ne prévoyant pas le désastre qui allait s'abattre sur l'armée napoléonienne (97), il avait mis dans ses bagages les registres de l'*Histoire de la peinture en Italie* et le cahier de *Letellier*. Nous ignorons s'il lui est jamais arrivé d'ouvrir les premiers, qui disparaîtront dans la retraite; en revanche nous savons pertinemment qu'il a relu les plans et les notes de sa pièce, car ce cahier qui a fait le voyage de Moscou, et que Beyle a précieusement ramené en France est maintenant conservé à la Bibliothèque de Grenoble.

A Moscou, le 30 septembre 1812, il parcourt le plan de *Letellier* (98): « Je trouve toutes ces scènes bonnes, note-t-il. Mais il n'y a pas de place pour en mettre plus de la moitié. » En outre, il se reproche d'avoir traité le sujet non pas en comédie, mais en roman (99). Et ce n'est pas la seule faute de méthode qui lui saute aux yeux :

De peur de m'égarer, j'attache trop de poids à la sensation présente en jugeant mes scènes; à cause de l'extrême sensibilité, cette sensation change et est souvent contradictoire, alors je perds mon

(97) « Toute la jeunesse militaire de Paris, dit un contemporain, regardait cette expédition de Russie comme une grande partie de chasse de six mois... » (Abbé de Pradt. *Histoire de l'ambassade dans le Grand-Duché de Varsovie*, Paris, 1815, p. 58).

(98) Le titre *Moscou* qu'on lit dans le *Théâtre*, III, 247, pourrait laisser supposer que toutes les notes qui suivent ont été écrites au cours de la campagne de Russie. En fait, il s'agit du cahier sur lequel Beyle avait déjà travaillé en 1810 et 1811; il s'est borné à y consigner quelques nouvelles remarques. Nous les énumérons par ordre chronologique, d'après le manuscrit R. 5896, tome 19 :

30 septembre 1812 :
- *Théâtre*, III, 247, « Moscou » (fol. 144 r°);
- *ibid.*, III, 248, les deux notes commençant par « Ayant la fièvre... » et « Je trouve presque toutes... » (fol. 172 r°);
- *ibid.*, III, 203, notes 2 et 3 (fol. 150 r°);
- *ibid.*, III, 204, note 3 (fol. 151 v°);
- *ibid.*, III, 205, note 4 (*loc. cit.*);
- *ibid*, III, 210, note 1 (fol. 152 v°);
- *ibid.*, III, 263, alinéa commençant par « De peur de m'égarer. j'attache trop de poids... » (fol. 159 v°, texte rétabli).

1er octobre 1812 :
- *ibid.*, III, 249-250, depuis : « L'unité de lieu... » jusqu'à : ... « qui sont perdues » (fol. 172 v°);
- *ibid.*, III, 250, depuis : « Acte premier jusqu'à : « ... qu'il endoctrine » (fol. 173 v°);
- *ibid.*, III, 260-261, tout le paragraphe commençant par : « Mme de Saint-Martin... » (fol. 149 v°).

2 octobre 1812 :
- *ibid.*, III, 253, note 1 (fol. 145 r°);
- *ibid.*, III, 255, note 1 (fol. 146 r°);
- *ibid.*, III, 259, note 1 (fol. 149 r°).

(99) *Théâtre*, III, 248, 30 septembre 1812.

temps à vouloir corriger des défauts imaginaires. Ainsi ce soir, après avoir trouvé les scènes trop luxuriantes, je les ai trouvées pauvres. M'enhardir à oser abandonner la sensation présente, ou je n'avancerai pas. C'est là l'effet que produit l'habitude de travailler (100).

Ces observations, à quoi aboutissent-elles ? On ne saurait s'y tromper : à l'ébauche d'un nouveau plan, les précédents se révélant défectueux (101). Mais le moment n'était pas favorable à un travail de longue haleine; la partie est abandonnée le troisième jour.

L'année suivante, au plus fort de la crise de dépression physique et morale consécutive aux souffrances endurées pendant la retraite infernale, la lecture d'une pièce de Picard, *la Noce sans mariage* (102), lui suggère l'intrigue d'une comédie. « Qu'on ne croie pas que je veuille copier, tient-il à préciser, mais sans s'abaisser on peut prendre des idées partout » (103). Ce projet n'aura pas plus de suite que les autres, mais il ranime son désir de gloire. Avant de se remettre à *Letellier*, il décide de remonter aux principes et de composer un *Traité de l'art de faire des comédies* (104).

Le 16 février, il définit la plaisanterie (105). Le lendemain, il discute une objection contre la définition du rire donnée par Hobbes (106); cela l'amène à se procurer le *Spectateur* d'Addison, dont jusqu'alors il ne connaissait en tout et pour tout que le fragment cité par Cailhava. Le discours XXXV, celui-là même où il était question de Hobbes, est le seul qui l'intéresse (107); il le persuade que le rire marque un sentiment de supériorité.

C'est ainsi, disait Addison, qu'un homme choisit sa dupe d'un rang plus haut ou plus bas, à proportion de l'esprit qu'il a; ou, pour me servir d'un langage plus philosophe, c'est ainsi que l'orgueil secret du cœur, qui excite à rire, vient de ce qu'un homme se compare à un autre qu'il croit au-dessous de lui, soit qu'il le prenne pour un véritable fou, ou pour un plaisant qui en joue le rôle. Il est très possible, à la vérité, que ceux dont nous nous moquons soient dans

(100) *Ibid.*, III, 263.
(101) *Ibid.*, III, 250, 1[er] octobre 1812.
(102) *La Noce sans mariage*, comédie en 5 actes et en prose, par L.-B. Picard. Paris, Mme Masson, 1805, in-8°.
(103) *Journal*, V, 122-123, 9 février 1813.
(104) Nous en avons étudié la composition dans nos *Compléments et fragments inédits*, p. 152 et suiv.
(105) *Molière*, p. 237. Cf. pour la date nos *Compléments et fragments inédits*, p. 157.
(106) *Journal*, V, 125-126, 17 février 1813.
(107) Dans la *Vie de Haydn*, p. 209-210, figurera une longue citation du discours XXII du *Spectateur*, mais c'est à Carpani que Beyle l'empruntera. *Haydine*, p. 193-194, note. En 1815, Stendhal mentionnera Addison d'après Knight (*Marginalia*, I, 357-359).

l'essentiel plus sages que nous, mais s'ils veulent nous divertir, il faut qu'ils deviennent nos inférieurs à cet égard; il n'y a point de milieu (108).

Et Stendhal d'en déduire : « ... dans le rire, notre *moi* n'est que légèrement en jeu, il ne s'agit que de savoir si ce *moi* est supérieur à tel ou tel individu » (109).

Il va aussi à la chasse aux idées dans l'*Eloge de Molière* par Chamfort (110). Elle se révèle fructueuse. Lorsque Beyle note : « Le ridicule des femmes, mine non explorée, dit Chamfort » (111), c'est à l'*Eloge de Molière* qu'il se réfère.

La vie retirée des femmes, avait écrit Chamfort, privait le théâtre d'une autre source de comique. Partout elles sont le ressort de la comédie. Sont-elles enfermées ? il faut parvenir jusqu'à elles; et voilà le comique d'intrigue. Sont-elles libres ? leur caractère, devenu plus actif, développe le nôtre, et voilà le comique de caractère. Du commerce des deux sexes naît cette foule de situations piquantes où les placent mutuellement l'amour, la jalousie, le dépit, les ruptures, les réconciliations, enfin l'intérêt mêlé de défiance que les deux sexes prennent involontairement l'un à l'autre. Ne serait-il pas possible que les femmes eussent des ridicules particuliers, et que le théâtre trouvât sa plus grande richesse dans la peinture des travers aimables dont la nature les a favorisées (112) ?

L'*Eloge de Molière,* qu'il place au nombre des meilleurs écrits sur l'art comique (113), ne lui a probablement pas donné que cette idée. Ce que Chamfort disait de la « bonne comédie » n'a pas dû le laisser indifférent :

Qu'est-ce (...) qu'une bonne comédie ? C'est la représentation naïve d'une action plaisante, où le poète, sous l'apparence d'un arrangement facile et naturel, cache les combinaisons les plus profondes, fait marcher de front d'une manière comique le développement de son sujet et celui de ses caractères mis dans tout leur jour par leur mélange et par leur contraste avec les situations, promenant le spectateur de surprise en surprise, lui donnant beaucoup et lui promettant davantage, faisant servir chaque incident, quelquefois chaque mot, à nouer ou à dénouer, produisant avec un seul moyen plusieurs effets préparés et non prévus, jusqu'à ce qu'enfin le dénoue-

(108) *Le Spectateur ou le Socrate moderne, où l'on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle,* traduit de l'anglais. Amsterdam, 1741, 6 vol., in-12, I, 227.

(109) *Journal,* V, 126, 18 février 1813. C'est Stendhal qui souligne. L'alinéa de la p. 128 : « Il faut que les plastrons dans le monde... » est tiré du même discours XXXV du *Spectateur.*

(110) Tome I, p. 1-34 de l'éd. des *Œuvres complètes de Chamfort* publiée en 1808. C'est pour la première fois que Beyle lit l'*Eloge de Molière.*

(111) *Journal,* V, 128, 19 février 1813.

(112) *Eloge de Molière,* éd. cit., I, 13-14.

(113) *Molière,* p. x-xi.

ment décèle par ses résultats une utilité morale, et laisse voir le philosophe caché derrière le poète (114).

De même Chamfort est sans doute à la source de l'idée que la comédie est impossible dans la société moderne, idée que Stendhal développera plus tard, en 1836, dans l'article précisément intitulé *La comédie est impossible* (115).

Le précepte d'*être comme tout le monde,* avait écrit Chamfort, ayant fait de la société actuelle un bal masqué où nous sommes tous cachés sous le même déguisement, ne laisse percer que des nuances sur lesquelles le microscope théâtral dédaigne de s'arrêter; et les caractères, semblables à des monnaies dont le trop grand usage a effacé l'empreinte, ont été détruits par l'abus de la société poussée à l'excès... (116).

D'ailleurs les traces laissées par Chamfort sont évidentes. Ainsi, lorsque Stendhal considère Molière comme un de ces « pauvres poètes comiques » qui, « en tant que *connaisseurs de l'homme* », meurent presque tous empoisonnés par la mélancolie » (117), il se souvient sans conteste de la page où Chamfort disait de Molière :

Mais sa philosophie, ni l'ascendant de son esprit sur ses passions, ne put empêcher l'homme qui a le plus fait rire la France de succomber à la mélancolie : destinée qui lui fut commune avec plusieurs poètes comiques, soit que la mélancolie accompagne naturellement le génie de la réflexion, soit que l'observateur trop attentif du cœur humain en soit puni par le malheur de le connaître (118).

Et c'est encore Chamfort qui ramène son attention sur une idée rabattue (119), mais toujours valable pour notre élève des idéologues : on n'est pas poète comique sans une connaissance approfondie du cœur humain. Tel était, en effet, pour Chamfort, le trait le plus original de Molière :

Il étudiait l'homme dans toutes les situations, il épiait surtout ce premier sentiment si précieux, ce mouvement involontaire qui échappe

(114) *Eloge de Molière,* éd. cit., I, 11.
(115) *Mélanges de littérature,* III, 421 et suiv.
(116) *Eloge de Molière,* éd. cit., I. 30-31. C'est Chamfort qui souligne. Voir la même idée dans le *Mercure de France,* n° 89, 21 ventôse XI : 12 mars 1803 Cf. A. Jal, *Souvenirs d'un homme de lettres,* 1877, p. 509-511.
(117) *Molière,* p. 239. C'est Stendhal qui souligne.
(118) *Eloge de Molière,* éd. cit., I, 27-28.
(119) Nous relevons à cet égard dans les *Archives Littéraires* de 1807 : « ... la source du vrai comique est dans le cœur humain, et elle est inépuisable comme lui. Le contraste des caractères, le jeu des passions, le combat perpétuel des vices et des ridicules, avec la candeur et la probité, seront éternellement une mine opulente et féconde pour l'homme de génie qui saura les présenter sur la scène après en avoir sondé toute la profondeur » (vol. 16, p. LXVII).

à l'âme dans sa surprise, qui révèle le secret du caractère, et qu'on pourrait appeler le mot du cœur (120).

Convaincu, Stendhal se remettra bientôt, on va le voir, à l'étude de Molière; auparavant il essaie à nouveau de faire progresser *Letellier*. « Je commence le 19 février, note-t-il le jour même où il lit Chamfort, à travailler sérieusement à *Letellier* » (121). Mais il était dit que cette comédie n'était pas destinée à sortir des limbes. Après avoir ébauché, le 24 février, un nouveau plan (122), un « grand froid moral » le saisit et l'empêche de poursuivre (123).

En ce qui est de la théorie, le 25 février, Beyle met en ordre ses idées « *upon the comic* » (124), c'est-à-dire il fait copier, sous le titre *Mémoire à consulter sur la comédie*, des notes tracées naguère sur les marges de son Tracy (125). Le 27, il étudie le « comique d'expression de Voltaire » (126). Les jours suivants sont occupés par la lecture d'une douzaine de comédies; entre autres, *le Menteur*, dont le style le charme (127). Ensuite, il cherche dans d'autres livres « un nouveau suc pour la connaissance de l'homme » (128) : les *Mémoires* de Miss Bellamy (129); la traduction toute récente du roman de Miss Edgeworth, *Vivian* (130), qui lui fait l'effet d'une « excellente comédie de caractère » (131); les *Proverbes dramatiques* de

(120) *Eloge de Molière*, éd. cit., I, 27.
(121) *Journal*, V, 128.
(122) *Ibid.*, V, 129. C'est le plan publié, sans date, dans le *Théâtre*, III, 251-252. Dans le manuscrit R. 5896, tome 19, fol. 1 r°, il est suivi de la pensée commençant par : « Si j'avais besoin d'un moyen pour faire arrêter Chapelle... » (*Théâtre*, III, 188) qu'il faut dater du 25 février [1813], et non du 25 fructidor XII.
A propos de dates, signalons que la note tracée à la fin d'un des plans de 1810 : « Trop embarrassé, trop chargé de matières, j'ai déjà trop de scènes » (*Théâtre*, III, 244) n'a pas été écrite en 1811, mais en 1813 (ms. R. 5896, tome 2, fol. 80 r°).
(123) *Journal*, V, 129, 6 mars 1813.
(124) *Ibid.*, V, 129.
(125) *Compléments et fragments inédits*, p. 157.
(126) *Molière*, p. 254. Pour la date, voir nos *Compléments et fragments inédits*, p. 158.
(127) *Journal*, V, 129-131, 6 mars 1813.
(128) *Ibid.*, V, 152-153, 25 mars 1813.
(129) Il les avait déjà lus à Marseille.
(130) *Vivian ou l'Homme sans caractère*. Deux traductions venaient de paraître simultanément en 1813, l'une chez Maradan, l'autre chez Nicolle, toutes les deux en 3 vol. in-12.
(131) *Molière*, p. 268. On peut rapprocher le jugement de Beyle du feuilleton signé A. (de Feletz) inséré dans le *Journal de l'Empire* du 5 septembre 1813 : « ... On y verra des peintures de mœurs extrêmement spirituelles, des caractères neufs, ou présentés du moins d'une manière tout à fait neuve; une analyse fine, enjouée, et cependant assez profonde, du cœur humain, de ses secrets mystères

Carmontelle (132); le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis* par Volney (133), dont il retient un passage sur le caractère français (134).

Etait-il dans la bonne voie ? N'aurait-il pas fallu creuser davantage le problème, par une recherche plus poussée, et autrement orientée, des moyens de provoquer le rire ? La pièce de Garrick et Colman, *The clandestine marriage,* le plonge dans la perplexité : « Tout est *prouvant caractère* et *rien faisant rire* » (135). Il aurait pu avantageusement méditer sur cette phrase de Geoffroy : « Faire une comédie en cinq actes, en vers, ce n'est pas là ce qu'il y a de difficile; *le difficile est de faire une bonne comédie, une comédie qui amuse* » (136). Au lieu d'aborder la question capitale du rire, il consigne dans son cahier, le 7 avril, une « note vraie, et puisée dans [ses] observations personnelles, sur *l'ennui* français et la *mélancolie* italienne » (137); et il élargit singulièrement le débat en se demandant : « Pourquoi l'Italie est-elle le pays des arts ? »

Le *Traité de l'art de la comédie* le suivra dans la campagne de Silésie (138), et dans un nouveau voyage en Italie, à l'au-

et de ses nuances délicates (...). C'est donc bien moins un tissu d'intrigues et d'aventures qu'il faut s'attendre à y trouver que des *scènes de comédies* souvent fort amusantes, des conversations ordinairement spirituelles, des réflexions fines et ingénieuses » (C'est nous qui soulignons).

(132) Les *Nouveaux proverbes dramatiques* avaient paru en 1811 (Paris, Le Normant, 2 vol. in-8°). On lit dans l'*Avertissement* : « ... Ce n'est point une combinaison dramatique que Carmontelle étale sous vos yeux, c'est un coin de la société qu'il vous fait remarquer, c'est une aventure, une conversation de salon, de boudoir, de boutique, de spectacle, de promenade, ou de tout autre lieu public à laquelle il vous fait assister. Ce qu'il a vu et entendu, il le répète avec la fidélité d'un miroir et d'un écho... » (tome I, p. VII).

(133) *Journal,* V, 156, 29 mars 1813. C'est à Brunswick, on s'en souvient, qu'il avait lu cet ouvrage de Volney.

(134) Tome II, art. IV, p. 394-421. Stendhal citera à maintes reprises ce passage. *Journal,* IV, 307-308. *Molière,* p. 260. *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 67-68. *Vie de Rossini,* I, 268. *Mémoires d'un Touriste,* II, 294. Il le retrouvera d'ailleurs dans *De l'Allemagne,* première partie, chap. XI.

(135) *Journal,* V, 155, 29 mars 1813. C'est Stendhal qui souligne. La pièce avait été traduite en français par Mme Riccoboni, *Le Mariage clandestin* (Paris, Le Jay, 1768, in-8°). Beyle la mentionnera encore par la suite. *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* 127, note. *Courrier Anglais,* III, 458-459, 464.

(136) *Journal de l'Empire,* 23 décembre 1813. C'est nous qui soulignons.

(137) *Journal,* V, 168, 7 avril 1813. C'est Stendhal qui souligne. Cette « note vraie » deviendra le chap. 14 de l'*Art de la Comédie* (*Molière,* p. 257 et suiv.).

(138) Voir les précisions que nous donnons à ce sujet dans nos *Compléments et fragments inédits,* p. 153.

tomne de 1813. Et c'est à Milan qu'il s'interroge sur l'opportunité d'écrire des comédies en vers ou en prose (139); mais il n'ose pas trancher le nœud, et se borne à mettre côte à côte les opinions de Collé et de Fénelon (140).

Peu après, il déclare : « Plus je vis, plus je vois que dans notre affaire Molière seul est classique. Son coloris est déplaisant pour moi, mais la force du comique et le bon sens me ramènent à lui » (141). Paroles qui sont comme un écho de Chamfort : « Racine a été remplacé. Molière ne le fut pas, et même, à génie égal, ne pouvait guère l'être » (142). Et voilà Beyle mettant en train, dans les dernières semaines de son séjour à Milan (143), un commentaire de Molière (144).

Il se produit alors ce qui était à prévoir : à force de « raisonner sur Molière » (145), d'analyser à la loupe ses comédies, il aperçoit plus nettement les défauts. Il trouve bien à louer, çà et là, la peinture des caractères, la perfection du style, de « beaux vers comiques »; mais les critiques dominent. La principale, celle qui est sans cesse formulée, est que Molière est froid. Beyle découvre avec stupeur que cet auteur comique si vanté ne fait pas rire. En résumant ses impressions sur *les Femmes savantes,* il déclare : « La pièce est supérieurement écrite. Trois ou quatre morceaux me semblent même parfaits, mais il me paraît aussi qu'elle est trop dénuée de plaisanteries » (146). Et ailleurs : « Il me semble que Collé, le fond de la scène donné, eût pu mettre cinq ou six plaisanteries du ton du plus grand monde, qui auraient fait rire davantage qu'on

(139) « On écrit aujourd'hui beaucoup de comédies en prose, quoique la facilité d'écrire en vers soit devenue bien commune. On dit à ce sujet que, la comédie devant être une représentation fidèle de la vie humaine, la prose était plus propre que les vers pour remplir cet objet, puisque c'était le langage même dans lequel s'exprimaient les personnages qu'on faisait parler. Cette idée, spécieuse au premier coup d'œil, mais contraire au véritable principe des beaux-arts, est démentie par l'expérience. Les meilleures comédies de Molière sont écrites en vers, et ce sont celles dont on a retenu et dont on cite le plus de beaux endroits... » (*Rapport de la classe de la langue et littérature françaises... sur les prix décennaux,* 1810, p. 28).

(140) *Journal,* V, 221-222, 21 octobre 1813.

(141) *Ibid.,* V, 222-223, 27 octobre 1813.

(142) *Eloge de Molière,* éd. cit., I, 48.

(143) Du 2 au 13 novembre 1813. Voir nos *Compléments et fragments inédits,* p. 169 et suiv.

(144) Il se sert des *Œuvres de Molières précédées d'un discours préliminaire, de la vie de l'auteur, avec des réflexions sur chacune de ses pièces par M. Petitot.* A Paris, chez Nicolle, 1813, 6 vol. in-8°. Geoffroy a consacré dans le *Journal de l'Empire* quatre feuilletons à l'édition de Petitot, les 20, 25, 30 juin et 16 juillet 1813.

(145) *Marginalia,* I, 212, 10 avril 1814.

(146) *Molière,* p. 44.

ne rit actuellement » (147). A propos du *Tartufe*, après avoir affirmé : « La marche de cette pièce n'est pas rapide, mais Molière peint parfaitement bien tout ce qu'il rencontre », il poursuit : « Il faut avouer qu'on rit peu. Voilà un défaut auquel il était facile à un homme tel que Molière de remédier » (148). Tandis que *le Misanthrope* lui inspire cette réflexion : « La beauté des détails distrait de la froideur grande... » (149), *les Fourberies de Scapin* l'enchantent. Il fait, c'est vrai, quelques réserves sur la scène du sac, mais voici comment il commente celle de l'acte III, entre Zerbinette et Géronte : « Excellente mystification. Il me semble que c'est à peu près le comble de la gaieté ». Et de conclure : « Cette pièce a au suprême degré le mérite de la vivacité » (150). Sa conception de la comédie s'est donc subitement transformée. L'étude du rire lui a enfin ouvert les yeux sur rôle essentiel de l'élément comique, tant et si bien qu'il en arrive à prendre à partie les détracteurs de la gaieté — ces détracteurs au nombre desquels il était lui-même très peu de temps auparavant :

> Les sots vaniteux français montrent, jouent le mépris dès qu'ils craignent que le comique qui leur est présenté ne soit trop grossier. S'il est vrai qu'on aimât la farce dans la jeunesse de Louis XIV, nous sommes à l'autre bout du clavier. Peut-être quand ces guerres-ci seront finies, lassés de la roideur, ferons-nous irruption dans la gaieté. Nous sommes dans la disposition la plus anti-farce possible... (151).

Non seulement, mais il place à la fin de son *Traité de l'art de la comédie* le chapitre intitulé *Sur le comique romantique*, où il préconise un « genre de gaieté détachée de la terre et de ses soucis » (152), principe en nette contradiction avec son admiration pour Molière et la conception du comique qui avait été jusqu'alors la sienne.

Ce brusque revirement est dû à la lecture du *Cours de littérature dramatique* par A. W. Schlegel, comme nous allons le voir.

(147) *Ibid.*, p. 14, 77. Cf. p. 164, 174, 270.
(148) *Ibid.*, p. 144.
(149) *Ibid.*, p. 175.
(150) *Ibid.*, p. 64-67.
(151) *Ibid.*, p. 171.
(152) *Ibid.*, p. 263-265.

III

Le « genre romantique »

L'article de Villers sur « la Romantique ». — Le ralliement de Stendhal au « genre romantique » s'opère-t-il sous l'influence de Sismondi ? — A. W. Schlegel. Sa conception du comique. Article que Stendhal rédige sur le *Cours de littérature dramatique*. — *De l'Allemagne* ou de la tragédie historique. — Prise de position romantique dans les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*.

A mesure que les années passent, les attaques de Stendhal contre la tragédie classique deviennent plus vives et plus fréquentes. Est-ce au nom d'un système dramatique nouveau ? Non, les idées stendhaliennes ne marquent toujours pas de progrès sensible. Beyle se borne à réclamer le naturel et à dénoncer l'influence néfaste exercée par les convenances.

En 1811, en parcourant la préface de Cesarotti à sa traduction de Juvénal (153), il approuve l'auteur italien qui oppose goût et manière de s'exprimer de la passion (154).

Au début de 1812, il soutient que son « *aune* pour mesurer le style tragique » est l'éloquence des passions, et que cette « aune » est « différente de celle de M. Auger et autres bougres plats » (155). Il s'élève aussi contre les convenances : « En étudiant les mœurs de l'Italie, au XVI[e] siècle, je crois voir que la science des convenances s'est perfectionnée, et c'est tant pis pour nous... » (156). Il répétera l'année suivante : « Les convenances sont, comme les lois, dessinées pour les gens médiocres et par des gens médiocres... » (157).

Cette idée, en fait, était dans l'air; témoins les trois articles insérés, en 1809, par Hoffmann dans le *Journal de l'Empire*,

(153) *Satire di Giovenale scelte e ridotte in versi italiani e illustrate*. Parigi, Molini, 1805, in-8°.
(154) *Journal*, V, 55-56, 19 octobre 1811.
(155) *Ibid.*, V, 86, 11 janvier 1812.
(156) *Ibid.*, V, 102, 27 mars 1812. Ce passage sera inséré dans le *Traité de l'Art de la comédie* (*Molière*, p. 243).
(157) *Journal*, V, 191, 28 juin 1813.

sous le titre *Quelques idées sur l'état de l'art dramatique en France* (158). Le journaliste protestait avec force contre la « manie du bon ton » :

Cette manie peut se considérer sous trois aspects différents : l'excessive décence que le public actuel exige dans l'expression; la difficulté qu'éprouvent les auteurs d'introduire à la scène des personnages qui, par leurs ridicules, peuvent choquer les personnes de la même condition; l'exclusion absolue des personnages vicieux.

Et il ajoutait :

Il n'y a plus de comédie si le public n'est pas persuadé de cette vérité, que le bon goût au théâtre n'est autre chose que le ton naturel aux personnages qu'on y introduit... (159).

Relativement aux règles dramatiques, l'attitude de Stendhal n'est pas équivoque : l'unité de lieu est une « loi bête imposée par un public bête » (160); celle de temps : « Une invention de gens avec qui nous ne pourrions pas soutenir dix minutes de conversation, sans bâiller à nous démettre la mâchoire » (161). En un mot, la tragédie française l'excède. « Je n'ai décidément plus de goût pour la tragédie française, note-t-il après avoir assisté à l'*Hamlet* de Ducis. Cette manière de représenter des accidents tragiques me scie » (162).

Cependant Stendhal ne prétend point réformer le goût de ses contemporains. Il s'exprime à cet égard en termes significatifs :

Que dire à des gens qui ont une fausse délicatesse; qui, à la moindre ombre un peu forte, parlent de dureté; qui, dès qu'une tête a de l'expression, l'accusent de grimacer; qui, en littérature, dès qu'une comédie a un peu de comique, crient à l'indécence; qui appellent révoltant, dans la tragédie, tout ce qui est un peu fort et un peu tragique ? *Que leur dire ? Rien* (163).

(158) 1er, 7 et 17 novembre 1809.

(159) Article du 7 novembre 1809. Faut-il rappeler qu'il n'y avait là rien d'absolument nouveau ? Il suffit de voir, par exemple, comment Beaumarchais protestait, dans la préface du *Mariage de Figaro*, contre l'abus du *bon ton*, de la *bonne compagnie*, de la *décence*.

(160) *Théâtre*, III, 249, pensée datée dans le manuscrit R. 5896, tome 19, fol. 172 v°, du 1er octobre [1812].

(161) *Molière*, p. 133. Cf. p. 123 : « Je voudrais tenir ici quelque partisan de la règle de la voûte : Qu'on ne puisse rien ôter d'un drame. Ils consultent cette règle, au lieu d'avoir l'œil sur le cœur du spectateur, seule boussole du poète... »

(162) *Journal*, V, 140, 18 mars 1813. L'année suivante, Beyle écrira dans la *Vie de Haydn* : « Les *Macbeth, Hamlet*, etc., de M. Ducis sont de fort bonnes pièces sans doute, mais ressemblent autant aux pièces du poète anglais qu'à celles de Lope de Vega » (lettre XX, p. 221).

(163) *Ecoles italiennes de peinture*, III, 281. C'est nous qui soulignons.

C'est là un aveu précieux, qui permet de mesurer l'importance des apports extérieurs.

Avant la découverte du « genre romantique », Beyle fait preuve de perplexité et de timidité; non seulement il donne l'impression de ne pas vouloir faire un choix, mais même de refuser le débat, en le jugeant inutile.

L'école française, écrit-il en 1812, veut qu'on soit d'abord noble, et ensuite amusant, si l'on peut, et l'on restreint infiniment le nombre de choses admissibles dans le genre noble. Les Italiens, les Allemands, les Anglais, cherchent avant tout l'expression, et demandent à leurs artistes de ne pas admettre des choses qui paraissent ignobles aux grandes âmes. Il faut, au contraire, en France, qu'un objet d'art ne choque pas la délicatesse du moindre sot. Il entre plus de choses imitées de la nature dans une tragédie de Schiller que dans dix tragédies françaises.

Laquelle de ces deux opinions l'emportera ? Je l'ignore. Laquelle est la meilleure ? Je n'en sais rien. Ce sont des choses différentes appropriées chacune aux gens qui les aiment... (164).

L'offensive romantique viendra bientôt couper court à ses hésitations et, en lui frayant la voie, lui offrira les arguments qui lui faisaient défaut.

⁂

C'est Charles de Villers, on le sait, qui, dans un article du *Magasin Encyclopédique* de 1810 (165) a, le premier, employé en France le terme *romantique* dans une acception nouvelle (166). Il expliquait aux Français comment, sous l'influence des invasions germaniques, une forme originale de poésie était née en Europe, et « qu'on peut appeler la *poésie romantique,*

(164) *Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, II, 379. C'est nous qui soulignons. Le titre *Classiques et Romantiques* appartient, bien entendu, à l'éditeur qui d'ailleurs se méprend gravement lorsqu'il soutient qu'on « aurait donc ici l'un des passages les plus anciens où Stendhal oppose l'école de Racine à celle de Shakespeare » (*ibid.,* II, 535). Bien que ce texte ne soit pas daté, il a indiscutablement été rédigé tout au début de 1812. En effet, il figure dans l'un des registres verts de l'*Histoire de la peinture en Italie,* R. 289, tome 9, p. 22, recopiée par Fougeol après le retour de Stendhal de la campagne de Russie.

(165) *Lettre de M. Charles Villers... sur un Recueil d'anciennes poésies allemandes. Magasin Encyclopédique,* septembre 1810, tome 5, p. 5-24. L'essentiel de cette lettre a été reproduit dans le *Débat romantique en France,* 1813-1830, par E. Eggli et P. Martino (I, 26-30).

(166) F. Baldensperger, *Une définition de la poésie romantique par Charles Villers. Revue de Philologie française et de littérature,* 1902, p. 115 et suiv.

à cause de la langue *romane* dans laquelle elle s'exprimait le plus souvent » (167). Il insistait sur le caractère national de cette poésie :

Une poésie formée de la sorte, soutenue par la mythologie de la religion nationale elle-même, nourrie par l'esprit local et inhérent au terroir, peignant les maux, les aventures, les exploits, les héros indigènes, nous eût formé à la longue une littérature originale, qui serait devenue *la Romantique* (168), polie et perfectionnée, dont la couleur eût mieux convenu que celle de toute littérature étrangère à nous; qui eût influé avec plus d'efficacité sur la masse des peuples; eût certainement imprimé à notre existence intellectuelle une autre tournure et un autre caractère... (169).

En déplorant que la Renaissance eût étouffé cette veine spontanée, Villers voulait, en apparence du moins, inviter les savants à étudier avec un zèle accru les manuscrits des anciennes poésies allemandes. En fait, il s'insurgeait avec une telle violence contre l'imitation des anciens, que son article finissait par devenir un plaidoyer pour l'esprit germanique contre l'esprit latin :

Celui qui écrit ces lignes est loin de méconnaître le mérite propre à la littérature dite *classique*. Il sait ce que les Grecs et les Romains ont d'excellent, et jusqu'à quel point ils devaient nous servir de modèles. Mais la ligne a été dépassée. Au lieu de devenir les émules des anciens, en restant ce que nous devions être, nous sommes devenus des troupeaux de serviles imitateurs... (170).

Stendhal a eu vent de cet article. Son *Journal* en fait foi. On lit, à la date du 4 avril 1813 : « J'écrivais le 7 octobre 1810 : *To see a letter from* M. de Villers dans le *Magasin Encyclopédique...* » (171). Mais l'a-t-il lue ? Ce qui ferait pencher pour l'affirmative est l'idée, venant à la suite des lignes ci-dessus citées, que l'imitation des anciens a eu un effet pernicieux :

Nous avons perdu notre vraie manière d'être en littérature, et nos productions sont devenues fades, comme les fruits sans saveur nés dans une serre chaude, le tout par notre enthousiasme pour les Grecs.

Quoi qu'il en soit, Beyle ne souffle pas encore mot de la distinction entre poésie classique et poésie romantique.

(167) *Lettre de M. Charles Villers...*, p. 5. C'est Villers qui souligne.
(168) Villers traduit littéralement l'expression allemande *die Romantick.*
(169) *Lettre de M. Charles Villers...*, p. 8.
(170) *Ibid.*, p. 11. C'est Villers qui souligne.
(171) *Journal,* V, 160.

***

L'année 1813 a vu paraître un ouvrage qui a mis le romantisme à l'ordre du jour, *De la Littérature du midi de l'Europe* (172). Familier de Mme de Staël et d'A. W. Schlegel, Sismondi abordait franchement la question du « genre classique » et du « genre romantique » (173).

... Ces deux littératures, de nature opposée, explique-t-il, ont reçu leurs noms des critiques allemands; ils se sont déclarés avec vivacité pour le genre romantique, et ils ont fait considérer comme la conséquence d'un système ce qui avant eux était regardé comme un écart de l'imagination, et la violation des règles les plus sages. Cependant nous devons adopter leur classification, puisque la poésie de presque toutes les nations modernes étant romantique, il serait injuste et absurde de vouloir la juger par d'autres règles que celles que les écrivains ont suivies (174).

Après avoir parlé de l'origine du mot « romantique » (175), il fait état de la théorie allemande d'après laquelle la différence de religion serait à la base de la différence entre « les anciens ou les classiques et les modernes ou romantiques », théorie qui, à son sens, soulève « beaucoup d'objections » (176). Il revient sur l'argument à propos de la poésie dramatique :

Les peuples de l'Europe, se partageant entre deux systèmes opposés sur la littérature dramatique, loin de vouloir être justes les uns pour les autres, se traitent réciproquement avec un mépris insultant, chacun d'eux ne veut plus admettre aucune critique sur l'auteur national qu'il a choisi pour idole...

Et il analyse à la suite les deux systèmes opposés :

On a donné à ces systèmes les noms de *classiques* et de *romantiques*, qui ne présentent pas peut-être un sens bien déterminé. Les Français et les Italiens ont nommé *classiques* les auteurs anciens dont ils invoquaient l'autorité; *classiques* leurs propres écrivains, lorsqu'ils leur paraissaient s'être conformés à ces modèles, et *classique* le goût qu'ils estimaient le plus pur. Les Allemands, les Anglais et les Espa-

(172) Paris, Treuttel et Wurtz, 1813, 4 vol. in-8°. Les tomes I et II furent mis en vente le 7 mai; les tomes III et IV le 7 juin (Eggli et Martino, ouvr. cit., I, 43).

(173) Voir sur *la Littérature du midi de l'Europe* la thèse de J.-R. de Salis, 1932, p. 173 et suiv.

(174) *Littérature du midi de l'Europe,* chap. XIV, tome II, p. 156.

(175) « Le nom de romantique a été emprunté de celui de la langue romane, qui était née du mélange du latin avec l'ancien allemand. De même les mœurs romantiques étaient composées des habitudes des peuples du Nord, et des restes de la civilisation romaine... » (*ibid.*).

(176) *Ibid.,* II, 156-157.

gnols n'ont point contesté cette dénomination; ils ont laissé le nom de *classique* à toute la littérature qui suit ou prétend suivre l'école des Grecs et des Romains; mais ces mêmes peuples, s'attachant aux souvenirs du moyen âge, ont cru trouver plus de poésie dans leurs propres antiquités que dans celles d'un peuple étranger. Leur imagination se complaisant dans toutes les vieilles traditions populaires, ils en ont formé la poésie chevaleresque, celle qui se nourrit d'émotions nationales et qui agrandit à nos yeux les images de nos ancêtres. Les Allemands ont donné à cette poésie le nom de *romantique,* parce que la langue romane était celle des troubadours... (177).

Cependant, soit timidité (178), soit souci d'objectivité (179), Sismondi refusait de prendre parti. En bon cosmopolite, il insistait sur la nécessité de se délivrer des préjugés nationaux pour atteindre une poétique universelle.

Les préjugés sont légitimes, déclare-t-il au début de l'ouvrage; ils sont pris dans la pratique des plus grands hommes de notre langue : seulement il nous importe de ne point en faire des règles essentielles à l'esprit humain. D'autres grands hommes ont existé dans d'autres langues; ils ont donné de l'éclat à d'autres littératures; ils ont aussi remué l'âme avec puissance et produit tous les effets que nous sommes accoutumés d'attendre de l'éloquence et de la poésie. Etudions leur manière; jugeons-les non point d'après nos règles, mais d'après celles qu'ils ont suivies; apprenons à distinguer l'esprit humain de l'esprit national, et élevons-nous assez haut pour discerner les règles qui découlent de l'essence de la beauté, et qui sont communes à toutes les langues, d'avec celles qu'on a prises dans les grands exemples, que l'habitude a sanctionnées, que l'esprit a justifiées, que les convenances maintiennent; mais qui cependant ont pu, chez d'autres peuples, faire place à d'autres règles, reposant sur d'autres convenances et d'autres habitudes, sanctionnées par d'autres exemples et justifiées par une autre analyse non moins spirituelle (180).

C'était là un des points faibles de son ouvrage; « entre les principes contradictoires qu'il professe — d'une part l'acceptation libérale des poétiques nationales, d'autre part la foi en

(177) *Ibid.*, chap. XXX, tome III, p. 456-459. C'est Sismondi qui souligne.

(178) « Egli fu e rimase sempre, anche nei momenti in cui la politica lo fece partecipe più attivamente alla vita, un solitario; e del solitario ebbe tutte le caratteristiche : una certa timidezza che non lo abbandonò mai; un certo timore del nuovo e dell'imprevisto, che lo rendeva poco amante di ogni cambiamento intorno a lui... » (C. Pellegrini, *il Sismondi e la Storia delle letterature dell'Europa meridionale,* 1926, p. 6).

(179) « Sforzo costante del Sismondi, trattando delle varie letterature, fu di mostrarsi costantemente imparziale ed obiettivo, proponendosi di restare estraneo alla grande lotta fra classicisti e romantici... » (C. Pellegrini, ouvr. cit., p. 38).

(180) *Littérature du midi de l'Europe,* chap. I, tome I, p. 8-9.

une poétique universelle — l'harmonie s'établit difficilement » (181).

Il est vrai que parfois la sympathie de Sismondi pour le « genre romantique » se fait jour sans réticence : « genre romantique » est synonyme de spontanéité de sentiment, tandis que « genre classique » est l'équivalent de pédantisme :

Dans le genre romantique, on en appelle immédiatement à notre propre cœur; dans le genre classique, il semble qu'on ne veuille y arriver qu'à travers des in-folios, et que chaque émotion qu'on nous donne doive être justifiée par la citation d'un ancien auteur (182).

Voilà une phrase qui aurait dû frapper le futur auteur de *Racine et Shakespeare*. Mais il n'en est pas moins vrai que les scrupules de Sismondi n'ont point été du goût de Stendhal, qui écrira, non sans ironie, dans *Rome, Naples et Florence en 1817 :*

Sismondi est tiraillé par deux systèmes opposés : admirera-t-il Racine ou Shakespeare ? Dans ses perplexités, il ne nous dit pas de quel parti est son cœur; peut-être n'est-il d'aucun parti (183).

Il n'est donc pas probable que le ralliement de Stendhal au « genre romantique » soit l'œuvre de Sismondi. Le livre du critique genevois, qu'il s'est hâté de lire, et qui lui a paru à la fois « médiocre » et « amusant » (184), n'a constitué somme toute pour lui qu'une source de renseignements sur la littérature italienne, dont il fera, à l'occasion, son profit.

Ainsi, c'est Sismondi qui a dû l'engager à reprendre la lecture des comédies de Machiavel (185). Et c'est par réminiscence d'une page de la *Littérature du midi de l'Europe* que Beyle, après avoir nommé le Politien d'après Ginguené dans l'*Histoire de la peinture en Italie* (186), le mentionnera ailleurs

(181) Eggli et Martino, ouvr. cit., I, 48.
(182) *Littérature du midi de l'Europe*, chap. XIV, tome II, p. 160.
(183) III, 174.
(184) *Corr.*, IV, 142, lettre à Pauline du 28 juillet 1813. Le texte de ce passage comporte toutefois des lacunes.
(185) Beyle, qui les avait feuilletées en 1804, les achète à Milan le 11 septembre 1813 (*Journal*, V, 205). « La *Mandragore* de Machiavel, écrira-t-il dans l'introduction de l'*Histoire de la peinture en Italie*, est une lumière qui éclaire au loin » (I, 21-22).

Cf. *Littérature du midi de l'Europe*, chap. XV, tome II, p. 227 : « ... Il (Machiavel) a laissé trois comédies qui, par la nouveauté de l'intrigue, le nerf et la vivacité du dialogue et l'admirable vérité des caractères, sont infiniment supérieures à tout ce que l'Italie avait produit avant lui, peut-être à tout ce qu'elle a produit depuis. On sent, en les lisant, le talent du maître qui les a conçues, l'élévation d'où l'auteur jugeait les hommes qu'il peignait avec tant de vérité, son profond mépris pour toutes les faussetés, toutes les hypocrisies qu'il met sous un jour si vrai... »
(186) Voir note 68.

comme exemple des « gens d'esprit de l'Italie », qui « se rabaissèrent au métier de savant, dont ils ne sentaient pas le vide » (187).

Nous avons naguère apporté la preuve (188) que la première lettre sur Métastase — lettre où Romain Rolland voyait du « plus pur Stendhal » (189) — a été en partie empruntée à Sismondi. Il est possible, sans qu'on puisse être catégorique — Beyle soutiendra l'avoir entendu au cours d'une conversation de Byron avec Monti (190) — que le parallèle esquissé dans le chapitre XCVI de l'*Histoire de la peinture en Italie* (191) entre le *Philippe II* d'Alfieri et le *Don Carlos* de Schiller soit aussi une réminiscence de la *Littérature du Midi de l'Europe* (192). En tout cas, il est à peu près certain que Beyle a puisé à la même source l'idée que la plus grande partie des défauts d'Alfieri sont imputables à sa tardive éducation littéraire.

Alfieri, écrira-t-il en 1818, a imité, sans le savoir, les Français, parce que lorsqu'il se mit à faire des tragédies, c'était le seul théâtre qu'il connût (...). S'il eût fait de bonnes études; si à seize ans il eût connu, comme nous, son Virgile et son Sophocle, à trente il eût méprisé la *lettre* de la loi et se fût élevé à son *esprit;* à trente il eût voulu être pour son siècle ce que Sophocle fut pour le sien. Au lieu de cela, faisant seulement ses études à trente ans, il respecta trop ce qui lui donnait tant de peine à apprendre. Il fut *timide* avec les anciens et, par là, ne les comprit jamais (193).

Or, Sismondi avait dit avant lui :

Quand il [Alfieri] commença à écrire, il ne savait pas le grec, il connaissait à peine les anciens, à peine le théâtre français; mais il avait vu habituellement dans les spectacles d'Italie, dans ceux qu'il avait fréquentés durant ses voyages, des pièces médiocres ou mauvaises, toutes dans le genre classique; il ne connaissait pas la

(187) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 140-141. Cf. *Littérature du midi de l'Europe*, chap. XII, tome II, p. 48-49 : « Quels regrets ne doit pas exciter le beau génie du Politien : avant dix-neuf ans il fut capable de s'élever, sans modèle et sans devanciers, à l'épopée et à la tragédie, et il mérita notre admiration par des fragments à peine ébauchés. Où serait-il parvenu, s'il n'avait pas alors même abandonné les Muses italiennes pour n'écrire que des vers latins ou des ouvrages de philosophie qu'on ne lit plus aujourd'hui. »

(188) V. Del Litto, *Stendhal, Metastase et Sismondi. Ausonia*, janvier-mars 1936.

(189) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, éd. Champion, p. XLII.

(190) *Corr.*, VI, 113.

(191) II, 78-80. Il sera encore question de ce parallèle dans un article de 1824 (*Courrier Anglais*, IV, 243).

(192) Chap. XXX, tome II, p. 473-474. Comme Sismondi, Beyle citera les trois derniers vers de l'acte II de *Philippe*. Voir aussi plus loin.

(193) *Qu'est-ce que le Romanticisme ?* (1818), dans *Racine et Shakspeare*, p. 190-191. C'est Stendhal qui souligne.

possibilité d'aucun autre genre; et cet esprit si indépendant, se croyant né sous la législation d'Aristote, ne songea jamais à l'ébranler (194).

Enfin, Sismondi a sans doute achevé de le convaincre que Goldoni, malgré ses qualités dramatiques certaines, a été « bas » dans ses peintures des mœurs et des caractères :

En général, le théâtre de cet auteur, disait le critique genevois, n'est nullement sentimental; il ne prend guère ses héros ou ses héroïnes dans les romans; il les représente avec tous leurs défauts; il s'efforce de nous faire rire à leurs dépens, en nous montrant dans leur générosité le mélange d'égoïsme, dans leur amitié l'intérêt, dans leur admiration l'envie, et partout le côté *prosaïque*, le côté étroit et *vulgaire* de la nature humaine. Il l'a fait avec esprit, avec finesse, avec une grande intelligence de l'effet théâtral; il fait beaucoup rire, et applaudir en même temps au naturel du dialogue et des personnages cependant il n'est point sûr encore que ce soit là le but de la comédie; une certaine satiété qu'inspire très vite le théâtre de Goldoni fait pressentir que, dans tous les ouvrages de l'art, on a besoin de quelque chose d'idéal... (195).

« Cela est *vrai*, mais cela est si *bas* ! » s'exclamera Stendhal, à quelques années de là, à propos de la pièce *Il Poeta fanatico* (196). Et désormais son attitude ne variera plus.

Cependant, et bien que sa dette envers Sismondi ne soit pas négligeable, comme on peut le voir, et nous ne parlons pas ici d'autres emprunts qu'il lui fera par le truchement de l'*Edinburgh Review* (197) — c'est Schlegel, et non Sismondi, qui a permis à Stendhal de saisir la vraie signification du « genre romantique ».



Dans son *Cours de littérature dramatique* (198), A. W. Schlegel n'avait rien de la modération conciliante de Sismondi; bien au contraire, il attaquait sans ménagements le théâtre et le goût français.

Nous voyons, disait-il dès les premières pages, une multitude d'hommes, même des nations entières, tellement emprisonnées dans

(194) *Littérature du midi de l'Europe*, chap. XX, tome II, p. 441.

(195) *Ibid.*, chap. XVIII, tome II, p. 381-382. C'est nous qui soulignons.

(196) *Rome, Naples et Florence*, éd. de 1826, II, 205.

(197) Mentionnons, pour mémoire, que l'anecdote de la femme surprise par son amant avec un autre homme, que Stendhal rapportera dans le chap. XXXVI de l'*Amour*, figurait déjà au chap. V de la *Littérature du midi de l'Europe*. C'est la seule fois que Sismondi s'était départi de sa réserve habituelle.

(198) A Paris, chez J.-J. Paschoud, et à Genève chez le même, 1814, 3 vol. in-8°.

les habitudes de leur éducation et de leur manière de vivre, qu'elles ne réussissent jamais à s'en dégager, lorsqu'il s'agit de la jouissance des beaux-arts. Elles ne sauraient trouver du naturel, de la convenance, ou de la beauté, hors de ce qui se conforme à leurs usages nationaux, ou du moins aux usages qui se sont dès longtemps naturalisés dans leur langue, dans leurs mœurs ou dans leurs relations sociales.

Et Schlegel de préciser :

Il n'y a point de monopole pour la poésie en faveur de certaines époques et de certaines contrées. Ce sera toujours une vaine prétention que celle d'établir le despotisme en fait de goût; et aucune nation ne pourra jamais imposer à toutes les autres, les règles qu'elle a peut-être arbitrairement fixées (199).

Tout le livre était le développement de la thèse que « le principe de l'imitation des anciens est celui qui domine chez les Italiens et chez les Français, tandis que l'esprit romantique ou du moins une complète originalité, règne chez les Anglais et chez les Espagnols » (200). Besoin n'est de préciser dans quel camp Schlegel se rangeait.

A première vue, on pourrait croire que la publication du *Cours de littérature dramatique* a passé inaperçue de Stendhal, puisqu'il n'en souffle mot ni dans le *Journal* ni dans la *Correspondance*. Les choses se sont passées tout autrement.

Nous avons parlé quelques pages plus haut de ce singulier chapitre du *Traité de l'art de la comédie* intitulé — et l'épithète ne peut manquer de paraître d'abord assez bizarre — *Sur le comique romantique*. Or, Stendhal l'a rédigé le 17 décembre 1813, soit une semaine après la mise en vente du *Cours de littérature dramatique* (201). Coïncidence fortuite ? Il est difficile de le supposer : le comique « romantique » est une idée qui figure dans le livre de Schlegel.

Schlegel considérait l'ancienne comédie grecque comme « un jeu *fantastique*, une vision *aérienne* et riante qui finit par se resoudre à rien, en ne laissant d'autre trace d'elle-même que

(199) *Cours de littérature dramatique,* première partie, première leçon, tome I, p. 608. Nous rappelons une fois pour toutes que le texte de la traduction parue en 1814, à laquelle nous renvoyons, est à plusieurs endroits quelque peu différent de celui des éditions postérieures.

(200) *Ibid.*, première partie, huitième leçon, tome II, p. 32-33.

(201) Le *Cours de littérature dramatique* est annoncé dans le n° 50 de la *Bibliographie de l'Empire français*, daté du 10 décembre 1813.

Pour avoir ignoré ce détail important, M. Vermale fait lire à Stendhal le *Cours de littérature dramatique* au mois d'octobre 1813, pendant son trosième voyage en Italie (*Le « Mocenigo » de Stendhal. Ausonia,* janvier-décembre 1943, p. 50-51). A moins qu'il n'admette implicitement que Stendhal a lu Schlegel dans le texte allemand !

le sens qu'elle renfermait » (202). Beyle s'approprie cette idée, en la généralisant : « Quelque chose d'*aérien*, de *fantastique* dans le comique, quelque chose qui donne des sensations analogues à celles que produit la musique » (203).

Dans le passage précité du *Cours de littérature dramatique*, il ne s'agissait pas des sensations produites par la musique. C'est là un élément nouveau introduit par Henri Beyle, et qui explique pourquoi son attention a été plus spécialement fixée par cette page. Que l'on remonte d'une année environ en arrière; en pleine campagne de Russie, Stendhal a brusquement eu une illumination; il a compris la raison de son goût pour l'opéra-bouffe. Il trace alors ces lignes prophétiques que nous avons naguère découvertes dans les papiers de la Bibliothèque de Grenoble, et dont nous respectons l'orthographe :

Credo che el amor mio per Cimarosa *vienne di cio ch'elli fa nascere delle sensationi* pareilles *a quelle che desidero di far nascere un giorno. Quel misto d'allegria e di tenerezza del Matrimonio è affatto congeniale con me.*

Moscou, le 30 septembre 1812 (204).

Et dans une de ses lettres :

Il me semble que mon goût particulier pour les bons opéras-bouffes vient de ce qu'ils me donnent la sensation idéale de la comédie (205).

Ainsi prédisposé, il a comme l'impression que l'Allemand avait saisi la nature profonde de la comédie. Le critique déclarait à cet égard :

... le principe poétique domine dans la forme de la comédie; l'élément prosaïque est dans le fond, dans le sujet, dans cette ressemblance qu'on désire qu'elle ait, avec le monde tel qu'il est, avec un événement véritable (206).

Beyle approuve : « Il me semble que l'idée de Schlegel qu'il faut quelque chose de poétique dans la comédie n'est pas mauvaise... », tout en regrettant que l'auteur n'entre pas dans plus de détails. Il aurait certainement été heureux de savoir comment concilier le « principe poétique » et l' « élément prosaïque », mais il n'ignore pas que « l'obscurité et le vague (...) sont de coutume chez un écrivain allemand ».

Ce n'est pas tout. Pour Schlegel, le comique consistait essentiellement dans la gaieté :

(202) *Cours de littérature dramatique*, première partie, septième leçon, tome I, p. 351. C'est nous qui soulignons.

(203) *Molière*, p. 264. C'est nous qui soulignons.

(204) *Le Divan*, mai 1939, p. 154-155.

(205) *Corr.*, IV, 70, lettre à Félix Faure du 2 octobre 1812.

(206) *Cours de littérature dramatique*, première partie, septième leçon, tome I, p. 356.

De même que le sérieux, animé par l'inspiration poétique, est l'essence de la tragédie, disait-il, celle de la comédie consiste dans la gaîté. La disposition à la gaîté est une sorte d'oubli de la vie, un état où nous sommes enlevés à toutes les idées tristes, par le sentiment d'un bien-être actuel; alors nous ne prenons rien qu'en jouant, et nous laissons glisser légèrement toutes choses sur la surface de notre âme... (207.)

Sur ce point aussi, Beyle est de l'avis de Schlegel, sans se rendre compte que le véritable but de ce dernier était de discréditer Molière, et de saper par là l'influence de la pensée et de l'art français (208). « Ce genre de gaieté détachée de la terre et de ses soucis, écrit-il, me semble un très bon genre méconnu par Geoffroy et par les critiques français... » Et il oppose la conception de Schlegel à celle dont Geoffroy s'était fait l'interprète dans son feuilleton de la veille, consacré à *l'Etourdi* et aux *Folies amoureuses :*

Les Folies amoureuses ont suivi *l'Etourdi,* avait écrit le grave critique du *Journal de l'Empire;* je ne sais laquelle des deux pièces est la plus folle. Celle de Regnard n'est pas d'un comique meilleur que celui de *l'Etourdi;* ce n'est qu'un tissu d'extravagances, mais la prodigieuse gaîté du dialogue fait tout passer (...). Molière a de la raison même dans ses farces; *Regnard est un bel esprit ivre;* il est en goguette, comme le sérail des Variétés, pour avoir trop bu de vin de Champagne... (209).

(207) *Ibid.,* première partie, deuxième leçon, tome I, p. 72-73, Schlegel revenait plus loin sur cette idée :

« La tragédie est ce qu'il y a de plus sérieux dans la poésie, et la comédie ce qu'il y a de plus complètement gai. Le sérieux consiste (...) dans la direction des forces de l'âme vers un but qui absorbe toute leur activité. La gaîté, au contraire, ne peut exister que lorsque tout but est écarté, ainsi que toute entrave abolie; et comme elle ne consiste peut-être que dans le déploiement inattendu de nos facultés, plus ces facultés sont grandes, plus le jeu est vif et varié, et plus le mouvement imprimé à tout notre être est rapide. C'est donc l'abandon, c'est l'essor imprévu de la pensée, et non de certaines formes du discours qui caractérisent l'enjouement » (Première partie, sixième leçon, tome I, p. 298).

(208) Voir J.-J. Bertrand, *Guillaume Schlegel critique de Molière. Revue de littérature comparée,* 1922, p. 201-237.

(209) *Journal de l'Empire,* 16 décembre 1813. C'est nous qui soulignons.

Ce n'est pas la première fois que Geoffroy s'exprimait de la sorte au sujet de Regnard. Dès 1807, il avait écrit, en rendant compte du *Distrait* : « ... La vérité est que Regnard a un genre et un tour d'esprit qui n'est pas fait pour plaire aux spectateurs d'aujourd'hui; il n'a ni intérêt, ni sensibilité, ni morale; sa gaîté est une espèce d'ivresse; c'est une abondance intarissable de saillies inattendues, de plaisanteries originales; presque tout son mérite est dans son style, plein de verve et d'imagination... » (*ibid.,* 26 juin 1807).

De ce feuilleton, Stendhal n'a retenu que la phrase : « Regnard est un bel esprit ivre », mais, en la retranchant du contexte, il lui donne un sens tout différent : il y voit la confirmation des théories de Schlegel, alors que pour Geoffroy l'« ivresse » de Regnard peut amuser, mais n'est pas le « vrai » comique.

Ce qu'on ne doit pas oublier, c'est que la conception de Geoffroy avait été jusque-là celle de Stendhal lui-même. Voilà donc anéanties dix années d'études et de recherches ! N'importe. Un point essentiel est acquis; dans l'antithèse Molière-Regnard, Beyle sait désormais pourquoi celui-ci est supérieur à celui-là : pour les mêmes raisons qui font que Shakespeare est de mille coudées supérieur à Racine.

Sur le chapitre de la comédie — et nous avons fait allusion au rôle de premier plan que jouait la comédie dans les théories de Schlegel — Henri Beyle partageait par conséquent les idées du critique allemand (210). Cela explique qu'il ait conçu le projet d'écrire quelques articles pour faire connaître à ses compatriotes le *Cours de littérature dramatique* et en souligner l'intérêt (211).

De ces articles, un au moins a été effectivement rédigé. Nous parlons des pages datées du 18 décembre 1813 — le lendemain du jour, remarquons-le, où a été écrit *Sur le comique romantique* — pages que Romain Colomb, suivant son habitude, a insérées dans son édition de la *Correspondance* sous forme de lettre à lui adressée (212). Qu'il ne s'agisse pas d'une lettre, cela tombe sous le sens. Aussi Henri Martineau a-t-il eu raison de ne pas considérer ce texte comme une lettre et de le recueillir dans les *Mélanges de littérature* (213). Qu'en fait ce soit

(210) Albert Kontz, dans sa thèse latine *Beyle sive Stendhal litterarum germanicarum iudice* (1899, p. 41 et suiv.) a soutenu, non sans raison, que Schlegel a exercé une grande influence sur Stendhal. Il a fait erreur lorsqu'il a cru que ce dernier avait bien connu le critique allemand; mais surtout il ne s'est pas rendu compte de l'évolution des sentiments de Stendhal à son égard, ainsi que nous le montrerons dans les chapitres suivants.

(211) La presse française avait annoncé l'ouvrage de façon à faire naître des préventions dans l'esprit du public. Ainsi le *Journal de l'Empire*, du 24 février 1813, avait inséré la nouvelle suivante :

« La *Gazette d'Iéna* a vivement censuré M. Schlegel pour avoir outragé la mémoire de Molière, en refusant à l'auteur du *Misanthrope* et du *Tartufe* le génie de la haute comédie, et en attribuant à l'un des écrivains les plus philosophes de son siècle une morale de valet de chambre. Des extravagances pareilles ne mériteraient pas l'honneur d'être remarquées si elles ne figuraient pas dans un ouvrages d'ailleurs plein d'aperçus ingénieux. Cet ouvrage de M. Schlegel est le fameux *Cours de littérature dramatique,* dont les journaux ont annoncé la traduction française. »

(212) Ed. Paupe, I, 409-411.

(213) III, 137-141.

l'ébauche d'un article, la preuve en est fournie par l'autographe qui par bonheur nous a été conservé (214). Il nous apporte deux éléments importants d'appréciation : d'abord le titre du fragment, titre que les éditeurs ont négligé de reproduire : « *Variétés. Fragments de mes voyages* » (215); ensuite une note tracée en regard de la date : « 5 copies, 5 fr. » Le premier de ces deux renseignements fait dresser l'oreille, le deuxième nous paraît décisif : si Stendhal a fait faire cinq exemplaires du « papier » sur Schlegel, ce n'était certes pas pour les garder soigneusement dans un tiroir, mais bien pour les distribuer à des journaux, dans l'espoir que l'un d'eux l'insérerait.

Il reste à établir que ces pages sont bien sorties de la plume de Stendhal, et qu'elles ne sont pas un simple démarquage d'un article lu dans un journal ou une revue littéraire. Voici les arguments que nous invoquons à l'appui de notre thèse : premièrement il nous a été impossible de découvrir dans la presse française et étrangère l'article qui aurait été mis à contribution (216). Ensuite, l'analyse attentive du fragment fait ressortir un certain nombre de traits qu'on peut qualifier pour le moins de curieux. Le fragment débute par un portrait d'A. W. Schlegel, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est hautement fantaisiste (217). Le critique allemand — âgé de 46 ans en 1813 (218) — y est qualifié de « jeune homme » ! Et, en plus, doté d'une « belle figure », d'un « air sauvage et sombre », d'une « rêverie habituelle »; on lui prête aussi de l'esprit, beaucoup d'esprit. « Je fus frappé par un des esprits les plus vifs et les plus brillants que j'aie jamais rencontrés. » A. W. Schlegel spirituel ! C'est bien la seule fois qu'on entende dire chose pareille ! Tous ceux qui ont eu l'occasion de le connaître de près, B. Constant, Sismondi, L. di Breme, etc., n'ont pas tari sur la maussaderie et le pédantisme de cet hôte

(214) R. 5896, tome 2, fol. 68-69. Signalons au passage que le brouillon comporte de très nombreuses ratures et corrections. En particulier, Stendhal a récrit tout le début.

(215) Dans la plupart des journaux de l'époque il y avait une rubrique intitulée *Variétés*.

(216) Le recueil d'E. Eggli et P. Martino, *Le débat romantique en France*, ne signale pas non plus d'article sur Schlegel que Stendhal aurait pu démarquer.

(217) Stendhal a passé par Weimar à la fin du mois de juillet 1812. H. Martineau, *Calendrier de Stendhal*, p. 124-125. Mais Schlegel y était-il de son côté ?

J. Marsan a prétendu que la « première rencontre » de Beyle avec Schlegel aurait eu lieu en 1815 (*La bataille des idées* dans le vol. *Le romantisme et les lettres*, 1929, p. 158). Mais il ne fournit aucune preuve.

(218) A. W. Schlegel est né à Hanovre, le 5 septembre 1767.

de Coppet (219). Ou nous nous trompons fort, ou il y a dans ce prétendu portrait de nombreuses réminiscences werthériennes. Autant dire que Beyle a dépeint A. W. Schlegel comme il imaginait que devait être un auteur allemand traitant de questions d'esthétique.

Sans transition, on passe au *Cours de littérature dramatique.* Pas le moindre détail sur la composition de l'ouvrage et le but de l'auteur. Rien que des généralités : Schlegel se révèle « trop panégyriste et quelquefois pas assez amusant » à l'égard d'Eschyle et de Sophocle; « il est juste et même sévère envers Euripide »; « quelquefois son style est vague ». Pas un mot non plus sur les pointes dirigées contre le théâtre français; en revanche, on fait état de la sensibilité de l'écrivain qui lui a permis de comprendre Shakespeare. En ce qui est de la distinction de la littérature en « classique » et « romantique », elle est admise sans objections :

M. Schlegel divise les poètes en deux classes. Les poètes grecs et français ont cultivé la littérature classique. Shakespeare, Calderon, Schiller, Gœthe sont des poètes du genre *romantique.* A la bonne heure, je ne vois là d'autre mal qu'un mot nouveau ou pris dans une acceptation nouvelle; et comme il est assez doux et que l'idée, d'ailleurs est à peu près nouvelle, j'admets la littérature *romantique...*

Dans l'ensemble, ce fragment reflète trop bien l'impression que Beyle avait reçue du *Cours de littérature dramatique* pour faire douter qu'il en ait été l'auteur.



Cinq mois après le *Cours de littérature dramatique,* paraissait en librairie un livre qui allait mettre le feu aux poudres, *De l'Allemagne* par Mme de Staël (220).

Stendhal s'est hâté de se le procurer dès les premiers jours de sa mise en vente. Sur son exemplaire personnel, qu'on vient de retrouver, figure en effet, la date du 15 mai 1814 (221).

Je t'ai envoyé le troisième volume de Mme de Staël, mande-t-il à Pauline à quelques jours de là. J'ai eu la bêtise de prêter les deux autres. Sitôt qu'ils rentreront, tu les auras. C'est bon à lire en

(219) Comtesse Jean de Pange, *A. G. Schlegel et Madame de Staël,* 1938, p. 63-64 et *passim.*

(220) *De l'Allemagne,* seconde édition. Paris, chez Nicolle et Mame, 1814, 3 vol. in-8°. L'ouvrage est enregistré dans le fascicule n° 620 de la *Bibliographie de la France* daté du 21 mai 1814.

(221) Les notes marginales de l'exemplaire de l'*Allemagne* ayant appartenu à Stendhal ont été publiées par C. Cordié, *Marginalia inediti di Stendhal, su opere della Staël e del Berchet* (*Convivium,* 1952), et par H. Martineau et F. Michel, *Notes de Stendhal sur un exemplaire de « L'Allemagne »* (*Mercure de France,* 1er mars 1953).

province. Malgré une enflure exécrable, il y a des idées, surtout sur les mœurs des dames allemandes. Le troisième volume est de beaucoup le plus mauvais. Kant qui croit aux idées innées et Mme de Staël qui réfute *Elvezio* par des phrases sont du dernier ridicule (222).

Que le troisième volume, consacré à la philosophie allemande (223), l'ait choqué, nulle surprise. Mais dans les deux premiers, il n'y avait pas que les « mœurs des dames allemandes » (224). Il n'est pas impossible que Beyle ait voulu par là éveiller la curiosité de la paresseuse Pauline.

Mme de Staël appuyait avec insistance sur la nécessité d'abandonner une fois pour toutes les règles dramatiques :

Les pièces dont les sujets sont grecs ne perdent rien à la sévérité de nos règles dramatiques; mais si nous voulions goûter, comme les Anglais, le plaisir d'avoir un théâtre historique, d'être intéressés par nos souvenirs, émus par notre religion, comment serait-il possible de se conformer rigoureusement, d'une part, aux trois unités, et, d'autre part, au genre de pompe dont on se fait une loi dans nos tragédies (225) ?

Elle préconisait la tragédie historique :

Ces observations n'ont assurément pas pour objet le moindre blâme contre nos grands maîtres. Quelques scènes produisent des impressions plus vives dans les pièces étrangères, mais rien ne peut être comparé à l'ensemble imposant et bien combiné de nos chefs-d'œuvre dramatiques : la question est seulement de savoir si, en se bornant, comme on le fait maintenant, à l'imitation de ces chefs-d'œuvre, il y en aura jamais de nouveaux. Rien dans la vie ne doit être stationnaire, et l'art est pétrifié quand il ne change pas. Vingt ans de révolutions ont donné à l'imagination d'autres besoins que ceux qu'elle éprouvait quand les romans de Crébillon peignaient l'amour et la société du temps. Les sujets grecs sont épuisés; un seul homme, Lemercier, a su mériter encore une nouvelle gloire dans un sujet antique, *Agamemnon;* mais *la tendance naturelle du siècle, c'est la tragédie historique* (226).

Pour Stendhal, Mme de Staël a le mérite d'avoir posé d'une manière précise la question du renouvellement du répertoire du Théâtre-Français. La représentation du drame historique d'Alexandre Duval, *Edouard en Ecosse* (227), lui suggère cette réflexion : « Mme de Staël dit que c'est par ce chemin que

(222) *Corr.*, IV, 289-290, lettre à Pauline du 23 mai 1814.

(223) C'est au chap. XII de la troisième partie que Mme de Staël opposait la philosophie allemande à la théorie de la morale fondée sur l'intérêt personnel.

(224) Allusion au chap. III de la première partie, intitulé *Les Femmes.*

(225) Première partie, chap. XV.

(226) *Ibid.* C'est nous qui soulignons.

(227) La première représentation de la reprise d'*Edouard en Ecosse,* drame historique en 3 actes et en prose, a eu lieu le 9 juillet 1814.

nous arriverons à la tragédie de Shakespeare » (228). Et cela, au moment même où des voix s'élèvent de toute part contre la tragédie historique. Celle de Geoffroy, comme de juste, en premier lieu :

... La critique ne peut voir dans *Edouard en Ecosse* qu'un ouvrage fort étranger à notre système théâtral (...). Il se rapproche d'un genre irrégulier, d'un genre proscrit, par le mouvement désordonné de l'action dramatique, par la complication incroyable des combinaisons recherchées des effets de scène. *Edouard en Ecosse,* je dois le dire, est un véritable mélodrame, mais c'est le chef-d'œuvre du genre; c'est un mélodrame, où il y a des sentiments, des passions, des caractères, une action intéressante, et dont l'intérêt croît toujours, le talent enfin d'un poète dramatique exercé, qui a obtenu de justes succès dans la comédie régulière (...). L'auteur d'*Edouard* a beaucoup lu Shakespeare; sa pièce rappelle le théâtre historique, et elle le rappelle sans trop de désavantage, au moins dans quelques scènes remarquables. Ce qui reste en question c'est de savoir jusqu'à quel point il est possible de rappeler Shakespeare sur notre théâtre d'une manière avantageuse pour ses progrès. Je crois que cette entreprise est tout à fait opposée à la direction de l'esprit national, qu'elle favorise l'invasion de l'école romantique, et que si le mélodrame se multiplie au Théâtre-Français, le théâtre français est perdu. Il faut voir *Edouard en Ecosse* comme une exception heureuse, mais il faut tâcher de s'en tenir là (229).

Charles Nodier était encore plus catégorique; la tragédie historique est impossible en France, soutenait-il en rendant compte des *Etats de Blois* par Raynouard :

... Je ne crois pas (...) que la tragédie historique puisse s'introduire sans innovation dans une littérature classique où les genres n'empiètent point les uns sur les autres. La mobilité des tableaux de l'histoire, la variété des intérêts qu'elle excite, la multiplicité des personnages qu'elle fait agir, ne se concilient pas avec la sage unité de notre système théâtral, et aucune des tragédies historiques qu'on nous a données jusqu'ici n'a opposé à mon opinion l'autorité d'un succès légitime... (230).

Et le *Mercure de France* écrivait de son côté : « Les pièces *shakespéariennes* [*sic*] ne valent rien pour un peuple qui possède les théâtres de Molière et de Racine... » (231).



On connaît l'accueil réservé par la presse française au *Cours de littérature dramatique.* De tous côtés on cria haro sur

(228) *Marginalia,* I, 322.
(229) *Journal des Débats,* 9 juillet 1814.
(230) *Ibid.,* 9 juin 1814.
(231) Tome 59, n° 659, juin 1814, p. 529-532. Article signé B.G.T. C'est le *Mercure* qui souligne.

Schlegel; on traita de fureur dénigrante et anti-française ses critiques du système dramatique classique; on courut sus au « genre romantique » (232).

De l'Allemagne vint compliquer encore la situation. Fini le temps où l'on pouvait se borner à se gausser de Mme de Staël (233). Fallait-il censurer ou louer son dernier ouvrage ? Le censurer revenait à dire qu'on ne faisait pas cas de la persécution dont elle avait été victime de la part de l'usurpateur; le louer, c'était « renoncer à l'hégémonie européenne de l'esthétique française; c'était accepter, après Leipzig et l'invasion, une humiliation non moins sensible de la littérature nationale » (234).

Henri Beyle ne réagit pas comme la majorité de ses contemporains. Sans trop s'inquiéter de la signification politique qu'on voulait y attacher, il se rallie à la nouvelle école, en demeurant strictement dans le domaine de l'esthétique (235). Le « genre romantique » était pour lui l'aboutissement de dix années de réflexions sur la littérature, le but de ses aspirations, le commencement d'une ère nouvelle.

(232) Les trois articles de Sevelinges, insérés dans la *Gazette de France* les 20 janvier, 15 février et 16 mars 1814, sont d'un ton modéré et assez impartial. Charles Nodier se borne à critiquer, dans le *Journal de l'Empire* du 4 mars 1814, la théorie de la relativité du beau. Mais Dussault, dans le *Journal de l'Empire* des 11 et 21 mars, et Esménard, dans *la Gazette de France* des 22 et 28 mars, s'élèvent avec aigreur contre l'attitude anti-française de Schlegel.

(233) *Le Journal de l'Empire* écrivait le 16 mai 1810, sous la signature T. (Auger) : « Nous sommes menacés, dit-on de la prochaine apparition de deux météores qui, formés des brouillards de l'Allemagne, et réfléchissant, à la manière des aurores boréales, les soleils qui éclairent cette contrée, doivent faire pâlir tous les astres qui ont jusqu'ici brillé sur notre horizon. Pour parler sans figure, on annonce, comme devant être bientôt publiés, deux ouvrages dont le but, pressenti d'après l'opinion déjà manifestée des auteurs, et même dévoilée par quelques indiscrets fauteurs de leur doctrine, doit être d'établir la supériorité philosophique et littéraire de l'Allemagne sur les autres pays de l'Europe, et particulièrement sur la France... »

(234) Eggli et Martino, ouv. cit., I, 145. Cf. J.-A. Henning, *L'Allemagne de Mme de Staël et la polémique romantique*, 1929, p. 48.

(235) Au début de juin 1814, Beyle relève dans un article du *Spectateur* le « bon ridicule de ce professeur de Breslau qui, pour que la paix reste stable, veut surtout que les Français estiment la littérature nationale allemande » (*Journal*, V, 243-244, 3 juin 1814). Cependant rien n'indique qu'il ait à cette époque considéré les théories de Schlegel comme anti-françaises. L'article auquel il fait allusion a paru dans *le Spectateur* de Malte-Brun, n° 5, mai 1814, p. 222-225, sous le titre : *Adresse d'un Allemand aux Français par M. Steffens, professeur à l'Université de Breslau et officier volontaire dans l'Etat-major de M. le maréchal de Blücher.*

Son adhésion aux idées romantiques (236) est évidente dans les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* composées, on le sait, en mai et juin 1814 (237).

Il se sert couramment du mot *romantique* dans la nouvelle acception que venaient de lui donner Schlegel et Mme de Staël. Voici, à cet égard, un exemple typique. On lit dans la sixième lettre sur Haydn :

> En général, le caractère de la musique instrumentale de notre compositeur est d'être pleine d'*imagination romantique.* C'est en vain qu'on y chercherait la mesure *racinienne;* c'est plutôt l'*Arioste* ou *Shakespeare...* (238).

L'idée principale est empruntée à Carpani :

> In generale, il carattere della musica strumentale di Haydn è quelle di essere *immaginosa* e *romanzesca* (...) Avrebbe torto chi cercasse in lui la *virgiliana* misura. Haydn è *l'Ariosto* della musica... (239).

C'est à dessein que Beyle remplace, en altérant le sens de la phrase italienne, *romanzesco* (romanesque) par *romantique*; ce changement est en étroite connexion avec l'antithèse entre Racine et Shakespeare qu'il substitue à celle entre Virgile et l'Arioste que renfermait le texte de Carpani.

En parlant dans la *Vie de Mozart* de la « lutte du genre classique et du genre romantique », il déclare sans ambages que le « genre romantique, véritable poésie, ne souffre pas de

(236) M. Vermale, dont on connaît l'imagination fertile, trouve de ténébreuses raisons pour expliquer l'adhésion de Stendhal aux théories de Schlegel et au « genre romantique ».

Au commencement de 1814, dit M. Vermale, M. de Beyle voulait être nommé préfet, mais comme Napoléon ne satisfit pas son désir, il se rapprocha des Beugnot. « Mme Beugnot était très liée avec la femme de Bernadotte, prince royal de Suède qui aspirait au trône de France... Schlegel était dans l'état-major de Bernadotte... Voilà des coïncidences troublantes et qui nous permettent d'affirmer que le romantisme de M. de Beyle n'est pas exclusivement littéraire... » M. Vermale considère donc « l'abandon », de la part de Stendhal, des « théories du classicisme chères au régime impérial, comme aux feuilletonistes du *Journal de l'Empire,* comme une manifestation de son « opposition politique contre Napoléon » (*Le Mocenigo de Stendhal. Ausonia,* janvier-décembre 1943, p. 49, 51-52).

Cela revient à dire que si Napoléon avait donné une préfecture à M. de Beyle, celui-ci n'aurait jamais songé à adhérer au « genre romantique » ! Oh ! « lo-gique » !

(237) *Journal,* V, 245. Mais c'est à Milan, comme nous le dirons dans le chapitre suivant, que sera achevé le manuscrit.

(238) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 59-60. C'est nous qui soulignons.

(239) *Haydine,* p. 101. C'est nous qui soulignons.

médiocrité », et que l'alexandrin est un « cache-sottise » (240). Quant à ce dernier point, il avait lu dans *De l'Allemagne :*

La pompe des alexandrins est un plus grand obstacle encore que la routine même du bon goût à tout changement dans la forme et le fond des tragédies françaises... (241).

Ailleurs, il soutient, paraphrasant une idée de Mme de Staël, que la tragédie doit s'adapter aux goûts et aux mœurs des spectateurs modernes :

Il ne faut qu'avoir des yeux pour s'apercevoir vingt fois la journée que la nation française a changé de manière d'être depuis trente ans. Rien de moins ressemblant à ce que nous étions en 1780, qu'un jeune Français de 1814. Nous étions sémillants, et ces messieurs sont presque Anglais. Il y a plus de gravité, plus de raison, moins d'agrément. La jeunesse, qui sera toute la nation dans vingt ans d'ici, ayant changé, il faut que nos pauvres rhéteurs déraisonnent encore plus qu'à l'ordinaire pour vouloir que les beaux-arts restent les mêmes (242).

C'est déjà, on le voit, le thème de *Racine et Shakespeare.* L'antithèse est pleinement affirmée dès 1814 :

Pour moi, je l'avouerai, me disait un jeune colonel, il me semble depuis la campagne de Moscou, qu'*Iphigénie en Aulide* n'est plus une aussi belle tragédie. Je trouve cet Achille un peu dupe et un peu faible. Je me sens du penchant, au contraire, pour le *Macbeth* de Shakespeare (243).

Il est persuadé que le triomphe de la tragédie « romantique » est d'ores et déjà assuré :

Il me semble que nous en sommes, pour les pièces romantiques, précisément au même point où nous nous trouvions il y a cinquante ans pour la musique italienne. On écrira beaucoup; il y aura des pamphlets, des satires, peut-être même des coups de bâton de distribués dans quelque moment où le public, dans une profonde tranquilité politique, sera juge compétent en littérature. Mais enfin ce public, excédé des plats élèves du grand Racine, voudra voir *Hamlet* et *Othello*... (244).

(240) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, p. 317, note. Nous avons dit que Stendhal avait jadis trouvé cette expression dans Helvétius.

(241) Deuxième partie, chap. XV.

(242) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, p. 213. Cf. le passage de Mme de Staël sur la tragédie historique ci-dessus cité.

On se rappelle que, dès 1803, Beyle avait lu dans *De la littérature* que la tragédie classique était incapable de satisfaire les Français du XIX[e] siècle.

Voir une autre réminiscence de l'Allemagne dans les lettres sur Haydn : l'allusion à l'*Iphigénie en Tauride*, p. 87. Le rapprochement a été fait par D. Muller, éd. Champion, p. 421.

(243) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase, loc. cit.*

(244) *Ibid.*, p. 221.

⁂

Les années passent; Stendhal cherche toujours sa voie. Sera-t-il auteur comique, historien, économiste, critique d'art ? Ses projets se multiplient; l'un d'entre eux, l'*Histoire de la peinture en Italie,* est poussé assez loin; aucun n'aboutit.

Henri Beyle a voyagé; il a séjourné en Allemagne et en Autriche, il a fait la campagne de Russie; il a revu sa chère Italie; il a vécu dans des milieux très divers; il est devenu quelqu'un : son nom figure dans l'*Almanach Impérial.* Néanmoins ses idées littéraires n'ont guère évolué. En dépit d'un grand nombre de nouvelles lectures, dont plusieurs fructueuses — en particulier la découverte du rôle de la physiologie — il en est toujours plus ou moins au même point; à la lassitude que lui inspire la tragédie française s'ajoute son admiration pour Shakespeare. Il sent mieux qu'auparavant que le beau idéal moderne diffère du beau idéal antique; il a même consacré à ce problème un chapitre dans l'*Histoire de la peinture en Italie,* alors en chantier. Mais rien ne laisse croire qu'il y avait là autre chose que l'énoncé de la question.

Le mécanisme intellectuel de Stendhal est lent à agir par lui-même; il est surtout lent à transformer des suggestions en systèmes. Il a toujours besoin d'une impulsion extérieure. C'est ce qui s'est passé pour le « genre romantique ». Mis en présence des théories d'A. W. Schlegel, sa réaction est immédiate, il devient aussitôt romantique, car il lui semble reconnaître dans la nouvelle école toutes les idées qu'il cherchait en vain à exprimer, toutes ses aspirations les plus confuses. Mais comme il ne se soucie point d'aller au fond de ces théories, il changera radicalement d'opinion à l'égard du critique allemand le jour où il aura compris la véritable portée de ses idées. L'adhésion de Stendhal au « genre romantique » découvert à la fin de 1813 est fondée sur un malentendu, qui ne se dissipera que sous d'autres influences. Ses perplexités, voire ses contradictions sur ce chapitre, ne manquent pas d'être fort instructives.

TROISIÈME PARTIE

Les années milanaises

(1814-1821)

CHAPITRE PREMIER

Beau moderne et « genre romantique »

(1814-1816)

Que l'Italie n'est pas toujours synonyme de bonheur. — Achèvement des *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase.* — Pourquoi l'élaboration de l'*Histoire de la peinture en Italie* a duré deux ans environ. Souci de la documentation et du style. — Le livre devient par moitié un pamphlet politique. — Le beau idéal. Emprunts à Quatremère de Quincy et à R. Payne Knight. — « Beau idéal moderne » et « genre romantique ». Les perplexités de Stendhal.

En franchissant le Mont-Cenis, le 6 août 1814, une pensée hantait Stendhal; lutter contre l'ennui : « Sous peine de périr d'ennui, il faut me faire une occupation actuellement que je ne suis rien » (1). Dès son arrivée à Milan, il se remet à l'*Histoire de la peinture en Italie.* La composition de ce livre l'aidera à surmonter la détresse où il sera plongé pendant les deux premières années passées en Italie.

Oui, détresse. Comment a-t-on pu parler de « douce vie milanaise » (2) ? Bien au contraire, dans la terre promise, en Italie, à Milan, le malheur accable Henri Beyle (3). L'attitude

(1) *Marginalia,* I, 338. *Journal,* V, 264.

(2) P. Arbelet, préface de l'éd. Champion de l'*Histoire de la peinture en Italie,* tome I, p. XVIII.

(3) Sans oublier que la colère de Carpani contre son plagiaire risquait de mettre Stendhal en mauvaise posture à Milan, si l'on divulguait que Bombet et Beyle ne faisaient qu'un. En effet, les réclamations de l'auteur italien, avant de paraître en brochure sous le titre *Lettere due dell'Autore delle Haydine Giuseppe Carpani*

ambiguë d'Angela Pietragrua lui fait traverser des crises de mélancolie et de désespoir; le chagrin lui arrache alors des cris pathétiques : « Je serais heureux si je pouvais m'arracher le cœur (...). Faut-il que mon bonheur dépende des femmes ! » (4). Aux soucis d'argent (5) s'ajoutent ceux d'une santé chancelante (6). La tentation d'en finir avec la vie traverse plus d'une fois son esprit (7).

***

Tout en s'occupant de l'*Histoire de la peinture en Italie*, Stendhal s'est appliqué à parachever les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*.

Bien que le *Journal* et la *Correspondance* soient muets à cet égard, certains indices portent à croire que la deuxième lettre sur Métastase a été composée à Milan. Cette lettre, comme Paul Hazard l'a montré, n'est qu'un démarquage de la *Frusta Letteraria* de Giuseppe Baretti (8). Or, le nom de Baretti ne

milanese al Sig. Alessandro Cesare Bombet francese sedicente autore delle medesime (Vienna, 1815, in-12, 26 p.), ont été insérées dans le *Giornale Italiano* de Milan, n°s 244 et 245, 1er et 2 septembre 1815. (Une coupure de la deuxième lettre est conservée dans les papiers de P. Custodi, Bibliothèque Nationale, ms. ital. 1549, fol. 224.)

Ce détail important était ignoré. M. Luigi Foscolo Benedetto lui-même ne l'a pas connu : voir son *Arrigo Beyle milanese*, 1942, p. 21 et suiv. Nous avons fait cette trouvaille en dépouillant, en 1948, à Milan, la presse de l'époque. M. C. Cordié, qui s'est appliqué de son côté au même travail, vient de la signaler dans son article *Un'ignota edizione originale dell'Histoire de la peinture en Italie*, 1951, p. 207, note.

(4) *Journal*, V, 271-272, 17 juillet 1815.

(5) *Corr.*, IV, 323, 349, 355, lettres à Pauline des 14 novembre 1814, 12 septembre et 1er novembre 1815.

(6) *Marginalia*, I, 306, 27 mai 1815, où il faut sans doute lire : « *fears of death* » (craintes de la mort), au lieu de « *feats of death*, qui est un non-sens.

Au début de mai 1815, Beyle avait eu une inflammation de poitrine qui l'avait obligé à garder le lit tout le mois et l'avait laissé très affaibli (*Corr.*, IV, 343, 349, 355). Au printemps de 1816, il est de nouveau malade (*Marginalia*, I, 358).

(7) *Journal*, V, 261, 16 octobre 1814. *Corr.*, IV, 346, lettre à Pauline du 14 août 1815; 381, lettre à Crozet du 30 septembre 1816. *Marginalia*, I, 217, 9 mars 1816. Le 24 décembre 1814, Beyle fait son testament (*Journal*, IV, 63 note; *Marginalia*, I, 11).

(8) P. Hazard, *Les plagiats de Stendhal* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1921); *Les ciseaux de Stendhal* (*Mélanges Lanson*, 1922). Cependant P. Hazard n'a pas soulevé la question de la date à laquelle Beyle a lu la *Frusta Letteraria*.

revient, et à de nombreuses reprises, que postérieurement au mois d'août 1814 (9).

La *Lettre sur l'état présent de la musique en Italie* a, elle aussi, dû être rédigée à Milan, à cause de l'apport de Burney. Stendhal avait appris, lors de son voyage de 1811, qu'un Anglais, Burney, avait publié des travaux sur l'histoire de la musique. Suivant son habitude, il en avait promptement donné avis à sa sœur : « Si tu veux l'histoire de la musique, demande à la bibliothèque *the History of music by Burney,* ou *the Travel of Burney through Italy in order of knoving* [*sic*] *the state of music* » (10). Mais la manière dont il avait estropié le titre du deuxième des ouvrages nommés — qui, en réalité, était : *The present state of music in France and Italy, or the Journal of a tour through those countries undertaken to collect materials for a general history of music* (11) — montre assez qu'il n'en parlait que par ouï-dire.

(9) En septembre 1814, Stendhal emploie le nom de « Barett » (*sic*) pour se désigner lui-même (*Journal,* V, 257, note. Cf. *Corr.*, IV, 362, lettre à Crozet du 16 juin 1816).

Le mois suivant, il se procure le livre de Baretti sur l'Italie, qui d'ailleurs ne lui plaira guère (*Marginalia,* I, 308, 19 octobre 1814). L'ouvrage avait d'abord paru en anglais, *An account of the manners and customs of Italy* (London, 1768). Il est probable que Stendhal a eu entre les mains la traduction française, *Les Italiens ou Mœurs et coutumes d'Italie.* Ouvrage traduit de l'anglais de M. Baretty (*sic*). Genève et Paris, J.-P. Costard, 1773, in-8°. Quant à la traduction *italienne,* elle ne sera publiée qu'en 1818, *Gl'Italiani o sia Relazione degli usi e costumi d'Italia* (Milano, Pirotta, 1818, in-8°).

La réflexion écrite au mois de novembre de la même année : « Un homme du monde n'a pas plus de quatre cents mots à son usage » (*Marginalia,* I, 336-337) est sans doute un écho d'une idée de Baretti trouvée dans une des pages de la *Frusta Letteraria* que Beyle s'était appropriées.

En 1816, Beyle voudra « habiller » ses idées « avec le coloris de Baretti » (*Compléments et fragments inédits,* p. 395).

Dans *Rome, Naples* et *Florence* en 1817, il jugera le *Poligrafo* le « seul bon journal littéraire depuis Baretti » (II, 163). Il écrira dans le même livre, à propos du patriotisme d'antichambre des Italiens : « Baretti leur reprochait déjà ce faible il y a trente ans » (éd. originale, p. 115, passage supprimé dans l'éd. de 1826).

En 1818, il voudra insérer dans son pamphlet sur la langue italienne un trait tiré de Baretti (*Racine et Shakespeare,* éd. Champion, II, 294).

(10) *Table,* I, 108, complément de la lettre à Pauline du 29 octobre 1811.

(11) Parue en 1771. Burney a publié par la suite une *General history of music from the earliest ages to the present period.* London, 1776-1789, 4 vol. in-4°.

A quelques années de là, Beyle en parlera en ces termes : « Je n'ai pas besoin de rappeler que le docteur Burney a donné une excellente histoire de la musique. Je trouve que ce bel ouvrage est gâté par un peu d'obscurité. Peut-être que le voile désagréable qui s'interpose

Il est vrai que le 4 décembre 1811, jour où a été mise en train l'*Histoire de la peinture en Italie,* Beyle a manifesté l'intention de « faire un extrait de l'histoire de la musique de Burney » (12). Mais lorsqu'il commence un *Manuel de musique* — tentative dont nous avons parlé d'autre part (13) — ce n'est pas au musicologue anglais qu'il a recours, ainsi qu'en témoigne la note : « A vérifier dans Burnay [*sic*]. »

Il n'est pas impossible que ce soit lors de son passage à Gênes à la fin août et au début septembre 1814 que Stendhal ait acheté la traduction française du livre de Burney, parue précisément en cette ville peu d'années auparavant (14), et qu'il y ait puisé l'idée de donner un aperçu de l'état de la musique en Italie. En effet, Burney faisait observer que la plupart des voyageurs se désintéressent de la musique :

> Il n'y a pas un seul tableau, une statue ou un bâtiment qui n'ait été décrit; pas une inscription qui n'ait été copiée, et cependant on a rarement fait mention soit des Conservatoires, ou des Ecoles de musique, des opera ou oratorio... (15).

Beyle a pu mettre à profit cette remarque pour donner à son livre un tour original (16).

entre notre œil et les idées de l'auteur vient de ce qu'il ne nous a pas dit bien clairement quel était son *credo* en musique. Peut-être aurait-il dû donner des exemples de ce qu'il trouve beau, sublime, médiocre, etc. » (*Vie de Rossini,* I, 17 note).

(12) Note publiée dans l'*Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, tome I, p. XIII. Elle figure aussi, mais sans date, dans *Ecoles italiennes de peinture,* III, 418.

(13) *Compléments et fragments inédits,* p. 215. V. Del Litto, *Un nouveau plagiat de Stendhal,* dans le vol. *Journées Stendhaliennes Internationales de Grenoble,* 1956.

(14) *De l'état présent de la musique en France et en Italie, dans les Pays-Bas, en Hollande et en Allemagne ou Journal de voyages faits dans ces différents pays avec l'intention d'y recueillir des matériaux pour servir à une histoire générale de la musique,* par Ch. Burney, prof. de musique. Traduit de l'anglais par Ch. Brack. Gênes, J. Giossi, 1809-1810, 3 vol. in-8°.

(15) *Ibid.,* Introduction, tome I, p. XV-XVI.

(16) Le « docteur » Burney est nommé à la fin de la deuxième lettre sur Métastase, à propos de la vieillesse du poète (p. 377-378). Burney avait écrit à ce sujet :

« ... Toute la suite de la vie de Métastase est également pure comme ses ouvrages. Il vit avec une régularité méthodique qu'il ne permet à personne de troubler. Depuis trente ans, il n'a pas mangé hors de chez lui. On l'approche difficilement; il redoute également les nouveaux visages et les nouveaux objets (...); il paraît faire régner dans sa vie privée ce calme, cette douce harmonie qu'on retrouve dans ses écrits, où la raison fait tout et jamais le délire, même en parlant des passions; en sorte qu'on dirait que cette habitude de convenance et d'exactitude qu'on voit percer dans ses ouvrages lui

Enfin, nous savons qu'il a acheté à Gènes — et cela prouve qu'il a réellement fréquenté les libraires de cette ville — les *Lettres historiques et critiques sur l'Italie* par le président de Brosses (17), et de Brosses est cité dans la première lettre sur Métastase (18).

Nous pensons donc que la date du 29 août 1814, qui revient par deux fois dans les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* n'est pas fantaisiste (19). Stendhal a dû mettre la dernière main à son manuscrit après son arrivée à Milan, d'où il l'a expédié à Paris. A la fin du mois de septembre, il attend avec impatience l'avis de son ami Louis Crozet sur l' « *opus bombeticum* » (20).

***

Deux années presque entières ont été consacrées à l'*Histoire de la peinture en Italie*. Un aussi long laps de temps a de quoi surprendre (21). Le gros de l'ouvrage n'était-il pas déjà fait ? Pourquoi l'élaboration des deux volumes, qui verront le jour en 1817, a-t-elle été si ardue ?

Nous avons dit comment il avait travaillé jusque-là. Il avait commencé par paraphraser Lanzi; bientôt, il ne s'était plus contenté de suivre pas à pas la *Storia pittorica,* et avait mis à contribution de nombreux autres auteurs. En se remettant à la besogne, au mois d'août 1814, il ne se borne pas à reviser le premier jet de l'Ecole de Florence, la seule dont il s'occupe; il soumet sa rédaction à une refonte complète. Il accroît encore sa documentation, se préoccupe de son style, enfin il introduit au fur et à mesure dans le manuscrit un nombre considérable d'éléments nouveaux qui, sans faire du travail une œuvre

est en quelque sorte naturelle. Il est aussi rarement, peut-être violemment agité dans ses écrits que dans son intérieur. On peut l'appeler à cet égard le poète de l'âge d'or, dans lequel régnait, dit-on, la simplicité et l'innocence à la place des passions effrénées... » (*De l'état présent de la musique...,* II, 197-200. Cf. 257, et suiv.).

(17) *Journal,* V, 257. Nous avons dit précédemment qu'il n'est pas prouvé que Beyle connût déjà de Brosses.

(18) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 360-362. Cf. *Lettres sur l'Italie,* an VII, tome I, p. 344-346 (éd. Bezard, 1931, I, 270).

Détail curieux : Stendhal modernise le vocabulaire du président de Brosses. Là où ce dernier disait : « Surtout il y a un bouffon et une *bouffonne* qui jouent une farce... », il met : « ... une *actrice bouffe...* »

(19) Nous parlons de la date, non du lieu. Le 29 août 1814, Beyle n'était pas plus à Monticello qu'à Venise. Ce jour-là, il a quitté Milan pour se rendre à Gênes.

(20) *Journal,* V, 257.

(21) P. Arbelet, *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* p. 98. Cf. sa préface de l'*Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, tome I, p. xx.

vraiment originale, lui font perdre son caractère de compilation, en lui donnant un cachet bien stendhalien (22).

Pour ce qui est de la documentation, Beyle continue de compulser Lanzi, Vasari (23), Condivi, Bottari. De plus, il se renseigne sur Léonard dans le *Memorie* d'Amoretti (24) et dans l'*Essai* de Venturi (25). Il cherche des détails sur la biographie de Michel-Ange dans l'*Orazione* de Varchi, que citait Lanzi (26), et sur sa technique dans les œuvres de Mengs (27). Il consulte aussi des livres récents, comme la *Storia della scultura* par Leopoldo Cicognara (28), les *Observations sur quelques grands peintres* de Taillasson (29), et l'*Histoire de l'Art par les monuments* de Séroux d'Agincourt (30).

Sous le rapport du style, on sait qu'il déclarera en 1816 : « ... une grande partie du temps que je passais à écouter la musique à la Scala était employé à mettre d'accord Fénelon et Montesquieu qui se partagent mon cœur » (31). Effectivement,

(22) A. Chuquet a bien compris l'intérêt de l'*Histoire de la peinture en Italie* : « Elle fut pour lui un excellent exercice de style et, quels que soient ses défauts, les idées, vraies ou fausses y pullulent; de tous côtés, du texte, des notes, elles prennent la volée. Beyle a jeté dans ce premier livre tout ce qui préoccupait son esprit dans les premières années de la Restauration, et son ouvrage est presque autant un exposé décousu du « beylisme » qu'une histoire de l'école florentine » (*Beyle-Stendhal*, p. 260).

(23) Stendhal, qui n'a pas emporté avec lui les volumes de Vasari achetés en 1811, consulte les *Vite* dans l'éd. de Sienne, 1790-1794, 11 vol. in-8°, où la Vie de Michel-Ange est au tome X.

(24) *Memorie storiche sulla vita, gli studi e le opere di Leonardo da Vinci* (Milano, 1804, in-8°). Cf. P. Arbelet, L'*Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal*, p. 188 et suiv.

(25) *Essai sur les ouvrages physico-mathématiques de Léonard de Vinci, avec des fragments tirés de ses manuscrits apportés d'Italie...* Paris, an V (1797). Cf. P. Arbelet, ouvr. cit., p. 248 et suiv.

(26) *Orazione funerale recitata nell'esequie di Michelangelo Buonarroti.* Firenze, 1654, in-4°. Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 326.

(27) *Compléments et fragments inédits*, p. 269.

(28) *Storia della scultura dal suo risorgimento in Italia sino al secolo di Napoleone...* Venezia, 1813-1815, 2 vol. in-folio (le 3e ne paraîtra qu'en 1818). Cf. P. Arbelet, ouvr. cit., p. 361-365.

(29) *Observations sur quelques grands peintres, avec un précis de leur vie.* Paris, 1807, in-8°. Cf. ms. R. 5896, tome 4, fol. 159 r°.

(30) Cf. P. Arbelet, ouvr. cit., p. 444-445. Voir aussi note 12 du chap. précédent.

(31) *Corr.*, IV, 381, lettre à Crozet, du 30 septembre 1816. L'affirmation de P. Arbelet : « Pour comble d'embarras, Beyle, à la fin de son travail, a été pris d'un grand souci de la forme... » (ouvr. cit., p. 124) se révèle assez discutable. Ce n'est pas du tout à la fin du travail, mais au début de la refonte de la première rédaction que Stendhal s'est inquiété du style. Nous avons vu d'ailleurs que le style l'a préoccupé dès 1812.

la question du style l'inquiète beaucoup. Au mois d'août, il se met à « traduire » les *Confessions* de J.-J. Rousseau, « plaisant exercice, commente-t-il, entrepris pour me former le style » (32). Les mois suivants, il achète, pour ses « études de style » Fénelon (33), de Brosses et l'*Esprit des lois* (34). Ce sont là les trois auteurs qui jouissent le plus de sa sympathie (35). Mais, au fond, il s'agissait pour lui beaucoup moins de choisir entre ces modèles que d'arriver à être lui-même (36), et d'éviter le pire des dangers : l'affectation du naturel (37).

Il suffit de parcourir les états successifs de la *Vie de Michel-Ange*, conservée à la Bibliothèque de Grenoble, pour se rendre compte du soin que Beyle a mis à corriger et polir ses phrases. Ces brouillons sont d'autant plus intéressants qu'aucun des manuscrits des ouvrages qu'il publiera par la suite n'est parvenu jusqu'à nous.

⁂

Si le souci constant du style a retardé la publication de l'ouvrage, d'autres raisons encore ont fait traîner le travail en longueur; tout d'abord le cadre historique.

Le 14 août 1814, donc quatre jours après son arrivée à Milan, il vient tout à coup à Stendhal une idée lumineuse : mettre au début du livre une vaste introduction historique destinée à faire ressortir les caractères de la Renaissance italienne et à montrer que les grands peintres du XVIᵉ siècle ont été le produit de la société de leur temps. « D'une vue claire et profonde, a très bien dit Paul Arbelet, Stendhal a aperçu que pour bien comprendre le génie des peintres italiens, il en fallait connaître la condition essentielle, le caractère de leur race et l'histoire de leur temps. D'où son introduction historique, et tous ces commentaires sur les événements et sur les mœurs où il se jette si volontiers d'un bout à l'autre de son livre. Disciple fidèle des idéologues, Beyle applique à la critique d'art une méthode toute scientifique, fondée sur l'observation des

(32) *Mélanges de littérature*, III, 125-127, 12 août 1814. Il a sous les yeux l'éd. stéréotype des *Confessions*. Paris, P. et F. Didot, 1808, 4 vol. in-18.

(33) *Journal*, V, 257, 22 septembre 1814. Beyle achète les *Œuvres complètes* de Fénelon. Paris, Briand, 10 vol. in-8°.

(34) *Marginalia*, I, 236, 18 décembre 1814. Il s'agit de l'éd. stéréotype de l'*Esprit des lois*. Paris, P. Didot, 1803, 5 vol. in-18. Notons, au passage, qu'il faut lire, au début de cette note : « 1 lira ».

(35) Montesquieu, « *for the style :* unique » (*Marginalia*, I, 290). Fénelon est « le Corrège du style » (*ibid.*, I, 309). Quant à de Brosses, voir *ibid.*, I, 121.

(36) *Mélanges de littérature*, III, 123, 8 janvier 1815.

(37) *Ecoles italiennes de peinture*, III, 147, novembre 1814.

faits et sur la recherche de leurs causes » (38). Son goût pour l'histoire, qui était allé lentement en mûrissant, trouve ainsi une excellente occasion de se manifester.

Stendhal visait surtout à mettre en lumière l'influence exercée sur les beaux-arts par l'énergie italienne. Cela relevait à la fois de l'histoire et de la polémique. Voici comment il s'exprimait à ce sujet le 14 août 1814 dans une page, par la suite supprimée, de l'introduction, et que nous tirons des manuscrits de Grenoble.

... Tous les états formés en Italie par les grands hommes du xv[e] siècle tombèrent donc avec eux ou même de leur vivant faute de constitution, mais une chose ne put être changée avec les souverains, les gouvernements des villes d'Italie, la société de ce pays.

Ce fut elle qui fit naître les grands peintres dont nous allons écrire l'histoire, en leur demandant des tableaux en grande quantité et en admirant leurs chefs-d'œuvre avec transport.

Nos petits politiques dont tout le talent consiste dans une trentaine d'idées prises à Machiavel, Delolme, Montesquieu ou Benjamin Constant, et par eux mal comprises, nous répètent sans cesse que les arts ont besoin pour fleurir de paix et de tranquillité. Nous allons voir au milieu de quelle paix et de quelle tranquillité vécurent Michel-Ange, Raphaël et Léonard de Vinci... (39).

Pour réaliser son projet, il se rend compte de la nécessité de se documenter. A l'entendre, les anciens historiens italiens lui sont très familiers; en fait, il ne semble guère connaître directement que l'*Istoria d'Italia* de Guichardin (40) et la *Storia fiorentina* de Varchi (41). Le seul auteur antérieur au XVIII[e] siècle qu'il ait lu d'un bout à l'autre, et avec délectation, est Cellini, dont il cite maints passages de la *Vita* (42).

(38) *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, tome I, p. LXXII.

(39) « *Introduction à l'Hist*[*oire*] *de la Peint*[*ure*], 14 août 1814. Milan. » Ms. R. 289, tome 8, p. 270.

(40) Il se réfère d'une manière précise (*Histoire de la peinture en Italie*, I, 38) au début de l'*Istoria d'Italia*, d'après l'éd. des *Classici Italiani. Milano*, 1803-1804, 10 vol. in-8°.

Remarquer que soit Voltaire (*Essai sur les mœurs*, chap. X, LXI, CII), soit Robertson (*Histoire de Charles-Quint*, I, 125, note), soit Roscoe (*Vie de Léon X*, IV, 195-197) — tous auteurs que Stendhal connaissait bien — s'accordaient à faire l'éloge de Guichardin.

(41) C'est de la *Storia fiorentina* de B. Varchi, éd. des *Classici Italiani*, Milano, 1803-1804, V, 390-393, qu'est tiré l'épisode de l'évêque de Fano (*Histoire de la peinture en Italie*, I, 36-37, note. Cf. P. Arbelet, *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal*, p. 413-416).

(42) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 12, note, 21, 232; II, 198, 216, 387. Beyle a lu la *Vita* de Cellini dans l'éd. des *Classici Italiani* (Milano, 1806-1811, 3 vol. in-8°). Le tome III renferme *Due trattati*

On se serait attendu à ce qu'il mît largement à profit l'*Histoire des républiques italiennes* par Sismondi. Il n'en est rien. Ses sources principales sont Voltaire, Robertson et Roscoe.

L'*Essai sur les mœurs*, qu'il voulait lire dès 1807 pour se donner une bonne base historique (43), lui offre une foule de renseignements (44). Dans le texte imprimé de l'*Histoire de la peinture en Italie*, l'*Essai sur les mœurs* ne sera nommé qu'une seule fois (45). Aussi P. Arbelet n'a-t-il d'abord pas tenu compte de cette source (46); par la suite il a été obligé de reconnaître que les anecdotes sur César Borgia ont été tirées de Voltaire (47). Mais ce n'est pas là le seul emprunt. Grâce au manuscrit, où les sources sont soigneusement inscrites, nous pouvons en signaler d'autres : la liste des tyrans italiens (48), l'allusion au président d'Oppède (49), l'éloge de l'historien Paolo Sarpi (50), etc. Néanmoins, Beyle ne fait pas beaucoup de cas de l'*Essai sur les mœurs* : « Cette introduction note-t-il sur son brouillon, montre le pourquoi de tout, ce que Voltaire ne fait jamais, parce que, dès qu'il raisonne, il est enfant » (51).

Plus important a été l'apport de Robertson. L'*Histoire de Charles-Quint* débutait par une vaste introduction où était analysée l'évolution politique et morale de l'Europe en général et de l'Italie en particulier, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Renaissance (52). On peut affirmer sans exagération que Beyle y a trouvé la besogne toute mâchée. Les abondants

di B. Cellini scultore fiorentino : uno dell'oreficeria, l'altro della scultura. C'est du deuxième que Stendhal entend parler lorsqu'il cite un passage du *Traité de la sculpture* (*Histoire de la peinture en Italie*, II, 368-369).

(43) *Corr.*, II, 297.

(44) Les renvois à l'*Essai sur les mœurs* sont fort nombreux dans l'ébauche du 14 août. Ils indiquent que Beyle avait entre les mains l'éd. stéréotype. Paris, Didot, 1805, 5 vol. in-18.

(45) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 20.

(46) *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal*, p. 399-400.

(47) *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, I, 396.

(48) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 19. D'après le chap. CVI de l'*Essai sur les mœurs*.

(49) *Ibid.*, I, 20, note. D'après le chap. CXXXVIII de l'*Essai sur les mœurs*.

(50) *Ibid.*, I, 33-34. D'après les chap. CLXXVII et CLXXXV de l'*Essai sur les mœurs*.

(51) *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, I, 305.

(52) *Histoire du règne de l'Empereur Charles-Quint, précédée d'un Tableau des progrès de la société en Europe, depuis la destruction de l'Empire romain jusqu'au commencement du XVIe siècle.* Ouvrage traduit de l'anglais, Amsterdam, 1771, 2 vol. in-4°.

Stendhal mentionne cet ouvrage dans son *Journal*, dès 1805, II, 164. Mais l'avait-il lu à ce moment-là ?

extraits de cette introduction, faits le 20 août (53) — l'amour de la liberté chez les Florentins, la féodalité régnant dans le royaume de Naples, la faiblesse des états du pape, et d'autres encore — passeront dans l'*Histoire de la peinture en Italie.* Est-ce à dire que Stendhal sera reconnaissant à Robertson de l'aide reçue ? Pas le moins du monde. Il lui en voudra d'avoir considéré les Médicis comme les bienfaiteurs de Florence, et de l'avoir ainsi induit en erreur. Il le traitera par conséquent d'« Anglais méprisable » (54).

Une note tracée au bas de la première page de l'ébauche de l'introduction porte : « Voir Lalande, *Voyage*. Ceci fait, parcourir l'introduction du froid Roscoe, *Siècle de Léon X* » (55). Ce programme a été rempli de point en point : il a pris à Lalande, malgré la piètre idée qu'il avait de son *Voyage en Italie* (56), l'histoire romanesque de Bianca Capello, ainsi que les anecdotes sur Côme Ier et Clément X (57). Quant à Roscoe, lui est-il redevable de quelque chose ? P. Arbelet s'est prononcé pour la négative (58). Un examen plus approfondi permet d'en décider autrement. Non seulement il est vraisemblable que la *Dissertation sur le caractère de Lucrèce Borgia* (59) lui a donné l'idée de citer un extrait du savoureux journal latin de Burckhardt (60), mais encore il a sûrement puisé dans Roscoe l'épitaphe de la belle Imperia, ainsi que le récit de la mort de sa vertueuse fille — récit rendu plus romanesque, presque mélodramatique, par le mélange d'un des plus célèbres épisodes du roman de Richardson, *Clarisse Harlowe*.

Roscœ disait simplement :

(53) *Compléments et fragments inédits*, p. 241. Le manuscrit montre que c'est après coup que Beyle a ajouté sur son brouillon du 14 août les extraits de Robertson. On ne peut donc suivre P. Arbelet lorsqu'il affirme : « Il était, ce jour-là [le 14 août], plein de Voltaire et de Robertson » (*Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, I, 291).

(54) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 110. Cf. p. 44 et 385 note.

(55) R. 298, tome 8, p. 274.

(56) Au mois de septembre de la même année, il dépensera 9 sous à Livourne pour acheter quatre volumes de Lalande. « C'est bien ce qu'ils valent, commente-t-il dans son *Journal*, si l'on ne songe qu'aux arts. Ce qu'il dit des tableaux de Gênes et de tout le pittoresque de cette ville est non seulement faux, mais exécrable » (V, 257).

(57) *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, I, 297-298, 298-308.

(58) *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal*, p. 375.

(59) *Vie de Léon X*, I, 365 et suiv.

(60) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 34-35. Cf. *Corr.*, IV, 363, lettre à Crozet du 16 juin 1816.

Mentionnons, à titre de curiosité, que dans son compte rendu de la *Vie de Léon X*, inséré dans le *Journal de l'Empire* du 3 juin 1808, Hofman avait cité, « en frémissant d'horreur » le début du texte de Burckhardt : « Dominica ultima mensis octobris... »

Imperia laissa une fille qui racheta par sa haute sagesse l'impudicité de sa mère, et qui périt par le poison auquel elle eut recours pour se soustraire à la brutalité du cardinal Petrucci (61).

Stendhal échafaude une mise en scène.

Imperia laissa une fille aussi belle que sa mère, qui plutôt que de céder au cardinal Petrucci, qui l'avait entraînée dans une de ces maisons où Lovelace conduisit Clarice [*sic*], prit un poison qui, à l'instant, la fit tomber morte à ses pieds (62).

En outre, dans le premier jet de la vie de Michel-Ange, il avait laissé des blancs dans le passage sur la destruction de la statue de Jules II :

Quand les Bentivoglio rentrèrent à Bologne, le peuple la renversa et la détruisit. La tête seule, plus difficile à briser, ne fut pas détruite, et en... elle était à...

En regard, il avait tracé le nom de Roscoe, avec l'intention évidente de chercher dans son livre les renseignements qui lui manquaient (63). En relisant son texte, au mois de novembre 1814 (64), il consulte effectivement la *Vie de Léon X*, et rédige une note pour la fin du chapitre CLI :

Le duc Alphonse de Ferrare acheta le bronze et en fit une belle pièce de canon qu'il nomma la *Giulia*. Il conservait la tête dans un musée (65).

Pour en terminer avec les sources historiques, enregistrons enfin la *Storia della Toscana* par Lorenzo Pignotti. Beyle l'a découverte en 1815 (66) et l'a d'emblée beaucoup appréciée (67),

(61) *Vie de Léon X*, chap. XI, tome II, p. 237, note.
(62) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 387, note.
(63) R. 289, tome 8, p. 170.
(64) *Ibid.*
(65) *Histoire de la peinture en Italie*, II, 271. Voici le texte de Roscoe :
« ... Le peuple signala sa haine contre Jules II, en renversant la statue de ce pape que Michel-Ange avait jetée en bronze. Après l'avoir traînée par les rues, on la mit en pièces, et elle fut renvoyée de la sorte au duc de Ferrare, qui en fit faire un canon, auquel il donna le nom de Jules. La tête seule fut conservée, et on la montra quelque temps comme une curiosité dans le musée ducal de Ferrare » (*Vie de Léon X*, chap. VIII, tome II, p. 91-92).
(66) Et non en 1816, comme l'a cru P. Arbelet (*L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal*, p. 387). Cf. la note datée du 2 octobre 1815 : « Voyez dans Pignotti l'avilissement de Florence sous Soderini pendant l'éloignement des Médicis (tome 8)... » (*Marginalia*, I, 378). Ce renvoi permet de préciser que Stendhal a lu Pignotti dans la nouvelle édition de la *Storia della Toscana*, qui venait de paraître à Pise, 10 vol. in-12 (la première édition, aussi publiée à Pise en 1813-1814, comportait 9 vol. in-8°).
(67) Cependant la *Storia della Toscana* de Pignotti n'eut pas les suffrages des Milanais. Voir le compte rendu aigre-doux, signé W., inséré dans *Lo Spettatore* du 31 octobre 1815, p. 150-155.

si bien qu'il la mettra largement à contribution dans la vie de Michel-Ange. Nous n'insisterons pas sur ces emprunts, puisque P. Arbelet en a dressé la liste (68).

***

Mais il n'est pas question, dans l'*Histoire de la peinture en Italie,* que de la Renaissance italienne; les événements contemporains y ont aussi leur part; à tel point même que le lecteur a souvent l'impression que les considérations sur la peinture ne sont somme toute que le prétexte du livre. P. Arbelet a vu juste lorsqu'il écrit, en conclusion de son travail sur les plagiats de Stendhal : « Apprenons donc à ne plus chercher dans l'*Histoire de la peinture en Italie* une histoire. Au fond, il n'y avait là pour Stendhal que l'accessoire » (69). Néanmoins, n'étant pas allé jusqu'au bout de sa pensée, il a fini par minimiser la part des idées politiques (70). Qu'on nous permette d'entrer ici dans quelques détails indispensables : désormais les œuvres littéraires du grenoblois seront de plus en plus axées sur la politique. C'est là une vérité qui commence seulement à se répandre, mais à laquelle il est dangereux de mêler des éléments relevant de la pure fantaisie, et d'où il faut aussi exclure toute attache partisane.

Il est vrai que Stendhal avait pris, à la chute de Napoléon, la ferme résolution de ne pas s'occuper de politique. Voyez en quels termes il s'exprime dans la première lettre sur Métastase;

> Quelle folie de s'indigner, de blâmer, de se rendre haïssant, de s'occuper de ces grands intérêts de politique qui ne nous intéressent point ! Que le roi d'Espagne fasse pendre tous les philosophes; que la Norvège se donne une constitution, ou sage ou ridicule, qu'est-ce que cela nous fait ? Quelle duperie ridicule de prendre les soucis de la grandeur, et seulement les soucis ! Ce temps que vous perdez en vaines discussions compte dans votre vie; la vieillesse arrive, vos beaux jours s'écoulent (71).

Et dans la *Lettre sur l'état actuel de la musique en Italie :*

> Je trouve très commode d'habiter un pays pourvu d'une constitution libre; mais, à moins d'avoir un orgueil extrêmement irritable, et une susceptibilité mal placée pour les intérêts du bonheur, je ne vois pas

(68) *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* p. 386-397. Cf. *Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, tome I, p. XL, 305.

(69) *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* p. 433.

(70) V. Del Litto, *L'Histoire de la peinture en Italie de Stendhal ou la fin d'une légende,* dans le vol. *Omaggio à Stendhal,* 1951, p. 55-61.

(71) *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* p. 363.

quel plaisir on peut trouver à s'occuper sans cesse de constitution et de politique (72).

Dans une note intime — ce qui témoigne de sa franchise — il est encore plus catégorique :

Je suis bien résolu à déraciner chez moi toute idée politique. Je méprise autant les gouvernés que les gouvernants, et c'est toujours le dernier observé qui me semble le plus haïssable. Ma vie dans l'étranger est fort bonne pour me faire oublier le perfectionnement de Delolme et la manière de réunir la gaîté à la république... (73).

Comment concilier alors ces déclarations avec l'idée que l'*Histoire de la peinture* est, par moitié au moins, un pamphlet politique ? C'est qu'entre temps il y a eu Waterloo. Et pourtant, la nouvelle du débarquement de l'Empereur au golfe Juan, tout en le remplissant de joie (74), n'a point incité Stendhal à regagner Paris (75) ! N'importe. Waterloo l'a profondément affecté. Ce n'est pas le vol des aigles impériales qui est brisé, c'est la France qui est terrassée. Il en veut à l'armée de n'avoir pas su combattre; aux Chambres d'avoir obligé Napoléon à abdiquer; aux Bourbons d'anéantir la liberté, la gloire, l'honneur français. « C'est la première fois de ma vie, avoue-t-il, que je sens bien l'amour de la patrie » (76). 1815 marque une date et un tournant dans la pensée stendhalienne (77).

(72) *Ibid.*, p. 405.

(73) *Marginalia,* I, 268, 19 décembre 1814. Cependant, Beyle met à profit son séjour à Turin, en janvier 1815, pour se documenter sur la restauration au Piémont (*Mélanges de politique et d'histoire,* I, 59-61, 17 janvier 1815).

(74) Voir la note du 11 mars 1815 : « ... *the most gay hopes of* succès *for* Milan [Napoléon]. Ce serait le triomphe de l'admiration et le plus bel événement de sa vie. Les femmes aiment les amants qui les battent » (*Marginalia,* I, 215, texte rétabli par M. F. Michel dans l'article *Un ami de Stendhal : Lambert, de Lyon. Le Divan,* juillet-septembre 1949, p. 121).

(75) Ce sont des raisons d'argent qui, à ce qu'il paraît, l'ont retenu à Milan. Voir la lettre à Pauline du 4 avril 1815 : « Retourner à Paris pour faire de nouvelles dettes, ce à quoi je serais obligé si mon père ne me faisait pas de pension, me semble une duperie. Probablement je reste. Je n'y ai pas beaucoup de regret » (*Corr.*, IV, 342).

(76) *Journal,* V, 278, 282, 25 juillet 1815. Cf. *Corr.*, IV, 348, lettre à Pauline du 14 août 1815.

Coïncidence curieuse : Henri Beyle se « console » de Waterloo en lisant l'*Histoire de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre* par Hume, de même que son père, à la nouvelle de l'exécution de Louis XVI, avait lu l'*Histoire de Charles Ier* du même auteur (*Vie de Henry Brulard,* I, 135).

(77) Bien qu'il manifeste tout au début quelque réticence. Voir *Journal,* V, 286, 27 juillet 1815 : « La politique tue chez moi la volupté. »

Pour sa part, l'*Histoire de la peinture en Italie* est tout imprégnée de politique. Que dit-on de l'auteur du livre, le mystérieux M.B.A.A. ? Que c'est un libéral (78), qu'il a participé à la campagne de Russie (79), qu'il vit en exil en Italie (80). Et M.B.A.A. ne saisit-il pas toutes les occasions pour glisser des allusions à Napoléon ? « Un général célèbre... » (81), « ... le génie hasardeux de notre général... » (82), « ... un grand général, qui aurait fait tant de bien, et qui a fait tant de mal à la France... » (83). A propos de l'incendie de Moscou : « Je voyais une action digne de Brutus et des Romains, digne, par sa grandeur, du génie de l'homme contre lequel elle était faite... » (84). En parlant de l'ennui du dimanche anglais : « ... Le capitaine du vaisseau qui portait Bonaparte à Sainte-Hélène lui fit cette notification burlesque » (85). Pour se justifier de mentionner la statue de l'Empereur par Canova : « ... Napoléon est devenu un personnage historique, il appartient à celui qui étudie l'homme, tout comme au bavard politique... » (86).

Il revient d'une manière insistante sur les événements de 1814 et 1815 (87). Il écrit en toutes lettres que la France n'a pas perdu sa gloire : « Certainement l'enlèvement des objets d'art est un grand soufflet pour la nation, mais sa gloire, à elle qui les a conquis, n'en reste pas moins intacte » (88). Dès le début, il laisse entendre qu'il ne peut pas tout dire, pour ne pas « passer pour un philosophe, et même pour homme à idées libérales, ennemi du trône et de l'autel » (89). A ces lignes fait

(78) « Le beau idéal antique est un peu républicain. Je supplie qu'à ce mot l'on ne me prenne pas pour un coquin de libéral » (*Histoire de la peinture en Italie,* II, 160). La négation équivaut à une affirmation.

(79) Beyle y revient très souvent. *Ibid.*, II, 59, 73-74, 98, 112, note, et *passim.*

(80) « Trois ans de mon exil ont été passés en Toscane... » (*ibid.*, I, 89). « ... celui qui, ballotté par les révolutions, est devenu à ses dépens juste appréciateur du mérite de l'homme, préfère l'Italie » (*ibid.*, II, 193).

(81) *Ibid.*, I, 156.

(82) *Ibid.*, II, 59.

(83) *Ibid.*, II, 106, note.

(84) *Ibid.*, II, 74.

(85) *Ibid.*, II, 160, note.

(86) *Ibid.*, II, 127, note. M. Bardèche ne paraît pas s'être aperçu que la naissance du mythe napoléonien chez Stendhal est bien antérieure à la mise en chantier de la *Vie de Napoléon* (*Stendhal romancier,* p. 191-192).

(87) *Histoire de la peinture en Italie,* I, 113, note, 120-121, note; II, 129, 171, 177-178.

(88) *Ibid.*, II, 121, note.

(89) *Ibid.*, I, 34.

écho l'épigraphe du livre premier, empruntée à la *Tirannide* d'Alfieri : « *Io, che per nessun'altra cagione scriveva se non perché i tristi miei tempi mi vietavan di fare...* » (90), épigraphe inattendue pour un livre sur l'histoire de la peinture italienne.

Souvent, le récit est brusquement coupé par des rapprochements avec l'époque contemporaine. A propos de l'esprit public à Florence sous les Médicis, Stendhal se hâte d'ajouter : « Là, *comme dans les états modernes*, l'immense majorité avait l'insolence de ne pas vouloir se laisser gouverner au profit du petit nombre » (91). Est-il question du caractère de Michel-Ange ? Il commente : « Je dirais presque qu'il eut l'âme d'un grand général » (92). L'exposé des défauts de Michel-Ange dans le *Jugement dernier* est interrompu par cette phrase : « Ainsi la postérité nous reprochera d'avoir trop haï la tyrannie; elle n'aura pas *senti comme nous les douceurs des dix dernières années* » (93).

Et qu'on ne nous reproche pas de forcer les textes. Stendhal se rendait bien compte que son ouvrage avait des résonances très actuelles; voyez la note qui figurera dans l'édition de 1825: « Le grand point, lorsque j'imprimai, était de passer sans être dénoncé; la prise de Florence en 1530 ressemblait beaucoup trop à la réduction de Paris en 1815... » (94). Ces lignes sont à rapprocher d'une autre note non moins explicite : « On me dira qu'à propos des arts je parle des choses qui leur sont étrangères; je réponds que je donne la copie de mes idées, et que j'ai vécu de mon temps » (95). Rappelons encore le mot de Crozet : « Tes apostrophes sont vives, elles ne sont pas piquantes, elles mordent » (96), et le soin qu'apportera l'auteur à « châtrer » — le mot lui appartient — les chapitres sur la vie de Michel-Ange, à en « ôter le venin » (97).

L'*Histoire de la peinture en Italie* inaugure toute une série de pamphlets mi-littéraires et mi-politiques dont Henri Beyle va entreprendre successivement la composition.

(90) Livre premier, « *Alla libertà* ».

(91) *Histoire de la peinture en Italie,* I, 141. C'est nous qui soulignons.

(92) *Ibid.*, II, 228. C'est nous qui soulignons.

(93) *Ibid.*, II, 349-350. P. Arbelet, dans une note de l'éd. Champion, II, 513-514, propose, fort à propos, de lire *deux* à la place de *dix*.

(94) *Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, I, 314-315. Cette note sera supprimée dans les éditions suivantes.

(95) *Histoire de la peinture en Italie,* I, 153, note.

(96) *174 lettres à Stendhal,* I, 14, lettre de Crozet du 27 janvier 1816.

(97) *Corr.*, V, 48 et suiv., lettre à Félix Faure du 23 mars 1817.

***

Historien et pamphlétaire, Stendhal entend aussi prendre rang parmi les théoriciens du beau.

> Reconnaître la teinte particulière de l'âme de chaque peintre dans la manière de rendre le clair-obscur, le dessin, la couleur, déclare-t-il sans fausse modestie, voilà ce que quelques personnes sauront après avoir lu la présente histoire (98).

Et dans une lettre à Louis Crozet : « Tous les gens à sensiblerie citent Winckelmann; dans vingt ans, si l'*opus* réussit, on citera l'*opus* » (99).

La partie sur le beau idéal ayant été perdue en Russie, Beyle l'a refaite en trois jours, vraisemblablement au début du mois de novembre 1814 (100). Mais il y est revenu par la suite pour l'enrichir et y apporter des retouches. Ainsi, au début de l'année suivante il a lu et mis à contribution un article de Quatremère de Quincy : *Sur l'idéal dans les arts du destin*, trouvé dans les *Archives Littéraires* de 1805 (101). Le 3 mars 1815, il juge « excellente » une idée de Quatremère : « La critique doit être à la porte de l'histoire, mais non pas dans l'histoire » (102). Il l'a puisée dans un autre article, *De M. de Paw et son opinion sur la beauté des femmes de la Grèce*, paru dans la même revue, en 1804.

> ... L'érudition, qu'il ne faut jamais séparer de la critique, n'est pas la science (...). La science (...) est l'ensemble de toutes les vérités acquises dans une matière quelconque et, en fait d'histoire, par ex., ou d'antiquité, de toutes les vraisemblances qui, à défaut de vérité reconnue, approchent le plus de ce caractère.
>
> Qu'est-ce que l'érudition, et qu'est-ce que la critique ? Je les regarde comme des sentinelles placées à l'entrée du temple de la science. Leur devoir est de ne laisser passer que des vérités... (103).

De Cabanis, Stendhal relit les *Rapports du physique et du moral de l'homme* (104). Et il est à penser qu'il s'est plus spécialement arrêté sur la théorie des tempéraments (105).

(98) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 159.
(99) *Corr.*, V, 12, lettre à Crozet du 20 octobre 1816.
(100) P. Arbelet, *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal*, p. 97. *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, II, 429. C'est le 30 octobre 1814, que Beyle s'est aperçu que le registre du beau idéal était perdu. Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 271.
(101) *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, II, 432-435.
(102) *Marginalia*, I, 214.
(103) *Archives Littéraires*, décembre 1804, p. 426-427.
(104) *Marginalia*, 1, 293-295, 20 février et 5 mars 1815.
(105) « En février 1815, *I*[*am*] *working to the* temp[éraments]. *Ibid.*, I, 214.

Lors de cette nouvelle lecture, il transcrit sur les marges d'un Montesquieu ce principe fondamental : « Il [Hippocrate] sentait que toute vue générale qui n'est pas un résultat précis de faits n'est qu'une pure hypothèse » (106). Cabanis, à qui ce précepte est emprunté, ajoutait : « Il commença donc par étudier les faits » (107). Et Beyle écrit, au chapitre LXI de l'*Histoire de la peinture en Italie* : « Leurs ouvrages [de Cabanis et de Pinel], pleins du génie d'Hippocrate, c'est-à-dire de faits et de conséquences bien déduites de ces faits, ont commencé la science » (108).

Il a dû feuilleter de nouveau Lavater, qui sera souvent mentionné dans le cours de l'ouvrage (109), sans qu'on puisse dire pour autant qu'il en soit « constamment hanté » (110).

Ce n'est pas encore tout. Voici une autre note qui a été tracée vers la même époque : « Lire Burke, R. Payne Knight, Reynolds pour Michel-Ange » (111).

Comme Burke et Reynolds sont nommés dans l'*Histoire de la peinture en Italie* (112), tandis qu'on ne relève aucune allusion à Knight, la conclusion semblerait s'imposer d'elle-même. Mais il faut se méfier des conclusions hâtives. Nous ne sommes pas certain qu'il ait vraiment relu Burke et Reynolds; en revanche, nous savons qu'il a lu Knight. S'agissant d'un auteur dont l'influence sur Stendhal n'a jamais été étudiée, il convient d'entrer dans quelques détails (113).

L'ouvrage de Richard Payne Knight — dont Beyle avait sans doute eu connaissance par les extraits qu'en avait publiés la *Bibliothèque Britannique* (114) — portait un titre prometteur: *An analytical inquiry into the principles of taste* (115), et il était fait pour le séduire dès l'abord; la manière de raisonner

(106) *Ibid.*, I, 294-295.

(107) *Rapports du physique et du moral de l'homme,* premier mémoire, paragr. II.

(108) *Histoire de la peinture en Italie,* I, 300.

(109) *Ibid.*, I, 121, note; II, 36, 57, 125, 159, 163. Cf. les notes de P. Arbelet, éd. Champion, I, 326; II, 433, 461, 468. Lavater sera aussi mentionné dans *Rome, Naples et Florence en 1817*, III, 205.

(110) « Dans l'*Histoire de la peinture en Italie,* Stendhal est constamment hanté par Lavater » (M. Bardèche, *Stendhal romancier,* p. 101, note).

(111) *Marginalia,* I, 333.

(112) I, 131, note; II, 355-356, 417.

(113) Voir un exposé des théories de R. Payne Knight dans la thèse de J.-J. Mayoux, *Richard Payne Knight et le pittoresque,* 1932, p. 85 et suiv.

(114) La revue genevoise a inséré, de 1807 à 1809, une série de quatorze extraits du livre de Knight. Or, on sait que Beyle s'était abonné en 1808. Cf. *Journal,* III, 197-198, à la date du 28 octobre 1808 : « La *Bibliothèque Britannique* arrive enfin. »

(115) Il avait paru en 1805. Stendhal a entre les mains la quatrième édition, publiée à Londres, en 1808, in-8°.

de l'auteur était celle d'un disciple des idéologues. Partant du principe que toutes nos sensations sont des irritations, tantôt agréables, tantôt désagréables, de nos sens (116), Knight avait divisé son travail en trois parties : les sens (117), l'association des idées (118), les passions (119).

Dès le début de la lecture, le 15 mai 1813, il est vivement intéressé par les chapitres sur les sens. Nulle part ailleurs, il n'avait trouvé d'explication aussi précise et détaillée du mécanisme de la perception : « Je trouve *very good his history of the senses* » (120). Une phrase s'impose plus particulièrement à son attention (121) :

> *When men once renounce the evidence of their senses, either in believing or doubting, there is nothing which they may not believe or doubt with perfect consistency* (122).

Les développements de Knight sur l'ouïe lui offrent la « profondeur » que réclamait dans l'*Histoire de la peinture en Italie* son confident et ami Crozet (123); de même, il voit « beaucoup

(116) « All that we know is that certain modes of irritation produce sensations, which are pleasant, and others sensations which are unplesant... » (*An analytical inquiry*..., première partie, chap. I, p. 20).

Knight croyait à l'existence des instincts, non à celle des idées innées : « The doctrine of innate ideas has been so completely confuted and exploded, that no person in his senses can now entertain it; but nevertheless, there may be internal stimuli, which, though not innate, grow up constitutionnaly in the body; and naturally and instinctively dispose the desires of all animals to the opposite sex of their own species... » (*ibid.*, p. 33).

(117) *On the sense of taste; of smell; of touch; of hearing; of sight.*

(118) *Of knowledge or improved perception; of imagination of judgement.*

(119) *Of the sublime and pathetic; of the ridiculous; of novelty.*

(120) *Ibid.*, I, 354. Beyle a lu Knight du 15 au 21 mai 1815.

(121) « 39. Epigraphe qui commence le paragraphe 10 » (*ibid.*).

(122) *An analytical inquiry*..., première partie, chap. I, paragr. 10, p. 39.

(123) *Marginalia, loc. cit.* Dans les pages 47 et 48 auxquelles Beyle fait allusion, il est question de l'ouïe.

« ... There are certain modulations of tone, which instinctively express certain mental sympathies; and whihout the intervention of any determinate notions or ideas, convey the sentiments of one mind, and awaken those of another with more unerring precision and emphatical energy than the artificial medium of articulation can ever attain... »

Appliquant ces idées à la musique, Knight poursuivait : « To this natural and instinctive effect of the different modulations of tone is owing, in a great measure, the effect of that which may properly be called sentimental expression; since it excites sentiments merely; whereas another kind of expression excites ideas also... » (*An analytical inquiry*..., première partie, chap. IV, paragr., 6, 7, 8).

à prendre pour le chapitre profond » dans le paragraphe sur la vue. Ce que le théoricien anglais disait des réactions de l'œil aux couleurs, de ses erreurs, et de l'incapacité où se trouve la peinture de reproduire toutes les nuances et tous les effets de la lumière (124), lui donne l'idée de « faire : 1°) l'histoire de la vision; 2°) des liaisons d'idées attachées à la vue » (125).

Sa satisfaction est cependant mêlée d'inquiétude : « Je tremble de trouver ma découverte *on beauty in* Knight » (126). Il est un peu rassuré plus loin : « 185. 56. Corregio [*sic*]. Idée de Knight sur la beauté, très différente, je l'espère, de celle de Dominique » (127). Il s'agit du passage où Knight comparait la manière du Corrège à celle de Rubens :

> *Corregio* [sic] *has employed similar outlines, as uniformly, but with more of the modesty and moderation of nature than Rubens; his women being always desirable, and the expression of their countenances, and character of their attitudes, elegant and pleasing : whence they have been thought handsome; though their general forms have as little of that beauty, which arises from correct and just symetry, as those of any of the Flemish painters; and this beauty, perhaps, is the only one in the human figure, whether male or female, which can strictly and philosophically be considered as a beauty; for all the others depend, in a great measure, upon sexual or social sympathies; and therefore belong as much to the peculiar properties of the minds, which feel, as to those of the persons, which display them* (128).

Knight se déclarait franchement partisan de la théorie de la relativité du goût : l'homme ne possédant d'autre critérium en matière de goût que son sentiment personnel, comment pourrait-on juger fausse telle ou telle de ses préférences (129) ?

> *Let no one imagine that he solves the question by saying that there have been errors in taste, as there have been in religion and*

(124) *An analytical inquiry...*, première partie, chap. V, paragr. 17, 18 et 20, p. 70 et suiv.

(125) *Marginalia*, I, 355.

(126) *Ibid.*

(127) *Ibid.* Nous rétablissons le renvoi d'après le manuscrit R. 5896, tome 15, fol. 182 r°.

(128) *An analytical inquiry...*, deuxième partie, chap. II, paragr. 55 et 56, p. 185.

(129) En relisant le livre l'année suivante, Stendhal dira, dans un moment d'humeur, que les « sujets annoncés sont, la plupart, ratés » (*Marginalia*, I, 358, 7 mars 1816). Mais, à quelques années de là, il rangera les *Principes du goût* de Paine [*sic*] Knight au nombre des livres » de discussion sérieuse sur les principes des beaux-arts » (*Vie de Rossini*, II, 8, note). Il venait de voir (*Marginalia*, I, 390) que l'*Edinburgh Review* faisait beaucoup de cas de l'ouvrage : « ... We have met with few works of criticism, ancient or modern, so richly stored with reading and reflexion or so full of interesting speculation, as this before us » (n° 14, janvier 1806, p. 328).

philosophy : for the cases are totally different; religion and philosophy being matters of belief, reason and opinion; but taste being a matter of feeling, so that whatever was really and considerably thought *to be ornamental must have been previously* felt *to be so : and though opinions may, by argument or demonstration, be proved to be wrong, how shall an individual pretend to prove the feelings of a whole age or nation wrong, when the only just criterium which he can apply to ascertain the rectitude of his own, is their congruity with those of the generality of his species* (130) *?*

C'est précisément à propos de cette page que Stendhal note : « Les 5e, 6e, 7e, 8e, 9e lignes de la page 4, pensées à traduire et à examiner » (131).

Knight reconnaissait qu'il existe quelques types de beauté parfaite (132); il s'empressait toutefois d'ajouter que ce sont là de rares exceptions. Nul n'oserait reprocher aux Africains de se figurer la beauté d'une tout autre manière que les Européens (133).

On retrouve une application rigoureuse de la théorie de la relativité du goût dans le chapitre de l'*Histoire de la peinture en Italie* qui porte le titre significatif : *Que dans ce qui plaît nous ne pouvons estimer que ce qui nous plaît.* Conformément à ce qu'il avait écrit en 1814, mais en contradiction avec d'autres endroits de son livre, Beyle soutient qu'au fond il est vain de disputer sur Racine et Shakespeare :

... Racine ne plût-il qu'à un seul homme, tout le reste de l'univers fût-il pour le peintre d'*Othello*, l'univers entier serait ridicule s'il venait dire à cet homme, par la voix d'un petit pédant vaniteux : Prenez garde, mon ami, vous vous trompez, vous donnez dans le mauvais goût : vous aimez mieux les petits pois, tandis que *moi* j'aime mieux les asperges que les petits pois (134).

Et il ajoute :

La préférence dégagée de tout jugement accessoire, et réduite à la pure sensation, est inattaquable (135).

(130) *An analytical inquiry...*, introduction, p. 3-4. C'est Knight qui souligne.

(131) *Marginalia*, I, 358. Le passage visé commence aux mots : « ... how shall an individual pretend... »

(132) Knight se demandait, à la suite du passage que nous venons de citer : « ... Is there then no real and permanent principle of beauty ? No certain or definable combinations of forms, lines or colours, that are in themselves gratifying to the mind, or pleasing to the organs of sensation ? » Stendhal a copié ces derniers mots et les a fait suivre de la remarque : « Bonne question à appliquer à la musique » (*Marginalia*, I, 359).

(133) *An analytical inquiry...*, introduction, p. 13-15.

(134) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 322-323. C'est Stendhal qui souligne.

(135) *Ibid.* Lors de la nouvelle lecture de Knight en février 1816, Beyle a remarqué les pages de l'introduction dont nous parlons (*Marginalia*, I, 359-360).

La phrase du même chapitre, où Beyle dit des règles : « ... comme elles sont fondées sur la somme du goût de tous les hommes, leur principe se refuse à favoriser le degré d'originalité inhérent à chaque talent » (136), est vraisemblablement une réminiscence de Knight. Ce dernier avait écrit :

> ... *though rules and theories may prevent those, who have no just feeling or natural tact, from judging totally wrong, they in an equal degree prevent those who have from judging entirely right* (137).

A la lecture, Stendhal avait ainsi traduit cette pensée dans son langage à lui : « Les règles empêchent les sots d'être aussi sots, et les gens de génie aussi sublimes qu'ils auraient été sans elles. K[night], 240 » (138).

Dans tous les cas, voici deux preuves irréfutables que l'ouvrage anglais a réellement été mis à contribution dans l'*Histoire de la peinture en Italie.*

Dans l'un des chapitres sur le beau idéal antique, le XCI, Stendhal, après avoir cité six vers de la satire de Voltaire *Les Systèmes,* poursuit :

> Ce qu'il y a de plaisant dans ces jolis vers, c'est qu'ils pourraient bien être notre histoire. Du moins y a-t-il à parier au commencement du dix-neuvième siècle, que le Nègre si noir et le Danois si blond sont les descendants du même homme.

Et en note : « Et cet homme était noir, disait le célèbre John Hunter » (139).

La source de cette docte remarque est dans l'introduction de Knight :

> *The late great physiologist John Hunter used to maintain (and I think he proved it) that the African black was the true original man, and all the others only different varieties derived from him, and more or less debased or improved* (140).

Et c'est aussi de l'introduction de Knight qu'est tiré un paragraphe presque tout entier du chapitre CLXXI :

> On rapporte une particularité singulière du célèbre Josué Reynolds, le seul peintre, je crois, qu'ait eu l'Angleterre. Il faisait profession d'une admiration outrée pour Michel-Ange (...). Au contraire, il affecta toute sa vie, dans la conversation, comme dans ses écrits, un mépris souverain pour Rembrandt, et cependant c'est sur ce grand peintre qu'il s'est uniquement formé, il n'a jamais rien imité de Michel-Ange... (141).

(136) *Histoire de la peinture en Italie,* I, 318-319.
(137) *An analytical inquiry...,* deuxième partie, chap. II, paragr. II, p. 240.
(138) *Marginalia,* I, 357.
(139) *Histoire de la peinture en Italie,* II, 52.
(140) *An analytical inquiry...,* introduction, p. 5.
(141) *Histoire de la peinture en Italie,* II, 355-356.

Qu'on compare ce texte à celui de Knight :

The late Joshua Reynolds expressed, throughout his life, the most unqualified admiration for the works of Michel-Angelo; while both in his writing and conversation, he affected to undervalue those of Rembrandt, though he never attempted to imitate the former, but formed his own style of colouring and execution entirely from the latter (142).

Voilà ce qui s'appelle proprement piller ! Et l'on est surpris de ne pas voir ce plagiat enregistré dans l'ouvrage de Paul Arbelet (143). Dès le 7 mars 1815, Stendhal note, en lisant Knight :

6. *An anecdote to take.* Notre esprit approuve une chose, et notre goût une autre. Reynolds admire Michel-Ange, à ce qu'il dit, et ne sent que Rembrandt (144).



Les chapitres sur le beau idéal ne se font pas particulièrement remarquer par la clarté de la pensée. On ne sera donc pas surpris qu'ils aient été accueillis avec peu de faveur. Ainsi, le critique de l'*Edinburgh Review* qui rendra compte, en 1819, de l'*Histoire de la peinture en Italie,* n'hésitera pas à les définir la plus mauvaise partie de l'ouvrage :

... *The fourth and fifth books, composing about half the second volume, are made up of short discussions and desultory reflections upon the* Beau Ideal, Beau antique *and* Beau moderne; — *full of metaphysical obscurity and refinement — far-fetched notions — puerile witticisms, and absurd paradoxe. One sees everywhere the hand of a clever and lively man, who has thought and seen a great deal, but whose judgement is perverted by the desire to say new and striking things, and who has formed to himself the plan of writing the* Esprit des Beaux-Arts, *after the manner of Montesquieu. The introduction of the campaign and retreat of Moreau* [*sic*] (*which seems naturally enough to have left an indelible impression*) *is frequent, but productive of little information. Some anecdotes respecting the character of the modern Italian, are all that we can extract from this,* the worst part of the book... (145).

Stendhal avait voulu mettre en lumière l'incompatibilité du beau antique avec les sentiments de l'homme moderne. En littérature — car cette démonstration n'est faite au bout du compte qu'en fonction de la littérature — cela revenait à dire

(142) *An analytical inquiry...*, introduction, p. 6.
(143) Depuis, P. Arbelet n'a pas exclu que Knight ait pu être utilisé par Stendhal, mais il n'a donné cette source que comme probable, alors qu'aucun doute ne peut subsister (*Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, II, 515).
(144) *Marginalia*, II, 359.
(145) Vol. 23, n° 64, octobre 1819, p. 334. C'est nous qui soulignons.

qu'il était absurde de continuer à suivre les errements de Racine (146). Mais il n'identifie pas, comme on pouvait s'y attendre, le « beau moderne » au « genre romantique », dont le but précis était de détrôner l'imitation des anciens. Ses hésitations et ses incertitudes ne sont pas moins curieuses que ses contradictions.

Il donne souvent l'impression d'aller sur les brisées de Mme de Staël et de Schlegel. Ne soutient-il pas, en effet, que les modernes sont « formés par les romans de chevalerie et la religion » (147) ? N'écrit-il pas, sous le titre non équivoque, *Révolution du vingtième siècle* :

> Quand verrai-je un peuple élevé sur la seule connaissance de l'*utile* et du *nuisible*, sans Juifs, sans Grecs, sans Romains ?
> Au reste, à notre insu, cette révolution commence. Nous nous croyons de fidèles adorateurs des anciens; mais nous avons trop d'esprit pour admettre, dans la beauté de l'homme, leur système, avec toutes ses conséquences... (148).

Ne prend-il pas à partie A. Jay pour avoir condamné Shakespeare (149) ? Songeons à ce qu'écrivait à cet égard l'auteur du compte rendu de l'*Histoire de la peinture en Italie* paru dans le *Journal de Paris* du 12 novembre 1817 : « Son but paraît toujours de louer Shakespeare et Schiller et de toujours blâmer Racine. »

Mais d'autre part la demande : « Qu'arrivera-t-il du beau moderne et quand arrivera-t-il ? », qui sert de conclusion au beau idéal (150), reste sans réponse. En outre, Stendhal, appliquant avec plus de rigueur, sous l'influence de Knight, le principe de la relativité du beau, déclare qu'en matière de goût toute discussion est vaine. Enfin, son livre comportera une charge à fond contre Schlegel et un éloge enthousiaste de la poésie anglaise, que rien ne laissait prévoir.

Comment expliquer de si étranges disparates ? C'est que l'esthétique stendhalienne est loin de former un bloc sans fissures; la théorie du beau idéal a été échafaudée à l'aide d'apports successifs très différents, voire opposés; d'où son manque d'homogénéité. Les perplexités de Stendhal viennent de ce qu'il ne distingue pas encore clairement le but à atteindre; en un mot ce qui lui fait défaut, c'est une théorie toute prête à suivre et à développer. Tout se transformera lorsqu'il découvrira, en 1816, la « vraie » théorie romantique, celle de l'*Edinburgh Review*.

(146) *Histoire de la peinture en Italie*, II, 51, 108.
(147) *Ibid.*, II, 231-232.
(148) *Ibid.*, II, 169. C'est Stendhal qui souligne.
(149) *Ibid.*, II, 17.
(150) C'est le titre du chap. CXXXIII, tome II, p. 204.

CHAPITRE II

La découverte de l' « Edinburgh Review » (1816-1818)

I

La découverte de l' « Edinburgh Review »
Son influence

Stendhal se lie avec L. di Breme. — Nouvelles velléités dramatiques. *Il forestiere in Italia.* — La *Quarterly Review* et l'histoire d'un *Appendix.* — Découverte de l'*Edinburgh Review.* Pourquoi l'article du n° 45 sur Byron a fait sur Stendhal une telle impression. — Numéros de l'*Edinburgh Review* que Stendhal a lus en 1816 et parti qu'il en a tiré. — Tournant ou étape dans l'évolution des idées stendhaliennes ? En 1816, la bataille romantique à Milan n'en est qu'à ses premières escarmouches.

Avec le retour à Milan, à la fin de juin 1816 — exactement le 24 juin, d'après la *Gazzetta di Milano* du surlendemain — commence une ère nouvelle de la vie de Stendhal. Tandis qu'il avait jusque-là mené une vie très solitaire (1), soudain on le voit fréquenter avec assiduité la société intellectuelle et libérale de Milan. Ce changement ne va pas sans exercer la plus profonde influence sur l'évolution de ses idées.

(1) Francesco Reina, dans sa lettre de recommandation à Tambroni en date du 6 décembre 1816, écrit que Beyle vit depuis deux ans à Milan « *in una dotta solitudine* » (L. Foscolo Benedetto, *Arrigo Beyle Milanese,* p. 378).

Dans *Rome, Naples et Florence,* édition de 1826, Beyle consacrera plusieurs pages à ses connaissances milanaises. Elles débutent ainsi :

Il y a un mois que mon ami Guasco entra chez moi le matin, avec un grand jeune homme vêtu de noir et fort maigre, mais d'un air très distingué. C'était monsignore Ludovico di Brême, ancien aumônier du roi d'Italie, Napoléon, et fils de son ministre de l'intérieur (2).

Il reviendra sur cette entrevue dans ses *Souvenirs sur Lord Byron,* et ajoutera quelques détails :

Un jour, Monseigneur de Brême eut l'idée de se faire conduire chez moi par M. Guasco, jeune libéral, rempli d'esprit. Comme je n'avais ni palais ni titre, je m'étais refusé à aller voir M. de Brême. Je fus si content du ton noble et poli qui régnait dans sa société, qu'en peu de temps la connaissance devint intime.. (3).

Bien qu'il ne nous soit pas permis de contrôler l'exactitude de ce récit, rien n'oblige à le rejeter comme invraisemblable; d'autant plus qu'on ne voit pas l'intérêt que Beyle aurait eu à l'inventer de toutes pièces (4).

Si, comme il est à présumer, les choses se sont réellement passées ainsi, cette visite doit sans doute être placée au mois de juillet 1816 (5), soit dans le laps de temps qui s'est écoulé

(2) I, 78-79.

(3) *Mélanges de littérature,* III, 260. C'est apparemment de ce texte que M. Vigneron a déduit que Stendhal désirait depuis longtemps connaître L. di Breme (*Stendhal et Hazlitt. Modern Philology,* 1938, p. 379).

(4) Nous ne savons à peu près rien sur ce Guasco. M. V. Branca, dans sa préface de la réimpression du *Conciliatore* (Firenze, 1948, tome I, p. VIII), s'est borné à transcrire le texte précité de Stendhal. Un « Guasco, Carlo, avvocato » figure sur la liste des associés à l'étranger (Turin) du *Conciliatore* (B. Sanvisenti, *L'atto di nascita del « Conciliatore »,* p. 419). Or, en janvier 1819, Beyle se fera adresser son courrier précisément sous le couvert de M. Guasco, avocat à Turin » (*Corr.,* V, 210, 212). Il sera encore question de Guasco dans la *Vie de Rossini,* II, 294, note, et dans *Rome, Naples et Florence* (1826), I, 145. On sait que le chapitre 23 d'*Armance* portera une épigraphe signée : Guasco. On peut rappeler, à ce propos, un passage d'une lettre de L. di Breme à Silvio Pellico : « Non ho ancora potuto andare in cerca di Guasco. Mi duole. Plant. [?] mi dice che poco gli avanza di vita, ma ch'ei non se 'l crede. Che pena rivederlo in quello stato ! perdiamo in lui un *forte.* Spero di poterlo visitare domani » (C. Calcaterra, *L. di Breme, Polemiche,* p. CI, fragment non daté. C'est di Breme qui souligne).

(5) C'est l'opinion de M. Vigneron, art. cit., p. 378.

entre le retour de Beyle à Milan, et le départ de L. di Breme pour Coppet, où l'avait invité Mme de Staël (6).

Il serait tentant de supposer que l'empressement mis par L. di Breme à se faire mener, par un « jeune libéral », chez le Français, était motivé par le désir d'avoir, d'un témoin oculaire, quelques détails sur la conspiration Didier dont Grenoble venait d'être le théâtre; mais la conjecture ne peut se trouver changée en certitude (7).

Quoi qu'il en soit, Stendhal dut obtenir d'emblée ses entrées chez L. di Breme, et continuer à fréquenter sa maison pendant son absence. Cela explique qu'il ait pu écrire à Crozet, à la fin du mois de septembre : « ... il y a depuis deux mois révolution dans mes idées. J'ai connu sept à huit personnes du premier rang par les cordons et par la tête. J'ai eu des succès d'amour-propre. Ils ont goûté ma loquelle... » (8).

L. di Breme, en l'admettant à sa *conversazione*, lui a rendu le plus signalé service. Il l'a arraché à sa solitude morale et lui a permis d'approcher, sauf Manzoni qui faisait bande à part, tout ce que Milan possédait de plus distingué dans les lettres : Monti, Pellico, Borsieri, Berchet, Reina (9).

(6) L. di Breme avait connu Mme de Staël au cours de l'hiver précédent, lors du séjour de cette dernière en Lombardie (A. Luzio, *Giuseppe Acerbi e la Biblioteca Italiana. Nuova Antologia*, 1896, 591-587). Invité à Coppet, il écrivait à Mme d'Albany, le 25 mai 1816 : « ... J'ignore si la santé de ma mère, défaillante de jour en jour, me permettra de me rendre à l'invitation d'aller à Coppet... » (*Lettere inedite... alla contessa d'Albany*, p. 216). Enfin, il décide de partir le 16 juillet : « Je pars demain pour Lausanne, et serai dans six jours à Coppet... », annonce-t-il à Mme d'Albany le 15 juillet 1816 (*ibid.*, p. 219). Sa décision est confirmée par une lettre de Silvio Pellico, datée du lac de Côme, le 1er août 1816 : « Quindici giorni sono andai a Milano per abbracciare l'ab. di Breme, il quale stava per partire alla volta di Losanna » (*Lettere alla donna gentile*, p. 21). Mais il a dû prendre le chemin des écoliers, car le 22 il n'était pas encore à Coppet. Ce jour-là, Mme de Staël mande à Acerbi : « Dites à M. de Breme, je vous prie, que je ne lui écris pas, parce que je l'attends chaque jour... » (A. Luzio, art. cit.).

(7) On sait que Jean-Paul Didier fut arrêté en Maurienne par la gendarmerie du gouvernement sarde, et que L. di Breme était piémontais.

(8) *Corr.*, IV, 372, lettre à Crozet du 28 septembre 1816.

(9) Nous ne possédons qu'un seul document contemporain sur les rapports que Beyle a entretenus en 1816 avec les littérateurs milanais. Il s'agit de la lettre en italien — et quel italien ! — qu'il a adressée, le 29 novembre 1816, à Francesco Reina. Elle a été publiée par L. Auvray, *Inventaire de la collection Custodi... conservée à la Bibliothèque Nationale* (*Bulletin Italien*, 1905, p. 378-379). Comme la lettre en cause n'a pas été recueillie dans la correspondance de Stendhal, nous en reproduisons le texte, que nous avons collationné sur l'autographe (ms. ital. 1560, fol. 187) :

***

On peut même se demander si ce n'est pas dans les entretiens avec L. di Breme, au début de juillet, que le goût de Stendhal pour le théâtre a trouvé une impulsion nouvelle.

A vrai dire, l'illusion tenace d'être destiné à acquérir la gloire comme auteur de comédies ne l'avait jamais abandonné. N'avait-il pas déclaré, le 12 août 1814 : « Ma véritable chaleur, si toutefois j'en ai, paraîtra dans le genre dramatique » (10) ? Et, l'année d'après, il avait répété imperturbablement : « *My glory and occupation only* l'art de Kommiquer [*sic*] » (11).

Dans l'été de 1815, alors que l'*Histoire de la peinture en Italie* était sur le point d'être achevée, l'assaille le besoin impérieux de s'essayer de nouveau au théâtre (12). Pour se mettre en train, il relit *les Fourberies de Scapin* (13) et *les Amants magnifiques* (14). Ensuite, il rouvre son cahier de *Letellier* (15),

All'ornatissimo Signore
Il Signor Reina
Contrada della Baguta, Milano.

Amico Pregiatissimo,

Io vi prego di dar il numero dell'Edinburgh Review al mio Domestico; vi lo rimanderò dopo domani.

Se avete la bonta di darmi qualque lettera di introduzione presso li amici degli Arti a Roma e Napoli, ecco il conto che potrette rendere di me :

« Le racomando Il Sig^r Beyle che sotto il cessato governo di « Francia, era Ispetore generale dei mobili e dei Bastimenti della « Corona. Da due anni è fissato a Milano. Viagia adesso per mo- « tivo di salute, e principalemente per vedere i oggetti d'arti quadri « e statue, e sentir la musica della quale è amantissimo, etc... »

Se i vostri amici mi prendessero per un Dotto, *subito la loro opinione sopra di me caderebbe al di sotto di zero.*

Credetemi tutto vostro. *A. Beyle.*

li 29 nov[embre] 1816
N. 1217, casa Peronti.

Beyle nommera à plusieurs reprises Reina dans *Rome, Naples et Florence* (1826) (I, 40, 69, 93, 134). Sur les relations entre L. di Breme et Reina, voir Calcaterra, *L. di Breme, Polemiche,* p. C-CI.

(10) *Mélanges de littérature,* III, 127.

(11) *Marginalia,* I, 361. Cf. la note tracée sur les marges de son Montesquieu (*ibid.*, I, 299) — note datée, dans l'original, du 4 janvier 1815 — et le *Journal* du 5 janvier 1815 (V, 265).

(12) « Je ramène mon attention passionnée *from the H*[*istoire*] *of P*[*einture*] *to Komik* [*sic*] » (*Marginalia,* I, 218, 29 juillet 1816).

(13) *Molière,* p. 64, 68, 6-7 août 1816.

(14) *Ibid.*, p. 185, 9 août 1816.

(15) *Théâtre,* III, 263, 10 août 1816.

celui-là même qui avait fait le voyage de Moscou. Un coup d'œil aux listes des scènes projetées l'a vite convaincu de la nécessité de les réduire (16). Il se met incontinent au travail (17). Mais l'inspiration ne vient pas. C'est en vain que le titre de la comédie a pris une saveur d'actualité : l'*Eteignoir* (18). Après quelques tentatives infructueuses, Stendhal abandonne une fois de plus la partie (19).

Mais un nouveau projet surgit bientôt dans son esprit, celui de composer un livret d'opéra bouffe, *Il Forestiere in Italia, « dramma giocoso per musica »* (20). A quelle occasion ce projet fut-il conçu ? Nous avons seulement pu découvrir la source dont Beyle s'est inspiré, *la Nuit des Rois* de Shakespeare, et établir qu'il entendait faire traduire sa pièce en italien (21). Après trois jours de travail, du 14 au 16 août, au cours desquels le premier acte a été composé — et il faut reconnaître qu'il n'est dépourvu ni d'intérêt ni de sel — notre auteur s'est arrêté net, et n'a plus songé à son entreprise. A-t-il jugé que ses principes comiques n'étaient pas encore au point ? A douze jours de là, on le voit reprendre son traité de l'art de la comédie (22).

Le curieux est qu'à la fin du mois suivant, pour se justifier auprès de Crozet de ne pas donner de suite aux deux volumes de l'*Histoire de la peinture en Italie,* il lui parle de sa vocation pour la comédie, et de sa résolution, « à 34 ans moins trois mois, d'en revenir à *Letellier,* et de tâcher de faire une vingtaine de comédies de 34 ans à 54 ». Et d'ajouter froidement : « En tout temps, je me charge de faire une comédie en cinq actes en 8 heures de temps, prises dans une seule journée » (23).

(16) « Je vois qu'en 1810 j'avais 41 scènes : impossible d'amener tout cela. Je choisis ce qui tient le plus au sujet, c'est-à-dire au vaniteux-calomniateur » (*ibid.*, III, 264, 12 août 1816).

(17) D'après le ms. R. 5896, tome 2, fol. 103 r°, la date du 1er août 1816, qui a été indiquée à p. 263 du tome III du *Théâtre,* doit être répétée en tête de la page 265. Cette précision n'est pas sans intérêt : Beyle emploie ce jour-là pour la première fois le mot *romantique* dans une acceptation concrète : « sublime tendre nommé romantique ».

(18) *Théâtre,* III, 268, août 1816.

(19) A la suite des listes des « scènes à amener », listes dressées en 1810, on ne trouve qu'un titre : « *Table* », et une date : « 1816 » (ms. R. 5896, tome 19, fol. 162 r°). Le nouveau classement des scènes n'a jamais été fait.

(20) *Théâtre,* III, 307-342. Sur sa passion pour l'opéra bouffe, voir *Journal,* V, 296, 28 janvier 1817.

(21) V. Del Litto, *« Il Forestiere in Italia » ou Stendhal librettiste. Ausonia,* janvier-septembre 1942, p. 47-52. La pièce de Shakespeare que Stendhal a imitée se trouve au tome 19 de la traduction de Le Tourneur, 1783, p. 3-240. Elle est intitulée : *La Soirée des Rois ou Ce que vous voudrez. Comédie.*

(22) *Compléments et fragments inédits,* p. 162.

(23) *Corr.,* IV, 380-384, lettre à Crozet du 30 septembre 1816.

Aveuglement ou forfanterie ? Et lorsque la lecture de l'*Edinburgh Review* lui révèle, à son grand regret, qu'il y avait bien moins d'idées originales dans l'*Histoire de la peinture en Italie* qu'il ne le croyait, sa première réaction est de se tourner vers le théâtre : « Raison de plus *for the comedy* » (24). Hélas ! le cahier de *Letellier* l'accompagnera « fort inutilement » (25) à Rome et à Naples.

⁂

A la suite de son séjour à Coppet, où les visiteurs venant des quatre coins de l'Europe étaient légions (26), tout un flot de voyageurs de marque afflua à Milan chez di Breme (27), entre autres lord Brougham, le chef de file du parti Whig (28),

(24) *Ibid.*, V, 8, 20 octobre 1816.

(25) *Théâtre,* III, 263-264.

(26) La liste qu'en donne L. di Breme dans sa lettre à Federico Confalonieri, datée de Coppet, 28 septembre [lisez : août] 1816, est impressionnante. On y relève les noms de Dumont, Bonstetten, Byron, Lewis, Brougham, M. de Jacourt, du comte et de la comtesse de Saint-Aulaire [*sic*], d'Alexis de Noville, Langalerie, lady Hamilton, de la princesse Jablonowska, des sœurs Spalding (Confalonieri, *Memorie e lettere,* II, 309-310). Cette source n'a pas été utilisée par Pierre Kohler, *Madame de Staël et la Suisse,* 1916.

C'est sans doute d'après les récits de L. di Breme, que Beyle écrira dans *Rome, Naples et Florence en 1817* : « On me raconte qu'il y a eu cet automne, sur les bords du lac [Léman], la réunion la plus étonnante; c'étaient les états généraux de l'opinion européenne » (éd. originale, p. 327-328; éd. du Divan, III, 202).

(27) Les Anglais, d'après Silvio Pellico, étaient particulièrement nombreux : « Breme dopo il suo viaggio a Coppet è martire delle sue infinite conoscenze d'Inglesi, che l'assediano o colla presenza o col carteggio » (I. Rinieri, *Della vita e delle opere di S. Pellico,* I, 244, lettre non datée). Cf. la lettre de Sismondi à Mme d'Albany, du 9 septembre 1816, que nous citons plus loin.

(28) Lord Brougham avait accompagné L. di Breme dans son voyage de retour à Milan, où ils arrivèrent le 28 août 1816 (Comandini, *L'Italia nei cento anni del secolo XIX,* I, 913). Le 15 septembre suivant, di Breme le recommande à Mme d'Albany en ces termes :

« Voici enfin l'illustre sir H. Brougham, membre du Parlement et de la Société royale des sciences, qui va connaître Florence et qui tant de fois nous a témoigné, à Mme de Staël et à moi, le désir de s'y présenter à vous (...). Je l'ai connu à Coppet; depuis lors nous avons à peu près fait toute notre vie ensemble, y compris le voyage de Genève ici. Cet esprit aussi vaste et en même temps aussi délié, sans fard et sans apprêt; ce goût bien déterminé pour tout ce qui est beau et vrai, me paraissent être les traits les plus saillants de son caractère » (*Lettere inedite... alla contessa d'Albany,* p. 255).

Quant à la lettre que di Breme a adressée à Confalonieri, et où il annonce son départ pour le lendemain en compagnie de lord Brougham, elle n'a pu être écrite le 28 août, comme on l'a imprimé, mais bien quelques jours plus tôt (Confalonieri, *Carteggio,* I, 275).

l'économiste genevois Louis Dumont (29), le comte de Sainte-Aulaire (30), enfin Byron et Hobhouse (31).

Ce milieu cosmopolite n'était pas pour déplaire à Stendhal. Sut-il gré à L. di Breme de lui avoir ouvert les portes de son salon et de sa loge à la Scala ? Les deux hommes étaient trop différents pour qu'il y eût jamais entre eux de véritable sympathie. A la diversité des caractères — l'un loquace, sémillant, épicurien, adorant la boutade et le paradoxe; l'autre froid, pénétré de l'antique noblesse de sa famille, féru de morale et de politique (32) — s'ajoutait celle de leurs principes philo-

(29) « 7 7bre 1816. Prés[enté] *to* Dumont *and* St-Aulaire. » Note inédite de Stendhal publiée par M. Vigneron, *Stendhal et Hazlitt*, p. 383, note 27).

A quelques jours de là, di Breme recommandera également Dumont à Mme d'Albany : « M. Dumont de Genève est tout ce que j'ai connu de plus admirable en esprit et en connaissances, et de plus aimable dans toutes ses manières. C'est l'éditeur et l'illustrateur des lumineux ouvrages de Bentham et l'un de ces hommes qui influent efficacement sur la civilisation contemporaine, et qui représentent à eux seuls les lumières de leur siècle : un titre de plus à être bien reçu de vous, c'est qu'il est l'ami de Mme de Staël et de sa famille; il aura lui-même l'honneur de vous présenter M. Duval, son neveu, appréciateur intelligent des beaux-arts. J'aime beaucoup M. Duval et c'est pourquoi je l'adresse à vous, Madame, que j'adore... (*Lettere inedite... alla contessa d'Albany*, p. 221).

De son côté, Sismondi écrit à Mme d'Albany, de Pescia, le 9 septembre 1816 : « J'apprends que l'essaim d'Anglais, dont nous avions prévu le vol pour l'Italie, se met en effet en mouvement. M. Brougham est parti, et l'on annonce qu'il sera bientôt à Florence. Lord et lady Lansdowne sont aussi sur le point de partir de Genève et, en même temps qu'eux, sans doute avec eux, un de mes amis, M. Dumont, dont vous connaissez peut-être les travaux sur la législation, le traité des peines et des récompenses et un nouvel ouvrage qu'il a publié il y a deux ou trois mois sur les assemblées délibérantes. C'est l'homme de beaucoup le plus spirituel de Genève, et ce n'est pas assez dire car, pendant plus de vingt ans qu'il a passés en Angleterre, il y a aussi été regardé comme l'un du cercle le plus étroit des hommes les plus spirituels d'Angleterre » (*Epistolario*, II, 336-337).

(30) M. François Michel nous a très obligeamment signalé qu'un passeport a été délivré le 6 mai 1816 au comte de Saint-Aulaire (*sic*), membre de la Chambre des Députés, domicilié à Paris, 43, rue de l'Université, à destination de Sarrebruck et Aix-en-Savoie, via Metz, avec sa famille.

(31) On sait que Byron et Hobhouse ont séjourné à Milan du 12 octobre au 3 novembre 1816. C'est le 16 octobre que Beyle, en rentrant d'un tour au lac de Côme, a été présenté au poète anglais (*Compléments et fragments inédits*, p. 255). Effectivement, le nom de Beyle apparaît pour la première fois dans le *Journal de Hobhouse* le 17 octobre (*Souvenirs d'une longue vie*, II, 56).

(32) Lors du séjour de L. di Breme à Coppet, miss Randall, une Anglaise qui vivait dans l'entourage de Mme de Staël, a écrit sur lui :

sophiques — L. di Breme était un adversaire de l'idéologie (33) et condamnait Helvétius (34) — et de leurs goûts littéraires — Beyle détestait Mme de Staël, pour qui Breme éprouvait une admiration sans bornes. Il y avait, c'est vrai, deux points sur lesquels ils étaient en communauté d'idées : en littérature, le mépris pour la cuistrerie de Schlegel, — nous reviendrons sur ce point —; en politique, les sentiments libéraux (35). Mais ce n'était pas suffisant. Si Beyle qualifie di Breme, en 1818, d' « homme d'esprit » (36), le bref nécrologe qu'il lui consacrera en 1820 n'est qu'une épigramme : « L'abbé de Brême (...), ami du duc de Broglie, vient de mourir de rage de n'être rien et d'une fluxion de poitrine » (37). Et pourtant sa dette envers lui est particulièrement importante : c'est grâce à lui qu'il a découvert l'*Edinburgh Review*.

« ... N'allez pas croire que M. Breme soit aussi zélé ami de la liberté qu'il est violent antagoniste du Prince régent. Je serais bien étonnée si vous et lui vous vous entendiez en fait de politique, et je le serais très fort si d'ici à peu d'années M. Breme n'est pas dans le ministère. Il m'a paru avoir plutôt des haines personnelles que des principes inébranlables pour la liberté. Comme politique j'ai peu de confiance en lui; en société il est assez agréable quand il veut... » (d'après C. Pellegrini, *Madame de Staël. Il gruppo cosmopolita di Coppet*, 1938, p. 76-77).

Silvio Pellico dira de L. di Breme en 1817 : « La sua ambizione è quella di contribuire alla grande impresa di diffondere la filosofia, cioè la cognizione dei diritti reciproci e l'amor vero dell'ordine, e mi pare che non sia sprovveduto della forza necessaria a tal uopo » (I. Rinieri, ouvr. cit., I, 238-239).

(33) « ... Je ne différerai plus à déclarer que Locke, Condillac et Tracy même en dernier lieu me parurent toujours avoir circonscrit malgré eux les bornes au-delà desquelles leur science et leurs admirables investigations ne rendent plus raison de rien. Cette science laisse au-dehors de soi trop d'incontestables *faits de l'âme*, tout en soutenant qu'ils sont bien de son ressort; elle se réduit à ordonner en série légitime et immédiate quelques propositions intermédiaires, entre les données primitives de cette âme et leurs dernières modifications dans de certaines conjonctures, toujours sur la seule ligne de la raison... » (L. di Breme, *Grand commentaire sur un petit article*, 1817, p. 109-110. C'est di Breme qui souligne).

(34) « ... Toute doctrine qui érige le doute en seule philosophie, et qui assigne aux facultés humaines la sphère des sensations pour borne de leur activité, admet pour constaté, en attendant, qu'il n'y a de sagesse qu'à jouir, puisque c'est autant de gagné, doit-elle dire, sur des perspectives alarmantes, et non sur des destinées incertaines... » (d'après C. Calcaterra, *L. di Breme, Polemiche*, p. XIII. Texte de L. di Breme, en français).

(35) Sur les idées politiques de L. di Breme, voir C. Calcaterra, ouvr. cit., p. XXX et suiv.

(36) *Corr.*, V, 137, lettre à Mareste du 14 avril 1818.

(37) *Ibid.*, V, 337, lettre à Mareste du 30 août 1820, L. di Breme était mort le 15 août précédent.

A la fin du mois de septembre 1816, Beyle mande à Crozet : « Un hasard le plus heureux du monde vient me donner la connaissance *of* 4 ou 5 *Englishmen of the first rank and understanding* » (38). Il n'est pas douteux que lord Brougham (39), qui collaborait à la revue d'Edimbourg depuis sa fondation en 1802, ait été celui de ces « *Englishmen* » qui lui en a révélé l'existence et l'intérêt.

Il est bon toutefois de savoir qu'avant l'*Edinburgh Review*. Stendhal a eu entre les mains un autre périodique anglais, la *Quarterly Review*, et plus précisément la livraison de janvier 1814 (40), renfermant entre autres un compte rendu de l'*Allemagne* (41) et un article sur la situation de la Grèce (42). Ce dernier a sollicité à tel point son attention, que Beyle a incontinent décidé de le traduire. La traduction, conservée dans les papiers de Grenoble, a été recueillie dans les *Mélanges de politique et d'histoire* sous le titre : *Renaissance de la Grèce* (43). Néanmoins, le secours du manuscrit demeure indispensable pour comprendre dans quelles vues a été fait le travail.

L'autographe (44) porte, en guise de titre : « *1816. Appendix* », et dans la marge : « *Quarterly Review*, page 455, n° XX » (45). La traduction a été commencée le 7 septembre 1816 (46), et achevée le lendemain (47). Le surlendemain, Beyle

(38) *Ibid.*, I, V, 370, lettre cit. du 28 septembre 1816.

(39) Pour qui, il a conçu, à l'instar de L. di Breme, la plus vive admiration. Il parlera de Lord Brougham dans une note ajoutée à la fin de l'introduction de l'*Histoire de la peinture en Italie*, I, 66, et écrira dans *Rome, Naples et Florence en 1817* : « Je ferais cinquante lieues avec plaisir pour voir un homme aussi fort pour la *féodalité* que M. Brougham pour les idées libérales. La conversation de ce grand homme d'Etat fait mon bonheur... » (III, 42. C'est Stendhal qui souligne). Cf. *Souvenirs d'égotisme*, p. 65. Rappelons que les libéraux milanais offrirent deux dîners à Lord Brougham, les 28 août et 18 septembre 1816 (Comandini, ouvr. cit., I, 913-915).

(40) Vol. 10, n° 20, janvier 1814.

(41) Art. IV, p. 355-409.

(42) Art. VII, p. 437-475. *Hermes. State of the modern Greeks Periodic.*

(43) II, 149-166.

(44) Ms. R. 5896, tome 4, fol. 86 à 105. A partir du fol. 87, numérotation de Stendhal de 2 à 19.

(45) Fol. 86 r°.

(46) « 7 7bre 1816, jour sans nerfs et de parfaite santé, *by the* salze P[areille] » (fol. 86 r°). Cette note a d'abord été publiée dans les *Mélanges de politique et d'histoire*, II, 147; elle figure maintenant dans le *Calendrier de Stendhal*, p. 160. Cf. pour le rétablissement du texte, R. Vigneron, art. cit., p. 383, note 27.

C'est ce jour-là, le 7 septembre, on l'a vu, que Stendhal a été présenté à Dumont et à Sainte-Aulaire.

(47) Fol. 92 r°, 97 r°.

la relit et la corrige (48). Le 12, il ajoute, tout à la fin, un fragment intitulé *Du commerce de l'Italie*. Nous le donnons, car il est inédit :

L'histoire nous montre Florence petite et pauvre, ensuite elle croît rapidement en population, en richesses, elle entreprend les guerres les plus coûteuses, elle prête des sommes énormes et fait des présents à des souverains et presque à toutes les puissances italiennes, elle élève de grands édifices et devient une des villes les plus opulentes que présente l'histoire moderne (49).

Enfin, du 15 au 17, Stendhal « corrige le tout » (50).

Mais quel pouvait être le but de cette entreprise ? Comme en tête du morceau figure le mot *Appendix,* et qu'à cette époque l'*Histoire de la peinture en Italie* était le seul ouvrage sur le chantier, la première hypothèse qui se présente d'elle-même à l'esprit est qu'il s'agissait d'un appendice destiné à prendre place dans cet ouvrage (51). Et cette hypothèse est confirmée par les faits. Il reste à expliquer ce que venait faire un appendice sur la situation de la Grèce dans une histoire de la peinture italienne. L'étude du texte révèle que Beyle s'est appliqué avec soin à rattacher cet appendice au sujet du livre. Ainsi, dans le début de l'*Appendix* — début qui ne se trouve pas dans la *Quarterly Review* — il s'efforce d'amener la transition qui lui est indispensable :

Sans véritable chaleur dans les caractères, sans fermentation intérieure dans les peuples, se faisant jour par l'amour des beaux-arts, je ne pense pas que l'on puisse attendre de ceux-ci rien de grand et de sublime en peinture, sculpture et architecture. Les personnes qui ont une opinion contraire fondent de grandes espérances sur la civilisation de la Grèce... (52).

Après quoi, il aborde la question de l'indépendance de la Grèce : « On raisonne depuis cinquante ans de la renaissance de la Grèce. Le public a besoin d'un résumé » (53). Il soumet donc aux lecteurs « la traduction d'un rapport assez récent qu'un diplomate [lui] a confié ». En fait, ce « résumé » n'est que la traduction de l'article de la *Quarterly Review,* entremêlée, comme on va le voir, le réflexions personnelles et de quelques pensées empruntées ailleurs.

En effet, il a tenu à signer, dans le brouillon, quelques-uns des développements qui lui appartiennent en propre. Ainsi, à la

(48) Fol. 87 r°, 92 r°, 99 r°.

(49) Fol. 105 r° (numérotation de Stendhal, 19). Ce fragment est biffé.

(50) Fol. 68 v°, 104 r°.

(51) C'est, en effet, l'opinion de M. Vigneron, art. cit., p. 382, qui a admis le fait sans plus.

(52) *Mélanges de politique et d'histoire,* II, 149.

(53) *Ibid.*, II, 150, texte rétabli d'après le ms. cit., fol. 86 r°.

suite du passage relatif à l'erreur de Napoléon qui, au lieu d'attaquer la Russie, aurait dû envahir l'Angleterre (54), on lit dans l'autographe : « *of* Dom[ini]que. Bon » (55). Un peu plus loin, en regard de la phrase où étaient évoqués « les tribunaux révolutionnaires et les cours prévôtales » (56), il met : « *By* Dom[ini]que » (57).

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il place une sorte de courte épître adressée à « Sa Majesté » :

> Sire,
> Votre Majesté m'ordonne de résoudre cette question : La Grèce renaîtra-t-elle de nos jours pour la civilisation ?
> Dans un tel sujet je supplie V. M. de me permettre la liberté du style philosophique. En en prenant un autre, je craindrais d'abuser de ses moments (58).

Qu'est ceci ? Quelle est cette « Majesté » à qui est présentée la traduction du prétendu « rapport » ? L'expression : « la liberté du style philosophique » donne l'éveil; la rédaction primitive du deuxième alinéa ne permet plus de douter :

> Dans un tel sujet, je supplie V. M. de me permettre le ton purement philosophique, c'est celui de V. M., et ce n'est pas sans une sorte de violence que la majesté nécessaire dans le chef d'un grand empire vient quelquefois voiler l'air simple de la vérité (59).

Ce texte est explicite : c'est à Sa Majesté l'Empereur de Russie que Stendhal s'adresse. Puisqu'il avait déjà songé à dédier au tsar Alexandre son *Histoire de la peinture en Italie* (60), il ne se contentera pas d'une banale dédicace, ni d'une note adulatrice (61). Il mettra à la fin du livre tout un

(54) *Ibid.*, II, 161.
(55) Fol. 99 r°.
(56) *Mélanges de politique et d'histoire,* II, 162.
(57) Fol. 100 r°.
(58) *Mélanges de politique et d'histoire,* II, 150. Nous rétablissons le texte du deuxième alinéa d'après le ms. cit.
(59) Fol. 86 r°. Beyle a repris dans l'interligne le début de cette phrase jusqu'à « philosophique », ensuite il a ajouté, toujours dans l'interligne : « ... le ton naturel de V. M. qui est au reste le ton général que le génie de V. M. imprime à ses conseils... » Mécontent, il a tout barré, et a écrit dans la marge le texte ci-dessus.
(60) C'est le 4 novembre 1814 que Beyle a ébauché une dédicace au tsar Alexandre. Le texte en a été publié dans l'*Histoire de la peinture en Italie,* éd. Champion, I, 381. Cf. P. Arbelet, *Stendhal a-t-il dédié à Napoléon son Histoire de la peinture ?* dans les *Soirées du Stendhal-Club,* deuxième série, p. 181-207. P. Arbelet n'a pas eu connaissance de *l'Appendix* que nous étudions.
(61) « ... grâce au génie de Catherine et d'Alexandre,
C'est du Nord maintenant que nous vient la lumière. »
Voltaire.
(*Histoire de la peinture en Italie,* II, 105).

chapitre de politique internationale, susceptible de donner au monarque une idée avantageuse de la compétence de l'auteur dans ce domaine. C'est pourquoi il ne se borne pas à traiter de l'avenir de la Grèce, mais il parle aussi de la situation de la France, de l'Italie, de l'Angleterre, des Etats-Unis.

Son brouillon achevé, Henri Beyle fait part de son projet à Crozet, dans la même lettre, notons-le bien, où il engage son ami à laisser la dédicace de l'*Histoire de la peinture en Italie* à l'empereur Alexandre, parce que son intention est de demander un poste de professeur en Russie :

> Un petit appendice de luxe, lui écrit-il le 28 septembre, formera vingt ou trente pages, une feuille ou deux en petit caractère que nous pourrons nicher à la queue du plus petit des deux volumes. Cette fantaisie est absolument indépendante. Je te l'enverrai en octobre (62).

Les jours suivants, tout en donnant la priorité à la mise au point de la vie de Michel-Ange (63), il n'oublie pas l'appendice. Le *Voyage en Angleterre* de L. Simond (64) lui étant tombé entre les mains (65), il trace à la fin du brouillon cette note inédite, où apparaît sa satisfaction d'avoir vu juste :

(62) *Corr.*, IV, 378.

(63) Il ajoute en *post-scriptum* à la lettre de Crozet du 28 septembre : « Au lieu d'appendice, je te fais Michel-Ange tant que je puis. Le copiste commence son affaire le 30 septembre » (*Corr.*, IV, 337).

(64) *Voyage en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811; avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et usages de ses habitants.* A Paris, chez Treuttel et Wurtz, 1816, 2 vol. in-8°. Nous citons d'après la seconde édition, parue chez les mêmes éditeurs en 1817, 2 vol. in-8°.

Le *Journal de Paris* écrit le 10 octobre 1817, lors de la mise en vente de la seconde édition :

« La première édition du *Voyage en Angleterre,* publiée à la fois en anglais à Londres et en français à Paris, a excité dans les deux pays un intérêt si général qu'en moins de huit mois l'édition s'est trouvée épuisée; l'opinion des deux nations a unanimement porté cet ouvrage au premier rang de ceux qui, jusqu'à à ce jour, ont paru sur l'Angleterre.

« Familier avec la langue, marié dans le pays, placé par ses divers rapports dans le point de vue le plus favorable à ses observations, l'auteur a peint la nation anglaise, son état politique et moral, sa littérature, ses arts, son commerce, ses mœurs et ses usages, en observateur profond et en Français spirituel, sans jamais s'écarter de la plus sévère impartialité; partant, dans son ouvrage on trouve de l'instruction et de l'amusement... »

(65) Beyle conseille à Louis Crozet la lecture du *Voyage en Angleterre* dans ses lettres des 20 et 21 octobre 1816 (*Corr.*, V, 9, 13, 17 — où il faut lire *Simond* au lieu de *Siméon*).

P. Arbelet a signalé quelques réminiscences de l'ouvrage dans les chap. CLXV et CLXXVIII de l'*Histoire de la peinture en Italie,* éd.

Confirmation de mes principes.

Voyage de M. Simond, page 333, tome I : « Quant aux richesses qui se sont accumulées aux Etats-Unis, c'est sans doute un engrais nécessaire à la production future des arts et des sciences qui ne sont cultivés qu'où il y a de grandes villes, des pauvres, des riches, du luxe, du loisir, des besoins, de l'ambition, de l'émulation, toutes les grandes passions et quelques-unes des bonnes. Un goût juste et pur est le dernier terme de l'opération. Jusqu'à présent cet engrais est encore un peu fumier. Il n'en est qu'au premier développement de ses qualités, celui de l'inégalité des fortunes, de la pauvreté et du luxe. »

M. S[imond] n'est pas arrivé au principe de l'Ennui, mais il le confirme (66).

Et, en regard de ces lignes sur l'Angleterre : « Un jour va venir qu'elle abandonnera les Indes et se réduira sagement à faire le commerce des transports de l'Europe. Elle aura des vaisseaux de guerre pour forcer à coups de canon à se servir de ses vaisseaux marchands » (67), on lit une autre note, également inédite :

Par les fusées à la Congrève, Alger, Naples, Marseille et Cadix, toutes les villes maritimes appartiennent aux Anglais. Elle peut par elles faire payer la moitié de sa dette nationale (68).

Or, c'est dans le *Voyage en Angleterre* que Beyle a appris l'existence des « fusées à la Congrève ». Voici en quels termes en parlait Simond :

Quelques militaires avec qui nous dînâmes hier soir ont parlé peu avantageusement des *Congreve's Rockets*. C'est une énorme fusée volante qui a plusieurs livres de poudre dans un cylindre de fer, et dont la baguette ou queue la maintient dans la direction qui lui a été donnée, comme font les barbes d'une flèche (69).

Champion, II, 329, 382. De son côté, M. Pincherle a fait remarquer que lorsque Beyle parle de « *routs* » dans *Rome, Naples et Florence en 1817*, éd. originale p. 224, éd. du Divan, III, 108, il se souvient là aussi du livre de Simond (*Roma, Napoli e Firenze nel 1817*, p. 151).

(66) Ms. cit., fol. 103 v°. Stendhal a tout barré et mis en surcharge : « Ailleurs ». — Le passage cité par Beyle se trouve à p. 336-337, tome I, du *Voyage en Angleterre*.

(67) *Mélanges de politique et d'histoire*, II, 163.

(68) Fol. 101 r°.

(69) *Voyage en Angleterre*, I, 106. En 1825, paraîtra un traité sur les « fusées à la Congrève », *Traité des fusées de guerre nommées autrefois « rochettes » et maintenant « fusées à la Congrève »*, par M. de Montgéry (Paris, Bachelier, 1825). Au même moment, Népomucène Lemercier écrira au deuxième acte de sa tragédie *Les Martyrs de Souli ou l'Epire moderne*, Paris, Canel, 1825 :

« ... Un frauduleux navire
Qui, flottant arsenal, recelait dans ses flancs
L'incendiaire amas de *congrèves* brûlants. »

Cependant Crozet, loin de donner son satisfecit, se rebiffe : il ne veut pas d'appendice. Ses raisons devaient être judicieuses, car Stendhal s'incline sans protester : « Je te prouve ma vive reconnaissance en suivant tes avis. Je fais Michel-Ange au lieu de l'appendice » (70). Effectivement, il ne sera plus question de l'*Appendix*. Nous verrons tout à l'heure comment Beyle essaiera de tirer parti, au début de 1818, du morceau resté sans emploi. Signalons pour l'instant qu'il parlera de la situation de la Grèce dans une page de *Rome, Naples et Florence en 1817* — page qui sera profondément remaniée dans l'édition de 1826 :

... il est impossible de créer une nation pour les arts; ce qui semble être le problème de gens qui veulent rétablir la Grèce. Les souvenirs d'Athènes et de Sparte ne feraient que donner une couleur particulière à la sotte vanité de la nation. Si l'on recréait la Grèce, on n'obtiendrait que des New-York et des Philadelphie, pays rebelles aux arts. Qui le croirait ? Ces Grecs ont déjà de la vanité. Dans les jeunes gens c'est la rouille qui empêche de croître. Ces pauvres barbares ridicules n'accordent de supériorité à l'Europe que dans la mécanique (71).

Le fascicule de la *Quarterly Review*, où figurait l'article sur la Grèce, comportait aussi, nous l'avons dit, un compte rendu de l'*Allemagne*. Les éloges y alternaient avec les réserves. On y disait, par exemple, que Mme de Staël n'était pas exempte des préjugés littéraires français, et que ses jugements sur les pièces de Schiller étaient fort discutables :

... *We suspect, indeed, that something of that indigenous feeling may be traced in Madame de Staël herself, when she prefers so decidedly his* Mary Stuart *to his* Wallenstein, *and speaks with so little toleration of the chorus in the* Bride of Messina... (72).

On lui reprochait aussi de ne pas avoir été impartiale en parlant de l'Allemagne et de l'esprit germanique :

... *We do not blame her for the warmth of her zeal in so good a cause as the honour of Germany, but we cannot help regretting*

(70) *Corr.*, V, 11, note en marge d'une lettre de Louis Crozet reçue par Stendhal le 19 octobre 1816.

(71) Ed. originale, p. 121. Voici ce que le passage deviendra dans l'édition de 1826 :

« Toutes les âmes généreuses désirent avec ardeur la résurrection de la Grèce, mais on obtiendrait quelque chose de semblable aux Etats-Unis d'Amérique, et non le siècle de Périclès. On arrive au gouvernement de l'*opinion*; donc l'opinion n'aura pas le temps de se passionner pour les arts. Qu'importe ? La liberté est le nécessaire, et les arts un *superflu* duquel on peut fort bien se passer » (II, 212. C'est Stendhal qui souligne).

(72) *Quarterly Review*, n° 20, art. cit., p. 382.

that she should have expressed herself so strongly as to resemble an apologist rather than an impartial observer... (73).

De ce compte rendu, Stendhal a retenu la page où l'on faisait grief à Mme de Staël de persister à croire que le théâtre de Racine n'est que la copie du théâtre grec (74). Convaincu du bien-fondé de la remarque, il traduit cette page le 15 septembre 1816 — l'examen du manuscrit nous permet d'apporter cette précision (75) — et il la fait suivre d'une conclusion de son

(73) *Ibid.*, p. 409.

(74) Dont voici le texte :

« In conformity with the general opinion of her country (an opinion which a more accurate acquaintance with the poets of Greece has long since destroyed both in Germany and England), she supposes that the gorgeous language and rigid character of the drama which the genius of Racine has carried to the highest pitch of excellence of which it is capable, is a copy of the ancient Athenian theatre. Yet, in truth, its most remarkable features may be vainly sought in those tragedies which it porfesses to imitate, while those against which it most inveighs as barbarous, have a far better claim to the prescription of antiquity. The mixture of comic or vulgar characters with kings and heroes, is sanctionned by the examples of the watchman in *Agamemnon*, with his jests about his lady's secret, the drunkenness of the king in the *Bacchae*, the dialogue between Hercules and the servant of *Adrastes*, and the jocose sentinel in the *Antigone*. For a death on the stage, the *Ajax* is an ample authority, and the bleeding eyes and face of Oedipus must have presented as horrid a spectacle to an Athenian audience as the similar situation of Gloster does to an English one.

« Even the unities, to the maintenance of which so much is sacrified, are only founded on the wrong interpretation of a passage in Aristotle, and were violated by the Greeks as often as the circumstances of an open theatre would allow. The scene is changed once, if not twice, in the *Ajax*. In the *Eumenides* the hero passes from Delphi to Athens; and in the action of the *Agamemnon* a space of some weeks is necessarily supposed between the taking of Troy which opens the play, and the arrival of the hero in his native country. Nor is the uniformity of the French alexandrine less different from the variety of the Grecian anapaestic and chorus measures, and the wieldy simplicity of the iambic. If then the French drama be confined by chains, they are chains which they have forged for themselves, and for which the ancients (the Greeks at last) are nowise responsible; and those dramas which they call classical (whatever may be their other beauties and we allow them to be great and numerous) are no more copies of the real antique than the famous statue of Hercules in a full-bottomed wig was of the Hercules of Phidias » (*ibid.*, p. 383).

(75) Cette traduction a été publiée une première fois dans l'éd. Champion de *Racine et Shakespeare*, avec le titre *Sur le Romanticisme* (II, 105-107), et la date inexacte du 15 septembre 1818 (II, 303), ensuite dans les *Mélanges de littérature* (III, 147-149), avec le titre de l'éditeur *Sur les unités*, et sans date.

cru tendant à montrer que c'est Shakespeare qui s'est le plus rapproché des poètes tragiques antiques.

Très vraisemblablement, ce nouveau morceau emprunté à la *Quarterly Review* était lui aussi destiné à l'*Histoire de la peinture en Italie;* il devait sans doute prendre place dans l'un des chapitres sur le beau idéal moderne. Mais il en sera écarté par Crozet. Ce dernier objectera que la thèse que son ami avait fait sienne ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle qu'avait soutenue naguère A. W. Schlegel dans sa *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide,* et qu'il fallait se méfier des théories « romantiques » du critique allemand. Ainsi s'explique, pensons-nous la phrase de la lettre à Louis Crozet datée du 20 octobre suivant : « Tu me fais grand plaisir de me dire que tu m'as ôté du danger de paraître dans le régiment de ce La Harpe... » (76).



Revenons à la découverte de l'*Edinburgh Review.*

Le premier fascicule que Beyle ait l'occasion de lire, à la fin du mois de septembre 1816, est le n° 45 (77), renfermant le compte rendu par Jeffrey (78) du *Corsaire* et de *la Fiancée d'Abydos* de Byron (79). Aussitôt il est « illuminé » : il avait eu bien tort de croire que le « système romantique » était une invention allemande; le vrai « système romantique » est celui que l'*Edinburgh Review* enseigne et que Byron pratique (80). Et il se hâte de prévenir Crozet d'avoir à rectifier la « note sur le romantique » de l'*Histoire de la peinture en Italie,* celle-là

Le manuscrit R. 5896, tome 2, fol. 179, montre : 1° que la traduction a été faite le 15 septembre 1816; 2° que le titre *Sur le Romanticisme* y figure, mais qu'il s'agit d'une addition postérieure, ce que d'ailleurs confirme par le fait que le terme de « romanticisme » n'existait pas encore en 1816. Toutes ces particularités ont, semble-t-il, échappé à M. Vigneron, art. cit., p. 303, note 29.

(76) *Corr.,* V, 14.

(77) « Je lis le n° 45, d'avril 1814... » (*Corr.,* IV, 373, lettre à Crozet, cit. du 28 septembre 1816). Il est singulier qu'en écrivant la *Vie de Henry Brulard,* Stendhal ait oublié cette date importante de sa vie littéraire; il dira, en effet, que c'est en 1812, en Allemagne, qu'il a « accroché quelques *Edinburgh Reviews* » (I, 339).

(78) R. Elsner, *Francis Jeffrey, der Hauptbegründer der « Edinburgh Review », und seine Kritischen Prinzipen* (Berlin, Dissertation, 1938, p. 14).

(79) *Edinburgh Review,* vol. 23, n° 45, avril 1814, p. 198-229. *The Corsair, a tale. By Lord Byron.* Fifth edition, 8°, p. 100, London, 1814. — *The Bride of Abydos, a turkish tale.* By Lord Byron, Sixth edition, 8°, p. 72. London, 1813.

(80) *Corr.,* IV 370-371.

même qu'il avait déjà refaite lors de son séjour en Dauphiné au printemps de 1816 (81), et qui lui semble maintenant « bien mauvaise » (82).

Le 1er octobre, il mande encore à Crozet : « Le courrier part, sans quoi j'avais le projet de dicter pour toi la traduction de six pages de l'*Edinburgh* n° 45, qui exposent toute la théorie romantique » (83). Mais ce n'était que partie remise. La traduction a réellement été exécutée (84). Le manuscrit en est conservé à la Bibliothèque de Grenoble (85); il est intitulé *Poétique de l'Edinburgh Review* et, détail inconnu, il est de la main de Giuseppe Vismara (86).

Il ne sera pas inutile, pour bien nous rendre compte de l'influence exercée par la revue d'Edimbourg sur les idées stendhaliennes, d'analyser l'article sur Byron qui a tellement impressionné notre lecteur. Nous empruntons la traduction du manuscrit de Grenoble, quitte à citer en note le texte anglais.

Jeffrey commençait par déclarer que c'est « aux peintures des passions les plus fortes qu'il [Byron] est redevable de la plénitude de sa gloire » (87). Il traçait ensuite une histoire de la poésie :

> Je pense que tous ceux qui ont réfléchi sur l'histoire de la poésie, et sur l'état où elle est actuellement parvenue en Angleterre, auront remarqué qu'elle parcoure [*sic*] une espèce de cercle, et que nous arrivons maintenant à un goût et à un ton de composition plus analogues au goût qui marqua ces [*sic*] premiers pas, qu'à celui d'aucune époque postérieure (88).

(81) *Compléments et fragments inédits*, p. 248. [

(82) Nous ne possédons pas le texte des deux premières versions de la note « *sur le romantique* ». Quant à celle que Beyle rédige à la suite de la découverte de l'*Edinburg Review*, elle a été publiée plusieurs fois : dans l'éd. Champion de *l'Histoire de la peinture en Italie*, II, 449-450; dans l'éd. Champion de *Racine et Shakespeare*, II, 3-4; dans la *Corr.*, V, 387.

(83) *Corr.*, IV, 388-389.

(84) P. Arbelet, *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, II, 528; P. Martino, *Racine et Shakespeare*, éd. Champion, II, 280; R. Vigneron, *Stendhal et Hazlitt*, p. 383, ont tour à tour signalé l'existence de cette traduction. Ils se sont bornés à indiquer qu'elle n'est pas de la main de Stendhal.

(85) R. 5896, tome 4, fol. 3-9.

(86) Ce qui prouve que les rapports de Beyle avec Vismara sont un peu plus anciens que ne l'a pensé M. Trompeo, qui a placé en 1818 le début de leur amitié (*Nell'Italia romantica sulle orme di Stendhal*, p. 75, note).

(87) Ms. cit., fol. 4 r°. « ... it is to his pictures of the stronger passions, that he is indebted for the fulness of his fame » (p. 198).

(88) Fol. 4 v°. « It must have occured, we think, to every one who has attended to the general history of poetry, and to its actual condition among ourselves, that it is destined to complete a certain cycle, or great revolution, with respect at least to some of its essen-

La poésie et la civilisation, poursuivait le critique, sont étroitement unies. Dans les temps primitifs, la poésie offre des passions énergiques. A mesure que les mœurs se polissent, l'expression des sentiments profonds est proscrite comme grossière. Mais, lorsque la société est tombée dans la frivolité et l'affectation, une révolution s'opère, et l'on recherche de nouveau les sensations fortes et naturelles :

La poésie réfléchit ces grands changements; elle devient plus enthousiaste, plus grave, plus passionnée. On sent la nécessité de chercher des émotions plus fortes que ne l'a fait le siècle tranquille et frivole qui l'a précédé (89).

Le XIX[e] siècle marque précisément ce retour à l'énergie :

Nous ne pensons pas avoir méconnu le génie du siècle. Au moins il y a un fait indépendant de toute théorie, c'est que non seulement tous les poètes qui ont réussi depuis vingt ans ont cherchées [*sic*] beaucoup plus les sensations profondes que ceux du siècle qui avait précédé, mais encore pour atteindre cet objet, ils ont traité des sujets qui auraient étés [*sic*] dédaigneusement repoussés comme vulgaires par l'excessive délicatesse de cet âge de beaux esprits (90).

Et Jeffrey concluait : « Une soif croissante d'émotions fortes peut être regardée comme le vrai caractère du siècle présent » (91).

On devine la joyeuse surprise de Stendhal à la lecture de cet article. On comprend pourquoi il s'est pris d'emblée d'une belle passion pour Byron, dont peut-être le nom même lui avait été jusqu'alors inconnu (92). Il venait de découvrir, par

tial qualities; and that we are now coming round to a taste and tone of composition, more nearly akin to that which distinguished the beginning of its progress, than any that has prevailed in the course of it » (p. 199).

(89) Fol. 6 v°. « Poetry, of course, reflects and partakes in this great transformation. It becomes more enthusiastic, authoritative and impassioned; and feeling the necessity of dealing in more powerful emotions than suited the tranquil and frivolous age which preceded... » (p. 200).

(90) Fol. 7 r° « Neither do we think that we can have essentially mistaken that principle : — at least it is a fact, independent of all theory, not only that all the successful poets of the last twenty years have dealt much more in powerful sensations, than those of the century that went before; but that, in order to attain this object, they have employed themselves upon subjects which would have been rejected as vulgar and offensive by the fastidious delicacy of that age of fine wrinting » (p. 201).

(91) Fol. 7 v°. « ... a growing appetite for which may be regarded as the true characteristic of this age of the world... » (p. 201).

(92) Bien qu'il affirme, en 1829, dans ses *Souvenirs sur Lord Byron* : « Je raffolais alors de *Lara* » (*Mélanges de littérature,* III, 261). E. Estève a eu tort d'accepter sans réserve ce témoignage (*Byron et le romantisme français,* p. 57).

le plus grand des hasards, la définition du beau moderne, cette définition qu'il avait en vain cherchée jusqu'alors. De Schlegel, il garde le terme « romantique » — qui ne figurait pas dans l'article de l'*Edinburgh Review* — mais dans son acception négative : qui n'est pas une imitation des anciens. Et cela, d'après un principe ainsi formulé par la revue :

> Les classiques grecs et romains n'offrent pas de ressources dans ce besoin de la société, premièrement parce que la plus grande partie d'entr'eux appartiennent à une période de la société aussi artificielle et aussi contraire à l'exhibition [*sic*] naïve des passions naturelles que l'époque qui a précédée [*sic*] la révolution dont nous parlons, et en secon [*sic*] lieu, parce que l'étude des classiques est associée avec l'âge le plus froid et le plus stupide de la littérature moderne. Leur mitologie [*sic*] et leur autre jargon incorporés avec les ouvrages aux quels [*sic*] on pourrait avoir recours sont maintenant regardés avec la plus grande dérision et le plus froid dédain (93).

On peut être sûr que, s'il en avait encore été temps, Stendhal aurait inséré ces idées dans les chapitres sur le beau idéal. Faute de le pouvoir, il les mettra à profit dans le dernier chapitre du livre, intitulé *Le goût pour Michel-Ange renaîtra* (94), et dont il a eu l'idée le 9 octobre 1816. Ce jour-là, il consigne sur son manuscrit la note inédite que voici :

> A ajouter : 1° Crotone; 2° jugements des étrangers sur M[ichel-Ange]; 3° le goût pour M[ichel-Ange] reviendra; 4° sur l'imitation fondée par Dieu, en Condivi à la fin (95).

(93) Fol. 6 v°. « The Greek and Roman classics afford no ressource in this emergency; partly because by far the greater part of them belong to a period of society as artificial, and as averse to the undisguised exhibition of natural passions, as that which preceded this revulsion; and partly because, at all events, the study of them is associated with the coldest and dullest period of modern literature, and their mythology and other jargon incoporated with the compositions that come now to be looked upon with the greatest derision and disdain » (p. 201, note).

(94) Beyle a indiqué la source des idées qu'il expose dans ce chapitre, mais son renvoi est fantaisiste. Il renvoie, en effet, au n° 54, p. 277 de l'*Edinburgh Review*. Or, à l'endroit indiqué on trouve la table des matières du fascicule. Il est vrai que deux pages plus loin commence un compte rendu du troisième chant de *Childe Harold's Pilgrimage* et du *Prisonner of Chillon*, mais il n'y a là rien de commun avec les idées empruntées par Stendhal. L'erreur a-t-elle été involontaire ? C'est plausible quant au numéro de la livraison, mais non en ce qui concerne la page. D'autant plus que, de toute évidence, il n'a pas composé son chapitre de mémoire. A signaler, en outre, que lorsqu'il mettra de nouveau à contribution, dans son pamphlet romantique, le même article du n° 45, il donnera une fois encore la référence : n° 54, p. 277 (*Racine et Shakespeare*, éd. Champion, II, 30).

(95) R. 5896, tome 4, fol. 115 r°.

L'*Edinburgh Review* lui a ainsi permis de donner à l'*Histoire de la peinture en Italie* une conclusion originale et qui prépare l'avenir.

***

On comprend donc que Stendhal soit devenu un lecteur passionné de l'*Edinburgh Review*, et qu'il l'ait mise si souvent à contribution. Le dépouillement du périodique nous a réservé, à cet égard, plus d'une surprise.

Outre l'article sur Byron, la livraison n° 45 avait publié un compte rendu du *Dictionary of Malayan language* et de la *Grammar of the Malayan language*, par W. Marsden, « author of the *History of Sumatra* » (96). C'est d'après ce compte rendu que Beyle manifeste, le 2 octobre, le désir de renvoyer à « l'excellente *Histoire de Sumatra* par M. Marsden » (97).

Le deuxième fascicule dont il a eu connaissance est le n° 48, de février 1815. L'article sur les *Voyages à la source du Missouri*, par Lewis et Clarke (98), a sollicité sa curiosité : il y voit des arguments décisifs en faveur de l'influence du climat sur les mœurs. Il note le 2 octobre :

> Ai-je cité le *Voyage de Lewis et Clarke aux sources du Missouri ?* Nommer le livre s'il n'est pas déjà dans quelque note. Je viens d'en lire un long extrait. Il assure la victoire à mes idées, ainsi que Marsden (99).

Crozet, à qui cette note inédite est adressée, soucieux de ne pas surcharger le livre de son ami, ne mentionnera pas l'ouvrage de Lewis et Clarke, pas plus que celui de Marsden. Mais Stendhal n'oubliera pas l'article de l'*Edinburgh Review;* il s'en souviendra en composant *De l'Amour*. Le passage, mis entre guillemets, relatif aux mœurs des Ricaras, par lequel se termine le chapitre XXXV, ne sera pas emprunté, comme il le prétend, à la page 215 du *Voyage à la source du Missouri* — vérification faite, le renvoi se révèle faux (100) — mais bien

(96) N° 45, p. 151-189.

(97) *Compléments et fragments inédits*, p. 249.

(98) Vol. 24, n° 48, février 1815, p. 412-438. *Travels to the source of the Missouri, and across the American continent to the Pacific Ocean; performed by order of the Government of the United States in the years 1804, 1805, 1806.* By captains Lewis and Clarke. London, 1814, in-4°.

(99) *Compléments et fragments inédits*, p. 249.

(100) L'ouvrage des capitaines Lewis et Clarke a paru simultanément à Londres (voir note 98) et en Amérique. L'édition américaine porte ce titre : « *History of the expedition under the command of captains Lewis and Clarke to the sources of the Missouri.* »

Le passage visé par Stendhal est à la p. 77 de l'éd. de Londres, et au tome I, p. 104-105 de l'éd. de Philadelphie, mais il n'y figure pas textuellement.

au compte rendu de la revue écossaise. Comme on s'est laissé prendre au piège, nous donnons ci-dessous les deux textes en regard. On notera que Stendhal a remplacé par un récit direct la forme indirecte et, surtout, que la dernière phrase ne figure pas dans le compte rendu. Beyle s'est donné le malin plaisir de prêter aux auteurs anglais une allusion que la pudibonderie britannique aurait difficilement admise.

EDINBURGH REVIEW

... The Ricaras, of which they [Lewis and Clarke] saw three villages, containing in all about 450 men, are tall, well proportioned, the women handsome and lively, though to them, as among others savages, falls all the drudgery of the field, and all the labour of procuring subsistence, except by hunting. These people, are poor, but kind and generous; and although they received thankfully what is given them, do not beg like the Sioux. The women are handsomer than those of the former nation, but, like them, are disposed to be liberal of their favours, and not to permit their lovers to suffer disappointment. It is curious indeed to observe, how much the point of honour in this respect is reversed among all the savage tribes which our travellers have described. That a wife or a sister should grant any favour to a stranger without the consent of her husband or brother, is a cause of offence, and is considered as a great disgrace. On the other hand, the consent of the husband or brother is not difficult to be obtained, and they are even gratified by having an opportunity of granting it. A black servant, belonging to the American party, produced at first great astonishment among people who saw a man of that colour for the first time. He

STENDHAL

Les Ricaras sont pauvres, mais bons et généreux; nous vécûmes assez longtemps dans trois de leurs villages. Leurs femmes sont plus belles que celles de toutes les autres peuplades que nous avons rencontrées; elles sont aussi très disposées à ne pas faire languir leurs amants. Nous trouvâmes un nouvel exemple de cette vérité, qu'il suffit de courir le monde pour voir que tout est variable. Parmi les Ricaras, c'est un grand sujet d'offense si, sans le consentement de son mari ou de son frère, une femme accorde ses faveurs. Mais du reste, les frères et les maris sont très contents d'avoir l'occasion de faire cette petite politesse à leurs amis.

Nous avions un nègre parmi nos gens; il fit beaucoup de sensation chez un peuple qui pour la première fois voyait un homme de cette couleur. Il fut bientôt le favori du beau sexe, et, au lieu d'en être jaloux, nous voyons les maris enchantés de le voir arriver chez eux. Ce qu'il y a de plaisant, c'est

soon, however, came to be very much in the good graces of the women, and with this the husbands, instead of being jealous, appeared to be highly gratified...

(N° 48, février 1815, p. 418) (101).

que dans l'intérieur de huttes aussi exiguës, tout se voit.

(*De l'amour*, éd. Champion, I, 179-180.)

Les jours suivants, Stendhal parcourt une autre livraison de l'*Edinburgh Review*, le n° 49, de juin 1815, renfermant entre autres un article de Hazlitt (102) sur la *Littérature du Midi de l'Europe* par Sismondi (103). Avant de voir le parti qu'il en a tiré, il nous faut revenir un peu en arrière.

Dès le mois de décembre 1811, Beyle avait eu l'idée d'introduire dans l'*Histoire de la peinture en Italie* un parallèle entre Michel-Ange et Dante. Le rapprochement était rien moins

(101) L'*Edinburgh Review* ne cite pas le texte du livre de Lewis et Clarke; elle le paraphrase. Nous le transcrivons pour montrer que Stendhal ne l'a pas eu sous les yeux :

« ... The villages are within the distance of four miles of each other, the two lower ones consisting of between one hundred and fifty and two hundred men each, the third of three hundred. The Ricaras are tall and well proportioned, the women handsome and lively, and as among other savages to them falls all the drudgery of the field and the labours of procuring susbistence except that of hunting; both sexes are poor, but kind and generous, and although they receive with thankfulness what is given to them, do not beg as the Sioux did, though this praise should qualified by mentioning that an axe was stolen last night from our cooks. The dress of the man is a simple pair of moccasins, leggings, and a cloth round the middle, over which a buffaloe robe is occasionally thrown, with their hair, arms and ears decorated with different ornements. The women wear moccasins, leggings, a long shirt made of goats'skins, generally white and fringed, which is tied round the waist; to these they add, like the men, a buffaloe robe without the hair, in summer. These women are handsomer than the Sioux; both of them are however, disposed to be amorous, and our men found no difficulty in procuring companions for the night by means of the interpreters. These interviews were chiefly clandestine, and were of course to be kept a secret from the husband or relations. The point of honour indeed, is completly reversed among the Ricaras; that the wife or the sister should submit to a stranger's embraces without the consent of her husband or brother, is a cause of great disgrace and offence, especially as for many purposes of civility or gratitude the husband and brother will themselves present to a stranger these females, and be gratified by attentions to them... » (éd. de Londres, p. 77; éd. de Philadelphie, I, 104-105).

(102) R. Vigneron, art. cit., p. 376.

(103) Vol. 23, n° 49, juin 1815, p. 31-63.

qu'original (104). Condivi, pour nous borner à des textes qui lui étaient connus, avait écrit : « *Michelagnolo ha seguitato Dante, del quale è sempre stato studioso* » (105). Dans *Corinne,* Mme de Staël avait aussi rapproché le peintre du *Jugement dernier* du poète de la *Divine Comédie :*

... Le sentiment de l'humilité, si noble devant le ciel, affaiblit l'énergie des passions terrestres, et donne nécessairement de la monotonie à la plupart des sujets religieux. Quand Michel-Ange, avec son terrible talent, a voulu peindre ces objets, il en a presque altéré l'esprit, en donnant à ses prophètes une expression redoutable et puissante, qui en fait des Jupiters plutôt que des saints. Souvent aussi il se sert, comme le Dante des images du paganisme, et mêle la mythologie à la religion chrétienne... (106).

Et ailleurs :

Michel-Ange s'était pénétré de la lecture du Dante, et le peintre, comme le poète, représente des êtres mythologiques en présence de Jésus-Christ; mais il fait presque toujours du paganisme le mauvais principe, et c'est sous la forme des démons qu'il caractérise les fables païennes... (107).

Voici dans quels termes Stendhal avait ébauché ce parallèle dans le premier jet de son livre :

Il [Michel-Ange] fut admirateur passionné du Dante, ce grand poète qui a le bonheur d'être inintelligible aux âmes communes. Il reste une preuve écrite de ce goût de Michel-Ange. On sait qu'Alighieri mourut dans l'exil et son tombeau est à Ravenne. Les citoyens de Florence adressèrent une demande à Léon X pour obtenir les cendres de leur grand compatriote. Voici la signature de Michel au bas de cette lettre * :

« *Io Michelagnolo schultore il medesimo a Vostra Santità supplicho offerendomi al divin poeta fare la sepultura sua chondecente e in loco onorevole in questa città.* »

Peu d'hommes eurent autant de rapports. Les personnes, qui liront les vers cités en note, croiront voir un dessin de Michel-Ange **. Ainsi que ses figures de Sybilles, ces vers n'ont jamais été surpassés ni imités. Ces grands hommes eurent les mêmes défauts qui furent ceux de leur siècle. Dante fut théologien parce qu'en 1300 c'était le premier des mérites. Michel-Ange chercha trop à montrer sa science dans le dessin et à peindre des positions extraordinaires

* Volume de Condivi, p. 114 (109).
** Tout l'épisode d'Ugolin.

(104) Contrairement à l'affirmation d'A. Chuquet : « Un des premiers, Beyle le compare à Dante » (*Beyle-Stendhal,* p. 254).
(105) *Vita di Michelagnolo Buonarroti,* chap. LI.
(106) *Corinne,* liv. VIII, chap. III.
(107) *Ibid.*, liv. X, chap. IV.
(109) Texte emprunté aux *Notizie storiche ed annotazioni alla riferita vita di Michelagnolo Buonarroti* par Anton Francesco Doni, publiées à la suite de la *Vita* de Condivi.

parce que son siècle estimait ces choses (...). La connaissance profonde que Michel-Ange avait de l'anatomie se sent dans ses ouvrages comme la théologie dans ceux du Dante..

On trouve chez Dante une certaine pompe de savoir qui nuit souvent à l'effet des beautés de sa poésie. Ce défaut se reproduit dans Michel-Ange... (108).

C'était maigre. En 1816, Stendhal cherche à étoffer ce parallèle. Le 7 octobre, il s'applique à la nouvelle rédaction du chapitre CLXXII, *Influence du Dante sur Michel-Ange*. Après avoir jeté sur le papier les deux premiers paragraphes, tels qu'ils resteront, à quelques changements près, dans le texte imprimé, il poursuit :

Ce mélange est bien ancien dans l'Eglise. Dans la messe des morts on trouve le Tartare. Mais Michel-Ange fut entraîné par sa passion pour le Dante. Jamais deux génies ne furent plus semblables. L'un et l'autre adorèrent l'antiquité, mais ne la copièrent point (110).

Mécontent, il barre les deux dernières phrases, et continue sur la page en regard :

... L'exemple de ces deux grands hommes a fait loi en Italie. De nos jours encore, Monti, le dernier poète qu'ait eu cette pauvre Italie ench[aînée], dit fort bien... (111).

Henri Beyle avait un bonne connaissance de l'œuvre poétique de Monti. Mais, ce jour-là, les vers du poète italien ne lui reviennent pas à l'esprit. D'ailleurs, il ne sait trop quoi ajouter d'autre sur Dante et Michel-Ange. Pressé de faire copier la fin de son manuscrit pour l'envoyer à Crozet, il décide de remettre au copiste Delbono le chapitre inachevé, le prévenant d'avoir à laisser « 1 *pagina in bianco* » (112).

Le 9 octobre, Stendhal finit de relire et de corriger la vie de Michel-Ange (113). Le lendemain, il lit le compte rendu de la *Littérature du midi de l'Europe* dans le n° 49 de l'*Edinburgh Review*. Lorsqu'il en arrive à la page renfermant la traduction en anglais du passage où Sismondi racontait la représentation de l'enfer à Florence, en 1304, il songe aussitôt à utiliser ce passage dans son chapitre. Il note :

Dans une des fêtes que les citoyens de Florence se donnaient, ils représentèrent l'enfer sur une de leurs places publiques et avec un luxe inconnu aujourd'hui. Les malheureux plongés dans la glace ou dans le feu étaient représentés par des hommes véritables.

See Sismondi, I (114).

(108) Ms. R. 289, tome 12, p. 131-133. Nous rappelons que le premier jet de la vie de Michel-Ange est daté du 10 décembre 1811.

(110) Ms. R. 5896, tome 9, fol. 91 r°.

(111) *Ibid.*, fol. 90 v°.

(112) *Ibid.*, fol. 91 r°.

(113) *Ibid.*, fol. 115 r°.

(114) Ms. R. 5896, tome 4, fol. 83 v°.

Ensuite, il reprend le texte anglais et le traduit de plus près sur un morceau de papier qu'il colle, dans le registre où Delbono avait copié la vie de Michel-Ange, à l'endroit réservé au parallèle entre Dante et Michel-Ange.

A Florence, le 1er mai 1304, le peuple avait voulu se donner le plaisir de voir l'enfer. Le lit de l'Arno était le gouffre. Toute la variété des tourments inventés par l'imagination des moines ou du poète, lacs de poix bouillante, feu, glaces, serpents, furent appliqués à des personnes véritables dont les cris affreux et les hurlements donnèrent aux spectateurs un des plaisirs les plus utiles à la religion (115).

Peu satisfait encore, il retouche sa traduction, et c'est alors qu'il signe la conclusion, placée là avec un malicieux plaisir :

Sismondi, I.
Le 1er mai 1304 à Florence, tous les supplices de l'enfer furent placés sous les yeux du peuple. Le modèle du spectacle horrible fut pris dans le Dante. Le lit de l'Arno représentait le gouffre de l'enfer, et toute la variété des tourments qu'avait inventés l'imagination des moines et du poète, lac de poix bouillante, feux, glaces, serpents, furent appliqués à des personnes véritables, dont les cris affreux et les gémissements donnèrent aux spectateurs un des plaisirs les plus utiles à la religion. Conclusion de D[omini]que (116).

Enfin, le texte est inséré, avec quelques nouvelles retouches, dans la dernière copie de la vie de Michel-Ange :

A Florence, depuis deux siècles, le Dante était comme le prophète de l'enfer. Le 1er mais [*sic*], le peuple avait voulu se donner le plaisir de voir l'enfer. Le lit de l'Arno était le gouffre. Toute la variété des tourments inventés par la noire imagination des moines ou du poète, lacs de poix bouillante, feux, glaces, serpents, furent appliqués à des personnes véritables dont les hurlements et les contorsions donnèrent aux spectateurs un des plaisirs les plus utiles à la religion (117).

Et c'est cette rédaction qui figurera dans le chapitre CLXXII de l'*Histoire de la peinture en Italie* (118). Mais il s'y glissera une erreur : 1er *mars*, au lieu de 1er *mai*. P. Arbelet a cru que Beyle a délibérément changé « mai » en « mars » (119). Sans doute lui prête-t-il de mystérieuses intentions. Non, pour une fois il n'y a pas de mystère. On vient de constater que Delbono avait fait une faute d'orthographe : le 1er *mais*; l'imprimeur a automatiquement écrit : le 1er *mars*. Crozet, en corrigeant les épreuves, ne s'est pas aperçu de la méprise. Et c'est tout.

(115) Ms. R. 5896, tome 9, fol. 90 v°.
(116) Ms. R. 5896, tome 4, fol. 160 r°.
(117) Ms. R. 5896, tome 3, fol. 95 r°.
(118) II, 360.
(119) *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, II, 516.

Mais P. Arbelet fait à Stendhal un reproche plus grave; il l'accuse d'avoir mal compris le passage de Sismondi. « Stendhal, dit-il, a trouvé le récit de ces faits dans Sismondi (IV, 193-194). Mais il a remplacé le 1er mai par le 1er mars, et surtout il paraît croire, contre toute vraisemblance, que les supplices furent véritables. Ce n'était que *giuoco*, comme dit Villani, qui rapporte ces événements » (120).

P. Arbelet a cru que Beyle avait résumé le passage suivant de l'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge :*

Une anecdote, rapportée par plusieurs auteurs contemporains, peut confirmer ce que dit Boccace, que le Dante avait ébauché les sept derniers chants de son poème, avant son exil. Il savait que la copie qu'il en avait laissée à Florence fut vue, non seulement par Dino Frescobaldi ou Dino Compagni, qui la lui renvoyèrent, mais encore par plusieurs autres personnes auxquelles elle suggéra, en 1304, l'idée d'une fête bien étrange. On donnait ordinairement à Florence des fêtes pour le premier jour de mai. « Les habitants du bourg San-Priano [*sic*] envoyèrent un héraut proclamer dans toutes les rues, nous dit Villani, que quiconque voulait savoir des nouvelles de l'autre monde, devait se rendre le premier mai sur le pont de la Carraia, ou sur les quais de l'Arno. Ils avaient préparé sur l'Arno des barques surmontées d'échafauds qu'ils avaient accommodées à la ressemblance et figure de l'enfer, avec des feux, des supplices et des martyres. Il y avait des hommes déguisés en démons, qui faisaient horreur à voir; d'autres étaient nus, et semblaient des âmes exposées à divers tourments, avec des cris horribles, des sifflements et des tempêtes. Le tout ensemble formait un spectacle odieux et épouvantable. Comme cependant, pour la nouveauté de ce divertissement, une foule de citoyens s'y était rassemblée, le pont, qui était alors de bois, étant surchargé de cette foule prodigieuse, tomba avec ceux qui étaient dessus; un grand nombre d'entre eux furent tués par la chute, ou se noyèrent dans l'Arno; beaucoup d'autres furent blessés, et ce qui avait été annoncé par plaisanterie, se changea en vérité; plusieurs allèrent savoir des nouvelles de l'autre monde... » (121).

En fait, le texte de Stendhal n'a à peu près rien de commun avec celui de l'*Histoire des républiques italiennes.* Cette constatation doit éveiller les soupçons. Beyle renvoyait par deux fois dans son brouillon, on vient de le voir, à « Sismondi, I », P. Arbelet aurait dû ouvrir le tome I de la *Littérature du Midi de l'Europe,* il serait alors tombé sur ces lignes, qui l'auraient mis à même de grossir d'une nouvelle unité la liste des plagiats de Stendhal :

Dans la patrie même du Dante, on offrit par une effroyable représentation destinée à un jour de fête et dont sans doute les premiers essais de son poème avaient fait naître l'idée, tous les supplices de

(120) *Ibid.*
(121) Tome IV, chap. XXV, p. 193-194.

l'enfer sous les yeux du peuple. Le lit de la rivière de l'Arno avait été destiné à figurer le gouffre des enfers, et toute la variété des tourments que l'imagination des moines avait inventée : les fleuves de poix brûlants, les flammes, les glaces, les serpents, tout fut mis en action sur des personnages réels dont les cris et les gémissements rendaient l'illusion complète pour les spectateurs *.

* Le 1er mai 1304 » (122).

La cause est entendue; Henri Beyle n'a pas, en la comprenant mal, adapté une page de l'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge*; il a plagié un passage de la *Littérature du midi de l'Europe.* Mais, attention ! le 10 octobre 1816, ce n'est pas Sismondi qu'il avait sous les yeux, mais le compte rendu de Hazlitt. Or, Hazlitt ne donnait pas le texte français, mais la traduction anglaise du passage qui nous intéresse :

In the country, indeed, of Dante, that is at Florence, on the 1st of May 1304, (*our author says*), *all the sufferings of hell were placed before the eyes of the people, at a horrible representation appointed for a festival day : the first idea of which was no doubt taken from the* Inferno. *The bed of the river Arno was to represent the gulf of hell; and all the variety of torments which the imagination of monks or of the poet had invented, streams of boiling pitch, flames, ice, serpents, were inflicted on real persons, whose cries and groans rendered the illusion complete to the spectators* (123).

Stendhal a retraduit en français la traduction anglaise de Hazlitt. Pourquoi parle-t-il de « poix *bouillante* », alors que Sismondi disait : « poix *brûlante* » ? C'est que l'*Edinburgh Review* portait : « *boiling* pitch ». Le traducteur avait rendu la phrase de Sismondi : « Le lit de la rivière de l'Arno avait été destiné à figurer le gouffre des enfers » par : « *The bed of the river Arno was to represent the gulf of hell.* » Or, dans l'avant-dernière version de Stendhal, on lit : « Le lit de l'Arno *représentait* le gouffre de l'enfer. » A la suite de l'énumération des différents tourments, Sismondi ajoutait : tout fut mis en action sur des *personnages* réels ». Mais Stendhal met : « ... furent appliqués à des *personnes* véritables », parce que Hazlitt avait traduit : « ... were inflicted on real *persons* ». Enfin, c'est l'*Edinburgh Review* qui a laissé croire à Beyle qu'en 1304 la *Divine Comédie* était déjà connue, tandis que Sismondi ne parlait que des premiers essais du poème (124).

D'ailleurs, que les choses se soient réellement passées comme nous venons de le dire est confirmé par une note que nous avons relevée sur l'un des manuscrits de la vie de Michel-Ange; note

(122) *Littérature du midi de l'Europe,* chap. IX, I, 358.

(123) *Edinburg Review,* n° 49, p. 46.

(124) A quelque temps de là, Stendhal retrouvera l'épisode de la représentation de l'enfer à Florence dans le deuxième article de Foscolo sur Dante (*Edinburgh Review,* n° 60, septembre 1818, p. 329).

où Beyle marque son intention de s'approprier un autre passage du compte rendu que l'*Edinburgh Review* avait consacré à la *Littérature du midi de l'Europe.* Elle figure en regard de la fin du chapitre CXLVII (125), et est ainsi conçue :

Mettre ici son amour pour le Dante. Voir le j[ugemen]t de Dante dans l'*Ed*[*inburgh*] *R*[*eview*]. Le rep[rendre] avec discus[sion]. Jug[emen]t des poésies de M[ichel-Ange] et même en citer un sonnet ou deux (126).

Mais, réflexion faite, Stendhal s'avise qu'il avait tort de vouloir grossir le chapitre CXLVII, alors que l'*Edinburgh Review* mettait à sa disposition les éléments essentiels du parallèle entre Dante et Michel-Ange. Le 10 octobre, il rédige donc un nouveau brouillon du chapitre CLXXII, *Influence du Dante sur Michel-Ange.* Pour ce faire, il reprend le début, tel, à peu près, qu'il l'avait précédemment écrit, et le fait suivre d'abord du morceau emprunté à Sismondi, ensuite d'une série de comparaisons tirées de l'*Edinburgh Review,* entremêlant le tout de réflexions personnelles. Voilà la curieuse histoire, jusqu'ici inconnue, de la composition de ce chapitre.

Les comparaisons entre Dante et Michel-Ange sont tirées, disons-nous, de l'*Edinburgh Review.* La juxtaposition des textes ne permet pas d'en douter. On remarquera que l'idée de ce parallèle n'entrait pas dans les vues de l'auteur du compte rendu. Henri Beyle a trouvé un moyen très simple de parvenir à ses fins : il a attribué au peintre ce qu'on disait du poète. Il lui a donc suffi de répéter par trois fois : « Comme le Dante... »

EDINBURGH REVIEW	STENDHAL
M. Sismondi seems to have understood the great poet of Italy little better than his other commentators; and indeed the *Divine Comedy* must completely baffle the common rules of French criticism, which always seeks for excellence in the external image, and never in the internal power and feeling. But Dante is nothing but power, passion, self-will. In all that relates to the imitative part	

(125) « Le vulgaire a coutume de dire que Michel-Ange manque d'idéal, et c'est lui qui, parmi les modernes, a inventé l'idéal. Il se délassait de l'extrême application qu'il donnait à ce grand ouvrage par la lecture des poètes nommés alors vulgaires. Il fit lui-même des vers italiens » (II, 258-259).

(126) *Compléments et fragments inédits,* p. 278.

of poetry, he bears no comparison with many other poets; but there is a gloomy abstraction in his conceptions, which lies like a dead-weight upon the mind; a benumbing stupor from the intensity of the impression; a terrible obscurity like that which oppresses us in dreams; an identity of interest which moulds every object to its own purposes, and clothes all things with the passions and imaginations of the human soul, that make amends for all other deficiencies. Dante is a striking instance of the essential excellences and defects of modern genius. The immediate objects he presents to the mind, are not much in themselves; — they generally want grandeur, beauty, and order, but they become every thing by the force of the character which he impresses on them. His mind lends its own power to the objects which it contemplates, instead of borrowing it from them. He takes advantage even of the nakedness and dreary vacuity of his subject. His imagination peoples the shades of death, and broods over the barren vastness of illimitable space. In point of diction and style, he is the severest of all writers, the most opposite to the flowery and glittering — who relies most on his own power, and the sense of power in the reader — who leaves most to the imagination.

Dante's only object is to interest; and he interests only by exciting our sympathy with the emotion by which he is himself possessed. He does not place before us the objects by which that emotion has been excited; but he seizes on the attention, by showing us the effect they produce on his feelings; and his poetry accordingly frequently gives us the thrilling and over-

Comme le Dante, le sujet de Michel-Ange manque presque toujours de grandeur et surtout de beauté...

Comme le Dante, son âme prête sa propre grandeur aux objets dont elle se laisse émouvoir, et qu'ensuite elle peint, au lieu d'emprunter d'eux cette grandeur.

Comme le Dante, son style est le plus sévère qui soit connu dans les arts, le plus opposé au style français. Il compte sur son talent et sur l'admiration pour son talent...

Le Dante veut intéresser les hommes qu'il suppose malheureux. Il ne décrit pas les objets extérieurs comme les poètes français. Son seul moyen est d'exciter la sympathie pour les émotions qui le possèdent. Ce n'est jamais l'objet qu'il nous montre, mais l'impression sur son cœur...

(Chap. CLXXII, tome II, p. 362-363.)

whelming sensation which is caught by gazing on the face of a person who has seen some object of horror...

(N° 49, p. 47-48) (127).

Ce n'est pas tout. En relisant la nouvelle copie de la vie de Michel-Ange que Delbono venait d'exécuter au mois de novembre 1816 (128), Beyle a de nouveau recours à l'article de Hazlitt sur Sismondi.

En haut de la page renfermant le début du chapitre CLVII, il a tracé cette note inédite :

Ed[*inburgh*] *Rev*[*iew*]. L'on peut être pédant et avoir de l'affectation en apparence sans manquer au naturel. Voir Pétrarque et Milton (129).

Or, Hazlitt, reprochant à Sismondi ses préjugés contre Pétrarque, disait du chantre de Laure : « *The sentiments themselves are often of the most pure and natural kind, even where the expression is the most laboured and far-fetched.* » Il citait, à l'appui, l'exemple de Milton : « *Milton's classical pedantry was perfectly involuntary : it was the style in which he was accustomed to think and feel...* » (130).

Beyle s'est aperçu après coup que cette idée n'était pas à sa place dans le chapitre CLVII, consacré à la Sixtine, et l'a introduite dans une note du chapitre CLXXI, où elle est destinée à confirmer le jugement porté par le chevalier d'Azara sur le style de Michel-Ange (131).

Un quatrième emprunt au compte rendu par Hazlitt de la *Littérature du Midi de l'Europe* figure dans la note placée à la fin du chapitre CXXX de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Stendhal a transcrit un passage relatif à la conception

(127) A la page suivante, l'*Edinburgh Review* soutenait que la *Divine Comédie* a fourni très peu de sujets aux peintres. Elle ajoutait : « There is indeed one gigantic one, that of Count Ugolino, of which Michael Angelo made a bas-relief, and which Sir Joshua Reynolds ought not to have painted... » Stendhal se fait l'écho de cette remarque lorsqu'il écrit : « Toutes les gravures que j'ai vues pour le Dante sont du ridicule le plus amusant. C'est que la force est indispensable, et rien de plus rare aujourd'hui. » Et en note : « Le comte Ugolin de Josué Reynolds » (*ibid.*, p. 363).

(128) *Compléments et fragments inédits*, p. 229.

(129) *Ibid.*, p. 283.

(130) N° 49, p. 50.

(131) *Histoire de la peinture en Italie*, II, 355. En effet, Beyle a écrit à la suite de la rédaction primitive de cette note : « *Toock* for Azara » ; et en regard du texte de la note insérée dans le chap. CLXXI : *Ed*[*inburgh*] *Rev*[*iew*] ! Oui » (R. 5896, tome 3, fol. 64 r°).

que Pétrarque avait de l'amour (132), mais il l'a fait suivre de l'indication mystérieuse : « *Biography of the A*[*uthor*]. » Indication d'autant plus mystérieuse, que le même passage allait bientôt figurer sur le frontispice de *Rome, Naples et Florence en 1817*, mais cette fois-ci avec la référence : « *Mémoires de Holcroft.* »

M. Vigneron a découvert la source de Stendhal; il a montré comment ce dernier a été amené à se reconnaître dans l'aperçu sur l'amour trouvé dans la revue d'Edimbourg (133). Mais pourquoi le passage sera-t-il en un deuxième temps attribué à Holcroft ? Nous reviendrons sur ce point.

Le filon se révélant des plus riches, Beyle a tâché de se procurer d'autres livraisons de l'*Edinburgh Review* (134). Ainsi, il a dû lire, toujours à la même époque, le n° 43, d'octobre 1813. Il y avait là un compte rendu le l'*Allemagne* de Mme de Staël (135). Il commençait par des considérations générales sur l'esprit allemand. L'auteur de l'article mettait en relief le phénomène curieux qui s'est produit en Allemagne : jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, elle a eu des savants et des philosophes, mais non une véritable littérature. Et puis la littérature est née tout à coup et a fait des progrès rapides, non sans enfanter des monstres. Et le critique de railler le penchant irrésistible des Allemands pour la métaphysique (136). En un mot, tout l'article respirait des sentiments germanophobes. Il n'en fallait pas plus pour accroître encore la haute opinion que Stendhal s'était formée des rédacteurs de la revue écossaise. Ravi, il écrit à Louis Crozet : « Ils sont excellents pour la littérature allemande qu'ils méprisent autant que moi » (137).

Qu'il fît réellement allusion à ce compte rendu de l'*Allemagne,* nous en voyons la preuve indirecte dans les traces qu'a

(132) N° 49, p. 51.

(133) *Stendhal et Hazlitt,* p. 375-376. On sait que dans la lettre au directeur de l'*Edinburgh Review,* en réplique au compte rendu de *Rome, Naples et Florence en 1817,* Stendhal fait cet aveu : « C'est aussi l'*Edinburgh Review* qui m'a fourni l'épigraphe » (*Corr.,* V, 124).

(134) Le 29 novembre 1816, il en emprunte un fascicule à Francesco Reina. Voir note 8.

(135) Vol. 22, n° 43, octobre 1813, p. 198-238. Le compte rendu est fait d'après l'éd. de Londres, 1813.

(136) « ... the language of abstruse research has spread over the whole German style. Allusions to the most subtle speculations are common in popular writings. Bold metaphors, derived from their peculiary philosophy, are familiar in observations on literature and manners. The style of Germany at length differed from that of France, and even of England, more as that the literature of the East differs from that of the West, than as that of one European people from that of their neighbours » (p. 201).

(137) *Corr.,* V, 10, lettre du 20 octobre 1816.

laissées dans l'*Histoire de la peinture en Italie* un autre article du même fascicule de l'*Edinburgh Review :* le compte rendu de la *Théorie des peines et des récompenses* par Jérémie Bentham (138). La note du chapitre CLIV : « Les souffrances sans témoins sont inutiles. Voyez Bentham » (139) n'est que l'écho du principe essentiel du système de Bentham exposé dans cet article : la nécessité du châtiment public. Le début de la dernière note du chapitre XCIX : « Les voleurs à Botany Bay. La mort ne peut vaincre l'habitude » — note attribuée par Beyle à un supposé « sir W. E. », tandis que Bentham n'est pas nommé (140) — est une réminiscence encore plus précise de la page du compte rendu précité relative à la transportation des malfaiteurs :

This important branch of the subject cannot be better introduced than by the discussion of what may fairly be termed the extreme case of mismanagement in furnishments of the active class; a case of such complete failure, indeed, as to be properly excepted from the general conclusion just now drawn in favour of such methods. The reader will immediately perceive that we allude to Botany Bay; and it is greatly to be wished that the admirable chapter upon this subject were translated and published in a separate shape, with a few additions from Mr Bentham's former writings upon the same fruitful topic. It forms, indeed, a whole within itself, containing a masterly examination of this lamentable experiment...

... Far from improving by their residence there, it was only at the first establishment that any remission of unfavourable symptoms appeared. A soon as the first convicts had finished their period of servitude, their liberty brought along with it an influx of disorder and contamination, which each succeding year seems to increase... (141).

La liste des emprunts faits en 1816 à l'*Edinburgh Review* n'est pas encore close. De l'article sur le livre de Thomas M' Crie, *The life of John Knox,* inséré dans le n° 39 (142), a été tirée la première moitié de la longue note du chapitre XXX de l'*Histoire de la peinture en Italie* (143).

Pierre Martino (144) a déjà signalé que la dernière note du chapitre XV (145) a été empruntée à l'article du n° 50 consacré

(138) N° 43 cit. p. 1-31. *Théorie des peines et des récompenses,* par Jérémie Bentham..., 2 vol. in-8°. Londres, Dulau, 1811.

(139) *Histoire de la peinture en Italie,* II, 282.

(140) *Ibid.,* II, 100.

(141) N° 43, p. 16-17, 18.

(142) Vol. 20, n° 39, juillet 1812, p. 1-29. *The life of John Knox, containing illustrations of the history of the reformation in Scotland...* By Thomas M' Crie. Edinburgh and London, 1812.

(143) I, 193-194. D'après les p. 5-7 de l'art. cit.

(144) *Notes Stendhaliennes. Revue de Littérature Comparée,* 1922, p. 117-118.

(145) I, 127-128.

au livre d'Elphinstone, *An Account of the Kingdom of Caubul* (146). Ajoutons de notre côté que Beyle a puisé le passage en anglais, placé à la fin du chapitre LV, et concernant la prétendue liberté dont jouit la Suisse (147), dans un autre article de la même livraison où l'on rendait compte de l'ouvrage intitulé *Remains of the late John Twedded* (148).

***

Henri Beyle a donc eu entre les mains, à la fin de 1816, au moins six cahiers de l'*Edinburgh Review*, en ordre chronologique les nos 45, 48, 49, 43, 39, 50; ils lui ont offert une riche moisson de faits et d'idées. Doit-on pour autant considérer cette découverte comme un tournant décisif dans sa vie intellectuelle ? Ne serait-elle pas plutôt une étape ?

M. Vigneron, qui, en 1938, a consacré, sous le titre *Stendhal et Hazlitt*, un travail très documenté à cette phase importante de l'histoire des idées stendhaliennes, a opté pour le premier parti. Faut-il accepter son opinion ? Nous allons exposer et discuter ses arguments.

Le point de départ de la démonstration de M. Vigneron est constitué par le passage en anglais que Stendhal a d'abord cité dans l'*Histoire de la peinture en Italie* en le faisant suivre de la mention « *Biography of the A*[*uthor*] » (149), et qu'il a ensuite placé en épigraphe de *Rome, Naples et Florence en 1817*. M. Vigneron, nous l'avons dit, a découvert que ces lignes ont été extraites mot pour mot de l'article de William Hazlitt sur la *Littérature du midi de l'Europe*, inséré dans le n° 49, de l'*Edinburgh Review*. M. Vigneron a rapproché la référence figurant à la fin de l'épigraphe de *Rome, Naples et Florence en 1817*, — « (*Mémoires* d'Holcroft) » — de la publication par Hazlitt, en 1816, du livre *Memoirs of the late Thomas Holcroft*.

(146) Vol. 25, n° 50, octobre 1815, p. 398-437. *An Account of the Kingdom of Caubul and its dependencies in Persia, Tartary and India...* By the Hon. Mountstuart Elphinstone. London, 1815.

Ajoutons que Beyle fait aussi allusion au même article dans l'introduction de l'*Histoire de la peinture en Italie*, I, 13. En outre, s'il appelle Elphinstone « le Volney des Anglais », c'est que le nom de Volney était mentionné par la revue, p. 417.

(147) *Histoire de la peinture en Italie*, I, 277. D'après la p. 295 du n° 50. L'indication de la page 111 était déjà dans la revue. Notons encore que celle-ci écrivait Zürich en toutes lettres, et que les mots : « Voir la conduite de B. en 1815. L. Grey's *speech* » sont une addition de Stendhal.

(148) N° 50, p. 285-315.

(149) Chap. CXXX, tome II, p. 190, note.

Stendhal, au fait de cette circonstance (150), aurait cherché un biais pour rendre à Hazlitt son bien. Et cela parce qu'il n'avait pas la conscience tranquille, ayant aussi pillé son compte rendu du *Cours de Littérature dramatique* de Schlegel, paru dans le n° 51 de l'*Edinburgh Review*.

En effet, poursuit M. Vigneron, Beyle, au mois de septembre 1816, a découvert à la fois trois numéros de l'*Edinburgh Review*, les n[os] 45, 51 et 52, contenant, le premier, un article sur Byron; le deuxième, un article sur Schlegel; et le troisième, un article sur Gœthe. Ces trois articles l'ont à tel point impressionné, qu'il les a aussitôt traduits et mis en réserve. Dès lors, son opinion est fixée. L'*Edinburgh Review* lui présente côte à côte deux formes de « romanticisme » (151) : l'une ridicule, celle de Schlegel, fondée sur des dogmes métaphysiques et des rêveries mystiques; l'autre admirable, celle de Byron, basée sur la connaissance de l'homme et les lois de l'évolution des lettres et des mœurs. Aussi s'inquiète-t-il de rectifier sans délai sa note romantique de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Et M. Vigneron de conclure : septembre 1816 marque donc, dans l'évolution de la doctrine romantique de Beyle, une date capitale : il découvre l'*Edinburgh Review* : il est orienté vers Byron par l'article de Jeffrey, pendant que celui de Hazlitt sur Schlegel l'écarte à jamais du romantisme germanique (152).

Apparemment, la démonstration de M. Vigneron est péremptoire. En fait, ses arguments se révèlent, à l'examen, contestables.

S'il est vrai, se demande le lecteur non prévenu, que Stendhal ait lu, dès le mois de septembre 1816, les trois articles indiqués, comment expliquer qu'il ne fasse état, à ce moment, que d'un seul d'entre eux, celui du n° 45 sur Byron ? (153).

En outre, si l'on admet que les allusions à Schlegel contenues dans les lettres des 28 septembre, 1[er] et 20 octobre 1816 (154) lui aient été inspirées par l'article de Hazlitt sur le *Cours de Littérature dramatique*, quelle explication donner du *futur* qui revient par deux fois sous la plume de Stendhal, d'abord dans

(150) M. Vigneron ne dit pas comment Stendhal a été mis au fait de ces circonstances. Précisons donc que si l'*Edinburgh Review* n'a pas consacré d'article au livre de Hazlitt, l'ouvrage est enregistré dans la *Quaterly list of new publications* du n° 52, juin 1816, p. 493 : *Memoirs of the late Thomas Holcroft, written by himself, and continued to the time of his death, from his diary, notes and other papers* (3 vol. in-12).

(151) Nous avons déjà dit que ce terme n'existait pas encore en 1816.

(152) Art. cit., p. 389.

(153) *Corr.*, IV, 373, 388-389, lettres à Crozet du 20 septembre et du 1[er] octobre 1816.

(154) *Ibid.*, IV, 371, 387-389; V, 14-15.

la lettre du 1er octobre : « Il faut bien séparer cette cause de la théorie romantique de celle de ce pauvre et triste pédant Schlegel qui *sera* dans la boue au premier jour »; ensuite, et d'une manière encore plus catégorique, dans celle du 20 octobre : « Il [Schlegel] *sera* tympanisé à fond dans l'*Ed*[*inburgh*] *Rev*[*iew*] », alors que celle-ci avait déjà rendu compte du livre ?

M. Vigneron soutient que Stendhal a traduit ces trois articles dès septembre 1816, et qu'il en a *mis en réserve,* c'est son expression, la traduction. Mais telle n'était point l'habitude de notre auteur. Certes, il lui est arrivé souvent d'utiliser des notes et des brouillons antérieurs; cependant nous serions bien incapable de citer un seul exemple d'un travail fait avec l'arrière-pensée qu'il pourrait lui être utile un jour ou l'autre. La traduction de l'article sur Byron n'a-t-elle pas été aussitôt employée à corser le dernier chapitre de l'*Histoire de la peinture en Italie* ?

La preuve en est fournie par la traduction de l'article du n° 52 — traduction dont nous connaissons la date exacte qui a étrangement échappé à M. Vigneron : 14 juillet 1817 (155). Stendhal en a immédiatement tiré parti dans *Rome, Naples et Florence en 1817,* alors sur le métier (156).

Or, puisque Stendhal a mis à contribution le compte rendu sur Schlegel dans *Rome, Naples et Florence en 1817,* il s'ensuit, en bonne logique, que c'est seulement en 1817 qu'il a connu le n° 51. D'autant plus que nous ignorons absolument tout d'une traduction de cet article qu'il aurait faite en 1816. M. Vigneron est bien obligé de l'admettre : « Rien ne nous permet d'établir avec certitude la date à laquelle il fit cette traduction dont le manuscrit ne s'est pas retrouvé, mais qu'il introduisit dans *Rome, Naples et Florence en 1817...* » (157). Sans compter qu'il y a dans ce dernier ouvrage, ainsi que nous le dirons, d'autres traces de la lecture du n° 51; cette lecture devait donc être très récente.

Dernière remarque : l'article de l'*Edinburgh Review* n'était pas un « éreintement » systématique du *Cours de littérature dramatique*. Il est exact que Hazlitt faisait des réserves, et qu'à propos de la distinction de la littérature en « classique » et « romantique », il taxait Schlegel d' « obscurité » et de « mysticisme », sans entrer d'ailleurs dans plus de détails :

(155) Voir plus loin les détails que nous donnons sur cette traduction.

(156) Le renvoi à la « Vie de Gœthe écrite par lui-même » qui figure dans le chapitre CXVI de l'*Histoire de la peinture en Italie,* II, 72, ne doit pas surprendre. Il s'agit d'une des additions faites *in extremis,* sur les dernières épreuves du livre.

(157) Art. cit., p. 384, note 32.

... There is in this part of the work a singular mixture of learning, acuteness and mysticism. We have certain profound suggestions and distant openings to the light; but, every now and then, we are suddenly left in the dark, and obliged to grope our way by ourselves... (158).

Cependant Hazlitt ne ménageait pas ses éloges :

... The view which the author has taken of the standard productions, whether tragic or comic, in these different languages, is in general ingenious and just; and his speculative reasonings on the principles of taste are often as satisfactory as they are profound. But he sometimes carries the love of theory and spirit of partisanship, farther than is at all allowable. His account of Shakespear is admirably characteristic, ans must be highly gratifying to the English reader... (159).

M. Vigneron en a déduit que, somme toute, Hazlitt jugeait bon le *Cours de littérature dramatique,* mais que Stendhal a considéré son article comme une condamnation (160). Avouerons-nous que cette déduction nous laisse perplexe ? La teneur de l'article de Hazlitt explique au contraire, pensons-nous, pourquoi les emprunts que Stendhal fera à ce compte rendu ne porteront pas sur Schlegel lui-même, mais sur les considérations générales du début, tendant à prouver que les Allemands ont reçu en partage la lourdeur, l'obscurité, le désir de faire effet, l'amour de l'érudition.

En conclusion, ce n'est pas à Milan, en 1816, mais à Paris, en 1817, que Stendhal a eu connaissance du compte rendu du n° 51 sur Schlegel. Le mépris qu'il manifeste, vers la fin de 1816, pour l'auteur du *Cours de littérature dramatique,* a été le fruit de ses entretiens avec L. di Breme. Nous savons, en effet, par différents témoignages, qu'à son retour de Coppet, di Breme ne cessait d'accabler Schlegel de ses sarcasmes (161).

Nous sommes-nous trop longtemps attardé sur un petit problème de chronologie ? La mise au point de certains détails était indispensable; elle était réclamée par l'importance même de la question que nous débattons : déterminer la part qui revient à l'*Edinburgh Review* dans l'évolution de la pensée de Stendhal, et plus précisément dans la formation de ses idées romantiques.

La découverte de la revue d'Edimbourg a joué un rôle décisif en ce sens qu'elle lui a révélé l'existence d'une poésie passionnée, riche de sève et, par là même, *moderne.* L'article sur

(158) N° 51, février 1816, p. 70.
(159) *Ibid.*, p. 68.
(160) Art. cit., p. 378.
(161) Hobhouse, *Souvenirs d'une longue vie,* II, 51 et suiv. Duc de Broglie, *Souvenirs,* I, 354.

Byron lui a prouvé de la manière la plus éclatante la justesse de l'idée, si fortement ancrée dans son esprit, qu'on ne saurait atteindre un renouveau littéraire que par la connaissance approfondie du cœur humain, et la peinture des passions énergiques (162).

Mais l'*Edinburgh Review* ne lui offrait, comme spécimen de littérature *moderne,* que les œuvres d'un *poète,* alors qu'il se préoccupait surtout de *théâtre.* Elle ne lui suggérait pas non plus les moyens de faire triompher ce qu'il jugeait être la « vraie théorie romantique ». Autrement dit, elle ne lui fournissait aucun programme précis à suivre.

Voilà pourquoi, même après sa découverte sensationnelle de septembre 1816, Stendhal ne s'est pas fait le coryphée du « genre romantique » revu et corrigé d'après les principes de l'*Edinburgh Review.* Il aura besoin, à cet égard, d'une nouvelle impulsion, et ce sera l'Italie qui la lui donnera bientôt.

(162) Sur le retentissement de l'*Edinburgh Review* sur le continent, on peut citer le prospectus des *Archives philosophiques, politiques et littéraires,* qui ont commencé à paraître en 1817 :

« Quiconque observera attentivement l'état actuel du monde, sera nécessairement conduit à y reconnaître un grand caractère; un esprit nouveau agite en tout sens la masse européenne; la philosophie comme la politique, les doctrines morales comme les systèmes littéraires, les opinions comme les réalités; tout s'ébranle pour suivre une direction différente de celle des temps antérieurs. Où aboutira ce mouvement ? Peut-être est-il impossible de le prédire; mais son évidence est incontestable; il entraîne ceux qui le combattent comme ceux qui le secondent, et ce n'est qu'en le suivant qu'on peut essayer de le régler. Il faut une satisfaction et un aliment à cette activité générale des esprits; il faut entrer de bonne foi dans ces routes nouvelles où ils se précipitent et se hâter d'y porter la lumière. Déjà, hors de France, plusieurs ouvrages périodiques ont été entrepris dans cette intention; le plus remarquable est sans contredit celui qui parait en Ecosse, sous le titre d'*Edinburgh Review* (la Revue d'Edimbourg). Cet ouvrage, dont le succès n'est ni au-dessous ni au-dessus de son mérite, a cela de particulier que, conforme à tous points à l'esprit et aux besoins du temps, sans en être esclave, il exerce par là sur le présent, et même sur l'avenir, toute l'influence qui appartient à un ressort de ce genre. C'est dans des vues analogues, étrangères à tout esprit de parti, et avec le désir profond de servir, selon nos moyens, les vrais intérêts de la patrie, qu'a été conçu le plan des *Archives philosophiques, politiques et littéraires*; nous espérons que rien n'y démentira nos intentions. »

Citons encore l'opinion de la *Revue Encyclopédique* : « La *Revue d'Edimbourg* jouit, à juste titre, d'une réputation européenne. Sa critique est ordinairement juste; elle professe un sage libéralisme; et si l'on peut lui reprocher des préventions nationales, souvent exagérées, on doit la louer de sa constance à défendre la cause de la raison contre les préjugés et le fanatisme, et les droits des peuples contre le despotisme et l'aristocratie... » (tome 28, octobre 1825, p. 151).

***

Contrairement à l'opinion généralement admise, aussi bien en France qu'en Italie même, la bataille romantique à Milan n'en était, en 1816, qu'à ses premières escarmouches. Depuis le début de l'année, les milieux littéraires milanais étaient dans l'effervescence à cause de l'article de Mme de Staël, *Sulla maniera e l'utilità delle traduzioni,* que la *Biblioteca Italiana* avait publié dans son premier numéro (163). L'auteur de *Corinne,* qui avait dit naguère aux Français : « La stérilité dont notre littérature est menacée ferait croire que l'esprit français lui-même a besoin maintenant d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse... » (164), s'était permis de conseiller aux Italiens de renouveler leur bagage intellectuel par l'étude des littératures étrangères.

Les protestations, on s'en doute, tombèrent en pluie. On revendiqua la gloire italienne; on réfuta les arguments de Mme de Staël, qui se vit traiter de « moderne pythonisse » (165). Mais il n'y avait rien dans cette guerre de plumes qui pût piquer la curiosité de Stendhal. C'était moins un débat d'ordre littéraire qu'une querelle de « patriotisme d'antichambre ». Ce qu'il importe de bien faire ressortir c'est que les antagonistes ne se réclamaient point du « genre romantique »; cette expression ne paraît pas dans leurs écrits (166).

Le premier, L. di Breme, dans sa brochure *Intorno all'ingiustizia di alcuni giudizi letterari italiani* (167), écrite en défense

(163) Janvier 1816, p. 9-18.
(164) *De l'Allemagne,* préface.
(165) La liste des articles parus en 1816 pour et contre Mme de Staël a été donnée par E. Li Gotti, *Berchet,* 1933, p. 64. On trouvera la plupart de ces articles dans le recueil d'E. Bellorini, *Discussioni e polemiche sul romanticismo (1816-1820),* 1943, 2 vol. in-8°. Voir aussi A. Luzio, *Giuseppe Acerbi e la Biblioteca Italiana. Nuova Antologia,* 16 octobre, 16 novembre, 1er décembre 1896.
(166) *Lo Spettatore* de Milan du 30 juin 1816, vol. 16, n° 5, partie italienne, p. 128-130, insère la lettre d'un correspondant anonyme qui demande la manière de traduire en italien les expressions : *romantique, genre romantique, site romantique, cœur romantique.* La revue lui répond dans le numéro suivant, p. 158-160, que romantique se rend par *pittoresco.* Quant à l'expression *cœur romantique,* elle est intraduisible; c'est une sorte d'aberration, dit le rédacteur, « da cui Dio scampi noi Italiani per quanto ci è caro di conservare la nostra fisonomia... ».
(167) Milano, Giegler, 1816, in-8°, 62 p. La brochure a paru au mois de juillet. Cf. la lettre de di Breme à Confalonieri, datée de Coppet, 28 août 1816 (voir plus haut, note 27); « Lo scritto mio è uscito alla luce prima della mia partenza » (Confalonieri, *Carteggio,* I, 273). Nos citations renvoient au recueil d'E. Bellorini.

de Mme de Staël (168), a élargi le débat (169). Il fait état des polémiques qui sévissaient en France sur la littérature « classique » et sur la littérature « romantique », non sans souligner le caractère politique de la dispute :

La quistione la quale si agita in Francia, tra la classica *e* romantica *letteratura, è, in quel paese, affare più ancora civile e nazionale che non soltanto letterario, e chi sa entrare nello spirito di questi litigi ha di già antiveduto che le passioni hanno da prendervi colà un'acre parte contraria...* (170).

Il réclame une « poétique plus complète et mieux définie » du « genre romantique » :

Che la romantica *sia per sé un solenne genere di letteratura, non è più da porci in dubbio; resta da desiderarsi tuttavia una più completa e meglio definita* poetica *di esso genere* (171).

Il donne dans sa brochure un spécimen de poésie « romantique » :

Mi sembra che possa trovar qui acconcio luogo un saggio di quella poesia, che, prescindendo da ogni azione mitologica e di antica allegoria, deriva tutta la sua efficienza dai costumi, degli effetti e oserei quasi dire dal sapore di quelle moderne età, che han pur tanto in sé di grandioso, di patetico e di risplendente. Io non dubiterei di recar codesto componimento ad esempio di perfetta lirica romantica... (172).

Et il citait à la suite l'ode de la comtesse Diodata Saluzzo di Roero au titre évocateur, *Les Ruines*.

Stendhal a vraisemblablement eu connaissance de cette brochure, mais les preuves font défaut. En revanche, nous savons d'une manière certaine qu'il a lu l'opuscule de Giuseppe Borsieri, paru au mois de septembre de la même année, *Avventure letterarie d'un giorno o Consigli di un galantuomo a vari scrittori* (173). Borsieri s'était proposé de tourner en

(168) « ... combien elles durent me sembler froides, et, plus souvent encore, choquante, la plupart des réfutations du *Saint-Office classique*, vis-à-vis de quelques sublimes pages de Mme de Staël ! » (*Grand commentaire sur un petit article*, 1817, p. 119. C'est di Breme qui souligne).

(169) C'est au même moment que Manzoni écrit à Fauriel : « Je commence à croire qu'on est ici disposé à recevoir favorablement les nouveautés raisonnables en littérature; il se fait peu à peu une crise dans l'opinion à ce sujet, et il me paraît qu'on doute, sans s'en douter, sur beaucoup d'opinions qu'on croyait assurées » (Manzoni, *Carteggio*, I, 372, lettre du 13 juillet 1816).

(170) I, 40. C'est di Breme qui souligne.

(171) I, 41, note. C'est di Breme qui souligne.

(172) I, 52. C'est di Breme qui souligne.

(173) Milano, Giegler, 1816, in-8°, 132 p. Nous citons d'après le recueil d'E. Bellorini.

ridicule les *cruscanti*, les pédants, qui avaient le plus violemment protesté contre Mme de Staël. Et pour ne pas tomber à son tour dans la pédanterie, il avait trouvé un moyen original de parvenir au but : il avait esquissé une série de petits tableaux de la vie quotidienne milanaise où la plaisanterie était adroitement mêlée aux idées sérieuses. Aussi Beyle définira-t-il Borsieri « un esprit français plein de vivacité et d'audace » (174). Il mettra largement à contribution les *Avventure letterarie d'un giorno* dans *Rome, Naples et Florence en 1817*. La plupart de ses emprunts sont connus (175); nous en signalons quelques autres en note (176). Cependant, la question de la littérature « romantique » n'intéressait guère Borsieri, qui se bornait, sur ce point, à résumer les idées de L. di Breme (177).

(174) *Rome, Naples et Florence* (1826), I, 81.

Tandis que Silvio Pellico regrettait que Borsieri eût donné, dans cet opuscule, libre cours à son pédantisme (I, Rinieri, ouvr. cit., I, 226, lettre du 30 octobre 1816), L. di Breme fera, l'année suivante, le plus grand éloge des *Avventure letterarie di un giorno :* « Ce petit ouvrage de M. Borsieri est jugé bien au-dessous de son mérite permanent, par ceux qui ne l'envisagent ou font semblant de ne l'envisager que comme un livre de circonstance : à la vérité c'est presque le titre lui-même qui aura eu la faute d'en déprécier le fond, quand une fois toutes nos disputes auront cessé. S'avisera-t-on alors d'aller chercher dans cette brochure ce qui, de nos jours, a peut-être été écrit de plus ingénieux parmi nous et de plus irrécusable, sur les devoirs de la critique, et sur le goût et le choix du style historique italien ? » (*Grand commentaire sur un petit article,* 1817, p. 141-142).

(175) C'est F. Novati qui, le premier a eu l'idée que la phrase d'Alfieri : « La pianta uomo nasce più robusta in Italia che in qualunque altra terre... », citée par deux fois dans *Rome, Naples et Florence en 1817* (III, 57, note, 126), pouvait avoir été tirée des *Avventure letterarie d'un giorno* (*Stendhal e l'anima italiana,* 1914, p. 38).

P. Martino a par la suite signalé que le passage sur le style de Botta (*Rome, Naples et Florence en 1817,* III, 51, note) appartient également à Borsieri (*Notes stendhaliennes, Revue de Littérature Comparée,* 1922, p. 118-119).

Plus récemment encore, B. Pincherle a indiqué que l'énumération des ouvrages italiens qui figure à quelques pages de là : « Genovesi, Vico, l'*Uomo morale* de Longano, les *Saggi politici* de Mario Pagano, qui mourut pour ses opinions, le *Platone in Italia* de M. Cuoco » (III, 56, note) est extraite du chap. III de la brochure de Borsieri (*Roma, Napoli e Firenze nel 1817,* p. 398-399).

(176) Les deuxième et troisième alinéas de la note de la p. 56, tome III : « Il y a une douzaine de citations latines... », « Ei roda pure i chiavistelli... », ont été empruntés au chap. IV des *Avventure letterarie di un giorno.* De même, les remarques sur les dialectes italiens (III, 148 et suiv.) ont été inspirées par le chap. II. Enfin, Beyle mettra de nouveau à profit l'ouvrage de Borsieri dans l'éd. de 1826 de *Rome, Naples et Florence,* II, 45-48.

(177) *Avventure letterarie di un giorno,* chap. VI.

Il est vrai qu'à la fin de 1816 Giovanni Berchet, dans sa *Lettera semiseria* prenait résolument position pour la poésie « romantique », dont il souhaitait la diffusion en Italie (178). Toutefois, pendant que la *Lettera* de Berchet faisait du bruit à Milan (179), Beyle voyageait dans le midi de la péninsule, et rien ne montre qu'il se soit hâté de la lire (180).

Les Milanais n'ont donc rien appris à Stendhal, en 1816; ils ne l'ont pas aidé à mettre en œuvre ce que ce dernier appelle, à ce moment-là, le « romantisme » (181). D'ailleurs, l'attention de Stendhal se détourne, en 1817, des problèmes proprement littéraires.

(178) *Sul « Cacciatore feroce » e sulla « Eleonora » di Goffredo Augusto Bürger. Lettera semiseria di Grisostomo al suo figliuolo.* Milano, dai tipi di Gio. Bernardoni, 1816. Un article anonyme a paru en France sur la brochure de Berchet. *Archives philosophiques et littéraires,* tome 3, 1816, p. 17-29 (et non 1817, comme l'indique R. Bray dans sa *Chronologie du romantisme,* p. 23).

(179) Manzoni écrit à Fauriel, le 19 mars 1817, en lui adressant un exemplaire de la *Lettera semiseria* de Berchet : « Vous trouverez ci-joint un petit ouvrage que je désire que vous lisiez : si vous le trouvez, comme j'espère, digne de louange, veuillez m'en dire un mot qui fera plaisir à l'auteur; son livre a fait ici beaucoup de bruit, et on s'apprête à le réfuter » (Manzoni, *Carteggio,* I, 385).

(180) La seule allusion qu'il fasse à la *Lettera semiseria* se trouve dans l'éd. de 1826 de *Rome, Naples et Florence;* elle ne saurait être plus vague : « M. Crisostomo Berchetti (*sic*) a fort bien traduit quelques pièces de Bürger » (I, 82).

Il est vrai que M. Carlo Cordié a découvert à Milan un exemplaire de la *Lettera semiseria* que Stendhal aurait annoté (*Marginalia inediti di Stendhal su opere della Staël e del Berchet. Convivium,* 1952 n° 1, p. 76 et suiv.) Mais il ne nous semble pas avoir apporté la preuve formelle que cet exemplaire ait réellement appartenu à Beyle. Quant aux notes marginales, elles sont bien décevantes.

Beaucoup plus pertinent est le renseignement que nous a obligeamment communiqué Henri Martineau. Il existe à Londres un exemplaire de l'*Histoire de la peinture en Italie,* où figure cette dédicace : « *Al suo caro amico G. Berchet. Il milanese Beyle.* »

(181) Stendhal emploie ce néologisme dans la lettre à Crozet du 20 octobre 1816 (*Corr.,* V, 15). Nous le retrouvons dans la lettre de Manzoni du 23 mai 1817 où il demande à Fauriel de lui procurer des ouvrages relatifs au « romantisme pour ou contre » (Manzoni, *Carteggio,* I, 392).

II

« Rome, Naples et Florence en 1817 »

Peu de renseignements sur la composition du livre. — C'est un pamphlet politique. — Les alibis de M. de Stendhal. — Tableau de « l'Italie morale ». — Les questions littéraires restent à l'arrière-plan. — La contribution de l'*Edinburgh Review*.

L'année 1817 a été fort mouvementée pour Stendhal. Il n'est resté à Milan qu'environ deux mois sur douze. Quelques semaines après être rentré de son voyage à Rome et Naples, il part pour Grenoble (182). De là, il se rend à Paris, et y demeure jusqu'à l'automne (183). Son séjour dans la capitale est coupé, en août, par un court voyage à Londres (184). Ces déplacements cachent-ils des mystères ? Nous ne savons à peu près rien sur sa vie à cette époque. La seule chose certaine est que le troisième ouvrage qu'il compose et fait imprimer au cours de l'année est, malgré toute apparence, un pamphlet politique. Nous parlons de *Rome, Naples et Florence en 1817*.

La date à laquelle commença la composition du livre n'est pas connue; mais tout porte à croire que ce fut vers le mois de mars 1817. A ce moment-là, l'*Histoire de la peinture en Italie* venait d'être achevée. Fidèle à son principe, si souvent répété, de demander le bonheur au travail, Stendhal a dû d'autant plus se hâter de mettre un nouvel ouvrage sur le chantier que son cœur était vide d'amour.

A-t-il voulu, au début du moins, réaliser son ancien projet de publier le journal de son voyage en Italie de 1811 (185) ? Ce n'est pas impossible. En fait, il n'en gardera que le

(182) Rentré à Milan le 4 mars, il en repart le 9 avril. Cf. H. Martineau, *Le Calendrier de Stendhal*, p. 167.

(183) *Ibid.*, p. 170.

(184) *Ibid.*, p. 169.

(185) On sait qu'au début de 1813, Beyle avait eu l'idée de publier son voyage en Italie sous le titre de *Tour d'Italie en 1811*, par M. de Léry (*Marginalia*, I, 259). De nombreux rapprochements entre le *Journal* et *Rome, Naples et Florence en 1817* ont été faits par Paul Arbelet, *Journal d'Italie*, 1911, *passim*.

cadre (186), ainsi qu'un certain nombre de pages (187). Les fragments qui ont été conservés de l'ébauche primitive dans les manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble sont trop peu nombreux pour que l'on puisse suivre l'élaboration du livre. Un de ces fragments nous apprend qu'il a songé un moment à faire son voyage, non pas seul, mais en compagnie de quatre Anglais. Il finira par renoncer à la fiction du voyage en groupe, dont les traces subsisteront pourtant (188), et que plus tard il reprendra avec bonheur dans les *Promenades dans Rome*.

⁂

Nous venons de qualifier *Rome, Naples et Florence en 1817* de pamphlet politique. Il nous faut entrer dans quelques explications, car cet aspect du livre a complètement échappé aux stendhaliens (189). Sans doute doit-on en chercher la raison dans la rareté de l'édition originale qui n'a jamais été réimprimée; on ne connaît, en général, que la nouvelle édition que Beyle donnera en 1826, mais dont l'esprit et la contexture seront très différents (190).

Relevons d'abord que l'auteur se présente comme un « houzard de la liberté » (191). Prenons acte ensuite de ces paroles : « Si je savais un coin du monde où l'on ne parlât pas plus politique qu'en 1770, j'y volerais, fût-il aussi loin que

(186) Aussi pourra-t-il affirmer : « Cela est exactement mon voyage ». *Corr.*, V, 88, lettre à Mareste du 8 janvier 1818.

(187) « Vous souvient-il du mépris que Stendhal témoigne quand il est à Francfort : c'est un morceau de mon journal de Paris ». *Ibid.*, V, 106, lettre à Mareste du 21 mars 1818.

(188) « Je me retournai vers mes compagnons, voyageurs anglais... » Ed. originale, p. 70, passage supprimé dans l'éd. de 1826. Cf. éd. originale, p. 123, 149; éd. du Divan, III, 24, 46.

(189) Récemment, M. Bardèche a entrevu que le thème principal du livre est tout politique; mais il a été fourvoyé par le parti-pris qui lui fait voir en Stendhal un « épuré », plein de « colère » contre les vainqueurs. *Stendhal romancier*, 1947, p. 79-84. — De son côté, M. Luigi Foscolo Benedetto a attiré l'attention, mais sans insister, sur la véritable portée de *Rome, Naples et Florence en 1817*, dans son important ouvrage *La Parma di Stendhal*, 1950, p. 201-202.

(190) Lorsque Beyle refondra l'ouvrage en 1826, non seulement il supprimera toute une partie de l'éd. de 1817, mais encore il apportera de considérables modifications aux passages qu'il conservera. Le texte intégral de *Rome, Naples et Florence en 1817* n'a jamais été réimprimé *. Une excellente traduction a paru il y a quelques années en Italie : *Roma, Napoli e Firenze nel 1817*. Traduzione, prefazione e note di Bruno Maffi e Ferrante Palla [Bruno Pincherle]. Milano, Bompiani, 1943, in-8°, 322 p., pl.

(191) Ed. originale, p. 189 note. Cf. éd. du Divan, III, 77 note.

* Notre travail était déjà achevé lorsqu'Henri Martineau a donné une édition de *Rome Naples et Florence en 1817*. Le Divan, 1956. Nous avons été heureux de lui communiquer notre documentation.

les jardins d'Armide » (192); auxquelles font pendant celles-ci : « On ne peut plus, au milieu de la grande révolution qui nous travaille, étudier les mœurs d'un peuple sans tomber dans la politique » (193).

Ainsi mis en éveil, on s'aperçoit facilement, en y regardant de plus près, que tout le livre est centré sur le désarroi et le marasme où l'Italie a été plongée par le Congrès de Vienne, tandis que s'avivent les regrets pour le despotisme éclairé et bienfaisant de Napoléon (194). Cela est dit à mots couverts — *intelligenti pauca* — dès la préface :

On verra la progression naturelle des sentiments de l'auteur. D'abord il veut s'occuper de musique; la musique est la peinture des passions. Il voit les mœurs des Italiens; de là il passe aux gouvernements qui font naître les mœurs; de là à l'*influence d'un homme sur l'Italie*. Telle est la malheureuse étoile de notre siècle. L'auteur ne voulait que s'amuser, et son tableau finit par se noircir des tristes teintes de la politique (195).

Henri Beyle s'expliquera nettement à cet égard dans une lettre de 1818 :

L'essentiel n'est-il pas en 1817, *à la veille de grands événements*, d'observer quelle est la disposition que l'apparition de Napoléon a laissée dans les cœurs italiens, car un peuple n'a jamais que le degré de liberté auquel il force (196).

C'était une entreprise périlleuse que de traiter un sujet pareil deux ans après Waterloo. Aussi Beyle imagine-t-il des subterfuges ingénieux pour sauvegarder sa sécurité en déroutant les indiscrets. D'abord, l'auteur est affublé d'un nom à consonnance germanique, M. de Stendhal (197). Le voyage de M. de

(192) Ed. originale, p. 190-191. Cf. éd. du Divan, III, 78.
(193) Ed. originale, p. 299. Cf. éd. du Divan, III, 173.
(194) C'était d'ailleurs l'opinion de Napoléon lui-même. Cf. le journal du général Bertrand à la date du 24 avril 1821 : « Son nom sera toujours populaire en Italie; les Italiens regarderont toujours comme une occasion manquée le temps où l'Empereur avait voulu établir leur indépendance. Il avait parlé à toutes les imaginations en Italie, il y avait réveillé le nom et les souvenirs de la patrie, sa mémoire sera toujours chère aux Italiens. » *Cahiers du général Bertrand. Cahiers de Sainte-Hélène,* 1949; janvier-mai 1821, p. 159.
(195) Ed. originale, p. v-vi. Cf. éd. du Divan, III, 7-8. C'est nous qui soulignons.
(196) *Corr.*, V, 124, lettre au directeur de l'*Edinburgh Review*.
(197) Il est dit dans le volume que M. de Stendhal habite l'Allemagne depuis sept ans; éd. originale, p. 256; cf. du Divan, III, 135. On lit ailleurs cette note ambiguë : « L'auteur qui n'est plus Français depuis 1814, est à un service étranger »; éd. originale, p. 348 note; cf. éd. du Divan, III, 211 note. — Beyle avait déjà eu recours à un subterfuge analogue dans les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase,* dont l'auteur était présenté comme un émigré, ancien capitaine de grenadiers de l'armée royale, réfugié à Vienne.

Stendhal débute et s'achève en Allemagne. L'indication « officier de cavalerie » est destinée, elle aussi, à donner le change. Depuis quand un officier de cavalerie s'occupe-t-il de choses sérieuses et s'immisce-t-il dans la politique ? M. de Stendhal, en effet, est féru de musique italienne. Il se souviendra une seule fois au cours de son voyage qu'il est militaire : c'est quand il lève le croquis de la bataille de Tolentino (198). En outre, le séjour de M. de Stendhal à Milan est réduit à seize jours à l'aller et dix au retour, tandis qu'il s'arrête huit semaines à Naples.

Ce n'est pas tout. Henri Beyle, qui a quitté l'Italie au mois d'avril 1817, entend donner l'impression que le voyage de M. de Stendhal a réellement eu lieu aux dates indiquées, soit du 4 octobre 1816 au 28 août 1817. Il arrange donc de telle sorte l'itinéraire du voyageur, que l'officier de cavalerie mélomane assiste, le 12 janvier 1817, à l'inauguration du nouveau théâtre San Carlo de Naples (199). M. de Stendhal s'exclame, à cette occasion : « Ce premier jour de San Carlo, *un des grands buts de mon voyage...* » (200). Or, ce jour-là, Henri Beyle était, lui, non pas à Naples, mais à Rome, où il s'apprêtait à étudier la chapelle Sixtine. Il n'arrivera à Naples que le 28, quinze jours après l'inauguration du théâtre (201). Par conséquent, le récit de la mémorable soirée de l'inauguration a été composé de seconde main. Qu'importe ? Le but recherché était atteint : l'alibi était irrécusable.

Il en est de même de la rencontre avec le romancier anglais Lewis, l'auteur du célèbre roman noir *le Moine*. Nous ignorons si Beyle lui a vraiment été présenté; mais, en tout cas, rien empêchait que M. de Stendhal n'eût été invité à un bal par M. Lewis (202), ce dernier séjournant réellement à Naples en février 1817 (203).

Non que tous les alibis soient également valables. Il arrive à Beyle de se trahir. Ainsi, à son deuxième passage à Milan, M. de Stendhal assiste à la Scala, le 16 juillet 1817, à la pre-

(198) Ed. originale, p. 217-218. Cf. éd. du Divan, III, 103.

(199) Un incendie avait détruit le théâtre San Carlo de Naples, le 13 février 1816. Comandini enregistre, à la date du 12 janvier 1817 : « Apresi solennemente il ricostruito real teatro San Carlo, con l'intervento del re, della corte, di folla distintissima. Più di quattro mila stranieri sonosi trattenuti in Napoli per questo. » *L'Italia nei cento anni del secolo XIX*, I, 930.

(200) Ed. originale, p. 66. Passage supprimé dans l'éd. de 1826. C'est nous qui soulignons.

(201) *Journal*, V, 295. Beyle tirera parti dans son livre (éd. originale, p. 62-64; cf. éd. du Divan, II, 155-158) de son journal du 28 janvier 1817.

(202) Ed. originale, p. 102. Cf. éd. du Divan, II, 193-194.

(203) D. Gunnel, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 30 note. Cf. Byron, *Mémoires*, trad. de Mme Louise Swanton-Belloc, 1830, III, 93, 255, 293.

mière représentation de *la Gazza ladra* de Rossini, et du ballet de Viganò, *Mirra* (204). Or, cette date est fausse. La première de *la Gazza ladra* avait eu lieu le 31 mai, et celle de *Mirra* le 11 juin. A ce moment-là, Beyle avait déjà quitté Milan; il n'a vu ni l'opéra ni le ballet (205). Aussi M. de Stendhal sera réduit à en parler d'une manière fort vague.

Il y a plus grave encore. Dans l'édition originale, la rencontre avec Rossini est datée du 9 janvier 1817 (206). M. de Stendhal demande au *maestro* si, à Naples, l'on joue encore *Otello* (207). Rossini l'informe qu'il se rend à Rome, où il va donner *Cendrillon.* Or, si la première représentation d'*Otello* au théâtre del Fondo, à Naples, avait eu lieu le 4 décembre 1816, l'opéra *Cenerentola* avait été donné pour la première fois à Rome, le 26 du même mois. C'est donc vraisemblablement vers le 10 décembre que Rossini dut partir de Naples. Beyle, qui a été à Rome du 13 décembre 1816 au 25 ou 26 janvier 1817, n'a pu le voir à Terracina. Il aurait pu le rencontrer à Rome; mais ne savons-nous pas qu'il n'a fait sa connaissance qu'en 1819 ? Il est piquant de rappeler, à ce propos, la note que Beyle, en se relisant, tracera sur les marges de son livre : « J'ai vu Naples en même temps que M. de St[endhal] que je trouve très menteur » (208).

Quoi qu'il en soit, à l'abri de ces alibis, Henri Beyle multiplie les allusions, glisse le mot qui suggère l'idée, l'expression lourde de sens qui éveille l'attention et fait réfléchir.

Son but est de révéler une « Italie morale » inconnue des voyageurs (209). Il consacre plusieurs pages aux répercussions heureuses qu'a eues pour l'Italie la bataille de Marengo; pages qui commencent par une réticence : « Mais ici je ne puis parler, mon portefeuille peut être saisi » (210), et qu'il achève en formulant explicitement sa pensée :

> Le hasard ayant interrompu en 1814 la marche de ce jeune peuple, que va devenir le feu sacré du génie et de la liberté ? S'éteindra-t-il ? et l'Italie se remettra-t-elle à faire des sonnets imprimés sur du satin rose pour les jours de noces ? *Toutes mes pensées, tous mes regards ont été pour la solution de ce grand problème* (211).

(204) Ed. originale, p. 283-290. Cf. éd. du Divan, III, 159-165.

(205) Cf. la lettre à Mareste du 3 janvier 1818 : « Il paraît que *Mirra, que je n'ai pas vu,* était un chef-d'œuvre. » *Corr.*, V, 96. C'est nous qui soulignons.

(206) Ed. originale, p. 56-58. Dans l'éd. de 1826, ce passage sera daté du 7 février; éd. du Divan, II, 150-151.

(207) En 1817, Beyle imprime *Othello.* Dans l'éd. de 1826, il respectera l'orthographe italienne : *Otello.*

(208) *Marginalia,* II, 23-24.

(209) Ed. originale, p. 300-301. Cf. éd. du Divan, III, 174.

(210) Ed. originale, p. 301-302. Cf. éd. du Divan, III, 174.

(211) Ed. originale, p. 312-313. Cf. éd. du Divan, III, 183-184. C'est nous qui soulignons.

Marengo et Waterloo sont les deux grandes dates de l'Italie moderne. « Les Italiens ont raison, Marengo avança d'un siècle la civilisation de leur patrie, comme une autre bataille l'a arrêtée pour un siècle » (212).

A l'avilissement qui règne dans les états du Pape (213), il oppose, c'est vrai, la sagesse et la modération dont le gouvernement autrichien fait preuve en Lombardie (214); mais la liberté y existe-t-elle pour autant ? « Au dix-neuxième siècle, qu'est-ce qu'une littérature sans liberté ? » (215). Aussi déclare-t-il : « La musique seule vit en Italie, et il ne faut faire, en ce beau pays, que l'amour, les autres jouissances de l'âme y sont gênées; *on y meurt empoisonné de mélancolie, si l'on est citoyen* » (216).

M. de Stendhal ne néglige pas de laisser entendre que le sentiment patriotique est vif dans la péninsule. En rendant compte de l'opéra *Mahomet,* il écrit : « Galli chante au premier acte : *La patria sarà sempre illesa.* On applaudit avec fureur; les larmes me viennent aux yeux » (217). Il rapporte encore ce trait : « A Venise, V. ne voulait pas applaudir Mozart, parce qu'il était allemand... » (218). Il trouve le moyen de mentionner un pamphlet bonapartiste, *Bonaparte et sa famille ou Confidences d'un de leurs amis* (219). Il consacre une page à un autre pamphlet, la brochure de Macirone sur Murat, qu'il ne connaît d'ailleurs que par ce qu'il venait d'en lire dans le n° 55 de l'*Edinburgh Review* (220), pamphlet d'autant plus

(212) Ed. originale, p. 178. Cf. éd. du Divan, III, 68. L'année suivante, Beyle écrira dans son pamphlet sur la langue italienne que l'Italie est « aujourd'hui coupée en morceaux par le ciseau des Parques ». *Racine et Shaspeare,* p. 209.

(213) Ed. originale, p. 36-37. Cf. éd. du Divan, II, 271-272.

(214) Ed. originale, p. 213-214, 320-321. Cf. éd. du Divan, III, 99, 190-191.

(215) Ed. originale, p. 325-326. Cf. éd. du Divan, III, 195.

(216) Ed. originale, p. 15-16. Cf. éd. du Divan, I, 16. C'est nous qui soulignons.

(217) Ed. originale, p. 292. Cf. éd. du Divan, III, 167.

(218) Ed. originale, p. 281. Cf. éd. du Divan, III, 157.

(219) Ed. originale, p. 124. Cf. éd. du Divan, III, 25. Le pamphlet avait paru en 1816.

(220) Brochure parue à Londres sous ce titre : *Interesting facts relating to the fall and death of Joachim Murat king of Naples; the capitulation of Paris in 1815; and the second Restoration of the Bourbons; original letters from the king Joachim to the author, and of his persecution by the French government.* Une traduction française a été publiée à Gand en 1817. — L'*Edinburgh Review* venait d'en rendre compte dans le n° 55, vol. 28, mars 1817, p. 106-125. C'est là que Stendhal a trouvé, p. 118-119, l'épisode de la « reconnaissance dans une bastide près de Marseille ». Remarquer que le compte rendu en cause suit l'article sur Gœthe, dont Stendhal, nous allons le voir, a abondamment tiré parti.

suggestif que l'auteur se présentait comme une victime des tracasseries policières du gouvernement de Louis XVIII (221).

La nature du livre explique pourquoi les questions littéraires y ont si peu de part. Ainsi, pas une ligne n'est consacrée au « genre romantique », bien qu'il arrive à M. de Stendhal de se servir du terme « romantique » et de l'expression « le romantique » (222). Les quelques sujets d'ordre littéraire effleurés par endroits sont en étroite connexion avec le caractère politique de l'ouvrage. Les remarques sur le mauvais goût des Italiens en littérature (223) tendent à prouver l'exactitude de l'opinion de l'auteur que « l'Italie n'aura de littérature qu'après les deux Chambres » (224), car son état actuel ne favorise que le « patriotisme d'antichambre ». Si une place est faite au problème de la langue (225), c'est qu'elle permet à M. de Stendhal d'insister sur la même idée : « Si ce peuple avait promptement les deux Chambres, les discussions parlementaires sauveraient l'italien, la littérature de la capitale viendrait à l'appui... » (226). Plusieurs pages sont consacrées à Alfieri (227), mais on tient surtout à mettre en relief ses vues étroites en politique. Enfin, des deux digressions sur les salons de Paris en 1775 (228) et sur la littérature allemande (229), la deuxième est destinée à railler l'esprit allemand.

(221) L'*Edinburgh Review*, art. cit., p. 113, ne manquait pas de faire ressortir cet aspect du pamphlet : « We now come to the immediate subject of Mr Macirone's pamphlet, which we cannot too much recommand to the reader's attention, whether he looks for entertainment, or for information with respect to the views and conduct of the *Legitimates* ».

(222) « Il [Monti] m'a paru avoir la haine la plus orthodoxe pour le *genre romantique*, et quand il a été grand, il a été romantique. » Ed. originale, p. 325-326. Cf. éd. du Divan, III, 294 note. — « L'instinct de son art lui a même fait découvrir [il s'agit de Viganò] le vrai génie du ballet, *le romantique* par excellence. » Ed. originale, p. 82. Cf. éd. du Divan, II, 174. — Beyle emploie en même temps l'épithète *romantique* dans son acception la plus ancienne : « ... L'air est si pur [au Lido de Venise] que j'aperçois la mâture des vaisseaux qui sont à Malamocco, dans la grande mer, et cette vue si *romantique* se trouve dans la ville la plus civilisée. » Ed. originale, p. 267. Cf. éd. du Divan, III, 145.

(223) Ed. originale, p. 14-15, 113-115, 168, 183-184, 313, etc. Cf. éd. du Divan, I, 15; II, 203-216; III, 60, 73, 184, etc.

(224) Ed. originale, p. 14. Cf. éd. du Divan, I, 14. Voir aussi éd. originale, p. 117 : « Encore dans ce genre [la comédie] il n'y aura rien en Italie qu'après les deux Chambres... » (passage supprimé dans l'éd. de 1826).

(225) Ed. originale, p. 151-163. Cf. éd. du Divan, III, 47-56.

(226) Ed. originale, p. 158-159. Cf. éd. du Divan, III, 53.

(227) Ed. originale, p. 194-205. Cf. éd. du Divan, III, 82-91.

(228) Ed. originale, p. 220-237. Cf. éd. du Divan, III, 105-119.

(229) Ed. originale, p. 251-256. Cf. éd. du Divan, III, 132-136.

⁂

L'originalité n'est pas l'apanage de ces considérations littéraires. Beyle pille sans vergogne d'une part la brochure de Borsieri *Avventure letterarie d'un giorno* (230), d'autre part l'*Edinburgh Review*. Quelques-uns de ses plagiats sont connus (231). Nous n'y reviendrons pas. En revanche, nous nous arrêterons sur quelques autres emprunts qui ont échappé jusqu'ici à la vigilance des stendhaliens.

Le 20 juin 1817, M. de Stendhal quitte Padoue et se rend à Venise. Il consigne sur son carnet de route : « On m'y présente à M. Brocchi, de Milan, le premier géologue de l'Italie. Pour connaître parfaitement le physique de ce singulier pays, il faut lire la *Conchiologia* [*sic*] *fossile* de M. Brocchi... » (232).

Cet intérêt soudain de notre officier de cavalerie pour la géologie nous surprend. Mais il n'y a qu'à feuilleter le n° 51 de l'*Edinburgh Review*, et tout s'éclaire. Aux pages 156-180 de cette livraison, figure un compte rendu de l'ouvrage que voici : *Conchiologia* [*sic*] *fossile subappennina con osservazioni geologiche sugli Appennini e sul suolo adiacente*. Di G. Brocchi, ispettore delle miniere, etc. Milano, 1814, 2 vol. in-4 ». Décidément, M. de Stendhal est « très menteur »; sa présentation au « premier géologue de l'Italie » a été inventée de toutes pièces; en fait, c'est le périodique écossais qui l'a renseigné, ainsi que le révèle l'erreur *Conchiologia* au lieu de *Conchiliologia*.

A la veille de remettre son manuscrit à l'éditeur (233), il arriva à Beyle d'ouvrir le fascicule n° 52 de juin 1816. Le compte rendu des trois premières parties d'*Aus meinem Leben* par Gœthe (234) a dû lui couper le souffle : c'était un « éreinte-

(230) La brochure de Borsieri avait paru en 1816. Cf. chap. précédent, p. 535 et suiv. Sur les emprunts de Beyle à Borsieri, voir P. Martino, *Notes Stendhaliennes*, dans la *Revue de Littérature Comparée*, 1922, p. 118-119. — *Roma, Napoli e Firenze nel 1817*, trad. cit., p, 398-399.

(231) *L'Edinburgh Review* dénoncera les plagiats de Stendhal dans l'article consacré à l'*Histoire de la peinture en Italie*, inséré dans le n° 64, octobre 1819. D'autre part Richard Künhau a signalé jadis que les pages de *Rome, Naples et Florence en 1817* datées de Padoue, le 19 juin 1817, sur la littérature allemande, ont été inspirées par l'article sur Schlegel paru dans le n° 51 de la revue. *Quellen-Untersuchugen zu Stendhal-Beyle's Jugendwerken...* Marburg, 1908.

(232) Ed. originale, p. 258 note. Cf. éd. du Divan, III, 137-138 note. L'éd. originale porte bien *Conchiologia*.

(233) La convention verbale avec l'imprimeur Egron est du 17 juin 1817. D. Muller, *Rome, Naples et Florence*, éd. Champion, t. I, p. XXXIX. — Beyle a achevé son travail le 20 juillet 1817. *Ibid.*, t. I, p. XLIX note.

(234) Vol. 26, n° 52, juin 1816, p. 304-337. *Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit*. Von Gœthe. Erster Teil. Tübingen, 1811. Zweiter Teil, 1812, Dritten Teil, 1814.

ment » total de la littérature d'outre-Rhin; l'article le plus piquant, le plus mordant qu'il eût jamais pu souhaiter. Le critique décochait des flèches acérées aux Allemands. Il les dépeignait comme aimant l'érudition, vénérant la philosophie, adorant la sentimentalité. Qu'est-ce qu'un Allemand sentimental ? Un gros boucher qui larmoie sur un veau qu'on vient de tuer !

..., *Their writings overflow with exagerated sensibility, — but it is evidently acquired, and foreign of their nature; — there is always a substratum of clumsiness : a German sentimentalist is a great fat butcher whimpering over a murdered calf* (235).

D'ailleurs, ajoutait le critique impitoyable, ils ignorent les convenances; ils mettent dans leurs livres n'importe quoi. Leur littérature est loin d'avoir atteint sa maturité. En prose, il n'y a en tout et pour tout qu'un seul écrivain, Schiller :

... *With the single exception of Schiller, they have not one writer of chaste or elegant prose. Good poetry is common to every age, but prose alone is the text by which mental refinement can be unequivocally ascertained...* (236).

Quant à Gœthe, c'est un excellent représentant du caractère allemand. Il ne manque pas de talent, mais ne sait pas en tirer parti. Ses peintures des passions sont outrées, affectées. Ses personnages n'ont pas de vie :

Gœthe is a faithful representative of the general character of his country. He possesses great and versatile talents, though he is far from applying them to the best advantage. (...) Gœthe's delineations of passion and character are almost always strained and unnatural; but he has the art of making us sympathize with his non-descripts, though we never can possibly delude ourselves into the belief that such beings could have a real existence. His novels are more interesting than his dramas. They are equally artificial; but his strained conceptions are compensed by his vivid descriptions, and by the strong and original opinions which he throws out, without much regard to the occasion of introducing them (237).

On devine la joie de Beyle. Jamais il n'avait été à pareille fête. Les romans de Gœthe l'avaient ému jadis; mais les théories antifrançaises d'August Wilhelm Schelgel venaient de lui inspirer une répugnance invincible pour les Allemands. Le 14 juillet 1817, il dicte la traduction des cinq premières pages de l'article (238). Le manuscrit de cette traduction (239) montre qu'il n'a pas fait que traduire; il a adapté certains passages et en a

(235) *Ibid.*, p. 309.
(236) *Ibid.*, p. 306.
(237) *Ibid.*, p. 310.
(238) *Ibid.*, p. 304-308.
(239) Ms. R. 5896, tome 4, fol. 143-152. La traduction porte le titre : *Littérature allemande*, suivi de la référence : N° 52, p. 304, et de la date : 14 J[uille]t 1817.

paraphrasé d'autres, non sans introduire par-ci par-là des idées personnelles. Cette traduction n'étant pas connue, nous en donnons deux spécimens significatifs :

EDINBURGH REVIEW	TRADUCTION DE STENDHAL
... *the more an author's writings were unlike what had been written in any other age or nation, the more he taught his public to consider him as a genuine German, and as displaying, in all its effulgence, the character of the nation...*	Plus ce qu'un auteur écrivoit étoit dissemblable de ce qui avoit été écrit dans d'autres temps ou chez d'autres nations, plus il disoit à son public qu'il devoit être considéré comme un véritable enfant de la Germanie et comme déployant dans tout son éclat le caractère de la nation. Et le foible de cette nation a toujours été de vouloir à toute force avoir un caractère. Dans le monde cette prétention est une marque certaine qu'on n'en a point *. * D[omini]que.
... *We now respect superior intellect, whatever the task may be in which it has chosen to employ itself. Equal honours may be gained by pursuing the most opposite directions — by deep research, or, by the most boundless luxuriance of fancy — by bold inquiries into the truth of received opinions, or by vindicating these opinions with conscientious ability. The candidate for fame is at liberty to follow the doctrines of the Academy or the Portico; he may grasp the crown of roses, or aspire to the wreath of immortal bays. But when he has elected his province, he must be content to keep within it.*	... Aujourd'hui nous en savons assez pour apprécier un talent supérieur dans quelque genre qu'il choisisse de travailler. Par de profonde recherche [*sic*] ou par l'excès le plus fou d'imagination, qu'on soit Fréret ou Voltaire *, on est sûr d'être considéré des gens qui pensent, mais quand on a choisi un genre, il faut s'y tenir. * D[omini]que.
	Il ne faut pas dans un roman voluptueux chercher à être plus profond qu'Helvétius ou Hobes [*sic*]. Les Allemands pèchent continuellement contre le premier précepte de l'art de plair [*sic*]. Quand vous voyez un titre à un chapitre de Gœthe, c'est une raison suffisante pour que le sujet indiqué

... *In theology the Germans are all for reason, and will admit nothing but what can be demonstrated. In history and science they are all for faith, and are ready to believe every thing that can be said...*

N° 52, p. 306, 307, 308.

dans ce titre ne soit pas traité dans le chapitre. Le romancier alleman [*sic*] cherche toujours à nous montrer qu'il est un profond philosophe et le proffesseur [*sic*] de Gœttin; [*sic*] qui traite de l'histoire ancienne aspire aux grâces légères et épigrammatiques de Voltaire. En théologie, les Allemands sont tout entier [*sic*] à la raison et ne veulent admettre que ce qui peut être démontré, tandis que dans le domaine des sciences et de l'histoire leurs [*sic*] première vertu est la foi et ils sont prêt [*sic*] à croire tout ce qui peut être dit...

Ms. R. 5896, tome 4, fol. 147 r°, 150 r°, 151 r°.

Beyle s'est tellement dépêché qu'il ne s'est même pas donné la peine de chercher dans son dictionnaire les mots dont le sens lui échappait (240), et il a dicté si vite que, comme on vient de le constater, le pauvre copiste en a oublié sa grammaire et son orthographe (241).

Cependant cette traduction ne passera pas en entier dans le texte de *Rome, Naples et Florence en 1817*. Beyle se bornera à insérer un paragraphe railleur :

Les Allemands n'ont qu'un homme, Schiller, et deux volumes à choisir parmi les vingt tomes de Gœthe. On lira la vie de ce dernier, à cause de l'excès du ridicule d'un homme qui se croit assez important pour nous apprendre, en quatre volumes in-8, de quelle manière il se faisait arranger les cheveux à vingt ans, et qu'il avait une grand'tante qui s'appelait Anichen (242).

(240) Il s'agit tantôt de mots courants, tels que *seedlings, uncorked, to dote, irrelevant, proficient*, etc.; tantôt de termes d'un emploi plus rare ou plus familier, comme : *sooterkin, cobbler*, etc. Sur un feuillet joint (fol. 142 v°), le copiste a dressé la liste des mots qui n'avaient pas été traduits, et en a cherché le sens. Ses interprétations sont parfois assez inattendues. Ainsi, il écrit en regard de *sooterkin* : « sorte de fausse couche causée par une chaufferette » !

(241) Le texte de la traduction est émaillé de fautes. En voici deux spécimens : « Les voyageurs qui se *dirigeoit* de ce côté *s'avoient* qu'ils verroient... » — « Il est vrai que nous découvrîmes bientôt que la rapidité avec laquelle *ce errudits s'étoit* mis à penser... » D'autre part, au lieu de *Heidelberg, Goettingue, Ossian*, le copiste écrit : *Eldéberg, Goetting, l'océan !* Cela prouve qu'il n'avait pas le texte sous les yeux, mais qu'il écrivait sous la dictée du traducteur.

(242) Ed. originale, p. 252-253. Cf. éd. du Divan, III, 133.

Pour écrire ces lignes, il a mis à contribution l'article précité, où l'on disait des cheveux de Gœthe :

> ... *His head also was placed under the care of a Strasburgh friseur; who, though his hair was remarkably fine, not only tied part of it in a bag, but insisted upon eking out the remainder with a row of false curls — to conceal which falsity it was necessary for the unhappy bard to be in full powder from the earliest hour of the morning...* (243).

Mais il a mêlé deux passages différents, celui où il était question des tantes de Gœthe — « ... His diverse aunts receive a tribute of gratitude « in return for the numerous kindness » which they « bestowed upon me in my youth », particularly his grand-father's second daughter... » (244) — et celui où il était parlé de la fille de l'aubergiste de Francfort dont Gœthe était tombé amoureux — « This dauther, the charming « Aennchen » was young, pretty, lively, loving... » (245).

On remarquera que Beyle parle de *quatre* volumes de la vie de Gœthe, alors que le n° 52 de la revue ne rendait compte que des *trois* premières parties. Il n'y a pas erreur de sa part. C'est qu'il a également lu l'autre article que l'*Edinburgh Review* venait de consacrer, dans le n° 55, de mars 1817, à la première partie de la seconde série d'*Aus meinem Leben,* parue l'année précédente, et où Gœthe commençait le récit de son voyage en Italie (246). En effet, il ajoute *in extremis* sur les dernières épreuves de l'*Histoire de la peinture en Italie* (247) la référence : « Voyez surtout la *Vie de Gœthe,* écrite par lui-même. Tubingen, 1816 » à la note du chapitre XCVI sur la niaiserie des philosophes allemands (248).

Mais il n'a pas emprunté que cette référence au n° 55. On sait que Gœthe, en lisant avec un vif intérêt *Rome, Naples et Florence en 1817,* eut la surprise d'y retrouver son bien. Le 8 mars 1818, il écrira à Zelter :

> ... Il [M. de Stendhal] a vu beaucoup par lui-même; il sait aussi très bien mettre en œuvre ce qu'on lui rapporte, et surtout il sait très bien s'approprier les écrits étrangers. Il traduit des passages de

(243) N° 52, p. 328.

(244) *Ibid.*, p. 313.

(245) *Ibid.*, p. 325.

(246) Vol. 28, n° 55, mars 1817, p. 83-105. *Aus meinem Leben.* Von Gœthe. Zweiter Abtherlung [*sic*], erster Teil. Stuttgard und Tübingen, 1816.

(247) L'*Histoire de la peinture en Italie* a été annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 2 août 1817.

(248) II, 72.

mon *Voyage en Italie* et affirme avoir recueilli l'anecdote sur les lèvres d'une *Marchesina*... (249).

Les plagiats dont Stendhal s'est rendu coupable en ce qui concerne Gœthe, ou du moins la plupart d'entre eux, sont connus; ils ont été signalés par Arthur Chuquet d'abord (250), par Rémy de Gourmont ensuite, dans une de ses chroniques de l'*Ermitage*, réunies en plaquette en 1907 sous le titre *Chronique Stendhalienne* (251). L'année d'après, R. Kühnau en a donné une liste plus complète et circonstanciée (252). En 1911, Friedrich Oppeln-Bronikowski est revenu sur l'argument dans sa traduction allemande de *Rome, Naples et Florence en 1817* (253).

Il n'y a qu'un détail qui soit resté dans l'ombre, mais il est important : comment Stendhal a-t-il fait pour connaître l'ouvrage de Gœthe ? Rémy de Gourmont renvoie bravement à la traduction française du *Voyage en Italie*, parue en... 1844 ! Il ne s'est pas avisé qu'en 1817 l'*Italienische Reise* n'avait pas encore été traduit. Les autres stendhaliens ci-dessus nommés ne se posent pas non plus la question. Quant à M. R. Künhau, il ne doute pas que Stendhal ait lu Gœthe dans le texte, « Stendhal hat Gœthes *Italienisches Reise* gelesen » (254). Comme si Henri Beyle avait été en mesure de lire l'allemand !

On n'a pas songé au compte rendu inséré dans la providentielle *Edinburgh Review*. Stendhal n'a connu du voyage de Gœthe que les extraits, en anglais, qu'en avait donné la revue. Autrement dit, c'est par le truchement du texte anglais qu'il pille l'auteur allemand. La juxtaposition des trois textes est probante. Il s'ensuit qu'il n'est point nécessaire de supposer, comme l'a récemment fait M. Henry H. Remak, que Beyle a volontairement déformé quelques-uns de ses emprunts afin de celer sa source (255).

Le premier emprunt à Gœthe porte sur un fragment d'une conversation avec un officier des troupes pontificales :

(249) H. Martineau, *Gœthe et Stendhal ou le voleur volé. Le Divan*, avril-juin 1934, p. 156-157. — Cf. L. Cerf, *Souvenirs de David d'Angers. Ibid.*, 1930, p. 82-83.

(250) A. Chuquet se borne à noter : « Cf. le *Voyage* de Gœthe aux dates du 7 et du 8 octobre ». *Beyle-Stendhal*, p. 330-331.

(251) A Milan, chez Coffe et Cie, Editeurs Stendhaliens, via della Certosa di Parma, p. 18 et suiv. Cette chronique a paru dans l'*Ermitage* du 15 avril 1906, p. 243-245.

(252) Ouv. cit., p. 60-64.

(253) *Reise in Italien*, Iena, 1911.

(254) *Op. cit.*, p. 61.

(255) « ... *Nor does Stendhal deserve credit for honest and straight forward borrowing : in order to camouflage the incidents pilfered from Goethe's work, he distorts them in a manner which cannot have impressed Goethe very favorably* ». Henry H. Remak, *Gœthe on Stendhal : Development and significance of his attitude*, 1950, p. 213.

GŒTHE

...Man versichert uns, sagte er, dass Friedrich der Grosse, welcher so viele Siege selbst über die Gläubigen davon getragen und die Welt mit seinem Ruhm erfüllt, dass er, den jedermann für einen Ketzer hält, wirklich Katholisch sei und vom Papste die Erlaubniss habe, es zu verheimlichen; denn er kommt, wie man weiss, in keine eurer Kirchen, verrichtet aber seinen Gottesdienst in einer unterirdischen Kapelle, mit zerknirschten Herzen, dass er die heilige Religion nicht öffentlich bekennen darf, denn freilich, wenn er das thäte, würden ihn seine Preussen, die ein bestialisches Volk und wütende Ketzer sind, auf der Stelle tot schlagen wodurch denn des Sache nicht geholfen wäre...

Italienische Reise. Den. 25 Oktober Abends. Perugia (256).

EDINBURGH REVIEW

... On his way to Rome, we next learn that he fell in with an officer belonging to the Papal army, at a village in the Apennines. (...) After receiving such answers from Gœthe as gave him a rational idea of Protestantism, he ventured on another interrogation. « We are told, he said, that your Frederic the Great, whom every body in your part of the world considers as a heretic, is in fact a real Catholic, and that he has a dispensation from the Pope to keep his religion a secret. He never enters any one of your heretical churches; but has a chapel under ground where he hears mass every day with a broken heart, because he must not venture to profess our holy religion in public; for, if he did, the Prussians are such a savage race, and such furious heretics that they would kill him on the spot...

N° 55. p. 97-98.

STENDHAL

Gœthe, voyageant en Italie, trouva dans ces montagnes un officier des troupes du pape, homme tout uni, qui lui dit dans la conversa-

(256) *Gœthes Sämtliche Werke*. Stuttgart und Berlin, 1940, tome 26, p. 131-132 : « ... On nous assure, dit-il, que Frédéric le Grand, qui a remporté tant de victoires même sur les croyants et qui remplit l'univers de sa gloire, est, alors que tout le monde le considère comme hérétique, en réalité catholique, et qu'il a obtenu du pape la permission de s'en cacher; car il ne va, comme on sait, dans aucune de vos églises, mais il célèbre le culte divin dans une chapelle souterraine, le cœur meurtri de ne pouvoir professer publiquement la sainte religion, parce que certainement, s'il le faisait, ses Prussiens, qui sont un peuple bestial et de féroces hérétiques, l'assommeraient sur-le-champ, ce qui ne servirait naturellement pas la cause... » Gœthe, *Voyage en Italie*. Trad. nouvelle complète avec notes par le Dr Maurice Mutterer. Paris, Champion, 1930, p. 114-115.

tion : « Nous savons de bonne part que votre Frédéric le Grand que tout le monde parmi vous considère comme hérétique, est, dans le fond, un excellent catholique; mais il a obtenu de N. S. P. le Pape une dispense pour tenir sa religion secrète. Il n'entre jamais dans une de vos églises hérétiques. Il a une chapelle souterraine où il entend la messe chaque jour, le cœur brisé de douleur de ne pouvoir confesser notre sainte religion. S'il ne suivait que son zèle, les Prussiens sont une race d'hérétiques si furieux qu'ils le massacreraient sur l'heure *.

*** *Aus meinem Leben,* 1816, tome IV (257).**

Stendhal a traduit de l'anglais, avons-nous dit. De nombreux endroits de ces textes le prouvent. Nous nous bornerons à quelques exemples. Stendhal : « vos églises hérétiques »; *Edinburgh Review : « your heretical churches »*; Gœthe : « *eurer Kirchen* ». — Stendhal : « il entend la messe chaque jour »; *Edinburgh Review : « he hears mass every day »;* Gœthe : « *verrichtet aber seinen Gottesdienst* ». — Stendhal : « les Prussiens sont une race d'hérétiques si furieux... »; *Edinburgh Review : « the Prussians are such a savage race, and such furious heretics...* » Gœthe : « *seine Preussen, die ein bestialisches Volk und wüthende Ketzer sind...* ».

En tout cas, M. de Stendhal a procédé ici assez correctement: il a cité sa principale source. Il n'en est pas toujours de même. Ailleurs, il s'approprie purement et simplement une anecdote, ou un trait saillant :

GŒTHE

... Da der Tyrann seinem Sohne das Schwert reichte und forderte, dass dieser seine eigene gegenüberstehende Gemahlin umbringen sollte, fing das Volk laut an, sein Missvergnügen über diese Zumutung zu beweisen, und es fehlte nicht viel, so wäre das Stück unterbrochen worden. Sie verlangten, der Alte sollte sein Schwert zurücknehmen, wodurch denn freilich die folgenden Situationen des Stücks wären aufgehoben worden. Endlich entschloss sich der bedrängte Sohn, trat ins Proscenium und bat demütig : Sie möchten sich nur noch einen Augenblick gedulden, die

EDINBURGH REVIEW

... In another piece, a tyrant was introduced, who presented his sword to his son, commanding him to kill his consort. At this the people became indignant, and insisted aloud that the king should take his sword back again, and that the young prince should not kill his wife. The young prince stepped forward to the orchestra to pacify them; and he assured them with great humility that if they would only have patience during a few minutes, every thing would turn out happily, and his wife would be saved.

***Ibid.*, p. 94.**

(257) *Rome, Naples et Florence en 1817,* éd. originale, p. 209-210. Cf. éd. du Divan, III, 95-96.

Sache werde noch ganz nach
Wunsch ablaufen...

Ibid., Den 6 Oktober (258).

STENDHAL

Ce soir, au café de Florian, sur la place Saint-Marc, vers les une heure, il y avait quarante ou cinquante femmes de la haute société. On me conte que, dans une tragédie, au théâtre San Mosé, on voyait un tyran qui présente une épée à son fils, et lui ordonne d'aller tuer sa bru. Ce peuple heureux ne put supporter la force de cette touche de clair-obscur; toute la salle poussa de grands cris, et ordonna au tyran de reprendre l'épée qui était déjà dans les mains de son fils. Ce jeune prince s'avança vers l'orchestre, et eut beaucoup de peine à faire sa paix avec le public, en lui assurant qu'il était loin de partager les sentiments de son père; il donna sa parole d'honneur, que, si le public voulait lui accorder seulement dix minutes, il le verrait sauver sa femme (259).

Dans ce passage aussi la mise à contribution du texte anglais saute aux yeux. Le terme « orchestre » employé par Stendhal figure dans l'*Edinburgh Review*, tandis que Gœthe disait : « *Proscenium* ». L'expression « ce jeune prince » traduit littéralement « *the young prince* », alors que Gœthe parlait de « *bedrängte Sohn* ». Enfin, « il le verrait sauver sa femme », correspond à l'anglais « *his wife would be saved* », et non à l'allemand « *die Sache werde noch ganz nach Wunsch ablaufen* ».

On remarquera que l'*Edinburgh Review* ne donnait pas le nom du théâtre. Si Stendhal parle du théâtre San Mosé, c'est qu'il a lu deux pages plus haut : « At the theatre of St Moses, Gœthe saw a comic opera... » (260).

Les trois premières *Pensées qui me sont restées de Venise* sont tirées, elles aussi, de ce compte rendu. La réflexion de Gœthe sur les habitudes des yeux, que Stendhal fait sienne, était présentée ainsi par le critique anglais : « There is much ingenuity in Gœthe's remarks on the causes of the transparent colouring of the Venetian painters... »

(258) *Ed. cit.*, t. 26, p. 20 : Quand le tyran tendit l'épée à son fils et lui enjoignit de tuer sa propre femme qui se tenait devant lui, le peuple se mit à manifester bruyamment son mécontentement de cette exigence, et peu s'en fallut que la pièce ne fût interrompue. Ils demandèrent que le vieux reprît son épée, ce qui aurait, il est vrai, empêché les situations suivantes de la pièce. Finalement le fils opprimé prit le parti de s'avancer vers la rampe, et il demanda humblement qu'on prît patience un instant seulement encore, que l'affaire finirait par s'arranger entièrement à souhait. » *Trad. cit.*, p. 79-80.

(259) *Rome, Naples et Florence en 1817*, éd. originale, p. 261-262. Cf. éd. du Divan, III, 140-141.

(260) N° 55, p. 92.

GŒTHE

... Es ist offenbar, dass sich das Auge nach den Gegenständen bildet, die es von Jugend auf erblickt, und so muss der venezianische Maler alles klärer und heiterer sehn als andere Menschen. (...) Als ich bei hohem Sonnenschein durch die Lagunen fuhr auf den Gondolrändern die Gondoliere, leicht schwebend, bunt bekleidet, rudernd, betrachtete, wie sie, auf der hellgrünen Fläche sich in der blauen Luft zeichneten, so sah ich das beste frischeste Bild der venezianischen Schule...

Ibid., Den 8 Oktober (261).

EDINBURGH REVIEW

... The eye, he says with truth, is formed by the objects to which it is accustomed; and here every thing is brilliant. When he saw the Gondoliers dressed in gay colours, set off by the vivid green surface of the water, and by the clear sky, he perceived in these objects the characters of the Venetian school. The sunshine brought out the colouring with dazzling brilliancy, and the shadows were illuminated by the light reflected from the water; all was light in light...

Ibid., p. 93.

STENDHAL

Les yeux ont leurs habitudes, qu'ils prennent de la nature des objets qu'ils voient le plus souvent. Ici, l'œil est toujours à cinq pieds des ondes de la mer, et l'aperçoit sans cesse. Quant à la couleur, à Paris tout est pauvre, à Venise tout est brillant : les habits des gondoliers, la couleur de la mer, la pureté du ciel que l'œil aperçoit sans cesse réfléchie dans le brillant des eaux... (262).

Dans la même page, la revue donnait le résumé d'un autre passage : Gœthe y disait l'émotion éprouvée en entendant des strophes de l'Arioste et du Tasse chantées par des gondoliers; l'un d'entre eux lui avait raconté qu'il s'établit souvent un dialogue plus émouvant encore entre les pêcheurs en mer et les femmes sur la plage :

... *He* [le gondolier] *wished that Gœthe had heard the women at Malamorio* [sic] *and Palestrina, who sing on the shore whilst their husbands and relations are out at sea, and who are answered by the fishermen; thus conversing, as it were across the waves* (263).

(261) *Ed. cit*, t. 26, p. 96-97 : « Il est évident que l'œil se forme selon les objets qu'il aperçoit depuis le jeune âge, et ainsi le peintre vénitien doit tout voir d'une manière plus claire et plus sereine que les autres hommes. (...) Quand par un éclatant soleil je voguais sur la lagune et que je regardais les gondoliers aux habits bariolés, debout sur les bords de leurs gondoles et ramant en se balançant avec une grâce légère, se dessiner dans l'air bleu sur la claire surface verte, je voyais le meilleur et le plus frais tableau de l'école vénitienne... » Trad, cit., p. 85.

(262) *Rome, Naples et Florence en 1817*, éd. originale, p. 273. Cf. éd. du Divan, III, 153.

(263) N° 55, p. 93. C'est nous qui soulignons. L'article fait allusion à ce passage du *Voyage* de Gœthe : « J'avais commandé pour ce soir

Stendhal fond les deux éléments du récit :

Pendant que leurs maris et leurs amants sont à la pêche, les femmes de Malamorio [*sic*] et de Palestrina chantent sur le rivage des vers du Tasse et de l'Arioste : leurs amants leur répondent du milieu des eaux par la stance suivante (264).

Il a eu sous les yeux le texte anglais; la coquille qui figure à la fois dans l'*Edinburgh Review* et dans *Rome, Naples et Florence en 1817 : Malamorio* au lieu de *Malamocco* (265) ne laisse aucun doute à cet égard.

Plus loin, M. de Stendhal rapportait une réflexion fort caustique d'un comte *** qui lui avait montré à Trévise un tableau de Paris Bordone :

... tous les êtres animés correspondent par le langage des yeux : cela rappelle Saint-Bernard prêchant en latin aux Germains qui n'y comprennent pas mot, et les convertissant par milliers. De nos jours Kant a recommencé ce miracle (266).

En fait, M. de Stendhal n'a pas vu ce tableau; il en a emprunté la description à Gœthe, toujours par le truchement de l'*Edinburgh Review* :

GŒTHE	EDINBURGH REVIEW
... Sodann erheiterte mich der gute Einfall eines Malers. Johannes der Täufer vor Herodes und Herodias. Des Prophet in seinem gewöhnlichen Wüstenkostume deutet heftig auf die Dame. Sie sieht ganz gelassen den neben ihr sitzenden Fürsten und der Fürst still	... In this piece, King Herod himself looks calmly and cooly at « the enthusiast » — a decent appellation, by the way, for St John Baptist. But a white dog, of a middling size, is standing before the king, and a little Bolognese lapdog is seen under the petticoats of

le fameux chant des bateliers qui chantent le Tasse et l'Arioste sur leurs propres mélodies. (...) Comme voix lointaine cela fait un effet des plus étranges, ainsi qu'une plainte sans tristesse; il y a là-dedans quelque chose d'incroyablement touchant, qui vous émeut jusqu'aux larmes. J'attribuais cela à ma disposition d'esprit; mais mon vieux batelier me dit : « *E' singolare come quel canto intenerisce, e molto più quanto è più ben cantato* ». Il me souhaita de pouvoir entendre les femmes du Lido, surtout celles de Malamocco et de Pellestrina; car elles aussi chantaient le Tasse sur des mélodies pareilles ou semblables à celles-ci. Il ajouta : « Elles ont l'habitude quand leurs maris sont en mer pour la pêche, de s'asseoir sur le rivage et de faire retentir le soir ces chants avec des voix perçantes, jusqu'à ce que de loin elles entendent aussi la voix des leurs et qu'elles s'entretiennent ainsi avec eux. » Trad. cit., p. 82-84).

(264) Ed. originale, p. 276. Cf. éd. du Divan, III, 153. — Nous donnons le texte de l'éd. originale.

(265) De même que *Palestrina* doit être rectifié en *Pellestrina*.

(266) Ed. originale, p. 277. Cf. éd. du Divan, III, 154.

und Klug den Enthusiasten an. Vor dem Könige steht ein Hund, weiss, mittelgross; unter dem Rock der Herodias hingegen kommt ein kleiner Bologneser hervor, welche beide den Propheten anbellen. Mich dünkt, das ist recht glücklich gedacht.

Ibid., Ferrare, den 16 Oktober. Nachts (267).

Herodias and the white dog and the little dog are both represented as barking at the « prophet ». — « I think this, says our author, a very happy thought. »

Ibid., p. 95.

STENDHAL

... Il [le comte ***] me montrait à Trévise pour me le faire admirer un tableau de cet excellent coloriste Paris Bordone. Hérode écoute froidement Saint Jean qui le prèche avec tout l'enthousiasme de l'inspiration; mais un grand chien *barbone,* qui est couché au pied du roi, et un petit chien de Bologne qu'on aperçoit sous le bras d'Hérodias, aboient au prophète... (268).

On peut se demander pourquoi le « chien blanc de taille moyenne » (*a white dog, of a middling size*) est devenu, sous la plume de Stendhal, un « grand chien *barbone* ». Sans doute, par le souci bien stendhalien d'éviter le vague au moyen du détail précis. Quant au « petit chien de Bologne qu'on aperçoit *sous le bras* d'Hérodias », il n'est pas impossible que Stendhal se soit mépris sur le sens de l'expression « *under the petticoats of Herodias* ».

Détail amusant : c'est en relatant sa visite à Ferrare que Gœthe mentionnait le tableau, sans d'ailleurs en nommer l'auteur. M. de Stendhal, qui vient de parler de Venise, le situe à Trévise, ville de la région vénitienne, et l'attribue d'office à Paris Bordone, né précisément à Trévise, ainsi que Lanzi le lui avait appris (269).

Ainsi, les rares fois où Stendhal se détourne de ses préoccupations politiques, il se contente de plagier un auteur allemand qui ne lui est connu, du reste, que par des comptes rendus anglais.

(267) Ed. cit., t. 26, p. 112-113 : « Puis la bonne idée d'un peintre m'a égayé. Saint Jean-Baptiste devant Hérode et Hérodiade. Le prophète, dans son costume habituel d'habitant du désert, désigne la dame d'un geste violent. Elle regarde d'un air très calme le prince assis à côté d'elle, et celui-ci, silencieux et réfléchi, considère l'enthousiaste. Devant le roi se tient un chien blanc de taille moyenne; de sous la robe d'Hérodiade sort par contre un petit caniche bolonais, et tous deux aboient contre le prophète. C'est, il me semble, une idée très heureuse ». *Trad., cit.*, p. 99.

(268) *Loc. cit.* C'est Stendhal qui souligne.

(269) *Ecoles italiennes de peinture,* II, 111.

III

La Vie de Napoléon

Du moment auquel remonte la première idée de l'ouvrage. — L'élaboration de la *Vie de Napoléon*, chronologie, sources. — Les *Considérations* de Mme de Staël mettent Stendhal « en colère ». Il prépare une réplique, probablement destinée au *Conciliatore*. — Reprise et abandon définitif de la *Vie de Napoléon*. Raison de cet abandon.

Henri Beyle était en pleine composition de *Rome, Naples et Florence en 1817,* lorsqu'on le voit s'appliquer à un nouveau travail : la *Vie de Napoléon*. On comprend que semblable projet, et de plus conçu en 1817, n'était et ne pouvait être une entreprise purement littéraire. Stendhal déborde toujours davantage de la littérature dans la politique.

Ceci dit, une mise au point s'impose. L. Royer, à qui l'on doit la première édition complète de cet ouvrage resté enfoui dans les manuscrits de Grenoble, a soutenu que Stendhal se serait décidé à écrire une vie de Napoléon par réaction au dégoût que lui avaient inspiré, lors de son séjour en France en 1817, la politique des ultras et la répression qui suivit la conspiration de Lyon (270).

Que les mois passés en deçà des Alpes aient été pour le *Milanese* une source d'amertume, nous le croyons sans peine. Qu'il ait alors songé à mettre son livre en train, est un fait indubitable. Cependant, le projet existait bien avant cette date. Dès le mois de mars de cette année-là, donc lorsque Beyle était encore à Milan, il note en marge d'un « portrait » de l'Empereur esquissé en 1815 (271) : « Portrait de Napoléon fait par Dominique en 1815, approuvé en mars 1817. Chapitre : Caractère de Napoléon » (272). C'est pourquoi on est en droit de supposer que la première idée lui en est venue à la suite de ses entretiens avec Hobhouse. Ce dernier nourrissait la plus vive

(270) *Vie de Napoléon*, éd. Champion, tome I, p. XXXIII.
(271) *Ibid.*, I, 353.
(272) *Ibid.*, I, 438.

admiration pour le prisonnier de Sainte-Hélène; il venait de publier un livre sur les Cent-Jours, que Beyle mettra abondamment à contribution. Il n'est pas impossible qu'en entendant Stendhal raconter la campagne de Russie avec un grand luxe de détails, qui lui donnaient l'air d'avoir vécu dans l'entourage immédiat de l'Empereur (273), Hobhouse l'ait encouragé à écrire une biographie de Napoléon.

Quoi qu'il en soit, une difficulté majeure s'opposait à la réalisation du projet : où trouver la documentation nécessaire ? En dépit de son goût pour l'histoire et de ses velléités historiques, Stendhal n'était pas homme à s'imposer le labeur de la rassembler. Il lui fallait un ouvrage qui fût l'équivalent de Lanzi pour l'*Histoire de la peinture en Italie*. Le hasard est venu à son secours. La livraison de décembre 1816 de l'*Edinburgh Review* avait inséré un long article sur les *Letters from St Helena* de William Warden (274). La revue, déplorant que Warden n'eût pas tiré tout le parti souhaitable de ses entretiens avec Napoléon, ne consacrait pas moins de vingt-six pages à un tableau de la vie publique et politique de l'empereur, d'après les sources, disait-elle, les plus dignes de foi.

> *... The remaining space we have allotted to the present article, we shall employ in a short and general review of the public and political life of Napoleon, with such facts and anecdotes interspersed, as have been furnished to us, on good authority, from persons familiarly connected with him at different periods of his fortune, or obtained from some of our countrymen, who saw and conversed with him during his residence in the Isle of Elba...* (275).

C'est très vraisemblablement le 28 mai 1817 que Stendhal a eu connaissance de cet article. Ce jour-là, il rédige une note destinée à *Rome, Naples et Florence en 1817*, où il s'élève contre le « vol » des tableaux du Louvre par les Alliés. Pour appuyer sa protestation, il cite une phrase de l'*Edinburgh Review*, n° 54, relative à l'indulgence dont Bonaparte avait fait preuve envers le pape à Tolentino (276). Mais, à la réflexion, il préfère introduire sa note dans l'*Histoire de la peinture en Italie*. « *A note for the* Cours de 50 heures », marque-t-il sur le brouillon en marge de la phrase : « Les Alliés nous ont pris

(273) *Souvenirs d'une longue vie*, II, 62 et suiv.

(274) Vol. 27, n° 54, décembre 1816, p. 459-592. *Letters from St Helena*. By William Warden, surgeon on board the Northumberland. London, 1816, in-8°.

(275) *Ibid.*, p. 466.

(276) *Journal*, V, 299. La date du 1er mars 1817, que l'éditeur a placée, entre crochets, en tête de cette page, ne doit pas être retenue. Lorsque Stendhal déclare : « J'écris ceci à Rome le 1er mars 1817 », il cherche un alibi. C'est le 28 mai 1817 qu'il a tracé cette note. Le manuscrit est formel à cet égard (R. 5896, tome 4, fol. 163 r°).

1 150 tableaux », et il l'y insérera réellement (277), sans pouvoir, faute de temps, la souder au texte de l'épilogue (278).

La traduction de l'article du n° 54 de l'*Edinburgh Review*, que Beyle a aussitôt commencé à dicter, est achevée le 30 mai. Cette traduction, découpée en chapitres, formera, à peu de changements près, le fond de la première partie de la *Vie de Napoléon* (279), qui sera d'abord honnêtement intitulée : *Vie de Napoléon Bonaparte traduite de l'« Edinburgh Review »*, n° 54 (280).



Il est singulier que L. Royer, si précis à l'ordinaire, n'ait tenu compte que de la copie de la *Vie de Napoléon*, sans attacher d'importance aux brouillons. Il s'est ainsi privé d'une foule de renseignements précieux, à commencer par la date du 30 mai que nous venons de signaler. Ces brouillons nous permettent d'apporter de nouvelles précisions sur l'élaboration de l'ouvrage.

Au cours de son séjour à Paris, Beyle ne semble pas avoir perdu de vue son projet; mais on ne peut pas dire qu'il ait travaillé d'une manière suivie (281). Dès son retour à Milan (282), il se met à l'œuvre avec ardeur. Le 26 novembre, il « polit » sa traduction (283). Le 29, le copiste Delbono commence la

(277) Avec une seule différence; au lieu de la date du 1er mars, on lit : « J'écris ceci à Rome le 9 avril 1817 ». Inutile de rappeler que Beyle n'était pas à Rome le 9 avril; c'est le jour de son départ de Milan pour Grenoble. Cela montre bien qu'il cherchait un alibi.

(278) La dernière copie et les corrections de l'*Histoire de la peinture en Italie* sont envoyées à l'imprimeur le 30 mai 1817 (*Calendrier de Stendhal*, p. 168).

(279) Cette traduction est conservée dans le carton R. 292 des manuscrits de Grenoble. Elle porte au début la note suivante de la main de Stendhal : « J'ai payé 37 frs ce portrait du monstre traduit de l'*Edinburgh Review. Made the* 30 mai 1817 » (*Compléments et fragments inédits*, p. 330).

L'écriture ne nous est pas connue. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, c'est la même écriture que celle de la traduction de l'article sur Gœthe paru dans le n° 52 de l'*Edinburgh Review*.

(280) *Compléments et fragments inédits*, p. 331.

(281) « *Made in june with* Bar[ral] », lit-on dans la marge d'un des brouillons (*Vie de Napoléon*, éd. Champion, tome I, p. XXXIII, note). Nous avons aussi relevé, sur un autre brouillon, la date du 17 août 1817 (*Compléments et fragments inédits*, p. 385).

(282) Le 21 ou le 22 novembre 1817 (*Calendrier de Stendhal*, p. 170).

(283) « *The* 26 novembre, je polis à Milan, 1817 » (*Vie de Napoléon*, éd. Champion, tome, I, p. XXXIII, note). Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 331.

copie (284). Le chapitre XXXIV est corrigé le 1er décembre (285). Le 2, Stendhal envoie au copiste les chapitres sur l'expédition d'Egypte (286); le même jour et le suivant, il revoit le chapitre LXII (287). Le travail avance à vive allure. Le 3 décembre, Beyle annonce triomphalement : « Fin de la *Vie de Napoléon* » (288).

Néanmoins il n'est pas satisfait. La traduction plus ou moins littérale de l'article anglais lui semble insuffisante. Il cherche donc à l'étoffer. Il commence par se procurer le livre de Warden, qu'il ne connaissait que par le compte rendu de l'*Edinburgh Review*, et il le met à profit sur-le-champ (289). Les quatre nouveaux chapitres, XXVI, XXVII, XXIX et XXX, relatifs à l'affaire du capitaine Wright et à l'exécution du duc d'Enghien, envoyés au copiste le 8 décembre (290), sont tantôt la traduction fidèle, tantôt un résumé des *Letters written from St Helena* (291).

A peine ces nouveaux chapitres sont-ils rédigés, que Stendhal s'occupe de refondre la deuxième partie du livre, la plus faible, le critique de la revue écossaise étant mieux renseigné sur l'ascension que sur le déclin de l'Empereur. Le cahier commencé le 8 décembre porte cette indication : « *There begins what I have extracted from Hob*[*house*] *and others* » (292). Le livre de Hobhouse, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, ne concernait strictement que les Cent-Jours. Or, le premier chapitre de ce cahier, le LVII, est relatif à la retraite de Russie. Qui désigne donc l'anonyme « *others* » ? L'abbé de Pradt.

L'abbé de Pradt avait publié deux ans plus tôt un livre intitulé *Du Congrès de Vienne* (293), où il développait la thèse que le Congrès avait commis une lourde erreur en n'accordant

(284) *Compléments et fragments inédits*, p. 331.
(285) *Ibid.*
(286) *Ibid.*
(287) *Ibid.*
(288) *Ibid.*, p. 332.
(289) *Letters written on board His Majesty's ship The Northumberland and at St Elena in which the conduct and conversations of Napoleon Buonaparte and his suite during the voyage, and the first months of his residence in that island are faithfully described and related.* London, Ackermann, 1816, in-8°. Nous donnons dans nos *Compléments et fragments inédits quelques* notes que Beyle a prises au cours de la lecture.
(290) *Compléments et fragments inédits*, p. 332.
(291) P. 138-153. Le renvoi à la page 128 qui figure au début du chap. XXVI est inexact; il s'agit de la p. 138.
L. Royer a signalé les emprunts à Warden (*Vie de Napoléon*, éd. Champion, tome I, p. XLIII), sans préciser la date de cette lecture.
(292) *Compléments et fragments inédits*, p. 333.
(293) Paris, Deterville, 1815, 2 vol. in-8°.

pas l'indépendance à l'Italie; comme ce pays allait s'efforcer de tout mettre en œuvre pour conquérir sa liberté, il constituerait une menace permanente pour le maintien de la paix en Europe (294). On comprend pourquoi M. de Stendhal, dans *Rome, Naples et Florence en 1817,* avait fait une allusion discrète au *Congrès de Vienne* : « On se rappelle ce que le livre de M. de Pradt contient sur l'Italie et l'Autriche » (295).

Une réminiscence du *Congrès de Vienne* figure précisément au chapitre LVII de la *Vie de Napoléon*. L'abbé de Pradt avait dit de l'armée russe : « Toute armée purement européenne est civilisée, toute armée russe l'est seulement dans ses chefs, et ne l'est pas dans le reste de ses membres... » (296). Beyle s'est approprié l'idée et l'a exprimée d'une manière plus vigoureuse : « La Russie, comme les Romains, a des soldats superstitieux, commandés par des officiers aussi civilisés que nous » (297).

Cependant, l'essentiel n'est pas tiré du *Congrès de Vienne,* mais d'un autre livre du même auteur, le *Récit historique sur la Restauration de la Royauté en France le 31 mars 1814* (298). L. Royer a eu raison de dire que les « chapitres LXV à LXXI suivent à peu près exactement le texte de ce livre » (299). On ne doit toutefois pas oublier que trois autres chapitres, les LVII, LVIII et LIX, ont été également composés d'après le même ouvrage (300).

(294) Voir en particulier les chap. XVII et XIX, tome II, p. 6 et suiv., 38 et suiv.

(295) Ed. originale, p. 159, note. Ed. du Divan, III, 54 note.

(296) *Du Congrès de Vienne,* chap. XV, tome I, p. 258.

(297) I, 236. La note : « Voir le pamphlet de sir Robert Wilson, 1817 » a été ajoutée postérieurement, lorsque Beyle, en lisant deux mois plus tard le livre de Wilson, y trouvera la confirmation de l'idée de l'abbé de Pradt.

(298) A Paris, chez Rosa, 1816, in-8°.

(299) *Vie de Napoléon,* éd. Champion, tome I, p. XLIX. Voici, au surplus, la liste de ces emprunts :

Chap. LXV, tome I, p. 255, tout le premier alinéa (*Récit historique,* p. 48-49); — 256, la phrase : « Il passa deux mois... » (*ibid.,* p. 52).

Chap. LXVIII, tome I, p. 263, la phrase : « Un de mes amis... » (*ibid.,* p. 58); — 264, les deux alinéas : « Les soldats alliés ... » et « La marche de ces superbes troupes... » (*ibid.,* p. 59-60).

Chap. LXIX, tome I, p. 265, le premier alinéa (*ibid.,* p. 61 et la note).

Chap. LXXI, tome I, p. 270, tout le début jusqu'à : « ... Rappelez les Bourbons... » (*ibid.,* p. 62-64); — 271, l'alinéa : « Après deux heures de conversation... » (*ibid.,* p. 70).

(300) Nous énumérons ci-dessous ces autres emprunts :

Chap. LVII, tome I, p. 325, premier alinéa, première et dernière phrases (*Récit historique,* p. 9-10); — 236, la phrase : « Napoléon sentait bien... il n'est qu'un pas » (*ibid.,* p. 10-11, note).

Chap. LVIII, tome I, p. 239, les deux phrases : « Au reste, l'esprit

Quant au nom de l'abbé de Pradt, il n'est mentionné en tout et pour tout que deux fois (301), et encore une seule de ces mentions est-elle accompagnée d'une référence précise (302), la deuxième n'étant qu'un renvoi assez vague à la « véridique histoire du mois d'avril [*sic*] par M. de Pradt ».

Le 10 décembre, Stendhal marque, en regard du chapitre LXXIV : « Fin de de P[radt] » (303). Le lendemain, il remet ces nouveaux chapitres à Delbono (304). Sans s'accorder le moindre repos, il poursuit le travail. Il s'agissait de donner le développement nécessaire à la période comprise entre la fuite de l'île d'Elbe et Waterloo. La chose ne présentait aucune difficulté. Hobhouse n'avait-il pas publié d'excellentes *Lettres* sur les Cent-Jours ? Elles étaient excellentes en ce sens — il est bon de le dire — que leur auteur affichait des sentiments ardemment bonapartistes (305).

Ce qui ne peut manquer de surprendre, c'est la teneur de la note mise en bonne place au début du chapitre LXXVI : « Ce qui suit est fidèlement traduit de l'*Histoire des Cent-Jours* par J. Hobhouse » (306). Et plus loin, au bas du chapitre LXXXIII : « Littéralement traduit de J. Hobhouse... » (307). Ce scrupule d'exactitude n'est-il pas extraordinaire ? Habituellement Stendhal est fort peu enclin à dévoiler ses sources. L. Royer a fait sienne l'allégation de Beyle : « Cet important ouvrage sur les Cent-Jours (...) a été purement et simplement traduit par Stendhal pour toute la fin de son travail, depuis le chapitre LXXVI jusqu'au chapitre LXXXV » (308). Nous qui

qui sert à acquérir... » et « Si, le lendemain de la paix de Tilsitt... » (*ibid.*, p. 15-16, note 3).

Chap. LIX, tome I, p. 240, les deux premiers alinéas et le début du troisième (*ibid.*, p. 18-20); — 242, les deux derniers alinéas, à l'exception de la citation latine (*ibid.*, p. 22-23).

(301) Chap. LXXI, I, 271; chap. LXXIII, I, 276.

(302) Au chap. LXXI, elle est d'ailleurs légèrement inexacte : p. 70, au lieu de p. 69.

(303) *Compléments et fragments inédits*, p. 333.

(304) *Ibid.*

(305) *The substance of some letters written by an Englishman resident at Paris, during the last reign of the Emperor Napoleon, with appendix of original documents*. London, 1816, 2 vol. in-8°.

La traduction française a été publiée dans le courant de 1817 : *Lettres écrites de Paris pendant le dernier règne de l'Empereur Napoléon, adressées principalement à l'honorable Lord Byron, suivies d'un appendix contenant des documents officiels*. Traduites de l'anglais de J. Hobhouse. A Gand et à Bruxelles, 1817, 2 vol. in-8°. C'est la traduction française, comme nous allons le dire, que Stendhal a eue entre les mains.

(306) I, 283.

(307) I, 302.

(308) *Vie de Napoléon*, éd. Champion, tome I, p. XLIV.

avons connu L. Royer, ne l'aurions jamais cru capable d'un tel manque de prudence. Remontons à la source. Que découvrons-nous ? D'abord que Stendhal n'a pas traduit; tous ses renvois se réfèrent à la traduction française. Ensuite, que dans ces dix chapitres, tout n'appartient pas à Hobhouse; il y a maints passages qui sont sortis de la plume de Stendhal (309). La conclusion s'impose d'elle-même : ce n'est pas dans un élan de sincérité que Beyle avoue sa source; c'est, de sa part, une simple précaution; en mettant bien en avant le nom de Hobhouse — un Anglais, admirateur de Napoléon — il en fait une sorte de paratonnerre, il entend lui laisser toute responsabilité (310.)

Le 22 décembre, le copiste est chargé de mettre au net cette

(309) Nous donnons la liste des principaux passages qui appartiennent en propre à Beyle :

Chap. LXXVI, tome I, p. 286-287, les deux derniers alinéas.

Chap. LXXVII, en entier.

Chap. LXXIX, tome I, p. 292, deuxième alinéa; — 293, les deux dernières phrases du troisième alinéa : « Ce qu'il y eut de plus ridicule... »; la phrase : « En France, sur dix hommes... »; — 294, les deux phrases : « Dès qu'on a un corps... » et « Les scènes du café Montansier... ».

Chap. LXXXI, tome I, p. 1, 297, premier et troisième alinéas; — 298, toute la première partie de l'alinéa : « Une niaiserie... chassé les Bourbons »; — 298-299, dernier alinéa.

Chap. LXXXII, en entier.

Chap. LXXXIII, premier alinéa, depuis : « Ils avaient ainsi encouru... » jusqu'à la fin; — 304, dernier alinéa.

Chap. LXXXV, tome I, p. 312, la phrase : « Ce fut comme une espèce d'adresse... »; — 321-322, l'alinéa : « Grenoble est une mauvaise place... »; — 322-323, l'alinéa : « Le général Marchand... »; — 323, l'alinéa : « Après trois quarts d'heure... les clés arrivèrent »; — 324, les deux premiers alinéas, et le troisième jusqu'à : « ... d'un gouvernement contraire à celui des Bourbons... »; — 325-326, depuis : « ... l'enthousiasme était à son comble... », jusqu'à : « ... les paysans et les petits bourgeois »; — 327-329, depuis : « Le soir, près de Rives... », jusqu'à la fin du chapitre.

Enfin, le chap. LXXVIII a été inspiré par le *Commentaire sur l'Esprit des lois,* par Destutt de Tracy.

(310) Lorsqu'il s'agira de réimprimer, en 1819, la traduction des *Lettres* de Hobhouse, on n'osera plus en donner le texte intégral. Voici comment s'exprime à ce sujet l'éditeur de la deuxième édition : « ... Il [l'éditeur] a voulu ménager la délicatesse de l'autorité qu'il respecte et, confiant à des mains prudentes et exercées le soin d'élaguer dans l'ouvrage ce qui eût semblé choquant, il s'est décidé à le publier moins complet, mais plus sûr et plus respectueux. La pureté de ses intentions éclate dans ces précautions et ces égards » (*Histoire des Cent-Jours ou dernier règne de l'Empereur Napoléon, lettres écrites de Paris depuis le 8 avril 1815 jusqu'au 20 juillet de la même année, traduites de l'anglais.* Paris, Domère, 1819, in-8°, p. 5-6).

partie (311). Cependant Beyle se hâte autant qu'il le peut. Le 11, il rédige le chapitre LI sur le Conseil d'Etat; le 17, il ajoute le chapitre XVIII sur le 18 brumaire; le 20, il commence à corriger la copie (312); le 27, il ébauche la préface (313); le 29, il compose le chapitre LII, *De la Cour*; le 31, il fait copier les chapitres XXXV et LXXXVI (314).

Au début de l'année nouvelle, son ardeur n'est point tombée. Les 1er et 2 janvier, il met au point le chapitre LXXXV, le retour de l'île d'Elbe; le 6, il en corrige la copie; le 7, il ajoute deux autres chapitres, les XLVIII et XLIX, sur les ministres (315); le 9, il corrige pour la deuxième fois le chapitre XIII (316).

A cette date, a-t-il tout à coup renoncé à mener à bien son entreprise ? C'est ce que déclare, de la manière à première vue la plus catégorique, une note marginale du mois de juin suivant: « Abandonné le 12 janvier 1818 pour raison de santé... » (317). Sur la foi de cette note, L. Royer n'a pas hésité à écrire : « brusquement, le 12 janvier 1817 [*sic*], il abandonne sa tâche » (318), non sans manifester un certain scepticisme à l'égard de cette « raison de santé ». Il ajoute : « Plus probablement son sujet lui paraissait-il écrasant et son information bien insuffisante. »

Deux notes, publiées depuis, prouvent qu'il y a réellement eu, en janvier 1818, un temps d'arrêt. Voici la première :

Corrigé jusqu'ici la copie faite par Delgood [Delbono]. Fatigué par excès d'attention, je m'arrête le 12 janvier. Jusqu'au 23, je me promets de ne rien écrire de sérieux. M[ilan], le 12 j[anvi]er 1818 » (319).

Et voici la deuxième :

Je me suis prescrit l'abandon d'*ogni opera d'inchiostro*, depuis le 10 janvier 1818. Cela dure encore le 2 février 1818... (320).

(311) *Compléments et fragments inédits*, p. 334.
(312) *Ibid.*, p. 334-334.
(313) *Marginalia*, II, 8.
(314) *Compléments et fragments inédits*, p. 334.
(315) *Ibid.*, p. 335.
(316) *Vie de Napoléon*, Champion, I, 409.
(317) *Ibid.*, I, 427.
(318) *Ibid.*, tome I, p. xxxv. Cf. *Calendrier de Stendhal*, p. 172.
(319) Note en regard du brouillon du chap. LXXXV, publiée par R. Vigneron, *Deux pamphlets milanais de Stendhal* (*Modern Philology*, novembre 1942, p. 171-172).
(320) *Calendrier de Stendhal*, p. 172. Les mots « *opera* d'*inchiostro* » sont une réminiscence de l'Arioste :

Quel ch'io vi debbo, posso di parole
Pagare in parte, e d'opera d'inchiostro...
(*Orlando furioso*, ch. I, st. 3.)

Mais, en dépit de ces notes, il n'y a eu ni abandon ni arrêt total et prolongé. Stendhal travaille au ralenti, voilà tout. Il n'y a, pour s'en rendre compte, qu'à voir les dates inscrites sur les marges des brouillons. Le 15 janvier, il corrige le chapitre LXXIX. Le 18, il rédige et remet à Delbono la deuxième partie du chapitre XLIV (321). Le 26, il corrige le chapitre LII (322).

Au début du mois suivant, le 10 février, il lit la *Puissance politique et militaire de la Russie en 1817*, par Robert Wilson (323), dont l'intérêt a pu lui être révélé par l'article que lui avait consacré l'*Edinburgh Review* dans le fascicule de novembre 1817 (324). Nous savons de bonne source qu'il a connu ce dernier car nous avons déchiffré, sur l'autographe de la lettre au directeur de l'*Edinburgh Review* (325), une note inédite renfermant un renvoi à l'article précité. A la suite de la phrase : « On ne vous sépare pas de votre gouvernement » (326), Stendhal a mis un appel « A », et a tracé sur le feuillet en regard : « A. Vous dites vous-même le pourquoi, page 165 du n° 57 : *He lamented that England should* » faisant allusion au passage où le collaborateur de la revue expliquait que Robert Wilson avait été accablé d'injures par la presse, parce qu'il avait dénoncé les erreurs et les carences du gouvernement britannique :

> ... *he* (Robert Wilson) *generously gave vent to the sentiments which he had conceived in favour of popular rights — urged the expediency as well as virtue of public faith — and even* lamented that England should *lend her aid abroad ro crush all the principles of free government, which she used, in her better days, to cherish at home* (327).

(321) Depuis : « ... tout ce qui était du domaine de la *raison pure...* » jusqu'à la fin (ms. R. 292, carton, cahier n° 16). Ce chapitre sera numéroté XXXIX *bis* dans la copie (ms. R. 292, tome I, fol. 129 v° - 130 v°).

(322) *Compléments et fragments inédits*, p. 336.

(323) L'ouvrage avait paru à Londres en 1816, sous le titre *A Sketch of the military power of Russia*. Deux traductions françaises ont été publiées à peu près simultanément; l'une — celle que Stendhal a eue sous les yeux — était intitulée *Puissance politique et militaire de la Russie, attribuée à Sir Robert Wilson* (A Paris, chez Plancher, 1817, in-8°); l'autre, *Tableau de la puissance militaire et politique de la Russie en 1817*, par Sir Robert Wilson. Traduite de l'anglais sur la deuxième édition, augmentée de plusieurs pièces importantes qui n'ont paru jusqu'à ce jour que dans les journaux anglais (A Paris, chez Dentu, 1817, in-8°).

(324) Vol. 29, n° 57 novembre 1817, p. 164-190.

(325) Ms. R. 5896, tome 7, fol. 176 v°.

(326) *Corr.*, V, 127.

(327) P. 169. C'est nous qui soulignons.

Comme cette lettre est datée de Sienne [Grenoble], 10 avril 1818, il est impossible de dire si Beyle a lu le compte rendu avant ou après l'ouvrage (328).

Dans tous les cas, le livre de Wilson était connu à Milan. Silvio Pellico nous apprend, précisément à cette époque, qu'un exemplaire de la traduction française circulait sous le manteau.

Il libraio Giegler, écrit-il a Quirina Maggiotti, le 23 janvier 1818, *m'ha promesso che fra otto o dieci giorni avrà l'*Essai ou Tableau de la puissance etc. de la Russie, *e l'opera di Pradt* Sur les Pays-Bas. *Quest'ultima non è ancor punto conosciuta. L'altra ho inteso che sia di Wilson, e che ve n'abbia una copia la qual giri segretamente per Milano* (329).

Toujours est-il que Stendhal s'est vite aperçu en tournant les pages du volume qu'il y avait beaucoup à prendre : « *To take* des idées quoiqu'elles soient présentées d'une manière bien vague et de bien mauvais goût. » Et il prépare une longue liste d'extraits à faire, pour enrichir son propre récit de la campagne de Russie (330). Au vrai, ce travail ne sera jamais exécuté. Beyle ne fera que de rares emprunts à Wilson (331); il se bornera à des allusions à son « pamphlet » (332).

L. Royer est enclin à croire que Stendhal a aussi connu un autre livre de Robert Wilson, publié en 1802, *The history of the british expedition to Egypt* (333). Vérification faite, cette suggestion ne peut être retenue. Lorsque Henri Beyle, en traitant de la campagne d'Egypte, nomme « ... Wilson, alors bien digne d'être un des écrivains de l'amirauté » (334), et qu'il mentionne « l'histoire calomnieuse du général Robert Wilson » (335), il prend tout simplement à son compte une appréciation du traducteur français de la *Puissance politique et militaire de la*

(328) En France, la publication du livre de Wilson a été signalée par le *Journal de Paris,* du 25 octobre 1817 :

« Un ouvrage intitulé *Esquisse de la puissance militaire et politique de la Russie* vient d'être publié en Angleterre où il fait beaucoup de bruit (...). [Il] se fait remarquer à la fois par des idées justes et par des idées extravagantes : par des idées justes, lorsque l'auteur n'y parle que des faits qu'il a été à portée de bien connaître par lui-même pendant son séjour en Russie et sur les divers théâtres de la guerre; par des idées extravagantes, lorsqu'il nous présente ces faits comme des motifs d'alarme pour l'avenir... »

(329) *Lettere alla donna gentile,* p. 34. C'est par erreur que l'éditeur a daté cette lettre de 1817, au lieu de 1818.

(330) *Vie de Napoléon,* éd. Champion, tome I, p. XLV-XLVI.

(331) Début du chap. LVI, tome I, p. 429.

(332) Chap. XXXIV, LVII, LVIII, tome I, p. 111, 236, 239. Cf. *Compléments et fragments inédits,* p. 351.

(333) *Vie de Napoléon,* éd. Champion, *loc. cit.*

(334) I, 35. Le texte imprimé porte « de l'autorité ».

(335) I, 41.

Russie. Ce dernier commentait ainsi le passage où Wilson soutenait que Napoléon avait droit à la gratitude de l'Italie :

Qui croirait que l'auteur à qui l'on attribue la note qu'on vient de lire, est le même qui, dans sa campagne d'Egypte publiée en 1802, a dénoncé au monde entier avec des témoignages d'horreur et d'indignation, l'empoisonnement de Jaffa et le massacre de la garnison... (336).

Le 21 février, Stendhal relit le chapitre du retour de l'île d'Elbe, et juge la narration « touchante » (337). Mais les jours suivants, le projet de prendre part à la polémique déclenchée par la *Proposta* de Monti et à la bataille romantique, lui fait délaisser la *Vie de Napoléon*. Il soumet alors son manuscrit à quelques-unes de ses connaissances milanaises. Le premier à l'avoir entre les mains fut Giuseppe Vismara, qui l'a abondamment annoté (338). Son jugement est, dans l'ensemble, favorable (339), bien qu'il critique par endroits la prolixité de l'auteur (340), et le décousu de certaines parties (341). Il recommande surtout une plus grande prudence.

Après Vismara, ce fut Pietro Borsieri — on ne l'avait pas identifié jusqu'ici — qui fut prié d'examiner le manuscrit et de formuler son avis. Il s'exécuta avec la meilleure grâce du monde, et consigna ses impressions dans une très longue note (342). Il juge lui aussi l'ouvrage intéressant; il en goûte

(336) *Puissance politique et militaire de la Russie*, éd. cit., p. 97.

(337) *Vie de Napoléon*, éd. Champion, I, 437.

(338) Les commentaires de Vismara ont été publiés dans la *Vie de Napoléon*, éd. Champion, *passim*. Ils ne sont pas datés, mais ils sont antérieurs au 9 mars 1818. A cette date, le deuxième lecteur (Borsieri) fait état des observations dont on avait couvert les marges du manuscrit : « ... io convengo in quasi tutte le annotazioni fatte dalla persona che ha letto il libro prima di me e che mi sembra uomo di molto senno » (*ibid.*, I, 398).

(339) « Chapitre excellent, écrit à la Hume... Excellent morceau... Excellent chapitre... » etc. (*ibid.*, I, 412, 423, 425, etc.).

(340) *Ibid.*, I, 409, 413, etc.

(341) *Ibid.*, I, 416, 422, 423, 424, etc.

(342) Cette longue note est en italien. L. Royer l'a publiée, avec quelques erreurs de transcription, en appendice à l'éd. Champion de la *Vie de Napoléon* (I, 397-401). Mais il n'a pas identifié l'auteur. Or, la note en question porte à la fin, en guise de signature, « Ri », suivie d'un énorme paraphe. D'autre part, c'est à « M. Bors. » que Stendhal a adressé la prière de consigner par écrit ses observations (*ibid.*, 427). En outre, le contexte ne dément pas cette identification. Borsieri, qui, on l'a vu, était parti en guerre contre les pédants dans sa brochure *Avventure letterarie d'un giorno*, s'exprime comme suit : « Queste cose ho avvertite per darvi prova ch'*io non temo di comparire pedante quando si tratta di compiacervi* » (*ibid.*, I, 400. C'est nous qui soulignons).

l'impartialité et le style à la Montesquieu. Il remarque toutefois qu'il s'agit moins d'une véritable vie de Napoléon que de considérations sur Napoléon. En outre, l'influence exercée sur l'Italie par l'Empereur n'a pas été étudiée, à son gré, avec toute l'ampleur nécessaire.

Le 21 mars 1818, Stendhal a rencontré le docteur Rasori qui, pour avoir trempé dans la « conspiration militaire pour l'indépendance italienne » de 1814, avait passé plus de trois ans dans les cachots de Milan et de Mantoue (343). Dans leurs entretiens il fut certainement question de la *Vie de Napoléon,* car Beyle note sur le manuscrit :

> C'est un devoir pour nous qui avons connu ce grand homme d'en laisser un portrait à la postérité, afin que les Hume futurs ne puissent mentir (*After seing a great man, the* 21 *march* 1818) (344).

Une autre note, postérieure de trois mois, laisse supposer que le docteur Rasori lui avait conseillé de poursuivre le travail :

> *Note of a great man. I would have added some observations and some anecdotes, here and there, but the departure has robbed me of the oppoturnity.* R[asori]. 28 juin (345).

Le 31 mars, ayant mis la main sur un autre livre de l'abbé de Pradt, l'*Histoire de l'ambassade dans le Grand-Duché de Varsovie en 1812* (346), il s'en sert pour en tirer un certain nombre de passages destinés à étoffer les chapitres LV et LVII (347). Une phrase a dû être pour lui comme un nouvel encouragement à persévérer. « Il est bien singulier, remarquait de Pradt, que celui de tous les hommes qui a le plus vécu en public, celui qui ayant le plus fait et aussi celui qui a le plus dit, soit peut-être le moins connu » (348).

Mais, à deux jours de là, Henri Beyle partait pour Grenoble; et, à son retour, une quarantaine de jours plus tard (349), son

(343) Le docteur Rasori a été libéré le 9 mars 1818, et non le 20, comme l'écrit Stendhal à Mareste dans sa lettre du 14 avril 1818 (*Corr.*, V, 135). La date a été rectifiée par B. Pincherle, *Lo stendhalesco dottor Rasori,* 1948, p. 11.

C'est M. F. Michel qui, dans l'analyse du travail de B. Pincherle publiée dans *le Divan* d'octobre 1948, p. 439-451, a suggéré que Stendhal a pu soumettre à Rasori sa *Vie de Napoléon.*

(344) *Vie de Napoléon,* éd. Champion, I, 356. Cf. R. Vigneron, *Deux pamphlets milanais,* p. 198-199.

(345) *Vie de Napoléon,* éd. Champion, I, 412.

(346) A Paris, chez Pillet, 1815, in-8°. Six éditions ont paru la même année; la septième en 1816, et la huitième en 1817.

(347) *Compléments et fragments inédits,* p. 346.

(348) *Histoire de l'ambassade dans le Grand-Duché de Varsovie.* Préface, p. II.

(349) Le 11 mai 1818. *Calendrier de Stendhal,* p. 174.

élan sera brisé; il donnera tout son temps à la préparation d'une deuxième édition de *Rome, Naples et Florence en 1817.*



Ce sera la publication de l'ouvrage posthume de Mme de Staël, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* (350), qui le fera revenir à la *Vie de Napoléon.*

Stendhal en avait certainement entendu parler chez L. di Breme. On peut même se demander s'il ne l'avait pas connu, en partie du moins, en manuscrit. En effet, il écrivait à Crozet, dès la fin de 1816 :

> *The work of* Mme de Staël *which I know* fera bien un autre scandale. Cette pauvre dame qui, au fond, manque d'idée et d'esprit pour l'impression, quoiqu'elle en ait beaucoup pour la conversation, me semble avoir recours au scandale pour faire effet. Elle parlait *of going to America after his* [*sic*] *book* qui paraîtra la veille de son départ de Paris pour Coppet (351).

L'hypothèse n'est pas gratuite. L. di Breme, lors de son séjour à Coppet en 1816, avait eu communication du manuscrit des *Considérations,* ainsi qu'il le laisse clairement entendre dans sa lettre à Mme d'Albany du 28 avril 1817. Après avoir parlé de la maladie de Mme de Staël, il ajoute :

> La publication de son ouvrage en souffrira quelque retard. Désirez-le beaucoup, Madame; votre attente ne saurait être frustrée. Croyez en attendant que le portrait du proscrit de Sainte-Hélène découragera les futurs historiens de notre époque. Lorsqu'on possède à ce point les secrets du cœur humain, et l'art de les développer aussi lumineusement, il est permis, sans doute, de prononcer et de transmettre à la postérité tout le bien et le mal qu'on pense d'un homme aussi fameux. Quelle idée j'ai acquis *par cette lecture,* du génie vaste et de l'esprit prodigieusement multiforme de cette créature (352) !

Beyle était fâché que l'*Histoire de la peinture en Italie* et les *Considérations* parussent en même temps : « Le livre de Mme de Staël couvrira l'autre » (353). Ce danger évité, il s'enquiert auprès de Mareste, au début de 1818 : « Laisserez-vous vendre en mars le livre de Mme de Staël ? » (354). Et à son ami qui lui mande : « *L'Histoire de la Révolution* [*sic*] par

(350) Paris, Delaunay, 1818, 3 vol. in-8°.
(351) *Corr.,* V, 29, lettre du 26 décembre 1816.
(352) *Lettere inedite alla contessa d'Albany,* p. 236-237. C'est nous qui soulignons.
(353) *Corr.,* V, 36, lettre à Crozet du 31 décembre 1816.
(354) *Ibid.,* V, 102, lettre du 25 janvier 1818.

Mme de Staël, achetée 45 mille francs par le libraire Delaunay, paraîtra incessamment » (355), il réplique : « Le duc de Broglie fera-t-il imprimer exactement le manuscrit Staël ? Au reste, à mes yeux, cette femme célèbre manque d'idée... » (356). Il revient sur l'argument quelques jours plus tard : « L'Europe va boire les 3 vol. de la Staël » (357).

D'après L. Royer, Henri Beyle aurait rapporté les *Considérations* de Grenoble, où il s'était rendu au commencement d'avril (358). Or, le livre n'a été mis en vente que postérieurement à son retour à Milan. Nous lisons dans le *Journal des Débats* du 14 mai 1818 : « On attend avec impatience le nouvel ouvrage de Mme de Staël; il doit paraître, dit-on, sous peu de jours. » Et dans le numéro du 17 mai : « On mettra en vente lundi, 18 courant, chez Delaunay et chez Le Normant, l'ouvrage posthume de Mme la baronne de Staël... » Stendhal a quitté Grenoble le 5 mai, et est arrivé à Milan le 11. C'est le 5 juin qu'il a reçu les *Considérations*. Il note, ce jour-là, sur la copie de la *Vie de Napoléon* :

> Mme de Staël n'est que puérile. Elle dit (II, 262) que c'est avec l'argent des conquêtes que Nap[oléon] a fait tant de miracles à l'intérieur.
>
> Son mérite est de bien peindre les hommes, Siéyès, par exemple. De plus, elle donne un bon choix d'anecdotes.
>
> 5 juin 1818.
>
> De les lire me donnera l'envie de finir ceci (359).

Une lecture plus attentive (360) échauffe sa bile : il juge nécessaire de réfuter le « libelle ». D'une plume rageuse, il marque les endroits destinés à prouver que « c'est un livre habituellement puéril et souvent brillant. Ce qui en fait le mérite à Paris, c'est que c'est un libelle très habilement fait contre Napoléon. Il y a des traits d'une ignorance incroyable » (361) :

(355) *Compléments et fragments inédits*, p. 46, fragments de lettre de Mareste des 9-10 mars 1818.

(356) *Corr.*, V, 150, lettre à Mareste du 22 avril 1818. Cf. le *Journal de Paris*, du 12 avril 1818 :

« On annonce que l'ouvrage posthume de Mme de Staël, dont on a déjà parlé plusieurs fois dans les journaux, sera mis en vente à la fin de ce mois à Paris et à Londres en même temps. L'édition en est surveillée, à Paris, par M. le duc de Broglie, M. le baron Auguste de Staël, et M. Guillaume Schlegel... »

(357) *Table*, I, 148-149, lettre à Mareste du 4 mai 1818.

(358) *Vie de Napoléon*, éd. Champion, tome I, p. XXXVII.

(359) *Compléments et fragments inédits*, p. 337.

(360) « ... lu de longs fragments du dernier ouvrage de Mme de Staël... » (*Marginalia*, II, 30). Cette note porte la date du 12 *janvier*. C'est là de toute évidence une coquille, au lieu de *juin*.

(361) *Mélanges de littérature*, III, 177, voir les précisions que nous donnons dans nos *Compléments et fragments inédits*.

Le surlendemain, il se met au travail. Le premier brouillon est du 14 juin; le 17, la réfutation est prête. Il s'excuse longuement de prendre la plume contre Mme de Staël; il ne veut pas qu'on mette en doute son « respect pour les vertus sociales » de l'auteur de *Delphine*; il tient à préciser qu'il a été « forcé d'attaquer » parce que les *Considérations* sont un « mensonge » et une « mauvaise action », Mme de Staël s'étant permis « d'accabler de tout le poids de sa renommée européenne un homme célèbre privé de sa femme et de son fils, emprisonné sous un climat meurtrier et en proie à tous les malheurs que les hommes peuvent infliger à un de leurs semblables ».

Après cette entrée en matière, Stendhal aborde le vif du sujet. Et immédiatement il « attaque » : « Je me borne à avancer que 248 pages du second volume (de la page 172 à la page 420) (362), contiennent plus de puérilités, d'absurdités, de *non-sense* (363) de tout genre et, si j'ose le dire, de calomnies qu'aucun autre livre vendu au même nombre d'exemplaires. » A son ancien grief fait à Mme de Staël de manquer de sensibilité, il ajoute maintenant celui d'avoir une âme de parvenue. Quant au livre, ce sont des « phrases qui se touchent bout à bout, mais dont chacune contredit les précédentes ». Il va jusqu'à insinuer : « Mme de Staël est-elle de bonne foi dans ce dernier ouvrage ? N'avait-elle point quelque autre objet en vue que le succès littéraire ? » Et d'ajouter : « La voix publique répondra bientôt pour moi. » Mais il est trop impatient pour attendre que la « voix publique » se soit prononcée; et c'est par cette péroraison véhémente qu'il termine :

Si l'on a été hypocrite, si l'on a offert la vérité en holocauste avec toute la candeur d'une belle âme que la fausseté révolte, si surtout l'on n'a pas reçu le salaire strictement envié, le mépris est là tout près à arracher la couronne de roses du succès et à la remplacer par les tristes couleurs réservées aux transfuges (364).

Il faut nous demander, à ce moment, dans quel dessein ont été composées les pages dont nous venons de parler, car Stendhal n'a pas l'habitude d'écrire pour le plaisir d'écrire. Le manuscrit nous est, à ce propos, d'un grand secours. A peine Beyle a-t-il achevé sa critique des *Considérations*, qu'il l'adresse à une de ses connaissances milanaises, en l'accompagnant de cet envoi inédit :

Je vous prie, Monsieur, de ne montrer ces feuilles à personne, et de me dire si vous trouvez les idées *justes*. J'aime mieux une vérité présentée en mauvais style qu'une phrase brillante qui au fond ne

(362) Soit toute la partie concernant Napoléon.
(363) Beyle a voulu se servir du terme anglais; il a d'ailleurs souligné « *non-sense* » dans le manuscrit, R. 5896, tome 19, fol. 120 r°.
(364) *Mélanges de littérature*, III, 179-182.

conduit l'esprit du lecteur qu'à une idée fausse. Ajoutez les nuances qui me sont échappées, effacez celles qui vous semblent fausses (365).

Le nom du destinataire n'est pas indiqué, mais il s'agit très vraisemblablement de Silvio Pellico. L'identification que nous proposons repose sur les deux raisons que voici : d'abord, Stendhal a tracé sur le brouillon cette note, également inédite : « Original. J'en fais une copie *for* Silvio sur-le-champ » (366). Ensuite, nous lisons dans un fragment daté du 19 juin, donc le surlendemain de l'envoi : « Je trouve en me levant une bonne lettre de Silvio » (367). Et l'on remarquera que dans ce fragment il est précisément question des *Considérations*. Ces témoignages sont trop concordants pour les mettre sur le compte du hasard.

Mais pourquoi soumettre à Silvio Pellico la critique des *Considérations* ? Stendhal désirait-il n'avoir que son avis et profiter de ses conseils ? Ou plutôt n'espérait-il pas que son travail pourrait trouver place dans le *Conciliatore* ? La dernière phrase de l'envoi : « Ajoutez les nuances qui me sont échappées, effacez celles qui vous semblent fausses », est explicite (368). Rappelons-nous que quinze jours auparavant, le 2 juin, Silvio Pellico avait informé son frère que le gouvernement autrichien avait enfin accordé son autorisation, et que le *Conciliatore*, dont le prospectus était sous presse, commencerait à paraître au mois de septembre (369). Il n'est donc pas improbable de supposer que Beyle ait essayé de publier dans le nouveau journal, organe du groupe libéral milanais, un article sur un sujet de brûlante actualité. Mais ses espoirs furent déçus. Silvio Pellico ne dut pas lui cacher qu'il ne partageait pas sa colère contre Mme de Staël. Nous possédons une lettre de lui, postérieure de dix jours, où il fait sans détours l'éloge des *Considérations* :

L'opera di Mad. de Staël, che ti è si giustamente piaciuta, écrit-il à son frère le 27 juin 1818, *farà un gran bene in Europa per la riputazione europea che ha quella donna. Essa gioverà in due importantissime guise pel trionfo delle idee costituzionali. Molte ingiurie erano già state dette al leone caduto; ma nessun libro conteneva ancora svelato maestrevolmente il carattere di quel sublime tiranno e del suo infame sistema di governo. I napoleonisti, cioè i falsi*

(365) *Compléments et fragments inédits*, p. 305. C'est Stendhal qui souligne.

(366) R. 5896, tome 19, fol. 120 r°.

(367) *Mélanges de littérature*, III, 193.

(368) On peut d'ailleurs rapprocher cet envoi à Pellico de l'envoi à Bertolotti de l'article sur Mozart en 1816. Cf. *Compléments et fragments inédits*, appendice.

(369) I. Rinieri, ouvr. cit., I, 285-286. Le prospectus du *Conciliatore* a paru le 1[er] juillet 1818 (Comandini, ouvr. cit., I, 982).

liberali, fremano quanto gli ultra delle Considerations. *Ma i veri liberali dilucidano le loro idee e si rinforzano...* (370).

C'est ce que confirme d'ailleurs Stendhal lui-même. Au reçu de la « bonne lettre » de Silvio, il éprouva le besoin de se justifier d'avoir cloué Mme de Staël au pilori :

Le *mal* de Mme de Staël est mal dit, lui écrit-il. Elle injurie Napoléon au nom de l'aristocratie et de la royauté. D'ailleurs, le portrait qu'elle en fait est une caricature nullement ressemblante et, de plus, moralement impossible.

En même temps, il explique pourquoi il « adore » Napoléon :

J'abhorre Napoléon comme tyran, mais l'abhorre *tout juste*, les pièces à la main. Napoléon condamné, j'adore politiquement et raisonnablement une chose si extraordinaire : le plus grand homme qui ait paru depuis César.

Et il ajoute : « Voilà ce que prouvera *The life* » (371).



L'article sur les *Considérations*, resté ainsi sans emploi, ira grossir, sous le titre *Appendice littéraire*, les matériaux préparés en vue de la nouvelle édition de *Rome, Naples et Florence en 1817* (372).

Pour l'instant, Stendhal se remet sans délai à sa *Vie de Napoléon* qu'il présente désormais comme une riposte au « libelle » de Mme de Staël : « J'écris l'histoire de Napoléon pour répondre à un libelle. C'est une entreprise imprudente puisque ce libelle est lancé par le premier talent du siècle... » (373).

(370) I. Rinieri, ouvr. cit., I, 284-285. Dès 1815, Silvio Pellico ne cachait pas son hostilité contre Napoléon : « Chiamo Bonaparte tiranno non perché strugge la Francia per riporsi sul trono, nè scellerato perché viola i trattati e l'abdicazione, ecc., (...). Lo chiamo tiranno e scellerato perché ha scosso a terra i frutti della Rivoluzione prima che fossero maturi, e affinché nessuno li potesse gustare impunemente, li ha avvelenati; non poteva sradicare la pianta, ma l'ha curvata nel fango, e quei rami che aspiravano al cielo, servono ora di cibo agli animali più immondi... » (*ibid.*, I, 116-117, lettre de Pellico du 9 juin 1815). Voir E. Clerici, *Il « Conciliatore » periodico milanese*, p. 15.

(371) *Mélanges de litt.*, III, 193-194. C'est Stendhal qui souligne. On sait que les deux volumes de la Bibliothèque de Grenoble renfermant la copie de la *Vie de Napoléon* portent au dos le mot : *Life*.

(372) *Compléments et fragments inédits*, p. 305.

(373) *Vie de Napoléon*, chap. I. Voir d'autres allusions au « libelle » aux chap. XXIIII, XLI, LXIV, LXVI, etc.

Le lendemain même du jour où les *Considérations* l'ont si fort irrité, il sort le manuscrit du tiroir où il l'avait relégué pour le « compléter et corriger le style » (374). Le 13 juin, est ébauché le portrait du prince de Neuchâtel (375). Le 14, il relit le chapitre LX (376); le 16 et le 17, le chapitre LXXXVIII (377). Le 23, il corrige le premier chapitre (378), et le lendemain, le chapitre XI (379). Le 26, lors d'une promenade à Monza, il emporte avec lui les cahiers de l'ouvrage (380). Le 29, il relit le chapitre XXXIII (381), et ébauche un nouveau chapitre : « *Jusqu'à quel point Napoléon a-t-il été tyran en France ?* » (382), destiné, de toute évidence, à réfuter les « calomnies » de Mme de Staël. Le 30 juin, trois chapitres sont corrigés, les XXIV, XXV et XXXV (383).

Le 1er juillet, Beyle découvre un nouvel ouvrage — le quatrième — de l'abbé de Pradt, les *Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne* (384). Il les trouve intéressants, et entreprend de refaire, en les mettant à contribution, les chapitres sur l'Espagne (385). Mais la nouvelle rédaction des chapitres XXXVI à XLIII, où il n'y a presque rien d'original (386), traîne en longueur. En juillet, Stendhal travaille mollement (387). Le 1er août, il recommence à polir son manuscrit (388). Le 10, il corrige le chapitre XXXVII et fait copier de nouveaux extraits destinés au chapitre XXXVIII (389). Le 14 août, il relit le chapitre XLI (390). Enfin, le 18, il refait, en utilisant le livre de Wilson sur la Russie, le chapitre LVI (391).

Après cette date, bien qu'il y soit revenu encore de temps en temps pour noter une idée ou ajouter un détail (392), la

(374) *Vie de Napoléon*, éd. Champion, I, 427.
(375) *Ibid.*, I, 359. Pour la date, voir nos *Compléments et fragments inédits*, p. 346.
(376) *Ibid.*, I, 430.
(377) *Ibid.*, I, 438.
(378) *Ibid.*, I, 407.
(379) *Ibid.*, I, 409.
(380) *Ibid.*, I, 412.
(381) *Ibid.*, I, 414.
(382) *Compléments et fragments inédits*, p. 333.
(383) *Vie de Napoléon*, éd. Champion, I, 414, 418.
(384) A Paris, chez Rosa, 1816, in-8°.
(385) *Vie de Napoléon*, éd. Champion, I, 418.
(386) *Ibid.*, tome I, p. XLIII-XLIV. Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 403. C'est sans doute au même moment que Beyle lit les *Mémoires du comte de Las Cases*. Cf. *ibid.*, p. 404.
(387) *Compléments et fragments inédits*, p. 338.
(388) *Vie de Napoléon*, éd. Champion, I, 437.
(389) *Ibid.*, I, 418, 420.
(390) *Ibid.*, I, 421.
(391) *Ibid.*, I, 429.
(392) *Marginalia*, II, 13, 14, 28-29, notes des 8 octobre, 10 et 25 novembre 1818.

Vie de Napoléon est pratiquement abandonnée; elle ne sera jamais plus reprise (393).

***

Concluons : La *Vie de Napoléon* ne témoigne pas en faveur des dons d'historien de Stendhal. Nous retrouvons ici les mêmes procédés que nous avons déjà observés dans l'*Histoire de la guerre de Succession*. Il se contente d'une documentation capricieuse et approximative. Il utilise des matériaux d'une valeur inégale au fur et à mesure que le hasard les met à sa portée, sans se soucier d'établir au préalable leur degré de véracité.

Que Stendhal n'ait pas cherché à faire imprimer sa *Vie de Napoléon*, cela ne nous surprend pas. Tel qu'il était, l'ouvrage ne pouvait voir le jour. Et non seulement par crainte des poursuites qu'il aurait pu valoir à son auteur, mais surtout parce qu'il comportait une contradiction flagrante : l'attitude de Beyle s'était considérablement modifiée en cours de route et le ton du livre n'était pas du tout le même au début et à la fin. Lorsque, en 1837, l'idée d'écrire sur Napoléon le tentera de nouveau, il parlera en ces termes de son essai de 1817-1818 :

> Je fis un petit livre qui ne racontait que les campagnes que j'avais entrevues; mais tous les libraires auxquels je fis parler eurent peur. Je convenais des fautes de Napoléon; ce fut à ce titre surtout que les gens qui cherchent la fortune en imprimant la pensée des autres conçurent pour moi un mépris ineffable. Le danger de la part du procureur du roi, disaient ces messieurs, est presque certain; il faudrait du moins, par compensation, pouvoir compter sur le parti bonapartiste. Or, ce parti compte beaucoup de gens de cœur, mais peu accoutumés à lire. Dès qu'ils verront blâmer leur héros, ils en concluront que l'auteur attend quelque place de la Congrégation (394).

Si on ne peut entièrement ajouter foi à tout ce que contiennent ces lignes, il n'empêche qu'elles renferment une partie de vérité. Le fait est que l'intention première de Stendhal avait été de faire œuvre d'historien, et non de composer un pamphlet. Il s'était prescrit l'impartialité la plus stricte; d'où l'épigraphe : « *Sine ira et studio quantum licet quantumque licet liquet* » (395). Il s'était proposé de mettre « tout homme qui sait penser à même de prendre, de la vie de Napoléon,

(393) A l'en croire, il aurait fait mettre au net son manuscrit au mois de novembre. « La copie, la seule copie de mon *Histoire du Monstre* me ruine » (*Corr.*, V, 194, lettre à Mareste du 14 novembre 1818).

(394) *Napoléon*, II, 20-21.

(395) *Vie de Napoléon*, éd. Champion, I, 35 note. *Marginalia*, II, 7.

une idée aussi complète qu'on peut l'avoir en 1818 » (396). Aussi avait-il flétri le « despote » (397), sa « folie » (398), ses erreurs dans le choix des ministres et dans l'administration (399). Il avait jugé l'Empereur « médiocre comme monarque » (400), et n'avait pas caché que Napoléon a asservi la presse (401), persécuté la philosophie (402), détesté les idées libérales (403).

Jusque-là, l'impartialité s'était alliée à la prudence réclamée par les circonstances. Il n'en est plus de même lorsque Beyle en arrive à la Restauration. L'aversion pour les Bourbons perce à chaque page. C'est pourquoi il tient à faire sonner bien haut que rien dans cette partie n'est sorti de sa plume, mais que tout est « fidèlement traduit » de Hobhouse. En outre, après que les *Considérations* de Mme de Staël l'ont « mis en colère », le ton de l'auteur monte brusquement. L'indignation lui fait quitter le rôle d'historien qu'il s'était assigné. Elle le porte à exalter celui qui n'était plus que l'« Usurpateur ». « Après la lumière, écrit-il, on a eu la boue » (404).

Dans ces conditions, comment publier un livre si peu conséquent ? Il aurait fallu tout refondre, renoncer aux velléités historiques et composer franchement un pamphlet bonapartiste. Mais alors, comment imprimer sans danger ? Stendhal n'a pu, ni peut-être voulu, trancher le problème, et l'ouvrage a été abandonné.

(396) *Marginalia,* II, 7-8, note du 27 décembre 1817.
(397) Chap. LII.
(398) Chap. XL.
(399) Chap. XL, XLIX.
(400) Chap. LXV.
(401) Chap. XXXI, LI.
(402) Chap. LII.
(403) Chap. XXXIII.
(404) *Marginalia,* II, 13-14.

CHAPITRE III

Le « romanticisme »

(1818-1821)

I

Le pamphlet sur la langue italienne

Comment est né le projet. — La *Proposta de Monti.* — Pourquoi Stendhal décide d'intervenir. — Arguments qu'il développe. Application à Arthur Murphy et à James Boswel. — Signification politique donnée au débat. — Abandon du pamphlet. — Tentative de faire paraître le travail dans le *Conciliatore.*

Les années 1818 à 1821 sont beaucoup plus que les précédentes marquées par l'influence italienne. Comme jamais, Henri Beyle baigne dans l'atmosphère italienne; il se sent italien; il épouse les opinions littéraires et les sentiments politiques de ses compatriotes d'élection et, sans abdiquer sa personnalité ni son esprit critique, il s'emploie à assurer le succès du *romanticisme.*

⁂

Au commencement de 1818, Stendhal n'a pas sur le métier que la *Vie de Napoléon.* Il songe, au même moment, à préparer, pour des raisons que nous dirons tout à l'heure, une deuxième édition de *Rome, Naples et Florence.* A la fin de février toutefois, il conçoit le projet de publier une brochure sur la langue italienne.

Comment fut-il amené à s'intéresser à cette question ? On sait qu'en 1813, l'*Istituto Nazionale* de Milan, calqué sur l'Institut de France, avait été chargé par Napoléon de corriger et de compléter le dictionnaire de l'Académie de la Crusca. Après la débâcle, le gouverneur autrichien de Milan, le général Saurau, avait repris l'idée à son compte. Aussi Vincenzo Monti présenta-t-il, le 15 mars 1816, au nom de l'*Istituto,* devenu entre temps *cesareo,* impérial, un rapport très documenté sur le dictionnaire (1). Se faisant l'écho de la thèse, vieille de plusieurs siècles, de l'« italianità » de la langue (2), il s'élevait contre les prétentions des Toscans, et préconisait une refonte complète du dictionnaire de la Crusca pour le faire devenir italien de toscan qu'il était (3).

Monti avait développé ses *Osservazioni sopra la Crusca* dans un vaste travail qui devait former une sorte d'introduction au dictionnaire. Dès le début de 1817, il était déterminé à le publier (4). L'impression traîna en longueur (5). Le premier volume de la *Proposta di alcune correzioni ed aggiunte al Vocabolario delle Crusca* (6) n'a paru en librairie qu'à la fin de février 1818, le 25 (7). Le volume s'ouvrait par une longue épître dédicatoire au marquis Trivulzio, datée du 12 décembre 1817. Suivait le traité du comte Giulio Perticari, gendre de Vincenzo Monti, intitulé *Degli scrittori del Trecento e de' loro imitatori, libri due.* Un appendice de Monti à ce traité terminait le livre.

(1) V. Monti, *Epistolario,* IV, 272-279. Voir, pour plus de détails, V. Vivaldi, *Le controversie intorno alla nostra lingua dal 1500 ai giorni nostri,* 1892-1896, II, 92 et suiv.

(2) Thérèse Labande-Jeanroy, *La question de la langue en Italie,* 1925. *La question de la langue en Italie de Baretti à Manzoni. L'unité linguistique dans les théories et les faits,* 1925. Cependant, il n'est guère question de Monti dans ces deux ouvrages.

(3) « Italiano adunque, e non toscano, non della Crusca deesi intitolare il Vocabolario, di cui la saggezza del Governo comanda che l'Istituto metta le mani » (V. Monti, *Epistolario,* IV, 278).

(4) « In breve metterò mano alla stampa delle mie osservazioni sopra la Crusca » (*ibid.,* IV, 365, lettre à B. Borghesi, du [18] février 1817).

(5) Elle commença au début de juin (*ibid.,* IV, 394, lettre à G. Grassi, du 10 juin 1817). Le mois suivant, Monti espérait que le premier volume pourrait paraître à la fin d'août (*ibid.,* IV, 104, lettre à G. Perticari du 26 juillet 1817).

(6) Milano, Fontana, 1818, in-16.

(7) « Il desiderato volume di Monti è finalmente stato pubblicato mercoledì... », écrit Silvio Pellico à son frère, le 28 février 1818 (I. Rinieri, *Della vita e delle opere di Silvio Pellico,* I, 271). Or le 28 étant un samedi, la *Proposta* a été mise en vente le mercredi, 25 février. Cf. R. Vigneron, *Deux pamphlets milanais de Stendhal,* p. 173, note 11.

Les Milanais réservèrent à l'ouvrage un accueil chaleureux (8); ce n'était pas de la veille qu'ils aspiraient à se délivrer du joug des Toscans. Beyle ne demeura pas indifférent non plus. Le jour même où la *Proposta* a été mise en vente, il a assisté, dans une loge de la Scala, à une conversation sur la question du jour (9). Mis en appétit, il s'empresse de se procurer le volume et, dès le lendemain, il jette sur le papier quelques réflexions sur la langue italienne destinées à entrer dans la nouvelle édition de *Rome, Naples et Florence* (10). On se souvient qu'il avait déjà consacré dans *Rome, Naples et Florence en 1817* une dizaine de pages au problème de la langue italienne, l'une des plus graves difficultés où se débattait, à son sens, l'Italie moderne (11); il revendiquera bien à tort l'originalité de ces pages (12) puisque, en plus des emprunts à la brochure de Borsieri, dont il a été question dans le chapitre précédent, on doit y reconnaître la trace de ses entretiens avec L. di Breme. Ce dernier n'aimait pas les puristes; il avait nettement exprimé sa pensée dans l'appendice intitulé *Considérations sur les vicissitudes du langage et sur le système des puristes italiens* de son *Grand commentaire sur un petit article :*

> Nous disions et nous maintiendrons de plus en plus que toute cette vieille et ignoble langue de nos idiots compilateurs de légendes, et des anciens compilateurs de chroniques, n'est bientôt plus que de l'arabe pour les dix-neuf vingtièmes des lecteurs; que cela répugne, que cela ennuie et même ne se comprend décidément plus... (13).

(8) « Tutto ciò che v'ha di Monti in quel volume è divino... », écrit Silvio Pellico dans la lettre citée ci-dessus. Nous savons d'autre part que 500 exemplaires furent écoulés à Milan en trois jours (V. Monti, *Epistolario,* V, 15, lettre de Roverella à Monti du 14 mars 1818).

(9) « 26 f[évri]er sur conv[ersatio]n *in* loge du 25. » Note publiée par R. Vigneron, art. cit., p. 173, note 12. R. Vigneron a reconstitué, d'après les brouillons de Grenoble, le pamphlet sur la langue italienne et celui sur le « romanticisme », dont P. Martino avait déjà donné le texte dans le tome II de son édition de *Racine et Shakespeare.*

(10) Il s'agit des fragments publiés dans les *Pages d'Italie,* p. 44-47. Le brouillon autographe, R. 5896, tome 2, fol. 150 r°, porte à côté du titre, *Langue italienne,* l'indication : « Pour 163 »; ce qui veut dire que ces réflexions devaient être insérées à p. 163 de *Rome, Naples et Florence en 1817,* tome III, p. 56 de l'édition du Divan.

(11) *Rome, Naples et Florence en 1817,* éd. originale, p. 152-163; éd. du Divan, III, 48-57.

(12) « Le morceau sur cette pauvre langue italienne est de moi » (*Corr.,* V, 124, lettre au directeur de l'*Edinburgh Review,* du 10 avril 1818).

(13) *Grand commentaire sur un petit article,* 1817, p. 218, note E.

L'offensive lancée par Monti contre la Crusca, c'est-à-dire contre les pédants, ne pouvait qu'obtenir les applaudissements de Stendhal. Mais cela ne signifie pas qu'il accueille sans réserves la *Proposta*. On n'a pas remarqué que Beyle éprouve en même temps un sentiment de déception. Les auteurs non toscans, note-t-il d'un ton désabusé, se récrient souvent contre la tyrannie des Toscans; mais, effrayés de leur audace, ils finissent par se soumettre et reconnaître qu'il faut imiter « les auteurs cités par la Crusca (*i testi di lingua*) ». Et il ajoute :

Pour les nobles toscans, ce mot de *testi di lingua* est comme le mot lég[itimisme] pour les *ultra*. C'est la boîte de Pandore dont ils font sortir toutes les prétentions et ici aussi on a la bonté de répondre sérieusement à leur patelinage. On distingue, on avance que toutes les idées philosophiques, morales et politiques ne se trouvent pas précisément dans les auteurs du XIIIe siècle, qu'il faut par conséquent prendre aussi quelques tournures dans ceux du XIVe siècle, mais les plus hardis ont bientôt peur et comme on n'a de gloire ici que pour la pédanterie on ajoute bien vite : Mais celui qui n'étudiera pas, jour et nuit, les *trecentisti* (14), ne fera jamais rien qui vaille (15).

Il y a là, de toute évidence, une critique non déguisée de la *Proposta*. Une note marginale vient renforcer le texte. Elle est ainsi conçue : « Dernier chap. de Perticari. » Il suffit de se reporter au chapitre par lequel s'achevait le traité de Giulio Perticari, inséré, nous l'avons dit, dans le premier volume de la *Proposta*, pour apercevoir ce qui a choqué Stendhal. Perticari avait adopté une attitude conciliante; il admettait sans difficulté que la Toscane a été le berceau de la langue italienne, tout en souhaitant qu'on ne se bornât pas à étudier le toscan du XIVe siècle :

... *Noi adunque, standoci in mezzo alle due fazioni, come già promettemmo fino dal principio, conchiuderemo : che siccome l'Alighieri disse, rispetto al luogo, che « il volgare Italico è quello che appare in ciascuna città d'Italia ed in niuna riposa », cosi puó dirsi rispetto al tempo esser quello che appare al secolo decimoterzo infino al nostro, e non riposa in alcuno. Ma siccome rispetto ai luoghi egli sta più in Toscana, che non nelle altre province Italiche, cosi rispetto ai tempi, egli fu più nel Trecento che negli altri secoli. Non decreteremo però quella strana e pericolosa legge dello scrivere nella sola lingua antica; ma diremo ci dobbiamo tanto ricondurre all'antico quanto la moderna costumanza il conceda. Diremo che per non cader nel dispregio de' savi e de' filosofi, sia da studiare ed amare tutta quanta questa bene arricchita, e purgata ed innalzata nostra favella* (16).

(14) Dans le brouillon autographe, R. 5896, tome 2, fol. 162 r°, ce mot est correctement écrit.
(15) *Pages d'Italie*, p. 46.
(16) *Proposta... Degli scrittori del Trecento e de' loro imitatori*, liv. II, chap. XV, *Conchiusione ed uso di quest'opera*. Nous citons d'après l'éd. de Piacenza, 1835, I, 263-264.

Estimant que la question n'avait pas reçu de solution satisfaisante, et que la *Proposta* avait déçu l'attente des adversaires des pédants, Stendhal décide donc d'intervenir par une brochure de « 16 pages in-8° », intitulée *Petit mot d'un barbare sur le beau livre de Monti* (17). Il se met fiévreusement au travail, et en quelques jours, du 26 février au 3 mars 1818 (18), il en rédige six chapitres ou *giornate*.

L'aspect strictement linguistique du problème ne l'intéresse guère; d'ailleurs, quelle était sa compétence pour traiter des corrections et additions à faire au dictionnaire de la Crusca ? Il prend la plume pour montrer qu'on n'avait pas allégué, en faveur de la régénération de la langue italienne, les arguments les plus opportuns et les plus indiscutables.

Monti avait bien soutenu qu'il faut des mots nouveaux pour exprimer des pensées nouvelles, et il s'était élevé, à ce propos, contre les érudits qui prétendent enserrer le langage, et la pensée, dans les bornes étroites de la langue des siècles reculés:

Si può egli acquistare una nuova idea senza un nuovo vocabolo che l'esprima ? Hanno forse gli antichi esaurite tutte le fonti dell'umano pensiero ? Forse diedero nome proprio a tutti gli astratti, a tutti i concreti, a tutte le esistenze, a tutte le mutazioni, a tutte le cagioni, a tutti gli effetti ? Han essi in somma percorso tutto il regno della natura, e significato i moti del cuore, e tutto sentito, non lasciando ai posteri neppure la compiacenza d'una sola novissima sensazione ? Quest'è ciò che pretendesi degli sciaurati che condannano la creazione delle nuove immagini del pensiero, e rinserrano tutto il bel parlare italiano dentro i brevi confini in che i nostri padri lo chiusero (19).

Il avait déclaré qu'un dictionnaire doit être autre chose qu'un recueil d'idiotismes :

La lingua è universalità di parole; e, definita più largamente, è la totalità delle voci di cui una nazione fa uso per esprimere i suoi concetti. Quindi il valor de' vocaboli debb'esser universale, o sia a tutti comune; e comun non sarà mai se gli manca il consenso della nazione; altrimenti sarà vocabolo particolare, vocabolo municipale, in somma nulla più che idiotismo (20).

Et, dans des corollaires déduits de ces prémisses, Monti affirmait d'abord que l'Italie avait besoin d'un langage commun à tout le pays :

Corollario I. Una nazione di molti governi e molti dialetti acciocchè i suoi individui s'intendano fra di loro, ha mestieri d'un linguaggio a tutti comune (21).

(17) *Pages d'Italie*, p. 47. Le brouillon autographe cit., fol. 153 r°, porte bien : « in-8° » et non « in-18 ».

(18) D'après la chronologie établie par R. Vigneron, art. cit., p. 175 et suiv.

(19) *Proposta*, éd. cit., I, 7-8.

(20) *Ibid.*, I, 19-20.

(21) *Ibid.*, I, 37.

Il précisait ensuite ce qu'on doit entendre par *dictionnaire national :*

Corollario VII. Un vocabolario nazionale è la raccolta di tutti i vocaboli ben usati dalla nazione, e intesi d'uno stesso modo da tutti (22).

Il n'y avait là rien que Beyle ne pût approuver. Aussi n'est-ce pas sur ces points que porte sa critique. Il en veut à Monti d'avoir écrit des phrases comme celle-ci : « *Ripeto adunque* (...) *che il vocabolario della Crusca è opera preziosissima...* ». « *Niuno mi gravi dell' odioso sospetto ch'io miri a distruggere nell' animo degl Italiani la venerazione che a un tanto libro si dee...* » (23) : en d'autres termes, de ne pas avoir nettement pris position, d'avoir ménagé les puristes, *i cruscanti,* au lieu de s'employer à les anéantir sous le poids du ridicule. Et Stendhal, qui, pour se mettre en train, vient de parcourir le discours de Rivarol *De l'universalité de la langue française,* fait à Monti le reproche d'avoir méconnu « le génie particulier de la langue italienne » (24).

Dès le début de sa brochure il l'accuse donc de timidité, alors que Monti, dont on connaît la faiblesse de caractère, jugeait « *non timide* » les théories exposées dans la *Proposta* (25).

J'ouvre l'ouvrage du grand poète, écrit Stendhal. Je m'attendais à voir le dictateur du goût, l'homme qui écrivit d'une manière si claire et si brillante, en prononcer les oracles. Je trouve un tribun du peuple, timide tel que ceux de Rome avant qu'ils eussent obtenu le consulat pour les plébéiens, qui, ayant des raisons invincibles, ose à peine les proposer, un esclave révolté qui n'ose rencontrer les yeux de son maître, un soldat couvert de lauriers, et qui, ayant des droits certains et évidents à la possession d'une vaste plaine, sera trop heureux si le maître irrité veut bien lui accorder la possession d'un petit champ (26).

(22) *Ibid.*, I, 39.
(23) *Ibid.*, I, 52, 53.
(24) *Giornata Prima. Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 44. Une note marginale (*ibid.*, II, 287) renvoie aux p. 17, 18 et 19 de Rivarol, soit aux passages suivants : « Dans ce rapide tableau des nations, on voit le caractère des peuples et le génie de leur langue marcher d'un pas égal, et l'un toujours garant de l'autre » (*De l'Universalité de la langue française.* A Berlin, et se trouve à Paris, chez Bailly et Dessenne, 1784, in-8°, p. 17-18). — « La forme et le fond des ouvrages dont chaque peuple se vante n'y fait rien : c'est d'après le caractère et le génie de leur langue qu'il faut prononcer : car presque tous les écrivains suivent des règles et des modèles, mais une nation entière parle d'après son génie » (*ibid.*, p. 19).
(25) *Proposta,* éd. cit., I, 37.
(26) *Giornata prima. Racine et Shakspeare,* éd. Champion II, 42.

Beyle reconnaît que Monti a « écouté le vœu prononcé par tous les gens de bon sens », et que le mérite lui revient d'avoir proposé la rédaction d'un dictionnaire national — et ici il transcrit les deux corollaires précités (27). Il ne peut toutefois s'empêcher de penser que le poète, faute de hardiesse, n'était pas allé jusqu'au bout de sa pensée. Tout un chapitre de la brochure stendhalienne, celui qui porte le titre *Critique particulière* (28), est destiné à faire ressortir les lacunes de la *Proposta*. Stendhal commence par rapporter l'anecdote de ce candidat au parlement d'Angleterre qui, étant allé exposer son programme électoral, tout empreint de conciliation, dans un village dont les habitants étaient par moitié *whigs* et par moitié *tories*, s'entendit répondre : « Tout le rang de maisons qui est sur la rive droite du ruisseau est *tory*, tout le rang qui est à gauche est *whig*, et il y a le ruisseau au milieu pour les gens qui ne sont ni *whigs* ni *tories*. » En s'excusant de la grossièreté de ce trait, mis sur le compte de l'énergie anglaise, Beyle poursuit : « Nous craignons que, pour ne s'être pas rappelé ce petit apologue, il [Monti] ne se trouve exposé aux aigres clameurs des pédants et aux reproches un peu plus graves de la jeunesse et des philosophes. » Car Stendhal se range, comme de juste, dans la catégorie des jeunes gens et des philosophes; il se fait l'interprète des uns et des autres. Oyez-le protester avec fougue contre les *mezzo-termine*, c'est déjà le ton de *Racine et Shakespeare :*

> Le siècle des *mezzo-termine* est passé. Il n'y a pas de paix possible entre des jeunes gens qui ne veulent prendre pour règle de conduite que des *vérités démontrées*, et des vieux pédants qui, bouffis d'orgueil parce qu'ils ont eu la niaiserie de passer huit ou dix ans de leur vie à lire des milliers de volumes poudreux et bêtes, allèguent l'autorité (29).

D'autre part, cet élève des idéologues est scandalisé en constatant que Monti n'a pas étayé ses idées de principes philosophiques. Non seulement « l'illustre auteur absorbé dans les images sublimes que ses magnifiques poèmes ont révélées à l'Europe, paraît avoir un peu négligé les données historiques », mais encore il semble ignorer que des philosophes ont étudié la grammaire, qui est « l'art de noter nos pensées ». Tout ce qu'on trouvait dans la *Proposta* à cet égard était la maxime que pour bien écrire il est nécessaire de savoir bien juger (30). Quant aux grammairiens philosophes, Monti ne nommait qu'en

(27) *Giornata terza, ibid.*, II, 53.

(28) *Giornata sesta ed ultima, ibid.*, II, 86 et suiv.

(29) *Giornata prima, ibid.*, II, 46. C'est Stendhal qui souligne.

(30) « Corollario XI. Il saper bene scrivere è inseparabile dal sapere ben giudicare » (*Proposta*, éd. cit., I, 40).

passant Condillac, Dumarsais et Beauzée (31). Stendhal est outré qu'on se risque à écrire sur la langue avec une telle impréparation philosophique. « C'est une étrange prétention, s'exclame-t-il dédaigneusement, que de s'imaginer qu'un poète refroidi soit encore trop bon pour faire un excellent philosophe. » C'est pourquoi il juge bon de s'étendre, en mettant à contribution la *Grammaire* de Tracy, « sur les qualités nécessaires au vrai grammairien » (32).

Son brouillon achevé, Stendhal le soumet à deux de ses amis milanais, Giuseppe Vismara et Giuseppe Compagnoni (33); — nous aurons à parler bientôt du dernier qui était en train de publier une traduction de Tracy. Et c'est sans doute sur leurs conseils qu'il ajoute, entre le 4 et le 7 mars (34), trois autres chapitres pour étoffer son argumentation. Car il s'était jusque-là borné à critiquer Monti et à mettre en relief les dangers que courait la langue italienne. Ne fallait-il aussi traiter des « remèdes » auxquels on devait avoir recours pour pallier l'insuffisance de la *Proposta* ? Un nouveau chapitre (35) est donc consacré à exposer la manière dont Samuel Johnson s'y était pris pour composer son dictionnaire anglais. Les Italiens auraient intérêt à s'appuyer sur ce précédent.

Pourquoi avoir songé à Johnson ? Beyle le connaissait, c'est vrai; mais il n'est peut-être pas impossible que l'idée d'avoir recours au critique anglais lui ait été suggérée par son entourage. En effet, L. di Breme prisait beaucoup Johnson. « *Quel Johnson,* écrit-il précisément en 1818, *aveva più sottigliezze che non filosofia, ma più filosofia senza dubbio che non tutti insieme gli attuali scrittori d'Italia*... (36). » Quoi qu'il en soit, Beyle rouvre, pour se documenter, l'*Essai* sur Johnson par Arthur Murphy, qu'il avait lu quelque dix ans auparavant pendant son séjour à Brunswick (37). Mais Arthur Murphy ne donnait guère de détails sur la composition du dictionnaire. Il l'abandonne donc, non sans lui avoir emprunté un trait au

(31) Et encore les noms de ces grammairiens philosophes n'étaient-ils mentionnés qu'à propos de l'étymologie : « L'etimologia è parte essenziale dell'analisi d'una lingua, è la cognizione perfetta de' suoi radicali elementi, è la fonte da cui scaturiscono le regole della grammatica filosofica ideata già da Bacone a governo di tutte le lingue, poi ridotta a sistema dai pensatori grammatici Condillac, Dumarsais, e Beauzée » (*ibid.*, éd. cit., I, 43).

(32) *Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 73. Ces emprunts ont été signalés par P. Martino, II, 296-297.

(33) R. Vigneron, art. cit., p. 182-183.

(34) *Ibid.*, p. 184, 188.

(35) *Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 69-72.

(36) *Polemiche*, p. CVI, lettre à G. Grassi du 14 juillet 1818.

(37) *The Works of Samuel Johnson.* A new edition in twelve volumes with an *Essay on his life and genius* by Arthur Murphy. London, 1801, in-8°.

passage : les paroles adressées par Johnson à Garrick lors de sa querelle avec Lord Chesterfield. Cette source n'avait pas été signalée.

A. MURPHY	STENDHAL
... *He said to Garrick and others : « I have sailed a long and painful voyage round the world of the English language; and does he now send out two cockboats to tow me into harbour ?* »	... Il dit à son ami le célèbre Garrick qui lui parlait du lord : « J'ai entrepris un long et pénible voyage autour du monde du langage anglais; ai-je besoin aujourd'hui qu'il envoie deux petits bateaux pour me remorquer jusque dans le port ? »
(*Essay on his life and genius*, éd. cit. I, 74.)	(*Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 72.)

Beyle cherche de plus amples renseignements dans la biographie beaucoup plus complète publiée par Boswell, *The Life of Samuel Johnson* (38), à laquelle A. Murphy renvoyait à plus d'une reprise (39). Et c'est du livre de Boswell qu'il tire les données essentielles sur la composition du dictionnaire; il en traduit même des paragraphes entiers, en se gardant bien, suivant son habitude, de le citer (40).



Dans le chapitre suivant, intitulé *Dei rimedi*, Beyle aborde finalement le fond de la question. Encouragé peut-être par Compagnoni, il entreprend de montrer la nécessité de l'idéologie. Pour ce faire, il feuillette une fois de plus l'*Idéologie* et la *Grammaire*, et y puise des arguments prouvant sans réplique « l'immense étendue de l'absurdité des Toscans et des pédants leurs adorateurs, qui veulent que nous exprimions toutes nos idées au XIXe siècle avec les signes en usage au XIVe » (41).

(38) *The life of Samuel Johnson*, Ll. D., comprehending an account of his studies, and numerous works, in chronological order; a series of his epistolary correspondence and conversations with many eminent persons; and various original pieces of his composition, never before published. By James Boswell. London, Charles Dilly, 1791, 2 vol. in-4°. Une nouvelle édition a été publiée en 1793.

(39) *Essay...*, éd. cit., I, 5, 70 et *passim*. Précisons que nous n'avons pas trouvé confirmation d'une lecture antérieure de Boswell, comme l'a supposé P. Martino, *Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 295.

(40) Mais il renvoie à Boswell, pour son usage personnel, dans les marges de son brouillon. Cf. P. Martino, *loc. cit.*

(41) Les emprunts à Tracy ont été signalés par P. Martino (*ibid.*, II, 296-307), et par R. Vigneron (art. cit., p. 189-191).

En attendant la composition d'une grammaire de la langue italienne conçue d'après les principes de l'idéologie, on doit aller au plus pressé : la compilation d'un dictionnaire italien, et non plus toscan. Dans le troisième et dernier chapitre supplémentaire (42), Stendhal préconise la réunion d'une commission où toutes les régions de la péninsule seraient représentées (43). Monti avait déjà énoncé une idée similaire, mais d'une manière beaucoup plus vague :

Acciocché un vocabolario sia nazionale, e s'accosti per quanto è possibile alla perfezione, conviene che alla sua compilazione concorra l'opera di abili letterati d'ogni maniera, presi da tutto il corpo della nazione (44).

Monti ajoutait deux pages plus loin : « *E' necessaria la cooperazione d'un sinodo generale.* » Après avoir précisé le projet dans ses moindres détails, Stendhal poursuit : « Cette idée n'est qu'un aperçu offert modestement au public. Les bonnes têtes, les Instituts, les diplomates pourraient facilement perfectionner ce projet qui met d'accord tous les amours-propres... »

Le piquant est qu'en 1821 la *Biblioteca italiana* proposera à son tour la réunion d'un comité dont feraient partie les représentants des principales villes d'Italie (45). Seraient-ce les idées de Stendhal retrouvées, ... ou plagiées ? Nous verrons tout à l'heure un autre exemple de ces curieuses rencontres.



C'est en toute sincérité que Stendhal pouvait se flatter de ce que son intervention constituait un apport appréciable. Son « pamphlet » — le terme lui appartient (46) — ne suggérait pas seulement une solution pratique; il laissait adroitement entendre que le débat dépassait les bornes d'une simple querelle entre érudits. De même qu'en commençant Beyle avoue chercher « la cause qui arrête la marche de l'esprit d'un peuple si intéressant pour tout l'univers, du premier peuple du monde » (47), de même il écrit plus loin : « Une bonne grammaire italienne aura pour premier effet de rapprocher les diverses peuplades qui divisent la malheureuse *ed avilita* [*sic*] *Italia*, et rendra les disputes entre elles plus courtes et

(42) *Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 81 et suiv.

(43) C'est le 3 mars que Beyle a soumis cette idée à Vismara, qui l'a approuvée (*ibid.*, II, 100).

(44) *Proposta*, éd. cit., I, 39.

(45) Vol. XXI, p. 7.

(46) *Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 104.

(47) *Giornata prima. Ibid.*, II, 43.

plus faciles à terminer... (48) ». On reconnaît dans ces allusions habilement glissées — *intelligenti pauca* — l'auteur de *Rome, Naples et Florence en 1817*, qui s'était penché avec sollicitude sur le triste sort réservé à la péninsule après Waterloo.

***

Mais bientôt des craintes surgissent dans l'esprit de Stendhal. Le point essentiel était de ne pas choquer l'amour-propre des Italiens, le chatouilleux « patriotisme d'antichambre ». Sa première idée avait été de prévenir les lecteurs dès le titre que l'auteur n'était pas italien. Aussi avait-il songé à intituler sa brochure *Petit mot d'un barbare sur le beau livre de Monti*. Réflexion faite, il abandonne ce parti qui se révèle plein d'inconvénients. Ne refuserait-on pas toute audience au « barbare » qui venait se mêler de questions qu'il ne pouvait pas connaître et qui, en tous cas, ne le regardaient pas ? On l'avait dit tout net à Mme de Staël, qui jouissait pourtant d'une renommee européenne, lorsqu'elle avait prétendu donner, en 1816, des conseils aux littérateurs transalpins.

Le moyen de tourner la difficulté est vite trouvé. D'abord Stendhal ne soufflera mot du comte Perticari, dont le traité était plus spécialement philologique (49) — quitte à lui emprunter, et c'est un détail qui a passé inaperçu, la traduction et la référence de la phrase tirée de l'ouvrage de Dante *De vulgari eloquentia,* qu'il place en épigraphe à son pamphlet (50). Il évitera ainsi le risque d'être accusé d'incompétence. Ensuite, — et ceci est plus important — il fera passer pour Italien, et pour Milanais même, l'auteur du pamphlet. Voilà pourquoi, ayant commencé à parler à la troisième personne de l'Italie et des Italiens, il continue par *nous, notre Italie*. La manière dont est jugée l'Académie Française doit, elle aussi, donner le change sur la nationalité supposée de l'auteur :

> La littérature française est le fruit d'une civilisation qui ne fut jamais la nôtre; elle est destinée à émouvoir des cœurs trop différents des nôtres. Un proverbe vulgaire et très connu prouvera par un mot l'immense différence de nos caractères nationaux. Il est rare qu'un de nous n'ait pas à traiter d'affaires avec un Français sans être impatienté de leur vivacité et sans s'écrier : *Furia francese !*

(48) Deuxième *giornata* supplémentaire, *ibid.*, II, 76-77.

(49) « Ne pas parler du c[om]te Per[ticari]. 7 mars. » Note publiée par P. Martino, *ibid.*, II, 298.

(50) *Proposta,* éd. cit., I, 68. Stendhal a retranché quelques mots pour donner à la phrase un sens achevé. Mais il lui est arrivé, par distraction sans doute, d'écrire *Bonnagiunta da Loreta* au lieu de *Bonaggiunta da Lucca.*

Ces deux petits mots suffisent pour me persuader profondément que la littérature de la nation italienne ne sera jamais la littérature de la nation française... (51).

En veut-on de nouvelles preuves ? Les brouillons autographes en offrent d'irréfutables. Beyle avait d'abord écrit : « *Nous autres* barbares, fatigués de *nos* querelles sanglantes, *nous venons* oublier *nos* blessures et cicatricer les plaies de *nos* cœurs aux accents enchanteurs de Rossini... » (52). A cette première rédaction, en est substituée une autre où la troisième personne a remplacé la première afin de supprimer l'intrusion inopportune du *barbare.* « Dès que les *barbares,* fatigués de *leurs* querelles sanglantes, viennent oublier... » (53).

Les personnages du dialogue par lequel se termine la *giornata prima* étaient primitivement le *barbare* et l'*homme de bon sens.* Et c'était par le truchement du *barbare* que l'auteur interpellait les Italiens : « Comment, vous Italiens qui avez tant de génie naturel, qui avez si souvent dominé ou éclairé l'Europe, vous n'avez pas eu l'esprit de faire ce que tous les peuples ont fait (54) ? » Voilà une apostrophe bien malsonnante aux oreilles italiennes ! Aussi Beyle transforme-t-il le *barbare* en *jeune homme,* et *l'homme de bon sens* en *vieillard;* il va plus loin encore, il met son apostrophe à la première personne du pluriel : « Comment, nous Italiens qui avons tant de génie... » (55). Quel Milanais pouvait prendre ombrage de cette autocritique ?

Ce n'est pas tout. Le pamphlet devait se terminer par une « péroraison », où l'auteur se serait excusé auprès de ses lecteurs italiens d'avoir osé, bien qu'étranger, intervenir dans le débat :

Au reste, qui suis-je pour oser élever la voix dans une question si intéressante ? Moi qui prétends parler bon sens, j'en manquerais bien étrangement si je ne reconnaissais qu'un étranger est toujours un *barbare* dans les questions qui ont rapport à la langue... (56).

Or, cette « péroraison » a tout simplement été supprimée (57).

Enfin, Stendhal trace, le 10 mars, un nouveau titre sur la couverture du cahier renfermant la copie que venait d'exécuter

(51) *Giornata quarta. Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 55.

(52) R. 5896, tome 4, fol. 27 r°. C'est nous qui soulignons.

(53) *Giornata prima. Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 43. C'est nous qui soulignons.

(54) Manuscrit cit., fol. 30 r°.

(55) *Giornata prima. Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 45-46.

(56) *Ibid.,* II, 103-104. C'est Stendhal qui souligne.

(57) Beyle l'a biffée d'un trait vertical et a écrit en surcharge : « Non » (manuscrit cit., fol. 66 r°).

Delbono, et de ce nouveau titre est pareillement exclu le mot « barbare » : « *Des périls de la langue italienne ou Mémoire à un ami incertain dans ses idées sur la langue* » (58).

***

Le 12 mars, Stendhal, ayant achevé la mise au point de son manuscrit, charge Giuseppe Vismara de le traduire en italien. Vismara se hâte de son mieux; la traduction est prête trois jours plus tard (59). On s'attendrait donc à ce que notre Milanais d'adoption s'inquiétât, comme on l'y encourageait (60), de faire paraître son pamphlet sans délai. Or, la publication n'a pas eu lieu. Que s'est-il passé ? Quelles sont les raisons qui ont fait échouer son beau projet ?

On peut présumer que de nouveaux scrupules l'ont tout à coup assailli. Il a dû craindre de s'être exprimé avec trop de raideur à l'égard de Monti. Le pamphlet n'allait-il pas blesser au vif le poète, et indisposer les lecteurs italiens qui avaient porté la *Proposta* aux nues (61) ? Ce qui nous fait penser de la sorte, c'est un petit détail dont on ne s'est pas avisé. Dans les jours qui suivent le 15 mars, date à laquelle, on vient de le voir, Vismara lui a remis la traduction italienne de la brochure, Henri Beyle détache du cahier de la copie la *giornata sesta ed ultima* (62) pour en retoucher le texte de manière à ménager la susceptibilité de Monti. Le 22 mars, il revient à l'idée qu'il avait déjà eue en commençant : mettre en guise de conclusion un « *compliment à Monti* » (63). Il avait écrit tout d'abord : « Vous voyez Monti qui, avec lord Byron, partage le trône poétique de l'Europe et voit sous ses pieds la tourbe des poètes français et allemands... » (64). En se relisant, il avait réduit à de plus modestes proportions la gloire du poète italien : « Vous voyez Monti, vous voyez le plus

(58) Voir le fac-similé de cette couverture en tête du tome II de *Racine et Shakspeare*, éd. Champion. Nous reviendrons sur cette couverture.

(59) Le texte de la traduction italienne a été publié, d'après le manuscrit de Grenoble, par P. Martino. *L'ouvrage de grammaire* de *Stendhal. Giornale Storico della Letteratura Italiana*, 1923, p. 123-156.

(60) « Tout ceci est fort juste. Brochure à imprimer sans délai... » Note marginale d'un lecteur inconnu (P. Martino, art. cit., p. 156).

(61) « Ho nelle mani a quest'ora l'universale e concorde giudizio di tutta Italia... », écrit Monti le mois suivant (*Epistolario*, V, 33, lettre à G. Rosini du 15 avril 1818). Cf. V. Vivaldi, ouvr. cit., II, 126 et suiv.

(62) Et qui se trouve dans les manuscrits de Grenoble, R. 5896, tome 5, fol. 75-94, tandis que tout le reste du cahier copié par Delbono faisait autrefois partie de la collection Champion.

(63) *Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 96-98.

(64) R. 5896, tome 4, fol. 29.

grand homme que possède l'Italie... » (65). En compensation, le pamphlet devait se terminer par un éloge à Monti (66).

Reprenant cette idée, Stendhal rédige un « morceau chaud pour la fin » (67), où il n'hésite pas à couvrir de fleurs l'auteur de la *Proposta*. Il l'appelle le seul poète vivant, avec Byron, le « seul homme qui a su égaler le Dante, l'Arioste et le Tasse ». Mais ces appréciations flatteuses étaient-elles suffisantes pour faire passer les critiques ? Sans compter que Monti n'aurait probablement pas su gré à l'auteur de la brochure du conseil que ce dernier lui donnait de traduire, s'il ne voulait pas « courir les chances dangereuses de l'invention ». C'est ce que n'a pas manqué de relever l'ami qui avait lu le manuscrit : « Conseil fort sage. Monti en va devenir furieux. La raison est de l'eau pour lui; car il est hydrophobe » (68).

Dans le doute, Stendhal a préféré s'abstenir (69). Aussi ne s'est-il soucié ni de relire la copie de la *giornata sesta ed ultima* (70), ni la traduction italienne (71). Ce n'est donc pas à sa paresse, comme l'a supposé Pierre Martino, qu'est imputable l'abandon du projet, mais bien à la situation délicate dans laquelle il s'était mis. Malgré toutes les bonnes raisons qu'il avait d'intervenir dans le débat, il a fini par se rendre compte que c'était une sottise de sa part de publier son pamphlet.



Et pourtant Stendhal essaiera, vers la fin de l'année, de tirer parti du manuscrit resté sans emploi.

Nous avons dit que l'annonce de la publication du *Conciliatore* a étrangement coïncidé avec l'envoi à Silvio Pellico de l'article sur les *Considérations* de Mme de Staël. La mise en

(65) *Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 4-5.

(66) *Ibid.*, II, 101-102.

(67) Nous rétablissons d'après le manuscrit cit., fol. 118 r°, le texte de cette note publiée dans l'éd. Champion de *Racine et Shakspeare*, II, 300.

(68) *Ibid.*, II, 97-98.

(69) Rappelons que ses craintes n'étaient pas sans fondement. Au mois de juillet 1818, Monti répondra d'un ton irrité à un de ses amis romains, Filippo Ronconi qui, tout en approuvant les idées exposées dans la *Proposta*, lui avait exprimé le regret qu'il se fût lancé dans cette aride discussion sur la langue au lieu de rester poète (*Epistolario*, V, 83-84, 96-97).

(70) Stendhal ne l'a pas même parcourue. En effet, Delbono, faute d'avoir compris l'expression « feu de réverbère » (éd. cit., II, 90, a écrit : « Le philosophe soumet au feu des... [en blanc] de l'attention... ») (ms. cit., fol. 82 r°). Or le texte n'a pas été rétabli.

(71) Voir à ce sujet les remarques de P. Martino, éd. cit., tome I, p. LXVI, et l'*Ouvrage de grammaire de Stendhal*, p. 119-120.

vente du premier numéro du périodique coïncide non moins étrangement avec l'envoi à Silvio Pellico du travail sur la langue italienne. « Rendu *by the* aimable Silvio *the* 8 *sep*[*tem*]-*ber* 1818 », note Beyle sur la page du titre de la copie (72). Dans quelle autre intention l'aurait-il soumis au secrétaire de rédaction du *Conciliatore,* sinon dans le secret espoir de voir paraître sa prose dans les colonnes du journal romantique ?

Qu'il s'agisse bien de Silvio Pellico, cela nous paraît hors de doute, et non seulement à cause du prénom Silvio. Il y a une raison plus convaincante de l'affirmer. Sur l'une des pages du manuscrit que Stendhal lui avait communiqué, soit la copie par Delbono, actuellement en possession de M. Loubet, gendre d'Edouard Champion, l'« aimable Silvio » a consigné des réflexions en italien sur les théories d'Alfieri au sujet de la langue italienne. Voici cette page intéressante non seulement parce que personne n'en avait jusqu'ici signalé l'existence, mais encore, et surtout, parce qu'elle est de la main de Silvio Pellico :

Alfieri non ha detto male : Il trecento parlava *perchè gl'italiani impressionati dalle vicende politiche pensavano, quanto allora si potesse. I secoli seguenti balbettarono e delirarono perchè tra il dispotismo e l'erudizione il pensiero fu soffocato, e le parole furono sapute secondo certe regole, quasi manualmente, e senza cooperazione dell'ingegno. Alfieri aveva bastante* spirito *per disprezzare sovra ogni altro nostro scrittore il Bembo, chiacchieratore insopportabile ma divinizzato de' nostri pedanti. Errò poi grandemente nella conchiusione. Disse :* i trecentisti parlavano con più vigore e sentimento dei quattrocento e cinquecentisti (salvo Machiavelli e pochi altri); dunque è la lingua che dobbiamo riprendere. — *Dovea dire : Facciamo come i trecentisti, e invece di studiar la nostra lingua su Cicerone e gli altri classici latini, parliamola come ella si trova, traducendo i pensieri nostri e non quelli d'una nazione morta.*

Del resto Alfieri scrisse con gran vigore e senza pedanteria. La sua ignoranza giovenile e le sue bestialità senili non hanno spento in lui totalmente ciò che v'era di sommo uomo.

Se non potè vedere nelle cose tutta la luce della verità, ne senti almeno molte volte calore. — Era nella filosofia quel che Attila nella politica; sublimamente fermo, ma rozzo — un gran colosso abbozzato — in alcune parti ammirabile; in taluna risibile.

Nel ritratto che fece a sè stesso disse :

Or stimandomi Achille ed or Tersite.

Secondo che lo concepisco io, un tal essere non può mai venir disprezzato (73).

Plus loin, on lit, de la même écriture, la remarque suivante, également inédite, et rédigée cette fois en français — on sait

(72) Voir note 58.

(73) Souligné dans le manuscrit, fol. 9 v°. M. Loubet a bien voulu faire exécuter et nous communiquer la photographie de cette page. Qu'il reçoive ici l'expression de nos remerciements.

que le Piémontais Silvio Pellico s'exprimait indifféremment dans les deux langues (74) :

Il y a toutes les vérités que l'on pouvait imprimer en Italie sur ce sujet. Quant à moi, j'en sais une autre que vous voyez aussi bien que moi mais que vous croyez inutile à dire; vous avez raison; elle fâcherait trop les Italiens. C'est-à-dire qu'une langue européenne (la langue du peuple le plus éclairé du continent) exercera une attraction invincible sur tous les esprits; elle donnera ses mots et ses tournures à tous les autres idiomes *qui ne garderont que leurs désinences particulières*. On dira vulgairement dans un patois *ando a la messa* (...), et dans l'autre *far le scalee di S. Ambrogio*, mais la langue de nos Chambres comme celle de nos écoles philosophiques sera la même que la grande langue européenne; nous pourrons comme le vieux religieux [?] dans le Sage qui n'a pas le temps de penser à bien parler ni de penser alors inventer une couleur commune à toutes les langues de l'Europe. (...) Nous sommes déjà au bon quart du chemin; il est presque déjà ridicule de croire que le parler d'en deçà des Alpes est une langue différente du parler qui est d'au-delà (75).

Ces lignes doivent être rapprochées d'une part de la conversation au cours de laquelle Silvio Pellico avait entretenu Byron de la multiplicité des dialectes italiens (76), d'autre part d'une note figurant dans un des brouillons de l'*Italie en 1818* : « Dans cent ans, à Rome et à Florence on parlera français avec des désinences italiennes. (Dit par Silvio) » (77). Toujours est-il que Stendhal a beaucoup apprécié les remarques précitées, il a songé à se les approprier pour la nouvelle édition de *Rome, Naples et Florence;* il a tracé en tête du passage que nous attribuons à Silvio Pellico : « *To take for* Florence », et à la fin : « Approuvé, 1er septembre 1818. »

Et, pour finir, signalons que dans les quatre articles que l'un des membres les plus en vue du cénacle romantique milanais, et ami de Silvio Pellico, L. di Breme, consacrera l'année suivante à la *Proposta* dans le *Conciliatore* (78), on retrouvera quelques-uns des principaux arguments de Stendhal : la timidité de Monti, qui n'a pas osé porter à l'Académie de la Crusca le coup mortel qui l'aurait anéantie (79); son incapacité à appli-

(74) La comparaison avec la lettre adressée par Silvio Pellico au juge Salvotti le 17 avril 1821 — et dont on peut voir le fac-similé dans le livre d'A. Luzio, *Il Processo Pellico-Confalonieri,* 1903, p. 117 — nous paraît décisive.

(75) Fol. 85 v°. C'est nous qui soulignons.

(76) *Mélanges de littérature,* III, 297.

(77) *Pages d'Italie,* p. 150. Texte rétabli d'après le manuscrit R. 5896, tome 19, fol. 109 r°.

(78) Nos 71, 80, 97, 109, datés des mai, 6 juin, 5 août, 16 septembre 1819.

(79) « ... il nostro Monti nel rovistare il gran repertorio dell'Accademia, per quanto vi riscontri a fasci i farfalloni e gli strafalcioni,

quer à l'étude des langues les principes philosophiques de l' « immortel Tracy » (80).

Nous n'en déduirons pas que Beyle a été, à son tour, victime d'un plagiat, mais nous ne croyons pas trop nous risquer en avançant que s'il a tiré parti des idées qu'on débattait à Milan, il en a lui aussi mis en circulation.

vuole che in grazia di pochi assennati, il corpo che li sancì resti in possesso *della sua dignità, e della eminente sua riputazione;* e cosi noi perdiamo il meglio di quella splendida indignazione, e di quella nobilissima ira che l'illustre Poeta versò ognora nella pedanteria... » (Deuxième article. C'est di Breme qui souligne).

(80) Troisième article. — G. B. Niccolini fera état des principes de Locke, Condillac et Tracy dans sa communication à l'Académie de la Crusca (septembre 1818) : *Qual parte aver possa un popolo nella formazione d'una lingua.*

II

Le pamphlet romantique de 1818

Le déroulement de la bataille romantique à Milan en 1817. Londonio prend la défense des classiques. — Riposte de L. di Breme. Pourquoi son intervention détermine celle de Stendhal. — Le pamphlet romantique de Stendhal est destiné à combattre les unités dramatiques. Emprunts à Johnson, à Marmontel et à l'*Edinburgh Review*. — Le projet de publier le pamphlet romantique est abandonné.

La *Proposta* de Monti venait de fournir à Henri Beyle le prétexte de prendre parti contre la tyrannie des pédants. Or pédant n'est-il pas synonyme de classique, puisque les uns et les autres se distinguent surtout par leur aveugle soumission aux anciens ? C'est dans cet esprit qu'en mettant très vraisemblablement à profit une idée trouvée dans un article sur Swift, inséré dans le n° 53 de l'*Edinburgh Review* (81), Stendhal avait fait état de l'évolution de la littérature anglaise :

> ... Les Anglais, après avoir élevé jusqu'aux nues et présenté aux autres nations comme leurs *classiques éternels*, Swift, Pope, Addison, conviennent maintenant qu'ils éprouvent un secret ennui à la lecture de ces hommes célèbres. Ils sentent la différence qu'il y a de l'esprit au génie (82).

Une page du pamphlet sur la langue italienne devait donc être consacrée au genre romantique pour reposer un instant l'attention des lecteurs « des aspérités philosophiques » de la grammaire (83). Mais ce qui devait primitivement constituer une simple parenthèse prend sous sa plume un développement imprévu, de sorte qu'il décide d'en faire une brochure à part.

(81) Vol. 27, n° 53, septembre 1816, p. 1-58. *The Works of Jonathan Swift*... with notes, and a life of the author, by Walter Scott, 19 vol. in-8°. Edinburgh, 1816. Stendhal fait allusion à cet article, qu'il place par erreur au n° 52, dans la lettre à Mareste du 21 mars 1818 (*Corr.*, V, 108).

(82) *Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 55. C'est Stendhal qui souligne.

(83) *Ibid.*, II, 101.

***

Pour expliquer cette soudaine ardeur, il est indispensable de ne pas perdre de vue le déroulement de la bataille romantique à Milan.

En 1817, pendant l'absence de Beyle, la querelle s'était envenimée. Au début de l'année, un anonyme, en prenant, dans le *Spettatore,* la défense d'Alfieri, dont le génie dramatique avait été, à son avis, méconnu par Sismondi (84), s'était indigné de ce que les romantiques aimassent mieux une vague unité d'action que les règles traditionnelles, et il avait mis en garde l'opinion contre ces dangereux novateurs, « *questi pericolosi novatori* ».

Au cours de l'été, avait paru la traduction italienne du *Cours de littérature dramatique* par Schlegel (85). Le traducteur, Giovanni Gherardini, bien que désapprouvant cette « théorie bizarre » (86), faisait timidement observer qu'au fond l'esprit romantique, « pris dans son vrai sens », n'était pas inconciliable avec le genre classique :

Lo spirito romantico, giacché vuole la moda che usiamo ancora noi questa espressione, lo spirito romantico, preso nel suo vero senso, non è punto inconciliabile colla semplicità, coll'ordine, colla regolarità, colla convenienza delle parti, e colla corrispondenza del tutto in cui risiede il genere classico... (87).

Aussi la *Biblioteca Italiana* le tançait-elle vertement d'avoir traité avec « urbanité » et « modération » le critique allemand qui avait foulé aux pieds le théâtre italien (88).

Au même moment, Manzoni travaillait à une tragédie romantique, *Il Conte di Carmagnola,* et préparait un discours sur les unités. Il en informait Fauriel dans sa lettre du 11 juin 1817 :

(84) *Gli Italiani giudicati da un ginevrino romantico, ossia le Opinioni del Sig. Sismondi sopra i costumi e la letteratura italiana, e particolarmente sopra l'Alfieri considerato come poeta tragico. Lo Spettatore,* tome VII, partie italienne, n° 10, 15 février 1817, p. 259-273.

(85) *Corso di letteratura drammatica del Sig. A. W. Schlegel.* Traduzione italiana con note di G. Gherardini. Milano, dalla Stamperia di Paolo Emilio Giusti, 1817, 3 vol. in-12.

(86) Bellorini, ouvr. cit., I, 207.

(87) *Ibid.*, I, 204.

(88) « ... l'urbanità e la moderazione usata dal sig. Gherardini verso uno straniero che, posto da banda ogni rispetto, gode di calpestare con ingiurioso piede tutto intero il nostro teatro, senza eccezione alcuna » (*Biblioteca Italiana,* deuxième année, tome VII, octobre 1817, p. 402-413. Compte rendu signé R.).

Quant au *Spettatore,* il se borne à publier des extraits des remarques de Gherardini, qu'il intitule : *Sulla voce romantico* (tome VIII, partie italienne, n° 8, 1er octobre 1817, p. 502-503).

J'ai aussi commencé quelques discours sur la tragédie, mais ce sont des sujets si rabattus que je n'ose presque pas vous les nommer. C'est... ah ! vous allez vous écrier... c'est oui, c'est sur les *trois unités*... Mais que voulez-vous, s'il me paraît que ma manière d'envisager cette question est neuve ? (...) Je crois aussi avoir quelque chose de nouveau à dire sur les deux systèmes modernes de tragédies sur lesquels on dispute tant... (89).

Vers la fin de l'année, Carlo Giuseppe Londonio publie une brochure violemment anti-romantique : *Cenni critici sulla poesia romantica* (90). Dès le début, il se range dans le camp des classiques : son but est de sauvegarder la littérature italienne du « mauvais goût » qui la menace :

Qualunque però siasi questo mio lavoro, egli non sarà affatto inutile, se aprendo la via ad un esame più esteso e più profondo dei due generi e dei due sistemi, contribuirà a preservarci dal cattivo gusto che tenta di innovare le forme ed alterare lo spirito della nostra letteratura (91).

Londonio combat tour à tour les différents préceptes de la nouvelle école; il défend la mythologie et les unités; il se récrie contre l'inspiration mélancolique et populaire :

Uno dei primi canoni della nuova scuola è la total proscrizione d'ogni soggetto, d'ogni idea, d'ogni similitudine derivata dalla greca mitologia. Si rigetta come arbitraria e pedantesca le legge delle tre unità drammatiche; e purché venga mantenuta l'unità d'interesse, si lascia il poeta pienamente in balia d'estendere i confini dell'azione fin dove gli aggrada; finalmente, dove il brio e la voluttà formano la caratteristica della poesia lirica greca e latina, la romantica *e essenzialmente melanconica e lamentevole; e mentre quella sembra agognare d'innalzarsi al linguaggio degli dei, questa per rendersi popolare e mettersi alla portata dell'intelligenza di tutti, non ischifa di abbassarsi alle idee del volgo, ai suoi pregiudisi, alla sua superstizione* (92).

Aux romantiques qui invoquent la vraisemblance pour réclamer la suppression des unités dramatiques, Londonio rétorque que c'est la vraisemblance elle-même qui les demande. Fidèle à l'esthétique traditionnelle, il soutient qu'il faut choisir, et non copier la nature. La tragédie romantique lui semble détruire l'illusion (93). Il est possible, ajoute Londonio, que la poésie

(89) Manzoni, *Carteggio,* IV, première partie, 397-398. C'est Manzoni qui souligne.

(90) Milano, coi tipi di Giov. Pirotta, 1817, in-4°, 61 p. La *Biblioteca Italiana* analyse la brochure de Londonio dans le fascicule de décembre 1817, troisième année, tome VIII, p. 353-367. Voir une notice biographique de Carlo Londonio dans le *Briciole montiane* par Ettore Verga. *Archivio Storico Lombardo,* vol. 48, 1921, p. 192-194.

(91) Bellorini, ouvr. cit. I, 213.

(92) *Ibid.*, I, 216.

(93) *Ibid.*, I, 223-226.

romantique ait des beautés particulières, mais ce n'est pas une raison pour qu'on renonce au système classique :

Abbia pur dunque le sue particolari bellezze anche la poesia romantica, *non per questo si dovrà rinunziare ad un sistema più perfetto, più ragionato, più essenzialmente bello, com'è il classico* (94).

Et la brochure s'achève par ces mots pleins de magnanimité envers l'adversaire terrassé : Soyons romantiques, mais en prenant soin de rester classiques !

Romantici vogliamo esserlo anche noi italiani, noi figli primogeniti della moderna civilizzazione, noi da cui ebbe forma e splendore l'ancor rozza poesia de' trovatori; romantici si, ma avversi ai pregiudizi, alla malinconia, alla superstizione; romantici nelle idee, nelle opinioni, negli affetti, ma fedeli all'esempio e ai precetti dei classici nell'applicazione delle forme e nelle regole dell'arte (95).

On s'attendrait à ce que Beyle relevât le défi. Ce classique obstiné ne méritait-il pas d'être ridiculisé ? Un admirateur fervent de Viganò pouvait-il laisser sans riposte la comparaison ironique que faisait l'auteur des *Cenni critici sulla poesia romantica* entre la tragédie romantique et les ballets de la Scala ? Dans celle-là comme dans ceux-ci, disait Londonio, sans cacher sa réprobation, on fait passer, en moins d'une heure, sous les yeux des spectateurs, la vie entière d'un héros et la moitié de l'histoire d'un empire.

Io non so cosa ne diranno i romantici; *ma pure io non saprei con che meglio paragonare la tragedia* romantica, *quanto coi nostri balli eroico-pantomimici; in questi come in quella si riempie la scena di personaggi estranei all'azione, si prodigano gli spettacoli d'ogni sorta, i combattimenti, i banchetti, le pompe militari e religiose; e quasi che la natura fosse obbediente all'arbitrio del compositore come i macchinismi del teatro, non si crede pretender troppo dalla compiacente illusioni degli spettatori, se in men d'un'ora si fa loro passar sotto gli occhi l'intera vita d'un eroe e mezza la storia d'un impero* (96).

Mais Beyle ne souffle mot. Il travaille à la *Vie de Napoléon.*



Vers la fin de 1817, se répandait à Milan la traduction en vers du *Giaour* (97). Pellegrino Rossi, le traducteur, ne prenait pas prétexte du poème de Byron pour lancer, comme on aurait pu l'imaginer, un manifeste romantique. Loin de là, il se pla-

(94) *Ibid.*, I, 299.
(95) *Ibid.*, I, 233.
(96) *Ibid.*, I, 225.
(97) *Il Giaurro. Frammento di novella turca scritto da Lord Byron e recato in versi italiani da Pellegrino Rossi.* In Ginevra, per G. J. Paschoud, e si vende a Parigi per lo stesso (1818, in-12, xxiv-94 p.).

çait, suivant son expression, au nombre des « neutres » (98). C'est pourquoi Giuseppe Acerbi remarquait d'un ton narquois : « *Egli sembra essere uno de' devoti, ma un po' tiepido, almen circospetto* (99). » Son intention, expliquait Pellegrino Rossi, avait simplement été de présenter aux Italiens un spécimen du « genre romantique », puisqu'en Italie aussi avait éclaté la « guerre romantique » :

... questo poemetto, al pari che gli altri tutti del Byron, appartiene al genere che dicon romantico : *ed io pur so che anche in Italia scoppiò, e forse al tutto non è spenta, la guerra romantica...*

Questa mia traduzione, qual ch'ella siasi, varrà almeno a far comprendere che esiste ne' più secreti e profondi ripostigli del cuore umano une ricca maniera d'alta ed efficace poesia. Altri poi vedrà se i tesori che se ne traggono debbano foggiarsi alla tedesca o all'inglese, o se miglior partito non fosse dar loro forme più regolari e più italiane, arricchendo così la nostra scuola anziché aprirne una nuova (100).

La traduction du poème de Byron n'a pas non plus engagé Stendhal à croiser le fer. Lui serait-elle restée inconnue ? Nous ne le pensons pas. On se souvient de cet *Appendix* sur la question grecque préparé naguère pour l'*Histoire de la peinture en Italie* et qui n'avait pas été employé. Or, tout à coup, le 15 janvier 1818, Stendhal charge le copiste Delbono d'en mettre au net le brouillon (101). Comment expliquer cette soudaine décision ? Nous la rapprochons de la traduction du *Giaour* par Pellegrino Rossi. Cette conjecture nous est suggérée par la note marginale que Stendhal a tracée à la fin de l'*Appendix* : « Plein de ces idées tristes et vraies sur la Grèce, j'ai relu machinalement le *Giaour* de lord Byron » (102), et dont la première rédaction, que nous lisons sur l'autographe, est encore plus explicite : « Après avoir lu ce Rapport machinalement, j'ai relu le *Giaour* de lord Byron (103). »

Si Beyle a « relu » le *Giaour*, c'est que Pellegrino Rossi lui en avait offert l'occasion. Et ce n'est pas d'avoir fortuitement mis la main sur le brouillon de l'*Appendix* qui l'a fait songer au poème, mais c'est bien l'inverse qui a dû se produire. Le

(98) *Il traduttore a chi legge,* p. IX.

(99) *Biblioteca Italiana,* troisième année, tome X, janvier 1818, p. 11-12.

(100) *Il traduttore a chi legge,* p. VI.

(101) « *Principiate a copiare qui dietro,* 15 J[anvi]er 1818. » Ms. R. 5896, tome 4, fol. 86 r°. — Et plus loin : « Copié en janvier 1818 » (*ibid.*, fol. 104 r°).

(102) *Mélanges de politique et d'histoire,* II, 166.

(103) Ms. cit., fol. 9 r°. La note est écrite en regard de la phrase : « L'esclave vile et sans lumières de la Puissance qui a succédé aux Janissaires. » Stendhal a biffé sa note, et l'a tracée de nouveau à la fin du morceau.

sombre tableau de la situation de la Grèce, peint par Byron, lui a sans doute inspiré le projet d'exhumer son manuscrit. Et cela nous paraît d'autant plus vraisemblable que la mode de dédier des ouvrages au tzar Alexandre — car dans la copie la dédicace est conservée — s'était répandue en Italie (104).

En tout cas, le projet ne semble avoir vécu que l'espace d'un jour. Henri Beyle ne s'est même pas donné la peine de relire la copie de Delbono (105).

⁂

Pourquoi donc Stendhal, qui jusqu'ici n'avait manifesté aucune velléité de prendre part au débat, a-t-il tout à coup ébauché un plaidoyer romantique ? Ce qui l'a décidé, pensons-nous, est l'intervention de Lodovico di Breme.

Di Breme venait de publier dans les livraisons de janvier et févriér 1818 du *Spettatore,* sous le titre *Il Giaurro... Osservazioni di Lodovico di Breme* (106), deux articles où il réfutait avec ardeur les arguments produits par Londonio contre le « romanticisme ». C'est à ce moment, notons-le au passage, qu'on commence à se servir de ce néologisme. « Il buon Lodovico écrit Silvio Pellico le 17 janvier 1818, è tutto ardente nella guerra del *romanticismo* e del *classicismo...* » (107).

Ces articles ont une importance beaucoup plus grande qu'on ne leur en accorde habituellement, car ils constituent la pre-

(104) Monti rapporte qu'on conseillait à l'éditeur des *Fastes Consulaires* de dédier son œuvre « all'Imperator Alessandro, che volentieri accetta dagli stranieri queste occasioni politiche di mostrarsi universale Mecenate » (*Epistolario,* V, 5, lettre à A. Nota du 24 janvier 1818).

Au même moment, Cicognara plaçait à la fin du troisième et dernier volume de sa *Storia della scultura,* paru à Venise, 1818, in-folio, cette grandiloquente dédicace au Tzar : « Tocca a Voi, Re dell'Europa, che avete il vanto d'averla pacificata, a schiudere le cave di Paros, estrarne i macigni, e far che sorgano i monumenti della Vostra grandezza nei fori e nelle basiliche, per emulare i bei secoli d'Alessandro, d'Augusto, dei Medici : la gloria di Canova è matura, e cento artefici impazienti sull'orme sue aspettano per slanciarsi nel nobile arringo dai generosi potenti il segnale. »

(105) Cette copie est conservée dans les manuscrits de Grenoble, R. 5896, tome 5, fol. 15-28. Le copiste Delbono, qui n'était pas venu à bout de déchiffrer partout le brouillon, a laissé un grand nombre de blancs que Stendhal n'a pas remplis.

(106) *Lo Spettatore,* tome X, n° 11, janvier 1818, p. 46-58, et n° 12, février 1818, p. 113-114. Ces deux articles ont été réunis en plaquette la même année. Milano, Pirotta, 1818, in-8°, 48 p.

(107) I. Rinieri, ouvr. cit. I, 266. C'est nous qui soulignons. Francesco Pezzi emploie de son côté le terme *romanticismo* dans le compte rendu de la traduction du *Giaurro,* inséré dans la *Gazzetta di Milano* du 31 janvier 1818.

mière tentative de formuler, en dehors de Schlegel, la théorie du genre romantique. Et il n'est pas peu surprenant que cette particularité ait échappé aux critiques italiens. L. di Breme, au lieu de reprendre les principes du *Cours de littérature dramatique*, a développé les idées exposées dans ce fameux article sur Byron du n° 45 de l'*Edinburgh Review*, qui avait fait une telle impression sur Stendhal à la fin de 1816.

Il ne peut y avoir de poésie sans enthousiasme créateur, « *furor poetico* », commençait par soutenir di Breme. Il en déduisait que le pathétique, c'est-à-dire la peinture des passions, est ce qui distingue principalement la poésie moderne.

> ... *il patetico, non volgarmente inteso, ma in quanto egli è l'espressione di ciò che v'ha di più riposto e di più profondo (non già di più maninconioso) nell'animo e nel sentire umano, presenta veramente e costituisce uno dei caratteri più costanti della poesia moderna*... (108).

Il disait aussi que l'inspiration poétique a évolué en même temps que l'humanité. On reconnaît sans peine cette « histoire de la poésie » esquissée par Jeffrey dans son article. Les deux premières strophes du *Giaour*, poursuit di Breme, prouvent à elles seules que la poésie moderne ne peut obéir à d'autres règles qu'à celles de la psychologie; autrement dit, elle ne doit viser qu'à l'effet produit sur l'âme du lecteur :

> ... *Ora domanderò se una tale previa elaborazione sull'anima del lettore, e di cui il lettore suole non avvedersi, non sia l'unica e suprema regola psicologica, e se la poesia moderna abbia o no ragione di riconoscerne qui delle altre* (109) ?

Et le premier article se terminait par l'affirmation qu'il est absurde de prétendre que les histoires tirées de la fable ont gardé tout leur intérêt.

La question de la mythologie forme la transition du premier au deuxième article. Celui-ci débute par une attaque à fond contre Londonio, qui s'était précisément fait le défenseur de la mythologie. De là, di Breme passe à combattre l'idée préconçue que le Moyen Age du Nord est le seul foyer de poésie moderne :

> ... *Nulla di più ingiusto, nè che muova da una più confusa e più grossa conoscenza dell'arte moderna, quanto la taccia che le si dà in Francia ed in Italia di poesia exclusivamente ligia alle favole e alle storie settentrionali de' secoli oscuri*... (110).

Bien au contraire, ajoute-t-il, rien n'est plus près de l'esprit de l'art antique que la poésie moderne :

(108) Bellorini, ouvr. cit., I, 260.
(109) *Ibid*, I, 267.
(110) *Ibid.*, I, 274-275.

... *Niuna poesia si assomiglierebbe invece meglio all'antica e primitiva concitazione; niuna produrrebbe effetti più analogici a quelli, ne tramanderebbe più sicuramente, come già le antiche epopee, i costumi e le passioni e le vicende nostre alla più tarda posterità*... (111).

Après avoir mentionné d'une manière flatteuse la *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide* (112), alors que le *Cours de littérature dramatique* n'est jamais nommé, di Breme oppose à la critique servile, ennemie du progrès, la critique grave, féconde, philosophique, qui étudie les chefs-d'œuvre, sans prescrire au génie de lois artificielles :

... *Un'altra critica invece, grave, avvivatrice degli ingegni e molto filosofica, sa di non dover prescrivere leggi artificiali, né d'imporre gioghi alla facoltà creatrice, ma di camminare attenta sulle di lei orme e raccoglierne e tesoreggiarne sollecita i ritrovamenti*... (113).

Le meilleur représentant de cette critique nouvelle, di Breme le déclare sans détours, est l'*Edinburgh Review*, qui a éclipsé toutes les autres poétiques anciennes et modernes :

Il giornale critico-letterario, che porta il nome di Rivista d'Edimburgo, *è un periodico documento di quella recente filosofia analitica che non permette più di citare a confronto suo né le poetiche e le retoriche di Aristotile a di Quintiliano, né tampoco quelle di Rollin e di La Harpe*... (114).

A l'appui de son assertion, di Breme cite précisément la phrase sur la poésie que Stendhal, on s'en souvient, avait déjà introduite dans le dernier chapitre de l'*Histoire de la peinture en Italie :*

Mirabile ivi a leggersi lo svolgimento delle varie ragioni poetiche, analoghe sempre alle varie ragioni dei tempi, dei costumi e dei luoghi; e ciò appunto in proposito della poesia di Byron. Ivi, a cagion d'esempio, parlandosi delle diverse fasi poetiche e dei tempi grandiosi per vaste operazioni e modificazioni sociali, tempi fecondi di presentimenti e di speranze, viene osservato, che « la poesia suol aver parte in quelle grandi transformazioni; diventa più entusiastica, solenne, appassionata... (115).

Plus loin, il donne, dans une longue note, la traduction du début de l'article de Jeffrey, et il fait précéder sa traduction du « chapeau » suivant :

(111 *Ibid.*, I, 275.
(112) « ... Il magistrale lavoro di Willelmo Schlegel sopra l'*Ippolito* d'Euripide, posto da lui in confronto colla *Madame Phèdre* [*sic*] di Racine, è pur un bel saggio della suprema abilità critico-romantica di questa nuova scuola, e ci mostra quanta efficacia ella prometta restituire a qualsivoglia età poetica... » (*ibid.*, I, 275).
(113) *Ibid.*, I, 276.
(114) *Ibid.*, I, 277.
(115) *Ibid.*, I, 277. C'est nous qui soulignons.

Ecco il giudizio che ne pronunziano [de Byron] *i gravissimi critici de l'*Edinburgh Review; *e serva onde dimostrar le falsità di alcune asserzioni tendenti ad ingannare gl'Italiani sul concetto che portano di lord Byron i dotti e i veggenti della sua nazione...* (116).

Et L. di Breme reste encore dans la ligne de l'*Edinburgh Review* lorsqu'il considère la poésie romantique comme la poésie qui convient à ceux qui cherchent à être émus, et la poésie classique comme l'apanage des pédants :

... Ella è cosa riconosciuta che la poesia così detta romantica a quelli è più gradita che cercano di essere più internamente commossi nel pensiero e negli affetti, mentre invece alla così detta classica sorridono di preferenza le persone (quelle soltanto intendo che vi si attengono di buona fede e non per piaggiare altrui) che amano di ritrovare negli scritti moderni le consuetudini onde furono imbevute... (117).

Les deux articles du *Spettatore* n'ont pas manqué d'éveiller l'intérêt de Stendhal. Il avait été frappé naguère par les idées exposées dans l'article de l'*Edinburgh Review* sur Byron; mais depuis il avait délaissé la question du genre romantique. C'est di Breme qui, au début de 1818, les lui fait redécouvrir. Cela explique non seulement la phrase de la lettre à Mareste du 12 mars 1818 : « Ici, les romantiques se battent ferme contre les classiques; vous sentez bien que je suis du parti de l'*Edinburgh Review* » (118), mais encore que Beyle se soit déterminé à intervenir dans le débat.

Mais son intervention ne risquait-elle pas d'être trop tardive ? N'arrivait-il pas après la défaite de l'adversaire ? Aucune crainte à cet égard : L. di Breme n'avait pas soufflé mot du théâtre, il y avait donc une lacune importante à combler. Stendhal va réfuter à son tour Londonio, en traitant des théories dramatiques.



C'est un titre batailleur, *Qu'est-ce que le romanticisme ? dit M. Londonio* (119), que Beyle donne à son nouveau pamphlet, composé très rapidement, du 5 au 9 mars 1818 (120).

(116) *Ibid.*, I, 296 note.
(117) *Ibid.*, I, 287-288.
(118) *Corr.*, V, 103. Beyle mande à Mareste, de Grenoble, le 14 avril 1818 : « ... la guerre des romantiques et des classiques va jusqu'à la fureur à Milan (...). Toutes les semaines, il paraît une brochure piquante; je suis un romantique furieux... » (*ibid.*, V, 137).
(119) En réalité, Londonio avait dit : « Cosa intendesi per *poesia romantica ?* » (*Cenni critici*, éd. cit., I, 213). Sur le mot *romanticismo, voir plus haut.*
(120) Le 4 mars, Stendhal a l'idée de consacrer quelques lignes à la question romantique dans la brochure sur la langue italienne.

Dès le début, « sans perdre de temps en circonlocutions », il dirige ses attaques contre le « *palladium* » du genre classique. Il lui fallait des arguments à faire valoir contre les griefs de Londonio : la non-observance des unités affaiblit la vraisemblance et détruit l'illusion (121). Il les puise à pleines mains dans la préface de Johnson aux œuvres de Shakespeare, qu'il avait lue à Brunswick, nous le savons, et dont plus récemment il avait vu l'autorité invoquée par Schlegel (122). Les deux tiers du chapitre *Des unités de temps et de lieu* ne sont que la traduction des pages où Johnson justifiait Shakespeare de ne pas avoir appliqué les règles d'Aristote. Ces emprunts sont connus (123). Mais on n'a pas remarqué que s'il s'approprie les idées essentielles du critique, il ne suit pas toujours le texte de près. Dans le double but de cacher ses larcins et de faire croire aux lecteurs italiens que l'auteur de la brochure était leur compatriote, il remplace les exemples donnés par Johnson et ses allusions aux pièces de Shakespeare par des expressions plus familières à des oreilles italiennes et des allusions à des auteurs dramatiques de la péninsule, tels qu'Alfieri et Giraud. Ainsi, *Alexander and Cæsar, the plain of Pharsalia, the bank of Graniens, Henry the Fifth, the field of Agincourt, Petruchio, Cato,* deviennent respectivement *don Carlos ou Abel, le palais de Philippe II, la caverne d'Abel, Charles VIII, le champ de bataille de Fornova* (sic), *l'Ajo nell'imbarazzo, Timoléon.*

Avec Johnson, Beyle entend mettre à contribution un autre auteur qu'il connaissait aussi depuis longtemps, Marmontel.

Le lendemain, il décide de traiter à part du *romanticisme,* et commence à rédiger. Le 7, il compose l'*Histoire de la poésie*; le 8, il envoie le brouillon au copiste Delbono; le 9, il charge ce dernier de copier le chapitre sur les unités. Voir, pour plus de détails, la chronologie établie par R. Vigneron, *Deux pamphlets milanais de Stendhal,* p. 185 et suiv.

(121) « ... La licenza introdotta dai romantici rispetto alle unità di tempo e di luogo, disait Londonio, offende la verisimiglianza e distrugge in gran parte l'illusione... » (*Cenni critici,* éd. cit., I, 225-226).

(122) « L'anglais Johnson, d'ailleurs partisan des règles sévères, dit avec raison que lorsque notre imagination, pour nous rendre témoins de l'histoire d'Antoine et de Cléopatre, peut remonter de dix-huit siècles en arrière, et nous transporter dans Alexandrie, le voyage d'Alexandrie à Rome ne doit pas ensuite lui coûter beaucoup » (*Cours de littérature dramatique,* dixième leçon, II, 118).

(123) Ils ont été étudiés par miss Doris Gunnel dans son ouvrage *Stendhal et l'Angleterre,* p. 248-259. Précisons que les indications marginales du brouillon autographe indiquent que Beyle a eu sous les yeux l'édition des œuvres de Johnson en 12 volumes, parue à Londres en 1801, soit l'édition même dont il s'était déjà servi à Brunswick. La *Preface to Shakespeare* figure au tome II, p. 77-140.

Tout le chapitre des *Eléments de littérature* intitulé *De l'illusion* — et où Marmontel expliquait qu'il n'y a jamais au théâtre d'illusion complète — devait figurer dans la brochure (124).

Ensuite, Stendhal présente un exemple concret de tragédie romantique. Il ne la tire pas du théâtre italien; en dépit de son succès, la pièce de Silvio Pellico, *Francesca da Rimini,* n'allait pas contre la tradition (125). Il expose, et avec un grand luxe de détails, l'action de *Christophe Colomb,* la « comédie shakespearienne » que Lemercier avait fait jouer en 1809, au grand scandale de la critique (126).

Le chapitre se termine par un appel pathétique aux Italiens les invitant à ne plus suivre les errements d'Alfieri, que sa tardive éducation littéraire — nous retrouvons ici une idée suggérée par Sismondi — a poussé à imiter Racine.

La nécessité d'abandonner l'imitation de Racine forme le sujet du chapitre intitulé *Histoire de la poésie,* titre qui est une réminiscence de l'article de Jeffrey sur Byron. Emporté par son élan, Stendhal critique avec aigreur *Iphigénie* :

> Racine a travaillé pour ce peuple à demi étiolé déjà sous Louis XIV par le despotisme de Richelieu. Tous les gens éclairés savent ce que Richelieu avaient fait contre les lettres par l'Académie française. Ce prince des despotes inventa une douzaine de ressorts aussi puissants pour ôter aux Français l'antique énergie des Gaulois, et couvrir de fleurs les chaînes qu'il leur imposa. Il fut défendu de peindre dans la tragédie les grands événements et les grandes passions; et c'est Racine, le poète d'une cour efféminée, esclave, et esclave adorant ses chaînes, que les pédants veulent imposer à toutes les nations, au lieu de souffrir que l'Italien fasse des tragédies italiennes, l'Anglais des tragédies anglaises et l'Allemand des tragédies allemandes !

Et Stendhal d'enchaîner :

> Car voici la théorie romantique : il faut que chaque peuple ait une littérature particulière et modelée sur son caractère particulier, comme chacun de nous porte un habit modelé pour sa taille particulière. Si nous citons Shakespeare, ce n'est pas que nous voulions imposer Shakespeare à l'Italie. Loin de nous une telle idée. Le jour

(124) *Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 21-22, 279. Stendhal renvoie aux *Œuvres de Marmontel,* édition revue et corrigée par l'auteur, Paris, 1787, 17 vol. in-12. Le chap. de l'*Illusion* se trouve au tome IV, p. 138-150 des *Eléments de littérature,* vol. VIII de l'édition précitée.

(125) La tragédie de Silvio Pellico, *Francesca da Rimini,* avait été jouée en 1815. Beyle l'avait mentionnée dans *Rome, Naples et Florence en 1817,* éd. originale, p. 114; éd. du Divan, III, 204-205. Par la suite, il en parlera à plus d'une reprise (*Racine et Shakspeare,* 1823, p. 47, note. *Rome, Naples et Florence* (1826), I, 81, etc.); mais, tout en goûtant la peinture de l'amour, il ne la mettra pas au rang des tragédies romantiques.

(126) Voir deuxième partie, chap. III.

où nous aurons une tragédie vraiment nationale, nous renverserons Shakespeare et son élève Schiller... (127).

Identifier théorie romantique et littérature nationale constituait, à n'en pas douter, un principe fécond. Mais Stendhal ne s'y attarde pas. Ce qui lui tient à cœur, c'est de montrer pourquoi, pour avoir une tragédie nationale, il faut renoncer à imiter Racine et marcher sur les brisées de Shakespeare. Il revient donc au thème développé dans le n° 45 de l'*Edinburgh Review,* en mettant prudemment dans une note : « Tout ce qu'il y a dans cette brochure est traduit de l'allemand (*sic*) et de l'anglais... » (128).

Les hommes du XIXe siècle, écrit-il en substance, demandent aux arts des sensations fortes. Or, comment pourraient-ils s'accommoder de la mièvrerie de Racine ? Leur poète est Shakespeare, qui « écrivait pour les âmes fortes ». C'est pourquoi Beyle conseille vivement aux poètes italiens l'étude du Moyen Age, l'époque de l'histoire de l'Italie la plus riche en énergie. Et cette idée lui inspire une péroraison enflammée destinée à ménager le « patriotisme d'antichambre » de ses lecteurs :

Où ne fût pas montée l'Italie, si l'invention de l'imprimerie eût précédé de deux cents ans le siècle de Pétrarque et la découverte des manuscrits ? Alors l'Italie, dans toute la sève de la jeunesse, n'eût pas été empoisonnée par les pédants grecs, chassés de Constantinople; nous serions riches de mille chefs-d'œuvre moulés sur notre caractère, bien véritablement faits pour nous, et non pas pour les grecs ou pour les Français, et au lieu de recevoir des modèles de l'Angleterre c'est nous qui aurions porté dans le Nord le culte de la vérité poétique du *romantisme* (129).



La brochure stendhalienne n'aurait pas manqué d'apporter une contribution efficace au débat romantique. Bien qu'en grande partie pillée, elle remuait des idées; elle offrait aussi aux romantiques italiens une définition du « romanticisme » qui s'adaptait bien à leurs aspirations patriotiques. On se demande donc pourquoi elle n'a pas été publiée. Et pourtant Stendhal s'était entouré de toutes les précautions souhaitables : il avait eu recours au même stratagème que dans le pamphlet sur la langue italienne : il présentait l'auteur comme italien, et pour expliquer d'une manière plausible la connaissance de

(127) *Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 28.
(128) *Ibid.,* II, 30, note. Quant au renvoi à l'*Edinburgh Review :* n° 54, page 277, nous avons déjà dit qu'il est doublement inexact.
(129) *Ibid.,* II, 38-39.

la littérature anglaise possédée par ce soi-disant Italien, il le faisait passer pour un ancien prisonnier de guerre en Grande-Bretagne.

Faut-il supposer que la crainte d'être reconnu en dépit de ces alibis, et d'attirer inopportunément l'attention sur sa personne l'ait retenu à la dernière heure ? ou bien que les amis auxquels il s'était ouvert de son projet lui aient déconseillé de le mettre à exécution (130) ? ou encore qu'après le premier jet rapidement rédigé, il soit entré dans la voie des repentirs et des scrupules, de manière à être pris de court lors de son départ pour la France au début d'avril suivant ? Le fait est que Stendhal attendra une année entière avant de vouloir s'engager de nouveau dans la bataille romantique.

(130) Cf. *ibid.*, II, 31, note.

III

« L'Italie en 1818 »

Comment est né le projet d'une seconde édition de *Rome, Naples et Florence en 1817*. — L'élaboration de *l'Italie en 1818*. — Principales additions : les mœurs italiennes; allusions politiques; attaques contre le « papisme » et l'Angleterre; la littérature italienne. — Les sources : *a*) italiennes : Pietro Verri, Carlo Gozzi, Pietro Custodi, le *Conciliatore;* — *b*) françaises : Sismondi, Volney, Tracy, *la Minerve*; — *c*) anglaises : l'*Edinburgh Review*, l'*Eclectic Review*, Forsyth, Hobhouse, Thomas Moore. — *L'italie en 1818* aurait-elle dépassé en intérêt *Rome, Naples et Florence en 1817 ?*

Vers la fin de 1817, Adolphe de Mareste rendit compte à son ami de ses impressions sur *Rome, Naples et Florence en 1817*. Il commençait par des éloges :

> J'ai lu l'ouvrage il y a environ six semaines, il m'a fort amusé. Je l'ai relu il y a trois jours, il m'a amusé encore. Peu de brochures de ce genre pourraient soutenir cette double épreuve (131).

Mais il se hâtait d'ajouter : « Le chapitre de la critique est interminable. » Il relevait quelque inégalité dans la composition :

> La fin de l'ouvrage est moins intéressante que le commencement; défaut réel : beaucoup de décousu, trop de négligence, affectation du style de grand seigneur dont Saint-Simon est le modèle, ton difficile à imiter.

Il trouvait « par trop bouffonne » la « *ducomanie* » de M. de Stendhal, et surtout, il lui reprochait de « manquer de vérité », de s'être trop longuement attardé à parler de chanteurs au lieu de « varier son sujet et de nous présenter quelques comparaisons entre les Italiens de 1817 et ceux de 1810, 1811, 1812, et faire ressortir le contraste des Cours de Murat et de Ferdinand, de Camille Borghèse et de Victor-Emmanuel, du prince Eugène et du duc de Modène... ».

Les critiques de Mareste n'offusquèrent pas Henri Beyle (132).

(131) *174 lettres à Stendhal*, I, 21 et suiv., lettre du 22 décembre 1817.

(132) On ne décèle pas le moindre agacement dans sa réponse (*Corr.*, V, 88 et suiv., lettre à Mareste du 3 janvier 1818).

Elles lui parurent même si pertinentes qu'il conçut le dessein de donner une nouvelle édition, revue et augmentée, du livre (133). A cet effet, il commence à réunir de nouveaux matériaux. Dès la fin de janvier 1818, il se procure les voyages en Italie d'Eustace, Petit Radel et Guinan Laoureins, afin de voir comment les étrangers jugeaient l'Italie (134). Les 15 et 16 février, il parcourt la *Storia di Milano* de Pietro Verri, et en extrait des passages sur le clergé, l'histoire de Venise, et la liberté de la presse à Milan au XVIII[e] siècle (135). Quelques jours plus tard, le 23, il s'applique à préciser les raisons qui empêchent l'Italie d'avoir une littérature. Dans *Rome, Naples et Florence en 1817*, M. de Stendhal s'était contenté, nous l'avons dit, de poser le principe qu'il ne peut y avoir de littérature sans liberté. Beyle revient maintenant sur la question, afin d'expliquer pourquoi les écrivains italiens ne réussissent pas à « écrire clairement sur un sujet donné » (136). Du 20 au 23, il puise dans les *Memorie inutili* de Carlo Gozzi des renseignements sur le gouvernement et les mœurs de Venise (137). Le 25, il note quelques pensées sur la langue italienne (138).

L'élaboration des deux pamphlets sur la *Proposta* de Monti et sur le « romanticisme », qui a formé sa principale occupation

(133) Nous ne partageons pas l'opinion de Daniel Muller : « En présence du succès de son ouvrage, Stendhal songea à une nouvelle édition... » (*Rome, Naples et Florence*, éd. Champion, tome I, p. LIII). Le livre n'eut pas un succès extraordinaire; la presse parisienne l'ignora et, au mois de mars 1818, moins de la moitié du tirage avait été vendu, soit 226 exemplaires sur 504. Signalons aussi l'étrange méprise de M. Bardèche qui a cru que les fragments publiés par Henri Martineau sous le titre *Pages d'Italie* constituent un « manuscrit secret » de Stendhal : « ... son livre à peine terminé, Stendhal ne peut se retenir : il écrit, pour des temps meilleurs, ce qu'il n'a pas osé dire dans ses deux [*sic*] volumes imprimés... » (*Stendhal romancier*, p. 79).

(134) *Marginalia*, II, 27-28, 29 janvier 1818.

(135) *Pages d'Italie*, p. 24-30, 33-34.

(136) *Ibid.*, p. 36-43. Dans le manuscrit, R. 5896, tome 2, fol. 143 r°, ce fragment est précédé de l'indication : « Après : ... qu'est-ce qu'une littérature sans liberté ? » Ce rétablissement — qui a déjà été signalé par R. Vigneron, *Deux pamphlets milanais de Stendhal*, p. 173 — montre que Beyle entendait l'insérer à la suite de la phrase de *Rome, Naples et Florence en 1817 :* « ... Mais au dix-neuvième siècle, qu'est-ce qu'une littérature sans liberté ? » (éd. originale, p. 326; éd. du Divan, III, 195).

(137) *Ibid.*, p. 31-32, 34-35, 20-23 février 1818. Dans le manuscrit, R. 5896, tome 2, fol. 147 r° - 148 r°, les extraits de Gozzi suivent immédiatement les réflexions sur les écrivains italiens dont il vient d'être question.

(138) *Ibid.*, p. 44-47. En regard du titre, Beyle a marqué : « Pour 163 » (ms. R. 5896, tome 2, fol. 150 r°). Cela veut dire qu'il destinait ces notes à la p. 163 de *Rome, Naples et Florence en 1817* (tome II, p. 48 de l'éd. du Divan).

au mois de mars, ne lui a point laissé le temps de poursuivre la révision du livre. Au début d'avril (139), il quitte Milan pour faire un court séjour dans sa ville natale. Et c'est vraisemblablement à ce moment-là qu'il a pris connaissance du compte rendu dont *Rome, Naples et Florence en 1817* avait fait l'objet dans l'*Edinburgh Review* (140).

On peut imaginer quelle fut sa joie en voyant que le livre avait retenu l'attention de cette revue qu'il plaçait si haut dans son estime. Hélas ! il fallut vite déchanter. Non que l'*Edinburgh Review* le jugeât avec sévérité; elle ne le prenait pas au sérieux, ce qui était pire (141).

Pour le critique, il ne faisait pas de doute que *Rome, Naples et Florence en 1817* fût réellement un journal de voyage :

> ... *The plan of this book is by no means a bad one. The author proposed to himself to set down, whithout any other arrangement than the order of time, what he saw from day to day, with such remarks as occurred to him; and to select for publication his notes respecting the three great cities of Italy beyond the Apennines...* (142).

Or, la valeur de ce genre d'ouvrages, disait-il, dépend uniquement des talents de l'auteur; si celui-ci est « *superficiel, frivole, ignorant* », son livre sera aussi vide que sa conversation :

> ... *It is evident, however, that the value of a work, constructed upon this plan, must depend wholly upon the talents and accomplishments of the author; and that the cursory observations of a* superficial, flippant, ignorant *person, must form one of the most insignificant books in the world...* (143).

« *Flippant* », frivole, voilà le défaut essentiel de ce vrai Parisien, « *this true Parisian* » (144), qu'est le « Baron de Stendhal [*sic*] » (145). Le critique y revient à plus d'une reprise. A son avis, le début du livre donne déjà un aperçu de la *frivolité* de l'auteur.

> ... *The first paragraph of the work* (...) *may give the reader a guess of the* flippant character *he has to deal with, in the person of the Baron de Stendhal* [*sic*] (146).

(139) Le 2 avril 1818. *Calendrier de Stendhal*, p. 174.

(140) Vol. 29, n° 57, novembre 1817, p. 237-246. Le compte rendu a été fait d'après l'édition de Londres, parue peu de temps après l'édition française.

(141) C. Stryienski n'a pas saisi la portée de ce compte rendu. Pour lui, le « critique de l'*Edinburgh Review* était très bienveillant... » (*Soirées du Stendhal-Club*, 1904, p. 24).

(142) N° 57, p. 237-238.

(143) *Ibid.*, p. 238. C'est nous qui soulignons.

(144) *Ibid.*, p. 241.

(145) « ... The writer of this volume, explique le critique, is announced in the newspaper advertisements, though not in the title page, as a Baron Stendhal [*sic*] (*ibid.*, p. 238).

(146) *Ibid.* C'est nous qui soulignons.

Il ajoute : « ... comme c'est un homme de quelque vivacité et pénétration, *malgré sa frivolité*, nous trouvons que ses observations valent fréquemment la peine d'être retenues, lorsque les sujets deviennent un peu importants » (147). Mais, le plus souvent, la *frivolité* du voyageur se double de *naïveté* et de *crédulité*, et cela infirme les anecdotes qu'il rapporte :

We must warn the reader, once for all, against too implicitly trusting the accuracy of this traveller, as to the anecdotes which he has told of individuals whom he either knew or heard of in his tour. It seems pretty clear that he has frequently mistaken one person for another; and he has been very credulous in receiving the stories which were told him (148).

Enfin, l'article s'achève sur un dernier grief : l'exactitude de remarques sur les Anglais et l'Angleterre est contestable :

His remarks upon the English are far from being so just. Indeed, he labours under some strange caprice, rather than prejudice, upon this subject; for he seems to praise all the individuals of our country whom he saw, and yet to hate us collectively; and not in the manner of Swift, who said he loved particular men; while he hated mankind, but after a fashion of his own (149).

Doit-on s'étonner que ce compte rendu ait laissé à Henri Beyle la bouche amère ? Dépité, agacé de se voir si mal compris (150), il ne peut s'empêcher de répliquer. Le brouillon de sa lettre au directeur de l'*Edinburgh Review* montre combien le reproche de frivolité l'avait affecté (151).

(147) « ... as he is a man of some liveliness and acuteness, *with all his flippancy*, we find his observations frequently worth attending to, when the subjects become somewhat more important... (*ibid.*, p. 240. C'est nous qui soulignons).

(148) *Ibid.*, p. 243-244.

(149) *Ibid.*, p. 245.

(150) La *Literary Gazette* a publié dans le n° 49, daté du 27 décembre 1817, un compte rendu de la traduction anglaise de *Rome, Naples et Florence en 1817*. Le ton de cet article est encore plus mordant que celui de l'*Edinburgh Review*. Pour le collaborateur de la *Literary Gazette* aussi, Stendhal est le vrai type du Français « intelligent, vain, volage et suffisant (...), un génie vagabond, fou de musique, sentimental, immoral, dénué de jugement, témoignant d'une *légèreté* en rapport avec ses préjugés et d'une outrecuidance avec son ignorance, tout juste capable de décrire avec vivacité les impressions du moment... » (F. C. Green, *Stendhal et la « Literary Gazette »*. *Le Divan*, avril-juin 1951, p. 90-95).

(151) Ce brouillon de lettre a été recueilli dans la *Correspondance*, V, 123-128. Il est daté de Sienne, le 10 avril 1818. A cette date, Stendhal n'était pas en Italie, mais à Grenoble. En outre, le quantième du mois est suspect, car nous savons d'autre part que c'est le 18 avril que Jombert a expédié à Beyle le n° 57 de l'*Edinburgh Review* (A. Paupe, *La vie littéraire de Stendhal*, p. 96).

Le brouillon, d'ailleurs incomplet, de cette lettre, est conservé au

Je trouve, écrit-il, que le critique a été un peu dupe de la gravité (...). Mon but était de renfermer sous le moins de mots le plus de choses possibles. Probablement si j'avais fait des phrases lourdes comme M. Millin, le critique ne m'aurait pas trouvé si *flippant*...

Il s'amuse à énumérer quelques-uns de ses emprunts à la revue; emprunts qui avaient complètement échappé au critique (152). Et, après avoir déclaré que parler de l'état des esprits en Italie n'était nullement un indice de frivolité, il poursuit :

tome 7 des manuscrits de Grenoble cotés R. 5896, fol. 174-177. Nous signalons ci-dessous quelques redressements de lecture :

P. 124, ligne 24, au lieu de : « ... à la veille *des* événements... », lire : « ... à la veille *de grands* événements... »

P. 125, ligne 5, au lieu de : « *Colquhanus* », lire : « *Colquhoun* ».

P. 125, ligne 11, au lieu de : « ... qu'il peint en aucune manière... », lire : « ... qu'il *ne* peint en aucune manière... »

P. 125, dernière ligne, au lieu de : « ... dans le *ceto* di mezzo ou quand je les y ai vus... », lire : « ... dans le *cetto* [*sic*] di mezzo *où* quand je les y ai vus... »

P. 126, ligne 4, au lieu de : « ... copier *des* livres... », lire : « ... copier *les* livres... »

P. 126, ligne 29, au lieu de : « Monsieur, je *vous* l'avoue... », lire : « Monsieur, je l'avoue... »

P. 127, ligne 2, au lieu de : « On ne vous sépare pas de votre gouvernement qui a payé les gens qui ont abattu Napoléon », lire : « On ne vous sépare pas de votre gouvernement. Qui a payé les gens qui ont abattu Napoléon ? » A cet endroit, figure l'allusion à l'article sur Wilson, dont nous avons parlé dans le chapitre sur la *Vie de Napoléon* (p. 571).

P. 127, lignes 14 et 15, au lieu de : « *Diletti* reggi : *Diletto* reggio », lire : « *Biletti* reggi, *biletto* reggio *. »

P. 127, ligne 18, au lieu de : « (Voyez M. de Prié fils cadet *et favori*, 1818) », lire : « (Voyez M. de Prié fils cadet *en février* 1818) ».

P. 128, ligne 19, au lieu de : « Mais, grand Dieu ! », lire : « Mais, *pour* Dieu ! ».

Enfin, en regard de la fin du brouillon, on lit : « *This fool gougeon* [*sic*]. *M*[*erchan*]*t of Venice* **. »

Nous avons également relevé sur ce brouillon un certain nombre de notes inédites, datées du 24 avril 1818, que nous avons donné dans nos *Compléments et Fragments inédits* (p. 315-316).

* Beyle voulait sans doute écrire : *Biglietti, Biglietto.*

** Allusion au conseil que Gratiano donne à Lorenzo, au début de la pièce, de renoncer à la chimère de vouloir obtenir à tout prix la réputation de sagesse. Stendhal fait allusion à ces vers de Shakespeare dans l'*Histoire de la Peinture en Italie*, chap. CXXVII, tome II, p. 180.

(152) Ainsi que nous l'avons dit, l'*Edinburgh Review* ne dénoncera les plagiats dont elle avait été victime dans *Rome, Naples et Florence en 1817*, que deux ans plus tard, dans le compte rendu de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, n° 64, octobre 1819, p. 320-339.

S'il m'arrivait jamais d'écrire, je perdrais vingt pages en phrases savantes et lourdes : peut-être alors le critique m'ôtera ce beau titre de *flippant*, peut-être sa *gravité* (153) s'avisera-t-elle qu'il est plus difficile de faire une seule observation de mœurs que de citer vingt fois Silius Italicus et Stace...

Malgré cette blessure d'amour-propre (154), le travail de refonte de *Rome, Naples et Florence en 1817* n'est mené que mollement. Il est vrai que le 22 mai, une dizaine de jours après son retour à Milan (155), Beyle fait de longs extraits du dernier volume de l'*Histoire des républiques italiennes* de Sismondi, avec l'intention de les introduire dans la nouvelle édition (156). Néanmoins, le plus clair de son temps est alors consacré à la *Vie de Napoléon*. Ce n'est que par intervalles qu'il jette sur le papier quelques notes (157). Le projet toutefois n'est pas abandonné. Le 8 août, à propos d'une *Nouvelle organisation de la Scala,* Stendhal exprime une fois de plus son désir de publier une seconde édition de *Rome, Naples et Florence en 1817* (159).

Il ne se met vraiment à la besogne qu'au début de septembre de la même année. Le 2, il confie à Mareste : « La vanité *of author* m'a fait penser depuis trois jours *to the second* édition *of Stendhal* (159 *bis*). » Il le charge de s'entendre avec l'éditeur. A l'en croire, le manuscrit aurait été prêt (160). Il récrit, le même jour, sous le titre l'*Italie en 1818,* le début du livre, l'*Edinburgh Review* ayant jugé « frivole » celui de *Rome, Naples et Florence en 1817* (161). Plein d'entrain, il travaille presque sans discontinuer pendant quatre bons mois à mettre sur pied l'*Italie en 1818* (162). Puis, le 22 décembre, il s'arrête

(153) C'est Stendhal qui souligne.

(154) Vers la fin de l'année, il évoquera encore le reproche de *flippancy* (*Corr.*, V, 192, lettre à Mareste du 24 octobre; V, 198, lettre au même du 20 novembre).

(155) Le 11 mai 1818. *Calendrier de Stendhal,* p. 174.

(156) *Pages d'Italie,* p. 49-57. L'autographe porte : « *For* St[endhal]. 22 mai 1818 » (Ms. R. 5896, tome 2, fol. 154 r°).

(157) Fragments datés des 22 mai et 17 juin. *Compléments et fragments inédits,* p. 305-307.

(158) *Pages d'Italie,* p. 70-73.

(159) En tête de ce fragment figure la mention : « Nou[velle] éd[ition] *of* St[endhal]. » (Ms. R. 5896, tome 2, fol. 116 r°).

(159 *bis*) C'est par *Stendhal* que Beyle désigne à cette époque la nouvelle édition de *Rome, Naples et Florence en 1817.*

(160) *Corr.*, V, 174 et suiv., lettre à Mareste du 2 septembre 1818. Cf. *ibid.*, V, 181, lettre au même du 4 septembre 1818 et *Compléments et fragments inédits,* p. 307.

(161) *Pages d'Italie,* p. 74-76. On lit en tête du fragment : « Sten[dhal]. 2e éd[ition]. 2 septembre 1818. » (Ms. 5896, tome 20, fol. 102 r°). La date : « Rome, 15 septembre 1818 » est fictive.

(162) Nous donnons d'autre part la chronologie des différents fragments publiés dans le volume qu'Henri Martineau a intitulé *Pages d'Italie.*

brusquement. Il n'est pas à exclure que sa passion pour Métilde ait contribué à cet abandon, ainsi que le laisse supposer la note tracée le 17 janvier 1819 : « Du 22 d[écem]bre au 7 janvier 1819 je n'ai rien écrit *by love, by santé* et par le désir *of making* dialogues au lieu de proses... » (163). Il essaie de s'y remettre dans le courant du mois de janvier, mais sans succès; les fragments ajoutés le 27 sont les derniers. Pendant le reste de son séjour à Milan, il ne sera plus question de l'*Italie en 1818*. Et lorsqu'il repartira en France, en 1821, tous les brouillons seront abandonnés et oubliés. *Rome, Naples et Florence* sera refait, en 1826, sur de tout autres bases.



Piqué par le reproche de « frivolité », Stendhal voulait donner dans l'*Italie en 1818* un tableau plus fouillé des mœurs italiennes. A cette fin, il a remanié la première partie du livre. « Je recule, note-t-il le 13 septembre, toutes les dates des 33 premières pages pour avoir le temps d'observer les mœurs » (164). Il a également fait une part plus grande aux anecdotes susceptibles de mettre en lumière le caractère italien (165). Par souci d'impartialité, il tient aussi à mettre à côté des traits séduisants de ce caractère, certains aspects moins attrayants. Le long fragment intitulé *Le voyageur et les femmes* (166) est significatif à cet égard. Si notre « touriste » apprécie le naturel des milanaises, en revanche il porte un jugement moins flatteur sur les hommes. En outre, il remarque que la politesse est inconnue; qu'on ne sait pas plaisanter; qu'on ne connaît pas non plus l'art de la conversation, sans

(163) *Pages d'Italie*, p. 190. Voir p. 658.
(164) *Compléments et fragments inédits*, p. 309.
(165) *Pages d'Italie*, p. 79, 98, 142, 188. *Compléments et fragments inédits*, p. 373.
On remarquera que la première de ces anecdotes concerne le Piémont, à propos duquel Mareste lui avait reproché son inexactitude et qu'il qualifiait de « très curieux » sous le rapport des mœurs (*174 lettres à Stendhal*, I, 24, lettre cit.). Beyle avait d'abord écrit à la suite de la première phrase : « On va voir cependant qu'il y croît des sots et des gens de cœur autant et plus que dans aucun autre lieu de ce pays singulier » (Ms. R. 5896, tome 20, fol. 113 r°). La remarque de son ami ne lui était pas sortie de l'esprit.
(166) *Pages d'Italie*, p. 118-137. Ce n'est pas le 13, mais le 14 septembre 1818 que ce morceau a été composé (Ms. R. 5896, tome 19, fol. 132 r°). La date : « Milan, 24 octobre 1817 » est la date fictive à laquelle il devait figurer dans le livre. Quant à la date : « Milan, le 4 septembre 1820 » avec laquelle Romain Colomb a publié ce fragment sous forme de lettre (*Corr.*, éd. Paupe, II, 201-208), elle comporte une double méprise : 4 septembre au lieu de *14* septembre, et *1820* au lieu de *1818*.

parler de l'instruction et des lumières qui font totalement défaut (167).

Qu'on n'aille pas s'imaginer que Beyle ait mis une sourdine à sa sympathie pour l'Italie. Ce sont au contraire ces défauts qui font ressortir l'originalité du caractère italien. « Ici, on est étonné, écrit-il, d'une foule de génies bruts qui ignorent les premiers éléments des choses » (168). L'ignorance, la grossièreté, la paresse intellectuelle sont les marques de l'énergie. Dans l'*Histoire de l'énergie* (169), Beyle étudie l'influence des gouvernements et du climat; pour la première fois peut-être, il expose d'une manière systématique cette conception du caractère italien qu'il développera amplement par la suite.

Des mœurs à la politique il n'y avait qu'un pas et Stendhal le franchit aisément. Si *Rome, Naples et Florence en 1817* fourmillait d'allusions à la situation de l'Italie après Waterloo, celles-ci ne sont pas moins nombreuses et explicites dans les fragments de l'*Italie en 1818* :

... les gens à la mode, ici comme en France, sont les officiers à la demi-solde... (170).

... Les gens que nous sommes obligés de ne mépriser qu'en secret à Paris sont ici affublés de tous les noms qu'ils méritent, et les Lanjuinais, les Constant, les Exelmans portés aux nues (171).

... L'histoire de tout ce qui a existé et de tout ce qui existera peut se resserrer en deux mots : *Rien sans la liberté, tout avec la liberté* (172).

... On sait trop que quelques appétits séditieux et jacobins prétendent que depuis la chute de Napoléon, il s'est élevé une guerre à mort entre les nobles et les peuples. Les nobles s'efforcent de placer un éteignoir sur les lumières et quelques souverains semblent favoriser le parti des nobles (173).

Stendhal va jusqu'à formuler en toutes lettres le vœu de l'unité italienne. Dans une note du 15 juillet 1818 qui devait être insérée dans la préface, après s'être excusé de ne pouvoir « rendre hommage à toutes les personnes qui ont fait pour lui de l'Italie un séjour de bonheur », il poursuit :

Mais il [l'auteur] n'a pas oublié qu'être désignées dans un livre *jacobin* comme celui-ci pourrait les compromettre. Il croit s'acquitter

(167) *Pages d'Italie,* p. 135. *Marginalia,* II, 22.
(168) *Pages d'Italie,* p. 95.
(169) *Ibid.,* p. 16-20. Tel est le véritable titre de ce fragment. Le brouillon est daté du 25 novembre (Ms. R. 5896, tome 7, fol. 101 r°); le millésime est de 1818, et non 1817, comme l'a cru Romain Colomb qui a publié le morceau sous forme de lettre à lui adressée (*Corr.,* éd. Paupe, II, 38).
(170) *Ibid.,* p. 132.
(171) *Ibid.,* p. 133.
(172) *Ibid.,* p. 49. C'est Stendhal qui souligne.
(173) *Ibid.,* p. 84.

à leurs yeux en leur assurant qu'il forme des vœux aussi ardents qu'elles pour que ce beau pays de dix-huit millions d'hommes soit enfin réuni sous un seul roi et une constitution semblable à celle que la France doit à Louis XVIII (174).

Le despotisme n'était pas le seul mal dont souffrait l'Italie. « Je ne suis irrité que par deux choses, écrit Beyle : le manque de liberté et le papisme que je crois la source de tous les crimes » (175). Aussi les attaques contre le « papisme » prennent-elles une ampleur et une acuité inattendues. « Le christianisme, tel qu'il est aujourd'hui, n'est que l'intérêt du pape mêlé à un haut degré à l'intérêt de la religion. » Dans le long article consacré à la situation du christianisme au XIX[e] siècle (176), Stendhal trouve piquant de mettre de tels propos dans la bouche du cardinal Lante, dont il feint de rapporter une conversation. Il s'applique aussi à établir un projet de constitution des Etats de l'Eglise (177).

Plus virulentes encore sont les diatribes contre l'Angleterre. Elles ne manquaient pas dans *Rome, Naples et Florence en 1817* (178), mais elles prennent en 1818 un développement bien plus considérable. A ne pas y regarder de près, on pourrait les juger déplacées dans un livre consacré à l'Italie. Ainsi, dans le fragment intitulé *Estime pour la force,* qui a été inspiré, comme nous le dirons tout à l'heure, par un article de Silvio Pellico, le parallèle esquissé entre les Italiens et les Anglais fournit le prétexte d'entretenir les lecteurs du fond « farouche » et « cruel » du caractère britannique (179). Ailleurs, Beyle dénonce l'influence néfaste exercée par la Bible sur le peuple anglais et sur son « éducation hébraïque et atroce » (180). En fait, il ne s'agit pas là d'un hors-d'œuvre. Qu'on relise le début de l'article *Angleterre* (181); la situation intérieure de la Grande-Bretagne est dépeinte sous de sombres couleurs :

(174) *Ibid.*, p. 59. C'est Stendhal qui souligne.
(175) *Ibid.*, p. 119. Cf. *Marginalia,* II, 28.
(176) *Ibid.*, p. 164 et suiv. Le titre *Christianisme* ne figure pas dans l'autographe. En revanche, le fragment débute par cette note : « Pensé à San Celso le 22 nov[embre] 1818 » (Ms. R. 5896, tome 20, fol. 14 r°).
(177) Nous possédons trois états différents de ce projet. Le premier a été publié dans le *Journal,* éd. Champion, V, 222-226; le deuxième, dans les *Pages d'Italie,* p. 25-27; le troisième était demeuré inédit. Nous en avons donné le texte dans nos *Compléments et fragments inédits,* 378.
(178) Voir, par exemple, éd. originale, p. 102-103, éd. du Divan, II, 193-195. Stendhal modifiera en 1826 le texte de 1817.
(179) *Pages d'Italie,* p. 100, 7 septembre 1818.
(180) *Ibid.*, p. 160 et suiv. Le brouillon autographe est daté du 9 octobre 1818 (Ms. R. 5896, tome 20, fol. 1 r°).
(181) *Ibid.*, p. 151 et suiv. Le brouillon autographe est daté du 30 octobre 1818 (Ms. R. 5896, tome 19, fol. 118 v°).

Il est bien singulier, et il serait bien agréable aux yeux d'un Français qui serait plus patriote que libéral, de voir que l'époque de la perte de la liberté en Angleterre, n'est autre que *le jour de la bataille de Waterloo* (182).

Cette allusion en dit long sur l'anglophobie de Stendhal; elle en révèle la raison secrète. L'ombre du prisonnier de Sainte-Hélène plane sur toutes les pages de l'*Italie en 1818*. Loin donc d'être accessoires et superflues, les attaques contre l'Angleterre se rattachent étroitement à l'étude de l'esprit public régnant en Italie. Stendhal, qui avait déclaré tout net dans sa lettre au directeur de l'*Edinburgh Review* : « ... les Anglais sont abhorrés en Italie, un *soupir de haine* s'exhale pour eux de tous les cœurs sur le continent » (183), se propose d'insérer dans la nouvelle édition de son livre : « L'Angleterre n'est peut-être abhorrée nulle part aussi passionnément que par quelques jeunes gens italiens... » (184). Et, usant d'un procédé analogue à celui auquel il a recours en traitant du « papisme », il laisse parler les Italiens eux-mêmes :

Que pouvons-nous voir dans ce parlement d'Angleterre, autrefois la tribune de l'Europe, mais qui vient d'envoyer *à l'unanimité* le héros qui nous donna l'existence mourir à petit feu sur un rocher brûlé, qu'une réunion d'hommes aussi estimables que Castler[eagh] ?

Oui, le jour des malheurs de l'Angleterre sera un jour de fête pour l'Italie. Elle assassine notre Père et veut avoir le profit de l'assassinat sans la honte (185).

La partie concernant l'Angleterre prend une telle extension que Beyle songe même à ajouter un appendice daté de Malte, afin de traiter plus longuement de la politique anglaise (186).



Les réflexions d'ordre littéraire ne devaient pas être plus nombreuses et plus étendues que dans *Rome, Naples et Florence en 1817*. Il est vrai que deux notes inédites, dont nous avons publié le texte d'autre part, respectivement datées du 2 septembre et du 5 novembre 1818 (187), laissent penser que dans l'*Italie en 1818* il devait être question du « romanticisme »: cependant il ne résulte pas que ces pages aient été rédigées.

(182) C'est Stendhal qui souligne.

(183) *Corr.*, V, 126-127, lettre cit. C'est Stendhal qui souligne.

(184) *Compléments et fragments inédits*, p. 321.

(185) *Pages d'Italie*, p. 115-116. C'est Stendhal qui souligne. Cf. aussi le fragment intitulé *Les Anglais*.

(186) *Ibid.*, p. 186-187. Dans la note, il faut lire : « *Dater* l'appendice de Malte... », au lieu de : « *Datant* l'appendice de Malte... » (Ms. R. 5896, tome 20, fol. 48 r°).

(187) *Compléments et fragments inédits*, p. 307, 312.

Beyle parle de Beccaria et de Verri (188), mais son but est de faire ressortir leur influence dans le domaine économique et social. Des contemporains, on rencontre au passage les noms de Monti, Pecchio et Foscolo; cependant, ce qu'il en dit tient en peu de lignes. Le 7 septembre, il manifeste l'intention de mettre en épigraphe à l'*Italie en 1818* la traduction de six vers de la tragédie de Monti, *Galeotto Manfredi* (189), qui prouvent, dira-t-il un peu plus tard; « l'énoncé politique de cette vérité : Toute l'Italie actuelle est une conséquence du Moyen Age... » (190). Cela ne l'empêchera pas, au début de 1819, — au moment où l'on sera indigné en Italie de la veulerie du poète à l'égard du *Conciliatore* (191), de vouloir réimprimer l'une des satires les plus sanglantes écrites contre lui, le sonnet de Matteo Berardi sur Monti fuyant Rome dans une voiture du général Marmont (192). Il substituera au nom de Monti celui de son

(188) *Pages d'Italie*, p. 88 et suiv.

(189) *Vedi di guerre e di congiure*
Ardere Italia; e tanti aver tiranni
Quante ha cittadi, e varïar destino
Come varia stagione. Oggi comanda
Chi ier fu servo, ed un Marcel diventa
Ogni villan che parteggiando viene.
(*Galeotto Manfredi*, acte III, scène 9).

La traduction de ces six vers a donné du fil à retordre à Stendhal. Voir *Pages d'Italie*, p. 82-83, et *Compléments et fragments inédits*, p. 317.

(190) *Corr.*, V, 311-313, lettre à Mareste du 21 mars 1820, où Beyle demande que les six vers précités de *Galeotto Manfredi* soient placés en épigraphe au premier volume de la nouvelle édition de l'*Histoire de la Peinture en Italie*. Ils figureront effectivement sur le frontispice de l'édition de 1825.

(191) Voir à ce sujet une lettre de Silvio Pellico de 1819. (I. Rinieri, ouvr. cit., I, 331-334). Rappelons que dans les quatre premiers chants de la *Prophétie de Dante* que Byron envoie à Murray de Ravenne le 4 mars 1820, il y avait trois vers contre Monti, qui furent omis à la publication :

The prostitution of his muse and wife,
Both beautiful, and both by him debased,
Shall salt his bread and give him means of life.

(*Mémoires de lord Byron*, ... traduits par Mme Louise Swanton-Belloc, 1830, IV, 139).

(192) *Col tozzo in man, colla bisaccia in collo,*
Strappandosi i pidocchi dalla chioma,
Questo infame carnefice d'Apollo
Si rotolò da Fusignano a Roma;

Poi fatto pingue, nitido e satollo,
Calcitrò come vil bestia non doma;
Ferì gli uomini e il ciel, diè alfine un crollo
Dell'odio universal sotto la soma.

héros, Manfredi, mais le sonnet en cause était trop connu pour que personne en Italie pût s'y méprendre (193).

Stendhal nomme Foscolo et mentionne son roman *Ultime lettere di Jacopo Ortis*. Bien qu'il en critique le manque de naturel (194), on peut se demander s'il l'a vraiment lu. Nos doutes ne sont pas injustifiés; la « belle phrase » qu'il cite : « *Tu m'hai inchiodata la disperazione nel cuore* », il l'a remarquée, ainsi qu'en fait foi la référence, dans la *Notizia bibliografica* placée, dans l'édition de Zurich, à la fin des *Ultime lettere* (195).

Quant au comte Pecchio, membre du groupe du *Conciliatore*, il est qualifié d'homme « d'infiniment d'esprit et d'un esprit bien rare en Italie », mais cette appréciation flatteuse ne s'adresse pas à ses talents littéraires. Stendhal a été séduit par ce qu'il a entendu dire de son ouvrage sur l'histoire économique du Royaume d'Italie, dont la censure de Vienne venait d'interdire la publication (196).

Or fugge il nembo, che gli sta sugli occhi;
Lo seguono le furie, e il livor muto,
L'ira di Dio, le cabale e gli stocchi;

E superando in corna Amore e Pluto,
Va in traccia d'un che gliele indori e infiocchi
All'ombra della coppola di Bruto.

(Leone Vicchi, *Vincenzo Monti. Le lettere e la politica in Italia dal 1750 al 1830* (*Sessennio 1794-1799*), 1887, p. 173).

(193) Dans les *Pages d'Italie*, p. 191, l'éditeur n'a transcrit que le premier vers du sonnet. Le brouillon comporte en réalité les cinq premiers vers (Ms. R. 5896, tome 20, fol. 56 r°). Remarquons en outre que Stendhal a écrit *Baranzano* au lieu de *Fusignano*.

(194) *Pages d'Italie*, p. 148-150, 27-28 octobre 1818. La femme qui a parlé de Foscolo à Stendhal et qui a prêté à ce dernier les *Ultime Lettere di Jacopo Ortis*, serait, d'après A. Caraccio, Maddalena Bignami (*Stendhal et Foscolo, Le Divan*, novembre 1933, p. 258-262, et *Ugo Foscolo*, 1934, p. 287 et suiv.).

Avant cette date, le nom de Foscolo n'était pas inconnu à Stendhal. Voir *Journal*, V, 156. *Histoire de la Peinture en Italie*, II, 138, note, 195. *Rome, Naples et Florence en 1817*, I, 276; III, 57, note. *Mélanges de littérature*, III, 129. Mais, à ce qu'il paraît, Beyle n'en avait rien lu. Cf. *Histoire de la Peinture en Italie*, éd. Champion, I, 362 : Beyle avait commencé par attribuer à Foscolo une tragédie de Monti, *Caio Gracco*.

Dès 1811 (*Journal de l'Empire* du 7 février), on avait annoncé la traduction française des *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, qui n'ont paru qu'en 1814 : *Le Proscrit ou Lettres de Jacopo Ortis*, traduites de l'italien sur la seconde édition par M. de S... [Sennones]. Paris, Pillet, 1814, 2 vol. in-12.

(195) *Compléments et fragments inédits*, p. 322.

(196) *Pages d'Italie*, p. 172, 12 décembre 1818. Beyle mentionne « le manuscrit inédit, et pour cause, intitulé *Essai statistique sur le Royaume d'Italie* ». Le livre de Pecchio paraîtra à Londres en 1820,

***

La manière dont ont été rassemblés les matériaux devant servir à l'*Italie en 1818* mérite une étude attentive. A de rares exceptions près, Stendhal ne les cherche pas dans son expérience et son observation personnelles. Sa documentation est toute livresque. Il ose d'autant moins se laisser aller à sa verve qu'il est comme hanté par le reproche de « frivolité » que lui avait adressé la revue d'Edimbourg. Le 20 novembre 1818, il écrit à Mareste : « Les additions sont d'un genre plus sérieux, plus solide, méritant moins l'accusation de *flippancy* » (197).

Les sources italiennes ne sont pas nombreuses; en plus des emprunts au *Conciliatore*, trois auteurs seulement ont été mis à contribution : Pietro Verri, Carlo Gozzi et Pietro Custodi.

La *Storia di Milano* par Pietro Verri (198) était faite pour lui plaire. L'auteur n'assurait-il pas n'avoir rien écrit qui ne fût vrai (199) ? Ne s'élevait-il pas contre le « patriotisme d'antichambre » (200) ? Ne faisait-il pas l'apologie de l'énergie italienne (201) ? Beyle l'a feuilletée le 15 février 1818, et en a

sous le titre : *Saggio storico sull'amministrazione finanziaria dell'ex-Regno d'Italia dal 1802 al 1814*. F. Novati avance l'hypothèse que Stendhal a pu avoir entre les mains le manuscrit de Pecchio (*Stendhal e l'anima italiana*, 1915, p. 157).

(197) *Corr.*, V, 198.

(198) Milano, nella stamperia di Gius. Marelli, 1783-1798, 2 vol. in-4°.

(199) « Posso assicurare i miei lettori, che niente ho asserito prima di esaminare, e niente ho scritto, che non mi paia vero. Ho rappresentati gli oggetti quali li ho veduti. Non sempre in ciò sono d'accordo co' nostri autori : ciascuno ha i propri principi, e un modo suo proprio di sentire; e per essere di buona fede non debbo inquietarmi se non sono della opinione comune... » (*Storia di Milano*, tome I, prefazione, p. IX).

(200) « Le anime che non sono volgari considerano che la terra è la patria a tutti comune; che gli uomini formano una famiglia, che diradatamente l'abita; che l'essere domiciliati qualche grado più al polo, ovvero all'equatore, non costituisce una diversità nella specie; che la fortuna, la gloria, la felicità passano da un popolo all'altro col girar de' secoli, e succedonvi la servitù, l'avvilimento e la miseria; e che niente è più meschino quanto l'odio nazionale e niente più ingiusto quanto il rimproverare altrui d'essere nati ove lo furono... » (*ibid.*, chap. III, tome I, p. 63).

(201) « Gli oltramontani ci accusano di essere vendicativi. (...) Le anime energiche perdonano per virtù; quelle che non lo sono dimenticano l'offesa, perchè non reggono alla fatica di sovvenirsene. Tutte le nazioni più animate sono capaci di maggiori virtù, e di vizi maggiori; e il rimproverarci la vendetta è lo stesso che l'accusarci d'avere un maggior grado di vita e di sensibilità » (*ibid.*, chap. VIII, tome I, p. 222-223).

extrait des renseignements sur la structure démocratique de l'église ambrosienne au Moyen Age (202), qu'il a utilisés dans son projet de constitution des Etats pontificaux (203). L'ouvrage l'a aussi documenté sur la fondation de Venise et la puissance vénitienne (204).

Verri, écrit-il le lendemain, conversation d'un vieillard instruit et sage, bon et un peu bavard. C'est un élève de Voltaire. Cette manière de bonhomie contraire à celle de Montesquieu, contraire à celle de

(202) *Pages d'Italie,* p. 24-25. Dans le brouillon, R. 5896, tome 2, fol. 159 r°, figure le renvoi : « Verri, I, 24, 22 » que l'éditeur a omis.
La qualification de « grand homme » attribué à saint Ambroise appartient à Stendhal. Verri avait écrit : « Uomo per la dottrina, per la pietà, par la fermezza, e per ogni sorta di virtù celebratissimo, e collocato fra gli esimi Dottori della Chiesa. Celebre è il coraggio nobile e virtuoso, col quale escluse da' sacri Misteri l'augusto Teodosio... » (*Storia di Milano,* chap. I, tome I, p. 22).
Les trois dernières lignes de la page 24, et les huit premières lignes de la page 25 des *Pages d'Italie* sont une traduction à peu près littérale de Verri : « ... Il Metropolitano di Milano veniva eletto per lo più dai primarj Ecclesiastici, che si chiamavano *Cardinali della Santa Chiesa Milanese;* così i Vescovi suffraganei erano eletti dal clero della loro città. Non dipendeva il Vescovo suffraganeo che dal Metropolitano, dal quale era ordinato Vescovo; e il Metropolitano era ordinato e consacrato Vescovo dai suffraganei. Le controversie, o si decidevano dal Metropolitano, ovvero, se erano maggiori, da un Concilio Provinciale, il quale giudicava sulla canonicità delle elezioni controverse, e su quant'altro occorreva al ceto ecclesiastico » (*Storia di Milano,* chap I, tome I, p. 24. C'est Verri qui souligne. Beyle a correctement copié, dans son brouillon, le texte de Verri).
(203) Voir note 177.
(204) *Pages d'Italie,* p. 29-30. En réalité, le fragment n'est pas intitulé *Sur Venise,* mais *Padoue* (Ms. R. 5896, tome 2, fol. 139 r°).
Stendhal a emprunté à Verri les deux premières lignes de ce fragment et toute la page suivante, à l'exception de la dernière phrase. Voici comment s'exprimait l'historien milanais :
« Le sciagure cagionate da questa funestissima incursione [d'Attila] diedero nascimento a Venezia. Gli abitatori di Aquileja, di Padova, e di Verona, dopo quest'ultima incursione de' barbari, memori delle precedenti, cercarono un asilo, e lo trovarono sopra di alcune isolette dell'Adriatico. Ivi collocarono il loro nido. Se il non aver mai obbedito che alle proprie leggi promulgate e custodite dai propri concittadini, e l'essersi costantemente preservati contro di ogni forza estranea è un titolo di nobiltà, nessuna città d'Europa può vantarne di uguale alla veneta, la quale non ha acquistato il dominio del proprio suolo colla usurpazione, e coll'esterminio di altri uomini, ma creando colla sagace e pacifica industria il suolo medesimo, su di cui si è collocata; sorta di dominazione la più giusta di ogni altra. Ivi è conservato l'antico sangue puro italiano, sicuro contro l'invasione delle armate terrestri, fra un basso mare difficilmente accessible alle navi armate, e tuttavia si conserva sotto la tutela della virtù, e della sapienza dopo compiuti tredici secoli » (*Storia di Milano,* chap. II, tome I, p. 29).

Dominique, ennuie mais persuade beaucoup et ne laisse rien d'obscur (205).

A quelques jours de là, Beyle en composant son pamphlet sur la langue italienne, mentionnera par deux fois la *Storia di Milano,* qu'il qualifiera d' « excellente » (206), et, confirmé dans son impression par ce que Custodi lui apprend du caractère de l'auteur, il continuera à en faire beaucoup de cas.

Je lis avec plaisir, dira-t-il en 1826, l'histoire de Milan, écrite avec toute la bonhomie du pays, mais avec toute la méfiance d'un Italien, par Verri, l'ami de Beccaria. Je n'y trouve jamais ce *vague* et cette affectation qui me font si souvent quitter les livres français du dix-neuvième siècle. Le comte Verri a le grand sens de nos historiens de 1550; sa manière est pleine d'audace et de naturel. On voit que la crainte de la *police* l'a guéri de la crainte des *critiques* (207).

Le 20 février, Stendhal parcourt les *Memorie inutili* de Carlo Gozzi (208), dont quelques pièces dramatiques lues jadis, on s'en souvient, ne l'avaient pas laissé insensible. A l'époque dont nous parlons, ces mémoires ont moins retenu son attention par leur intérêt psychologique et romanesque (209) que par le côté littéraire et historique. D'une part, il approuve les attaques contre Goldoni et le plaidoyer en faveur de la comédie improvisée, au point de juger Gozzi « homme à qui il n'a manqué que de naître à Paris ou dans quelqu'autre pays raisonnable, pour être un grand homme » (210); d'autre part, il s'inspire des pages relatives à l'état des comédiens et aux mœurs des comédiennes pour affirmer que « le métier de comédien et chanteur est si agréable au fond en Italie qu'on trouvait en 1770 des gens qui le faisaient malgré le mépris

(205) *Pages d'Italie,* p. 33-34, 16 février 1818.

(206) *Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 50, 91. Le brouillon nous apprend que Beyle se proposait de consulter le livre de Verri pour le début de la deuxième *giornata* du pamphlet (Ms. R. 5896, tome 4, fol. 33).

(207) *Rome, Naples et Florence* (1826), I, 95. C'est Stendhal qui souligne. Cf. d'autres allusions à la *Storia di Milano, ibid.,* I, 111-115, 236; II, 79. *Promenades dans Rome,* I, 48. *Napoléon,* II, 174.

En 1820, Stendhal, en feuilletant la nouvelle édition des *Opere filosofiche e d'economia politica* de Pietro Verri, publiée deux ans plus tôt Milano, per Giovanni Silvestri, 1818, 4 vol. in-12) sera très impressionné par le *Discorso sull'indole del piacere e del dolore :* « Je le lis pour la première fois, écrit-il à Mareste le 28 mars 1820; je tremble sans cesse d'y trouver mes idées... » (*Corr.,* V, 327). Consulter E. Bouvy, *Le comte Pietro Verri,* 1889, p. 34 et suiv.

(208) *Memorie inutili scritte da lui medesimo e pubblicate per umiltà.* Venezia, Stamperia Palese, 1791, 3 vol. in-8°.

(209) Ce sera dans *De l'Amour,* fragment 165, que les *Mémoires* de Gozzi figureront, à cause des « 80 pages sur l'histoire de ses amours ».

(210) *Pages d'Italie,* p. 34.

et la pauvreté... » (211), et qu'il est « impossible de trouver une actrice en Italie qui ait du naturel » (212). Quant au gouvernement vénitien, dont Gozzi traçait avec verve les allures ténébreuses, tyranniques et arbitraires, il met à profit les réflexions de l'auteur italien pour justifier l'attitude de Napoléon : « Le gouvernement de Venise aujourd'hui pire que celui de Berne, consolons-nous donc de sa chute » (213).

Le 3 juillet 1818, Beyle a l'idée de « prendre des lumières sur la Lombardie en 1780 dans les *Vies* de Pietro Verri, homme supérieur, et de Beccaria, écrites par Pietro Custodi, dans la plate collection Custodi », afin de « bien comprendre et bien faire sentir l'influence de Napoléon... » (214). Le projet ne sera mis à exécution qu'à deux mois de là. Le chapitre intitulé *Conduite de la Maison d'Autriche en Lombardie* (215), écrit le 4 septembre 1818 (216), est emprunté presque en totalité à la *Vita di Cesare Beccaria* (217) et à la *Vita del conte Pietro*

(211) *Ibid.* Voici le texte de Gozzi dont Stendhal s'est inspiré : « Fu accordata la Ricci col marito con una scrittura di tre anni, e per uno stipendio di 520 ducati l'anno; prezzo miserabile ad una povera comica obbligata ad un vestiario teatrale decente, e alle spese de' viaggi frequenti, che aveva marito, un figlio, una gravidanza, e che veniva a farsi lacerare in sulla professione e in sul costume morale dalla critica, e dalle detrazioni velenose delle attrici parenti della compagnia » (*Memorie inutili,* éd. cit., tome II, chap. VIII, p. 60).

(212) *Ibid.,* p. 34-35. Ce passage figure aussi, mais d'une manière moins conforme au manuscrit, dans *Molière,* p. 286. La source de la réflexion stendhalienne est constituée par le début du chap. XI des *Memorie inutili,* tome II, p. 86-87, où Gozzi relate l'inutilité de ses efforts pour amener l'actrice Ricci à s'instruire.

Quant au terme *gonzi,* Beyle l'a trouvé au chap. III : « ... *gonzo,* termine col quale vien chiamato il sciocco amante, che si lusinga d'essere amato, e che indebolito fa il liberale mettendo in rovina il proprio sostentamento » (*Memorie inutili,* tome II, p. 21). Il s'en souviendra en composant la *Chartreuse de Parme,* mais il fera alors de son Gonzo une sorte de pique-assiette (chap. 28, éd. Garnier, p. 465 et suiv.).

(213) *Ibid.,* p. 31-32. Les *Memorie* de Gozzi seront mentionnés par la suite dans la *Vie de Rossini,* I, 273; II, 19; et dans les *Mémoires sur Napoléon,* II, 199.

(214) *Marginalia,* II, 26.

(215) *Pages d'Italie,* p. 84-94.

(216) Ms. R. 5896, tome 20, fol. 132 r°.

(217) *Vita di Cesare Beccaria scritta da Pietro Custodi.* Padova, Bettoni, 1815, in-4°, 10 p.

A la Biographie Michaud, mentionnée à p. 88 des *Pages d'Italie,* Stendhal a emprunté la phrase de Beccaria, qu'il met toutefois au présent. On lit, en effet, dans le tome IV, 1811, p. 10 de la *Biographie Universelle ancienne et moderne* : « ... Beccaria rougissait et souffrait pour sa patrie, pour cette belle capitale du Milanez [*sic*], où « sur

Verri par Pietro Custodi (218). La vie de Verri a plus spécialement éveillé sa curiosité. Il goûte à la fois la franchise et la hardiesse de Custodi, qu'il considère d'emblée comme « l'un des philosophes les plus judicieux qui honorent en ce moment la ville de Milan » (219), et le libéralisme, pour ne pas dire le jacobinisme de Pietro Verri (220).

Il y a longtemps qu'on a acquis la conviction qu'Henri Beyle avait été un lecteur assidu du *Conciliatore* (221). Elle reposait sur la constatation que l'auteur du *Racine et Shakespeare* de 1823 a plagié des articles d'Ermès Visconti. Nous pouvons apporter quelques éléments nouveaux qui mettent davantage en lumière les rapports de Stendhal avec le périodique milanais.

Le 7 septembre, Stendhal rédige le fragment *Estime pour la force*. Il débute ainsi : « Peut-être peut-on dire que plus la force physique est en estime (considérée) chez un peuple, moins il est civilisé... » (222). La source de cette pensée doit être cherchée dans le n° 2 du *Conciliatore*, daté de la veille, où figurait un article signé S. P. (Silvio Pellico) sur le traité de Melchiorre Gioja, *Del Merito e delle ricompense* (223). En résumant les points essentiels des théories de Gioja, l'auteur du compte rendu disait :

Il grado di stima che l'opinione concesse alla forza fisica dell'uomo nacque dal bisogno che si ebbe di essa, crebbe in ragione de' mezzi che le si poterono sostituire (224).

« une population de 120 000 âmes, il y avait, disait-il, à peine vingt « personnes qui aimassent à s'instruire et qui sacrifiassent à la vérité « et à la vertu. »

(218) *Vita del conte Pietro Verri scritta da Pietro Custodi* (Padova, Bettoni, 1815, in-4°, 10 p.). On sait qu'à la Bibliothèque Nationale sont conservés les manuscrits originaux de la *Vita di Cesare Beccaria* et de la *Vita del conte Pietro Verri* avec les observations de la censure (mss. ital. 1579). Voir L. Auvray, *Inventaire de la collection Custodi à la Bibliothèque Nationale* (*Bulletin Italien*, 1903-1905).

(219) *Pages d'Italie*, p. 85 note. Voir sur Pietro Custodi, S. Pellini, *Nuovo contributo alla biografia di P. Custodi. Bollettino Storico per la provincia di Novara*, mai-juin 1907, p. 115-137. A. Tadini, *Della vita e degli scritti di P. Custodi*. Novara, 1932.

(220) *Compléments et fragments inédits*, p. 317.

(221) P. P. Trompeo, *Nell'Italia romantica sulle orme di Stendhal*, 1924, p. 7.

(222) *Pages d'Italie*, p. 100. Nous rétablissons le texte d'après le ms. R. 5896, tome 20, fol. 172 v°.

(223) *Del Merito e delle ricompense. Trattato storico e filosofico di Melchiorre Gioja, autore del Nuovo Prospetto delle scienze economiche*. Milano, presso Giovanni Pirotta, 1818.

(224) Remarquons d'ailleurs que le premier paragraphe du chapitre premier du traité de Gioja est intitulé : *Vicende della stima concessa alle forze fisiche...*

Stendhal n'a fait que donner à cette réflexion une forme plus explicite. Ajoutons que lorsqu'il marque à la fin du fragment : « *To take the history of the* force *from* Gioja » (225), il fait allusion à la suite de l'article de Pellico :

Ne' primi tempi della Grecia, allorché mancavano all'uomo le armi e le macchine che attualmente lo difendono e lo aiutano, furono resi onori divini agli uomini robusti che dagli animali feroci e dagl'interni o esteri nemici liberavano le campagne...

Et lorsque, quatre jours plus tard, le 11 septembre, il revient sur l'idée de la force : « La force qui était tout dans l'antiquité n'est presque plus rien dans nos civilisations modernes... » (226), il se fait encore l'écho du même compte rendu : « *L'idea della forza fisica primeggia in varie istituzioni dell'antichità...* »

Ici, le *Conciliatore* n'est pas nommé; mais ailleurs Stendhal a presque toujours indiqué, dans ses brouillons, les articles qui, pour une raison ou pour une autre, ont retenu son attention. Ainsi, une note placée en tête du fragment *Le voyageur et les femmes* (227) nous prévient que le morceau a été inspiré par le périodique milanais (228). L'article n'est pas précisé, mais il est facile à identifier. En effet, la note dont nous parlons est accompagnée de la date : 13 septembre 1818 (229). Or, le n° 4 du *Conciliatore,* daté de ce jour, a inséré un article où il est précisément question des femmes de Milan : *Del criterio net discorsi* (Du bon sens dans la conversation), signé Grisostomo, pseudonyme de Giovanni Berchet. Voulant se moquer de ses compatriotes qui employaient à tort et à travers les mots *classique* et *romantique* sans savoir au juste ce qu'ils voulaient signifier, Grisostomo avait imaginé un entretien avec un Mylord P..., par le truchement de qui il reprochait aux dames de Milan de manquer de *criterio,* de bon sens. Et c'est à ce propos que le prétendu Mylord P... établissait un parallèle entre les Milanaises et les Parisiennes :

Non pretendo no di dare un giudizio assoluto sul criterio di tutto il bel sesso milanese. Non sarebbe qui neppur cosa possibile. A Parigi se voi conoscete cinque o sei donne (parlo delle eleganti) potete dire di conoscerle tutte; da che ivi, per riguardo alla conversazione, sono modellate tutte presso a poco ad un modo. Un certo spirito universale, che chiamano bon ton, *regola ivi il giudizio, le maniere, i discorsi, le frasi di tutte nel conversare; sicché sentite sempre la stessa armonia, e non v'è donna che stuoni...* (230).

(225) Texte rétabli d'après le ms.
(226) *Pages d'Italie,* p. 110.
(227) *Ibid.,* p. 118 et suiv.
(228) *Compléments et fragments inédits,* p. 309.
(229) *Ibid.*
(230) « ... Je ne prétends pas donner un jugement absolu sur le bon sens de tout le beau sexe de Milan. Ce ne serait même pas possible de le faire ici. A Paris, si vous connaissez cinq ou six

Il n'en est pas de même à Milan, poursuivait l'hypothétique Mylord P... :

Qui le donne vivono rade volte in comune tra di esse. Quindi ogni mente femminina rimane tal qual'è; e non perde scabrosità, nè acquista liscezza per l'attrito con altre menti sue consimili. Eppure siffatto attrito è la scuola migliore per gl'intelletti; e le lezioni migliori derivano da' confronti, dalla necessità di emulare altrui, da quelle minute mortificazioni onde cento individui raccolti insieme sono percossi dal trionfo di un individuo. Ben è vero che ogni donna qui è circondata da molti uomini. Ma gli uomini sono vaghi di un sorriso delle signore, e queste pagano di un sorriso le adulazioni. E tra una mente adulata ed una mente adulante non vi puô esser attrito. Qui dunque ogni donna ha maniere proprie, idee e discorsi propri. Le combinazioni intellettuali dell'una non sono mai quelle dell'altra; e la espressione di tali combinazioni non ha mai per norma un tipo universale. In ogni palchetto tel teatro trovi modificazioni diverse d'idee, e con esse un frasario particolare. Sicché io sarei un bel pazzo, se per aver qui vedute con frequenza otto o dieci signore tutt'al più, mi dessi a credere di potere far sentenza su tutte... (231).

Beyle fait siennes les remarques de Grisostomo, parce qu'elles expliquaient fort bien ce qui constituait à ses yeux le grand mérite des Italiennes en général, et des Milanaises en particulier : le naturel.

femmes (je parle des élégantes), vous pouvez dire que vous les connaissez toutes, puisqu'elles sont toutes façonnées à peu près de la même manière, en ce qui concerne la conversation. Un esprit universel, qu'on appelle *bon ton*, règle là-bas le jugement, les manières, les propos, les phrases de toutes les femmes, de sorte que vous entendez toujours la même harmonie, et il n'y a pas de femme qui la fausse... »

(231) « Ici les femmes vivent rarement entre elles. Leur esprit reste donc ce qu'il est; il ne perd pas sa rudesse, ni ne se polit par le contact d'autres esprits semblables. Et pourtant ce contact est la meilleure école des intelligences; et les meilleures leçons sont celles qui viennent des comparaisons, de la nécessité d'égaler les autres, de ces petites blessures d'amour-propre dont souffrent cent personnes réunies ensemble en voyant le triomphe d'une d'entre elles. Il est vrai que chaque femme est entourée ici par beaucoup d'hommes. Mais les hommes ne souhaitent qu'un sourire, et les dames payent d'un sourire les flatteries. Et il ne peut y avoir de contact entre l'esprit de l'admirateur et celui de l'objet de son admiration. C'est pourquoi ici chaque femme a des manières, des idées et des propos à elle. Les combinaisons intellectuelles de l'une ne sont jamais celles de l'autre; et l'expression de ces combinaisons n'a jamais pour norme un type universel. Dans chaque loge de théâtre, on trouve des idées exprimées différemment, et un langage particulier. Par conséquent, je serais bien fou si, pour avoir fréquenté assidûment huit ou dix dames tout au plus, je croyais pouvoir les juger toutes... »

Les femmes, écrit-il, en serrant de très près le texte de l'article de Berchet, ne vivent pas ensemble; la loge de chacune d'elles devient une petite Cour; tout le monde veut obtenir un sourire de la reine de la société... (232).

Et plus loin :

... chaque femme ici a des manières à elle, des idées à elle, des discours à elle.

D'une loge à l'autre, vous trouvez un autre monde; non seulement d'autres idées, mais une autre langue... (233).

Dans un autre fragment de l'*Italie en 1818*, on relève cette note qu'on a publiée en omettant l'essentiel, l'allusion au *Conciliatore* : « Le poète est souvent inspiré par une sottise. *As I by Concili*[*atore*]. 13 septembre [1818] » (234). Quelle est cette « sottise », et à quel fascicule est-il fait allusion ? Stendhal se réfère sans doute à l'autre article que comportait la livraison du 13 septembre 1818 — qui n'en renfermait que deux — soit la deuxième partie d'un compte rendu signé L. d. B. (Lodovico di Breme), de la *Storia dell'Inquisizione di Spagna* par Llorente (235).

Di Breme faisait les plus expresses réserves sur l'interprétation donnée par l'auteur espagnol du caractère de don Carlos, et qu'il résumait ainsi :

... *Vorrebbe il sig. Llorente distruggere le impressioni generali su questo personaggio* [don Carlos], *e stabilire in vece : 1°) che non vi fu corrispondenza d'amore fra Isabella e Carlo; 2°) che la inquisizione non cospirò menomamente alla di lui morte; 3°) che questo don Carlos era un mostruoso cuore meritevole dei suoi sciagurati destini...*

Se rangeant à l'opinion d'Alfieri, il persistait à considérer don Carlos comme un malade et une victime. Le compte rendu s'achevait par la phrase suivante :

... *non dubitiamo asserire, e abbiamo fiducia di poter dimostrare che l'egregio Vittorio nostro caratterizzò con tutta fedeltà e rappresentò al genuino quel* consiglio privato, *in cui Filippo pronunziò la morte di suo figlio* (236).

On ne voit pas que Stendhal ait tiré parti, en 1818, de l'inspiration qu'il devait à la « sottise » du *Conciliatore*. Mais l'année suivante, il entreprendra, dans un moment d'inactivité, de refaire en français le *Filippo* d'Alfieri, et il écrira alors ces mots significatifs : « Voir la vérité dans l'*Histoire de l'Inqui-*

(232) *Pages d'Italie*, p. 121.
(233) *Ibid.*, p. 122.
(234) *Ibid.*, p. 117. Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 309.
(235) C'est sans doute d'après ce compte rendu qu'est mentionné l'ouvrage de Llorente dans le fragment *Le Voyageur et les femmes*.
(236) C'est di Breme qui souligne.

sition de Llorente. » Si Llorente avait dit la vérité, di Breme qui l'avait réfuté avait écrit une « sottise ».

Quoi qu'il en soit, les rapports de Beyle avec di Breme — et tout porte à croire qu'ils avaient été excellents jusque-là (237) — ne tardèrent pas à se gâter. La colère où les *Considérations* de Mme de Staël avaient mis Stendhal rejaillit sur di Breme qui venait de consacrer au livre un article dans le n° 7 du *Conciliatore,* daté du 24 septembre 1818 (238). Le ton en était dithyrambique :

In leggendo questa opera direbbesi che nella mente di chi la dettò riuniti fossero in un fuoco centrale quei tanti raggi di filosofia sparsi e dispersi per l'orizzonte del secol nostro, e che tutti ella li diriga e li faccia riverberare sulle memorande scene di Francia... (239).

L. di Breme gratifiait Mme de Staël de *mirabile ingegno,* talent admirable, d'*immortal donna,* femme immortelle; et c'est à peine si, en terminant, il formulait de légères réserves; il avouait que peut-être on chercherait en vain dans le portrait de Napoléon quelques-unes de ses indéniables qualités. Il laissait aussi entendre que les ministres de l'empereur avaient eu une grosse part de responsabilité dans ses erreurs :

... Domanderanno finalmente s'e' sia ben dimostrato che laddove i ministri di questo immortale facinoroso *non lo avessero consigliato ognora di stabilire nella forza ogni sua grandezza, non sarebb'egli stato tal uomo in vece da poter colla nativa sua grandezza pervenire al più alto grado di durevol forza* (240).

Le terme de *facinoroso*, criminel, remplit Stendhal d'indignation.

Les nobles, note-t-il d'une plume rageuse, qui n'ont pas pu se faire employer ou accrocher quelque place de la Cour (...), *se sont faits libéraux.* Ils appellent Nap[oléon] *facinoroso*; et la seule chose

(237) Au printemps de 1818, L. di Breme avait chargé Beyle de trouver à Paris un éditeur disposé à publier les manuscrits d'Alessandro Verri (*Corr.*, V, 137, lettre à Mareste du 14 avril 1818). Sur la question de ces manuscrits, voir *Lo Spettatore Italiano,* n° 13, série générale n° 95, mars 1818, p. 224-225, lettre de Carlo Pietro Villa au rédacteur.

(238) Cet article porte la mention : « Premier article »; mais il n'eut pas de suite.

(239) « En lisant cet ouvrage, on dirait que dans l'esprit de celle qui l'a écrit étaient réunis comme dans un foyer central tous ces rayons de philosophie parsemés et dispersés à l'horizon de notre siècle, et qu'elle les dirige tous et les fait briller sur les mémorables scènes de la France... »

(240) « ... On demandera enfin s'il est bien démontré que si les ministres de ce *criminel immortel* ne lui avaient pas toujours conseillé d'asseoir sa grandeur sur la force, il n'aurait pas été au contraire homme à pouvoir parvenir avec sa grandeur innée au plus haut degré de force durable. » C'est nous qui soulignons.

qui les sorte du vulgaire est la croix que le grand homme leur donna par erreur ou à cause de leurs relations de famille. Du reste les plus honnêtes gens du monde (241).

Et, dans une autre note, non reproduite dans les *Pages d'Italie*, après avoir une nouvelle fois transcrit le mot *facinoroso*, suivi du renvoi au numéro du *Conciliatore*, il ajoute : « Tomber sur cette canaille » (242). Une résonance affaiblie de cet accès de colère se retrouvera dans l'édition de 1826 de *Rome, Naples et Florence* : « Il [di Breme] est admirateur passionné de Mme de Staël (...). Il me marque moins d'empressement parce que j'ai osé dire que Mme de Staël n'avait fait qu'un ouvrage : *L'Esprit des lois de la société...* » (243).

En tout cas, le *Conciliatore* n'eut pas à souffrir de sa mauvaise humeur. Au mois de novembre suivant, Stendhal exprime l'intention de mettre à contribution ce trait d'intolérance littéraire rapporté par Grisostomo (Giovanni Berchet) dans le n° 19, daté du 5 novembre (244) :

... *Ho veduto un uomo che per altro godeva molto credito presso alcuni, il sig. Lamberti, stabilire perfino quest'assioma e stamparlo nel* Poligrafo, *che chiunque contraddicesse ad un'opera o ad una sola sentenza letteraria d'un pubblico professore nominato dal sovrano contraddiceva al sovrano medesimo ed era ribelle alla sovranità...* (245).

Il veut également tirer parti de « deux faits » relevés dans le compte rendu par Silvio Pellico, inséré dans la même livraison, de l'ouvrage de Morris Birkbeck, *Notes on a journey in America*, livre dont nous parlons plus loin.



Des ouvrages français dont Stendhal s'est servi, quelques-uns se rapportent directement à l'Italie. C'est le cas de l'*Histoire des républiques italiennes du Moyen Age* par Sismondi. Les deux derniers volumes, les tomes XV et XVI, avaient été mis en vente au début de 1818 (246). Beyle ne brûlait pas de les lire. « Cet auteur m'assomme et m'endort, déclare-t-il le

(241) *Pages d'Italie*, p. 136. Cf. *Compléments et fragments inédits*, p. 310.
(242) *Compléments et fragments inédits*, *ibid.*
(243) I, 76.
(244) *Compléments et fragments inédits*, p. 311.
(245) On sait qu'à peu de temps de là, Ermès Visconti fera de Lamberti le porte-parole des classiques dans son *Dialogo sulle unità drammatiche di luogo e di tempo*.
(246) Ils sont annoncés dans la *Bibliographie de la France* du 24 janvier 1818.

28 mars 1818 : idées bourgeoises, affectation des hautes vues, du génie, et nul génie pour peindre les mœurs » (247). A un mois et demi de là, il répète : « Je ne puis lire cet auteur » (248). Mais, s'étant enfin décidé à feuilleter le dernier volume, il s'aperçut vite qu'il renfermait des choses intéressantes. Sismondi arrêtait son histoire à l'année 1530, et il expliquait que cette date marque à la fois la fin de l'indépendance de l'Italie et le commencement de sa décadence. Quatre facteurs ont influé, d'après lui, sur cette décadence : la religion, l'éducation, la législation, la « vendetta » sanglante; mais c'est plus spécialement la religion catholique qu'en bon protestant, il considérait comme responsable de la déchéance morale, spirituelle et intellectuelle de la péninsule. Le catholicisme n'a-t-il pas été de tout temps l'allié coutumier du despotisme (249) ?

Il n'est pas surprenant que Stendhal ait dressé l'oreille : il retrouvait ses propres idées. Il avait dit du caractère italien, dans *Rome, Naples et Florence en 1817* :

> ... de 1550 à 1796, il a été écrasé par la masse énorme de la tyrannie la plus soupçonneuse, la plus faible, la plus implacable. La religion, venant au secours de l'autorité, achevait de l'étouffer : de là la défiance, tout ce qui paraissait de lui n'était pas lui... (250).

« Le mécanisme de la fausse morale, fruit du papisme, consigne-t-il dans une note de la *Vie de Napoléon,* est très bien développé dans le tome XVI de l'histoire de l'Italie... » (251). Et c'est à ce volume que, le 22 mai 1818, il fait d'amples emprunts pour l'*Italie en 1818* (252). Il ne se limite d'ailleurs pas à paraphraser un certain nombre de passages; il s'approprie purement et simplement plusieurs idées de Sismondi, et en fait l'application à l'histoire contemporaine. Dans les brouillons, les renvois à Sismondi sont soigneusement indiqués; mais on peut être sûr qu'ils auraient été supprimés dans le manuscrit définitif; seule serait restée cette note désobligeante: « Voir le comment de tout cela très savamment expliqué dans le XVIe volume de la médiocre histoire de M. Sismondi... » (253).

Un exemple frappant de la manière dont Beyle a exploité sa source est le fragment que voici :

(247) *Marginalia,* II, 30.
(248) *Table,* I, 149, lettre à Mareste du 4 mai 1818.
(249) *Histoire des Républiques Italiennes,* tome XVI, chap. CXXV et CXXVI. On sait qu'en 1819, Manzoni entreprendra de réfuter Sismondi dans les *Osservazioni sulla morale cattolica.*
(250) Ed. originale, p. 301-302; éd. du Divan, III, 175.
(251) I, 149. Cf. p. 18, note.
(252) *Pages d'Italie,* p. 49-57. Cf. *Compléments et fragments inédits,* p. 307.
(253) *Ibid.,* p. 53.

C'est aujourd'hui dimanche. Je suis surpris et enthousiasmé par la charmante et superbe église de Pellegrino qui apparaît tout à coup à gauche de la route. J'assiste à l'office. *Quel chétif troupeau se rassemble* dans ce temple auguste ! Ce n'est pas ces gens-là qui ont pu bâtir cette église... (254).

Eh bien ! ces lignes au ton si stendhalien ne sont que l'adaptation d'un passage de Sismondi :

... Aucune nation n'éleva jamais de temples plus magnifiques dans ses cités, dans ses villages et jusque dans les déserts. On arrive des extrémités de l'Europe pour les admirer; mais quand on les compare au *chétif troupeau qui se rassemble* sous leur toit, pour y rendre un culte, comment ne pas se demander où l'on trouverait aujourd'hui la richesse pour les construire... (255).

Stendhal a réussi à donner une tournure originale à ces lignes grâce à l'emploi de la première personne d'une part, et en remplaçant d'autre part, par des détails précis, ce qu'il y avait de vague chez Sismondi.

Néanmoins Henri Beyle continuera à afficher du mépris pour Sismondi. Il poussera l'injustice et le parti pris jusqu'à le ranger au nombre des historiens qui donnent des préjugés et non des connaissances (256).

Nous avons dit qu'à la fin du mois de janvier 1818, Stendhal s'est procuré les voyages de Guinan Laoureins et de Petit-Radel. On se serait attendu à ce que le *Tableau de Rome vers la fin de 1814* par Guinan Laoureins (257), qui avait déjà été mentionné dans l'*Histoire de la Peinture en Italie* (258) et dans *Rome, Naples et Florence en 1817* (259), fût largement utilisé, étant donné que c'était moins une relation de voyage qu'un pamphlet contre le « papisme » (260). Or, Stendhal n'en tire

(254) *Ibid.*, p. 50. C'est nous qui soulignons.

(255) *Histoire des Républiques Italiennes*, XVI, 354. C'est nous qui soulignons.

(256) *Courrier Anglais*, V, 268. *Promenades dans Rome*, I, 49; II, 36.

(257) Bruxelles, de l'imprimerie de Wissenbruck, 1816, 406 p. Une seconde édition très augmentée a paru à Paris, chez Rosa, en 1821, sous le titre : *Tableau de Rome en 1814*, 3 vol. in-12.

Quant au livre de Petit-Radel, il a été publié en 1815 : *Voyage historique, chronologique et philosophique dans les principales villes de l'Italie, en 1811 et 1812*. Paris, Chanson et Didot, 1815, 3 vol. in-8°.

(258) Ed. Champion, II, 523.

(259) Ed. originale, p. 358; éd. du Divan, III, 219. Stendhal entendait vraisemblablement faire allusion au chapitre intitulé *Les Romains en seront-ils mieux ?* p. 140-143, où l'auteur s'élevait contre la restauration du pouvoir temporel des papes.

(260) Beyle n'oubliera pas cet aspect du livre. Cf. *Vie de Rossini*, II, 58, note.

que six pages relatives à la description des deux groupes de Canova, la *Mort d'Adonis* et les *Trois Grâces* : pages qui, restées sans emploi, finiront par trouver place dans les *Promenades dans Rome* (261).

Souvent Beyle applique à l'Italie des idées glanées au hasard de ses lectures et qui, dans l'intention de leurs auteurs, ne la concernaient nullement. C'est le cas de Volney. On se souvient de l'intérêt que lui avait inspiré naguère le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique.* Stendhal le feuillette de nouveau le 28 septembre 1818, et note le jour même :

Volney. Préface du *Tableau. To take for* St[endhal] : V. Sur les habitudes des corporations; VI. *For the* future rév[olution] *of* It[alie] : XIII. En Italie comme en Amérique sans cesse on croit voir l'intention (262).

Des trois passages visés, le premier est le corollaire d'un principe bien dans la note de la philosophie du XVIII[e] siècle : Volney formulait « cette vérité morale trop peu remarquée que dans les *corporations* comme dans les individus, les premières habitudes exercent une influence prédominante sur tout le reste de l'existence » (263).

Le deuxième est celui où Volney soutenait que les révolutions sont un effet mécanique des passions :

... ses grands mouvements politiques appelés *révolutions* semblent avoir quelque chose d'*automatique,* qui dépendrait moins des combinaisons de la prudence que d'une marche et d'une série mécanique des passions (264).

Enfin, Stendhal, qui s'était déjà attardé sur la grossièreté italienne (265), entend appliquer aux habitants de la péninsule une remarque de Volney sur les Américains. Le philosophe reprochait à ces derniers « une telle négligence de ces attentions, de ces égards auxquels nous attachons du prix,

(261) M. A. Caraccio a analysé les textes de Guinan Laoureins et de Stendhal dans l'éd. Champion des *Promenades dans Rome,* I, 311-312. L'emprunt avait déjà été signalé par Daniel Muller dans une note de *Rome, Naples et Florence,* éd. Champion, II, 486. Cf. du même auteur, *Stendhal critique de Canova,* dans *le Divan* de mars 1922, p. 126-128.

(262) *Pages d'Italie,* p. 137. Nous rétablissons le texte d'après le manuscrit R. 5896, tome 20, fol. 153 v°.

(263) *Tableau des Etats-Unis,* tome I, p. v. C'est Volney qui souligne.

(264) *Ibid.,* tome I, p. VI. C'est Volney qui souligne.

(265) *Pages d'Italie,* p. 105, fragment daté du 2 septembre, dans le manuscrit. Voir *Compléments et fragments inédits,* p. 358.

que sans cesse l'on croit y voir l'intention de l'impolitesse ou le caractère de la grossièreté » (266).

Les observations sur les mœurs italiennes devaient être étoffées à l'aide du traité de Destutt de Tracy sur l'amour. On connaît la curieuse histoire de ce traité. Tracy n'avait pas osé le publier en France (267), mais il consentit à en communiquer le texte à Giuseppe Compagnoni qui, en 1817, avait entrepris de faire paraître à Milan la traduction intégrale des *Eléments d'idéologie.* Le traité ne nous est donc parvenu que dans la traduction italienne, publiée en 1819, sous le titre de *Dell'Amore* (269). Quant au texte français, on ne l'a jamais retrouvé.

Un problème se pose alors : comment Beyle peut-il renvoyer, dès 1818, à *Dell'Amore* ? Quelques-unes de ses allusions sont, il est vrai, assez vagues pour supposer qu'il n'en parlait autrement que par ouï-dire. Ainsi, il note le 5 septembre 1818, à la fin d'un fragment portant le titre *Mœurs,* et relatif au mariage : « *There* l'*Amour* de Tracy » (270), et le 28 du même mois, dans un autre fragment intitulé *Mariage* : « Extraits de

(266) *Tableau des Etats-Unis,* tome I, p. XIII.

Stendhal veut aussi faire de nombreux emprunts (*Pages d'Italie,* p. 189, 190, 23 décembre 1818) aux *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de la fin du XVIIIe siècle, depuis 1760 jusqu'à 1806-1810,* par feu M. l'abbé Georgel, jésuite (Paris, Eymery et Delaunay, 1817-1818, 6 vol. in-8°). Une deuxième édition paraîtra en 1820, également en 6 vol. Beyle, qui, comme nous le disons plus loin, a parcouru en même temps le compte rendu de l'*Edinburgh Review,* s'est plus spécialement intéressé au tome VI, consacré au *Voyage à Saint-Pétersbourg* en 1799-1800, qui lui offrait une excellente peinture du despotisme. En 1825, il fera encore allusion à ces *Mémoires* (*Courrier Anglais,* IV, 396). Voir sur cet ouvrage l'article paru dans le n° 32, p. 247, de *la Minerve,* sous la signature P.-F. T. (Tissot).

(267) Voir l'introduction de M. Gilbert Chinard à la traduction française qu'il a donnée du traité de Tracy : Destutt de Tracy, « *De l'Amour* », *publié pour la première fois en français, avec une introduction sur Stendhal et Destutt de Tracy.* Paris, Les Belles Lettres, 1926, in-8°, LVII-80 p.

(268) *Elementi d'Ideologia del Conte Destutt di Tracy, per la prima volta pubblicati in italiano con prefazione e note del Cav. Compagnoni* (Milano, 1807-1819, 4 parties en 10 vol. in-8°). Les trois premières parties, soit les vol. 1 à 7, ont paru en 1817, « presso A. F. Stella e Comp. »; la quatrième partie, soit les vol. 8 à 10, en 1819 « dalla Stamperia di Giambattista Sonzogno ».

(269) *Dell'Amore* figure dans le troisième volume de la quatrième partie — c'est par suite d'une coquille que ce volume porte « cinquième » partie — des *Elementi d'Ideologia,* partie intitulée *Trattato della volontà e dei suoi effetti,* p. 63-163 — la page 63, à cause d'une nouvelle coquille, est numérotée 36. Il ne nous a pas été possible de préciser la date exacte de sa mise en vente. La *Biblioteca Italiana* ne rendra compte du volume que dans le fascicule de juillet 1820, cinquième année, tome 19, p. 92-100.

(270) *Pages d'Italie,* p. 98.

Tr[acy] » (271). S'il n'y avait que cela, il serait loisible d'en déduire que Beyle, ayant eu vent de la publication imminente de l'ouvrage, avait le dessein d'en tirer parti dans son propre livre. Cependant des renvois fort précis nous apportent la certitude que le texte de *Dell'Amore* ne lui était pas inconnu à la date indiquée (272).

En effet, Stendhal écrit le 28 septembre, à la suite de la note ci-dessus citée : « *To take* le haut de la page 8, état des mœurs en France » (273). Et un peu plus loin :

To take le tiers des pages 3 et 4 de *l'Amour for St*[*endhal*].

Pour être raisonnable, il faut avoir une imagination peu active. Comment juger de la vraie couleur des objets à travers une lunette dont les verres changent de couleur suivant le temps qu'il fait ou le nombre de tasses à café que vous avez prises ? (Paraphrase de la page 4 de *l'Amour*) (274).

Le surlendemain, il consigne dans son cahier, sous le titre *Mérite* (*rareté du*) :

Le mérite lorsqu'il est *rare* est souvent gâté par la Pédanterie, mais la pédanterie tient à la *rareté* et non au mérite.

D[omini]que *reading 18 of* Tracy.

Applicable aux femmes de mérite et aux mœurs simples (275).

Mais si Beyle a réellement connu le texte de *Dell'Amore* avant la mise en vente de l'ouvrage, à quoi se réfèrent ces renvois, le traité allant dans le volume paru en 1819 de la page 63 à la page 163 ? Compagnoni lui aurait-il transmis le manuscrit, ou un jeu d'épreuves, dont les pages auraient été numérotées de 1 à 100 ? Car les pages 3, 4, 8, 18, auxquelles Stendhal renvoie, correspondent aux pages 65, 66, 70 et 80 du volume imprimé.

Le contexte n'infirme pas notre hypothèse, du moins trois fois sur quatre. Les pages 65 et 66 ne comportent que trois lignes de texte chacune, le reste étant constitué par une très longue note de Compagnoni (276). Ce dernier y établissait d'abord que l'amour n'est pas que le besoin de la reproduction, mais aussi celui de la sympathie :

L'amour considéré comme le besoin de la reproduction se fait sentir plus ou moins dans chaque individu humain, et ses degrés

(271) *Ibid.*, p. 136. Nous avons rétabli le texte d'après le ms. R. 5896, tome 20, fol. 137 r°.

(272) M. Chinard, n'ayant pas eu connaissance des notes de Stendhal, place en 1819 la lecture de *Dell'Amore*, ouvr. cit., p. 11.

(273) *Pages d'Italie*, p. 136. C'est Stendhal qui souligne.

(274) *Ibid.*, p. 137.

(275) *Ibid.*, p. 141, 30 septembre (1818). C'est Stendhal qui souligne. Ici aussi nous rétablissons le texte d'après le ms. R. 5896, tome 20, fol. 136 v°.

(276) M. Chinard a groupé les notes de Compagnoni à la fin du traité. Celle-ci porte le n° 1, p. 61-13 de la traduction française.

dépendent de la condition respective de la constitution individuelle. Mais il resterait une simple excitation aveugle et qui n'aurait d'autre effet que de nous tourmenter si l'on ne choisissait un objet vers lequel il puisse s'appliquer. C'est alors qu'intervient un autre besoin dont nous avons parlé ailleurs, nous voulons dire le besoin de la sympathie (277).

Ensuite Compagnoni indiquait — et c'est ce passage que Beyle a paraphrasé — comment le besoin de la reproduction uni à celui de la sympathie a provoqué au cours des siècles les plus bizarres anomalies :

Il arrive encore que souvent, faute d'objets réels, la sympathie arrive à se faire illusion par des souvenirs vains. On dénature alors un besoin irésistible en le confondant avec des impressions purement accessoires et secondaires. Quelquefois, quand la violence de l'orgasme se porte sur le système cérébral, l'intelligence se laisse séduire par des fantômes créés par l'enthousiasme, et ils deviennent le principe funeste du fanatisme.... (278).

La page 80 — 18 d'après Beyle — renferme le début d'une autre note de Compagnoni. Le traducteur y développait longuement l'idée de Tracy que les Grecs ont ignoré le véritable amour, parce qu'ils n'ont pas vécu dans la société des femmes :

Il est certain que, si nombreuses que soient les vertus qui sont observées par une nation qui n'admet pas les femmes dans la société, ses vertus resteront toujours sévères, peu communicatives et rudes dans leur esprit et dans leur forme. Pour la plupart elles resteront limitées à des objets qui sont loin de pouvoir augmenter le sens exquis de la vie sociale et de la philantrophie, ce qui pourtant est le vrai moyen d'améliorer l'espèce humaine... (279).

(277) *De l'Amour*, traduction de M. Chinard, note 1, p. 61-12. Texte de Compagnoni :

« L'amore riguardato come bisogno di riprodurci, si fa sentire più o meno in ogni umano individuo, e i suoi gradi dipendono dalla condizione rispettiva della costituzione individuale. Ma esso non sarebbe che un semplice eccitamento cieco, e senza altro effetto che quello di tormentarci, se non venisse determinato un soggetto, a cui in concreto tendere, ed applicarsi. Questa è l'opera di un altro bisogno, di cui altrove abbiamo parlato; il bisogno cioè della simpatia... » (*Dell'Amore*, vol. X, p. 65, note).

(278) *De l'Amour*, traduction de M. Chinard, note 1, p. 62. Texte de Compagnoni :

« Accade ancora molte volte, che in mancanza di oggetti reali la simpatia s'illude con inutili reminiscenze. Allora si snatura un bisogno irresistible confondendolo con sensazioni puramente accessorie, o subalterne. Qualche volta, ove la veemenza dell'orgasmo si porti sul sistema cerebrale, l'intelligenza resta sedotta da' fantasmi creati dall'entusiasmo, e che convertonsi in elemento funesto di fanatismo... » (*Dell'Amore*, vol. X, p. 66, note).

(279) *De l'Amour*, traduction de M. Chinard, note 4, p. 65. Texte de Compagnoni :

« Certo è, che per quante virtù si osservino in una nazione, che non ammette donne nella società, codeste virtù saranno sempre

Il est plus difficile de préciser à quoi Beyle voulait faire allusion en écrivant : « *To take* le haut de la page 8, état des mœurs en France ». D'après notre hypothèse, il devrait s'agir de la page 70 du traité imprimé, mais on trouve à cet endroit des réflexions sur le plaisir :

... on a fait du plaisir quelque chose de sacré, comme de l'épilepsie avec qui il a quelques rapports physiologiques qui sont déjà connus, et avec qui l'on en trouve de plus en plus à mesure que les mystères de notre organisme et en particulier le jeu secret de notre système nerveux sont révélés... (280).

Faut-il admettre qu'une erreur se soit glissée dans la référence de Stendhal ? La conception qu'on a en France du mariage a été, pour Destutt de Tracy, le prétexte de plusieurs remarques sur les mœurs; mais elles figurent plus loin, dans la deuxième partie de son essai (281).

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que Beyle ait saisi d'emblée tout l'intérêt des conceptions de l'idéologue français. Et il s'en souviendra l'année suivante, lorsqu'il entreprendra à son tour un ouvrage sur l'amour. Il empruntera alors à Tracy non seulement des idées sur le mariage (282), mais encore, et surtout, le procédé d'exposition et la méthode d'analyse (283).

Ce qui précède atteste l'attention avec laquelle il a lu les notes de Compagnoni, dont il appréciait fort l'esprit (284).

aspre, poco communicattive [*sic*], e d'indole e di forme feroci; e ridotte per lo più ad oggetti, che sono lontani dal potere amplificare lo squisito senso della civiltà e della filantropia, che è vero perfezionamento della specie... » (*Dell'Amore,* vol. X, p. 80, note).

(280) *De l'Amour,* traduction française, p. 3. Texte de Compagnoni : « ... si è fatto del piacere qualche cosa di *sacro,* come della epilessia, colla quale esso ha parecchie relazioni fisiologiche già cognite, e colla quale se gliene troveranno forse sempre più a misura che i misteri della nostra organizzazione, e particolarmente il giuoco secreto del nostro sistema nervoso, si andranno discoprendo... » (*Dell'Amore,* vol. X, p. 69-70. C'est le traducteur qui souligne).

(281) Voir en particulier p. 118 et 134 de la traduction italienne, soit p. 31 et 43 de la traduction française de M. Chinard.

(282) P. Jourda, *Stendhal inspiré par Destutt de Tracy. Annales de l'Université de Grenoble,* 1924, p. 203-209.

(283) G. Chinard, introduction, p. XLVI et suiv.

(284) Stendhal, qui avait déjà dit de Compagnoni dans le pamphlet sur la langue italienne : « Homme de lettres digne non pas de traduire, mais de composer des ouvrages originaux » (*Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 90, note), en parlera encore dans *Rome, Naples et Florence* (1826) : « ... M. Compagnoni, Ancônitain, brillant d'esprit. C'est l'un des hommes les plus remarquables recrutés par Napoléon, qui, l'ayant entendu parler, le fit sur-le-champ conseiller d'Etat » (II, 10).

Voir la *Vita letteraria del cavaliere Giuseppe Compagnoni scritta*

Parfois même, il s'inspirera davantage des notes du traducteur que du texte lui-même. Ainsi, pour n'en donner qu'un seul exemple, Compagnoni établissait le principe que l'amour est un sentiment passif :

... Dans toutes les autres passions, nous conservons une sorte d'activité qui nous permet d'en modifier les élans; dans celle de l'amour nous sommes entièrement passifs. On peut dire avec vérité que dans les autres passions nous agissons sur notre organisme; dans celle-là l'organisme agit sur nous... (285).

Beyle traduit comme suit cette pensée :

L'homme n'est pas libre de ne pas faire ce qui lui fait plus de plaisir que toutes les autres actions possibles.

L'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part (286).

Lecteur assidu de *la Minerve,* le principal organe des libéraux français — Benjamin Constant, on le sait, y collaborait —, Stendhal la met souvent à contribution (287), non sans tirer parti à l'occasion d'un autre périodique libéral, la *Bibliothèque Historique* (288). L'une et l'autre circulaient à Milan, en dépit de la police (289).

da lui medesimo (Milano, 1824). *Memorie autobiografiche per la prima volta edite a cura di A. Ottolini* (Milano, 1927), ainsi que l'article nécrologique inséré dans la *Biblioteca Italiana,* n° 74, avril 1824, p. 146-153.

(285) Traduction de M. Chinard, p. 61. Texte de Compagnoni :

« ... In tutte le altre passioni noi conserviamo una specie di attività, per cui possiamo modificarne gl'impeti; in quella dell'amore noi siamo interamente passivi. Nelle altre passioni si potrebbe dire con verità, che noi operiamo sulla nostra organizzazione; in questa l'organizzazione opera sopra di noi... » (*Dell'Amore,* vol. X, p. 64).

(286) *De l'Amour,* chap. 5, éd. de Cluny, p. 50.

(287) 113 numéros de *la Minerve* ont paru de février 1818 à mars 1820. La première allusion de Stendhal est dans la lettre à Mareste du 21 mars 1818 (*Corr.,* V, 117), Elles se multiplient par la suite. Les voici en ordre chronologique : *Corr.,* V, 122, 146, 148; *Table,* I, 148; *Corr.,* V, 169; *Pages d'Italie,* p. 132; *Corr.,* V, 189, 213; *Racine et Shakspeare,* p. 269; *Corr.,* V, 276; *Mélanges de littérature,* I, 12; *Corr.,* V, 325, 334, 338.

(288) Parue de décembre 1817 à avril 1820, 14 vol. in-8°. Beyle la mentionne dans la lettre à Mareste du 4 mai 1818. *Table,* I, 148, où il fait allusion à l'article : *Sur l'Amérique méridionale. Lettre de M. Jefferson, ex-président des Etats-Unis à Madame la Baronne de* *** [Staël], *le 6 septembre 1816,* n° 1, décembre 1817, p. 65-70.

(289) F. Confalonieri mandait de Paris au comte Porro, le 4 août 1818 : « Riceverai da Ginevra un'*adresse* per dirigerti a Lugano onde avere *la Minerva,* ed in segreto tutti i libri che vorrai, giacché con Pachoud ho montato la macchina » (*Carteggio,* I, 245). Voir

Les livraisons de *la Minerve* les plus riches d'apport ont été les n°s 27 et 30. De l'article paru dans le n° 27 sous la signature J.-P. F., et portant le titre *De la présence de la force armée aux élections,* est tirée une idée qui justifie la grossièreté italienne; la politique est synonyme d'esclavage (290).

La *Première lettre de M. Benjamin Constant à M. Charles Durand, avocat, en réponse aux questions soutenues dans la troisième partie de son ouvrage intitulé : « Marseille, Nîmes et ses environs en 1815 »*, et les *Lettres sur l'Allemagne* fournissent à Beyle une pensée sur le fanatisme et des renseignements sur le réveil politique de l'Allemagne (291).

L'article *Essai historique,* signé S. P., du n° 30, lui permet de parler en connaissance de cause de la situation misérable des ouvriers anglais (292). Un passage des *Lettres sur Paris, n° 23,* signées E., publiées dans la même livraison, lui donne des précisions sur l'attitude tyrannique des préfets (293).

Quant à la *Bibliothèque Historique,* dont le but était de dénoncer, par la publication de pièces officielles, le caractère vexatoire du gouvernement des Bourbons, elle lui offrait une vaste moisson de « petits faits vrais ». C'est là que Beyle a trouvé l'histoire de la condamnation d'un officier qui avait donné à son cheval le nom de Cosaque (294).

Enfin, Stendhal cite une page de Fiévée sur la toute puissance de la bureaucratie en France (295). Ce n'est pas, comme il le prétend, « en parcourant avec dégoût les lettres de M. Fiévée » (296), qu'il a découvert ce morceau, mais bien

aussi les lettres de Silvio Pellico des 16 janvier et 17 avril 1819 (I. Rinieri, ouvr. cit., I, 320, 343). Le 18 mai 1820, le comte Porro envoie de Milan la *Bibliothèque Historique* à Camillo Ugoni, qui résidait à Brescia (C. Cantù, *Il Conciliatore e i Carbonari,* p. 19). La police autrichienne en était même arrivée à soupçonner le groupe du *Conciliatore* de collaborer à *la Minerve* (*ibid.*, p. 62).

(290) *Pages d'Italie,* p. 105. Cf. *Compléments et fragments inédits,* p. 320-321.

(291) *Ibid.*, p. 101, 106-108. Cf. *Compléments et fragments inédits,* 321.

(292) *Ibid.*, p. 117, note, 151.

(293) *Ibid.*, p. 139-140. Le « chapeau » appartient à Stendhal. Le reste est tiré à peu près textuellement du n° 30 de *la Minerve.*

(294) *Ibid.*, p. 6, 140. *Le Capitaine Vélu et son cheval Cosaque* figure au tome premier, 1817-1818, de la *Bibliothèque Historique,* p. 307-308.

(295) *Ibid.*, p. 144-146, 21 octobre 1818.

(296) Les premières parties de la *Correspondance politique et administrative, commencée au mois de mars 1814, et dédiée à M. le Comte de Blacas d'Aulps,* avaient paru en 1815. Paris, Le Normant. La page visée se trouve dans la quatrième lettre de la première partie, p. 41-42.

dans un livre qui venait de paraître, *De l'Esprit d'association*, par Alexandre de Laborde (297).



Une des principales sources de l'*Italie en 1818*, sinon la plus féconde, reste l'*Edinburgh Review*. Stendhal se venge du reproche de *flippancy* en multipliant les emprunts. Il charge son ami Mareste de lui en procurer la collection complète (298).

Tout paradoxal que cela puisse paraître au premier abord, l'*Edinburgh Review* lui fournit de nombreux traits antianglais ! On a vu que l'anglophobie était l'un des caractères dominants de l'*Italie en 1818*. Or Beyle n'emprunte pas ses arguments à des ennemis de la Grande-Bretagne; il les tire des Anglais eux-mêmes. Ainsi, le passage de Glover, cité à propos de la décadence de l'Angleterre au XIX[e] siècle (299), est extrait du n° 44 de la revue (300). Et si Glover est jugé « le meilleur historien de l'Angleterre », c'est sur la foi des éloges que lui décernait l'auteur de l'article :

(297) *De l'Esprit d'association dans tous les intérêts de la communauté, ou Essai sur le complément de bien-être et de la richesse en France par le complément des institutions.* A Paris, chez Gide fils, 1818, in-8°.

Que Stendhal ait effectivement tiré de Laborde, et non de Fiévée, le passage en cause, est prouvé par la note marginale du manuscrit R. 5896, tome 20, fol. 130 v° : « Laborde, 554. » Si nous ouvrons *De l'Esprit d'association*, nous retrouvons le passage de Fiévée, que l'auteur a transcrit en le faisant précéder de ce commentaire : « M. Fiévée dans ses première et quatrième lettres passe en revue une partie des abus, des lenteurs, des difficultés de tout genre que l'on éprouve de la part de l'administration. Il s'étend surtout sur le préjudice qui en résultait pour les communes. Parmi les nombreux exemples qu'il cite à l'appui de ses raisonnements, il en est un assez curieux et qui peut servir à donner une idée de tous les autres, et à faire connaître la marche des affaires... »

Notons d'autre part qu'A. de Laborde qualifiait Fiévée d'« homme d'esprit » (p. 46); qualification que Beyle reprend à son compte, en y ajoutant toutefois « au service de la Féodalité ».

(298) *Corr.*, V, 108, 151, 154, 174. Mareste a expédié, au mois de septembre 1818, 36 volumes de l'*Edinburgh Review* à Stendhal.

(299) *Pages d'Italie*, p. 154-155, note. Le fragment est daté dans l'autographe, R. 5896, tome 19, fol. 118 v°, du 30 octobre 1818.

(300) Vol. 22, n° 44, janvier 1814, p. 475-484. *Memoirs of a celebrated literary and political character, from the resignation of sir Robert Walpole in 1742, to the establishment of Lord Chattam's second administration in 1757; containing strictures on some of the most distinguished men of that time.* Murray, London, 1813.

Stendhal a tracé, en regard de la citation, le renvoi : « *Ed. Rev.*, 44, 482 » (*Compléments et fragments inédits*, p. 375).

... *In his political friendship, he seems to have been uniformly guided by public principle; and the rectitude of his conduct seems to have commanded the esteem even of those he was habitually, and not very moderately opposed...* (301).

De même, Beyle recommande la lecture du *Diary of lord Melcombe* (302), parce qu'il a lu dans le même article :

... *We would recommend our readers to compare this little volume* [de Glover] *with the celebrated* Diary of Lord Melcombe. *In point of acuteness, candour and information, they may perhaps be fairly compared...* (303).

Les Anglais, affirme Beyle, sont obligés de gagner de l'argent « pour ne pas mourir de faim dans la rue » :

Combien de fois le sublime Fox n'est-il pas sorti de la Chambre des Communes au milieu des huées de ce peuple qu'il venait de défendre, non seulement aux dépens de sa fortune pécuniaire, mais même de sa réputation ? Il a passé sa généreuse vie à *protester contre deux guerres* qui ont triplé le prix de la subsistance du peuple anglais.

La première de ces guerres a donné l'existence à la république qui détruira l'Angleterre; la seconde a semé en Europe, en même temps que la liberté, une haine aveugle et enragée contre l'Angleterre... (304).

C'est le développement d'une idée trouvée dans le compte rendu, publié dans le n° 28, des *Characters of the late Charles James Fox :*

... *We are all now groaning under the weight of taxes : but how often was M. Fox followed by the curses of his country, for* protesting against the two wars *which have loaded us with these taxes ? — the one of which wars has made America independant, and the other rendered France omnipotent...* (305).

La pensée : « Le grand défaut de la forme de liberté inventée depuis cinquante ans (le gouvernement représentatif), c'est l'état d'anxiété où il plonge... » (306), a été suggérée par cette considération du critique :

(301) N° 44, p. 476.
(302) *Pages d'Italie,* p. 155, note.
(303) N° 44, p. 481.
(304) *Pages d'Italie,* p. 156. C'est nous qui soulignons.
(305) Vol. 14, n° 28, juillet 1809, p. 353-360. *Characters of the late Charles James Fox.* By Philopatris Varvicensis, 2 vol. in-8°. Le passage paraphrasé par Stendhal figure à p. 354. C'est nous qui soulignons.
(306) *Pages d'Italie,* p. 159. Les deux derniers alinéas de cette page forment un fragment à part, intitulé *Pensée,* daté du 8 novembre 1818 (Ms. R. 5896, tome 19, fol. 110 v°). La référence : « N° 28, page 354 » (et non 334, comme on l'a imprimé) est placée à la suite de la citation : « ... only by perpetual and minute jealousy. »

... *When a nation has become free, it is extremely difficult to persuade them, that their freedom is only to be preserved by perpetual and minute jealousy* (307).

Lorsqu'il écrit, pour prouver l'influence néfaste exercée par la Bible en Angleterre : « Voyez le voyageur Twedel (*sic*), un de leurs jeunes gens qui promettait le plus, très occupé vers la fin de sa vie pour savoir s'il était bien légitime de manger des poulets » (308), il a tiré son information de l'extrait d'une lettre de John Tweddel publiée dans le n° 50 :

I no longer eat flesh-meat, nor drink fermented liquors. As, for the latter, it is merely because I do not believe that they can ever be good for the constitution, and still more especially with a vegetable diet. With regard to the flesh of animals, I have many times thought upon the subject. I am persuaded we have no other right, than the right of the strongest, to sacrifice to our monstruous appetites the bodies of living things, of whose qualities and relations we are ignorant. (...) *Because two chickens fight till one dies, am I obliged to worry one of them to prevent their engagement ?...* (309).

Le compte rendu du *Voyage en Angleterre* de Marc-Auguste Pictet, inséré dans le n° 6 (310), lui offre l'occasion d'affirmer que « les Anglais sont parfaitement purs du sentimentalisme genevois » (311). Aussi veut-il y prendre des « plaisanteries ».

D'un article du n° 10 sur la correspondance de John Wilkes est tiré un spécimen de l'esprit anglais : « Un Irlandais nous a dit qu'il souhaitait que le Christ eût pleuré en Irlande » (312).

... *Shall I, my dearest Polly, give you an account of yester day's Christmas dinner ?* (...) *The dessert consisted of* bonchretien *pears — and the wine* lachryma Christi (*the famous wine near Naples, called the tears of Christ*). *An Irishman said, on tasting it, he wished that Christ had wept in Irland...* (313).

L'aphorisme : « Triste comme un dimanche anglais » (314) a la même source :

(307) N° 28, p. 354.
(308) *Pages d'Italie*, p. 160.
(309) Vol. 25, n° 50, octobre 1815, p. 301. *Remains of the late John Tweddel...* London, 1815. Stendhal avait déjà mentionné l'ouvrage, toujours d'après ce compte rendu, dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, I, 277.
(310) Vol. 3, n° 6, janvier 1804, p. 287-294. *Voyage de trois mois en Angleterre, en Ecosse et en Irlande pendant l'été de l'an IX* (1801), par Marc-Auguste Pictet. Genève, 1802.
(311) *Pages d'Italie*, p. 163.
(312) *Pages d'Italie*, p. 102.
(313) Vol. 5, n° 10, janvier 1805, p. 480-481. Ce fascicule a été envoyé à Beyle le 20 août 1818 (Paupe, *La vie littéraire de Stendhal*, p. 97).
(314) *Pages d'Italie*, *loc. cit.*

... *I hope your Sunday with Madame de la Fite and Miss De Luc was not* triste comme un dimanche anglicane [*sic*], *but as cheerfull as a Mayday in a more propitious season* (315).

L'article du n° 59 (316) sur les *Notes on a journey in America, from the coast of Virginia to the territory of the Illinois*, par Morris Birkbeck, l'a vivement intéressé. L'auteur de l'article portait d'ailleurs le livre aux nues :

We have no hesitation in pronouncing this one of the most interesting and instructive books that have appeared for many years (...). *The author is an eyewitness of every thing he describes; and, with a good sense extremely rare among authors, he is content to tell what is material, without tedious dissertations or trifling details, and to tell it in the plainest language*... (317).

C'est sans doute le passage suivant que Beyle vise dans le fragment rédigé le 21 octobre 1818 (318) :

A nation, with half its population supported by alms, or poor-rates, and one fourth of its income derived from taxes, many of which are dried up in their sources, or speedily becoming so, must teem with emigrants, from one end to the other (...)

An English farmer, to which class I had the honour to belong, is in possession of the same rights and privileges with the villeins *of old time, and exhibits for the most part, a suitable political character. He has no voice in the appointement of the legislature unless he happens to possess a freehold of forty shillings a year, and he is them expected to vote in the interest of his landlord*... (319).

Le 24 octobre 1818, Stendhal demande à Mareste : « Ne traduit-on pas l'admirable Birkbech [*sic*] ? » Il ajoute d'un ton ironique : « Avez-vous remarqué son mauvais goût à propos des chapiteaux de Washington ? » (320). Il fait allusion à la page que voici du compte rendu précité :

... *Our party journeyed on in hired carriages and diligences to Washington where they were struck with the absurd inconsistency of the architectural ornements affected in the public buildings,* « *Ninety marble capitals, says Mr Birkbeck, have been imported at a vast cost from Italy, to crown the colonas of the Capitol, and show how un-American is the whole plan*... » (321).

(315) N° 10, p. 480.

(316) Vol. 30, n° 59, juin 1818, p. 120-140. Le libraire Jombert a expédié à Beyle le n° 59 de l'*Edinburgh Review* le 17 septembre 1818 (Paupe, ouvr. cit., p. 98).

(317) N° 59, p. 120.

(318) *Pages d'Italie*, p. 146. Stendhal a laissé en blanc l'indication de la page.

(319) N° 59, p. 122-123.

(320) *Corr.*, V, 192.

(321) N° 59, p. 127. Stendhal retrouvera le passage de Birkbeck sur les chapiteaux de Washington dans l'article de Silvio Pellico, inséré dans le *Conciliatore* du 5 novembre suivant, et il fera état

Dans le fragment *Le sombre des Anglais,* qui est du 20 novembre, Beyle invoque le témoignage de Birkbeck pour affirmer que l'éducation anglaise est « hébraïque et féroce ». « On n'a qu'à faire un peu de conversation, écrit-il, avec les sectaires qui pullulent en Angleterre et en Amérique, par exemple les *Harmonites* et les *Shakers.* » Après quoi, il renvoie au « *Voyage de Birkbeck* aux Etats-Unis, page 135 » (322).

L'argument, ainsi que la référence, lui ont été fournis par le même compte rendu :

... *In the institution of these societies, the* Shakers *and the* Harmonites, *religion, or, if you will, fanaticism, seems to be an agent so powerful, and in fact is so powerful in its operation on the conduct of their members, that we are apt to attribute all the wonders that arise within the influence of this principle to its agency alone...* (323).

Mais ce n'est pas seulement sur l'Angleterre et les Anglais que Stendhal glane des idées dans l'*Edinburgh Review :* l'Italie y a aussi sa part.

De l'article du n° 23 sur l'*Histoire de la Maison d'Autriche* par William Coxe (324) — histoire qu'il avait parcourue en 1809 —, il veut mettre à profit la page relative à la politique de Joseph II en Lombardie (325).

Le compte rendu des *Travels in the South of Spain* par William Jacob, qui figurait dans le n° 35 (326), lui suggère une comparaison entre le royaume de Naples et l'Espagne (327).

Notons au passage que c'est dans cet article que Beyle a sans doute pour la première fois trouvé sinon le terme du moins l'explication du mot *égotisme* (328), qu'il rendra célèbre. A propos des qualités et des défauts d'un narrateur, le critique disait :

... *When the fancy is heated, or enthousiasm is at work, or the* egotism *of solitude is in full play* (...), *we are aware that the thing which is not finds its way too frequently into a man's discourse...*

A cet endroit, il précisait en note le sens d'*egotism* :

The preposterous Gallicism of modern writers makes it necessary to state, that we here use egotism in the English (*or, if you will, the*

de ce passage dans son brouillon d'article sur le romanticisme dans les beaux-arts (*Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 111).

(322) *Pages d'Italie,* p. 161.

(323) N° 59, p. 140. La citation de Birkbeck est suivie, dans la revue, du renvoi : « P. 135-140 ».

(324) Vol. 12, n° 23, avril 1808, p. 181-202.

(325) *Compléments et fragments inédits,* p. 312.

(326) Vol. 18, n° 35, mai 1811, p. 132-152.

(327) *Compléments et fragments inédits,* 321.

(328) *Egotisme* n'est pas enregistré dans le *Dictionnaire des anglicismes* de Bonaffé.

Latin) sense of the word, and not in the French acceptation. We take this opportunity of protesting against the innovation to which we are alluding. Egoïsme, *in French, means what, in the English tongue, is called* selfishness, *not egotism; which is rendered by* amour-propre, *rather than by* égoïsme (329).

Pour en revenir à notre sujet, si Stendhal écrit que la prose italienne est habituellement « lâche et énervée » (330), c'est qu'il a lu dans l'article sur Filangieri du n° 18 :

The language of Filangieri, though not without that feebleness which seems hardly separable from Italian prose, is elegant and sometimes eloquent... (331).

Il lui arrive parfois de généraliser une idée trouvée dans la revue, et d'appliquer à l'Italie ce qui ne s'y rapportait point. Là où il considère comme l'un des principaux défauts des auteurs italiens d'avoir « trop peur de tomber dans des fautes pour atteindre les plus grandes beautés » (332), il ne fait que reprendre à son compte la critique qu'on faisait dans le n° 15 au poète William Smyth :

... The author holds dalliance with the Muse, but is not possessed by her, he rather guides his genius, than is impelled by it; and stands too much in dread of faults, to attain many of the greater beauties... (333).

Ajoutons encore — et notre énumération ne prétend pas être exhaustive — des emprunts à l'article du n° 59 sur l'ouvrage de Henri Hallam, *View of the state of Europe during the middle ages* (334), dont la revue vantait l'esprit libéral (335); une idée

(329) N° 35, p. 124.

(330) *Pages d'Italie,* p. 172, 12 décembre 1818.

(331) Vol. 19, n° 18, janvier 1807, p. 372. Compte rendu de *The science of legislation from the Italian of Gaetano Filangieri.* By sir R. Clayton, London, 1806.

(332) *Pages d'Italie,* p. 174, 12 décembre 1818.

(333) Vol. 8, n° 15, avril 1806, p. 155. Compte rendu du recueil *English Lyrics,* third edition, by William Smyth. London, 1806. C'est nous qui soulignons.

(334) *Pages d'Italie,* p. 99. Le compte rendu figure dans le vol. 30, n° 59, juin 1818, p. 140-172.

(335) « ... It is written throughout with a spirit of freedom and liberality, that do credit to the author. A firm but temperate love of liberty, an enlightened, but cautious philosophy, form its distinguished excellence... » (n° 59, p. 141).

L'ouvrage a beaucoup plu à Stendhal. Voir *Corr.*, V, 190, 193, 204, lettres à Mareste des 24 octobre, 14 novembre et 11 décembre 1818. La traduction française paraîtra à quelques années de là : *L'Europe au Moyen âge,* traduit de l'anglais par A. Borghers et P. Dudouit. Paris, Delestre-Boulage, 1821-1822, 3 vol. in-8°.

sur le classicisme (336); une anecdote sur le maréchal de Richelieu (337); une réflexion sur Frédéric le Grand (338); une note sur l'action exercée par les Français au Portugal (339); une pensée sur les « caractères des nations et surtout l'Ecossais différencié de l'Anglais et de l'Irlandais » (340); une maxime politique : « Quand un gouvernement est attaqué, la première

(336) *Compléments et fragments inédits*, p. 315-316. D'après l'article du n° 36, mai 1811, p. 275-311, sur les *Dramatic Works of John Ford, with an introduction and explanatory notes* by Henry Weber.

(337) *Pages d'Italie*, p. 104. L'essentiel de cette anecdote est tiré d'une lettre de William Jones, citée dans le compte rendu des *Memoirs of the life, writings and correspondence of sir William Jones*. By Lord Teignmouth. London, 1804 :

« ... De La Fontaine is with us; he seems very well, but is still weak and complaining. I must add a little stroke of French courage, which I have just heard. In the midst of all the disasters of the fire-work, the Mareschal [*sic*] de Richelieu was in such a panic, that he got out of his carriage, and screamed out, *Est-ce qu'on veut laisser périr un Mareschal de France ? N'y a-t-il personne pour secourir un Mareschal de France ?* This will be an eternal joke against him... » (Vol. 5, n° 10, janvier 1805, p. 337).

(338) *Pages d'Italie*, p. 105. La phrase que Beyle cite est extraite du vol. 5, n° 10, janvier 1805, p. 476, où est analysé l'ouvrage intitulé *Military Memoirs, relating to campaigns, battles, and stratagems of war, ancient and modern, extracted from the best autorities, with occasional remarks*. By the Author of Memoirs in Asia... London, 1804.

(339) *Pages d'Italie*, p. 138. D'après l'article du vol. 15 — et non 12, comme Beyle l'a écrit par mégarde — n° 30, janvier 1810, sur *A second journey in Spain in the spring of 1809*. By Robert Semple, London, 1809. Soulignons que le critique disait simplement : « ... with all their exactions, it seems, the French, while at Lisbon, introduced a strict police... » (p 388). Les détails de l' « état de guerre » et du « chef à demi-fou » appartiennent à Stendhal.

(340) *Pages d'Italie*, p. 191. Nous complétons le texte d'après le manuscrit R. 5896, tome 15, fol. 57. Allusion à l'article sur *The miseries of human life; or the groans of Timothy Testy and Samuel Sensitive; with a few supplementary sighs from Mr Testy*. In twelve dialogues. London, 1806.

Stendhal vise le paragraphe suivant : « ... The lively Frenchman either passes them [les désagréments de la vie] unnoticed, or, if he does perceive them only moulds them into a pleasantry to amuse his next companion. The haughty Spaniard will not suffer his gravity and grandeur to be broken in upon by such paltry considerations. The quiet Scotchman patiently endures them without knowing them to be evils; or if he by chance receives annoyance, hereafter goes round about to avoid them. The violent Irishman either passionately throws them off in an instant, or persuades himself it is comfort and amusement to him to let them continue. (...) The sombre Englishman alone contents himself with grumbling at the evils, which he takes no steps to avoid... » (Vol. 9, n° 17, octobre 1806, p. 185).

question que se font les gens qui ont reçu une certaine éducation, c'est... » (341); un jugement sur le style de Dugald Stewart: « Même en Ecosse, j'ai trouvé beaucoup de gens qui se moquent du beau style vide de pensée de M. Dugald Stewart » (342).

En plus de l'*Edinburgh Review*, Stendhal a mis à contribution une autre revue anglaise, l'*Eclectic Review*. Elle avait inséré dans le fascicule de mai 1818 un compte rendu de la traduction anglaise de *Rome, Naples et Florence en 1817*, qu'il jugea « agréable » (343). « Alléché, a dit M. Pierre Martino, à qui l'on doit une étude des emprunts de Beyle à l'*Eclectic Review* (344), il se mit à feuilleter la revue; dans le même numéro, il glana des réflexions sur le caractère de l'Anglais moyen, qui lui inspirèrent des réflexions sur *Le sombre des Anglais* (345). Le numéro de juillet lui offrit des renseignements sur la pullulation en Angleterre des livres de théologie, et il s'en servit pour rédiger le fragment *Théologie en Angleterre* » (346). Une page de la livraison d'août a été utilisée dans le fragment intitulé *Rivages de la mer* (347), composé du 14 au 17 décembre. Il ne lui a donc pas fallu moins de quatre jours — nous rétablissons ces dates — pour mettre au point ce chapitre, qui demeure parmi les plus suggestifs de la prose stendhalienne de cette époque.

Beyle avait aussi l'intention de faire des emprunts au voyage en Italie de Forsyth, *Remarques on the antiquities, arts and letters during an excursion in Italy written in the years 1802*

(341) *Pages d'Italie*, p. 188-189. Cette phrase, que Beyle n'a pas achevée, est traduite du compte rendu des *Mémoires de l'abbé Georgel :*

« ... When a government is attacked, the first question which every man puts to himself is : *Is it worth preserving* ? Does it secure to me such a portion of happiness, that it is worth my while to risk my life and fortune for its preservation ?... » (Vol. 30, n° 60, septembre 1818, p. 425-444. C'est la revue qui souligne).

(342) *Pages d'Italie*, p. 163, note. Stendhal vise certainement cette phrase du compte rendu des *Philosophical Essays* de Dugald Stewart :

« ... The style is too solemn and diffuse for the title of Essays; and there is rather too much apology, though very gracefuly delivered, and too much reference to the book which the author has written, and the books he proposes to write... » (Vol. 17, n° 33, novembre 1810, p. 211).

(343) *Pages d'Italie*, p. 136, 20 novembre 1818.

(344) *Quand Stendhal méditait au clair de lune sur les « rivages de la mer »*. *Le Divan*, juillet-septembre 1952, p. 459-462.

(345) *Pages d'Italie*, p. 160.

(346) *Ibid.*, p. 183.

(347) *Ibid.*, p. 176 et suiv.

and 1803, publié en 1803. En rendant compte de *Rome, Naples et Florence en 1817,* l'*Edinburgh Review* avait laissé planer le doute, à propos du mot « *Herculanum* », sur la culture classique de l'auteur (348). Piqué par cette allusion ironique, et d'ailleurs injustifiée (349), il désire montrer qu'il sait traiter des sujets graves, tels que l'archéologie, et décide d'enrichir la page où il était question d'Herculanum d'un paragraphe sur Pompéi, l'empruntant non à ses propres souvenirs, qui étaient trop vagues (350), mais au voyage précité (351), dont la revue d'Édimbourg avait dit naguère le plus grand bien (352). Le projet (353) ne recevra pas d'exécution; ce qui n'empêchera pas Stendhal de garder un excellent souvenir de cette relation de voyage, qu'il continuera à juger comme l'un des meilleurs livres sur l'Italie (354).

Enfin, il se proposait d'utiliser les *Historical illustrations of the fourth Canto of Childe Harold* (355) par John Hobhouse, l'ami et le compagnon de route de Byron en 1816. Le livre,

(348) *Compléments et fragments inédits,* p. 312-313.

(349) Faisant allusion au passage où M. de Stendhal avait écrit qu'il avait rencontré à Pesaro une dame qui savait le latin mieux que lui-même, la revue commentait : « The Baron so pertinaciously writes *Herculanum* wherever the word occurs that he compels us to question the accuracy of the standard by which he estimates the fair linguist's proficiency » (n° 57, p. 243).

(350) Le critique anglais, habitué à dire *Herculaneum,* s'était étonné que le baron de Stendhal écrivît *Herculanum.*

(351) Dans le journal de 1811, les impressions de la visite de Pompéi se réduisent à deux lignes et demie : « Nous allons à Pompeia, qui sera ma course la plus méridionale. Nous parcourons les rues de Pompeia » (V, 27).

(352) Vol. 22, n° 44, janvier 1814, p. 376-385. Voici le début de l'article consacré au voyage de Forsyth :

« It is very refreshing to meet with a work like the one now before us, exhibiting the impressions made by an interesting journey, though over a beaten path, on a mind of no ordinary strenght and originality, without the prolixity so fatiguing in most modern writers, and with no appearence whatewer of bookmaking.. »

(353) *Compléments et fragments inédits,* p. 319. Il n'y aura aucune addition concernant Pompéi dans l'éd. de 1826 de *Rome, Naples et Florence.*

(354) *Rome, Naples et Florence* (1826), II, 12. *Promenades dans Rome,* I, 146. *Mélanges de littérature,* III, 388.

Byron considérait le livre de Forsyth comme l'un des voyages où il y a le plus de « vérité et de bon sens sur l'Italie » (*Mémoires de Lord Byron...* traduits par Mme Louis Swanton-Belloc, IV, 207, 209).

(355) *Historical illustrations of the fourth canto of Childe Harold, containing dissertations on the ruins of Rome and an Essay on Italian literature.* London, Murray, 1818, in-8°, 584 p.

paru au printemps de 1818 (356), fut vite connu à Milan. Non qu'on attachât une importance excessive aux quelque 350 pages de commentaires historiques et littéraires dont était affublé le quatrième chant de *Childe Harold*. Ce qui retint l'attention, ce fut le chapitre intitulé *Essay on Italian literature,* sorte de vaste panorama de la littérature italienne contemporaine, dont le ton tranchait nettement avec le reste du volume. Alors que les *Historical Illustrations* n'étaient qu'une compilation, l'*Essay* révélait une connaissance profonde des lettres et des auteurs de la péninsule; il renfermait des vues originales et, surtout, des jugements qui donnaient l'impression d'être sortis de la plume d'un Italien. Ce fut donc sans surprise qu'on apprit que le véritable auteur en était Ugo Foscolo, alors réfugié en Angleterre. Le livre fit d'autant plus de bruit à Milan que L. di Breme se sentant directement visé dans la page où le combat mené par les romantiques milanais contre les classiques était qualifié de « question futile », *idle inquiry,* réagit avec vigueur. En réimprimant l'*Essay* en 1859, dans le volume *Italy : remarks made in several visits from the year 1816 to 1854,* Hobhouse, devenu entre temps lord Broughton, écrira à ce propos :

> *I called the controversy between the* Romantici *and the* Classicisti *« an idle question ». Now the* Abate *di Breme was, both by writing and in society, an eager advocate of the former, and did not like to be told that his time and talents had been wasted in a frivolous dispute. Yet frivolous it was; for even if it admitted of any decision, it could produce no result nor influence on language or litterature...* (357).

L. di Breme se plaignit à Byron. Sa lettre n'a pas été conservée, mais nous possédons celle que Byron adressa de Venise à Hobhouse le 15 juin 1818 :

> *Dear Hobhouse, almost the first news I have had of Canto 4th has been from Milan in a long and bitter letter against you from di Breme (too long to send by post to England), in which he complains of very unfair representations of your part (in the notes) about the Italian Romantics, and some stuff you have put in the illustrations besides about Foscolo, who seems one of the charlatans, who usually have taken you in, as far as I could observe...* (358).

Les protestations de L. di Breme donnèrent lieu à une controverse, qui a été évoquée à plus d'une reprise (359).

(356) Le quatrième chant de *Childe Harold* a été mis en vente le 28 avril 1818. Les *Historical Illustrations* ont dû paraître en librairie dans les tout premiers jours de mai, ainsi que cela ressort de deux passages du *Diary* de Hobhouse cités par E. R. Vincent, *Byron, Hobhouse and Foscolo,* 1949, p. 17 et 18.

(357) I, 36.

(358) Lettre citée par E. R. Vincent, p. 20.

(359) Voir A. Luzio, *La « Biblioteca Italiana » e il governo austriaco (Documenti),* XII. *La polemica Hobhouse-Di Breme. Rivista Storica*

En ce qui est de Stendhal, l'*Essay* n'est mentionné dans la *Correspondance* qu'au mois de juillet 1818 : « Un de ces Anglais, qui ont l'infamie de penser comme Jefferson et comme Stendhal, nous a apporté les *Illustrations* du 4ᵉ chant de *Childe Harold*, et ledit chant. Les notes sont lourdes et vraies » (360). En fait, c'est deux mois plus tôt que Beyle l'avait lu, ainsi que l'attestent les notes qu'il a griffonnées dans le cahier de brouillons de l'*Italie en 1818* commencé le 15 février et fini le 22 mai 1818, et que nous venons de publier (361). Au mois de septembre, en rédigeant, et nous avons vu comment, le fragment *Conduite de la Maison d'Autriche en Lombardie*, il songe à y faire figurer un passage sur l'aristocratie milanaise extrait de l'*Essay* par Hobhouse, Anglais, ajoute-t-il, « fort judicieux et respectable dans tous les sens » (362). Il n'est guère croyable qu'il ait ignoré la part que Foscolo avait eue dans la composition du livre; la discrétion voulait que le nom de l'exilé ne fût pas prononcé.

Pour en terminer avec les sources anglaises de l'*Italie en 1818*, signalons enfin celle d'une nouvelle attaque contre l'Angleterre figurant dans le fragment *Le sombre des Anglais* :

Y a-t-il rien de plus plaisant, par exemple, que la gravité ridicule avec laquelle les Anglais traitent les plus petites choses ? N'est-il pas bien bon de trouver l'art de la cuisine discuté en ces termes dans les in-4° de M. Dugald Stewart, un de leurs prétendus philosophes *écossais ?*

Cette diatribe est suivie d'un texte en anglais qu'on dit extrait des *Philosophical Essays* de Dugald Stewart (363).

Doit-on en déduire que Stendhal s'est réellement plongé dans « les in-4° » du philosophe écossais ? Gardons-nous-en ! Le texte en cause est tiré d'une note de la satire politique de Thomas Moore, *The Fudge Family in Paris* (364). Voici ce que Beyle a lu à p. 150 :

del Risorgimento Italiano, 15 septembre 1896, vol. I, p. 679-688. Eugenia Levi, *Foscolo e Hobhouse e Lord Byron e De Breme e Monti e Pindemonte. Rassegna Bibliografica della Letteratura Italiana*, vol. 17, p. 301-326. — A. Caraccio, *Ugo Foscolo*, 1934, p. 162-163. — E. R. Vincent, ouvr. cit., 1949.

(360) *Corr.*, V, 160, lettre à Mareste du 15 juillet 1818.

(361) *Compléments et fragments inédits*, p. 314-315.

(362) *Ibid.*

(363) *Pages d'Italie*, p. 162-163.

(364) *The Fudge Family in Paris*. Edited by Thomas Brown, the younger author of the Twopenny Post-bag. London, 1818, in-16.

Voici en quels termes Amédée Pichot parlera de *The Fudge Family* dans sa *Notice sur sir Thomas Moore* placée en tête de la traduction de *Lallah Rookh* (1820) : « La *Famille Fudge à Paris*, publiée après un voyage que l'auteur fit en 1817 dans cette capitale,

Upon singing and cookery, Bobby, of course
Standing up for the latter Fine Art in full force.

Cookery has been dignified by the researches of a Bacon (see his Natural History, receipts, *etc.) and takes its station as one of the Fine Arts in the following passage of Mr Dugald Stewart : « Agreably to this view of the subject,* sweet *may be said to be* intrinsically *pleasing, and* bitter *to be relatively pleasing; which both are, in many cases, equally essential to those effects, which, in the art of cookery, correspond to that* composite beauty, *which it is the object of the painter and of poet to create. »* Philosophical Essays (365).

*
**

Il est à peu près impossible de se faire une idée exacte de ce qu'aurait été l'*Italie en 1818*. Les fragments qui en ont été conservés sont, on vient de le voir, très disparates; en outre, quelques passages presque achevés voisinent avec de simples notes de lecture et idées restées à l'état embryonnaire. A aucun moment Beyle n'a rédigé de plan détaillé (366). Il ne s'est pas expliqué non plus sur la manière dont il entendait amalgamer les nouveaux matériaux au texte de *Rome, Naples et Florence en 1817*.

A en juger cependant par les éléments dont nous disposons, nous ne pouvons nous empêcher de penser que l'*Italie en 1818*, alourdie par d'innombrables emprunts livresques, la multiplication des allusions politiques et des attaques continuelles contre l'Angleterre et le « papisme », aurait certainement perdu ce ton naturel et primesautier qui faisait le charme de *Rome, Naples et Florence en 1817*. Stendhal aurait-il réussi à laisser à la nouvelle édition, comme il le désirait, « ce caractère de légèreté aimable et de non-odieux qui délasse de la politique » (367) ?

a eu encore plus de succès. M. Fudge est une espèce d'espion anglais envoyé par Lord Castlereigh, auquel il rend compte de ses observations sur la France, observations à dessein ridicules. Sa fille correspond avec une de ses amies; et, comme en 1817 les calicots à moustaches faisaient des conquêtes, miss Fudge s'amourache d'un prétendu colonel, qu'elle trouve quelque temps après, armé d'une aune, derrière un comptoir » (Paris, Ponthieu, 1820, 2 vol. in-12, I, 19).

(365) C'est Thomas Moore qui souligne. Stendhal, qui a signé : « Fudge Family » sa lettre à Mareste du 4 septembre 1818 (*Corr.*, V, 181), écrit par deux fois à son ami, le mois suivant, qu'il possédait l'ouvrage de Moore (*ibid.*, V, 190, 193, lettres des 24 octobre et 14 novembre 1818).

(366) Le plan daté du 2 septembre 1818, que nous avons publié dans nos *Compléments et fragments inédits*, p. 307-308, est on ne peut plus sommaire.

(367) Note marginale sur l'exemplaire de Civitavecchia. *Rome, Naples et Florence*, éd. Champion, tome I, p. LVI. C'est Stendhal qui souligne.

IV

Influences italiennes et influences anglaises

Nouvelles tentatives de prendre part à la bataille romantique milanaise : *Del Romanticismo nelle arti* et le *Raggionamento* [sic] *d'un prigioniero di guerra*. Influence d'Ermès Visconti. — Que le *Raggionamento* a bien été composé en 1819. — Visées ambitieuses de Stendhal : composer des tragédies romantiques. La traduction de *Filippo* d'Alfieri. *La Comtesse de Savoie*, « tragédie romantique ». — La part de l'Angleterre dans les idées romantiques de Stendhal. L'apport de l'*Edinburgh Review*. Stendhal a-t-il été un admirateur de Byron, Thomas Moore et Walter Scott ?

Le début de 1819 est marqué par de nouvelles tentatives de Stendhal de se mêler à la querelle romantique milanaise. Il entreprend coup sur coup la composition de deux brochures : *Del Romanticismo nelle arti*, qui a longtemps intrigué les stendhaliens (368), et que M. Pierre Martino a habilement reconstituée d'après les brouillons (369), et le *Raggionamento* [sic] *d'un prigioniero di guerra*. On voit d'après ces titres qu'à l'instar des pamphlets de 1818, ces nouvelles brochures étaient destinées à paraître en italien.

Au commencement de l'année, la polémique entre les classiques et les romantiques avait rebondi d'une manière imprévue: la statue qu'on allait élever au peintre Appiani avait mis les esprits en effervescence. Le *Conciliatore* ne pouvait se dispenser de se prononcer sur la question du jour. Ce fut Giuseppe Pecchio qui s'en chargea, dans un article assez vif, inséré dans le n° 50, daté du 21 février (370).

(368) On sait qu'au verso du faux-titre du *Racine et Shakspeare* de 1823, figure ceci : « *Del romanticismo nelle arti*, un vol. in-8°, Firenze, 1819, prix 6 fr. » Les recherches entreprises pour retrouver ce volume ont été infructueuses. Voir P. Arbelet, *Trois livres introuvables de Stendhal*, dans le *Bulletin des Bibliophiles*, 1922, p. 80. — P. P. Trompeo, *Un enimma stendhaliano*, dans le vol. *Nell'Italia romantica sulle orme di Stendhal*, 1927, p. 4.

(369) *Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 109-127. Voir la préface de l'éditeur, tome I, p. LXIX et suiv.

(370) L'article rédigé sous forme de lettre ne porte pas de titre, mais seulement la suscription : *Al Sig. Buonpensiero*.

Pecchio plaidait, comme on pouvait s'y attendre, en faveur d'une statue *romantique*. Après avoir donné une description détaillée de la maquette retenue par la Commission, et précisé que le peintre était représenté habillé (371), il soutenait qu'on avait eu raison de choisir le costume moderne :

Appiani vestito alla greca non sarebbe più Appiani, ma potrebb'esser preso per Apelle, per Zeusi, o per qualche altro pittore greco si volesse. Non ci si accorderà dunque mai un modo da poter distinguere i personaggi appartenenti ai tempi moderni da quelli spettanti all'antichità ? E' dunque legge irrevocabile che noi dovremo mettere sempre in maschera col vestiario antico i moderni, da non poterli più ravvisare ? Quanto agli effetti dell'arte avvi poi così gran differenza tra un mantello con una camicia e un pallio, o una toga antica ? Se voi non foste nemico degli esempi vi direi che al museo di storia naturale a Parigi si vede la statua di Buffon, appunto anch'essa in mantello e camicia, lavoro del sig. Bouchardon, uno de' buoni scultori francesi, vi citerei inoltre la statua di Hôpital [*sic*], *di d'Aguesseau, di Lamoignon, ec., nel palazzo dell'ex-Corpo legislativo, con ottimo effetto. Ma voi non volete esempi, e giustamente, perché quando una cosa ha l'appoggio della ragione non ha più bisogno di quello delle autorità...* (372).

(371) « Il vestiario della figura consiste in un mantello che l'avvolge pressoché tutta, e quelle parti che non ne sono coperte, cioè una porzione del petto e le gambe, sono vestite, la prima da une camicia e le seconde dalle calze colle scarpe. Il risultato di questo vestiario è non meno vago che ragionevole, perché non tradisce il costume moderno, e nel tempo stesso non produce cattivo effetto dal lato pittorico. »

(372) « Appiani habillé à la grecque ne serait plus Appiani, mais pourrait être pris pour Apelle, Zeuxis ou n'importe quel autre peintre grec. Ne nous accordera-t-on donc jamais de pouvoir distinguer les personnages modernes de ceux de l'antiquité ? Est-ce donc une loi irrévocable de toujours déguiser les modernes sous un habillement antique, de manière à ne plus pouvoir les reconnaître ? Quant aux effets artistiques, y a-t-il vraiment une si grande différence entre un manteau, une chemise, un pallium et une toge ancienne ? Si vous ne détestiez pas les exemples, je vous dirais qu'on voit au Muséum d'Histoire naturelle de Paris la statue de Buffon, précisément en manteau et en chemise, par M. Bouchardon, l'un des bons sculpteurs français; je vous citerais en outre les statues d'Hôpital [*sic*], d'Aguesseau, Lamoignon, etc., dans l'hôtel de l'ancien Corps législatif, représentés avec le costume de leur temps, ce qui produit un excellent effet. Mais vous ne voulez pas d'exemple, et à juste raison, car lorsqu'une chose a l'appui de la raison, elle n'a besoin non plus de celui des autorités. »

G. Longhi a riposté aux arguments de Pecchio par l'article intitulé *Riflessioni sull'articolo del sig. G. P..., diretto al sig. Buonpensiero, ed inserito nel n° 50 del Conciliatore*, publié dans le n° 56 du même journal, daté du 14 mars 1819. Noter que si l'on y raille les idées de G. Pecchio, on ne touche pas au fond de la question.

La coïncidence fut-elle fortuite ? Toujours est-il que le même jour, le 21 février, Beyle mit en chantier sa brochure. On peut supposer que l'article du *Conciliatore* l'a engagé à éclaircir les rapports entre le *romanticisme* et les beaux-arts, question sur laquelle on avait à Milan des idées assez confuses, ainsi que l'atteste le dernier des six articles qu'Ermès Visconti avait publiés dans le *Conciliatore,* sous le titre *Idee elementari sulla poesia romantica* (373). Ces articles n'avaient pas échappé à Stendhal. Non seulement il en recommandait la lecture à Mareste dès le 11 décembre 1818 (374), mais encore il s'en souvient le moment venu. Ainsi, le mot *classiciste,* dont il se sert dans *Del romanticismo nelle arti,* a été de toute évidence emprunté à Visconti, qui l'avait créé pour différencier les classiques de l'antiquité de leurs imitateurs modernes :

La poesia classica veniva ispirata agli antichi dà un entusiasmo originale; può chiamarsi classicismo originale; *ne' moderni è un artificio scolastico e si potrebbe distinguerla col nome di classicismo irragionevole. Anzi per fissare ancor più la differenza serberemo il titolo di* classici *a' Greci e Romani, e qualificheremo i moderni con quello di* classicisti (375).

De même, on retrouve sous la plume de Beyle, dans le chapitre de la déclamation (376), un autre terme nouveau mis en circulation par Visconti : *ultraromantico* (377).

S'étant demandé si l'influence du *romanticisme* s'étendait à la peinture, à la sculpture et aux ballets, Ermès Visconti en était arrivé à la conclusion que la peinture et la sculpture doivent continuer à être régies par les principes esthétiques traditionnels, parce qu'elles recherchent le beau idéal (378); tandis que les ballets, relevant à la fois de la poésie et de la peinture, peuvent admettre des éléments classiques et des éléments romantiques.

Ces conclusions n'ont pas satisfait Henri Beyle. Il s'est rendu compte que le problème devait être approfondi. Et puis, il

(373) Nos 23 à 29, datés des 19, 22, 26, 29 novembre, 3 et 6 décembre 1818. Ces articles avaient été réunis en une plaquette de 61 pages, Milano, dalla Tipografia di Vincenzo Ferrario, décembre 1818, in-8°.

(374) *Corr.*, V, 202.

(375) *Idee elementari...*, deuxième article, paragr. VI. C'est Visconti qui souligne.

(376) *Racine et Shakspeare,* éd. Champion, II, 126.

(377) *Ibid.*, sixième article, paragr. I.

(378) « Lo scopo primario della pittura e della scultura si è di rappresentare la bellezza visibile nascente dalle dimensioni, dalle forme, dalle proporzioni, dagli atteggiamenti, dai colori, dall'espressione degli affetti e delle permanenti qualità morali delle persone. Per conseguire interamente questo fine non basta che gli artisti ritraggano semplicemente dal vero; è d'uopo che inventino bellezze possibili e ciò chiamasi l'ideale nelle opere del disegno... » (*Idee elementari...*, sixième article, paragr. I).

importait de pousser l'analyse plus loin, Ermès Visconti n'ayant soufflé mot ni de l'architecture, ni de la musique, ni de la déclamation. C'étaient là des raisons suffisantes pour intervenir dans le débat.

Dans la préface, datée du 21 février 1819, Stendhal commence par déclarer que c'est en France et non en Italie qu'il faudrait discuter sur le *romanticisme,* puisque les deux plus grands poètes italiens, Dante et l'Arioste, sont « archi-romantiques »; mais, ajoute-t-il, l'Italie est la seule nation qui ait de *l'attention au service de la littérature* » (379), alors qu'en France tout l'intérêt littéraire et artistique est subordonné à la politique; en Angleterre, à l'obligation de travailler sans relâche sous peine de mourir de faim; dans l'Amérique du Nord, au désir d'amasser de l'argent. Après ces considérations générales, il souhaite que les romantiques fassent « usage de tout leur esprit » pour « ne laisser aucune erreur dans leur théorie », et il déplore que la discussion se transforme trop souvent en un échange d'injures grossières.

Trois jours plus tard, Stendhal examine les rapports entre le *romanticisme* et l'architecture. Se basant sur le principe de l'utilité, il soutient que les colonnes engagées dans le mur sont de l'architecture classique, tandis que les portiques, qui permettent de se mettre à l'abri des intempéries, sont romantiques. On s'attendrait à un exposé assez développé de cette théorie. Point du tout; après l'énoncé de la question, il s'arrête net : « Comme je ne veux pas ennuyer le public d'un gros livre, et que d'ailleurs le public n'est pas encore mûr pour ces sortes d'idées, j'abandonne tous les développements à la sagacité du lecteur... » Cette manière de couper court à la démonstration ne peut manquer de surprendre. On peut se demander si l'auteur était capable de « tous les développements ». Le fait est que le 2 mars Beyle, jugeant sans doute son chapitre trop succinct, compose une *Suite de l'architecture,* où il apporte un nouvel argument en faveur de sa thèse; la religion chrétienne étant opposée à l'esprit de la mythologie, c'est « la sombre coupole imitée du gothique qui est la véritable architecture de notre religion », et, par conséquent, romantique. Après quoi, de nouveau il s'interrompt : « Je m'arrête. *Pauca intelligenti.* »

Le chapitre sur la sculpture a été rédigé, à ce qu'il paraît, à une quinzaine de jours de là (380). Reprenant partiellement les théories d'Ermès Visconti, Beyle soutient que la sculpture constitue « un cas unique où le *romanticisme* ne soit pas applicable ». Pour expliquer cette anomalie, il se fait curieuse-

(379) C'est Stendhal qui souligne.

(380) C'est avec la date du 18 mars 1819 que Romain Colomb a publié dans la correspondance ce fragment dont le brouillon autographe n'a pas été conservé.

ment l'écho d'une polémique qui s'était engagée à Paris une quinzaine d'années auparavant, lorsqu'on avait projeté d'élever une statue à Napoléon (381). A cette occasion, les partisans du nu s'étaient affrontés à ceux de l'habillement moderne. La presse de l'époque témoigne de l'ardeur des adversaires (382). « Il faut le nu, déclare Stendhal, car le nu est le moyen de la sculpture. » Il va même plus loin; il avance une idée générale qui semble jurer avec ses principes romantiques : la réalité « ne signifie rien dans les arts ». Ici aussi on s'attendrait à des éclaircissements. Au lieu d'explications, voici tout ce qu'on trouve : « Je me trompe peut-être; peut-être suis-je égaré par les habitudes de mon âme et je déclare impossible *pour tous* un plaisir qui est seulement impossible *pour moi...* » (383). Ainsi, la conclusion infirmait les prémisses.

La peinture est laissée de côté, probablement faute d'arguments valables. C'est à la musique qu'est consacré le chapitre écrit le premier avril. Là Henri Beyle est catégorique :

S'il semble au premier coup d'œil que le romanticisme ne peut pas s'appliquer à la musique, c'est qu'il s'y applique trop; c'est que dans cet art charmant, où nous avons la bonne habitude de n'applaudir que ce qui nous fait plaisir, le classicisme nous semblerait trop ridicule.

Après avoir établi que l'*opera seria* est classique, et l'*opera buffa* romantique, il poursuit :

Le public est ennuyé à mort des *opera seria* [*sic*] que l'on continue de donner à la Scala, pendant le carnaval, par le classicisme le plus ridicule, uniquement parce que cela plaisait à nos pères vers 1770. D'ici à deux ou trois ans, chacun osera dire ce qu'il sent et nous aurons alternativement un *opera seria* et un *opera buffa.*

Enfin, le 5 avril, Stendhal rédige directement en italien, ainsi que le laisse supposer l'incorrection du texte, la quatrième et

(381) La statue, œuvre du sculpteur Chaudet, ne fut placée qu'en 1812 sur la colonne Vendôme. Elle représentait Napoléon en costume d'empereur romain.

(382) Le *Moniteur* du 6 floréal XII (26 avril 1804) avait inséré une lettre de V. Denon, où celui-ci réclamait le nu, les vêtements étant du domaine de la peinture. Aux côtés de Denon, se rangèrent E.-A. Gibelin, peintre d'histoire (*Moniteur* du 21 floréal : 11 mai) et E. Q. Visconti (*Décade philosophique* du 30 floréal (20 mai); *Moniteur* du 5 prairial (25 mai). Pendant ce temps, de nombreuses voix s'élevaient contre le nu; on demandait que la statue fût habillée avec le costume que l'Empereur portait à Marengo et aux Pyramides (Lalande, *Journal des Débats,* 2 prairial (22 mai); E. T., *Décade philosophique,* 10 prairial (30 mai); J. P*** de Nîmes, *Journal des Débats,* 7 prairial (28 mai), etc.). Voir sur cette polémique L. de Lanzac de Laborie, *Paris sous Napoléon. Spectacles et Musées,* 1913, p. 422.

(383) C'est Stendhal qui souligne.

dernière partie de sa brochure, le *Capitolo del Bello nella declamazione.* Pour prévenir les objections, il déclare en commençant que de tous les arts la déclamation est celui qui fait le mieux ressortir les variations du beau. Il précise ensuite que le *romanticisme* ne concerne que la déclamation tragique; dans ce domaine, les acteurs italiens se sont complètement fourvoyés en imitant la déclamation française. Il loue la déclamation anglaise et allemande qui, dit-il, est très près de la perfection. Et le chapitre s'achève sur une réflexion qualifiée d' « ultra-romantique » : la « vraie » comédie italienne, celle qui fait rire, doit être écrite en dialecte.

Le moins qu'on puisse dire est que les arguments invoqués par Stendhal sont loin d'être exhaustifs; il s'agissait plutôt d'idées hâtivement notées que d'un corps homogène de théories. Mais Beyle n'a pas approfondi son enquête, encore qu'il annonce dans la *Vie de Rossini* une étude scientifique sur la théorie des beaux-arts (384).



En même temps que *Del romanticismo nelle arti,* Stendhal s'applique à composer une deuxième brochure romantique. Comme cette nouvelle et dernière tentative de prendre une part effective à la bataille contre les classiques n'est guère connue, quelques détails sont indispensables.

La polémique continuait de battre son plein à Milan. Les articles, les pamphlets, les pièces de vers pour et contre le romanticisme tombaient chaque jour en pluie (385). Ermès Visconti n'était pas étranger à cette montée de fièvre : peu après les *Idee elementari sulla poesia romantica,* il avait donné, toujours dans le *Conciliatore,* un *Dialogo sulle unità drammatiche di tempo e di luogo* (386) où il osait porter une main sacrilège sur les sacro-saintes règles dramatiques. Les *classicistes* se hâtèrent de riposter. Paride Zaiotti dans la *Biblioteca Italiana* (387), et Pietro Molossi dans l'*Accattabrighe* (388) refutèrent en termes dépourvus d'aménité les arguments du théoricien du *romanticisme* et s'employèrent à le ridiculiser.

(384) I, 181.

(385) P. Martino, préface de *Racine et Shakspeare,* éd. Champion, tome I, p. CXVII, note. Bellorini, ouvr. cit., II, 490-491.

(386) N°s 42 et 43, 24 et 28 janvier 1819.

(387) 1819, 1er trimestre, tome 13, p. 147-169.

(388) N°s 5 et 8, 31 janvier et 21 février 1819. Stendhal a lu l'*Accattabrighe*; il en a tiré les deux pièces de vers de Redaelli citées dans le chap. 31 de l'*Amour.* Cf. F. Novati, *Stendhal e l'anima italiana,* 1915, p. 146.

Le débat, grâce à Ermès Visconti, était sorti des généralités; il portait désormais sur un point précis : la question du théâtre. On comprend que Stendhal qui, au fond, ne s'intéressait au *romanticisme* qu'en fonction de l'art dramatique, ne soit pas resté indifférent. En adressant à Mareste la brochure où avaient été réunis les deux articles du *Dialogo sulle unità drammatiche* (389), il l'estime « judicieuse » (390). Et l'on sait comment il le mettra à profit dans son *Racine et Shakspeare* de 1823, paru — détail piquant — au moment même où Fauriel en donnait de son côté la traduction française (391).

Or, Henri Beyle s'est souvenu, en 1819, qu'il avait composé dès l'année précédente un pamphlet où il s'était précisément attaqué au « *palladium* du genre classique ». Pourquoi ne pas profiter de l'occasion favorable pour utiliser le manuscrit resté sans emploi ? Reprenant la fiction de l'ancien prisonnier de guerre italien en Angleterre, il rédige, sous le titre *Raggionamento* [sic] *d'un prigioniero di guerra in Inghilterra intorno alla guerra tra i romantici ed i classici,* et dans un italien barbare, un nouveau début et une nouvelle conclusion.

Ces fragments ont été publiés pour la première fois par M. Pierre Martino dans sa précieuse édition de *Racine et Shakspeare* (392). Cependant il n'est pas possible de partager son opinion qu'il s'agit là d' « une des premières tentatives de Stendhal pour écrire un article italien sur la question du romanticisme au début de 1818 » (393). C'est, au contraire, la dernière tentative.

Notre opinion s'appuie sur la similitude de l'idée, sinon des termes, qu'on trouve exprimée dans le premier de ces fragments : l'âpre guerre qui fait rage à Milan, « *L'aspra guerra che arde in riva all'* [sic] *nobilissimo fiume Olona* », et dans la lettre à Mareste datée du 9 avril 1819 : « La rage du romanticisme occupe ici toutes les têtes... » (394).

(389) Milano, dalla Tipografia di Vincenzo Ferrario, janvier 1819, in-8°, 31 p. Voir sur le *Dialogo de Visconti,* Matilde Baravelli, *La vita e il pensiero di Ermès Visconti,* 1943, p. 18 et suiv.

(390) *Corr.*, V, 214, lettre à Mareste du 8 février 1819.

(391) Dans le vol. *Le Comte de Carmagnola et Adelghis,* tragédies d'Alexandre Manzoni, traduites de l'italien par M. C. Fauriel, suivies d'un article de Gœthe et de divers morceaux sur la théorie de l'art dramatique. Paris, Bossange frères, 1823, in-8°. Les « divers » morceaux sont le *Dialogo* de Visconti et la *Lettre à M. Chauvet* de Manzoni.

Mme Giulia Beccaria, la mère de Manzoni, a annoncé à Fauriel l'envoi de la brochure de Visconti, le 28 avril 1819 (Manzoni, *Carteggio,* I, 422).

(392) Ed. Champion, II, 5-8.

(393) *Ibid.*, II, 271. M. Vigneron est du même avis. *Deux pamphlets milanais de Stendhal,* p. 187-188.

(394) *Corr.*, V, 224.

Ce n'est pas tout. Il y a un argument qui nous paraît irréfutable. Les fragments en cause sont reliés dans deux registres différents des manuscrits de Grenoble; le premier de ces fragments, sans date ni indication d'aucune sorte, renferme deux versions de l'exorde (395); le deuxième comporte le brouillon de la conclusion (396). En haut de ce dernier, on lit la note suivante adressée au copiste : « *Per mercoledì. Fate due copie separate di quanto segue*, 5 *aprile.* » Cela veut dire, en bonne logique, que si ces pages avaient été jetées sur le papier en 1818, Henri Beyle était à Milan le dimanche 5 avril, jour où il a remis son brouillon au copiste, ainsi que le mercredi 8 avril, jour où ce dernier devait lui rapporter les copies.

Or, si l'on se reporte au brouillon autographe du *Romanticismo nelle arti*, on s'aperçoit que Beyle a tracé en tête du chapitre, sur la déclamation, cette autre note également adressée au copiste : « 2 *copie per mercoledi o prima se potete.* 5 *ap*[*rile*] » (397). Il s'ensuit que les fragments du *Raggionamento* et le chapitre sur la déclamation ont été écrits la même année, car il serait bien extraordinaire que Stendhal, à un an de distance, eût remis à son copiste le même jour, le 5 avril, deux textes différents concernant tous les deux le débat romantique, en demandant que les copies lui fussent livrées, dans les deux cas, un mercredi. Mais quelle est cette année, 1818 ou 1819 ? La réponse ne fait pas de doute, il s'agit de 1819. En effet, le 5 avril 1818, Henri Beyle venait de partir de Milan, avec sa sœur Pauline, pour se rendre à Grenoble. C'est ce que nous apprend une note marginale récemment publiée : « Le 30 mars 1818 consultation d'Omod[ei] qui croit le départ possible. J'arrête les places pour le 2 avril. Si nous trouvons des places à Turin, nous serons le 7 avril à Chambéry » (398).

Ce point important tiré au clair, ajoutons que la fiction de l'*Italien* captif en Angleterre est dictée par le désir de mettre sous les yeux des *Italiens* ce qui s'était passé en Angleterre : tandis que les imitateurs des anciens et de la tradition classique française, Dryden, Addison, Pope, ont sombré dans l'oubli, les auteurs qui, comme Thomson et Cowper, ont eu le courage de se libérer de toute entrave et d'être eux-mêmes, ont suscité l'intérêt des lecteurs. La preuve est palpable, conclut Beyle : alors qu'on ne réimprime plus ni Pope, ni Dryden, les poètes anglais, « mis dans la vraie route », par l'exemple de Cowper, « écoutent les jugements du grand public, et non les jugements

(395) R. 5896, tome 5, fol. 178.

(396) R. 5896, tome 2, fol. 182-183.

(397) *Ibid.*, fol. 135 r°. Note publiée dans l'éd. Champion de *Racine et Shakspeare*, II. 315.

(398) H. Martineau et F. Michel, *Le « Titien » de Stendhal. Mercure de France*, 1er avril 1950, p. 639. Dès le 9 avril 1818, Stendhal adresse une lettre de Grenoble à son ami Mareste (*Corr.*, V, 119).

toujours suspects des critiques de profession. Ils consultent les comptes de leur libraire; lord Byron, Thomas Moore, Walter Scott voient ordinairement après deux ans la dixième réimpression de leurs poèmes ».

Faut-il préciser que la part de Stendhal dans cet aperçu, destiné à donner le coup de grâce au classicisme, se réduit presque à néant ? Il n'a fait qu'ouvrir, une fois de plus, la providentielle *Edinburgh Review*, et résumer les idées exposées dans un compte rendu des œuvres dramatiques de John Ford (399) qui avait déjà attiré son attention quelques mois plus tôt.

Mais le *Raggionamento* subit le même sort que les tentatives précédentes, il demeura à l'état d'ébauche.

⁂

Il ne faudrait cependant pas conclure de tous ces projets avortés que Stendhal prétendait uniquement prendre rang parmi les théoriciens de la nouvelle école. Ses visées étaient, en réalité, plus ambitieuses. Ce qui lui tenait à cœur, c'était le but, et non les moyens. Le triomphe du genre romantique représentait surtout pour lui le succès certain pour ces chefs-d'œuvre dramatiques qu'il rêvait d'écrire depuis son enfance.

A la fin de 1818, Henri Beyle a traversé une période d'euphorie; c'est le moment où il a cru que Métilde l'aimait. Et il a pensé, pour se rendre digne de son amour, qu'il était grand temps de revenir au théâtre et de produire, enfin, une œuvre qui le consacrât. Deux notes marginales, l'une publiée, l'autre inédite, semblent confirmer nos dires. « Du 22 décembre au 7 janvier 1819, lit-on dans un cahier renfermant des fragments destinés à l'*Italie en 1818*, je n'ai rien écrit *by love* et par le désir *of making* dialogues au lieu de proses » (400). D'autre part, nous avons relevé sur la couverture d'un autre cahier datant de la même époque cette phrase encore plus explicite : « *Che M*[*étilde*] *sia l'epoca fortunata del mio cambiamento. Dallo stile al dialogo* » (401).

(399) Vol. 18, n° 36, août 1811, p. 275-304, compte rendu des *Dramatic works of John Ford, with an introduction and explanatory notes*, by Henry Weber, 1811. Cette source de Stendhal a été signalée par P. Martino, *Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 271. On retrouve des réminiscences de cet article dans le pamphlet sur la langue italienne et dans les matériaux de l'*Italie en 1818*. Cf. p. 644.

(400) *Pages d'Italie*, p. 190. Cf. plus haut, p. 613.

(401) *Compléments et fragments inédits*, p. 364. Dès la fin de 1818, Beyle voulait revenir au théâtre. Voir sa lettre à Crozet du 30 septembre 1816 (*Corr.*, IV, 382), et la note du 23 novembre de la même année, publiée par P. Arbelet, *Histoire de la Peinture en Italie*, éd. Champion, I, 375.

Mais le premier semestre de 1819 s'écoule sans que rien de nouveau ne se produise sous ce rapport. La traduction de la tragédie d'Alfieri, *Filippo,* commencée au mois de juillet, lors du séjour à Florence, doit-elle être considérée comme un essai de réaliser le projet de « faire des dialogues » (402) ? Que Stendhal ait entrepris ce travail pour « prendre patience », comme il dit — il venait d'essuyer, à Volterra, les amers reproches de Métilde —, on le croira sans peine. Mais est-ce le hasard qui lui a mis entre les mains la pièce d'Alfieri ? Ce qui nous porte à supposer que la rencontre n'a pas été fortuite, c'est que l'esprit de Beyle était hanté par cet ouvrage.

En 1816, une critique de Byron l'avait frappé :

> ... On compara les systèmes tragiques d'Alfieri et de Schiller. Le poète anglais dit qu'il était fort ridicule que, dans le *Philippe II* d'Alfieri, don Carlos se trouvât sans difficulté, et dès la première scène, en tête-à-tête avec l'épouse du soupçonneux Philippe... (403).

Le 30 octobre, il écrivait à Mareste :

> Je ne sais qu'envoyer (...) à l'aimable M[aison]nette, notre Italie est si pauvre en bons livres. Ce que je trouve de plus acceptable, *for him,* c'est de dicter à mon secrétaire une traduction de *Philippe II* d'Alfieri. Cela lui ferait-il plaisir ? Remettez ce mot de réponse chez Barral. En ce cas, comment lui envoyer ce cahier vite et sans frais ? Il serait prêt le 20 décembre à l'adresse de son Ministère (404).

Le projet de traduire la pièce italienne a véritablement eu un commencement d'exécution. Voici, à cet égard, un détail inconnu : le brouillon de la lettre au directeur de l'*Edinburgh Review,* datée du 18 avril 1818, et dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, est écrit sur deux feuilles de papier dont l'une porte en gros caractères : « *Philippe II* d'Alfieri », « *Philippe,* tragédie en 5 actes et en vers par le c[omte] Victor Alfieri. Personnages... » (405).

Depuis, le *Conciliatore* a dû contribuer à fixer son attention sur cette pièce. Le sixième et dernier article des *Idee elementari sulla poesia romantica* par Ermès Visconti — article qui, on l'a vu, a constitué le point de départ du *Romanticismo nelle arti* — s'achevait par un dialogue entre un « classiciste » et un romantique, destiné à montrer que la mythologie ne convient pas à la tragédie (406). Dans ce dessein, le critique opposait deux tragédies d'Alfieri, *Mirra et Filippo,* et n'hésitait pas à

(402) Tout ce qui subsiste de la traduction de *Filippo* dans les manuscrits de Grenoble a été publié dans le *Théâtre,* III, 347-350.

(403) *Corr.,* VI, 113, lettre à Mme Louise Swanton-Belloc (1824).

(404) *Ibid.,* V, 71-72. On sait que le surnom de Maisonnette cache celui de Joseph Lingay.

(405) Ms. R 5896, tome 7, fol. 172 r° et 173 v°.

(406) *Idee elementari...,* sixième article, paragr. 4 : *Discorso di un classicista con un romantico* (*Conciliatore,* n° 28, décembre 1818).

juger la pièce tirée de l'histoire supérieure à celle qui avait été empruntée à la fable. Il allait même plus loin, il reprochait au poète de ne pas avoir suivi l'histoire de plus près :

Figuratevi che Alfieri, quando si pose a scrivere la Mirra, *avesse preso in mano il* Filippo *e riflettuto così : Qui nel* Filippo *ho insistito molto sul carattere del re di Spagna, sugl'imbrogli di una corte moderna, sulla perfidia e viltà de' ministri d'un tiranno spagnuolo; ho fatto allusione all'oppressione de' Fiamminghi : cio ha procurato molte lodi alla mia tragedia, sono riuscito ad individuare le circostanze che diversificano la sciagura amorosa d'Isabella e di Carlo da tutte le altre sciagure amorose : ho dato ai loro spaventi, trasporti e sospetti un carattere proprio e locale :* avrei fatto anche meglio se avessi consultata di più la storia... (407).

Cette remarque n'a sans doute pas passé inaperçue. Nous en voyons la preuve dans le désir manifesté par Stendhal de consulter l'*Histoire de l'Inquisition d'Espagne* par Llorente, afin de connaître la « vérité » sur la fin tragique de don Carlos (408).

Et ce n'est pas la seule fois qu'on avait fait mention de *Filippo* dans le périodique milanais. Plus récemment encore, Silvio Pellico en avait parlé, en rendant compte du *Philippe II* de Marie-Joseph Chénier (409). Il considérait le monarque espagnol comme un caractère éminemment dramatique, « *sommamente tragediabile* » (410). En esquissant un parallèle entre *Filippo* d'Alfieri, *Don Carlos* de Schiller et *Philippe II* de Marie-Joseph Chénier, il observait que le poète italien et l'auteur allemand s'étaient écartés de l'histoire parce qu'ils avaient jugé « trop vil le caractère historique » du roi (411), tandis que le français avait essayé de le représenter « dans toute sa vérité historique » (412).

Etait-ce là une raison valable de préférer la tragédie française à l'italienne et à l'allemande ? Tel n'était pas l'avis de Pellico, qui louait à outrance la pièce de son compatriote :

(407) *Ibid.*, C'est nous qui soulignons.
(408) Voir plus haut, p. 626.
(409) *Conciliatore*, n° 62, 4 avril 1819.
(410) « ... Tutto concorre in Filippo II a percuotere fortemente la nostra fantasia. Oltre la morte di don Carlos, questo re, sommamente tragediabile, ci richiama un'epoca delle più luminose nella storia di questi ultimi secoli... » (*ibid.*).
(411) « ... Sembra nondimeno che Alfieri e Schiller abbiano riputato troppo vile il carattere storico di Filippo. Entrambi gli diedero una grandezza ideale... » (*ibid.*).
(412) « ... Chénier, per discostarsi da' suoi predecessori, non solamente volle differire nell'orditura della tragedia, ma tento di rappresentarci il Filippo con tutta la verità storica. L'assunto era pericoloso, ma l'esito provo che le circostanze in cui vien posto questo personaggio bastano per magnificarlo... » (*ibid.*).

... Dipingere a qual segno possa giungere l'odio di un tiranno, anche contro il proprio figlio, quando questi ha pregi brillanti che offuscano quelli del padre : ecco tutto il concetto dell'inimitabile Filippo *d'Alfieri. Nulla di più semplice e di più terribile della condotta di questa tragedia; v'è un non so che di rapido e di misterioso che afferra l'immaginazione, e che non si trova in verun altro dramma, né antico, né moderno* (413).

On peut donc conjecturer que la traduction de *Filippo,* commencée en juillet 1819, était moins un simple passe-temps ou un exercice de style qu'une sorte de tremplin pour composer une tragédie nouvelle, qui aurait emprunté à Alfieri quelques traits, et plus particulièrement le caractère du héros.

Rappelons à cet égard une page du chapitre sur Alfieri de la *Littérature du midi de l'Europe,* que Beyle avait naguère mis à contribution dans l'*Histoire de la peinture en Italie.* Après avoir longuement analysé la tragédie de *Filippo,* Sismondi concluait :

Tel est le *Philippe* d'Alfieri, qui peint avec une si effrayante vérité la profonde dissimulation du monarque espagnol, qui jette un voile lugubre sur ses conseils et sa politique, et qui le conduit jusqu'à la fin de la pièce, sans lui avoir fait révéler à personne sa secrète pensée. Si nous traitons un jour de la même manière du théâtre allemand, nous pourrons comparer avec cette pièce terrible le *D. Carlos* de Schiller. Le poète allemand a bien mieux représenté les mœurs de la nation, le temps, les circonstances; mais il est resté fort au-dessous d'Alfieri dans le caractère même de Philippe : il l'a dépouillé de toute cette terreur qui tient au sombre et imperscrutable silence dont ce tyran s'environnait. C'est un coup de maître d'Alfieri, que d'avoir donné un confident à Philippe, auquel il ne dit rien, même au moment où il l'introduit dans ses secrets... (414).

D'autre part, il n'est pas vraisemblable que Beyle ait voulu adopter les procédés dramatiques d'Alfieri précisément à l'époque où il raillait le penchant de Byron pour le classicisme du tragique italien, influence que Byron était le premier à reconnaître. En protestant contre la représentation de *Marino Faliero,* faite sans son consentement, le poète anglais écrivait à Murray, de Ravenne, le 28 septembre 1820 :

C'est trop long, trop régulier pour votre scène; les personnages sont trop peu nombreux, et l'unité trop observée. C'est plus dans le genre d'Alfieri que de vos auteurs (ce que je dis humblement en parlant de ce grand homme)... (415).

(413) *Ibid.*
(414) *De la Littérature du midi de l'Europe,* tome II, chap. XX, p. 473.
(415) *Mémoires,* traduites par Mme Louise Swanton-Belloc, 1830, IV, 206-207. Sur l'influence d'Alfieri sur Byron, voir Giovanna Foà, *Lord Byron, poeta e carbonaro,* 1935, chap. VII.

Sortant du domaine des hypothèses, voici ce qui met encore mieux en lumière les ambitions littéraires de Stendhal.

Au début de novembre 1819, il informe Mareste qu'un événement sensationnel va se produire à Milan : Manzoni est sur le point d'achever une tragédie romantique, la *Morte di Carmagnola,* qui, ajoute-t-il, « *desta la più alta aspettazione* » (416). Le mois suivant, il revient sur le sujet : « Le mérite de M. Manzoni, *si mérite il y a, car je n'ai rien lu,* est d'avoir saisi la saveur de l'eau dont le public italien a soif. » Et de poursuivre : « Croyez que si M. Manzoni réussit, il aura une gloire immense, et que tout ce qu'il y a de jeunes poètes en Italie se creuse la cervelle depuis douze ans pour faire une tragédie différente d'Alfieri et ne trouve rien... » (417). La pièce parue, en janvier 1820 (418), il s'empresse de l'envoyer a Lingay (419).

Quant à lui, il semble s'être remis à *Letellier* (420). C'est du moins ce que laissent entendre quelques allusions énigmatiques contenues dans plusieurs lettres à Mareste, car tout autre renseignement fait défaut. Le 3 mars, il mande à son ami : « Je fais depuis longtemps et j'ai repris, par vos avis, une comédie romantique » (421). Le 28 du même mois : « La comédie romantique ne sera prête qu'en 1821; on la trouvera originale, mais pas bonne (422). Et, à plus de six mois de là : « Vous aurez la comédie romantique dans six mois » (423).

Mais voilà qu'à la fin de l'année, pendant que Manzoni mettait sur le métier une deuxième tragédie historique, *Adelchi* (424), Henri Beyle commence, de son côté, une « tragédie romantique » (425). On aurait pu croire qu'il allait choisir un sujet historique tiré de l'histoire de la Renaissance italienne. Bien au contraire, il ouvre un petit roman du début du XVIIIe siècle, *la Comtesse de Savoie* par Mme de Fontai-

(416) *Corr.*, V, 286, lettre à Mareste du 2 novembre 1819.

(417) *Ibid.*, V, 292-293, lettre à Mareste du 21 novembre 1819. C'est Stendhal qui souligne.

(418) *Il Conte di Carmagnola* a été mis en vente à Milan le 31 janvier 1820, chez Vincenzo Ferrario (Comandini, I, 1052).

(419) *Corr.*, V, 294, lettre à Mareste du 8 février 1820.

(420) F. Michel, *Stendhal renonce au théâtre. Le Divan,* juin 1936, p. 190.

(421) *Corr.*, V, 295.

(422) *Ibid.*, V, 327.

(423) *Ibid.*, V, 365, lettre à Mareste du 28 octobre 1820.

(424) Beyle en parle à Mareste dans sa lettre du 22 décembre 1820 (*Corr.*, V, 381). Cf. la lettre de Borsieri à Camillo Ugoni datée du 26 janvier 1821, où il l'informe que Manzoni venait d'entreprendre une nouvelle tragédie, *Adelgizio* (Cantù, *Il Conciliatore e i Carbonari,* 1878, p. 50).

(425) *La comtesse de Savoie,* tragédie romantique. *Théâtre,* III, 357 et suiv.

nes (426), et, comme l'a justement remarqué Henri Martineau, il se contente de le découper en scènes. Ce qui paraît l'avoir séduit, c'est le romanesque de l'intrigue : on y trouvait de l'amour, de la jalousie, des déguisements, un assassinat, un duel... Et les quelques changements qu'il y introduit tendent à rendre l'action plus tragique encore, ou, disons le mot, mélodramatique. Ainsi, tandis que le roman s'achevait par le mariage des deux héros, la comtesse et Mendoce, Stendhal ne craint pas de faire couler le sang à flots; son dénouement à lui ne comporte pas moins de trois cadavres : Mendoce tue en duel le traître Pancalier; il est à son tour blessé à mort par des assassins soudoyés par ledit traître; la comtesse se tue en voyant expirer son amant (427).

A propos du personnage du traître, Beyle note : « Pancalier comme le *proud Templar* » (428). Nous pensons qu'il ne faut pas surestimer l'importance de cette réminiscence d'*Ivanhoe*. C'est en vain qu'on cherche dans l'ébauche du plan une trace quelconque d'imitation de Walter Scott, et plus spécialement la couleur locale et l'atmosphère historique. Ce qui domine dans le petit nombre de répliques qui ont été écrites, c'est le souvenir du théâtre shakespearien. Il y a dans la scène de la bataille de nettes réminiscences de la fin de *Jules César;* mais tandis que Shakespeare faisait assister les spectateurs au déroulement même de la bataille, Stendhal recule devant cette hardiesse et se contente de leur présenter un... récit !

Il est singulier de voir, à ce sujet, l'étrange timidité dont est saisi notre auteur lorsqu'il s'agit de mettre en pratique les théories romantiques. Tout en se conseillant de « faire les scènes ainsi dans toute la liberté romantique n'étant fidèle qu'à la nature », pris de scrupules, il se demande s'il ne vaudrait pas mieux « diminuer les sauts romantiques de la scène » (429).

Le plan de *la Comtesse de Savoie* — qui est, à plus d'un égard, une préfiguration des romans stendhaliens (430) — a été ébauché les 20 et 21 novembre 1820 (431). La rédaction n'a

(426) Paru anonyme en 1726, s. l., in-12, le roman a été réimprimé deux fois au début du XIXe siècle : d'abord au tome III, p. 235-348 des *Œuvres complètes de Mesdames de La Fayette et de Tencin.* A Paris, chez Colnet, an XII (1804), 5 vol. in-8°; ensuite dans les *Œuvres de Mme de Fontaines.* Paris, d'Hautel, 1812, in-12, p. 17-122.

(427) *Théâtre*, III, 363.

(428) *Ibid.*, III, 362. Voir d'autres allusions au « *proud Templar* » dans la lettre à Mareste du 22 décembre 1820 (*Corr.*, V, 383), et dans le chap. 29 de l'*Amour*, éd. de Cluny, p. 109.

(429) *Ibid.*, III, 361, 363.

(430) M. Bardèche aurait dû faire une place à cette tentative dramatique de Stendhal, dans son ouvrage sur *Stendhal romancier.*

(431) Ces dates figurent sur l'autographe, R. 5896, tome 18, fol. 76 r°, 88 r°.

commencé qu'à plus de quarante jours de là, et elle a presque aussitôt été interrompue. En dépit du *romanticisme,* le jour de la gloire dramatique n'était pas arrivé pour Beyle.

***

L'allusion à Walter Scott, que nous venons de relever sous la plume de Stendhal, nous incite à préciser la part qui revient à l'Angleterre dans les idées romantiques de ce dernier. Malgré les apparences, l'apport de l'*Edinburgh Review* et des grands auteurs dont la renommée européenne ne cessait de s'étendre, Byron, Thomas Moore, Walter Scott, nous semble de bien moindre importance que celui du groupe romantique milanais et du *Conciliatore.*

En ce qui est de la revue d'Edimbourg, nous avons constaté qu'elle est devenue pour Beyle une mine précieuse où il a puisé à pleines mains. Il lui arrive même d'y découvrir du « Stendhal tout pur ». C'est ce qui s'est passé pour le n° 63. Dans ce fascicule figurait un compte rendu des *Tales of the Hall* par George Crabbe (432). Suivant l'habitude de la revue, le critique commençait par de longues considérations générales sur l'esprit d'observation. C'est un talent, disait-il, essentiellement contemplatif; il existe cependant des esprits à la fois observateurs et actifs. L'observateur n'est pas guidé dans le choix de ses sujets par des préoccupations de rang et de société; mais parfois sa passion l'entraîne en poursuivant de petits détails, à choisir ses sujets d'une façon peu adéquate :

... A great talent for observation and a delight in the exercise of it — the power and the practice of dissecting and disentangling that subtle and complicate tissue of habit, and self-love, and affection, which constitute human character — seems to us, in all cases, to imply a contemplative, rather than an active disposition. It can only exist, indeed, where there is a good deal of social sympathy; for, without this, the occupation could excite no interest, and afford no satisfaction — but only such a measure and sort of sympathy as is gratified by being a spectator, and not an actor of the great theatre of life — and leads its possessor rather to look on with eagerness on the feats and the fortunes of others, than to take a share for himself in the game that is played before him. Some stirring and vigorous spirits there are, no doubt, in which this taste and talent is combined with a more thorough and affective sympathy; and leads to the study of men's characters by an actual and hearty participation in their various passions and pursuits..

That he should not be guided in the choice of his subject by any regard to the rank *or condition which his persons hold in society, may easily be imagined; and, with a view to the ends he aims at, might readily be forgiven. But we fear that his passion for observation and the delight he takes in tracing out and analyzing all the little*

(432) Vol. 32, n° 63, juillet 1819, p. 118-148.

traits that indicate character and all the little circumstances that influence it, have sometimes led him to be careless about his selection of the instances in which it was to be exhibited, or at least to select them upon principles very different from those which give them an interest in the eyes of ordinary readers... (433).

Stendhal commente :

... Je trouve dans le n° 63 de l'*Edinburgh Review* un article sur Crabbe, précédé d'une dissertation sur l'esprit d'observation qui, sans s'en douter, *ne songe plus aux rangs;* voilà Stendhal tout pur, et il volerait cela s'il en avait occasion (434).

En plus des emprunts que nous avons signalés au cours de ce chapitre et du précédent, enregistrons ici d'autres articles qu'il a lus avec intérêt.

Celui d'Ugo Foscolo sur Dante, inséré dans le n° 60 (435), est jugé « excellent ». Beyle en extrait cette phrase : « *Danger nerved the courage of every class* » (436), où il voit la confirmation de sa propre conception de l'énergie, et d'où il déduit le principe bien stendhalien : « Le grand inconvénient de la civilisation, c'est l'*absence* de danger » (437). Il a été tellement content de cet article d'Ugo Foscolo — car il n'a pas, cette fois, ignoré le nom de l'auteur (438) — que non seulement il voudra en tirer parti dans une nouvelle introduction de l'*Histoire de la peinture en Italie* (439), mais encore il le mettra effectivement à contribution dans *De l'Amour* (440).

(433) *Ibid.*, p. 119-120. C'est nous qui soulignons.

(434) *Corr.*, V, 328, lettre à Mareste du 19 avril 1820. C'est Stendhal qui souligne.

(435) Vol. 30, n° 60, septembre 1818, p. 317-351. *Osservazioni intorno alla questione sopra la originalità del poema di Dante.* Di F. Cancellieri, Roma, 1814.

(436) Ce n'était là qu'une incidente dans une phrase beaucoup plus longue relative aux transformations subies par la société italienne sous l'influence des croisades : « ... The maritime preparations for the crusades were undertaken by the cities of Italy — *danger nerved the courage of every class* — and navigation, by opening the exportation of manufactures, increased industry, wealth and knowledge... » (p. 323. C'est nous qui soulignons).

(437) *Marginalia*, I, 322. C'est Stendhal qui souligne. Le renvoi à la page de la revue doit être rectifié : il s'agit, comme on vient de le voir, de la p. 323.

(438) Le *Conciliatore* parlera longuement de l'article de Foscolo dans le n° 34, daté du 27 décembre 1818. Article signé Grisostomo (Giovanni Berchet).

(439) *Marginalia*, I, 351-352, 16 janvier 1819. Les p. 324-327, auxquelles Stendhal se réfère, traitent de la lutte contre la papauté au XIV[e] siècle.

(440) Le récit de la mort tragique de Pia dei Tolomei (*De l'Amour*. chap. 28). Cette page sera reprise plus tard dans les *Promenades dans Rome*, II, 41. Voir R. Vigneron, *Stendhal, Foscolo et l'Edinburgh Review. Revue de Littérature comparée*, 1930, p. 760-764.

Foscolo avait précédemment donné, dans le n° 58, un premier article sur Dante (441), auquel Stendhal fait allusion dans sa lettre à Mareste du 21 mars 1818 (442), en même temps qu'à deux autres comptes rendus :

Il ne manque au charmant Maisonnette que (...) de se faire traduire huit articles de l'*Edinburgh Review* : par exemple, dans le n° 52, je crois, l'article sur la nouvelle édition de Swift (443), et les grands articles du n° 50 [*sic*] sur Dante, Pétrarque (444) et lord Byron (445).

Dans le n° 60 précité, Beyle a aussi remarqué (446) un article sur deux ouvrages, relatant l'un le naufrage du navire anglais *Alceste,* l'autre le naufrage de la frégate française *La Méduse.* Le collaborateur de la revue prenait prétexte de l'affolement qui s'était produit à bord de *La Méduse* pour qualifier le caractère français de brave, mais impétueux, et sans ressort dans les revers. Et, en passant des considérations psychologiques au plan politique, le critique adressait à ses voisins d'outre-Manche le reproche de manquer de jugement, et de préférer l'anarchie à un gouvernement médiocre, mais susceptible de les tirer d'affaire (447).

De l' « ennuyeux » compte rendu du n° 56 de l'ouvrage de Coleridge, *Biographia Literaria, or Biographical sketches of my literary life and opinions* (448), Stendhal n'a retenu qu'un

(441) Vol. 29, n° 58, février 1818, p. 453-474. *Dante, with a new Italian commentary.* By G. Baglioli, Paris, 1818. *The Vision of Dante,* Translated by the Reverend H. F. Cary, A. M., 3 vol. in-8°, London, 1818.

Le n° 58 de l'*Edinburgh Review* a été expédié à Beyle par Jombert le 11 juin 1818 (Paupe, *Vie littéraire de Stendhal,* p. 97).

(442) *Corr.,* V, 108.

(443) Cet article figure dans le n° 53. Voir la note 81.

(444) En réalité, le nom de Pétrarque ne revenait qu'incidemment sous la plume de Foscolo :

« ... A system founded on exclusive admiration of the classics, has produced the barren rules of the schools, and prejudices which still influence literature. Rules, founded on the practice of Petrarch in the 16 th century, raised Bembo and Molza to the rank of poetical models, while Dante was forgotten; and the revival of his fame has occasioned the establishment of new rules for poetry... » (p. 465-466).

(445) Allusion au compte rendu de *Beppo, a venetian story.* London, 1818, n° 58, p. 302-310.

(446) *Corr.,* V, 207, lettre à Mareste du 11 décembre 1818.

(447) Vol. 30, n° 60, septembre 1818, p. 388-406. *Voyage of H. M. Ship Alceste along the coast of Corea, to the island of Lewchen; with an account of her subsequent shipwreck.* By John M'Leod. — *Naufrage de la frégate La Méduse faisant partie de l'expédition du Sénégal en 1818...* Par A. Corréard et J.-B. Savigny.

(448) Vol. 28, n° 56, août 1817, p. 468-515.

« beau morceau » sur les contradictions politiques de Burke (449).

Enfin, une « excellente ligne » du compte rendu des *Lectures ont the truly eminent English poets* par Percival Stockdale, publié dans le n° 23 (450), lui inspire la réflexion que voici, consignée dans les marges de son exemplaire de travail de *Rome, Naples et Florence en 1817* : « Ce sont de ces choses qui, une fois dites, ne me sortent plus de la tête. C'est là pour moi le bon effet de l'*Edinburgh Review*... » (451).

Cet aveu est d'un intérêt indiscutable; nous pensons toutefois qu'on ne doit pas en exagérer la portée. En l'espèce, la « ligne » visée ne lui apportait aucune notion vraiment nouvelle. En parlant de Dryden, le critique remarquait que le caractère essentiel du génie est l'esprit pathétique : « *He* [*Dryden*] *wants of the chief characteristics of genius : a tender and pathetic mind* » (452). Or c'était une vérité dont Henri Beyle était convaincu depuis son adolescence toute pétrie de rousseauisme.

Nous avons essayé de montrer plus haut pourquoi la découverte de l'*Edinburgh Review* n'est qu'une étape dans la vie littéraire de Stendhal. Les emprunts que nous venons d'énumérer — emprunts surtout de détails — nous confirment dans cette impression. Il nous semble donc pouvoir conclure que, dans l'ensemble, la revue écossaise lui a fourni beaucoup plus de faits et d'idées d'appoint qu'une théorie littéraire bien définie.

⁂

En 1816, la beauté de Byron, sa noblesse, l'atmosphère de scandale et de mystère qui entourait sa personne avaient exercé une séduction certaine sur Stendhal. Peut-on en dire autant de son œuvre poétique ?

Pour Edmond Estève, on ne saurait avoir de doutes : « ... cette poésie voluptueuse et violente subjuguait Beyle » (453). Effectivement, ce dernier a écrit, au début de 1818, que « Monti

(449) *Table*, I, 148, lettre à Mareste du 4 mai 1818. Dans l'article précité, plus de dix pages étaient consacrées à Burke, p. 503-515.

(450) Vol. 12, n° 23, août 1808, p. 62-82.

(451) *Marginalia*, II, 25, 5 novembre 1818.

Jombert expédiera encore à Stendhal les n°s 66 et 68 de l'*Edinburgh Review*, les 24 juin 1820 et 9 février 1821 (Paupe, *Vie littéraire de Stendhal*, p. 99, 100). D'autre part, nous savons que Beyle a lu le n° 64, d'octobre 1819, où la revue rendait compte de l'*Histoire de la peinture en Italie* (*Corr.*, V, 308, 316. Cf. *Marginalia*, I, 350-351).

(452) P. 74. Stendhal a pu retrouver la même idée dans l'article du n° 36 sur Swift dont nous avons parlé plus haut : « ... he [Dryden] has not written one line that is pathetic, and very few that can be considered as sublime » (p. 281).

(453) *Byron et le romantisme français*, 1907, p. 58. Cf. p. 111.

et lord Byron sont les deux plus grands poètes vivants, de bien loin supérieurs à tous les Français et à tous les Allemands (454). Et dans ses *Souvenirs sur Lord Byron*, rédigés une dizaine d'années plus tard, il affirmera, en parlant de sa rencontre avec le poète : « Je raffolais alors de *Lara* » (455).

Cependant, à y regarder de près, on est obligé de faire des réserves sur l'ampleur de cette admiration. Et, d'abord, un fait qui saute aux yeux est que Beyle a très peu pratiqué, au cours des années milanaises, les œuvres de Byron. Les trois premiers chants de *Childe Harold's Pilgrimage* (1812-1813). *The Bride of Abydos, The Corsair* (1813), *The Siege of Corinth, The Prisonner of Chillon* (1816), etc., auraient dû, semble-t-il, laisser des traces de lecture. Or, on n'en retrouve aucune. On est surpris que Miss Doris Gunnel ait pu déclarer : « Byron intéresse Stendhal, à l'exclusion presque complète des autres poètes. Il l'a plus lu que critiqué... » (456). C'est bien plutôt le contraire qui est vrai (457).

Beyle a eu entre les mains *The Giaour* (458), ainsi que le quatrième chant de *Childe Harold* (459), mais dans un cas comme dans l'autre nous ignorons tout de ses impressions. A l'entendre, *Parisina* l'aurait profondément ému. « Autrefois quand je lus *Parisina* pour la première fois, écrira-t-il dans sa lettre à Byron de 1823, mon âme en resta troublée pendant huit jours » (460). Et dans l'édition de 1826 de *Rome, Naples et Florence*, il évoquera avec un grand luxe de détails l'émotion que ce poète avait produite sur son âme :

> Je ne décrirai pas (qui pourrait la décrire ?), mais je noterai, pour ne pas en oublier la date, la divine soirée que nous venons de passer chez Madame M***. Nous avons lu *Parisina*, nouveau poème de lord Byron, qu'un aimable Anglais a envoyé de Livourne à la maîtresse de la maison. Quelle sensation ! Quelle fraîcheur de coloris ! Vers le milieu du poème, à la strophe
>
> *Till Parisina's fatal charme*
> *Again attracted every eye...*

(454) *Mélanges de littérature*, II, 129, 4 mars 1818. Cf. *Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 46, 96.

(455) *Mélanges de littérature*, III, 261.

(456) *Stendhal et l'Angleterre*, p. 151.

(457) Beyle a toutefois pu avoir une idée de ces poèmes et en lire des extraits dans les comptes rendus publiés dans l'*Edinburgh Review*. En plus de l'article du n° 45 sur *The Corsair* et *The Bride of Abydos*, signalons les comptes rendus de *Childe Harold* dans le n° 54, décembre 1816, p. 277-310; celui de *Manfred*, dans le n° 56, août 1817, p. 418-431; celui de *Beppo*, dans le n° 58, février 1818, p. 302-310, etc. (Voir, en ce qui concerne ce dernier, la note 445).

(458) Voir plus haut, p. 597 suiv.

(459) *Corr.*, V, 160, lettre à Mareste du 15 juillet 1818.

(460) *Ibid.*, VI, 50, lettre à Byron du 23 juin 1823. *Parisina* avait paru au commencement de 1816.

nous avons été obligés de cesser de lire, exactement à cause de l'excès et de la fatigue du plaisir. Nos cœurs étaient si pleins, qu'être attentifs à quelque chose de nouveau, quelque beau qu'il fût, devenait un effort trop pénible, nous aimions mieux rêver au sentiment qui nous occupait... (461).

Mais si l'on se reporte à la lettre du 20 octobre 1820, on entend un son de cloche tout différent :

Je viens de lire Byron sur les lacs. Décidément les vers m'ennuient, comme étant moins exacts que la prose. Rebecca, dans *Ivanhoe*, m'a fait plus de plaisir que toutes les *Parisina* de lord Byron... (462).

Il n'est pas impossible qu'il ait lu les deux premiers chants de *Don Juan*, publiés au mois de juillet 1819, non seulement parce qu'on relève dans *De l'Amour* telle réminiscence (463) et telle citation du poème (464) — il y a toute apparence que la plupart des citations ont été ajoutées lors de la réfection du livre à Paris, en 1821-1822 — mais surtout parce que c'est *Don Juan* qui lui a inspiré, croyons-nous, une des parties capitales du livre, le chapitre LIX, *Werther et Don Juan*, écrit le 15 avril 1820 (465).

Si désormais *De l'Amour* n'est plus pour personne ni une sorte de physiologie de l'amour, ni un traité d'idéologie, peut-être n'a-t-on pas assez insisté sur le caractère de *plaidoyer* qu'a le livre. Pourquoi y serait-il si souvent question de l'orgueil féminin, sinon parce que Beyle, blessé de se voir traité par Métilde d'homme cynique et prosaïque, lui reproche d'avoir par fierté refusé son amour (466) ? Dans tout le chapitre XXVIII, précisément intitulé *De l'orgueil féminin*, le nom de la belle

(461) II, 29-31. On notera que Beyle ajoute, tout à la fin, qu'il s'est « bien gardé de hasarder aucune critique ».
(462) *Corr.*, V, 364.
(463) La tempête de seize jours, mentionnée dans le chap. 39 *bis* (éd. de Cluny, p. 154). La description de la tempête occupe la plus grande partie du deuxième chant, mais ce détail précis ne s'y trouve pas.
(464) Les vers cités dans le chap. 28 (éd. de Cluny, p. 103), sont tirés du chant I, st. 13.
(465) Le 26 mars 1820, Beyle, en parlant à Mareste des bruits qui couraient à Milan sur la liaison de Byron avec la comtesse Guiccioli, ajoute : « Il est à quarante milles d'ici ou à Venise, occupé de *Don Juan* » (*Corr.*, V, 320).
(466) Nous en voyons la confirmation dans l'allusion au « capitaine de Vésel », qui figure au début de l'*Amour*, et qui est une réminiscence des *Mémoires* de Besenval, ainsi que l'a récemment montré M. Pincherle. *In margine a « De l'Amour ». Il capitano di Vésel e il gendarme di Cento*, dans le vol. *Omaggio a Stendhal*, 1950, p. 20-50. Dans le passage visé des *Mémoires* de Besenval, il est surtout question de l'amour-propre des femmes.

milanaise est écrit en filigrane. La même idée revient encore dans le chapitre XXIX :

> Peut-être que les femmes sont principalement soutenues par l'orgueil de faire une belle défense, et qu'elles s'imaginent que leur amant met de la vanité à les avoir : idée petite et misérable : un homme passionné qui se jette de gaieté de cœur dans tant de situations ridicules a bien le temps de songer à la vanité (467) !

Et dans le chapitre XXX, ayant pour titre *Spectacle singulier et triste :*

> Les femmes avec leur orgueil féminin se vengent des sots sur les gens d'esprit, et des âmes prosaïques, à argent et à coups de bâton, sur le cœur généreux. Il faut convenir que voilà un beau résultat (468).

Une note du chapitre LIX est encore plus explicite :

> ... l'amour n'est une passion qu'autant qu'il fait oublier l'amour-propre. Elles ne sentent donc pas complètement l'amour les femmes qui, comme L[énore], lui demandent les plaisirs de l'orgueil. Sans s'en douter, elles sont à la même hauteur que l'homme prosaïque, objet de leur mépris, qui cherche dans l'amour, l'amour et la vanité... (469).

Ce chapitre LIX est, à notre sens, la clé de voûte du livre; il était destiné à montrer, par le contraste de deux conceptions opposées de l'amour, que l'auteur savait aimer d'amour-passion.

Nous ne voulons pas dire par là que le poème de Byron doive être considéré comme la source du portrait stendhalien de don Juan. Le poète présentait son héros, dans les premiers chants du moins, plutôt comme un Faublas que comme un Lovelace (470). Ce que *Don Juan* a dû fournir à Henri Beyle a été l'idée même du contraste; quant aux traits du personnage, ils paraissent empruntés à la personne de Byron lui-même. L'un des détails sur lesquels Stendhal insiste le plus longuement pour peindre les sentiments de don Juan à trente ans — Byron en avait trente-deux en 1820 — n'est-ce pas l'orgueil de la naissance (471) ?

Ce qui est certain, c'est que son admiration pour la poésie byronienne ne s'accrut pas pour autant. Dans le chapitre XXXIX *bis* de l'*Amour,* après avoir fait allusion au deuxième

(467) *De l'Amour,* éd. de Cluny, p. 110-111.
(468) *Ibid.,* p. 113.
(469) *Ibid.,* p. 251, note.
(470) C'est Beyle lui-même qui, au début des *Cenci,* comparera le Don Juan de Byron à Faublas : « Il ne faut point parler du Don Juan de Lord Byron, ce n'est qu'un Faublas, un beau jeune homme insignifiant, et sur lequel se précipitent toutes sortes de bonheurs invraisemblables... » (*Chroniques Italiennes,* I, 241-242).
(471) *Ibid.,* p. 255.

chant de *Don Juan,* il met désobligeamment en note : « Du trop vanté lord Byron. » Le poème a dû le déconcerter comme il déconcerte ses contemporains (472). « On s'était figuré un Byron invariablement pâle, douloureux et mélancolique, torturé par le remords ou penché sur les mystères de la destinée; on retrouvait un Byron épicurien, gouailleur et sarcastique (...). L'impiété, de blasphématoire, s'était faite ironique : les imprécations de l'archange déchu finissaient par un éclat de rire à la Voltaire. Le désappointement fut complet » (473).

Au moment où les premiers volumes de la traduction entreprise par Amédée Pichot et Eusèbe de Salle commençaient à rendre populaire en France le nom de Byron (474), Stendhal ne se range pas au nombre de ses admirateurs. Il est choqué par l'attitude équivoque du poète dans le débat romantique.

Un savant me racontait ce matin, écrit-il de Bologne au mois de mars 1820, comme quoi Lord Byron dit pis que pendre des romantiques, et adore le Tasse, dit-il, à cause de la *régularité.* Moi, je méprise ce vil calcul. Tous les classiques le portent au ciel, à cause de ce mot; les romantiques, à cause de ses œuvres, et voilà mon bougre en paradis (475).

Et peu après :

Le dit Lord, pour se faire des partisans, se fait tout classique, en parlant aux pédants italiens; par exemple, Mezzofanti, à Bologne; cela me paraît bien jean foutre et bien milord (476).

Les critiques de Stendhal ne sont pas dépourvues de fondement. En Italie, tout le monde applaudissait Byron, mais pour des raisons exactement opposées : tandis que les romantiques le considéraient comme « archi-romantique » (477) et le procla-

(472) Comment L. Reynaud, dans son ouvrage d'ailleurs si utile, *Le Romantisme. Ses origines anglo-germaniques,* 1926, a-t-il pu mettre Stendhal au nombre des admirateurs de *Don Juan ?* « Tout d'abord, c'est à *Manfred* que va l'admiration. C'est *Manfred* qui « écrase » J.-J. Ampère et ses amis. Mais ils s'arrêtent interloqués devant *Don Juan,* qui ravira par contre les Stendhal, les Mérimée et, plus tard, un Musset... » (p. 214). L. Reynaud prétend aussi que la description de la bataille de Waterloo dans la *Chartreuse de Parme* » est visiblement une réminiscence du chant VIII de *Don Juan* (p. 254, note).

(473) E. Estève, ouvr. cit., p. 69. Cf. Gendarme de Bevotte, *La légende de don Juan,* 1906, chap. XI, p. 428 et suiv. Sur l'influence de *Candide* sur *Don Juan,* voir L. Reynaud, ouvr. cit., p. 194.

(474) E. Estève, ouvr. cit., p. 73, 79. Les deux premiers volumes de la traduction des œuvres de Byron ont été mis en vente au mois d'août 1819, chez Ladvocat.

(475) *Corr.,* V, 320, lettre à Mareste du 26 mars 1820. C'est Stendhal qui souligne.

(476) *Ibid.,* V, 356, lettre à Mareste du 30 août 1820.

(477) *Gazzetta di Milano,* 12 septembre 1818.

maient « l'étoile polaire des romanticistes » (478), les classiques voyaient en lui un des leurs.

Che ha mai di comune lord Byron coi nostri romanticisti ? se demandait à propos du quatrième chant de Childe Harold Giuseppe Acerbi, l'un des représentants les plus en vue du parti classique. *Noi non veggiamo nel suo poema altro che un certo disordine e una certa stravaganza nell'invenzione. (...) Lord Byron d'altronde è tutt'altro che nemico delle classiche divinità, e ricordo che invoca la musa, la ciprigna dea, e fa grandi lodi della poesia d'Orazio* (479).

C'est en matière dramatique que Byron aimait faire profession de foi classique. « Il faut écrire avec simplicité, selon les règles, déclare-t-il au début de 1821, modelant des tragédies régulières comme celles des Grecs » (480). Il revient sur la même idée le mois d'après : « Il me semble qu'on pourrait, en bon anglais, et en se conformant davantage à la sévérité des règles, combiner quelque chose qui ne ferait point déshonneur à notre littérature » (481). Et, en parlant de *Sardanapale* : « Vous voudrez bien remarquer que les unités sont strictement observées; la scène se passe constamment dans la même salle; le temps est une nuit d'été, environ neuf heures au moins... » (482). Il n'est donc pas étonnant que Beyle lui refuse le génie dramatique.

Dès qu'on aura imprimé, écrit-il à Mareste à la fin de 1820, la tragédie de lord Byron sur le doge Faliero, qui se fit couper le cou en 1208, je crois, envoyez-la moi par la poste, mais seulement si elle coûte trois francs. Ledit Lord n'a pas le génie dramatique... (482).

Il serait vain de chercher des points de contact entre Stendhal et Byron. Le Grenoblois a été réfractaire à la sombre mélancolie, aux délires, aux formes voluptueuses de la poésie byronienne. Et cela à l'époque où les vers de Byron bouleversaient, aux dires de Delécluze, « toutes les idées de la jeunesse en France » (484). En un mot, Henri Beyle a éprouvé de l'éloignement pour Byron par la même raison qu'il ne fera

(478) *Biblioteca Italiana*, quatrième année, tome 13, janvier 1819, p. XIX.
(479) *Ibid.*, cinquième année, tome 17, 1820, p. 39-40.
(480) *Mémoires de Lord Byron*, traduits par Mme Louise Swanton-Belloc, 1830, IV, 293-294, lettre à Murray, du 4 janvier 1821.
(481) *Ibid.*, IV, 310-311, lettre à Murray du 16 février 1821.
(482) *Ibid.*, IV, 321, lettre à Murray du 30 mai 1821.
(483) *Corr.*, V, 381, lettre à Mareste du 22 décembre 1820. La tragédie de *Marino Faliero*, achevée le 16 juillet 1820, a paru à la fin de 1820.
(484) *Souvenirs de soixante années*, 1862, p. 219. Cf. E. Estève, ouvr. cit., p. 59 et suiv. — E. Partridge, *The French Romantics knowledge of English literature*, 1924, p. 110 et suiv.

plus cause commune avec les romantiques de 1830 : le lyrisme reste pour lui lettre morte, d'autant plus que ce lyrisme va à l'encontre de ses théories dramatiques.

⁂

Mais comment expliquer alors son admiration sans partage pour un autre poète dont la popularité sur le continent a été aussi grande, bien que plus éphémère : Thomas Moore ?

On peut supposer que Beyle a rapporté *Lalla Rookh* de son voyage à Londres dans l'été de 1817. Au début de l'année suivante, alors que le nom de Thomas Moore n'était encore guère connu, il en parlait dans son pamphlet romantique, en présentant son ouvrage comme opposé aux canons classiques : « Comparez le succès de *Lallah Rook* [*sic*] de M. Moore, qui a paru en juin 1817, et dont j'ai sous les yeux la onzième édition, au succès de *Camillo* du très classique M. Botta » (485).

Les éloges de la grave revue d'Edimbourg n'ont certes pas manqué de le confirmer dans l'impression que *Lalla Rookh* était un livre peu ordinaire :

> ... *There is something very extraordinary, we think, in the work before us, and something which indicates in the author, not only a great exuberance of talent, but a very singular constitution of genius...* (486).

Au printemps de 1818, parut la traduction italienne du poème (487). C'est peut-être elle que Beyle lisait en se promenant dans la Brianza (488). En 1820, l'année où a été publiée la traduction française (489), il éprouvera le besoin d'exprimer au poète son admiration : « Je viens de lire *Lalla Rookh* pour la cinquième fois, et suis toujours plus étonné qu'un tel livre ait pu naître en Angleterre, dans un pays corrompu, selon moi,

(485) *Racine et Shakspeare*, éd. Champion, II, 35 note.

(486) Vol. 24, n° 57, novembre 1817, p. 1-35. Et il est à souligner que l'article sur Thomas Moore a difficilement pu lui échapper, puisqu'il figurait dans le fascicule même où avait paru le compte rendu de *Rome, Naples et Florence en 1817*.

(487) *Lalla Rookh, racconto orientale in prosa e in versi*, di Tommaso Moore. Tradotto dall'inglese da Tito Povirio Catti, torinese. Torino, presso la Vedova Pomba e figli, 1818, in-12.

(488) *Journal*, V, 334, 26 août 1818.

(489) *Lalla Roukh* [*sic*] *ou la Princesse Mogole. Histoire orientale*, par Thomas Moore. Traduit de l'anglais par le traducteur des œuvres de Lord Byron (Amédée Pichot). Paris, Ponthieu, 1820, 2 vol. in-12.

par une teinte de férocité hébraïque » (490). Il joignait ainsi sa voix à celle des jeunes enthousiastes qui portaient aux nues le poème.

Tous les trésors de cette terre, la plus chérie du soleil, écrivait sur le mode dithyrambique Bruguière de Sorsum dans *le Lycée français*, étaient à sa disposition, et il les a prodigués dans ses vers avec un luxe qui éblouit et qui charme sans fatiguer; il ne fait pas une allusion qui ne soit tirée de l'histoire et de la littérature de l'Asie, il ne présente pas une image qui ne soit fidèlement empruntée à ses productions (491).

A l'instar de ses contemporains, Henri Beyle a été charmé par les images tendres et riantes de *Lalla Rookh,* auxquelles l'exotisme ajoutait une grâce particulière. Mais, de même qu'il n'a pas été perméable au byronisme, de même il n'a pas subi d'influence marquante de la part de Thomas Moore.



Tout autre paraîtrait à première vue le cas de Walter Scott, puisqu'on connaît le goût de Stendhal pour l'histoire. Et pourtant, tout bien considéré, les conclusions ne sont guère différentes.

Beyle a été, certes, l'un des premiers lecteurs, sur le continent du romancier écossais. Dès le printemps de 1815, on surprend une allusion à *Waverley,* publié l'année d'avant.

Il est bien essentiel de voir, note-t-il le 19 mai 1815, que pour peu que l'attention de l'âme soit absorbée par la moitié d'un tableau, l'autre moitié peut être ce qu'elle voudra.

De là l'amour des sœurs pour les frères dont les nobles qualités les touchent (Flora à Waverley)... (492).

Néanmoins, il n'a pas continué à le pratiquer. Lorsqu'il mentionne les *Tales of my Landlord* dans une note de *Rome,*

(490) *Corr.*, V, 315, lettre datée du 25 mars 1820. Détail curieux, Stendhal avait rédigé une première « épître » à Thomas Moore, que Mareste est chargé, le 21 mars, de supprimer et de remplacer par une nouvelle lettre (*ibid.*, V, 310). Thomas Moore résidait alors à Paris. Voir Allen B. Thomas, *Moore en France. Contribution à la fortune des œuvres de Thomas Moore dans la littérature française,* 1911, p. 2; et Doris Gunnel, ouvr. cit., p. 149-151.

(491) D'après Allen B. Thomas, ouvr. cit., p. 25.

(492) *Marginalia,* I, 356. A la suite de quelles circonstances, Beyle a-t-il été amené à lire Walter Scott ? On ne sait. En tout cas, ce n'est pas par l'intermédiaire de l'Italie que ce contact peut être expliqué. Les romans de Walter Scott n'ont pénétré dans la péninsule qu'assez tard et par la France. Voir Luigi Fassò, *Intorno alla fortuna di Walter Scott in Italia,* dans le vol. *Saggi e ricerche di storia letteraria,* 1947, p. 244 et suiv.

Naples et Florence en 1817 : « C'est dans la froide Ecosse, et ce n'est pas dans la belle Lombardie, que paraissent *Waverley* et les *Tales of my Landlord* (493) », il se fait simplement l'écho du compte rendu lu dans le n° 55 de l'*Edinburgh Review*:

... The author, whoever he is (494), *has a truly graphic and creative power in the invention and delineation of characters — which he sketches with an ease, and colours with a brilliancy and scatters about with a profusion, which reminds us of Shakespeare himself. Yet with all this force and felicity in the representation of living agents, he has the eye of a poet for all the striking aspects of nature; and usually contrives, both in his scenery and in the groups with which it is enlivened, to combine the picturesque with the natural, with a grace that has rarely been attained by artists so copious and rapid. His narrative, in this way, is kept constantly full of life, variety and colour; and is so interspersed with glowing descriptions and lively allusions, and flying traits of sagacity and pathos, as not only to keep our attention continually awake, but to afford a pleasing exercice to most of our other faculties...* (495).

De même, c'est sans doute d'après le compte rendu de *Rob Roy* publié dans le n° 58 de la revue écossaise (496), qu'il écrit, à la fin du mois de septembre 1818, dans la préface de l'*Italie en 1818* : « L'agréable auteur de *Waverley*, de l'*Antiquaire*, de *Rob Roy*, et de tous ces jolis romans écossais si supérieurs à tout ce qu'on fait sur le continent... » (497). On notera, en effet, que le titre de *Rob Roy* transcrit par la revue était suivi de l'indication : « By the author of *Waverley, Guy Mannering*, and the *Antiquary*. » Or Beyle avouera deux ans plus tard, nous allons le voir, qu'il n'a lu ni *Rob Roy*, ni l'*Antiquaire*. Stendhal n'a lu la première série des *Tales of my Landlord*, publiée en 1816, qu'en 1819, alors que le nom du romancier

(493) Ed. originale, p. 164, note. Ed. du Divan, III, 57, note.

(494) Le nom de Walter Scott n'est pas prononcé dans l'article. Le critique se bornait à remarquer que c'était sans doute là une nouvelle production de l'auteur de *Waverley, Guy Mannering* et de *The Antiquary*.

(495) Vol. 28, n° 55, mars 1817, p. 193-259. Compte rendu des *Tales of my Landlord*... Edinburgh, 1816. Noter que c'est dans ce fascicule que Stendhal a trouvé les deux articles sur Gœthe et Macirone qu'il a mis à contribution, nous l'avons dit, dans *Rome, Naples et Florence en 1817*.

Il n'est pas à exclure que Byron ait parlé de Walter Scott à ses connaissances milanaises, lors de son passage en 1816 dans la capitale de la Lombardie. Nous savons qu'il avait apporté l'*Antiquaire* à Mme de Staël (C.-E. Engel, *Byron et Shelley en Suisse et en Savoie*, 1930, p. 86). En tout cas, ce n'est pas au « romancier », mais au « poète » que Beyle destine, en 1817, un exemplaire de l'*Histoire de la peinture en Italie*.

(496) Vol. 29, n° 58, février 1818, p. 403-432.

(497) *Pages d'Italie*, p. 4.

était désormais populaire en France (498). Le croira-t-on ? Il éprouve un sentiment de déception.

... Je viens de finir *The Black dwarf* (499) et *Old mortality* de Walter Scott, écrit-il à Mareste, de Florence, le 18 juillet 1819. Le dernier demi volume d'*Old mortality* ne vaut pas un f..., le reste est à côté de *Tom Jones*, c'est-à-dire dans les nues. Justement cela est plus sérieux et la peinture de l'amour est sacrifiée. C'est la mode : cette pauvre passion est en disgrâce auprès de nos romanciers modernes, Madame de Genlis, miss Edgeworth, W. Scott. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'ils ont assez d'esprit pour savoir que pour peindre la passion, il faut l'avoir sentie (500).

Reprocher à Walter Scott d'avoir sacrifié la peinture de l'amour n'était-ce pas mal saisir et l'originalité et le véritable intérêt de son œuvre ? Ce qu'il importe de remarquer, c'est que Stendhal reviendra à cette première impression dans son article de 1830, *Walter Scott et la « Princesse de Clèves »* (501), où il prendra nettement position contre le romancier écossais.

Dans les six mois suivants, on ne relève aucune nouvelle lecture de Walter Scott. Au début de 1820, il a entre les mains *The Bride of Lammermoor*, mais nous ne savons rien de ses réactions (502).

Yvanhoe est le premier roman qui ne le laisse pas insensible, grâce cependant, notons-le bien, à une figure de femme. Le 20 octobre 1820, il déclare préférer le personnage de Rebecca à « toutes les *Parisina* de lord Byron » (503). Et deux mois après, il écrit à Mareste : « Ne trouvez-vous pas Scott bien supérieur à Byron ? en 1890, l'on enseignera l'histoire dans les collèges avec les pièces historiques de Shakespeare, les romans de Scott,

(498) La popularité de Walter Scott en France a commencé à la fin de 1817. Voir L. Maigron, *Le roman historique à l'époque romantique*, 1888, p. 102. E. Partridge, ouvr. cit., p. 118 et suiv.

(499) Nous rectifions le texte qui donne *The black Durward*. Walter Scott ne publiera qu'en 1823 son *Quentin Durward*.

(500) *Corr.*, V, 256. Les *Tales of my Landlord*, publiés à Edimbourg en 1816, comportaient 4 vol. in-12; dans le premier figurait *The Black Dwarf*, et dans les trois derniers *Old Mortality*.

La traduction française de ces deux romans a paru en 1817 : *Les Puritains d'Ecosse* et le *Nain mystérieux*. A Paris, chez Nicolle, 4 vol. in-12. Charles Nodier lui a consacré un feuilleton dans le *Journal des Débats* du 28 novembre 1817.

En ce qui concerne l'influence de Fielding sur Walter Scott, voir L. Reynaud, ouvr. cit., p. 183.

(501) *Mélanges de littérature*, III, 305 et suiv.

(502) *Ibid.*, I, 13, 30 janvier 1820. *Marginalia*, I, 308, 1er février 1820.

The Bride of Lammermoor, troisième partie des *Tales of my Landlord*, avait paru en 1819. Au mois de septembre de la même année, on en mettait déjà en vente la traduction française.

(503) Voir note 462.

et ceux des cent et deux cents moutons qui vont l'imiter... » (504). A partir de ce moment, on dirait qu'il se laisse prendre au charme. Ayant appris qu'on imprimait à Paris les romans de Walter Scott dans le texte, il charge son correspondant de les lui envoyer, « en commençant, précise-t-il, par ceux que je ne connais pas, l'*Abbaye* [*sic*], l'*Antiquaire, Rob Roy* ». Et d'ajouter : « Je voudrais quatre volumes de Scott chaque mois » (505).

A l'entendre, *The Abbot* lui a procuré un « extrême plaisir ». Son admiration toutefois n'est pas exempte de réserves. Dans un brouillon de lettre, rédigée au commencement de 1821 à l'adresse de l'auteur, il l'invite à peindre le « Moyen Age de cette admirable Italie (...) au lieu de l'égoïste héroïsme de l'absurde féodalité » écossaise (506). En formulant ce vœu, il ne semble pas se rendre compte que l'évocation du Moyen Age de l'Ecosse — le passé reculé d'un pays inconnu — était pour beaucoup dans la vogue du romancier (507).

Il y a un demi-siècle, Louis Maigron a montré comment le roman historique a favorisé l'éclosion du romantisme. « Prosateurs et poètes français allaient délaisser l'histoire ancienne pour ne s'inspirer que de l'histoire nationale; il [Walter Scott] en facilitait la connaissance et travaillait à la remettre en honneur. La jeune génération était avide de pittoresque et de couleur locale : il apportait l'un et l'autre avec profusion. Elle voulait surtout des émotions vives et des sensations fortes : il prit plaisir à étaler devant elle les spectacles les plus poignants et les tragédies les plus douloureuses... » (508). Et, à l'appui de l'affirmation que le romancier écossais a été « un des fermes soutiens du genre romantique », le critique s'en est rapporté à Stendhal qui, dans le premier chapitre du *Racine et Shakespeare* de 1823, définissait le roman de Walter Scott : « de la

(504) *Corr.*, V, 383, lettre à Mareste du 22 décembre 1820.

(505) *Ibid.*, V, 383-384, même lettre. *The Abbot* et *Rob Roy* venaient d'être édités par P. Didot. Quant à *The Antiquary*, il ne paraîtra qu'en 1821, chez Galignani.

Le 21 janvier 1821, le libraire Jombert expédiera à Stendhal *The Monastery* (A. Paupe, *La Vie littéraire de Stendhal*, p. 100).

(506) *Corr.*, VI, 8, lettre à sir Walter Scott, 18 février 1821.

(507) Le roman historique « doit à la personnalité de son fondateur quelques éléments nouveaux qui vont le rendre particulièrement séduisant pour les imaginations. Un de ces éléments, c'est le cadre merveilleusement poétique dont il sait s'entourer. Pas un roman de Walter Scott qui n'évoque un site ou un monument, qui en forme, pour ainsi dire, l'âme vivante. Et, bien entendu, c'est à son Ecosse natale, amoureusement explorée dans tous les sens, que l'auteur emprunte de préférence cette parure... » (L. Reynaud, ouvr. cit., p. 181-182).

(508) *Le roman historique à l'époque romantique*, p. v.

tragédie romantique, entremêlée de longues descriptions » (509).

L. Maigron n'a pas eu tort d'invoquer l'autorité de Stendhal. Il est toutefois nécessaire d'ajouter que ce dernier n'a pas apprécié beaucoup, avant 1821, l'œuvre de Walter Scott. Si, après cette date, son opinion s'est modifiée, c'est par suite de l'engouement pour le roman historique qui régnait alors en France.



Au cours des années milanaises, Stendhal a été soumis à une double série d'influences : l'influence anglaise et l'influence italienne. Différentes pour la forme, elles étaient concordantes quant au fond : l'une tendait à délivrer la littérature des entraves qui la retenaient prisonnière, l'autre fournissait des spécimens de ces nouvelles œuvres. Il serait vain, voire impossible, de prétendre établir une ligne de démarcation nette entre ces deux influences. Les éléments rassemblés dans ce chapitre permettent toutefois de mieux se rendre compte de ce qu'a été le rôle de l'*Edinburgh Review* d'une part, et du *Conciliatore* d'autre part. Il est indéniable que la lecture assidue de la revue écossaise et les contacts avec les œuvres de Byron, Thomas Moore, Walter Scott ont contribué à créer un climat favorable à l'éclosion du romantisme stendhalien. Mais celui-ci n'a pas plus ses racines dans la littérature anglaise que dans les théories germaniques. Le *romanticisme* milanais a véritablement constitué la sève nourricière qui a permis à Henri Beyle de fixer ces idées qui le hantaient depuis sa jeunesse, de leur donner une forme systématique et définitive. C'est grâce à l'apport italien que Stendhal pourra jouer, pour un temps, en France un rôle de premier plan dans la bataille romantique.

(509) *Ibid.*, p. 145. On retrouve la définition de Stendhal dans l'*Essai littéraire sur le génie poétique du XIX*[e] *siècle,* lu à l'ouverture des cours de l'Athénée le 2 décembre 1824 (*ibid.*, p. 149-150).

CONCLUSION

Au terme de cette étude qui, nous ne nous le dissimulons pas, paraîtra tout à la fois trop chargée de détails et trop rapide en certaines de ses parties, il ne sera pas inutile de rassembler et de fixer les principaux traits que nous avons cherché à en dégager.

Nous avons suivi pas à pas Henri Beyle, depuis le moment où obéissant à une irrésistible vocation, il est entré plein de confiance dans la carrière des lettres, jusqu'à l'époque où, après ses années de vie milanaise, il revient en France, pourvu d'un système littéraire bien défini.

Nous avons refait avec lui le chemin qu'il a parcouru pendant vingt ans; et, à travers l'analyse de ses innombrables lectures, nous avons essayé d'établir la part qui revient à chaque auteur dans la formation de ses idées. En précisant les influences qu'il a subies — et toutes n'étaient pas connues — nous nous sommes efforcé de mettre en relief d'une part ses emprunts, d'autre part ce qu'il a élaboré de lui-même.

Nous avons aussi étudié la genèse de ses multiples projets littéraires ainsi que de ses premiers livres, et nous croyons avoir jeté quelques lumières nouvelles aussi bien sur leur composition que sur leur véritable signification.

L'enquête minutieuse — et, encore une fois, on ne peut autrement étudier un homme pour qui les détails seuls étaient intéressants — l'enquête minutieuse, disons-nous, à laquelle nous nous sommes livré est instructive en ce sens qu'elle montre, plus nettement qu'on ne le pensait, qu'il n'y a pas un seul élément de l'esthétique stendhalienne dont on ne puisse retrouver l'origine.

Ainsi, le principe de la relativité du goût, qui deviendra la clé de voûte du romantisme stendhalien, a été trouvé d'abord dans l'abbé Du Bos, ensuite dans Helvétius et Mme de Staël. A cette dernière Beyle doit également la théorie de la perfectibilité, dont il constate l'application dans Mirabeau et chez des mémorialistes comme l'abbé de Choisy et Saint-Simon. Buffon et Montesquieu lui montrent l'influence du climat. Montesquieu encore et Helvétius celle des gouvernements. Bien avant d'entrer en contact avec le « genre romantique », Henri Beyle

était excédé par la tragédie française; Alfieri et le père Brumoy, Clément et Fénelon l'ont tour à tour confirmé dans ses impressions et lui ont offert des arguments pour battre en brèche les conventions et la routine. Volney l'a aidé à étayer la théorie du beau idéal moderne. Brissot et Cabanis l'ont convaincu de l'existence des tempéraments. Cabanis, Pinel, Burke l'ont amené à l'étude physiologique des passions. L'idée que la comédie est un fruit de la monarchie a été suggérée par Dieudonné Thiébault et Mme de Caylus. Il n'est pas jusqu'aux éléments les plus typiques de l'esthétique stendhalienne, tels que la théorie de l'énergie, la valeur des petits faits vrais, la sensibilité comme fondement de l'art, qui n'aient été inspirés par Alfieri et Sismondi, Saint-Simon, Shakespeare, Blair, etc.

Aussi des noms d'auteurs célèbres et d'auteurs inconnus ou tombés dans l'oubli, français, anglais, italiens, figurent-ils côte à côte et sur le même plan au nombre de ses sources. Il est rare, en effet, qu'un livre ne donne absolument rien à Stendhal. Même lorsque le hasard lui met entre les mains un ouvrage peu intéressant, il en tire dans la plupart des cas quelque chose; les critiques qu'un tel ouvrage lui inspire finissent par lui être profitables.

Comme nous le disions en commençant, tout livre fait fermenter sa tête. Il serait donc déplacé de lui reprocher de ne pas avoir suivi un plan de travail bien établi, et de s'être livré à des lectures capricieuses et désordonnées. Son travail intellectuel n'est en réalité qu'un long monologue intérieur.

C'est là une constatation qui n'est pas dépourvue d'importance. D'abord parce qu'elle réduit à ses véritables proportions l'apport direct de la vie. Nous nous expliquons. On pense couramment qu'à une période de formation toute littéraire avait succédé une période de formation mondaine, au cours de laquelle Henri Beyle aurait augmenté, grâce à une expérience directe, sa connaissance de la nature humaine et des passions. Sans doute faut-il tenir compte de ces années de vie active où il a parcouru l'Europe, de Marseille à Brunswick, de Paris à Moscou, de Vienne à Naples. Bon gré mal gré, il a fait des expériences qu'une vie sédentaire ne pouvait lui donner. Néanmoins, en dépit de la diversité et de l'intensité de celles-ci, il n'est pas paradoxal de soutenir que sa connaissance des hommes ne s'est guère accrue à ces contacts directs. Et pourtant quel meilleur théâtre pouvait-il souhaiter pour étudier l'âme humaine, l'Homme tout simplement, sous ses aspects les plus divers, libérés, exaspérés par l'ambition et l'intrépidité, la fatique et la bassesse ? Mais il n'a en somme su voir et retenir que peu de chose. Et voilà sans doute l'aspect le plus déroutant de cet esprit fin, acéré, observateur pénétrant, original, piquant, quand il veut; mais qui la plupart du temps ne sait observer et acquérir qu'à travers lui-même, qui ne cherche dans la vie que la confirmation des théories ébauchées

en dehors d'elle. Timide et imbu d' « espagnolisme », Henri Beyle fuit la société de ses semblables; lorsqu'elle lui est imposée, il en est dégoûté à mourir; si des individus viennent à l'intéresser, ce n'est jamais qu'en tant que types; il les disséquera d'une manière impersonnelle, ne cherchant à retrouver dans ces traits caractéristiques que des traits généraux, capables de les lui faire classer à coup sûr dans des catégories bien déterminées à l'avance. Ce que Stendhal cherche — nous l'avons dit et nous le répétons — ce n'est pas l'homme tel qu'il est, mais l'homme idéal, le héros stendhalien.

De la conclusion à laquelle nous sommes parvenu : le travail intellectuel de Stendhal est en réalité un long monologue intérieur, découle une autre conséquence non moins importante.

Nous avons vu que Beyle est arrivé très tôt à des idées qu'il développera plus tard et auxquelles il restera fidèle toute sa vie. De ces idées, il est presque toujours redevable à ses lectures. Sa *forma mentis* a ceci de particulier qu'elle a toujours besoin d'un guide, d'un aiguillon, d'un excitant, pourrait-on dire. L'étincelle ne jaillit dans son esprit que par réaction. Il a sans cesse besoin d'être mis sur la voie, « illuminé », aidé à découvrir ses sentiments les plus profonds, ses plus secrètes pensées. Il se révèle incapable d'échafauder seul un système d'esthétique. « Avoir du génie, consigne-t-il dans son *Journal* à la date du 29 mars 1813, c'est connaître (avoir trouvé) des *centaines* de grandes vérités importantes. » Mais il découvre rarement par ses propres moyens.

Cela ne l'a toutefois pas empêché d'être original. « Il était imperméable », a dit de lui un de ses critiques. Or, Emile Faguet, à qui tant d'aspects de l'art et de la personnalité de Stendhal sont demeurés fermés, n'avait pas tort en cette occurrence. Semblable affirmation peut à première vue paraître inconséquente, venant après des centaines de pages consacrées à des réminiscences de lectures, à des emprunts, voire des plagiats. Et cependant rien de plus réel. Henri Beyle n'est pas pénétré et façonné par les idées qu'il trouve dans les livres; elles ne font que déterminer une sorte de choc créateur; puis son esprit s'en empare, les modifie, les modèle, les transforme, et il sort de là quelque chose de parfaitement stendhalien, qui ne rappelle plus que de loin la source originale. Doué d'un pouvoir étonnant d'assimilation, loin de se laisser dominer par les idées des autres, il les domine. On a parfois un peu trop tendance à oublier cet aspect essentiel de son « égotisme ». A bien voir, l'esthétique stendhalienne ne relève que du moi. Beyle n'a pas varié dans ce principe fondamental. Il écrit en 1811 : « Je ne dis pas que ces jugements soient vrais pour vous qui me lisez, mais ils le sont pour moi, H. B., né en 1783, et ballotté par onze ans d'expérience. Voilà ce que je pense » (*Journal,* V, 344). Et, à quelque vingt ans de là : « En fait de beau, chaque homme a sa demi-aune : ce qui est beau pour

mon voisin est souvent fort plat pour moi; et ce qui est beau pour moi, à ses yeux est extravagant... » (*Mémoire d'un Touriste,* I, 157).

Ne lui demandons donc pas d'analyses minutieuses, les longues discussions qui fouillent à fond les systèmes. Quelques principes généraux lui suffisent. De toutes ses lectures, il n'a retenu que ce qui était conforme à sa nature, à sa propre manière de sentir. Il ne s'applique pas à chercher les points essentiels d'un ouvrage donné, à en mettre en lumière ce qui en constitue l'importance esthétique, historique ou dialectique.

La recherche des sources est-elle un stérile amusement d'érudit ? Nous ne le croyons pas; à condition de ne pas vouloir aller trop loin, d'attribuer une origine au moindre mot, au plus minime détail ou, à l'opposé, de vouloir expliquer par le jeu des réminiscences livresques tout l'art de Stendhal romancier. L'auteur de *la Chartreuse de Parme* est un artiste trop complexe et original pour qu'on prétende l'expliquer par la seule empreinte qu'a pu laisser sur lui telle ou telle lecture. Pour nous, c'est l'élaboration de ses idées littéraires que nous avons cherché à déterminer dans ce présent travail, car il nous semble ainsi permettre de mieux comprendre la formation, l'enrichissement progressif et l'épanouissement de sa personnalité.

I*

BIBLIOGRAPHIE STENDHALIENNE

Manuscrits de Stendhal.

a) *Bibliothèque de Grenoble.*

1. R. 5896, 28 registres de format différent.
2. R. 302, carton.
3. R. 289, 13 registres *verts* de l'*Histoire de la Peinture en Italie.*
4. R. 292, 2 registres de la *Vie de Napoléon.*
5. R. 292, carton. Brouillons de la *Vie de Napoléon.*

b) *Bibliothèque Nationale.*

Nouv. acquis. franç. 12.965. Lettres de Stendhal à sa sœur Pauline (1800-1807).

c) *Collections privées.*

Registre *vert* N. 14 de l'*Histoire de la Peinture en Italie* (Il se trouvait il y a quelques années dans la collection Chaper à Eybens, près de Grenoble).

Reproduction photographique de quelques pages du manuscrit du pamphlet romantique de 1818, obligeamment communiquées par M. Loubet, de Tucson (Arizona, U.S.A.).

Imprimés.

Répertoires bibliographiques

BENEDETTO, Luigi Foscolo. — *Arrigo Beyle Milanese.* Bilancio dello Stendhalismo Italiano a cent'anni dalla morte dello Stendhal. Firenze, Sansoni, 1942, in-8°, XXIII-727 p.

Bibliothèque Nationale. — *Catalogue des ouvrages de Stendhal* conservés au département des Imprimés. Paris, Imprimerie Nationale, 1950, tome 178 du Catalogue général des imprimés. Tirage à part, 59 p.

* Notre documentation s'arrête à 1954. Nous regrettons de n'avoir pu, pour des raisons indépendantes de notre volonté, tenir compte des travaux publiés depuis.

CORDIER, Henri. — *Bibliographie Stendhalienne.* Paris, Champion, 1914, in-8°, XIV-416 p.

JOURDA, Pierre. — *Etat présent des études stendhaliennes.* Paris, Les Belles Lettres, 1930, in-8°, 122 p.

LITTO, V. Del. — *Bibliographie Stendhalienne* (1938-1943). Annales de l'Université de Grenoble. N. S., section Lettres-Droit, tomes XIX et XX, années 1943 et 1944. Grenoble, Impr. Allier, 1944 et 1945, in-8°, p. 168-180 et 112-127. Tirage à part, Grenoble, B. Arthaud, 1945, in-8°, 30 p.

— *Bibliographie Stendhalienne* (1944-1946). Suppléments (1938-1943). Annales de l'Université de Grenoble. N. S., section Lettres-Droit, tome XXII, année 1946. Grenoble, Impr. Allier, 1947, in-8°, p. 125-192. Tirage à part, Grenoble, B. Arthaud, 1948, in-8°, 70 p.

[MARTINEAU, Henri]. — *Table de tous les articles parus jusqu'à ce jour* [1935] *dans Le Divan sur Stendhal.* Le Divan, 27e année, N. 194, octobre-novembre 1935, p. 585-621.

[MARTINEAU, Henri]. — *Table de tous les articles parus de* 1936 *à* 1950 *dans Le Divan sur Stendhal.* Le Divan, 42e année, N. 276, octobre-décembre 1950, p. 473-501.

ROYER, Louis. — *Bibliographie Stendhalienne* (1928-1937, index décennal). Petite Revue des Bibliophiles Dauphinois, 2e série, tomes III et IV, p. 53-59, 99-106, 135-144; 65-82, 203-224, 285-318. Editions du Stendhal-Club, nos 32, 33, 34, et Grenoble, B. Arthaud, 1936, 1938.

Editions.

Toutes nos références renvoient, sauf indication contraire, à l'édition du Divan, établie par Henri Martineau :

Journal, 5 vol., 1937.
Correspondance, 10 vol., 1933-1934.
Pensées. Filosofia Nova, 2 vol., 1931.
Théâtre, 3 vol., 1931.
Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase, 1 vol., 1928.
Histoire de la peinture en Italie, 2 vol., 1929.
Ecoles Italiennes de peinture, 3 vol., 1932.
Rome, Naples et Florence, 3 vol., 1927.
Pages d'Italie, 1 vol., 1932.
Napoléon, 2 vol., 1930.
Molière, Shakspeare, la comédie et le rire, 1 vol., 1930.
Racine et Shakspeare, 1 vol., 1928.
Vie de Rossini, 2 vol., 1929.
Courrier Anglais, 5 vol., 1935.
Promenades dans Rome, 3 vol., 1931.
Le Rouge et le Noir, 2 vol., 1928.
Mémoires d'un Touriste, 3 vol., 1930.
Voyage dans le Midi de la France, 1 vol., 1930.
La Chartreuse de Parme, 2 vol., 1932.
Chroniques Italiennes, 2 vol., 1929.

Marginalia et Mélanges intimes, 2 vol., 1936.
Mélanges de littérature, 3 vol., 1933.
Mélanges de politique et d'histoire, 2 vol., 1933.
Mélanges d'art, 1 vol., 1932.
Table, 4 vol., 1937.

Pour *De l'Amour,* les *Souvenirs d'égotisme* et la *Vie de Henry Brulard,* nous renvoyons aux éditions suivantes :

De l'Amour. Texte établi et annoté par Henri Martineau. Paris, éditions de Cluny, 1938.
Souvenirs d'égotisme. Nouvelle édition établie et commentée par Henri Martineau. Paris, Le Divan, 1941, xxvi-447 p.
Vie de Henry Brulard. Nouvelle édition établie et commentée par Henri Martineau. Paris, Le Divan, 2 vol. in-8°, xx-522 et 419 p., 1949.

La correspondance de Stendhal est complétée par les deux recueils suivants :

Lettres à Stendhal (1803-1806), recueillies et annotées par V. Del Litto. Préface de Henri Martineau. Paris, Le Divan, 1943, 2 vol. in-16.
Cent-soixante-quatorze lettres à Stendhal (1810-1842), recueillies et annotées par Henri Martineau. Paris, Le Divan, 1947, 2 vol. in-16.

Des œuvres de Stendhal parues dans l'édition Champion, nous citons :

Journal, texte établi et annoté par Henry Debraye et Louis Royer, 5 vol., 1932-1934.
Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase, texte établi et annoté par Daniel Müller, préface de Romain Rolland, 1 vol., 1914.
Histoire de la peinture en Italie, texte établi et annoté avec préface et avant-propos par Paul Arbelet, 2 vol., 1924.
Rome, Naples et Florence, texte établi et annoté par Daniel Müller, préface de Charles Maurras, 2 vol., 1919.
Napoléon, texte établi et annoté avec un avant-propos de Louis Royer. Préface de Albert Pingaud, 2 vol., 1929.
De l'Amour, texte établi et annoté avec préface et avant-propos par Daniel Muller et Pierre Jourda, 2 vol., 1926.
Vie de Rossini, texte établi et annoté avec préface et avant-propos par Henry Prunières, 2 vol., 1923.
Racine et Shakspeare, texte établi et annoté avec préface et avant-propos par Pierre Martino, 2 vol., 1925.
Promenades dans Rome, texte établi et annoté par Armand Caraccio. Préface de Henri de Régnier, 3 vol., 1934.

Nous avons aussi consulté :

Stendhal. Journal d'Italie, publié par Paul Arbelet. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1911).
Roma, Napoli e Firenze nel 1817. Traduzione, prefazione e note di Bruno Maffi e Ferrante Palla (Bruno Pincherle). Milano, Bompiani, 1943, in-8°, 522 p., pl.

Inédits de Stendhal.

(Nous n'enregistrons que les publications concernant le sujet de notre travail.)

ARBELET, Paul. — *Le catéchisme d'un roué.* Revue Bleue, 47e année, 19 juin 1909.

— *Stendhal relu par Stendhal dans la Bibliothèque de Stendhal à Civita-Vecchia.* Revue de Paris, 15 novembre 1917, p. 404-430.

— *Chronique stendhalienne. Un exemplaire de « l'Amour » annoté par Stendhal.* Revue de France, 1er septembre 1922, p. 193-200.

AUVRAY, L. — *Inventaire de la collection Custodi...* conservée à la Bibliothèque Nationale. Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux. Bulletin Italien, 1905, p. 378-379.

CORDIÉ, Carlo. — *Milano 1816 : Byron, Hobhouse e Polidori* (con un inedito di Stendhal sull'incidente della Scala). Letterature Moderne, n° 4, décembre 1950, p. 508-511.

— *Un'ignota edizione originale dell'Histoire de la Peinture en Italie postillata da Stendhal e da suoi amici.* Annali della Scuola Normale di Pisa, vol. XX, fasc. III-IV, 1951, p. 206-258.

— *Marginali inediti di Stendhal su opere della Staël e del Berchet.* Convivium, 1952, n° 1, p. 67-85.

— *Inedite postille di Stendhal a Shakespeare e note intime* (secondo la trascrizione di Francesco Novati). Letterature Moderne, 3e année, n° 2, mars-avril 1952, p. 129-157.

DODERET, André. — *A Civita-Vecchia dans la bibliothèque de Stendhal* (Documents inédits). Revue de France, 1er janvier 1933, p. 52-61.

JACOUBET, Henri. — *Dominique, juge de René.* Marginalia de Stendhal sur un exemplaire milanais du « Génie du Christianisme ». Ausonia. Cahiers Franco-Italiens, 3e année, n° 4, octobre-décembre 1938, p. 154-160.

— *Dominique et Corinne ou l'ennemi numéro deux.* Notes de Stendhal sur un exemplaire du chef-d'œuvre de Mme de Staël. Ausonia. Cahiers Franco-Italiens, 4e année, n° 2, avril-juin 1939, p. 57-60.

LITTO, V. Del — *Un cahier inédit de Stendhal sur la « Jérusalem » du Tasse.* Ausonia. Cahiers Franco-Italiens, 1re année, n° 4, octobre-décembre 1936, p. 21-29.

— *Scholies Stendhaliennes :* Une note inédite sur Goldoni. — Le texte rétabli d'un passage du « Journal ». — Fénelon et Beccaria. — Alfieri et Mme de Staël. — Montaigne, Lavater, Della Casa, Racine. — Quelques pages de la première rédaction de « l'Amour ». Ausonia. Cahiers Franco-Italiens, 3e année, nos 1, 3, 4, janvier-mars, juillet-septembre, octobre-décembre 1938; 4e année, n° 1, janvier-mars 1939; 5e année, n° 1, janvier-mars 1940.

— *Cimarosa et Stendhal.* Une note inédite. Le Divan, 31e année, n° 229, mai 1939, p. 154-155.

— *En marge de Métilde.* Le Divan, 32e année, n° 234, avril-juin 1940, p. 231-236.

— *Stendhal et Mme de Staël.* Notes de lecture (1803). Nouvelles Soirées du Stendhal-Club. Paris, Mercure de France, 1950, p. 117-126.

— *Marginalia inédits de Stendhal sur un Vauvenargues.* Mercure de France, tome CCXII, n° 1053, 1er mai 1951, p. 95-118.

— *En marge des manuscrits de Stendhal. Compléments et fragments inédits* (1803-1820). *Suivis d'un Courrier italien.* Paris, Presses Universitaires, in-8°, 434 p., fac-sim.

MARTINEAU, Henri. — *Stendhal. Journal de Russie.* Présentation de Henri Martineau. La Table Ronde, 1946, 2e cahier, p. 1-8.

— *En marge du Journal de Stendhal.* Un fragment inédit du Journal de Crozet. Nouvelles Soirées du Stendhal-Club. Paris, Mercure de France, 1950, p. 127-158.

MARTINEAU, Henri, et MICHEL, François. — *Le « Titien » de Stendhal.* Mercure de France, 1er juin 1950, p. 633-647.

MARTINEAU, Henri. — *Notes de Stendhal sur un exemplaire de l' « Histoire de la peinture en Italie ».* Mercure de France, 1er décembre 1950, p. 630-636.

MARTINEAU, Henri, et MICHEL, François. — *Notes de Stendhal sur un exemplaire de l' « Allemagne » de Mme de Staël.* Mercure de France, 1er mars 1953, p. 445-450.

MARTINO, Pierre. — *L' « Ouvrage de grammaire » de Stendhal* (1818). Giornale Storico della Letteratura Italiana, 41e année, vol. LXXXII, fasc. 244-245, 1923, p. 113-156.

ROYER, Louis. — *Les livres de Stendhal dans la bibliothèque de son ami Crozet.* Paris, Giraud-Badin, 1923.

SIMON, Charles. — *Nouveaux inédits de Stendhal.* Editions du Stendhal-Club, n° 28, 1930.

TROMPEO, Pietro Paolo. — *All lost, nothing lost.* Appunti inediti di Stendhal. Letteratura, avril 1937, p. 9-21 (ces marginalia ont été ensuite publiés dans Le Divan, n° 211, juillet-août 1937, p. 216-221).

Ouvrages et articles sur Stendhal.

ALCIATORE, Jules C. — *Stendhal et Helvétius.* Les sources de quelques idées stendhaliennes sur le beau. Private edition, distributed by the University of Chicago Librairies, 1941, in-8°, 21 p.

— *Stendhal et Lancelin.* Modern Philology, vol. XL, août 1942, p. 71-102.

— *Stendhal et Pinel.* Modern Philology, vol. XLV, novembre 1947, p. 118-133.

— *Le Catéchisme d'un roué de Stendhal et l'influence d'Helvétius sur ce fragment.* Symposium, novembre 1948, p. 210-220.

— *Stendhal et l'étude des langues.* The French Review, vol. XXIII, n° 4, février 1950, p. 278-288.

— *Stendhal et Destutt de Tracy.* Les désirs contradictoires : source de malheur. Le Bayou, 14e année, été 1950, p. 151-156.

— *Stendhal et Destutt de Tracy.* Sur les causes premières de toute erreur. Symposium, vol. IV, n° 2, novembre 1950, p. 358-365.

— *Stendhal et Helvétius.* Les sources de la philosophie de Stendhal. Genève-Lille, Librairie Droz, Librairie Giard, 1952, in-8°, VI, 300 p.

Arbelet, Paul. — *Stendhal a-t-il dédié à Napoléon son « Histoire de la peinture » ?* Soirées du Stendhal-Club, deuxième série. Paris, Mercure de France, 1908, p. 181-207.

— *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal,* Paris, Calmann-Lévy (1914), gr. in-8°, IV-536 p.

— *La jeunesse de Stendhal.* Paris, Champion, 1914, in-8° (thèse). Paris, Champion, 1919, in-8°, 2 vol. (Collection des Œuvres complètes de Stendhal).

— *Les amours romantiques de Stendhal et de Victorine.* Paris, Emile-Paul, 1924, in-8°, 117 p.

— *Stendhal épicier ou les infortunes de Mélanie.* Paris, Plon, 1926, in-8°, 253 p.

— *Mélanie débute aux Français.* Revue de France, 16 octobre 1927.

— *Premier voyage de Stendhal au pays des comédiennes.* Cahiers de la Quinzaine, seizième cahier de la dix-huitième série, 1928, 62 p.

— *Stendhal au pays des comédiennes.* Grenoble, B. Arthaud, 1934, in-8°, 198 p.

— *Louason ou les perplexités amoureuses de Stendhal.* Grenoble, B. Arthaud, 1937, in-8°, 193 p.

Baldensperger, Ferdinand. — *Le dossier stendhalien de Gœthe.* Mélanges Vianey. Paris, Les Presses Françaises, 1934, p. 333-343.

Bardèche, Maurice. — *Stendhal romancier.* Paris, éditions de la Table Ronde, 1947, gr. in-8°, 466 p.

Benedetto, Teresa. — *Ermes Visconti e Stendhal.* Contributo alla storia della critica romantica. Arezzo, 1921, in-8°, 32 p.

Bosselaers, Rémi. — *Les tempéraments selon Stendhal.* Le Divan, 41ᵉ année, n° 270, avril-juin 1949, p. 70-97.

Bouteron, Marcel. — *L'amitié de Balzac et de Stendhal.* Revue des Deux Mondes, 1ᵉʳ juillet 1941, p. 95-106.

Busnelli, Mario Duilio. — *Stendhal traducteur de Goldoni.* Editions du Stendhal-Club, n° 18, 1926, in-8°, 16 p.

Caraccio, Armand. — *Stendhal théoricien de l'histoire.* Annales de l'Université de Grenoble, N. S., section Lettres-Droit, tome II, n° 1. Grenoble, Impr. Allier, 1925, p. 1-11.

— *Stendhal et Foscolo.* Le Divan, 24ᵉ année, n° 180, novembre 1932-janvier 1933, p. 258-262.

— *Stendhal, Foscolo et leur amie Métilde Dembowski.* Ausonia. Cahiers Franco-Italiens, 7ᵉ année, nᵒˢ 1-2-3, janvier-septembre 1942, p. 70-84.

Chuquet, Arthur. — *Stendhal-Beyle.* Paris, Plon, 1902, in-4°, 548 p.

Colomb, Romain. — *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Beyle* (de Stendhal). Paris, impr. Schneider et Langrand, 1845, gr. in-8°, 82 p.

Cordié, Carlo. — *Stendhal ammiratore del « grand Muratori ».* Convivium, 1950, n° 4-5, p. 604-610.

— *Il Petrarca e il Petrarchismo nelle testimonianze di Stendhal.* Studi Petrarcheschi, vol. IV, 1951, p. 187-223.

DEJOB, Charles. — *Madame de Staël et l'Italie.* Avec une bibliographie de l'influence française en Italie de 1796 à 1814. Paris, Colin, 1890, in-8°, XIV-267 p.

DELACROIX, Henri. — *La psychologie de Stendhal.* Paris, F. Alcan, 1918, in-8°, 286 p.

DESTUTT DE TRACY. — « *De l'Amour* », publié pour la première fois en français, avec une introduction sur Stendhal et Destutt de Tracy, par Gilbert Chinard. Paris, Les Belles Lettres, 1926, in-8°, LVII-80 p.

DOLLOT, René. — *Les journées adriatiques de Stendhal.* Paris, éditions Argo, 1929, in-8°, 223 p.

— *Stendhal juge de Chateaubriand.* Journal des Débats, 8 et 9 septembre 1941.

— *Stendhal journaliste.* Paris, Mercure de France, 1948, in-8°, 269 p.

— *Autour de Stendhal.* Milano Istituto Editoriale Italiano (1948), XIV-302 p., pl.

DUMOLARD, Henri. — *Stendhal et l'idéologie.* Dans le vol. *Pages stendhaliennes.* Grenoble, J. Rey, B. Arthaud, 1928, in-12, p. 1-25.

FABRE, Lucien. — *Gondi et Dongo.* Les Nouvelles Littéraires, 2 août 1945.

FAGUET, Emile. — *Stendhal.* Revue des Deux Mondes, 1er février 1892, p. 594-633. Ensuite dans le vol. *Politiques et Moralistes du XIXe siècle,* 3e série. Paris, Boivin, s. d., p. 1-64.

FINESHRIBER, William H. Jr. — *Stendhal.* The Romantic rationalist. Princeton, Princeton University Press, 1932, in-8°, IX-57 p.

FRANÇOIS-PONCET, André. — *Stendhal à Brunswick (1807-1808).* Bulletin de l'Académie Delphinale, 6e série, tomes 13 et 14, 1942 et 1943. Grenoble, Impr. Allier, 1944, p. 71-118.

GAVELLE, Robert. — *Racine, Fénelon et Stendhal,* Revue d'Histoire Littéraire de la France, juillet-septembre 1932, p. 427-428.

GIGLIO, A. — *Stendhal e la letteratura italiana.* Milano, 1921, in-12, 166 p.

GORDON-BROWN, M. — *Les idées politiques et religieuses de Stendhal.* Paris, éditions Jean-Renard, 1939, in-8°, 200 p.

[GOURMONT, Remy de]. — *Chronique stendhalienne, contenant la main de Stendhal.* A Milan, chez Coffe et Cie, éditeurs stendhaliens, via della Certosa di Parma, 1907, in-4°, 48 p.

GREEN, F. C. — *Stendhal et la « Literary Gazette ».* Le Divan, 43e année, n° 278, avril-juin 1951, p. 90-95.

GUNNEL, Doris. — *Stendhal et l'Angleterre.* Paris, Bosse, 1909, gr. in-8°, 322 p.

HAZARD, Paul. — *Les plagiats de Stendhal d'après de récentes publications.* Revue des Deux Mondes, 15 septembre 1921, p. 344-364.

— *Les ciseaux de Stendhal.* Mélanges Lanson. Paris, Hachette, 1922, p. 407-408.

— *Stendhal et l'Italie.* Revue des Deux Mondes, 1er et 15 décembre 1926; 1er janvier 1927.

— *The Happy few.* Mélanges offerts à Edmond Huguet. Paris, Boivin, 1940, in-8°, p. 394-396.

HENRIOT, Emile. — *Stendhaliana.* Paris, Crès, 1924, in-8°, 235 p.

HORIONS, Constant de. — *Les idées politiques de Stendhal.* Le Flambeau (Bruxelles), octobre 1935.

JOURDA, Pierre. — *Stendhal inspiré par Destutt de Tracy.* Annales de l'Université de Grenoble, N. S., section Lettres-Droit, tome I, n° 3, Grenoble, Impr. Allier, 1924, p. 203-209.

— *Stendhal, l'homme et l'œuvre.* Paris, Desclée de Brouwer, 1934, in-8°, 296 p.

KONTZ, Albert. — *De Henrico Beyle sive Stendhal litterarum germanicarum iudice.* Paris, Ernest Leroux, 1899, in-8°, 81 p.

KÜNHAU, Richard. — *Quellen-Untersuchungen zu Stendhal-Beyle's Jugendwerken : Vie de Haydn, 1814. Vie de Mozart, 1814. Rome, Naples et Florence en 1817.* Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktorwürde. Marburg, 1908, in-8°, 90 p.

LEDENT, Adrien. — *Stendhal sociologue dans ses études sur le rire.* Revue de l'Université de Bruxelles, octobre-décembre 1935.

LEDOUX, Albert. — *Le théâtre de Stendhal.* Existences, n° 32, 1944, p. 49-53.

LEROY, Maxime. — *Stendhal politique.* Paris, Le Divan, 1929, in-16, 66 p. (Notes Stendhaliennes).

LELARGE, André. — *Deux amis de Stendhal. Le baron de Mareste et « Maisonnette » (Joseph Lingay).* Le Divan, 30e année, nos 221 et 224, juillet-août, novembre-décembre 1938, p. 207-215, 302-313; 31e année, n° 228, avril 1939, p. 102-109.

LITTO, V. Del. — *Stendhal, Métastase et Sismondi.* Ausonia. Cahiers Franco-Italiens, 1re année, n° 1, janvier-mars 1936, p. 21-29.

— *Un professeur de Stendhal : Louis-Joseph Jay.* Le Divan, 34e année, n° 242, avril-juin 1942, p. 120-129.

— *« Il Forestiere in Italia » ou Stendhal librettiste.* Ausonia. Cahiers Franco-Italiens, 7e année, nos 1, 2, 3, janvier-septembre 1942, p. 46-52.

— *Un Dauphinois méconnu : Louis-Joseph Jay, fondateur du Musée de Grenoble.* Annales de l'Université de Grenoble, N. S., section Lettres-Droit, tome XXI, 1945. Grenoble, Impr. Allier, 1946, p. 125-146.

— *« L'Histoire de la Peinture en Italie » ou la fin d'une légende.* Omaggio a Stendhal, a cura di Aurea Parma, 1950, p. 55-61.

LUMBROSO, Alberto. — *Vittorio Alfieri giudicato da Stendhal.* Rivista d'Italia, 1903, vol. II, p. 669-677.

MADINI, Pietro. — *Stendhal a Milano e il Casino degli Andeghee.* Schizzi di antica vita milanese. Milano, Edito dalla Società del Giardino, 1933, in-8°, 241 p., pl.

MAGNANI, Luigi. — *Beaumarchais.* Insospettata fonte stendhaliana. Omaggio a Stendhal, a cura di Aurea Parma, 1950, p. 74-102.

MARTINEAU, Henri. — *Stendhal était-il à Iéna ?* Le Divan, 17e année, n° 110, juin 1925, p. 332-333.
— *Gœthe et Stendhal ou le volé voleur.* Le Divan, 26e année, n° 187, avril-juin 1934, p. 156-157.
— *L'Œuvre de Stendhal.* Histoire de ses livres et de sa pensée. Paris, Le Divan, 1945, in-8°, 546 p. Réimprimé en 1951. Paris, Albin Michel, in-8°, 638 p.
— *Petit Dictionnaire Stendhalien.* Paris, Le Divan, 1948, 501 p.
— *Le Calendrier de Stendhal,* avec la collaboration de Jules Lefranc et de Marion Lièvre. Paris, Le Divan, 1950, in-8°, 408 p.
— *Stendhal et Miss Edgeworth.* Le Divan, 44e année, n° 284, octobre-décembre 1952, p. 533-537.
— *Le Cœur de Stendhal.* Histoire de sa vie et de ses sentiments. I, 1783-1821. Paris, Albin Michel, 1952, in-8°, 448 p.

MARTINO, Pierre. — *Stendhal.* Paris, Société d'Imprimerie et de Librairie, 1914, in-8°, 378 p. Nouvelle édition, Paris, Boivin, 1934, in-8°, 318 p., pl.
— *Notes Stendhaliennes.* Revue de Littérature comparée, 2e année, 1922, p. 116-120.
— *Le « Romanicismo nelle arti » de Stendhal.* Revue de Littérature comparée, 2e année, 1922, p. 578-601.
— *Stendhal à Cosmopolis.* Nouvelles Soirées du Stendhal-Club. Paris, Mercure de France, 1950, p. 47-78. Paru d'abord dans la Revue de la Méditerranée, 3e année, n° 1, janvier-février 1946, p. 1-23.
— *Quand Stendhal méditait, au clair de lune, sur les « rivages de la mer ».* Le Divan, 44e année, n° 283, juillet-septembre 1952, p. 459-462.

MICHEL, François. — *Stendhal renonce au théâtre.* Le Divan, 28e année, n° 200, juin 1936, p. 189-199.
— *Les alibis de Stendhal.* Le Divan, 35e année, nos 246 et 247, avril-juin et juillet-septembre 1943, p. 67-77 et 123-136.
— *De Brunswick à Parme.* Le fiscal Rassi dans « La Chartreuse de Parme ». Le Divan, 40e année, n° 266, avril-juin 1948, p. 305-318.
— *Lo stendhalesco dottor Rasori.* Le Divan, 40e année, n° 266, octobre-décembre 1948, p. 439-451.
— *Un ami de Stendhal : Lambert, de Lyon.* Le Divan, 41e année, n° 271, juillet-septembre 1949, p. 117-124.

MINO, Fulvia. — *Saggio di uno studio su lo Stendhal e le sue relazioni con l'Italia.* Napoli, 1911, in-12, 111 p.

MOREAU, Pierre. — *Les Stendhaliens avant Stendhal.* Revue des Cours et Conférences, vol. XXVIII, tome I, 30 janvier, 15 et 30 mars; tome II, 15 avril, 15 mai 1927.

MULLER, Daniel. — *Stendhal critique de Canova.* Le Divan, 14e année, n° 77, mars 1922, p. 126-128.
— *La presse parisienne et l' « Histoire de la peinture en Italie ».* Le Divan, 17e année, n° 105, janvier 1925, p. 28-32.

NOVATI, Francesco. — *Stendhal e l'anima italiana.* Milano, Cogliati, 1914, in-8°, XI-178 p., pl.

PAUPE, Adolphe. — *La vie littéraire de Stendhal.* Paris, Champion, 1914, in-8°, 227 p.

PINCHERLE, Bruno. — *Lo stendhalesco dottor Rasori.* Ministero della Difesa-Marina. Tipo-Litografia dell'Ufficio Coordinamento, 1948, in-8°, 28 p.

— *In margine a « De l'Amour ».* Il capitano di Vésel e il gendarme di Cento. Omaggio a Stendhal a cura di Aurea Parma, 1950, p. 20-50.

PREVOST, Jean. — *La création chez Stendhal.* Essai sur le métier d'écrire et la psychologie de l'écrivain. Marseille, le Sagittaire, (1942), in-4°, 255 p. Nouvelle édition, précédée d'une préface par Henri Martineau. Paris, Mercure de France, 1951, in-8°, 404 p.

PRONGER, Lester J. — *Marmontel as a source of Stendhal.* Modern Language Notes. Vol. LVI, n° 6, juin 1941, p. 433-435.

RAMON-FERNANDEZ, D. — *Un trop étonnant disciple.* La Table Ronde, n° 42, juin 1935, p. 169-176.

REMAK, Henry H. — *Gœthe on Stendhal : Development and significance of his attitude.* Gœthe Bicentennial Studies. Indiana University Publications, Humanities Series, n° 2, 1950, p. 207-34.

ROYER, Louis. — *Stendhal et la documentation de l' « Histoire de la peinture en Italie ».* Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1922, avril, p. 192-195.

— *Stendhal et ses cousins d'Amérique.* Le Divan, 29e année, n° 206, février 1937, p. 45-55.

SAINTVILLE, G. — *Stendhal et Vauvenargues.* Paris, Le Divan, 1938, in-16, 35 p. (Etudes Stendhaliennes).

SCHIRMER, Walter F. — *Stendhal und Deutschland.* Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CXXXIII, 1915, p. 158-162.

SEARLES, Colbert. — *Stendhal and french classicism.* Publications of the Modern Language Association of America, 1915, vol. XXX, n° 3, new series, vol. XXII, n° 3, p. 433-450.

SÉNÉCHAL, Christian. — *Stendhal et l'Allemagne.* Tentatives, 3e cahier, janvier 1924, nouv. série, n° 1, p. 72-88.

SIMON, Charles. — *Les Souvenirs du baron de Strombeck et de Louis Spach sur Stendhal.* Editions du Stendhal-Club, n° 9, 1925, 15 p.

STROWSKI, F. — *De La Bruyère à Stendhal.* Revue des Cours et Conférences, vol. 28, tome I, p. 15-28; 232-244; tome II, p. 87-113; vol. 29, tome I, p. 49-59; 15 décembre 1926, 15 janvier, 30 avril, 15 décembre 1927.

STRYIENSKI, Casimir. — *Soirées du Stendhal-Club.* Paris, Mercure de France, 1904, in-8°, xxx-352 p.

THIBAUDET, Albert. — *Stendhal.* Paris, Hachette, 1931, in-8°, 188 p.

TROMPEO, Pietro Paolo. — *Nell'Italia romantica sulle orme de Stendhal.* Roma, Casa Editrice Leonardo da Vinci, 1924, in-8°, xxiv-336 p.

— *Il « latinorum » di Stendhal.* Pegaso, février 1930, p. 195-203.

TRONCHON, Henri. — *Stendhal et Herder*. Dans le vol. La fortune intellectuelle de Herder en France. La préparation. Paris, Rieder, 1920, p. 494-508.

VERMALE, François. — *L'influence de Gœthe sur Stendhal*. Annales de l'Université de Grenoble, N. S., section Lettres-Droit, tome XIV, Grenoble, Impr. Allier, 1937, p. 53-71.

— *Stendhal, courtisan et idéologue*. Le Divan, 29e année, n° 212, septembre-octobre 1937, p. 229-236.

— *L'élaboration du beylisme*. Le Divan, 29e année, n° 213, novembre 1937, p. 267-277.

— *Stendhal 1815*. Le Divan, 32e année, n° 235, juillet-septembre 1940, p. 264-281.

— *Stendhal conspirateur*. Le Divan, 34e année, n° 241, janvier-mars 1941, p. 29-39.

— *Le « Mocenigo » de Stendhal*. Ausonia. Cahiers Franco-Italiens, 8e année, n° 1-4, janvier-décembre 1943.

VIGNERON, Robert. — *Stendhal, Foscolo et l'Edinburgh Review*. Revue de Littérature comparée, 10e année, 1930, p. 760-764.

— *Stendhal et Hazlitt*. Modern Philology, mai 1938, p. 375-414.

— *Stendhal disciple de Chateaubriand*. Modern Philology, août 1939, p. 37-74.

— *Deux pamphlets milanais de Stendhal*. Modern Philology, novembre 1942, p. 171-200.

II

DOCUMENTATION

Manuscrits.

Archives de l'Isère.

L. 515, 516, 517. Ecole Centrale de Grenoble.

III. E. 3648. Inventaire de la succession de Chérubin-Joseph Beyle.

III. E. 3659. Inventaire de la succession de Félix-Romain Gagnon.

Imprimés.

a) FRANCE

Périodiques.

Annales politiques, morales et littéraires, 1815-1819.
Annales des voyages, par Malte-Brun, 1807 et suiv.
Archives littéraires, 1804-1808.
Archives philosophiques, politiques et littéraires, 1817 et suiv.
Bibliothèque Britannique, 1796-1815.
Bibliothèque Historique, 1817-1820.
Courrier des spectacles, 1803-1807.
Décade philosophique, littéraire et politique, 1800 et suiv. (*Revue philosophique*, à partir de 1807).
Journal de Paris, 1802 et suiv.
Journal des Débats (*Journal de l'Empire*), 1800 et suiv.
Journal général de France, 1814-1819.
Magasin Encyclopédique, 1795-1816.
Mercure de France, 1800 et suiv.
Minerve Française, 1818-1820.
Moniteur, 1800 et suiv.
Publiciste, 1803-1810.
La Semaine ou le Souvenir hebdomadaire, 1803-1805.
Le Spectateur, par Malte-Brun, 1814-1815.

Ouvrages et articles.

ALLARD, Louis. — *La comédie de mœurs en France au XIXe siècle.* Paris, Hachette, 1924, deuxième édition, 2 vol. in-8°.

AULARD, F.-A. — *Figures oubliées de la Révolution.* Fabre d'Eglantine. Nouvelle Revue, juillet-août 1885, p. 59-86.

BALDENSPERGER, Fernand. — *Une définition de la poésie romantique par Charles de Villers.* Revue de philologie française et de littérature, 1902, tome XVI, p. 115-122.

BARCKHAUSEN, H. — *Montesquieu. Ses idées et ses œuvres d'après les papiers de la Brède.* Paris, Hachette, 1907, in-12.

BELLIER-DUMAINE, C. — *Alexandre Duval et son œuvre dramatique.* Paris-Rennes, 1905, in-8° (thèse).

— *Notes et documents pour servir à l'histoire de la vie et des œuvres d'Alexandre Duval.* Paris-Rennes, 1905, (thèse).

BERTRAND, Louis. — *La fin du classicisme et le retour à l'antique.* Paris, Hachette, 1897, in-8° (thèse).

BIRÉ, Edmond. — *L'année 1817.* Paris, Champion, 1895, in-8°.

BOISSONADE, J.-F. — *La critique littéraire sous le premier Empire,* publié par F. Colincamp, avec une notice historique par M. Naudet. Paris, Didier, 1863, 2 vol. in-8°.

BRAUNSCHVIG, Marcel. — *L'abbé Du Bos, rénovateur de la critique au XVIIIe siècle.* Toulouse, 1904, in-8° (thèse).

BRAY, René. — *Chronologie du romantisme (1804-1839).* Paris, Boivin, 1932, in-8°.

CAILLET, Emile. — *La tradition littéraire des Idéologues.* Memoirs of the American Philosophical Society. Philadelphia, vol. XIX, 1943, in-8°.

CAZES, André. — *Grimm et les Encyclopédistes.* Paris, Les Presses Universitaires, 1933, in-8° (thèse).

CHENIER, M.-J. — *Tableau historique de l'état et les progrès de la littérature française depuis 1789.* Deuxième édition. A Paris, chez Maradan, 1817, in-8°.

CORDIÉ, Carlo. — *Spigolature intorno al gruppo di Coppet.* Convivium, raccolta nuova, 1951, n° 4, p. 506-516.

CORNOU, François. — *Trente années de luttes contre Voltaire et les philosophes du XVIIIe siècle : Elie Fréron (1718-1776).* Paris-Quimper, 1922, in-8°, 477 p.

DELAFARGE. — *La vie et l'œuvre de Palissot.* Palissot, 1912, in-8° (thèse).

DELÉCLUSE, Etienne-Jean. — *Souvenirs de soixante années.* Paris, Michel Lévy, 1862, in-8°.

— *Journal, 1824-1828.* Texte publié avec une introduction et des notes par Robert Baschet. Paris, Grasset, 1948, gr. in-8°.

DES GRANGES, Ch.-M. — *Geoffroy et la critique dramatique sous le Consulat et l'Empire (1800-1814).* Paris, Hachette, 1897, in-8°.

DUBOIS-FONTANELLE, Jean-Gaspard. — *Cours de Belles-Lettres.* A Paris, chez Gabriel Dufour, 1813, 4 vol. in-8°.

DULONG, Gustave. — *L'abbé de Saint-Réal,* étude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVIIe siècle. Paris, 1921, in-8° (thèse).

— *Notes et documents relatifs à l'abbé de Saint-Réal.* Paris, 1921, in-8° (thèse).

DUPUY, Ernest. — *Les origines littéraires d'A. de Vigny.* Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1903. Recueilli dans la Jeunesse des Romantiques. Paris. Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1905, in-12.

EGGLI, E., et MARTINO, P. — *Le débat romantique en France, 1813-1830.* Tome I, 1813-1816, par Edmond Eggli. Paris, Les Belles Lettres, 1933, gr. in-8°.

FIÉVÉE, J. — *Correspondance et relations de J. Fiévée avec Bonaparte premier consul et empereur pendant onze années (1802-1813),* publié par l'auteur. Paris. A. Desrez, Beauvais, 1837, 3 vol. in-8°.

FOLKIERSKI, W. — *Entre le classicisme et le romantisme.* Etude sur l'esthétique et les esthéticiens du XVIIIe siècle. Paris, Champion, 1925, in-8°.

FOURNEL, Victor. — *Fabre d'Eglantine. Le comédien, l'auteur dramatique et le révolutionnaire.* Revue des Questions Historiques, 1933, p. 145-215.

FRAUENGLAS, Edward. — *Diderot et Helvétius.* Revue des Cours et Conférences, 1936-1937, II, 485-499.

GAIFFE, F. — *Etude sur le drame en France au XVIIIe siècle.* Paris, Colin, 1910, in-8° (thèse).

GAULMIER, Jean. — *L'idéologue Volney (1757-1820).* Contribution à l'histoire de l'orientalisme en France. Beyrouth, 1951, in-8° (thèse).

GAUTIER, Paul. — *Chateaubriand et Madame de Staël.* Revue des deux Mondes, 1er octobre 1903.

— *Madame de Staël et Napoléon.* Paris, Plon, 1902, in-8° (thèse).

GENNARI, Geneviève. — *Le premier voyage de Madame de Staël en Italie et la genèse de Corinne.* Paris, Boivin (1947), in-8° (thèse).

GERANDO (baron de). — *Lettres inédites et souvenirs biographiques de Madame Récamier et de Madame de Staël.* Paris-Metz, 1868, in-12.

GÉRAUD, Edmond. — *Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration.* Fragments de journal intime, publiés par Maurice Albert. Paris, Librairie Marpon et Flammarion, s. d., in-8°.

— *Un témoin de deux restaurations (Edmond Géraud).* Fragments de journal intime, publiés par Charles Bigot. Paris, Librairie Marpon et Flammarion, s. d., in-8°.

GILLOT, Hubert. — *Denis Diderot. L'homme. Ses idées philosophiques, esthétiques et littéraires.* Paris, G. Courville, 1937, in-8°.

GUIZOT, M. et Mme. — *Le temps passé.* Mélanges de critique littéraire et de morale. Paris, Perrin et C., 1887, 2 vol. in-8°.

HALLAYS, André. — *Le Journal des Débats et le romantisme.* Dans le Livre du Centenaire du Journal des Débats. Paris, 1889, in-4°.

HAUTERIVE, Ernest d'. — *La police secrète sous le premier Empire.* Paris, 1908, gr. in-8°.

HAZARD, Paul. — *Les influences étrangères : le Midi.* Dans le vol. « Le romantisme et les lettres ». Paris, éditions Montaigne, 1929, in-8°, p. 69-101.

— *La pensée européenne au XVIII*e *siècle, de Montesquieu à Lessing.* Paris, Boivin, 1949, 3 vol. gr. in-8°.

HENNING, Jan Allan. — *L'Allemagne de Madame de Staël et la polémique romantique.* Première fortune de l'ouvrage en France et en Allemagne (1814-1830). Paris, Champion, 1929, in-8° (thèse).

HENRI, Charles. — *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse.* Paris, Dentu, 1887, in-12.

HENRIOT, Emile. — *Les livres du second rayon. Irréguliers et libertins.* Paris, Le Livre, 1926, in-8°.

JAL, A. — *Souvenirs d'un homme de lettres (1795-1873).* Paris, Léon Techener, 1877, in-8°.

KEIM, Albert. — *Helvétius, sa vie et son œuvre.* Paris, Alcan, 1907, in-8° (thèse).

KOHLER, Pierre. — *Madame de Staël et la Suisse.* Etude biographique et littéraire. Lausanne-Paris, Payot, 1916, gr. in-8°.

LA HARPE. — *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne.* Paris, Agasse, an VII - an XIII, 16 tomes en 19 vol. in-8°.

LANSON, Gustave. — *Montesquieu.* Paris, Félix Alcan, 1932, in-8° (Collection Réformateurs sociaux).

LANZAC DE LABORIE, L. de. — *Paris sous Napoléon.* Le Théâtre-Français. Paris, Plon, 1911, in-8°.

— *Paris sous Napoléon.* Spectacles et Musées. Paris, Plon, 1913, in-8°.

LARG, Daniel Glass. — *Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800).* Essai de biographie morale et intellectuelle. Paris, Champion, 1924, 2 vol. gr. in-8° (thèse).

LE BOURGO. — *Un homme de lettres au XVIII*e *siècle : Duclos, sa vie et ses ouvrages.* Bordeaux, 1902, in-8°.

LEMAITRE, Jules. — *La comédie après Molière et le théâtre de Dancourt.* Paris, Hachette, 1882, in-8° (thèse).

LENIENT, C. — *La comédie en France au XVIII*e *siècle.* Paris, 1898, 2 vol. in-12.

[LENORMANT, Mme]. — *Coppet et Weimar.* Mme de Staël et la Grande-Duchesse Louise, par l'auteur des Souvenirs de Mme Récamier. Paris, Michel Lévy, 1862, in-8°.

LOMBARD, A. — *L'abbé Du Bos. Un initiateur de la pensée moderne. (1670-1742).* Paris, Hachette, 1913, in-8° (thèse).

LOMÉNIE, L. et C. de. — *Les Mirabeaux.* Paris, 1870-1892, 5 vol. in-8°.

LONGCHAMP, F.-C. — *L'œuvre imprimée de Mme de Staël.* Description bibliographique raisonnée et annotée de tous les ouvrages publiés par ses soins ou ceux de ses héritiers (1786-1821). Genève, Pierre Cailler, 1949, in-4°.

LUCAS, Hippolyte. — *Histoire philosophique et littéraire du Théâtre-Français depuis son origine jusqu'à nos jours.* Paris, Charles Gosselin, 1843, in-12.

MARSAN, Jules. — *La bataille romantique.* Paris, Hachette, 1931, deuxième édition, in-8°.

— *La bataille des idées (1814-1830).* Dans le vol. « Le romantisme et les lettres ». Paris, Editions Montaigne, 1929, p. 139-170.

MERLANT, A. — *De Montaigne à Vauvenargues.* Paris, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1914, in-12.

MERLET, Gustave. — *Tableau de la littérature française (1800-1815).* Paris, 1877-1883, 3 vol. in-8°.

MIGNET, François. — *Notices et portraits historiques et littéraires.* Paris, Charpentier, 1854, troisième édition, 2 vol. in-8°.

MITTON, Fernand. — *La presse française sous la Révolution, le Consulat, l'Empire.* Paris, Guy Le Prat, 1945, in-8°.

MOLÉ, Mathieu. — *Souvenirs d'un témoin de la Révolution et de l'Empire (1791-1803).* Pages inédites, publiées et présentées par la marquise de Noailles, et illustrées de 16 planches hors texte. Genève, édition du Milieu du Monde, 1943, in-8°.

MOROSINI, Ida. — *Lettres inédites de Mme de Staël à Vincenzo Monti (1805-1816).* Giornale Storico della Letteratura Italiana, vol. XLVI, 1905, p. 1-64.

MOULINIÉ, Henri. — *De Bonald.* Paris, Félix Alcan, 1915, in-8° (thèse).

NETTEMENT, Alfred. — *Histoire de la littérature française sous la Restauration.* Deuxième édition corrigée et augmentée. Paris, Jacques Lecoffre et C., 1858, 2 vol. in-8°.

PELLEGRINI, Carlo. — *Il Sismondi e la Storia delle letterature dell'Europa meridionale.* Genève, Léo S. Olschki, 1926, in-4°.

— *Madame de Staël.* Il gruppo cosmopolita di Coppet : l'influenza delle sue idee critiche. Firenze, Le Monnier, 1938, in-8°.

Rapports et discussions de toutes les classes de l'Institut de France sur les ouvrages admis au Concours pour les Prix Décennaux. Paris, Baudoin et Garnery, 1810, in-4°.

RŒDERER, Pierre-Louis. — *Œuvres.* Paris, 1858-1859, 8 vol. in-4°.

ROUSTAN, A. — *Les philosophes et la société française au XVIIIe siècle.* Lyon, 1906, in-8° (thèse).

SAINTE-BEUVE. — *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire.* Deuxième édition, Paris, Garnier, 1861, 2 vol. in-8°.

— *Causeries du Lundi.* Paris, Garnier, s. d., troisième édition, 15 vol. in-8°.

— *Nouveaux Lundis.* Paris, Garnier, s. d., 10 vol. in-8°.

SALIS, J.-R. de. — *Sismondi. La vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe.* Paris, 1932, in-8° (thèse).

SAYOUS, A. — *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVIIe siècle.* Paris, J. Cherbuliez, 1853, 2 vol. in-8°.

SCHAZMANN, Paul-Emile. — *Bibliographie des œuvres de Mme de Staël, et description d'après les exemplaires originaux des éditions françaises publiées de son vivant et des inédits posthumes.* Préface de M. Fernand Baldensperger. Introduction de la comtesse Jean de Pange. Publications de la Société d'Etudes Staëliennes. Paris, éditions Victor Attinger, 1938, in-8°.

SISMONDI. — *Epistolario raccolto con introduzione e note a cura di Carlo Pellegrini (1799-1835).* Firenze, La Nuova Italia, (1936), 3 vol. in-8°.

SOURIAU, Maurice. — *Népomucène Lemercier et ses correspondants.* Paris, Vuibert et Nouy, 1908, in-8°.

SZARC, Herc. — *Un précurseur du romantisme : Pierre Lebrun (1785-1873).* Sa vie et ses œuvres. Documents inédits et portraits. Paris, Hachette, 1928, gr. in-8° (thèse).

THAHARD, Pierre. — *Les maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle.* Paris, Boivin, 1932, 4 vol. in-8°.

VAN TIEGHEM, P. — *Ossian en France.* Paris, 1917, in-8° (thèse).

VILLEMAIN, Abel-François. — *M. de Chateaubriand, sa vie, ses écrits, son influence littéraire et politique sur son temps.* Paris, Lévy, 1858, in-8°.

— *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature.* Paris, Didier, 1874, neuvième édition, 2 vol. in-8°.

VINET, A. — *Etudes sur la littérature française au XIXe siècle.* Paris, 1857, in-8°.

WELSHINGER, Henri. — *La censure sous le premier Empire avec des documents inédits.* Paris, Charavay, 1882, gr. in-8°.

b) ALLEMAGNE.

ARONSON, Alexander. — *Lessing et les classiques français.* Contribution à l'étude des rapports littéraires entre la France et l'Allemagne au XVIIIe siècle. Montpellier, 1936, in-8° (thèse).

BALDENSPERGER, Fernand. — *Gœthe en France.* Etude de littérature comparée. Paris, Hachette, 1904, in-8°.

— *La « Lénore » de Bürger dans la littérature française.* Etudes d'histoire littéraire, première série. Paris, Droz, 1907, in-8°, p. 147-175.

BERTRAND, J.-J. — *Guillaume Schlegel et la France.* Revue Germanique, 13e année, 1922, p. 225-251 et 371-404.

— *Guillaume Schlegel critique de Molière.* Revue de Littérature comparée, 2e année, 1922, p. 201-237.

CARRÉ, Jean-Marie. — *Les écrivains français et le mirage allemand.* Paris, Boivin (1947), in-8°.

DUPOUY, Auguste. — *France et Allemagne. Littératures comparées.* Paris, Paul Delaplace, 1913, in-8°.

EGGLI, Edmond. — *Schiller et le romantisme français*. Paris, Librairie Universitaire J. Gancher, 1927, 2 vol. in-8° (thèse).

LOISEAU, Hippolyte. — *Gœthe et la France*. Paris-Neuchâtel, éditions Victor Attinger, 1930, in-8°.

PANGE, Comtesse Jean de. — *Madame de Staël et la découverte de l'Allemagne*. Paris, Malfère, 1929, in-12.

— *Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël*. D'après des documents inédits. Paris, Editions Albert, 1938, in-8° (thèse).

REYNAUD, L. — *L'influence allemande en France au XVIIIe et au XIXe siècle*. Paris, Hachette, 1922, in-8°.

c) ANGLETERRE.

Périodiques

Edinburgh Review, 1802 et suiv.

Quarterly Review, 1814 et suiv.

Ouvrages et articles

BALDENSPERGER, Fernand. — *La grande communion romantique : sous le signe de Walter Scott*. Revue de Littérature comparée, 7e année, 1927, p. 47-86.

— *Esquisse d'une histoire de Shakespeare en France*. Etudes d'histoire littéraire. Deuxième série. Paris, Hachette, 1910, p. 155-216.

BOSKER, Aisso. — *Literary criticism in the age of Johnson*. Groningen, 1930, in-8°.

BROUGHTON, Lord (Hobhouse). — *Napoléon, Byron et leurs contemporains*. Souvenirs d'une longue vie. Paris, Librairie Félix Juven, 1910, 2 vol. in-8°.

BYRON. — *Mémoires de Lord Byron publiés par Thomas Moore, traduits de l'anglais par Mme Louise Swanton-Belloc*. Paris, Alexandre Mesnier, 1830, 5 vol. in-8°.

— *Correspondence chiefly with Lady Melbourne, Mr Hobhouse, the Hon. Douglas Kinnaird, and P. Shelley*. London, John Murray, 1922, 2 vol. in-8°. Recueil traduit en français par F. Laroche. Paris, Plon, 1928, 2 vol. in-8°.

DIGEON, Aurélien. — *Les romans de Fielding*. Paris, Les Presses Universitaires de France, 1923, in-8° (thèse).

ELSNER, Richard. — *Francis Jeffrey, der Hauptbegründer der Edinburgh Review, und seine kritischen Prinzipen*. Inaugural-Dissertation... Universität zu Berlin, 1908, in-8.

ENGEL, Claire-Eliane. — *Byron et Shelley en Suisse et en Savoie, 1816*. Chambéry, 1930, in-8°.

ESTÈVE, Edmond. — *Byron et le romantisme français*. Essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France de 1812 à 1850. Paris, Hachette, 1907, in-8° (thèse).

Fassò, Luigi. — *Intorno alla fortuna di Walter Scott in Italia.* Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino, vol. XLI, 1906. Réimprimé dans le vol. Saggi e richerche di storia letteraria (Da Dante al Manzoni). Milano, Marzorati, 1947, p. 243-271.

Foa, Giovanna. — *Lord Byron, poeta e carbonaio.* Firenze, La Nuova Italia, 1935, in-8°.

Gendarme de Bévotte, Georges. — *La légende don Juan. Son évolution dans la littérature des origines au romantisme.* Paris, Hachette, 1906, in-8°.

Jusserand, J.-J. — *Shakespeare en France sous l'ancien régime.* Paris, Colin, 1898, in-12.

Lacroix, Albert. — *Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours.* Bruxelles, Impr. de Th. Lesigne, 1856, in-4°.

Lyon, Georges. — *La philosophie de Hobbes.* Paris, Alcan, 1913, in-8°.

Maigron, Louis. — *Le roman historique à l'époque romantique.* Essai sur l'influence de Walter Scott. Paris, Hachette, 1898, in-8° (thèse).

Mayoux, Jean-Jacques. — *Richard Payne Knight et le pittoresque.* Essai sur une phase esthétique. Paris, Les Presses Modernes, 1932, in-8° (thèse).

Muoni, Guido. — *La fama del Byron e il byronismo in Italia,* Milano, Società Editrice Libraria, 1903, in-12.

Partridge, Eric. — *The French Romantics' knowledge of English literature (1820-1848).* According to contemporary French Memoirs, letters and periodicals. Paris, Champion, 1924, in-8°.

Quennel, Peter. — *Byron in Italy.* London, Collins Publishers, 1941, in-8°.

Remusat, Charles de. — *L'Angleterre au XVIIIe siècle.* Etudes et portraits. Paris, Didier, 1856, 2 vol. in-8°.

Reynaud, Louis. — *Le romantisme.* Ses origines anglo-germaniques. Influences étrangères et traditions nationales. Le réveil du génie français. Paris, Librairie Armand Colin, 1926, in-8°.

Schweninger, Karl. — *Die Verdienste der Edinburgh Review um die Verbreitung deutscher Literatur in England, 1802-1819.* Inaugural-Dissertation... Universität Zürich. Stein am Rhein, 1921, in-8°.

Texte, Joseph. — *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire.* Paris, Hachette, 1895, in-8° (thèse).

Thomas, Allen B. — *Moore en France.* Contribution à la fortune des œuvres de Thomas Moore dans la littérature française, 1819-1830. Paris, Champion, 1921, in-8° (thèse).

Vincent, E. R. — *Byron, Hobhouse and Foscolo.* New documents in the history of a collaboration. Cambridge, at the University Press, 1949, in-8°.

Wieder, Robert. — *Le docteur Johnson, critique littéraire (1709-1784).* Essai de biographie psychologique. Paris, G. Legrand, 1944, in-8° (thèse).

d) Italie

Périodiques

L'Accattabrighe, 1818-1819.
Biblioteca Italiana, 1816 et suiv.
Conciliatore, 1818-1819.
Gazzetta di Milano, 1814 et suiv.
Lo Spettatore, 1814 et suiv.

Ouvrages et articles

Allanson, Barbara. — *Un liberale romantico : L. di Breme.* La Rassegna d'Italia, 2e année, n° 1, janvier 1947, p. 54-57.

Alpino, Enrico. — *Il Sismondi storico della letteratura italiana.* Milano, Casa Editrice Leonardo, 1944, in-18.

Baravelli, Matilde. — *La vita e il pensiero di Ermes Visconti.* Firenze, Le Monnier, 1943, gr. in-8°.

Bédarida, Henri. — *Le romantisme et l'Italie.* Revue de l'Université de Lyon, tome IV, 1931, p. 163-188.

Bellorini, Egidio. — *Discussioni e polemiche sul romanticismo (1816-1826).* Bari, Laterza, 1943, 2 vol. in-8°.

Bertana, Emilio. — *V. Alfieri studiato nella vita, nel pensiero e nell'arte.* Seconda edizione accresciuta, Torino, Loescher, 1904, in-8°.

Bouvy, Eugène. — *Le comte Pietro Verri (1728-1797). Ses idées et son temps.* Paris, Hachette, 1889, in-8° (thèse).

Breme, Lodovico di. — *Grand commentaire sur un petit article, par un vivant remarquable sans le savoir ou Réflexions et notices générales et particulières à propos d'un article qui le concerne dans la « Biographie des vivants ».* Genève, J.-J. Paschoud, Paris, même maison de commerce, 1817, in-8°.

— *Lettere inedite di Luigia Stolberg Contessa d'Albany a Ugo Foscolo e dell'abate Luigi di Breme alla Contessa d'Albany.* Publicate da Camillo Antona Traversi e da Domenico Bianchini, Roma, Molino, 1887, in-8°.

— *Polemiche.* Introduzione e note di Carlo Calcaterra, Torino, Utet, 1928, in-8°.

Cantù, Cesare. — *Il Conciliatore e i Carbonari. Episodio.* Milano, Treves, 1878, in-8°.

Caraccio, Armand. — *Ugo Foscolo, l'homme et le poète (1778-1827).* Paris, Hachette, 1934, in-8° (thèse).

Cazzamini Mussi, Francesco. — *Il giornalismo a Milano dalle origini alla prima guerra d'indipendenza.* Milano, Famiglia Meneghina Editrice (1934), in-8°, 467 p.

Clerici, Edmondo. — *Il Conciliatore, periodico milanese (1818-1819).* Pisa, Nistri, 1903, in-8°.

Comandini, Alfredo. — *L'Italia nei cento anni del secolo XIX, giorno per giorno illustrata.* Milano, Antonio Vallardi, 4 vol. in-8°.

COMPAGNONI, Giuseppe. — *Vita letteraria del cavaliere Giuseppe Compagnoni, scritta da lui medesimo.* Milano, A. F. Stella e figli, 1824, in-8°.

— *Memorie autobiografiche per la prima volta edite a cura di A. Ottolini.* Milano, Treves, 1927, in-8°.

CONFALONIERI, Federico. — *Carteggio, a cura di G. Gallavresi.* Milano, Ripalta, 1910, 3 vol. in-8°.

— *Memorie e lettere, pubblicate per cura di Gabrio Casati.* Milano, Hoepli, 1890, 2 vol. in-8°.

CONTI, Ada. — *Le tragedie dell'Alfieri e la critica dal 1783 agli albori del romanticismo.* Brescia, Tip. Apollonio, 1921, in-8°.

COURTEN, Clémentine. — *Milano romantica e la Francia della Restaurazione (1815-1830).* Milano, s. n., 1925, in-8°.

D'ANCONA, Alessandro. — *Spigolature nell'archivio della polizia austriaca in Milano.* Nuova Antologia, 15 janvier 1889.

DELLA GIOVANNA, Ildebrando. — *« Il Divorzio », commedia di V. Alfieri.* Rivista d'Italia, 1903, II, p. 650-667.

GALLAVRESI, Giuseppe. — *Un memoriale di Ermes Visconti sul romanticismo.* Giornale Storico della Letteratura Italiana, 38e année, vol. LXXVI, 1920, p. 386-392.

GIULINI, A. — *Lettere inedite di L. di Breme e di Gino Capponi.* Il Libro e la Stampa, 3e année, N. S., 1910, p. 76 et suiv.

LABANDE-JEANROY, Thérèse. — *La question de la langue en Italie, de Baretti à Manzoni.* L'unité linguistique dans les théories et les faits. Paris, Champion, 1925, in-8° (thèse).

— *La question de la langue en Italie.* Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, 1925, in-8°.

LEVI, Eugenia. — *Alcune lettere inedite di Ugo Foscolo.* Nuova Antologia, 16 février 1902.

— *Foscolo, Hobhouse e Lord Byron e De Brême e Monti e Pindemonte.* Rassegna Bibliografica della Letteratura Italiana, vol. XVII, 1909, p. 301-326.

LI GOTTI, Ettore. — *Saggi.* Firenze, La Nuova Italia, 1941, in-8°.

— *Berchet.* Firenze, La Nuova Italia, 1933, in-8°.

LUZIO, Alessandro. — *La Biblioteca Italiana e il governo austriaco.* Documenti. Rivista Storica del Risorgimento Italiano, vol. X, 1895-1896, p. 650-712.

— *Giuseppe Acerbi e la Biblioteca Italiana.* Nuova Antologia, 16 août 1896, p. 650-711.

— *Il processo Pellico-Maroncelli secondo gli atti ufficiali segreti.* Milano, Cogliati, 1903, in-4°.

MANZONI, Alessandro. — *Carteggio, a cura di G. Sforza e di G. Gallavresi.* I, 1803-1821; II, 1822-1831. Milano, Hoepli, 1912, 2 vol. in-8°.

MAZZONI, Guido. — *La questione della lingua nel sec. XVIII.* Dans le vol. Fra libri e carte. Roma, 1887, in-8°.

MONTI, Vincenzo. — *Lettere inedite e sparse, raccolte, ordinate e illustrate da Alfonso Bertoldi e Giuseppe Mazzatinti.* Torino, Roux, 1893-1896, 2 vol. in-8°.

— *Epistolario, a cura di A. Bertoldi.* Firenze, Le Monnier, 6 vol. in-4°.

MUONI, Guido. — *Ludovico di Breme e le prime polemiche intorno a Madama di Staël ed al romanticismo in Italia (1816).* Milano, Società Editrice Libraria, 1902, in-8°.

PELLICO, Silvio. — *Epistolario, raccolto e pubblicato per cura di Guglielmo Stefani.* Firenze, Le Monnier, 1856, in-8°.

— *Lettere a Giorgio Briano.* Firenze, Le Monnier, 1861, in-8°.

— *Lettere alla donna Gentile, pubblicate per cura di Laudomia Capineri-Cipriani.* Roma, Società Editrice Dante Alighieri, 1901, in-8°.

PELLINI, Silvio. — *Nuovo contributo alla biografia di Pietro Custodi.* Bollettino Storico per la provincia di Novara, première année, n° 3, mai-juin 1907, p. 115-137.

RINIERI, Ilario. — *Della vita e delle opere di Silvio Pellico.* Da lettere e documenti inediti. Torino, Roux, 1899, 3 vol. in-8°.

SANVISENTI, Bernardo. — *L'atto di nascita del Conciliatore.* Archivio Storico Lombardo, vol. LIV, 1927, p. 400-423.

SCHOCH, Laura. — *Silvio Pellico in Mailand (1809-1820).* Inaugural-Dissertation... Berlin, 1907, in-8°.

SIRVEN, Paul. — *Vittorio Alfieri.* Paris, Droz, Boivin, 1934-1950, 7 vol. in-8°.

TADINI, A. — *Della vita e degli scritti di Pietro Custodi.* Novara, Cattaneo, 1932, in-8°.

VERGA, Ettore. — *Briciole montiane.* Archivio Storico Lombardo, vol. XLVIII, 1921, p. 191-210.

VICCHI, Leone. — *Vincenzo Monti. Le lettere e la politica in Italia dals 1750 al 1830* (Sessennio 1794-1799). Fusignano, 1887, in-8°.

VIVALDI, Vincenzo. — *Le controversie intorno alla nostra lingua dal 1500 ai nostri giorni,* Catanzaro, Giuseppe Calò, 1894-1898, 3 vol. in-8°.

TABLE DES MATIÈRES

Deuxième Partie

L'ÉLABORATION DU BEYLISME (1805-1814)

Troisième Partie

LES ANNÉES MILANAISES (1814-1821)